This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

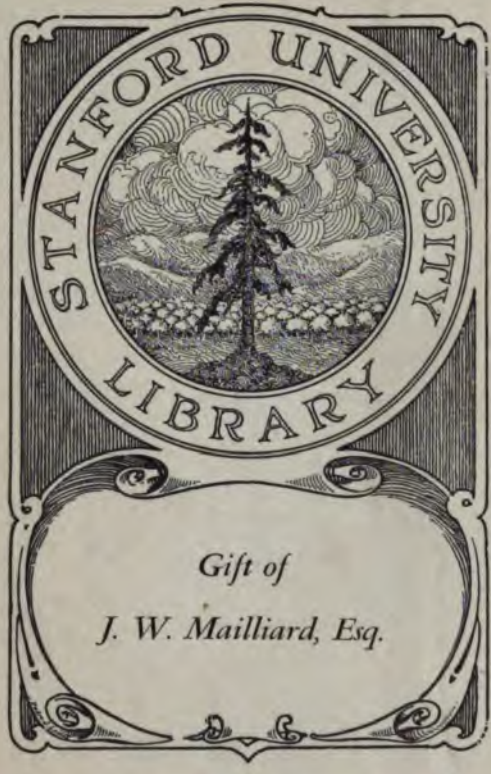
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
3 6105 118 983 274



Gift of

J. W. Mailliard, Esq.

SEMAINE LITTÉRAIRE

DU

COURRIER DES ÉTATS-UNIS

Recueil Choisi

DE ROMANS, FEUILLETONS, OUVRAGES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES, EN PROSE ET EN VERS, DES AUTEURS MODERNES LES PLUS RENOMMES.

XV SERIE.—VOL. I.

STANFORD LIBRARY

New-York.
F. GAILLARDET, ÉDITEUR
Bureau du Courrier des Etats-Unis,
12 PARK PLACE.

1847.

Co

840.5
S471
V. 6

605552

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

La *Semaine Littéraire* paraît tous les samedis, par livraison de 32 pages contenant 64 colonnes de texte. Elle formera par année 4 volumes de 13 livraisons ou 416 pages chacun, renfermant la matière de près de 40 volumes de romans parisiens.

PRIX PAR AN, FRAIS DE PORT NON COMPRIS.

Pour les abonnés du *Courrier des Etats-Unis*.....$4 00
Pour les personnes non abonnées au *Courrier des Etats-Unis*.... 6 00

On ne peut souscrire pour moins de six mois et tous les abonnements datent du commencement d'un volume.

LE MENDIANT NOIR,

PAR

PAUL FEVAL.

I.

APRÈS VÊPRES.

En 1816, vers le milieu de l'automne, au premier étage d'une maison située place Saint-Germain-des-Prés et attenant à l'église, deux jeunes gens, accoudés sur le balcon, fumaient et causaient. C'était un dimanche. Le cadran du clocher marquait quatre heures. Nos deux jeunes gens attendaient sans doute la fin des vêpres, pour passer en revue les dames qui allaient sortir de l'église.

Tous deux étaient grands et beaux, mais leurs physionomies formaient un plein contraste. Le plus âgé, dont le brun visage avait une expression d'indulgence singulière mêlée d'irréflexion et de vaniteux orgueil, semblait près d'atteindre cette époque cauteleuse qui sert d'extrême frontière entre la jeunesse et l'âge mûr. Il avait dépassé sa trente-cinquième année. — Depuis quand? cela était difficile à dire, car son front restait exempt de rides; ses cheveux noirs, trop crépus pour être beaux, acquéraient néanmoins une certaine noblesse et jetaient de brillans reflets, sous la couche de pommade qui les enduisait. Ses yeux étaient ardens, pleins de feu, mais se baissaient parfois involontairement sous un regard hardi ou scrutateur. Sa fine moustache enfin était pure de tout poil grisonnant; — mais, sous les mèches luisantes de cette moustache, une ride profondément dessinée abaissait les coins de sa bouche: il avait fallu sourire bien des fois et bien amèrement pour creuser ce sillon caractéristique. Ce signe démentait hautement l'air de jeunesse du visage entier. Il ne cadrait qu'avec le cercle bleuâtre qui ceignait sa paupière et rejoignait ses tempes, jaunies et marbrées d'imperceptibles plis.

Ce personnage se faisait nommer le cavalier don Juan de Carral, gentilhomme espagnol. Il parlait souvent de sa famille, qui était une des premières de l'Andalousie, et se montrait, en toutes occasions, fort vain de sa noble naissance.

En cela, il agissait comme ces belles dames qui se laissaient faire des complimens sur leur chevelure achetée. Juan de Carral était fils de nègre, esclave de naissance, et s'appelait Jonquille de son nom véritable.

Son camarade, qui se nommait Xavier, tout court, était beaucoup plus jeune. Son front large et ouvert s'encadrait dans de magnifiques cheveux blonds. Sa peau blanche semblait d'albâtre auprès de la joue basanée du mulâtre. Son regard était franc, mais pensif. Une tristesse vague et distraite semblait être l'expression habituelle de sa physionomie. Il avait vingt-deux ans.

Au dessous d'eux, la place était complètement déserte; seulement, sur la marche unique qui tient lieu de perron à l'église, un mendiant, debout et appuyé sur un long bâton, attendait, lui aussi, la sortie de vêpres.

Ce mendiant était un nègre, un beau nègre, en vérité, qui, vingt ans auparavant, eût admirablement représenté l'Othello de Shakspeare. Sa large face ressortait, noire comme l'ébène, entre les masses de neige de sa barbe et de ses cheveux. Sa haute taille n'avait point fléchi sous le poids de l'âge; il se tenait droit, et portait avec une sorte de fierté les misérables haillons qui couvraient ses épaules.

En 1816, nous n'aurions point eu besoin de vous faire cette description, car vous eussiez certes connu, comme tout le monde, — *le Mendiant noir*, qui demandait l'aumône à la porte de Saint-Germain-des-Prés.

Il ne parlait point d'ordinaire. Sa main tendue provoquait silencieusement l'offrande. Quand il avait reçu, il s'inclinait avec gravité en signe d'actions de grâces. Parfois, si une belle jeune fille lui faisait l'aumône, il souriait faiblement et posait la main sur son cœur. — Les petits enfans du quartier avaient grande peur de lui, et le cabaretier du coin prétendait que le mendiant noir était le roi des *sauvages*, fait autrefois prisonnier par l'empereur.

Nous l'avons dit, il était quatre heures. Tandis que le mendiant attendait, immobile, les deux jeunes gens poursuivaient leur entretien, coupé de temps à autre par de longs silences.

— Xavier! s'écria tout à coup don Juan de Carral en jettant sa cigarette, — vous êtes amoureux, mon ami!...

Xavier tressaillit et s'efforça de sourire.

— Ne l'êtes-vous point aussi? murmura-t-il.

— Pas comme vous... Pardieu! tout le monde l'est d'une certaine manière; mais je m'entends, et vous m'entendez... Vous êtes amoureux, très cher... déplorablement amoureux, — amoureux fou!

— Qui vous fait supposer cela?...

— A la bonne heure! vous ne niez pas!... Ce qui me fait supposer cela? hé! hé! une foule d'indices. Nous autres Espagnols, voyez-vous, nous sommes de terribles observateurs... de vrais argus!... J'ai surpris...

— Quoi? demanda vivement Xavier.

Don Juan éclata de rire.

— Allons! dit-il, vous vous trahissez. Il serait cruel à moi de vous pousser davantage.

Au bruit de l'éclat de rire, le mendiant s'était retourné. Il souleva son chapeau de paille et tendit sa main ouverte vers le balcon.

Xavier prit sa bourse aussitôt.

— Ce nègre me déplaît! grommela Carral en tirant aussi sa bourse.

Xavier jeta son offrande. Le mendiant, avant de se baisser pour la ramasser, se découvrit de nouveau et mit la main sur son cœur.

— Nègre, voilà cinq francs, cria Carral; je te les donne à condition que tu t'en iras au diable et qu'on ne te verra plus!

La pièce de cinq francs tomba dans le chapeau du mendiant. Au lieu de la serrer, il la lança loin de lui, et reprit son immobilité première.

— Vous l'avez offensé, dit Xavier.

— Offenser un nègre!... répliqua le mulâtre scandalisé; — mais les opinions sont libres, et j'en suis pour mes cinq francs... Ah ça! très cher, vous voilà retombé dans votre rêverie mélancolique. Vous avez décidément le spleen.

Xavier laissa échapper un soupir.

— C'est le mal des gens heureux, répondit-il; je ne puis l'avoir.

Il leva sur son compagnon un regard triste et plein d'indécision; puis, saisi par ce besoin d'épanchement qui est au cœur de tous les jeunes hommes, il prit la main du mulâtre, la serra dans les siennes et dit:

— Carral, vous êtes mon ami, je le crois; j'ai confiance en vous. Puisque vous avez deviné une partie de mon secret, je veux tout vous dire... Je souffre!

— Cela se voit, très cher, mais... pourquoi souffrez-vous?

— Je suis pauvre...

— C'est un inconvénient fort commun! Je vous en offre autant.

— Et je m'appelle Xavier!

— C'est un joli prénom! dit Carral avec une fatuité pendable; — j'avoue qu'il faudrait au bout quelque chose. Quant à moi, je n'ai point à me plaindre du sort à cet égard... mais que voulez-vous, très cher, si tout le monde avait de la naissance, personne ne serait gentilhomme!

— Et puis encore... reprit Xavier, qui avait à peine entendu ce décisif argument.

Mais, avant qu'il eût achevé sa phrase, les portes de Saint-Germain des-Prés s'ouvrirent, et la foule des fidèles déborda sur la place. Les deux amis suspendirent leur conversation.

Le mendiant noir avait commencé sa recette. Immobile et la main étendue, il ressemblait à une statue d'ébène, placée là pour provoquer la charité des passans. Presque tout le monde lui donnait, car il était connu, et la célébrité sert aussi aux mendians.

Xavier s'était penché sur le balcon, son âme semblait avoir passé dans ses yeux.

— Etait-*elle* donc à vêpres?... demanda tout bas Carral.

— Qui! répartit Xavier, dont le front se couvrit d'une épaisse rougeur.

— Encore des réticences!... Mais ma question était superflue, je savais qu'*elle* y était: la voici!

Xavier se pencha davantage. Une jeune fille d'une exquise beauté, mise avec cette simplicité aristocratique qui charme et qu'on ne saurait peindre, franchissait à ce moment le seuil de l'église. Une demoiselle de compagnie, dans le costume rigoureux de l'emploi, la suivait de près. En passant devant le mendiant noir, la jeune fille déposa dans sa main une pièce de monnaie, et le mendiant sourit avec amour.

Ensuite la jeune fille leva un regard furtif vers le balcon; un léger incarnat vint à sa joue.

— Elle l'aime!... pensa Carral.

Xavier joignit involontairement les mains.

A son tour mistress Blowter, la dame de compagnie, — il faut bien être Anglaise quand on est dame de compagnie, — leva les yeux en l'air, mais c'était tout simplement pour regarder le temps.

Le ciel, qui avait été pur toute la journée, se couvrait maintenant de nuages, et quelques gouttes de pluie commençaient à tomber. L'Anglaise prit une physionomie sérieusement effrayée, et parcourut la place du regard. Il n'y avait qu'un fiacre, et ce fiacre, dont le cocher ronflait sur son siège, était à l'autre bout de la place.

— C'est bien cela! dit Carral à demi-voix; — pendant que mademoiselle de Rumbrye est à l'office, sous la garde d'une servante, madame la marquise sa belle-mère est au bois avec l'équipage, et M. Alfred des Vallées promène le cabriolet du marquis, son beau-père. C'est dans l'ordre! — Le marquis et sa fille doivent aller à pied ou en fiacre.

Il n'y avait pas de milieu en effet. La jeune fille rentra sous la porte, et mistress Blowter, avec un dévoûment bien méritoire, mit ses

longs pieds britanniques sur le pavé mouillé, afin d'aller quérir la voiture de place.

— Très cher, dit alors Carral, ne vous gênez pas, je m'en vais.

Et il rentra dans la chambre.

La foule s'était écoulée. Il n'y avait plus auprès de l'église que le mendiant noir.

— Hélène!... murmura bien bas Xavier.

La jeune fille leva les yeux, et, ne voyant plus personne sur le balcon, elle fit un geste de contentement et prononça rapidement ces mots:

— Venez ce soir.

Mais le fiacre se prit à rouler lourdement sur le pavé de la place, et le malheureux Xavier n'entendit point. Il se pencha et tendit l'oreille; ce fut en vain. Hélène était redevenue muette par la raison toute simple que mistress Blowter approchait. Le fiacre s'ouvrit, puis se referma, puis encore partit au trot saccadé de ses coursiers poussifs. Xavier grommela une exclamation de colère.

— Qu'a-t-elle dit! s'écria-t-il.

— Venez ce soir! prononça sous la fenêtre la voix grave et gutturale du nège.

— Merci, merci, brave homme! dit Xavier.

— Qui diable remerciez-vous là, très cher? demanda Carral en revenant.

Xavier se retourna. L'expression de tristesse qui assombrissait naguère son visage avait complètement disparu. Un gai sourire entr'ouvrait maintenant sa bouche.

— Je parle tout seul, répondit-il. A propos, je ne pourrai vous tenir compagnie ce soir... Je vais à l'hôtel de Rumbrye.

— Ah!.., fit don Juan.

— J'ai reçu une invitation... vous savez... l'autre jour?... Je l'avais oublié.

— Fou que vous êtes! dit Carral avec une bonhomie affectueuse et tant soit peu protectrice... vous prenez bien de la peine pour vous cacher de moi... vous faites de la diplomatie... Ne savez-vous donc pas que je connais vos petits secrets aussi bien que vous... mieux que vous peut-être? Vous aimez une femme que sa position met au dessus de vous.

Le front de Xavier se rembrunit de nouveau; sa bouche perdit son sourire.

— C'est de l'audace! ajouta Carral.

— De la folie! voulez-vous dire, murmura Xavier avec amertume.

— Non pas: j'ai dit de l'audace. Votre partie n'est pas belle, mais on peut la gagner.

— Ah! si j'étais riche! s'écria Xavier.

— Ce serait un atout de plus dans votre jeu, rien que cela, très cher. Ce qu'il vous faudrait, ce serait un beau nom... un nom comme le mien par exemple.

— Vous êtes bien heureux, vous, Carral!

— Passablement... D'un autre côté, eussiez-vous le plus beau nom de France, vous trouveriez toujours sur vos pas un obstacle.

— Quel obstacle?

La voix de Carral devint grave.

— Vous avez un ennemi mortel, Xavier, dit-il, un ennemi puissant, redoutable, et qui ne vous pardonnera point... Ne me demandez pas son nom; je ne pourrais vous l'apprendre.

— Un ennemi mortel! répéta le jeune homme; — un ennemi qui ne me pardonnera point?... Si loin que puissent se porter mes souvenirs, je ne découvre pas... Vous raillez, Carral! Je suis sûr de n'avoir offensé personne.

Don Juan se repentait déjà d'avoir parlé sans doute, car il reprit aussitôt, en feignant l'enjoûment:

— J'ai été trop loin, très cher, beaucoup trop loin! Vous avez dû croire, sur ma foi! qu'il s'agissait pour le moins d'un traître de mélodrame... non: il y a quelqu'un en ce monde qui ne vous aime pas... voilà tout.

— Et ce quelqu'un, c'est?...

— Réellement, je ne puis vous le dire... Mais qu'importe cela?... Voyons, un peu d'aide fait quelquefois grand bien: voulez-vous accepter mes services?

— Dans une affaire de cette nature, dit Xavier en hésitant, je ne vois pas...

— En quoi je puis vous servir?... ni moi non plus. Mais je suis bien reçu à l'hôtel de Rumbrye, vous savez... Si je n'y vais plus depuis quelque temps, c'est que...

Carral s'arrêta un instant, et reprit avec une sorte de malaise:

— C'est un tort que je me donne, et... je prévois le moment où je serai forcé d'y retourner. Or, quand on a vraiment envie d'être utile, on trouve toujours quelque moyen...

Xavier prit la main de son compagnon, et la serra cordialement.

— Vous êtes un bon ami, Carral, dit-il; je vous remercie, et j'accepte votre offre... Mais, pour servir quelqu'un, il faut le connaître à fond, et vous ne me connaissez pas encore.

— Si fait, si fait! s'écria Carral en reprenant son ton tranchant; je sais votre histoire, ou plutôt je la devine. C'est celle d'une foule de héros de roman... Vous ignorez votre naissance: votre mère, ou, à défaut de mère, quelque banquier complaisant, vous fait passer chaque mois le terme d'une modique pension...

— Ce n'est pas cela, interrompit Xavier.

— Non?... Alors c'est quelque chose d'approchant.

— C'est quelque chose de triste, Carral! dit lentement Xavier: j'ignore ma naissance, en effet... je ne connais pas plus ma mère que mon père... au collège, on payait ma pension par correspondance... depuis, je reçois 300 fr. tous les mois.

— Que disais-je?

— Ces 300 fr., qui me les donne?

— Qu'importe?

— Me les donnera-t-on toujours ?

— Ceci est plus sérieux ; mais tout porte à le croire. Par quelles mains recevez-vous ces 300 fr., Xavier ?

— Je ne sais.

— Oh ! oh ! voilà qui est très fort !... Il faut pourtant que vous voyiez quelqu'un ?

— Personne.

— Etrange !...

— Etrange en effet... et bien cruel aussi, Carral !... Oh ! croyez-en ma parole, sans cet amour insensé, je refuserais ce don mystérieux qui ressemble à une aumône ; je romprais avec le monde, où j'occupe une place en quelque sorte usurpée ; je travaillerais pour vivre ; je...

— Là, là ! interrompit Carral, — ne travaille pas qui veut, très cher. Il faut des protections pour être maçon ou menuisier... Allons donc ! vous tombez dans la déclamation. Quand vous serez un avocat célèbre, — dans dix ou quinze ans, par exemple, il sera temps de repousser ce don, qui me semble à moi une très bonne chose... Quant à présent, amoureux ou non, il faut le recevoir... Mais, encore une fois, comment le recevez-vous ?

— Je n'ose vous le dire : vous ne me croiriez pas.

— Dites toujours.

— Eh bien ! chaque mois, du premier au cinq, je trouve un paquet soigneusement cacheté et contenant 15 louis en or.

— Où trouvez-vous cela ?

— Ici, à la place où nous sommes, sur ce balcon.

— Etrange, répéta Carral. — Et vous n'avez pas cherché à savoir ?... Moi je serais resté à l'affût.

— Je l'ai fait. Bien souvent j'ai passé la nuit entière à l'abri derrière mes rideaux. J'attendais, je guettais...

— Et jamais rien ?...

— Rien !

Don Juan se gratta le front d'un air pensif.

— Il y a une femme là-dessous, murmura-t-il.

— Je ne crois pas, reprit Xavier. Je n'ai rien vu ; le mystère reste entier pour moi ; mais c'est un homme qui jette cet or sur ma fenêtre. J'en suis sûr...

— Qui vous donne cette certitude ?

— Une nuit, — il y a de cela un an, — j'étais resté à mon poste d'observation jusqu'au jour. Vers quatre heures du matin, un faible bruit se fit entendre sur le balcon... je me précipitai, et j'entrevis une grande ombre qui tournait rapidement l'angle de l'église... c'était un homme.

— La nuit on ne peut être sûr...

— C'est ce que je me dis. — A cette époque, on faisait des réparations à l'hôtel. Le pavé disparaissait sous une épaisse couche de sable qu'une pluie abondante avait délayé durant la nuit. Je me hâtai d'allumer une bougie et de descendre : il n'y avait sous ma fenêtre qu'une seule empreinte de pas. Ces pas étaient ceux d'un homme, chaussé de gros souliers à triples rangées de clous.

— Des souliers d'Auvergnat !... des souliers de commissionnaire !... s'écria Carral.

— Le croyez-vous ?

— Cela saute aux yeux !

Xavier demeura un instant pensif.

— Répondez-moi franchement, Carral, dit-il tout à coup : — Trouvez-vous que j'aie l'air d'un mulâtre ?

Carral tressaillit et regarda le jeune homme en face, d'un air menaçant. Cette question lui sembla un outrage indirect. Mais la douce et franche expression du visage de Xavier le rassura bientôt. Il se remit de son mieux, et répondit :

— Je ne m'y connais guère ; mais chacun se fait une idée des choses qu'il ignore, et vous êtes tout l'opposé de l'idée que je me fais d'un mulâtre.

Xavier poussa un long soupir de soulagement.

— Tout le monde me dit la même chose, murmura-t-il ; — et cependant...

— Pourquoi m'avez-vous fait cette question ? reprit Carral.

— Pour rien... Il me vient parfois de cruelles pensées... Mais celle-ci est folle, et je ne vous la dirai pas.

— Confession générale !... Dites-moi tout, très cher.

— Non !... Si cela était, je serais trop misérable.

Xavier allait parler peut-être ; mais, à ce moment, un équipage, attelé de deux fringans chevaux, tourna court l'angle de la rue Saint-Germain des-Prés, et vint s'arrêter sous les fenêtres de l'hôtel. La nuit n'était pas tout à fait venue ; mais les objets ne se montraient déjà plus que dans un demi-jour douteux.

— De magnifiques chevaux ! s'écria Xavier, heureux d'échapper à la conversation.

Carral, au lieu de répondre, essuya vivement les verres de son lorgnon, qu'il braqua sur l'écusson de la voiture.

— Rumbrye !... balbutia-t-il.

— Il est bien tard pour venir à l'église, reprit Xavier, qui n'avait pas entendu. — C'est peut-être quelque noble bonne fortune pour l'un de nos voisins.

Don Juan était pale et tremblait.

— Pour vous peut-être, ajouta Xavier, pour vous qui ne dites rien, bon apôtre !

L'équipage s'ouvrit. Une femme à la tournure élégante et gracieuse posa ses petits pieds sur le pavé glissant, et regarda l'hôtel. — Le mendiant noir, qui jusqu'alors était resté immobile à son poste, et semblait dormir sous la saillie du portail, s'approcha et tendit la main.

Mais la belle dame passa lestement devant lui, et franchit le seuil de l'hôtel.

— J'avais, ma foi, deviné! s'écria Xavier.

— C'est elle! pensa Carral en changeant de couleur.

— Voici une étrange ressemblance! murmura le mendiant, dont le visage noir exprimait la surprise et le soupçon : — Je saurai qui elle est!

La dame, cependant, monta l'escalier de l'hotel.

Xavier colla son oreille à la serrure de la porte, afin de contenter sa curiosité d'enfant, et de savoir chez quel heureux voisin se rendait la belle inconnue.

Quant au mendiant, il reprit tranquillement sa place sur le trottoir, à la porte de l'église.

Au bout de quelques secondes, on frappa trois petits coups à la porte de la chambre où se trouvaient nos deux jeunes gens.

— De mieux en mieux! dit joyeusement Xavier : c'est pour vous ou pour moi.

— C'est pour moi, répondit don Juan d'une voix étouffée.

— Il ouvrit. Une femme entra, dont le visage se cachait sous un voile de dentelle, rendu opaque par les broderies dont il était chargé.

— A votre tour, ne vous gênez pas, ami, dit Xavier à voix basse; — je me retire et me rends de ce pas où vous savez...

Il salua la dame voilée, et sortit.

Quand il fut parti, la physionomie de Carral changea subitement; sa hardiesse, pleine de suffisance et de fanfaronnade, tomba comme par magie. Il s'inclina profondément et prit une attitude de respectueuse et de craintive soumission.

— Bonne maîtresse, dit-il d'une voix sourde, que voulez-vous de moi?

II.

JONQUILLE.

Celle qui venait d'entrer était une femme de taille moyenne et admirablement prise. Sa figure avait perdu la fraîcheur de la jeunesse, mais elle était belle encore, et l'on pouvait croire que la pâleur de ses joues et l'aspect languide de ses grands yeux noirs étaient produits par la fatigue et non par les années. C'était une de ces femmes sur l'âge desquelles ils ne faut point engager de pari, à moins d'avoir en poche leur acte de naissance. Certains lui eussent donné trente ans; de mieux instruits parlaient de la quarantaine. Si cette dernière hypothèse était vérité, notre impartialité doit proclamer que le temps avait glissé fort impunément sur son charmant visage. Or, qu'importent dix ans de plus ou de moins, quand on est belle? Parny ou Gentil-Bernard ont dû dire cela quelque part : La beauté n'a point d'âge; l'amour ne s'enquiert pas de ces détails; une jolie femme est toujours une jeune femme.

Ce qui frappait en elle au premier aspect était cette lenteur de mouvemens, cette nonchalance de pose, cette mollesse d'allure particulières aux filles des tropiques. Chacun de ses gestes s'arrondissait avec mignardise, mais sans affectation; chacun de ses mouvemens décélait une grâce paresseuse. Ses muscles semblaient dédaigner tout effort; ses membres souples et d'un modèle exquis cherchaient instinctivement le repos, et, dans le repos, le bien-être.

Qui ne sait les séductions infinies de cette indolence créole, sous laquelle couve et brûle d'ordinaire une puissante énergie? Ces femmes qui vivent en dormant peuvent, si la passion les éveille, bondir comme des gazelles. Ces mains blanches, pour lesquelles la mousseline n'est point assez douce, ces mains si faibles que le poids d'un éventail les fatigue, se crispent parfois et serrent à la broyer la main robuste d'un homme.

Madame la marquise de Rumbrye était une créole. Elle joignait à la grâce coloniale ces grâces autres et non moins charmantes des Parisiennes, ces séductions apprises, mélange savant de naturel et d'étude. Un long séjour en France les lui avait enseignées.

Elle répondit au salut de Xavier par une inclination polie, et rejeta son voile en arrière dès qu'il fut parti.

— Que voulez-vous de moi, bonne maîtresse? répéta Carral, qui gardait l'attitude d'un coupable attendant son arrêt.

— Tu te souviens donc enfin que je suis ta maîtresse, mulâtre! dit madame de Rumbrye en montrant du doigt un fauteuil.

Carral se hâta d'avancer le fauteuil. — Je ne l'ai jamais oublié, répondit-il.

Madame de Rumbrye s'assit, disposa négligemment les plis de sa robe de soie, et employa une ou deux secondes à chercher la position la plus confortable. Quand elle l'eut trouvée, elle pencha sa tête sur son épaule et ferma les yeux à demi.

— Il faut venir vous chercher, Juan de Carral, reprit-elle; depuis quand un mot de moi ne suffit-il plus pour vous appeler?...

Le mulâtre ouvrait la bouche pour s'excuser, mais un geste de la marquise lui imposa silence. Ce geste désignait tout simplement un tabouret placé à l'autre bout de la chambre. Carral alla prendre le tabouret qu'il déposa aux pieds de madame de Rumbrye. La créole, alors, compléta son installation, croisa ses fines jambes l'une sur l'autre, et se trouva suffisamment à l'aise.

Carral resta debout devant elle, muet et les yeux baissés.

— Je vous ai écrit deux fois, dit madame de

Rumbrye ; — Deux fois... à vous... moi ! Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu ?

— Je n'osais...

— Vous n'osiez ! pourquoi ?... Parce que vous m'avez désobéi ?...

— Non, maîtresse ; vos ordres sont exécutés.

Le front de la marquise s'éclaira. — Tu es un bon garçon, Jonquille, dit-elle de cette voix aiguë et chantante à laquelle les créoles savent donner une si pénétrante douceur. — Voyons ! qu'as-tu fait ?

— Je me suis lié avec le jeune homme, répondit Carral ; depuis un mois nous ne nous quittons plus ; vous voyez, nous vivons comme des frères : un seul appartement pour nous deux !

— C'est bien... je te savais un garçon adroit... Après ?

— Je connais son histoire et ses petits secrets.

— C'est au mieux !... Ensuite ?

— Maîtresse, dit Carral d'un ton triste et suppliant, — Xavier m'aime... Il y a bien longtemps que personne ne m'a aimé... Pitié pour lui ! ne lui faites point de mal.

— Pauvre Jonquille ! murmura la marquise en renversant sa tête sur le dos du fauteuil.

Il y avait dans son sourire une ironie tranquille et impitoyable. Le mulâtre sentit ses dents s'entrechoquer. Un mouvement de haine furieuse lui fit bondir le cœur.

— Juan de Carral, reprit la marquise en le couvrant de son regard fixe et calme, — est-ce là tout ce que vous avez fait ?

— Il est si jeune ! murmura le mulâtre.

Madame de Rumbrye fit une petite moue qu'un connaisseur eût déclarée ravissante ; puis elle laissa tomber ces mots, en ébauchant un léger bâillement :

— Vous divaguez, mon pauvre garçon !... Parlons raisonnablement, s'il vous plaît. Je vous avais donné un ordre ; vous ne l'avez exécuté qu'à moitié. C'est dangereux cela, savez-vous ?

Je sais que je suis à vous, maîtresse ; je sais que mon fol orgueil me fait votre esclave autant et plus que si nous n'étions point sur une terre de liberté... Ce fut un jour fatal que celui où, reniant mon origine, je m'affublai d'un nom noble, afin d'inspirer l'envie après avoir fait si long-temps pitié... Je croyais qu'en Europe, comme là-bas, le mulâtre était un être maudit de tous, un plastron misérable, un paria !... Je me trompais ; vous le saviez, et pourtant vous me laissâtes faire... Je me souviens encore de votre sourire quand vous découvrîtes ma métamorphose... Vous aviez raison de sourire, maîtresse, car ce hasard vous rendait un esclave, — un esclave que les lois humaines ne pouvaient point désormais affranchir.

— Tu es éloquent, Jonquille, dit froidement madame de Rumbrye.

— Toujours ce nom ! s'écria le mulâtre avec colère. Oubliez-vous donc que le jour où je redeviendrais Jonquille, vous perdriez tout pouvoir sur moi ?

— C'est vrai, Juan de Carral, et j'ai trop besoin de vous pour m'exposer à cette perte ; — mais continuez votre harangue.

Le mulâtre fut glacé par ce ton sarcastique. Il reprit néanmoins.

— Je suis né sur votre habitation, maîtresse ; la liberté est venue ; j'y ai renoncé ; je me suis vendu de nouveau ; mais les esclaves se révoltent parfois : prenez garde !

La marquise releva sa tête à demi ; cette fois le mulâtre soutint bravement son regard.

— Prétendez-vous lutter contre moi ? dit madame de Rumbrye sans sortir de sa nonchalante indifférence.

— Demandez-moi quelque chose que je puisse faire... Je ne veux pas perdre Xavier.

— Vous ne voulez pas ! prononça lentement la marquise, dont l'œil noir scintilla sous son sourcil froncé.

Le mulâtre se sentit faiblir.

— Maîtresse ! s'écria-t-il, — encore une fois, ayez pitié de lui ! Il a vingt-deux ans ; son cœur est généreux et pur. Il ignore le mal...

— Assez ! interrompit la marquise. On dirait, monsieur de Carral, que vous voulez tenter ma patience aujourd'hui ! Sur ma foi, vous m'avez menacée !... vous m'avez dit *je veux !* que sais-je, moi ? Vous avez passé toutes les bornes de l'insolence !...

— Maîtresse !...

— Silence !

La marquise repoussa violemment du pied le tabouret, et se dressa en face de Carral, qui, subissant une influence mystique et victorieuse, se prit à trembler et recula.

— Tu vois bien que tu as peur, mulâtre ! dit madame de Rumbrye avec un écrasant mépris. — Il y a en toi du sang de nègre, et tu ne ressembles aux hommes d'Europe que par une vanité misérable qui parodie leur viril orgueil !.. Tu es à moi ; tu l'as dit, et tu as dit vrai ; mais si je compte sur cet esclavage moral, ce n'est pas parce que tu es fils de noir. C'est parce que j'ai sondé ta misère ; c'est parce que, — suprême infamie ! — tu as eu honte de ta race, et que, au lieu de relever ton front comme un homme, tu as caché ta naissance sous un nom dérobé !... Ah ! je puis te parler ainsi sans crainte, maintenant. Il n'est plus temps pour toi de revenir sur tes pas. Il faut que tu restes don Juan de Carral, sous peine d'être honni de tous et conspué comme un lâche...

— Malheur ! malheur ! cria sourdement Carral.

— Tu n'as pas peur que je dévoile ta vie passée ; tu n'as pas peur que je dise : cet hom-

me est flétri, son existence s'est écoulée au milieu d'ignominieuses manœuvres ; ses habits gardaient autrefois la fange des sordides tripots où il se vautrait du matin au soir... Tu crains seulement que je t'appelle un jour Jonquille ou mulâtre... Ecoute ! je te connais et je te juge. Ce n'est point par pitié pour Xavier que tu plaidais sa cause tout à l'heure. C'était pour essayer de la révolte, pour voir si le joug serait lourd à secouer... Je te pardonne pour cette fois, mais, crois-moi, que ce soit la dernière !

La marquise, tandis qu'elle parlait ainsi, avait tellement changé de maintien, et même de visage, qu'on l'eût difficilement reconnue. Sa tête s'était redressée, droite et fière ; son col avait raffermi la mollesse de ses contours ; sa taille entière avait perdu ses nonchalantes et gracieuses ondulations. Son œil, séchant sa langueur humide, avait pris une brûlante acuité de regard. Ses sourcils s'étaient rapprochés, les lignes de sa bouche avaient brisé en angles carrés et heurtés leur harmonieuse rondeur, et une ride, profondément creusée, sillonnait son front naguère si pur. Tout en elle appuyait l'invincible et soudaine manifestation de sa volonté de fer.

A peine avait-elle prononcé ces derniers mots, que ses muscles violemment tendus se relâchèrent. Elle se laissa retomber sur le fauteuil et reprit son indolente attitude.

Carral n'essaya point de répondre.

Un instant sa rage impuissante lui souffla la pensée d'un crime. Ses mains s'ouvrirent instinctivement, comme pour étreindre cette frêle créature qui le foulait aux pieds. — Mais il n'osa pas, et dès lors, accablé sous le poids de sa propre faiblesse, il s'avoua vaincu.

Carral était venu vers Xavier sur l'ordre de la marquise. Il n'avait point eu de peine à capter l'amitié du jeune homme, et, le voyant si confiant et si bon, il s'était pris à l'aimer. Néanmoins madame de Rumbrye avait deviné le fond de son cœur lorsqu'elle avait dit : — Ce n'est point par pitié pour Xavier, mais par intérêt pour toi, que tu plaides sa cause. Le mulâtre avait tout au plus une précaire velléité de sauver son ami, tandis qu'il brûlait de secouer le joug qui pesait sur lui-même.

Il ne faut pas que le lecteur se méprenne. Ce joug était bien réel. Juan de Carral, en effet, avait menti à Xavier en lui disant qu'il était pauvre. Soit que madame de Rumbrye le payât, soit qu'il eût retiré bon fruit de ses intrigues passées, il menait, dans le monde, un train *honorable* et conforme à sa naissance prétendue. Il n'était plus le mulâtre indécis entre une médiocrité tranquille et une périlleuse usurpation de nom ; il était gentilhomme, ou passait pour tel, ce qui est tout un. Or, si les vrais gentilshommes tiennent à leur noblesse, quel ne doit pas être l'entêtement des faux nobles ?

Et encore, les faux nobles, démasqués, redeviennent bourgeois ; on se moque d'eux un jour, puis on les oublie. Mais redevenir mulâtre ! changer le nom de Carral pour celui de Jonquille ! c'était là chose impossible, surtout si l'on fait la part de la surprenante et puérile vanité des hommes de couleur.

Il se fit, entre nos deux interlocuteurs, un long silence, après lequel Carral, masquant sa rancune profonde sous une feinte humilité, reprit enfin la parole :

— Bonne maîtresse, dit-il, j'ai eu tort, et je me repens... A l'avenir, je vous obéirai sans murmures.

— N'en parlons plus, répondit madame de Rumbrye du bout des lèvres. Tu es un peu fou parfois, mais chacun a ses défauts... Dis-moi l'histoire de notre jeune homme.

Carral ne se le fit point répéter, et raconta tout ce qu'il savait de Xavier. La marquise l'écouta avec une extrême attention.

— Bâtard ! murmura-t-elle quand il eut achevé ; — je m'en doutais, mais je n'espérais pas tout cela... Quinze louis tous les mois !... quinze louis dont il ne peut justifier la source !... Nous le tenons !

Elle demeura un instant pensive, puis, levant tout à coup ses regards sur Carral :

— Savez-vous, demanda-t-elle brusquement, pourquoi je veux éloigner ce jeune homme ?

— Je ne me permets point de surprendre les secrets de ma bonne maîtresse, répondit hypocritement Carral.

— Je vous aurais cru plus clairvoyant... Xavier aime mademoiselle de Rumbrye.

— J'avais oublié de vous le dire.

— Et vous ne devinez pas le reste ?...

Carral appela sur son visage une expression de curieuse ignorance.

— Mademoiselle de Rumbrye, reprit la marquise, est l'unique héritière de mon mari, et mon mari a cinq cents mille francs de rentes.

— Magnifique fortune ! s'écria le mulâtre, dont l'œil jeta un rapide éclair.

— Alfred, mon fils, en aurait eu une plus belle si Saint-Domingue... Mais tout cela est fini... Alfred, disais-je, possède à peine une bourgeoise aisance...

— Je comprends... un mariage ?...

— Précisément... mais je crois, Dieu me pardonne, que cette petite folle d'Hélène pense à ce Xavier plus qu'il n'est nécessaire... Pour comble de malheur, M. de Rumbrye, qui prétend avoir échappé à un fort grand danger durant les cent-jours par l'entremise de ce même Xavier, s'est pris pour lui d'un attachement inconcevable.

— C'est un hasard fâcheux !...

— Aussi, songer aux expédiens ordinaires pour éloigner ce mystérieux orphelin, ce serait

folie... Le marquis s'y opposerait, et mademoiselle de Rumbrye elle-même pourrait se compromettre... Il faut employer les grands moyens.

— J'attends vos ordres, dit Carral.

— Quand je vous ai envoyé ici, reprit la marquise, j'avais mon plan ; je vous l'expliquerai en gros. Oubliez-le ; j'y renonce.

— Tant mieux ! s'écria le mulâtre ; — enfoncer peu à peu dans le vice un pauvre jeune homme, le suivre pas à pas pour le perdre !...

— Laissez ! interrompit madame de Rumbrye ; — vous êtes souverainement maladroit quand vous faites de la morale... Mon nouveau plan est de beaucoup meilleur ; il suffira d'une soirée pour l'exécuter, et votre âme honnête, — la marquise appuya sur ces mots. — n'y trouvera point, je veux le croire, d'objection !... Suivez-moi bien.

Ici madame de Rumbrye quitta sa lente prononciation créole pour prendre un petit ton bref et positif, beaucoup plus convenable quand on parle d'affaires. Elle déduisit avec une lucidité parfaite et une merveilleuse netteté d'élocution un plan tout entier, que le lecteur pourra trouver perfide, quand il le connaîtra, mais qui témoignait hautement de l'intelligence distinguée de madame la marquise.

Carral écouta d'abord *sa bonne maîtresse* avec une respectueuse attention. A mesure qu'elle parlait, le mulâtre, sa nature d'aigrefin aidant, se prenait de sympathie pour un plan si bien combiné. Il poussait de temps en temps des exclamations admiratives.

Mais quand madame de Rumbrye se tut, Carral fit un rapide retour sur lui-même, songea au résultat, et recula devant l'exécution.

Il y avait encore en cet homme quelques bons sentimens. Le premier mouvement, chez lui, valait toujours mieux que la réflexion.

— Que penses-tu de cela ? demanda la marquise en achevant son explication.

Carral hésita.

— Maîtresse, dit-il avec timidité, vous ne pouvez exiger que je vous aide dans une aussi noire trahison ?

— Qui t'a parlé de m'aider ? s'écria madame de Rumbrye, dont la lèvre se releva légèrement.

— Je croyais...

— Tu te trompais... Je ne me mêle de rien ; tu agiras tout seul.

A cette conclusion inattendue, le mulâtre ne put se contenir.

— Mon rôle n'était pas assez cruel ! dit-il amèrement ; — vous jugez à propos de l'aggraver par une raillerie... Eh bien ! madame, dussiez-vous me faire tout le mal dont vous êtes capable, je vous refuse mon concours !

— Cet homme devient singulièrement incommode ! murmura la marquise en se levant d'un air parfaitement naturel ; — adieu donc, mon pauvre ami, poursuivit-elle ; — je me précautionnerai d'un autre agent.

Elle s'approcha de la glace et disposa gracieusement les plis de son cachemire de l'Inde.

— Ne viendrez-vous point à l'hôtel ce soir, monsieur de Carral ? dit elle ; — nous avons une réunion d'amis.

Carral baissait la tête d'un air sombre et ne répondait point.

— Si vous venez, ajouta la marquise, vous ne vous en repentirez point. Je compte régaler mes hôtes de l'histoire du mulâtre Jonquille...

— Vous ne le ferez pas ! s'écria Carral.

— Si fait !

— Grâce, madame !...

Le mulâtre s'était jeté à genoux, mais madame de Rumbrye, donnant un dernier tour à son beau châle, traversa la chambre de son pas lent et balancé, ouvrit la porte et disparut.

Le mulâtre se redressa lentement. Sa face était livide, son regard était fixe et sanglant.

— N'aurai-je donc jamais mon tour ! dit-il d'une voix creuse. — Oh ! si quelque jour l'occasion se présente, comme je me vengerai...

Au moment où madame la marquise de Rumbrye sortait de l'allée, le mendiant, qui l'avait patiemment attendue, se présenta de nouveau devant elle et tendit la main.

— Encore ce noir ! dit-elle avec dégoût.

Elle détourna la tête et monta dans sa voiture.

Le nègre ne se tint point pour battu ; il s'approcha et plongea un long regard dans l'intérieur de la voiture. La figure de la marquise, sur laquelle tombait d'aplomb un rayon du réverbère voisin, se distinguait parfaitement.

A la vue de cette audacieuse persistance, elle fronça le sourcil et ferma brusquement le store.

Le mendiant fit le tour de la voiture, et vint se placer à l'autre portière.

— Va t'en ! s'écria madame de Rumbrye avec colère ; — je ne donne jamais aux noirs !

— Cest vrai !... dit le mendiant avec amertume.

Le laquais s'approcha et demanda les ordres de madame la marquise. Le nègre tendit avidement l'oreille.

— A l'hôtel ! dit seulement la marquise.

Le second store se ferma. L'équipage partit comme un trait, au grand trot de ses rapides chevaux.

— A l'hôtel ! pensa le mendiant resté seul ; — quel hôtel ?... et pourtant, il faut que je la revoie... Elle lui ressemble !... ce sont les mêmes traits, avec des cheveux de couleur différente. Et puis elle est créole !... Si c'était elle, mon Dieu !

Comme il prenait lentement la route de sa retraite nocturne, il aperçut un objet blanc

sous le balcon. Il revint sur ses pas et le ramassa.

C'était un mouchoir de batiste brodée et garnie de dentelle, un mouchoir si fin qu'on l'eût fait entrer dans une noix vide. Le mendiant le ramassa et s'approcha du réverbère pour regarder la marque.

— C'est son mouchoir, disait-il en cherchant le chiffre; — Voyons !... F. A !... Mon Dieu ! mon Dieu ! tant de circonstances ne peuvent coïncider par hasard... C'est elle ! Oh ! il y a plus de vingt ans écoulés ; mais il faudra bien qu'elle se souvienne !... Je la retrouverai !

Il descendit la rue Saint-Germain-des-Prés, tourna celle de l'Abbaye et s'arrêta au seuil d'une maison de pauvre apparence située à l'angle de la petite rue Bourbon-le-Château. Au cinquième étage de cette maison, sous le toit, il y avait une mansarde nue, étroite et basse, dont le plafond, formé de solives vermoulues, soutenait immédiatement les ardoises de la couverture. C'était la demeure du mendiant.

Les meubles se composaient d'un grabat et d'un petit coffre ; mais, près de la lucarne qui servait de fenêtre, une sorte de trophée contrastait avec le misérable aspect de la pièce.

C'étaient d'abord deux épaulettes de capitaine en or, surmontées d'un chapeau d'uniforme à cocarde tricolore, comme en portaient les officiers d'infanterie sous la république. Au dessous, une épée à coquille de nacre était suspendue entre deux riches pistolets.

En entrant dans sa retraite, le mendiant alla tout droit au coffre, dont il fit jouer la forte serrure. Le coffre contenait une somme assez considérable en diverses monnaies, et un portefeuille, sur la plaque d'acier duquel était gravé un nom. Le nègre ajouta d'abord à son pécule la récolte de la journée, qui était bonne, puis il ouvrit vivement le portefeuille.

— C'est bien cela ! dit-il après avoir parcouru quelques papiers ; — F. A !... ce sont les deux premières lettres de son nom !

Son émotion était si vive que ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps. Il se laissa tomber sur le grabat.

— Après avoir cherché patiemment... sans cesse... pendant vingt ans !... murmura-t-il, — aurais-je enfin trouvé !... Hélas ! je me suis cru tant de fois sur le point de réussir !... si j'allais me tromper encore !

Sa tête s'abaissa sur sa poitrine; il demeura un instant immobile et comme accablé par le découragement; mais bientôt sa haute taille se redressa, son regard brilla de confiance et d'espoir.

— Non, non ! dit-il — cette fois je ne me trompe pas !... Tout me dit que c'est elle, et mon labeur touche à son terme.

Il se leva debout. Son noir visage, dont les traits fortement caractérisés respiraient la vigueur morale et la bonté, prirent une expression de solennelle douleur. Il se mit à genoux devant le trophée et porta les épaulettes d'or à ses lèvres...

Il resta long-temps ainsi, perdu dans de lointains souvenirs ; puis deux larmes s'échappèrent de ses yeux et coulèrent lentement sur sa poitrine d'ébène.

— Maître à moi ! dit-il d'une voix douce en prenant involontairement le patois nègre depuis long-temps oublié ;— bon maître à moi !

Ces mots semblèrent éveiller en lui tout un passé d'amour ; il baisa les épaulettes avec une sorte de transport.

— Tu es là-haut ! tu me vois ! s'écria-t-il d'une voix pleine de passion ; — réjouis-toi ! car ta dernière volonté va être accomplie !

III.

LE BAL.

L'hôtel de Rumbrye était un vaste et bel édifice situé entre cour et jardin, dont la porte cochère s'ouvrait sur la rue de Grenelle. Les écussons, martelés durant l'ère républicaine, n'avaient point été rétablis ; mais on voyait encore aux grands balcons de fer contourné le dragon de Rumbrye et le bâton de maréchal de France. C'était, dans toute la force du terme, un hôtel de grand seigneur, avec pavillon pour le suisse, décharges latérales et façade de palais. Pour arriver à la porte principale, il fallait gravir un haut perron circulaire dont les degrés de marbre supportaient des caisses de fleurs.

Ce soir-là c'était fête à l'hôtel. Le vestibule était illuminé. Des laquais en livrée montaient et descendaient sans bruit, comme font les valets de bonne maison, les marches tapissées du grand escalier. Du dehors, les salles et les galeries paraissaient vivement éclairées. Çà et là on apercevait, derrière quelque rideau entr'ouvert, les corniches sculptées des lambris, ou le cadre doré d'un séculaire portrait de famille. Les lustres étincelaient à travers la gaze et la soie, et leurs prismes de cristal jetaient aux murs des maisons voisines de fugitifs reflets.

On voyait tout cela, mais seulement lorsque la porte cochère ouvrait ses deux battants pour donner passage à quelque calèche armoriée. L'équipage passé, la porte se refermait ; on ne voyait plus rien.

Car le beau monde se montre jaloux de ses joies. C'est seulement à la dérobée que le profane peut percer d'un furtif et curieux coup d'œil le mystère de ces nobles magnificences.

Il y avait foule aux abords de l'hôtel : des gueux et des badauds ; les premiers étaient encore fort nombreux en 1816 ; les autres sont innombrables en tout temps. Chaque fois que la porte cochère s'ouvrait, cinquante regards aigus, avides, s'élançaient, traversaient la cour,

et plongeaient comme autant de flèches dans les profondeurs du vestibule.

— De beaux diamants! disait l'un en voyant une jolie femme descendre de voiture.

— C'est du faux! répondait un autre en haussant les épaules.

— Quel teint frais! répétait l'optimiste.

— C'est du fard! répliquait le jaloux.

Et les mendiants criaient à fendre l'âme :

— La charité pour l'amour du bon Dieu!

Puis les lourds battants se rejoignaient bruyamment, et tout le monde se taisait.

Parfois quelques dandys d'estaminet passaient par hasard, s'arrêtaient et lorgnaient. Mais, prenant bientôt en pitié tout cet apparat et toutes ces fêtes, ils poursuivaient leur route vers le Prado, car le Prado existait sous ce nom ou sous un autre.

Vers dix heures la scène s'anima. Les voitures se succédaient avec une telle rapidité, que le suisse dut tenir la porte grande ouverte. Les badauds regardèrent alors tout à leur aise, et, contents de leur soirée, regagnèrent leur gîte en gourmandant le ciel de ne leur avoir point donné un demi-million de rente. Mais les mendiants demeurèrent de pied ferme, et leur phalange se recruta d'une notable quantité de ces nomades industriels qui ouvrent les portières des fiacres et baissent le marche-pied. Malheureusement les voitures de place étaient en minorité. C'est à peine si quelque fiacre honteux prenait parfois l'audace de se glisser entre deux resplendissantes calèches.

A l'intérieur, les salons commençaient à s'emplir. Ce n'était point un grand bal que donnait madame de Rumbrye. C'était une simple soirée, elle l'entendait ainsi du moins. Pour notre compte, nous n'avons jamais bien saisi la différence qui existe entre un grand bal et une simple soirée.

Pour une simple soirée, on n'invite, il est vrai que ses amis, tandis que pour un bal on rassemble toutes ses connaissances; mais la liste est la même. Et, de fait, il faudrait avoir de bien tristes connaissances pour ne les point admettre au nombre de ses amis, quand il s'agit simplement de remplir de vastes salons ayant horreur du vide, et ne faisant leur effet complet qu'avec un public suffisant. Cela, d'ailleurs, ne tire point à conséquence.

Quoi qu'il en soit, la soirée de madame de Rumbrye n'était point un bal, ce qui n'empêchait pas qu'il y eût des toilettes princières et une étiquette irréprochable. Mais on pouvait se dire : — Que serait-ce donc si madame la marquise donnait un bal? Cette possibilité flatteuse renferme le but et le motif de la subtile distinction que nous venons d'indiquer.

Il était dix heures et demie. L'orchestre avait préludé; la maîtresse de la maison n'était point à son poste. Hélène, avec une grâce parfaite et cette science du monde qui semble naturelle aux filles de race, faisait les honneurs en l'absence de sa belle-mère, et les faisait bien; mais chacun se demandait néanmoins où était la marquise; M. de Rumbrye avait jeté deux ou trois fois des regards inquiets et impatients vers la porte de l'appartement de sa femme.

Elle parut enfin. Tous les yeux se fixèrent sur elle, ceux des femmes avec envie, ceux des hommes avec admiration. Un murmure parcourut la salle entière.

Madame de Rumbrye s'était encore une fois transformée. Elle ne s'était point dépouillée de sa grâce native, mais elle l'avait modifiée. Son laisser-aller se corrigeait maintenant par une réserve aisée; son nonchalant maintien s'était fait digne : la créole jouait son rôle de grande dame. Elle traversa lentement les salons, variant à l'infini ses compliments et ses sourires, et alla s'asseoir auprès de mademoiselle de Rumbrye qui, seule, dans cette brillante assemblée, pouvait lui disputer le prix de la beauté.

Lorsque madame la marquise avait quitté Juan de Carral, il était plus de neuf heures. Or, à son âge, si charmante qu'on puisse être, la toilette ne s'improvise plus. De là son retard. En arrivant, elle fit à Hélène un signe de tête plein d'affection, auquel celle-ci répondit par un salut respectueux. Il y avait dans ce salut un peu de contrainte et beaucoup de froideur.

Le bal reprit son cours. Pendant cela, nous ferons connaissance avec les personnages secondaires de notre drame.

M. le marquis de Rumbrye était un vieux gentilhomme plein d'honneur et de loyauté. Il avait autrefois éperdûment aimé sa femme. Cet amour s'était refroidi, et les méchantes langues prétendaient que ce n'était pas sans raison. M. de Rumbrye avait, dit-on, pardonné bien des fois; maintenant encore il ne faisait point de bruit, parce qu'un galant homme sait se taire en certaines circonstances; mais le monde, auquel il faisait le sacrifice de ses colères conjugales, ne s'en montrait point reconnaissant, et c'était tout au plus si M. le marquis, en y mettant une extrême bonne volonté, pouvait espérer que le noble nom de Rumbrye restât au-dessus de toute fâcheuse atteinte.

Cette situation, que la morale et la courtoisie nous engagent à nommer exceptionnelle, rendait M. de Rumbrye froid et peu désireux de se produire. Ancien émigré, comblé de dignités et d'honneurs par la branche aînée de Bourbon, il subissait les nécessités de sa haute position et *représentait* comme il faut, mais ces fêtes le fatiguaient. Il devinait la pensée secrète de toute cette foule à son égard; il croyait lire dans tous les regards un mot insultant et fatal; il eût voulu fuir la société de ses pairs.

Pourtant, si madame la marquise avait jadis, — à une ou plusieurs reprises, — transgressé la loi conjugale (et ce fait passait pour notoire,) de-

puis longtemps sa conduite n'avait rien de répréhensible. L'amour avait été pour son cœur une occupation ; elle avait maintenant d'autres passe temps, et ne se donnait point le loisir de nouer des intrigues galantes. Elle aimait son fils d'une tendresse passionnée et sans bornes ; c'était peut-être le seul sentiment louable qui fût au fond du cœur de cette femme, que le hasard semblait avoir parée de toutes les séductions pour mieux masquer le noir et repoussant abîme de son âme.

Toute l'affection de M. de Rumbrye était concentrée sur sa fille, qu'il avait eue d'un premier mariage, et il s'applaudissait tous les jours de n'avoir point d'enfant de son union actuelle. A part Hélène, il n'aimait personne, si ce n'est le roi et Xavier, qu'une circonstance fortuite avait fait son protecteur deux ans auparavant, pendant la réaction des cents jours. C'était là, du reste, un de ces services que tout homme de cœur peut rendre. Xavier, jeune et chérissant d'instinct la gloire impériale, avait salué avec enthousiasme le retour de Napoléon. Ses opinions connues l'avaient mis à même de défendre efficacement le vieil émigré contre les insultes de cette partie du peuple qui conspue sans cesse le vaincu et glorifie le vainqueur. Ce bon office rapprocha M. de Rumbrye de Xavier. Malgré la différence d'âge et d'opinions, malgré l'extrême distance qui les séparait sous le rapport de la position sociale, une sorte de liaison se forma entre eux. Le marquis était fait pour apprécier l'âme noble et pure du jeune homme. Il l'aima.

Quant à Xavier, il aima mademoiselle de Rumbrye, qui le paya de retour.

Le lecteur, nous en sommes certains, ne nous demandera point l'explication de ce fait. Xavier était beau ; il parlait bien et chaleureusement. Hélène lui donna son cœur à son insu. Quand elle découvrit son amour, il était trop tard ; elle se sentit faible et n'essaya même pas de *combattre*.

Hélène était une charmante fille de dix-sept ans. Le type de sa physionomie était tout français. Sa beauté consistait plus dans l'expression que dans la parfaite régularité de ses traits. Ses grands yeux bleus avaient des regards doux et fins ; son front sérieux pensait ; sa bouche mobile avait à peine besoin de parler pour se faire comprendre.

Parfois une éducation trop sévère comprime l'âme et l'intelligence des filles de grande maison; pour avoir tout appris, elles ont perdu leur nature et ne savent point sourire, marcher ou se taire autrement que par leçon et suivant une règle. Hélène avait échappé à ce travers. Son père ne l'avait point exclusivement confiée aux soins de madame de Rumbrye ; il l'avait laissée libre. Madame de Rumbrye, de son côté, curieuse de capter la confiance de sa belle-fille, s'était montrée marâtre complaisante et ne lui avait jamais dit que de douces paroles. Mais les femmes ne savent tromper que les hommes ; Hélène se défiait de madame de Rumbrye. Elle se défiait d'elle en ce sens qu'elle ne croyait point à son affection ; elle se défiait d'elle surtout pour ce qui regardait Xavier et son amour. Maintes fois la marquise, avec ces insinuantes et irrésistibles façons qui sont l'éloquence des femmes, avait essayé de provoquer une confidence. Elle avait dépensé, pour arriver à ce but, plus de ruses, plus de grimaces, plus de diplomatie qu'il n'en faudrait pour gréer, spirituellement parlant, l'arsenal de trois ambassadeurs, le tout en vain.

Hélène se tenait sur ses gardes. Trop réellement bien née pour perdre jamais le respect dû à la femme de son père, elle se renfermait dans une réserve d'autant plus désespérante qu'elle blessait moins les convenances.

Vaincue de ce côté, la marquise sentit grandir ses inquiétudes. Elle pensa que le silence d'Hélène était beaucoup plus significatif qu'un aveu. Elle mesura l'amour de la jeune fille à ses propres terreurs, et frémit en songeant qu'un entêtement d'ingénue, un caprice du premier âge, pourrait renverser le projet sur lequel étaient placés désormais tous ses désirs et tous ses espoirs. Elle était femme, et elle était mère. Il est très certain que dans le principe, ses craintes furent exagérées, et que sa fébrile imagination s'exalta comme à plaisir sur ce sujet qui eût à peine préoccupé un homme positif. Mais qui ne sait que dans de telles circonstances le pressentiment l'emporte sur le calcul, et que la fièvre vaut mieux que la raison ? Mère, et sacrifiant tout en ce moment à sa tendresse de mère, la marquise voulut se créer de puissantes armes pour combattre ces dangers réels ou imaginaires. Elle vit en Xavier un obstacle fatal, et sa passion présente lui montra cet obstacle si terrible que, dès le premier jour, elle résolut de lui livrer un combat sans merci. Xavier barrait le chemin à son fils, et, par conséquent, lui barrait le chemin à elle, qui avait mis dans son amour de mère toutes les brûlantes ardeurs de ses anciennes amours. Or, quand une femme comme madame de Rumbrye trouve un obstacle humain en sa route, elle passe, dût un cadavre rester derrière elle sur le chemin.

M. de Rumbrye, du reste, avait contribué de son côté à exalter les frayeurs de sa femme et la haine que devaient faire naître ces frayeurs. Elle l'avait interrogé, non point de front, mais comme interrogent les femmes, en suivant les courbes concentriques d'une spirale qui tourne autour du but et l'atteint à coup sûr.

Le marquis, par une innocente vengeance, avait voulu lui laisser croire que Xavier pourrait un jour lui appartenir de bien près. En fallait-il davantage pour porter madame de Rum-

brye à entamer la guerre et à la poursuivre sans trève ?— Néanmoins, elle attendait encore, car son esprit, aussi prudent que hardi et fougueux, savait s'imposer la patience.

Il nous reste à dire un mot de son fils, cause innocente de cette cruelle bataille, et base inactive sur laquelle reposaient tous les plans ambitieux de la marquise. C'était un magnifique garçon de cinq pieds sept pouces passés, cultivant la mode alors naissante des favoris dits à la Guiche, et respirant à peine sous l'étouffante pression de son gilet à corset. M. Alfred Lefebvre des Vallées, était regardé comme un modèle accompli par son tailleur; il parlait supérieurement chevaux, et poussait l'outrecuidance jusqu'à fumer parfois dans la rue, ce qui était inouï. Sa mère affirmait qu'il avait beaucoup d'esprit ; à force de l'entendre dire, il le croyait sincèrement. Au demeurant, il n'était pas beaucoup plus sot que le commun des serviteurs de la mode.

C'était cet honnête jeune monsieur que la marquise voulait donner pour époux à mademoiselle de Rumbrye. Lui ne demandait pas mieux. Il trouvait Hélène jolie personne, et n'avait aucune espèce de répugnance pour les cinq cent mille livres de rente de son beau-père. Mais son adhésion n'était pas la plus difficile à obtenir. M. de Rumbrye, sans jamais mettre en oubli la courtoisie inter-conjugale, ne prenait point la peine de cacher le peu de cas qu'il faisait de M. Alfred Lefebvre des Vallées. Il n'y avait guère de chance de le voir prêter les mains à une union de ce genre.

L'initiative devait donc venir d'Hélène, à qui son père ne pouvait rien refuser. C'était là le point important, Dieu sait que madame la marquise avait engagé l'action de longue main. Elle avait tenté tous les moyens de circonvenir Hélène, et de lui imposer un tendre sentiment pour M. Alfred Lefebvre des Vallées. Mais ici, comme dans les interrogatoires dont nous venons de parler, tous ses efforts étaient restés vains. M. Alfred avait beau se pavaner devant Hélène dans tout l'éclat de sa toilette ingénieusement excentrique, il n'obtenait pas même un regard.

Un observateur non prévenu ne se fût point étonné de cela. Les jeunes filles de bon sens détestent en effet les grands garçons corsetés, rembourrés, cousus pour ainsi dire dans leur enveloppe, comme était M. Alfred Lefebvre des Vallées. Mais madame la marquise, femme d'excellent goût d'ailleurs, était aveugle à l'endroit de son héritier.

L'indifférence d'Hélène ne lui sembla point naturelle.

Elle récapitula toutes les raisons qu'elle avait de soupçonner, et, son expérience de femme se combinant avec son orgueil de mère, elle se dit, non plus par forme de doute, mais positivement et du ton dont se posent les axiômes : — Pour dédaigner mon Alfred, il faut aimer ailleurs.

Alors, elle chercha, jetant tout autour d'elle son regard habitué à lire couramment dans le grimoire du monde.

Elle dépouilla impartialement ses impressions reçues, et n'attacha pas plus sur Xavier que sur un autre son œil investigateur. C'était lui faire la partie belle. Comme on le pense, il y avait foule de prétendants autour des cinq cent mille livres de rente de mademoiselle de Rumbrye. Mais qu'importe le nombre ? Parmi tous ces rivaux, madame la marquise devina sans tâtonner celui qui aimait la jeune fille pour elle-même et non point pour son héritage. Elle reconnut en outre, avec une précision mathématique, que celui-là était aimé.

C'était Xavier. Elle retombait sur Xavier comme un comptable sur son chiffre après la preuve d'une addition douteuse qui se trouve être juste. Xavier! un échappé de collège qui portait deux mois de suite le même habit! Xavier! un blondin fade et timide que M. Alfred Lefebvre des Vallées dépassait de la cravate! c'était non seulement terrible, mais souverainement humiliant.

Ce fut alors que madame la marquise commença les hostilités. Carral, son séide, fut envoyé par elle en guise d'avant-garde. Il reçut ordre exprès de faire de Xavier un mauvais sujet, ou, au besoin, quelque chose de pis.

Pour apprécier le mérite de l'expédient mis en œuvre par madame la marquise, il faut bien se pénétrer de ceci : le grand monde se compose de deux classes essentiellement distinctes, les gens *obligés* et les gens *tolérés*. Les premiers sont à leur place ; à moins qu'ils n'encourent le bagne, on ne les en peut point chasser. Ils sont là par droit d'héritage. — Les autres, au contraire, sont parvenus, par voie d'élection ; ils sont *reçus* ; leur exclusion ne molesterait qu'eux seuls ; ils ne sont point, comme les premiers, parents ou alliés d'un bon tiers du salon; ils n'ont pas de racines.

Xavier était du nombre de ces derniers. Appliqué à M. de.... ou au jeune baron de...., l'expédient de madame la marquise eût été pitoyable ; il eût mis peut-être ces messieurs à la mode ; — dirigé contre Xavier, il prenait une force redoutable ; on ne pardonne rien aux gens tolérés. Donc, si madame la marquise avait abandonné ce plan pour un autre, cet autre devait être immanquable.

IV.

UNE HISTOIRE AU DESSERT.

En entrant dans le bal, le regard de la marquise fit rapidement le tour des salons, sans oublier un seul recoin. Carral n'était pas là. Un

nuage passager assombrit le front de madame de Rumbrye.

Aurait-il décidément rompu sa chaîne ? se demanda-t-elle.

M. de Rumbrye, qui causait avec Xavier dans une embrasure, s'avança vers sa femme, et s'inclina cérémonieusement.

— Nous étions inquiets, madame, dit-il.

Ces mots renfermaient une question.

La créole, avant de répondre, adressa un de ses plus charmans sourires à Xavier, qui suivait le marquis.

— Vous êtes bien bon, monsieur, dit-elle ensuite. Vous me faites souvenir que je dois des remercîmens à notre chère Hélène qui m'a sans doute remplacée.

— Ma fille est chez elle, madame ; vous ne lui devez point de remercîmens... J'espère que vous n'avez pas été indisposée ?

— Je me suis oubliée dans mes dévotions du soir, répondit la créole en reposant son limpide regard sur la sévère figure de son mari.

Celui-ci se prit à sourire amèrement, s'inclina de nouveau, et céda la place à M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui venait rendre ses devoirs à sa mère.

Pendant cela, Xavier avait offert sa main à Hélène pour la contredanse.

— N'avez-vous point vu M. de Carral, Alfred ? demanda la marquise.

— Ma parole d'honneur, madame, je ne m'occupe guère de M. de Carral, répondit M. Lefebvre des Vallées ; — je pense que vous trouvez mon gilet de bon goût ?

— Sans doute.

— Il n'est pas de Staub, madame. Vous me croirez si vous voulez !... c'est un petit tailleur que je forme... Il ira loin !

— Je le crois, murmura la marquise avec distraction.

— Ma parole d'honneur, vous ne m'écoutez pas ! s'écria M. Alfred Lefebvre des Vallées ; — c'est étonnant !

— Alfred, reprit madame de Rumbrye, je voudrais parler à M. de Carral. Faites-moi le plaisir de me l'envoyer.

— C'est étonnant ! répéta M. Lefebvre des Vallées, ma parole d'honneur !

Et il promena son gilet qui n'était pas de Staub, — vous nous croirez si vous voulez ! — dans tous les salons. Nulle part il ne trouva M. de Carral.

— Du diable si ma mère ne perd pas la tête ! pensa-t-il. Je vais faire un tour de bouillote.

La contredanse allait toujours. Hélène et Xavier s'étaient placés le plus loin possible de madame de Rumbrye, et causaient sans autre obstacle que l'obligation de ne point manquer les figures. Hélène avait dit à Xavier : — venez ce soir ; mais ils ne faisaient, ni l'un ni l'autre, allusion à cette circonstance : Hélène par pudeur, Xavier par timidité. Leur entretien était une de ces causeries mystiques et qui, reproduites textuellement, prêteraient à rire, tant elles semblent insignifiantes, mais dont chaque mot a sa signification secrète, chaque inflexion de voix son attrait, chaque silence son intime bonheur.

C'est une chose charmante et souverainement gracieuse que ce continuel échange de pensées sympathiques, opéré, entre deux cœurs qui s'aiment, à l'aide de mots qui, dans le langage commun, ont un sens réglé, précis et très peu tendre. Ici la grammaire se transforme ; le sourire accentue la phrase et lui ôte la signification indifférente ; un coup d'œil met de la passion dans telle réponse que commande l'usage : l'amour pur a aussi son *argot*. — Mais cet argot ne s'enseigne point ; vous l'oubliez le jour où vous n'aimez plus ; vieillard, vous ne sauriez plus le comprendre. C'est une langue choisie que le cœur seul entend et parle ; une langue dont la mystique syntaxe vous est révélée par le premier regard qui éveille votre âme ; une langue où chaque mot veut dire bonheur ; une langue enfin que bien des gens ne parlent qu'une fois dans leur vie, mais qu'on voudrait parler toujours.

Hélène et Xavier ne raisonnaient guère l'amour. Hélène surtout se laissait glisser sur la douce pente de sa pure et naïve tendresse, sans réfléchir, sans poursuivre un but bien distinct, mais aussi sans remords et sans crainte. Elle aimait l'homme qu'estimait son père ; l'homme que M. de Rumbrye se plaisait à nommer son sauveur. Qui sait ? l'esprit de contradiction a sa petite place dans les meilleures natures : elle aimait peut-être aussi un peu l'homme que détestait madame la marquise...

Quant à Xavier, il aimait, voilà tout. Il avait vingt-deux ans, ses rêves étaient des sourires, et le souvenir d'un bal lui donnait du bonheur pour bien des jours.

A la dernière figure seulement, Hélène se souvint enfin qu'elle avait quelque chose à dire à Xavier.

Elle jeta autour d'elle un regard inquiet, pour constater l'absence de tous curieux, et prit un petit air grave :

— Monsieur Xavier, prononça-t-elle bien bas, je vous ai dit de venir ce soir.

— Si vous saviez ce que ce mot m'a donné de joie, mademoiselle !.... commença Xavier d'un ton passionné.

— Laissez-moi parler, reprit la jeune fille ; maintenant que je réfléchis, je crois que j'ai eu tort. Je voulais vous mettre en garde contre une personne... mais je n'ai nulle certitude, et j'ai peur... Pourtant, monsieur Xavier, croyez-moi, soyez prudent.

— C'est étrange ! Carral aussi m'a dit que j'avais un ennemi.

— M. de Carral ?... et ne vous l'a-t-il point nommé ?...

— Non. Il ne l'a pas voulu.

— Eh bien ! monsieur Xavier, dit la jeune fille en hésitant, je vous le nommerai, moi... Défiez-vous de madame de Rumbrye.

A peine avait-elle prononcé ce nom qu'elle se sentit toucher légèrement l'épaule. Elle se retourna en tressaillant. La marquise était derrière elle.

— A votre tour, mon enfant, dit celle-ci avec une douceur enjouée; — vous manquez la figure.

Hélène partit, confuse et tremblante. Madame de Rumbrye la suivit d'un regard maternel.

— Qu'elle est belle et gracieuse ! murmura-t-elle de manière à être entendue de Xavier.

— Hélène se trompe, se dit celui-ci, qui partit à son tour.

Alors l'œil de la marquise devint sombre.

— Je suis devinée ! pensa-t-elle. Il faut qu'elle l'aime bien pour veiller ainsi sur lui !... Et ce misérable Jonquille qui ne vient pas !...

Xavier reconduisit Hélène à sa place, et alla se poster dans un coin d'où il pouvait l'apercevoir, en attendant que les convenances lui permissent de l'inviter de nouveau. Hélène, moins heureuse, fut forcée d'accepter la main de M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui lui fit, à brûle-pourpoint, les complimens les plus orageux, et lui jura sur son honneur que son gilet n'était point de Staub.

Vers deux heures du matin, Carral se présenta à la porte de l'hôtel. Il était pâle et défait. En entrant, ses yeux se baissèrent; il n'osait point regarder ses amis en face, tant il craignait d'être accueilli par un rire de dédain. Il savait que madame de Rumbrye n'était point femme à faire de vaines menaces.

Quand il vit que chacun le recevait comme à l'ordinaire, sa poitrine fut soulagée d'un poids écrasant. Il reprit une partie de son assurance et se glissa dans une embrasure, espérant échapper au regard perçant de la marquise.

— Je vais observer, pensa-t-il; peut-être n'osera-t-elle pas... Si elle parle, je me montrerai.

M. de Carral s'abusait. Madame de Rumbrye l'attendait toujours, et n'avait pas perdu de vue un seul instant la porte d'entrée. Elle l'avait vu, et s'était retirée, sûre désormais de sa victoire. — Peut-être n'eût-elle point parlé s'il n'était pas venu.

Déjà la danse se ralentissait. Un long cercle s'était formé autour de la maîtresse de la maison. Le souper approchait. Madame de Rumbrye se montrait d'une gaîté charmante; elle ne tarissait pas en jolis mots, et deux académiciens sexagénaires l'avaient déjà comparée plusieurs fois à madame du Deffant.

Un laquais vint annoncer le souper. La marquise prit avec un ravissant abandon le bras de Xavier, et s'achemina vers la galerie où la table était dressée. En passant devant l'embrasure où se cachait Carral, elle se prit à rire comme si un souvenir subit excitait vivement son hilarité.

— Monsieur Xavier, dit-elle à haute voix, savez-vous l'histoire de Jonquille ? Xavier répondit négativement. Carral sentit au cœur une douleur aiguë et ne respira plus.

— Et vous, messieurs ? continua madame de Rumbrye en se tournant vers ceux qui la suivaient.

— Jonquille ! répéta le marquis; c'est un singulier nom ?

— C'est un nom fort commun parmi les mulâtres, monsieur.

— Ma parole d'honneur, ce doit être drôle! dit M. Alfred Lefebvre des Vallées.

— Faites-moi penser à raconter cette histoire, je vous prie, reprit madame de Rumbrye en s'adressant de nouveau à Xavier.

Le jeune homme s'inclina. La foule s'écoula lentement.

Quand il n'y eut plus personne, Carral sortit de sa cachette. Son visage était effrayant à voir.

— Elle me savait là ! murmura-t-il en grinçant des dents. Comme elle se fait un jeu de ma torture !... Et c'est lui... lui !... qu'elle charge de provoquer ce récit !

Il composa de son mieux ses traits, et entra à son tour dans la galerie.

Autour d'une table oblongue, chargée de mêts, une ceinture brillante de femmes s'enroulait toute chatoyante d'or, de diamans et de soie. Derrière elles, les hommes servaient ou mangeaient, suivant leur instinct. — M. Alfred Lefebvre des Vallées mangeait, au grand détriment de son gilet, dont toutes les coutures craquaient et menaçaient ruine.

C'était, en vérité, un spectacle féerique. Les splendides surtouts de la table affectant des formes bizarres renvoyaient, brisée, la lumière des lustres. Les blancs visages des femmes, vivement illuminés, empruntaient à tout cet éclat une fraîcheur factice, mais éblouissante. Il va sans dire que Carral n'était point en humeur d'admirer ce coup d'œil. Dédaignant désormais de se cacher, il s'avança vers la marquise.

— Croyez-moi si vous voulez, madame, dit M. Alfred des Vallées, — voici M. de Carral que j'ai cherché inutilement toute la soirée !

— En vérité ! s'écria madame de Rumbrye en se tournant vers le nouvel arrivant; — il y a un siècle que nous n'avons eu le plaisir de vous voir, monsieur !

Carral salua silencieusement.

— Mais vous semblez souffrir, reprit la marquise avec une impitoyable aisance; — avez-vous donc été malade ?

— Je souffre, en effet, répondit Carral.

— Du diable s'il n'a pas une figure de dé-

terré, grommela M. Alfred Lefebvre des Vallées. que son gilet gênait et qui était de mauvaise humeur.

Madame de Rumbrye poussa son fauteuil de côté.

— Qu'on donne un siège à M. de Carral! dit-elle avec une imperceptible ironie dont lui seul pouvait apercevoir et sentir le trait; — asseyez-vous près de moi, continua-t-elle; les malades et les dames ont droit aux mêmes égards.

Carral, avec une obéissance automatique, s'assit et demeura immobile.

La conversation, un instant interrompue par cet incident, redevint bientôt générale.

— Madame la marquise, dit Xavier au bout de quelques temps, m'a chargé de lui rappeler une promesse qu'elle a daigné nous faire.... l'histoire de Jonquille.

— Au dessert, interrompit la marquise en interrogeant Carral du regard.

Celui-ci ne bougea pas. Les muscles de son visage semblaient de bronze.

— Ma parole d'honneur, madame! s'écria M. Alfred Lefebvre des Vallées, c'est abuser de notre impatience!...

— Vous qui contez si bien! dit une comtesse.

— D'une manière si délicieuse! appuyèrent plusieurs barons.

La marquise hésita un instant. Tandis qu'elle hésitait, Carral se tourna lentement vers elle, et la regarda en face.

Madame de Rumbrye prit ce regard pour un défi; et comme l'assemblée entière continuait de la presser, elle appela sur sa lèvre un sourire cruel et dit:

— J'aurais mauvaise grâce à tarder davantage... Ecoutez donc l'histoire du mulâtre Jonquille!

— Silence, au nom de Dieu! murmura Carral d'une voix déchirante.

— Il y avait à Saint-Domingue, commença la marquise sans s'émouvoir le moins du monde, un mulâtre appelé Jonquille. Il était le fils d'une négresse nommée Pasiphaë, et d'un domestique blanc...

— Assez! râla Carral, je le perdrai.... je le tuerai s'il le faut.

La marquise continua son récit, mais auparavant elle répondit à la prière du mulâtre par un regard significatif. Entre eux, le pacte était cimenté de nouveau.

Cet accord n'empêcha pas madame de Rumbrye de raconter dans tous ses détails l'histoire de Carral. Elle avait commencé; il était impossible de s'arrêter court. Seulement elle changea le nom du héros. Mais comme ce changement eût pu diminuer son empire sur le mulâtre, elle eut soin d'en avertir son public, et ajouta en terminant:

— Vous connaissez tous, ou du moins pour la plupart, ce bouffon personnage. Je ne vous dirai point aujourd'hui son nom; peut-être plus tard, pourrai-je me montrer moins discrète.....

Une fois débarrassé de la crainte d'être démasqué, Carral avait repris son impudent caractère. Nous ne voulons pas dire que, en écoutant ainsi sa propre histoire, racontée d'une façon comique et assaisonnée d'un piquant persiflage, il ne s'indigna pas plus d'une fois, mais du moins sut-il parfaitement dissimuler son émotion. Bien mieux, il fut le premier à insister pour savoir le nom de cet impertinent mulâtre qui avait eu l'audace de se poser en gentilhomme. Il n'y avait que M. Alfred Lefebvre des Vallées qui criât plus haut que lui.

— Ma parole d'honneur! disait ce jeune monsieur, je donnerais cinquante louis pour savoir le nom de ce malotru!

La marquise se montra inébranlable, et dut se faire en cette occasion, une grande renommée de discrétion.

En quittant la table, elle prit le bras de Carral.

— Vous êtes un fou entêté, dit-elle, et je pense que vous me savez gré de ne point vous avoir puni.

— Je vous remercie, maîtresse, répondit Carral.

— Prenez donc garde, à l'avenir!.. Voyons! vous êtes en mesure de m'obéir; vous connaissez sans doute plusieurs de ces maisons?...

— J'en connais plusieurs.

— Choisissez la plus suspecte, la plus mal hantée.

— Je le ferai.

— Et surtout, n'oubliez pas la démarche préliminaire...

— Je n'oublierai rien.

La marquise leva les yeux par hasard. Son regard tomba sur un quadrille dont faisaient partie Hélène et Xavier. Ils se parlaient bas, et l'amour se devinait dans leurs yeux.

— Voyez! poursuivit madame de Rumbrye; le temps presse... quand cela sera-t-il fait?

— Cela sera fait demain.

La marquise ne put contenir un mouvement de joie.

— Je compte sur vous, dit-elle, et je vous récompenserai.

Depuis le commencement de cette scène, M. de Rumbrye ne les avait point perdus de vue; aussi, lorsque la marquise fit à Carral, en le quittant, un cérémonieux salut auquel il répondit par une inclination pleine de respect, M. de Rumbrye hocha la tête.

— Il y a un secret entre eux! se dit-il; à table j'ai surpris d'un côté un coup d'œil suppliant, de l'autre un regard plein de menace... Ce fut un jour de honte et de malheur que celui où cette femme entra sous le toit de Rumbrye.

V.

FLORENCE-ANGÈLE DES VALLÉES.

En 1792, il y avait à la ville du Cap (Saint-Domingue) une jeune orpheline de seize ans qui se nommait Florence-Angèle des Vallées. C'était à la fois la plus belle fille et la plus riche héritière de la colonie. On n'évaluait pas sa fortune à moins de dix millions de livres. Quand on parlait d'elle, c'était avec amour et respect, comme on parle d'un ange, car elle était pure autant que belle, on le croyait du moins.

Elle avait pour tuteur un vieil habitant à l'esprit étroit, à la probité rigide, fort sévère et fort ami de la routine, qui veillait assidûment sur elle et ne lui laissait point de liberté. Florence, à l'âge ou les jeunes filles sont passionnées pour le plaisir, ne connaissait point le monde; sa vie s'écoulait, solitaire et triste, dans la maison de M. Duvivier, son tuteur.

Vers le commencement de cette année, M. Duvivier chassa son principal commis, et fit choix, pour le remplacer, d'un Anglais dont le nom nous échappe. Cet anglais était un de ces lymphatiques personnages, froids et raides, au teint pâle, à la chevelure plate et blanchâtre, que la Grande-Bretagne sait produire à foison. Son cœur était aussi glacial que son visage; c'était un profond abîme d'égoïsme et d'infatigable calcul.

Peu de temps après son entrée dans la maison de M. Duvivier, le caractère de Florence subit de notables modifications. Elle s'était montrée jusque-là douce, patiente, réservée; ces qualités disparurent tout à coup. Sa véritable nature se révéla avec une violence extrême : elle devint impérieuse, emportée; elle se révolta contre la volonté de son tuteur; puis, comme la fermeté légèrement obstinée de M. Duvivier demeurait victorieuse dans la lutte, Florence se fit hypocrite, et apprit à tromper.

Certes, pour qu'un tel changement eût pu s'opérer dans un temps si court, il fallait que le cœur de la jeune fille fût vicié d'avance et prédisposé au mal, mais il fallait aussi que quelque circonstance extérieure eût hâté le développement de ces germes mauvais. Il en était ainsi. L'Anglais, avec cette dépravation froide et sans passion qui ne peut exister que dans une âme britannique, avait entouré Florence de pièges; il avait défait son éducation; il l'avait souillée afin de la rendre sienne.

La jeune fille s'était jetée dans cette vie nouvelle avec une sorte d'emportement. Son tempérament s'était brusquement éveillé, en même temps que tout principe vertueux ou pudique s'effaçait au dedans d'elle.

Le premier commis se réjouissait silencieusement de son succès. Il se voyait déjà seigneur et maître de la plus riche héritière de l'île.

En ce moment, une sourde fermentation régnait déjà parmi les noirs. Les colons avaient maintes fois manifesté leurs inquiétudes, et plusieurs, entre les plus clairvoyans, soupçonnaient l'Angleterre d'attiser traîtreusement la révolte.

Le gouvernement du Cap demanda des secours à la mère-patrie, et provisoirement fit appel aux colonies environnantes. La Guadeloupe envoya un corps d'infanterie sous les ordres du lieutenant Lefebvre.

Le lieutenant Lefebvre était un jeune officier de grande espérance. Sa présence contint momentanément les rebelles.

Il avait emmené avec lui de la Guadeloupe un domestique nègre, qu'il avait affranchi, et dont il vantait souvent l'attachement à sa personne. Ce nègre, qui se nommait Neptune, ne le quittait jamais et le suivait jusque sur le champ de bataille.

Cependant la fermentation continuait parmi les noirs. Des émissaires parcouraient incessamment les habitations, distribuaient de l'argent et de l'eau-de-vie, entrant dans chaque case et prêchant la révolte. A diverses reprises, quelques-uns de ces ténébreux agens furent arrêtés; ils étaient tous Anglais.

Cette circonstance donna quelques soupçons à M. Duvivier. Il fit épier son premier commis, et acquit la certitude que cet homme était un traître. Sans autre forme de procès, il l'embarqua sur un sloop et le fit jeter sur les côtes de l'une des Antilles anglaises. C'était là très certainement un acte de clémence.

M. Duvivier eut lieu de s'en repentir.

A la nouvelle de l'expulsion du commis, Florence Angèle fit éclater en effet une douleur mêlée de colère; au milieu de ses larmes, elle avoua que cet homme était son amant, et qu'elle portait dans son sein le fruit de leur liaison; elle avoua cela sans honte et sans repentir. Aux reproches de son tuteur elle répondit par un hautain silence; puis elle annonça son intention de quitter la maison sur-le-champ.

M. Duvivier, n'écoutant que son juste courroux, la laissa faire et déserta sa tutelle.

Alors commença pour Florence une nouvelle vie. Riche comme elle l'était, et imbue désormais des principes de son infâme précepteur, elle eut la force à dix-sept ans, de braver l'opinion publique. Sa maison devint le rendez-vous de ce monde d'aventuriers toujours pullulant aux colonies. Elle déploya un faste extravagant, lâcha tout à fait la bride à ses penchans pervers, et appela sur elle le mépris général.

L'Anglais fut bien vite oublié; ses propres maximes servirent à chasser son souvenir. Il avait élevé deux divinités dans le cœur de la jeune fille : l'égoïsme et la volupté. Pour ces deux passions l'absent n'existe pas.

Florence, au bout de quelques mois, mit au jour un enfant du sexe masculin. Cet événement interrompit à peine ses fêtes. Pourtant,

il faut le dire, elle se sentit tout de suite une tendresse passionnée pour le jeune Alfred. C'était le fils de l'Anglais, et l'Anglais devait être le seul homme pour qui Florence éprouvât un sentiment approchant de l'amour. Ses autres attachemens furent de violentes et emportées fantaisies ; jamais elle n'aima dans le sens que les âmes douées de quelque noblesse attachent à ce mot.

Mais elle fut aimée, aimée avec dévoûment et passion. Elle était si admirablement belle !

Le général Leclerc avait débarqué à Saint-Domingue avec les troupes françaises. Un de ses premiers actes avait été d'élever au grade de capitaine le lieutenant Lefebvre, dont la belle et ferme conduite avait long-temps maintenu la sécurité dans la ville du Cap. Jaloux de se rendre digne de cette faveur, le nouveau capitaine redoubla de zèle. Souvent, suivi de son nègre Neptune, il s'enfonça seul dans les immenses plantations de cannes et de café qui entourent la ville du Cap ; souvent même, il s'aventura dans les montagnes, afin de reconnaître la position des noirs révoltés. Ceux-ci s'étaient définitivement et régulièrement organisés ; leurs forces étaient grandes, leur système de guerre aussi cruel que dangereux. Plus d'une fois le capitaine Lefebvre, pris dans quelque embuscade, ne dut la vie qu'à la vigueur prodigieuse et à l'intrépidité fidèle de son domestique noir.

Ce dernier était un homme de quarante ans à peu près ; sa taille était haute et fermement modelée ; ses traits étaient aussi réguliers que ceux d'un nègre peuvent l'être. En outre, sa physionomie différait remarquablement de celle des gens de sa race ; l'expression générale de ses traits annonçait la franchise, le dévoûment et une grande force de volonté.

Cette dernière qualité ne l'empêchait point d'être le plus obéissant de tous les serviteurs. Son maître l'avait affranchi ; c'était à dater de ce jour qu'il était devenu véritablement esclave. Depuis lors, en effet, il avait voué au capitaine Lefebvre un attachement sans bornes. Quels que fussent les ordres du capitaine, il les exécutait avec la précision d'un automate. Discuter ces ordres lui eût semblé folie ; les oublier lui aurait paru un crime.

Malgré cette complète abnégation et ce dévoûment absolu, Neptune était très fier d'être *libre*. Avec cette naïveté pleine de bon sens particulière à ses pareils, il comprenait que ne point user d'un droit n'en constitue pas l'abandon. Il se délectait en pensant que le jour où il le *voudrait* tout lien disparaîtrait. Par exemple, il était très fortement décidé à ne jamais briser ce lien, parce qu'alors il lui faudrait quitter son bon maître.

Entre le capitaine Lefebvre et lui l'attachement était du reste réciproque. Le capitaine avait en son nègre Neptune une confiance entière. Il lui eût donné sans crainte son plus cher trésor à garder.

Et pourtant il lui cachait un secret. Le capitaine Lefebvre aimait Florence des Vallées. Tous les soirs, il se rendait mystérieusement près d'elle. La première fois le nègre avait voulu le suivre ; mais, sur l'ordre du capitaine, il avait dû renoncer à son dessein. Neptune, en effet, n'était point un bon serviteur à la manière des valets d'Europe, qui servent parfois leurs maîtres malgré ces derniers. La volonté du capitaine était pour lui une réligion. Ce que le capitaine disait de faire, Neptune le faisait : de telle sorte que si le capitaine lui eût dit : « Tue-moi ! » il est douteux que le long couteau du nègre fût resté tranquille à sa ceinture.

De toute la ville du Cap, le capitaine Lefebvre était peut-être le seul à ignorer la coupable conduite de Florence. Il la croyait pure ; Florence, qui l'avait pris pour objet de l'un de ses ardens et passagers caprices, étendait sa prestigieuse beauté comme un voile impénétrable entre lui et la vérité. Le capitaine, d'ailleurs, était très facile à tromper. Exclusivement partagé entre les soins de son service militaire et son amour, il ne voyait au Cap que Florence ; et Florence, quand elle voulait, savait revêtir l'angélique pudeur d'une sainte. Un mariage civil était doublement impossible entre les deux amans : la jeune fille était mineure ; le capitaine, au milieu des circonstances urgentes où il se trouvait, ne pouvait demander l'autorisation de ses chefs : ils s'unirent secrètement devant un prêtre.

Il va sans dire que Florence Angèle avait caché à son nouvel époux l'existence de l'enfant de l'Anglais. Aussi, quand pour la seconde fois elle fut mère, le capitaine ressentit une joie sans mélange, et son amour devint plus grand encore, s'il est possible. Florence, au contraire, devint triste ; sa fantaisie avait pris fin ; elle se souvint du petit Alfred qui croissait loin d'elle, et n'éprouva plus qu'indifférence pour ce second enfant, et que dégoût pour son père.

Cette naissance avait lieu au moment où la guerre civile embrâsait l'île tout entière. Les nègres, révoltés, commençaient à prendre le dessus. La ville du Cap, deux fois livrée aux insurgés, était en proie à l'anarchie. Tout ce que put faire le capitaine fut de constater religieusement la naissance de son fils,—mode qui, du reste, avait encore en quelques lieux une valeur légale ;—et l'acte fut dressé devant le prêtre qui avait conclu le mariage. Les mêmes témoins signèrent cette seconde déclaration.

C'étaient un domestique de Florence et un mulâtre du nom de Jonquille, qu'elle avait affranchi afin qu'il pût servir à cet office. Le capitaine prit un double de l'acte, et l'enfant fut mis en nourrice hors de la ville, dans une habitation neutre, régie par des nègres affranchis.

Quelques jours après, le capitaine, tenant la

campagne, reçut par messager une lettre de sa femme. Voici quel en était le contenu :

« Monsieur,

» J'ai cru vous aimer, je me suis trompée. C'est un malheur. Nous ne nous reverrons plus. J'avais omis de vous faire savoir que j'ai un fils à moi, non pas à vous, un fils que j'aime, parce que son père est le seul homme que j'aie aimé. J'emmène cet enfant avec moi. Je vous laisse le vôtre.

» Je garde l'acte de notre mariage. Il pourra servir à mon fils dans l'avenir. Votre fils, à vous, n'a besoin que de vous.

» Ne cherchez pas à me suivre. Je veux une séparation, et ma volonté est irrévocable. Il ne faut point m'en vouloir pour cela. Je suis faite ainsi. — Adieu.

» FLORENCE-ANGÈLE. »

Le capitaine se crut le jouet d'un songe pénible. Il relut trois ou quatre fois cette épître extraordinaire, et pensa devenir fou.

Tant de froide impudence le confondait d'autant plus qu'il avait eu jusque là pour sa femme presque autant d'estime que d'amour.

D'abord, il voulut tout abandonner et rejoindre Florence, ne fût-ce que pour se venger. Puis le mépris succéda à la colère, puis au mépris le désespoir. Sa vie était désormais brisée ; il avait mis en cette femme toutes ses espérances de bonheur. Le temps qu'il avait passé près d'elle lui apparaissait comme un songe tout plein de suaves délices, et le réveil n'en était que plus cruel. Un instant il pensa à mourir ; mais il était père : il résolut de vivre pour son enfant.

Il n'en devait pas être ainsi. La balle d'un nègre insurgé remplaça pour lui le suicide. Trois ou quatre jours après avoir reçu cette lettre funeste, son détachement fut attaqué par les révoltés sur les bords de la Grande Rivière. Le capitaine, suivant son habitude, combattit vaillamment, mais, au moment où il s'élançait pour culbuter les nègres à demi vaincus, il fut frappé d'un coup de feu à la hauteur du sein, et tomba dans les bras de son fidèle serviteur. — Sa dernière pensée fut pour son fils, pauvre orphelin, que sa mort laissait sans appui sur la terre.

Quant à madame Florence-Angèle Lefebvre des Vallées, après avoir écrit de sa gentille écriture le galant billet que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, elle rassembla ses diamans, se munit d'une forte somme, et gagna une des Antilles anglaises, d'où elle partit pour Londres. Ce fut là qu'elle apprit, par un journal français, la mort de son mari. Elle était libre, bien libre désormais, et son fils aurait un nom que nul ne pourrait lui disputer.—N'était-elle pas la veuve du capitaine Lefebvre ?

Quelque temps après, elle reçut une autre nouvelle. Celle-ci était beaucoup moins agréable. Nous voulons parler du triomphe des noirs à Saint-Domingue et de l'expulsion des Français. Florence-Angèle se trouva tout-à-coup ruinée.

Mais elle était jeune, merveilleusement belle, et menait grand train à l'aide du reste de ses ressources. Deux ou trois douzaines d'opulens gentlemen s'étaient déjà attelés à son char. Tournant contre l'Angleterre les principes que lui avait inculqués un Anglais, elle ruina un nombre notable de membres du haut parlement, sans dédaigner de porter le trouble dans plusieurs fortunes commerciales. Puis, quand elle fut lasse de cette vie brillante, mais au fond misérable, elle daigna donner sa main à un jeune lord, qui s'estima le plus heureux et le plus glorieux des mortels. C'est ainsi qu'on agit à Londres. Du boudoir d'une courtisane à la couche légitime d'un pair, il n'y a qu'un pas.

Pendant cela, le jeune M. Alfred des Vallées devenait un long et mince garçon, qui représentait assez bien, aux côtés de sa mère, sur les moëlleux coussins de l'équipage de milord. Il ne savait rien, mais il ne voulait rien apprendre, ce qui permettait de conjecturer qu'il ferait quelque jour un fort estimable dandy.

Le mulâtre Jonquille avait suivi sa maîtresse. Doublement libre par son affranchissement et par sa présence en Angleterre, il eut un jour une déplorable idée qui le fit esclave de nouveau. Par compensation, il put se pavaner sous son nouveau nom de Juan de Carral et faire croire à tous qu'il était Andaloux et aussi pur hidalgo que sa majesté le roi d'Espagne.

Ainsi se passèrent pour Florence-Angèle et son entourage les dernières années de la république française.

Elle était à la tête de la fashion britannique, et ses bals faisaient honte à ceux d'Almack. Lord Cornbury, qui était propriétaire de la moitié du comté de Norfolk, eût donné ses vingt et quelques châteaux pour un de ses sourires ; il l'aimait tant, ce bon seigneur, qu'il ne mangeait plus guère que trois livres de roast-beef à son dîner.

Ce jeûne extraordinaire, ou peut-être la fatale influence que la belle créole semblait porter avec elle, fut cause que sa seigneurie lord John Cornbury, du comté de Norfolk, mourut à la fleur de l'âge. On l'enterra sur ses terres, et ses nobles amis, qui appréciaient fort ses aimables qualités, burent plusieurs gallons de rhum au salut de son âme.

Florence-Angèle resta donc veuve pour la seconde fois. Nous ne voulons pas affirmer qu'elle regretta vivement son mari, mais elle donna des larmes sincères à ses magnifiques domaines qui étaient substitués et passèrent, avec la pairie, à un nouveau lord Cornbury, cousin de l'ancien au vingt-quatrième degré. Florence maudit du fond du cœur la brutalité de la légis-

lation anglaise et fit serment de ne jamais se remarier, — avec un membre de cette discourtoise nation.

Elle tint religieusement ce serment.

On était alors en 1806. Florence avait passé la trentaine, mais c'était toujours la même enchanteresse ; on eût dit que le temps lui-même, épris de sa beauté, l'avait voulu respecter. Une multitude de prétendans se pressait autour d'elle, sollicitant sa main, et faisant mille extravagances pour attirer son attention. Florence demeurait inexorable. Elle avait son projet.

Depuis quelques mois, un émigré français qui, jusqu'alors, avait servi Louis XVIII à Milan et en Russie, était venu s'établir à Londres. Ce gentilhomme, malgré les pertes considérables que la révolution lui avait fait subir, possédait encore une fort belle fortune pour un Français. Pour un lord, c'eût été une bagatelle : il n'avait guère que cinquante mille francs à dépenser par mois. Il se nommait M. le marquis de Rumbrye, était veuf, et avait une fille âgée de six à sept ans.

Le jeune M. Alfred Lefebvre des Valles était en train d'accomplir sa quatorzième année. Florence pensa que mademoiselle de Rumbrye serait pour lui, dans l'avenir, un parti très sortable. Pour ménager cette union, elle compta sur son adresse supérieure, sur l'influence qu'elle saurait acquérir sur le marquis, sur les qualités séduisantes du jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, etc., etc. — Parmi ces espoirs divers, il y en avait de fort raisonnables. Ainsi, M. de Rumbrye, qui se montrait très épris des charmes de la créole, devait, suivant toute apparence, voir augmenter indéfiniment sa tendresse. D'un autre côté l'expérience avait maintes fois appris à la charmante veuve qu'un homme, si entêté qu'il fût, ne savait point longtemps résister à son magique empire ; — mais qui peut répondre des événemens ?

D'abord, tout sembla marcher au gré de Florence-Angèle. M. le marquis de Rumbrye, veuf, et regrettant sincèrement une femme aimable et vertueuse, crut la créole digne de remplacer la compagne qu'il avait perdue. Il offrit sa main et fut accepté. Pendant les premiers mois, la conduite de Florence fut irréprochable ; elle joua parfaitement le rôle de bonne mère de famille, et voulut se charger de l'éducation de la jeune Hélène. Le marquis était heureux ; il s'applaudissait chaque jour davantage du choix qu'il avait fait.

Mais bientôt un nuage assombrit ce bonheur. M. de Rumbrye apprit qu'il était trompé : Florence n'avait pu garder long-temps le masque : elle était toujours l'élève de l'Anglais de Saint-Domingue. Après une première faute, elle feignit le repentir parce qu'elle sentit que la tendresse du marquis c'était l'avenir de son fils. M. de Rumbrye pardonna, mais il resta blessé au cœur, et son orgueil froissé lui montra sans cesse une tache à l'émail de son écusson. La marquise, enhardie par cette apparente mansuétude, se prit à regarder son mari comme un de ces hommes faibles qui, navrés par un outrage, sont ramenés par un sourire. Elle se trompa ; quand elle reconnut son erreur, il n'était plus temps de revenir. M. de Rumbrye était désormais pour elle un juge austère et sans faveur. Il ne l'aimait plus.

La marquise se repentit amèrement d'avoir compromis, pour quelque vain caprice, la réussite de son projet favori. Elle essaya de se replier sur Hélène. Mais, près de la jeune fille, elle devait encore échouer, ceci pour deux raisons, à supposer même qu'Hélène n'eût point rencontré Xavier sur son chemin. D'abord, Melle de Rumbrye avait un éloignement instinctif pour la femme qui avait remplacé sa bonne mère, ensuite le marquis, une fois qu'il eut connaissance entière du caractère de sa femme, s'interposa, pour ainsi dire, entre elle et sa fille. Il ne voulut point qu'une liaison trop étroite se formât entre elles, car il était homme d'expérience et savait que le propre de la corruption morale, comme celui de la gangrène, est d'étendre continuellement sa contagieuse influence. — Mistress Blowter fut placée près d'Hélène.

Malgré ces obstacles, la marquise ne renonça nullement à son dessein. Lorsque vint la restauration de la branche aînée de Bourbon et que la famille de Rumbrye rentra en France, elle reprit espoir. — Loin du théâtre de ses fautes, le marquis oublierait peut-être.

Il n'oublia point ; mais, respectant dans sa femme le nom de Rumbrye, il ne fit part à personne de ses chagrins intérieurs. A Paris, la marquise put afficher la tenue rigide alors à la mode, et lever le front aussi haut que les plus irréprochables.

M. de Carral n'avait garde de manquer cette occasion de se produire. Il vint, le malheureux, comme il allait partout où il y avait du bruit et du mouvement. Paris était alors un centre de fêtes et de pompes de toute sorte. Le mulâtre se pavanait là sans défiance. Qui donc l'eût reconnu sous ce déguisement d'hidalgo ?

Mais tout à coup sa joie se changea en détresse. Florence Angèle dit un mot, et l'esclave sentit sa chaîne, plus pesante que jamais, se river autour de sa volonté. Il courba la tête et obéit.

Peut-être aimait-il Xavier, mais il fallait choisir entre Xavier et lui-même. Dans ces sortes d'alternatives le choix peut-il être douteux ?...

VI.

LA TENTATION.

Nous sommes encore au bal de madame la marquise de Rumbrye. Au moment où cette

dernière et Carral se séparèrent : Xavier reconduisit Hélène à sa place. C'était la troisième fois qu'il dansait avec elle, et c'était la dernière. Xavier, dans sa sagesse, avait fixé ce nombre de trois contredanses, comme un terme qu'on pouvait atteindre et non dépasser.

Désormais, la fête n'avait plus guère d'attrait pour lui : il avait épuisé sa part de bonheur. Assis dans l'angle le plus sombre du salon, où se tenait Hélène, il contemplait l'éblouissant tourbillon qui passait et repassait devant lui. Sa contenance était triste comme son cœur. Car, dès que Xavier n'était plus électrisé par le son de quelque voix amie, de sombres pensées emplissaient son âme. Il se comparait aux autres, et ce retour sur lui-même le rendait bien malheureux.

Les autres avaient une famille, un père dont ils pouvaient s'enorgueillir, une mère, une mère surtout, à qui confier leurs douleurs et leurs joies !

Il était seul, lui. Une femme avait compâti à sa souffrance. Il aimait, il était aimé, — mais il n'avait point d'espoir.

Bientôt, à mesure qu'il réfléchissait, ses tristes préoccupations se confondaient en cette seule pensée : Hélène serait peut-être à un autre ; elle ne pouvait être à lui. Devant cette poignante crainte, tout disparaissait. Il oubliait cet amour puissant, mais vague, que l'orphelin garde à sa mère inconnue ; il oubliait cet incessant désir de connaître son père qui occupait autrefois toutes ses heures. Hélène ! Hélène ! n'était-ce pas là son unique bien, son seul trésor ? N'était-ce pas elle qui, la première, avait mis un baume bienfaisant sur la blessure de son âme ? L'amour d'Hélène ne lui tenait-il pas lieu de père, de mère et de famille ?...

Son regard avide et fixe la suivait de quadrille en quadrille ; il enviait ses danseurs ; il jalousait ceux qui figuraient en face d'elle.

Entre tous, celui qu'il jalousait le plus, était le pauvre jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui, réellement, n'en valait pas la peine. Mais l'inexpérience de Xavier lui montrait comme d'importants avantages le luxe et l'élégance fastueuse du mis de la créole. Il eût voulu, lui aussi, être brillant et envié : — il n'avait que vingt-deux ans.

Et, d'ailleurs, tous ces désirs avaient Hélène pour objet. Quand il disait : — Si j'étais riche, c'est qu'il comprenait que la fortune rapproche les distances. S'il eût été riche, il aurait dit : — Si j'étais noble !

Riche et noble, il n'aurait rien eu à envier ; car, parmi tous ces jeunes gens qui emplissaient les salons de l'hôtel, c'eût été lui, sans aucun doute, que M. de Rumbrye aurait choisi pour gendre de préférence.

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, M. Alfred Lefebvre des Vallées passa près de lui, appuyé sur le bras d'un jeune chevalier anglomane, dont la cravate blanche avait six pouces de hauteur.

— Avez-vous été heureux, cette nuit, *my deur ?* disait le chevalier.

— Croyez-moi si vous voulez, Sautenac, répondit M. Alfred Lefebvre des Vallées, — je n'ai gagné que cinq cents louis à ma dernière cave !

— Dix mille francs ! pensa Xavier stupéfait.

— Bagatelle ! reprit l'anglomane ; — *very !...*

Et comme il ne trouva pas le mot, il termina sa phrase par quelque barbarisme à désinence britanique.

— Ma parole d'honneur ! s'écria M. Alfred, je n'ai jamais entendu prononcer ce mot-là en Angleterre, Sautenac.

— C'est possible, répondit le chevalier avec aplomb ; — c'est de l'irlandais.

— A la bonne heure, Sautenac... Pour en revenir, ce petit bancal d'Imbert de Presme... vous savez, Imbert de Presme ?...

— Je sais... après ?

— Croyez-moi si vous voulez, Sautenac, il a gagné dix mille livres à lord Sidney Sturm.

— C'est un joli coup !

Les deux dandys s'éloignèrent.

— Dix mille livres ! murmura Xavier ; — deux cent mille francs !

— Rêvez-vous donc que vous êtes millionnaire, ami ? dit auprès de lui la voix de Juan de Carral.

Xavier se sentit rougir.

— Quelle folie ! balbutia-t-il.

Puis, se remettant, il ajouta :

— Et votre bonne fortune d'hier soir ?... ne m'en donnez-vous point de nouvelles ?

Le front de Carral se plissa tout à coup.

— Très cher, dit-il d'une voix brève, vous me rendrez service en ne me parlant jamais de cela !... faisons un tour, voulez-vous ?

Xavier se leva aussitôt et prit le bras du mulâtre. Ils traversèrent ainsi plusieurs salons en silence. Xavier était préoccupé ; Carral semblait avoir à cœur d'entamer un sujet qu'il ne savait comment aborder. Enfin Xavier, emporté par une sorte d'idée fixe, répéta machinalement et sans le savoir :

— Deux cent cinquante mille francs !...

— Hein ? fit Carral étonné.

— Je n'ai jamais joué, dit brusquement Xavier en regardant son compagnon en face ; — est-il vrai qu'on puisse gagner deux cent cinquante mille francs dans une soirée ?

Un éclair de contentement illumina l'œil brun et profondément cave du mulâtre.

— En dix minutes, très cher, répondit-il.

— Deux cent cinquante mille francs !

— Le double... le triple... le décuple !... dit Carral en appuyant sur chaque terme de cette fantastique progression.

— C'est étrange! murmura Xavier. On peut donc s'asseoir pauvre à une table de jeu et se relever?...

— Trois ou quatre fois millionnaire, acheva Carral. Cela se voit tous les jours.

— C'est étrange! répéta Xavier qui retomba dans sa rêverie.

Carral attacha sur lui un regard d'oiseau de proie. Il eût été évident pour un observateur que cette pente des idées de Xavier favorisait à souhait le secret dessein du mulâtre.

— Le pauvre garçon a du malheur! pensa-t-il. Je voudrais être aussi certain de me venger de cette détestable femme que je suis sûr que le pousse dans le fossé... Il fait la moitié du chemin!

Comme si Xavier eût voulu confirmer ce pronostic, il releva la tête et entraîna Carral vers la porte du salon.

— Allons jouer! dit-il avec une ardeur d'enfant.

— Jouer! répéta Carral qui prit aussitôt l'air prudent et discret d'un Mentor; avez-vous perdu la tête, très cher?

— Pourquoi cela? chacun n'est-il pas libre de jouer?

— A la rigueur... chacun est libre en effet... mais...

— Mais quoi? s'écria Xavier avec impatience.

— A votre place, je ne jouerais pas... *ici*... dit froidement Carral en accentuant avec force ce dernier mot.

Et comme Xavier l'interrogeait curieusement du regard, le mulâtre ajouta :

— Très cher, vous êtes plus neuf qu'une jeune fille la veille de sa première communion! N'avez-vous donc jamais entendu tonner contre les joueurs?

— Si fait, mais...

— Je sais ce vous allez dire... Sautenac joue, n'est-ce pas? lord Sturm aussi, le commandeur de Keramblas aussi, le gros Saint-Didier de même... c'est fort bien. Mais le chevalier de Sautenac attend une somme énorme sur le milliard de l'indemnité; c'est connu... Lord Sturm est Anglais; s'il ne jouait pas, il mentirait à sa nationalité... Saint-Didier, cette massive poupée, est marié: comme il a une nombreuse famille, on lui permet de manger son patrimoine... Enfin, le commandeur est Bas-Breton et ruiné de fond en comble. Le jeu est son droit... Quand à nous, quant à vous surtout, c'est bien différent... Que diable! très cher, faut-il donc vous mettre les points sur les i? Quand on n'a pour soi qu'une bonne réputation, — ce qui est un maigre domaine, très cher, — il faut au moins savoir la garder, sous peine...

— Je vous comprends, interrompit Xavier en baissant la tête : — les gens qu'on reçoit par condescendance n'ont qu'une faible portion des droits de cité parmi vous... Il ne viendrait plus à l'hôtel de Rumbrye.

— Si fait, très-cher, répondit froidement Carral, — si fait! on passe sur bien des choses pour danser trois contredanses avec... ne fronzez pas le sourcil; je me tais... Quant au jeu...

— Je ne veux plus jouer.

— Ah!... fit Carral avec inquiétude, comme vous voudrez. J'allais vous proposer un expédient.

Xavier ne répondit point. Sa fantaisie passagère l'avait abandonné. Mais en ce moment, comme si le hasard eût pris à tâche de la faire revivre, M. Alfred Lefebvre des Vallées s'avança vers les deux amis, appuyé sur le bras du commandeur de Keramblas. Pour la vingtième fois peut-être il racontait le grand évènement de la soirée.

— Croyez-moi, si vous voulez, Keramblas, disait-il, cet Imbert de Presme, vous savez, Imbert?... que Dieu me damne s'il n'a pas gagné dix mille livres à lord Sidney Sturm!...

— Quel expédient alliez-vous me proposer, Carral? demanda Xavier en jouant l'indifférence.

— Vous ne voulez plus! répondit Carral.

— Non... c'est vrai... cependant dites toujours.

— Pauvre garçon! murmura le mulâtre.

Il entraîna Xavier à l'écart et prit un air mystérieux.

— Je suis joueur, dit-il à voix basse; — joueur, entendez-vous, Xavier?... A cause de cela je ne veux pas que vous deveniez joueur, car c'est une passion terrible et mortelle!

Il était impossible de se méprendre. Carral disait vrai. Tandis qu'il parlait du jeu, sa corde sensible vibrait violemment. Il était éloquent, presque tragique.

— Mais vous jouerez une fois, reprit-il, une seule fois, — parce que, la première fois qu'on joue, on gagne toujours... Ne m'interrompez pas, ne haussez pas les épaules; ce que je dis là est un fait: on gagne toujours... Ecoutez! ce ne sera point dans un salon que vous jouerez; cela vous perdrait. Ce ne sera même pas dans une maison publique; on pourrait vous voir. Je connais un cercle clandestin...

— Un tripot! interrompit Xavier avec dégoût.

— Qu'importe le mot? Il y a là de hauts personnages, mais on est convenu de ne s'y point reconnaître... C'est le principal.

— Jamais je ne me déciderai... commençait Xavier.

Un éclat lointain de la voix de M. Alfred Lefebvre des Vallées lui apporta ces mots tentateurs:

— Du diable s'il n'a pas gagné dix mille livres!...

— J'irai, dit Xavier, j'irai demain.

— Nous irons ensemble, répliqua le mulâtre en dissimulant un sourire de triomphe.

Les salons se vidaient lentement. Xavier et Carral se disposèrent à faire retraite. Au moment où ils quittaient le bal, M. de Rumbrye, se trouvant par hasard sur leur passage, donna la main à Xavier et dit :

— Nous partons cette semaine pour la campagne, afin de jouir des derniers beaux jours. J'espère, mon jeune ami, que nous aurons le plaisir de vous y voir.

Cette invitation presque fortuite devait jouer un grand rôle dans la destinée de Xavier.

Le jour commençait à poindre au dehors. Dans la rue, une incommensurable queue d'équipages se déployait le long des maisons. Les chevaux impatiens piaffaient; les cochers, à moitié endormis, enfonçaient sur leurs oreilles les ailes de pigeon poudrées à blanc de leurs perruques.

L'hôtel de Rumbrye ne présentait plus l'aspect joyeux que nous avons essayé de décrire naguère. Le vaste édifice s'élevait maintenant noirâtre et sombre sur le fond blanchissant du firmament. Les lumières pâlissaient; les hautes fenêtres ne jetaient plus, à travers leurs épais rideaux, que des reflets livides. Les femmes qui descendaient incessamment les marches du perron, enveloppées de sombres mantes, cachaient leurs visages fatigués et verdis par le jour naissant sous la soie de leurs capuchons. Pour tout bruit, on entendait le piétinement des chevaux dans la boue, et la voix emphatiqui des laquais appelant les équipages et déclinant les titres de leurs maîtres.

Carral et Xavier trouvèrent à grand'peine un fiacre qui les cahota jusqu'à la place Saint-Germain-des-Prés.

— Ainsi, nous irons demain?... dit Carral en se couchant.

— Nous irons, répondit Xavier.

VII.

LA RUE SERVANDONI.

Le lendemain, quand nos deux amis s'éveillèrent il était plus de midi. Carral sauta précipitamment hors de son lit, et commença aussitôt sa toilette. Xavier se montra plus lent; il avait dormi quelques heures d'un sommeil lourd et fatigant; plus d'une fois ses rêves l'avaient reporté à la soirée de l'hôtel de Rumbrye; il revoyait Hélène; mais entre la jeune fille et lui se plaçait toujours l'insignifiant visage de M. Alfred Lefebvre des Vallées, lequel ouvrait de temps en temps sa bouche meublée d'enviables dents pour laisser échapper ces prestigieuses paroles.

— Dix mille livres sterling!

Pourtant, lorsqu'il s'habilla, Xavier hésitait encore. L'idée d'aller dans un tripot lui causait un insurmontable dégoût. D'un autre côté, ces mots prononcés la veille par Carral : La première fois qu'on joue, on gagne toujours! lui revenaient en mémoire et attisaient son caprice.

— Je n'irai qu'une seule fois! se disait-il, plaidant contre sa conscience la cause de sa fantaisie. — Il faut bien tout connaître!...

Lorsqu'il entra dans la chambre de Carral, celui-ci était assis devant son secrétaire et écrivait.

— Je suis à vous, dit-il, comme s'il eût craint que Xavier ne s'approchât assez pour pouvoir lire par dessus son épaule; — chacun a ses petits secrets, très cher; je vous demande une minute.

Xavier rentra dans sa chambre à coucher.

En deux traits de plume, Carral eut terminé sa lettre; il mit l'adresse, ouvrit la fenêtre et fit signe à l'Auvergnat du coin de s'approcher.

Le mendiant noir était à son poste, debout, immobile et appuyé sur son long bâton auprès de la porte de l'église. Au bruit que fit la fenêtre en s'ouvrant, il leva son regard vers le balcon, mais il le baissa aussitôt avec indifférence en apercevant Carral.

— Porte ce billet à son adresse, dit ce dernier à l'Auvergnat qui s'était avancé jusque sous la fenêtre.

L'Auvergnat saisit la lettre à la volée; mais, au lieu de partir, il s'assit sur une des marches du perron.

— Que fais-tu là? demanda Carral avec impatience.

Pour toute réponse, le naïf enfant des montagnes se prit à épeler tout haut les lettres de l'adresse.

— A monsieur... monsieur le...

— Tais-toi! tais-toi! s'écria le mulâtre.

Le mendiant, jusqu'alors impassible, dressa l'oreille, et écouta.

— Le com-mis-saire... continuait laborieusement l'Auvergnat.

Le balcon régnait sur l'étroite façade de la maison, et la fenêtre de Xavier, à demi ouverte, laissait voir le jeune homme qui, debout devant une glace, mettait la dernière main à sa toilette. Carral jeta de ce côté un regard inquiet.

— Tais-toi! te dis-je, reprit-il d'une voix contenue; — je te défends de lire l'adresse.

L'Auvergnat, plongé dans son travail, que nous ne saurions mieux comparer qu'au labeur de quelque archiviste paléographe dépouillant une charte mérovingienne, ne tint nul compte de cet ordre, et poursuivit :

— De... police... du... quar-tier...

— Misérable! grinça Carral hors de lui.

Xavier parut à sa fenêtre.

— A qui en avez-vous donc, ami? demanda-t-il.

— Ce n'est rien... rien du tout! balbutia Carral interdit.

— Saint... Sulpice! acheva tranquillement le commissionnaire.

Il se leva et ôta sa casquette.

— Ca suffit, bourgeois, dit-il, nous connaissons ça... Faudra-t-il une réponse?

— Non, répondit le mulâtre; — va!

L'Auvergnat tourna l'angle de l'église.

— A M. le commissaire de police du quartier Saint-Sulpice! pensa le mendiant noir qui avait tout entendu. — Que signifie cela?... Je veillerai sur cet homme.

Dès que l'Auvergnat fut parti, Carral parut reprendre toute sa sérénité.

— Eh bien! dit-il gaîment, allons-nous tenter la fortune?

— Pas aujourd'hui, répondit Xavier.

— Vous reculez, très cher, ce n'est pas bien!

— Je ne sais... je ne puis me déterminer... D'ailleurs, nous sommes aux premiers jours du mois, et je n'ai pas d'argent.

— A cela ne tienne! s'écria Carral, je vous en prêterai.

Comme il disait cela, son pied heurta un petit paquet sur la pierre du balcon.

— Et tenez! continua-t-il en le ramassant; — la fée bienfaisante qui préside à vos destinées, romanesque orphelin, a passé par là cette nuit; vous n'aurez pas besoin d'emprunter. Voici la mystérieuse offrande, et cette fois, elle vient à propos!...

Xavier déploya le papier, qui contenait quinze louis comme à l'ordinaire.

— Le sort le veut, murmura-t-il; — partons!

Carral ne put retenir un mouvement de joie. Au moment où ils sortaient, le mendiant, suivant son habitude, tendit la main à Xavier, qui, dans sa préoccupation, le refusa.

— Où est-ce? demanda le jeune homme à Carral.

— Derrière Saint-Sulpice, rue Servandoni.

Le mendiant avait baissé la tête avec tristesse.

— C'est la première fois qu'il me refuse! murmura-t-il; cet homme pervertira son cœur.. Mais j'y pense... derrière Saint-Sulpice, a-t-il dit... et cette lettre?... Je ne comprends pas, mais j'ai peur!

Il s'élança sur les traces des deux amis. Ceux-ci avaient de l'avance; le mendiant ne put les apercevoir qu'au moment où ils tournaient l'angle du marché Saint-Germain. Pour hâter sa marche, il prit à la main ses lourds souliers ferrés et redoubla de vitesse. Au moment où il débouchait dans la rue Servandoni, les deux amis entraient sous une porte basse et disparaissaient à ses regards.

Le mendiant continua néanmoins sa route, et ne s'arrêta que devant la porte même qui avait donné passage à ceux qu'il suivait. Cette porte s'ouvrait sur une étroite et tortueuse allée au bout de laquelle on apercevait un escalier tournant. Au premier aspect la maison semblait inhabitée.

Les cinq fenêtres de sa façade étaient fermées, et des jalousies dont les planchettes étaient tournées sens dessus dessous, c'est-à-dire inclinées vers l'intérieur, empêchaient le regard de pénétrer au delà de leur verte barrière. Il en était de même aux trois étages qui composaient la maison. Nul bruit ne s'échappait de l'intérieur. Tandis que tout était vie et mouvement dans les demeures voisines, cette maison semblait morte.

Et pourtant peu de minutes se passaient sans qu'un ou plusieurs nouveaux arrivans s'engageassent dans l'allée. Avant d'enter, la plupart jetaient à droite et à gauche des regards inquiets: on eût dit qu'ils avaient frayeur ou honte.

Le mendiant noir ne connaissait que bien imparfaitement notre civilisation, mais, à cause de cela même, il se défiait. Ce qu'il avait vu, depuis son arrivée en France, en étonnant parfois sa naïve raison, l'avait jeté dans une vague appréhension des hommes, non pour lui-même, mais pour un être bien cher à qui sa vie était dévouée. N'entrevoyant la société que de loin et d'en bas, il s'exagérait plutôt qu'il ne se dissimulait ses périlleux mystères.

Sans pouvoir se rendre compte du motif de sa crainte, il soupçonnait un danger derrière les silencieuses murailles de cette maison étrange. Autant pour reprendre haleine que pour faire le guet, il s'assit sur une borne et attendit.

Pendant ce temps une foule d'indices, insignifians en apparence, vinrent augmenter son inquiétude. Parfois les jalousies du plus haut étage se prenaient à remuer, comme si une tête les eût soulevées; alors un éclat de rire féminin descendait jusqu'à la rue, et l'on entendait un bruissement métallique, quelque chose comme le son d'une poignée d'or qu'on jette sans compter sur une table.

D'autres fois c'était un valet qui sortait et appelait un des fiacres stationnant au bout de la rue. A ce signal on voyait approcher non seulement le fiacre, mais une nuée de mendians qui abandonnaient, à bon escient sans doute, leur poste de la porte latérale de Saint-Sulpice. — Puis un homme sortait, la tête haute ou le front tristement courbé, le sourire ou le blasphème à la bouche, rouge de joie ou livide de désespoir. — Dans le premier cas, la cohorte des gueux entourait le fiacre et demandait l'aumône comme on exige un tribut; dans le second, elle se dispersait en haussant les épaules avec mépris.

— Que se passe-t-il là-bas?... pensait notre nègre.

Au bout d'une heure environ, Carral se montra à la porte de l'allée. A la vue du mendiant noir il fit un geste de dépit et sembla hésiter. Mais, se remettant aussitôt, il franchit résolument le seuil et descendit la rue à grands pas. — Xavier restait seul à l'intérieur.

Le noir s'agita sur sa borne; la fièvre le gagnait.

Tout à coup, une idée lui traversa l'esprit et fixa son incertitude. Les hommes qui sortaient, les uns désespérés, les autres fous de joie, quelques paroles échappées aux pauvres de Saint-Sulpice, l'aspect de la maison, tout cela concordait: il était en face d'un tripot.

Mais pourquoi cette fuite de Carral? pourquoi cette lettre mystérieuse? — Cela devait cacher un piège.

Le mendiant quitta sa borne et traversa la rue.

— Il faut que je le voie! murmurait-il; il faut que je lui parle!...

Au moment d'entrer, il s'arrêta. Trois hommes en costume noir tournaient le coin de la rue et s'avançaient vers lui. Il s'effaça pour les laisser passer.

Les trois hommes passèrent en effet; mais, au lieu de monter, ils demeurèrent dans l'allée jusqu'à l'instant où la tête d'une escouade de sergens de ville parut à l'extrémité de la rue. Comme s'il n'eût attendu que cela, celui des trois hommes qui semblait le chef tira de sa poche une écharpe blanche dont il ceignit ses reins par dessus son habit.

— Montons, messieurs, dit-il.

Le mendiant se frappa le front.

— Je comprends! je comprends! s'écria-t-il avec angoisse; — la lettre!... on a voulu le perdre!... et moi je ne puis le sauver!...

Voici ce qui s'était passé depuis une heure à l'intérieur de la maison:

Lorsque Xavier et Carral, après avoir monté l'escalier tournant, frappèrent au premier étage, un valet vint les recevoir et leur demanda ce qu'il y avait pour leur service. Carral répondit en se faisant reconnaître. Le valet ouvrit une seconde porte et introduisit les deux amis dans une vaste salle éclairée par des bougies, bien qu'on fût en plein jour.

Il y avait dans cette salle une grande table oblongue, entourée d'un triple rang de joueurs. Au centre, un croupier taillait le trente-et-quarante.

A l'entrée de nos deux amis, personne ne tourna la tête. Chacun était là si absorbé par des chances incessamment variées, qu'il eût fallu la chute d'un plafond ou l'arrivée d'un commissaire de police pour faire diversion à la préoccupation générale. Carral et Xavier eurent néanmoins à qui parler. Un monsieur, dont le corps étique et anguleux supportait une physionomie patibulaire, s'avança vers eux et salua Carral d'un air de connaissance. C'était le maître de l'établissement.

— Comment va? dit-il. Monsieur est des bons?...

Il prononça cette dernière question à voix basse et en clignant énergiquement de l'œil.

— Monsieur est mon ami, répondit le mulâtre.

— Enchanté de faire la connaissance de monsieur, reprit alors le maître en adressant à Xavier un sourire d'intelligence qui manqua complètement son effet. Mon établissement est très fort à votre service. Nous avons ici le trente-et-quarante; dans la salle de droite l'écarté, dans celle de gauche la bouillotte... au second étage, nous avons la roulette, le whist et le brelan... c'est à choisir... Quant au troisième étage...

— Cela suffit, monsieur Moutet, interrompit Carral.

— Hé! hé! fit M. Moutet avec un sourire cynique, — monsieur n'est donc pas amateur de ce que nous avons au troisième étage?...

Carral lui imposa silence d'un geste.

— C'est bon, c'est bon! grommela M. Moutet en tournant le dos; — que vous perdiez votre argent au premier, au second ou au troisième, c'est tout un; ça ne sort pas de la maison.

Xavier, pendant cette conversation, se sentait un poids sur le cœur. Son regard, faisant le tour de la table, passait en revue les joueurs, et ne pouvait point se reposer sur un visage supportable. Une repoussante et uniforme avidité animait tous les yeux, braqués sur la main du banquier. La plupart des gens qui entouraient le tapis vert avaient des costumes misérables; un linge sordide et noirâtre apparaissait entre les jointures grimaçantes de leurs redingotes boutonnées; — et pourtant ils remuaient l'or à pleines mains.

Quelques femmes brillamment parées, se mêlaient çà et là aux joueurs. — Elles faisaient partie de ce que M. Moutet avait au troisième étage.

— Nous ne sommes pas venus ici pour observer, dit Carral. — Ce n'est pas séduisant à voir... Mais qu'importe?... Savez-vous le whist?

— Non, répondit Xavier.

— Et l'écarté?

— Un peu.

— Ce n'est pas assez... Et la bouillotte?

— Encore moins.

— Alors il nous faudra choisir entre la roulette et le trente-et-quarante... lequel préférez-vous.

— Je ne connais ni l'un ni l'autre.

— Ceci n'est point un obstacle, très cher. La roulette et le trente-et-quarante sont des jeux également estimables et inventés tous les deux à l'usage des ignorans de votre espèce...

Vous ne jouerez pas vous-même ; le banquier se chargera de ce soin. Voyons, dites votre avis, suivez vos inspirations.

L'avis de Xavier était de se retirer sur-le-champ ; mais, trop avancé, il n'osa reculer.

— Va pour la roulette ! dit-il.

Carral passa son bras sous le sien, et ils montèrent un étage. M. Moutet les avait précédés.

— Monsieur veut tâter de la roulette ? dit-il ; — j'ai le plaisir de lui souhaiter bonne chance.

Le salon du second étage était l'exacte reproduction de celui du premier ; seulement, au milieu de la table, couverte d'un tapis vert, autour de laquelle se pressaient les joueurs, il y avait une sorte de bassin rond dont les rebords se divisaient en petites cases alternativement rouges et noires. Ces cases portaient chacune un numéro. Au centre du bassin, qui s'adaptait à un trou pratiqué dans la table, et restait mobile, une manivelle se dressait et servait à communiquer à l'appareil un mouvement de rotation. Tout autour du bassin la table était couverte de chiffres encadrés, et progressant de 1 à 36.

— Voici la roulette, dit Carral. Jouons !

Il entraîna Xavier, et le fit asseoir à une place que venait de quitter un pauvre diable, ruiné par la fatale mécanique.

Xavier s'assit et regarda.

D'abord il ne comprit rien. Les explications de Carral, qui se tenait debout derrière lui, ne servaient qu'à embrouiller ses idées. La manivelle tournait ; une petite bille, fort adroitement lancée par le croupier, tournait aussi en sens contraire, et côtoyait les rebords du bassin ; puis, quand elle était tombée dans quelque case, la voix du banquier s'élevait, somnolente, monotone, et disait en langage inconnu :

— *Rouge, impair et manque.*

On bien encore :

— *Noir, pair et passe.*

Puis l'un des banquiers ramenait à lui, à l'aide d'un petit rateau très mignon, l'argent des perdans, tandis qu'un autre lançait aux gagnans, avec une adresse sans égale, des pièces de cinq francs ou des louis d'or.

Au bout de dix minutes, Xavier prit deux louis dans sa bourse.

— Où faut-il mettre cela ? demanda-t-il à Carral.

— L'inspiration, très cher, l'inspiration ! répondit celui-ci avec emphase, — mettez où vous voudrez.

Xavier poussa sa mise, qui s'arrêta sur l'une des cases du tapis marquée du numéro 23.

— Le jeu est fait ! dit le banquier. Rien ne va plus !

Le bassin et la boule, lancés en sens contraire, se prirent à tourner avec une prestigieuse rapidité. Puis la boule oscilla : elle entra dans un casier, en ressortit, tomba dans un autre, dont elle sortit encore pour s'arrêter définitivement dans un troisième.

— Vingt-trois, rouge, impair et manque, prononça la voix automatique du banquier.

— Gagné ! dit Carral avec surprise. — Vous avez joué comme un fou ; mais c'est au mieux ! — Continuez.

Le banquier jeta trente-six louis sur la mise de Xavier.

Celui-ci ne comprenait pas davantage, mais ce gain subit l'exalta. Il approcha son siège, mit ses deux coudes sur la table, et, pris par ce démon qui plane sans cesse au dessus du tapis vert, il donna au jeu son âme tout entière.

Quand Carral le vit ainsi occupé, il s'esquiva doucement.

Le jeune homme ne s'aperçut même pas de l'absence de son compagnon. Il jouait avec passion, avec fureur. Oublieux de son inexpérience, il tentait les chances les plus folles, et presque toujours le succès couronnait sa hardiesse. Il avait devant lui, au bout d'une demi-heure, un monceau d'or et de billets.

Les autres joueurs le regardaient avec envie, et M. Moutet lui-même suivait son jeu avec un intérêt évident.

Les croupiers seuls, machines insensibles, qui servaient d'interprètes au hasard sans subir ses chances, continuaient de mener le jeu avec leur indifférence habituelle.

Xavier avait perdu la tête. Son visage était rouge et plein de sang. A mesure que son trésor s'augmentait, un fiévreux délire lui montait au cerveau.

— Je joue tout cela... tout cela d'un seul coup ! s'écria-t-il enfin, en poussant son gain devant lui.

Il y avait au moins 30,000 fr.

Le banquier interrogea de l'œil M. Moutet pour voir s'il fallait tenir.

M. Moutet fit un signe affirmatif.

Les autres joueurs retirèrent leurs mises, et chacun se pencha pour attendre le résultat de ce grand coup.

Le croupier mit en mouvement la roulette.

Mais, à ce moment, M. Moutet, dont le regard s'était tourné vers la porte, jeta un cri étouffé. Quelques-uns levèrent la tête et répétèrent le même cri. Un frémissement électrique et universel parcourut la triple ligne des joueurs. Xavier seul continua de suivre le mouvement de la roulette. Il ne voyait, il n'entendait rien.

Nous l'avons dit, il fallait un évènement bien extraordinaire pour détourner ainsi l'attention des joueurs : la chute du plafond, par exemple... ou l'apparition néfaste d'un commissaire de police...

L'une de ces deux catastrophes était advenue : l'homme à l'habit noir et à l'écharpe blanche était debout sur le seuil.

M. Moutet, à la vue du commissaire de police, avait pris un visage contrit :

— Je suis ruiné ! murmura-t-il d'une voix dolente.

Les joueurs firent un mouvement comme pour s'esquiver, mais le commissaire leur barra le passage.

En cet instant d'effroi et de silence général, la roulette, achevant sa dernière révolution, s'arrêta. La boule toucha une case.

— Gagné gagné ! s'écria Xavier hors de lui.

Puis, voyant que le banquier restait immobile, il ajouta :

— Eh ! qu'attendez-vous ?... Payez !

Ces mots aggravaient, pour ainsi dire, le flagrant délit. Les assistans baissèrent la tête, et le commissaire de police s'avança.

VIII.

EN SORTANT D'UN TRIPOT.

— Messieurs, dit le commissaire, je vous engage à être prudens. J'ai déjà rempli mon devoir au premier étage. La moindre résistance rendrait votre position encore plus fâcheuse... Il y a des sergens de ville à la porte.

Xavier se retourna, stupéfait. Ce discours, auquel il ne comprenait rien parce qu'il ignorait complètement que la loi eût quelque chose à reprendre dans sa conduite actuelle, ne lui paraissait point motiver la consternation universelle.

— Pourquoi ne me paie-t-on pas ? demanda-t-il une seconde fois en remuant machinalement son tas d'or.

— Les enjeux saisis sont la propriété du fisc. Ne touchez point à cela, monsieur, dit impérieusement le commissaire.

— Mais cela est à moi !... commençait Xavier.

— Silence !... dirent autour de lui plusieurs voix.

— Messieurs, reprit le commissaire, vous allez avoir la bonté de me donner vos noms et vos adresses, afin que M. le procureur du roi puisse vous faire appeler en temps et lieu.

— Le procureur du roi ! répéta Xavier ; pourquoi faire ?

— Silence ! fit encore l'assemblée, qui avait ses raisons pour se montrer soumise.

M. Moutet, le maître de l'établissement, inscrivit le premier son nom sur le carnet du magistrat, ce qu'il ne fit point sans pousser un déplorable soupir.

Puis vinrent à leur tour les autres joueurs. Ils paraphèrent tous de faux noms et de fausses adresses, habitués qu'ils étaient à des scènes pareilles, puis ils se retirèrent.

En ce moment seulement Xavier se souvint de Carral, et s'étonna de ne le point voir à ses côtés.

— Il se sera sauvé, pensa-t-il ; tant mieux !

— A vous, monsieur, dit le commissaire en s'adressant à lui.

Xavier, déterminé par l'exemple général, consentit à donner son nom. C'était peut-être la seule indication véritable que contînt la liste ; aussi le commissaire, qui était un observateur, en suspecta sur-le-champ l'authenticité.

— Xavier ! grommela-t-il ; on ne s'appelle pas Xavier !... N'avez-vous point d'autre nom que Xavier, monsieur ?

Ce disant, il jeta un regard vers le maître de l'établissement, lequel, par méchanceté ou par habitude, cligna de l'œil.

— Monsieur, répondit sèchement le jeune homme, j'ignore ce qui peut résulter pour moi de tout ceci. Je me suis prêté à vos exigences, parce que votre écharpe m'indiquait assez l'emploi que vous exercez ; mais cette écharpe ne peut vous donner droit d'insolence !... Je vous ai contenté ; veuillez me livrer passage, s'il vous plaît !

— Traiter ainsi M. le commissaire de police ! murmura M. Moutet avec componction.

— Vous parlez bien haut, jeune homme, dit ce dernier. Vous avez tort... grand tort !... Je vous trouve ici dans une maison infâme, dans un tripot clandestin...

— Comme il déprécie mon établissement ! pensa M. Moutet.

— Je vous trouve seul auprès de la roulette, continua le commissaire ; le seul enjeu qui soit sur la table est à vous, de votre propre aveu !... Le cas est mauvais, et tout mauvais cas est niable... Pour échapper à de justes poursuites, vous me donnez un nom...

— Le mien, monsieur.

— C'est possible... à la rigueur... mais j'en doute, et, usant des droits de ma charge, je vous somme de me suivre au parquet de M. le procureur du roi !

— Adjugé ! dit M. Moutet en se frottant les mains.

— Quant à vous, reprit le magistrat en se tournant vers ce dernier, tenez-vous prêt à comparaître au premier jour.

— La justice et moi nous nous connaissons, répondit M. Moutet.

Xavier avait pâli au nom de procureur du roi. Sa fièvre était passée ; il commençait à craindre vaguement les suites de ce malheureux incident ; mais, fort de sa conscience et assez versé dans l'étude du code pour savoir que sa présence dans un lieu suspect ne pouvait constituer un délit, il était loin de prévoir le coup funeste qui le menaçait.

Madame de Rumbrye l'avait prévu, elle ; le lecteur a trop bonne opinion du sens de cette femme charmante pour penser qu'elle avait pris tant de peine pour jouer seulement à l'amant de

sa belle-fille ce qu'on appelle un *méchant tour*. Elle avait voulu le perdre, c'est-à-dire le rendre incapable de lever le front désormais, c'est-à-dire, le déshonorer et le flétrir. Son plan avait été aussi adroitement que rapidement conçu. Jusqu'à présent il avait réussi à souhait, et le pauvre Xavier n'était pas au bout de ses peines...

Le commissaire de police le fit descendre l'escalier tournant, tandis que M. Moutet, heureux dans son malheur, s'applaudissait de ce qu'on n'eût point visité le troisième étage de son établissement.

Lorsque Xavier sortit de la maison de jeu, le mendiant était assis sur sa borne ; il attendait. Depuis une demi-heure il voyait les joueurs sortir par escouades. Xavier seul ne paraissait pas.

— J'espère, monsieur, dit le jeune homme en mettant le pied dans la rue, que vous ne me ferez point, sans nécessité, subir l'affront d'une escorte ?

— Nous irons seuls, répondit le commissaire ; ces deux messieurs nous accompagneront

Il désignait son secrétaire et son commis.

Xavier, honteux et croyant presque que sa mésaventure était écrite en gros caractères sur son visage, prit aussitôt le chemin du Palais-de-Justice.

Le mendiant noir le suivit de loin.

— Prisonnier ! murmurait-il avec désespoir.

Et il torturait sa cervelle pour deviner quel motif avait porté le mulâtre à tendre ce piège perfide.

Bien moins encore que Xavier, il pouvait prévoir les suites de son arrestation ; mais loin de le rassurer, cette ignorance l'épouvantait. La seule chose qu'il eût comprise en tout ceci c'était l'intervention de la police. Or, la police n'intervient que pour empêcher un crime ou punir son auteur.

Quelle que fût l'accusation portée contre Xavier, le mendiant noir le proclamait innocent dans son cœur. — Mais son jugement droit lui disait que c'était déjà une présomption fâcheuse contre le jeune homme que sa présence dans une maison suspecte. En outre, Xavier était seul au monde, et le mendiant, malgré son peu de science de la vie, savait qu'on n'absout point aisément ceux que nul ne vient défendre.

A peine arrivé au parquet, Xavier fut introduit, ainsi que le commissaire, dans le cabinet du procureur du roi. Le commissaire fit son rapport et sortit.

En 1816, où le monopole des jeux était publiquement affermé, les maisons clandestines étaient, plus encore qu'aujourd'hui, d'ignobles et dangereux repaires. L'œil de l'autorité était sans cesse ouvert afin de les détruire. Celles qui parvenaient à se soustraire à cette inquisition recevaient le rebut du peuple des joueurs.

C'était donc une détestable position que d'arriver devant un magistrat avec cette circonstance aggravante d'avoir été arrêté dans un tripot clandestin. Le rapport du commissaire accusait en outre Xavier d'avoir caché son nom véritable, et faisait mention de la somme énorme qui composait son enjeu.

Le procureur du roi quitta son travail pour attacher sur le jeune homme un regard scrutateur et sévère.

— Monsieur, dit-il, vous vous nommez Xavier ?

Celui-ci répondit affirmativement.

— Rien que Xavier ? reprit le magistrat.

— Rien que Xavier.

— Quel est votre profession ?

— Je n'en ai point, balbutia le jeune homme, qui entrevit seulement alors l'abîme ouvert sous ses pas.

— Vous n'avez pas de profession ! répéta lentement le magistrat ; quels sont vos moyens d'existence ?

Depuis une seconde Xavier prévoyait cette question à laquelle il ne pouvait point répondre. Il attendit avec angoisse et se sentit perdre courage.

— Monsieur, dit-il pourtant avec effort, on n'adresse ces sortes de questions qu'aux criminels !

— Est-ce là votre réponse ? demanda froidement le chef du parquet.

— Au nom du ciel, monsieur, n'en exigez pas d'autre ! s'écria Xavier. Il est des choses qui, racontées, semblent des fables, et qui existent pourtant ; il est des réalités si bizarres...

— La justice peut tout vérifier, monsieur, fit observer le magistrat avec emphase.

— Pourra-t-elle ce que je n'ai pu moi-même ?... Je n'ose vous dire...

Le procureur du roi tira sa montre.

— Je n'ai que peu de temps, dit-il.

— Ecoutez-moi donc ! s'écria Xavier ; et Dieu veuille que vous puissiez me croire !

Il raconta brièvement la manière étrange dont les arrérages de sa pension mystérieuse lui étaient payés chaque mois.

Un sourire incrédule et railleur vint à la bouche du grave magistrat.

— Cela n'est pas tout à fait impossible, dit-il, mais peu s'en faut, monsieur.

— C'est la vérité, je vous le jure !...

— Quelqu'un pourrait-il attester ce fait ?

— Je ne l'ai dit qu'à un seul de mes amis.

— Vous le nommez ?

— Juan de Carral.

— C'est un nom étranger, dit le procureur du roi ; a-t-il une profession ?

Xavier hésita un instant. Il sentait que chacune de ses réponses portait en soi un cachet d'invraisemblance évidente.

— Je n'en sais rien, monsieur, reprit-il enfin ; je ne le lui ai jamais demandé.

— Ah ! fit le magistrat ; un seul homme possède votre confiance, et cet homme, vous ne le

connaissez pas assez pour savoir... C'est difficile à penser, monsieur.

Il repoussa son fauteuil et se leva.

— Monsieur, dit-il avec une froideur glaciale mais sans dureté, tout ce que vous venez de dire peut être vrai ; néanmoins je ne vous crois pas.

— Monsieur !...

— Veuillez faire silence !... Vous recevez trois cents francs tous les mois, c'est du moins ce que vous prétendez... Avec trois cents francs, monsieur, on n'en peut risquer d'un seul coup trente ou quarante mille...

— L'ai-je donc fait ?... s'écria Xavier, pour qui les évènemens de la matinée étaient un rêve.

— Il y a présomption pour moi que vous en imposez ; or, comme votre présence dans une maison infâme a donné droit d'investigation à la justice, je me vois forcé d'ordonner votre arrestation provisoire.

A ce moment, la porte du cabinet tourna lentement sur ses gonds, et le visage noir du mendiant, entouré par ses cheveux et sa barbe comme d'un cadre de neige, parut sur le seuil. Ni le procureur du roi ni Xavier n'y prirent garde.

Le jeune homme avait baissé la tête. Ce coup imprévu, et dont il ne pouvait parer la honteuse atteinte, l'accablait.

— Pitié ! monsieur, pitié ! dit-il, je suis innocent... c'était la première fois...

— C'est toujours la première fois, interrompit le magistrat. Mon devoir avant tout, d'ailleurs !... Aucune charge positive ne pèse contre vous, mais vous avez refusé de répondre aux légitimes investigations de la justice. Il faut que votre vie soit explorée...

— Mais la prison, monsieur !... Quel sera le terme de cette étrange captivité ?... jusques à quand ?...

— Jusqu'à ce que la justice connaisse vos moyen d'existence... ou bien jusqu'à ce qu'une personne honorable se présente pour répondre de vous.

Le nom de M. de Rumbrye se pressa sur la lèvre de Xavier ; mais il eut honte et ne voulut point livrer sa misère à la pitié de cet homme, pour qui jusqu'alors il avait été presque un égal. Ce nom, d'ailleurs, il n'aurait pas eu le temps de le prononcer.

A peine, en effet, le procureur du roi avait-il fermé la bouche que le mendiant noir, ouvrant brusquement la porte, s'avança et se plaça debout devant lui.

— Comment vous a-t-on laissé pénétrer jusqu'ici ? qui êtes-vous ? que voulez-vous ? demanda le magistrat en fronçant le sourcil.

— Mes pieds nus ne font pas de bruit, répondit le nègre, je suis le mendiant noir ; je veux sauver cet enfant...

Xavier jeta sur le nègre un regard de doute et de surprise.

— J'ai tout entendu, reprit ce dernier. Vous demandez quels sont ses moyens d'existence : je vais vous le dire ; vous voulez qu'un homme honorable réponde de lui : me voilà !

Ce disant, le noir redressa sa haute taille et croisa ses bras sur sa poitrine. Il y avait sur son honnête visage une fierté digne et sans fanfaronnade. Le procureur du roi, qui avait d'abord laissé errer sur ses lèvres un sourire railleur, reprit aussitôt sa gravité.

— Parlez, dit-il en se rasseyant.

IX.

BON MAÎTRE A MOI !

Le mendiant se recueillit un instant.

— L'enfant vous a dit vrai, reprit-il ; il reçoit chaque mois quinze louis. C'est moi qui les jette sur son balcon.

— Vous ! s'écria Xavier ; vous connaissez donc ?...

— Nous causerons de cela quand nous serons seuls, interrompit le noir, dont la voix prit une inflexion douce, presque caressante.

Puis il ajouta en s'adressant au magistrat :

— C'est moi qui lui donne chaque mois ces quinze louis.

— De quelle part ?

— De la mienne.

Le procureur du roi haussa les épaules. Le nègre continua de le regarder en face.

— De la mienne, répéta-t-il. Je tends la main depuis bien long-temps. On me connaît. Nul ne passe devant le mendiant noir sans ouvrir sa bourse. L'enfant lui-même m'a fait l'aumône bien souvent, car il a un cœur généreux... Si je voulais, je serais en état de lui donner le double...

— Mais pourquoi lui donnez vous cela ?

— Pourquoi ! s'écria le noir, dont tous les traits exprimèrent une profonde et naïve surprise ; vous me demandez pourquoi je lui donne cela ?... mais... c'est pour lui, pour lui seul que j'ai tendu la main aux passans... c'est pour lui que je me suis fait mendiant !

Xavier était plus pâle qu'un mort. Il écoutait, haletant, chaque parole qui sortait de la bouche du nègre. Une pensée torturante semblait l'obséder. Le procureur du roi paraissait intrigué ; une émotion légère mais croissante se montrait sur son visage sévère.

— Vous dites vrai, brave homme, je le crois, dit-il ; et pourtant c'est là une étrange histoire. Pour un dévoûment si rare et si complet, il faut un motif bien puissant.

— S'il avait fallu faire quelque chose de plus difficile, répliqua le noir avec simplicité, je l'eusse fait.

— Vous aimez donc bien ce jeune homme ?...

Le mendiant jeta sur Xavier un regard plein d'inexprimable tendresse.

— Oh ! oui, je l'aime ! dit-il avec passion ; et comment ne l'aimerais-je pas ?...

Il s'arrêta et parut hésiter. Le procureur du roi, impressionné malgré lui, ouvrit une oreille curieuse. Xavier baissa les yeux comme si le mot qu'il allait entendre eût dû être pour lui un arrêt suprême.

— Je l'aime tout seul en ce monde, reprit le noir ; je l'aime tant, que j'ai voulu lui cacher un bienfait dont la source l'eût fait rougir ; je l'aime tant, que je ne l'ai jamais appelé mon fils, moi qui suis son père !...

— Son père, répéta le procureur du roi presque attendri.

Xavier, lui, se couvrit le visage de ses mains, et tomba sans forces sur un fauteuil.

— Un nègre ! un mendiant !... murmura-t-il ; mon Dieu ! mon Dieu !

— Ne le blâmez pas, dit le nègre au magistrat, qui jetait sur Xavier un regard de mépris et de pitié ; il a l'orgueil de son âge. Sa fausse honte est maintenant plus forte que la reconnaissance... Demain, il me demandera pardon.

— Je le souhaite, répondit le magistrat. Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Xavier, vous êtes libre. Vous pouvez suivre votre père.

Le jeune homme tressaillit violemment à ce mot. Ses yeux se voilèrent ; il vit passer Hélène dans sa blanche parure de la veille ; le doigt délié de mademoiselle de Rumbrye lui montrait ce vieillard qui mendiait au portail d'une église, et qui était son père ! Ce n'était plus un obstacle qui le séparait d'Hélène c'était un infranchissable abîme.

Il se dirigea en chancelant vers la porte ; mais avant de passer le seuil il s'arrêta, joignit les mains avec force et les porta à son front.

— Mon père ! murmura-t il, mon pauvre père !

Il s'élança et tomba en pleurant dans les bras ouverts du mendiant.

— Merci... merci ! dit tout bas le vieillard.

Puis il entraîna son fils, et, l'œil rayonnant d'un indicible orgueil, il jeta ces mots au procureur du roi :

— Vous voyez bien que l'enfant a un cœur généreux !

Une demi-heure après, Xavier et le mendiant noir entraient dans la pauvre mansarde où ce dernier faisait son domicile. Le jeune homme était profondément triste. Parfois, dans ces laborieux rêves, pleins de craintes folles et d'espérances exagérées où se plaisent les gens qui ne savent point le secret de leur naissance, parfois Xavier, sur des indices légers, avait pensé que le nègre connaissait sa famille. Parfois même il avait frissonné à l'idée que cet homme était peut-être son père. Mais il repoussait alors cet extravagant soupçon ; il s'accusait de démence et riait lui-même des inconcevables écarts où se perdait sa rêverie.

Maintenant, ce n'était plus un soupçon, ce n'était plus même un doute. La réalité terrible, poignante, était devant lui.

Certes, madame la marquise de Rumbrye n'avait pu deviner cette étrange catastrophe. Son plan, si bien combiné, avait échoué par l'effet d'un de ces hasards qu'il n'est point possible de prévoir. Mais combien cet échec la rapprochait du but ! Comme elle se fût réjouie si elle eût pu monter les cinq étages de la maison de la rue Bourbon-le-Château, et coller son œil curieux à la serrure de la pauvre mansarde ! Xavier était là, libre, il est vrai, et à l'abri des honteuses entraves qu'elle avait suscitées. — Mais lequel vaut mieux, quand on aime une fille de noble race, d'être un homme sans aveu, suspecté par la justice, ou le fils reconnu d'un nègre mendiant ?

Xavier ignorait le piège que la marquise lui avait tendu ; il ignorait également l'intérêt qu'elle avait à le perdre ; mais toutes ses pensées étaient pour Hélène, et, maintenant qu'il connaissait son père, il n'espérait plus.

Néanmoins, son bon cœur réagissait et combattait ce désespoir. Il s'efforçait d'aimer cet homme dont le silencieux et sublime dévoûment avait gardé l'anonyme jusqu'à ce que le hasard l'eût contraint à se révéler. Il se sentait prendre d'admiration, de pitié et de tendresse pour ce pauvre père qui avait sacrifié les joies de l'amour filial au bonheur de son fils.

En entrant dans la mansarde, il prit la main du mendiant et la serra sur sa poitrine.

— Mon premier mouvement, dit-il, a été l'ingratitude ; ma première parole une lâcheté... Me pardonnerez-vous, mon père ?

— Chut ! fit le mendiant avec une sorte de religieux respect ; chut, enfant ! Ne m'appelle pas ton père, car, ici, il nous entendrait !...

— Qui ? demanda Xavier étonné.

— Lui, répondit le noir, lui !...

Son doigt étendu montrait le trophée d'armes, pendu auprès de la lucarne.

Xavier ne comprenait point.

— Lui !... continua le mendiant tremblant d'émotion.

Et il ajouta, en essuyant une larme :

— Bon maître, à moi !

Un fougueux espoir fit bondir le cœur de Xavier.

— Expliquez vous, dit-il, expliquez-vous, au nom de Dieu !

Le mendiant secoua lentement la tête.

— Petit maître n'est pas le fils à pauvre noir, dit-il, revenant involontairement à son patois nègre, comme cela lui arrivait toutes les fois que ses souvenirs le reportaient à des événemens depuis bien longtemps passés.

Xavier n'eut pas la force de répondre. Son regard seul, démesurément ouvert, et le battement précipité de ses tempes annonçaient son anxieuse curiosité.

Le noir leva la main une seconde fois, et

montra de nouveau le chapeau d'uniforme et les épaulettes de capitaine qui pendaient auprès de la fenêtre.

Xavier comprit enfin. Un éclair de joie illumina son œil. Il se précipita et se laissa tomber sur ses deux genoux au pied du trophée.

— Mon père !... mon père ! cria-t-il.

— Bon maître, à moi ! répéta douloureusement le nègre.

Il se fit un long silence. Xavier, tout entier à son égoïste joie, remerciait Dieu du fond de l'âme et songeait à Hélène. En ce premier moment d'allégresse enthousiaste, il la voyait à lui. Les obstacles disparaissaient. N'avait-il pas un père, maintenant ?

Le vieux noir s'était mis à genoux près de lui. Ses yeux s'étaient fermés. Il semblait plongé dans un grave et triste recueillement.

— Il était bon, dit-il enfin en donnant à sa voix un accent solennel ; il était généreux, il était brave !... il est mort... mais je suis resté l'esclave de son souvenir.

— Il est mort ! répéta Xavier.

Puis, frappé d'une pensée subite, il se releva.

— Et ma mère ? demanda-t-il.

— Je la cherche depuis vingt-deux ans, répondit le noir.

Le jeune homme courba tristement la tête.

— Mort... inconnue ! murmura-t-il. Au moins j'aurai la mémoire d'un père à chérir ; son nom sera mon héritage... Son nom !... vous ne m'avez pas dit son nom !

— Il se nommait le capitaine Lefebvre.

— Lefebvre, redit Xavier, comme pour graver ce nom dans sa mémoire.

— Petit maître, reprit le mendiant avec mélancolie, ce nom-là serait maintenant celui d'un grand général si Dieu lui avait laissé la vie, car il est mort bien jeune et son cœur était fort.

— Parlez-moi de lui ! s'écria Xavier ; que je connaisse mon père ! Il vous aimait, n'est-ce pas ?...

En parlant ainsi, le jeune homme pressait les mains du mendiant dans les siennes.

— Il m'avait donné ma liberté, répondit ce dernier dont l'œil s'anima. Il avait confiance en moi... moi, j'étais à lui... je l'aimais... je l'aimais encore plus que je ne vous aime, petit maître !

Il baisa la main de Xavier avec passion.

— Ecoutez, reprit-il doucement, il ne faut pas m'en vouloir si je vous ai laissé croire un instant que vous aviez pour père un mendiant. Cet homme qui rend la justice n'aurait point ajouté foi à mes paroles si je lui avais dit : — J'ai fait cela parce qu'il est le fils de mon maître qui est mort...

— C'est vrai, interrompit Xavier. Votre dévoûment dépasse toute croyance. Oh ! je ne suis pas ingrat, mon brave ami !

— Vous êtes son fils ! dit le noir avec emphase. Point de reconnaissance ! Il avait ordonné ; j'ai obéi.

Il prit la main du jeune homme et l'assit sur le pied du grabat, tandis que lui s'accroupissait à terre sur un débris de natte.

— Ne parlez plus ! reprit-il en passant sa main sur son front comme pour recueillir ses souvenirs ; je vais vous dire son histoire et la votre.

Xavier prêta l'oreille attentivement. Le mendiant continua d'une voix lente et grave :

« — Il y a de cela vingt-quatre ans. Nous reçûmes de la Guadeloupe la nouvelle que les noirs de Saint-Domingue s'insurgeaient contre les colons. Cette nouvelle, deux ans auparavant, aurait fait bondir mon cœur d'orgueil et de joie ; mais depuis deux ans je connaissais bon maître, depuis un an il m'avait fait libre et je lui avais donné mon âme.

» Un jour il s'embarqua sur un navire faisant voile pour Saint-Domingue, et je le suivis. On lui assigna pour poste la ville du Cap. C'était un guerrier fort, intrépide, infatigable. Il savait que les noirs, indépendamment de leur propre esprit de révolte, recevaient l'impulsion d'une volonté perfide et étrangère. Tous les matins, il partait avec moi. Seuls, nous allions dans les camps de la plaine, parfois nous montions jusqu'aux cases isolées de la montagne. Il parlait : je traduisais ses discours à mes frères.

» Je les traduisais fidèlement, quoique mon cœur élevât sa voix pour me dire que ces paroles n'étaient point dans l'intérêt de mes frères. Il ordonnait : j'obéissais.

» Quand la révolte fut générale, il cessa de parler pour agir. Chaque matin nous quittions encore la ville, seuls et armés jusqu'aux dents. Si bien cachée que fût une embuscade, nous savions la découvrir, parce que je mettais la sagacité de ma race au service de sa volonté. — Quand j'étais seul, le soir, je demandais pardon aux dieux de mes pères, car j'avais trahi !

» Bien des fois nous fûmes surpris et attaqués. Il avait le courage d'un lion du désert. Ses ennemis tombaient autour de lui comme les lianes des forêts vierges sous la hache du pionnier. Moi, je ne frappais jamais ; il avait eu pitié et ne me l'avait point ordonné. — Seulement, lorsqu'une pique ou une flèche prenait la direction de son cœur, je présentais ma poitrine... »

Ici le nègre écarta les haillons qui couvraient son sein, et montra sa poitrine diaprée de larges cicatrices ; puis il reprit :

« — Quand, après cela, les troupes sortaient du Cap, elles marchaient à coup sûr. Bon maître connaissait la position exacte des pauvres noirs. Il revenait vainqueur.

» Une fois, au retour d'une de ces courses, nous étions harassés de fatigue. Au lieu de se coucher pourtant, bon maître fit sa toilette et se prépara à sortir. Je voulus le suivre. Il m'ordonna de rester. — Je restai.

» Depuis ce moment, chaque soir, il sortit ainsi sans me permettre de l'accompagner. Tantôt il revenait bien triste; tantôt il était si joyeux que son allégresse ressemblait à de l'extravagance. Alors, je me souvins que j'avais été ainsi, au temps où, jeune guerrier, je suivais les pas capricieux de Daïda, ma fiancée, dans les frais oasis du pays de mes pères. Il aimait une femme; je le devinai: j'eus peur...

» Et pourtant je ne cherchai point à connaître le nom de cette femme. S'il me défendait de le suivre, c'est qu'il voulait avoir un secret pour moi; il fallait que sa volonté fût faite.

» Il passait les nuits dehors et ne revenait qu'au jour. Je guettais son arrivée; je ne dormais pas afin de l'attendre; et quand il dépassait l'instant où il avait coutume de revenir, je tournais dans ma case comme une bête fauve. J'aurais donné ma vie pour courir à sa rencontre, pour veiller sur lui; mais je ne sortais pas, parce qu'il m'avait dit de rester.

» Il l'aimait bien, cette femme! Combien de fois ne l'ai-je pas entendu murmurer son nom en levant les yeux au ciel comme on fait quand on implore le Tout-Puissant! C'était son idole en ce monde. Moi, je priais Dieu de faire en sorte qu'elle lui donnât tout son cœur pour répondre à tant d'amour. Je sentais qu'elle pouvait le frapper d'un coup que ma poitrine ne saurait point parer.—Mes pressentimens étaient justes: elle ne l'aimait pas. »

— Pauvre père! murmura Xavier.

— Pauvre bon maître! répéta le mendiant. « Il était bien heureux, car il ne savait rien; il se croyait aimé; il était sans crainte ni défiance.

» En ce temps, petit maître, vous étiez né. Cette femme dont je parle est votre mère. — J'ignorais votre naissance. Je ne devais la connaître que plus tard, dans un moment dont le souvenir restera là, — il me montrait son cœur, —comme un poids écrasant et cruel, jusqu'à ce que ces vieux membres soient un peu de poussière dans le fond d'un tombeau...

X.

LE TROU D'UNE BALLE.

» Nous partîmes un soir du Cap avec tout le détachement, continua le mendiant noir. Les nègres s'étaient montrés en nombre du côté de la Grande-Rivière. Nous devions être plusieurs jours en campagne. Bon maître, ce soir-là, était plus joyeux que de coutume; il allait d'un pas rapide et léger, en chantonnant quelque gai refrain de France. Comme toujours, je marchais à ses côtés. Il me tendit sa gourde d'eau-de-vie, et me dit de boire.

« Neptune, dit-il ensuite, si j'avais une femme et un enfant, les aimerais-tu bien?

» Je ne sus point répondre à une question pareille, et je mis seulement ma main sur mon cœur.

» — Tu les aimerais, reprit-il, comme tu m'aimes, n'est-ce pas, Neptune?... Quand elle t'appellerait, tu épierais son geste pour obéir plus vite. Tu l'admirerais... elle est si belle!... Quand il sourirait, tu le prendrais dans tes bras forts, tu le bercerais... Il est si frais et si joli!...

Je bondissais de plaisir à ce tableau.

» — J'ai une femme et un enfant, Neptune, continua-t-il; à notre retour tu les connaîtras.

» Nous passâmes la nuit dans un camp de noirs abandonné. Le lendemain, au moment où nous allions nous remettre en marche, un courrier arriva de la ville. Il était porteur d'une lettre adressée au capitaine Lefebvre.

» Bon maître reconnut sans doute une écriture aimée, car sa main tremblait d'émotion tandis qu'il rompait le cachet. Il lut: tout à coup son front pâlit. Il relut une seconde fois. La lettre s'échappa de ses mains et tomba à terre. Il ne la ramassa point, et rentra dans sa case en chancelant comme un homme ivre. — Je savais lire, car bon maître m'avait appris une partie de ce qu'on enseigne aux blancs, mais je refermai la lettre sans même y jeter un coup d'œil, et je la mis dans mon sein. Je serais mort plutôt que de lui voler son secret.

» Quand j'entrai dans la case, il avait sa tête entre ses deux mains, et sanglottait en gémissant. Je m'assis dans un coin. J'avais un poignard dans le cœur.

» — Neptune, me dit-il tout à coup, — je veux mourir.

» Deux larmes jaillirent de mes yeux et me brûlèrent la joue, mais je répondis:

» — C'est bien, maître.

« — Je n'ai plus de femme, reprit-il; j'ai perdu mon bonheur et mon espoir... Je suis seul... elle ne m'aimait pas.

» Il fouilla ses poches pour retrouver la lettre. Il la saisit avec avidité, comme s'il eût espéré y lire d'autres caractères. Quand il l'eut parcourue de nouveau, sa tête retomba pesamment sur sa poitrine.

» — Donne-moi mes pistolets, me dit-il d'une voix basse et brisée.

» Mes jambes étaient de plomb. Je me levai pourtant et lui tendis ses armes en détournant la tête. J'entendis jouer la batterie. En ce moment le ciel m'inspira.

» — Bon maître a-t-il perdu son enfant? demandai-je.

» Ce seul mot le rendit à lui-même. Il jeta ses pistolets et se leva. »

— Excellent père! dit Xavier; comme il m'aurait aimé!... Mais que contenait donc cette lettre fatale?

— Je l'ai lue, répondit le mendiant, mais je ne l'ai pas entièrement comprise.

Il se releva, ouvrit son coffre, et choisissant une lettre dans le portefeuille, dont la plaque

portait le nom de Lefebvre, il la présenta à Xavier. — C'était la lettre écrite par Florence-Angèle à son mari au moment où elle quittait Saint-Domingue. Nous l'avons déjà mise sous les yeux du lecteur.

— Quel cynisme ! murmura Xavier, et quelle sécheresse de cœur ! Oh ! mon pauvre père dut bien souffrir !... Et cette femme est ma mère !...

— Bon maître souffrit en effet, reprit le nègre. Les derniers jours de sa vie furent remplis d'amers et cruels regrets. Ce n'était plus le même homme. Moi qui l'avais vu si ardent, si fougueux soldat, je ne le reconnaissais plus. Son jeune front s'était penché vers la terre. Jour et nuit il pensait à elle.

« Enfin, le ciel eut pitié de lui.

» C'était sur les bords de la Grande-Rivière. Les noirs insurgés vinrent au devant de nous. Les blancs étaient cinq cents ; les noirs étaient dix mille. Bon maître, à ce coup, sembla retrouver une sombre énergie. Il fit battre la charge et se précipita le premier. Ce fut un affreux combat, et un combat héroïque, car mes frères sont braves, eux aussi !... Depuis le matin jusqu'au coucher du soleil ils restèrent sur le champ de bataille, se ruant sur les soldats, arrachant les fusils de leurs mains, ou étouffant leurs adversaires entre leurs bras nerveux. Souvent ils réussirent à culbuter les lignes régulières et serrées des Français, mais alors bon maître s'élançait. — Chaque fois qu'il s'élançait, les noirs, épouvantés, fuyaient : on l'eût pris pour cette divinité de la guerre que nos pères représentent combattant avec une gigantesque massue, et portant partout devant soi la mort et la terreur...

» Mes frères furent vaincus. Leurs cadavres jonchaient la rive du fleuve. Ils se jetèrent à la nage ou disparurent parmi les lianes qui s'attachent aux troncs sveltes des hauts lataniers.

» Bon maître ne voulut point qu'on les poursuivît : mais, au moment où le feu cessait, au moment où il ordonnait la clémence, un dernier coup de fusil retentit derrière la lisière d'une plantation de caféiers, et bon maître, frappé d'une balle en pleine poitrine, tomba à la renverse. »

Le mendiant s'arrêta, brisé par ce cruel souvenir. Xavier, la tête penchée, les mains jointes, attendait et gardait le silence.

« — J'arrachai le sabre d'un soldat, reprit le noir, et je me précipitai. Je n'avais jamais frappé jusque-là, mais il fallait venger mon maître.

» Quand je revins près de lui, le sabre dégouttait de sang. — C'était le sang d'un de mes frères.

» En me voyant, bon maître fit signe à ceux qui l'entouraient de s'éloigner. Comme ils hésitaient, il dit :

» — Ma blessure est mortelle, je le sens... je le sais. Laissez-moi seul avec Neptune.

» Je m'approchai aussitôt.

» — Neptune, me dit-il d'une voix affaiblie déjà, je te lègue mon fils ; tu seras son père... Tu chercheras cette femme qui est sa mère... entends-tu ?... tu la chercheras jusqu'à ce que tu la trouves... Il faut que mon fils, à défaut de parens, ait la fortune, et cette femme est riche. M'obéiras-tu ?...

» — Oui, maître, répondis-je.

» — Tu donneras ta vie à l'enfant ?

» — Oui, maître.

» — Et tu chercheras sa mère ?...

» — Je la trouverai, maître... Son nom ?...

» Il voulut parler ; ses forces l'abandonnèrent. Pourtant il put me dire encore l'endroit où vous étiez. Quant au nom de votre mère, il me fit signe que je le trouverais sur un papier qu'il sortit de son sein.

» Puis il mourut. »

Le nègre se leva et ouvrit de nouveau le coffre, d'où il tira un papier.

— Ce papier qu'il me donna, poursuivit-il, le voici. C'était votre acte de naissance, petit maître.

Xavier, sous le coup de ce triste récit, fut quelque temps avant de prendre la parole ; mais il avait ignoré sa naissance pendant vingt années. La curiosité fut plus forte que la douleur.

— Mon acte de naissance ! répéta-t-il en avançant la main. Vous disiez pourtant que vous ne saviez point le nom de ma mère.

— Je disais vrai, répondit le mendiant.

Il déploya le papier, au milieu duquel se trouvait un trou rond de la largeur d'une pièce de vingt francs.

— Bon maître portait cet acte sur sa poitrine, reprit-il en montrant le trou... c'est par là qu'est passée la balle qui l'a tué. En passant, elle a enlevé le nom de votre mère...

Xavier saisit vivement le papier. Le trou de la balle suivait, en effet, immédiatement ces mots : Florence-Angèle...

Il n'y avait plus de nom de famille.

Xavier tourna et retourna l'acte de naissance dans tous les sens.

— Rien !... dit-il enfin ; pas un seul indice !... mais qu'importe, après tout ? Je renonce de bon cœur à la fortune de cette femme !

— Et la volonté de votre père ! s'écria le mendiant.

— Cette volonté était une sorte de dernier bienfait, j'y puis renoncer.

— Y renoncer, petit maître ! dit le noir avec effroi. Mettre en oubli sa volonté ! mépriser son dernier commandement !... Oh ! ne l'espérez pas ! tant qu'il y aura dans mes veines une goutte de sang, j'obéirai, moi, entendez-vous ?... Il a parlé, j'agis, comme autrefois, comme toujours ! Ses ordres sont des lois, des lois suprêmes qu'il ne faut ni enfreindre ni discuter... Ne vous l'ai-je pas dit ? je suis esclave encore, esclave d'un souvenir !

Tandis qu'il parlait ainsi, sa haute taille s'était redressée ; son œil brillait ; tous ses traits exprimaient une vigoureuse et indomptable détermination.

Xavier mesurait avec admiration ce dévoûment sans bornes. Il ne voulut point froisser cet homme qui était son bienfaiteur.

— Nous chercherons, puisque vous le voulez dit-il ; mais vous avez dû chercher déjà, et depuis vingt-deux ans, s'il eût été possible de découvrir cette femme, vous l'auriez trouvée.

— J'ai fait ce que j'ai pu, répondit le noir ; cela ne me dispense pas de travailler encore. Je lui ai dit : Je la trouverai ! il faut la trouver ou mourir à la tâche !... Après la mort de bon maître, je commençai sur-le-champ l'œuvre qu'il m'avait confiée. Les blancs avaient partout le dessous, et l'embarquement général fut ordonné. Ce fut un grand malheur ; car, à Saint-Domingue, j'aurais pu m'informer, chercher, découvrir peut-être... Au lieu de cela, je n'eus que le temps d'aller vous prendre au lieu où vous avait déposé votre père. Nous nous embarquâmes ensemble, et nous touchâmes quelques mois après la terre de France. J'avais lieu de croire que votre mère nous y avait précédés.

« Nous vécûmes pendant deux ans d'une petite somme que j'avais prise, avant de partir, au logis de votre père. Pendant ces deux ans je cherchai sans relâche. Il n'est pas un hôtel que je n'aie visité. A défaut de son nom de famille, j'avais le nom de femme de votre mère ; je demandais madame Lefebvre ; il y en a beaucoup à Paris ; j'en vis plusieurs ; ce n'était point ce que je cherchais.

» Le soir, je revenais à notre pauvre logis ; je vous berçais, petit maître, je vous endormais en chantant une chanson d'Afrique ou des Antilles.

» Un homme sage, auquel je m'adressai, écrivit pour moi à Saint-Domingue ; mais les noirs étaient là maintenant maîtres suprêmes. Ils avaient détruit tous les registres et papiers de la colonie. Je fus obligé de payer l'homme sage pour ses conseils, et je n'en retirai rien.

» La misère vint. J'essayai de travailler. Le travail d'Europe ne ressemble pas à celui des colonies. On me prit en apprentissage. Avant que je fusse devenu assez habile pour gagner de l'argent, vous eûtes faim, petit maître, et je me fis mendiant... »

Xavier serra silencieusement la main du noir.

« La première fois que je tendis la main, reprit celui-ci, mon cœur se souleva et mes yeux se fermèrent. Je fus tenté de fuir pour cacher ce que j'appelais ma honte, mais je pensai à vous qui pleuriez dans ma pauvre demeure. Je pensai à mon maître qui était mort sans maudire Dieu, parce qu'il espérait en moi. L'orgueil remplaça le dégoût ; je me sentis fort. J'eus honte encore, mais ce fut d'avoir hésité...

» On me donna peu d'abord, puis davantage, puis beaucoup : les mendians ont leur clientèle. Bientôt j'obtins une faveur marquée ; j'étais beau noir, on me regardait, on s'étonnait de ne point m'entendre solliciter verbalement l'aumône. Ce qu'on refusait aux cris plaintifs des autres malheureux, on l'accordait à mon silence. Graduellement, mes concurrens s'éloignèrent ; je restai seul maître du perron de Saint-Germain-des-Prés.

» Vous grandissiez. A l'âge de cinq ans je vous confiai à des mains étrangères ; j'avais mon plan ; je savais que vous auriez le cœur fier de votre père ; il ne fallait point plus tard que vous connussiez la source misérable qui alimentait votre existence. A douze ans je vous mis au collège.

» Vous souvenez-vous, petit maître, de cet homme qui venait le soir chez la femme que vous appeliez votre mère ?... Cet homme, quand il faisait nuit, s'approchait de votre berceau, et vous mettait un baiser au front... »

— C'était vous ! interrompit Xavier avec émotion.

» — C'était moi... Plus tard, au collège, je » suivais de loin vos promenades ; caché derrière » quelque buisson, je contemplais vos jeux... » J'ai toujours été près de vous, petit maître !... » Plus tard encore, quand vous sortîtes du col- » lège, une ruse innocente et dont le succès me » rendit bien heureux vous fit choisir pour de- » meure l'hôtel où vous habitez. Alors je ne » vous quittai plus. Je vous vis chaque jour, à » chaque heure, pour ainsi dire. Je devinai » votre vie, vos petits chagrins, vos espoirs pas- » sionnés... »

— Quoi ! s'écria Xavier, vous sauriez ?...

— Elle est bien belle ! répondit en souriant le noir. Il y a long-temps que je l'aime, la douce enfant, car j'ai vu son grand œil bleu se relever vers vous avec amour... Puisse Dieu vous faire heureux, petit maître, de tout le bonheur que méritait votre père !

— Elle est bien belle ! répéta Xavier en secouant la tête, mais elle est riche... elle est noble...

Puis, voulant détourner l'entretien, il ajouta :

— Mais pourquoi m'avoir si long-temps privé du nom de mon père ?

— Votre mère vous avait abandonné, répondit le noir. Il faut un sentiment bien fort pour porter une mère à fuir son enfant. Je pensai que si elle découvrait votre existence à Paris, elle redoublerait de précautions et se cacherait davantage... Or, il faut que je la retrouve, puisque mon maître l'a ordonné... Sans l'évènement fortuit qui nous a rapprochés et dont je n'ai pas la force de me plaindre, car il me procure les seuls instans de joie que j'aie connus depuis bien des années, sans cet évènement je n'aurais rien dit. Je ne sais même si, la se-

maine dernière, j'aurais parlé pour vous sauver, petit maître!

Xavier fit un geste d'étonnement.

— Je suis toujours à *lui*, dit le mendiant, répondant à ce geste; — je mets sa volonté avant la vôtre, avant tout!... Mais, depuis avant-hier, il est arrivé un changement. J'ai découvert...

— Qu'avez-vous découvert? demanda vivement le jeune homme.

— Je suis sur la piste, petit maître!

Le noir tira de son sein un fin mouchoir brodé qu'il mit sous les yeux de Xavier.

— F. A.! s'écria-t-il en lui montrant le chiffre avec un naïf triomphe.

— F. A.?... répéta Xavier sans comprendre.

— Florence-Angèle... dit le mendiant.

— Hélas! mon brave Neptune, il y a peut-être dans Paris dix mille chiffres pareils!...

— Oui, mais il n'y a qu'un visage qui puisse ressembler au vôtre autant que celui de cette femme.

— Elle me ressemble!.... La connaissez-vous?... Où demeure-t-elle?

Ces pressantes questions firent tomber tout à coup la joie du nègre.

— Je ne la connais pas, murmura-t-il; — je ne sais pas où elle demeure.

— Alors, mon pauvre ami... commença Xavier.

— Mais je l'ai vue, interrompit le noir retrouvant son enthousiasme; — je la reconnaîtrais entre mille... je reconnaîtrais sa taille par derrière... sa voiture à perte de vue... Je la retrouverai, petit maître, je la retrouverai!

Pendant que cette scène se passait dans la pauvre mansarde de Neptune, Carral était debout devant un sopha où s'asseyait la marquise de Rumbrye, dans un petit salon de l'hôtel de Rumbrye.

C'était un ravissant boudoir. Une seule fenêtre à glace laissait pénétrer le jour à travers de soyeux rideaux d'un bleu obscur que doublaient de fines et blanches draperies. Des tableaux de maîtres tapissaient les lambris, où couraient, autour des panneaux et des larges cadres des glaces montées à l'antique, de légères guirlandes de lis. La fenêtre donnait sur un vaste jardin. Un entier silence régnait dans cette suave retraite, où le bruit des pas lui-même se perdait, étouffé par le moëlleux pelage des tapis.

Madame de Rumbrye était étendue sur le sopha, dans un état d'immobilité parfaite. Malgré le demi jour favorable qui éclairait le boudoir, une fatigue inaccoutumée se montrait sur son visage. Elle paraissait presque son âge.

De ce malheur il fallait accuser en partie le bal de la veille, en partie l'affreuse humeur où était ce jour-là madame la marquise.

— Tu l'as vu?... dit-elle tout à coup, en levant son regard sur Carral.

— De mes yeux vu, répondit le mulâtre. Il faut que le diable s'en soit mêlé!... Tout allait bien jusque-là. J'avais exécuté vos ordres. Le commissaire avait fait son office. Pour comble de bonheur, un incident dont je n'ai point le secret avait aggravé son affaire, puisque seul de tous les joueurs surpris au tripot, on l'avait conduit sur-le-champ au parquet. Je croyais la chose enlevée, et je rôdais autour du Palais pour connaître plus vite le dénoûment et venir vous l'apprendre, lorsque je l'ai vu sortir avec un maudit nègre qui stationne d'ordinaire sous mes fenêtres...

— Un mendiant?... demanda la marquise.

— Un mendiant.

— Que peut-il exister entre eux de commun?

— L'enfer le sait?... Je l'ai vu sortir, libre... Il nous échappe!

— Tu es un traître ou un maladroit, Jonquille! dit madame de Rumbrye avec colère.

Le mulâtre se mordit la lèvre et ne répondit pas.

XI.

L'INVITATION.

— Il faut pourtant que mon fils ait cette fortune, reprit la marquise à voix basse, et comme en se parlant à elle-même; — il le faut!... Monsieur de Carral, ajouta-t-elle avec un sourire sournois, — on dit que vous tirez l'épée comme Saint-Georges, votre confrère?

— J'ai quinze ans de salle, répondit le mulâtre en se rengorgeant.

— C'est au mieux!.... On dit encore que vous n'avez point votre pareil un pistolet à la main.

— Je fais mouche à trente pas, madame!

— Ce doit être charmant!... Qu'appelez-vous faire mouche, monsieur de Carral?

La marquise donnait à sa voix une inflexion de plus en plus insinuante.

— C'est, répartit le mulâtre, mettre une seconde balle dans le trou qu'a fait la première.

— Mais voilà qui est merveilleux, dit la marquise en se soulevant doucement; — alors, monsieur de Carral, vous devez être un homme terrible sur le terrain?

Le mulâtre réfléchit un instant. Il jeta sur madame de Rumbrye un regard cauteleux et plein de haine. Puis ce regard, rapide comme la pensée, fut remplacé par son expression habituelle d'obséquieuse obéissance.

— Vous avez un homme à tuer? dit-il.

La marquise tressaillit d'abord à cette brutale question, mais au lieu de se récrier, elle prit la main du mulâtre.

— Si vous faisiez cela, lui dit-elle, je vous tiendrais quitte à tout jamais!

— Si je faisais.... quoi?.... demanda Carral, qui feignit de ne la point comprendre.

— Il faut qu'Alfred soit le mari d'Hélène de Rumbrye, dit la marquise avec impatience; — cet homme est sur notre chemin.

— C'est vrai...., répartit froidement le mulâtre.

Madame de Rumbrye frappa violemment son petit pied contre le tapis.

— Vous savez manier l'épée et le pistolet, poursuivit-elle, — un duel....

— Je comprends, dit Carral.

— Enfin!....

— Mais je suis lâche, madame, et je ne me bats jamais.

— Misérable cœur d'esclave! murmura dédaigneusement la marquise.

Carral ne voulut point prendre garde à cette insulte, et il poursuivit sans s'émouvoir :

— On peut tuer sans se battre.... Que vous importent les moyens, si le résultat est le même?

Madame de Rumbrye baissa la tête et parut hésiter. Pendant cela, l'œil du mulâtre la couvait d'un regard furtif et rancuneux. Si elle eût pu voir ce regard, elle n'aurait point hésité, car elle aurait craint un piège.

— Il est bien jeune! dit-elle enfin. Si on pouvait l'écarter autrement?

— Cela vaudrait mieux, madame...

— Et pourtant ce moyen mettrait fin d'un seul coup à nos embarras!

—D'un seul coup, madame.

Le sang-froid glacial du mulâtre était si extraordinaire en un pareil moment, que madame de Rumbrye se prit à le regarder avec inquiétude.

Mais Carral avait eu le temps de composer son visage; elle n'y découvrit qu'une respectueuse et passive soumission.

— Eh bien! dit-elle en glissant sur le sopha, de manière à se rapprocher de son confident, — comment faire?

— Etes-vous bien resolue?

— Mais.... oui.... je suis résolue...

— Ecoutez-moi donc.

Le mulâtre s'assit auprès de son ancienne maîtresse d'un air déterminé. La seule pensée d'un crime commun les mettait au même niveau.

— Demain, continua-t-il, vous partez pour le château de Rumbrye. M. le marquis, en ma présence, a invité Xavier à lui rendre visite. Ecrivez-lui de votre côté...

— Non! non! s'écria vivement la marquise. Cette lettre pourrait...

— Vous avez raison. Il ne faut point vous compromettre!... je me charge d'écrire... Seulement, vous préviendrez M. de Rumbrye que vous m'avez invité.

— Soit.

— Le reste me regarde... A demain, bonne maîtresse! nous nous reverrons au château de Rumbrye.

Le mulâtre sortit. Dès qu'il fut dans la rue, un rire convulsif souleva sa poitrine. Il se prit à gesticuler avec force. Les passans le prenaient pour un fou.

— Je tuerai, pensait-il, mais je serai son maître après avoir été son esclave! et alors... oh! je me vengerai!

Il entra dans un café, où il écrivit rapidement quelques mots. Ensuite il plia son billet, l'adressa à Xavier, et le fit jeter sur-le-champ à la poste.

Il se faisait tard. Xavier était rentré chez lui et s'étonnait fort que Carral n'eût point reparu à l'hôtel depuis l'évènement de la matinée. Le mendiant ne lui avait point parlé de la lettre mystérieusement envoyée au commissaire de police, et le jeune homme restait sans soupçons. Il n'avait point le temps d'ailleurs de donner son esprit à ces préoccupations secondaires.

Sa destinée avait si fort changé depuis quelques heures! Désormais, il avait un passé; il pouvait croire à un avenir. Certes, sa position actuelle était loin d'être brillante, et la révélation du mendiant ne l'avait point fait enjamber d'un seul coup tous les degrés de l'échelle sociale, comme il arrive d'ordinaire dans les romanesques péripéties des drames inventés à plaisir. Sa naissance restait modeste, et c'était une bien triste histoire que celle de sa famille.

Mais il avait craint un instant d'être le fils d'un nègre mendiant, tandis que son père se trouvait être un vaillant soldat. Il avait désormais un nom honorable, sinon illustre, et, quoi que pût dire ou faire le vieux Neptune, il était bien résolu à le porter. Xavier avait un honnête et noble cœur. Il était certes fait pour apprécier ce qu'il y avait de grand dans l'exagération d'obéissance qui dominait le dévoûment de Neptune. Mais cette abnégation puissante et irraisonnée sentait l'esclave. Le bon noir s'abdiquait lui-même, pour ainsi dire, pour substituer à sa volonté propre la lettre d'une volonté étrangère. Quand il avait dit: « Bon maître a ordonné! » tout argument était superflu et réfuté d'avance. Xavier ne pouvait le suivre dans cette voie. C'est tout au plus s'il désirait retrouver sa mère, dont l'indigne conduite lui laissait un poids sur le cœur. Il avait passionnément souhaité la fortune pour se rapprocher d'Hélène; maintenant, comme il arrive toujours dans le premier moment d'un bonheur inespéré, il se croyait à bout de peine; sa joie lui cachait les obstacles qui restaient entre lui et l'héritière de Rumbrye.

Il était perdu dans ce dédale de pensées confuses qui viennent en foule assiéger l'homme dont la vie a subi une crise heureuse ou malheureuse, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit. Le mendiant noir entra doucement. Il portait un paquet sous le bras:

— Petit maître, dit-il, je vous apporte votre bien.

Il déposa le paquet sur un meuble, et s'avança vers Xavier :

— Peut-être m'accuserez-vous de l'avoir gardé trop long-temps, continua-t-il ; mais j'aimais tant à contempler ces précieuses reliques, le soir, avant de fermer mes yeux pour le sommeil de la nuit!... En outre, vous ne saviez point votre histoire ; ces objets n'auraient eu pour vous aucun prix.

Xavier devina ce que contenait le paquet. Il l'ouvrit respectueusement, et étala sur la table les divers objets que nous avons vus, suspendus en trophée, dans la chambre du mendiant.

— Voilà donc tout ce qui me reste de mon père! dit-il en se parlant à lui-même.

A ces mots, Neptune prit une contenance craintive et embarrassée.

— Pardonnez-moi, petit maître! balbutia-t-il.

Xavier ne l'entendit point.

— Pauvre père! continua-t-il. Combien je suis jaloux de chaque objet qui compose ce triste trésor!...

— Je vous le rendrai, petit maître, je vous le rendrai! dit humblement le noir.

— Que me rendrez-vous? mon brave ami.

— J'avais cru... J'ai eu tant de peine à me séparer de cela, petit maître! Malgré moi, l'uniforme de bon maître s'est échappé de mes mains quand j'ai fait ce paquet... J'ai voulu le joindre au reste, mais...

Un sanglot souleva la poitrine du noir.

— Mais je serai seul maintenant dans ma demeure, poursuivit-il. Je n'aurai plus rien... de lui!... Quand je dirai : — Bon maître à moi!... m'entendra-t-il encore?...

— Garde-le, Neptune, dit Xavier attendri. Tu l'as mieux mérité que moi, et l'uniforme de mon père est à sa place au chevet de son fidèle serviteur.

Neptune frappa dans ses mains et fit un bond de joie.

— Merci, dit-il; oh! merci, petit maître!... vous êtes presque aussi bon que lui!

Un domestique de l'hôtel apporta une lettre à l'adresse de Xavier et sortit aussitôt. Tandis que le jeune homme lisait cette lettre, un sentiment de bien-être parut sur sa physionomie, et se refléta, comme dans un miroir, sur le large visage du mendiant. Après avoir lu, Xavier fit deux ou trois tours de chambre en se frottant les mains.

— Je la verrai, murmurait-il, je serai seul avec elle... je lui dirai le bonheur que Dieu m'a envoyé... Oh! oui, j'irai! Manquer une pareille occasion serait folie... Neptune, ajouta-t-il en s'adressant au mendiant, je vais vous quitter pour quelques jours, mon ami.

— Me quitter! répondit le noir ; — pourquoi?

— Je vais à la campagne.

— Je vous y suivrai, petit maître.

— Cela ne se peut pas, Neptune.

Le nègre baissa la tête et se prit à réfléchir.

— Il m'a chargé de veiller sur vous, dit-il enfin d'une voix lente et ferme ; je veillerai ; tout se peut quand il s'agit de lui obéir.

Puis, tout à coup une pensée nouvelle traversa son esprit, et il reprit avec agitation.

— Vous avez un ennemi, petit maître!

C'était la troisième fois depuis deux jours que Xavier recevait cet avertissement.

— Le connaissez-vous? demanda-t-il.

— Je le connais, et sur le souvenir de bon maître, j'ai juré que je le tuerais.

— Le tuer! répéta Xavier en tressaillant ; — y pensez-vous?

— On n'oublie point un pareil serment! reprit le mendiant avec une sauvage énergie.

Puis, adoucissant soudainement sa voix, il ajouta :

— Laissez-moi vous suivre, petit maître... vous ne savez pas... j'avais oublié de vous le dire : la venue de la police à la maison de jeu n'était point l'effet du hasard. J'ignore quel était le but de votre ennemi, mais vous avez été attiré dans un piège.

— Qui vous fait croire?

— J'ai vu.

Ici le mendiant raconta l'incident de la lettre confiée à l'Auvergnat, et la lecture que celui-ci en avait faite à voix haute sur le perron de Saint-Germain-des-Prés.

— Et vous êtes sûr que c'est lui? demanda Xavier indécis.

— C'est l'homme qui, depuis deux mois, s'est fait votre ami presque malgré vous ; l'homme dont je me suis défié, moi, dès le premier jour ; l'homme enfin qui était hier avec vous sur le balcon, et à qui vous avez eu l'imprudence de révéler ce que vous saviez de vos secrets... J'en suis sûr!

Xavier fut quelque temps avant de répondre, tant sa surprise était grande.

— Carral! dit-il enfin ; — mais c'est impossible!... Quel intérêt aurait-il à me tendre des embûches?

— Je ne sais, mais il l'a fait... j'en suis sûr!...

— Mais cette lettre est de lui... dit encore Xavier en montrant le message qu'il venait de recevoir.

— N'allez pas! n'allez pas! s'écria Neptune. Cet homme est votre ennemi!

Le jeune homme réfléchit un instant.

— Il faut que j'y aille, dit-il enfin d'un ton résolu ; — elle y sera.

Neptune secoua tristement la tête.

— Ma voix est trop faible pour combattre la voix de l'amour, murmura-t-il ; mais quelque chose me dit que ce n'est là qu'un appât de plus pour vous attirer au bord du précipice... Je vous suivrai, petit maître... ne vous récriez pas! Je sais qu'il est des lieux où le pauvre noir n'a point le droit de se montrer. Je sais

que ma présence serait pour vous un embarras, sinon une honte... mais je me cacherai ; ni vous ni personne ne me verrez, à moins que !...

Il avait accompagné ces derniers mots d'un geste menaçant, mais il n'acheva point sa pensée.

— Où allez-vous ? reprit-il.

— Au château de Rumbrye, auprès d'A..., dans le département de l'Eure.

— C'est bien... Vous avez perdu votre argent ; il vous en faut, petit maître.

Le noir déposa quelques louis sur la tablette de la cheminée. Le front de Xavier se couvrit d'une épaisse rougeur.

— Ne rougissez pas, dit doucement Neptune ; — bon maître m'avait donné plus que cela : il m'avait fait libre... C'est une dette que je paie.

A ces mots, il se dirigea vers la porte ; mais, au moment de passer le seuil, il se retourna :

— A quelle heure partez-vous demain ? demanda-t-il.

— Je ne sais... dans l'après midi.

— Au revoir, petit maître ! Avant de vous suivre, j'aurai le temps de consacrer quelques heures à ma tâche de chaque jour... Je chercherai votre mère.

XII.

COURSE AU CLOCHER.

Le lendemain, de bonne heure, Neptune, appuyé sur son bâton, descendit les cinq étages de son grenier et commença sa journée. Il avait déjà parcouru Paris bien des fois dans tous les sens durant ces vingt années. Il avait scruté chaque femme dont l'âge et la tournure se rapportaient quelque peu au type qu'il s'était imposé pour jalon, à la mère de Xavier, en un mot, telle que son imagination la lui représentait. Jamais nul résultat n'était venu récompenser sa constance. Ce jour-là, il n'allait plus complètement au hasard. Il avait un indice, bien faible sans doute, mais cela suffisait pour exalter son courage. Il se mit donc en quête, plein d'espoir, tâtant à chaque pas sa poche pour se bien assurer qu'il était toujours possesseur du fameux mouchoir de batiste aux initiales F. A.

Tout d'abord, et sans hésiter, il se dirigea vers le faubourg Saint-Germain, qui est la patrie des équipages armoriés. Il connaissait la dame et sa voiture ; mais les dames se lèvent tard, tandis que c'est le matin qu'on fait la toilette des équipages. Il comptait plus sur la voiture que sur la dame.

Son espoir ne devait point être trompé. Après avoir erré inutilement pendant quatre ou cinq heures, fouillant du regard les cours de tous les hôtels et avançant la tête entre les discrets battans des portes cochères, si bien qu'on l'eût pu prendre pour un de ces gueux embrigadés que la police emploie, — dit-on, — à divers usages, il arriva devant une sorte de palais, situé au milieu de la rue de Grenelle, et dont la noble architecture semblait faire honte aux gentilhommières voisines. La porte cochère était entr'ouverte. Le mendiant y plongea son regard.

Il vit d'abord une chaise de poste, attelée de quatre bons chevaux, qu'inspectait soigneusement un grand jeune homme à la tournure anglaise, en costume de voyage. Ce n'était point ce qu'il cherchait. Il allait poursuivre sa route, lorsque le grand jeune homme ayant voulu jouer avec l'un des chevaux, celui-ci fit un saut en avant. La chaise de poste s'ébranla et démasqua une charmante calèche qui, le timon en l'air, attendait sans doute la brosse et l'éponge d'un valet. A cette vue, le mendiant resta cloué à sa place. Il examina de loin la calèche dans tous ses détails.

— C'est la même ! murmura-t-il enfin d'une voix que la joie rendait tremblante.

Il entra résolument dans la cour, et s'avança vers le grand jeune homme, qui n'était autre que M. Alfred Lefebvre des Vallées, lequel, au lieu de son resplendissant costume de la veille, avait endossé la redingote à l'anglaise, noué la cravate noire et chaussé la botte à cœur. Ainsi costumé, ce jeune monsieur n'avait point l'air moins sot qu'en habit de bal.

— Ma parole d'honneur ! dit-il en examinant Neptune à travers son lorgnon, — voici un mauricaud qui a la barbe blanche ! Le diable m'emporte si ce n'est pas très drôle !... Je n'en avais jamais vu comme cela !

Le noir avançait toujours. Il s'arrêta en face de M. Alfred Lefebvre des Vallées. Celui-ci baissa son lorgnon.

— John ! dit-il.

Un petit Bas-Normand, auquel on avait donné un nom et un gilet anglais, afin d'en faire un groom, parut à la porte des écuries.

— Prends ton fouet, continua le jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées avec un sang-froid tout britannique.

Il acheva de traduire son idée en désignant le mendiant d'un geste significatif.

Neptune comprit sans doute, car il serra d'instinct son long bâton, qui n'était point une arme méprisable. Heureusement, il n'eut pas besoin de s'en servir. M. Alfred était au fond un bon jeune homme. Il avait seulement voulu faire une spirituelle plaisanterie.

— Mauricaud, dit-il en riant, si John avait seulement deux ans de plus, je le ferais boxer contre toi... Que demandes-tu... On n'entre pas comme cela à l'hôtel de Rumbrye.

— Rumbrye ! répéta le mendiant qui ne put retenir un geste de surprise.

— On mendie à la porte, reprit M. Alfred ; — jamais dans la cour... va-t'en !

Neptune ne répondit point, mais il tira de son sein le mouchoir, soigneusement enveloppé dans une feuille de papier blanc, et le remit au jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées.

— Qu'est-ce là? s'écria celui-ci, qui eut soin de se ganter avant de toucher au paquet; — ma parole d'honneur, c'est un des mouchoirs de la marquise!

Il mit cinq francs dans la main de Neptune, et reprit:

— Du diable si ce n'est pas une bonne journée pour toi, mauricaud... bonsoir!

Neptune se retira aussitôt; mais, au lieu de s'éloigner, il s'arrêta après avoir passé le seuil de la porte cochère, et s'assit sur une borne, en ayant soin de rabattre son large chapeau de paille sur ses yeux. De temps en temps, il glissait un regard à travers la porte entr'ouverte.

Il savait désormais où retrouver cette femme qui avait les traits de Xavier et dont le chiffre était celui de la mère du jeune homme.

Mais il avait appris autre chose encore. — Cet hôtel portait le nom de Rumbrye, — le nom du château où devait se rendre Xavier. — Une chaise de poste attendait dans la cour. — L'hôtel et le château avaient-ils le même propriétaire? — Etaient-ce les hôtes de Xavier qui allaient prendre place dans cette voiture de voyage?...

Comme il se faisait cette question, le son d'une horloge affaibli par la distance, arriva jusqu'à son oreille. C'étaient deux heures qui sonnaient à l'église de Saint-Thomas d'Aquin. Le mendiant se leva brusquement. Il était en retard; il craignit que Xavier ne se fût déjà mis en route. Or, peu familier avec la géographie du royaume, il ne s'était souvenu que du nom de Rumbrye; une nuit de sommeil avait fait sortir de sa mémoire le nom du village et même celui du département ou était situé le château.

Il allait regagner à toutes jambes la place Saint-Germain-des-Prés, lorsqu'un dernier regard jeté dans la cour de l'hôtel lui fit apercevoir madame de Rumbrye, qui descendait le perron, appuyée sur le bras d'un homme. D'abord, il ne vit que la marquise, et, tout entier à la joie de ne s'être point trompé, il murmura:

— C'est bien elle!

Puis, son œil ayant glissé de la marquise à son cavalier, un cri d'étonnement sortit de sa poitrine, tandis que ses sourcils se fronçaient violemment.

— C'est lui! dit-il encore.

Il avait reconnu l'ennemi secret de Xavier, son ennemi, à lui, par conséquent, l'homme qui avait écrit cette lettre perfide au commissaire de police: il avait reconnu Carral.

Il ne songea plus à s'éloigner. Stupéfait, perdu au milieu de ces péripéties accumulées qui se succédaient sans relâche et lui donnaient à peine le temps de la réflexion, il demeura immobile. — Que faire? La présence de Carral donnait au départ de la marquise une apparence de menace. Cet homme ne pouvait être là que pour le malheur de Xavier. Or, si, à cette heure, ce dernier était parti déjà par hasard, comment suivre sa trace? Comment trouver ce château de Rumbrye, que Neptune entrevoyait, dans son imagination effrayée tout plein d'embûches et de sanglans mystères?

Il jeta autour de lui son regard irrésolu, et vit, le long du trottoir opposé, un fiacre attelé de deux forts chevaux. Il respira plus librement.

— Je les suivrai! se dit-il.

A ce moment, madame de Rumbrye, légère et gracieuse comme une jeune fille, s'élançait dans la chaise de poste. Avant de monter, elle avait dit à Carral:

— Nous serons seuls; nous aurons le temps de causer.

Mais elle avait compté sans le jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui s'était commodément étendu sur l'une des banquettes. Madame de Rumbrye ne put retenir un geste d'impatience.

— Vous ne vous attendiez pas à me trouver là, dit le grand garçon avec un rire épais et bruyant; je fais route avec vous... le diable m'emporte!...

— Je croyais que vous partiez avec Hélène et M. de Rumbrye, répartit sèchement la marquise.

M. Alfred des Vallées tira de sa poche une petite glace et se mira complaisamment.

— Du diable si M. de Rumbrye me prend jamais à voyager avec lui! grommela t-il. C'est un voltigeur de Louis XV, qui voudrait qu'on portât encore la perruque poudrée, l'épée horizontale et le catogan!... Ma parole d'honneur, madame, je ne puis pas m'habituer à cela.

La marquise fit contre fortune bon cœur, et fit signe à Carral de monter.

— Croyez-moi si vous voulez, dit M. Alfred à ce dernier, vous êtes moitié moins laid qu'hier... Vous aviez l'air d'un déterré... ma parole d'honneur!...

La chaise partit. En passant sous la porte cochère, Carral et madame de Rumbrye aperçurent à la fois le mendiant noir, dont l'œil ardent plongea dans la voiture.

— Encore cet homme! murmura la marquise, qui ne put se défendre d'un mouvement de frayeur.

— Il y a dans la persistance de ce drôle quelque chose que je ne comprends pas, pensa de son côté Carral.

Quant au jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, il se contenta de murmurer en souriant:

— Le fait est que, — le diable m'emporte! — si John avait seulement eu deux ans de plus, je l'aurais fait boxer contre ce mauricaud!...

Neptune, lui, s'était élancé vers le fiacre. Il dit quelques mots au cocher, lui mit un louis dans la main, et la lourde voiture commença à brûler le pavé sur les traces de la chaise de poste. Dès le matin, le noir avait pressenti une journée orageuse. Avant de quitter sa mansarde, il s'était armé de toutes pièces, c'est-à-dire qu'il avait pris le reste de son pécule.

Tant qu'on resta dans Paris, le fiacre n'eut point trop de peine à suivre la chaise de poste. Il la gagna même quelque peu, et, en passant le pont Louis XV, les deux chevaux de louage se trouvèrent un instant à marcher de front avec les coursiers de la poste. Le mendiant ordonna aussitôt au cocher de céder le pas. C'était un ordre superflu. A peine, en effet, la chaise de poste fut-elle lancée sur le sable uni des Champs-Elysées, qu'une large distance s'établit.

— Ferme ! cria le mendiant par la portière.

— N'ayez pas peur, *bourgeois !* répondit le cocher, en appuyant sur ce dernier mot avec une sournoise ironie ; — nous les rattraperons à la montée.

En effet. A la côte qui précède la barrière de l'Etoile, le fiacre regagna le terrain perdu. Il était traîné par des chevaux forts, mais vieux, dont les descentes rompaient les jambes.

A une lieue de la barrière, le cocher se retourna sur son siège.

— Ah ça, *bourgeois*, dit-il. où allons nous comme çà ?

Neptune montra du doigt la chaise de poste.

— Connu ! répondit le cocher. Nous allons où ils vont... où vont-ils ?

— Va toujours ! cria Neptune avec impatience; tu seras payé.

Le cocher allongea un coup de fouet à ses bêtes, et reprit l'entretien.

— *Not'maître*, dit-il, vous parlez bien ; mais j'ai deux bons chevaux que je suis en train de crever, et... sauf respect... vous ne m'avez pas l'air... ce qui s'appelle calé, là...

Neptune tira une douzaine de napoléons qu'il montra au cocher. Celui-ci fit aussitôt claquer son fouet avec enthousiasme.

— Dieu de Dieu ! murmura-t-il, faut croire que c'est un fier métier tout de même que d'être mauricaud !

A Saint-Germain-en Laye, la chaise s'arrêta pour relayer. Le fiacre la dépassa, et prit de l'avance qu'il devait perdre bientôt. Les deux chevaux commençaient à souffler déplorablement. Tout leur corps fumait, et de larges gouttes de sueur coulaient à leur cou et à la naissance de la croupe.

— Feront-ils bien encore deux postes comme cela ? demanda Neptune avec inquiétude.

— Deux postes ! répondit le cocher; deux postes !... je ne m'en charge pas, not'maître, quand vous me donneriez tous les jaunets que vous m'avez montrés !

— Va toujours ! dit le nègre en dissimulant son désappointement.

La chaise de poste, attelée de chevaux frais, et lancée au galop sur une descente, passa en ce moment comme la foudre auprès du pauvre fiacre.

— Ferme ! cria Neptune,

Le cocher sangla deux coups de fouet à tour de bras. Les chevaux reprirent un galop caboteux et désespéré. A la côte qui suivit la descente, ils regagnèrent quelque terrain. Mais, à mesure qu'on allait, la disproportion de force devenait de plus en plus évidente. Le mendiant s'agitait sur son coussin. Il semblait, par ses mouvemens désordonnés, vouloir communiquer une impulsion nouvelle à son véhicule.

— Ferme ! criait-il à chaque instant; — sur ta vie, ne les perds pas de vue !

Le cocher faisait de son mieux, mais ses chevaux mollissaient sensiblement. Le moment vint où Neptune, penché à la portière, perdit la chaise à un détour du chemin.

— N'ayez pas peur ! dit le cocher. Au coude, nous allons les revoir.

— Dix louis si tu les rejoins ! prononça Neptune d'une voix brève et sèche.

— Deux cents francs ! murmura le cocher.

Son fouet coupa trois fois le cuir des flancs de ses bêtes harassées.

La douleur les fit bondir en avant ; puis elles s'arrêtèrent. Le cocher redoubla impitoyablement. Les chevaux, pris d'une sorte d'agonie furieuse, coururent la tête entre les jambes, les naseaux fumans, les jambes bronchant à chaque pas ; mais ils allaient comme le vent, et le cocher frappait toujours. Neptune, penché à la portière comme un jockey sur la crinière de son pur-sang au Champs-de-Mars, haletait et criait machinalement :

— Ferme ! ferme !

Ses doigts crispés broyaient la paroi du fiacre. Il bondissait en gémissant chaque fois que la course se ralentissait ; chaque fois qu'un choc subit lui annonçait une impulsion plus vive, il poussait un cri de joie.

La nuit commençait à tomber. On aperçut enfin au sommet d'une côte lointaine la silhouette de la chaise de poste qui se dessinait sur le brun azur du firmament. En même temps, à perte de vue, se montrèrent, étagées en amphithéâtre, les lumières des maison de Meulan. Le mendiant poussa un dernier cri d'encouragement, et retomba épuisé au fond du fiacre.

Quelques minutes après, il se fit un choc violent... les deux chevaux s'étaient abattus à la fois. — Mais on était à Meulan, et, à dix pas de là, la chaise de poste arrêtée relayait.

Neptune s'élança hors du fiacre, jeta dix louis au cocher, et prit sa course vers la chaise. Au moment où celle-ci se remettait en marche, il sauta sur la planchette de derrière, se cramponna aux ressorts, et partit avec elle.

Le maître de poste voulut crier au postillon d'arrêter, mais la chaise dansait sur les pavés pointus de Meulan ; on n'aurait pas entendu la foudre tomber. D'ailleurs, il faisait nuit. — Après une minute d'anxiété, le mendiant perdit toute crainte d'être expulsé de son poste.

Pendant cela, les chevaux du fiacre,, les flancs tremblans et la tête sur le sol, ne semblaient point devoir se relever jamais. Ils se relevèrent pourtant, et nous sommes fondés à croire qu'ils n'en coururent que mieux le lendemain. — Ainsi sont faits les chevaux de fiacre.

La chaise continuait sa route au galop. Au bout d'une heure, elle quitta le pavé pour entrer dans une large avenue dont les grands chênes alignaient au loin les quatre rangs de leurs troncs séculaires. En face de l'avenue apparaissait le château de Rumbrye, dont le corps de logis, illuminé comme pour une fête, laissait dans l'ombre la belle architecture des deux ailes, bâties en briques et affectant cette forme sagement carrée des monumens du siècle de Louis XIII. Le mendiant était toujours sur la planchette. Ni la fatigue ni les cahots de la route n'avaient pu lui faire lâcher prise.

Une haute grille de fer à ornemens dorés coupait l'avenue à son milieu et fermait l'enceinte réservée du parc. Le fouet du postillon fit sortir le garde de sa cabane, et les deux battans de la grille grincèrent sur leurs gonds rouillés.

La chaise passa, rapide comme l'éclair ; le garde ne vit point Neptune. Celui-ci sauta sur le sol à deux cents pas du château, et se glissa, inaperçu, entre les arbres du parc.

Il était huit heures du soir. Des valets expédiés d'avance avaient tout préparé au château pour la réception de la famille de Rumbrye et de ses hôtes. A peine la marquise était-elle arrivée que d'autres chaises de postes enfilèrent l'avenue. Le salon se remplit, et, lorsque M. le marquis vint à son tour suivi de sa fille, on passa dans la salle à manger, où un dîner comfortable attendait les voyageurs. Tout le monde y fit grand honneur, car la route avait aiguisé l'appétit de chacun ; mais notre impartialité nous force à déclarer que le jeune M. Lefebvre des Vallées laissa bien loin derrière lui les autres convives. Deux boutons de sa redingote à l'anglaise partirent avant la fin du repas, et sa voisine, qui était une charmante femme, n'eut point à se plaindre de son bavardage.

— Ma parole d'honneur, madame, lui dit-il seulement après le rôti, — je n'ai jamais mangé de meilleure poularde... Du diable si ce n'est pas la vérité !

La journée avait été magnifique. Il faisait une de ces chaleurs d'automne qui alourdissent l'air et enlèvent le souffle. Toutes les fenêtres du salon, qui était situé au rez-de-chaussée, restaient ouvertes pour donner aux convives un peu de fraîcheur. Derrière un buisson de roses, vis-à vis de l'une de ces fenêtres, Neptune s'était tapi et observait. Le pauvre noir, jusque-là, n'avait pas retiré grand fruit des efforts surhumains qu'il avait faits pour arriver au château de Rumbrye. Naturellement exclu de l'intérieur, il ne pouvait que jeter de loin d'avides regards sur la marquise et sur Carral, qu'il soupçonnait instinctivement de comploter la perte de Xavier. Ils étaient assis à table fort loin l'un de l'autre; mais leurs regards se cherchaient, et plus d'une fois Neptune crut voir l'œil de la marquise étinceler de haine en se portant sur Xavier.

— Si je pouvais lui dire qu'il est son fils !... pensait-il ; — mais je n'ai point de certitude. Quelque chose en moi me l'affirme hautement; mais, si elle nie, comment lui prouver son mensonge ?

Or, Neptune, dans sa naïveté pleine de logique et de bon sens, ne pouvait point espérer qu'une femme qui avait abandonné autrefois son enfant pût le reconnaître volontiers et l'accueillir , sans combattre, après plus de vingt ans écoulés.

On se leva de table. La marquise fit un signe à Carral qui s'approcha d'elle aussitôt. Puis la porte du jardin s'ouvrit, et quelques groupes descendirent le perron.

Ces groupes, riant et causant, passèrent tout auprès du mendiant, qui ne prit point garde à eux, tant il suivait ardemment les mouvemens de Carral et de la marquise. Son œil était cloué à la porte du château. Il ne vit pas même Hélène de Rumbrye et Xavier qui passèrent à leur tour, et suivirent une sinueuse allée conduisant à la grille du parc.

Hélène appuyait son bras sur celui de Xavier. C'était la première fois qu'elle se trouvait réellement seule avec lui. Jusqu'alors leurs tête-à-tête avaient eu lieu sous les regards indifférens, mais instinctivement curieux du monde.

Le mystère existe au milieu d'une fête ; qui ne le sait ? Mais ce mystère est plein de craintes ; il gêne la pudeur et n'a de charmes que pour les âmes blasées qu'il excite, provoque et réveille.

A mesure qu'Hélène et Xavier s'éloignaient du château, les groupes se dispersaient, choisissant, au gré de leur fantaisie ou de leur besoin de solitude, les allées latérales. Bientôt, on n'entendit plus que de gais éclats de rire voilés par le lointain, ou le timbre cuivré de la voix du jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui jurait sur son honneur que la chaleur n'était point supportable, — ou bien encore que, depuis son dernier voyage à Rumbrye, les jours avaient raccourci ; ce qui, affirmait-il, était étonnant.

Lorsque les noirs ombrages du parc s'éten-

dirent entre le ciel et nos deux amans, tout bruit avait cessé. Ils étaient seuls.

Hélène se sentit venir au cœur une émotion inconnue, pleine de joie et de tristesse. Elle devina en ce moment ce que serait la vie avec Xavier ; elle comprit en même temps l'amertume d'une séparation. Ce fut une intuition, non pas un raisonnement. D'instinct, son bras s'appuya plus étroitement sur celui de Xavier, comme si elle eût craint vaguement qu'un autre vînt se mettre entre elle et lui Elle ne parla point ; mais un sourire mélancolique entr'ouvrit ses lèvres, et son grand œil, limpide et doux, chercha le regard de Xavier.

Celui-ci se recueillit dans son bonheur. Tous ses espoirs s'exaltaient et devenaient certitude.

— Que nous serons heureux, Hélène ! dit-il enfin.

Ce cri naïf, que pas un hôte du château de Rumbrye n'eût pu entendre sans rire aux éclats, fut comme une réponse à la pensée d'Hélène. Elle ne s'effraya point. Ceux-là mentent, qui disent que l'innocence est craintive. Il faut connaître le danger pour avoir peur. La coquetterie tremble ou fait semblant ; la candeur se confie. Hélène ne répondit point ; mais, changeant légèrement la phrase, elle répéta au fond de son cœur :

— Que nous sommes heureux !

— Vous ne savez pas, reprit Xavier, je ne suis plus seul au monde maintenant : j'ai la mémoire d'un père à vénérer, à chérir ; j'ai un nom...

— Un nom noble ? interrompit vivement la jeune fille.

Cette question serra le cœur de Xavier comme eût fait l'étreinte d'une main glacée.

— Non, dit-il.

Hélène laissa échapper un soupir.

— Ce n'est pas pour moi, murmura-t-elle ; — moi... j'aimerai votre nom, quel qu'il soit.

— Merci ! s'écria Xavier. Oh ! qu'on peut souffrir en une seconde ! J'ai cru... mais je m'étais trompé : merci !

Il prit la main d'Hélène, que celle-ci ne chercha point à retirer. Puis, il raconta son histoire, mais non plus avec cet enthousiasme qui l'échauffait naguère. Un seul mot suffit pour jeter du froid dans l'âme, et ce mot avait été prononcé. Le songe fuyait devant ce qui était réel.

— Hélas ! mademoiselle, dit Xavier en finissant ; je désirais si ardemment, que j'ai espéré !...

Hélène s'arrêta et demeura un instant pensive.

— Je ne sais pas, dit-elle après un long silence, — je ne sais pas l'avenir que Dieu nous garde ; mais je vous aime, Xavier, et je vous aimerai toujours.

Xavier se mit à genoux. Hélène, souriante et calme, éleva sa main jusqu'à la bouche du jeune homme.

— Venez, reprit-elle, nous sommes fiancés. Je pourrai n'être point votre femme, mais jamais je ne serai la femme d'un autre.

Xavier pressa ses deux mains sur son cœur pour en contenir les battemens. Il ne trouva point de paroles pour se réjouir ou rendre grâce. Hélène s'appuya de nouveau sur son bras, et tous deux reprirent silencieusement le chemin du château.

Pendant cela, Neptune ne perdait point de vue la porte du jardin. Il était à l'affût.

Enfin, ce qu'il attendait arriva. Madame de Rumbrye descendit à son tour le perron, appuyée sur le bras de Carral.

Au moment où ils passaient devant Neptune, celui-ci se jeta à terre, et, retrouvant cette adresse sauvage qu'il avait si souvent déployée autrefois, il se prit à les suivre en rampant. Aucun bruit ne décelait sa marche ; il glissait silencieusement sur le gazon, se faisant un abri de chaque abre fruitier et de chaque touffe de fleurs. Madame de Rumbrye ne prit point le même chemin que ses hôtes ; elle tourna court au bout de l'allée, et, suivant la lisière du parc sans y pénétrer, elle entra, toujours accompagnée de Carral, dans une pièce de gazon découverte, au milieu de laquelle s'élevait un bouquet de hauts dahlias.

— Ici dit-elle, nous verrons arriver de loin les importuns, et vous pourrez vous expliquer enfin, Carral.

— Je ne demande pas mieux, répondit celui-ci. Je l'eusse fait plus tôt si votre fils n'était point venu se mettre en tiers dans la chaise de poste... Mais quel est ce bruit ?

C'était Neptune qui venait de se glisser sous le massif de dahlias.

— Ce n'est rien, dit la marquise.

Carral, plus prudent, écarta les tiges flexibles des fleurs à la mode, mais il ne vit rien qu'une masse noire et inerte, — une couche de fumier, sans doute.

Quand il se fut retiré, la masse noire fit un imperceptible mouvement, et Neptune, plaçant sa tête au plus épais du feuillage, braqua ses yeux avides sur nos deux interlocuteurs.

— Ce n'est rien, en effet, dit Carral en rejoignant la marquise ; — mais avant d'entrer en matière, permettez-moi, madame, de vous faire une question. Etes-vous toujours bien résolue d'en finir ?

— Vous me le demandez ! s'écria la marquise avec violence. N'avez-vous donc point remarqué que M. de Rumbrye a amené cet insolent vagabond dans sa voiture ?

— Si fait, répondit froidement Carral ; — je l'ai remarqué.

— Dans sa voiture ! répéta madame de Rumbrye, — entre lui et Hélène !... à la place que devrait occuper mon fils !... N'avez-vous

pas remarqué que, pendant le souper, toutes les attentions du marquis étaient pour lui ?

— Si fait, dit encore Carral.

— En ce moment même, ce Xavier n'est-il pas avec Hélène ?...

— Si fait.

— Et vous me demandez si je veux en finir !... Il est temps, Carral ! Si tu ne me débarrasses pas de lui, la fortune de mon fils est manquée !...

— Je vais le tuer cette nuit, dit Carral avec un merveilleux sang-froid.

Neptune se sentit tressaillir de la tête aux pieds. Ses vagues appréhensions ne lui avaient point montré ce danger suprême.

La marquise fut quelque temps avant de répondre. Sa tête s'était penchée sur sa poitrine. Elle était ou voulait paraître indécise. — Mais bientôt, rejetant une pudeur inutile, elle se redressa vivement, et, sans trahir d'autres sentimens qu'une inquiète curiosité, elle dit :

— Comment feras-tu ?

— Je le poignarderai, répondit Carral.

Neptune mit sa main sur son cœur, et le comprima violemment. Il avait peur que ses battemens désordonnés ne fissent découvrir sa présence...

— Vous ferez préparer son lit, reprit Carral, à l'extrémité de l'aile gauche... là...

Son doigt étendu désignait la dernière fenêtre de l'aile qu'il venait de nommer. Le mendiant ne perdit point ce geste.

— Je le ferai, murmura madame de Rumbrye.

— Il n'y a point d'autre chambre habitée dans cette aile ?

— Pas une seule.

— C'est bien... Je fracturerai la croisée, je prendrai sa montre et son argent... Demain on racontera que des voleurs se sont introduits au château...

— Misérable ! pensa Neptune dont la haine faisait bondir le cœur.

— Tu es un bon serviteur, Carral, dit la marquise en lui tendant la main. — Agis comme tu parles, et tu seras richement récompensé.

— J'y compte, répliqua le mulâtre de cette même voix froide et dégagée qui ne l'avait point abandonné durant tout cet entretien.

L'atmosphère était lourde et chargée d'électricité, de gros nuages noirs à franges cuivrées roulaient au ciel : quelques larges gouttes de pluie commencèrent à tomber. La marquise voulut se retirer ; mais Carral lui saisit le bras sans façon, et dit avec un sourire équivoque :

— Restez, je vous prie, madame, je n'ai pas achevé.

— Que voulez vous me dire encore ? balbutia la marquise dont un vague effroi fit trembler la main.

Carral se recueillit un instant.

— Je veux vous ire, madame, reprit-il ensuite, que je vous hais du plus profond de mon cœur. Vous avez abusé de votre puissance ; — vous avez mis votre pied sur ma poitrine, et quand j'ai demandé grâce, c'est un amer et cruel sourire qui seul a répondu à ma prière... Maintenant, vous me demandez un crime. C'est bien. Je m'y attendais ; je le désirais, car ce crime doit briser ma chaîne.

— Oui... oui, Carral, interrompit la marquise avec une douceur hypocrite ; — après cela, tu seras libre, je te jure...

— Qu'importe un serment de vous, madame ?... Vous savez mentir et vous ne croyez point à Dieu... Je veux davantage, entendez-vous ! je veux une garantie...

— Vous l'aurez.

— Quoi ! dit Carral avec ironie, — vous me donneriez un billet sur lequel vous écririez : J'ai ordonné un meurtre au mulâtre Jonquille !...

— Jonquille ! répéta Neptune ; — j'ai lu ce nom sur les papiers de bon maître !...

Il s'assura que ces papiers reposaient sur son sein.

— Et vous signeriez ? reprit le mulâtre : — Florence-Angèle, marquise de Rumbrye ?...

— Florence-Angèle ! répéta encore le noir, dont la dernière incertitude se dissipa.

— Vous feriez cela ? poursuivit Carral.

La marquise dégagea brusquement son bras, et prit cette impérieuse attitude qui, tant de fois, avait brisé la résistance de Carral.

— Je crois que tu veux te révolter contre moi ? dit-elle en fronçant le sourcil.

Le mulâtre haussa les épaules.

— Epargnez-vous la fatigue de ce rôle de reine que vous jouez si bien, madame, prononça-t-il avec un accent sarcastique ; — je n'ai plus peur de vous, parce que vous avez besoin de moi... Il y a plus : vous avez peur, vous, madame, parce que j'ai votre secret.

La marquise n'était point femme à se laisser vaincre ainsi sans effort.

— Pauvre Jonquille ! dit-elle. Tu as mon secret... mais je suis la marquise de Rumbrye, et toute accusation qui voudra m'atteindre passera pour une calomnie !

— Soit, mais vous n'oserez plus vous attaquer à Xavier ; cette *calomnie* sera entre vous et lui comme un rempart... et M. Alfred Lefebvre des Vallées n'épousera point les dix millions de mademoiselle de Rumbrye.

— Et toi, tu seras démasqué, dit la marquise avec colère. On te montrera au doigt...

— Moi, je quitterai la France, interrompit le mulâtre.

Il se fit un long silence. La pluie tombait en larges gouettes sur les épaules demi-nues de la marquise, qui n'y prenait pas garde.

— Carral, reprit-elle à voix basse, demande-moi autre chose, et je le ferai.

— Nous voilà donc égaux tous les deux ! s'écria celui-ci avec une sorte d'exaltation. — Vous capitulez, maîtresse... Allons! poursuivit-il en ricanant, je veux être généreux ; — vous ne signerez rien, vous n'écrirez rien ; — Mais vous m'aiderez!

— Moi !... vous aider...

— Je suis lâche, vous savez, maîtresse. Votre présence assurera mon coup...

On entendit à ce moment la voix du jeune M. Alfred des Vallées qui appelait sa mère, et lui jurait sa parole d'honneur qu'il apportait un parapluie.

— Non... non! balbutia la marquise, je ne puis...

— Réfléchissez, madame, et hâtez-vous... Si vous refusez, je quitte à l'instant le château, et vous ne me reverrez plus.

— Ho-op! ho-op! fit le jeune M. des Vallées; — du diable si je sais où vous êtes, ma mère!

— Une fois que je serai parti, dit encore Carral, — Xavier l'emportera... — M. de Rumbrye l'aime; sa fille aussi...

— J'irai! murmura la marquise.

— Ho-op! ho-op! chantait le grand garçon. — Croyez-moi si vous voulez, madame, il fait noir comme dans un four, et je ne sais pas où vous êtes!

Carral et la marquise se dirigèrent vers le château, dont les fenêtres resplendissaient dans l'obscurité.

— A quelle heure? demanda madame de Rumbrye.

— On se couchera tard... à deux heures après minuit.

— J'y serai.

Le mendiant se dressa de toute sa hauteur. Son noir visage domina les têtes des dahlias. Il suivit long-temps du regard le couple assassin.

— Moi aussi, pensa-t-il, j'y serai!

XIII.

AU CLAIR DE LA LUNE.

Xavier avait été conduit par un domestique à la chambre que madame la marquise avait fait préparer. L'isolement de cette pièce ne lui causa ni surprise ni inquiétude. Il se mit au lit plein de joie et s'endormit, l'esprit bercé par de consolantes pensées. Pendant la soirée, en effet, le marquis lui avait témoigné un redoublement d'affection; et d'ailleurs, Hélène ne l'avait-elle pas laissé lire jusqu'au fond de son cœur?

Vers une heure du matin il dormait profonment. On frappa trois petits coups aux carreaux de sa fenêtre. Comme il n'entendait point, on frappa plus fort; puis une main, enveloppée d'un mouchoir, poussa le carreau qui se brisa sans trop de fracas, parce que ses fragmens furent arrêtés et retenus dans les plis du rideau. Xavier entendit cette fois, mais il crut rêver, et se rendormit en murmurant quelques plaintes inarticulées.

Une main s'introduisit par l'ouverture de la vitre brisée, et fit jouer l'espagnolette de la fenêtre qui s'ouvrit. Alors un homme enjamba l'appui et sauta dans la chambre.

L'orage était passé. La lune dégagée de toutes vapeurs nageait, calme et brillante, dans l'espace. Sa lumière tombait d'aplomb sur le visage de Xavier endormi.

L'intrus fit quelques pas dans la chambre et s'arrêta auprès du lit. Un instant il contempla Xavier, puis il joignit les mains et parut murmurer une prière. Puis encore il déposa un baiser sur le front du jeune homme. Quand il se releva, la lune éclaira le visage d'ébène du mendiant noir.

Il fit un geste comme s'il eût voulu réveiller Xavier; mais il se ravisa et se dirigea vers la fenêtre qu'il referma, en ayant soin de tirer les rideaux, ce qui plongea la chambre dans une subite et complète obscurité. Cela fait, il s'accroupit sur le tapis, derrière le lit de Xavier.

Il y avait une demi-heure à peine qu'il se tenait à ce poste, lorsqu'il crut entendre, dans le corridor, le bruit contenu de deux voix échangeant tout bas quelques paroles. Presque au même instant, une clé tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit doucement. Carral se montra sur le seuil. Il paraissait être sans armes. Sans doute le mulâtre, craignant de trouver Xavier éveillé par hasard, avait voulu pouvoir feindre une simple visite nocturne, autorisée du reste par leur liaison intime.

La précaution était bonne: un assassinat ne se suppose pas; et, si les choses eussent suivi leur cours ordinaire, le jeune homme s'éveillant en sursaut n'eût pas pensé voir en Carral un meurtrier. — Mais il y avait là un témoin qui ne pouvait pas se méprendre.

Le mulâtre s'avança souriant, et tenant à la main une bougie allumée. Dès qu'il eut constaté le sommeil de Xavier, sa physionomie changea tout à coup. Ses sourcils se froncèrent, creusant profondément les rides de sa joue; son regard étincela d'un feu sombre. Il glissa sa main sous son habit, et en sortit un couteau-poignard tout ouvert. Posant alors sa bougie sur la table, il l'éteignit, après avoir choisi soigneusement la place où il devait frapper.

Il leva le bras, — mais au même instant il sentit son poignet emprisonné par une main vigoureuse, tandis qu'une autre main lui serrait la gorge. Il poussa un grand cri, — un seul, — cri terrible, tout plein d'atroces souffrances. Puis il râla horriblement, puis encore il tomba à la renverse, inerte et lourd comme une masse

de plomb. Le noir s'était vengé à la mode africaine. Il avait étranglé son ennemi.

Xavier se leva, épouvanté, sur son séant. Un silence profond avait succédé au cri d'agonie du mulâtre.

La marquise était restée tremblante dans le corridor. Courbée sous cette complicité positive que lui avait imposée Carral, elle attendait prête à fuir. En entendant le dernier râle d'un homme, elle frémit de la tête aux pieds et voulut s'élancer vers l'autre bout de la galerie; mais à l'extrémité opposée, les rayons de la lune lui montrèrent, — elle le crut du moins, — une forme indécise qui semblait s'avancer lentement. Eperdue, elle se jeta dans la chambre de Xavier et tira la porte sur elle.

— Est-ce fait? demanda-t-elle à voix basse.

Xavier voulut répondre. Le mendiant lui imposa silence.

— C'est fait! dit-il.

— Est-il donc mort? demanda madame de Rumbrye, effrayée de l'obscurité presque autant que du crime.

— Il est mort! dit le mendiant.

— C'est singulier, Carral, reprit la comtesse, je ne reconnais pas votre voix.

Xavier se croyait le jouet d'un songe bizarre.

— Où êtes-vous?... dit encore madame de Rumbrye.

Elle trébucha contre le corps de Carral.

— Un cadavre! s'écria-t-elle épouvantée.

Le mendiant tira le rideau, et la lumière de la lune éclaira tout à coup la chambre.

— Madame de Rumbrye! dit Xavier stupéfait.

Celle-ci tourna vers Xavier son œil hagard, puis elle se pencha sur Carral. Quand elle se releva, son regard tomba sur le mendiant noir, qui, debout, immobile et les bras croisés, se tenait devant elle.

Elle voulut s'enfuir.

— Restez, dit-il, restez, veuve du capitaine Lefebvre; nous avons ensemble un long compte à régler.

— La veuve de mon père! s'écria Xavier; ma mère!...

Il se frotta les yeux, cherchant à rappeler ses esprits. La présence du mendiant, cet homme qui gisait près de son lit, cette femme qu'on appelait sa mère, tout cela le rendait fou.

— Au nom de Dieu! reprit-il, que s'est-il passé!

La marquise, faisant sur elle-même un effort désespéré, avait réussi à reprendre quelque sang-froid.

— Que s'est-il passé, en effet? dit-elle. Je viens ici attirée par le bruit, et je trouve un cadavre chez un de mes hôtes!

— Le cadavre d'un homme que j'ai tué, madame, interrompit Neptune, parce que, en exécution de vos ordres, il venait assassiner votre fils.

— Est-il possible!... murmura Xavier.

— Mon fils! répéta la marquise. Je n'ai d'autre fils qu'Alfred Lefebvre des Vallées.

— Vous le croyiez bien perdu, n'est-ce pas?.. reprit le mendiant. Tout cela est si loin de nous, et si bien recouvert par l'oubli que vous pensez qu'un démenti suffira pour vous sauver! Vous vous trompez, madame; j'ai là, — il frappa sur sa poitrine, — de quoi vous convaincre. Vous avez deux fils, dont l'un est légitime, et le voici!... tandis que l'autre est un bâtard!

— Nègre! dit la marquise comme si elle n'eût pu trouver dans son vocabulaire créole de plus sanglante injure, tu paieras cher ton audace!... Tu es chez moi... je suis maîtresse ici... tout ce que tu dis est mensonge et infamie!...

Le cadavre du mulâtre parut se galvaniser; il fit un léger mouvement.

— Réveille toi pour me défendre, Carral! reprit la marquise dont la rage contractait hideusement les traits... Parle... parle donc!

Carral se souleva lentement. Après plusieurs efforts inutiles, il parvint à se faire entendre.

— Cet homme a dit vrai, murmura-t-il en fixant sur son ancienne maîtresse ses yeux mourans mais pleins de haine. Votre vie fut un long mensonge... puisse Dieu vous punir, madame!

Il retomba. Tout son corps s'agitait sous l'effort de mortelles convulsions.

La marquise, hors d'elle-même, le poussa du pied.

— Meurs donc, esclave! dit-elle avec violence.

Puis se retournant vers Xavier:

— Et vous, monsieur, ajouta-t-elle, tremblez ainsi que votre complice! Un meurtre a été commis chez moi... ce meurtre sera puni... Oh! je ne sais pas bien sur quoi s'appuient vos ténébreuses machinations, mais je connais leur but, monsieur!... Je sais que vous osez, vous, enfant sans père, soutenu que vous êtes dans la vie par une mystérieuse et périodique aumône; je sais que vous osez porter vos regards jusqu'à mademoiselle de Rumbrye... Il vous faut une mère, monsieur! il vous faut un nom!... et vous m'avez choisie! et vous avez voulu voler le nom de mon fils!... Vous êtes un odieux imposteur, monsieur!

Xavier, pris à l'improviste, et ignorant d'ailleurs sa propre cause, ne trouvait point de paroles pour répondre à cette furieuse attaque.

— Madame!... balbutia-t-il.

— Silence! dit impérieusement le mendiant; c'est à moi de parler... Cet enfant ne vous a point choisie, madame, car votre conduite passée lui faisait horreur et pitié. C'est moi... moi qui ne suis que l'aveugle instrument de la volonté de votre époux! Vous niez en vain, j'ai

des preuves. Quant au meurtre, ce n'est pas à nous de trembler!...

Il tira de son sein les papiers du capitaine et alluma la bougie.

— Lisez! poursuivit-il en les lui remettant.

La marquise parcourut d'un rapide coup d'œil l'acte de naissance.

— Il ne manque qu'une seule chose, dit-elle avec force. Où est mon nom en tout ceci!

Carral réussit à se lever une seconde fois, et regarda le papier.

— Mon nom, à moi, dit-il; voilà mon nom!... Jonquille... Cet enfant est le tien... parricide!...

— Cet homme a le délire, répartit madame de Rumbrye luttant contre l'évidence avec le courage du désespoir; et d'ailleurs, qu'importe son témoignage... il va mourir!

Carral s'affaissa sur le lit.

— Quelques heures encore, mon Dieu! murmura-t-il, afin que je puisse la confondre et me venger!...

Ses yeux se fermèrent.

— Il est mort! dit la marquise en faisant le geste de déchirer l'acte de naissance. Qui le croira, maintenant, mendiant?

Neptune et Xavier s'étaient précipités à la fois pour arracher le papier des mains de madame de Rumbrye; mais, légère comme un oiseau, elle leur échappa et gagna la porte d'un bond.

— Qui vous croira? répéta-t-elle avec triomphe.

— Ce sera moi, madame, répondit une voix grave et sévère.

La marquise recula, foudroyée, jusqu'au milieu de la chambre. M. de Rumbrye était sur le seuil. Il s'avança, prit des mains de sa femme le papier qu'il remit au mendiant, et poursuivit:

— J'ai tout entendu; pas un mot pour votre défense, madame!... Je suis venu, attiré par le cri de détresse de cet homme... et j'ai vu de mes yeux le déshonneur de ma maison... Retirez-vous, demain je vous ferai savoir mes volontés.

La marquise s'éloigna sans répliquer.

Un sourire de bien-être vint aux lèvres de Carral expirant. Il mourait vengé.

Nul vent de ce drame étrange et lugubre ne transpira parmi les hôtes du chateau. Le lendemain, madame de Rumbrye présida comme de coutume au splendide déjeûner qui réunit tous ses convives, sauf le mulâtre dont personne ne s'enquit. Les gens comme lui vivent et meurent inaperçus, quoiqu'ils puissent faire.

Dans la matinée, M. de Rumbrye annonça qu'une affaire imprévue et de la plus haute importance le rappelait à Paris. La foule s'écoula comme elle était venue; les fouets claquèrent de nouveau, mais, cette fois, nul fiacre n'essaya de lutter de vîtesse avec les chaises de poste.

M. de Rumbrye partit le dernier avec sa fille, Xavier et le mendiant noir.

Ce fut là un sujet d'étonnement inexprimable pour le jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, qui donna sa parole d'honneur qu'il n'avait jamais rien vu de pareil. Mais il n'était pas à bout de surprise.

En effet, tandis que la calèche du marquis tournait l'angle de l'avenue et se dirigeait sur Paris, la chaise de poste de la créole, pivotant en sens inverse, galopait sur le chemin de la Bretagne.

— Du diable, si ce postillon n'est pas ivre! s'écria le jeune M. Alfred.

La marquise lui imposa silence d'un geste et mit sa tête entre ses mains. Une pâleur mate et livide couvrait son visage.

— Nous habiterons désormais la ville de ***, en Bretagne, dit-elle d'une voix basse et étranglée.

— Ma parole d'honneur, madame, répondit le grand garçon, je trouve cela fort surprenant!

On s'enquit souvent et long-temps, dans la société de l'hôtel Rumbrye, des nouvelles de madame la marquise. Son mari répondait toujours qu'elle habitait la province pour *raison de santé!* Nous ne savons point si la disparition du jeune M. Alfred des Vallées fit une fort grand sensation; mais nous pouvons affirmer que ce beau et aimable garçon devint, à force de soins et d'étude, le plus habile joueur de billard de la cité de ***, en Bretagne.

Un mois après les évènemens que nous venons de raconter, M. de Rumbrye manda Xavier près de lui dans son cabinet. Le vieux gentilhomme était triste. Son âme fière et loyale souffrait muettement depuis qu'il avait mesuré l'abîme de dépravation qui était au cœur de cette femme à laquelle il avait donné le nom de ses pères. Son amour pour sa fille avait grandi de tout le mépris dont il couvrait la marquise.

— Mon ami, dit-il à Xavier, j'ai cinq cent mille livres de rente qui sont à ma fille. Vous l'aimez, elle vous aime, je le sais. Moi, je vous estime et je vous chéris. Mes vœux seraient comblés si vous deveniez mon gendre.

Le marquis s'arrêta, Xavier, éperdu, voulut exprimer sa joie.

— Mais, reprit M. de Rumbrye, je suis le dernier rejeton mâle d'une race illustre; le nom de Rumbrye ne doit point périr tout entier avec moi. Il faut que mon gendre le soutienne et le perpétue. Bien des prétendans se disputent la main de ma fille à ce prix... Pour elle, pour vous et pour moi, je vous donne la préférence... Voulez-vous être marquis de Rumbrye?

Xavier baissa la tête.

— Toutes mes mesures sont prises, continua le vieux gentilhomme, se méprenant à son hésitation; S. M. a bien voulu accueillir ma requête; mon gendre, quel qu'il soit, aura droit de porter mon titre et mon nom.

— Il y a un mois, répondit lentement Xavier, j'ai appris le nom de mon père... C'est le nom d'un vaillant soldat, monsieur... quand je le quitterai, ce sera pour mourir.

Le marquis ne put retenir un geste d'étonnement.. Il se leva et fit deux ou trois tours de chambre d'un air agité. Puis il revint vers Xavier, et lui tendit la main.

— J'aurais fait comme vous, murmura-t-il. Je vous approuve... mais il faut que le nom de Rumbrye me survive !

Ils se séparaient. Tout semblait rompu. — Mais on doit croire que la jolie Hélène joua près des deux parties le rôle de conciliateur, car, à quelques jours de là, l'église de Saint-Germain-des-Prés fut témoin d'un mariage auquel assistaient, d'une part M. de Rumbrye, de l'autre le brave Neptune.

En passant le seuil de l'église, son regard se leva sur le balcon de l'hôtel voisin. Le fiancé, lui aussi, tourna les yeux de ce côté, puis il serra fortement la main du noir. — Sur le registre matrimonial on inscrivit le nom du marquis Xavier Lefebvre de Rumbrye.

Quelques esprits austères blâmeront peut-être Xavier d'avoir consenti à ce compromis. S'ils eussent connu Hélène en l'an 1816, ils ne se montreraient point si impitoyables.

Le lendemain du mariage, Neptune vint trouver Xavier. Il avait un havresac sur l'épaule et tenait à la main son long bâton.

— Petit maître, dit-il, je viens vous faire mes adieux.

— Tes adieux ! répéta Xavier étonné ; tu es fou, mon brave ami. Désormais nous ne nous quitterons plus.

Le nègre sourit avec mélancolie.

— Je le voudrais, petit maître, dit-il ; mais il faut que je parte... ma tâche est accomplie. J'ai fait tout ce qu'il avait ordonné... Maintenant il faut que je retourne vers mes frères... Je vais à Saint-Domingue.

Xavier fit tous ses efforts pour le dissuader de ce dessein : le noir demeura inébranlable.

— M'aimes-tu donc moins que tes frères ? demanda enfin Xavier.

Neptune saisit la main du jeune homme qu'il porta passionnément à ses lèvres.

— Non, non ! répondit-il, ce n'est pas pour mes frères !... mes frères m'ont oublié... C'est pour *lui* !... Je veux aller dire à sa tombe que sa dernière volonté fut accomplie... je veux m'agenouiller où je le vis mourir... je veux, quand l'heure sera venue, m'endormir pour toujours auprès de son cercueil.

La voix du mendiant tremblait tandis qu'il parlait ainsi. Ses yeux s'étaient levés au ciel. Sa main pressait son cœur. Il avait mis un genou en terre.

— Bon maître à moi ! murmura-t-il avec une extatique tendresse, si je mourais ici, mon âme serait trop loin de la tienne... Là-bas, tu entendras mon dernier soupir, et tu appelleras ton serviteur...

Il baisa encore une fois la main de Xavier, essuya une larme à la dérobée, et partit pour ne point revenir.

PAUL FÉVAL.

FIN.

LA CIRCASSIENNE.

HISTOIRE DU TEMPS DE LA REGENCE.

PAR

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

Prologue.

LE GOLFE DE SMYRNE.

C'était par une belle nuit d'été de l'an de grâce 1710 ; la lune, alors dans son plein, argentait de ses plus doux rayons les bords enchantés du golfe de Smyrne, dans les eaux duquel semblaient se mirer avec amour toutes ces riantes villas qui s'épanouissent en éventail sur les côtes de la voluptueuse Ionie. On n'entendait d'autre bruit que celui des vagues qui se brisaient mollement sur la rive, et auquel se mêlait par intervalles le chant d'un rossignol, caché dans un bois de lauriers-roses. La brise de mer arrivait tout embaumée des parfums de mille fleurs qu'elle avait rencontrées en passant sur les îles de Chio, de Lemnos, de Cythère, ces poétiques corbeilles de l'archipel ionien consacrées par tant de souvenirs.

A une petite lieue environ de la ville de Smyrne, cet opulent bazar de l'Asie-Mineure, on eût pu voir, entre minuit et une heure du matin, s'ouvrir mystérieusement une de ces fenêtres orientales, à barreaux de chêne, dont l'épaisse armature semble à la fois combinée tout exprès contre les ardeurs du soleil et contre les tentatives d'un téméraire amour. Un homme d'une taille assez élevée, dont l'encolure un peu épaisse n'annonçait pas précisément la jeunesse, bien qu'il parût encore très souple, descendit précipitamment de la fenêtre au moyen d'une échelle de soie, et fut reçu au pied de la muraille d'une façon fort respectueuse par quelqu'un qui l'attendait, enveloppé dans un manteau de couleur sombre. Tous deux se mirent en devoir de traverser un jardin ; puis, ayant franchi un mur d'enceinte par une brèche, ils se trouvèrent au bord de la mer où la conversation suivante s'engagea entr'eux :

— Que le diable t'emporte, La Roche, de venir m'arracher ainsi au plus doux tête-à-tête, quand la nuit commence à peine.

— Il est minuit et demi, monseigneur.

— Qu'importe !

— Un quart d'heure plus tard, vous pouviez être surpris par le mari.

— Le mari ! hein, plaît-il ? Ah ! ça, est-ce que cet animal-là se serait permis...

— Il s'est permis de revenir, monseigneur.

— Tu l'as vu ?

— Je l'ai vu.

— Quelle figure a-t-il ?

— Eh, mais... une figure... de mari.

— Mais encore ?

— C'est un grand maigre, avec des sourcils fort épais, une large moustache retroussée de chaque côté ; un nez, monseigneur je n'ai jamais vu un pareil nez.

— Lui as-tu parlé ?

— Je m'en suis bien donné de garde.

— Poltron !

— Ne valait-il pas mieux accourir ici pour vous prévenir ?

— C'est juste ; mais comment as-tu fait pour le devancer ?

— Rien de plus simple ; le seigneur Marini est arrivé à Smyrne il y a deux heures à peine, et il s'y est arrêté en annonçant l'intention de repartir ce soir même pour sa maison des champs ; tant il y a que, dans quelques minutes, il sera ici même. Mais je pense, monsei-

gneur. que dans quelques minutes vous serez hors d'atteinte...

— Comment cela ?

— Une felouque vous attend à une demi-lieue d'ici, toute prête à mettre à la voile. Le patron va envoyer une barque pour nous prendre ici même ; c'est convenu.

— Du tout, du tout, monsieur La Roche ; je n'entends point qu'il en soit ainsi ; s'il y a du danger pour la petite, je reste. Aussi bien, je ne serais pas fâché de voir la figure de ce mari, cela me divertira.

— Toujours le même, monseigneur. Eh ! bon Dieu ! croyez-vous que s'il s'agissait seulement du retour d'un fâcheux, amant ou mari, peu importe, j'eusse fait tout ce que j'ai fait ce soir ?

— Que se passe-t-il donc encore, La Roche ?

— Apprenez qu'il est arrivé des nouvelles de Constantinople.

— Eh bien ! sa hautesse est-elle en bonne santé ? Le sérail est-il toujours comme d'ordinaire ?

— Il s'agit bien de sa hautesse et du sérail ! Pendant que vous faites l'amour à Smyrne, vos créanciers cassent les vitres de votre palais à Constantinople.

— Que dis-tu, La Roche ? les marouflés auraient osé ?

— Ils ont osé porter plainte contre vous au grand-visir. Ils ont dit que, quand ils se présentaient au palais de l'ambassade pour réclamer le montant de leurs créances, vous leur donniez force coups de canne et jamais un sou vaillant.

— Je voudrais bien savoir ce que leur a répondu le visir.

— Le visir a répondu qu'il n'y pouvait rien, en votre qualité d'ambassadeur du plus puissant monarque de l'Europe. Là-dessus, vos créanciers ont résolu de se faire justice eux-mêmes. Quelques Turcs à qui vous avez soufflé leurs femmes se sont mis de la partie. Bref, on a tout brisé à l'extérieur, et peu s'en est fallu que le palais de l'ambassade de France ne fût réduit en cendres, car les enragés voulaient y mettre le feu.

— Oh ! ils me le paieront, les doubles et triples coquins. Mais quoi ! mes collègues, les ambassadeurs des autres puissances ne m'ont-ils pas défendu ?

— Ah ! bien oui ! ils ont dit que c'était votre faute, que vous aimiez trop le jeu. les femmes, la bonne chère, tous les plaisirs enfin, que vous les écrasiez tous par votre faste.

— Les misérables ! comme s'ils n'étaient pas les premiers à profiter de ce qu'ils me reprochent ! Ils mangent mes soupers, ils gagnent mon argent, et je leur cède mes esclaves à vil prix, quand j'en suis las, ce qui arrive assez souvent et assez vite... Oh ! La Roche ! La Roche ! tu as raison, partons vite, je veux aller me couper la gorge avec tous mes collègues à Constantinople, et bâtonner de ma main tous mes créanciers.

— Vous aurez fort à faire, monseigneur.

— Partons ! partons ! je sens déjà la main qui me démange.

— Ma foi, monseigneur, vous n'attendrez pas longtemps ; car, si je ne me trompe, voici venir là bas, au clair de lune, la barque qui doit nous conduire jusqu'à la felouque.

— En effet. il me semble qu'à travers le murmure des vagues, on distingue déjà le bruit cadencé des rames. Quelle belle nuit, La Roche, et quel beau pays ! Vois-tu comme la lune reflète voluptueusement ses rayons dans les eaux du golfe ? Entends-tu le chant du rossignol ? Sens tu le parfum des roses ? En vérité, il n'y a qu'une chose à faire ici, c'est l'amour.

Celui qui s'exprimait ainsi n'était autre que le comte de Ferriol, ambassadeur du roi de France, Louis XIV, auprès de la Sublime-Porte ; car le moment est venu de mettre le lecteur au courant des noms et qualités d'un personnage si leste, en dépit des années, pour descendre d'un balcon à l'aide d'une échelle de soie. Le comte avait alors 50 ans environ, mais il était encore plein de fougue et de verdeur, et il rappelait, sous plus d'un rapport, les vices brillans d'un de ses prédécesseurs dans les fonctions d'ambassadeur à Constantinople. le fameux comte de Bonneval, dont l'aventureuse existence n'a pas été l'une des moins curieuses du dix-septième siècle.

M. de Ferriol aimait beaucoup les femmes, et bien que d'un âge déjà plus que mûr, il obtenait des succès qu'on s'expliquera aisément par deux motifs ; une grande puissance de volonté pour triompher des obstacles et une prodigalité qui rappelait incessamment le mythe si connu de Jupiter transformé en pluie d'or. Joignez à cela l'assistance d'un valet de chambre émérite, son confident et son âme damnée, intriguant, machinant et veillant pour le service de son maître, à toute heure du jour et de la nuit, fourbe et rusé comme le plus fin renard, absolument dépourvu de sens moral. Nous avons nommé mons La Roche.

Un jour, à Constantinople, on avait raconté, en présence du comte de Ferriol, qu'un jeune gentilhomme italien, nommé Marini, était arrivé à Smyrne d'une façon assez mystérieuse, avec une jeune femme d'une ravissante beauté, et qu'après l'avoir installée dans une de ces demeures enchantées qui bordent le golfe, il était parti en voyage. C'était assez pour éveiller la convoitise de M. de Ferriol, qui, abandonnant aussitôt les affaires de l'ambassade aux soins d'un secrétaire, s'était rendu à Smyrne, accompagné de son valet de chambre de confiance, afin d'assiéger la place dont il avait pro-

jeté de s'emparer. Nous croyons devoir faire grâce à nos lecteurs des différentes phases d'un siège, semblable à tous les sièges de ce genre. Aussi bien, le dénoûment en est connu: la place, comme on l'a vu, venait de capituler, lorsqu'une malencontreuse fatalité détermina le retour du seigneur Marini par la porte et la fuite de son suppléant par la fenêtre.

Ce suppléant en était réduit, pour le quart d'heure, à s'extasier sur les charmes d'une belle nuit d'été, dans un pays qui, depuis lors, devait inspirer à un grand poète, à Byron, des strophes si pleines à la fois de pompe et de mélancolie, lorsqu'un bruit de pas retentit à peu de distance, et fut bientôt suivi d'un cri d'angoisse et de désespoir. Le comte de Ferriol et son valet de chambre tressaillirent et se dirigèrent instinctivement vers le côté de la plage où ce cri avait frappé leurs oreilles. Tout à coup un enfant, une petite fille de dix ans au plus, déboucha d'un massif de lauriers-roses et s'en vint, courant à perdre haleine, tomber aux pieds du comte, dont elle saisit en même temps les deux mains par une étreinte convulsive; puis d'une voix entrecoupée de sanglots, elle s'écria en langue grecque :

— Seigneur, seigneur, sauvez ma mère! seigneur, sauvez-moi!

Quelques secondes s'étaient à peine écoulées, que du même massif de lauriers-roses d'où la jeune fille avait pris sa course, on vit se précipiter plusieurs soldats armés jusqu'aux dents et guidés par un homme qu'à son costume et à ses traits même, l'on ne pouvait méconnaître pour un de ces misérables auxquels est confié le triste privilège de veiller en tout temps, en tout lieu, sur l'honneur de leurs maîtres. A la vue de cet homme, l'enfant se mit à pousser des cris déchirans et s'attacha avec épouvante au protecteur qu'elle venait de se donner. Aussi bien, l'eunuque approchait, et pâle, la menace à la bouche, il étendait déjà vers sa victime sa main redoutée.

Soit qu'il fût déterminé à accepter le rôle que la providence ou le hasard lui offrait, soit qu'il obéît simplement dans cette circonstance à un instinct de curiosité, M. de Ferriol écarta par un geste impérieux la main de l'eunuque, et lui adressant à son tour la parole en langue franque, alors comme aujourd'hui en grand usage dans toutes les échelles du Levant :

— Qui t'a fait si hardi, s'écria-t-il, que d'oser toucher à une personne qui est venue se placer sous ma protection ?

— Je ne vous connais pas, répondit l'eunuque, rendez-moi cette jeune fille qui est l'esclave de mon maître, le très illustre et très vénéré Soliman-Pacha, gouverneur de cette province.

— Quand ton maître serait le sultan en personne, apprends, drôle, que je ne lui rendrais pas cette enfant et tâche en même temps de ne pas oublier que tu parles au comte de Ferriol, ambassadeur du roi de France, de Louis XIV.

A ce nom vénéré et qui avait retenti alors jusqu'au fond des harems de l'Asie-Mineure, l'eunuque baissa la tête et recula instinctivement. Pendant ce temps-là, la jeune fille attachait sur son protecteur deux grands yeux noirs, noyés de larmes et dans lesquels l'espérance commençait à poindre à travers la terreur. Il y eut un silence, puis l'eunuque reprit d'un ton plein d'humilité :

— Seigneur, je respecte en votre personne le représentant d'un grand monarque, mais il faut que la justice de mon maître ait son cours et vous ne voudrez pas que moi et tous ceux qui m'accompagnent, nous encourions sa terrible colère, pour avoir méconnu ses volontés.

— Ces volontés, quelles sont-elles ?

— Seigneur, cette enfant qui a imploré votre appui est condamnée à mourir avec sa mère ; il faut que la sentence s'accomplisse.

— Condamnée à mourir ! elle ! cette enfant ! c'est impossible. Qu'a-t elle donc fait ?

— Seigneur, elle était criminelle avant de naître, car elle est le fruit du crime. Sa mère est une Circassienne, longtemps l'esclave favorite du très illustre Soliman-Pacha. Hier, notre maître a découvert que la Circassienne le trahissait depuis longues années pour un Grec de Smyrne. Le Grec a été égorgé. Quant à la Circassienne, elle doit être enfermée dans un sac avec sa fille, puis le sac étant cousu, sera jeté dans les eaux du golfe. Ainsi l'a ordonné le pacha. Laissez-moi donc exécuter son ordre.

Comme l'eunuque parlait ainsi, le comte de Ferriol aperçut en effet, à peu de distance, une femme, ou plutôt un fantôme, enveloppé de la tête aux pieds dans un long voile noir, et qui, muette, impassible et la tête baissée, semblait attendre, avec cette résignation particulière aux populations de l'Orient, l'exécution de l'arrêt cruel qui l'avait frappée. Deux esclaves étaient à ses côtés, et deux autres, un peu en avant, disposaient déjà le linceul funèbre où elle allait être ensevelie toute vivante avec son enfant.

Le comte de Ferriol frémit. Depuis qu'il résidait en Turquie, c'était la première fois qu'il se trouvait appelé à être le témoin d'un de ces spectacles d'autant plus terribles qu'ils sont toujours plus environnés de mystère, et que les victimes par leur âge, leur sexe, leur faiblesse même, sont plus dignes de toutes les sympathies. Cependant, si l'instinct d'une généreuse pitié, et ces sentimens chevaleresques, de tout temps apanage distinctif d'un gentilhomme en France, inspiraient à l'ambassadeur la pensée de s'opposer à l'exécution d'une sentence cruelle, il ne pouvait se dissimuler toutes les difficultés attachées à la réalisation d'une pareille pensée.

Il était seul, avec son valet de chambre, con-

tre une troupe nombreuse de soldats, d'eunuques et d'esclaves habitués à obéir aveuglément aux ordres de leur maître. En outre, il s'agissait d'un des plus puissans feudataires de la Sublime-Porte, contre les sentences duquel la volonté d'un ambassadeur ne pouvait en aucune façon prévaloir, alors surtout qu'il s'agissait de ce qu'il y a de plus sacré en pays musulman, les droits du maître sur l'esclave, de l'époux sur l'épouse infidèle. M. de Ferriol garda quelques instans le silence, pendant que toutes ces réflexions se présentaient à sa pensée, puis invita par un signe l'eunuque à le suivre; il fit quelques pas à l'écart, en tenant toujours par la main la jeune fille qui n'avait pas voulu se séparer de lui un seul instant.

— Ecoute, dit-il à cet homme, je ne te demande qu'une chose, c'est de suspendre pendant une heure l'exécution de l'ordre que tu as reçu. Je vais, pendant ce temps-là, trouver le pacha; mon nom, ma qualité me feront bien parvenir jusqu'à lui, et, s'il persiste à condamner la mère, du moins, j'en suis sûr, il fera grâce à l'enfant.

— Seigneur, le pacha est parti pour aller inspecter les frontières, il ne reviendra que dans un mois.

— Parti! parti! quelle fatalité! Eh bien! mais j'y songe: s'il est parti, s'il ne doit revenir que dans un mois, qui t'empêche d'attendre son retour? Je prends sur moi toute la responsabilité de cette affaire; je verrai le grand visir, je verrai le sultan.

— Seigneur, ce que vous me demandez est impossible. Je suis déjà coupable d'avoir tant tardé. Ainsi donc, rendez-moi cette enfant, et ne me mettez point dans la nécessité d'employer pour la reprendre l'assistance de ceux qui sont venus avec moi.

En même temps, l'eunuque étendit ses deux bras, s'apprêtant à frapper ses mains l'une contre l'autre pour appeler à son aide, et la jeune fille, qui n'avait pas perdu un mot du dialogue qui précède, éclata en sanglots.

M. de Ferriol tressaillit; car, à travers ses mauvais penchans, ses habitudes libertines, perçaient quelquefois la générosité native, l'ardeur chevaleresque et spontanée d'un gentilhomme issu d'une des plus illustres familles du royaume; tant est vrai cet adage qui, à lui seul, justifierait les préjugés attachés à la naissance: *Noblesse oblige*: et alors M. de Ferriol retrouvait, pour le bien comme pour le mal, pour le dévoûment comme pour la corruption, cette volonté de fer, cette persévérance à la fois souple et tranchante comme l'acier qui le faisaient inévitablement arriver à son but, alors même qu'il eût dû en être immédiatement précipité.

M. de Ferriol saisit vivement son interlocuteur par le bras.

— Arrête, misérable! s'écria-t-il, cette enfant est venue à moi et a imploré ma protection; il ne sera pas dit qu'elle se sera adressée en vain dans cette circonstance au comte de Ferriol, à l'ambassadeur du roi de France. Je ne veux pas qu'elle meure, entends-tu bien? Choisis donc à l'instant entre les deux partis que j'ai à te proposer. Fixe toi-même le prix de la rançon de cette victime. Je te l'achète, et, si élevé que puisse être ce prix, il te sera payé fidèlement: j'engage ici ma foi de gentilhomme. Mais si tu refuses, j'engage aussi ma foi qu'à l'instant même je te fais sauter la cervelle.

Et pour appuyer sa déclaration d'une preuve évidente et palpable, le comte tira des poches de sa veste un pistolet qu'il arma. Tremblant, à demi mort de frayeur, l'eunuque sentit ses genoux fléchir, et d'une voix à peine articulée, il balbutia:

— Seigneur, vous voulez donc que je meure dans un mois, au retour du pacha?

— C'est ton affaire.

— Eh bien! donnez-moi vingt-mille livres de France.

— C'est beaucoup... pour une enfant. Il n'importe, tu as ma parole et tu peux te présenter à Constantinople au palais de l'ambassade, quand bon te semblera.

Un cri, dont nulle parole humaine ne saurait rendre l'expression, s'échappa de la poitrine de la jeune fille qui, abandonnant aussitôt la main de son généreux bienfaiteur, courut se jeter dans les bras de sa mère. La malheureuse créature qui jusqu'alors, comme on l'a vu, avait gardé un sombre silence et une immobilité presque sépulcrale, écarta vivement les plis du long voile noir dont elle était enveloppée, et, se laissant tomber à genoux, elle couvrit son enfant de baisers et de larmes; puis se tournant vers M. de Ferriol, qui était revenu avec l'eunuque après avoir accompli son marché:

— Seigneur, lui dit-elle avec un accent déchirant, soyez béni dans votre présent et dans votre avenir, vous qui avez sauvé ma pauvre enfant de cette cruelle mort. Seigneur, ma fille vous appartient maintenant, c'est votre esclave. Qu'elle soit votre bien, votre plaisir, votre orgueil bientôt; votre consolation et votre soutien plus tard. Que la malédiction de sa mère la poursuive, si jamais elle oubliait un moment que toutes ses pensées doivent être pour vous seul, et que pour vous seul elle doit vivre et mourir.

Après avoir ainsi parlé, la Circassienne donna à sa fille un dernier baiser, un baiser où elle avait mis toute son âme, un dernier baiser de mère, et elle se remit aux mains des exécuteurs. Ceux-ci l'enfouirent rapidement dans le sac funèbre, qui devait contenir d'abord deux créatures humaines, et où ils avaient jeté d'avance une lourde pierre. Pourtant, quand ce fatal linceul fut près de se fermer sur la tête de la malheureuse mère, elle se redressa vivement pour contempler encore une fois son enfant qui pleurait

à chaudes larmes dans les bras du comte de Ferriol.

Quelques instans après, on entendit retentir le bruit d'une masse pesante qui disparut sous les eaux argentées du golfe de Smyrne.

— Rien ne nous retient plus, monseigneur, dit La Roche ; la barque nous attend, partons.

— Partons, répéta le comte en soupirant. Voici une nuit dont je me souviendrai longtemps.

— Et qui, si j'ai bien entendu, va vous coûter un peu cher, monseigneur.

— Qu'importe, La Roche ! J'ai fait ce que je devais faire ; et puis regarde cette petite : elle promet d'être charmante.

— En effet, monseigneur, et vous connaissez le proverbe : Un bienfait n'est jamais perdu.

Le comte ne répondit pas.

En arrivant à Constantinople, où il trouva le palais de l'ambassade dans un désarroi complet, ainsi que le lui avait annoncé son valet de chambre de confiance, le premier soin de M. de Ferriol fut de demander le trésorier de l'ambassade.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai contracté une dette de vingt mille livres, il faut qu'elle soit acquittée sur le-champ. Ce soin vous regarde.

— Monseigneur, répondit timidement le trésorier, votre Excellence n'ignore pas que les coffres sont entièrement vides, et qu'il y a même beaucoup de dettes à payer.

— Je le sais ; mais enfin il me faut vingt mille livres ; et, si vous ne les avez pas, il y a lieu de les emprunter.

— Hélas ! monseigneur, je doute fort qu'il se trouve à Constantinople une personne qui veuille faire crédit à votre Excellence.

— Qu'est-ce à dire, monsieur ? Je vous trouve bien hardi d'oser me tenir un pareil langage. Je vous répète qu'il me faut vingt mille livres, et que c'est à vous, en votre qualité de trésorier de l'ambassade, de me les procurer.

L'infortuné trésorier se retirait en gémissant, lorsqu'on vint annoncer l'arrivée d'un courrier de France.

— A la bonne heure ! dit le comte ; je gage qu'il apporte de l'argent. Qu'il soit le bienvenu !

M. de Ferriol ne s'était pas trompé dans sa prévision. Le courrier était, en effet, porteur de quelques fonds, en même temps que d'une dépêche de M. de Torcy, ministre secrétaire-d'état des affaires étrangères. Cette dépêche annonçait à l'ambassadeur que le roi était fort mécontent de sa conduite, et qu'il se verrait forcé, s'il n'en changeait promptement, de lui retirer son ambassade. En même temps, et pour apaiser la Sublime Porte, qui avait jugé devoir faire quelques représentations sur les griefs de tout genre qu'assumait incessamment sur sa tête M. l'ambassadeur de France, il était enjoint à M. de Ferriol, de faire acheter, avec 30,000 livres qu'on lui envoyait, un caftan, le plus riche qu'on pût trouver à Constantinople, et de l'offrir au grand-visir.

— Par la sambleu ! s'écria le comte, après avoir lu la dépêche de M. de Torcy, le grand-visir se passera de caftan, et je garde les 30,000 livres, 20,000 pour l'eunuque et 10,000 pour le pharaon.

Ce qui fut dit fut fait ; mais deux mois ne s'étaient pas écoulés qu'un nouveau courrier, porteur de dépêches de M. de Torcy, arrivait à Constantinople. Cette fois, le message ne se bornait plus à une réprimande. Il était ordonné à M. de Ferriol de remettre ses pouvoirs entre les mains du successeur qui lui était désigné, et de ne pas reparaître à la cour, ni même en France, sans une autorisation expresse du roi.

Le soir même de cette disgrâce, un étranger se présenta au palais de l'ambassade et demanda à parler en particulier au comte de Ferriol. Cet étranger n'était autre que le seigneur Marini, celui-là même qui, ainsi qu'on l'a vu, était revenu à Smyrne d'une façon si malencontreuse pour le comte, et l'avait mis dans la nécessité de déguerpir par la fenêtre de sa belle.

Le seigneur Marini fut introduit.

— *Monsu* le comte, dit-il en s'avançant d'un air assez obséquieux et le sourire sur les lèvres, ce que j'ai appris est-il bien vrai ? Votre excellence est disgraciée ?

— Je comprends, murmura mentalement Ferriol ; cet homme n'a pas osé me provoquer tant que j'étais ambassadeur, et maintenant ses scrupules ont cessé. Pardieu ! il fallait qu'il me connût bien peu.

— Oui, monsieur, l'on vous a dit vrai, je suis disgracié et tout à vos ordres, maintenant comme auparavant.

— A mes ordres ! Ah ! de grâce, *monsu* le comte, c'est moi qui suis aux vôtres.

— Comme il vous plaira, et finissons-en bien vite.

— Vous me faites trop d'honneur.

— Je vous fais... c'est à dire que je vous ai fait... l'honneur dont vous parlez... Cela vous a déplu et vous venez...

— En aucune façon.

— Oh ! pour le coup, voilà qui est fort ! Ainsi vous ne venez pas pour me demander raison ?

— Pardon, *monsu* le comte, mais je ne comprends pas du tout.

— Au fait, monsieur, que voulez-vous de moi ?

— Je veux vous présenter mes devoirs, *monsu* le comte.

— Après ?

— Après, je veux vous demander, pardon si elle est un peu indiscrète ma question, je veux vous demander si vous comptez vous fixer à Constantinople ?

— Ah ça, murmura Ferriol, est-ce qu'il voudrait, par hasard, m'offrir un gîte chez sa femme ? Voilà un plaisant original ! Monsieur, reprit l'ex-ambassadeur, s'il vous faut parler franc, je n'en sais rien encore ; mais, que vous importe ?

— Oh ! il m'importe beaucoup, *monsu* le comte ; c'est que pour le cas où vous seriez encore incertain sur le choix de votre résidence future, je suis chargé de vous offrir un logement.

— Nous y voilà !... Oh ! la comique aventure ! Et où donc, monsieur, ce logement ? Dans cette ville ?

— Non pas, *monsu* le comte ; un peu plus loin.

— Que disais-je ?... à Smyrne, peut-être, ou dans les environs... sur la côte...

— Oh ! *monsu* le comte, encore un peu plus loin.

— Je n'y suis plus ; mais, où donc, enfin ?

— Dans le palais de S. M. l'empereur d'Autriche.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? J'ai peine à concevoir à quel titre l'empereur, dont je ne suis point le sujet...

— Il est vrai, *monsu* le comte, aussi c'est un de vos compatriotes dont je suis auprès de vous le mandataire en cette circonstance. Je vous vous parle au nom de son altesse le prince Eugène de Savoie, généralissime des armées de l'empereur.

— Le fils de la comtesse de Soissons ! un traître qui porte les armes contre son roi et son pays !

— Et mais, *monsu* le comte, n'est-ce pas ce roi qui vous a disgracié ? N'êtes vous point ruiné ?

— C'est possible, monsieur, mais si j'ai cessé d'être ambassadeur, je n'ai point cessé d'être Français. Retirez-vous.

— Comme il vous plaira, *monsu* le comte, mais j'espère être plus heureux une autre fois.

En parlant ainsi, le seigneur Marini s'inclina profondément et sortit comme il était entré, le sourire sur les lèvres.

— Disgracié et ruiné ! c'est vrai, dit Ferriol en voyant sortir son étrange visiteur.

— Disgracié et ruiné ! répéta une voix auprès de lui.

— Ah ! c'est toi, La Roche, reprit le comte en apercevant son valet de chambre qui venait d'entrer ; je t'avertis que je n'aime pas les échos quand ils n'ont que de pareils mots à répéter.

— A qui la faute, monseigneur ?

— Eh ! mais à tout le monde, aux femmes d'abord. Pourquoi sont-elles belles ?

— Aux femmes ! allons donc, monseigneur, soyez plus sincère, à un enfant.

— Un enfant ! Que veux-tu dire ?

— Oui, monseigneur, à un enfant, à cette petite esclave que vous avez eu la folie d'acheter vingt mille livres et qui a été la cause de votre perte ; car si vous n'aviez pas eu cette somme à payer, le grand visir aurait eu son caftan et vous seriez encore ambassadeur. Maintenant, vous voilà bien avancé avec votre petite esclave ! Je gage que si vous vouliez vous en défaire vous n'en trouveriez pas cent pistoles.

— Aussi je ne m'en défera point.

— Vous avez tort, monseigneur. Qu'en ferez-vous alors ?

— Ecoute, La Roche, tu n'es pas exilé, toi, n'étant pas ambassadeur. Tu vas partir pour la France, tu emmèneras avec toi cette petite, et tu la remettras entre les mains de ma belle-sœur, Mme la marquise de Ferriol.

— Un beau cadeau que Votre Excellence fait à Mme la marquise.

— Qui sait, La Roche ? ne m'as-tu pas dit toi-même qu'un bienfait n'était jamais perdu ?

— Certainement, monseigneur, car un bienfait devient toujours une charge.

— Allons, trêve de discours ! tu m'as entendu. Demain tu dois être en route.

— A la bonne heure ! Mais vous, monseigneur, qu'allez-vous devenir en Turquie ?

— Pardieu ! c'est ce qui m'inquiète le moins. Je fumerai, je jouerai, je... En voilà plus [illegible] n'en faut pour occuper ma vie. Et puis, La [illegible]che, le roi et Mme de Maintenon sont [illegible] vieux, bien cacochymes, à ce qu'on prétend. Ce règne-là ne saurait durer longtemps, et tout nouveau gouvernement a pour amis naturels les ennemis de l'ancien. Crois-moi, je n'en suis pas encore à ma [illegible]ambassade.

— Que Dieu v[illegible] monseigneur.

— Amen ! Va [illegible]s et reviens-moi vite, car tu m'[illegible]aire et je t'aime, La Roche, tu as tant de vices !...

Cinq semaines après cet entretien, par une fort vilaine soirée d'automne de l'année 1712, une chaise de poste s'arrêta dans le paisible quartier du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine, devant la porte d'un de ces hôtels séculaires qu'on ne retrouve plus guère que dans cette partie de la capitale, et qui présentent encore aujourd'hui dans leur solidité vénérable, toute la puissance de l'indestructibilité et toute la majesté de la ruine. Aux claquemens de fouet du postillon, la porte massive de l'hôtel roula sur ses gonds et livra passage au véhicule, dont la fange des chemins avait couvert les panneaux et les roues d'épaisses et capricieuses arabesques, indices d'une longue route. Alors on vit descendre de la chaise un valet déjà sur le retour. A peine ce valet eut-il mis pied à terre que ses deux bras couverts d'une riche livrée, sortirent de son manteau de voyage et s'étendirent vers la voiture. Une petite fille, vêtue d'un costume oriental, s'y élança, et tous deux entrèrent dans l'hôtel, où ils furent reçus par la marquise douairière de Ferriol. Ce valet était La Roche ; cette jeune fille était Aïssé, la Circassienne.

Fin du Prologue.

PREMIERE PARTIE.

I.

UNE RÉPRESENTATION EXTRAORDINAIRE À L'OPÉRA.

Voici le spectacle qu'offrait, en 1715 rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais, une de ces chambres à hauts plafonds, à lambris rehaussés d'or, dont les dimensions, aujourd'hui hors d'usage, semblent calculées pour des familles de géans, et où un architecte pourrait aisément, de nos jours, construire la moitié d'une maison.

Sous l'abri d'un paravent de velours fané, deux femmes étaient assises devant une large fenêtre à petits carreaux, dont les vitres vertes laissaient apercevoir un jardin à figures géométriques, encadré de buis et de petits ifs taillés en spirales, avec un couvert de tilleuls et une charmille en perspective, dans le goût du célèbre Lenôtre. De ces deux femmes, l'une grande, maigre, sèche et raide, se tenait comme perchée sur son fauteuil; l'autre, de taille moyenne, mais onduleuse et voluptueusement cambrée, était posée, plutôt encore qu'assise, sur un pliant, et tenait dans ses mains, — de petites mains blanches, délicates et effilées, — un livre dont elle paraissait faire la lecture à haute voix à sa compagne.

La première de ces deux femmes, dont une épaisse couche de rouge ne dissimulait pas entièrement les rides, accusait au moins soixante ans d'âge; son maintien froid et sévère, sa robe de soie puce et les grandes barbes de dentelle noire sous l'ombre desquelles son visage anguleux se détachait, lui prêtaient une vague ressemblance avec ce portrait de Mme de Maintenon que chacun a pu voir dans les galeries du palais de Versailles, avant d'entrer dans le salon de la Paix.

L'autre femme, blanche, rose et toute charmante, annonçait à peine quinze ans. Elle était vêtue avec une grande simplicité, et ses cheveux bouclés et coiffés, comme on les voit dans le portrait de la duchesse de Bourgogne, par le peintre Rigaut, dessinaient autour de son front éclatant de blancheur une gracieuse auréole.

La plus âgée de ces deux femmes était la marquise de Ferriol, veuve d'un président au parlement de Metz, et sœur de l'ex-ambassadeur de Louis XIV à Constantinople; la plus jeune était Aïssé, la Circassienne.

Comme on le voit, un grand changement s'était opéré dans les traits de cette dernière, depuis le jour où, belle seulement de ses grâces enfantines, elle était venue se jeter, en pleurant, aux pieds de M. de Ferriol, sur les bords du golfe de Smyrne. C'est que cinq années s'étaient écoulées depuis lors, cinq années durant lesquelles sa riche organisation s'était merveilleusement développée et avait réalisé toutes les promesses qu'avait fait concevoir son enfance.

Ce n'étaient pas seulement ses grands yeux noirs fendus en amande, ses sourcils pleins de finesse, ses dents dont la blancheur rappelait si bien les perles du pays où elle était née, sa taille svelte et flexible et l'ovale si pur de son visage, qui étaient dignes en elle d'attirer l'attention. A ces dons précieux de la nature, elle en joignait d'autres dont elle était redevable à son séjour en France.

Une instruction solide, des talens agréables avaient développé son esprit, en même temps que toutes les merveilles de la civilisation européenne frappaient et exaltaient son imagination. En effet, les idées nouvelles qui se révélaient incessamment à la jeune étrangère dans le monde inconnu où elle était entrée depuis cinq ans, n'avaient point affaibli la vivacité native de ses sensations. C'était l'intelligence d'une Européenne qui s'ouvrait sous un front charmant; mais c'était toujours le cœur d'une fille de l'Orient qui palpitait dans son sein.

Le petit nombre d'amis restés fidèles à la marquise de Ferriol, depuis la chûte de son beau-frère, dont l'exil durait toujours, s'était attaché à sa pupille et ne savait ce qu'il devait le plus admirer en elle de sa beauté, de sa candeur ou de ses talens. Mais c'était dans une étroite sphère que rayonnait ce jeune astre.

En effet, la majeure partie de la fortune de Mme de Ferriol s'était trouvée engloutie dans le naufrage de son beau frère. Il avait fallu dès lors introduire de grandes réformes dans le train de la maison, se condamner à une existence de plus en plus retirée, et malgré ces réformes, comme aussi malgré son empire sur elle-même, la maîtresse de cette maison déchue avait peine à dissimuler ses cruelles inquiétudes sur un avenir de détresse chaque jour plus rapproché.

Longtemps, on avait espéré dans l'assistance de Mme de Maintenon, et c'est ce qui explique pourquoi l'on respirait dans l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine comme un parfum d'ascétisme et de sacristie; mais soit que la concurrence fût grande sous ce rapport auprès de la favorite, soit par tout autre motif, Mme de Maintenon avait toujours éludé les requêtes qui lui avaient été adressées pour venir en aide à M. de Ferriol et obtenir du roi le rappel

d'exil et la rentrée en grâce de l'ex-ambassadeur. Dans cette extrémité que faire? quel parti prendre? Telle était l'incessante question que s'adressait mentalement la marquise de Ferriol, tout en paraissant à l'extérieur préoccupée uniquement de pieuses pratiques; telle était la pensée qu'elle ne pouvait bannir même en écoutant un magnifique sermon sur la vanité des grandeurs humaines, dont Aïssé lui faisait la lecture à haute voix.

Cette lecture durait depuis près d'une heure, et la jeune fille avait bien de la peine à réprimer quelques baillemens plus ou moins involontaires, lorsqu'entra, sans se faire annoncer et comme un habitué de la maison, un personnage assez singulier.

C'était un homme maigre, jaune, à visage de femme; son costume était à peu près celui d'un ecclésiastique; mais son ton, ses manières, décelaient un membre de cette classe métisse qui ne craignait pas d'afficher, en dépit du caractère sacré dont elle était revêtue, les ambitions profanes, les habitudes mondaines et les faciles plaisirs de l'état séculier. Dans les devoirs de leur profession, ils ne voyaient que des droits à la fortune; leur vœu de chasteté était pour eux tout simplement une dispense de fidélité et de mariage. En un mot, le personnage dont nous parlons était un *abbé*, dans toute l'acception qu'avait reçue cette dénomination au dix huitième siècle, c'est à dire la honteuse parodie du prêtre, la personnification d'une apostasie orthodoxe qui attrista si longtemps à la fois le monde où elle se répandait et l'Eglise qu'elle avait désertée.

Le nouveau venu, après avoir baisé la main des deux femmes, en accompagnant cette familiarité d'un regard tel que la plus jeune ne put s'empêcher de baisser les yeux, se laissa tomber en s'éventant dans un fauteuil et se mit à fredonner un air d'opéra.

— Eh bien! l'abbé, s'écria la marquise, quelle nouvelle? avez-vous vu M. de Torcy, et pouvons-nous enfin avoir quelque espoir?

— Je quitte à l'instant le ministre, répondit l'abbé d'un ton de petit maître: il n'y faut plus penser. Le roi est inexorable, et le cher beau-frère ne sera point encore replacé cette fois.

A ces paroles, prononcées avec une légèreté si cruelle, une larme roula dans les beaux yeux noirs d'Aïssé. Quant à la marquise, elle poussa un profond soupir et murmura d'un ton plein de componction:

— J'avais pourtant espéré qu'une neuvaine que j'ai fait faire à Aïssé fléchirait la colère royale.

— Il n'y a pas de neuvaine qui tienne en pareil cas, reprit l'abbé en haussant les épaules. Aussi, il faut en convenir, ce pauvre Ferriol n'a jamais eu le sens commun. Il aurait dû savoir qu'il ne s'agit point pour un ambassadeur qui veut rester en crédit, de bien représenter la France, mais de reproduire parfaitement ses maîtres. Sous une cour bigote, on n'est pas libertin aux frais du gouvernement, que diable!... on est plus adroit que cela, et pour comble de malheur, dans des circonstances où les bonnes actions rapportent, Ferriol s'arrange de façon à ce qu'elles lui coûtent. Payer une petite esclave vingt mille livres, c'est pousser la bienfaisance jusqu'à la dissipation. Je sais bien que notre cher comte a donné tant d'ames à Satan, qu'il se devait d'en racheter une des mains des infidèles; mais il faut tout faire à juste prix, même la charité, et si la vertu coûte aussi cher que le plaisir, il n'y a plus moyen de s'en retirer.

A ces paroles, que l'abbé, accompagna d'un éclat de rire, la marquise de Ferriol ne répondit qu'en se signant.

— Il est vrai, dit-elle, que mon frère n'a point agi très prudemment, en payant une somme aussi forte une jeune fille dont l'éducation reste encore à notre charge au moment où notre fortune nous échappe; mais que la sainte volonté de Dieu soit faite, j'espère qu'il me sera tenu compte de ce sacrifice dans le ciel...

— Y compris la paroisse, murmura l'abbé, qui n'était pas dupe de la comédie religieuse que jouait, sans le moindre entr'acte, Mme de Ferriol.

A ce moment, l'infortunée créature qui se trouvait ainsi involontairement le témoin et l'objet de la conversation qui précéde, sans qu'aucun des deux interlocuteurs eût paru même s'en apercevoir, ne put résister davantage aux douloureuses impressions que cette conversation avait fait naître dans son âme, et elle se mit à fondre en larmes; puis, tout à coup, s'agenouillant devant la marquise:

— Madame, balbutia-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, pardonnez-moi si, jusqu'à ce jour, j'ai joui de vos bienfaits et de l'éducation que vous m'avez fait donner, sans m'inquiéter d'autre chose que de vous en témoigner toute ma reconnaissance. Aujourd'hui, je le sens, j'ai d'autres devoirs à remplir. Je reconnais, bien tard, il est vrai, que je suis ici pour vous une charge... oh! rien qu'une charge. Permettez, madame, que je retourne auprès de M. le comte de Ferriol. Ma place est auprès de lui puisqu'il m'a achetée. Puisqu'il est en exil, je ne dois pas être ici, moi. Il est proscrit, malheureux, souffrant peut-être... Eh bien, je l'entourerai de mes soins, je veillerai auprès de lui, je le servirai... Oh! madame, madame, laissez-moi partir et soyez bénie pour tout ce que vous avez fait pour moi.

La marquise et l'abbé se regardèrent avec stupéfaction et non pas peut-être sans un peu d'attendrissement. Il y avait dans la voix de la Circassienne un accent si doux et si pénétrant, ses beaux yeux noirs, ses lèvres tremblantes avaient tant d'éloquence! Jamais jusqu'à ce

moment sa beauté ne s'était révélée sous un aspect aussi triomphant. L'abbé surtout en parut frappé, et tendant lui-même la main à la jeune fille qu'il releva presque de vive force :

— C'est à moi, s'écria-t-il, à vous demander pardon, ma chère demoiselle, et en vérité, je suis presque tenté de me jeter à vos genoux, car c'est moi qui étourdiment ai engagé cette conversation dont vous avez été peinée, je le vois, mais qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre, entendez-vous? Mme de Ferriol vous le dira comme moi, n'est-ce pas ma chère marquise? Tout n'est pas désespéré, allez! M. de Ferriol rentrera en grâce tôt ou tard, je vous le promets, surtout si vous voulez-vous faire son avocat! Peste! avec d'aussi beaux yeux que les vôtres je voudrais bien voir qu'on perdît une cause!...

— En effet, murmura la marquise, je suis fâchée que mes paroles...

— Allons! interrompit l'abbé, n'en parlons plus, c'est moi qui suis seul coupable de tout; c'est à moi de tout réparer, et j'en ai heureusement aujourd'hui le moyen, car j'ai passé la matinée au Palais-Royal. Monseigneur le duc d'Orléans est un peu indisposé, il ne pourra se rendre ce soir à la représentation extraordinaire qu'on donne à l'Opéra, et il m'a offert sa loge; je la mets à votre disposition, marquise. Votre charmante pupille ne connaît pas encore notre premier spectacle, et je suis curieux de voir l'impression que produira sur elle la vue de toutes ses pompes.

— Y songez-vous, l'abbé? repartit Mme de Ferriol, nous à l'Opéra! Que dira notre directeur?

— S'il y a péché, je le prends sur moi... Allons! c'est chose convenue.

La marquise fit bien encore quelques objections, mais elles furent victorieusement combattues par l'abbé qui se retira en chantonnant, et non sans avoir jeté sur la Circassienne un dernier regard qui la couvrit de rougeur.

Peut être ce sentiment de pudeur et cet effroi instinctif paraîtront-ils plus explicables, quand on saura que le personnage dont il s'agit n'était autre que l'abbé Dubois, ex-précepteur de M. le duc de Chartres et devenu son secrétaire des commandemens, depuis que monseigneur était duc d'Orléans.

Bien que éloigné encore, en 1715, du degré de luxe intelligent où il est arrivé aujourd'hui, l'Opéra n'en était pas moins alors déjà l'un des plus brillans et des plus curieux produits des arts et des splendeurs de l'époque.

Ce soir-là, on devait représenter *Armide*, une des œuvres les plus heureuses dues à l'association de Lulli et de Quinault. Marie Antier, la Lyonnaise, qui avait débuté quelque temps auparavant avec un succès dont seule elle ne s'était pas montrée satisfaite, rentrait au théâtre après une absence dont elle avait profité pour prendre les leçons de la célèbre Marthe Le Rochois. Cette fois, Marie Antier remplissait le rôle de la gloire dans le prologue d'*Armide*, rôle dont sa grande beauté lui assurait la possession. Marie Antier avait été engagée spécialement pour les rôles dits à *baguette*.

C'était l'époque où Louis XIV, après avoir vu passer à l'ennemi la victoire, qu'il avait si longtemps fatiguée, expiait déjà son ambition par des revers, et ses conquêtes par l'invasion étrangère. Hochstedt, Turin, Ramillies, Malplaquet, avaient tellement affaibli la France, qui s'essaynit déjà à lutter contre l'Europe entière, que le vieux roi, après avoir envoyé à Villars l'ordre de risquer, sur le champ de bataille de Denain, le dernier enjeu du royaume, disait au duc d'Harcourt que si ce vaillant maréchal succombait, il monterait lui même à cheval, volontaire de soixante-quatorze ans, rassemblerait sa brave noblesse, et irait s'ensevelir avec elle sous les ruines de la monarchie.

Le sort avait épargné heureusement au vieux lion la honte de mourir ainsi sous les épieux ennemis. Villars avait sauvé la France en forçant victorieusement ces retranchemens, que les impériaux appelaient dejà le grand chemin de Paris.

C'était en quelque sorte en souvenir de cette mémorable journée, qui avait répandu l'allégresse dans tout le royaume, qu'avait lieu la représentation à laquelle assistait la jeune Aïssé. Le bruit courait que Villars et les principaux officiers, qui avaient conquis sous ses ordres une paix glorieuse, devaient faire partie des spectateurs, parmi lesquels des places leur avaient été réservées.

La foule encombrait la salle de l'Opéra, et Aïssé ne pouvait se lasser de contempler cet immense amphithéâtre de lumières et de parures. L'attention publique se fixa un moment sur la jeune étrangère, dont la singulière aventure commençait déjà à faire bruit à la ville, et dont la beauté naissante achevait de justifier les titres à l'intérêt général; mais bientôt tous les regards se reportèrent sur les glorieux et véritables héros de la fête.

Des loges, du parterre, on voyait et l'on nommait avec sympathie plusieurs braves officiers assis aux places d'honneur, sur les banquettes disposées de chaque côté de l'avant-scène; mais on cherchait vainement parmi eux le vainqueur qui avait apporté à Louis XIV «un rameau d'olivier pour en couronner tous ses lauriers.»

Bientôt aux préludes succédèrent les premiers accords de l'ouverture. La toile se leva, laissant voir aux yeux éblouis d'Aïssé des rochers, un ciel, des montagnes, renfermés avec elle dans l'enceinte du cirque resplendissant.

Mari Antier parut revêtue d'un de ces costumes prétentieux qui parodiaient alors magni-

fiquement les antiques époques dont ils cherchaient à reproduire l'expression. De vifs applaudissemens accueillirent l'actrice favorite, retrouvée par le public, et celle-ci se mit en devoir de réciter les vers qui commencent le prologue de Quinault :

Tout doit céder, dans l'univers,
A l'auguste héros que j'aime.
L'effort des ennemis, les glaces des hivers,
Les rochers, les fleuves, les mers,
Rien n'arrête l'ardeur de sa valeur extrême.

A peine avait-elle prononcé ces paroles, que détachant sa couronne d'or, elle s'avança vers les gradins où Villars, profitant du lever du rideau et de l'apparition de l'actrice, venait de se glisser furtivement parmi ses frères d'armes. En vain avait-il dissimulé sa taille imposante en se courbant à demi, l'œil de Marie Antier l'avait aperçu, et s'agenouillant devant lui, elle lui tendit son diadême, en s'écriant : A Villars !

Dans la voix émue de Marie Antier il n'y avait alors rien de la comédienne, ce n'était plus qu'une Française qui faisait entendre un cri de reconnaissance et de joie nationales. Il est impossible de décrire l'enthousiasme qui succéda dans la salle à cet élan de l'artiste; une acclamation immense, unanime, répétée pendant plusieurs minutes sembla ressusciter les cris de victoire de Denain, et l'on eût dit qu'au lieu de rochers, de bois et de forêts en peinture, s'ouvraient sur la scène élargie les champs glorieux de la Flandre française ; mais à ce bruyant transport de fierté et d'allégresse succéda bientôt un murmure d'intérêt et de compassion.

A côté de Villars qui s'inclinait modestement devant les acclamations de la salle, apparut un jeune homme de la physionomie la plus intéressante qu'il soit possible d'imaginer, mais d'une pâleur mortelle. Une large cicatrice sillonnait son front plein de noblesse et de dignité ; l'un de ses bras était en écharpe, l'autre pouvait à peine, en s'étayant d'une longue canne, soutenir un corps brisé. C'était le jeune chevalier d'Aydie.

Le jour de la bataille de Denain, porteur d'un ordre du maréchal de Villars, il s'était aventuré seul dans les positions des ennemis, et, surpris par eux, il était tombé sous leurs coups.

Laissé pour mort sur le champ de bataille, la victoire seule l'en avait retiré ; on l'avait vu revivre sans qu'on pût y croire, à l'examen de tant de blessures, et à l'heure même où le brave jeune homme se traînait dans l'enceinte de l'Opéra à la place qui lui avait été réservée, il était douteux encore qu'il survécût longtemps à son dévoûment héroïque.

D'Aydie semblait représenter le deuil à côté de la gloire, revers sanglant d'une médaille éblouissante, et à la vue de cette pâle figure, on ne pouvait s'empêcher de songer aux veuves et aux orphelins qui pleuraient peut-être non loin de la joyeuse enceinte. Le spectacle des fatales nécessités attachées aux victoires humaines en fit oublier un instant le passager éclat. Mais parmi les yeux qui se mouillèrent, parmi les cœurs qui battirent à la vue de la courageuse victime, il y eut deux yeux dont les pleurs furent brûlans ; il fut un cœur où s'imprima pour jamais cette touchante image. C'était Aïssé qui venait de recevoir cette ineffable impression. Aïssé enfant encore, mais que le soleil de l'Asie avait déjà mûrie pour les passions.

II.

LA MAÎTRESSE DU RÉGENT.

C'était le 1er septembre 1715, peu de temps après la représentation d'*Armide* à l'Opéra ; il y avait cercle dans le salon de la marquise de Ferriol. A la maigre lueur que laissaient pénétrer les volets à demi-fermés, pour éviter la grande chaleur, on voyait se profiler un conciliabule de silhouettes renfrognées, toutes plus ou moins voûtées, toutes plus ou moins caduques, et dont les costumes sombres et sévères semblaient choisis à dessein pour exagérer l'austérité de mise que Mme de Maintenon était parvenue à substituer au luxe élégant qui avait si longtemps caractérisé la cour de Louis XIV.

Cependant, au milieu de tous ces visages jaunes et ridés, au milieu de tous ces nez à lunettes, on pouvait voir se détacher dans un coin du salon, comme un beau lys épanoui au milieu d'une touffe d'orties, le frais et charmant visage de la jeune Aïssé.

Penchée sur un ouvrage de tapisserie, elle semblait complètement étrangère aux conversations qui s'entre-croisaient en tous sens autour d'elle, probablement quelque commentaire dévot sur la bulle *unigenitus*, ou des réflexions de monseigneur Godet; car la ville s'était mise sous ce rapport à l'unisson de la cour, en attendant qu'un nouveau règne (le roi était malade, et, disait-on, même à l'extrémité) déterminât une réaction complète et inévitable.

Tout à coup un pas précipité se fit entendre dans l'antichambre, et l'abbé Dubois, ouvrant doucement la porte du salon sans se faire annoncer, parut tout poudreux.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc, monsieur l'abbé, dit Mme de Ferriol, et quelle nouvelle vous amène si précipitamment ?

— Une bien grave, madame, répondit l'abbé, le roi est mort ce matin, à huit heures.

Une émotion indicible succéda dans l'assemblée à cette annonce, dont les derniers avis venus de Versailles devaient pourtant avoir diminué l'imprévu, et à peine Dubois eut-il terminé d'une voix presqu'attendrie le récit de ces

dernières heures où Louis XIV s'était retrouvé grand par le repentir, après tant de faiblesses et de malheurs, que chacun, demandant son carrosse ou sa chaise, s'empressa de quitter la maison de Mme de Ferriol. On savait la lutte engagée entre Mgr le duc d'Orléans et les bâtards du feu roi, pour la possession de la régence, peut-être même de la royauté, et outre les craintes de la guerre civile, qui déjà préoccupaient tous les esprits on voulait, dans l'incertitude des évènemens, éviter de se prononcer sur cette question devant l'abbé Dubois, dont on connaissait la position auprès de Mgr le duc d'Orléans.

Dès qu'il se vit seul avec la douairière, Dubois, revenant à son ricanement ordinaire, dit à mi-voix à son interlocutrice :

— Ils se sont envolés à cette nouvelle, comme des alouettes à un coup de feu ; veuillez renvoyer à son nid cette jeune tourterelle, ajouta-t-il en lui désignant Aïssé, qui avait un instant interrompu son ouvrage pour écouter les détails touchans de la mort du grand roi, et qui l'avait ensuite repris avec ardeur.

Sur un signe de la marquise, Aïssé se leva, et ayant fait une profonde révérence à l'abbé Dubois, sans oser même regarder cette face de satyre, elle disparut.

— Cette petite est décidément charmante, grommela l'abbé. Or ça, ma chère marquise, si j'ai laissé à peine au vieux roi le temps de mourir pour venir vous annoncer un nouveau règne, c'est dans votre intérêt, vous le pensez bien. Monseigneur le duc d'Orléans se rend demain au parlement pour lui demander de confirmer ses droits à la régence, que le testament du feu roi pourrait bien compromettre quelque peu.

— Et vous voulez sans doute, intéresser Son Altesse à notre cause... obtenir par elle le rappel de mon beau-frère, son rétablissement dans ses dignités?... Ah! que le ciel vous récompense de cette généreuse pensée!

— J'espère bien, répondit toujours en riant l'abbé, que le ciel prendra pour ce soin un fondé de pouvoirs sur cette terre ; mais laissons là ce langage mystique, marquise ; nous nous connaissons. Que vous cherchassiez à me tromper, si j'étais votre directeur de conscience, passe encore ; mais nous ne sommes pas à confesse, allons au fait : — ce que vous désirez n'est pas facile. Entre nous, le cher beau-frère n'a été que trop légitimement disgracié. Si on lui remettait son ambassade, cela ferait crier, et, au commencement de leur pouvoir, les rois, voire même les régens, sont tenus d'être justes ; on obtient tout du peuple, pourvu qu'on ne débute point par lui inspirer de la défiance et par le mettre sur ses gardes. Ainsi donc, ce n'est pas sans de puissantes protections que M. de Ferriol obtiendra le droit de réparer ses fautes.

— Mais la vôtre, mon cher abbé...

— Oh! avant que de songer à protéger les autres, il faudrait d'abord me protéger moi-même ; mais, disgracié, ce serait déjà un grand acte de témérité que de me présenter personnellement au Palais-Royal. Que voulez-vous! tant que je n'avais contre moi que la mère de son altesse, la princesse palatine, je résistais encore, j'avais pour raffermir mon crédit les heures de plaisir, et elles sont multipliées avec monseigneur ; mais Mme de Parabère, la favorite qui a remplacé Mme d'Argenton me fait la guerre à son tour. Etre à la fois proscrit par la morale et repoussé par le plaisir, vous avouerez que c'est du malheur, et je ne voudrais pas, par une intervention maladroite en votre faveur, rendre mon infortune contagieuse pour vous ; mais vous avez ici un avocat qui plaiderait merveilleusement auprès de Mgr le régent la cause de M. Ferriol.

— Qui donc?

— Cette jeune Aïssé qui pourrait être auprès de monseigneur mieux qu'une protection accidentelle, un appui constant et solide. Les relations du régent avec la Parabère, relations qui n'ont pour le prince rien de bien piquant ni de bien neuf, ne sauraient durer éternellement, et vous comprenez combien je serais heureux d'abréger moi même le pouvoir d'une maîtresse qui remplace auprès du prince jusqu'aux amis.

— Oh! ciel! et vous prétendez qu'Aïssé...

— Ce serait là quelque chose de piquant et de neuf. Monseigneur, en fait de femmes et de plaisirs faciles, a épuisé la France, et qui dit la France dit l'Europe ; mais une innocence de Circassie, une vertu véritablement sauvage, il ne faudrait rien moins que cela pour obtenir la grâce de votre beau-frère.

— Mais à quel prix? et ne serait-ce pas un grand péché?

— Peut-être ; mais à coup sûr ce serait une grande faute de ne pas saisir la seule occasion que vous avez de rétablir votre fortune. Songez donc, songez, madame la marquise, que la pruderie a cessé de régner sur la France en la personne de Mme de Maintenon. Une seule chose m'embarrasse, c'est de faire arriver naturellement Aïssé jusqu'au prince.

— Oh! ce serait impossible!

— Non pas, mais énormément difficile. Monseigneur, occupé des soins nombreux d'un commencement de régence, s'est résolu pour quelque temps à la fidélité ; dans les courts instans de loisir que lui laisseront les affaires, il ne veut voir que Mme de Parabère dont il est encore, à l'heure qu'il est, assez amoureux. C'est par elle-même qu'il faudrait arriver, si l'on veut arriver à temps ; car, sous quelques jours, il sera pourvu à un choix pour l'ambassade de France à Constantinople qui sera renouvelée par le régent avec tout le matériel

politique, et si M. de Ferriol ne revient pas immédiatement à son ancien poste, il est à craindre que la partie ne soit perdue pour jamais.

— Mais y pensez vous? Mme de Parabère se prêter au rappel de M. de Ferriol!

— Avez-vous oublié qu'il y a quelques années il fut très aimé de la dame? M. de Ferriol était encore alors fort bien, et comme elle ne l'a pas vu depuis lors, elle sera favorablement influencée pour lui par une illusion que l'avenir dissipera sans doute, mais seulement quand nous en serons arrivés où nous voulons; elle ne se montrera donc point opposée au retour de votre beau-frère. L'embarrassant, c'est qu'elle permette à Aïssé de présenter elle-même la requête. Aïssé est bien jolie pour ne pas inspirer de la défiance, et les favorites des grands ne veulent pas, pour protégées, de personnes qui puissent devenir leurs rivales.

— Oh! sans doute, Mme de Parabère s'abuserait dans ses craintes. Monseigneur le régent, toujours généreux, quoi que vous en disiez, ne ferait point expier à Aïssé un mouvement de reconnaissance si naturel en faveur de son sauveur, mouvement dont j'arrêterais l'élan, s'il pouvait en résulter quelque danger pour elle.

— Vieille cagote, murmura Dubois, qui grimace encore pour remplacer le masque qu'on lui arrache!

— Mais enfin, reprit la marquise, Mme de Parabère, vous le dites avec raison, ne verra point sans inquiétude la jeunesse et la beauté d'Aïssé.

— Sans doute, dit Dubois; il faudrait que votre jeune élève, charmante aux yeux du régent, parût vieille et laide aux regards de la régente de France.

Et en articulant ces deux qualifications, les yeux de Dubois se fixaient instinctivement sur le visage flétri et ridé de la marquise de Ferriol, comme pour y chercher l'idéal de la physionomie rassurante qu'il rêvait.

Tout à coup son front rayonna d'un feu que lui donnaient seuls la malice et la luxure; ses lèvres s'entr'ouvrirent, animées par une joie de singe.

— J'ai une idée, dit-il en rapprochant son fauteuil de celui de la marquise.

Si l'on veut savoir quelle était l'idée de l'abbé Dubois, il faut se transporter incontinent dans le riche boudoir d'un hôtel de la rue Saint-Honoré; c'est là que, sur un sopha d'étoffe de soie perse, est couchée nonchalamment une belle personne, dont un peignoir de soie blanche brochée fait ressortir sans désavantage le teint brun et les magnifiques cheveux noirs.

Mme de Parabère (car nos lecteurs l'ont sans doute devinée) froissait entre ses mains un petit billet parfumé dont, grâce à notre pouvoir discrétionnaire, nous pouvons révéler le contenu à nos lecteurs.

« Ma toute belle,

» Voilà trois jours que je ne vous ai vue; » c'est à me faire maudire la régence et cette » grandeur passagère qui m'est si vivement disputée. Je ne puis me résoudre cependant à » me priver plus longtemps de votre chère personne. Ce soir, je donnerai ordre de laisser » passer la personne qui se présentera à la petite porte de la rue de Valois. Cette personne, je n'ai pas besoin de vous dire son nom: » du dernier jour où je vous vis, il est dans » mon cœur. »

— Est-ce assez de ce malheur! s'écria la Parabère en relisant le billet de Mgr le duc d'Orléans. Voilà trois jours que je n'ai vu Son Altesse, et il faut que pour notre première réunion je sois laide à faire peur. Je n'ai pas dormi un seul instant cette nuit; j'ai envie d'écrire au régent que je suis malade, et de ne point aller ce soir au Palais-Royal. Qu'en dites-vous, Lise? ajouta-t-elle en se tournant vers sa femme de chambre.

— Moi, madame, je pense que vous feriez mieux de vous rendre à l'invitation de monseigneur le régent. Il ne faut jamais se laisser oublier.

— Oui, mais il est quelquefois plus funeste encore de se rappeler maladroitement au souvenir des gens; c'est qu'en vérité la fatigue a creusé autour de mes yeux des sillons qu'on prendrait presque pour des rides, et puis le temps est humide, ma frisure ne tiendra pas. Oh! c'est véritablement désolant.

La belle capricieuse reprenait sans cesse son miroir et lui demandait avec obstination un encouragement, tandis que celui ci ne voulait lui donner que des avis, lorsqu'on annonça la marquise de Ferriol.

Le nom de Ferriol répandit un léger incarnat sur les joues décolorées de la marquise. Quelques années auparavant, ainsi que l'avait fait remarquer l'abbé Dubois, M. de Ferriol, qui avait conservé fort tard ses avantages extérieurs, s'était fait aimer de Mme de Parabère, séduite par sa réputation d'homme à bonnes fortunes. Appelé à l'ambassade de Constantinople, le galant comte s'était séparé de sa belle avec une promptitude cavalière qui, tout en blessant l'amour-propre de celle-ci, avait rendu dans son cœur le souvenir de l'infidèle plus vivace, la colère (on a pu le remarquer chez toutes les femmes) produit sur l'amour un effet essentiellement conservateur.

Mme de Parabère, un moment interdite et étonnée à l'annonce de la visite de la marquise de Ferriol, allait se décider à ne pas recevoir une personne qui lui rappelait un coupable sans avoir l'avantage d'être ce coupable lui-même,

lorsque Mme de Ferriol, forçant la consigne, parut à la porte de l'appartement.

— Ah! c'est vous, chère dame, dit-elle froidement à la marquise; que puis-je pour votre service?

— Rien pour moi, madame, reprit la marquise, tout pour mon beau-frère.

— Votre beau-frère... Ah! oui... en effet, le comte de Ferriol... Eh bien! qu'est il devenu, ce cher comte?

— Il a perdu son ambassade et a reçu l'ordre de ne pas rentrer en France, sous le dernier règne.

— Ah! il était en ambassade! Au fait! il est parti si brusquement, qu'il n'a pas pris le temps de me le dire.

— Hélas! madame, esclave des ordres du roi, il a dû accepter sa grandeur aussi vite que depuis elle lui a été retirée; mais il a été victime des calomnies dont Mme de Maintenon s'était fait l'écho auprès de Louis XIV.

— Mais qu'y puis-je moi?

— Mme de Maintenon ne règne plus et le sceptre, dit-on, est passé avec le régent à la jeunesse, à la beauté.

Mme de Ferriol chercha à deviner l'effet de cette flatterie, Mme de Parabère demeura inflexible.

— On dit, continua Mme de Ferriol, que monseigneur le régent continue de vous accorder une confiance qu'il devait à une sage amie.

— Le régent, madame, n'a aucune confiance en moi, je ne puis rien auprès de lui.

— Cependant, m'a-t-on dit, madame, vous seule pouvez avoir en ce moment accès auprès de Son Altesse, en proie à toutes les agitations d'un quasi-avènement, et il suffirait que la vérité fût dite par votre bouche pour que le comte de Ferriol rentrât en faveur. On a assuré méchamment qu'il avait détourné à son profit personnel des fonds de l'Etat; ils ont été employés par lui à des œuvres pieuses, et qui ne pouvaient qu'honorer le monarque dont il était le représentant, et, pour preuve, il a racheté une jeune esclave qui allait périr par ordre d'un maître cruel.

— Ah! votre beau-frère achète des esclaves! reprit Mme de Parabère; s'il ne peut citer que des œuvres de piété semblables, je ne suis point étonnée qu'elles n'aient point paru suffisantes pour justifier sa conduite auprès du feu roi. Je conçois parfaitement que M. de Ferriol ait pris les habitudes du pays où ses fonctions l'ont appelé; mais enfin on n'est ni un parfait ambassadeur, ni un chrétien irréprochable pour se composer un sérail avec les deniers de l'Etat.

A ces mots articulés avec l'accent de la plus amère jalousie, car c'était une jalousie où l'amour-propre dominait, Mme de Ferriol comprit qu'elle avait mal attaqué l'ennemi dont elle voulait triompher par la ruse.

— Cette esclave, madame, c'est une enfant, dit-elle en répondant sans affectation à Mme de Parabère; mais je suis d'autant plus affligée de ce que vous refusiez votre appui à M. de Ferriol, que votre rigueur n'est pas seulement l'arrêt de son exil, mais celui de sa mort.

— Celui de sa mort! Que dites-vous? Que signifie...

— Madame, le comte de Ferriol éloigné de France, est dévoré par une sombre inquiétude, par un malaise perpétuel que j'appellerais le mal du pays, si je croyais que le sol de la patrie eût eu la première place dans ses regrets.

— Et que pensez-vous qu'il regrette tant? reprit Mme de Parabère avec une physionomie à la fois incrédule et attentive: l'objet de quelque passion malheureuse laissé par lui en France?

— Je ne le pense pas, madame, car dans ses tristes lettres je ne vois aucun nom de femme; le vôtre même qui était répété à chaque ligne dans la première qu'il m'écrivit après son départ si brusque et si forcé, a cessé de se trouver sous sa plume depuis un an.

— Depuis un an!

Et la marquise se rappela qu'à cette époque l'attention que le duc d'Orléans lui témoignait avait commencé seulement à s'ébruiter.

— Mon beau-frère est perdu à tout jamais, continua Mme de Ferriol fixant sur Mme de Parabère un œil qui, pour ainsi dire, incisait sa pensée; car, à l'annonce de la maladie du feu roi, il m'a défendu d'intercéder pour lui auprès du prince qui allait devenir pour si longtemps l'arbitre du royaume; je ne sais à quoi attribuer sa haine contre Monseigneur le Régent; mais elle m'étonne autant qu'elle m'afflige; je ne veux rien devoir, m'écrivait-il encore dans sa dernière lettre (tenez, que je vous la montre. Ah! je l'ai oubliée); je ne veux rien devoir à celui qui a détruit tout le bonheur de mon avenir, qui m'a dépouillé de ma plus chère espérance.

— Ah! il vous écrivait cela?

— Oui, madame, sans expliquer davantage sa pensée, mais je crois la comprendre.

— Et vous croyez...

— Je crois qu'il attribue à monseigneur le duc d'Orléans une part dans sa disgrâce et dans son exil; il n'a pas réfléchi sans doute que monseigneur le régent était très peu en faveur sous le dernier règne. Le comte de Ferriol est injuste et se trompe, raison de plus pour ne point respecter un ordre que nous ne devons attribuer qu'à une erreur, raison de plus pour le servir malgré lui.

— Oui, en effet, s'il en est ainsi et s'il ne veut pas s'aider, il faut bien que ses amis viennent à son secours, et je suis toujours son amie, quoiqu'ayant eu à me plaindre de lui; d'ailleurs vous pouvez avoir raison: peut-être l'a-t-on

calomnié. Je parlerai donc à monseigneur le régent demain ou après-demain, car aujourd'hui je ne pense pas voir Son Altesse.

— Mais, madame, les concurrens qui demandent à remplacer le successeur de mon frère, dépossédé à son tour lui-même par le nouveau pouvoir, sont nombreux et pressans, et si l'on tarde d'un instant, il est à craindre qu'un d'eux ne l'emporte.

— Oui, vous avez raison. Eh bien, j'y songe, annoncée par moi vous aurez autant de crédit que moi-même, et vous serez introduite ce soir auprès du régent.

— Mais, comment?...

— Je vais vous en dire le moyen: vous irez à ma place.

— Mais, je crains, madame, que Mgr le régent n'accepte pas ma visite pour la vôtre, et que cette substitution ne soit dangereuse.

— Au contraire; et c'est parce qu'il n'y a aucun danger (et la maligne favorite ajouta entre ses dents: *pour moi*) que je vous la propose; d'ailleurs, j'en préviendrai Mgr le régent. Je vous l'ai dit, ce soir ma chaise ira vous prendre chez vous; ayez soin d'être voilée jusqu'au moment où vous arriverez chez le prince. Dès que vous paraîtrez devant lui, cette précaution deviendra inutile, ajouta-t-elle, avec un demi-sourire où se glissait une expression imperceptible de méchanceté.

— Oui, soyez tranquille, le voile ne s'abaissera que devant le régent, répondit Mme de Ferriol en réprimant à son tour un sourire. Ah! combien je vous remercie, madame!

— Oh! je vous en tiens quitte. A ce soir donc, et tenez-vous prête.

Et pendant que Mme de Ferriol sortait en s'inclinant humblement, Mme de Parabère se mettait à sa toilette et écrivait sa réponse au billet du régent.

III.

UNE AUDIENCE AU PALAIS-ROYAL.

Le soir même du jour ou la marquise de Ferriol avait ainsi obtenu l'appui de Mme de Parabère, le régent était dans son cabinet du Palais-Royal. Il y prolongeait ce jour-là jusque dans la soirée le temps qu'il donnait habituellement aux affaires, vu la gravité des circonstances. Son attention hésitait entre une foule de papiers qui réclamaient tous à la fois son examen et sa signature, lorsqu'on annonça l'abbé Dubois.

Les visites de l'ex-précepteur devenaient de plus en plus rares auprès de lui; nous en avons expliqué la cause. Toutefois, le régent le recevait toujours avec cette débonnaireté familière qui lui était si habituelle, mais il avait pour le moment cessé de lui témoigner une confiance qu'il aurait dû lui retirer pour toujours.

— Ah! c'est toi, l'abbé, fit le régent, sans tourner la tête, que me veux-tu?

— Monseigneur, dit Dubois, vous voilà au pouvoir; vous êtes entouré de flatteurs, je viens vous montrer un visage d'ami.

— Si tu représentes l'amitié, je ne lui en fais pas mon compliment; mais tu n'es pas venu ici sans quelque motif personnel; parle vite, que je te refuse tout de suite, et que ce soit fini.

— Au fait, se dit Dubois, si je ne lui demande rien, ma visite paraîtra invraisemblable, et il se doutera de quelque chose. Eh bien! monseigneur, sachez qu'une place de conseiller d'état d'église est venue à vaquer par la mort de Mgr de la Haguette, archevêque de Sens: je vous la demande.

— Toi, l'abbé, conseiller d'Etat! ceci est par trop drôle!

Et le régent partit d'un grand éclat de rire.

— Riez tant que vous voudrez, monseigneur, vous ne me l'accorderez pas moins.

— Allons, l'abbé, tu es fou! Mais que diraient le chancelier, les maîtres de requêtes? ils ne voudraient plus siéger à côté de toi!

— Nous verrons s'ils seront aussi humiliés d'avoir été assis sur le même banc que l'abbé Dubois, lorsque, grâce à vous, il sera devenu ministre et cardinal.

— Toi!... de mieux en mieux! Eh bien! je suis décidément charmé de t'avoir vu, l'abbé, tu m'as fait passer... au milieu de mes affaires, un moment... des plus agréables.

Et le régent se livra de nouveau à un long accès d'hilarité auquel Dubois assista avec la gravité la plus imperturbable.

— Mais tu ne sais pas, malheureux, que ma mère, que le duc de Saint-Simon, que tout ce qu'il y a d'honnêtes gens à la cour, ont réclamé et obtenu de moi le serment de ne jamais t'employer aux affaires.

— Cela ne m'étonne pas, monseigneur, ces honnêtes gens-là ne vous servent qu'avec des scrupules; moi, j'ai mis de côté ces entraves, quand il s'est agi de vos intérêts. Ils m'en veulent, c'est tout simple, ils ont leurs raisons pour cela. L'étonnant et le fâcheux (pour vous du moins,) c'est que vous m'en veuilliez, vous...

— Je ne t'en veux pas, mais j'ai juré.

— Monseigneur, qu'y aurait-il d'étonnant à ce que l'on manquât par hasard à ses sermens? Il arrive bien quelquefois qu'on les tient.

En ce moment, un valet entra et remit un billet au régent de la part de Mme de Parabère.

A peine le prince l'eut-il lu, qu'il frappa du pied avec colère...

— Allons, dit-il, tout aujourd'hui va au rebours du sens commun; l'abbé Dubois vient me demander une place d'honnête homme, et Mme de Parabère, que j'attendais, me propose en échange de sa visite un rendez-vous avec une vieille femme.

— En vérité! dit avec une surprise affectée Dubois, qui n'était venu que pour parer l'effet de ce coup de théâtre.

— Oui, tu peux voir toi-même, l'abbé; pour me distraire et me reposer des affaires qui m'accablent, j'ai en perspective un tête-à-tête avec la douairière de Ferriol, qui me demande la grâce de son beau-frère. Mais cela ne se passera pas ainsi, par Dieu! Va-t-en, je me remets au travail, j'y passerai la nuit plutôt que de recevoir Mme de Ferriol; je préfère m'ennuyer utilement. Va, l'abbé, et tu diras, en descendant, que l'on ferme à tout le monde, pour ce soir, la petite porte de la rue de Valois.

— Je me garderai bien d'oublier de recommander le contraire, dit tout bas Dubois en regardant le fond de son chapeau. Ainsi, monseigneur, j'irai demain à la chancellerie chercher ma nomination de conseiller d'état.

— Veux-tu te sauver enfin, l'abbé!... c'est trop d'audace.

— Pour ne pas réussir, n'est-ce pas? monseigneur. Au revoir, je vous remercie...

Et il sortit, laissant le régent confondu de tant de témérité, mais déjà familiarisé avec l'élévation que rêvait le futur favori.

Il y avait une heure à peu près que le prince était replongé dans son travail, lorsqu'une petite porte tourna sans bruit sur ses gonds et se referma après avoir livré passage à une femme voilée.

— Monseigneur, dit timidement cette femme après quelques minutes, pendant lesquelles l'attention du régent ne s'était pas distraite.

— Qu'est-ce, dit le régent, une femme ici!... Est-ce qu'on n'a pas exécuté mes ordres?

— Monseigneur, reprit la nouvelle venue d'une voix éteinte par la terreur, Mme de Ferriol...

Et elle ne put dire un mot de plus.

— Mme de Ferriol, précisément; désolé de ne pas vous recevoir, madame, mais j'ai besoin d'être seul.

— Alors, monseigneur, je me retire, dit la solliciteuse d'une voix qui, cette fois, un peu plus assurée par la pensée d'une retraite prochaine, fit tressaillir et retourner le prince surpris de cet accent juvénile.

Il demeura pétrifié à l'aspect de la plus charmante figure de jeune fille qu'il eût jamais rencontrée.

C'était Aïssé.

Celle-ci, après s'être inclinée en tremblant devant le régent, reprenait déjà le chemin de la porte dérobée, lorsque le duc s'avançant avec précipitation, lui tendit une main pour la faire revenir, et de l'autre lui montra un fauteuil.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, mais je ne m'attendais pas... vous aviez prononcé le nom de Mme de Ferriol.

— C'est elle qui m'envoie, monseigneur, et c'est Mme de Parabère qui a bien voulu m'ouvrir accès jusqu'à vous.

— La Parabère? fit le régent, ceci m'étonne.

— Monseigneur, continua Aïssé en se jetant à genoux, je viens demander la grâce de M. le comte de Ferriol, de mon sauveur; je suis Aïssé la Circassienne.

— Aïssé la Circassienne! En effet, j'avais entendu vaguement parler d'une bonne action du comte; mais je ne savais pas qu'elle fût si bien placée.

— Ah! monseigneur, s'écria Aïssé, justice! justice pour le comte de Ferriol!... Ceux qui l'ont accusé l'ont calomnié, sans doute. Si vous saviez avec quel courage et quelle générosité, au prix de quel sacrifice il m'a soustraite à l'esclavage et à la mort. Non, non, monseigneur, personne n'est plus digne que lui de la noble mission qu'on lui a enlevée; car dans cet Orient où je suis née, j'ai entendu dire que, pour représenter la France, il fallait reproduire les deux caractères distinctifs des Français: l'humanité et la bravoure!

— Oui, je n'ignore pas que M. de Ferriol est brave et généreux. Malheureusement, des fautes qui ne sont pas incompatibles avec ces qualités lui ont mérité sa disgrâce. Je ne nie pas, du reste, qu'il n'eût, s'il l'avait voulu, tout ce qu'il fallait pour représenter dignement le roi qui l'employait; je ne dis même pas qu'il ne soit homme à réparer ses torts, et il ne pouvait, à coup sûr, choisir, pour répondre de lui, un plus éloquent avocat.

Et en parlant ainsi le régent, tenant la main d'Aïssé, contemplait avec admiration cette beauté asiatique sous ses riches vêtemens français, comme il eût contemplé une brillante fleur exotique dans un vase de porcelaine de Sèvres.

— Mme de Ferriol a pensé, monseigneur, que personne n'était en droit de défendre M. le comte comme celle qu'il a si bien défendue lui-même. Aussi, monseigneur, continua-t-elle en remarquant l'avide attention du régent, permettez-moi de croire que je n'aurai pas intercédé en vain pour l'homme à qui je dois tant! Monseigneur, promettez-moi que, pour le bonheur du comte de Ferriol, vous le rendrez à sa famille, et que, pour son honneur, vous lui rendrez son poste.

— Mais se peut-il, dit le prince qui écoutait la voix de la jeune fille et non ses paroles, vous Circassienne, vous déjà si Française par la grâce du langage et par l'esprit!

— Jugez quelle doit être ma reconnaissance, monseigneur, puisque c'est encore à la famille de Ferriol que je dois tout cela! Grâce à d'immenses sacrifices, elle m'a fait donner cette éducation qui me permet de répondre, sans trop rougir, aux indulgentes paroles que Votre Altesse veut bien m'adresser. — Eh bien! monseigneur, s'écria Aïssé, en osant serrer, dans un élan imprudent de son dévoûment et de sa re-

connaissance, la main que le prince lui tendait; eh bien! ne me donnerez-vous pas quelque bonne espérance pour le comte de Ferriol?

— Le comte de Ferriol, reprit le régent qui avait cessé complètement de penser à l'ambassadeur d'Orient, le comte de Ferriol, oui... je ne dis pas... bientôt nous reparlerons de cette affaire... à une condition.

— Et laquelle, monseigneur?...

— C'est que pour ne pas me laisser oublier les droits de M. de Ferriol à son pardon, je vous reverrai quelquefois. C'est dans l'intérêt même de votre bienfaiteur; n'êtes-vous pas pour lui un titre vivant? Ecoutez; demain je donne un souper, vous viendrez, n'est-ce pas?

Aïssé ignorait encore quelles idées réveillaient dans les esprits les soupers clandestins du Palais Royal; cependant elle vit les yeux du prince briller d'un tel feu en se fixant sur elle, que dans un trouble involontaire elle rougit et répondit en retirant sa main:

— Oui, monseigneur, je viendrai avec la marquise de Ferriol.

— La marquise... diable! fit le régent! Ah! bah! ajouta-t-il à part, cette prude-là n'est pas gênante; je puis même inviter cette pauvre Parabère, puisqu'elle y met tant de complaisance.

— Rassurez-vous, belle Aïssé, dit-il tout haut; demain vous souperez avec la marquise de Ferriol et avec Mme de Parabère, cette sage amie qui vous a introduite auprès de moi... Ainsi donc, à demain.

— A demain! répéta Aïssé en se retirant.

Et elle avait disparu de l'appartement que le prince avait encore les yeux fixés à la place qu'elle venait de quitter, contemplant encore dans sa pensée cette gracieuse apparition qui avait laissé comme un parfum de pudeur et de chasteté dans les petits appartemens du Palais-Royal.

IV.

ENTRE DEUX FEMMES.

Lorsque Mme de Parabère reçut un billet du prince qui l'attendait pour le lendemain à souper avec l'aimable solliciteuse introduite par elle, elle éprouva un sentiment qui excéda les limites jusqu'où peut s'étendre l'étonnement humain; toutefois quoique assez jalouse de son pouvoir et de sa faveur pour leur sacrifier même sa coquetterie, il ne lui vint pas la moindre idée de la substitution qui s'était opérée d'une manière si menaçante pour ses droits.

Pendant ce temps le régent, rempli du souvenir de la belle étrangère, n'avait cessé de parler à Simiane, à Biron, à Nocé, à Canillac, à tous les commensaux habituels de ses soupers, de la délicieuse entrevue qu'il devait à la Parabère. Cette aventure, dont l'amour naissant et expressif du régent faisait facilement entrevoir les conséquences, avait beaucoup diverti les roués qui n'en connaissaient pas encore toutefois le plus piquant. Canillac surtout avait ri, Canillac qui avait été distingué par Mme de Parabère avant que le prince eût paru à ses yeux en conquérant, et qui n'avait point pardonné à la coquette favorite une infidélité, dont il avait par politique absous son rival.

L'audience du régent n'avait pas laissé chez la jeune pupille de Mme de Ferriol moins de souvenirs; l'accueil gracieux du prince avait agi sur sa jeune imagination; elle n'avait pu impunément subir ce regard qui, quoique perçant, était doux et flatteur. Un charme fascinateur s'attachait à toutes les paroles du prince et animait son maintien, bien qu'au témoignage du duc de Saint-Simon, il eût toujours assez mal dansé et médiocrement réussi à l'académie. Aïssé n'avait pas été séduite à l'aspect du régent, mais elle avait été éblouie, et son émotion n'avait point échappé au regard de Mme Ferriol.

Le lendemain, le souper avait été servi dans un petit appartement du Palais-Royal où mille lumières projetaient leur éclat sur des peintures voluptueuses.

Déjà les roués étaient rassemblés et riaient encore de l'aventure que le prince venait de leur raconter; mais le sourire s'arrêta sur leurs lèvres à l'aspect de la Parabère.

— Ah! vous voici enfin, chère belle, dit le duc; en vous voyant, j'ai plus que jamais sujet de maudire mon avènement à la régence, qui a causé dans notre tendresse un si cruel interrègne.

— Monseigneur, je suis heureux de ce que vous voulez bien rappeler de l'exil votre humble sujette; mais pour la première fois, ajouta-t-elle à mi-voix, j'espérais que notre réunion aurait lieu en moins nombreuse compagnie.

— Vous ne vous plaindrez pas de moi, puisque je vous réunis à la charmante personne à qui vous vous intéressez et que je vous dois de connaître.

— A la... charmante personne... fit la Parabère en réprimant un violent éclat de rire: son altesse n'est pas difficile.

— Pas difficile! mais je trouve, ma belle, que vous usez un peu trop du droit que vous avez de l'être

— En effet, je devais craindre auprès de votre altesse tant de jeunesse, de beauté, reprit la Parabère avec un accent ironique.

— Vous n'avez rien à craindre de personne, même de celle que vous m'avez envoyée.

— Monseigneur est trop aimable. Toutefois, je serais tentée de croire qu'en arrivant au pouvoir, il est devenu un peu trop courtisan, puisque toutes les Majestés ont droit à ses hommages, même la Majesté des années...

— Des années! mais nous ne nous entendons

plus, dit le prince... et la personne que vous m'avez adressée ne compte pas assez d'années pour qu'on puisse les lui reprocher encore.

— Il faut donc que les ombres du soir aient été bien favorables à la solliciteuse, reprit la Parabère étonnée à son tour.

Tout allait se découvrir, sans doute, lorsqu'on annonça Mme de Ferriol.

— On y voit mieux aujourd'hui chez vous qu'on n'y voyait hier, dit Mme de Parabère au régent en lui désignant la douairière qui entrait ; voyez et regardez mieux l'enchanteresse qui vous tient sous un charme véritablement fantastique.

Mais, quand à la suite de la figure sévère et ridée de la dévote marquise, la favorite vit poindre la gracieuse silhouette d'Aïssé, elle tressaillit et dit à mi-voix au régent avec un accent de colère :

— Mais vous lui aviez donc dit hier d'amener cette jeune fille ?

Cette révélation fut un coup de foudre pour le régent et pour tous les gentilshommes, mais qui ne produisit parmi eux qu'une électricité de gaité difficile à contenir ; ils comprenaient enfin combien, dans une lutte d'esprit, une dévote est supérieure à une coquette.

— Monseigneur... dit Mme de Ferriol.

— Madame, interrompit précipitamment le régent, enchanté de vous recevoir ainsi que votre charmante pupille. Mais, ajouta t-il tout bas, pas un mot de la visite d'hier... on croit que c'est vous qui êtes venue.

Un regard significatif de la marquise lui prouva que la recommandation était inutile.

On se mit à table. Le commencement du souper fut froid et silencieux ; personne n'était à l'aise, ni la Parabère, inquiète et jalouse, ni Aïssé, intimidée par l'accueil hautain de la favorite, ni Canillac, qui n'osait encore laisser percer la joie d'une vengeance satisfaite.

Le régent seul cherchait à animer ses convives par quelques joyeux propos, et se montrait tour à tour galant et empressé avec les deux beautés assises auprès de lui. Pourtant ses yeux étaient plus tendres, son regard plus doux quand il s'adressait à Aïssé, et cette différence n'était point perdue pour les convives, confidens et complaisans à la fois des penchans du prince.

— Messieurs, dit le prince, reprenant la parole après un des longs silences qui témoignaient de l'embarras général, il manque à ce souper quelque chose de nécessaire...

— Et quoi donc ? s'écria-t-on généralement.

— Un poète qui célèbre dignement les attraits des deux divinités qui président à notre fête. Vraiment, ma maison n'est pas complète. Et pour ce soir, l'occasion nous ayant fait défaut, j'aurais dû en avoir un à mes gages. Un poète, c'est commode et ce n'est pas ruineux. Autrefois j'en avais un qui cumulait, avec ces fonctions, celle de capitaine de mes gardes. Ce pauvre Lafare ; mais c'était en même temps mon ami et un véritable ami ; il avait eu la constance de faire un opéra dont j'avais composé la musique : *Panthée*. C'est ce qui peut s'appeler du dévouement ! Oui, messieurs, ce pauvre Lafare m'aimait en cinq actes et en vers.

— Que ne faites-vous représenter cet opéra, monseigneur ?

— Y pensez-vous, mon cher Canillac ? Donner le droit au parterre de huer le régent pour quinze sous ! Les Parisiens paient, grâce aux impôts, plus cher que cela le droit de me chansonner par la ville, songez-y ! Encore faut-il tenir son rang quand on a l'honneur d'être régent du royaume, et ne pas se faire siffler au rabais... Mais à défaut de ce pauvre Lafare, n'est-il personne qui puisse improviser quelque hommage aux reines de notre souper ?

— Monseigneur, à défaut d'un plus habile, j'essaierai, si vous voulez le permettre, dit Canillac.

— Bravo, Canillac ! je ne vous connaissais pas ce talent.

— Hélas ! monseigneur, vous ne le connaîtrez pas davantage quand vous aurez entendu mes vers. Mais enfin, cela vous tiendra lieu de poésie, et à moi d'une revanche, ajouta-t-il tout bas.

Là-dessus, il se recueillit quelques minutes, puis il récita les vers suivans :

Deux astres rayonnent sur terre
A nos yeux, et dans notre cœur ;
L'un encore voilé de mystère,
L'autre à l'horizon luit vainqueur ;
Jour radieux !... charmante aurore !
Chacun hésite en les voyant ;
Mais toujours enfin l'on adore
L'astre qui vient de l'Orient.

Pour que l'allusion fût plus transparente, Canillac s'était tourné, en achevant ce huitain, vers Aïssé. La Parabère, pâle de rage, allait éclater lorsqu'un valet parut et annonça précipitamment au régent que l'un des lieutenans de ses gardes demandait à lui parler pour affaire qui ne souffrait pas de retard.

— Qu'il revienne demain, dit le régent, l'heure du plaisir est arrivée ; je suis muré pour les affaires...

Le valet sortit.

Ce délai avait donné le temps à la Parabère de se calmer un peu... Toutefois, elle reprit en regardant fixement Canillac :

— Aurez-vous la franchise ou le courage, monsieur, de nous donner en prose la traduction de vos vers, et de nous dire où règnera ce jeune astre, ce soleil levant, vers lequel vous vous êtes tourné en adroit courtisan ?

Canillac allait répondre, mais le régent l'interrompit avec un rire hâtif.

— Je crois que Canillac n'a voulu et n'a pu faire d'allusion, dit-il en se tournant vers la jeune protégée de M. de Ferriol, qu'au retour possible de

ce gentilhomme disgracié : l'astre dont Canillac a parlé est sans doute celui de la maison de Ferriol, astre longtemps éclipsé, mais qui peut briller encore d'un vif éclat.

— Je n'en doute pas, avec de si beaux yeux pour précurseurs, dit la Parabère, jetant à sa rivale un regard qu'elle s'efforçait de ne rendre que dédaigneux, mais qui trahissait sa fureur ; et sans doute la famille de Ferriol, par qui mademoiselle est adoptée, ignore tout l'honneur qui l'attend.

Ces paroles furent prononcées avec un tel accent d'amertume, qu'il n'y avait plus à s'y méprendre.

Aïssé elle-même en fut troublée dans sa sécurité. Cet éclair rapide de haine découvrit vaguement un abîme à ses yeux.

Mais en ce moment des clameurs sourdes retentirent autour des bâtimens du Palais-Royal ; un jeune officier revêtu de l'uniforme de lieutenant aux gardes entr'ouvrit brusquement les deux battans de la porte, et s'adressant au régent :

— Pardonnez-moi, monseigneur, dit-il, si je force la consigne, mais il y a quelque chose au dessus de l'obéissance, c'est la fidélité ; en ce moment, des hommes, gagnés par le duc du Maine, parcourent les rues en proférant des cris séditieux, des insultes...

— Contre le roi, ou contre moi ?

— Contre le régent, nommé par le parlement, au mépris du testament de Louis XIV.

— Alors, laissez-les dire, répondit le prince qui s'était levé avec tout le monde et qui reprit paisiblement le chemin de la table.

— Vous ne voulez pas qu'on les disperse à coups de plat de sabre ?

— Non pas !... le sabre dans vos mains pourrait blesser, et des injures dans leurs bouches ne m'atteignent pas.

L'officier allait se retirer lorsque son regard se rencontra avec celui qu'Aïssé attachait avidement sur lui... Aïssé avait oublié la Parabère, le régent et tout l'honneur de sa glorieuse conquête ; elle avait retrouvé dans le jeune homme qui venait d'entrer cette physionomie entrevue trois ans auparavant à la représentation d'*Armide* et qui, conservée dans sa pensée, s'y était transfigurée avec un poétique idéal. Le lieutenant aux gardes était le chevalier d'Aydie. Celui-ci demeura à la fois ravi et attristé, en découvrant cette jeune et chaste figure au sein d'une réunion vouée d'habitude au culte des plaisirs faciles et corrupteurs. L'expression douloureuse de son regard pénétra jusqu'au fond du cœur d'Aïssé qui comprit soudain toutes les douleurs de la honte dont elle était menacée dès que d'Aydie put en être le témoin.

— Eh bien, messieurs, dit le régent, laissons crier les gens de M. du Maine, il faut bien qu'ils aient au moins cette satisfaction, après avoir été battus, et nous, remettons-nous à table.

— Non, monseigneur, reprit la Parabère, je ne me remettrai point à table avec celle qui vient de m'attirer un si cruel affront. D'ailleurs le souper est à peu près terminé : suivez-moi ; ne pouvez-vous me donner quelques heures après une si longue séparation ?

— Mais, mes hôtes... la politesse, balbutia le régent.

— La politesse ! reprit la Parabère. En effet, vous en faites si bien observer les lois par vos convives à mon égard ! Dites plutôt tout de suite que c'est à moi de céder la place à mademoiselle et qu'elle a déjà droit de régner désormais seule en ce palais comme dans votre cœur.

La favorite, irritée, n'avait même plus pris la précaution de baisser la voix en achevant cette phrase. Aïssé, rougissant comme si cette phrase l'eût frappée au visage, s'écria :

— Moi, madame, régner sur le cœur de son altesse ! ah ! ne le croyez pas ! Monseigneur n'est pour moi que le pouvoir souverain et bienveillant à qui je demande justice pour mon bienfaiteur. Quel empire puis-je avoir sur monseigneur le régent, moi, humble envoyée d'un exilé, et qui n'ai mis le pied ici que d'hier ?

A ce dernier mot échappèrent à la fois un cri à la Parabère, un geste de douleur et d'impatience au régent, ainsi qu'à la douairière ; mais en même temps une inexprimable satisfaction se répandit sur les traits de d'Aydie. Cet accent d'innocence l'avait rassuré sur la noble créature à la sympathie de laquelle toute la sienne avait instinctivement répondu.

Mme de Ferriol n'avait pas été sans instruire en quelques mots Aïssé du secret qu'il fallait garder sur sa visite de la veille, et la jeune fille, jusque-là, avait pris sa part de la dissimulation générale ; mais devant d'Aydie elle sentit que, fût-ce pour s'excuser, elle ne pouvait plus mentir.

— D'hier, répéta la Parabère, d'hier... Monseigneur, ajouta-t-elle en s'approchant du régent, je suis jouée... Je comprends tout ; mais je ne prolongerai pas plus longtemps le ridicule de mon rôle... Il faut que vous choisissiez ici entre nous deux, monseigneur... Suivez-moi... ou suivez-la !

Le prince demeura atterré sous le coup de cette mise en demeure si directe. Son cœur, inconstant et avide d'émotions, n'eût pas mieux demandé que de pouvoir se donner librement à la jeune Circassienne ; mais il y avait quelque chose de plus caractérisé en lui que l'inconstance, c'était la faiblesse ; de plus dominant que ses fantaisies, c'était le joug de ses vieilles habitudes.

— Mesdames, dit-il en se retournant vers Aïssé et la marquise de Ferriol, je crains que cette petite émeute, si elle s'aggravait, ne rendît difficile votre retour au Marais : ce serait là son plus grand danger. Veuillez donc partir...

Je vous mets sous la garde d'un de mes plus braves officiers, le chevalier d'Aydie, qui vous reconduira lui même jusqu'à votre hôtel.

Mme de Ferriol voulut prendre le bras d'Aïssé ; mais d'Aydie, la prévenant, s'empara de la jeune fille, et d'un regard d'honnête homme indigné, repoussant la douairière interdite :

— Madame, s'écria-t-il, soyez tranquille, mademoiselle est plus en sûreté avec moi.

En parlant ainsi, il sortit vivement avec Aïssé, dont le bras tremblait sous le sien ; la marquise les suivit avec dépit.

V.

LA FORÊT DE MARLY.

Après les évènemens qui avaient marqué le souper dans lequel Mme de Parabère s'était trouvée face à face avec la jeune Aïssé, le régent retomba sous le joug de la favorite en titre, comme il était facile de le prévoir ; toutefois le souvenir de la charmante Circassienne n'en était pas moins demeuré profondément gravé dans sa mémoire, et, comme tous les gens faibles et irrésolus, il s'accusait incessamment d'avoir laissé échapper une si belle conquête, car il désespérait d'en retrouver l'occasion. L'abbé Dubois, qui savait lire à merveille dans le cœur de son maître, crut devoir lui rendre l'espérance, et obtint, sans doute, en témoignage de gratitude anticipée, cette place de conseiller d'état, que le prince avait eu d'abord la conscience de lui refuser. Le duc d'Orléans se borna seulement, en la lui donnant, à lui adresser ces paroles, qui achevèrent de peindre d'un trait toute la loyauté native en même temps que toute la faiblesse de son caractère : « Monsieur l'abbé, de grâce, un peu de droiture ! »

Cependant Mme de Ferriol avait tenté à plusieurs reprises de ramener Aïssé chez le régent. Elle lui avait représenté qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour faire rentrer en grâce l'homme à qui elle devait tant. Ruiné par la perte de sa position, le comte de Ferriol, sans crédit, sans ressources dans un pays étranger, allait être réduit aux dernières extrémités.

— Quant à moi, disait la marquise, j'avais cru pouvoir compter sur l'intérêt que M. le régent a paru vous témoigner, et pensant dès lors que sa faveur ne nous manquerait pas, j'avais écrit à M. de Ferriol pour l'engager à casser lui-même l'arrêt de son exil et à rentrer en France. Je ne sais ce qu'il aura résolu ; mais jugez, ma chère enfant, de sa douloureuse surprise si, trompé par les espérances que je lui ai fait concevoir, il allait arriver à Paris ! Faudrait-il donc alors lui apprendre qu'une démarche, à coup sûr, bien louable comme bien innocente de sa pupille, eût suffi pour lui faire rendre tous ses honneurs, toutes ses dignités, et que sa pupille a reculé devant cette démarche ?

Ebranlée par ces perfides discours, Aïssé se demandait parfois s'il n'était pas de son devoir de tout braver pour hâter le retour de son bienfaiteur et pour rétablir sa fortune si gravement compromise ; mais le regard d'Aydie, triste et prophétique, était toujours présent à sa pensée. D'ailleurs, la fureur jalouse de la Parabère l'avait trop éclairée sur sa situation pour qu'elle acceptât de nouveau le rôle dangereux de solliciteuse.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir Dubois parut à l'antique hôtel du Marais.

— Eh bien ! chère marquise, dit-il à Mme de Ferriol, on ne vous voit plus à la cour, ni vous, ni votre charmante pupille.

— Est-ce que Mgr le régent l'aurait remarqué ? répondit sournoisement la marquise.

— C'est à dire, reprit Dubois, qu'il commence à ne plus s'en apercevoir, et c'est ce qui m'inquiète ; dans les premiers jours qui ont suivi le souper du Palais-Royal, il me parlait sans cesse de la charmante Aïssé ; mais je vois bien que la Parabère a triomphé de ce souvenir. Je n'en ai pas été fâché d'abord, parce que je crois mon royal élève un peu capable d'abuser de la reconnaissance qu'aurait pu lui devoir la charmante envoyée de M. de Ferriol ; mais, maintenant, il se console trop de son absence. On s'occupe des autres ambassades dont une ou deux à peine restent encore vacantes, et si, au milieu de cette curée diplomatique, le nom de M. de Ferriol n'est point rappelé au régent, malgré les titres incontestables que Son Altesse lui reconnaît à une réparation, on ne rendra pas justice à votre beau-frère... Que voulez-vous !... C'est une triste vérité ; mais il n'y a rien qui ait besoin de la faveur comme le bon droit.

Dubois observait l'effet de ses paroles sur Aïssé, dont une palpitation involontaire trahissait l'émotion.

— Mais, reprit hypocritement Mme de Ferriol, Aïssé ne veut pas revenir dans les appartemens du Palais-Royal ; moi-même, je ne puis lui donner tort sur ce point ; je crois encore que Mme de Parabère se trompait dans ses suppositions malveillantes ; mais enfin elle pourrait s'y tromper encore, et malheureusement elle n'est pas la seule. Or, si précieuse que doive m'être la réhabilitation de M. de Ferriol, je ne saurais sacrifier la réputation d'Aïssé.

— Mais vous ne savez pas que Mme de Parabère part ce soir pour aller prendre possession d'un château que son altesse lui a donné dans le Nivernais ; et, en son absence, il suffirait que la cause de M. de Ferriol fût plaidée une fois auprès du régent pour qu'elle réussît. J'avais imaginé, d'ailleurs, un moyen de vous épargner, ainsi qu'à Mlle Aïssé, de reparaître dans ces

appartemens du Palais-Royal qui vous épouvantent tant. Toutes les fêtes sont interrompues depuis deux mois que le roi est mort. Mais monseigneur le régent va partir pour courre le cerf à Marly. La chasse est un plaisir discret qui se concilie avec une funèbre étiquette ; le deuil défendrait de danser, mais il permet tout naturellement de tuer ; j'avais apporté, à tout hasard, une invitation que Canillac m'a donnée pour assister à une de ces chasses avec le droit de loger dans un des pavillons. Si vous aviez voulu accepter cette lettre, vous vous seriez trouvée comme par hasard sur le passage du régent, vous l'auriez vu justement ce qu'il faut pour assurer, sans danger pour personne, le triomphe de votre frère.

— Je ferai ce que voudra Aïssé, dit la marquise ; interrogez-la, mon cher abbé.

Il y eut un moment de silence et d'hésitation assez prolongé.

— Je m'étais promis, répondit enfin Aïssé, après la scène cruelle qui s'est passée au Palais-Royal, de ne plus m'exposer à des soupçons qui sont déjà le déshonneur ; mais puisque l'intérêt de M. le comte de Ferriol... de mon sauveur, l'exige absolument, puisque M. l'abbé se porte garant des honorables intentions de monseigneur le régent à mon égard, eh bien ! j'irai à Marly.

Les yeux de Dubois étincelèrent comme s'il entrevoyait déjà sous son bras le portefeuille de secrétaire d'état, et au dessus de son front les rebords écarlates du chapeau de cardinal. Il remit l'invitation et se retira en échangeant avec Mme de Ferriol un regard triomphal.

Le lendemain de grand matin, on se mit en route pour Marly. Les deux habitantes du Marais furent reçues avec beaucoup de courtoisie, lorsqu'elles arrivèrent dans ce splendide château, dont les ruineuses magnificences ont inspiré au duc de Saint-Simon, dans ses mémoires, plus d'une page éloquente, et dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un simple portique tombant en ruines et que surmonte encore l'écusson royal de France, avec les trois fleurs de lys presque effacées par le temps. Tout retentissait des apprêts d'une chasse ; les aboiemens des chiens se mêlaient aux fanfares du cor !... Enfin le régent parut lui-même à cheval ; mais lorsque Mme de Ferriol et sa pupille s'approchèrent de lui, c'est tout au plus s'il répondit à leur profonde révérence par une légère inclination de tête ; il ne complimenta même pas Aïssé sur le galant costume dont elle était vêtue, et qui, par un compromis alors si heureusement consacré, empruntait au vêtement masculin tout ce qu'il avait à cette époque de svelte et d'élégant, sans abdiquer les plis onduleux et la grace flottante d'une jupe féminine.

En toute autre circonstance, Aïssé eût été troublée d'un si froid accueil ; mais en ce moment elle n'en éprouva que de la joie. Pourtant le prince s'étant approché d'elle, et lui ayant demandé d'un air distrait si c'était la première fois qu'elle venait à une chasse, elle se hasarda, sur un signe de la douairière, à répondre en hésitant qu'elle avait toujours été privée de ce passe-temps comme de bien d'autres, par suite de l'absence forcée de celui-là seul qui eût pu lui servir de guide dans de pareils exercices, de son bienfaiteur, de M. le comte de Ferriol.

Le régent sourit et répondit avec bienveillance, que sous peu de jours il comptait faire pour M. de Ferriol tout ce que comportaient les nombreuses exigences auxquelles il avait à satisfaire au début d'un nouveau règne. Mais il ne parut cette fois s'occuper que de la demande et non de la solliciteuse.

Aïssé se sentit alors tout à fait rassurée sur les suites de la démarche nouvelle qu'elle avait consenti à faire pour complaire à la marquise, et désormais sans contrainte et sans inquiétude, elle se promit de jouir de tous les plaisirs de la journée. On vit bientôt approcher de riches carrosses dans lesquels prirent place toutes les belles dames conviées à cette fête. Plus d'un gentilhomme s'étonnait pourtant de ne point y voir Mme de Parabère. On savait que souvent, sous le feu roi, elle avait trouvé moyen de se glisser déguisée dans le château et de violer secrètement l'étiquette austère que Mme de Maintenon avait fait succéder à la loi du plaisir proclamée par Louis XIV à son avènement. Aussi croyait-on, en général, deviner pour la Parabère une disgrâce dans le prétendu voyage en Nivernais, sans s'apercevoir qu'on attribuait ainsi au régent une force de résolution que le descendant de Henri IV n'avait que devant l'ennemi.

Aïssé laissa monter la douairière dans l'une des voitures préparées pour suivre la chasse ; quant à elle, sentant tout à coup se réveiller dans ses veines, sous un beau soleil d'automne, l'ardeur semi-tartare du sang dont elle était issue, et à l'exemple des filles du régent et de quelques jeunes femmes de leur suite, elle demanda un cheval, et s'élançant légèrement sur sa croupe, elle s'y posa avec cette grâce que prête à une amazone son mobile et vivant piédestal. Toute la chasse se mit en mouvement ; mais au bout d'un quart d'heure environ, soit hasard, soit dessein prémédité, Aïssé, que l'ardeur de sa monture avait mise dans le cas de prendre les devans, se trouva tout à coup seule dans une allée de traverse, au milieu de cette magnifique et sévère forêt de Marly, qui lui semblait avoir en ce moment comme une charmante et ineffable harmonie avec la rêverie à laquelle elle se sentait prédisposée par sa situation même et par tous les aspects du monde extérieur.

Aïssé erra longtemps dans la forêt, tantôt se

distinguant à travers les arbres touffus que quelques rayons du soleil, tantôt voyant dans une percée subite se dérouler à ses yeux le magnifique amphithéâtre des collines que couronne l'aqueduc de Luciennes, semblable à un pont jeté par les fées pour aller du palais de Marly au palais de Versailles. Souvent elle n'entendait plus que le bourdonnement de quelques insectes ou le chuchotement du vent dans les feuilles; d'autrefois, les fanfares du cor, le galop d'un cheval qui labourait à temps égaux une allée voisine, attestaient que toute cette nature, calme et sauvage, était encore vivante de la présence de l'homme.

Enfin ces bruits s'éteignirent, l'air devint épais, et le ciel rougeâtre parut fondre ses teintes avec celles du feuillage jauni par l'automne.

Aïssé était descendue de son cheval, qu'elle laissait errer à l'aventure; nous ne savons quelle pensée l'absorbait; mais il fallut que les approches du soir réveillassent en elle le sentiment de sa solitude pour qu'elle commençât à jeter un regard d'anxiété sur les lieux qui l'environnaient. Elle remonta à cheval et crut reprendre l'allée qu'elle avait suivie; mais, au milieu de ce dédale de la nature, elle s'égara et commença bientôt à rêver, dans les ombres qui s'épaississaient, quelques uns de ces braconniers douteux, qui chassaient au besoin le voyageur quand le gibier leur manquait; tout à coup, au détour d'une allée, elle jeta un cri perçant, un homme s'était présenté sur son passage; mais à l'émotion de la peur en succéda une autre plus douce, quoique non moins violente, quand elle entendit une voix déjà bien connue de son cœur lui dire:

— Ne craignez rien, c'est un ami.

— Vous ici, M. d'Aydie? dit-elle d'une voix entrecoupée, tandis que son cœur battait à rompre sa poitrine, vous que je retouve quand je m'étais égarée!...

— Oui, moi-même; ne suis-je pas lieutenant aux gardes de monseigneur le régent? Ne dois-je pas le suivre partout, à la chasse comme ailleurs? Cette fois, je l'avoue, je suis dans mon tort, j'ai perdu la trace de Son Altesse, et je faisais reposer mon cheval à quelques pas d'ici; j'ai entendu le vôtre approcher. Il m'a semblé que son trot inquiet cherchait une route perdue, et je suis heureux de n'avoir pas mieux fait mon devoir auprès de Son Altesse, puisqu'il m'est permis encore de vous être utile.

D'Aydie s'arrêta, et tous deux restèrent quelques instans, plongés dans un silence de trouble et de bonheur.

L'un et l'autre en étaient alors arrivés à cet état charmant où l'amour, immatériel et à peine distinct, n'a pas de projets, mais des rêves, pas de but, mais des visions! Sensations nobles et tendres, pressentimens divins d'un bonheur terrestre qui semblent pour l'âme humaine des éclairs prématurés de cette lumière immortelle qui doit un jour descendre sur notre tombeau!

D'Aydie remonta à cheval, et tous deux s'engagèrent silencieusement dans l'allée qui devait les conduire à Marly. Leurs cœurs étaient trop pleins pour leur permettre d'engager une conversation indifférente, leur amour trop timide pour qu'ils osassent encore parler du seul objet de toutes leurs pensées. Enfin, lorsque d'Aydie vit approcher le moment de se séparer d'Aïssé, lorsqu'il fut sur le point de la voir revenir à la discrétion du régent, la douleur et l'inquiétude lui donnèrent du courage pour rompre le silence.

— Oh! s'écria-t-il, il faut que je vous quitte; mais du moins, avant de nous séparer, un dernier conseil... Mademoiselle, défiez-vous...

— Que voulez-dire?

— Je ne puis m'expliquer; mais, par pitié, défiez-vous. Oh! ce n'est pas l'officier qui vous parle ici; c'est un ami qui n'a pu vous voir, sans trouble, sans attendrissement, jetée, seule, dans ce monde qui vous est inconnu, dans ce monde à la fois corrupteur et impitoyable, où la raillerie s'attache à la vertu qui résiste, et le mépris à la faiblesse qui succombe.

— Que dites-vous? mais je ne suis pas seule; Mme de Ferriol ne me protège-t-elle pas? Et d'ailleurs, monsieur le comte, son beau-frère, mon bienfaiteur, n'est-il pas attendu lui-même à Paris d'un moment à l'autre?

— M. le comte de Ferriol est attendu à Paris, dites-vous? Oh! loué soit Dieu! Si je pouvais le prévenir! Mais peut-être arrivera-t-il trop tard. Quant à la marquise, je ne puis encore vous dire sur elle toute ma pensée; mais songez-y: souvent l'appui sur lequel on comptait vous devient plus fatal que le coup qui vous vient en face.

— Vous m'épouvantez... Oh! par grâce, par pitié, ne m'abandonnez point!

— Eh! que puis-je faire? Déjà je suis coupable de m'être séparé un instant du régent!... Avoir eu un cheval moins prompt que le sien, c'est presque une désertion, un crime. Tout à l'heure, à la fin de cette chasse, je dois aller chercher ses ordres, et, s'il le commande, je passerai la nuit aux portes du château, pour servir le régent, même contre ceux qui voudraient vous défendre.

— Me défendre!... Mais je suis donc menacée?

— Je l'ignore... Mon pressentiment est sans doute une folie... une calomnie peut-être... Je n'ai pas le droit de noircir à vos yeux le vaillant soldat de Turin, le vainqueur de Lérida, celui à qui seul le parlement a cru devoir confier la garde du jeune roi et la tutelle de la France, moi comblé de ses bienfaits, moi chargé de le défendre; mais Dubois est toujours près du régent, comme son démon et le mauvais génie de la France; je sens qu'il doit

creuser quelque piège sous vos pas; je le sens comme je sens en moi un désir ardent de vous sauver, comme je sens en moi l'impuissance de mon dévoûment au milieu de ces périls que je ne connais pas.

— Oh! comment reconnaître la générosité de ce dévoûment?

— Ne m'en remerciez point.

— Mais pourquoi...

Un moment de silence suivit cette interrogation; la nuit était tout à fait venue; les deux chevaux s'étaient rapprochés et marchaient du même pas; le genou d'Aydie frôlait sans cesse la robe de satin et le justaucorps de velours d'Aïssé... Tous deux, le front frissonnant au souffle du soir, se sentaient comme entraînés par leurs coursiers dans un monde idéal et fantastique. D'Aydie, enhardi par l'ombre et la solitude, saisit la main d'Aïssé.

— Vous me demandez pourquoi? c'est que ce dévoûment n'est pas entièrement pur, c'est que cette sollicitude n'est pas désintéressée; c'est que sans espoir volontaire, sans pouvoir même m'en rendre compte, il me semble que vous défendre contre un autre, c'est vous conserver à moi; c'est que je vous...

Il n'acheva pas sa phrase; mais ses lèvres en murmurèrent tout bas le dernier mot sur la main palpitante de la jeune Circassienne.

— Vous voyez bien, dit-il, après un instant, que si ce dévoûment existe, il n'est point de la générosité.

— Mais s'il n'existait pas, s'écria Aïssé, ce serait de l'ingratitude!

Et avec cette confiance ardente et spontanée qu'inspirait à la jeune fille d'Orient tant de loyauté et d'amour, elle conta à d'Aydie toutes les impressions qui avaient assailli son cœur le jour où Villars fut couronné à l'Opéra. Alors ce fut entr'eux, comme après une digue rompue, des flots de douces paroles, entremêlées de sermens; chastes aveux, douces espérances, première félicité immense, inépuisable, infinie comme l'avenir.

Bientôt les lumières des douze pavillons du château royal de Marly étincelèrent dans la nuit. D'Aydie, si heureux qu'il avait oublié ses inquiétudes, recommanda pourtant à sa bien-aimée (en serrant sa main une dernière fois) de bien garder un honneur qui désormais devait leur être commun: puis laissant rentrer Aïssé la première au château, il se rendit auprès du régent.

VI.

LA NUIT TERRIBLE.

Aïssé fut grondée par la marquise de Ferriol, sur sa longue absence; mais les aigres remontrances de l'hypocrite douairière glissèrent sur sa joie; toutefois elle se sentit prise d'un trouble instinctif, lorsque la marquise lui annonça qu'elles passeraient la nuit toutes deux dans le pavillon réservé autrefois au régent, celui-ci occupant actuellement les appartemens du feu roi. Toutes les appréhensions du chevalier d'Aydie revinrent chez Aïssé comme des terreurs en songeant qu'elle allait se trouver renfermée durant toute une nuit dans un asile mystérieux, auquel se rattachaient vaguement dans sa pensée des souvenirs inquiétans qu'elle ne pouvait ni ne voulait comprendre. Toutefois, elle suivit en silence avec la marquise le valet qui les conduisit à travers le parc à leur pavillon. Celui-ci, après leur avoir fait monter un élégant escalier, leur ouvrit successivement deux portes, en s'écriant d'une voix officiellement nasillarde:

— La chambre de Mme de Ferriol! — La chambre de mademoiselle Aïssé!

Puis il descendit rapidement l'escalier.

A la pensée d'être séparée de la marquise, dont la présence était du moins une sauvegarde, si son caractère n'était pas une protection, Aïssé frémit.

— Madame, madame, s'écria-t-elle, oh! je ne veux pas me séparer de vous.

— Qu'avez-vous donc? pourquoi cet effroi? répondit avec hauteur la marquise.

— Madame, excusez-moi, je ne sais, mais nous ne sommes pas ici dans votre hôtel du Marais... et ces lieux inconnus m'épouvantent involontairement. Daignez choisir de ces deux chambres celle qui vous convient; mais, je vous en supplie, ne nous séparons point.

La marquise se contenta de répondre en haussant les épaules:

— Vous êtes une petite sotte. Cependant, puisque vous le voulez, prenons celle qui vous était destinée.

C'était une chambre de dimension médiocre, formant l'angle du pavillon. De grandes tapisseries des Gobelins, représentant des sujets mythologiques, en garnissaient les parois et ne laissaient de place que pour la porte et pour une immense fenêtre donnant sur un fossé profond; une grande armoire de Boule était appliquée contre une des tapisseries, qui la dépassait en hauteur. Aïssé, en promenant ses regards sur cette chambre, ne vit que des sujets de se rassurer, et cependant l'effroi était plus fort chez elle que le raisonnement même.

Mme de Ferriol, après avoir fait ses prières, alla prendre sa place au fond d'un lit riche et spacieux qui élevait dans un coin de la chambre ses quatre colonnes cannelées et son dais couronné d'un écusson. Après qu'Aïssé, sur une sèche injonction faite par la douairière, eût été la rejoindre, celle-ci, tournant le dos à la jeune fille, ne tarda pas à s'endormir. Aïssé chercha aussi le repos; mais le sommeil capricieux ne voulut pas descendre sur cette âme secrètement agitée. Il semblait à la jeune fille,

dans une sorte de cauchemar, que la douairière allait disparaître ; que, sous la coiffe de nuit qui se dessinait au-dessus de la couverture, il n'y avait plus aucune forme humaine, qu'elle était seule dans cette chambre inconnue, et qu'un pas retentissait dans le corridor et s'arrêtait à l'entrée, ou qu'un bras faisait trembler, en les ébranlant, les carreaux de la fenêtre. Cependant, lorsque, levée sur son séant, elle ouvrait les yeux pour se rendre compte de ces visions funestes, tout était calme, la clé était dans la serrure, deux verrous tirés protégeaient la porte, la fenêtre était inaccessible, les tapisseries clouées au mur ne pouvaient cacher aucun passage mystérieux. Le bruit égal et méthodique de la respiration de la douairière attestait son sommeil. Pour dernière précaution, Aïssé, se levant pieds nus, alla prendre la clé dans la serrure et la mit sous son oreiller. Sûre dès-lors qu'elle ne pouvait pas plus être abandonnée par la marquise que surprise par un ennemi étranger, elle sentit bientôt le sommeil se glisser doucement sous ses paupières.

Quand elle se réveilla, la lampe, à demi-éteinte, ne jetait plus que de tremblantes lueurs. Les nymphes légères semblaient tressaillir sur les tapisseries, les satyres semblaient grimacer, et la main d'Aïssé, s'étendant à côté d'elle, y trouva la place vide. Aïssé se leva convulsivement sur son lit, comme si un ressort soudain l'avait fait mouvoir... Son cœur bondit. Il n'y avait plus à en douter, la douairière avait disparu, et pourtant sa main, en fouillant sous l'oreiller, y trouva encore la clé protectrice. Quelle était donc cette mystérieuse issue qui avait laissé fuir la marquise et qui bientôt sans doute allait livrer passage à un autre ?

Aïssé s'élança hors du lit, examinant la porte, ébranlant la fenêtre, interrogeant les murailles. Elle pensa à fuir, mais la clé eut beau tourner dans la serrure, la porte ne s'ouvrit pas... Elle était fermée extérieurement.

Livrée dans cette prison à un péril qu'elle sentait plus terrible que la mort, Aïssé invoqua, en tombant à genoux, ce Dieu des chrétiens qu'on lui avait fait connaître comme un sauveur, et qui semblait ne l'avoir enlevée à l'esclavage que pour la réserver à la honte. Mais à peine avait-elle eu le temps de dire une courte prière, que ses dents, entrechoquées par la terreur, entrecoupaient à chaque mot, tout à coup la lourde armoire, que quatre hommes n'auraient pu enlever, tourna légèrement d'elle-même dans le mur, et découvrit une petite porte pratiquée dans la tapisserie. Aïssé sentit que l'instant fatal était venu. Se disant instinctivement que contre la force qui déshonore il n'y a de refuge que la mort qui anéantit, elle s'élança vers la fenêtre, et l'ouvrant d'un effort désespéré, elle allait se précipiter dans l'abîme, lorsque la porte livra passage à une femme. Pétrifiée à cet aspect, Aïssé crut deviner d'abord la douairière qui revenait ; mais quelle ne fut pas sa surprise, en reconnaissant la physionomie hautaine et narquoise de Mme de Parabère.

— Ah ! c'est vous, la belle ! on ne m'avait pas trompée, fit celle-ci. Eh bien, pendant mon voyage dans le Nivernais, il paraît que vous ne perdiez pas de temps ; ce n'est pas mal pour une Circassienne.

— Ah ! madame, accusez-moi si vous voulez ; il y a quelque chose de plus pressé ici que de me justifier à vos yeux, c'est de me sauver... Sauvez moi ! sauvez-moi !

— Vous sauver ! et de qui ? de celui que vous veniez chercher...

— Moi ?

— Vous-même... Je n'ai pas été la dupe de votre feinte vertu le jour où j'ai vu les regards du régent s'attacher sur vous. Je connais son inconstance ; c'est un adorateur qu'une femme ne repousse jamais.

— Le repousser, madame, je ne l'aurais pu, sans doute, mais j'aurais pu mourir.

— Mourir...

— Oui, au moment où j'ai vu s'ouvrir cette porte secrète j'allais me précipiter par cette fenêtre, pour échapper à celui que je venais chercher ici, comme vous dites.

— En vérité, dit la Parabère en jetant un regard par la fenêtre entr'ouverte, c'est qu'il y a de quoi se tuer !... Et pour échapper au régent vous alliez... Il n'y a plus moyen de douter de votre innocence après une pareille preuve... J'avoue que, pour ma part, si le duc m'eût déplu, j'aurais eu de la peine à pousser la vertu plus loin que ce balcon !... Mais vous êtes donc ici malgré vous ?

— J'y étais venue demander la grâce de M. de Ferriol, qu'on attend en ce moment à Paris ; j'y étais venue sous la garantie de l'abbé Dubois, sous la sauvegarde de Mme de Ferriol.

— La sauvegarde de Mme de Ferriol... qui s'est si bien jouée de moi ! La garantie de l'abbé Dubois, qui se joue de tout le monde. Ah ! que ne le disiez-vous plus tôt, pauvre enfant !... Avec un abbé et une dévote, ne deviez-vous pas vous attendre à quelque chose de bien... en fait de pièges ? Heureusement, moi qui ne suis ni l'un ni l'autre, je vous garde ou plutôt je garde le régent... Soyez tranquille... Son Altesse va venir sans doute, et je me charge de la recevoir.

— Son Altessse, oh ! je dois fuir sa présence.

— C'est très facile, grâce aux mêmes moyens qui m'ont permis de m'introduire ici.

— Et quels sont ces moyens ?

— Je vais tout vous dire. Prévenue par des gens de la maison du régent, des gens gagnés par moi, je me suis arrêtée dans mon voyage à la deuxième poste, où l'avis secret m'est parvenu. Je suis repartie en toute hâte pour Paris !... J'ai su que mon infidèle était à Marly.

Je suis accourue immédiatement; seulement il fallait pénétrer dans ce château; s'il s'y avait eu que des valets du régent à la grande porte, je n'eusse pas été embarrassée. Je sais combien vaut la fidélité des collègues de Dubois. Mais on y avait posté un escadron de gardes; la sentinelle a refusé de me laisser entrer à cette heure avancée; heureusement j'ai eu l'idée de demander le lieutenant de service, un très jeune et très joli cavalier, ma foi; cela m'a inspiré de la confiance; je lui ai dit tout franchement le but de ma visite, et aussitôt il m'a introduite avec un empressement... il aurait agi pour lui-même qu'il n'aurait pas mis plus de zèle...

— Ah! c'est encore lui qui m'a sauvée, s'écria intérieurement Aïssé en remerciant Dieu.

— Une fois ici, j'ai deviné où je devais aller d'abord. J'ai une clé de la petite porte d'en bas; je connais le secret de l'issue par où vous m'avez vue paraître; c'est pour moi que ce traître de régent l'a fait pratiquer dans son pavillon, au temps du feu roi: un chef-d'œuvre de mécanisme qu'il a payé trente mille livres... au temps de son amour pour moi. Je ne m'étonne pas, du reste, qu'il ait supporté si galamment cette dépense; il prévoyait tout ce qu'elle devait lui rapporter un jour. Ainsi, partez, ma belle enfant; descendez cet escalier, prenez l'allée qui vous fait face, elle vous conduira à la grande porte... Le galant lieutenant vous ouvrira, vous y trouverez mon carrosse, mon cocher est prévenu; vous lui direz que je reste à Marly, et il vous reconduira à Paris. Allez, ne perdez pas un moment.

— Ah! que je vous remercie, madame!

— Embrassez-moi plutôt... vous ne me devez rien... je fais mieux que de me défendre... je me venge!

Aïssé disparut, et Mme de Parabère, s'asseyant sur un sofa, attendit tranquillement le régent.

VII.

LE RETOUR IMPRÉVU.

Pendant qu'Aïssé, joyeuse et sauvée, après avoir conté à d'Aydie tous ses dangers, montait dans le carrosse de la Parabère; pendant que celle-ci reprenait possession de son ancien domaine, de joyeux éclats de rire retentissaient dans l'appartement du régent. Botté et éperonné, celui-ci semblait se disposer à partir, et adressait à un personnage en costume noir l'interpellation suivante qui suffisait pour le faire reconnaître:

— Es-tu bien sûr que la Parabère m'attend en ce moment à mon pavillon?

— J'en suis sûr, monseigneur... j'avais su d'avance tout son plan... Il faut bien que la police serve à quelque chose... Je n'avais pas cherché à entraver ses projets, mais je les déjoue. Autrement, elle aurait fait quelque éclat scandaleux, et dans cette époque de deuil, c'est ce que vous devez éviter à tout prix. Je l'ai battue avec ses propres armes. Dès que j'ai eu appris, par mon espion, qu'Aïssé allait monter dans le carrosse de la marquise, j'ai fait gagner son cocher; cet homme versera la belle à la descente de Bougival.

— Y penses-tu? mais s'il la blesse?

— Oh! soyez tranquille, c'est un garçon qui a de l'usage... il a conduit déjà une foule de grands personnages politiques, et vous savez qu'ils versent tous sans se faire de mal. Quant à vous, monseigneur, un de vos carrosses à quatre chevaux est prêt. Vous partez et rattrapez bien vite l'équipage de la Parabère. Vous aurez soin de laisser verser bien tranquillement le carrosse qui emportait la belle. Elle sera peut-être déjà évanouie... Vous apparaîtrez alors comme un sauveur; vous recueillerez l'infortunée, et vous la conduirez à Rueil, où M. d'Aiguillon vous offre l'hospitalité pour cette nuit, car ici il n'y a pas de sécurité pour vous avec cette Parabère qui vous adore... et un autre ennemi.

— Qui donc?...

— Le plus charmant de vos officiers aux gardes, le jeune d'Aydie, qui, à ce qu'il paraît, est fort épris de notre Circassienne, et qui pourrait bien en être payé de retour. Mes espions m'ont rapporté que de la journée on n'a pu les retrouver qu'un instant, à la tombée de la nuit et ensemble. Tout à l'heure encore, l'un de mes émissaires a entendu le chevalier s'entretenir avec Aïssé de la manière la plus passionnée. C'est même ce qui lui a donné le temps de gagner le cocher.

— Que me dis-tu?... Quoi, cette innocence que je croyais si farouche?...

— Civilisée complètement, monseigneur.

— Et moi qui avais des scrupules!...

— Des scrupules... Vous voyez bien qu'on a toujours tort de changer ses habitudes. Eh bien! monseigneur, que dites-vous de mon plan?

— Je dis, l'abbé, que lorsque j'avais le temps de m'occuper de sorcellerie et que j'allais dans les carrières de Vanvres et de Montmartre avec mon ami Mirepoix, évoquer le diable, je perdais mon temps.

— Parce que le diable était trop occupé ailleurs pour vous répondre.

— Non, parce qu'il se trouvait chez moi en qualité de secrétaire.

— Vous pensez que ce grand personnage de l'autre monde aurait fait l'honneur à votre serviteur de revêtir sa maigre forme sur cette terre pour voyager incognito?

— Incognito... tu as raison, l'abbé, le diable n'aurait jamais choisi ta figure; ça ne l'aurait pas assez déguisé.

En achevant ces mots, le régent jeta les yeux sur la pendule, et quitta l'appartement par une petite porte devant laquelle son carrosse l'attendait, puis il sortit du château de Marly.

Moins d'une demi-heure après, une voiture était renversée dans un fossé au bas de la côte de Bougival, et le cocher sain et sauf s'occupait à en faire sortir une jeune fille un peu meurtrie de la secousse. Quand cette jeune fille eut repris ses sens, le cocher lui déclara que le carrosse était brisé et qu'il ne pouvait aller plus loin.

Aïssé, cependant, malgré toute l'adresse du cocher, se ressentait trop fâcheusement de sa chute pour songer à continuer sa route, surtout à pied et par une bise glaciale qui soufflait sous un ciel clair et pâle. A ce moment on vit apparaître sur la route, comme par enchantement, un carrosse entraîné au grand galop de quatre vigoureux chevaux, et que précédaient et suivaient des piqueurs portant des torches à la main. Témoin de l'accident qui venait de se passer, le maître du carrosse donna l'ordre d'arrêter, et ayant ouvert lui-même la portière, il s'élança auprès de la jeune fille.

— Que vois-je ? s'écria-t-il en affectant une hypocrite surprise; vous ici, mademoiselle, lorsque je vous croyais au palais de Marly !... M'expliquerez-vous par quel prodige ?... Mais d'abord rassurez-moi sur votre situation : vous n'êtes point blessée, n'est-ce pas ?

— Non, monseigneur, balbutia Aïssé toute tremblante, et je vous rends grâce de l'intérêt que...

— Ah ! le ciel en soit loué ! j'arrive à propos pour vous offrir un abri dans mon carrosse, où nous poursuivrons, s'il vous plaît, cette conversation beaucoup plus à notre aise que sur cette grande route. Il fait un froid diabolique ; veuillez accepter mon bras.

— Monseigneur... pardon... je ne puis.

— Quel enfantillage ! Allons, venez, je le veux.

En même temps le régent s'empara en souriant du bras de la jeune fille qu'il chercha à entraîner, mais elle, le rouge au front, les yeux noyés de larmes :

— Monseigneur, s'écria-t-elle, c'est impossible... Vous n'invoquerez pas votre rang pour rendre vos fantaisies toutes puissantes, vous ne les ferez pas aussi tyranniques qu'elles sont cruelles. Ayez pitié d'une pauvre fille qui préférerait la mort au déshonneur.

Au mot de déshonneur les lèvres du prince se rouvrirent par un sourire sardonique, car son amour-propre humilié avait toujours présente à la pensée la révélation trop vraisemblable de Dubois.

— Ma foi, reprit-il, si l'amour de Philippe d'Orléans, régent de France, peut être le déshonneur, qu'est-ce donc que celui d'un simple gentilhomme ?

— Monseigneur, que voulez-vous dire ?

— Rien, sinon que vous ne voudrez pas sans doute me mettre dans l'obligation de solliciter l'entremise d'un de mes officiers pour vous déterminer à accepter l'offre que je vous fais.

— Monseigneur, voulez-vous donc me perdre ?...

— Au contraire, ma toute belle, venez. Oh ! vous ne m'échapperez pas cette fois.

— Seigneur, mon Dieu ! nul ne viendra-t-il à mon secours ?

— La nuit, à une pareille heure ? allons, vous rêvez, ma charmante. Le sort en est jeté, et nul maintenant ne saurait vous arracher de mes bras.

— Votre Altesse se trompe peut-être, dit une voix étrangère qui retentit à côté du prince.

Les deux acteurs de cette scène ne s'étaient pas aperçus, dans leur préoccupation, qu'une chaise de poste était venue rapidement du côté de Paris, et qu'au moment où ce véhicule commençait à monter la côte de Bougival, un homme avait mis la tête à la portière. Ayant saisi au vol quelques mots du colloque qui précède, cet inconnu s'était élancé aussitôt sur la route.

— Qui êtes-vous donc, monsieur, dit le régent au nouveau venu, pour oser ainsi intervenir entre le régent et la femme à qui il s'adresse ?

— C'est que la femme à qui le régent s'adresse, moi, j'allais à Paris pour la réclamer...

— Et de quel droit ? Etes-vous le père ou le frère de cette jeune fille ?

— Non, monseigneur, mais je suis le maître de cette esclave, je suis le comte de Ferriol.

— Vous en France, monsieur, mais l'arrêt qui vous interdisait de rentrer dans le royaume n'est pas encore levé, que je sache.

— Quel qu'il soit, monseigneur, cet arrêt n'entraîne pas confiscation des biens sur le sol de France ou dans l'exil. Cette esclave que j'ai achetée m'appartient.

— Sur le sol de la France tous les esclaves sont libres.

— Il se peut, monseigneur, que quelques songe-creux aient fait prévaloir ces maximes attentoires au bon droit et à la justice. Mais si les esclaves sont libres, les personnes libres doivent-elles être esclaves à leur tour ? Et Aïssé n'aura-t-elle pas du moins la faculté de choisir entre le prince et l'exilé celui à qui elle veut confier son sort ?

Ferriol avait à peine achevé de prononcer ces paroles, qu'Aïssé, qui l'avait écoutée palpitante de joie, et retenue seulement par le maintien sec et glacial que son protecteur apportait dans son rôle chevaleresque, tomba à genoux en embrassant ses mains qu'elle inonda de larmes.

— Mon bienfaiteur ! s'écria-t-elle.

Il ne fallait pas un aussi long délai donné à la réflexion pour rappeler Philippe d'Orléans à des sentiments de générosité que l'erreur

d'un amour-propre blessé lui avait fait seule abjurer un instant.

— Il est heureux, monsieur de Ferriol, reprit le prince, que personne ne vous ait entendu parler avec cette hardiesse. Prenons que vous vous êtes adressé au duc d'Orléans, le régent n'en saura rien, je ne le lui dirai pas. Vous pouvez emmener cette jeune fille puisqu'elle veut vous suivre ; vous attendrez mes ordres dans votre hôtel.

Le comte de Ferriol inclina froidement la tête, sans articuler une parole, et quelques instants après, les deux carrosses se remirent en route. Celui du régent commença à gravir la montée de Bougival, et la chaise de poste du comte disparut rapidement à l'horizon du côté de Paris, emportant l'esclave Aïssé et son maître.

VIII.

LE COMTE DE FERRIOL.

Le comte de Ferriol était assis dans un grand fauteuil, au coin du feu, pendant qu'à côté de lui, sur un pliant, Aïssé, non moins belle de ses seize printemps et de ses merveilleux attraits que du bonheur et de la joie qui rayonnaient dans ses beaux yeux noirs et sur son front si blanc et si pur, racontait à son bienfaiteur tout ce qui s'était passé depuis trois ans qu'elle l'avait quitté ; la vie nouvelle qu'elle avait apprise, les innombrables sensations qui s'étaient succédé dans son âme. De son côté, le comte ne pouvait se lasser de contempler cette adorable créature qu'il avait laissé partir enfant et qu'il retrouvait femme. Il s'enivrait des accens de cette voix si mélodieuse et si fraîche, dans laquelle venaient se fondre doucement l'accent vif et léger de la France et les voluptueuses langueurs de l'Asie ; il embrassait d'un regard à la fois plein de surprise et de ravissement cette tête charmante, ce corps souple et flexible dont chaque détail, chaque mouvement offrait encore ou laissait deviner du moins tout ce qui séduit et captive les sens dans l'Orient, tout ce qui fait battre le cœur dans l'Occident. C'était pour lui comme la réalisation, ou pour mieux parler, le résumé des plus delicieux souvenirs de toute sa vie : souvenirs d'amour, de plaisir et de galanterie ; et sous ce triple rapport, M. de Ferriol avait bien des souvenirs.

Le comte de Ferriol, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait un commencement de connaissance, était, à l'époque où se passe cette partie de notre histoire, (novembre 1715,) un homme de 54 ans, de haute taille, d'une assez forte corpulence, l'œil vif encore, et dont toute la personne présentait un mélange indéfinissable de fougue et de commandement. Sans avoir jamais brillé par la régularité des traits, son visage, sur lequel apparaissaient quelques rides, creusées plutôt par les passions que par l'âge, était de ceux qu'on n'oublie point, n'eût-on fait que les apercevoir une seule fois. Il avait le front large et proéminent, les joues pleines et colorées, les narines ouvertes et gonflées, et, par une analogie sans doute lointaine avec les animaux chez lesquels on remarque une grande puissance musculaire, tels que le lion et le taureau, il avait le col court et vigoureusement attaché à ses épaules herculéennes ; il portait habituellement la tête haute et comme renversée en arrière dans une attitude de défi. Bref, et pour résumer le portrait du comte de Ferriol, on peut se figurer, avec un peu plus d'harmonie dans l'ensemble, la tête énergique de Mirabeau, coiffée d'une perruque à la Louis XIV.

Ajoutons bien vite que, comme Mirabeau, M. de Ferriol avait une de ces organisations ardentes que les obstacles qui découragent les autres ne font qu'irriter, et dont les instincts dominateurs s'étaient singulièrement développés par un séjour de plusieurs années à Constantinople, loin du contact des mœurs et des idées des pays civilisés.

Tel était le personnage qui venait de rentrer à Paris, et dont l'influence devait être si grande sur la destinée de la Circassienne.

Après avoir laissé parler Aïssé pendant longtemps, M. de Ferriol, dont le front jusqu'alors avait rayonné de sérénité et de bonheur, sembla tout à coup saisi d'un importun souvenir, et tirant de sa poche un papier :

— Ah ça ! s'écria-t-il, ma chère enfant, connaissez vous cette écriture ?

La jeune fille jeta sur le papier un regard curieux, puis elle répondit tranquillement :

— En aucune façon, monsieur le comte.

— A la bonne heure ! reprit M. de Ferriol qui avait, de son côté, attaché sur son interlocutrice un œil perçant, lisez donc ce billet, que j'ai trouvé hier soir en arrivant à l'hôtel. Il ne fallait rien moins, je dois en convenir, qu'un pareil avertissement pour me déterminer, fatigué comme je l'étais, à me remettre en route pour le palais de Marly. Au surplus, je m'en félicite, puisque je suis arrivé assez à temps pour vous arracher au danger qui vous menaçait, et dont l'auteur inconnu de ce billet avait jugé devoir m'informer.

A ces derniers mots, Aïssé rougit et pâlit tour à tour. Si elle ne connaissait pas l'écriture du billet, du moins elle en avait bien vite deviné l'auteur : Ferriol reprit sans s'apercevoir de son trouble :

— Il est en vérité bien étrange que ma belle-sœur ne soit pas encore rentrée à l'hôtel où elle savait que je ne pouvais tarder à arriver.

— Sans doute elle l'ignore, répondit la jeune fille d'un ton timide et en cherchant encore à excuser une femme dont la complicité n'était que trop évidente dans tout ce qui s'était passé au palais de Marly.

— A la bonne heure ! mais le devoir de la marquise de Ferriol était de ne point vous perdre de vue un seul instant à Marly, et elle a failli à ce devoir. Si cela lui arrivait encore !...

Pendant que le comte de Ferriol parlait ainsi, il y avait dans ses traits une expression si terrible, qu'Aïssé toute tremblante baissa les yeux et ne put s'empêcher de se reculer. Le comte, auquel ce mouvement n'échappa pas cette fois, saisit la main de sa jeune pupille, et l'attirant ainsi doucement à lui, il imprima ses lèvres sur son front.

— Qu'est-ce donc, enfant, s'écria-t-il avec un sourire, qu'avez-vous ?

— Pardon, monsieur le comte, reprit Aïssé, mais vous m'avez fait peur.

— J'avais donc l'air bien méchant ?

— Mais, oui... un peu.

— Allons, si cela m'arrive parfois, du moins, Aïssé, je ne veux pas que ce soit pour vous ; car, d'honneur, petite, je te trouve charmante, et bien que tu promisses déjà beaucoup sous ce rapport, il y a quelques années, je ne me doutais certes pas alors que j'acquérais un pareil trésor.

— C'est que vous êtes indulgent pour moi, monsieur le comte.

— Indulgent, moi ! en aucun façon, je suis sévère, au contraire, sévère pour tout le monde ; tu n'as qu'à interroger mes gens. Mais, friponne, je ne suis pas le premier qui te l'ai fait apercevoir, sans compter ton miroir, hein ?

Aïssé rougit très fort.

— Il ne faut pas rougir pour cela. Seulement, maintenant que me voici de retour, j'entends bien que nul autre que moi ne s'avise de venir te dire qu'il te trouve belle. Ce soin me regarde seul, entends-tu ?

A ces dernières paroles, Aïssé tressaillit et attacha sur M. de Ferriol un regard plein d'étonnement et d'effroi instinctif. Aussi bien, si d'abord elle avait été tentée d'attribuer à un sentiment d'affection presque paternelle, de la part d'un homme qui vis à vis d'elle surtout était déjà presque un vieillard, la familiarité sans cesse croissante avec laquelle le comte la traitait depuis quelques instans, elle ne pouvait plus maintenant conserver à cet égard le moindre doute. Cette familiarité n'était point évidemment celle d'un père envers son enfant, d'un tuteur envers sa pupille. L'orgueil du rang et de la naissance en était bien plutôt le mobile. Il s'y mêlait d'ailleurs une certaine liberté de paroles faite à coup sûr pour effaroucher la pudeur d'une jeune fille, élevée par une femme bien peu morale sans doute, mais dont la pruderie, l'hypocrisie même, avaient dû tromper jusqu'alors celle qui en était le témoin journalier. La Bruyère n'avait-il pas déjà dit alors que de tels vices étaient un hommage rendu à la vertu ! Comme si M. de Ferriol eût pris à tâche dans cette entrevue d'arracher à la jeune fille toutes ses illusions, il s'écria en apercevant une guitare, instrument alors fort à la mode, suspendue à la muraille :

— Tu m'as parlé, Aïssé, des maîtres que ma belle-sœur t'a donnés, des talens que tu as acquis.... Voyons, je suis curieux d'en juger par moi-même : prends cet instrument, et chante-moi, en t'accompagnant, un des airs qu'on t'a appris.

La Circassienne se leva tristement et se mit en devoir d'obéir ; puis après un prélude, pendant la durée duquel elle sembla interroger sa mémoire, elle tressaillit comme frappée d'un souvenir subit, et, d'une voix pleine de fraicheur et de mélodie, elle entonna ce chant d'*Armide* qu'elle avait entendu dans une circonstance importante, et auquel se rattachait pour elle la première impression qui lui avait fait battre le cœur, alors que dans la vaste salle de l'Opéra le jeune chevalier d'Aydie était apparu à côté du maréchal de Villars :

> " Tout doit céder dans l'univers
> A l'auguste héros que j'aime."

C'est que dans cette occasion mémorable, les pompes du spectacle, le charme de la musique, la gloire du vainqueur de Denain, l'hommage même qu'il avait reçu d'une belle actrice, tout cela s'était effacé instantanément dans l'âme de la Circassienne qui ne se souvenait plus que d'une chose, c'est que ces vers d'Armide avaient retenti à son oreille le jour où, pour la première fois, elle aussi avait vu son héros, son vainqueur ; c'est que quelque pénible que pût être son entrevue avec M. de Ferriol, elle se réfugiait déjà avec fierté dans cet amour qu'elle proclamait en quelque sorte par les vers de Quinault. Aussi, ses yeux naguère encore pudiquement baissés étincelaient d'amour et d'espoir ; son front rayonnait d'impatience ; sa voix, tout à l'heure tremblante et voilée, retentissait éclatante et harmonieuse comme le chant du bengali dans quelque site enchanté de cette terre d'Asie, où elle avait vu le jour ; c'était une métamorphose complète, et qui s'explique par un seul mot : l'amour.

Ravi, transporté d'admiration, M. de Ferriol n'attendit même pas que le morceau fût terminé pour battre des mains. Ces applaudissemens qui, dans toute autre circonstance, auraient peut-être été pour la cantatrice un encouragement flatteur, semblèrent au contraire exercer sur elle une influence pénible. En chantant, elle était montée, comme sa voix, vers le ciel, et elle avait oublié la terre. Elle s'éveilla en sursaut au bruit que fit le comte, et c'est à peine si elle put achever son air. Le souffle lui manquait.

— Ah ! s'écria M. de Ferriol, je te fais compliment, Aïssé, tu chantes à merveille, et j'en suis parbleu fort aise, car j'aime beaucoup la musique. Quand j'étais ambassadeur à Cons-

tantinople, je ne m'endormais jamais sans avoir quelque almée qui venait m'enchanter de ses accords; mais peste! ces almées là ne te valaient pas, et désormais je n'en veux plus entendre d'autre que toi. Oui, petite, c'est toi qui tous les jours rempliras près de moi cet office.

— Moi! balbutia la jeune fille.

— Oui; n'es-tu pas mon esclave?

— Il est vrai, reprit la Circassienne en laissant tomber sa tête sur son sein, je l'avais oublié.

— Je ne l'ai pas oublié, moi. A propos, tu sais danser aussi, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur le comte.

— C'est à merveille. Seulement je t'en préviens, les danses de France, le menuet, la courante, tout cela est fort ennuyeux, il me faut quelque chose de plus piquant pendant que je fumerai ma pipe, suivant l'habitude que j'ai contractée en Orient. Tu feras en sorte de te souvenir de ces danses voluptueuses que tu as dû voir dans ton pays au temps de ton enfance?

— Oui, monsieur le comte.

Ce fut d'une voix à peine perceptible que la jeune fille put articuler cette dernière réponse, et deux larmes perlèrent en même temps au bord de ses paupières.

— Qu'as-tu donc maintenant? reprit M. de Ferriol, voilà que tu pleures!

— Moi! non pas, monsieur le comte, dit Aïssé en renfonçant ses pleurs.

— Oh! si fait, tes yeux sont encore humides. Allons, viens me conter tes chagrins, petite, et laisse-moi essuyer tes larmes avec un double baiser.

En même temps, le comte saisit Aïssé par le bras et chercha à l'attirer sur ses genoux. La jeune fille frémit: tout son corps fut pris d'un tremblement convulsif.

— Ah! monsieur le comte, s'écria-t-elle, grâce!

Ces mots furent prononcés avec un tel accent de désespoir, que le comte ne put s'empêcher d'en être ému; mais cette émotion fut passagère, et, se levant de son fauteuil, il reprit d'un ton qu'il voulut rendre doux et qui ne fut que sarcastique:

— Aïssé, tu es une enfant, et tu oublies ce que tu dois à ton maître. Je vois qu'on t'a gâtée ici. Décidément, l'air de France ne vaut pas mieux pour les filles que pour les femmes, et il était grand temps que je revinsse, n'est-il pas vrai?

En parlant ainsi, M. de Ferriol enlaçait la taille flexible de la Circassienne, ses yeux brillaient, sa respiration s'accélérait sensiblement... Tout à coup la porte de la chambre roula sur ses gonds et livra passage à la marquise douairière de Ferriol.

— Au diable! grommela le comte qui dut pourtant s'avancer au devant de sa belle-sœur avec laquelle il échangea un froid et solennel embrassement.

— Ah! le ciel soit loué! s'écria la marquise avec une merveilleuse hypocrisie. Enfin, je vous revois, mon frère, et Aïssé est saine et sauve; quel bonheur!

— Pardieu, ma chère sœur, reprit le comte, vous n'êtes pour rien, que je sache, dans l'un de ces bonheurs-là, et peu s'en est fallu, au contraire, qu'il n'arrivât en mon absence des choses dont j'aurais eu à vous demander un compte sévère, je vous en avertis,

— Que voulez-vous dire, mon frère? balbutia la marquise pâlissant encore sous les teintes jaunâtres de son visage, bien quelle essayât de cacher son trouble sous une indifférence affectée.

— J'ai peine à comprendre que vous le demandiez; mais faites d'abord retirer cette petite.

Aïssé, encore toute tremblante, s'inclina et sortit de la chambre. Dès qu'elle eut disparu, la douairière jugea devoir aller elle-même au-devant de l'explication que le comte s'apprêtait à lui demander.

— En vérité, mon frère, vous me voyez toute surprise d'un accueil que j'avais espéré tout autre, je l'avoue, après une si longue séparation. Eh quoi! pouvez-vous attacher tant d'importance à quelques galanteries du régent, galanteries sans conséquence, je dois l'ajouter bien vite, envers cette petite fille qui s'est alarmée sottement.

— Sans conséquence, dites-vous? Mais si je n'étais arrivé très à propos sur la route, le régent enlevait Aïssé de vive force, oubliant ainsi qu'on ne touche pas impunément aux droits d'un Ferriol. Je suis fâché qu'il m'ait mis dans la nécessité de le lui rappeler.

— Je le sais, mon frère; mais ne craignez-vous point que cette excessive susceptibilité déployée par vous avec le régent n'achève de vous perdre auprès de ce prince dont votre sort dépend?

— Que m'importe? reprit le comte avec hauteur, le prince me renverra en exil, ou bien il fera ouvrir pour moi les cachots de la Bastille; mais il ne sera pas dit que lorsqu'une femme, si humble qu'elle soit, se sera mise à l'abri sous mon écusson, je l'abandonnerai au pouvoir qui la poursuit, ce pouvoir fût-il souverain. Un Ferriol n'a jamais plus supporté un affront à son honneur qu'une résistance à ses ordres. Souvenez-vous qu'un de mes ancêtres, Aimery de Ferriol, se perdit pour avoir refusé au cardinal de Richelieu le passage sur ses terres dans une chasse; ses biens furent confisqués, mais il ne dut céder qu'à la violence, et n'abandonna pas un seul instant ses franchises; au reste, ce n'est pas le seul qui, dans ma famille, m'ait donné un exemple dont je ne dévierai pas.

— Alors, que le bon Dieu nous protége! s'é-

cria Mme de Ferriol en reprenant avec assurance son masque dévot.

— C'est qu'après tout, si j'avais dû céder quelque chose au régent, ce n'était point cette petite. J'avais à peine eu le temps cette nuit, sur la route, de la regarder ; mais ce matin, je l'ai fait venir à mon lever ; je l'ai écoutée parler ; elle est charmante ; vous lui avez fait donner une éducation fort au dessus de la condition qu'elle devait conserver ici ; mais je ne m'en plains pas, puisque tous les soins qu'on a pris d'elle ajoutent a ses charmes.

— Allons, pensa la douairière, il n'a rien soupçonné de mon plan ; il ne serait même pas homme à le comprendre ; il est incorrigible ; tout est perdu.

Transportons-nous maintenant auprès d'Aïssé, et voyons ce qu'elle était devenue à la suite de la fatale entrevue qui avait ruiné toutes ses espérances.

Tremblante et désolée après une pareille découverte, la jeune fille était allée s'agenouiller devant son prie-Dieu ; elle en était à ce point de désespoir où l'âme pieuse ne se fie plus qu'en Dieu, où l'athée même souhaiterait qu'il existât. Elle était prosternée, la figure pleine de larmes, lorsqu'entra une femme de chambre.

— Bon Dieu, mademoiselle, s'écria cette fille en voyant l'altération des traits d'Aïssé, qu'avez-vous donc ? êtes-vous malade, avez-vous besoin de quelque chose ?

— Merci, ma bonne Sophie, répondit Aïssé, mais j'aurais besoin de secours que je n'aurais le droit d'en demander à personne ; ce ne serait pas plus à toi qu'à d'autres de me servir.

— O ciel !

— Sophie, apprends à ton tour tout ce que ce jour fatal m'a rappelé, je ne suis qu'une misérable esclave payée vingt mille livres par M. de Ferriol et qui lui appartient. Aujourd'hui il m'a fait comprendre toute la cruelle dépendance où je suis... Sophie, il veut qu'elle aille jusqu'au déshonneur.

— Se peut-il ?

— Oui, Sophie, oui, telle est ma misère... toi du moins tes services sont payés, mais ta personne n'a point été mise à prix ; c'est toi qui maintenant veux bien descendre jusqu'à moi quand tu me parles, c'est toi qui maintenant serais déshonorée de recevoir un ordre de moi.

Sophie avait une de ces âmes d'élite qui, dans une condition commune, élèvent par une héroïque abnégation la servitude jusqu'au désintéressement et l'obéissance jusqu'à l'amitié. Témoin de la douleur de sa jeune maîtresse, elle saisit une de ses mains qu'elle porta avec effusion à ses lèvres, et la couvrant de baisers :

— Ah ! que dites-vous, mademoiselle ? Il n'est pas au pouvoir de M. de Ferriol de changer votre condition pas plus que la mienne ; vous n'en êtes pas moins faite pour être aimée, estimée, adorée de tout le monde. Je suis faite, moi, pour vous servir et vous obéir à genoux. Mademoiselle, au nom du ciel, prenez courage.

— Je te remercie, bonne Sophie, mais mon sort est fixé ; j'appartiens à M. de Ferriol, je lui paierai par un service assidu tout ce que je lui ai coûté, il peut attendre de moi tout ce qu'il y a de plus amer dans la servitude ; mais il n'ira pas au delà... car on peut toujours mourir avant son déshonneur... Sophie, je ne crains pas le déshonneur...

— Ah ! tremblez toujours, mademoiselle, si vous saviez ! M. de Ferriol a près de lui une ame damnée, un misérable, ce Laroche... Quand il ne fait pas le mal pour lui, il met aux gages de son maître son astuce et ses trahisons. Je le sais par mon propre exemple. Ecoutez-moi et vous allez frémir.

Il y a quelques années, c'était avant le départ de M. de Ferriol et de Laroche pour Constantinople ; j'étais plus jeune alors et j'avais fixé l'attention du factotum de notre maître ; je lui résistais et sa haine m'aurait fait chasser de cette maison s'il n'avait pas craint en m'éloignant de perdre sa victime... J'avais alors auprès de moi une jeune sœur, et ce misérable, que, chacune séparément nous aurions tant redouté, ensemble nous pensions pouvoir le braver. Un soir, que nous croyions Laroche éloigné de l'hôtel, nous allions souper ensemble avec un peu plus de sécurité ; tout à coup au moment de se mettre à table, on m'avertit que Mme de Ferriol avait besoin de moi... J'y cours à l'instant ; les soins que réclamait l'indisposition qu'elle éprouvait me retinrent assez long-temps auprès d'elle ; quand je revins, ma sœur était couchée la tête sur la table... Je l'appelle, elle ne me répond pas, je la saisis, elle ne paraît pas sentir ma main. Cédant à son appétit elle avait en mon absence touché aux mets et porté à ses lèvres le vin qui avait été préparé pour nous ; elle était plongée dans un sommeil léthargique qu'inutilement je cherchai à dissiper.

Quelques instans après, Laroche entra ; mais devant le regard que je lui jetai, il recula ; il se sentait démasqué ; et dès ce jour il n'osa plus approcher de moi. Bientôt après, il partit avec M. de Ferriol. Vous voyez bien, mademoiselle, qu'on n'est pas toujours assuré d'éviter la honte, même au prix de la vie.

— Oh ! c'est affreux !... Quoi ! on oserait employer tant de perfidie !... Mais, alors, plutôt mourir à l'instant ! si je n'ai pas d'autre asile que la tombe, je ne saurais m'y réfugier assez vite.

— Non, non, du courage, mademoiselle, je veillerai sur vous ; je ne vous quitterai pas d'un instant ; vous ne prendrez rien qui ne soit passé par mes mains jusqu'à ce que vous quittiez cette affreuse maison, car vous ne pouvez y demeurer.

— Mais où veux tu que je trouve asile ?

— Quoi ! vous n'avez pas un ami, pas un protecteur ?

— Un ami ! un protecteur !... Oh ! si fait, j'en ai un, j'en ai un !

En parlant ainsi, le visage de la Circassienne se rasséréna soudain, et un éclair de bonheur apparut dans ses yeux noyés de larmes ; puis saisissant avec une vivacité convulsive une plume et une feuille de papier, elle traça à la hâte les lignes suivantes :

« Menacée dans le seul bien que je possède au monde, dans mon honneur, par celui en qui j'avais espéré trouver un protecteur au lieu d'un maître, je n'ai que vous, monsieur, à qui je puisse m'adresser. Sauvez-moi par pitié, sauvez moi ! Je crains bien que ma démarche ne vous paraisse au moins extraordinaire et peut-être même bien coupable ; mais vous l'excuserez, n'est-ce pas, en songeant qu'étrangère aux idées et aux mœurs du pays où j'ai reçu l'hospitalité, je n'ai appris à y connaître jusqu'à ce jour que les droits des autres et qu'on a négligé de m'y instruire de mes devoirs. Souffrez donc que je m'abandonne à votre générosité ; vous du moins, j'en suis sûre, monsieur, vous ne me trahirez pas ; car il serait trop cruel pour la pauvre Aïssé de perdre à la fois, avec sa dernière croyance, le dernier espoir qui lui reste ici bas. »

Après avoir plié et cacheté ce billet, non sans le mouiller plus d'une fois de ses larmes, Aïssé dit à Sophie :

— Ma bonne Sophie, puisqu'heureusement pour moi l'on ne te soupçonne pas encore, et que tu veux bien me continuer tes services, pars à l'instant, je t'en supplie et promets-moi de remettre cette lettre toi-même à M. le chevalier d'Aydie, lieutenant aux gardes de Mgr le régent.

Moins d'une minute après, la caméristé quittait l'hôtel de Ferriol, et se dirigeait en toute hâte vers le Palais-Royal.

IX.

MARINO-MARINI.

Ebruitée par les gens de la suite du régent, l'aventure du comte de Ferriol sur la route de Marly, son retour imprévu et l'audacieux défi qu'il avait jeté à un prince tout puissant, avaient fait grand bruit à la cour et à la ville. En conséquence, l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine fut assiégé par une foule de gentilshommes non moins empressés de faire ainsi acte d'opposition au nouveau régime que de saluer le retour du proscrit. De tout temps, dans notre belle France, qui a si longtemps passé cependant pour le plus monarchique des royaumes, l'esprit d'insurrection a été fort en honneur, et l'homme qui donne, fût-ce sans péril pour lui, le signal d'une résistance quelconque au pouvoir, est toujours sûr d'être traité de héros : il ne manquait plus à Ferriol, pour passer à l'état de demi dieu, que d'être envoyé à la Bastille. Au surplus, cela ne devait guère tarder, et comme chacun avait hâte de venir offrir ses félicitations au prisonnier futur, pendant qu'il était encore en état de les recevoir, il en résulta que du matin au soir, l'hôtel ne désemplit pas.

Aussi bien, c'était le temps où les esprits, revenus de la première stupeur qui avait suivi la cassation du testament de Louis XIV, commençaient à s'agiter, et où déjà se tramait activement, sous les ombrages du parc de Sceaux, la fameuse conspiration de Cellamare. Les mécontens affichaient d'autant plus hautement leurs plaintes et leurs prétentions, qu'ils pouvaient le faire sans péril, sous un prince aussi débonnaire que le Régent.

Le soir venu, M. de Ferriol, fatigué d'un long voyage dans une saison aussi mauvaise, et peu curieux d'avoir à essuyer encore de nouvelles protestations de dévoûment de la part de gens qui étaient presque tous devenus pour lui des inconnus, eu égard au laps de temps qu'il avait passé éloigné de son pays, donna ordre au suisse de l'hôtel de ne plus recevoir personne. Cependant, à peine cet ordre était-il donné, qu'on vint lui dire qu'un étranger demandait avec les plus vives instances à l'entretenir sur-le-champ. Cet étranger, invité à décliner son nom, avait déclaré qu'il ne pouvait le faire qu'en présence de M. le comte de Ferriol lui-même.

Désireux d'approfondir ce mystère, M. de Ferriol donna l'ordre d'introduire le nouveau venu, et, quelques instans après, il vit entrer dans l'appartement un homme de très haute taille et d'une maigreur extraordinaire, qui se trahissait même à travers les plis du manteau dans lequel il était enveloppé. Les traits de cet homme avaient cela de remarquable qu'à une physionomie vraiment patibulaire il joignait un air souriant et je ne sais quoi de bénin et d'obséquieux qui semblait appeler la confiance. Il avait le nez fort prononcé et les yeux saillans, le teint olivâtre, la bouche grande, et portait la moustache retroussée en double accent circonflexe, avec une large royale au menton, suivant la mode espagnole. En s'approchant du comte de Ferriol, qu'il salua profondément, son manteau s'entr'ouvrit et laissa apercevoir un surtout de velours noir avec des passementeries d'or, dont les années ou l'intempérie des saisons avaient singulièrement compromis l'éclat, et au milieu desquelles miroitait une riche collection d'ordres empruntés à toutes les monarchies ou principautés de l'Europe.

M. de Ferriol invita le nouveau venu à s'asseoir à côté de lui au coin du feu, et comme il gardait le silence, il lui demanda à qui il avait l'honneur de parler. L'étranger sourit, et avec

un accent italien croisé d'espagnol des plus caractérisés :

— Eh quoi ! *monsu* le comte, s'écria-t-il, vous ne me reconnaissez pas ?

— En aucune façon.

— Nous nous sommes pourtant déjà vus.

— Eh ! mais.... en effet.... attendez donc.... N'est-ce pas vous qui, certain soir, êtes venu me trouver à Constantinople, il y a trois ou quatre ans ?

— Votre mémoire est fidèle, Excellence.

— Vous étiez marié, autant qu'il m'en souvient ?

— Oui, *monsu* le comte, de la main gauche.

— Ah ! je comprends, et cette union ?...

— Je suis veuf, Excellence.

— Eh quoi ! cette personne est morte ? Tant pis !

— Vous la connaissez donc, Excellence ?

— Que vous importe maintenant ?

— *E vero* ; mais rassurez-vous, Excellence, cette personne est morte pour moi, voilà tout, attendu qu'elle s'est sauvée un beau soir avec un secrétaire d'ambassade.

— Ah ! fi donc !... N'en parlons plus, mais veuillez me rappeler votre nom, monsieur.

— Je suis, pour vous servir, le signor Marino-Marini, comte du Saint-Empire Romain, brigadier des armées du roi d'Espagne, sa majesté catholique Philippe V, que Dieu conserve ! chevalier de Saint-Lazare, de Sainte-Isabelle, et d'une infinité d'autres ordres des plus distingués, conseiller privé de notre Saint-Père le pape, chambellan de Mgr le duc de Savoie, premier écuyer de Mgr le prince de Monaco.

— Au fait ! dit M. de Ferriol, un peu surpris de cette longue nomenclature, que voulez-vous de moi ?

— *Monsu* le comte, veuillez jeter les yeux sur ce papier.

En parlant ainsi, le signor Marino Marini avait tiré mystérieusement de sa poche un petit billet qu'il avait tendu au comte, non sans avoir jeté dans la chambre plus d'un regard scrutateur. Ce billet, que M. de Ferriol ouvrit nonchalamment, était ainsi conçu :

» M.... aura la bonté d'ajouter foi au porteur du présent, et pourra s'y fier entièrement sur tout ce dont il voudra le charger.

» Signé : ALBERONI.

» *Cardinal de la sainte Eglise romaine* »

— Eh bien ! dit le comte, je vois que ce billet est émané de M. le cardinal Alberoni, actuellement ministre d'Espagne ; mais je n'ai pas l'honneur de connaître M. Alberoni, et je ne vois pas quelle autre commission je pourrai vous donner pour lui, monsieur, que de lui présenter mes très humbles devoirs.

— Pardonnez moi, *monsu* le comte, reprit le signor Marino Marini avec son aimable sourire. Ah ! *per Dio !* vous pouvez beaucoup plus pour ce bon cardinal Alberoni.

— A la bonne heure ! Mais, permettez-moi, monsieur, de vous faire une autre observation ; c'est que rien ne prouve que ce billet me soit personnellement adressé, puisque mon nom ne s'y trouve même pas.

— Votre nom ne s'y trouve pas, Excellence ?... *E vero è verissimo.* Eh quoi ! ajouta-t-il en baissant la voix, vous ne comprenez pas pourquoi votre nom ne se trouve pas sur ce papier ?

— Non certes.

— C'est que l'on n'a pas voulu vous compromettre. Oh ! voyez-vous, *monsu* le comte, il est prudent, très prudent, ce bon cardinal Alberoni.

— Je le crois, mais enfin, monsieur, daignerez-vous me dire à quel motif je dois l'honneur de votre visite ?

— Tout l'honneur il est pour moi, Excellence, et il y a longtemps déjà que je le recherche. Regardez-moi bien ; tel que vous me voyez, il y a deux mois que je suis sur vos traces.

— Ah ! bah !

— J'arrive comme vous de Constantinople, où l'on m'avait assuré que je vous rencontrerais, et j'ai failli vous rejoindre à Vienne ; mais vous aviez 24 heures d'avance sur moi, si bien que cela m'a obligé de venir jusqu'à Paris, où M. le lieutenant-général de police m'a fait dire tout à l'heure de ne pas trop prolonger mon séjour, si je ne voulais aller loger à la Bastille.

— Tout cela me semble fort étrange.

— Non pas, *monsu* le comte, c'est tout naturel. Ecoutez-moi : Ce bon cardinal Alberoni m'a dit un jour : « Eh ! Marino Marini, j'ai une mission importante à te confier, *mio caro* (il me fait l'honneur de me tutoyer, ce bon cardinal). — Parlez, Eminence, ai-je répondu, vous savez que Marino Marini est tout à votre service.— Tu connais le comte de Ferriol, l'ex-ambassadeur du roi de France à Constantinople ? — Oui, Eminence. »

— Pardon, monsieur, interrompit le comte ; mais il me semble que, pour m'avoir vu une seule fois, vous ne devez guère me connaître ?

— Erreur ! excellence, erreur ! je vous connais à merveille. Donc, ce bon cardinal a ajouté : « Le comte de Ferriol est en ce moment victime d'une grande injustice. On lui a retiré son ambassade. Le roi, mon maître, Sa Majesté Philippe V, que dieu conserve, veut la lui rendre.... »

— Ah ! le roi Philippe veut me rendre mon ambassade ?

— Oui, Excellence, telle est l'intention de ce grand monarque.

— Je lui en sais infiniment de gré ; mais le roi Philippe V règne en Espagne. De plus, il n'est pas, que je sache, en très bonnes relations avec

son cher cousin monseigneur le régent. Dans cette situation, j'ai peine à comprendre...

— Comment ! Excellence, vous ne comprenez pas que si le roi d'Espagne devenait roi de France, il lui serait on ne peut plus facile de vous rendre votre ambassade ?

— Oui, mais il ne l'est pas.

— Ne peut-il donc le devenir, Excellence ?...

Ces derniers mots furent prononcés avec une intention marquée et un regard des plus significatifs.

— Je commence à comprendre, dit M. de Ferriol, il s'agit d'une conspiration.

— Eh ! mon Dieu oui, *monsu* le comte, une conspiration, mais une toute petite conspiration *per Dio*.

— Et l'on a compté sur moi ?...

— On y compte encore.

— Eh bien ! l'on s'est trompé, vous pouvez l'aller dire au cardinal Alberoni.

En parlant ainsi, le comte jeta au feu le papier qu'il tenait à la main.

— *Santa Maria !* s'écria Marini, que faites-vous, *monsu* le comte ? Mais ce bon cardinal qui compte sur vous ; mais le roi Philippe V (que Dieu conserve !) que leur dirai-je à tous deux, *povero* ? Ne voulez-vous donc plus être ambassadeur ?

— Non pas au prix d'une trahison.

— Une trahison ! Ah ! le vilain mot, Excellence ! Mais le roi Philippe V n'est-il pas le petit fils de votre grand roi Louis XIV ? N'est-ce pas à lui qu'appartient le trône, par ordre de primogéniture, si le petit Louis XV ne survit pas, comme c'est bien à craindre ?

— Monsieur, épargnez-vous des discours inutiles ; je ne saurais être des vôtres.

— Ah ! vous rétracterez cette parole, *monsu* le comte ?

— Non pas.

— Tenez, si vous voulez me promettre seulement votre appui, à un jour donné, contre monseigneur le régent qui est damné, je puis vous le confier à l'avance, notre saint-père le pape me l'a dit, à moi qui suis son conseiller privé, je vous promets, au nom du souverain pontife, un an d'indulgences.

— Je n'en ai que faire.

— L'absolution de tous vos péchés.

— Je m'en suis absous moi-même.

— Ah ! *Diavolo !* alors ce sera pour madame votre sœur ou monsieur votre frère.

— Je n'en ai point.

— *O che miseria ! che miseria !* Eh bien, écoutez, tel que vous me voyez, je suis parent par les femmes d'une des plus grandes saintes du paradis, sainte Cunégonde.

— Vraiment !

— Sainte Cunégonde, morte en état de virginité.

— Tant pis pour elle !

— Je vous promets, si voulez conspirer avec nous, d'intercéder auprès d'elle pour vous faire obtenir une petite place dans le paradis.

— J'aime mieux l'enfer.

— *Jesus Maria ! monsu* le comte, dit Marino en se signant, vous ne croyez donc à rien ?

— Si fait, je crois aux fâcheux depuis que je vous vois.

— Je me retire donc.

— Vous ferez bien. Adieu, monsieur.

— Oh ! non pas adieu, *mousu* le comte, mais au revoir.

En parlant ainsi, l'étranger s'inclina en souriant avec cette politesse obséquieuse dont il ne s'était pas départi un seul instant. Le comte de Ferriol haussa les épaules et se mit à tisonner, en songeant aux évènemens qui avaient déjà marqué d'une façon si bizarre les quelques heures qui s'étaient écoulées depuis son retour d'Orient.

Entre tous les souvenirs qui s'attachaient déjà à ces vingt-quatre heures de son existence, il en était un qui effaçait momentanément tous les autres : c'était celui de cette belle jeune fille que trois ans auparavant il avait sauvée de la mort, et dont son imagination se plaisait à escompter la reconnaissance. Habitué par un long séjour en Turquie à l'existence toute matérielle et toute voluptueuse des Orientaux, à leur aveugle despotisme envers le sexe féminin, il ne lui venait pas même dans l'idée que ce serait un sacrilège à lui, déjà presque un vieillard, de flétrir cette fleur d'innocence et de beauté si richement épanouie sous le ciel de la France. Tout se résumait pour lui dans ces mots solennels, d'une signification si puissante encore à cette époque : « Les droits du maître, les devoirs de l'esclave. »

Il en était là de ses rêves, lorsqu'on vint lui annoncer une seconde visite. Celui qui se présentait cette fois avait pris soin de tracer son nom sur un papier. Le comte n'eut pas plutôt jeté les yeux sur ce papier qu'il tressaillit, et une sueur froide monta jusqu'à son front : il venait de reconnaître l'écriture du billet mystérieux dont il avait vainement cherché à connaître l'auteur. Est-il besoin d'ajouter que ce nouveau-venu n'était autre que le chevalier d'Aydie ?

Le jeune lieutenant aux gardes fut introduit. Il était lui-même en proie à une émotion facile à concevoir, et l'attitude froide et hautaine que le comte avait prise à sa vue n'était pas faite pour l'encourager beaucoup dans l'accomplissement de la démarche qu'il avait cru devoir entreprendre. Aussi les deux interlocuteurs demeurèrent-ils quelques instans face à face, muets, immobiles, et se contemplant l'un et l'autre avec une expression bien différente. A la fin, le chevalier crut devoir rompre le premier le silence.

— Monsieur, dit-il, pardonnez-moi d'avoir insisté pour vous voir aujourd'hui même, lors-

que votre porte, je le sais, est défendue pour tout le monde; mais il est des devoirs qu'un gentilhomme doit remplir à tout prix, même au risque de s'attirer la colère d'un homme dont il aurait tant désiré l'estime et l'amitié.

— Que voulez-vous dire, monsieur? reprit M. de Ferriol étonné.

— Monsieur, il y a chez vous une jeune fille que vous avez acquise à titre d'esclave; cette jeune fille s'est vue l'objet à son arrivée en France de la sympathie générale. Elle avait attiré l'attention dangereuse du régent aux poursuites duquel vous l'avez soustraite courageusement. Oserai-je ajouter maintenant que c'est moi qui vous avais averti du danger qu'elle courait?

— Ah! c'est vous, monsieur. Je vous remercie d'un avis arrivé fort à propos, bien que je ne comprenne pas ce qui vous fait porter un si singulier intérêt à cette... petite fille.

— C'est d'elle qu'il est question, monsieur, et non de moi... Veuillez ne pas me forcer à m'expliquer davantage; mais le régent peut vous refuser la réparation que vous méritez sans doute, et votre réintégration dans le poste qui vous a été enlevé. Qui sait même s'il ne vous faudra pas retourner en exil, peut-être? Alors la protection de Mme de Ferriol serait insuffisante pour défendre Mlle Aïssé contre tant de pièges et de malheurs.

— Prétendriez-vous, par hasard, que la vôtre fût plus sûre?...

— Précisément, monsieur, elle le serait. Mlle Aïssé sera recueillie chez une parente à moi, et je viens vous demander de vouloir bien permettre qu'elle me suive.

— Pardieu! monsieur, voilà une étrange proposition, plus étrange encore qu'audacieuse, et ce n'est pas peu dire. Ainsi, vous avez pu penser que sur votre première ouverture j'allais me dessaisir d'une personne qui m'appartient par des liens plus indissolubles que ceux du mariage même?

— Par ceux de la servitude, monsieur? Mais vous avez oublié que la France est une terre de liberté. Plus les mains enchaînées sont faibles et plus la chaîne y est vite brisée, et avant que la loi vous le rappelle, vous voudrez bien vous souvenir que l'hôtel d'un gentilhomme ne peut être la succursale d'un harem d'Asie. Au reste, puisque pour vous cette jeune fille, son bonheur, sa vie entière, son honneur même, ne sont presque qu'une question de propriété, il est juste que vous soyez indemnisé du dommage qui résultera pour vous de cette perte. Evaluez-le vous-même, monsieur... Mlle Aïssé est votre propriété; combien en voulez-vous?

A cette dernière parole, le comte de Ferriol bondit sur son fauteuil, et tout son visage se bouleversa. Toutefois, posant la main sur sa poitrine, comme pour comprimer les battemens de son cœur, il reprit, avec un semblant de calme et de sang-froid:

— Si votre titre de gentilhomme ne me commandait quelques égards, monsieur, si vous n'y joigniez le privilège que donne une extrême jeunesse, je répondrais autrement que je ne le fais à une semblable proposition. Je me contenterai de vous dire (une dernière fois, sachez-moi gré de ma modération), que seul j'ai le droit de disposer d'Aïssé, et que ce droit, je le garde. J'ajouterai que si jamais je consentais à m'en dessaisir, ce ne serait pas auprès de vous que je croirais en sûreté ce que vous appelez si pompeusement son honneur. Car on ne prend pas facilement le change quand on a mon expérience, et je ne puis attribuer à des motifs tout à fait désintéressés votre sollicitude pour Aïssé, votre intervention en faveur de la jeune Circassienne. Vous l'aimez, je le vois.

— J'étais venu pour vous le dire, monsieur.

— Eh bien, alors de quel droit osez-vous blâmer monseigneur le régent, et à plus forte raison de quel droit oseriez-vous me blâmer moi-même d'avoir prétendu à son amour?

— Du droit qu'a tout galant homme de sauver de la honte celle dont il veut faire sa femme!

— Sa femme! Vous voulez en faire votre femme?

Et le comte partit d'un éclat de rire si violent et si prolongé que d'Aydie, oubliant que l'intérêt même de sa bien-aimée lui défendait d'exposer sa vie, s'écria d'une voix tremblante de colère:

— Monsieur le comte, je vois que je n'ai pas eu autant de bonheur que je l'aurais voulu dans la première proposition que j'ai eu l'honneur de vous faire; je serai plus heureux, j'espère, dans une seconde dont le résultat sera peut-être moins gai.

— Une provocation! Vous vous trompez, elle ne pourrait faire tourner les choses d'une façon plus triste, car je ne l'accepterais pas. On se bat avec un ennemi, avec un insensé jamais... Oui, insensé, continua le comte en contenant d'Aydie, toute ma colère se change en pitié pour tant de jeunesse et de folie, et c'est votre intérêt seul qui dicte mon refus à une demande dont vous me pardonnerez d'avoir été tellement surpris. J'ai beaucoup connu votre famille, monsieur... Un Hector d'Aydie dormait à côté de moi à Steinkerque, quand nous fûmes réveillés brusquement par l'ennemi; votre père, sans doute?...

D'Aydie fit un signe affirmatif.

— Il n'existe plus, je pense. La meilleure preuve en est que vous ayez pu penser un instant à un pareil mariage... Mais, à son défaut, veuillez songer, jeune homme, que la plus grande faute que puisse commettre une personne de votre qualité, c'est une mésalliance. Car cette faute rejaillit à la fois sur les ancêtres et

les descendans d'un gentilhomme. Elle entache le passé comme elle compromet l'avenir d'une maison. Toutefois, il y a mésalliance, et mésalliance, et jamais nul parmi nous n'en a rêvé une plus audacieuse, pour ne pas dire plus déshonorante.

— Monsieur le comte...

— Mais voyez donc un peu qui vous aimez : si ce n'était encore qu'une roturière dont la naissance fût, je ne dirai pas honorable, mais légitime... Mais une Circassienne née dans un harem de je ne sais quel païen, achetée à un chef d'eunuques par pitié pour sa mère esclave comme elle, enfant que j'avais envoyée à ma belle-sœur pour la faire baptiser, parce qu'après tout il s'est trouvé qu'elle était blanche. Ma sœur, je ne sais dans quel dessein, a fait donner à cette petite une éducation dont je ne regrette pas la dépense, parce qu'au moins je pourrai m'entretenir avec la pauvre fille quand je n'aurai rien de mieux à faire. Mais, croyez-moi, monsieur, ne vous exposez pas à ce qu'on appelle devant vous votre prétendue d'un coup de sonnette ; croyez-moi... Que ceux qui chercheraient en vain l'épouse du chevalier d'Aydie sur les nobles listes de d'Hozier, on ne les renvoie pas du moins pour trouver son nom aux registres des bazars d'Asie !

D'Aydie écoutait ces paroles les dents serrées, la poitrine haletante ; il n'eût pas supporté les premiers mots de cette remontrance insolente si la douleur n'eût, pour ainsi dire, neutralisé la rage dans son cœur... Voir ainsi tout son amour, toutes ses illusions, tout son bonheur souillés et foulés aux pieds. Oh ! c'était à en mourir.

— Mais vous n'avez donc jamais parlé à Aïssé de votre singulier projet ? poursuivit le comte sans remarquer même le trouble violent auquel d'Aydie était si visiblement en proie ; croyez bien qu'elle même prendrait pour une dérision le dessein que, par honneur pour vous, je dois croire supposé de votre part.

— Monsieur le comte, ma patience est à bout. Je n'ai point à m'expliquer sur les sentimens de celle dont vous voulez faire votre victime ; qu'il vous suffise de savoir que, sans crainte d'être démenti par elle, je vous somme une dernière fois de remettre en mes mains celle que vous détenez injustement ; veuillez me la remettre, vous dis-je, avant que je ne revienne ici armé des pouvoirs de la loi.

— Vous dites, monsieur, que votre patience est à bout ; il y a longtemps que la mienne s'est lassée. Veuillez donc vous souvenir que vous êtes ici chez moi et que vous y êtes depuis longtemps.

— J'en sortirais à l'instant si vous consentiez à me suivre.

— Vous êtes bien jeune, monsieur, je vous l'ai dit, pour mériter un pareil honneur. En ce moment, j'ai d'autres occupations... rien ne presse.

— Oui, en effet, vous avez raison, monsieur le comte ; rien ne presse, car je reviendrai.

Et d'Aydie sortit, laissant le comte de Ferriol en proie à un de ces orages intérieurs dont rien ne saurait exprimer la violence ! Il n'en pouvait douter malgré toute la réserve du chevalier sur ce point, c'était Aïssé qui avait réclamé sa protection contre lui... L'esclave avait voulu secouer le joug ! la colombe voulait fuir la serre du vautour !

Il sonna avec violence et ordonna qu'on fît venir Aïssé à l'instant même.

X.

LE MAITRE ET L'ESCLAVE.

Lorsque la Circassienne parut en présence de son maître, le premier mouvement de M. de Ferriol fut de lui demander compte, d'une voix tonnante, de la rébellion qu'elle avait osé engager contre son pouvoir ; mais il pensa qu'il ne la punirait pas assez, et cachant momentanément son dépit et sa colère sous un masque d'insouciance :

— Aïssé, lui dit-il, j'ai à te raconter une aventure assez piquante ; mais tu n'y croiras pas...

— Qu'est-ce donc, monsieur le comte ?

— Tu n'y croiras pas, te dis-je... Enfin, apprends d'abord que je connais le mystérieux chevalier qui veillait sur toi, et qui m'avait averti du danger que tu courais à Marly. Il est venu ici tout à l'heure, et devine ce qu'il m'a demandé. Je te le donne en cent, je te le donne en mille.

La jeune fille pâlit et rougit, tour à tour, et d'une voix brisée par les émotions qui venaient l'assaillir, elle balbutia :

— Mais qui est-donc enfin, monsieur le comte ?

— Il est inutile de te faire attendre plus long temps, jamais tu ne pourras le deviner, il m'a demandé ta main.

— Il vous a demandé....

— C'est étrange, n'est-ce pas ? Te voilà toute bouleversée ! Quand je disais que tu ne pourrais pas le croire. Ce n'est pas, après tout, que ces d'Aydie.... (il s'appelle d'Aydie), soient de la première noblesse ; mais enfin tu comprends bien que s'il a prouvé du goût en jetant les yeux sur toi, il fait un acte d'inconcevable folie en songeant à t'épouser.

— Et c'est ce que vous lui avez répondu ?... reprit Aïssé tremblante.

— Précisément, je lui devais de motiver mon refus ; il est encore à l'âge où les leçons doivent profiter ; eh bien ! croirais-tu qu'il s'est fâché contre moi qui ne parlais que dans son intérêt.... Après tout, qu'il se fâche.... Je tiens à toi et je te garde.

Malgré son aristocratique insensibilité, Ferriol aurait pris pitié des tortures qui déchiraient le cœur de la pauvre jeune fille, s'il avait pu les deviner. L'insolent mépris avec lequel elle était traitée n'eût été rien encore si, pour la première fois, elle n'eût compris toute la dépendance avilissante de sa condition. Pour la première fois, elle mesurait l'abîme qui la séparait de celui qu'elle aimait, et pour suprême angoisse elle se demandait si d'Aydie ne l'avait pas mesuré lui-même et n'avait pas reculé déjà devant son illusion brisée.

Aïssé eût voulu pleurer; mais son cœur était trop serré. Tombée sur un fauteuil, elle se sentit évanouir.... Alors elle était moins malheureuse, elle espérait presque la mort.

— Eh bien! reprit Ferriol, pourquoi cette nouvelle te trouble-t-elle à ce point? Allons, oublie cet écervelé, comme je veux moi-même oublier sa démarche. Si ce jeune homme est fou, ce n'est point une raison pour partager sa folie : tôt ou tard tu serais malheureuse avec lui, parce que son bon sens lui serait revenu et qu'il t'aurait méprisée. Epouser une esclave! fi donc!

La Circassienne était hors d'état d'entendre ces cruelles paroles, elle avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine et ne respirait plus. Le comte de Ferriol s'en aperçut, et saisissant un flacon de sel qui se trouvait par hasard sur la cheminée, il se précipita au devant de la jeune fille, qu'il chercha à ranimer.

Pour tout homme au monde, c'eût été une tâche bien délicate, bien pleine de périls, que celle qu'entreprenait en cette circonstance M. de Ferriol. Aïssé était si belle dans cette attitude, qu'on eût pu croire qu'elle était seulement endormie, n'eût été la pâleur de son visage, devenu d'une blancheur d'albâtre. Ses paupières abaissées et amoureusement frangées de longs cils noirs, semblaient appeler les baisers. A mesure qu'elle commençait à reprendre ses sens, on voyait sa bouche s'entr'ouvrir, et ses dents, blanches comme des perles, apparaître entre ses lèvres rosées; son corsage se soulevait... C'était Galathée naissant à la fois à la vie et à l'amour pour Pygmalion, et comme Galathée appartenait à Pygmalion, l'esclave appartenait à son maître.

Ivre de désirs, le comte de Ferriol, sans respect pour l'innocence désarmée, enlaça dans ses bras la taille flexible de la Circassienne. Mais la pudeur révoltée rendit à Aïssé toute sa force, et la rougeur de la colère succéda sur son visage à la paleur que lui avait laissée son évanouissement. Elle s'arracha vivement aux étreintes du comte :

— Laissez-moi, monsieur, laissez-moi, s'écria-t-elle, je ne vous aime pas, et je ne vous aimerai jamais; j'en aime un autre.

— Et qui donc? Un de mes valets, peut-être?

— Non, monsieur le comte, mon ambition était plus grande; elle allait jusqu'à la folie. Mais si étrange que fût ma folie, elle était partagée, du moins. J'aime le chevalier d'Aydie, celui qui vous a demandé ma main.

Aïssé, en parlant ainsi, obéissait spontanément à un de ces désirs de vengeance qui viennent quelquefois à l'âme la plus douce, alors qu'elle se sent outragée dans ses plus chères affections. Elle ne s'était pas méprise, d'ailleurs, sur l'effet que cette parole devait produire sur l'irrascible gentilhomme. Ferriol bondit en pâlissant, car ce n'était plus seulement la colère du maître méconnu qui se soulevait en lui, c'était la jalousie de l'amant repoussé.

« Ah! tu l'aimes! balbutia-t il, les dents serrées par la colère; mais tu ne sais donc pas que tout en toi m'appartient jusqu'au dernier moment de ta vie, jusqu'au dernier cheveu de ta tête, jusqu'à la plus faible pulsation de ton cœur?

— Mais non jusqu'à mon honneur, et les droits que vous avez à ma reconnaissance peuvent détruire toute félicité pour moi, mais non me faire manquer aux devoirs que m'a enseignés la religion dans laquelle vous m'avez fait instruire vous-même.

— Il te sied bien de te targuer de mes bienfaits pour te soustraire à mon pouvoir. Mais tu ne te rappelles donc pas quelle terrible circonstance m'a livré pour jamais ton sort, par quel engagement imprescriptible tu es liée à moi? Tu ne te souviens donc plus du golfe de Smyrne?

— Oh! si fait, s'écria Aïssé en fondant en larmes, je me souviens... Ma mère!... ma pauvre mère!

— Ta mère! après cinq ans, as-tu donc déjà oublié ses dernières paroles? ne sais-tu pas qu'avant d'être enveloppée vivante dans le terrible linceul qui devait vous réunir toutes deux, ta mère m'a dit en t'embrassant pour la dernière fois : « Seigneur, ma fille vous appartient » maintenant, c'est votre esclave, qu'elle soit » votre bien, votre plaisir, votre orgueil bientôt, » votre consolation et votre soutien plus tard. » Que la malédiction de sa mère la poursuive, » si jamais elle oubliait un moment que toutes » ses pensées doivent être pour vous seul, et » que pour vous seul elle doit vivre et mourir. » Eh bien, Aïssé, ma mémoire est-elle fidèle? est-ce bien ainsi qu'a parlé ta mère?

— Oh! ma mère, murmura la Circassienne, à quoi vous servait d'obtenir ma grâce, en prononçant mon arrêt?

En parlant ainsi, la jeune fille éclata en sanglots. Ferriol parut ému et se mit à parcourir la chambre à grands pas avec une vive agitation.

Peut-être Aïssé s'était-elle aperçue de l'émotion passagère que le comte éprouvait, et voulait-elle en profiter : peut-être encore se

trouvait elle dans un de ces moments suprêmes où le cœur fait appel à toutes les ressources de l'éloquence pour parvenir au but qu'il se propose. Quoiqu'il en soit, elle se jeta aux pieds de M. de Ferriol :

— Oh! monseigneur, s'écria-t elle, vous êtes plein de bontés et de générosité, et vous me l'avez prouvé en me sauvant jadis de la mort, ne voudriez-vous pas me le prouver encore une fois en me sauvant du déshonneur? Je suis une malheureuse créature sans force, sans défense, sans protection aucune, et je n'ai de recours qu'en vous; sera-ce donc vainement que je vous aurai imploré, vous un gentilhomme d'une des premières maisons de France? Je vous en supplie, monsieur le comte, prenez pitié de moi. Je vous appartiens, je le sais, je suis entièrement sous votre dépendance, je suis votre esclave, enfin. Eh bien, usez de vos droits, punissez-moi, réduisez-moi, si tel est votre bon plaisir, au sort le plus dur, comme le plus infime, je supporterai tout sans me plaindre. Ces robes de soie que vous m'avez fait donner, je suis prête à les échanger contre des robes de bure, ainsi qu'il convient à ma condition; dépouillez-moi de mes rubans, de mes dentelles, chassez moi de votre salon; mais au nom de Dieu tout puissant qui nous voit et nous juge, grâce pour mon honneur! Prenez pitié de moi, monseigneur, de moi qui passerai ensuite le reste de mes jours à vous servir, à vous aimer, à vous bénir.

— Prends pitié de moi, toi même, de moi qui en te voyant ainsi prosternée à mes pieds, me sens mourir à la fois d'amour et de jalousie, car tu m'as dis tout à l'heure encore que tu en aimais un autre.

— Il est vrai; mais si voulez me promettre de me respecter, eh bien, monsieur le comte, je vous promettrai, moi, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, par ma pauvre mère ensevelie toute vivante dans cet horrible tombeau, je vous promettrai de faire tous mes efforts pour ne plus songer à M. le chevalier d'Aydie.

— Encore ce nom, ce nom maudit! Aissé, je ne te ferai point cette promesse, car mon amour est trop violent pour me permettre de la tenir. Sais-tu bien, enfant, que je n'ai plus à présent que toi seule au monde pour répondre à cet amour? Oui, tu es à présent mon unique trésor, ma seule consolation, toute ma vie. Il y a vingt ans, repoussé par toi, je me serais consolé sans doute. J'étais jeune alors, j'étais riche, je semais l'or à pleines mains. Les femmes venaient à moi plus encore que je n'allais à elles. Mais maintenant l'âge vient; je n'ai plus ni jeunesse, ni fortune, ni rien de ce qui séduit les femmes. Tu vois bien, Aïssé qu'il faut que tu sois à moi.

— Jamais! jamais!

— Oh! tu rétracteras cette parole. Ecoute, Aïssé, jusqu'à présent je ne t'ai pas dit encore tout ce que j'avais sur le cœur. Si grand que puisse être dans ta pensée le sacrifice que je suis en droit de te demander, crois-tu donc qu'il égale ceux que j'ai faits pour te sauver? Si j'ai été dépouillé de mon titre d'ambassadeur par Louis XIV, si j'ai été exilé de France pendant cinq ans, n'est-ce pas à cause de toi? Si je suis ruiné, n'est-ce pas toi qui est l'auteur de ma ruine? J'ai employé à payer ta rançon l'or qui m'avait été envoyé pour un tout autre usage; j'ai désobéi au roi. Aujourd'hui même encore, ce titre d'ambassadeur qui allait sans doute m'être rendu, ne suis-je pas sur le point d'en être déshérité à jamais, encore à cause de toi. Pour avoir droit à toutes les faveurs du régent, il me suffisait de fermer les yeux sur son amour pour toi... Je ne l'ai pas voulu. Et il me faudrait céder à un autre une conquête que tant de malheurs, de désastres et de sacrifices ont dû m'assurer! Oh! non, cela ne sera pas, cela ne sera pas. Si tu as pu penser un seul instant qu'il en serait ainsi, détrompe-toi, Aïssé. Défendue ou abandonnée à mon pouvoir, de par la loi ou malgré elle, tu m'appartiens pour toujours. Désormais, tu ne sortiras plus de cet hôtel qui est devenu ta prison; désormais tu n'échapperas plus à ces bras dont je ferai pour toi des chaînes éternelles.

En parlant ainsi, Ferriol tremblant à la fois d'amour et de fureur, s'avançait vers Aïssé, qui était demeurée agenouillée, mais elle se releva rapidement, et avec une sérénité sublime :

— Il suffit, dit-elle, monsieur le comte, vous êtes inexorable et vous en avez le droit, puisque vous êtes le maître et que je suis l'esclave; mais je sais un lieu ouvert à tout le monde, où le maître ne peut plus rien sur l'esclave, et puisque vous m'y forcez, je vous le déclare ici, je ne vous appartiendrai pas vivante!

— Ah! tu me braves encore! s'écria le comte exaspéré, eh bien! ne t'en prends qu'à toi seule de tout ce qui va se passer ici désormais!

En même temps, le comte sonna avec violence. Un valet accourut.

— Jusqu'à ce jour, dit M. de Ferriol à cet homme, en lui désignant du doigt la Circassienne avec un geste de mépris, vous avez obéi à cette fille comme à ma belle-sœur, comme à moi-même. J'entends qu'à partir de ce moment il n'en soit plus ainsi. Cette fille n'est pas même votre égale, entendez-vous? c'est une esclave, et elle doit être traitée comme telle. Emmenez-la hors de ma présence, et qu'on lui donne des vêtemens de servante; elle n'est pas digne d'en porter d'autres. Hors d'ici, esclave, et qu'on m'aille quérir Laroche, mon valet-de-chambre.

Triste, mais résignée, Aïssé leva ses beaux yeux vers le ciel et sortit suivie du valet, qui la contemplait avec une stupéfaction profonde.

XI.

LA RUE PAYENNE.

Il est facile de se rendre compte du profond étonnement avec lequel fut accueillie à l'office de l'hôtel de Ferriol cette grande nouvelle : « Mademoiselle Aïssé quitte le salon pour l'antichambre ; mademoiselle Aïssé, qui a eu des maîtres de littérature, de musique, de danse, est condamnée à oublier tout cela pour apprendre le métier de fille de chambre ou peut-être même de fille de cuisine. » C'était à n'y pas croire, et l'on se demandait tout bas si M. le comte de Ferriol n'avait pas, par aventure, laissé sa raison en gage chez le grand Turc.

Cependant, une vieille femme de charge, mieux avisée et qui n'avait cessé de hocher la tête en écoutant tous les propos débités à ce sujet par la valetaille pendant toute la durée du souper, insinua malignement qu'avec la figure de Mlle Aïssé on pouvait bien devenir servante, mais qu'à coup sûr on ne restait pas longtemps dans une pareille condition. Une fois engagée sur ce terrain, la conversation ne pouvait en demeurer là, et le chapitre des commentaires alla grand train. Pour redevenir maîtresse, Mlle Aïssé n'avait-elle pas à faire certaines concessions d'une nature on ne peut plus délicate ? Ces concessions les ferait-elle ou ne les ferait-elle pas ? C'était là une grand problême que chacun essayait de résoudre à sa façon, d'après son caractère et ses inclinations propres ; mais comme, en général, en matière de capitulations de conscience, les valets sont encore plus faciles que les maîtres, ce qui n'est pas peu dire, il arriva que par des voies différentes chacun parvint à la même conclusion, à savoir que M. le comte de Ferriol n'était plus ni jeune ni beau, mais que Mlle Aïssé, qui était très jeune et très belle, ne pouvait faire autrement que d'en passer par où M. le comte voudrait.

Avant de continuer ce récit, notons, pour l'édification de nos lecteurs et pour la plus grande gloire des faiseurs de romans et de comédies dont l'influence n'a jamais été plus sensible qu'au XVIIIe siècle, qu'en 1715 Richardson n'avait pas écrit *Paméla* et que Voltaire n'en était pas encore à faire jouer *Nanine*.

Une seule personne osa s'inscrire en faux contre les calomniateurs qui attaquaient ainsi la vertu de Mlle Aïssé, en la supposant si fragile : ce fut Sophie, cette jeune camériste qui était devenue la confidente des chagrins de la Circassienne.

— Vous devriez rougir, s'écria cette fille, vous tous qui oubliez en ce moment les bontés que mademoiselle a eues pour vous depuis que vous êtes au service de madame la marquise ? Qui a plaidé constamment votre cause quand on a voulu vous réprimander ou vous mettre à la porte ? n'est-ce pas mademoiselle ? qui vous a distribué le produit de ses épargnes ? n'est-ce pas encore mademoiselle ? Et maintenant que le malheur vient la frapper, au lieu de la plaindre et de chercher à la défendre, vous osez attaquer sa vertu ! allez, vous êtes tous des ingrats. Eh bien, je vous dis, moi, que je connais assez mademoiselle pour répondre qu'elle ne faillira pas plus à l'antichambre qu'au salon, et qu'elle préférera plutôt la mort, s'il le faut, au déshonneur, comme doit le faire toute fille honnête.

Un éclat de rire unanime accueillit cette conclusion, et vint témoigner hautement de l'incrédulité des laquais et des servantes. A ce moment, le suisse de l'hotel entra et le silence se rétablit.

— Mademoiselle Sophie, dit-il tout haut, voici une lettre qu'une espèce de porteur de chaise vient de me remettre en secret pour vous.

Un pareil incident, venant couronner la vertueuse tirade de la camériste, était fait à plus d'un titre pour redoubler l'hilarité de toute la livrée. Aussi bien, la vertu modeste de Sophie, que l'on qualifiait d'hypocrisie, avait excité depuis longtemps l'envie des gens de M. de Ferriol, et le suisse, partageant les petits ressentimens communs, n'était pas fâché de prendre cette Lucrèce subalterne en flagrant délit de faiblesse humaine.

— Et de quelle part ? reprit la camériste, qui était devenue fort rouge, mais qui était demeurée calme.

— Il n'a pas voulu le dire ; il demandait à vous parler, à vous-même ; mais je ne l'ai pas laissé entrer, d'après les ordres que M. le comte m'a donnés. Il est resté dans la rue, et vous pourrez le voir de cette fenêtre.

Sophie avança la tête et ne reconnaissant nullement l'individu mystérieux dont il s'agissait, elle répondit rapidement, ennuyée de l'importune curiosité à laquelle elle était en butte :

— Je ne reçois point de lettres de gens que je ne connais pas ; vous pouvez lui rendre la sienne.

— Oh ! que nenni, reprit le suisse ; il m'a bien recommandé de vous la remettre. La voici vous la prendrez quand vous voudrez.

Et il jeta la lettre sur la table.

— Sophie ! Sophie ! s'écria Laroche qui parut tout à coup. Mademoiselle Aïssé se trouve mal. Allez la secourir ; elle est en ce moment avec madame la marquise.

En parlant ainsi, Laroche avait remarqué la lettre posée sur la table, et il s'empressa de demander des explications au suisse. Celui-ci les lui donna en lui montrant le messager qui stationnait toujours dans la rue.

— Cet homme, mais je le connais, dit La-

roche il est au chevalier d'Aydie... Oh! il me faut cette lettre!

Bien que ce ne fût qu'à mi-voix qu'il eût lassé échapper ces paroles, le nom de d'Aydie avait frappé l'oreille de Sophie au moment où, franchissant le seuil de la porte de l'office, elle se disposait à la refermer sur elle. Plus prompte que l'éclair, elle revint sur ses pas, et s'élançant d'un bond vers la table, elle saisit le billet lorsque déjà Laroche avançait la main pour le prendre.

— Arrêtez, dit-elle, cette lettre est à mon adresse.

— Je croyais, dit Laroche piqué, d'après ce que vous avez dit une fois, que vous ne receviez pas de ces lettres mystérieuses qu'il suffit d'ouvrir pour se compromettre.

— Mais maintenant j'ai changé d'avis, reprit Sophie, et j'aurais reçu cette lettre rien que pour vous empêcher de la prendre... Quoi qu'on en puisse dire, j'aime encore mieux être en butte à la méchanceté qu'à la trahison.

Après ces paroles, accompagnées d'un regard d'indignation que Laroche put à peine soutenir, Sophie s'élança hors de l'office et laissa le champ libre aux interprétations médisantes des valets désappointés.

Arrivée à la chambre d'Aïssé, elle trouva celle-ci seule et en proie à une crise de nerfs affreuse; il lui avait fallu subir le mépris de l'altière douairière, après avoir lutté contre les violences du comte. Epouvantée de l'état où se trouvait la pauvre jeune fille, Sophie saisit à la hâte sur un meuble de l'eau de fleur d'orange, lui en fit avaler quelques gouttes... Seulement, elle fut étonnée, quand elle alla remettre à la place le flacon, de le trouver un peu plus rempli encore qu'il n'aurait dû l'être, d'après l'usage qu'on en avait fait précédemment.

Aïssé revint bientôt à elle, moins encore par l'effet du breuvage que par le calme et la confiance que lui rendit l'aspect de son humble et fidèle amie, et bientôt celle-ci put donner connaissance à la pauvre affligée d'un message qui ne pouvait s'adresser qu'à elle. C'était, en effet, d'Aydie, qui, ayant apprécié tout le dévoûment de Sophie pour sa jeune maitresse, adressait à Aïssé, sous ce nom d'emprunt, le billet suivant:

« Je quitte le comte de Ferriol sans avoir rien pu obtenir de lui. Je ne puis penser sans frémir que vous passerez la nuit sous le même toit que cet homme, qui n'a ni frein ni remords... La porte du jardin de cet hôtel, dont il ose faire pour vous un cachot, donne sur la rue Payenne, qui est toujours déserte; ce soir, au coup de dix heures, quand tout le monde sera endormi, échappez-vous, et venez me retrouver à cette porte; dussé-je la briser, elle s'ouvrira devant vous. Venez et confiez-vous à moi sans crainte, et je vous jure de vous respecter autant que je vous aime. Ai-je besoin d'en dire davantage pour que vous ayez confiance en moi? »

» Le chevalier D'AYDIE. »

Après avoir achevé la lecture de cette lettre, les deux jeunes filles échangeaient un regard où brillait l'espoir de la délivrance, lorsque tout à coup l'on frappa à la porte de la chambre. Sophie, qui tenait en ce moment le billet de d'Aydie, le cacha rapidement dans la poche de son tablier, afin d'éviter tout ce qui pourrait compromettre sa jeune maîtresse, puis elle alla ouvrir et se trouva face à face avec Laroche.

Celui-ci lui dit d'un ton brusque:

— Suivez-moi, M. le comte veut vous parler.

La camériste frémit instinctivement. Toutefois, engageant par un dernier coup d'œil la malheureuse Aïssé au courage et à la prudence, elle suivit en tremblant le valet de chambre de M. de Ferriol jusqu'à l'appartement de son maître.

— Vous avez reçu une lettre ce soir, dit le comte à Sophie, dès qu'il l'aperçut, où est cette lettre? Je veux la voir.

— Il est vrai, monsieur le comte, balbutia la camériste; mais cette lettre m'était personnellement adressée, et...

— Je vous répète que je veux voir cette lettre.

— Monsieur le comte... pardonnez-moi... monsieur le comte est un grand seigneur et je ne suis qu'une servante; mais qu'il me permette de lui dire qu'une telle exigence dépasse ses droits et que... je ne puis m'y soumettre.

— Qu'est-ce à dire? osez-vous bien me résister, vous, une misérable fille de chambre?

— Fille de chambre! soit, mais non pas esclave! Monsieur le comte ne m'a pas achetée, moi?

— Si vous ne me remettez pas à l'instant ce billet, prenez garde, dit M. de Ferriol, en s'approchant de Sophie, les lèvres serrées, les bras raides et presque levés.

— Ah! je ne crains rien, car je ne puis croire qu'un gentilhomme tel que monsieur le comte s'oublie jusqu'à violenter une femme pour lui arracher une lettre qu'il n'a pas le droit de voir.

— Vous ne connaissez pas le comte de Ferriol si vous croyez qu'une pareille raison l'arrêtera dans ses projets!... Vous obéirez, dussé-je briser la main qui ose me résister.

Et, saisissant la main de Sophie, il la pressa dans la sienne presque jusqu'à la broyer. Mais celle-ci, en reculant, s'était trouvée adossée à la cheminée, et du bras qui lui restait libre elle jeta derrière elle adroitement la lettre au feu. En même temps une vive lueur s'élevant

dans le foyer avertit M. de Ferriol que l'objet de ses soupçons était anéanti.

— Maintenant, monsieur le comte peut briser cette main, dit Sophie, car cette main ne peut plus obéir!...

Malgré le paroxisme de colère où l'action courageuse de Sophie devait porter le comte de Ferriol, celui-ci, devant le regard ferme et serein de la fidèle servante, sentit tout ce que son transport avait de honteux, par son inutilité même. Il laissa donc aller la main de Sophie, et lui dit en lui désignant la porte:

— Sortez à l'instant de cette maison, et souvenez-vous de n'y jamais remettre les pieds. On vous enverra vos paquets plus tard.

Sophie, sans dire une parole, obéit, recommandant mentalement à Dieu la pauvre abandonnée dont elle espérait toutefois la prochaine délivrance, et franchit le seuil de l'hôtel de Ferriol pour n'y plus rentrer.

Le soir même, un homme enveloppé d'un manteau, et le chapeau rabattu jusque sur les yeux, se promenait devant une des petites portes qui accidentent à l'ouest les murs d'une des rues du Marais qui, aujourd'hui même, ont le mieux gardé l'antique physionomie de ce quartier jadis célèbre, la rue Payenne, parallèle à la rue Culture-Sainte-Catherine. Les constructions de cette rue s'élèvent en effet d'un seul côté, celui de l'est; le côté de l'ouest se trouve occupé par les murs des jardins attenant aux hôtels de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Longtemps avant l'heure fixée pour la fuite, d'Aydie s'était assuré que les ais vermoulus de la porte avaient cédé à ses efforts. Quand la vieille horloge de l'église Saint-Paul sonna le premier coup de dix heures, une émotion indéfinissable précipita les battemens de son cœur, et dans le bruit du vent agitant les arbres qui étendaient leurs branches au dessus de la muraille, il crut distinguer le frôlement d'une robe... Il fut obligé de s'appuyer à la muraille pour ne pas succomber à son émotion; mais la porte demeura immobile, rien ne fit crier ses vieilles ferrures, et en plongeant son regard dans le jardin, à travers les ais disjoints, il ne vit apparaître dans l'ombre des allées aucune forme humaine. D'Aydie sentit profondément tout le vide affreux que laissait en son cœur cette émotion disparue; puis il se rassura en songeant qu'un obstacle passager pouvait avoir retenu Aïssé, et il s'efforça d'attendre avec calme et confiance. Mais une heure, deux heures s'écoulèrent, et rien ne troublait le silence de la rue Payenne, si ce n'était parfois le pas de quelque bourgeois attardé qui s'enfuyait bien vite en voyant la sombre mine de d'Aydie, adossé à la muraille, sous sa large cape et sous son feutre rabattu comme un voleur en embuscade. La nuit était sombre, le vent était violent, le temps pluvieux. Le froid avait gagné à travers son manteau le pauvre amoureux. Bientôt, dans son impatience, d'Aydie fit succéder à son immobilité une marche inquiète, fiévreuse, qui mesurait rapidement la rue et le ramenait toujours au même but. Nul au monde ne peut imaginer (si Dieu ne l'a réservé lui-même à l'une de ces épreuves) tout ce qu'il y a de poignantes émotions, d'espoirs fugitifs, de craintes étouffées dans ces attentes douces et fatales, où l'amour décuple toutes les forces de la vie et nous rend semblable au condamné que menace la mort, et à qui en même temps sourit la liberté. Nul ne peut se faire une idée de toutes les violentes péripéties de ce drame intérieur qui se joue dans un cœur épris et inquiet, quel que soit le dénoûment par où doivent se terminer tant de luttes secrètes et d'angoisses.

Minuit avait retenti depuis longtemps à l'horloge de l'église Saint-Paul, et avait été répété, dans la rue Payenne, par toutes les horloges de la maison de Mansard et de l'ancien hôtel de Mme de Maintenon, les deux seuls édifices de quelqu'importance qui jalonnassent alors cette rue. D'Aydie, égaré par le désespoir, renversa les ais vermoulus de la porte, et après avoir interrogé une dernière fois d'un regard plein d'angoisse et de désespoir l'espace obscur qui s'étendait devant lui, il s'engagea d'un pas machinal dans les sombres allées du jardin; ses dents claquaient, un bourdonnement sourd remplissait son oreille, sa main tremblait convulsivement en étreignant la garde de son épée. Bientôt il arriva à la maison. Silencieuse et fermée de tous côtés, ou eût dit que le sommeil, qui l'engourdissait avec ses habitans, l'avait changée en un tombeau pour quelques heures. Une lumière sembla pour un instant serpenter à travers les interstices d'un des volets de la façade. Mais cette clarté indécise s'éteignit bientôt, et d'Aydie, sombre, la mort dans l'âme, dut quitter ce jardin, mesurant pour consolation les heures qui le séparaient du moment où il pourrait tenter peut-être à force ouverte la délivrance qu'il avait en vain voulu confier à la protection de la nuit.

Le lendemain, vers midi, une chaise de poste, accompagnée de deux gardes à cheval, s'arrêta rue Culture-Sainte-Catherine, tout près du couvent des Annonciades, devant la grande porte de l'hôtel de M. de Ferriol, un lieutenant aux gardes en descendit, et bientôt après on vint annoncer au comte qu'un officier le demandait.

M. de Ferriol parut, une émotion de rapide colère passa sur son visage pâle lorsqu'il se retrouva en face du chevalier d'Aydie.

— Vous encore ici, monsieur!... ceci m'étonne: de mon temps, on ne rentrait plus dans une maison d'où l'on avait été... invité à sortir; aujourd'hui, je le vois, la jeunesse a plus de patience et moins de susceptibilité.

— Vous vous trompez, monsieur le comte. Hier, vous n'avez eu affaire qu'à un simple gen-

tilhomme, le chevalier d'Aydie ; aujourd'hui, ce n'est plus lui, c'est le lieutenant aux gardes du régent qui vient vous apporter un ordre de Son Altesse. Il ne peut en ce moment que se souvenir de son devoir et non de son affront. Monsieur le comte, veuillez me remettre votre épée.

Le comte de Ferriol, sans dire un mot, détacha son épée, et ouvrit le message du régent.

C'était un ordre de monter à l'instant même dans la chaise de poste amenée par d'Aydie, et qui devait transporter aux frontières le proscrit rentré en France sans l'assentiment du pouvoir royal.

Bien que le comte dût s'attendre à ce résultat, qu'il avait bravé d'avance, il demeura quelques instans comme atterré ; toutefois trop fier pour laisser voir son trouble à son ennemi :

— Je m'empresse, dit-il à d'Aydie, de me conformer aux ordres de Mgr le régent ; je comprends, d'ailleurs, qu'il n'y ait pour moi aucun espoir de grâce. Ma cause a dû être si bien servie auprès du prince par un de ces ennemis généreux qui savent prendre au besoin le rôle de délateurs, et qui frappent de tous côtés même par derrière !

— Ils pourraient dire du moins, pour leur excuse, reprit d'Aydie, maîtrisant sa colère, qu'on leur a refusé une satisfaction en face ; mais des outrages personnels ne m'arrêteront pas dans l'accomplissement d'une mission qui intéresse une sûreté plus précieuse que mon honneur même... Monsieur le comte, je vous rappelle que la voiture vous attend et doit vous emmener à l'instant même.

— Alors, reprit le comte, je ne vous demande plus que le temps de prévenir Aïssé, qui partira avec moi .. Aïssé, qui ne peut et ne doit plus me quitter.

— Vous vous trompez, monsieur le comte, car la rigoureuse décision que monseigneur le régent avait cru devoir prendre déjà à votre égard dans l'intérêt de la justice, il n'en a ordonné l'exécution si prompte que pour sauver la pauvre fille dont vous avez voulu la perte et envers qui votre cruauté vous a enlevé tous les titres à l'indulgence de Son Altesse.

— Son Altesse, avait plus d'indulgence pour ses propres fantaisies, quand je l'ai surpris s'emparant d'Aïssé par violence.

— Son Altesse qui s'était méprise sur les sentimens de mademoiselle Aïssé, a pu vouloir brusquer une conquête que les circonstances lui devaient faire croire peut-être plus facile ; mais un fils de France, chef de l'état, n'a plus de fantaisies, n'a plus de passions lorsque l'équité parle ; et assuré désormais que Mlle Aïssé est digne de tout son intérêt et aimée d'un de ses serviteurs les plus fidèles, il met sous la sauvegarde de mon autorité celle qui s'était déjà placée sous la protection de mon honneur ! Oui, je puis vous le dire maintenant, car votre colère ne peut plus faire expier à Mlle Aïssé cette révélation ; c'est elle qui m'a appelé à son secours ; c'est elle qui s'est réfugiée, contre votre propre tyrannie, dans mon amour qui ne l'abandonnera jamais ! Dans mon amour qui lui donne d'avance mon nom pour garantie de sa pureté.

— Votre nom, votre nom... reprit Ferriol avec un sourire infernal qui prêta un moment l'expression du triomphe à la rage empreinte sur son front. Votre nom !... Oh ! plus que jamais il serait dignement porté. Mais cette femme, avant de partir, je puis la voir du moins ; peut-être ne méconnaîtra-t-elle pas les droits que l'on me conteste, et que j'ose dire on me vole sur elle !

— Ces droits, vous ne les avez plus ; la loi ne les reconnaît pas, d'ailleurs, ajouta le chevalier en tirant un portefeuille qu'il jeta sur une table, vous trouverez là dedans un bon sur le trésor de quarante mille livres ; cette somme suffit, je pense, pour vous indemniser du prix auquel vous avez acheté votre esclave et des sommes dépensées pour son éducation. Maintenant, monsieur, on est libre envers vous de tout engagement, partons.

— Pas avant que je n'aie vu Aïssé, du moins ; je veux la voir, je la verrai !

Le comte fit quelques pas vers la porte, mais d'Aydie se plaça devant lui.

— Pardonnez-moi, monsieur le comte, mais il y a derrière cette porte deux hommes de la garde de Monseigneur le régent, et ils ont ordre de vous appréhender au corps si vous ne venez à l'instant.

— J'aurais dû m'en douter, reprit Ferriol, dans cette lutte avec un ennemi désarmé et proscrit, vous deviez prendre bravement pour second une compagnie entière.

— Monsieur, s'écria d'Aydie en pâlissant de colère, prenez garde, je crois que vous m'insultez.

— Celui qui avait été délateur en l'absence de son ennemi, reprit Ferriol avec une impétuosité croissante, celui-là devait être un lâche en sa présence.

Cette parole, prompte comme la foudre, fit luire entre les mains de d'Aydie son épée comme un éclair.

— Quels que soient les ordres du régent, s'écria-t-il, quels que soient les devoirs de ma mission, je ne suis plus qu'un gentilhomme outragé ! Votre épée, reprenez-la, avant que vous la rendiez au régent, elle appartient à la mienne !

Et jetant son épée à Ferriol, qui la tira du fourreau, d'Aydie ne prit pas même le temps de se mettre en garde pour croiser le fer. Mais à peine le cliquetis des deux armes commençait-il à retentir que les combattans s'arrêtèrent. Aïssé, pâle et en désordre, avait apparu et s'était jeté entre eux.

— Arrêtez... arrêtez... d'Aydie, s'écria-t elle, noble ami, votre protection est désormais inutile : je suivrai cet homme.

— Vous, Aïssé !...

— Oui, maintenant je dois le suivre ; maintenant je suis pour jamais son esclave ; car pour signe de sa domination, il a empreint sur mon front un stigmate de déshonneur.

— Grand dieu ! que dites-vous, Aïssé ? reprit d'Aydie, à qui son épée échappa des mains.

— Oui, le déshonneur imposé par la trahison et la violence, par je ne sais quel breuvage infâme, le déshonneur qu'aucun délai ne suffit à prescrire, dont aucune rançon ne peut racheter !... Laissez-moi, laissez-moi, d'Aydie, je ne veux plus même que vous me vengiez... Oubliez-moi... J'ai appartenu à cette homme dans mon sommeil... J'ai été son crime, peut-être serai-je un jour son remords ou son châtiment !

D'Aydie était tombé assis, la tête cachée dans ses mains ! il ne songeait plus à se venger, à venger Aïssé... il pleurait amèrement, il pleurait tout son bonheur.

Aïssé le considéra un instant !... et dans ce regard se peignit le dernier regret de tout un amour brisé, de toute une vie perdue !...

— Partons, monsieur, dit-elle à Ferriol en se retournant vers lui.

Bientôt après le bruit de la chaise de poste qui roulait ébranla les pavés de la rue Culture-Sainte-Catherine. Mais d'Aydie ne l'entendit pas : il était évanoui.

A l'angle formé par les rues Culture-Sainte-Catherine et Saint-Antoine, un homme, apercevant passer la chaise de poste qui emportait le comte et son esclave, s'arrêta, et saluant presque jusqu'à terre, il murmura entre ses dents :

— Oh ! *monsu* le comte, maintenant *per dio* vous êtes à moi.

Cet homme était le signor Marino Marini.

DEUXIEME PARTIE.

I.

L'AUBERGE DE SAINT-JEAN-DU-DOIGT.

Vers le milieu du mois de septembre 1719, et par conséquent trois ans après les événemens consignés dans la première partie de cette histoire, un mouvement inaccoutumé avait lieu dans le joli village de Saint-Jean-du-Doigt, situé sur le bord de la mer, à quelques lieues de Morlaix. L'affluence qu'attirait la vertu merveilleuse des eaux, sanctifiées par l'index du patron du lieu, était encore redoublée à l'occasion d'une des quatre grandes foires annuelles de Lanmeur, gros bourg aujourd'hui devenu chef-lieu de canton, et qui va servir de théâtre à notre action.

A la fois superstitieux et intéressé, le paysan breton, pour placer sous la protection du saint précurseur sa femme ou son enfant atteints de quelques unes de ces maladies contagieuses engendrées par la misère, choisissait le moment où une espérance de profit pouvait donner à son voyage un second but. Au reste, ce n'était point le bas peuple armoricain seul qu'attiraient à Saint-Jean-du-Doigt la réputation de sa fontaine et la solennité de ses *pardons*. Le justaucorps du gentilhomme, galonné d'or fin sur les coutures, y coudoyait la veste de bure grossière du paysan de Saint-Thégonnec, qu'on eût dit enseveli dans ses larges culottes bouffantes et plissées, et sous son grand chapeau de feutre, d'où pendait une chenille bariolée. A côté du manteau et de la botte à l'écuyère du touriste parisien de l'époque, se dessinaient les vêtemens roux et violets, piqués sur les revers et bordés d'une couleur plus tendre, signes distinctifs des paysans de Quimper ; les costumes des femmes présentaient le même contraste, et le jupon écourté, le bavolet blanc, le corset entr'ouvert des villageoises du Finistère, ou l'habillement sombre et presque religieux des pélerines de Guielan y frôlaient la jupe de soie et la mantille de dentelle de quelque riche voyageuse.

C'était donc jour de bonne aubaine pour maître Ploënoan, propriétaire de la seule auberge du pays. Toutes les chambres étant pleines, plusieurs individus vinrent s'attabler au grand air devant son auberge ; c'était, du reste, la meilleure place ; de là on pouvait voir à la fois les vergers entourés de haies d'épines blanches et de rosiers sauvages ; la mer dont les flots, pressés entre deux montagnes, meurent sur des prairies coupées d'ormes et de sapins ; l'église si hardie et si légère, avec son clocher recouvert de plomb, et enfin cette espèce de caravansérail chrétien que la reine Anne fit élever pour y recevoir les pélerins.

Les hôtes en plein vent de maitre Ploënoan appartenaient à des types divers, bien que tous Bretons. On voyait à la même table un paysan de Lanmeur, reconnaissable à son costume vert, relevé par un galon rouge, un marchand de toile de Morlaix, un horloger de Paimpol. A une table voisine étaient accoudés quelques garde-côtes, avec leur uniforme si pittoresque. Ceux-ci avaient réservé au milieu d'eux une place avec un soin qui indiquait qu'ils voulaient en faire la place d'honneur.

— Encore la guerre contre l'Espagne ! dit avec humeur le marchand de toiles. — En vérité, ce n'était pas la peine que Louis-le-Grand mourût, lui et son humeur belliqueuse et son amour de la gloire, qui empêchaient toute prospérité ! nous avons à sa place un écervelé de quarante ans qui nous reproduit tous les désordres du grand roi et imite ses folies guerrières. — Seulement l'état n'est plus assez riche, comme sous le dernier règne, pour défrayer le luxe des maîtresses, et le régent ne trouvera peut-être pas un second maréchal de Villars qui sauve la France des périls où on la jette.

— Monseigneur le régent a raison, reprit l'horloger de Paimpol ; l'Espagne nous trahissait. J'ai lu dans une gazette de l'année dernière qui est arrivée ces jours-ci à Paimpol, que le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, avait tramé une conspiration contre l'état.

— Dites contre le régent, compère, et quel régent !... un régent de contrebande qui s'est emparé du pouvoir que lui avait refusé le testament de Louis XIV.

— Fallait-il le laisser prendre aux bâtards, ou bien le livrer au roi d'Espagne, qui nous tire en ce moment des coups de canon pour nous prouver qu'il ferait un meilleur régent que le nôtre ?

— Mais le roi d'Espagne, oncle du roi, a bien autant de droits que Philippe d'Orléans.

— Le roi d'Espagne maintenant devenu étranger ? L'étranger... y songez-vous ? Vraiment, compère, si vous n'êtes pas plus fort sur l'horlogerie que sur la politique, vos montres doivent être souvent détraquées.

— Et vous, si vous ne fabriquez pas mieux vos toiles que vos raisonnemens, je plains vos pratiques, maître Kervec !

— Eh ! là... reprit le villageois de Lanmeur qui avait flegmatiquement achevé son verre de cidre pendant cette discussion... Compère de Paimpol, il ne faut pas en vouloir à mon compère de Morlaix. Le commerce de ses toiles qu'il envoyait en Espagne ne va plus depuis la guerre. Que Notre-Dame de Kernitrou lui pardonne, s'il a un peu d'humeur contre monseigneur le régent !

— Et c'est par de pareils motifs, reprit l'horloger en éclatant de rire, que l'on juge le gouvernement à Morlaix ! Nous n'avons pas, nous, la perte si rancunière à Paimpol.

— Non, sans doute, reprit d'un air narquois son interlocuteur, et l'on juge bien plus sainement les choses dans la prospérité. Vous, par exemple, maître Jean, quand je suis passé à à Paimpol, j'ai vu votre boutique encombrée par l'équipage d'un vaisseau corsaire qui venait de faire une prise sur l'Espagnol ; matelots et mousses, tous, selon l'usage, se faisaient cadeau d'une belle montre à breloques avec le produit de leur part. Je conçois, maître Jean, que maintenant vous voyiez toute chose couleur d'or.

Ce fut au tour du fabricant de Morlaix de ricaner ; mais ne lâchant point prise si facilement, il allait encore s'attaquer à Philippe d'Orléans, lorsqu'au nom du régent, de nouveau prononcé, intervint un quatrième personnage.

C'était un jeune sous-officier qui n'avait gardé du paysan breton que la robuste carrure, et qui frisait fièrement sa moustache.

— Qui est-ce qui ose attaquer monseigneur le régent ? C'est un grand homme qui a sauvé la France ; l'Etat est bien mené, et quiconque dirait le contraire aurait affaire à moi, nommé aujourd'hui même sergent des garde-côtes de la compagnie de Morlaix.

Et en parlant ainsi il étalait avec complaisance ses deux galons dont l'éclat argenté exaltait son dévoûment remis à neuf avec l'uniforme.

— Ah ! c'est vous, Yvon, reprit le paysan de Lanmeur.

— Sergent Yvon, s'il vous plait.

— Eh bien ! sergent Yvon ; il y a longtemps que je ne vous rencontre plus à Lanmeur ; je vous y ai vu cependant tous les jours le mois dernier, quand vous veniez rendre visite à maître Pierre le pêcheur, celui qui est venu s'établir à Lanmeur avec sa fille, mademoiselle Marthe, que vous ne haïssez pas, je crois.

Au nom de Marthe une rougeur subite passa sur les joues du jeune sergent et prouva que le villageois avait touché une corde sensible.

— Maître Pierre... non... je ne vais plus chez lui... quant à sa fille, elle est belle, j'en conviens, mais elle est toujours triste, elle pleure !... elle pleure, qu'on dirait un temps d'équinoxe perpétuel... ça ne m'aurait pas convenu.

— Ça ne vous aurait pas convenu, tiens, ça m'étonne, reprit l'impitoyable paysan ; on m'avait dit, à moi, que vous étiez amoureux de la jeune Marthe à en perdre le boire et le manger, que vous l'aviez demandée en mariage, et que c'était maître Pierre qui vous l'avait refusée.

— Refusée ! refusée ! pas positivement, reprit le sergent humilié devant le villageois, comme un Mars novice pris dans les filets de ce rustique Vulcain. Au reste, il n'est pas dit que je ne revienne pas chez ce maître Pierre, mais au nom de la loi et accompagné de mes garde-côtes, maintenant que je suis sergent ! Un pêcheur qui vient soi-disant de Marseille parce qu'il a trop de concurrence dans son pays, et qui s'établit à Lanmeur, à deux lieues dans les terres. Je crois qu'il achète son poisson au marché pour le revendre aux habitans ; tout ça m'est suspect, sans compter qu'un jour j'ai cru voir des manchettes de dentelle qui passaient sous les manches de sa veste.

— Des manchettes de dentelle ? en effet, ce n'est pas d'uniforme pour un pêcheur.

— Et j'ai souvent trouvé dans sa chaumière des gentilshommes qui venaient lui rendre visite ; on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il fait de la contrebande de tabac comme en fait Mgr Duguet de Pontcallet que j'ai rencontré aussi chez ce maître Pierre.

— Silence, dit le paysan, en tirant Yvon par sa manche galonnée, ne voyez vous pas à la table voisine celui dont vous parlez ?

Un peu plus loin, en effet, venait de s'asseoir un personnage assez étrange. Sa nature herculéenne, ses mains velues et veinées de muscles, la pipe de terre qu'il portait à la bouche, l'insouciance brutale avec laquelle il s'étalait sur son banc, d'où il avait repoussé ses voisins, n'eussent jamais laissé deviner en lui un gentilhomme, si l'on n'eût su alors qu'en Bretagne les descendans de Duguesclin et de Clisson n'avaient, en général, d'autre signe distinctif de leur noblesse que le droit de turbulence aux Etats de la province. Pauvres, oisifs, étrangers pour la plupart à toute culture de l'esprit, ils avaient fait succéder aux luttes aventureuses de la féodalité une guerre de bas étage avec le fisc. Pour compléter sa ressemblance avec ses grossiers vassaux, Duguet de Pontcallet portait ce jour-là une veste de coutil et un chapeau de paille d'où pendait un ruban noir.

— Ne vous souvenez-vous pas, ajouta tout bas le paysan à l'oreille d'Yvon, que l'on a trouvé un commis de la gabelle assassiné près de son manoir ?

— Oui, reprit Yvon, et faute de preuves, on n'a pu l'arrêter... mais quelque jour, j'espère, je mettrai la main sur ce hobereau.

Après ces paroles, qu'il prononça à mi-voix, tant malgré lui l'aspect du terrible gentilhomme refroidissait son courage officiel, Yvon frappa sur la table et appela l'aubergiste.

— Allons, je veux oublier tous les chagrins, dit-il avec un soupir, indice d'un sentiment malheureux encore mal étouffé, et pour payer ma bienvenue de sergent, je vous régale tous de vin et de bon vin, si on trouve à Saint-Jean-du-Doigt autre chose que de l'eau merveilleuse.

A cette proposition, qui s'adressait spécialement aux garde-côtes attablés, répondit un hourra de joie générale, qui ne contribua pas moins à faire paraître l'aubergiste que les coups qui avaient retenti sur la table.

Maître Ploënoan se présenta ; mais on ne remarqua pas sans étonnement qu'il portait une veste de coutil et un chapeau à ruban noir, exactement semblables à ce qui composait l'accoutrement de Pontcallet.

— Que signifie ceci, maître Ploënoan ? reprit Yvon éclatant de rire et en lui montrant Pontcallet. Etes-vous embrigadé avec les gentilshommes ou le sieur de Pontcallet est-il incorporé parmi les aubergistes ?

— C'est un habillement que j'ai pris pour la saison, balbutia maître Ploënoan.

— Pour la saison ? Mais il ne fait pas très chaud. Enfin, n'importe ; servez-nous du vin d'officier, ajouta Yvon en mettant ses galons en évidence.

Maître Ploënoan rentra dans la maison et en ressortit bientôt avec quelques bouteilles qu'il posa sur la table ; mais à peine Yvon eut-il rempli son premier verre qu'il jeta le vin avec dégoût.

— Ah ça ! mais, qu'est-ce que c'est donc que ce vin-là, maître Ploënoan ? J'ai idée que, n'ayant plus d'eau de puits à mettre dans votre vin, vous le frelatez avec de l'eau de mer. Me prenez-vous pour un caporal de me donner cette piquette ?

— Je n'en ai pourtant pas d'autre, répartit maître Ploënoan. Il m'est venu tant de beau monde que ma cave est à sec...

— Prétendez vous que nos gosiers restent de même, par hasard ?

— Maître Ploënoan nous trompe, s'écria vivement un des garde-côtes ; j'ai couché cette nuit dans la maison, et ce matin, au point du jour, j'étais à ma fenêtre. J'ai vu aborder un bateau plat sur le sable du rivage ; un homme en est descendu tenant un panier énorme de vin qui ne peut être vidé à cette heure, et puisque maître Ploënoan ne nous en parle point, cela me confirme dans l'idée que j'ai eue que ce vin était de la contrebande.

— C'est de la contrebande, s'écrièrent tout d'une voix les garde-côtes.

— Maître Ploënoan, reprit Yvon, mon devoir de sergent serait de m'assurer de votre personne, mais j'aime mieux d'abord m'assurer de votre vin... Allons par là, morbleu ! qu'on nous l'apporte !

— Mais ce vin, dit en tremblant maître Ploënoan, il ne m'appartient pas... il appartient à ce seigneur italien qui demeure depuis quinze jours dans mon auberge, et qui est parti avant-hier pour le château de Rohan-Polduc.

— Un Italien ! l'Italie c'est du côté de l'Espagne et cela m'est suspect, s'écria Yvon, géographe comme un véritable sergent... d'ailleurs puisque ce seigneur italien n'est pas ici...

— Mais c'est que l'homme qui l'a apporté et qui a été très contrarié de ne pas trouver le seigneur italien, a ordonné qu'en son absence on portât ce panier chez maître Pierre à Lanmeur. La grande pluie qui a tombé ce matin l'a empêché seule de faire lui-même cette dernière commission.

— Maître Pierre, encore mieux ! continua Yvon triomphant... J'ai donc un moyen de contrarier maître Pierre. D'ailleurs, maintenant il n'y a plus de doute ; puisque maître Pierre est en jeu, ça doit être de la contrebande. Reste à savoir de quel pays. Notre devoir est de tâter du corps du délit, ajouta-t-il avec une érudition judiciaire, dont il avait fait l'apprentissage au

bailliage du canton, après quelques arrestations dont il avait été l'instrument actif.

— Mais c'est que, c'est que... reprit maître Ploënoan de plus en plus embarrassé... J'ai déjà envoyé ce vin à maître Pierre ; oui, dès que la pluie a cessé, mon garçon Mathieu est parti pour Lanmeur.

— Que saint Melais lui soit en aide, reprit le villageois, car à l'heure qu'il est la route ne doit pas être encore praticable.

— Et Mathieu le savait sans doute, reprit le garde-côte qui avait dénoncé la ruse de maître Ploënoan, car je vous réponds qu'il n'a point encore bougé d'ici, et pour preuve, le voilà qui sert à cette table là-bas !

Pour le coup, ce fut un haro général sur le maladroit aubergiste.

— Il n'y a plus à se fier à maître Ploënoan, s'écria Yvon, il ment presqu'autant qu'il vole. Kernoc, ajouta-t-il en se tournant vers le garde-côte accusateur, vous connaissez ce panier de vin ; allez et cherchez dans toute la maison, visitez caves et celliers.

Et Yvon, enlevant d'un geste rapide le trousseau de clés suspendu à la ceinture de l'aubergiste, le remit à Kernoc, qui, suivi de quelques hommes, entra dans l'auberge. Pendant ce temps, Yvon contenait du regard l'aubergiste, resté à sa place plus mort que vif et qui cherchait en vain à attirer l'intervention dans cette affaire du redoutable Duguet de Pontcallet.

Bientôt Kernoc reparut avec des airs de triomphe, portant le bienheureux panier qu'il posa sur la table. La forme insolite des bouteilles promettait des délices inconnues aux gosiers de la milice bretonne ; aussi, tous les bras simultanément tendirent les verres comme à un commandement militaire.

— Un instant, ceci est grave, reprit Yvon ; nous buvons au nom du roi et de la loi. Je bois le premier en ma qualité de sergent. Je connais ce vin, ajouta-t-il après un examen approfondi et répété ; j'en ai bu, il y a deux ans, à l'office du maréchal de Montesquiou, quand je lui ai porté à Rennes une dépêche du capitaine-général : c'est du vin d'Espagne.

A ces mots, Pontcallet, qui avait enfin aperçu les signaux de détresse de Ploënoan et qui s'était approché du lieu de la scène, tressaillit.

— Du vin d'Espagne ! dit-il ; s'il en est ainsi, je le veux pour moi ! Pardieu ! il ne sera pas dit que Duguet de Pontcallet aura été réduit à se désaltérer avec du cidre, tandis que des garde-côtes arroseront leurs gosiers de vin d'Espagne !...

Et saisissant les bouteilles et le panier, il allait emporter le tout ; mais Yvon n'avait même pas besoin d'avoir à soutenir l'honneur de son nouveau grade pour résister à une offense aussi brutale.

— Monseigneur de Pontcallet ! balbutia-t-il avec émotion, je ne vous ai jamais rien dit, quoique la justice et l'autorité aient bien quelque maille à partir avec vous ; mais si vous ne nous laissez pas ce vin dont nous devons vérifier l'origine, je me verrai forcé d'user de rigueur, et de vous faire arrêter, en ma qualité de.....

— Vous, arrêter un Pontcallet ! s'écria le colosse écumant de colère !... ah ! avant que cela arrive, j'aurai brisé sur les têtes de votre compagnie ces bouteilles que vous osez me disputer.

A cette menace que Pontcallet se mit en devoir d'exécuter en brandissant l'énorme panier comme un léger projectile, les garde-côtes répondirent par des cris de fureur, et comme une meute à l'entour d'un sanglier, ils allaient s'élancer sur leur farouche adversaire, lorsqu'on vit apparaître dans la salle un personnage de haute taille et d'une maigreur hyperbolique, vêtu d'un costume de velours noir assez râpé, et qui, pour employer une expression alors fort en vogue, semblait un vrai gibier de potence. Ce personnage fendit précipitamment la foule des spectateurs que le bruit de cette scène avait attirés, et s'adressant à Pontcallet avec un accent italien croisé d'espagnol des plus caractérisés :

— Arrêtez ! s'écria-t-il, illustrissime seigneur, ce vin m'appartient.

— Mais cependant, monsieur...

— *Per Dio ! monsu*, laissez-moi faire, reprit à mi-voix le nouveau venu, *j'entre aussi dans la forêt*.

— Vous !... Mais quoi ! pas de veste de toile, pas de ruban noir ?

— A d'autres ! murmura l'étranger, je ne tiens pas à entrer si vite à la Bastille ! Quant à vous, mes braves, dit-il en se tournant vers les garde-côtes, je suis le seigneur Marino Marini, comte du Saint-Empire romain, et vous ne pouvez contester mes droits.

— Mais d'où vient que vous recevez du vin d'Espagne, dit Yvon, c'est alors de la contrebande puisque nous sommes en guerre.

— Eh ! point du tout ; ce vin était depuis dix ans dans les caves d'un de mes amis, un riche négociant de Saint-Brieuc, qui vient enfin de me l'envoyer sans offenser les droits de la douane que je respecte presqu'autant que les garde côtes.

Et le comte du Saint-Empire ôta son chapeau.

— Mais tout ceci n'en est pas plus clair. Et cet ordre d'envoi chez maître Pierre, au cas où l'on ne vous trouverait pas.

— Ah ! c'est que le porteur de ce vin savait que je voulais en faire le dépôt chez maître Pierre en attendant un repas que je devais offrir aux autorités de Lanmeur, y compris les officiers garde-côtes ; et il s'inclina avec un sourire gracieux vers Yvon qui restait toujours défiant et renfrogné. Mais *per Bacco*, puisque les vaillans défenseurs de la France veulent bien

faire à mon vin l'honneur de lui ouvrir leurs gosiers, permettez que je vous le verse moi-même.

A cette proposition faite si gracieusement, tous les soupçons sur la culpabilité du seigneur italien s'évanouirent, et la distance s'agrandit entre l'Italie et l'Espagne dans l'imagination du sergent.

Bientôt tous les verres remplis par la main de l'Italien se vidèrent avec rapidité; les yeux étincelèrent comme allumés à cette flamme qui semble colorer les vins de l'ardente Ibérie; Marini se hâtait, à chaque bouteille épuisée, d'en ressaisir une autre qu'il débouchait avec prestesse; toutefois, il ne put continuer ce manége avec une dextérité si constante qu'Yvon ne le prévînt une fois et ne saisit lui-même une des bouteilles qui restaient.

— Ah ça! qu'a donc cette bouteille d'extraordinaire? demanda Yvon; il y a une croix tracée sur le verre. Pardieu! je vais savoir en la débouchant ce qui lui vaut cette décoration.

— Arrêtez! s'écria vivement l'Italien en pâlissant.

Mais retrouvant bientôt son sang-froid habituel, il ne parut même pas chercher à empêcher Yvon de satisfaire sa curiosité.

— Cette décoration, ajouta-t-il machinalement, est due à la fois au mérite et à l'ancienneté. C'est sans doute une bouteille de Malaga dont m'a parlé mon ami de Saint-Brieuc. Elle remonte au moins à l'année 1690. mais si vous m'en croyez, *monsu* le sergent, vous garderez cette bouteille pour la fin, car toutes les autres après celle-là vous paraîtraient insipides. L'honneur pour le bon vin consiste à être bu en dernier lieu, et si vous consommiez sans plus de cérémonie ce précieux liquide, ce serait comme si on donnait le pas à des soldats sur leur sergent.

Cet argument *ad hominem* obtint un plein succès auprès du nouveau sous-officier, enchanté de payer à ses subordonnés sa bienvenue à si peu de frais, et il fut décidé d'une voix unanime que l'on se dépêcherait de boire les bouteilles restantes, afin de s'enivrer promptement de ce bienheureux philtre andaloux.

Mais l'intrigant italien n'avait pas en vain compté sur les vapeurs capiteuses des flacons *intermédiaires*. Bientôt les vaillans gardiens des rivages armoricains témoignèrent, les uns par des chants sauvages, d'autres par le sommeil léthargique où ils tombèrent, appuyés sur la table ou protégés par son ombre, de tout le désordre qu'avait produit en eux le nectar perfide auquel ils étaient si peu accoutumés. Lorsqu'enfin Yvon murmura le mot de malaga d'une voix à peine intelligible, il ne s'aperçut pas que Marini lui versait la plus méprisable piquette de maître Ploënoan, adroitement substituée à la liqueur tant désirée.

— Délicieux! balbutia-t-il; c'est là le roi des vins, aussi vrai que je suis ser...

Tandis qu'il cherchait inutilement à achever sa phrase, Marini se retourna vers Pontcallet, qui avait suivi avec attention toute cette scène.

— *Diavolo!* dit-il tout bas au gentilhomme breton, s'il avait ouvert cette bouteille, nous étions perdus; d'après ce qu'on m'a annoncé, elle doit contenir, la lettre de Philippe V, adressée à... maître Pierre.

— Maître Pierre! reprit Pontcallet avec un regard significatif, j'allais me rendre chez lui.

— Et moi aussi. C'est là qu'est le rendez-vous général. Voici la nuit, les chemins sont trop mauvais pour se mettre en route si tard. Mais demain nous partirons au point du jour, avant que tous ces oisons de Bretagne soient dégrisés et puissent nous suivre. Venez, *monsu*, laissons-les à leur bon sommeil. C'est le premier succès que nous vaut le vin d'Espagne.

Ils disparurent tous deux. La nuit était venue; les voyageurs attablés étaient rentrés dans l'auberge ou s'étaient dispersés. On n'entendit plus bientôt sur la grève que le mouvement lointain et imposant des flots contre lequel luttait le ronflement grossier des garde-côtes endormis.

II.

MAÎTRE PIERRE.

Maintenant transportons-nous à Lanmeur, gros bourg que ses habitans décorent avec fatuité du nom de ville. C'est là que, comme faisait jadis Asmodée avec l'écolier Zambullo Perez, nous enlèverons le toit d'une maison située à l'extrémité de la ville, si l'on peut appeler toutefois maison une chaumière que partageaient fraternellement avec des bestiaux les prédécesseurs des hôtes que nous allons montrer à nos lecteurs. A peine désinfectée de cette cohabitation, digne des âges primitifs, cette demeure avait gardé pour tout plancher la terre humide et inégale, pour toute fenêtre une espèce de meurtrière, pour tout mobilier un bahut et deux bancs en bois de chêne grossièrement équarri. C'est là qu'étaient assis un homme d'environ cinquante-huit ans et une jeune femme, l'un fumant une pipe, l'autre racommodant un filet, et tous deux vêtus des costumes traditionnels de la Bretagne; mais, pour tout observateur autre que les pauvres paysans qui fréquentaient seuls les deux personnages en question, il eût été facile de voir que ce n'était qu'un déguisement adopté par l'homme pour une entreprise préméditée, accepté par la jeune fille avec une passive résignation.

—Aïssé, dit le comte de Ferriol (car il est inutile de conserver plus longtemps l'*incognito* à deux des principaux personnages de cette his-

toire), Aïssé, veux-tu un peu de cette bouillie d'avoine ou de cette soupe au lard ?

— Je vous remercie, répondit la jeune femme, je ne prendrai rien.

— Je conçois que ce mets ne soit pas fait pour tenter ton appétit. Mais j'y pense, c'est aujourd'hui dimanche ; il reste encore quelques-unes des crêpes de samedi, seul luxe que nous puissions nous permettre sans éveiller trop de soupçons, parce qu'il est dans les habitudes bretonnes.

— Je vous remercie encore, mais je n'ai pas faim.

— Ah ! nous avions plus nos aises en Espagne, où, grâce à la protection du roi Philippe V et à l'entremise de cet adroit coquin qu'on nomme Marino Marini, nous avons trouvé une si gracieuse et si sympathique hospitalité. Mais que veux-tu, petite ? Pour rentrer en France, d'où l'on m'a exilé, il fallait bien prendre un déguisement propre à dépister tous les limiers de la police du régent et de son digne ministre. Par la sambleu ! qui reconnaîtrait maintenant, sous les vêtemens de maître Pierre, l'ex-ambassadeur du roi à Constantinople, et dans cette jeune Marthe, qui s'entend si bien à racommoder les filets, la belle Circassienne, jadis si fort du goût de monseigneur le régent, sous le nom d'Aïssé ? Au surplus, il n'y a que patience à prendre maintenant, et tout ceci ne saurait durer longtemps, sache-le bien.

— Monsieur, je ne me plains pas.

En parlant ainsi, une larme roula, démenti involontaire, sur les joues pâles d'Aïssé, et ses doigts amaigris reprirent silencieusement l'ouvrage qu'ils avaient un moment abandonné.

M. de Ferriol la regarda quelque temps avec une expression singulière, puis il reprit flegmatiquement la pipe qu'il avait abandonnée.

En ce moment, deux coups retentirent sur le mur opposé à l'entrée. Ferriol désigna de la main à Aïssé la porte intérieure : celle-ci, sans dire un mot, se leva, et montant une échelle placée dans la chambre voisine, elle alla s'asseoir dans le réduit où Ferriol avait établi la demeure de sa fille supposée, parce que de là il était impossible d'entendre ce qui se passait dans la pièce principale.

Ferriol répondit aux deux coups qu'on venait de frapper par un signal analogue, et bientôt après se présentèrent sur le seuil deux gentilshommes bretons.

— Salut au chevalier du *bon sens* et à son brave compagnon ! dit Ferriol, tendant la main aux nouveaux venus, dont les noms véritables étaient Dugroësquar et Coëtivy le Borgne.

A ces premiers arrivans succédèrent bientôt, plus ou moins déguisés, Lambilly, conseiller au parlement de Rennes ; Du Coëdic, capitaine réformé des dragons de Bellabre, et Talhouet-Lemoine, membre d'une famille dont le nom s'est mêlé à d'autres guerres civiles.

— Enchanté de voir ici réunis les soldats de la liberté ! dit Ferriol. J'ai envoyé, vous le savez, Laroche, mon valet, à Morlaix, auprès du capitaine-général qui nous est dévoué ; mais j'attends toujours que Melac Hervieux nous donne des nouvelles de la flotte espagnole. Marini, qui devait nous les transmettre, n'a point encore paru.

A peine avait-il achevé ces paroles que deux coups frappés violemment retentirent ; c'étaient, cette fois, Pontcallet et Marini qui s'annonçaient.

— *Sangue di Cristo !* quels chemins ! dit ce dernier après avoir échangé quelques politesses et fait ou renoué connaissance avec les membres de ce conciliabule mystérieux. J'ai cru que nous resterions en route. Nous serions en ce moment peu présentables au baise-main de S. M. Philippe V, dont j'ai l'honneur de vous apporter une lettre.

— Une lettre du roi d'Espagne ! Où est cette lettre ? s'écrièrent rapidement tous les assistans.

— Patience, patience, reprit Marini qui, montrant gravement à l'assemblée la bouteille de vin de Malaga sauvée miraculeusement de la soif des garde-côtes, saisit un gobelet d'étain sur une table et se versa incontinent une ample rasade qu'il absorba d'un trait.

Quelques-uns des assistans commencèrent à froncer le sourcil ; mais, sans se déconcerter, Marini versa immédiatement une seconde rasade qu'il s'administra avec le même sang-froid en répétant encore :

— Patience ! patience !

Enfin à la troisième rasade, un petit rouleau de toile cirée s'échappa du goulot de la bouteille et tomba dans le gobelet d'étain. Tous les gentilshommes s'élancèrent pour le saisir ; mais avec une dextérité merveilleuse, Marini s'en était déjà emparé et il en avait extrait un parchemin roulé qu'il baisa respectueusement et qu'il tendit à M. de Ferriol en disant :

— A tout seigneur tout honneur. C'est à *monsu* le comte de Ferriol que la lettre est adressée.

Ferriol rompit un cachet et lut ce qui suit :

« Monsieur,

» Le sieur de Melac Hervieux m'a apporté » des propositions de la part de la noblesse de » Bretagne concernant les intérêts des deux cou- » ronnes. Je m'en remets à ce que le dit sieur » leur dira sur cela de ma part ; mais je les as- » sure ici moi-même que je leur sais un très » bon gré du glorieux parti qu'ils prennent et » que je les soutiendrai de mon mieux, ravi de » pouvoir leur marquer l'estime que je fais de » sujets aussi fidèles du roi, mon neveu, dont je » ne veux que le bien et la gloire.

» Au camp de Saint-Esteban, ce 22 juin 1719. »

A cette lettre était joint un billet du lieutenant Melac Hervieux, qui s'annonçait porteur d'une somme de trente mille livres destinée par

Philippe V aux frais de l'entreprise. La flotte espagnole, à bord de laquelle était encore l'officier transfuge, n'attendait qu'un message pour approcher des côtes et qu'un signal pour débarquer.

— Vous le voyez, messieurs, dit Ferriol après avoir achevé la lecture des deux lettres, je ne vous trompais pas en vous assurant des bonnes dispositions de Sa Majesté catholique à notre égard, et des récompenses que tous nous devons attendre dès que la régence passera aux mains de Philippe V. Je savais que, comme nous, Sa Majesté était prête à tout faire pour renverser le régent, que nous détestons, et à qui, pour ma part, je veux faire expier l'exil dont il m'a frappé de nouveau, en même temps que ses violentes atteintes à mon honneur et à mes droits.

—Vous oubliez, ajouta vivement Pontcallet, d'autres droits plus sacrés encore, les droits de toute la noblesse de Bretagne, que le représentant du régent, le maréchal de Montesquiou a outragée en ne daignant pas quitter son carrosse quand nous sommes venus au devant de lui.

— Vous oubliez aussi, dit Talhouet, avec quel insolent despotisme on a osé exiger de nous le don gratuit, une offrande qui devrait être libre et volontaire.

— Eh! *signori, cari signori*, ne deviez-vous pas vous y attendre? reprit Marini; les grands ne nous laissent jamais qu'une liberté, celle de les servir, et qu'une volonté, celle d'obéir à la leur.

— Maintenant, à l'œuvre! s'écria Ferriol; il ne reste plus qu'à prévenir Melac et le commandant de la flotte espagnole pour qu'ils nous envoient des troupes. — Un fanal allumé sur la pointe de Loquirec ou celle de Guimaëc leur servira de signal. Il s'agira seulement d'éloigner les garde-côtes.

— Il y a un moyen bien plus simple, dit Pontcallet; c'est d'aller à eux et de massacrer ces insolens qui osent arrêter un noble de Bretagne sans plus de respect qu'un maraîcher de Roscoff.

— *Piano, chi va piano va sano*, reprit Marini d'une voix flutée: tachons de ne tuer personne; j'ai l'habitude des conspirations, moi, et je puis invoquer sur ce point le témoignage de M. de Cellamare et de quelques autres. On s'expose moins aux poignards si l'on a réussi, et surtout moins à la hache si l'on succombe.

— Enfin, continua Ferriol, une fois les premiers soldats débarqués, nous nous joignons à eux, nous marchions sur Morlaix; le capitaine-général qui y réside est du complot; une fois maîtres de Morlaix, qui ouvre son port à la flotte espagnole, Rennes et la Bretagne sont à nous.

— M. de Rohan-Polduc fait soulever son canton, s'écria le conseiller Lambilly; je vous apporte son adhésion.

—Je vous réponds du mien, reprit Pontcallet, et vingt autres suivront cet exemple.

— Voici Laroche, interrompit Ferriol; je reconnais le pas de son cheval.

La porte s'ouvrit à Laroche que chacun entoura en l'interrogeant; car, entre les gentilshommes et le valet, le péril commun effaçait pour le moment toutes les distances.

— Mauvaises nouvelles, dit celui-ci; le capitaine-général est révoqué! Un ordre du régent lui-même est parvenu subitement, et une chaise de poste l'a emporté sans lui donner le temps de voir personne ou d'écrire un seul mot; on ne sait encore si c'est à une prison ou à un autre commandement qu'elle le conduit; on dit qu'il va être remplacé par un envoyé du régent, chargé de pouvoirs extraordinaires.

On était à peine remis de la consternation générale qui suivit cette nouvelle, et l'on se demandait si la délation avait déjà signalé au pouvoir une entreprise dont les auteurs étaient trop avancés pour reculer, quand un bruit de pas nombreux, accompagné d'un cliquetis d'armes, se fit entendre sur le chemin. Après un coup violent dont la porte retentit, une voix forte prononça ces paroles:

— De par le roi, ouvrez!...

A ces mots, chacun se tut et demeura immobile. Pontcallet porta la main à deux pistolets qu'il avait cachés dans sa poitrine. Mais Ferriol, qu'un signe suppliant de Marini invita à la prudence, ne jugea pas encore tout désespéré. Il indiqua du doigt aux cinq ou six gentilshommes la seconde pièce; ceux-ci s'y réfugièrent sans bruit; les bancs furent remis à leur place. Marini ramassa soigneusement l'enveloppe de la lettre du roi d'Espagne tombée à terre, et toute trace d'assemblée clandestine ayant disparu, Ferriol se décida à ouvrir. Le sergent Yvon, suivi de quelques garde-côtes, entra majestueusement; le reste de ses hommes avait été disposé par lui autour de la maison, de crainte d'évasion.

— Ah! c'est vous enfin, Yvon, dit Ferriol avec tout le sang-froid qu'il avait eu le temps de reprendre.

— Sergent Yvon, s'il vous plait!

— Sergent, soit; je me plaignais de votre absence prolongée... mais je ne m'attendais pas à vous revoir avec cet appareil redoutable.

— Autres temps, autres devoirs! Maintenant, une surveillance plus rigoureuse m'est commandée par mon nouveau grade.

— Et que diable venez-vous surveiller ici?

— Tout; il y a longtemps que votre conduite me parait suspecte. J'ai vu chez vous M. de Pontcallet, qui, comme on le sait, se livre à la contrebande du tabac... Vos entrevues mystérieuses avec lui ne pourraient avoir d'autres motifs que votre complicité, mais tout ça ne serait

rien, il y a un certain seigneur italien.... Eh ! parbleu, le voici...

Yvon avait avisé Marini, assis à l'écart et que l'obscurité de la chambre l'avait jusqu'alors empêché de distinguer. L'Italien, indécis entre deux terreurs, s'était enfin décidé à rester dans la pièce d'entrée, pour prêter à Ferriol le secours de son industrieuse imagination.

— Oui, c'est moi, dit Marini de sa voix la plus mielleuse, *monsu* le sergent. Qu'y a-t-il donc ?...

— Il y a, reprit Yvon, que je me suis laissé entortiller par vous comme un bourgeois qu'on raccole. Cette bouteille, que j'avais remarquée parmi celles dont vous nous avez fait un cadeau si généreux et un peu contraint, vous l'avez soustraite quand nous avons eu la tête échauffée : je ne l'ai pas retrouvée ce matin avec les autres. De plus, j'ai su que M. de Poncallet, qui tenait tant à nous empêcher de toucher à ce vin, avait pris avec vous le chemin de la maison ; aussi je vous ai suivi afin de m'assurer de tous ceux que j'y trouverai... Toute ma compagnie est là et va me prêter main forte s'il le faut.

La pensée de Ferriol se porta sur les dépêches dont Poncallet était resté dépositaire. Ces dépêches ne pouvaient manquer de tomber entre les mains du sergent, après une résistance dont le gentilhomme breton serait certainement victime ; Ferriol comprit que tout était perdu si le sergent pénétrait dans l'autre chambre.

— Arrêtez, s'écria-t-il en retenant Yvon, qui, sans écouter une apologie insidieuse commencée par Marini, mettait le pied sur le seuil fatal, c'est la chambre de Marthe, de ma fille ; elle dort en ce moment, et vous ne voudrez pas, je pense, pénétrer de vive force dans l'asile d'une femme.

Au nom de Marthe, Yvon s'arrêta un instant... Mais comme ce nom réveillait en lui le souvenir d'un affront aussi bien que d'un doux penchant, il allait continuer sa perquisition, lorsque la porte s'étant ouverte, Aïssé parut elle-même.

Au bruit qui s'était fait dans la maison, la Circassienne s'était réveillée de l'assoupissement où elle était tombée quelques instans. Elle était descendue de son réduit et avait vu, non sans étonnement, mais pourtant sans frayeur, les conspirateurs cachés dans la chambre au-dessous de la sienne. Aïssé vivait de cette vie insouciante et machinale que donne le malheur quand il est irremédiable, et tout ce qui se passait autour d'elle laissait sans émotion cette âme qui acceptait en silence l'arrêt de la fatalité.

A la vue d'Aïssé, à qui son sommeil avait rendu quelques couleurs, de cette noble physionomie où un éclat passager se joignait à un charme habituel, Yvon recula et porta gauchement la main à son chapeau triangulaire. Son émotion n'échappa point à l'adroit Italien, déjà au fait des faiblesses du sergent.

— Si vous ne me démentez pas, nous sommes sauvés, dit-il tout bas à Ferriol.

— Faites, répondit celui-ci.

— Vous voyez bien, reprit Marini, *monsu* le sergent, que vous ne pouvez ainsi manquer de respect à la *signora*, en pénétrant malgré elle dans sa chambre. *Diavolo*, écoutez donc un peu les gens, avant de les arrêter... Allez-vous nous déclarer des criminels d'état pour une misérable bouteille que vous aurez peut-être cassée sans vous en apercevoir, ou que maître Ploënoan aura confisquée pour son droit d'aubaine ?— Rien de plus innocent que ma présence chez maître Pierre. Je lui demandais ce qu'il pourrait me donner de poisson pour le dîner que je compte offrir aux autorités de Lanmeur, et il me disait que lui même aurait peut-être le même jour besoin de toute sa marée pour un repas qu'il sera obligé de donner ; car on ne fait guère de noces sans repas.

— Et quelle noce ? Que signifie...

— Vous ne savez pas, on a bien raison de dire que ce sont les gens les plus intéressés qui ignorent tout ; vous ferez un excellent mari, car vous ne vous doutez de rien, pas même de votre bonheur.

— Ah ! ça ! vous moquez-vous d'un serg...

— Moi ! me moquer de vous, *monsu* le sergent ! vous n'y songez pas ! moi ! manquer de respect à un brave militaire et dans une maison dont il sera bientôt l'hôte, devant une famille dont il fera bientôt partie... car à l'instant même maître Pierre me disait ; ce brave Yvon, il aime ma fille Marthe et je veux la lui donner...

Le prétendu maître Pierre ne put réprimer un sourire en entendant ces derniers mots qui furent accueillis par les deux autres personnages de cette scène avec une stupéfaction difficile à décrire.

— A moi !... me donner sa fille, mais il me l'a refusée, dit Yvon.

— J'ai changé d'avis, mon brave Yvon, interrompit Ferriol qui sentait la nécessité d'intervenir tel que le *Deus ex machina*.

— Mais pourquoi ?

— *Perche, mio caro*, reprit Marini, *perche* maître Pierre, tout pêcheur qu'il est, a son amour-propre. Maître Pierre ne voulait pas donner sa fille unique, sa fille qu'il aime tant, à un simple caporal de garde-côtes ; mais à un sergent, c'est tout autre chose ; et après le chemin rapide que vous venez de faire, maître Pierre est tout à fait rassuré sur l'avenir de son enfant, et il se dit : *Diavolo !* je la donne peut-être à un maréchal de France !

Il n'en fallait pas tant pour tourner la tête à un pauvre amoureux chez qui l'espoir ravivait instantanément toute la passion qu'il se flattait d'avoir éteinte.

— Quoi ! c'est bien vrai, maître Pierre ?

— Très vrai, mon garçon.

— Mais mademoiselle Marthe consentira-t-elle ?

— Marthe obéira, s'écria Ferriol en jetant sur Aïssé un de ces regards qui portent un arrêt sans appel.

— Vous voilà donc marié, *mio caro*, reprit Marini.

— Mais à une condition, interrompit maître Pierre.

— Laquelle ? reprit Yvon, pâlissant déjà à la pensée de quelque obstacle.

— C'est que vous inviterez tous vos braves camarades au repas de fiançailles et on parlera de notre festin jusque dans le pays de Cornouailles, où l'on fait des dîners de six et de huit cent convives. J'espère qu'après le repas, Yvon, aux premiers sons du *bignion* vous ne vous ferez pas attendre, et que vous vous distinguerez en dansant le joyeux *jabadaos*, de façon à prouver que vous n'avez rien perdu sous l'habit militaire de votre agilité de villageois.

A la proposition d'un repas, l'hilarité était passée dans les rangs des garde-côtes.

— A quand la noce ? s'écria Marini.

— Dam !... il faut que je fasse venir mes papiers de Landernau, reprit Yvon... Je suis de Landernau, mais dans huit jours je serai tout prêt...

— Dans huit jours, donc !.... mon brave Yvon, reprit maître Pierre... d'ici là, revenez... Quant à vous, Marthe, donnez la main à votre mari.

Aïssé, chez qui l'excès de la surprise avait paralysé jusqu'à l'indignation, laissa prendre sa main à Yvon qui donna à ses gens le signal de la retraite. Il était trop heureux pour songer même à poursuivre contre un beau-père futur une perquisition. D'ailleurs, au fond de son zèle, il n'y avait peut-être que la susceptibilité d'un sergent trop jaloux de venger les injures faites au caporal.

Lorsque le bruit des gardes côtes défilant sur la route eut cessé de se faire entendre ; lorsque Ferriol eut congédié ses hôtes par prudence en les ajournant à un terme prochain, Aïssé, restée seule avec lui, le considéra quelques instants sans parler, comme pour demander une explication de tout ce qui venait de se passer.... Mais l'impassible gentilhomme continuant de garder le silence, elle éclata enfin.

— Voudriez-vous me dire, monsieur, quel est sérieusement votre dessein après l'engagement que vous avez paru prendre ?

— Et que j'ai pris en effet, reprit Ferriol, c'est te dire assez, petite, que je le tiendrai.

— Cela est donc possible, vous y ayez songé sérieusement ! Mais mon consentement, monsieur...

— N'es-tu point mon esclave ? Ne me l'as-tu pas dit toi-même ?... Ai-je besoin que tu me permettes d'user de mes droits ?

— Je n'obéirai pourtant pas, monsieur, car, si grands que soient ces droits, il y a des limites où ils doivent s'arrêter, et c'est lorsque, non content de m'avoir rendue à jamais malheureuse et méprisable, vous voulez détruire par moi le repos et le bonheur d'un autre. Je ne vous rappellerai pas, monsieur, pour toucher votre âme en ma faveur, que j'ai été élevée dans la maison de Ferriol comme un enfant de cette famille ; je ne vous dirai point que l'éducation que j'ai reçue, le monde où j'ai paru, la civilisation qu'on m'a fait connaître, si malheureusement pour moi, me font redouter de devenir la femme d'un grossier sergent de garde-côtes.

Non, tant de fierté ne sied plus à mon langage, si elle est hélas ! restée dans mon cœur ! Qu'importe que pour moi la caserne de quelque port de mer succède à cette affreuse cabane, et un lit de camp à la paille de mon grenier ? Qu'importent des souffrances qui suivent tant de malheurs, des humiliations après tant de honte ?... Mais, ce que je ne saurais accepter, c'est que vous me fassiez la complice d'une ruse qui déshonorera un honnête homme !... Oui, monsieur, à quelque classe qu'appartienne le simple et honnête Breton qui m'a choisie, il aime en moi la fille pure et innocente de maître Pierre et non l'esclave flétrie du comte de Ferriol !... N'attendez pas que, pour cacher ma honte, je consomme ici la sienne. Je vous ai suivi en exil, loin du noble défenseur qui m'était si cher ; partout où il vous a plu de porter vos pas, je me suis faite à votre suite muette et servile comme votre ombre. Je n'ai même point cherché à pénétrer vos desseins secrets, si pénible qu'il soit pour moi de m'en faire l'instrument ! Mais si jusqu'à ce jour j'ai tout supporté sans me plaindre, il est des droits que je puis défendre encore dans le monde, et je défendrai ces droits. Votre maîtresse, monsieur, ne sera jamais la femme d'un autre. Vous m'avez flétrie, outragée, brisée, mais vous ne me ferez trahir personne.

Ferriol écouta avec sang-froid toute cette explosion d'une douleur si longtemps contenue, puis il répondit nonchalamment :

— Allons, calme-toi, petite, bien qu'à vrai dire la colère ajoute encore à l'éclat de tes yeux, et que tu sois ainsi plus charmante encore. Ecoute, ce mariage contracté sous un faux nom ne t'engagera peut-être pas aussi longtemps que tu le penses.

— Mais il n'en compromet pas moins le repos et l'avenir de l'homme à qui vous me donnez. Mais si peu de temps que dure ce mariage, cet homme n'aura-t-il pas tout pouvoir sur moi ?

— Eh bien ! après tout, si je lui transmets mon pouvoir...

— Vous !... transmettre un pareil pouvoir !.. vous l'oseriez !...

— Ecoutez, Aïssé, dit Ferriol en lui saisissant le bras et en la contemplant d'une façon presque solennelle; écoutez-moi... Dès que vous avez paru à mes yeux, je vous ai aimée, oui... vous qui n'étiez qu'une esclave, je vous ai préférée à tout; à ma grandeur, à ma fortune, presque à mon honneur de gentilhomme, je n'ai obtenu de vous que l'indifférence et l'ingratitude. Alors, j'ai dû ressaisir par la violence ce bien qu'on allait m'enlever par la violence !... Alors, vous m'avez suivie, mais comme un reproche, comme un remords incessant, vous m'avez continué opiniâtrement en tout temps, en tout lieu, l'insulte de votre amère obéissance, de votre ironique servilité !... Ce n'est donc pas ma faute si vous avez lassé en moi l'amour du gentilhomme et la patience du maître, et si vous m'avez forcé à ne voir en vous qu'un passif et aveugle instrument. Ce mariage est nécessaire à l'accomplissement des seuls vœux qu'il me soit encore permis de former! C'est le premier échelon de la seule fortune qui me reste à tenter! Ce mariage se fera... il le faut... C'est ma volonté...

Après avoir ainsi parlé, le comte de Ferriol sortit de la cabane, laissant Aïssé descendue encore plus bas dans cet abîme de douleur dont elle avait cru découvrir déjà le fond. Elle resta longtemps le visage caché entre ses deux mains et comme perdue dans ses réflexions; puis tout à coup elle sembla prendre un parti violent, et, s'élançant rapidement hors de la cabane, elle s'engagea dans le chemin qui conduit de Lanmeur à la mer.

On la vit s'agenouiller un instant devant une de ces grandes croix de pierre si communes en Bretagne; puis elle se dirigea rapidement vers une pointe escarpée qui avançait dans les flots du côté de Locquirec. Elle fit quelques pas vers l'abîme; mais tout à coup elle s'arrêta, contemplant à la fois autour d'elle, doucement éclairée par un pâle soleil d'automne, la campagne, le ciel et la mer, le domaine immense de l'homme et l'empire infini de Dieu; il semblait alors si doux de vivre !... De vastes champs de trefle semblaient flotter au loin comme un autre océan; quelques manoirs laissaient entrevoir leurs tours noirâtres au sein du feuillage riant, et de longues vallées se déroulant dans la campagne promettaient de conduire par des chemins fleuris à de lointains Eden. D'un autre côté, des nuages de toutes couleurs diapraient l'azur du ciel, sans altérer sa sérénité, et l'Océan reflétait fidèlement toutes ces nuances si riches dans son miroir ondulant. Devant toutes ces magnificences de la nature, les douleurs de l'humanité semblaient si oubliées, si impossibles même, que la pauvre affligée, qui avait d'abord voulu chercher dans les flots le repos de la mort, s'éloigna du gouffre, fit quelques pas pour descendre vers la campagne. Puis tout à coup la vie où elle allait rentrer lui apparut dans toute sa hideuse réalité, et alors, prenant sa course et fermant les yeux, elle s'élança vers l'extrémité du rocher et se précipita dans les flots.

III.

AU BORD DE LA MER.

Le vent d'équinoxe souffle le long de la côte, et ses brusques rafales éteignent par momens les rayons bienfaisans du soleil qui se dérobent frileusement sous de gros nuages gris. L'automne est venu, et l'automne en Bretagne, c'est plus que l'hiver dans le midi de la France: la mer est houleuse et vient se briser en mugissant sur les grèves solitaires; car le temps est mauvais pour la pêche, et à moins de quelque intérêt plus ou moins puissant, les rivages de l'Armorique ne sont point, dans de pareilles circonstances, un but de promenade. Telle est, du moins sans doute, l'opinion de deux braves paysans bretons assis vis à vis l'un de l'autre, chacun sur un escabeau au fond d'une petite cabane de pêcheur située près de la pointe de Locquirec, et que la configuration du terrain abrite des vents d'ouest. L'un et l'autre, le coude appuyé sur une table vermoulue, où l'on distingue une canette de cidre et deux gobelets d'étain, fument tranquillement leur pipe, au coin d'une vaste cheminée où brûle un maigre feu de tourbe et de sarmens. L'un et l'autre ont la tête couverte d'un large chapeau, si bien enfoncé jusque sur les paupières qu'il serait difficile de distinguer leurs traits. Aussi bien, l'obscurité qui règne dans la cabane, faiblement éclairée par une fenêtre en soupirail, ne permettrait guère, en tout état de cause, de se livrer à une contemplation tant soit peu efficace. Seulement, on peut voir à la double silhouette que projettent sur le foyer les deux hôtes de la cabane, que l'un est grand et maigre, et l'autre ramassé dans sa taille, mais d'une carrure herculéenne. Au surplus, si l'on veut bien prêter l'oreille au dialogue qu'échangent ensemble, au milieu d'un nuage épais produit par les bouffées d'un assez bon tabac de contrebande, les deux individus dont il s'agit, on ne conservera plus aucun doute sur leur identité.

— Par sainte Cunégonde! s'écria le plus grand, savez-vous, *monsu* de Pontcallet, que nous l'avons échappé belle, ce matin? J'en ai encore la chair de poule, pour ma part.

— Oh! je ne m'effraie pas pour si peu, reprend une voix de basse taille, vibrante comme un tonnerre; nous pouvions être pris, c'est vrai, mais j'aurais, pour ma part, assommé tout au moins deux ou trois de ces gardes-côtes, et je n'en aurais pas été fâché, car les maroufles ont osé s'emparer d'une balle de tabac qui m'était expédiée par un de mes correspondans, et il faut, tôt ou tard, que je me venge, aussi vrai

que je suis un bon Breton bretonnant, de la plus pure race de gentilshommes.

En parlant ainsi, l'homme à la voix de basse taille avait déposé sa pipe sur un coin de la table, et retroussé jusqu'au coude deux bras nerveux qui eussent fait envie à Milon de Crotone.

— Comme il plaira à votre excellence, *monsu*, reprit Marini, involontairement troublé par cette démonstration; quant à moi, qui ne veux plus avoir rien à démêler avec messieurs les gardes-côtes, vous le voyez, j'ai fait comme vous, je me suis, pour éviter tout soupçon, affublé d'un costume de paysan breton. Me trouvez-vous bien déguisé, excellence?

— Que m'importe! et foin de l'excellence! Appelez-moi comme il vous plaira, mais nous autres Bretons, nous ne nous servons pas de ce titre-là, entendez-vous?

— Parfaitement bien; mais vous avez beau dire, je défie tous les limiers de la police de *monsignor* Dubois de reconnaître sous mon accoutrement actuel un comte du saint-empire romain, un chambellan de notre saint-père le pape, un...

— Assez, mordieu, assez! nous ne sommes pas ici pour nous occuper de pareilles baliverne. Revenons au seul sujet qui doive nous occuper. M. de Mélac Hervieux est en mer à peu de distance, à bord de la flotte espagnole, et il attend de nos nouvelles; il faut lui en donner aujourd'hui même, et c'est pour cela que je vous ai conduit ici, où nous ne courons aucun risque d'être surpris.

— En êtes-vous au moins bien sûr, *monsu* de Pontcallet?

— Est-ce que vous auriez peur, monsieur Marini?

— Moi? au contraire...

— A la bonne heure! Un conspirateur qui tremble est bien près de trahir, et m'est avis qu'il faut s'en débarrasser... comme on peut.

— Vous croyez, *monsu*, vous croyez!

— J'en suis sûr. Au surplus, sachez que nous sommes ici chez un des vassaux de mon domaine de Pontcallet qui m'est entièrement dévoué, et qui se ferait au besoin pendre pour son maître et seigneur. Je l'ai installé dans cette cabane pour faire mes affaires avec les... marchands de la côte.

— Les marchands?

— Marchands ou contrebandiers, qu'importe? n'est-ce pas la même chose? Apprenez que les Pontcallet ont toujours été de père en fils les ennemis du fisc et de la gabelle, et si j'ai consenti à servir les intérêts du roi Philippe V, c'est que j'espère bien que son premier acte sera de supprimer les agens du fisc et de la gabelle, ou, tout au moins, de leur ordonner de ne point s'adresser aux nobles. J'ai fait mes conditions sur ce point.

— Vous avez fort bien fait, *monsu*.

— Revenons au sujet qui nous rassemble. Il faut écrire à M. de Mélac Hervieux pour lui faire connaître les résolutions prises dans la dernière assemblée des nobles, et lui annoncer que le jour où il verra un feu allumé sur la pointe de Locquirec, la flotte espagnole devra opérer son débarquement.

— Qui se chargera de porter la lettre?

— L'homme que vous savez.

— Quel homme?

— Le maître de cette cabane; celui qui est en ce moment aux aguets pour que nous ne soyons pas surpris pendant notre conférence. C'est un hardi marin, comme tout Bas-Breton doit l'être.

— *Bene monsu, benissime; ma* qui se chargera de l'écrire, cette lettre?

— Qui? Vous!

— Pourquoi ne prendriez-vous pas vous-même ce soin? M. de Mélac Hervieux est un de vos amis, m'a-t-on dit, et...

— Pourquoi... pourquoi... parce que je ne suis pas entré dans la conspiration pour écrire, moi, mais pour agir. Un Pontcallet n'a jamais manqué à la chasse un loup ni un sanglier, à la guerre un anglais; mais quand il faut écrivailler, il laisse ce soin à son chapelain. Nous avons ici tout ce qu'il faut pour écrire... écrivez donc.

— *Ma* je ne suis pas chapelain.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez chambellan de notre saint-père le pape? c'est tout comme.

— *Ma* je ne sais pas très bien le français; je suis étranger, moi, *Italiano*, moi, *monsu*.

— Il n'importe. Allons, *monsu* de l'écritoire, dépêchons!

— Ce sera donc pour vous être agréable, *monsu* de Pontcallet, uniquement pour vous être agréable. *Ma* vous signerez la lettre, au moins.

— J'y ferai mon possible.

Là-dessus, le seigneur Marino Marini, déterminé, quoiqu'à regret, à faire de nécessité vertu, se mit en devoir de déférer à l'invitation de Pontcallet.

Comme il mettait à cet effet la plume à la main, un bruit précipité de sabots frappant le sol en cadence retentit à l'extérieur. Le comte du saint empire romain, dont la bravoure n'était pas précisément l'attribut distinctif, devint pâle et tremblant et cacha rapidement sous sa veste tout ce qui pouvait le compromettre. En même temps la porte s'ouvrit, et un petit homme sale et déguenillé, à crinière fauve et inculte, à épaisse encolure, dont les traits sauvages présentaient un compromis entre la tête humaine et celle de l'orang-outang, s'élança tout effaré dans l'intérieur de la cabane.

— Rassurez-vous, s'écria Pontcallet, c'est le gars qui fait sentinelle pour nous, c'est Yoland.

Après avoir ainsi calmé tant bien que mal les inquiétudes de son compagnon, Duguet de

Pontcallet se mit à échanger quelques paroles avec le nouveau venu, en bas breton, langage que Marini n'entendait nullement.

— Que dit-il dans son affreux baragouin? interrompit tout à coup ce dernier, qui se sentait décidément assez mal à son aise.

— Il dit qu'il vient d'apercevoir une femme?

— Une femme! ce n'est qu'une femme! je respire. Pourtant, l'on a vu des conspirations découvertes par des femmes. Cette femme est-elle vieille ou jeune?

— Jeune.

— Tant pis! c'est plus dangereux.

— Que le diable vous emporte avec vos sottes terreurs! Ne voyez-vous pas que c'est une fille de Lanmeur ou des environs, qui a donné rendez-vous à quelque gars de la contrée sur le rivage, dans quelque creux de rocher?

— Au fait, c'est possible, *ma*, pour l'amour de Dieu, *monsu* de Pontcallet, renvoyez bien vite ce Yoland à son poste d'observation, et recommandez-lui surtout d'ôter ses sabots. Je ne peux pas souffrir le bruit des sabots quand j'écris.

Yoland sortit, et Marini se remit à la rédaction de sa lettre. Comme il venait de la terminer et comme il tendait la plume à Duguet de Pontcallet pour qu'il apposât sa signature au bas de l'épître, un bruit de chevaux retentit à l'extérieur, et Yoland accourut cette fois les pieds nus, baragouinant avec plus de volubilité que jamais des paroles entrecoupées, car l'haleine lui manquait à chaque instant à cause de la rapidité de sa course.

— Que dit-il? balbutia Marini en se levant avec vivacité et jetant à droite et à gauche des yeux effarés, dans l'espoir de trouver une cachette.

— Il dit, répondit tranquillement Pontcallet, qu'il vient d'apercevoir des cavaliers qui se dirigent de ce côté.

— Sainte Cunégonde, prenez pitié de moi, murmura Marini en se signant trois fois. Que faire? Si nous fermions la porte et faisions la sourde oreille?

— Impossible. Ils auront vu Yoland s'enfuir de ce côté, et ils sont capables d'enfoncer la porte, surtout si ce sont des militaires comme l'assure le gars.

— Encore des soldats; *ma* ce pays en est donc pavé, *monsu*?

— Alors, défendons-nous, nous sommes trois.

— Gardez-vous en bien, *monsu*: gardez-vous en bien et ne bougez pas! les voici.

Plusieurs chevaux venaient en effet de s'arrêter à la porte de la cabane, et les cavaliers qui en étaient descendus entraient dans l'intérieur en soufflant dans leurs doigts.

— Pardieu! messieurs, s'écria l'un de ces cavaliers, en laissant tomber son manteau sur ses épaules, ce qui permit d'apercevoir un justaucorps rouge garni de velours noir et galonné d'or fin, tel qu'en portaient alors les gentilshommes des compagnies rouges, c'est à dire les gendarmes, les mousquetaires et les chevau-légers de la maison du roi, pardieu! il fait plus chaud dans ce bouge que sur la côte; qu'en dites-vous? Il me semble que nous serons ici à merveille pour prendre nos notes. Quant à moi, je ne pouvais plus tenir mon crayon, parole d'honneur!

— Messieurs, reprit l'un des nouveau-venus, qui paraissait plus élevé en grade que les autres et dont le visage juvénile plein de charme et de douceur n'en portait pas moins l'empreinte d'une gravité triste et presque sévère, messieurs, nous ne sommes point ici en pays conquis, et vous oubliez que le premier devoir d'un gentilhomme est la politesse.

Puis se tournant vers Yoland qui était resté debout dans une attitude presque hébétée:

— Brave homme, ajouta-t-il, c'est sans doute à vous qu'appartient cette cabane; vous plaît-il de nous donner l'hospitalité pour quelques instans?

Yoland, on s'en souvient, parlait le bas breton, et toute autre langage était pour lui lettre morte. Tout ce qu'il put faire fut de baragouiner quelques mots de son idiôme natal que nul de ses auditeurs ne comprit non plus que son interlocuteur. Ce dernier, en désespoir de cause, s'approcha du foyer où Pontcallet et Marini étaient demeurés assis, leurs chapeaux soigneusement rabattus sur leurs visages, et, soit hasard, soit que l'Italien lui parût plus communicatif que son sauvage compagnon, il s'en vint frapper sur l'épaule du comte du saint empire romain et lui dit: — Bien que vous portiez le costume du pays, je gagerais volontiers que vous n'êtes point Breton et que vous me comprenez, vous, l'ami! n'est-ce pas? servez-moi donc d'interprète auprès du maître de céans et dites-lui que nous lui demandons la permission de nous réchauffer un peu à son foyer.

Marini était de ces poltrons pour lesquels la présence d'esprit tient lieu de courage. Il ne savait pas un mot de bas breton, mais en revanche il avait appris jadis, pendant son séjour sur les côtes de l'Asie mineure, assez de turc et de grec moderne pour pouvoir demander dans une hôtellerie les choses les plus indispensables aux besoins de la vie. A la question qui venait de lui être adressée, il répondit donc hardiment par un déluge de mots turcs et grecs, si étrangement combinés, que nul des assistans ne douta qu'il n'eût entendu du bas breton. Quant à Pontcallet, il avait bourré sa pipe, et tournant brutalement le dos aux nouveau-venus, il fumait avec un sang-froid presque stoïque.

— Eh bien, mon commandant, fit un des officiers, vous voyez que c'est peine perdue que de vouloir être poli envers ces rustres-là. Ils ne vous comprennent seulement pas. Par la

mordieu! messieurs, je voudrais bien voir la mine que fera monseigneur le régent quand il va se trouver face à face avec tous ces oisons de Bretagne.

Le fait est, reprit un autre officier, que Son Altesse a eu là une étrange idée de vouloir faire le voyage de Bretagne, et à cette époque de l'année surtout. Si c'était en été, passe encore; mais fin septembre... hou! hou! hou! Je suis grelottant, et il me tarde de revoir le Palais-Royal et l'Opéra. Heureusement, Son Altesse est attendue demain dans la nuit, et je doute fort qu'il lui plaise de prolonger son séjour sur cette côte inhospitalière.

— Silence! messieurs, s'écria vivement l'officier auquel on avait donné le titre de commandant, et qui, occupé à prendre quelques notes sur un carnet, n'avait prêté qu'une médiocre attention au dialogue qui précède; vos propos sont au moins imprudens, car vous savez bien que le voyage de monseigneur le régent ne doit être divulgué qu'au dernier moment.

— Permettez nous, commandant, de vous faire observer que ce moment approche; et d'ailleurs, les animaux que voici ne comprennent pas un mot de notre conversation, vous le savez bien.

A ce moment, des cris retentirent en dehors de la cabane et vinrent faire diversion à un incident qui, comme on le pense bien, avait excité au plus haut point l'attention de Marini et de son compagnon. Chacun se précipita en tumulte hors du bouge enfumé où M. de Pontcallet avait établi une espèce d'entrepôt de contrebande, et le gentilhomme fraudeur ainsi que le comte du Saint-Empire romain ne furent pas des derniers à profiter de cette occasion pour s'esquiver, de peur d'être reconnus par quelque nouveau survenant.

Le gens de l'escorte de messieurs les gentilshommes de la maison militaire du roi ou plutôt de Mgr le régent, attendu le jeune âge du monarque, venaient d'apercevoir, en haut de la falaise abrupte qui forme la pointe de Locquirec, une jeune femme qui avait levé vers le ciel des mains suppliantes et s'était précipitée dans la mer.

— Mes amis, s'écria l'officier au visage mélancolique, il faut sauver cette femme.

— C'est facile à dire, commandant, reprit l'un des officiers, mais il n'y a pas un marin parmi nous et ceux qui savent nager ne se hasarderaient guère par un pareil temps et sur une telle côte pour sauver la vie d'une inconnue au péril de la leur.

— Est-il bien vrai?

Tous baissèrent la tête sans répondre.

— Alors, ce sera donc moi qui la sauverai!

En même temps, se dépouillant de son manteau et de son habit, et repoussant énergiquement tous ceux qui essayaient de le retenir, le jeune commandant s'élança en courant du côté où le terrain descendait sur le rivage, en contournant la pointe de Locquirec, et au bout de quelques instans il plongeait dans les flots de l'Océan, qui déferlaient incessamment sur sa tête avec de lugubres mugissemens.

Quelques instans encore, et il saisissait par ses longs cheveux la malheureuse victime, et il se disposait à regagner la plage, dont il n'était séparé que par quelques brassées, en soutenant au dessus de l'eau son précieux fardeau: déjà des acclamations retentissaient sur le rivage; déjà tous les bras se tendaient vers le courageux jeune homme, lorsque tout à coup on vit s'avancer une vague immense comme une montagne... Un cri d'horreur s'éleva: la vague avait englouti deux victimes au lieu d'une.

Lorsque la vague se retira, deux corps inanimés gisaient sur le sable. Chacun s'empressa autour d'eux, et l'on se mit en devoir de les porter dans la cabane d'Yoland, où l'on alluma un grand feu de tourbes et de sarmens. Grâce à la médication intelligente de ce sauvage Breton, familiarisé dès l'enfance avec les évènemens de ce genre, l'officier, qui avait le moins souffert, ne tarda pas à se ranimer, et bientôt le généreux gentilhomme fut en état de parler. Son premier soin fut de s'informer de celle pour laquelle il venait de risquer sa vie. On lui apprit qu'il y avait également tout espoir de la sauver. Des femmes de pêcheurs, qui étaient venues à passer sur le rivage, avaient été recrutées pour l'assister.

— Puisqu'il en est ainsi, s'écria-t-il, loué soit Dieu! ma tâche est remplie, et je n'ai plus rien à faire ici. A cheval! Donnez une bourse à ces braves gens, et dites-leur que si je puis leur être utile, ils me trouveront au château de Ploëgat-Guérande.

— Déjà partir! répondirent plusieurs voix; vous avez tort; vous n'êtes pas assez bien remis.

— Oh! si fait, messieurs, si fait.

— Eh! quoi, commandant, reprit l'un des jeunes gentilshommes, vous ne demandez pas seulement à voir la personne que vous avez sauvée? Vous avez tort, sur ma parole! car c'est l'une des plus jolies créatures que j'aie vues de ma vie.

— Que m'importe sa beauté? fut-il répondu avec un accent plein de mélancolie.

— Le fait est, murmura à voix basse l'un des assistans, que le commandant est aveugle, sourd et muet à l'endroit de la plus charmante moitié du genre humain. Cela est étrange, qu'en dites-vous, messieurs?

— Pardieu! reprit un autre, il me semble que j'ai déjà rencontré quelque part dans ma vie cette adorable tête.

— Allons donc? tu ne sais ce que tu dis, c'est la première fois que tu viens en Bretagne.

— Il est vrai; mais je m'y connais un peu,

messieurs, et ce n'est pas là une beauté bretonne.

— A d'autres! Tiens, voilà qu'elle ouvre les yeux. Peste! mes amis, on ne nous sert pas de ces yeux là à Paris, et je commence à croire que monseigneur le régent n'a pas eu tort de nous faire entreprendre notre voyage.

Pendant que ces propos s'échangeaient à mi-voix dans la cabane de maître Yoland entre quelques jeunes fous, comme il y en avait tant alors à la cour du régent, celui qui les commandait s'était levé et s'était avancé jusque sur le seuil pour ordonner aux gardes de la maréchaussée, demeurés en dehors afin de garder les chevaux, de tout disposer pour le départ.

— Allons! messieurs, s'écria-t-il en se retournant vers l'intérieur de la cabane, rien ne nous retient plus ici. A cheval!

Chacun se mit en devoir d'obéir, et l'humble habitation de maître Yoland, quelques instans auparavant si encombrée, se trouva presque vide; car il ne restait plus en ce moment que la jeune femme arrachée par le commandant à une mort certaine, et qui reposait étendue sur une litière de paille de maïs, à quelque distance du foyer; les femmes qui lui avaient donné leurs soins étaient sorties elles-mêmes, avec cette curiosité naïve, attribut distinctif des populations des campagnes, pour voir les jeunes gentilshommes monter à cheval.

A ce moment, quelques fragmens de tourbe et de sarmens, venant à s'enflammer, projetèrent une vive lueur dans la cabane, et le commandant, demeuré debout sur le seuil, ayant jeté machinalement un regard dans l'intérieur, ne put réprimer un cri de surprise, et peu s'en fallut même qu'il ne tombât à la renverse.

— Qu'est-ce donc, commandant? s'écrièrent ses compagnons déjà en selle, vous voyez bien que vous avez tort de vouloir déjà repartir. Vous n'êtes pas assez bien remis, nous vous le disions tout à l'heure. Reposez vous encore quelques instans auprès du foyer.

— En effet, reprit le jeune homme d'une voix mal articulée, je vous engage à me devancer, messieurs, je vais rester ici quelques instans.

— Oh! nous vous attendrons.

— Non pas... que quelqu'un garde mon cheval! Mais partez, vous, partez!

— Mais nous ne saurions pourtant vous laisser ainsi.

— Je l'exige. Qu'on me laisse seul dans cette cabane... seul, entendez-vous! Je veux être seul. A bientôt, messieurs.

Ayant ainsi parlé, le jeune officier rentra dans la cabane dont il referma vivement la porte; puis s'élançant auprès du lit improvisé sur lequel on avait déposé la jeune femme qu'il avait sauvée, il se laissa tomber à genoux devant elle en saisissant ses deux mains encore froides et les couvrant de baisers, en même temps qu'il les arrosait de larmes.

Est-il besoin d'ajouter, et le lecteur n'a-t-il pas deviné depuis longtemps que ce jeune officier était le chevalier d'Aydie et qu'il venait de reconnaître la jeune fille qu'il avait tant aimée et dont le souvenir triste et doux était toujours présent à sa pensée, Aïssé la Circassienne?

IV.

L'AMOUR A VINGT ANS ET A SOIXANTE.

Lorsque Aïssé rouvrit les yeux, de tous ceux qu'elle avait entrevus d'abord, un seul était resté près d'elle, un seul, qui, agenouillé, l'appelait avec des sanglots. Elle reconnut cette voix, qui l'eût fait tressaillir jusque dans son tombeau, cette voix qu'elle n'espérait plus entendre désormais, la voix de son cher et bien-aimé chevalier.

Qui pourrait exprimer ici toute cette joie pleine de larmes, tout cet attendrissement fécond en délices, cette effusion suprême de deux cœurs comprimés si longtemps? Questions affectueuses, vives et touchantes protestations, sanglots et transports, tout éclatait, tout se croisait à la fois.

— Vous ici! disait Aïssé à d'Aydie, vous!... Ah! lorsque j'ai rouvert les yeux tout à l'heure et que je vous ai aperçu, j'étais bien heureuse, je me croyais morte, et ce n'était plus en ce monde qu'il me semblait vous rencontrer! Hélas, je suis encore sur cette terre. Oh! dites-moi, par quel étrange hasard vous trouvez-vous sur mes pas, vous que j'ai tant besoin de revoir pour vous pardonner de m'avoir sauvée?

— A tout autre qu'à vous, répondit d'Aydie, je cacherais le motif de ma venue, mais à vous j'ouvre toute mon âme comme j'avais gardé tout mon cœur. Je ne fais que précéder le régent, que les bruits sourds d'un débarquement de la flotte espagnole appellent en Bretagne; il a dû se mettre secrètement en route. Mais vous-même, Aïssé, vous en Bretagne sous ce costume? Qu'y venez-vous faire? Quel a été votre sort jusqu'à présent?...

— Avant de parler, promettez-moi que mes paroles n'attireront aucun danger sur la tête d'une personne dont j'ai juré de ne jamais me venger.

— Aïssé!

— Promettez-le-moi sur votre honneur de gentilhomme!

D'Aydie, pour toute réponse, lui tendit la main, et alors Aïssé déroula à ses yeux le tableau de toutes ses souffrances passées; elle lui conta une à une toutes ses poignantes humiliations, toutes ses tortures si diverses et si constantes! L'exil, par intervalles la misère, toujours la honte; oh! combien de fois dut-elle interrompre son récit pour cacher son front

dans le sein de d'Aydie. Mais généreuse encore pour son bourreau, en faisant l'aveu de son supplice, elle s'efforça d'atténuer tout ce que le séjour clandestin d'un proscrit déguisé sur les côtes de France pouvait avoir de suspect aux yeux d'un officier du régent; elle lui cacha même l'odieux projet de mariage conçu par son persécuteur.

D'Aydie contemplait Aïssé en silence; tout ce que la jalousie a de plus cruel luttait en lui avec ce que la tendresse a de plus miséricordieusement dévoué! Mais lorsqu'enfin les larmes d'Aïssé, après avoir longtemps tremblé à ses cils et humecté légèrement ses paupières rougies, ruisselèrent sur ses joues, d'Aydie ne ressentit plus que pitié et amour.

— Oh! viens, viens avec moi!... s'écria-t-il, pauvre enfant, tu as assez souffert; il est temps que Dieu te rende enfin tout ce qu'il t'a enlevé... il est temps que tu retrouves honneur, repos, estime!... Oh!... je t'ai si souvent appelée dans les trois années qui viennent de s'écouler; j'avais tant besoin de pleurer avec toi, au milieu de ces travaux, de ces devoirs, de ces fêtes même qui se disputaient mon existence sans l'occuper un seul instant!... Viens! que je trouve dans le bonheur que le ciel t'enverra par moi comme une expiation, les seules joies qui puissent encore m'attacher à la vie.

— Oh! merci, merci, mille fois merci, noble ami; mais quand même je pourrais rompre ces liens qui pèsent sur moi, à quel titre voulez-vous que je vous suive? Vous ne voudriez pas me laisser votre esclave et moi je ne voudrais pas être votre sœur! Car bientôt quelque noble alliance viendra impérieusement chercher le gentilhomme riche et honoré, et alors, voyez vous, tout ce bonheur que vous daignez me donner, tout ce bonheur si au dessus de ce que je mérite, serait le plus fatal présent que vous auriez pu me faire; car je vous aime moi, et vous voyant vous unir à une épouse digne de vous, j'oserais rester sa rivale par le cœur; j'oserais lui envier par mon désespoir toute la félicité que vous partageriez ensemble.

— Que dis-tu, que dis-tu, Aïssé! Quoi... je t'ai proposé de me suivre, et tu as pu croire que ce n'était point pour être ma compagne, mon amie, ma femme! Tu as pu croire que je t'offrais une protection et que ce n'était pas celle de mon nom!

A cet élan, Aïssé ne répondit un instant que par le silence et l'immobilité de la surprise. Une foule d'émotions tumultueuses l'étouffaient sans pouvoir se faire jour. Ses yeux seuls, pleins d'une indicible reconnaissance, purent être ses interprètes auprès de d'Aydie, et ses mains s'emparant de celles du généreux officier, les portèrent à ses lèvres.

— Vous, vous, mon ami, s'écria-t-elle enfin, vous avez cette pensée! Vous m'aimez à ce point?... Ah! j'étais bien injuste et bien impie d'oser maudire la vie quand il devait m'être donné d'y inspirer encore un si sublime dévoûment!... Je n'ai qu'un moyen de répondre dignement à une pareille preuve d'amour, c'est de vous refuser.

— Aïssé!...

— Moi! une esclave, qui vis esclave, qui mourrai esclave, dont on a aliéné jusqu'à l'honneur... je serais votre femme!... Rien sur la terre ne saurait être plus impossible... oh! laissez-moi fuir pour que je ne puisse être même un instant ébranlée dans cette résolution qui est mon devoir, mon plus sacré devoir!... Adieu!... c'est déjà trop de bonheur pour moi de vous avoir revu si longtemps.

— Aïssé, tu ne fuiras pas! femme, sœur ou amie, à quelque titre que je doive te reprendre, je ne veux plus te perdre. Oh! tu ne sais pas à quelle sombre et solennelle résolution m'avait entraîné la douleur de ta perte! Apprends que j'étais déterminé à consacrer désormais à Dieu le reste d'une existence désolée... oui, dans quelques jours j'allais être fait chevalier de Malte; mais maintenant que je t'ai retrouvée, grâce au ciel il est encore temps de renoncer à un tel projet. Aïssé! Aïssé! tu ne m'échapperas plus!

— Laissez-moi! oh! laissez-moi, vous dis-je.

D'Aydie ne l'écoutait pas: à genoux devant elle, il la pressait convulsivement dans ses bras, et plus Aïssé le suppliait, plus il lui semblait impossible que cette étreinte désirée si longtemps pût se rompre encore pour un adieu.

Cependant, le jour baissait. D'un moment à l'autre, les officiers qui avaient conduit d'Aydie sur le rivage, et qui l'avaient laissé auprès de la jeune fille, pouvaient reparaître, inquiets de ne pas le voir revenir.

— Il faut nous séparer, dit enfin d'Aydie; appelé sur ces côtes par une mission du régent, le devoir me réclame; mais promettez moi du moins que je vous reverrai.

— Vous revoir! je ne le puis, je ne le dois pas.

— Il le faut, Aïssé, ou je ne saurais consentir à vous quitter. Par grâce, par pitié, ne me refusez pas de me faire connaître le lieu de votre demeure.

— Je ne puis vous le dire: c'est un secret, et ce secret n'est pas le mien.

— Ah! dussé-je fouiller moi-même toutes les maisons de la côte, je saurai bien pénétrer un tel secret.

— Si réellement je vous suis chère, promettez moi de n'en rien faire.

— Je le veux bien, mais c'est à une condition.

— Laquelle?

— Je vous l'ai déjà fait connaître.

— Eh bien! répondit la Circassienne après

avoir réfléchi quelques instans, après demain dans ce même lieu, à la même heure.

Pour toute réponse, l'amoureux chevalier saisit la main de la jeune femme qu'il colle à ses lèvres avec ferveur ; puis s'arrachant par un effort désespéré de la cabane de maître Yoland, il remonte à cheval et s'éloigne avec rapidité.

Il était temps ; car le galop de sa monture retentissait encore le long de la côte, que déjà maître Pierre ou plutôt le comte de Ferriol entrait à son tour dans la cabane, accompagné d'Yoland, qui tenait une lanterne à la main.

— On ne m'a donc pas trompé, s'écria le vieux gentilhomme, sur les traits duquel une vive altération était peinte, tu as pu attenter à tes jours, tes jours qui m'appartiennent ! Aïssé, l'as-tu donc oublié ?

En parlant ainsi, il avait saisi la main de la Circassienne, cette main encore palpitante et humide des baisers et des larmes du chevalier d'Aydie. Aïssé frissonna comme au contact d'un fer rouge, et elle retira vivement cette main, puis d'une voix sombre :

— Il est vrai, dit-elle, j'avais oublié !

Ferriol se laissa tomber sur un escabeau et demeura quelque temps silencieux, la tête baissée, avec une expression de mélancolie à coup sûr bien faite pour étonner dans une pareille nature. Pendant ce temps-là, le sauvage Yoland avait déposé sa lanterne dans un coin de la cabane, et il chantait insoucieusement un vieux noël breton, tout en s'occupant de remettre en ordre son rustique mobilier.

— Aïssé, reprit le comte avec un long soupir, ne puis-je savoir quel motif t'a portée à une résolution aussi désespérée que celle que tu avais prise ?

Et comme la jeune fille restait muette :

— Je te suis donc bien odieux, ajouta-t-il avec un accent plein d'amertume, que toi, chrétienne, élevée dans la religion catholique, toi qui as le bonheur d'avoir la foi (et la foi console, dit-on, de tous les maux,) tu préfères la mort, c'est à dire la plus grande violation des lois divines, à la vie partagée avec moi ! Oh ! c'est être bien ingrate, Aïssé, car je t'aime, moi, tu le sais bien ; je t'aime avec frénésie. Oui, cet amour funeste que je ne puis parvenir à arracher de mon cœur s'accroît incessamment par la pensée même qu'il n'est pas en mon pouvoir de te le faire partager. Et comment en serait il autrement, tu es jeune ; en dépit des chagrins et des larmes, tu es toujours belle, que dis-je ? plus belle encore qu'aux jours où, de retour de Constantinople, je retrouvai assise à mon foyer la jeune fille dans laquelle je n'avais jusqu'alors vu qu'une enfant. Oh ! si l'aspect de tant d'attraits porta le trouble dans mes sens, si je fus coupable alors en outrageant celle qui m'était livrée sans défense, penses-tu que je n'aie pas depuis lors expié bien cruellement ma faute ? Ce qui n'était peut-être chez moi tout d'abord qu'une fantaisie née sous l'influence des mœurs et des idées de l'Orient, est devenu une passion brûlante, désordonnée qui fait le tourment de ma vie. Chaque jour me révèle en toi une grâce ou un charme de plus ; chaque jour je surprends avec horreur une nouvelle ride sur mon front. Tout ce qui te rend plus digne d'envie m'inspire un sombre désespoir ; car je sens en même temps que tout ce que tu gagnes, moi je le perds.

Arrivé à l'âge où ce besoin d'activité que m'a fait une existence si aventureuse et en ce moment même si misérable commence à s'apaiser, où l'âme aspire à remplacer les sensations par des sentimens et se replie en quelque sorte en elle-même, j'avais concentré toutes mes affections, toutes mes joies sur toi, comme un avare sur son trésor, et je sens à chaque instant ce trésor qui m'échappe. Oh ! c'est un horrible supplice que l'amour d'un vieillard pour une jeune fille, et s'il est vrai qu'il est des châtimens célestes après la vie, ce sera sans doute le châtiment suprême des maudits. Jusqu'à présent, mon orgueil ne m'a pas permis de te laisser lire au fond de mon cœur ; mais aujourd'hui mon orgueil est brisé, et j'aime mieux te dire tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre encore, pour que tu aies un peu pitié de moi. Oh ! tu avais bien raison, lorsque tu m'as dit en partant pour m'accompagner dans mon exil, que tu me suivrais partout comme un remords, peut-être comme un châtiment. Ces paroles étaient prophétiques, et elles se sont cruellement réalisées.

En proie à tous les tourmens de la jalousie, tourmens d'autant plus cuisans peut-être qu'à défaut de réalités, je voyais partout des fantômes, je t'ai traînée à ma suite dans tous les pays de l'Europe, comme si en changeant incessamment de cieux et de climats, il m'avait été permis de te soustraire à des tentations imaginaires. C'est en vain, c'est en vain. Partout où je voyais s'arrêter sur toi un regard d'admiration, d'avide curiosité, ou même de simple bienveillance, je me sentais étouffer, et je maudissais mes cheveux blancs qui m'interdisaient d'aller en demander raison, sous peine d'être considéré comme un fou. Celui-là même qui passait insoucieux près de toi, s'il était jeune, s'il était beau, devenait aussitôt pour moi un ennemi mortel ; car je me disais : elle l'a regardé peut-être !... Peut-être... Oh ! il y a des instans, vois-tu, où je sens une horrible tentation qui me saisit : c'est de t'assassiner et de me tuer ensuite pour mettre un terme à tous mes tourmens et pour m'assurer ainsi qu'après avoir été à moi tu ne seras jamais à un autre.

En parlant ainsi, le comte de Ferriol était tremblant, une sueur froide perlait sur les rides de son front, ses yeux brillaient d'un feu sombre sous ses épais sourcils violemment contractés : sa tête, d'ordinaire si droite et si fière,

était penchée sur sa poitrine. Il semblait qu'une métamorphose complète se fût opérée dans l'audacieux gentilhomme, sous l'influence de cette passion terrible dont il venait de se résoudre à confesser les angoisses. Aussi bien, quand l'hiver succède à l'automne, n'est-ce pas alors qu'éclatent sur l'Océan les plus horribles tempêtes ? Et l'hiver était venu pour le comte de Ferriol, l'hiver et Aïssé, la Circassienne.

Celle-ci ne put s'empêcher d'être émue de compassion en entendant un langage auquel M. de Ferriol ne l'avait pas habituée jusqu'alors, et tournant vers lui deux grands yeux noirs où se peignaient à la fois une surprise naïve et une angélique douceur :

— Je vous plains, monsieur, je vous plains ! s'écria-t-elle en lui tendant la main.

Le comte s'empara de cette main qu'il colla avidement à ses lèvres et sur laquelle il laissa tomber une larme brûlante ; puis après un silence :

— Tu me pardonnes, n'est-ce pas ? reprit-il ; si j'ai été parfois envers toi dur, sévère, peut-être même cruel. Je souffrais tant, et il vient un âge dans la vie où l'amour rend impitoyable ; car à cet âge-là, il ne donne plus que des soucis et des tortures.

— Je veux vous croire. Je vous crois, répondit timidement Aïssé ; mais s'il en est ainsi, comment avez-vous pu vous laisser entraîner à promettre ma main ?

— Il est vrai ; mais rassure-toi, enfant, ce mariage ne se fera pas : j'ai les moyens de l'empêcher.

— Alors, à quoi bon tromper un malheureux ?

— Il le faut.

— Quelle nécessité pourtant ?

— C'est un secret que tu apprendras plus tard.

— Pourquoi pas dès à présent ?

— Parce que ce secret n'est pas seulement le mien, parce que je me suis engagé sur mon honneur de gentilhomme à ne le révéler à âme qui vive, et qu'il y va de ma tête.

— C'est donc un secret bien terrible ?

— Enfant, crois-moi, ne cherche pas même à le pénétrer, car ce serait la mort pour toi comme pour moi.

— O mon Dieu ! je tremble de deviner.

— Qu'il te suffise de savoir que cette existence misérable à laquelle je t'ai condamnée ici depuis quelque temps ne saurait être de longue durée, qu'un meilleur avenir nous est promis, que ces vêtemens grossiers ne souilleront plus tes blanches épaules et ton corps adoré... Mais déjà, j'en ai trop dit, peut-être... La nuit s'avance, nous ne saurions rester plus longtemps dans cette cabane. Viens avec moi, viens, retournons à Lanmeur. Appuie-toi sur mon bras ; si tu n'es pas encore bien remise, je te porterai... Oh ! maintenant, n'est-ce pas, tu n'attenteras plus à tes jours, maintenant tu resteras toujours avec moi ? Je ne veux plus que tu me quittes un seul instant ; je veillerai sur toi, nuit et jour, comme un père sur son enfant, alors que cet enfant n'a plus de mère, et il t'en souvient, Aïssé, ta mère t'a léguée à moi, à moi seul, entends-tu bien, et tu m'appartiens pour toujours.

En prononçant ces derniers mots, le vieux gentilhomme saisit la jeune fille dans ses bras, et sans même accorder un regard au maître de la cabane, qui le contemplait avec stupéfaction, il emporta son précieux fardeau.

La nuit était sombre, mais la bise avait cessé de souffler ; le temps était calme, et l'on n'entendait sur le rivage que le mugissement sourd de l'Océan, dont les vagues venaient se briser d'un façon presque solennelle sur les grèves solitaires. Au bout d'environ deux cents pas, dans le sentier frayé qui conduit de la pointe de Locquirec à Lanmeur, l'oreille exercée du comte put distinguer le bruit lointain et cadencé d'une double paire de souliers ferrés, qui frappaient alternativement le sol durci par les premiers froids. Ferriol s'arrêta. Bientôt le bruit devint plus perceptible, car les souliers ferrés s'approchaient, et deux ombres apparaissaient à une très petite distance.

— Qui va là ? s'écria Ferriol en armant un pistolet caché dans ses vêtemens ; car depuis qu'il avait embrassé le périlleux métier de conspirateur, il ne sortait jamais sans emporter avec lui tout un arsenal secret.

— Par sainte Cunégonde, ma parente ! reprit une voix bien connue, ne serait-ce point maître Pierre ? J'ai entendu un certain cliquetis. Ne jouons pas avec les armes à feu, *monsu*, c'est fort dangereux, entendez-vous ? D'ailleurs, nous sommes des amis et *nous entrons dans la forêt*. Maître Pierre, reconnais en nous le chevalier du Bon Sens et le baron de Bon Secours !

— Chut ! murmura une voix rude et vibrante, en dépit de l'effort qu'on avait fait pour l'assourdir, il n'est pas seul.

— Bonsoir, monsieur, reprit le prétendu maître Pierre, où diable allez-vous à une pareille heure ?

— Nous vous cherchions, *monsu* ; une affaire de la plus haute importance...

La voix rude et vibrante qui venait de retentir fit entendre un nouveau chut ! des plus impératifs, auquel succéda un cri de douleur ; car elle avait été accompagnée de la pression d'une main de fer sur un bras qui n'était pas sans doute du même métal.

A cet instant, un chant monotone s'éleva du côté de la mer. C'était ce même noël breton que Ferriol avait entendu quelques instans auparavant dans la bouche de son hôte.

— Eh ! mais ! fit le vieux gentilhomme, c'est notre Yoland, et il me semble que j'entends aussi comme un bruit de rames. Le gars prend

singulièrement son temps pour aller à la pêche.

— *Perche ?* répartit Marino Marini, qui avait cru devoir prendre cette fois, comme on l'a vu, le nom de chevalier du bon sens. *perche ?* Il y a des poissons qu'on ne pêche que la nuit.

— Assez ! dit le baron de Bon-Secours, qui n'était autre que le terrible Duguet de Pontcallet, assez, si vous ne voulez que je vous envoie servir de souper à ces poissons-là.

Puis, se penchant à l'oreille de Ferriol, il ajouta tout bas :

— Reconduisez bien vite cette jeune fille, et sur son âme, qu'elle ne dise à personne qu'elle nous a rencontrés cette nuit ! Nous vous attendons ici.

— Que se passe-t-il donc de nouveau ?

— Vous le saurez tout à l'heure. Le moment est venu de vaincre ou de mourir.

Ferriol tressaillit, et Aïssé, que l'étrange conversation qui précède avait frappée de terreur, murmura intérieurement en joignant les mains :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi !

V.

LES VOLEURS DE GRANDS CHEMINS.

Non loin de la montée pittoresque où le village de Saint-Michel, situé environ à moitié chemin entre Lanmeur et Morlaix, semble, du haut de son rocher, défier la mer, qui change à ses pieds la route en grève marécageuse, dans un taillis peu distant du grand chemin et dont les vents d'automne n'avaient pas encore enlevé tout le feuillage, étaient rassemblés Ferriol, Pontcallet, Marini et les autres gentilshommes bretons que nous avons déjà vus réunis dans la chaumière de Lanmeur.

Lorsqu'on n'attendit plus personne, Marini prit la parole, et s'adressant à Ferriol, âme damnée de tout ce complot :

— Maintenant, s'écria-t-il, *monsu* le comte, vous pouvez dire à ces messieurs pourquoi nous sommes tous réunis en armes dans ce lieu solitaire, où, par parenthèse, la brise du soir nous arrive d'une manière assez incommode du côté de la mer.

— Volontiers, reprit Ferriol ; vous allez savoir pourquoi M. de Pontcallet et moi nous vous avons convoqués ici sans vous en dire auparavant la cause : il est de ces secrets tellement graves, qu'il ne faut mettre à l'épreuve la prudence de ceux à qui on les confie qu'au moment de l'exécution : sachez donc qu'il s'agit de mener à bonne fin l'entreprise pour laquelle nous sommes associés ; apprenez qu'avant une demi heure, si vous le voulez, le régent sera en notre pouvoir.

Une exclamation unanime de surprise joyeuse succéda à cette merveilleuse proposition.

— Par sainte Cunégonde, ma parente, s'écria Marini, *monsu* le comte a dit la vérité, et je me porte sa caution.

— Moi aussi, dit Pontcallet.

— Mais comment avez-vous pu découvrir ?...

— Nous vous raconterons cela plus tard ; en attendant, sachez que le régent vient visiter secrètement la Bretagne. Déjà Laroche, envoyé par moi sur la route en éclaireur, monté sur un bon cheval, a su qu'une voiture fermée avec grand soin et escortée de domestiques armés, s'était arrêtée près de St-Brieuc pour une roue brisée ; Laroche a même reconnu celui qui veillait à la réparation de la voiture pour un valet de confiance du régent, et il est revenu en toute hâte me faire part de cette nouvelle importante ; dès lors, il ne m'a plus été permis de douter que Philippe d'Orléans, cachant son voyage pour que les mécontens de Paris ne le croient pas éloigné de la capitale, vient en Bretagne prévenir lui-même un complot qui va l'atteindre ainsi plus sûrement que jamais. D'après la direction qu'a prise la voiture, elle doit se rendre à Ploëgat-Guérande ou à Morlaix, et passera inévitablement par Saint-Michel-en-Grève. Laroche, qui est en avant, doit nous prévenir de son approche. Nous aurons bon marché de l'escorte, qu'elle résiste ou non, et le régent est à nous.

— C'est une proie assurée, s'écria Pontcallet.

— C'est le roi des otages, reprit Marini.

— Otage ou victime, répartit le terrible Pontcallet, peu importe. Ce qui était plus urgent, c'était de prévenir la flotte espagnole. L'un de mes gars, un homme sûr, a pu parvenir, la nuit dernière, avec une lettre dont il était porteur, auprès de M. de Mélac Hervieux. Ce gentilhomme est informé qu'aussitôt que Philippe d'Orléans sera en notre pouvoir, mort ou vif, trois feux seront allumés à la pointe de Locquirec.

— C'est maître Yoland qui est chargé de ce soin, continua Marino Marini. *Ma*, en attendant que la chose se fasse, comme il ne faut jamais oublier la prudence, je serais d'avis de nous couvrir le visage. Moi, à tout hasard, j'avais apporté ce masque, dit-il en tirant de sa poche un loup de velours ; et puis cela fera plus d'illusion, car je crois qu'il importe de nous faire passer pour voleurs de grands chemins, afin de mieux détourner les soupçons, en cas de non succès.

L'avis fut approuvé, et chacun se déguisa de son mieux. La nuit était noire, d'ailleurs. Bientôt le bruit lointain du galop de plusieurs chevaux se fit entendre, et Laroche, accourant lui même à cheval précipitamment, annonça l'arrivée de la chaise de poste. Déjà l'on pouvait distinguer dans la nuit la voiture et les quatre domestiques qui l'accompagnaient avec des fallots à la main.

— Quelle imprudence dit Marini, il est bien digne du régent de voyager sans gardes et seulement accompagné de laquais. Cet homme-là aurait fait un bien mauvais conspirateur.

Lorsque la voiture et son escorte passèrent enfin devant le taillis où étaient embusqués les gentilshommes, un coup de feu qui frappa le postillon donna le signal, et après un combat de quelques instans, la fidélité et le courage des domestiques durent céder au nombre, les uns restant sur la place, les autres fuyant. Pontcallet, Ferriol et Marini, maîtres avec leurs compagnons du champ de bataille, s'élancèrent aux portières de la chaise de poste, étonnés, du reste, du peu de part que l'illustre voyageur avait prise à la lutte qui venait d'avoir lieu. Mais quel ne fut pas l'étonnement du comte Ferriol, lorsqu'ayant dirigé dans l'intérieur de la voiture les rayons d'une des lanternes qui y étaient accrochées, il rencontra au lieu d'un visage masculin celui de la belle Mme de Parabère !

— Etes-vous seule, madame ? dit-il enfin en déguisant sa voix avec autant de soin que son visage.

— Je n'ai avec moi qu'une de mes filles de chambre, dit la voyageuse en désignant de sa main tremblante une masse inerte couchée au fond de la voiture et qui ressemblait beaucoup plus à un paquet d'étoffes qu'à une forme humaine ; mais qui êtes-vous donc, messieurs, que voulez-vous ? ajouta la Parabère d'une voix entrecoupée.

— Nous sommes des voleurs de grands chemins, reprit Marini vivement et interrompant Ferriol qui allait parler, nous sommes des brigands étrangers, *signora*.

A cette allégation, que son accent italien rendait assez vraisemblable, la Parabère ne répondit qu'en tirant d'une des poches de la voiture une bourse énorme.

— Eh bien ! pour Dieu, ajouta-t-elle, messieurs les voleurs, prenez ceci et laissez-nous la vie.

Ferriol allait repousser la bourse avec indignation, mais Marini la saisit avec empressement et la mit dans sa poche.

— C'est pour faire plus d'illusion, dit-il tout bas à Ferriol. N'oubliez pas que nous sommes des voleurs de grands chemins, *diavolo !* il faut tenir son rang !

La Parabère attendait toujours son sort, presqu'aussi morte d'effroi que sa femme de chambre. On délibéra quelques instans de ce qu'on ferait de cette prise embarrassante ; mais l'incognito que la nature même de la tentative devait conserver à ses auteurs, l'inutilité de vouloir tenir secrète une lutte dont il restait des traces sanglantes et qu'allaient révéler déjà sans doute les domestiques qui avaient fui ; enfin, avant tout, l'horreur qu'éprouvaient des gentilshommes de se souiller du meurtre d'une femme, firent adopter le parti d'une clémence complète. Bientôt la malencontreuse chaise de poste, conduite par un domestique qui n'était que blessé, reprit le chemin de Ploëgat-Guérande.

Retournons maintenant à Lanmeur, dans l'habitation du prétendu maître Pierre, et voyons ce que devenait Aïssé depuis qu'elle avait retrouvé son gentil chevalier et recueilli de la bouche de M. de Ferriol des explications qui, sans légitimer la conduite du comte, lui prêtaient du moins cette excuse qu'apportent toujours avec elles les grandes passions.

Une lutte douloureuse déchirait le cœur de la Circassienne, car il est de ces situations violentes et fatales où l'espoir d'un bonheur est un tourment de plus. Emue de pitié pour M. de Ferriol, elle s'exhortait elle-même à manquer à sa promesse et à ne plus revoir d'Aydie ; elle se disait que ce serait une grave offense envers l'homme à qui sa mère en mourant avait laissé le soin de sa destinée, et qui l'avait arrachée elle-même aux bourreaux.

Cependant on était arrivé au jourd fixé pour le rendez-vous, et le soleil était sur son déclin, sans qu'Aïssé eût pris encore une résolution. Mais lorsqu'elle vit dans sa pensée d'Aydie sur le rivage, tournant ses yeux inquiets sur le chemin de Lanmeur, d'Aydie plus triste, plus charmant et plus amoureux que jamais, alors une fièvre ardente s'empara d'elle ; alors, à défaut de sa raison, que tant de souffrances égaraient, elle interrogea le ciel, où le spectre vague de la lune apparaissait déjà à l'orient, au milieu des vapeurs du crépuscule ; le ciel, ou plutôt l'enfer lui répondit en lui envoyant une de ces inspirations qui conduisent si souvent, par une pente rapide et inévitable, vers le gouffre de la perdition.

Aussi bien, il faut tout dire : M. de Ferriol, qui avait promis de ne plus quitter d'un seul instant sa charmante pupille, s'était vu forcé de consacrer exclusivement aux intérêts de l'entreprise solennelle et difficile dans laquelle il était engagé, un temps qu'il eût à coup sûr employé à un tout autre usage, si des idées de vengeance, compliquées du besoin de se refaire une position et des moyens d'existence en harmonie avec son rang, ne l'avaient constamment appelé depuis deux jours hors de chez lui. Il y a un vieux proverbe qui dit que les absens ont toujours tort, et à plus forte raison doit-il en être ainsi lorsque leur souvenir se trouve en lutte avec celui d'un autre que la jeunesse, la grâce et l'amour environnent de toutes sortes de prestiges. D'ailleurs, il y avait engagement pris envers le chevalier de se trouver au déclin du jour à la Pointe-de-Locquirec, à la cabane de maître Yoland, et *une honnête fille n'a que sa parole.*

Que dire de plus ? Aïssé s'enveloppa à la

hâte dans les plis d'une mante et descendant du misérable réduit qu'elle occupait, elle alla jusqu'à la porte d'entrée de l'habitation qu'elle ouvrit. Toutefois, sur le point de franchir le seuil, un remords la saisit; le souvenir de sa mère était revenu à sa pensée, de sa mère qui l'avait maudite par avance, si jamais elle était infidèle à son sauveur et à son maître. Elle demeura quelques secondes incertaine, haletante, éperdue, puis le fantôme de sa mère venant à s'effacer devant un fantôme plus impérieux encore, celui de son cher chevalier, elle s'arma de résolution et s'élança pour courir au rendez-vous, dont déjà l'heure était presque passée...

Tout à coup, une voix bien connue retentit derrière la porte, comme la trompette de l'archange au jour du jugement dernier. Elle tressaillit jusqu'à la moëlle des os; car cette voix était celle de M. de Ferriol. Alors, par un effet bizarre des volontés humaines, tremblant aussi vivement d'être retenue qu'elle hésitait à partir auparavant, au lieu de rentrer dans le fond de l'habitation où elle était prisonnière, Aïssé se blottit dans l'angle de la muraille en s'accroupissant derrière l'énorme bahut qui composait presque seul le mobilier. Elle comptait que Ferriol, selon son habitude, rentrerait dans la pièce qui lui servait de chambre à coucher, ce qui lui permettrait à ce moment de s'éloigner rapidement; mais quel fut son effroi lorsque la porte s'ouvrit et qu'elle entendit que Ferriol n'était pas seul!...

Pontcallet et Ducouëdic l'accompagnaient, et tous deux, s'asseyant sur un banc, parurent disposés à ne pas quitter de sitôt la chaumière, car ils se mirent en devoir d'allumer une lumière pendant que Ferriol, de son côté, se dirigeait vers le réduit habité par sa pupille. Bientôt la porte se rouvrit pour livrer passage à Lambilly et à Coëtivy le Borgne. Alors eut lieu un de ces graves conciliabules où chacun avait en perspective d'un côté la fortune et les honneurs, de l'autre la prison et l'échafaud.

— Personne ne peut nous écouter? dit Lambilly.

— Personne, répondit Ferriol qui venait de visiter l'autre partie de l'habitation. Vous savez que ma fille adoptive ne peut entendre de chez elle ce qui se passe dans cette partie de la chaumière; mais aujourd'hui elle est absente; elle est allée à l'église, sans doute, avant de se rendre à la veillée.

— A l'église! non pas, certes; dit Coëtivy le Borgne; car j'en reviens, et je ne l'ai point aperçue.

Un nuage passa sur le front du comte qui répondit pourtant avec calme:

— Alors, c'est que vous aurez mal regardé. Ce n'est pas étonnant, en raison de votre infirmité.

Le gentillâtre breton fronça le sourcil, et une querelle allait peut-être s'engager, lorsque le conseiller Lambilly, désireux, dans l'intérêt de la cause commune, de couper court à cet incident, reprit avec vivacité:

— Eh bien! tout est-il prêt pour demain?

— Je l'espère, reprit Ferriol. Aussi bien, d'après ce qui s'est passé cette nuit à Saint-Michel-en-Grève, il n'y a plus un instant à perdre. C'est demain que notre projet doit réussir ou jamais; n'oubliez pas qu'Yvon amène tous ses garde-côtes au festin que nous leur donnons à l'occasion de ses fiançailles. — Pendant qu'ils boiront ici, ils diminueront d'autant la résistance que nous devons attendre dans notre coup de main sur Morlaix au nom de Philippe V, roi d'Espagne et régent de France. Etes-vous sûr de vos hommes, monsieur de Pontcallet?

Pontcallet répondit affirmativement, et chacun renouvela la même assurance pour les cantons où il s'était chargé de fomenter la révolte.

— Fort bien, dit Ferriol; demain à l'entrée de la nuit nous nous mettrons en marche; M. de Melac Hervieux a dû prévenir l'amiral de Sa Majesté Catholique. Monsieur de Coëtivy, pour plus de sûreté, c'est vous qui vous chargerez d'allumer sur la pointe de Locquirec les trois feux qui seront pour la flotte espagnole le signal du débarquement.

— Ce sera fait, répondit Coëtivy.

Deux coups frappés discrètement annoncèrent l'arrivée d'un nouveau complice: c'était Marini.

Aïssé, cependant, tremblant et retenant son souffle, était en proie à d'indicibles angoisses; elle en avait trop entendu pour pouvoir révéler impunément sa présence, qui ne pouvait être attribuée qu'à une malveillante curiosité. Et cependant ses forces la trahissaient, dans la position contrainte qu'elle avait été forcée de prendre; des crampes douloureuses tordaient ses membres péniblement pliés, et elle calculait à la fois avec terreur le peu de résistance qu'elle pouvait encore opposer à ses tortures et l'accroissement du délai qui les prolongeait.

Quand Marini se fut mis au fait du plan convenu pour l'exécution définitive du complot, il s'écria:

— *Bravo! bravissimo!* Mais par suite d'une nouvelle que j'apporte, vous allez comprendre qu'il y a quelque chose de plus pressé que de s'emparer de Morlaix.

— Eh! quoi donc! s'écria-t-on de toutes parts.

— C'est de se défaire de l'envoyé du régent. J'ai appris qu'un des officiers de ses gardes, revêtu de ses pleins pouvoirs, vient d'arriver dans ce canton; il va remplacer provisoirement le capitaine-général que nous avions mis dans nos intérêts, et qui a été révoqué. Vous comprenez, *illustrissimi signori*, que cet envoyé a

seul le moyen de réprimer nos projets; lui seul pourrait rallier les troupes et empêcher l'insurrection de gagner jusqu'à Rennes. C'est la tête de la résistance que nous allons rencontrer, et une fois cette tête à bas, les nôtres sont sauvées.

— Certainement.

— On n'a pu me dire encore son nom, *ma monsu* de Pontcallet, qui a vu cet officier tout aussi bien que moi, dans la cabane de maître Yoland, pourra vous dire que ce nouvel ennemi a fixé sa résidence au château de Ploëgat-Guérande dont j'arrive à l'instant; il fallait bien faire une petite reconnaissance de ce côté.

— Au château de Ploëgat-Guérande, à une lieue à peine. — C'est là que demain dans la nuit nous irons d'abord avant de nous porter sur Morlaix.

— Et pas de grâce pour cet officier, s'écria Pontcallet, c'est une créature du régent.

— D'ailleurs, ajouta Ferriol, un officier aux gardes du régent, un gentilhomme ne se rendrait pas et se défendrait jusqu'à la mort avec son escorte; il faut donc qu'ils meurent tous dans ce château qui sera notre première conquête.

— Qu'ils meurent! répéta-t-on de toutes parts.

Les paroles n'arrivaient plus qu'indistinctes à l'oreille d'Aïssé. brisée par la douleur contre laquelle elle luttait toujours cependant; mais de nouveaux gentillâtres affiliés à l'entreprise frappèrent à la porte. Pour agrandir le cercle mystérieux Ferriol poussa rudement le bahut vers la muraille et la malheureuse Aïssé, près d'être atteinte par un choc mortel, jeta un cri qui fit tressaillir l'assemblée.

— Quelqu'un ici, quelqu'un caché! s'écria Ferriol en arrachant violemment Aïssé de sa retraite.

— Quel qu'il soit, qu'il meure! dit Pontcallet.

— Aïssé!... reprit Ferriol qui se cacha le visage entre ses mains.

— La signora! s'écria Marini; ces femmes se fourrent partout.

— J'était bien sûr que je ne l'avais pas vue à l'église, grommela Coëtivy le Borgne.

— Elle a épié et surpris nos secrets, il faut qu'elle meure, répéta Pontcallet toujours impitoyable.

— Laissez-moi du moins l'interroger. s'écria Ferriol pâle et tremblant. Aïssé, pourquoi vous étiez-vous cachée?

Aïssé haletante et glacée ne put articuler un seul mot.

— Vous le voyez, s'écria Pontcallet, sa justification est impossible, qu'elle meure!

— Mais c'est une femme, s'écria Ferriol d'une voix brisée par les plus violentes émotions.

—Mais pour faire grâce à cette femme, quand elle devient espion, devons nous respecter les liens qui vous attachent à elle, devons-nous sacrifier notre sûreté et celle de tous nos frères, engagés dans la même entreprise sur la foi de notre fidélité et de notre courage?

Le comte était demeuré d'abord atterré, mais bien résolu pourtant à ne pas permettre qu'un cheveu fût enlevé de la tête d'Aïssé, dût-il être frappé et mourir avec elle. Toutefois, il comprit qu'avant de la défendre, s'il le fallait, les armes à la main, il devait épuiser tous les moyens de la sauver, en ayant recours à des paroles de conciliation, et il reprit avec un calme apparent :

— Ce ne sont pas les liens qui m'attachent à cette jeune fille que j'invoque pour vous demander sa grâce, mais bien son intervention forcée dans notre complot. Ce qui vient de se passer aujourd'hui même achève d'en faire notre complice. Oubliez-vous que demain elle doit être fiancée à Yvon, le garde côte, et que les distractions prolongées du repas des fiançailles nous répondent de l'inactivité du nouvel époux et de celle de tous ses camarades pendant l'exécution de notre entreprise? Laissons donc vivre cette jeune fille, car elle seule peut nous sauver.

— Elle seule peut nous perdre, et elle le voulait, reprit le terrible Pontcallet.

— Le fait est que la présence de la *signora* dans cette cachette est *un poco* suspecte, reprit Marini.

— Mais nous ne la quitterons pas d'un instant. reprit Ferriol, et d'ailleurs, une garantie plus forte nous répondra de son silence. Elle est chrétienne et bonne catholique, je puis vous l'assurer, et elle a adopté les croyances de son culte avec toute la ferveur d'une nouvelle prosélyte; qu'elle jure donc sur cette croix de ne rien révéler à qui que ce soit au monde de ce qu'elle a appris aujourd'hui, ou si elle le refuse, je vous l'abandonne.

Et détachant un crucifix grossier appendu à la muraille, il le plaça entre les mains d'Aïssé.

Celle-ci les yeux hagards, le cœur palpitant, était toujours muette; une invincible horreur l'éloignait de cette entreprise ténébreuse où la trahison allait débuter par l'assassinat. Il lui semblait que ce crucifix offert pour un serment sacrilège, allait souiller ses mains de sang.

Elle fit un geste pour écarter le symbole sacré, et ses lèvres allaient s'entr'ouvrir pour un refus; mais en pensant qu'elle allait quitter pour toujours celui qu'elle aimait, celui qu'elle pourrait encore revoir. défendre peut-être, elle frémit et reprenant rapidement le crucifix, balbutia, d'une voix altérée par la frayeur, les paroles que Ferriol lui dicta.

« Je jure, sur le salut de mon âme, de ne révéler à qui que ce soit au monde, et dans quel-

que but que ce puisse être, rien de ce que j'ai pu entendre et apprendre aujourd'hui !... »

Pontcallet paraissait à peine rassuré par ce serment ; mais Ferriol lui rappela combien était court le délai qui les séparait de l'explosion du complot, et combien la surveillance lui était facile sur Aïssé. Des promesses solennelles furent échangées comme garantie de cette surveillance et d'une discrétion à laquelle étaient attachés le succès ou la ruine de l'entreprise. Puis l'on se sépara en s'ajournant au lendemain même.

VI.

LE REPAS DES FIANÇAILLES.

On n'avait pas vu, de mémoire de Breton, à Lanmeur, de festin plus homérique que celui dont maître Pierre étala pompeusement les apprêts pour célébrer les fiançailles de sa fille Marthe avec le sergent Yvon. Granges, hangars, étables même, tout avait été converti en salle de banquet, et pour réunir le plus grand nombre possible de paysans et de garde-côtes, des tentes avaient été dressées en plein air. Ferriol comprenait qu'une hospitalité large et splendide était le moyen le plus sûr d'endormir tous les soupçons au moment décisif.

Yvon n'avait revu sa fiancée qu'un soir à la veillée, depuis le jour où elle lui avait été si brusquement promise ; bien qu'il n'eût pas cru remarquer dans la physionomie d'Aïssé toute la sympathie que ses hommages eussent voulu y rencontrer, néanmoins il ne pouvait croire que la jeune fille demeurât insensible à un amour décoré d'un double galon.

Aïssé avait été parée selon la mode du pays par les soins de Ferriol, qui cherchait à se faire aussi peuple qu'il le pouvait ; une voisine avait présidé à la toilette de la fiancée. Yvon avait chargé, selon l'usage encore, un discoureur ou rimeur du pays, de faire, le matin, à Aïssé, son compliment nuptial, que la pauvre fille, toujours surveillée, avait dû écouter comme un arrêt de mort. Conduite par Ferriol dans cette fête, dont on lui faisait une prison, Aïssé s'assit à la table où les paysans bretons, mêlés avec les garde-côtes, satisfaisaient leur voracité proverbiale. Le vin bleu coulait à flots dans les verres de noces, et de là il inondait les plats et la table. Bientôt les pipes furent allumées, et les souillures de l'orgie disparurent dans des nuages de fumée.

Aïssé, sentant son cœur se soulever, ne demeurait assise à sa place que parce que les bras de fer de plusieurs des conjurés, déguisés en paysans bas-bretons, étaient prêts à la rejeter violemment sur son siège, si elle avait voulu le quitter, et parce que Marini, placé vis à vis d'elle, dardait incessamment sur son visage son regard de serpent. Bientôt on vint, selon la plus antique de ces coutumes, présenter aux fiancés le pain coupé, dont les morceaux, réunis par un fil qui les traverse, sont les emblèmes de l'union conjugale. — Aïssé ne pouvait se résoudre à l'acceptation menteuse de ce gage qui consacrait, au lieu d'une alliance sacrée, une cruelle imposture ; mais un incident imprévu vint détourner l'attention. Un cavalier, accourant à toute bride, demanda le sergent Yvon et lui remit un paquet cacheté de la part du lieutenant de la capitainerie générale.

— Mes amis, s'écria Yvon, hâtons-nous de boire et de nous divertir, car demain nous ne le pourrons plus. il faudra être prêts pour une grande revue que doit passer notre nouveau capitaine général, M. le chevalier d'Aydie, envoyé par monseigneur le régent. Demain nous devons être arrivés au château de Ploëgat-Guérande, où il tient sa résidence, avant de se rendre à Morlaix ; en ma qualité de sergent je prendrai ses ordres pour la sûreté des côtes et de la contrée.

A cette proclamation officielle, les garde-côtes, dans leur enthousiasme aviné, répondirent par des cris tumultueux de : Vive le roi ! vive le régent ! auxquels s'adjoignirent par instinct les paysans prêts à faire du bruit à tout propos. Ferriol et Marini échangèrent un regard pour se convaincre mutuellement de la nécessité d'agir promptement, et de prévenir les évènements du lendemain par la mort de ce nouvel ennemi. Aussi bien, le vieux gentilhomme, en entendant retentir le nom d'un rival qu'il était peut-être parvenu à oublier, avait été comme frappé de la foudre, et ses yeux, se détachant aussitôt de ceux de son complice, s'étaient tournés soudain sur Aïssé, qui était devenue pâle et tremblante. Pendant quelques secondes, celle-ci parut lutter contre toutes les émotions qui venaient de l'assaillir ; mais bientôt, vaincue par les plus cruelles angoisses, elle pencha la tête et perdit contenance.

La malheureuse jeune fille venait de se rappeler que la veille au soir, pour prélude de l'insurrection, on avait comploté la mort d'un officier du régent, appelé depuis peu à Ploëgat-Guérande. Ce qui n'était d'abord pour elle qu'une crainte vague devenait une affreuse certitude ! C'était d'Aydie qu'on allait assassiner la nuit même, dans quelques heures... et nul moyen de le prévenir. Un serment terrible, et plus encore, une surveillance impitoyable la crucifiaient à cette place, tandis que d'Aydie, seul, et confiant peut-être, attendait, sans le soupçonner, le coup mortel. Oh ! c'était trop de douleur, et les forces de la victime trahissaient sa résignation désespérée.

Elle fut longtemps à reprendre connaissance, et le jour déclinait déjà lorsqu'elle put distinguer les cris tumultueux de l'orgie qui avait repris son cours ; car les têtes étaient déjà trop échauffées pour que cet incident pût être autre chose qu'une courte interruption de plaisir pour

les grossiers convives. Ferriol était debout auprès d'elle, la tête penchée sur sa poitrine, l'œil flamboyant d'un feu sombre sous ses épais sourcils.

— Tu l'aimes donc toujours! s'écria-t-il, dès qu'elle eut rouvert les yeux.

Pour toute réponse, Aïssé se mit à fondre en larmes.

— Ah! reprit le comte avec une expression terrible, qu'a t-il donc fait cet homme pour être aimé de toi, cet homme que je hais, cet homme que j'abhorre? Ingrate, as-tu donc oublié qu'hier encore je t'ai sauvé la vie?

— Oh! je n'ai rien oublié, répondit Aïssé d'une voix entrecoupée, et je vous le prouverai, monsieur. Oui, faites qu'il ne meure pas, et je passerai le reste de ma vie à vous aimer, à vous servir, comme c'est le devoir de votre esclave; et je vous promets plus encore, je ferai tous mes efforts pour ne plus penser à lui. Mais, je vous en supplie, monsieur, je vous en supplie à deux genoux (et en parlant ainsi, elle s'était en effet agenouillée aux pieds de M. de Ferriol), vous avez de l'ascendant sur ces hommes, dites-moi que vous en userez pour qu'on ne tue pas M. le chevalier d'Aydie. Oh! par pitié, monsieur, s'il est vrai que vous m'aimiez autant que vous me l'avez dit, prouvez-le-moi en ne repoussant pas l'humble prière que je vous adresse, la première s'il vous en souvient. Oh! monsieur, monsieur, au nom du Dieu vivant, si vous croyez en Dieu; au nom de tout ce qui vous a été cher dans votre vie, accordez-moi sa grâce!... sa grâce!

— Oh! tais-toi! tais-toi! reprit Ferriol les yeux hagards, les poings crispés, les cheveux dressés sur la tête, chacune de tes paroles est un serpent qui me ronge le cœur. Sa grâce à lui, à lui que tu aimes ainsi, jamais! jamais! Il y a un de nous de trop ici-bas, et il faut que ce soit lui qui meure, entends-tu, Aïssé, et c'est toi qui viens de prononcer son arrêt irrévocable. Le chevalier d'Aydie mourra cette nuit de ma main.

— Ah! inexorable! inexorable! Mais vous rétracterez cette parole; c'est pour m'effrayer seulement, n'est-ce pas? Je m'attache à vous, ou plutôt je veux aller avec vous au château de Ploëgat-Guérande. Si vous le tuez, c'est dans mes bras qu'il faudra le frapper!

— Tant qu'il restera un souffle de vie au chevalier d'Aydie, tu ne sortiras pas d'ici, Aïssé. Ce sera ta prison. Oui, à partir de cet instant, je redeviens ce que j'aurais dû être toujours pour toi, cruel, impitoyable. Esclave, laisse-moi, il faut que je me venge.

A ces mots Ferriol se dégagea par un brusque effort des bras de la Circassienne, qui alla tomber inanimée au milieu de la chambre, et, après avoir fermé soigneusement la seule porte qui offrît une issue, il en emporta la clef.

Sur ces entrefaites la nuit était venue. Dès qu'elle se vit seule et prisonnière, Aïssé se sentit frémir jusque dans la moëlle des os, car elle comprit que d'Aydie était perdu, perdu sans ressources. A cette horrible pensée, un cri de désespoir s'échappa de sa poitrine. A ce cri répondirent au dehors les refrains sauvages de quelques chansons à boire, refrains déjà moins sonores et à peine articulés; car les convives arrivaient graduellement à cette période où la langue s'embarrasse, où la tête chancelle sur les épaules, et où la torpeur et le silence se montrent comme les avant coureurs de ce sommeil de plomb qui caractérise le dernier degré de l'ivresse.

S'échapper de sa prison et courir au château de Ploëgat-Guérande, c'était là désormais l'unique pensée de la Circassienne, mais comment y parvenir? La porte était fermée solidement, et les fenêtres consistaient dans d'étroits soupiraux pratiqués un peu au-dessous du plafond. D'ailleurs l'habitation était entourée de tous côtés par les gens de la fête. Dans cette cruelle perplexité, la jeune fille se rappela qu'une espèce d'ouverture était pratiquée au grenier pour y monter le fourrage, et que cette ouverture donnait sur un petit enclos tout à fait isolé et fermé par une simple haie. Haletante éperdue, elle s'élance en haut des degrés; mais hélas! l'issue où elle était parvenue était à 45 pieds de terre, et si elle cherchait quelque moyen d'atténuer ce danger de la descente, le moindre retard pouvait être la perte de son amant.

Aïssé, dans l'espèce de somnambulisme fiévreux où la jetaient à la fois la maladie et l'exaltation de ses terreurs, ne calcula rien et se précipita!... Son front s'écorcha à l'angle d'une pierre, ses genoux se meurtrirent sur la terre; mais elle se releva plus forte que la douleur, et rampant jusqu'à une haie dont le rempart devait protéger sa fuite, elle s'élança dans la campagne sans choisir son chemin, sans regarder derrière elle, plus légère que le vent qu'elle fendait dans sa course. Quand elle eut perdu de vue les maisons de Lanmeur et les chemins frayés, elle s'arrêta enfin avec le vague dessein d'orienter sa course vagabonde; ses artères battaient sous ses tempes avec violence; il lui semblait qu'une masse de plomb enfermée dans sa tête y roulait à chaque instant du côté où la penchait la fatigue. Elle chercha autour d'elle quelque trace qui pût la conduire vers ce chemin où auparavant elle n'avait jamais dirigé ses pas, accoutumée seulement à chercher le rivage et le spectacle de la mer; mais la nuit était venue envelopper la fugitive et tout ce qui l'entourait de son ombre protectrice et fatale à la fois.

Aïssé ne distinguait plus que quelques feux épars au loin à l'horizon, n'entendait plus que les aboiements des chiens en sentinelle derrière la porte des fermes. En ce moment, de larges

gouttes d'une pluie d'orage vinrent frapper son front brûlant. Aissé se traîna jusqu'à un arbre, dont le faible abri laissa bientôt arriver les torrents du ciel jusqu'à ses membres grelottants... L'infortunée, gisant sur la terre humide, y demeura longtemps après que la tempête eut cessé, car la douleur et la lassitude l'emportaient enfin sur son courage; mais le vent lui apporta successivement le bruit de douze coups sonnés à l'horloge de Saint-Malais à Lanmeur. Déjà peut-être les meurtriers étaient en route! Elle se dressa en étreignant l'arbre de ses mains convulsives, et demandant à Dieu de ne mourir qu'après avoir touché le but, elle reprit dans l'ombre sa marche chancelante.

VII.

LE CHATEAU DE PLOEGAT-GUÉRANDE.

Ploëgat ou Ploëgat-Guérande est un château féodal situé non loin de la côte, à une petite distance de Morlaix, et entouré d'un parc magnifique que l'un de ses anciens possesseurs fit ceindre de murs au temps du roi Louis XIII. Le *guerz*, ou chant du marquis de Guérande, est célèbre dans tout le canton. A l'époque où se passe notre histoire, le château ainsi que la paroisse relevaient du roi. Un vieil intendant, fils d'un serviteur des premiers propriétaires, avait été commis à la garde de ce domaine sous le dernier règne.

Dans la chambre la plus riche de ce château, nonchalamment accoudée sur l'un des bras d'un grand fauteuil armorié, dans lequel elle était plutôt couchée qu'assise, se trouvait une jeune femme en costume de voyage et dont les traits portaient encore l'empreinte d'une vive émotion. A côté d'elle et debout, était d'Aydie, écoutant avec courtoisie le récit des périls de la belle voyageuse, à qui il faisait les honneurs du château de Ploëgat-Guérande. De son côté, la nouvelle venue regardait d'Aydie avec un intérêt que la bonne mine du jeune officier, rehaussée par l'élégante simplicité de son uniforme, expliquait sans le justifier tout à fait.

— Eh! quoi, madame, dit le chevalier, ces bandits ont osé arrêter votre voiture?

— Mon Dieu, oui!... J'ai été heureuse d'en être quitte pour la peur, pour quelques centaines de louis et deux domestiques tués.

— Dès demain, madame, tous les gardes-côtes, toutes les troupes, toutes les milices bourgeoises seront sur pied, et conspirateurs ou brigands, traîtres ou voleurs, on fera justice de ces misérables qui espéraient peut-être attenter à une autre existence que la vôtre.

— Quel bonheur dans ce cas que le régent ne soit pas venu avec moi, comme il en avait le projet!...

— Je devais en effet faire préparer les logements dans ce château royal pour Son Altesse.

— Ah! mon dieu, tout était disposé pour le départ, voilà qu'on vient annoncer à Son Altesse Royale que l'état de la duchesse de Berry, déjà malade, a tellement empiré qu'on désespère de ses jours. Vous comprenez qu'il a été impossible à ce père désolé de songer encore à une excursion politique et secrète en Bretagne, où j'avais obtenu pour ma part auprès de lui les fonctions de secrétaire intime; alors j'ai demandé à partir seule. J'ai dit à Son Altesse que je voulais pour ma santé délabrée depuis si long-temps, me rendre aux eaux merveilleuses de Saint-Jean-du-Doigt, et je ne mentais pas, monsieur d'Aydie, car en vérité je maigris tous les jours, voyez plutôt!

Et la coquette favorite relevant sa manche à sabots, montrait à d'Aydie un bras blanc et potelé qu'un amant désolé pouvait seul contempler sans émotion. Mais d'Aydie était plus cruellement préoccupé que jamais. La veille, il avait en vain attendu Aïssé à la pointe de Locquirec. Retenu par ses instructions aux alentours de son poste, n'ayant d'ailleurs reçu d'Aïssé aucune indication sur la retraite qui la cachait, d'Aydie voyait avec désespoir cette apparition bien aimée rentrer dans la nuit d'où elle était sortie, et ce rayon de bonheur, qui avait lui sur sa vie, passer comme un éclair. Rien de tout le gracieux manège déployé autour de lui par la belle enchanteresse, rien ne lui faisait comprendre ce qu'un observateur indifférent eût deviné du premier coup d'œil, savoir que malgré la renommée du bienheureux Saint-Jean-du-Doigt, si complètement établie à la ville comme à la cour, ce n'était peut-être pas un saint que la Parabère désirait le plus rencontrer en Bretagne.

— Alors, continua-t-elle, après avoir remarqué avec dépit le peu d'effet qu'avait produit sa première escarmouche, je partis dans la voiture préparée pour monseigneur le régent. Je vous ai conté le reste de mon voyage. Des chemins affreux, pavés de fondrières et bordés de voleurs. A peine ma voiture avait-elle échappé aux aventuriers qui l'avaient arrêtée d'abord, qu'elle s'est embourbée à quelque distance de ce château, si bien qu'il m'a fallu faire en marchant près d'un quart de lieue, et mes pauvres pieds sont gonflés par la fatigue, à tel point que nul, j'en suis sûre, ne pourrait deviner que ce sont là ces pieds admirés quelquefois par monseigneur le régent.

Et la Parabère présentait aux regards du chevalier d'Aydie un petit pied qui protestait sous la mule étroite dont il était chaussé contre l'adroite calomnie dont en apparence il était l'objet.

— On ne dirait pas cependant que ce pied a pu diminuer, reprit avec une galanterie distraite et contrainte d'Aydie, interpellé trop directement cette fois pour se dispenser de répondre.

— Et puis je me suis dit, continua la Parabère encouragée, que je vous verrais, mon cher chevalier, que je chercherais à vous tirer un peu de cette tristesse où vous languissez depuis quelques années; en vérité, on dirait que vous soupirez pour une cruelle! Se pourrait-il que seul dans ce siècle vous fussiez affligé d'une vocation semblable pour la chevalerie errante? Allons, racontez-moi vos mystérieux chagrins, quand même ils auraient la cause que je viens de soupçonner; nous sommes ici en province, et l'on peut s'avouer sans conséquence ses petits ridicules.

— Mille grâces, madame, mais les chagrins de mon âme ne sont pas de nature à être livrés à un confident aussi spirituel que vous; rien n'est ennemi du cœur comme l'esprit. Veuillez donc permettre que je sois ici votre hôte, votre protecteur, et que je ne vous fasse point acheter cet asile et cet appui par une pénible participation à des soucis qui me sont purement personnels.

La Parabère eut de la peine à contenir un geste de dépit.

— J'ai essayé en vain, pensa-t-elle, de la coquetterie et de la ruse pour enchaîner à mon char cet Hippolyte en uniforme; essayons l'effet de la reconnaissance sur son cœur, et si mon dernier moyen ne réussit pas, c'est que décidément il est sauvage à un degré incurable.

— Mon cher chevalier, dit-elle avec son plus gracieux sourire, toutes les émotions de ma route m'avaient fait oublier que j'avais une communication à vous faire...

— A moi, madame?

— Oui, communication du gouvernement... Je causais de vous avec Son Altesse le régent; je lui vantais votre bravoure, votre fidélité à toute épreuve à sa personne (fidélité qu'au reste, à ce qu'il semble, vous n'avez pas à l'égard de Son Altesse seule,) et je lui témoignais le désir d'être l'interprète de quelque agréable commission pour vous que j'allais retrouver: alors il a jeté les yeux sur son bureau et prenant un paquet à votre adresse: « Ma toute belle, portez-lui ceci, m'a-t-il dit; c'est une réponse favorable à une requête qu'il m'a présentée depuis long-temps. J'ai oublié de la lui envoyer avant son départ; un courrier va lui remettre sa nomination au poste qu'il occupe et ses instructions. Mais vous lui porterez seule ce message particulier destiné à réaliser un vœu intime qu'il m'a révélé comme à un ami. » — Croyez bien, chevalier, que je ne sais pas quelle est cette faveur du régent; j'ai voulu que ce fût votre joie seulement qui me l'apprît. Voici la lettre de Son Altesse.

— Je vous remercie, madame, et je rends grâce en même temps à monseigneur le duc d'Orléans, dit le jeune officier après avoir pris connaissance du message. Ce papier contient pour moi le seul droit qui me soit encore précieux. Il consacre l'isolement où je veux vivre désormais et commence à me faire un devoir de cette austérité, qui n'était pour moi qu'un penchant; Son Altesse m'accorde le consentement que j'attendais pour me faire chevalier de Malte.

— Vous?...

— Moi-même.

— Quand je vous disais, mon cher capitaine, que vous étiez prédestiné à la chevalerie; mais si je ne me trompe, cet ordre religieux a des règles fort sévères.

— Madame, il prescrit le triple vœu de pauvreté, d'obéissance et de chasteté.

— Ah! vous allez faire ce triple vœu de pauvreté, d'obéissance et de... et c'est moi qui vous en ai apporté la permission! voyez donc à quoi l'on est exposé sans le savoir!... Et quand comptez-vous mettre à fin ce beau projet?...

Mais déjà d'Aydie ne l'écoutait plus; un objet extraordinaire paraissait attirer ses regards dans l'éloignement, car il se penchait hors de la fenêtre du côté de la mer.

— Que signifie ceci? s'écria t-il, un feu sur le rivage! ce ne doit pas être sans un grave dessein qu'il est allumé!... Car, pour qu'on le voie à une pareille distance, il faut qu'on ait choisi la pointe la plus élevée de nos falaises. Madame, dit-il en se retournant vers son interlocutrice, il faut que je donne des ordres pour aller s'assurer des causes de cet étrange événement; souffrez que je vous quitte, c'est pour le service du roi.

Et il sortit après s'être incliné devant la Parabère, qui haussa les épaules de dépit.

En ce moment on frappa à la porte opposée à celle par où d'Aydie était sorti, et le concierge du château parut.

— M. le capitaine-général n'est pas là? dit ce dernier en entrant.

— Non; que lui veux-tu?

— C'est une jeune fille qui vient d'arriver à la porte du château et qui demande à lui parler.

— Une jeune fille, en ce pays... déjà... Quoi à peine arrivé d'hier... il a déjà eu le temps... Et que lui veut-elle? est-ce important? car il est fort occupé en ce moment, m'a-t-il dit.

— Elle a répondu qu'elle ne pouvait dire pourquoi elle venait... mais il faut que ça soit grave... car elle est dans un état, la pauvre fille...

— T'a-t-elle dit son nom du moins?

— Oh! pour ça oui... Elle s'appelle Mlle Aï... Aé... Aïssé, je crois.

— Aïssé!... se dit la Parabère, il se pourrait!... mais c'est donc une fatalité... Elle a failli m'enlever, il y a trois ans le cœur du régent et maintenant, lorsque depuis si longtemps elle a disparu, voilà qu'elle revient en Bretagne tout exprès pour me disputer le seul adorateur présentable que je puisse rencontrer dans ma tournée lointaine. Oh! c'en est trop...

j'ai été bonne la première fois, mais il faut enfin que je finisse par où toutes les femmes commencent, par me venger.

— Mon ami, reprit-elle en s'adressant au concierge, il ne faut pas laisser pénétrer cette inconnue auprès de M. d'Aydie, cela le distrairait de ses importantes occupations et contrarierait les instructions qu'il a reçues de monseigneur le régent; j'en sais quelque chose, moi, que son Altesse Royale a bien voulu charger de remettre ces dix louis au concierge de son château de Ploëgat Guérande.

— Il suffit, madame, on vous obéira, reprit le concierge, qui n'avait rien à envier aux portiers de Paris pour la fidélité... à juste prix, j'empêcherai cette inconnue d'entrer.

— Ah! monsieur le chevalier, s'écria victorieusement la Parabère quand elle fut seule, c'est ainsi que vous observez par avance vos vœux si sévères; c'est ainsi que vous faites votre noviciat de chevalier de Malte! Heureusement que je suis là!... Sans moi où en serait la morale?...

Quelques instants après, d'Aydie rentra, mais ce fut seulement pour souhaiter à la favorite un sommeil que sans doute les émotions et la fatigue de la route lui rendaient nécessaires. Puis il se retira sans remarquer le sourire malicieux qui était resté empreint sur les lèvres de sa perfide et charmante ennemie.

Il venait d'envoyer un officier, suivi de quelques soldats, pour s'informer des causes des signaux inaccoutumés qui avaient apparu sur la côte et éteindre cette flamme suspecte. A l'agitation fiévreuse qu'avait laissée en lui la disparition d'Aïssé se joignait l'inquiétude produite par cet incident nouveau. Ne se sentant pas la moindre disposition au sommeil, il descendit dans le parc encore humide de la pluie d'orage qui était tombée deux heures auparavant, et erra longtemps à l'aventure. Il se trouvait en marchant près de la porte du concierge, lorsqu'un coup frappé d'une main faible se fit entendre à la porte, et une voix qui ne paraissait se ranimer que pour s'éteindre tout à fait prononça ces mots:

— Ouvrez-moi.... pour la dernière fois, je vous en supplie, ouvrez-moi.... ou je meurs!...

A cette voix, d'Aydie tressaillit, et prompt comme l'éclair, il fit tourner sur ses gonds la lourde porte et saisit avidement Aïssé, qui tomba inanimée dans ses bras.

Lorsque d'Aydie l'eût emportée d'un trait dans l'une des chambres qu'habitaient les châtelaines de Ploëgat-Guérande et qu'il put contempler enfin la pauvre fille à l'éclat des bougies, il recula effrayé. Son front était taché de sang, ses vêtemens de fête étaient trempés par la pluie et souillés par la fange; ses pieds, que de minces chaussures n'avaient pu longtemps défendre, étaient meurtris et déchirés; il n'était pas une partie de sa personne ou de ses vêtemens qui ne portât la trace d'une fatigue ou d'une torture.

La Circassienne quelque temps immobile, releva la tête et regarda d'un œil égaré ce qui l'entourait.

— Où suis-je? dit-elle.

— Chez moi, chez ton frère, chez ton époux, si tu le veux, chez ton esclave toujours, s'écria d'Aydie en pressant sur ses lèvres la main glacée de la jeune fille.

— D'Aydie!... s'écria-t-elle. Ah! oui, je me souviens pourquoi je suis venue ici.

— Que veux-tu dire? explique-toi!...

Mais en ce moment les yeux d'Aïssé tombèrent sur le crucifix qui surmontait le priedieu de la chambre gothique. La figure résignée du Sauveur, cloué sur son gibet infâme, rappelait, par son silence même, à Aïssé, l'abnégation douloureuse, la discrétion mortelle à laquelle elle était condamnée devant ce terrible témoin.

— Oh! mon serment! mon serment! s'écria-t-elle.

— Eh bien! qu'allais-tu m'apprendre? reprit d'Aydie.

— Rien! je n'ai rien à dire; mais deux grâces à te demander à genoux....

— Quelles grâces? oh! je serais assez heureux pour avoir quelque chose à t'accorder!... Il est un vœu que tu formes, et qu'il dépend de moi de réaliser!.... oh! parle!.... parle vite!....

— D'Aydie, mon ami, il faut fuir à l'instant, fuir ce château!

— Fuir ce château.... à l'instant?.... Mais c'est impossible! C'est en ce moment mon poste militaire; c'est ici que demain je dois passer en revue les garde-côtes avant de me rendre au siège de la capitainerie; c'est ici que j'attends le retour de quelques officiers envoyés par moi à la découverte.

— Vous vous êtes séparés de quelques-uns de vos officiers, et que vous reste-t-il ici?

— Je ne sais, cinq ou six hommes à peine; dans ce château, trop éloigné de la mer pour qu'il puisse courir un danger immédiat, je n'avais gardé que ce qu'il me fallait de soldats, pour aller distribuer au besoin des ordres dans ce canton.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Aïssé en se frappant le front, il n'y a pas un moment à perdre!

— Mais encore une fois!

— Pas un mot de plus, ne m'interroge point; c'est la seconde grâce que je voulais te demander. D'ailleurs, je n'aurais peut-être pas le temps de parler... Il faut partir, partir à l'instant.

— Partir! mais c'est impossible, te dis-je! et si, comme ton trouble semble me le révéler, quelque danger menace le château, je puis encore moins m'en éloigner... Je dois le défen-

dre, car sa possession importe à la sûreté de ce canton... Je ne puis abandonner la favorite du régent elle-même, qui est venue s'y placer sous ma protection... Quitter son poste quand aucun danger ne le menace, c'est la désertion, déjà ; mais le fuir si l'ennemi s'approche, c'est la trahison et la lâcheté.

— D'Aydie !... d'Aydie ! je t'en supplie, ne reste pas un instant de plus ici. Ecoute, tu m'avais proposé de fuir avec toi, et j'ai refusé ! Eh bien ! si tu consens à partir, je te suis, quelle que soit ta route, viens !... A toi toute ma vie, j'accepte ton amour, j'accepte jusqu'à tes bienfaits. Viens, fuyons, je t'appartiens maintenant à cette condition.

— Oh ! Dieu est bien cruel, s'écria douloureusement d'Aydie, après qu'il m'a si longtemps refusé le bonheur, il ne me l'offre enfin que pour que je le détruise moi-même. Aïssé.. je ne puis rien accepter à la condition de cette honteuse fuite, même cette joie suprême, mais, pourtant, quand j'espère qu'un jour nous serons réunis, je ne voudrais pas mourir. Si quelqu'un me menace dis-le moi donc !... que je puisse au moins me mettre en garde !

— Oh ! que faire, que faire ? s'écria douloureusement Aïssé... Puis-je parler ? dois-je me taire ? un serment est sacré, mais l'est-il plus que la vie de celui qu'on aime ? D'Aydie, écoutez, faites fermer toutes les portes de ce château, faites veiller à celles...

Elle n'acheva point sa phrase, interrompue par le cri terrible qu'elle jeta du fauteuil où elle était étendue ; elle venait d'apercevoir un homme à figure sinistre qui achevait d'escalader la muraille ; cet homme allait pousser la porte vitrée du balcon ; mais Aïssé avait bondi dans la chambre comme une lionne, et, saisissant avec une force convulsive l'espagnolette, elle luttait contre l'assassin ; la porte poussée avec violence renversa cependant l'infortunée, et le nouveau venu, un pistolet à la main, se précipita dans la chambre... Mais bien que cette lutte eût à peine duré quelques secondes, d'Aydie s'était mis en défense ; l'assaillant frappé d'un coup d'épée en pleine poitrine, tomba en arrière en heurtant de sa tête la pierre du balcon, et tenant encore à la main l'arme à laquelle d'Aydie n'aurait pas eu le temps d'échapper sans le rapide mouvement de sa généreuse amie.

Un coup de feu retentit au même instant et annonça que les assaillans étaient signalés. D'Aydie s'élança à la fenêtre et vit en effet s'agiter dans l'ombre des figures menaçantes... Quelques-uns des conspirateurs avaient passé par dessus les murailles du parc, à l'endroit où il était le plus désert. Ils s'étaient ensuite emparés de l'une des portes en baîllonnant et garottant le concierge ; puis pénétrant dans les cours, ils avaient tourné autour du château comme des bêtes fauves autour d'une ferme. L'un d'eux, agile et vigoureux, était même parvenu à se hisser jusqu'au balcon, et c'est celui que d'Aydie avait frappé. Enfin, au moment où, confians dans leur nombre, les assaillans avaient débouché devant l'entrée principale qu'ils étaient résolus à forcer, le factionnaire, qui les avait aperçus avait eu le temps de fermer la porte et donnait l'alarme par un coup de feu.

D'Aydie, rien qu'au premier coup d'œil, avait compris que le seul et faible espoir qui lui restait était dans la protection des murailles du château, et que toute autre espèce de lutte était folle et inutile. Il fit donc barricader l'entrée, et tandis que les révoltés cherchaient à l'ébranler, il faisait feu sur eux par les meurtrières, secondé par le peu d'hommes qu'il avait encore avec lui. Mais les conjurés ne brisant pas assez vite cette massive porte et voulant se soustraire à la fusillade qui les décimait, se mirent en devoir d'achever par l'incendie ce qu'ils avaient commencé avec le fer. Alors d'Aydie, résolu sans peine au sacrifice de sa vie, tourna un regard désespéré vers Aïssé qui, désormais attachée à ses pas, s'était assise avec résignation dans un coin du vestibule assiégé.

— Sauvez-moi ! sauvez-moi, chevalier ! s'écria en même temps la Parabère, qui, réveillée en sursaut, s'était habillée à la hâte, et avait appris enfin la fatale cause de tout ce tumulte ; sauvez-moi ! vous répondez de ma vie au régent.

— Oh ! pour vous sauver toutes deux, s'écria d'Aydie, je consentirais à faire plus que de mourir... à tomber vivant entre les mains de ces misérables ; mais quel moyen employer ? le château est entouré.

— Il nous reste un moyen, monsieur le chevalier, dit le vieil intendant qui arrivait à son tour et dans le même désordre ; un des anciens comtes de Locmaria avait fait construire une route souterraine qui va des caves de ce château jusque dans la campagne.

— Oh ! fuyons, fuyons par là, s'écria la Parabère.

— Je ne fuis qu'avec vous, d'Aydie, s'écria Aïssé.

Mais déjà une épaisse fumée remplissait le vestibule et ne permettait même pas que d'Aydie eût le temps ou la force de répondre ; il fit signe aux deux femmes et aux soldats de suivre l'intendant et descendit avec eux l'escalier qui conduisait dans les caves du château.

— Quand nous aurons mis ces femmes en sûreté, dit-il tout bas à un officier qui marchait à côté de lui, nous reviendrons à notre poste pour y mourir.

L'officier ne répondit que par un signe de tête, indiquant cette sublime abnégation qui fait passer chez le soldat l'héroïsme à l'état de consigne. La petite caravane, guidée par des flambeaux, s'engagea dans le chemin souter-

rain. Après un grand quart-d'heure de marche, on vit briller la clarté des étoiles au bout de cette galerie mystérieuse, et les fugitifs se trouvèrent dans la campagne par une espèce d'ouverture fangeuse qui passait parmi les villageois pour une ancienne fontaine tarie.

— Maintenant dit d'Aydie à l'intendant, vous qui connaissez ce pays, conduisez ces dames où elles peuvent être le plus en sûreté, et nous, dit-il aux soldats, revenons à notre poste.

— Je ne te quitte pas, s'écria Aïssé en s'attachant à d'Aydie ; j'étais venue pour te prévenir du péril, je reste pour le partager.

— Elle venait pour le sauver, dit la Parabère, qui avait eu un peu le temps de se rassurer. Oh! c'est un noble cœur! Et moi qui voulais l'empêcher de pénétrer jusqu'à d'Aydie !... Ah! je réparerai ma faute.

Une larme d'attendrissement coula sur la joue de cette femme, émue malgré elle d'un dévoûment qu'il ne lui était pas permis d'éprouver dans la sphère frivole et corrompue où elle vivait, mais qu'il lui était encore donné d'admirer.

D'Aydie luttait toujours pour reprendre le chemin du château et faire consentir Aïssé à le quitter, quand tout à coup un bruit de voix et de pas retentit dans un taillis voisin.

— Nous sommes perdus! s'écria la Parabère, ce sont encore ces bandits!

— Perdus ensemble! s'écria Aïssé avec un cri où l'amour étouffait la terreur.

Mais, avant même qu'on se fût mis en défense, les nouveaux venus étaient sortis du petit bois et l'intendant avait reconnu et signalé avec grande joie le sergent Yvon et ses camarades sous la grande tenue des gardes-côtes.

— Tiens! des officiers, s'écria Yvon apercevant le groupe des fugitifs : ah bah! ajouta-t-il avec un accent de surprise profonde, ma fiancée avec eux!...

— Je suis le nouveau capitaine-général envoyé par le régent, dit en s'avançant d'Aydie ; par quel hasard vous trouvez-vous ici, mon brave sergent?...

— C'est là mon grade en effet, reprit Yvon avec satisfaction en portant la main à son tricorne. Mais je suis d'autant plus heureux de revoir M. le capitaine-général vivant, qu'à cette heure je le croyais égorgé pour le moins. Je suis joyeux aussi de retrouver en sûreté ma fiancée... C'est à dire, mademoiselle, reprit-il en voyant l'étonnement presque courroucé de d'Aydie à cette qualification inattendue.

— Expliquez-vous. Quel avertissement vous amène et comment cette jeune fille se trouve-t-elle mêlée à tout ceci?

— Figurez-vous, mon commandant, reprit Yvon, que c'était un gredin nommé Maître-Pierre, qui m'avait promis Mlle Marthe, sa fille, que voici, en mariage.

— Se peut-il? s'écria d'Aydie en se tournant vers Aïssé qui lui confirma d'un regard l'humiliante vérité.

— On m'a souvent dit, reprit Yvon, que le mariage était un piège ; mais je ne croyais pas que ce serait vrai à ce point-là... C'était aujourd'hui le repas des fiançailles et il nous avait fait boire... que je commençais à voir mes galons doubles, ce qui fait que je me croyais enseigne ; mais voilà tout à coup mademoiselle qui se trouve mal et qu'on transporte dans sa chambre, où après ça on ne la retrouve plus, ça commençait à être extraordinaire ; puis tout à coup quand il fait nuit, voilà le beau-père qui disparaît avec deux ou trois de ses amis, des gredins comme lui. Nous étions restés à rire et à boire que nous n'aurions pas entendu Dieu tonner, quand un des nôtres, qui était en retard et qui accourait vite au dîner, nous dit qu'il avait entendu sur la route, derrière une haie, une conversation très suspecte. C'était une troupe d'hommes qui avaient parlé entr'eux de Ploëgat Guérande, du capitaine-général, qu'on allait surprendre et des gardes-côtes qu'on avait fait boire pour les empêcher de porter secours au capitaine. Vous comprenez, ça nous a un peu dégrisés ; alors en ma qualité de sergent, je me suis mis à la tête des camarades, ceux qui pouvaient marcher du moins, j'ai été à la caserne prévenir les autres, on a donné l'alarme sur toute la côte, nous avons pris nos armes et nous voilà.

— Maintenant, s'écria d'Aydie, rentrons au château, nous sommes en état de le défendre. Chère Aïssé, ajouta-t-il, vous pouvez me quitter sans inquiétude et vous mettre en sûreté sans remords.

La Circassienne, non sans un serrement de cœur, s'éloigna avec la Parabère et l'intendant suivie d'une légère escorte.

— Le capitaine général et Mlle Marthe se connaissent, pensa Yvon, je crois qu'il faut que je renonce à ma fiancée. — C'est dommage!...

Là dessus, il reprit silencieusement, avec ses hommes, le chemin de Ploëgat Guérande, où les ramenait d'Aydie.

VIII.

ROSCOFF.

Roscoff est une charmante petite ville jetée en avant dans la mer comme un navire à l'ancre. Tout alentour, on voit s'épanouir de vertes prairies et de gras pâturages, dont la mer semble entretenir la magnifique et exceptionnelle fécondité par un arrondissement souterrain. Çà et là, apparaissent quelques métairies, rustiques retraites qu'on dirait faites bien plutôt pour abriter quelque couple amoureux que pour toute autre destination. Si l'on suit un petit sentier bordé d'aulnes et d'ajoncs, on arrive bientôt devant une de ces métairies, la plus

fraîche et la plus coquette d'entre toutes, à moitié cachée sous un rideau de grands arbres, dont l'automne commence à rougir les feuilles. Devant le seuil, une jeune femme d'une angélique beauté, mais dont une légère pâleur fait ressortir encore davantage les grands yeux noirs, est assise sur un escabeau et occupée à filer son rouet. A ses pieds est couché un gros chien de ferme, gardien vigilant qui semble placé là tout exprès pour veiller sur un pareil trésor. Le jour est sur son déclin, et, de temps à autre, la jeune femme, tournée du côté de la mer, jette un regard plein de mélancolie sur le soleil prêt à disparaître dans les flots de l'Océan, au milieu d'une auréole de gros nuages noirs.

Cette jeune femme est Aïssé la Circassienne, Aïssé, échappée comme par miracle à tous les périls qui avaient menacé sa liberté et son existence même à la suite du repas offert par son maître, mieux vaudrait dire par son persécuteur, au sergent Yvon et aux gardes-côtes. C'est que depuis lors les choses avaient bien changé de face. A cet égard, quelques éclaircissemens sont nécessaires. Le lecteur les trouvera consignés dans le récit suivant :

D'Aydie et Yvon, que nous avons laissés se disposant à rentrer à main armée dans le château de Ploëgat-Guérande, n'y retrouvèrent pas les rebelles. Ceux-ci, après avoir en vain cherché l'officier dont ils voulaient se délivrer, avaient quitté le château pour se reporter sur Morlaix. Mais bientôt ils furent instruits que le secret de leur conspiration était découvert ; ils s'arrêtèrent, et une terreur panique s'empara d'eux. Nous empruntons à l'histoire quelques détails sur l'issue de cette échauffourée.

« La dernière ressource des conjurés dispersés fut d'indiquer pour le 7 octobre suivant » un grand rassemblement dans la forêt de Noé. » Cinquante nobles devaient s'y trouver, ame- » nant chacun un valet armé. On avait formé » le projet de se porter sur Rennes et d'y enle- » ver le maréchal de Montesquiou. Folle espé- » rance ; il ne se trouva que onze hommes au » rendez-vous. Quelques détachemens de trou- » pes sortent en même temps des places ; toute » résistance a disparu et l'on ne tire pas un » coup de fusil !... Ces bandes de gentilshom- » mes si arrogans la veille ne tombent point » dans une lutte courageuse, mais s'enfuient » comme une proie dévolue à la chambre roya- » le qui vient les juger à Nantes. »

La flotte espagnole, après avoir vu s'éteindre, grâce aux soins d'Aydie, le fanal qui devait la guider, n'avait paru que tardivement en vue des côtes et n'avait servi qu'à donner asile à quelques-uns des fugitifs. Ferriol fut de ceux qui ne purent réussir à gagner les vaisseaux de Philippe V ; mais plus heureux d'abord que beaucoup de ses complices, il échappa aux recherches, malgré toute l'activité d'Yvon, dont la rancune était proportionnée à l'importance du grade qu'on avait mystifié en lui.

La Parabère, effrayée des dangers qu'elle avait courus et guérie d'ailleurs du léger accès de coquetterie qui avait été peut-être la secrète cause de son excursion périlleuse, était repartie pour Paris. Avant de monter dans la voiture (cette fois bien escortée) qui devait lui faire traverser la Bretagne pour la dernière fois, elle avait promis amitié éternelle à d'Aydie et à sa rivale dont les malheurs et le dévouement l'avaient vivement intéressée.

Quant à celle-ci, que la fuite de Ferriol affranchissait enfin de sa longue servitude, d'Aydie lui avait choisi une retraite à Roscoff, pendant que ses devoirs l'appelaient à Nantes, où il dirigeait l'instruction formée contre les rebelles. C'était là, dans une petite métairie exploitée par un fermier de d'Aydie, qu'Aïssé se livrait à cette douce mélancolie qui vaut mieux souvent que le bonheur même. C'était là qu'elle revivait au repos et à la liberté, sans que la figure implacable de Ferriol apparût dans ses rêves, sans que son ombre passât sur ce nouveau rayon de soleil.

D'Aydie voulait ramener avec lui Aïssé à Paris, lorsque sa mission en Bretagne serait accomplie ; celle-ci avait résisté et lui avait demandé à se fixer pour toujours dans l'humble asile qu'elle devait à la bonté de ce noble ami. Cependant, malgré elle l'espérance avait jeté de nouveau dans ce cœur de vingt ans ses racines vivaces. Insensiblement elle s'accoutumait à la pensée de contempler de près et d'admirer, d'aimer éternellement comme un frère celui dont elle s'était à jamais interdit de devenir la femme. Epuré par l'absence, son amour devenait presqu'une religion. Pauvre Aïssé ! dans ses rêves d'avenir elle en venait à oublier son passé, si douloureux, si flétrissant surtout. Elle se revoyait jeune fille innocente et candide, assise sous la charmille séculaire du jardin dessiné par Lenôtre, dans le vieil hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine, avant qu'un caprice de grand seigneur débauché eût profané sa pudeur, avant même que les libres propos du régent eussent effarouché son oreille. Elle aussi, elle eût pu dire, en évoquant le souvenir du chevalier d'Aydie et pour emprunter le langage du poète :

"Son amour m'a refait une virginité."

Cependant, tout en se livrant à ces pensées, elle ne s'apercevait pas que le soleil était couché, et qu'aux nuages noirs au milieu desquels il avait disparu, il était venu s'en joindre bien d'autres, qui, condensés sur le paysage environnant, semblaient le couvrir d'un linceul funèbre. Déjà de larges gouttes d'eau commençaient à tomber sur le front et sur les cheveux de la Circassienne ; déjà le gros chien couché

à ses pieds commençait à secouer les oreilles et à agiter sa queue en jetant des regards inquiets sur sa jeune maîtresse. Celle-ci perdue dans sa rêverie et insensible à tout ce qui se passait dans le monde extérieur, continuait à filer son rouet ; il est même vraisemblable qu'elle eût passé ainsi une bonne partie de la soirée, si le métayer et sa femme, vieux serviteurs du chevalier d'Aydie et de sa famille depuis longues années, n'étaient apparus tout à coup sur le seuil de la métairie, et n'avaient fait retentir, en patois breton, qu'Aïssé commençait à comprendre un peu, cette interrogation fort significative :

— Eh bien ! par saint Jean du Doigt, à quoi songez vous donc, ma belle demoiselle ? l'heure du souper est arrivée depuis longtemps ; tous les gens sont à table et vous attendent. Sans vous commander, venez vite, car le bon Dieu va nous envoyer un gros grain, et cela commence déjà.

En effet, à ce moment même, la tempête, suspendue depuis longtemps au dessus de la tête d'Aïssé, se déchaîna avec furie, et la jeune fille n'eut que le temps de rentrer précipitamment dans la ferme avec ses hôtes.

Ainsi que ces derniers l'avaient annoncé, le couvert était mis et le souper était servi dans une salle basse, lambrissée de solives de chêne noircies de vieille date par la fumée et les mouches. Cette salle servait à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de cuisine, à en juger par le mobilier dont elle était garnie. Ce mobilier consistait dans un grand lit à colonnes torses et à baldaquin garni de serge verte, dans une huche en assez mauvais état, mais d'un bois bien sombre et bien luisant, et dans un assortiment assez varié de cruches, de poêles à frire, de chaudrons et de marmites. Les parois de la muraille n'étaient point tapissés, comme on le pense bien, mais leur nudité était dissimulée par intervalles au moyen de quelques grossières estampes coloriées représentant des sujets de piété, avec accompagnement obligé de prose ou de vers plus ou moins étranges. Une lampe fumeuse posée sur la table (une table massive, longue et étroite, encadrée de deux côtés seulement par des bancs de chêne) eût pu, à la grande rigueur, éclairer fort mal cet intérieur breton, si les vifs reflets d'une bourrée qui pétillait joyeusement dans l'âtre sous le manteau d'une vaste cheminée, n'eussent prêté à la scène que nous allons décrire une lumière beaucoup plus éclatante.

Après avoir séché quelques instants devant le feu ses vêtemens, que l'eau du ciel n'avait pas respectés, la Circassienne vint s'asseoir au haut bout de la table, à la place d'honneur qui lui était réservée par ordre du chevalier d'Aydie et au milieu des marques de respect de ses commensaux.

Tous ces braves gens, depuis le premier valet de ferme, qui était le fils aîné du métayer, jusqu'à la plus humble fille de basse-cour, s'étaient levés poliment en voyant entrer Aïssé, et n'avaient pas même voulu se rasseoir qu'elle n'eût pris place à table. Chacun marmotta dévotement le *Benedicite*, puis le repas commença. Il fut d'abord silencieux. En Bretagne, on n'aime guère remplir deux tâches à la fois, et il en était une dont pour le moment tous les convives, à l'exception d'Aïssé, s'acquittaient à merveille. D'un autre côté, la tempête venait de se déclarer avec violence. Le vent s'engouffrait, en mugissant, dans la cheminée, dont les cendres volaient jusque sur la table. On entendait la pluie fouetter au dehors les feuilles des arbres, et au dedans les vitres des fenêtres. Pour des gens habitués à l'existence monotone des champs, le désordre des élémens est toujours, beaucoup plus que pour les citadins, une cause de trouble et parfois même de terreur, parce que là les impressions sont beaucoup plus rares qu'à la ville. Aussi le repas du soir avait-il cette fois un caractère solennel et presque lugubre dans la petite métairie du chevalier d'Aydie, près de Roscoff.

Ce fut Aïssé qui rompit le silence.

— Eh bien ! dit-elle au fils aîné du métayer, qui s'était absenté pendant vingt-quatre heures pour aller acheter du bétail à la foire d'un gros bourg situé à six lieues de Roscoff, vous voilà de retour, Jeannic ; avez-vous fait un bon marché et avez-vous appris des nouvelles ?

— Le marché n'est pas mauvais, que je pense, ma belle demoiselle, grâce à mon saint patron que j'ai bien prié à cet effet ; mais en revanche les nouvelles ne sont pas bonnes pour notre pauvre noblesse de Bretagne. Tous les insurgés sont arrêtés à cette heure, sauf deux ou trois ; mais on est sur la trace de ces derniers, et malheur à eux s'ils se laissent prendre, car il y va de leurs têtes.

— Et dit-on, reprit Aïssé, quels sont ceux qu'on recherche ?

— J'ai entendu prononcer leurs noms, mais je ne m'en souviens plus, car ce ne sont pas des gens du pays.

— Oh ! mon Dieu ! balbutia la Circassienne, saisie par un instinctif pressentiment de terreur, mon Dieu ! serait-ce ?....

Elle n'acheva pas ; car à ce moment les chiens aboyèrent dans la cour de la métairie, et au milieu des mugissements du vent et du clapotement de la pluie, on entendit heurter avec violence à la porte extérieure.

— Qui peut venir à cette heure et par un pareil temps ? s'écria le fermier.

— M'est avis, reprit Jeannic, que ce pourrait être quelqu'un des conspirateurs que la chambre royale fait chercher dans toute la Bretagne. Nul ne veut les recevoir ; car les juges ont déclaré que toute personne qui leur

donnerait asile serait arrêtée avec eux et condamnée comme leur complice.

— Bonté divine! dit la fermière, que faut-il faire!

— Ne bougeons pas! reprit Jeannic, qui que ce puisse être, on se lassera de frapper, en voyant que nul ne vient ouvrir et l'on ira chercher fortune ailleurs.

En effet, soit découragement, soit tout autre motif, on cessa pendant quelques instants de frapper à la porte; mais bientôt le vent et la pluie venant à redoubler de furie, la porte fut assiégée de nouveau.

— Peut-être, balbutia la Circassienne émue de pitié, peut-être est-ce quelque pauvre voyageur bien inoffensif et bien fatigué qui aura été surpris par la pluie; il y aurait de l'inhumanité à le laisser ainsi mourir de froid et de faim à la porte de cette métairie. Jeannic, si vous m'en croyez, vous prendrez une lanterne et vous irez voir vous même qui ce peut être.

Tous les hôtes de la métairie, dociles aux instructions que leur avait laissées le chevalier d'Aydie, étaient accoutumés à considérer les moindres paroles de la jeune fille comme celles d'un oracle. Aussi Jeannic s'empressa-t-il d'obéir. Moins d'une minute après, il rentra dans la salle, où s'introduisirent à sa suite deux hommes de haute taille, dont les grossiers vêtemens étaient souillés de fange et ruisselans de pluie.

Ces deux hommes, dont les traits étaient cachés aussi bien par les chapeaux de paille à larges bords enfoncés sur leur tête que par la barbe épaisse et inculte qui s'épanouissait sur leur visage, allèrent s'asseoir silencieusement au coin de la vaste cheminée. Alors seulement ils se découvrirent, et à la lueur fauve que projeta sur le front pâle de l'un d'entre eux le bois qui se consumait dans l'âtre, Aïssé reconnut avec un frisson de terreur le comte de Ferriol. L'autre homme était Marino Marini.

— Maintenant, dit Jeannic en s'adressant aux nouveau-venus, vous allez me montrer vos papiers. Sans cela, il nous est impossible de vous donner l'hospitalité.

Le comte et son acolyte échangèrent un regard d'angoisse et de désespoir; puis, tout à coup, Marini tressaillit, et, par un geste rapide, il désigna à Ferriol la Circassienne qui, plus morte que vive, les contemplait l'un et l'autre d'un œil hagard; un éclair de surprise et de joie illumina le front du comte.

— Nous n'avons point de papiers, dit-il d'une voix sourde, mais il y a ici quelqu'un dont nous sommes connus et qui ne refusera pas sans doute de répondre de nous.

En même temps il se leva, et s'approchant de la jeune fille:

— Aïssé, dit-il tout bas, il faut nous sauver. Nous sommes traqués depuis ce matin dans ces environs comme des bêtes fauves. La nuit aidant, on a perdu notre trace; mais notre signalement est connu; des détachemens de soldats parcourent en ce moment même la campagne, et si l'on nous refuse ici un asile, nous sommes perdus. Aïssé, je t'ai sauvée jadis des mains des bourreaux, veux-tu aujourd'hui acquitter cette dette?

La jeune fille resta quelques instans sans répondre. Ce n'était pas sans un cruel serrement de cœur qu'elle allait reprendre cette chaîne qu'elle croyait à jamais brisée; mais la destinée était là visible et implacable: il fallait se soumettre.

— Dieu le veut, murmura-t-elle, Dieu le veut; que sa sainte volonté soit faite! Je vous ai suivi exilé, ajouta-t-elle en s'adressant à Ferriol, je ne vous trahirai pas proscrit. Mes amis, je connais ces deux hommes et je vous prie de leur donner l'hospitalité. S'il y a faute en cela, que le châtiment de cette faute retombe sur moi seule; car moi seule je l'aurai mérité.

A peine Aïssé eut-elle prononcé ces paroles que chacun à l'envi s'empressa autour des nouveau-venus. Les uns se mirent en devoir d'attiser le feu et d'y ajouter des sarmens pour sécher les vêtemens de Ferriol et de Marini; les autres apportèrent des alimens sur lesquels les deux conspirateurs se jetèrent avec avidité; car ils étaient demeurés tout le jour privés de nourriture. Lorsqu'ils furent bien réchauffés et bien repus, le métayer annonça que l'heure du coucher était venue et qu'il allait faire la prière. Tous les assistans se mirent à genoux sur le pavé de la salle, et pour la première fois de sa vie, depuis de bien longues années, M. de Ferriol, en se signant, ne put s'empêcher de remercier Dieu qui lui avait fait rencontrer dans cette humble métairie bretonne la pauvre fille qu'il avait si cruellement outragée et qui se vengeait de lui en le sauvant.

La prière faite, chacun se retira, et, comme les lits n'étaient point chose fort commune dans la petite métairie du chevalier d'Aydie, on conduisit les deux voyageurs dans une grange où il leur fut loisible de s'étendre sur une ample litière de paille de sarrazin. A ce moment, Marini, qui jusqu'alors avait gardé le silence le plus complet, se contentant d'ouvrir la bouche pour boire et manger, crut devoir renoncer à son mutisme obstiné.

— *Dunque monsu* le comte, s'écria-t-il en étendant les bras et les jambes avec un certain sentiment de plaisir, par la très puissante assistance de Sainte-Cunégonde, ma parente, nous avons bien bu, bien mangé, et nous voici à l'abri pour le moment des estafiers de votre gouvernement, que le diable puisse emporter au fin fond de l'enfer avec monseigneur le régent et monseigneur l'abbé Dubois! Mais je doute fort qu'on nous laisse tranquilles dans cette grange. La pluie est passée, la lune va se lever tout à

l'heure. Si vous m'en croyez, nous n'attendrons pas le jour ici ; et dès que nous aurons être un peu reposés, nous partirons au plus vite. Ce pays n'est pas sûr, *Diavolo!* je crains quelque visite domiciliaire.

— Ma foi ! reprit Marini avec une sorte d'insouciance philosophique qui peut-être en ce moment cachait chez lui un tout autre sentiment, réveillé par l'aspect de sa belle pupille, je suis bien ici, j'y reste. Cette existence vagabonde que nous menons depuis tantôt un mois commence à me lasser. Que voulez-vous, mon cher Marini ? Nous avons joué gros jeu et nous avons perdu la partie. Il s'agit de payer maintenant ; rien ne peut nous en dispenser. Eh bien ! mon cher, quand l'heure du paiement, c'est-à-dire de la mort, sera venue, ce sera du moins une consolation de payer ensemble.

— Ah ! *monsu* le comte, que dites-vous là ? Payer ! payer ! par Sainte-Cunégonde, ma parente, je veux bien jouer, mais je ne paie pas.

— Il le faudra pourtant bien. Quand vous vous en iriez d'ici, la belle avance ! Les champs tout à l'entour sont remplis de soldats et de limiers de police ; vous aurez beau faire, vous ne leur échapperez pas.

— Aïe ! *povero*, aïe ! ne parlez pas ainsi, *mio caro*, vous me faites dresser les cheveux sur la tête.

— Allons donc ! vous qui en êtes à votre septième conspiration ! mon cher Marini, quelqu'un qui vous entendrait vous prendrait pour un novice.

— Ecoutez, *monsu* le comte, il me vient une idée, une idée superbe.

— Parlez.

— Si l'un de nous deux pouvait échapper au sort qui l'attend, est-ce que ce ne serait pas fort heureux pour sa famille, pour ses amis ?

— Famille !... amis !... je n'en ai plus.

— Ah ! c'est différent ; pourtant, vous oubliez cette charmante petite que nous venons de retrouver ; mais il n'importe ; voulez-vous que nous tirions à la courte paille à qui échappera ?

— J'ai peine à comprendre.

— Tenez, voilà deux brins de paille, tirez toujours.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi, pourquoi. Eh ! *monsu* le comte, ne comprenez-vous pas que si l'un de nous deux s'en allait à Roscoff dénoncer l'autre, celui-là serait bien sûr d'avoir sa grâce ? Tirez donc, et bonne chance.

— Moi, jamais ! c'est une infamie que vous me proposez là, signor Marini.

— *Monsu* le comte !

— Et je suis bien sot d'avoir attendu autre chose de votre part.

— N'en parlons plus, *monsu* le comte, puisque cela vous déplait. Mais vrai, là, vous avez tort, d'autant plus, ajouta-t-il mentalement, que j'avais pris mes mesures pour gagner.

Il y eut un silence, puis Marini reprit :

— On dit que le sommeil porte conseil, dormons donc. Bonsoir, *monsu* le comte, et que Sainte Cunégonde, ma parente, veille sur nous cette nuit !

Là dessus, Marini s'étendit de plus belle sur sa litière de paille de sarrazin, et une demi-minute ne s'était pas écoulée que la grange retentissait de ses ronflemens sonores. Le comte eut beaucoup plus de peine à s'endormir ; mais enfin la fatigue l'emporta, et les rayons de la lune qui s'introduisaient dans la grange à travers une ouverture pratiquée en guise de fenêtre ne tardèrent pas à venir donner en plein sur le visage du dormeur.

A ce moment, Marino Marini se souleva doucement sur son coude, et, s'avançant furtivement, il contempla avec une attention profonde la tête chevelue et le visage barbu de son compagnon, qui présentaient alors je ne sais quelle vague ressemblance avec le profil d'un lion au repos. Après s'être bien assuré que M. de Ferriol était plongé dans un sommeil profond, Marini se leva, tira de sa poche un petit papier qu'il examina au clair de la lune avec un sourire diabolique, puis il murmura entre ses dents :

— Ah ! vous ne voulez pas me dénoncer, *monsu* le comte ! grand merci ! Dormez bien jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles ; moi, je prends la clé des champs.

Ayant ainsi parlé, il escalada avec une agilité merveilleuse l'ouverture dont nous avons parlé et qui donnait sur la campagne, puis il se mit à marcher avec rapidité dans la direction de la petite ville de Roscoff.

Moins d'une heure après, le comte de Ferriol, réveillé en sursaut dans la grange où il avait trouvé un asile, voyait à ses côtés, à la lueur de plusieurs lanternes, des soldats armés jusques aux dents, et il entendait, comme dans un horrible cauchemar, un officier de justice, tout vêtu de noir, prononcer d'une voix nazillarde cette redoutable formule :

« Au nom du roi, monsieur le comte de Ferriol, je vous arrête comme prévenu du crime de lèse-majesté ! »

XI.

LE MINISTRE ET LA FAVORITE.

Si par la pensée (ce chemin de fer plus rapide et souvent plus dangereux encore que ceux dont notre siècle a vu l'admirable et parfois sanglante inauguration) nous faisons voler notre lecteur au Palais-Royal, à Paris, nous y retrouverons Mgr le régent en tête-à-tête dans son cabinet avec Son Eminence l'archevêque de Cambrai, ou, si l'on aime mieux, Son Excellence le ministre secrétaire d'état des affaires étrangères ; car tel est depuis peu le double

titre de l'abbé Dubois. Philippe d'Orléans est assis à une table, où, sur une foule de papiers, sont jetées les dernières dépêches de Bretagne. Son premier ministre se tient debout auprès de lui, le coude familièrement appuyé sur l'un des bras de son fauteuil et le contemple d'un air de mauvaise humeur.

— Eh bien, monseigneur, dit l'archevêque, votre clémence a porté ses fruits, la conspiration de Cellamare graciée par vous a enfanté la révolte de Bretagne, je vous l'avais bien dit. — Ce complot débile comme un arbre pourri avait d'immenses ramifications. — Vous avez voulu y greffer la bonté, vous recueillez le désordre. C'est bien fait.

— Bah! faut-il tant se mettre en colère pour une promenade inoffensive de quelques gentillâtres qui se sont montrés en armes dans le pays et qui, plus fuyards que des moineaux, n'ont même pas eu besoin d'un coup de fusil pour se dissiper?

— Ils n'en voulaient pas moins livrer les côtes de Bretagne aux Espagnols et donner votre régence à votre loyal cousin Philippe V qui ferait mieux de secouer celle d'Alberoni.

— Es-tu bien sûr que leur projet fût aussi criminel?

— Si j'en suis sûr, monseigneur? Tenez, lisez cette lettre adressée par le roi d'Espagne à l'un des conjurés; c'est écrit de la propre main de Philippe V.

En même temps Dubois plaça sous les yeux du régent le mystérieux billet introduit en France d'une façon si singulière, dans une bouteille de vin de Malaga, billet dont il n'est peut-être pas inutile de rappeler le contenu :

« Le sieur de Mélac Hervieux m'a apporté des propositions de la part de la noblesse de Bretagne concernant les intérêts des deux couronnes. Je m'en remets à ce que ledit sieur leur dira sur cela de ma part. Mais je les assure ici moi-même que je leur sais un très bon gré du glorieux parti qu'ils prennent, et que je les soutiendrai de mon mieux, ravi de pouvoir leur marquer l'estime que je fais de sujets aussi fidèles au roi mon neveu, dont je ne veux que le bien et la gloire.

» Au camp de Saint-Estevan, ce 22 juin 1719.

» PHILIPPE. »

— Eh bien! monseigneur, qu'en dites-vous?

— Je dis que mon cousin le roi d'Espagne paraît aimer furieusement ma place, et que cela m'étonne.

— Pourquoi donc?

— Parce que je n'ai nulle envie de la sienne.

— Raison de plus, monseigneur.

— Sait-on du moins à qui ce billet était adressé?

— Non, monseigneur; le chevalier d'Aydie, qui m'a envoyé ce billet, a laissé échapper le seul homme qui aurait pu nous mettre sur la voie.

— Qui donc?

— C'est un certain Marino Marini, Italien doublé d'Espagnol, qui s'est fait affubler d'un titre de comte du saint-empire romain, un de ces intrigans dont le nom se trouve mêlé à toutes les trames plus ou moins nombreuses, plus ou moins coupables qui ont agité l'Europe pendant ces dernières années.

— Marini! je me rappelle ce nom, en effet; mais je m'étonne que d'Aydie, qui est un loyal et fidèle serviteur, ait laissé échapper cet homme.

— Eh! monseigneur, cet homme a dénoncé la retraite de l'un de vos ennemis les plus acharnés, le comte de Ferriol, et l'on ne saurait trop encourager la trahison.

— Oui, c'est là, je le sais, l'une de tes maximes favorites; mais d'Aydie...

— D'ailleurs, le nonce du pape est intervenu dans cette affaire. Sa Sainteté s'intéresse un peu, à ce qu'il parait, à ce Marini.

— Et toi, tu veux être cardinal! Allons, je commence à comprendre; mais il ne fallait pas accuser d'Aydie lorsque c'est toi, sans doute, qui l'as autorisé...

— A faire échapper secrètement le Marini. C'est vrai, monseigneur; mais il est des occasions où un subordonné doit avoir assez d'esprit pour désobéir. Ce d'Aydie est un officier plein de courage et de dévoûment, mais il n'entend rien à la politique.

— Heureusement que tu t'y entends pour lui et pour bien d'autres.

— Monseigneur veut me flatter.

— Allons, Dubois, tu es un fat.

— Je suis, monseigneur, et veux être tout ce qu'il plaira à Votre Altesse, même cardinal et pape s'il le faut. En attendant, je vous demande cette fois votre parole d'honneur de me laisser le maître d'agir dans votre intérêt, dans celui du royaume, pour cette sotte conspiration de Bretagne. Pour Dieu! n'allez pas me faire encore du gouvernement par dessous jambe et de la justice les mains dans les poches. Je n'ai pas voulu renvoyer ces malotrus devant le parlement de Rennes, qui leur a donné l'exemple de la rébellion. J'ai préféré une bonne commission, bien impartiale et choisie par moi-même. Vous allez me signer les pleins pouvoirs qui rendront ses arrêts exécutoires immédiatement, sans appel ni recours en grâce.

— Mais y penses-tu? sévir contre ces espèces de bêtes brutes qui feraient honte aux paysans à qui ils ressemblent s'ils n'étaient pas des gentilshommes! Qui les déchausserait, m'écrit-on, les trouverait chèvre-pieds. Laissons les vivre, ils sont si maladroits!

— Eh! justement, monseigneur, quand il s'agit d'une mauvaise cause il ne faut jamais épar-

gner les maladroits. Il n'y a que ceux-là qui recommencent!

— Mais ils seront toujours assez effrayés pour l'avenir, s'ils ont comparu devant le tribunal.

— Du tout, monseigneur; dans ce pays à demi sauvage, la clémence serait encore plus perdue qu'ailleurs, et si l'on ne leur coupe pas la tête, ils ne comprendront rien à votre logique civilisée. Encore un coup, laissez-moi faire, et si cette fois la révolte n'est pas complètement exterminée, je vous laisse libre d'agir à la troisième tentative. Songez-y donc, monseigneur, il s'agissait ici de plus qu'une révolte, d'une trahison: on voulait introduire l'étranger en France.

— Tu le veux?... eh bien! soit, j'y consens, dit le régent, à qui ce mot de trahison inspirait une indignation souveraine. Voyons çà, que faut il que je te signe?

En même temps, le régent prit nonchalamment une plume sur la table, et déjà il s'apprêtait à signer, sans les lire, les papiers que lui présentait son ministre, lorsque la porte du cabinet où se passait cette scène s'ouvrit avec violence, et un huissier annonça d'un ton fort empressé Mme de Parabère. Le régent et Dubois tressaillirent; mais l'un et l'autre, comme on le pense bien, sous l'influence de sensations fort différentes. Le ministre ne put réprimer un juron, et s'écria:

— Au diable les femmes qui viennent interrompre les affaires!

Quant au régent, il sourit, et répondit tranquillement:

— Tu te trompes, mon cher, en donnant les femmes au diable, ce sont elles qui nous donnent à lui.

A ce moment, la favorite entra dans le cabinet. Arrêtée en route par une indisposition, résultat de ses fatigues et de ses terreurs, elle avait passé quelques jours à Rennes, où un courrier du chevalier d'Aydie l'avait rejointe. C'était la première fois qu'elle reparaissait au Palais-Royal après son voyage. Philippe d'Orléans, qui conciliait si bien les habitudes nonchalantes de la constance avec les piquantes excursions de l'infidélité, avait entendu annoncer avec plaisir sa maîtresse en titre. Aussi bien, il était déjà fatigué d'une conversation qui n'avait roulé que sur des intérêts politiques, et il ne s'attendait guère, pour le moment, à une si agréable diversion.

— J'avais besoin de revoir une amie, dit-il à la jolie voyageuse, après le chagrin domestique qui est venu me frapper (1); venez me dire à quel point, ma toute belle, je dois être populaire en Bretagne, puisque, c'est vous qui m'y avez représenté.

— Oui, je vous fais, monseigneur, un sincère compliment de votre beau pays de Bretagne... Des brigands, des conspirateurs, des attaques sur la route, un véritable siège dans votre château de Plouégat-Guérande... tel a été le résultat de mon voyage d'agrément.

— En effet, je me souviens que vous m'avez écrit à ce sujet une charmante lettre...

— Dont je viens chercher la réponse.

— La voici! dit le régent en baisant tendrement la main de la favorite.

Puis se tournant vers Dubois.

— En vérité, murmura-t-il, elle est encore embellie. N'est-ce pas ton avis?

Le ministre ne répondit que par une grimace qu'il essaya de rendre admirative et Mme de Parabère, se penchant à son tour vers le prince, lui dit tout bas:

— Comment fait donc monsieur Dubois? je le trouve encore plus laid que par le passé.

— C'est depuis qu'il est archevêque.

— Alors, monseigneur, je souhaite pour lui qu'il ne devienne jamais cardinal. Aussi bien, je ne pourrais jamais m'habituer à le traiter d'Eminence. Regardez-le donc un peu, je vous prie.

En parlant ainsi, la jeune femme partit d'un éclat de rire si franc, si communicatif, que le régent ne put s'empêcher de s'y associer. Dubois se mordit les lèvres, car bien que le dialogue qui précède eût été échangé à voix basse, il avait deviné aisément qu'il ne pouvait être question que de lui; toutefois, trop habile pour se montrer fâché, il reprit d'un ton froidement ironique:

— En toute autre circonstance, je m'empresserais de partager une hilarité qui permet à madame de nous montrer qu'elle a les plus jolies dents du monde; mais dans un moment où je viens d'entretenir monseigneur d'un sujet triste pour le moins, j'avoue que c'est en vain que je cherche à appeler le sourire sur mes lèvres,

— Qu'est-ce donc? repartit la Parabère.

— En effet, balbutia le régent, Dubois a raison, et c'est moi qui ai tort; au moment où vous êtes entrée, il me parlait de rigueurs... nécessaires...

— Tandis que monseigneur n'attend de madame que des faveurs... Peut-on attendre de madame autre chose? Ah! je comprends que je n'ai pas le beau rôle.

— Eh! mais, mon cher monsieur Dubois, est-ce que vous l'avez jamais eu?

— L'impertinente! Madame, je ne suis pas moins que monseigneur ravi de vous revoir après une absence dont j'ai gémi comme lui; mais ne pourriez-vous remettre votre visite à un autre moment? Les affaires de l'état l'exigent... J'ai à demander à son Altesse Royale quelques signatures... D'ailleurs, il fait encore jour, et vous comprenez...

— Du moment où il fait jour, je comprends

(1) La mort de la duchesse de Berry, sa fille.

que vous devez me céder la place; car si l'un de nous deux ressemble à un oiseau de nuit, je ne pense pas que ce soit encore moi.

Témoin fort intéressé des mots piquans qu'échangeaient ensemble le ministre et la favorite, le régent avait pris le parti de se remettre à rire et c'est un soin dont il s'acquittait de fort bon cœur. Toutefois, il eut assez d'empire sur lui-même pour reprendre son sérieux.

— Allons! s'écria-t-il, il n'y a pas de raison pour que cela finisse, et je veux mettre un terme à un différend qui risque fort, comme votre esprit à tous deux, de s'éterniser. Dubois, c'est à toi de céder la place. Laisse-nous.

— Eh! mon dieu! monseigneur, je ne demande pas mieux, pourvu qu'au préalable vous veuilliez bien me signer ces papiers.

— Qu'est-ce que ces papiers?

— Votre Altesse le sait bien. C'est l'ordre pour la chambre royale, en ce moment réunie à Nantes, de procéder sans désemparer au jugement de tous les insurgés, jugement qui sera exécutoire sur l'heure, sans appel ni recours en grâce.

— Tu le veux donc absolument?

— Ce n'est pas moi, monseigneur, c'est la raison d'état qui l'exige.

— Allons! donne-moi cette plume et finissons en.

— Arrêtez! monseigneur, s'écria vivement la Parabère; ne pouvez-vous remettre à demain un acte de rigueur qui doit entraîner la chute de plusieurs têtes?

— Qu'importe! madame, reprit Dubois d'un ton solennel, si ces têtes sont celles de criminels de lèse-majesté?

— Il m'importe beaucoup, à moi, que le jour de mon retour ne soit pas marqué par des arrêts de mort, et monseigneur ne me refusera pas, sans doute, de différer au moins jusqu'à demain à donner les signatures que vous lui demandez.

— Madame, le courrier est en bas, et il attend déjà depuis longtemps.

— Eh bien! il faut le congédier et lui donner, de ma part, quelques pistoles pour aller faire un bon souper avec sa femme ou sa maîtresse, et boire à la santé de M. le régent. N'est-ce pas, monseigneur?

— Madame, il n'en sera pas ainsi; car j'ai la parole de son altesse, qui, pleinement convaincue de la nécessité d'en finir avec les conspirations, se disposait à signer lorsque vous êtes entrée.

— Monseigneur daignera, à ma prière, changer d'avis.

Impassible et muet pendant ce nouveau débat, Philippe d'Orléans évitait avec soin les regards de l'enchanteresse dont il connaissait trop bien le pouvoir. Irrité de ne pas trouver en son maître, dans une pareille occasion, l'appui qu'il en attendait, Dubois reprit d'un ton plein de froideur, mais en même temps de fermeté:

— Monseigneur est libre de manquer à sa parole, mais je suis libre, moi, de le prier, dans ce cas, de vouloir bien agréer ma démission des fonctions de ministre secrétaire d'état.

Le régent tressaillit; mais Mme de Parabère, à laquelle son trouble, en entendant un pareil *ultimatum*, n'avait pas échappé, repartit aussitôt:

— Et moi, si monseigneur signe, je quitte à l'instant le Palais-Royal, et je jure de n'y jamais remettre les pieds. Allons, monseigneur, M. Dubois a raison, le temps presse, choisissez entre nous deux.

— Ah! quelle tyrannie! murmura le régent en jetant alternativement des regards irrésolus sur ses deux conseillers en frac et en cotillon; que faire? que résoudre?

Il y eut un silence, puis la favorite sembla tout à coup prendre un parti.

— Ecoutez, monseigneur, dit-elle, du moins, avant de signer, vous ne me refuserez pas un quart d'heure d'entretien particulier.

— Dubois, reprit le prince un tant soit peu confus, en conscience, je ne puis le lui refuser.

— Faites, monseigneur, répondit Dubois, toujours froid et sévère; dans un quart-d'heure, je viendrai chercher votre réponse.

Là dessus, le prélat se retira, et le régent demeura seul avec la favorite.

— Bon dieu! ma toute belle, s'écria-t-il, me direz-vous enfin maintenant quel intérêt vous pousse dans toute cette affaire? Est-ce que quelqu'un de vos amis est au nombre des conjurés?

— Aucun que je sache, et pourtant j'ai promis d'en sauver un.

— Lequel?

— Je ne sais pas encore son nom.

— En voici bien d'une autre! Et à qui avez-vous fait cette belle promesse?

— C'est mon secret.

— De mieux en mieux. Ah ça, est-ce une gageure?

— En aucune façon.

— Je l'aimerais mieux ainsi; car ce que vous me demandez est impossible.

— Vous rétracterez cette parole.

— Non pas; car j'ai positivement promis à Dubois, comme il vous l'a dit, de renoncer cette fois à mon droit de grâce, et je ne puis avoir deux paroles.

— Un homme d'état; c'est pourtant bien le moins. Permettez-moi, d'ailleurs, de vous rappeler, monseigneur, que vous n'avez jamais voulu vous borner à une première parole quand c'était une parole de rigueur.

— Autrefois, c'est possible, mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui, voyons, monseigneur, vous ne voudriez pas me refuser la première faveur que je vous demande à mon retour, ne fût-ce qu'en compensation du pélerinage malencontreux auquel vous m'avez exposée. Ecoutez, voulez-vous que nous fassions une convention? Je vois qu'il faut être raisonnable. Eh bien! vous serez maître de signer ce que demande M. l'abbé Dubois, mais vous me donnerez en même temps un blang-seing pour délivrer 'un des accusés.

— Mais cet accusé est peut-être le plus coupable de tous.

— Je n'en sais rien, en conscience. Après tout, le beau mérite que vous auriez si c'était un innocent!

— Ma toute belle, croyez qu'il m'en coûte beaucoup de ne point accéder à votre prière; mais à mon tour c'est moi qui vous supplie de renoncer à un projet si essentiellement en opposition avec la raison d'état. Demandez-moi tout ce que vous voudrez excepté cela, je suis prêt à vous l'accorder. Votre hôtel ne vous plaît il plus? Je vous en donnerai un autre. Voulez-vous un château, un titre de duchesse? Parlez.

— Je vous répète, monseigneur, que je ne veux qu'une chose: c'est le blanc-seing dont je vous ai parlé.

— Et je vous répète, moi, que c'est impossible.

— Alors, monseigneur, veuillez appeler l'huissier de service, pour qu'il envoie quérir mes gens. Mon carosse est à la petite porte du Palais-Royal.

— Eh quoi! vous ne l'avez pas renvoyé? Ne venez-vous pas souper avec moi ce soir?

— Monseigneur, j'avais comme un vague pressentiment que cette entrevue pouvait être entre nous la dernière. Dans ce cas, vous conviendrez qu'elle ne saurait être trop courte, pour ne pas me laisser trop de regrets. Recevez donc mes adieux.

— Oh! vous ne me quitterez pas ainsi, quand je vous retrouve après une longue absence, quand je vous revois plus charmante que jamais. Par pitié, ma toute belle, demeurez ici. Eh! bon dieu! vous savez bien que je suis toujours disposé à la clémence; croyez que pour y renoncer cette fois, il a fallu des motifs de la plus haute gravité. D'ailleurs, vous ne sauriez attacher une grande importance à sauver un homme que vous ne connaissez pas. S'il est condamné, eh bien! on pourra chercher à le faire évader. Chère ame, je ne puis mieux faire.

En parlant ainsi, le régent s'était emparé d'une main charmante qu'il couvrait de baisers; mais Mme de Parabère la retira brusquement en se levant.

— Monseigneur, dit-elle, le quart-d'heure est expiré, et je cède la place à M. l'abbé Dubois.

En même temps la porte s'ouvrit et le ministre rentra.

— Eh bien! monseigneur, s'écria-t-il.

— Eh bien! mon cher Dubois, il y a peut-être moyen de s'arranger. Elle consent à ce que je signe l'ordre que tu m'as demandé. Elle demande seulement un blanc-seing pour un accusé qu'elle ne nomme pas. Qu'en dis tu?

Dubois resta pensif pendant quelques instans, puis il répondit:

— J'y souscris pour ma part, mais à une condition, c'est que le blanc-seing deviendrait nul, s'il s'agissait par aventure de celui des insurgés à qui était adressée la lettre du roi d'Espagne. Veuillez l'écrire de votre main, monseigneur.

— Eh bien, ma toute belle, êtes-vous satisfaite? dit le régent à mi-voix en se penchant vers la favorite. Dubois va me bouder pendant huit jours au moins, j'en suis sûr.

— Ah! repartit gaiment la jeune femme, si l'on n'avait pas plus de crédit qu'un ministre et et d'autorité qu'un archevêque, alors, monseigneur, ce ne serait pas la peine d'être la belle amie du régent, puisque vous voulez bien me donner ce titre.

En parlant ainsi, elle saisit une plume qu'elle plaça elle-même dans les mains du régent, dont elle conduisit les doigts sur le papier, non sans les presser légèrement; puis après avoir plié le blanc-seing, elle le plaça sous enveloppe et y mit furtivement pour suscription: « A. M. le chevalier d'Aydie, à Nantes. »

Quelques instans après, le courrier qui attendait dans la cour du Palais-Royal partit à franc étrier pour Nantes, portant à la fois les ordres impitoyables préparés par le ministre et le message de grâce obtenu par le crédit de la favorite.

Ce soir-là, il n'y eut point de grand couvert au Palais-Royal, et monseigneur le régent soupa seul dans ses petits appartemens avec Mme de Parabère.

X.

LA PLACE DU BOUFFAY.

Vers la partie orientale de la ville de Nantes, s'élève le château du Bouffay, dont l'aspect lugubre est en harmonie avec la destination solennelle à laquelle il a été affecté. C'était dans cette enceinte que la justice se rendait; c'était sur la place adjacente que ses arrêts recevaient leur exécution.

Conan, ce duc de Bretagne dont la cruauté est si célébre dans les annales bretonnes, celui qui avait assassiné Hoël, fils du grand Alain

Barbetorte, et fait empoisonner Guerech, évêque de Nantes, par la lancette d'un chirurgien, avait fait élever au Xe siècle ces murailles menaçantes, pour tenir en respect la ville dont il avait usurpé la souveraineté. L'aspect de la place du Bouffay, qui aujourd'hui s'étend librement jusqu'au quai planté d'arbres, et jusqu'à la Loire peuplée de navires, était à cette époque rendu plus sombre encore par la vieille Monnaie, édifice fortifié comme une citadelle, et qui interceptait l'air frais du fleuve, et la vue de l'autre rive.

C'est dans ce sinistre château que Ferriol fut conduit... C'était là qu'il attendait son sort. Le vieux gentilhomme luttait en vain contre un sinistre pressentiment en voyant les murs bas et sombres où il était renfermé et qui ressemblaient déjà au tombeau plus qu'à la prison. Toutefois, en se rappelant l'issue pacifique de la conspiration de Cellemare, il se rassurait un peu, et malgré son courage bien éprouvé, il cherchait à éloigner l'idée de cette mort presque souriante pour ceux qui vont la chercher, si hideuse pour quiconque est forcé de l'attendre.

Quand vint la nuit, il était donc parvenu à trouver quelque sommeil sur la paille de son cachot, et n'avait pas entendu sonner trois heures à la vieille horloge de la tour, lorsque la porte s'ouvrit; réveillé au bruit, il aperçut son geôlier qui lui fit signe de se lever. Il obéit et suivit son guide : arrivé dans une grande salle attenante à celle du tribunal, il y trouva d'Aydie qui d'une voix brève l'invita à s'asseoir.

— J'ai à vous parler, monsieur, dit le chevalier; je voulais vous annoncer ce qui a été décidé sur votre sort. Vous n'êtes pas compris parmi les premiers accusés arrêtés avant vous et dont l'arrêt se prononce en ce moment. Vous devez être compté au nombre de vingt-six autres qui vont être renvoyés devant la chambre de l'Arsenal, à Paris.

Ferriol s'efforça de rester impassible à cette nouvelle; cependant il avait tressailli d'une joie instinctive et mal dissimulée en songeant qu'il serait jugé sous les yeux du prince débonnaire qui gouvernait la France.

— J'ai donc quelqu'espoir, reprit d'Aydie, que le comte de Ferriol sera soustrait à un châtiment terrible qui flétrirait son nom en faisant couler son sang; les accusés qui échapperont à la première nécessité d'un exemple immédiat devront compter sans doute sur cette espèce d'amnistie que déguise un second jugement. D'ailleurs, son altesse a bien voulu mettre à ma disposition un blanc-seing qui assure la liberté à celui des accusés que je désignerai à sa clémence. Ce blanc-seing, un espoir secret me sollicite d'y mettre votre nom, qui peut-être ne devrait me rappeler que des souvenirs de douleur et de vengeance.

—Un espoir secret? Je serais curieux de savoir à quel prix je puis mériter votre générosité, au devant de laquelle je n'ai point été, vous le savez.

— A quel prix, monsieur, vous allez le savoir. Il est une jeune fille dont le destin vous a été confié. Dieu avait fait pour elle, de vos bras, un asile où elle devait trouver une hospitalité sacrée; elle n'y a trouvé que la servitude et la honte. Je ne serai point ici votre juge d'avance pour un crime dont votre conscience s'est réservé sans doute déjà l'inflexible châtiment. J'ai pensé qu'échappé aux périls et à l'opprobre que devait entraîner sur vous une autre faute, vous auriez pitié peut-être, à votre tour, des souffrances et du déshonneur qui sont votre ouvrage.

— Je comprends, monsieur; devenu libre, je puis reprendre mes droits sur Aïssé que vous aimez encore, et vous venez me demander d'y renoncer pour vous?

— Vous vous trompez, monsieur, l'expiation appartient seule à celui qui a commis le crime, la réparation n'est valable que de la main qui a fait l'outrage.

— Et vous voulez, monsieur...

— Que vous offriez à votre victime, à celle que j'aime encore (vous avez eu raison de le dire), la seule récompense qu'elle puisse accepter pour les cruelles épreuves auxquelles elle s'est soumise, le titre de comtesse de Ferriol.

— Il suffirait, monsieur, que ce que vous demandez fût imposé comme une condition, pour que je trouvasse ma liberté, mon salut même achetés trop cher à ce prix. Le motif qui vous fait agir d'ailleurs est trop visible aux yeux pour que je m'y méprenne; je suis vieux, monsieur; usé encore par ma vie errante et aventureuse, je vais laisser bientôt Aïssé libre et veuve, après que je lui aurai rendu l'honneur, et c'est ce que vous attendez sans doute, pour concilier les espérances de l'amant avec la susceptibilité du gentilhomme.

— Le jour où vous conduirez Aïssé à l'autel pour lui donner votre nom, reprit d'Aydie impassible, je m'y présenterai aussi, moi, et des vœux éternels m'interdiront à jamais tout espoir de cette union sainte que j'avais rêvée avec celle que vous m'avez arrachée; oui, monsieur, qu'Aïssé soit placée par vous au rang qui lui appartient par votre crime même, et je me fais chevalier de Malte, et vous me connaissez trop bien pour penser que, moi, si jaloux de son honneur aujourd'hui, j'aille ensuite lui témoigner un amour qui serait pour elle un nouvel outrage.

— Il n'importe! une mésalliance entache un noble nom aussi bien que le jugement d'un tribunal, et je ne sache pas qu'il soit permis à un gentilhomme d'échapper à un malheur incertain par une flétrissure immédiate.

— Prenez garde, monsieur, j'ai supporté avec calme les outrageans soupçons dont vous m'avez fait l'objet. Tant qu'en moi vous n'avez attaqué que moi-même, j'ai été patient; mais n'allez pas, pour insulter à la sœur que Dieu m'a donnée, profiter du malheur que vous lui avez fait! Une dernière fois, acceptez-vous le traité que je vous ai proposé?

— Une dernière fois je vous le répète, même sous la menace d'un arrêt, qui peut être aussi terrible qu'il serait injuste, un Ferriol n'épouse pas son esclave.

— Monsieur!

— Je voulais dire sa maîtresse, et peut-être la vôtre.

— Mais taisez-vous donc! s'écria d'Aydie avec une explosion terrible. Voulez-vous tellement me tenter que je ne puisse plus résister à ce désir de vengeance dont chaque parole de vous achève de faire une justice! Mais vous ne savez donc pas tout ce que j'ai pour vous de haine dans le cœur!... Vous ne vous êtes pas contenté de me voler mon bonheur, vous l'avez souillé, flétri à plaisir!... Ce que j'avais de plus précieusement caché, moi, au fond de mon ame, vous l'en avez arraché pour le fouler aux pieds!... Et quand je viens vous offrir pour tout châtiment la destinée que j'aurais le plus enviée, moi, vous faites déborder par l'insulte et l'ironie toute la colère qui me remplit. Ah! quand vous refusez de réhabiliter celle que vous avez perdue, vous ignorez combien il me serait facile de la venger; ne me faites pas souvenir, en repoussant cette main, qu'elle n'a qu'à se lever pour vous écraser.

— Le tribunal devant lequel je comparaîtrai n'épousera point vos querelles. Il jugera le prisonnier accusé de rébellion, et non le gentilhomme qui a rencontré un rival dans le chevalier d'Aydie.

— Le tribunal, quel qu'il soit, condamnera à la mort des traîtres le Français qui a appelé l'Espagnol en France, le citoyen parricide qui faisait de l'invasion étrangère l'auxiliaire de la guerre civile.

— Que voulez-vous dire, et pourquoi à moi plutôt cette accusation?

— Parce qu'à vous, et à vous spécialement comme l'agent avoué, mais occulte de cette honteuse conspiration, s'adressait la lettre du roi Philippe V.

— Et la preuve?

— La preuve, la voici! L'enveloppe de la lettre produite au procès, enveloppe qui porte à la fois votre nom et le timbre de la cour d'Espagne. Elle m'a été remise par un de vos complices, l'Italien Marini, qui l'avait gardée comme une garantie contre vous, par Marini, qui, en dénonçant à la justice le lieu de votre retraite, a acheté sa grâce à ce prix.

— L'infâme! Oh! pourquoi me suis-je fié à ce misérable!

— Vous avez eu tort, en effet; mais après tout, c'est à moi seul qu'il a fait sa révélation; et vous devez vous en féliciter, car, contre mon devoir peut-être, j'ai gardé la connaissance de cette preuve qui me rend maître de votre vie. Oui, dans une main je tiens votre salut, et dans l'autre votre perte!... Vous avez été jusqu'à présent au devant de l'une, il vous reste à peine le temps de me jurer à genoux que vous mériterez l'autre.

Ferriol était immobile. Une sueur froide inondait ses membres convulsivement agités; il comprenait qu'il ne pouvait y avoir de grâce pour le criminel correspondant de Philippe V; et cependant son ennemi mettait trop au défi sa fierté de gentilhomme pour qu'il pût accepter ces humiliantes conditions; le comte de Ferriol ne pouvait aller chercher sa grace dans la main d'Aydie, lorsqu'il fallait s'agenouiller pour être de niveau avec elle.

Les dents serrées, les mains raidies, Ferriol dit, d'une voix qu'il s'efforçait de raffermir:

— Le comte de Ferriol, monsieur, a trop prouvé son mépris de l'esclavage pour consentir à celui que vous lui offrez.

— Il est donc décidé que vous refusez d'accomplir le devoir qui seul peut vous sauver?

— Oui, quand vous l'imposez.

— Même quand le châtiment est proche?

— Quand l'échafaud serait là.

— Regardez donc, car il est là.

Et d'Aydie entraîna Ferriol vers une fenêtre d'où l'on découvrait un spectacle effrayant. Sur la place était dressé un échafaud tendu de noir et dont un carré de soldats formait la vivante clôture. Le silence n'était troublé de temps à autre que par un commandement militaire et le bruit des mousquets. L'obscurité d'une nuit nuageuse n'était percée que par quelques flambeaux qui devaient donner juste assez de clarté pour permettre au bourreau de diriger ses coups. Quelques fenêtres s'ouvraient çà et là sur la place, et des figures curieuses et effrayées à la fois s'échelonnaient aux étages des maisons. Un homme vêtu de noir monta sur l'échafaud. Impassible et solennel, il lut à ce peuple presque absent, à cette ville endormie, un arrêt dont d'Aydie répétait à Ferriol les terribles dispositions.

— Vous l'entendez, ceux de vos complices qui sont tombés entre les mains de la justice vont avoir la tête tranchée sur cet échafaud. Tous sont déclarés infâmes; leurs biens sont confisqués au profit du roi; les fossés de leurs maisons et de leurs châteaux seront comblés; leurs marques de seigneurie seront abattues; leurs bois de haute futaie coupés à la hauteur de neuf pieds! Dans leurs domaines comme dans les souvenirs de ce peuple qu'ils ont en vain voulu entraîner à la révolte et à la trahison, tout attestera l'horreur de leur crime et la flétrissure imprimée à leur mémoire.

Ferriol ne répondait point. Etreignant d'une main les barreaux de la fenêtre, il demeurait haletant, mais sans chanceler, et contemplait opiniâtrement cet échafaud qui dans une fantastique hallucination de son esprit semblait commencer à exercer sur lui une attraction presque magnétique.

Quelquefois, lorsque nous tentons une de ces entreprises aventureuses où le succès plane jusqu'au dernier jour sur le bord de l'abîme, un songe prophétique rend, pour nous, présent et palpable le terme funeste dont nous bravons le hasard; telle était la situation de Ferriol; mais lui il pouvait toucher son rêve, il vivait réellement dans sa vision.

Quatre heures sonnèrent à la vieille horloge de la tour du Bouffay, depuis tant d'années témoin et instrument solennel de tant d'exécutions.

Le carré de soldats s'ouvrit du côté de la prison, et entre deux rangs de fusiliers s'avancèrent quatre hommes les mains liées. Ferriol les reconnut; c'étaient du Couëdic, Talhouet, Montlouis et Duguet de Pontcallet.

Du Couëdic monta le premier à l'échafaud. Il avait conservé pur, au service du roi, pendant vingt-deux années, un nom si illustre depuis dans la marine bretonne!... A l'heure de mourir, l'officier coupable se retrouva ferme et digne comme il l'avait été sur le champ de bataille : l'échafaud, c'était encore le danger!... Il tendit au bourreau sa tête qui, séparée du tronc d'un seul coup, alla rouler sur le plancher, qu'elle ensanglanta.

La pâleur de Ferriol redoubla, ses lèvres mêmes se décolorèrent; mais il se raidit encore sous le regard impitoyable de d'Aydie.

Montlouis devait monter le second cet escalier fatal; mais ses forces l'abandonnèrent: il fut porté par deux soldats et jeté sur l'échafaud comme un cadavre où rien ne vivait plus que le sang qui jaillit à flots.

Talhouet était le troisième. Il était calme, ce n'était plus, comme Du Couëdic, le courage du soldat, c'était la résignation du chrétien; il embrassa le prêtre, se courba sur l'échafaud comme pour une nouvelle et suprême prière; mais, soit hasard, soit que la main du bourreau se fatiguât déjà, le premier coup ne fut pas mortel. Talhouet releva un instant la tête, à demi séparée du tronc et poussa un gémissement plaintif. Un second coup lui enleva la voix et le mouvement, et un troisième la vie.

Ferriol recula involontairement et porta ses mains à ses yeux comme pour en chasser l'épouvantable vision, mais d'Aydie saisit ses mains et le força de regarder encore.

— Vous avez été sans pitié pour Aïssé, s'écria-t-il avec rage; je serai sans pitié pour vous... Oh! je l'ai juré, je vous ferai courber ce front si bas qu'elle pourra enfin vous écraser du pied... Regardez, regardez encore!

Pontcallet était le dernier; le colosse s'avança d'un pas ferme et calme; mais à peine arrivé au bas de l'échafaud, il brisa et jeta loin de lui, d'un mouvement rapide comme l'éclair, les liens qui le garrottaient, et renversant deux soldats, il s'élança dans la place et chercha à briser d'un dernier effort le cordon de troupes qui se replia avec bruit autour de lui. La lutte fut quelque temps indécise entre la supériorité incalculable du nombre et cette force aveugle que Dieu concentre dans le désespoir d'une volonté agonisante! horrible combat, où se révélait la faiblesse de la justice humaine, qui n'a rien d'infaillible, pas même l'exécution brutale et matérielle de ses arrêts; la justice humaine, vaine parodie du pouvoir divin, et qui souvent, dans sa juridiction éphémère, semble mettre l'impuissance aux gages de l'erreur.

Mais enfin Pontcallet fut renversé sous tant d'efforts, comme un grand chêne. Dix bras s'élancèrent, dix mains se nouèrent sur ce corps meurtri, et bientôt les échelons de l'escalier de bois tremblèrent sous ses dernières convulsions. Il tomba avec bruit au pied du billot, où sa tête fut appuyée avec effort...

— Grâce! s'écria Ferriol d'une voix éteinte.

Le fier gentilhomme était à genoux; ses dents s'entrechoquaient, ses mains tremblaient, ses jambes ne le soutenaient plus. De son orgueil blessé, de sa haine rallumée, de son courage mis au défi, rien ne vivait plus en lui. Un seul sentiment remplissait cette ame dominée tout entière par les émotions terribles de la matière ébranlée: c'était plus que de l'effroi, c'était de la peur, la peur inexorable, quand elle vient enfin s'emparer des hommes de cœur, inexorable comme le courage quand il vient aux lâches.

— Grâce! répéta-t-il à genoux.

— Ainsi, reprit d'une voix solennelle le chevalier d'Aydie, vous jurez de donner à Aïssé le titre de comtesse de Ferriol?

— Tout ce que vous voudrez, balbutia Ferriol.

— Sur votre honneur de gentilhomme, jurez donc qu'à défaut de l'amour que vous n'êtes plus digne de ressentir pour elle, vous lui offrirez votre nom; jurez qu'un respect éternel expiera tout un passé de cruauté et d'oppression.

Un moment de silence suivit les paroles du chevalier d'Aydie; soit hésitation, soit impuissance de s'exprimer, Ferriol semblait encore incertain, quand le bruit d'un coup sourd retentit sur la place. C'était la tête de Pontcallet qui venait enfin de tomber.

— Je le jure! dit Ferriol.

— Vous serez libre demain, et je rendrai au comte de Ferriol, le jour de son mariage, la preuve qui peut seule faire révoquer la grâce dont il va être l'objet.

D'Aydie se retira. Ferriol demeura longtemps immobile à sa place. Quand le geôlier vint le chercher pour le reconduire à sa prison, il hasarda de jeter un coup d'œil sur la place de l'exécution. Tout avait disparu, même l'échafaud. Les fenêtres s'étaient refermées, et après ce songe terrible, la sombre place du Bouffay semblait s'être rendormie profondément.

XI.

LA COMTESSE DE FERRIOL.

Dans l'un des grands hôtels destinés aux voyageurs et portant invariablement l'enseigne du *Cheval-Blanc*, du *Lion-d'Or* et de l'*Ecu-de-France*, hôtels qu'on retrouve tels qu'autrefois dans les vieux quartiers de Paris où la civilisation moderne n'a pas encore planté son drapeau, Aïssé relisait une lettre de d'Aydie. D'après l'invitation du seul protecteur qui lui restât au monde, elle avait dû revenir de Roscoff à Paris. D'Aydie lui annonçait dans cette lettre qu'après ses vœux prononcés, il devait partir pour Malte. Prêt à s'éloigner d'Aïssé, que peut-être il ne devait plus revoir, d'Aydie la conjurait d'accepter la destinée qui se préparait pour elle et dont il ne lui disait pas encore le secret. Aïssé, devenue indifférente à tout ce qui pourrait lui arriver désormais, venait d'adresser à d'Aydie la promesse de se soutre à tout ce qu'il désirait d'elle.

En ce moment, les roues d'une chaise de poste vinrent ébranler le pavé de la cour de l'hôtel et un domestique annonça à la jeune fille le comte de Ferriol.

Aïssé tressaillit à ce nom qui semblait condamné à peser éternellement sur sa destinée. Toutefois, cette ame si douce se sentit soulagée à la pensée que Ferriol avait échappé au bourreau.

Ferriol entra. Il n'était plus reconnaissable. Le souci avait tracé sur son front des sillons à côté des rides laissées par les années; seulement, le même feu sombre brillait toujours dans ses yeux et son geste était brusque et convulsif.

— Vous ne m'attendiez pas, dit-il en jetant sur un meuble son manteau de voyage.

— Non, monsieur, et quelles que soient les conséquences de votre délivrance, je m'en réjouis pour vous.

— Ne vous réjouissez pas pour moi; le comte de Ferriol n'a échappé à une mort ignominieuse que pour être déshonoré; de deux hontes, il a accepté celle dont il gardera la conscience. Oui, il existe un homme (et c'est surtout celui devant qui l'honneur me défendait de faiblir,) un homme qui a vu le comte de Ferriol palir et demander grace en tremblant aux pieds. Cette grace, votre protecteur, madame, me l'a généreusement accordée, et je suis ici pour remplir les conditions qu'il m'a dictées, et dont ma foi de gentilhomme lui assure l'exécution.

— Et ces conditions quelles sont-elles?

— Elles sont de vous offrir ma main et le nom de comtesse de Ferriol.

— Moi!...

— Vous ne refuserez pas, car le chevalier d'Aydie l'ordonne. J'ai donc juré que vous porteriez ce nom de comtesse de Ferriol, et vous le porterez. Mais, vous le savez, les derniers restes de ma fortune ont disparu dans mon exil, l'hôtel de Ferriol a été vendu au profit de mes créanciers après la mort de ma belle-sœur, qui a succombé à ses chagrins. La perte de toute ressource et la misère imminente m'avaient jeté, non moins que la vengeance, dans un complot qui me coûte aussi cher que la vie; ainsi donc, quand nous aurons été unis sans pompe et sans éclat dans quelque église des faubourgs, il nous faudra travailler pour vivre; nous partirons de nouveau, et ce nom, qui vous sera légitimement acquis, vous consentirez à ce qu'il soit caché à l'étranger, car la honte de cette indigence rejaillirait désormais sur vous.

— Epargnez-vous toute feinte, monsieur: votre intention ne m'échappe pas; je comprends que vous voulez couvrir de mystère bien plus encore l'épouse qu'on vous a imposée que les tristes conditions de la destinée qu'il s'agit pour vous de partager avec elle. Quoi qu'il en soit, je vous obéirai, monsieur, et l'épouse du comte de Ferriol ne vous sera désormais pas moins soumise que ne vous l'a été l'esclave Aïssé.

— Je vais donc à la fois, dit le comte, presser les préparatifs du mariage et ceux du départ.

— C'est inutile, monsieur le comte, dit un troisième personnage qui venait de paraître sur le seuil. Vous n'avez plus besoin de partir.

Ce troisième interlocuteur était le chevalier d'Aydie, témoin invisible d'une entrevue qu'il avait lui-même ménagée.

— J'avais prévu, monsieur le comte, ajouta le chevalier, que n'ayant pu vous refuser à l'exécution de notre pacte, vous chercheriez du moins à en éluder les conséquences; mais ce n'est pas ainsi que j'entends la réparation que vous aurez l'honneur d'offrir à la comtesse de Ferriol; non pas! je veux un mariage au grand jour!.., Je veux que mademoiselle Aïssé soit entourée de tout le respect qui s'adressera au nom qu'elle doit porter et de toute la considération qui s'attache à la fortune.

— A la fortune! Mais vous n'y pensez pas, monsieur, et vos exigences ne vont pas jusqu'à vouloir que je jouisse encore des biens que j'ai perdus; que j'offre à Mlle Aïssé l'hospitalité de la maison seigneuriale dont j'ai été dépos-

sédé. Vous avez voulu que notre sort fût uni... il le sera ; la comtesse de Ferriol partagera la misère de son mari.

— C'est vous, au contraire, qu'elle associera à sa richesse ; car Mlle Aïssé est riche à l'heure qu'il est.

— Et de quelle source tient-elle donc cette fortune que je ne lui ai jamais connue ?

— Elle la tient de la main d'un ami, dont elle a pu toujours tout accepter sans rougir et dont elle ne saurait rien refuser désormais sans parjure ; prêt à m'engager par des liens sacrés qui m'interdisent les charges d'une famille ou les fastueuses dissipations du plaisir, j'ai pu, en me réservant ce qui était nécessaire désormais à ma vie de soldat, doter d'une fortune celle à qui j'avais fait rendre l'honneur. Voici l'écrit qui contient cette donation, monsieur, ce testament écrit par un homme qui meurt au monde, je n'ai voulu l'apporter à la comtesse de Ferriol que devant vous ; dorénavant je ne la reverrai plus, car il faudrait pour cela qu'elle eût encore besoin d'un protecteur, et sur votre honneur de gentilhomme vous vous êtes engagé à le devenir pour toujours.

— Ainsi, monsieur, à tous les affronts que je vous dois, vous ajoutez encore pour moi celui d'être enrichi par vous ?

— Je n'ai rien fait pour vous, monsieur ; tout était pour cette jeune fille. Retournez donc avec elle à l'hôtel de Ferriol que j'ai déjà racheté en son nom. Je veux que ce mariage, dont on douterait sans cela et pour lequel je ne rencontre déjà que des incrédules, soit célébré avec toute la pompe que mérite une si solennelle expiation : là, où l'affront a été public, que la réparation le soit. Je veux que vous présentiez vous-même la comtesse de Ferriol à la noblesse de France rassemblée dans les salons de votre hôtel.

— Mais, monsieur...

— Je le veux, continua d'Aydie en baissant la voix, ou daignez vous souvenir que l'échafaud infamant des quatre gentilshommes bretons n'est pas si bien abattu qu'il ne suffise d'un mot pour le faire reconstruire.

— Oh ! cet outrage... ce sera le dernier, murmura Ferriol.

— Je vous remettrai cette preuve, continua d'Aydie impitoyable, le jour où à la face des saints autels vous donnerez votre main et engagerez votre foi à la comtesse de Ferriol, entendez-vous ?

— Il suffit, reprit Ferriol d'un ton sombre, mais résigné ; dans un moment de faiblesse ou plutôt de lâcheté, j'avais juré d'épouser une esclave et de lui prodiguer désormais un respect que je ne méritais plus moi-même ; maintenant sous la menace de cette flétrissure qui s'attache à une condamnation judiciaire, même injuste, vous m'imposez une nouvelle humiliation, je m'y soumets : *la comtesse de Ferriol* sera présentée à mes pairs et aux vôtres. Etes-vous satisfait ?

Le chevalier laissa tomber sa tête sur sa poitrine en signe d'affirmation, et, se tournant vers Aïssé, muette spectatrice de ce débat devenu presque indifférent pour elle, bien qu'elle en fût l'objet, il lui jeta un regard où sa force semblait se perdre dans un douloureux adieu. Puis il la laissa avec le terrible protecteur auquel Dieu avait pour jamais attaché son sort.

Soit que ce dernier eût enfin accepté avec résignation la condition que son rival lui avait dictée, soit qu'il nourrît quelque secrète espérance qu'au moment suprême un événement plus ou moins imprévu viendrait l'affranchir de l'obligation d'accomplir une parole si solennellement donnée, il redevint calme dès lors, et procéda avec une parfaite tranquillité à tous les préparatifs de son mariage.

Un notaire fut mandé, et, en présence de cet officier public, le comte, qui avait exprimé le vœu qu'Aïssé assistât à cette entrevue, s'annonça en ces termes :

— Prêt à unir ma destinée, par un lien indissoluble, à celle de Mlle Aïssé, j'éprouve un vif regret, c'est de ne pouvoir ajouter moi-même, aux biens qu'un généreux protecteur a daigné lui offrir, une part de ceux qui étaient jadis en ma possession. Ruiné par de folles prodigalités, que je déplore profondément aujourd'hui, je ne puis plus guère, malheureusement, en ce qui me concerne, donner à mademoiselle que mon nom. Toutefois, il me reste encore dans mon naufrage une dernière ressource que j'étais sur le point d'aliéner pour subvenir à mon existence, et dont maintenant je puis du moins disposer : un dernier don que Mlle Aïssé voudra bien me permettre de déposer entre ses mains, à une seule condition : c'est que ce don n'en sortira jamais tant qu'elle vivra, et qu'elle daignera parfois s'en parer pour l'amour de moi, et en souvenir de celle qui me l'a légué ; je veux parler des diamans de feue Mme la marquise de Ferriol, ma belle-sœur, diamans évalués, dans l'inventaire, à la somme de trente mille livres.

En parlant ainsi le comte prit un écrin sur la table ; il le présenta à la Circassienne. Au nom seul de la marquise, la jeune fille n'avait pu réprimer un frémissement instinctif. Cependant, émue en même temps de l'accent presque paternel avec lequel M. de Ferriol venait de prononcer les paroles qui précèdent, elle saisit la main du vieux gentilhomme et la porta avec effusion à ses lèvres en ajoutant vivement :

— Croyez, monsieur, que je suis bien touchée de ce témoignage de souvenir de votre part, que je l'accepte avec une vive reconnaissance, et que tant que je vivrai, j'en fais ici le serment, il ne sortira pas de mes mains.

— Je le crois, reprit M. de Ferriol, et main-

tenant souffrez qu'à mon tour je vous demande une grâce, bien qu'il soit peu généreux de ma part, je dois en convenir, de requérir sitôt la reconnaissance d'un bienfait.

— Parlez, monsieur, je suis toute prête à ce que vous pouvez désirer de moi.

— Oh! s'écria le comte avec un sourire, vous aller trouver que je pousse la prévoyance bien loin; mais à mon âge, on est excusable sur ce point. Vous savez qu'il est d'usage, quand on se marie, d'assurer le sort de ceux qui nous ont fidèlement servis. C'est un devoir pour un gentilhomme, et j'ai, je l'avoue, compté un peu sur vous pour l'accomplissement de ce devoir à l'égard d'un vieux serviteur qui ne m'a jamais quitté, mon valet de chambre La Roche. Je sais que tant que je vivrai, tant que vous vivrez vous-même, La Roche ne manquera jamais de rien; mais Dieu tient dans ses mains nos destinées. La Roche est moins âgé que moi, et suivant toute apparence, je le précèderai dans la tombe. Qui sait même si, par une de ces fatalités qu'on ne peut ni détourner ni prévoir, vous-même... Oh! cela n'est pas présumable, cela est impossible; mais, monsieur le notaire vous dira comme moi que dans un contrat il faut songer à tout. Eh bien, mademoiselle... Eh bien! Aïssé, je vous demande, pour le cas fort improbable dont il s'agit, de permettre que les diamans de ma belle-sœur soient vendus après vous, afin que le prix en soit remis à mon fidèle domestique, dont les derniers jours se trouveraient ainsi à l'abri des atteintes de la misère et du besoin. Ne voulez-vous pas y consentir?

— Ah! monsieur, avez-vous jamais pu penser le contraire?

M. de Ferriol saisit à son tour la main de la Circassienne, et, avec une respectueuse galanterie, il y colla ses lèvres; puis se tournant vers le notaire:

— Monsieur, dit-il, dans le contrat de mariage que vous avez été chargé de rédiger, vous voudrez bien introduire telles clauses qu'il appartiendra pour régulariser les intentions que mademoiselle et moi, nous venons d'exprimer en votre présence. Prenez-en note, s'il vous plaît, et maintenant vous pouvez vous retirer.

Tout en se montrant touchée de la conduite de M. de Ferriol dans cette circonstance, Aïssé ne put s'empêcher, après y avoir réfléchi, d'éprouver un peu de surprise de ce qu'il avait eu recours à l'entremise d'un officier public pour assurer l'effet d'une substitution qui eût été suffisamment garantie par la parole même de celle à qui le don était offert, sous une pareille condition. Aussi bien, comme le comte lui-même en avait fait l'observation, il n'était guère permis de penser que cette condition serait jamais exécutée, en considérant, pour employer le *phébus* en usage alors comme aujourd'hui, en matière de contrat notarié, l'âge de la donataire et celui du substitué.

Après s'être abandonnée pendant quelques instans à ces réflexions, Aïssé finit par se trouver elle-même coupable d'avoir pu leur donner place dans son ame. M. de Ferriol n'expiait-il pas assez cruellement déjà tout son passé par un sacrifice plus pénible pour lui que pour tout autre, et n'était-il pas naturel que, dans sa défiance sur les véritables intérêts de sa pupille, il prît toutes les précautions que la prudence pouvait lui suggérer pour assurer le sort d'un serviteur de confiance qui, malgré ses défauts et ses vices mêmes, s'était montré toujours rempli d'un dévoûment absolu pour la personne de son maître? Loin d'accuser la conduite du comte de Ferriol, ne devait-on pas rendre hommage à sa générosité et à sa prévoyante sollicitude?

Quoi qu'il en soit à cet égard, à quelques jours de là il se passa dans l'église Saint-Paul, rue Saint-Antoine, en présence d'un grand concours d'assistans appartenant aux rangs les plus élevés de la société, une double cérémonie bien propre, à plus d'un titre, à éveiller l'attention publique. Pendant qu'au maître-autel des dignitaires de l'église unissaient en grande pompe un vieillard sexagénaire, et sur le front duquel l'exil, la captivité et les plus orageuses passions avaient imprimé leur sceau indélébile, avec une belle jeune femme rayonnante sous son auréole de vingt ans, pendant qu'un ex ambassadeur du roi, l'un des plus fiers représentans de la noblesse du Languedoc, donnait son nom à l'enfant adultère d'une esclave de Circassie, dans une humble chapelle de l'un des bas côtés de la nef, non loin de l'endroit où avait été inhumé l'homme au masque de fer, un jeune homme, vêtu avec une excessive simplicité et d'une pâleur mortelle, agenouillé sur les dalles humides et nues de l'église, recevait des mains d'un prêtre obscur le signe révéré de son affiliation à l'ordre des chevaliers de Malte, et disait au monde un éternel adieu: c'était le chevalier d'Aydie.

Lorsque la double cérémonie fut terminée, d'Aydie s'approcha du comte de Ferriol, et, lui serrant la main, il y déposa furtivement le papier que lui avait remis Mariano Marini, et qui, confié à tout autre, fût devenu à coup sûr l'arrêt de mort de l'ex-ambassadeur. Puis, s'inclinant devant l'épousée tremblante et presque inanimée:

— Madame la comtesse, s'écria-t-il avec un sourire plein de mélancolie, permettez que je sois le premier à vous offrir mes humbles félicitations; c'est un droit que m'a acquis peut-être l'union que je viens de contracter avec notre sainte mère l'Eglise. Monsieur le comte, nous voilà mariés tous les deux maintenant!

Ni Aïssé, ni Ferriol lui-même n'eurent la force de répondre. Le chevalier, sentant bien lui-même que l'effort qu'il venait de faire l'avait épuisé, saisit de ses doigts défaillans la

main de la jeune comtesse, et voulut la porter à ses lèvres ; mais alors son regard rencontra l'anneau d'alliance que M. de Ferriol venait d'y placer. A cette vue, son cœur bondit dans sa poitrine comme s'il allait se briser ; sa bouche trembla, ses yeux se troublèrent, et sur la main palpitante de la Circassienne il laissa tomber une larme au lieu d'un baiser.

Deux de ses amis, MM. de Canillac et de Mirepoix, témoins de cette scène déchirante, jugeant que le moment était venu d'y mettre un terme, et prenant chacun par un bras l'infortuné qui ne se soutenait même plus, l'entraînèrent hors de l'église.

Pendant ce temps-là, Mme de Parabère qui, à plus d'un titre, avait sa place marquée parmi les nombreux témoins de la cérémonie, s'était rapprochée d'Aïssé et s'était placée devant elle pour dissimuler autant que possible, aux regards indiscrets, le trouble violent auquel la jeune femme était elle-même en proie, et pour l'exhorter tout bas au courage et à la résignation.

Une chaise de poste stationnait à la porte même de l'église. On y plaça le chevalier d'Aydie que ses deux amis embrassèrent tendrement, puis le postillon fit claquer son fouet, et les chevaux partirent au grand trot. La voiture ne devait s'arrêter qu'à Marseille où un bâtiment attendait le chevalier pour le conduire à Malte, auprès du grand-maître de l'ordre.

M. de Ferriol était demeuré muet et impassible.

Quelques instans après, on vint le prévenir que son carrosse l'attendait. Il s'inclina gravement devant l'assistance, en annonçant que le soir même l'hôtel de Ferriol serait ouvert et que la jeune comtesse aurait l'honneur de recevoir les félicitations de toutes les personnes qui voudraient bien prendre la peine de venir la visiter.

Ce soir-là, en effet, vers neuf heures, le vieil hôtel de la rue Culture-Saint-Catherine, près le couvent des Annonciades, resplendissait de mille feux. Aux abords se pressait tout un monde de valets, de porteurs de chaises. Les rues voisines étaient encombrées de carrosses armoriés. Il semblait que toute la cour se fût donné rendez-vous au Marais, tant un mariage, aussi en opposition avec les principes que professait alors la majeure partie de la noblesse française avait frappé la curiosité publique, déjà d'ailleurs vivement excitée par les récits plus ou moins contradictoires de toutes les circonstances qui se rattachaient à une aussi étrange union.

Les salons de l'hôtel étaient remplis d'une assemblée nombreuse où l'on s'interrogeait à voix basse sur les détails de la double cérémonie qui avait eu lieu dans la matinée à l'église Saint-Paul ; car ni le comte, ni la mariée n'avaient encore paru. Cette dernière était encore à sa toilette, disait-on ; et comme le délai se prolongeait, on éprouvait le besoin de rappeler l'origine étrangère de la belle Circassienne, pour excuser ce qui de la part de toute autre personne eût constitué au moins un acte d'incivilité.

Enfin à neuf heures sonnant, la porte, s'ouvrit à deux battans pour livrer passage à Aïssé, mais elle était seule.

L'assemblée tout entière regarda avec admiration la nouvelle épouse, dont une riche et élégante parure rehaussait encore, en dépit de sa pâleur et de ses larmes mêmes, complètement effacées, la merveilleuse beauté. Mais à ce sentiment universel de sympathie succédèrent bientôt une surprise et un effroi que partagea Aïssé elle-même, lorsque La Roche, qui avait ouvert la porte à la jeune femme, jeta devant elle ces mots, que son maître lui avait donnés comme une consigne suprême :

— Madame la comtesse douairière de Ferriol !

A ce moment, comme chacun s'interrogeait du regard pour demander l'explication de cette dénomination si étrange un jour de mariage, une violente explosion ébranla les lambris de l'hôtel. Aïssé tressaillit, et une sueur froide, inondant tout son corps, monta soudain jusqu'à son front. L'énigme était résolue : le comte de Ferriol avait tenu sa promesse ; mais il refusait de survivre à un acte qu'il considérait comme un opprobre pour son nom La Circassienne était veuve en même temps qu'épouse, et le chevalier d'Aydie, désormais lié par des vœux solennels et sacrés, venait de renoncer irrévocablement à l'avenir tout nouveau que cet événement lui préparait.

Une heure auparavant, M. de Ferriol avait fait venir La Roche dans son cabinet, et après lui avoir donné sa funèbre consigne, il lui avait remis un billet cacheté, en lui ordonnant de ne l'ouvrir que dans un seul cas, celui où Mlle Aïssé viendrait à se remarier.

XII.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE..

Après la mort de M. de Ferriol, on retrouva dans ses papiers une lettre inachevée qu'il adressait à la jeune Aïssé et qui commençait ainsi : « Quand je vous achetai, je vous destinais à être ou ma fille ou ma maîtresse ; vous avez été l'un et l'autre... » Le caractère absolu, le mépris de toute espèce de croyance et de principes qui distinguaient le vieux gentilhomme se trouvent merveilleusement résumés dans cette phrase aussi audacieuse que cynique, où un sentiment presque sacré s'unit si étrangement à des préoccupations de libertin, et qui, mieux que tous les commentaires auxquels on pourrait

se livrer, peint d'un seul trait les mœurs de l'époque.

Quelque éclatante qu'eût pu être la réparation exigée par le chevalier d'Aydie, elle ne pouvait complètement effacer la souillure imprimée à la jeunesse et à la pudeur d'une belle et intéressante personne par un maître infâme, qui avait semblé s'attacher à détruire dans son esclave le sentiment de la reconnaissance, par le prix odieux auquel il avait taxé ses bienfaits. Cependant, comme toutes les âmes tendres naturellement portées à oublier le mal pour ne se souvenir que du bien, Aïssé donna des larmes sincères à la mémoire de M. de Ferriol. Aussitôt après sa mort, elle prit le costume de veuve et vécut dans une retraite absolue.

Certes, ce dut être un spectacle plein d'étonnement pour cette société frivole et dissolue dont le souvenir est lié d'une manière impérissable au temps de la régence, que de voir une jeune femme de vingt ans, comblée de tous les dons de la nature et de la fortune, se confiner dans un antique hôtel du Marais, impitoyablement fermé à tous venans, fuir les regards, se dérober à tous les hommages, et distribuer aux pauvres tout l'or qu'elle eût pu employer en frais de toilette et en fêtes. Rarement, il lui arrivait de sortir de chez elle, si ce n'est pour se rendre à la messe, à l'église Saint-Paul, où elle se faisait conduire en chaise à porteur, et encore, dans ces occasions, avait-elle toujours soin de choisir une humble chapelle, bien déserte d'ordinaire, située dans l'un des bas-côtés de la nef, non loin de l'endroit où avait été inhumé l'homme au masque de fer; c'est là qu'elle venait s'agenouiller et qu'elle passait des heures entières dans la prière ou le recueillement. On se rappelle que c'est dans cette chapelle qu'elle avait pu voir la dernière fois le chevalier d'Aydie.

Pendant ce temps-là, ce dernier subissait toutes les épreuves auxquelles étaient encore soumis les chevaliers profès de l'ordre de Malte, en mémoire des pieux exemples que leur avaient légués leurs glorieux prédécesseurs, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; il s'en allait guerroyer contre les corsaires barbaresques sur les côtes de la Méditerrannée, et protégeait les marchands de Gênes et de Livourne contre ces hardis pirates, avec le même zèle et le même dévoûment que si, au lieu d'aller vendre leurs étoffes à beaux deniers comptans au plus offrant et dernier enchérisseur, ces marchands se disposaient à les offrir en pur don à quelque soudan d'Egypte pour obtenir la permission d'aller en pélerinage au tombeau du Sauveur.

Telle était encore la situation des choses au printemps de 1721, une année environ après la mort de M. de Ferriol. C'était le matin. Au milieu d'une vaste chambre à coucher que décoraient six cadres ovales d'égale dimension et dans lesquels un émule de Watteau avait peint au pastel, par ordre du comte, six beautés contemporaines, célèbres à divers titres : Mmes de Noailles, de Parabère, la duchesse de Lesdiguières, Mme de Montbrun, Mlle de Villefranche et Mlle Aïssé, cette dernière se tenant assise devant une toilette, meuble massif, contemporain du grand roi, à son aurore. Ce n'était plus alors cette adorable Circassienne au teint de roses, aux lèvres de corail, à l'œil de velours, voluptueusement enchâssé dans une paupière qui semblait appeler les baisers; ce n'était plus surtout ce charme virginal et tout puissant, cette fleur si délicate et presque éthérée de la première jeunesse qui caractérise le printemps de la vie, et que faisaient peut-être ressortir encore davantage les vêtemens orientaux sous lesquels Aïssé s'était montrée aux yeux émerveillés du peintre. Plusieurs années s'étaient écoulées, la jeune fille était devenue femme; la douleur avait bien souvent obscurci ce front si blanc et si pur; aux couleurs éclatantes des tissus de soie brodés d'or avaient succédé les longs voiles noirs, et pourtant il y avait dans cette sorte de morbidesse, de pâleur mate comme l'albâtre et de grace languissante qui distinguaient maintenant la Circassienne, je ne sais quel attrait souverain qu'on n'avait point jusqu'alors admiré en elle, et qui ajoutait à sa beauté comme une auréole de poétique rêverie.

Debout, auprès d'Aïssé, se tenait une ancienne connaissance, cette fidèle Sophie, son ancienne camériste. Sophie était occupée à soigner sa belle maîtresse, et elle semblait s'acquitter de cette tâche avec amour, pendant que, rêveuse, Aïssé attachait à travers les vitres des croisées un regard mélancolique sur les parterres symétriquement alignés du jardin de l'hôtel, qui commençaient à verdir sous la tiède haleine du printemps. Tout à coup, Sophie, dont la tâche touchait à sa fin, s'écria joyeusement :

— Ah! que vous êtes charmante ainsi, madame! Regardez-vous dans le miroir, car je n'ai jamais si bien réussi à vous coiffer que ce matin.

Aïssé ramena négligemment ses beaux yeux dans la direction du miroir qui surmontait sa toilette et souriant tristement :

— En effet, dit-elle, ma pauvre Sophie, je rends hommage à ton talent et n'ai qu'un seul regret, c'est qu'il soit ici, à peu de chose près, comme une perle enfouie au fond de la mer; car, excepté toi, je ne vois pas trop qui pourra admirer ma coiffure aujourd'hui.

— Hélas! madame, je le sais bien, et c'est ce qui me peine beaucoup; mais aussi n'est-ce point votre faute? Eh quoi! voici plus d'un an que dure votre veuvage, et vous n'avez pas encore quitté le deuil?

— Oh! non, murmura la jeune femme, et je ne le quitterai jamais.

— Jamais ! en voici bien d'une autre ! Ah ! madame, pardon, si je me mêle de ce qui ne me regarde pas : vous aviez toujours été si bonne pour moi, que je ne peux pas vous cacher ce que je pense.

— Eh bien ! voyons, Sophie, que penses-tu ?

— Je pense, madame, que c'est faire beaucoup trop d'honneur à la mémoire de M. le comte, après tout le mal qu'il vous a fait, que de continuer à porter ainsi son deuil, et je sais bien que moi, à votre place...

— A ma place, Sophie, tu ferais de même que moi. Ce n'est pas le deuil de M. de Ferriol que je porte, c'est le deuil d'un autre, entends tu bien, d'un autre que je pleurerai toute ma vie. Car, enfin, Sophie, si je suis libre, moi qui n'étais qu'une esclave, si je suis riche, moi qui n'avais pas même le droit de posséder quoi que ce pût, n'est-il pas quelqu'un au monde à qui je suis redevable de tous ces bienfaits, et puis-je oublier que celui-là mène une existence de privations, de fatigues et de devoirs austères, pendant que moi, loin de lui, je vis au sein de l'opulence ? Oh ! non, Sophie, ma vie est manquée maintenant, et mon âme est vide et désolée ; car elle a perdu la moitié d'elle-même.

— Il est vrai, madame ; mais s'il faut en croire Mme la marquise de Parabère, qui vous aime tant et qui ne veut que votre bien, à coup sûr il ne tiendrait qu'à vous et à M. le chevalier qu'il en fût autrement. Mme la marquise dit qu'il ne manque pas à la cour ni à la ville de personnes engagées dans les ordres qui vivent absolument de la même manière que tout le monde, et l'une de ses femmes m'a dit qu'elle l'avait entendu répéter bien souvent que M. le chevalier et vous étiez de grands enfans et qu'à votre place elle savait bien ce qu'elle ferait.

— Ah ! Sophie, ma chère Sophie, si tu as véritablement de l'affection pour moi, que ce soit la dernière fois que de telles paroles trouvent un écho dans ta bouche ! Je te les pardonne, parce que tu en ignores toute la portée et parce que nous vivons à une époque funeste où toutes les croyances comme toutes les religions s'effacent ; mais sache le bien : il est encore quelques personnes pour lesquelles la vertu n'est pas un vain nom. M. le chevalier d'Aydie est de ce nombre et je cesserais d'être digne de son amour si je pensais autrement que lui.

— Dieu m'est témoin, madame, que je n'ai pas d'autre opinion sur deux personnes que je chéris et que j'honore de toute mon âme.

— Il y a des instans, vois-tu, où je me prends à méditer sur un projet que j'eusse déjà réalisé, si je ne craignais de l'affliger, en même temps que de le mécontenter, lui, qui m'a donné toute sa fortune.

— Quel est donc ce projet, madame ?

— Sophie, c'est de me retirer dans un couvent, pour y pleurer à mon aise celui que je ne dois plus revoir. Il te souvient sans doute d'Héloïse et d'Abeilard, ces deux amans qui reposent réunis dans un même tombeau, après avoir été séparés durant leur vie. Eh bien ! il me semble que si j'entrais au couvent, Dieu me ferait bientôt la grâce de me rappeler à lui et qu'alors celui que j'aime me survivrait bien peu. Tu comprends qu'ainsi nous pourrions être réunis comme Héloïse et Abeilard.

Pendant qu'Aïssé s'exprimait ainsi, sa fidèle camériste s'était agenouillée devant elle et avait saisi une de ses mains qu'elle baisait en pleurant.

— Oh ! madame, ma chère maîtresse, s'écria cette fille, je vous en supplie, ne parlez pas ainsi, car si vous saviez le mal que vous me faites, vous qui êtes si bonne, je suis sûre que vous ne voudriez pas m'affliger davantage. Songez donc que je ne pourrais vous suivre au couvent, moi, et qu'à mon tour il me faudrait mourir de douleur de vous avoir perdue, après vous avoir retrouvée presque miraculeusement.

— Pardon ma bonne Sophie, je vais tâcher de ne plus penser à lui pour ne pas t'attrister davantage de mes sombres pensées. Aussi bien, je te suis fort reconnaissante de partager ma solitude ; car je sais bien qu'il n'est pas jusqu'à mes gens qui ne s'ennuient mortellement de la vie que l'on mène ici, et que tu cherches à les dissuader de me quitter.

— Moi, madame ! ah ! croyez que je n'ai nul besoin de les retenir ; car tous ici vous chérissent trop pour avoir même la pensée d'aller chercher une autre maîtresse. Je vois bien de qui vous voulez parler, c'est de La Roche, un mauvais sujet, dont vous êtes enfin débarrassée, grâce au ciel, un de ces valets qui cherchent toujours à imiter les vices de leurs maîtres... oh ! rien que les vices, et qui s'ennuyait ici, parce qu'il ne pouvait passer tout son temps dans les tripots.

— Tu ne l'as jamais aimé, Sophie.

— Avais-je donc si grand tort, madame ? Un vaurien pareil qui s'est toujours attaché à vous faire du mal ! un effronté mendiant qui vous soutirait continuellement de l'argent sous toutes sortes de prétextes... autant de mensonges ! Ah ! quel bonheur qu'il vous ait demandé son congé ! Je gage que sans cela vous n'auriez jamais eu la force de le faire chasser d'ici comme il le méritait, et qu'il serait encore aujourd'hui à votre service.

— Allons, Sophie, un peu d'indulgence pour lui ! C'était un vieux serviteur de la maison de Ferriol. Son maître, qui me l'a légué, lui était fort attaché, et je ne puis penser sans chagrin, qu'il mourra peut-être sur quelque grabat d'hôpital.

— Il n'aura que ce qu'il mérite, madame.

— Sait-on du moins ce qu'il est devenu ?

— Il paraît qu'il s'est en allé dans le midi de la France, où M. le comte de Ferriol a encore

quelques parens qu'il compte exploiter. On l'a rencontré sur le port de Marseille, où il jouait aux dés avec les mariniers.

— Et paraissait-il à son aise ?

— A son aise ! un panier percé tel que lui ! Oh ! madame, je gage qu'il avait déjà dépensé l'argent que vous avez eu la bonté de lui faire donner lorsqu'il est parti.

— Eh bien ! Sophie, il faudra lui en envoyer d'autre. Tant qu'il vivra, je ne veux pas qu'il connaisse la misère.

— A la bonne heure ! mais vous êtes trop généreuse, madame, c'est moi qui vous le dis.

En ce moment, on frappa discrètement à la porte, et Sophie, étant sortie quelques instans pour en connaître la cause, rentra bientôt tenant à la main un plateau de laque de Chine sur lequel étaient déposés plusieurs papiers, des billets, des gazettes. Aïssé tressaillit et étendit vivement la main vers le plateau, interrogeant d'un regard avide la suscription de chaque missive ; puis elle les rejeta loin d'elle d'un air découragé sans songer même à les ouvrir.

— Eh quoi ! madame, s'écria Sophie, ne voulez-vous point prendre lecture de ces messages ?

— Que m'importe ? répondit la jeune veuve, puisqu'il n'y en a pas encore cette fois un seul de lui.

— En effet, voici déjà longtemps que M. le chevalier n'a écrit, lui qui est d'ordinaire si exact dans sa correspondance avec vous ; c'est étrange. Après cela, il est peut-être en expédition. Vous verrez qu'on l'aura envoyé en croisière contre les Barbaresques, et, dans ce cas, vous le savez, madame, les lettres n'arrivent pas aisément.

— Il faut le croire, Sophie ; mais ce silence prolongé m'inquiète. Mon Dieu ! pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

— Maintenant, que faut-il faire des autres messages ?

— Ce que tu voudras ; pour ma part, je n'ai pas le cœur à les lire.

— Ils sont pourtant écrits pour cela, et leur lecture vous distrairait, j'en suis persuadée.

— Lis-les donc toi-même, si cela te fait plaisir.

— Oh ! bien volontiers. Un billet parfumé ! Je gage que c'est de M. le duc de Richelieu... Je le reconnais rien qu'à l'odeur.

— M. de Richelieu ! il ose encore !...

— Oh ! ne savez-vous pas, madame, que c'est le seigneur le plus audacieux et le plus entreprenant de toute la cour, et qu'il enrage de ne pas vous compter encore sur son catalogue ?

— Allume une bougie, Sophie, je t'en prie, et brûle ce billet ; je ne saurais en entendre la lecture.

— Ah ! madame, le duc serait bien fier s'il savait que vous faites brûler ses billets sans les lire ; il croirait que vous avez peur.

— Plût à Dieu ! murmura la Circassienne avec un sourire plein de mélancolie.

— Passons à un autre billet, dit Sophie après avoir, non sans soupirer, fait un holocauste du message parfumé de M. le duc de Richelieu. Ah ! voici des armoiries de ma connaissance ; ce doit être de M. le marquis de Saint-Cerest, celui qui vous a fait offrir son cœur et sa main par M. le curé de Saint-Paul. Pauvre marquis ! il vous l'offre encore par écrit pour la seconde fois.

— Pour la seconde fois, je refuse.

— C'est décourageant. Heureusement j'ai gardé pour la bonne bouche une lettre de Mme de Parabère. Ecoutez, madame :

« Que devenez-vous, chère belle ? Vous m'aviez promis de venir passer une journée avec moi, et vous n'avez pas tenu votre promesse. C'est fort mal, et je me propose d'aller vous gronder bien fort demain matin, (la lettre est d'hier.) Son Altesse m'a fait cadeau d'un nouvel attelage, que je compte essayer avec vous sur le Cours-la-Reine. En attendant, comme je ne veux pas être la seule en ce jour à recevoir un cadeau, je vous prie d'accepter la petite boîte ci-jointe, et de l'ouvrir bien vite, afin que la qualité du contenu vous fasse oublier la mesquinerie du contenant. »

A la lettre était jointe, en effet, soigneusement enveloppée, une petite boîte en jaspe de sanguine, montée en or et d'un travail exquis. Dans cette boîte se trouvait un papier plié, sur lequel étaient écrits les vers suivans :

Aïssé de l'Asie épuisa la beauté ;
Tous les attraits ont été son partage,
Elle a de la France emprunté
Les charmes de l'esprit, de l'air et du langage.
Pour le cœur, je n'y comprends rien :
Dans quel lieu s'est-elle adressée ?
Il n'en est plus comme le sien
Depuis l'âge d'or ou l'Astrée.

— Oh ! les jolis vers ! s'écria Sophie en battant des mains. Faut-il les brûler ?

— Mauvaise ! garde-t-en bien.

— Si vous m'en croyez, madame, vous en enverrez une copie à M. le chevalier d'Aydie pour qu'il en fasse des remerciemens à l'auteur.

— Mais ces vers ne sont point signés.

— Oh ! Mme de Parabère vous dira bien de qui ils sont. Çà que voulez-vous faire maintenant, en attendant sa venue ? Vous plaît-il que je vous lise la gazette ?

— Fais comme tu voudras.

— Ah ! ce n'est pas une lecture fort amusante, j'en conviens ; mais cela vaut encore mieux que tous les livres de sacristie dont feu Mme la marquise avait jugé convenable de faire l'acquisition, et qui composent toute la bibliothèque.

Après ce préambule, Sophie se mit en devoir d'accomplir la tâche qu'elle s'était imposée, tâche beaucoup moins pénible pour une femme, il y a quelques cent vingt-cinq ans, qu'elle ne le

serait aujourd'hui. Car si le roman n'avait point encore fait irruption, sous la régence, dans les gazettes, du moins la politique y était parfaitement inconnue, et le journal, fidèle à son titre, ne contenait absolument que le récit des faits plus ou moins dignes d'intérêt qui s'étaient passés à la cour et à la ville, ou dont le retentissement dans les provinces semblait de nature à se prolonger jusque dans la capitale. On était bien loin alors de cette grande communion sous les deux espèces du premier-Paris et du feuilleton, à laquelle tant de fidèles sont venus, depuis lors, prendre part. Sophie commença par lire les détails fort circonstanciés d'une fête superbe qui avait été donnée au palais de Versailles ; aussi la caméristo ne put-elle s'empêcher de s'écrier :

— Oh ! mon Dieu ! que ce doit être beau ! Et quand je songe que vous étiez engagée à cette fête, madame, et que vous n'avez pas voulu vous y rendre !

— Le temps des fêtes est passé pour moi, murmura la Circassienne en hochant tristement la tête.

— Alors, reprit la caméristo, voici le détail d'une cérémonie qui vous aurait sans doute mieux convenu, une prise de voile au monastère de Chelles, dont une fille de monseigneur le régent est abbesse.

— A la bonne heure ! lis-moi cela.

— Bien volontiers... Mais, que vois-je ? Une lettre particulière datée de l'île de Malte.

A ce mot seul, la jeune comtesse tressaillit, et se dressant convulsivement sur son siège :

— Une lettre de Malte ! s'écria t-elle : en es-tu bien sûre ? Est-il question de *lui* dans cette lettre ?

— Mais, madame... la prise de voile...

— Que m'importe ? Lis-moi bien vite ce qui se passe à Malte. Oh ! mon Dieu ! le cœur me bat avec une violence telle, que mes yeux se troublent et que je ne puis pas lire moi même cette gazette.

Sophie lut à haute voix l'article ci-après :

« La méditerrannée vient d'être le théâtre d'une action navale des plus sanglantes et dont le souvenir ajoutera un nouveau lustre au nom français. Une tartane de notre nation, qui croisait depuis plusieurs jours dans les parages de l'île de Mahon, a été rencontrée, le 20 du mois dernier, par un bâtiment de haut bord armé en guerre sur lequel on avait hissé le pavillon napolitain. La tartane était aux ordres de M. le comte de Dienne, commandeur de l'ordre de Malte pour la langue d'Auvergne. En reconnaissant le pavillon d'une nation amie, M. le comte de Dienne, sans défiance aucune, ordonne la manœuvre d'approche, et déjà les deux navires n'étaient plus distans l'un de l'autre que de deux encâblures, lorsque soudain une bordée de vingt pièces d'artillerie éclate avec fracas à bord du bâtiment napolitain, et en même semps la tartane est criblée de boulets. Trahison ! s'écrie M. le comte de Dienne, en voyant surgir à travers un nuage épais de fumée les turbans et les enseignes des Turcs de la régence d'Alger. Aussitôt, chacun de courir aux armes ; mais déjà le prétendu bâtiment napolitain avait eu le temps de virer de bord, et une nouvelle et effroyable bordée venait fondre sur le pont de la tartane dont le grand mât fut brisé et écrasa dans sa chute le malheureux commandant du navire et deux matelots. Des acclamations sauvages accueillirent ce résultat du côté des pirates, et une consternation profonde s'empara de tout l'équipage de la tartane. Pour comble de désespoir, au milieu des cris d'angoisse des blessés et des mourans, on vint annoncer que la carcasse du bâtiment, trouée par les boulets, faisait eau de plusieurs côtés à la fois et que la tartane ne pouvait tarder à sombrer. Ainsi, d'un côté la mort, de l'autre l'esclavage. Dans cette terrible conjoncture, plusieurs voix s'élèvent pour demander qu'on amène à l'instant le pavillon, seul moyen d'échapper aux flots qui déjà envahissent en mugissant la proie que les boulets algériens leur ont faite. Mais un officier s'élance, brandissant dans ses mains une hache et deux pistolets. — Mes amis, s'écris-t-il, qu'allez-vous faire ? vous êtes chrétiens, vous êtes Français, plutôt mourir que de vous rendre à des infidèles ! Au nom du Dieu vivant et du roi de France, suivez-moi et mourons tous martyrs ! Electrisé par ces paroles, l'équipage s'arme à la hâte. L'abordage est commandé. L'officier s'élance le premier sur le bâtiment ennemi en faisant feu de ses deux pistolets. On court, on se précipite sur ses pas. Alors, une mêlée affreuse s'engage. Le sang ruisselle de toutes parts. Un moment surpris d'une détermination désespérée et d'une attaque aussi impétueuse qu'imprévue, les pirates algériens, malgré la supériorité de leur nombre, semblent sur le point de fléchir, mais bientôt ils reprennent l'offensive avec rage. Tout à coup un bruit lugubre et solennel vient couvrir toutes les clameurs, toutes les imprécations, tous les gémissemens, c'est celui de la tartane, qui, envahie par les eaux, s'engloutit dans les profondeurs de la Méditerranée. A ce bruit, nos frères s'émeuvent, et un effort suprême vient leur assurer la victoire. Le pavillon royal de France avec les insignes révérés de l'ordre de Malte est arboré au grand mât, et ce qui reste de pirates sur le pont est mis aux fers à fond de cale. Malheureusement, ce triomphe mémorable nous a coûté bien des victimes, parmi lesquelles la plus digne de regrets à tous les titres sera, sans nul doute, l'officier à qui nous sommes redevables d'une prise aussi glorieuse et aussi inespérée. Cet officier, qu'on a ramassé sur le pont, criblé de blessures auxquelles il ne saurait survivre longtemps, est un jeune chevalier de l'ordre de Malte, hé-

ritier d'un nom illustre qui doit s'éteindre avec lui. C'est... »

Une pâleur mortelle couvrit soudain le visage de la lectrice qui s'arrêta comme suffoquée; mais déjà Aïssé lui avait arraché la gazette des mains; un cri sourd s'était échappé de sa poitrine; puis, levant les yeux au ciel avec une expression d'angoisse vraiment déchirante, elle se laissa tomber à genoux en sanglotant.

En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit et Mme Parabère parut, plus leste, plus fraiche et plus radieuse que jamais.

— Eh bien! ma chère belle, s'écria-t-elle étourdiment, qu'avez-vous donc? Est-ce que vous accomplissez quelque pénitence de votre confesseur? Vous la finirez plus tard; le temps est trop beau aujourd'hui pour ne pas en profiter; c'est la plus charmante matinée de printemps que nous ayons encore eue cette année. Apprêtez-vous, et venez vite! Vous verrez mon nouvel attelage; il est délicieux.

Pour toute réponse, la Circassienne tendit à sa folle et insoucieuse amie la fatale gazette. Mme de Parabère y jeta les yeux avec surprise; puis, saisissant les deux mains d'Aïssé, qu'elle pressa tendrement dans les siennes:

— Ah! dit elle, je comprends tout maintenant, et je vous demande pardon de mon innocente gaîté. Aussi, j'étais bien loin de prévoir... Vous l'aimez donc toujours autant?

— Oh! plus que jamais.

— Pauvre enfant! Et moi qui venais justement aujourd'hui lui proposer un mariage! Je tombe joliment!

Il y eut un silence et la Parabère reprit:

— Allons, ma chère et belle Aïssé, il faut vous faire une raison. Certainement, ce sera une chose bien cruelle que de voir M. le chevalier d'Aydie succomber à ses blessures; mais du moins vous redeviendrez ainsi entièrement libre et vous avez beau dire, ce nest pas à votre âge et avec votre figure qu'on peut rester veuve. J'ai mis dans ma tête que je vous remarierais et je vous remarierai.

— Jamais.

— Oh! si le petit Arouet de Voltaire vous entendait, c'est pour le coup qu'il dirait de vous que pour une Circassienne, vous êtes plus naïve qu'une Champenoise. Enfant, ne dites donc ni jamais, ni toujours.

XIII.

LE CHAPEAU DE CARDINAL.

M. Dubois, archevêque de Cambrai, était assis devant une table, occupé à écrire une lettre qui paraissait le passionner fort vivement. Un amant bien épris n'eût pas, à coup sûr, déployé plus d'éloquence épistolaire pour solliciter un premier rendez-vous qu'on se serait obstiné jusqu'alors à lui refuser. Voici, au surplus, un fragment de cette lettre qui est authentique et que l'impartiale histoire nous a conservée. Elle est adressée à l'évêque de Sisteron, le révérend père Lafitau, de la société de Jésus, jeune aventurier gascon, non moins remarquable par les charmes de sa figure que par la subtilité de son esprit, et qu'à ces causes le premier ministre avait jugé convenable d'envoyer à Rome auprès du souverain pontife Clément XI, pour négocier, de concert avec les cardinaux de la Trémouille et de Rohan, la fameuse affaire du chapeau.

« Je ne vous répète rien de ce que je me ferai une gloire et un plaisir de faire, non seulement à l'égard de Sa Sainteté, mais même de M. le cardinal Albani (son neveu): soins, offices, gratifications, estampes, livres, bijoux, présens, toutes sortes de galanteries, chaque jour verra quelque chose de nouveau et d'imprévu pour plaire et pour surprendre: c'est le fond de mon naturel; c'est ainsi que je me suis conduit toute ma vie; les plus grandes puissances de l'Europe l'éprouvent. Si Sa Sainteté le veut, il n'y aura aucun jour de sa vie qu'elle ne reçoive de moi quelque consolation et quelqu'amusement qui lui fera attendre chaque poste avec impatience; ses désirs n'iront pas si loin que mon industrie. Je sais qu'il est indécent à un certain âge de voler le papillon, et je renoncerais plutôt à une grâce qu'il faudrait attendre longtemps. Les courriers qui vont de Paris à Rome ne s'en vont pas les mains vides, comme ceux qui viennent de Rome à Paris. Je compte que j'ai planté la foi et fait preuve de mes sentimens pour le saint-siège. Son altesse royale monseigneur le régent demande cette grâce comme la seule dont elle veut que sa régence soit illustrée à perpétuité. »

Dubois en était là de ce factum, lorsque la porte s'ouvrit, et le régent parut. Son Altesse royale paraissait fatiguée et d'assez mauvaise humeur.

— Que fais-tu là? dit le prince.

— Monseigneur, je prépare quelques lettres pour Rome. Votre Altesse sait que M. l'abbé de Tencin part ce soir-même pour la capitale du monde chrétien. Il y a urgence. Le saint père est fort vieux, fort malade, et d'un moment à l'autre la tiare peut devenir vacante: il importe de ne point laisser ouvrir le conclave, sans que nous ayons là bas des agens sûrs, éprouvés et en état de bien servir les intérêts du royaume.

— Dis plutôt les tiens propres. Ce qui t'inquiète avant tout, ce n'est ni la santé du saint père, ni le résultat des délibérations du conclave. Tu rêves toujours à ta ridicule affaire du chapeau que tu n'auras jamais, c'est moi qui te le dis.

— Pourquoi donc, monseigneur!

— Pourquoi, pourquoi... tu sais tout aussi bien que moi combien tu en es peu digne.

— Ma foi, monseigneur, je crois que le chapeau de cardinal ne sera pas plus mal placé sur ma tête que sur celle de M. le cardinal Albani, qui dépense les trésors de son oncle au profit de la signora Marinaccia, de la signora Silvia et de je ne sais combien d'autres courtisanes.

— Oh ! nous sommes parfaitement d'accord : sous ce rapport, tu peux aller de pair avec le cardinal Albani.

— Et M. de Rohan, était-il bien plus digne que moi de la pourpre romaine ?

— M. de Rohan est le plus beau des princes de l'église de France, et tu en es le plus laid : de plus, c'est un Rohan, et je pense pas...

— Eh ! mon Dieu, monseigneur, je sais bien que je suis de la plus insigne roture ; mais en m'élevant au poste où elle m'a placé, Votre Altesse m'a fait l'égal des plus grands seigneurs du royaume. Il vous appartient de compléter votre tâche, monseigneur, en forçant notre saint père dans ses derniers retranchemens. J'ai pensé qu'à cet effet vous ne refuseriez pas de charger M. l'abbé de Tencin d'un message particulier pour Sa Sainteté.

— Tu as mal pensé.

— Eh quoi, monseigneur, vous me refusez ?

— Certainement. J'ai déjà écrit je ne sais combien de messages de ma propre main au pape et à tous les souverains de la chrétienté pour cette sotte affaire, et je ne recommencerai pas. C'est un vrai scandale qui coûte déjà au trésor du royaume près de huit millions, j'en ai fait le relevé, sans compter les concessions honteuses qu'il a fallu faire à l'Angleterre, à l'Espagne, que sais-je ?

— Ah ! monseigneur, un dernier effort, je vous en prie, afin de ne pas rendre tant de sacrifices inutiles ; une lettre, si courte qu'elle soit !

— Non, te dis-je, je suis bien résolu ; M. de Tencin partira pour Rome sans un mot de moi, et il fera bien d'y rester.

— Pourquoi, monseigneur ?

— Pourquoi .. pourquoi... parce que c'est un prêtre simoniaque qu'un arrêt du parlement vient de flétrir (1) ; parce que sa sœur n'est qu'une intrigante qui, n'ayant rien pu obtenir de moi pendant qu'elle était ma maîtresse, s'est rejetée de dépit sur toi, dont elle se moque, quand elle n'a rien de mieux à faire, parce que vous êtes tous les trois des sangsues de l'état, qui ne respirera que quand vous serez tous les trois à tous les diables.

Après cette belle péroraison, le régent s'élança hors du cabinet, dont il ferma la porte avec violence.

Dubois demeura quelques instans atterré, se demandant, non sans quelque inquiétude, si ce crédit illimité, dont il avait joui jusqu'alors, touchait déjà à son terme, et si, à l'exemple d'Alberoni, il lui faudrait descendre sitôt du faîte de toutes ses grandeurs, sans pouvoir, comme le ministre espagnol, s'envelopper, dans sa chute, sous les plis de la pourpre romaine. Comme il était plongé à cet égard, dans d'amères réflexions, un huissier entra et annonça Mme de Parabère. Le ministre tressaillit à la nouvelle de cette visite inattendue, comme si la favorite, dont l'inimitié lui était bien connue, eût été chargée de lui prononcer son arrêt. Aussi bien, contre son habitude, Mme Parabère avait masqué sous un air presque solennel l'ironique gaîté qui rayonnait toujours sur son visage.

— Monsieur Dubois, dit-elle après les premières politesses échangées, ma visite doit vous surprendre beaucoup ; mais j'ai appris que M. l'abbé de Tencin partait ce soir pour Rome, et j'ai pensé que vous ne refuseriez pas, à ma requête, de le charger d'une négociation particulière auprès de notre saint-père le pape.

— Qu'est-ce à dire, grommela Dubois entre ses dents, de quoi s'agit-il, madame ?

— Il s'agit d'un cas de religion.

— Un cas de religion ! ah ça ! est-ce que par hasard elle voudrait se moquer de moi ? C'est mal prendre son temps.

— Oui, monsieur Dubois, votre appui m'est nécessaire auprès du souverain pontife ; mais, d'abord, veuillez répondre à ma question : quand on est entré dans les ordres sacrés, peut-on en sortir ?

— Vous voyez bien que non, puisque j'y suis encore.

— Vous ! c'est possible, parce que vous n'êtes plus jeune et que vous êtes ambitieux ; mais si vous aviez vingt-cinq à trente ans, vous ne parleriez peut-être pas ainsi.

— Ah ! dans ce cas, je ne dis pas... Et pourtant, il est bon d'occuper les premiers rangs de la hiérarchie ecclésiastique. Ah çà ! où veut-elle en venir ?

— Oui, quand on est évêque ou archevêque...

— Cardinal, surtout.

— C'est ce que j'allais dire ; mais enfin, si vous étiez amoureux d'une belle jeune femme qui ne pourrait vous appartenir qu'en légitime mariage ?

— Je comprends : vous avez jeté les yeux sur quelque charmant abbé et vous voulez...

— Eh ! monsieur Dubois, il ne s'agit pas de moi, il s'agit d'une autre.

— Diable ! cela se complique.

— Tenez, pour éviter des discours superflus c'est le chevalier d'Aydie qui a eu la sottise de

(1) Le parlement venait alors de rendre son arrêt dans le procès célèbre de l'abbé de Tencin avec l'abbé de Cavalessière, procès qui avait partagé toute la cour en deux camps.

se faire chevalier de Malte, pendant que la jeune comtesse de Ferriol sèche d'amour pour lui.

— Que voulez vous que j'y fasse?

— La belle question! Vous êtes archevêque, premier ministre, que sais-je? Le pape vous veut beaucoup de bien, à ce qu'on dit.

— Il ne le prouve guère.

— Il faut que M. l'achevêque de Tencin, à qui vous donnerez des instructions en conséquence, obtienne un bref de sa sainteté pour délivrer le chevalier de ses vœux.

— Mais on le disait mort, ou peu s'en faut, à la suite d'un combat naval, ce pauvre chevalier!

— C'était une erreur; les amoureux ne meurent jamais, quand ils sont éloignés de leur belle.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre. M. d'Aydie survivra à ses blessures, les médecins l'ont dit.

— Alors, je ne m'y fierais pas.

— Deux mots de plus seulement: Voulez-vous faire ce que je vous demande? A cette condition, je cesse d'être votre ennemie; bien plus, je deviens votre auxiliaire.

— En vérité?

— Vous faut il un serment?

— Une jolie femme! Gardez-vous-en bien, je ne vous croirais plus.

— Ainsi donc vous consentez?

—Ecoutez: dans ce bas monde, on ne fait rien pour rien. Je suis prêt à écrire moi-même au pape pour M. le chevalier, d'Aydie le jour où vous aurez obtenu de monseigneur le régent qu'il écrive à Sa Sainteté pour me faire cardinal. Cela vous convient-il?

— Je ne demande pas mieux; seulement, je dois vous prévenir que j'ai dit vingt fois à Son Altesse qu'elle aurait le plus grand tort de vous faire obtenir le chapeau.

— Raison de plus pour que Son Altesse vous écoute, lorsque direz tout le contraire.

— Allons, je veux bien essayer; mais j'ai grand'peur de ne pas réussir.

— C'est que vous n'avez pas consulté votre miroir.

— Flatteur!... Monsieur Dubois, est-ce que vous voudriez, par aventure, m'offrir la survivance de Mme de Tencin?

— J'en aurais grande envie, si je n'étais, hélas! trop sûr d'être refusé.

En parlant ainsi, le ministre s'empara d'une main charmante, sur laquelle il déposa un baiser plein de galanterie.

— Que faites-vous donc là? s'écria en riant la favorite.

— Vous le voyez, madame, je vous donne les arrhes de notre marché.

— Et moi, reprit la Parabère, je cours de ce pas chez Monseigneur le régent, pour n'être pas forcée de vous les rendre.

Moins d'un quart d'heure après, Philippe d'Orléans se trouvait en présence de sa belle maîtresse.

— Vous arrivez à propos, ma charmante, dit le prince, je vais chasser à Fontainebleau, n'y voulez-vous point venir avec moi?

— Eh qu'y ferais-je, bon Dieu? pour voir courre la bête?...

— Qu'importe, si la belle est avec moi?

— Nenni, Monseigneur, je ne suis plus une enfant pour jouer avec vous aux contes des Fées.

— J'ai pourtant compté sur vous, à cet effet.

— Eh bien! vous avez compté sans votre hôte, voilà tout.

— Mauvaise! oh! je vois ce que c'est: vous craignez de vous rencontrer avec Dubois. Rassurez vous, il n'en sera pas.

— Pourquoi donc, monseigneur? M. Dubois a de l'esprit; sa conversation est fort agréable.

— Allons, vous voulez railler. Oh! mon Dieu, ne vous gênez pas, je suis prêt, ce soir, à faire chorus avec vous.

— Vraiment?

— Ce Dubois me fatigue plus que vous ne pouvez penser. Je sais, à n'en pas douter, que tout le monde est contre lui, les grands comme les petits, la cour comme la ville et les provinces. Il déshonore par ses déportemens l'église dont il est prince, et je sens que si vous m'en pressiez un peu bien fort, je finirais par me débarrasser, en ce qui me concerne, d'un tel ministre.

— En voici bien d'une autre! Il n'importe. Les momens sont précieux. Ecoutez, monseigneur, j'avais des préventions injustes contre M. Dubois, et je crois que les vôtres ne le sont pas moins. Il n'est jamais trop tard pour reconnaître ses torts, et je reconnais franchement les miens. Bien plus, je prétends le lui prouver à lui-même, et je viens vous en demander les moyens.

— Ah çà! c'est une gageure, n'est-ce pas? Parce que je suis prêt à vous le sacrifier, vous le trouvez maintenant à votre gré! Oh! les femmes! les femmes! Allez vous, par aventure, me proposer de payer les dettes de Mme de Tencin, pour vous réconcilier avec Dubois?

— Non, monseigneur; ce que j'ai à vous proposer ne vous coûtera pas une obole.

— A la bonne heure! mais je doute fort que ce soit alors un bon moyen de vous réconcilier avec Dubois. Le vilain masque tient fort à l'argent, je vous en avertis.

— Qui vous dit, monseigneur, que l'honneur lui soit indifférent?

— Oh! l'honneur sans argent n'est qu'une maladie. C'est le seul vers de Racine qu'il ait retenu.

— Pourtant, je sais un honneur que M. Du-

bois met au-dessus de tous les trésors du monde, en ce moment.

— Oui, oui, le drôle veut être cardinal. Par la mordieu! il ne le sera jamais, je l'ai juré.

— Eh bien! monseigneur, moi j'ai juré qu'il le serait. Lequel de nous deux manquera à sa parole?

— Ce ne sera pas moi, à coup sûr.

— Ni moi.

— Il faut pourtant qu'il y en ait un des deux.

— En votre qualité de femme, de jolie femme surtout, ce ne peut être que vous.

— Vous vous trompez, monseigneur; en votre qualité de régent du beau royaume de France, cela vous convient beaucoup mieux.

— Qu'est-ce à dire, madame?

— Oui, parce que vous êtes sûr de faire un heureux, tandis qu'une jolie femme en manquant à sa parole est toujours sûre de faire un malheureux.

— Eh bien! je ne veux pas faire cet heureux-là.

— Oh! monseigneur, je vous en supplie, rétractez cette parole, et donnez-moi ce plaisir-là. Songez donc comme il sera drôle en costume de cardinal. Voyez-vous, je donnerais dix ans de ma vieillesse pour voir M. Dubois avec le chapeau rouge. Je gage qu'il y aura de quoi mourir de rire. Ce sera le singe cardinal.

— En effet, je pense qu'il serait épouvantablement laid.

— Ah! monseigneur, j'en ris par avance. Il me semble que je le vois déjà... Ha! ha! hi! hi! je n'en puis plus.

— C'est qu'il est capable ensuite de vouloir être pape. Ah! la bonne plaisanterie!

— Pourquoi pas? Ce serait ravissant. Songez-y donc; un pape que vous tutoieriez! un pape qui ne pourrait rien vous refuser! Comme nous ferions tous ample provision d'indulgences! Oh! si je savais que M. Dubois fût jamais pape!

— Vous jetteriez votre bonnet par dessus les maisons, n'est-ce pas?

— Ma foi, j'en ai peur.

— Ma charmante, je m'y oppose.

— Eh bien! faisons-le seulement cardinal.

— C'est cela. Il faudra qu'il reste cardinal. Tant pis pour lui.

— Cardinal à perpétuité!

— Il l'a bien mérité, par la sambleu!

— Voyons, votre lettre au saint père, qui n'attend plus que cela, dit-on, pour le nommer. J'ai envie de l'écrire; vous la signerez. Oh! j'aurai écrit au pape une fois dans ma vie.

— Quelle folie!

— Quelle bonne idée! Allons, monseigneur, me voici la plume à la main, l'encre et le papier sont là; vous plait-il de dicter à votre secrétaire des commandemens?

— Ah friponne! vous oubliez qu'un des premiers devoirs du secrétaire des commandemens est d'accompagner son maître en tous lieux, et que voici l'heure où mes équipages vont être prêts, et où je vais partir pour Fontainebleau.

— N'est-ce que cela? J'irai même à la chasse, s'il le faut.

— Vous êtes adorable.

— Dictez-vous, maintenant?

— Certainement: « Très saint père... »

— M'y voici. « Très saint père... » Après?

— « J'ai à mon service depuis longues années... » Vous y êtes n'est ce pas?

— Oui, monseigneur.

— « Un coquin d'abbé, dont les scandaleux déportemens vous sont connus, car ils le sont de toute l'Europe. Le drôle s'est mis en tête d'obtenir le chapeau. Il mériterait bien plutôt d'aller ramer sur les galères de Votre Sainteté, à défaut de celles du roi, mon neveu. Dans cette situation, je viens très humblement supplier Votre Sainteté de vouloir bien examiner, dans sa haute sagesse, si le susdit coquin ne mériterait pas, par aventure, malgré son caractère ecclésiastique, d'être pendu haut et court à quelque gibet, disposé que je suis, pour ma part, à faire exécuter immédiatement la sentence. » Avez-vous écrit?

— C'est fait.

— A merveille! Maintenant, le protocole ordinaire: « Daignez agréer avec bonté, très saint père, etc. » Etes-vous satisfaite, ma toute belle?

— Complètement. Signez, monseigneur.

— Allons, je ne demande pas mieux; mais il faut au moins que je relise. Voyons cela.

— A quoi bon?

— C'est que je me méfie un peu de vous. Hum! hum! Mais, ma toute belle, que vois-je! ce n'est pas du tout cela que je vous ai dicté.

— Si fait, monseigneur, c'est ce que j'ai entendu, et vous avez sans doute déjà oublié...

— A d'autres! je n'ai jamais pu dicter une lettre ainsi conçue:

« J'ai à mon service, depuis longues années, un respectable archevêque, dont les mérites vous sont connus, comme ils le sont de toute l'Europe. Ce digne prélat désire ardemment, vous le savez, obtenir son admission dans le Sacré Collège, où il apporterait de grandes lumières, comme il en apporte déjà dans les conseils du roi, mon neveu. Dans cette situation, je viens très humblement supplier Votre Sainteté de vouloir bien examiner si le moment ne serait pas venu de déférer à un vœu dont je me rends de nouveau l'organe auprès d'elle, avec confiance entière en ses bontés. »

— Ah çà! mon beau secrétaire, cette lettre est une plaisanterie.

— Non pas, monseigneur, c'est une traduction.

— Traduction, soit, mais traduction libre...

— Un peu, j'en conviens.

— Oh! fort libre, et je ne veux pas...

La porte s'ouvrit en ce moment, et un officier parut.

— Monseigneur, dit-il, les équipages de Votre Altesse Royale sont prêts pour le départ, et monseigneur l'archevêque de Cambrai est là avec M. l'abbé de Tencin, qui demande si le bon plaisir de Votre Altesse Royale est de le recevoir, avant qu'il se mette en route pour Rome.

Le régent ne répondit pas, mais se penchant à l'oreille de Mme de Parabère:

— Eh bien! ma charmante, murmura-t-il à voix basse, m'accompagnez-vous à Fontainebleau?

— Oui, fut-il répondu de même, si vous signez cette lettre.

— Allons! reprit le prince, fasciné par l'œillade provocatrice dont cette réponse fut suivie, je vois bien qu'il faut toujours finir par faire ce que vous voulez; mais c'est la dernière fois, je vous en avertis.

— Certainement, monseigneur, et c'est moi maintenant qui ferai tout ce que vous voudrez.

— J'y compte parbleu bien.

Puis se retournant vers l'officier:

— Monsieur, ajouta le prince, vous pouvez faire entrer M. de Cambrai et M. l'abbé de Tencin.

En même temps il apposait sa signature à la lettre, objet de tant de contestations et la remettait entre les mains de la favorite, non sans soupirer de sa faiblesse. Témoin de ce soupir, la Parabère reprit:

— Consolez vous, monseigneur! ne savez-vous pas que ce que femme veut Dieu le veut?

— Dieu! vous voulez dire le diable.

Dubois entra alors avec l'abbé de Tencin, et après avoir lancé un regard sournois sur le régent et sa piquante maîtresse, il dit avec son arrogance habituelle:

— M. l'abbé de Tencin est tout prêt à partir pour Rome et vient prendre congé de monseigneur. Son Altesse Royale n'a-t-elle point quelque dépêche particulière à lui remettre?

— Oui, reprit vivement Mme de Parabère; tenez, monsieur Dubois, lisez et cachetez.

— Ah! madame! s'écria l'ambitieux archevêque en baisant la main de la favorite, que ne vous dois-je pas?

Puis, tirant un papier plié de sa poche, il ajouta à mi-voix pendant que le régent entretenait l'abbé de Tencin dans l'embrâsure d'une croisée:

— Veuillez lire à votre tour. Est-ce bien cela?

— C'est à merveille. Vous aviez donc prévu que je réussirais?

— Quand on a un pareil avocat, risque-t-on jamais de perdre une cause?

— Allons! allons! monsieur Dubois, je vous crois; mais vous vous réserviez, en cas d'échec, de ne pas payer ses honoraires.

— Oh! quelle idée!...

— Il n'importe. Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'y convie.

— Ah! madame! entre nous maintenant, si vous daignez y consentir, ce sera à la vie, à la mort.

— Si vous m'en croyez, monsieur Dubois, nous nous bornerons à la vie. J'aime mieux cela.

— Ne devons-nous pas nous rencontrer en paradis?

— J'ai trop peur de vous retrouver en enfer.

— Bonsoir, messieurs, dit à haute voix le régent, visiblement distrait. Il se fait tard et je pars pour Fontainebleau. Monsieur de Tencin, vous ne manquerez pas de baiser pour moi et pour M. Dubois la pantoufle de Clément XI.

— Oh! se dit en elle-même la favorite, qu'on a de peine à faire triompher la vertu!... même avec l'aide du vice!

XIV.

MARSEILLE.

C'était un dimanche matin. Il y avait foule dans la boutique de maître Jasmin, l'un des premiers perruquiers-barbiers de la grande cité de Marseille. Les uns étaient assis, les autres debout, et chacun attendait son tour, pendant que l'infatigable Jasmin brandissant avec ses deux mains un large rasoir et une savonnette écumante, dépêchait avec une dextérité toute méridionale les nombreux patiens qui venaient, à tour de rôle, lui sacrifier ce qu'une semaine avait ramassé de barbe à leur menton. Renouvelant dans son genre les exploits de Jules César, Jasmin, tout en rasant ce qu'on nommait encore à cette époque ses pratiques, trouvait moyen de soutenir une conversation des plus suivies sur des sujets fort divers avec une demi-douzaine d'interlocuteurs, sans compter sa chaste épouse et sa glorieuse progéniture, qui, du fond de l'arrière-boutique, mêlaient incessamment leurs voix aigres et criardes à la basse continue des dialogues masculins.

— Patience, monsieur le maître calfat, disait Jasmin à un gros homme en costume de marin, votre tour va venir. C'est l'affaire d'une demi-minute au plus, je vous le jure. — Eh! Jean, tu dis donc que la petite commence à mordre à l'hameçon; je t'en fais compliment, mon cher: voilà une jolie conquête, au moins — Holà! compère Rioussel, que dit-on de neuf à la

Cannebière ? Comment va la petite famille ? Bravement, j'espère.—Vous tairez-vous, là-bas, au fond ? On ne s'entend plus. Donne leur donc à manger, la mère ! —Eh ! s'il vous plaît, monsieur, penchez votre tête à droite ; j'ai failli vous enlever le menton. Heureusement que je suis habile, n'est-ce pas, camarades ? — De l'eau tiède pour monsieur ! A un autre maintenant !

C'est ainsi que, joignant à la dextérité peu commune du geste toute la faconde qui distingue généralement les gens de son pays, et particulièrement de son état, maître Jasmin parvenait à tenir en haleine une assemblée composée d'élémens assez hétérogènes, lorsque la porte de la boutique s'ouvrit brusquement, et une nouvelle pratique entra dans le sanctuaire. C'était un homme de 50 à 55 ans au moins, de moyenne taille, au teint hâve, aux traits flétris, dont les yeux brillaient sous de larges sourcils grisonnans. Cet homme, bien que vêtu assez mesquinement, d'une façon de souquenille qui sentait fort la livrée, s'avança avec audace jusqu'auprès de maître Jasmin, qu'il interpella brutalement :

— Ah çà, dit-il, monsieur du Rasoir, est-ce que mon tour n'est pas encore venu ?

— Certainement, reprit sans se déconcerter le barbier, votre tour est venu de me payer toutes les barbes que vous me devez depuis six mois. Je vous raserai ensuite.

Toute l'assistance se mit à rire de cette répartie, à l'exception, bien entendu, de celui auquel elle s'adressait, et qui reprit d'un ton farouche :

— Vous savez bien, méchant barbier de province, qu'il ne tiendrait qu'à vous d'être payé, si vous vouliez, comme je vous l'ai proposé, jouer avec moi à n'importe quel jeu le montant de ma dette.

— Est-ce qu'un homme occupé comme moi a le temps de jouer ? répondit Jasmin avec un accent plein de fierté ; c'est bon pour vous, fainéant.

On ne sait trop où la querelle entre le barbier et sa pratique se serait arrêtée, si, dans ce moment, le patient, grand gaillard, sec, jaune et maigre dont maître Jasmin tenait délicatement les deux ailes du nez serrées entre son pouce et son index, ne s'était arraché par un violent soubresaut à l'étreinte dont il était l'objet et regardant fixement, entre les deux yeux, le provocateur de la querelle, ne s'était écrié avec un accent italien croisé d'espagnol des plus caractérisés :

— Eh ! par sainte Cunégonde, ma parente, je ne me trompe pas, c'est *monsu* de La Roche, le valet de chambre de *monsu* le comte de Ferriol ! Comment va-t-il ce cher comte ?

— Il va bien, répondit d'un ton bourru celui qui venait d'être ainsi interpellé par l'une de nos anciennes connaissances, et qui n'était en effet autre que La Roche ; il va bien, car il est mort.

— Aïe ! *povero* ! aïe ! combien je suis désolé d'apprendre une si triste nouvelle ! mon plus parfait ami !

Et cette exclamation fut accompagnée d'une grimace que le signor Marino Marini essaya, mais en vain, d'empreindre de tristesse, puis il ajouta :

— Et la belle petite Circassienne, qu'est-elle devenue, la *poverina* ?

— Elle est devenue madame la comtesse de Ferriol ?

— Oh ! quelle aventure ! Contez-moi bien vite cela, *monsu* de La Roche.

Ici, les assistans, qui commençaient déjà à murmurer sourdement d'une interruption dont ils devaient être les victimes, perdirent décidément patience et chacun réclamant son tour avec force jurons, il fallut que le signor Marini, dont la barbe était à moitié faite, prît le parti de se retirer avec La Roche, qui avait dû conserver toute la sienne, en attendant un moment plus opportun. Tous deux descendirent du côté du port. Chemin faisant, Marini apprit à l'ancien valet de chambre du comte qu'il était arrivé à Marseille depuis quelques jours seulement, à bord d'un bâtiment marchand qui venait d'Italie et qui avait été forcé par les vents contraires de relâcher sur les côtes de France. Le comte du Saint-Empire romain était, on s'en souvient sans doute, tout populaire. On ne s'étonnera donc pas de le voir entrer sous une tonnelle, au plus prochain cabaret, et là s'attabler, avec mons La Roche, devant un flacon de muscatelle. Sans suivre dans tous ses méandres la conversation qui s'engagea entre eux, nous nous contenterons d'en mettre du moins la fin sous les yeux de nos lecteurs.

— Ah ! çà, *mio caro*, je vois que tu n'as pas l'habitude de souper, ni même de dîner tous les jours à Marseille. Ceci doit te gêner quelquefois ?

— Ah ! bah ! on se fait à tout et pourvu que je trouve quelque matelot fraîchement débarqué avec qui je puisse jouer aux dés et manier les cartes, c'est tout ce qu'il me faut.

— A la bonne heure ; mais si tu n'en trouvais pas, *Poverino*, et que ton hôtelier vînt à te refuser tout crédit, et t'envoyer coucher à la belle étoile, que ferais-tu, *monsu* de La Roche ?

— Oh ! par ma foi ! monsieur Marini, mon parti serait bientôt pris, je ferais comme M. le comte de Ferriol.

— Un suicide ! Par sainte Cunégonde, ma parente, sais-tu que ce serait un gros péché, et que je m'y oppose de toutes mes forces.

— Il y a pourtant cent contre un à parier que je finirai ainsi, monsieur Marini.

— Ecoute, reprit l'Italien après un silence pendant lequel il attacha sur La Roche son regard scrutateur, il y aurait un moyen de sortir

de la position misérable dans laquelle tu vis ici, et si j'étais sûr de ta discrétion...

— S'agirait-il encore de quelque conspiration contre le régent ?

— Chut !.. Cette fois, ce n'est plus en France que je veux exercer mes talens; les Français n'entendent absolument rien aux conspirations. Il s'agit d'un projet plus hardi. dont la réalisation ne saurait manquer de nous assurer à tous deux une bonne place dans le paradis.

— N'y aurait-il pas moyen d'en avoir une autre ailleurs. en attendant ?

— Vous êtes un impie, comme défunt votre maître, *mio caro*. Apprenez qu'il s'agit de renverser en Angleterre le pouvoir de l'usurpateur George 1er, qui est de plus un hérésiarque, et de rétablir sur le trône Jacques Stuart, qui est un bon catholique. Le bâtiment qui m'a conduit à Marseille est chargé d'armes et de munitions que je dois introduire en Ecosse, où les Stuart comptent de nombreux partisans. Afin d'éviter tout soupçon, nous prendrons le chemin des écoliers, nous nous rendrons d'abord à Gibraltar ; là, nous passons le détroit, et une fois entrés dans l'Océan, nous serons bien vite en Ecosse. Si tu veux m'accompagner, je te promets quelque bonne place d'intendant des biens du premier lord hanovrien dont nous pourrons nous débarrasser. Cela te convient-il, hein ?

— Ma foi, monsieur Marini, dans la position où je me trouve, je n'ai pas trop le choix, et je suis prêt à vous suivre.

—A merveille ! Ecoute, *mio caro*, le bâtiment sur lequel je suis embarqué n'attend qu'un bon vent pour remettre à la voile ; fais donc immédiatement tes préparatifs, et viens me trouver ce soir, ici pres, à l'hôtellerie du Grand Saint Martin, où je suis descendu, afin de partir avec moi au premier signal.

— C'est entendu. A ce soir, monsieur Marini.

— A l'hôtellerie du Grand Saint-Martin.

— J'y serai.

Là-dessus, les deux interlocuteurs se séparèrent, non sans avoir vidé la dernière goutte de muscatelle à la restauration des Stuart et au renversement de la maison de Hanovre.

Voici ce qui se passa, le soir de ce même jour, à l'hôtellerie du Grand Saint-Martin, à Marseille.

Comme La Roche entrait dans l'auberge, portant sous son bras une petite cassette renfermant les derniers débris de sa garderobe (il convient d'ajouter que la cassette était fort légère), il avisa, dans un coin de la cuisine, deux laquais jouant ensemble aux cartes : à cette vue, il tressaillit, et, obéissant à une sorte de fascination, il s'approcha des deux joueurs. Aussi bien, on venait de lui apprendre que le signor Marini n'était pas encore rentré. L'un des deux laquais avait été assez maltraité par le sort, et refusait même de continuer la partie. L'occasion était trop belle pour que La Roche la laissât échapper, et il proposa de se substituer au perdant, proposition qui fut acceptée avec empressement.

Soit que la chance eût tourné avec un nouveau joueur, soit que La Roche possédât des moyens particuliers de corriger la fortune. il ne tarda pas à regagner tout ce que son prédécesseur avait perdu, et même davantage. Tout à coup, au moment où la partie était le plus animée, on entendit retentir les paroles suivantes :

— M. le chevalier d'Aydie demande son valet.

Aussitôt l'adversaire de La Roche se leva, en annonçant qu'il reviendrait achever la partie dès que son maître n'aurait plus besoin de ses services.

A ce nom du chevalier d'Aydie, La Roche avait manifesté une vive surprise. Le chevalier à Marseille ! Qu'y venait-il faire, lui qui, disait-on, avait quitté la France pour jamais ? En interrogeant les gens de l'auberge, La Roche apprit bientôt que le chevalier d'Aydie avait quitté Malte, qu'il était encore fort souffrant des suites de blessures qu'il avait reçues dans une action navale, et que les médecins lui avaient conseillé de rester à Marseille quelques jours pour prendre un repos qui lui était fort nécessaire, avant de se rendre à Paris où il était attendu. Il y avait dans ces diverses nouvelles une énigme dont La Roche se promit bien d'avoir la clé.

En effet, le valet du chevalier étant redescendu dans la cuisine, La Roche se mit en devoir de l'interroger, à quoi l'autre répondit avec beaucoup de bonhomie :

— Eh ! bon Dieu ! camarade, il n'y a pas le moindre mystère dans tout cela. M. le chevalier a obtenu, grâce à l'intercession de M. le cardinal Dubois, un bref du pape qui le délie des vœux qu'il avait prononcés, comme chevalier de l'ordre de Malte, et il s'en va à Paris pour épouser une belle femme dont on dit qu'il est amoureux depuis bien longtemps.

— Une jeune femme ! O ciel ? serait-ce ?....

— On la nomme la comtesse de Ferriol.

— Il va l'épouser ! murmura La Roche dont un souvenir traversa soudain l'esprit, vous en êtes bien sûr ?

— Très sûr. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pourquoi... pourquoi... Oh ! pour rien.

— A la bonne heure ! Allons, continuons notre partie.

— Non, restons-en là. Je me souviens que j'ai oublié une commission qu'on m'avait donnée, et qui est fort pressée.

En même temps, tirant de sa poche la clé de sa cassette, il l'ouvrit avec un empressement presque fiévreux, et se mit à fouiller dans tous

les recoins du coffre; mais ses recherches furent infructueuses.

— Que cherchez-vous donc? dit un des valets de l'auberge.

— C'est une lettre.

— Une lettre? Tenez, ce ne serait point ce petit billet cacheté de noir que je vois là à vos pieds?

— En effet, ce doit être cela. Je l'aurai laissé tomber par mégarde.

En même temps, La Roche décacheta le billet que M. de Ferriol lui avait remis le jour même de sa mort, avec ordre de l'ouvrir dans un seul cas, celui où Aïssé viendrait à se remarier. D'abord, il affecta de parcourir négligemment ce billet; mais tout à coup, et malgré ses efforts pour paraître calme, ses yeux étincelèrent, il pâlit, et une sueur froide couvrit son front. Dans ce moment Marini rentra.

— Ah! c'est toi, *mio caro*, s'écria-t-il en apercevant Laroche; tu es exact, c'est très bien. Viens çà, j'ai deux mots à te dire.

Puis se penchant à son oreille:

— Le vent a changé, ajouta-t-il à voix basse et nous partirons demain à la pointe du jour.

— Excusez-moi de ne pas vous accompagner, reprit tranquillement La Roche; j'ai réfléchi mûrement à la proposition que vous m'avez faite, et je ne puis l'accepter.

— Mais que vas-tu faire ici, *povero?* Tu mourras de faim.

— Aussi, ne resté-je pas à Marseille, monsieur Marini: je retourne à Paris.

— Par sainte Cunégonde, ma parente, voilà une détermination qui m'étonne; *ma, caro*, qui paiera les frais de ton voyage?

— Qui? Mme la comtesse de Ferriol.

XV.

LE TESTAMENT DE M. DE FERRIOL.

Revenons maintenant à Paris, à l'hôtel de Ferriol, rue Culture-Sainte-Catherine. Quelle différence avec la physionomie que présentait depuis tant d'années, ce séjour où l'appareil funèbre d'un deuil était venu assombrir encore un intérieur que les pratiques d'une existence ascétique et bigote avaient déjà rendu si morne et si triste, au temps de la marquise douairière de Ferriol! Au lieu de laquais vêtus de noir, au visage sombre et renfrogné, on ne rencontrait que d'éclatantes livrées et des figures épanouies. Au silence solennel des cours, silence que troublait seul, par intervalle, le glas monotone de la cloche du couvent voisin, avaient succédé les chants et les ris des palefreniers et des valets de pied, les piaffemens joyeux des chevaux, le bruit des roues des carrosses, broyant l'herbe qui commençait à disjoindre les pavés. Il n'était pas jusqu'au vieil hôtel lui-même, avec ses hautes fenêtres à petits carreaux de vitres, ses murs noircis par la poussière des années, et sa toiture d'ardoise en forme de catafalque, qui, sous les rayons d'un beau soleil d'automne, ne semblât parfois revêtir une robe de fête. Puis c'étaient des bijoutiers, des modistes, des couturières qui venaient, à l'envi, offrir leurs services et leurs marchandises, sans compter des myriades de visiteurs, empruntés à tous les rangs de la société, depuis le duc et pair en carrosse à franges, en habit de velours galonné d'or fin, jusqu'au notaire et au procureur à pied et en modeste frac de gros drap noir; car, dans ce temps-là, les notaires et les procureurs ne songeaient pas encore à éclabousser les ducs et pairs.

Tout ce mouvement inaccoutumé, tout ce tumulte dans la rue Culture-Sainte-Catherine annoncent suffisamment qu'un grand évènement se prépare au Marais, et cet évènement n'est autre, comme on le prévoit déjà, que le mariage de la jeune et belle veuve du comte de Ferriol avec son cher et fidèle chevalier d'Aydie.

Que si l'on désire à cet égard quelques détails, il faut pénétrer dans cette chambre où nous avons déjà introduit précédemment nos lecteurs et que décorent les portraits de six beautés célèbres, charmant conciliabule de dieux lares, dont nos ancêtres aimaient à s'entourer, comme si, semblables à ces fées dont parlent les contes du temps passé, ces belles jeunes femmes eussent pu octroyer en don à toute personne qui les contemplait avec ferveur leurs grâces les plus séduisantes, leurs attraits les plus merveilleux, leurs plus doux sourires.

C'est le soir, Sophie est auprès de sa maîtresse, à laquelle on vient d'apporter sa robe de noces. La camériste est rayonnante; car la robe sied à merveille à Aïssé, une robe de moire d'un gris tendre, garnie de perles fines. C'est le chevalier d'Aydie qui l'a voulu ainsi.

— Ah! madame, s'écrie Sophie, monsieur le chevalier a eu bien raison de commander lui-même cette toilette. Vous êtes vraiment ravissante ce soir, et je gage qu'il sera bien heureux de voir qu'il a parfaitement réussi.

— Ma bonne Sophie, c'est ton attachement pour moi qui fait que tu exagères ainsi ce que tu veux bien appeler ma beauté; au surplus, celui pour qui seul je veux être belle ne peut plus tarder maintenant à me voir; voici déjà quatre jours qu'il est en route, et si aucun obstacle ne l'a retardé, d'après sa lettre il sera ici demain matin.

— Demain matin! quel bonheur!

— Oui, c'est un bonheur bien inespéré, tellement inespéré qu'il me semble que c'est un rêve.

— Et moi, je vous assure, madame, que c'est une bonne réalité, que j'ai entendu de mes propres oreilles les bans publiés à la paroisse, avec l'extrait du bref du pape qui déclare M. le che-

valier bien et dûment délié de ses vœux, et que bien des belles dames et demoiselles de la cour ne demanderaient pas mieux que d'être à votre place.

— Je le crois, Sophie, je le crois.

— A la bonne heure ! Au milieu de tout cela, je n'ai qu'un regret, c'est que vous ayez consenti à recevoir ici ce vilain La Roche. Qu'y vient-il faire ? je vous le demande ; ne pouvait-il rester à Marseille ?

— Il y était, à ce qu'il paraît, si malheureux, qu'il est bien excusable d'avoir cherché à reprendre son ancienne condition. Il a reconnu ses torts et m'a demandé à rentrer à mon service. Pouvais-je le refuser ?

— Ce sera comme il vous plaira, madame ; mais j'ai toujours mauvaise idée de cet homme-là. D'abord il est jaune et maigre et il faut toujours se méfier de cette nature de gens-là.

— Oh ! tu lui en veux toujours et ce n'est pas bien ; car il est impossible d'être plus attentif et plus empressé qu'il ne l'est actuellement pour moi, on dirait qu'il a à cœur de me faire oublier tous les griefs que j'ai pu avoir contre lui.

— C'est possible ; mais quant à moi, je ne lui donnerai jamais l'absolution, il peut en être bien sûr et je pense qu'on ne saurait attendre de lui que trahison et fourberie.

— Encore !... Ah ! Sophie, ton intention est-elle donc de me fâcher ?

— Ah ! madame, ma bonne maîtresse, pardon ! pardon !

A cet instant, la grande porte de l'hôtel roula sur ses gonds et le pavé de la cour retentit sous les pieds des chevaux et sous les roues d'un carrosse.

— Qui peut venir à cette heure ? dit Aïssé.

La camériste sortit : mais quelques secondes à peine s'étaient écoulées qu'une jeune femme vêtue, comme toujours, à la dernière mode entrait étourdiment dans la chambre et se jetait au cou de la Circassienne.

— Excusez-moi, chère belle, s'écria la nouvelle venue, excusez-moi d'avoir violé la consigne. Voici trois grands jours que je ne vous ai vue, et j'ai mille choses à vous dire.

— Ah ! reprit Aïssé de sa voix la plus douce, la porte peut-elle être défendue pour celle à qui je dois tout mon bonheur, pour madame de Parabère ?

— Ne parlez pas de moi ; c'est le cardinal Dubois qui a tout fait, puisque cardinal il y a.

— Oui, à votre sollicitation.

— Eh bien ! après tout, nous n'avons fait l'un et l'autre que notre devoir ; car nous avions beaucoup à réparer envers vous, moi surtout.

— Vous !

— Oui, avant de vous connaître, de pouvoir apprécier tant de grâces et de vertus, n'ai-je pas été votre ennemie ; oui, ma toute belle, votre ennemie acharnée ? Bien plus, je puis vous faire cette confidence à présent : n'ai-je pas eu longtemps en vous et à double titre une rivale ? Car, il faut le confesser, le chevalier ne m'était pas indifférent, il n'eût tenu qu'à lui... mais, baste ! vous l'aviez trop bien ensorcelé, enchanteresse ; j'en ai été pour mes frais de coquetterie. Ne croyez pas que cela me fût arrivé jusqu'alors, au moins.

— Ah ! madame !

— Ah ça, c'est donc demain qu'il arrive décidément, ce cher chevalier ?

— Du moins, il l'annonce ainsi.

— Et il n'aura garde de manquer à sa parole, je vous le garantis sur vos beaux yeux.

— Il souffrait encore des blessures qu'il a reçues dans son dernier combat, c'est ce qui l'a retenu deux jours à Marseille. Maintenant, il est entièrement rétabli.

— Oh ! il n'y a pas de meilleur médecin que l'amour .. quand il est heureux, bien entendu. Au surplus, si les blessures du corps sont guéries, je vois que vous vous préparez à attaquer le cœur de nouveau, et à achever de lui tourner la tête, à ce pauvre chevalier.

— Comment cela ?

— Pressée que j'étais de m'excuser envers vous d'une visite intempestive, je n'avais pas fait attention à votre toilette, que je trouve divine, et que rehaussent tous les attraits dont vous êtes si richement pourvue. Voyons donc, levez vous, cher soleil, que je vous salue dans tout votre éclat ! Ces perles surtout vous vont à ravir.

— C'est M. le chevalier d'Aydie qui a commandé pour moi cette toilette que je viens d'essayer, et qui doit me servir le jour de mes noces.

— Le chevalier ! dites donc le comte.

— Comment ?

— A propos, et moi qui oubliais de vous annoncer cette grande nouvelle ! Apprenez, ma charmante amie, que notre jeune roi a conféré à M. d'Aydie le titre de comte, à l'occasion de son mariage. Ainsi, vous êtes comtesse.

— Que m'importe, pourvu que je sois la femme de M. d'Aydie.

— Ce n'est pas tout. Monseigneur le régent, qui ne veut pas être en reste avec son royal pupille, est disposé, de son côté, à accorder à votre mari le brevet de capitaine de ses gardes. Je suis venue tout exprès pour vous dire tout cela, car je n'ai pas longtemps à vous donner ce soir ; j'ai promis à Son Altesse Royale d'aller la rejoindre à l'Opéra. Eh bien ! que pensez-vous de ces faveurs, ma toute belle ?

— Je pense que M. d'Aydie ne saurait qu'accepter avec reconnaissance les bienfaits de Sa Majesté. Quant à l'offre également toute bienveillante de monseigneur le régent, je sais que les intentions de mon mari sont de se retirer de la cour et d'aller passer dans ses terres une bonne partie de l'année.

— Pour y cacher son bonheur...

— Et le mien.

— Oh ! le vilain jaloux ! j'espère bien que nous le disssunderons d'un pareil dessein, et je vous prie de lui dire de ma part que je m'y oppose de toutes mes forces. C'est mon obligé, il me doit de la reconnaissance, et je ferai valoir mes droits, entendez-vous. Mais il faut que je vous quitte. Adieu, chère belle ; dormez bien cette nuit. A demain ; je veux être des premières à votre grand lever, ma reine.

Ayant ainsi parlé, la Parabère embrassa tendrement sa jeune amie et sortit. Bientôt on entendit le pavé de la cour retentir de nouveau sous les pieds des chevaux et sous les roues du carrosse. La grande porte de l'hôtel roula sur ses gonds, puis le silence se rétablit, ce silence solennel qu'on ne trouve plus guère à Paris que dans la rue Culture-Sainte-Catherine et dans un très petit nombre de rues de Marais, où le grand courant d'une civilisation bruyante, agitée et presque fébrile, n'a pas encore roulé ses ondes torrentueuses.

Demeurée seule, Aïssé fit quelques pas dans la chambre, et s'approchant machinalement d'un clavecin, elle laissa errer ses doigts distraits sur le clavier. Il y a de ces momens dans la vie où l'esprit est tellement absorbé par les pensées qui viennent l'assaillir que toute perception des objets extérieurs finit par s'effacer, et que les mouvemens du corps deviennent en quelque sorte automatiques. Sur le point d'atteindre un but dont elle avait dû désespérer bien longtemps, il n'est pas étonnant que la Circassienne se trouvât alors dans une pareille situation. Des notes confuses, sans suite, de vagues mélodies aussitôt interrompues que commencées se détachaient incessamment sous ses doigts, semblables aux grains d'un chapelet dont le fil aurait été rompu en maint endroit. Tout à coup la jeune femme tressaillit comme si elle venait d'être réveillée en sursaut. Un fragment d'un air de l'opéra d'*Armide* avait frappé son oreille.

Armide! que de souvenirs ce nom seul ne lui rappelait-il pas ? N'était-ce point au milieu des pompes de cet opéra que le chevalier d'Aydie lui était apparu pour la première fois, et qu'il avait suffi pour elle d'un regard jeté sur ce charmant officier, au visage si pâle et si doux, pour décider de sa destinée ? Plus tard, lorsque, de retour de son exil, le comte de Ferriol était rentré à Paris dans son hôtel du Marais, n'était ce point encore une mélodie de ce même opéra d'*Armide*, chantée par Aïssé, qui avait éveillé l'attention du maître sur les talens de son esclave et appelé ses désirs sur sa beauté ? Oh ! comme alors, pour effacer l'odieuse pensée de la flétrissure qu'elle avait subie, la Circassienne se réfugia avec bonheur dans tout ce passé d'amour que quelques notes de musique venaient de ressusciter ! Commes ses doigts agiles évoquèrent sur le clavecin les plus douces cantilènes d'*Armide*, pendant qu'émue, haletante, elle se transportait en imagination, tantôt au Palais-Royal, tantôt dans la forêt de Marly, tantôt enfin sur les grèves de la Bretagne, en compagnie de son cher chevalier d'Aydie !

Mais qu'est-ce donc, à une pareille heure, que ce glas funèbre de la cloche du couvent des Annonciades, qui vient mêler ses sons mélancoliques aux vibrations du clavecin ? Au dehors, le ciel est chargé de nuages, et le vent qui vient agiter en mugissant les branchages dépouillés des arbres du jardin semble une voix qui pleure dans l'espace. Pénétrée d'un effroi instinctif, Aïssé se lève et appelle Sophie, sa fidèle camériste.

— Mon Dieu ! dit-elle, Sophie, que se passe-t-il donc au couvent des Annonciades ? Ce n'est pas l'heure de sonner les cloches.

— Il est vrai, madame ; mais c'est une circonstance particulière. Il y a une de ces pauvres religieuses qui se meurt, et l'on sonne son agonie, pendant que la communauté, rassemblée dans la chapelle, récite les prières des morts. Madame a-t-elle encore besoin de moi ?

— Reste. Je ne connais aucune de ces bonnes religieuses, et pourtant cela m'attriste. Qui sait si ce n'est pas quelque jeune novice, dont le cœur se sera brisé d'amour et de désespoir ?

— Hélas ! madame, cela arrive bien souvent ; mais, après tout, ce peut bien être tout simplement une vieille nonne, qui meurt saintement après avoir fourni une longue carrière.

— Dieu le veuille ! Je te remercie, chère Sophie, de me parler ainsi, car je ne sais pourquoi, depuis quelques instans, j'ai peur sans en savoir le motif, et tout m'apparaît sous les plus sombres couleurs. Ecoute : n'est-ce pas la pluie qui commence à tomber ?

— Oui, madame, et très violente.

— O ciel ! il est en route par un pareil temps ! Pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur !

— Que pouvez-vous craindre pour M. le chevalier, madame ? L'hiver n'est pas venu. Nous sommes en automne, c'est vrai ; mais les routes sont bonnes encore à cette époque, et M. le chevalier est dans une excellente chaise de poste. Vous voyez donc bien qu'il n'y a rien à craindre sous ce rapport.

— Que le bon Dieu t'entende, chère Sophie ! C'est que, vois-tu, malgré tous les motifs que j'ai de me livrer à la joie, j'ai là, dans le fond du cœur, je ne sais quel pressentiment secret qui me remplit d'un trouble involontaire. Il n'est pas jusqu'à cette toilette, qui faisait tout à l'heure l'admiration de Mme de Parabère, cette toilette qu'il s'est plu à choisir lui-même, et à laquelle je n'eusse préféré toute autre parure.

— Pourquoi donc, madame ?

— C'est que... tu vas te moquer de moi... je me souviens d'avoir entendu dire par Mme la douairière de Ferriol que les perles, en songe, cela signifie des larmes.

— En songe peut-être, mais en réalité, ce doit être, j'en suis sûre, tout le contraire ; d'ailleurs, madame, vous n'avez point rêvé de perles, n'est ce pas ?

— Moi ! non ; mais ce que j'ai rêvé est bien terrible... si tu savais... Mon Dieu, encore cette cloche... Ne cessera-t-elle donc pas ?

— Qu'avez-vous rêvé ?

— Toute la nuit dernière, j'ai rêvé de ma mère. Il me semblait que j'étais encore enfant, que je reposais sur ses genoux, qu'elle me comblait de caresses. Puis tout à coup, des hommes armés entraient dans la chambre, ils nous saisissaient toutes les deux : on lui liait les mains à ma pauvre mère, on la couvrait d'un grand voile qui l'envelopait de la tête aux pieds; puis l'on nous conduisait ainsi jusqu'au bord de la mer. Tout se passait exactemente comme cela s'est passé dans cette nuit funeste, dont je t'ai parlé si souvent. Je voyais le linceul funèbre où nous allions être ensevelies toutes vivantes, ma mère et moi, avant d'être précipitées dans la mer. On plaçait dans le fond le poids qui devait nous empêcher de surnager, et moi je sanglottais pendant que ma mère me couvrait de baisers ! C'est alors que j'apercevais M. de Ferriol et que, grâce à sa puissante intervention, j'étais arrachée à cette mort épouvantable. Puis j'entendais ces dernières paroles de ma mère qui retentissent encore à mon oreille : « Qu'elle soit maudite, si jamais une seule de ses pensées était pour un autre que pour son sauveur, si jamais elle oubliait un instant qu'elle lui appartient à toujours et que pour lui, pour lui seul elle doit vivre et mourir. » Ah ! Sophie, Sophie, dis-moi que j'ai pu, sans être criminelle, manquer à un tel engagement; dis-moi que ma mère ne me maudit point du fond de son hideux sépulcre dans les profondeurs de la Méditerranée.

— Madame, ma chère maîtresse, je vous en supplie, chassez de pareilles pensées.

— Je le voudrais, mais je ne le puis. Sophie, j'entends toujours la voix de ma mère... La tempête redouble... Ecoute comme le vent mugit dans la cheminée ! Ne dirait-on pas que c'est l'âme de M. de Ferriol que vient me demander compte de mon manque de foi ? Tiens, à travers les vitres de la croisée, vois-tu ces deux yeux qui flamboient ? Il me semble que c'est lui qui me regarde.

— Oh ! madame, calmez-vous, c'est quelqu'un de vos gens qui va se coucher.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre.

— Allons, je vais en faire autant. Il me semble que le sommeil me fera du bien. Sonne pour qu'on me donne à boire ; j'ai soif, j'ai comme la fièvre.

Sophie agita une sonnette et La Roche parut. Il était plus maigre et plus jaune que jamais, et l'on voyait sur sa livrée des traces de pluie toutes récentes.

— Madame demande à boire, dit la camériste, sans voir qui entrait.

Puis apercevant l'ancien valet de chambre du comte de Ferriol, elle ne put réprimer un frémissement instinctif et elle ajouta vivement :

— Je vais préparer moi-même ce qu'il faut.

— Non, reste auprès de moi, dit Aïssé.

La Roche sortit et revint quelques instans après avec un plateau sur lequel était un verre contenant une boisson rafraîchissante que la jeune femme saisit avec avidité et qu'elle épuisa presque d'un trait.

— Comment se porte madame la comtesse ? balbutia le valet d'un ton mielleux ; madame la comtesse paraît un peu souffrante, ce soir.

— Il est vrai ; mais ce ne sera rien. Je me sens déjà mieux depuis que j'ai bu...

— Allons ! tant mieux ! Faut-il veiller ?

— Oh ! c'est inutile. A propos, je n'entends plus cette cloche qui sonnait tout à l'heure au couvent des Annonciades.

— Madame la comtesse peut dormir tranquille, reprit La Roche, la cloche ne sonnera plus maintenant que pour les funérailles.

Ayant ainsi parlé, La Roche s'inclina et sortit. Sophie le suivit longtemps des yeux avec une expression de méfiance et presque de terreur.

— A quoi songes-tu ? dit Aïssé ; allons, déshabille-moi bien vite, car le sommeil me gagne... C'est étrange, je sens que j'aurai à peine le temps de faire mes prières ce soir.

La jeune femme s'agenouilla devant son prie-Dieu pendant que sa camériste achevait de la débarrasser de ses vêtemens, et elle pria pour le chevalier d'Aydie, pour sa mère et pour M. le comte de Ferriol, pour les vivans et pour les morts; mais sa langue était lourde, embarrassée, et les paroles semblaient s'attacher à ses lèvres. Seulement, un papier étant venu à s'échapper de son sein, elle sortit un moment de l'espèce d'engourdissement où elle était plongée, et le ramassant avec vivacité, elle le serra convulsivement entre ses doigts : c'était la dernière lettre du chevalier d'Aydie.

Il fallut que Sophie appelât une autre fille de chambre pour l'aider à porter dans son lit sa jeune maîtresse qui était profondément endormie. Sophie la contempla quelques instans avec une surprise inquiète ; mais voyant que sa respiration était douce et calme, elle se mit en devoir de fermer les volets qui garnissaient intérieurement les fenêtres et se retira.

Le lendemain matin, le chevalier d'Aydie entrait à l'hôtel de Ferriol, ivre d'amour et d'espérance. Sa belle fiancée n'avait point en-

core appelé et était toujours endormie, suivant toute apparence. En attendant son réveil, d'Aydie, dans sa joie, vida sa bourse entre les mains des laquais, et apercevant Sophie qu'il reconnut sur-le-champ pour lui avoir, au temps passé, apporté le premier billet d'Aïssé, il détacha de sa main une bague ornée d'un brillant et voulut la passer lui-même au doigt de la fidèle camériste. Puis, guidé par elle, il se mit à parcourir les appartemens et le jardin même de l'hôtel, cherchant avec empressement tout ce qui pouvait lui rappeler la présence de sa bien-aimée, prenant plaisir à s'asseoir aux endroits qu'elle affectionnait, baisant avec ferveur un mouchoir qu'elle avait laissé la veille sur une console. Dans son inspection, l'amoureux chevalier n'eut garde d'oublier cette petite porte du jardin qui s'ouvrait sur la rue Payenne, et où il avait fait une si mémorable faction par une froide nuit d'hiver, en attendant celle qui, cette fois, hélas! ne devait point venir.

Cependant, les minutes, les heures même s'écoulaient sans qu'Aïssé donnât le moindre signe d'existence. D'Aydie, qui s'était montré d'abord impatient, devenait inquiet, et il finit, à force d'obsessions, par obtenir de Sophie qu'elle prendrait sur elle, sans être appelée, d'entrer dans la chambre de sa maîtresse. La camériste, que le chevalier n'avait pu s'empêcher d'accompagner en se tenant à distance, pénétra seule et à pas de loup dans la chambre à coucher, dont elle ouvrit les volets intérieurs; puis elle s'approcha du lit, écarta légèrement les rideaux, et tombant soudain à la renverse, poussa un cri affreux.

A ce cri, d'Aydie, plus mort que vif, se précipita lui même dans la chambre où l'attendait un spectacle bien digne de pitié. Aïssé, blanche et froide comme une statue d'albâtre, était étendue sur son lit, les yeux ouverts, mais éteints et sans regard: l'une de ses mains était pendante en dehors du lit; l'autre avait été ramenée avec effort sur sa poitrine, et entre les doigts crispés on pouvait distinguer un papier froissé... C'était encore la dernière lettre du chevalier d'Aydie.

L'amant infortuné qui, après tant de traverses et de douleurs, et au moment même où il s'attendait à en obtenir un si magnifique dédommagement, voyait couronner tous ses maux et toutes ses souffrances par une si épouvantable catastrophe, demeura quelque temps sans voix et sans mouvement, sans respiration même, comme si la vie se fût instantanément retirée de lui; ses yeux ne versèrent point une larme. Seulement, il s'agenouilla et resta en contemplation devant le cadavre de sa bien-aimée, qu'il retrouvait ainsi que M. de Rancé avait retrouvé jadis la belle duchesse de Montbazon, morte dans la fleur de l'âge et de la beauté, morte, lorsqu'enfin elle allait pouvoir être son seul bien, son seul trésor, comme elle était depuis longtemps le seul objet de son idolâtrie. Les prières et les pleurs de Mme de Parabère, qui arriva quelque temps après, purent seules le déterminer à se séparer de ce cher cadavre, lorsque la fidèle et désolée Sophie se trouva en état de faire la dernière toilette de sa maîtresse.

Ainsi la vengeance du comte de Ferriol lui avait survécu; ainsi cette femme qui lui avait appartenu pendant sa vie ne devait plus appartenir à un autre, même après sa mort. Faut-il donc croire que les émotions si diverses et si poignantes par lesquelles avait passé la malheureuse Aïssé avaient tari en elle les sources de la vie? ou bien faut-il voir dans cet arrêt de mort, si soudainement et si inopinément mis à l'exécution, l'accomplissement du testament de l'implacable gentilhomme qui aurait légué à son valet-de-chambre, La Roche, le soin de remplir ses dernières volontés?

C'est à cette dernière conjecture qu'il faut sans doute s'arrêter si l'on se rappelle, d'une part, la substitution fort étrange faite par le comte au profit de ce valet; d'autre part, le billet mystérieux qu'il lui avait remis la nuit même de sa mort, avec ordre de l'ouvrir dans un seul cas; et enfin, ce breuvage apporté si à point la veille au soir et qui avait déterminé chez la jeune femme un sommeil si prompt et des symptômes si inquiétans. Cependant, comme il n'existait aucune preuve du crime, la Roche, qui, sur les indications de Sophie avait été arrêté, dut être relâché après un interrogatoire préalable qui parut détruire toutes les charges accumulées contre lui. Mais s'il ne fut point atteint par la justice des hommes, il n'échappa pas du moins à la justice divine; à quelque temps de là, il mourut sur un grabat d'hôpital, à la suite d'une querelle de cabaret.

La fidèle Sophie, inconsolable de la mort de sa maîtresse, était entrée au couvent des Annonciades le lendemain même des funérailles, et elle n'en sortit plus.

Quant au chevalier d'Aydie, soit que l'apprentissage qu'il avait fait de l'existence monastique, en qualité de chevalier profès de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem l'eût dégoûté par avance de suivre jusqu'au bout l'exemple du célèbre abbé de Rancé, soit plutôt encore qu'il pensât pouvoir se livrer plus aisément au culte des souvenirs et d'un fantôme adoré, s'il était dégagé de toutes les observances qu'impose la règle conventuelle, il passa ses jours dans la retraite, au fond d'une de ses terres, seul avec le portrait de celle qu'il avait perdue. Sans doute il est permis de penser qu'après sa mort le vœu de sa chère et belle maîtresse se trouva rempli, et qu'un même tombeau réunit leurs ossemens.

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

HISTOIRE DES MODES FRANCAISES.

Il n'y a rien de plus sérieux, de plus profondément instructif, que les capricieuses transformations du costume. L'état social tout entier, le degré de civilisation, la distinction des classes, les ressources de l'industrie, du commerce et de la culture, la nature du climat, les vicissitudes des mœurs, du gouvernement, de la fortune publique, se reflètent dans les habits. Si le peuple est pauvre, il ne songe qu'à s'abriter de la pluie ou du froid ; s'il est riche, il ne se contente pas d'avoir des vêtemens, il faut encore qu'il y ajoute des parures, dont les variations sont plus ou moins nombreuses, plus ou moins rapides, suivant son inconstance ou sa légèreté. Une religion austère communique aux ajustemens son chaste rigorisme; le relâchement des liens moraux fait éclore des modes fantasques, et souvent contraires à la décence. Tandis qu'autour d'un monarque absolu se pavanent des courtisans chamarrés d'or, la simplicité et l'uniformité sont l'expression intérieure des formes constitutionnelles. Qu'une nation commande aux autres, elle lui impose ses modes en même temps que ses lois ; qu'elle faiblisse, qu'elle dégénère, elle copie servilement les étrangers. Toutes les péripéties de la vie d'un peuple se traduisent par des changemens de toilette.

Paris a conquis le privilège de dicter des lois somptuaires à la France.

Toutefois, l'influence de Paris n'a pas été inmédiate; elle est le fruit d'un travail séculaire, et si elle atteint vite les classes élevées, elle ne parvient aux rangs inférieurs qu'après une lente progression. Le mouvement des modes est comme celui des vagues ; l'agitation tumultueuse de la surface des eaux se communique insensiblement à la masse liquide, et s'affaiblit à mesure qu'elle descend.

COSTUME DES GAULOIS.

La blouse, ou *saie*, se mettait par dessus la tunique ; elle était de laine, de peaux de mouton, de loup ou de blaireau, cousues avec des crins ou des nerfs d'animaux. Elle avait pour complément la chemise *(camisia* ou *subucula)*, et les *braies*, pantalon attaché à la ceinture et serré sur la cheville avec des cordons. Les bas, encore inconnus, étaient remplacés par des bandelettes qui, se croisant autour de la jambe, retenaient des sandales de bois ou des chaussures de cuir. Les Gaulois avaient les cheveux courts et la barbe longue ; ils aimaient les bijoux et se mettaient volontiers des bagues à tous les doigts. En hiver, ils s'enveloppaient d'un ample manteau à capuchon, désigné sous le nom bizarre de *bardocuculus*. Ils étaient propres et même recherchés dans leur toilette, et l'historien Ammien Marcellin disait, après avoir parcouru les Gaules, en l'an 375 : « Vous ne trouverez dans ces contrées ni hommes ni femmes, fussent-ils des plus pauvres, qui aient vêtemens sales et déchirés. »

Un bas-relief, découvert à Langres, nous fait connaitre le costume d'une femme gauloise de la classe moyenne. Elle est vêtue d'une tunique large et plissée, découpée en dents par le bas, d'un tablier court et de sandales. Ses cheveux sont enveloppés d'un *obbon*, réseau de toile dont parle le titre 76 de la loi salique: « Si, en battant une femme, on l'a decoiffée de manière à faire tomber son *obbon*, on lui paiera une indemnité de quinze sous. » La même loi, au titre 29, *des vols divers*, nous apprend que l'usage des bracelets était répandu.

« Si l'on vole à une femme un bracelet, on sera condamné à une amende de cent vingt deniers, qui font trois sous d'or ou trois fois 99 fr. 53 centimes de nos jours.

COSTUME DES FRANCS.

Le costume des Francs était analogue à celui des Gaulois, et en s'établissant dans les Gaules, ils avaient participé au luxe des Romains qu'ils évinçaient. Caïus Sollius Apollinaris Sidonius, évêque de Clermont, vit à Lyon, en 467, le chef franc Sigismer brillant d'or, d'écarlate et de soie. Ses compagnons avaient des tuniques de plusieurs couleurs, à manches courtes, des manteaux de fourrures et des jambières ou bottines de peau non corroyée. Les Francs n'était pas toujours aussi richement costumés. Pour combattre ils se dépouillaient jusqu'aux hanches, ayant la partie inférieure du corps couverte de *braies* en toile ou de cuissards en cuir, qu'on nommait *coriacea femoralia*. A leur ceinture étincelait un poignard appelé en langue tudesque *skramasax* (couteau de sûreté). Ils dédaignaient de se servir de casques, et n'avaient pour défense que la *parme*, bouclier ovale, en bois blanc, assez grand pour servir de barque au besoin. Leurs armes, sans lesquelles ils marchaient rarement, étaient la *framée* ou javelot; la *francisque*, hache à deux tranchans; la *spathe*, épée suspendue au côté droit par un large ceinturon, et l'*angon*, pique au bois cerclé de lames de fer, à la pointe garnie de barbes recourbées. Les dames franques portaient de longues tuniques, serrées sur les hanches par une ceinture dont les bouts pendaient jusqu'à terre ; un long manteau leur couvrait le dos ; leur poitrine était garnie d'une espèce de corsage appelé *garde-corps*, (*garda-corsium*). Elles séparaient leurs cheveux en deux tresses qu'el-

les entouraient d'un ruban, ou qu'elles nouaient comme une corde de distance en distance.

La longueur des cheveux, chez les Francs, indiquait le rang qu'on occupait dans la hiérarchie sociale. La famille royale avait seule le privilège de les laisser croître : aussi Grégoire de Tours désigne-t-il nos premiers souverains sous le nom de *rois chevelus*. Philippe Monskes, évêque de Tournai, auteur d'une chronique en vers, a dit de Clodion :

Apiélé fut de ses voisins
Partout roi Clodes os lons crins.
Pour çou que trecier se faisait,
Et longe barbe adiès avait

« Jamais, dit Agathias, auteur d'une *Histoire de Justinien*, on ne coupe la chevelure des fils des rois francs. Elle tombe gracieusement sur leurs épaules ; elle se partage sur le front, et se range à droite et à gauche en deux touffes égales. Elle est pour eux l'objet d'un soin particulier ; ils versent même dessus des essences et des odeurs. »

Quand Childebert Ier et Clotaire songèrent à s'emparer des états de leur frère défunt, Clodomir, roi d'Orléans, ils agitèrent ensemble cette question : « Mettrons-nous nos neveux à mort, ou bien, en leur coupant leurs cheveux, les relèguerons-nous au rang des sujets ? » Le Romain Arcadius se présente de leur part à Clotilde, veuve de Clovis, et lui montre une épée nue et des ciseaux en lui disant : « Très-glorieuse reine, nos seigneurs tes fils te font demander conseil sur ce qu'on doit faire de tes petits-fils ? Veux-tu qu'ils vivent sans chevelure ou qu'ils périssent ? » La reine répond avec indignation : « J'aime mieux les voir morts que tondus. » Paroles qui ont semblé si naturelles dans la bouche d'une femme de ce temps, qu'elles n'ont pas nui à la haute réputation de sainte Clotilde.

Les *leudes*, *antrustions*, *grafen* ou comtes, *herizogen* ou ducs, *centeniers*, *tungens* ou *dizainiers*, enfin tous ceux qui composaient l'ordre nobiliaire des Francs, avaient les cheveux courts par derrière et longs par devant ; ils les ramenaient sur le front en guise de panache, et les entretenaient soit avec des parfums, soit simplement avec du beurre rance. Ils se frisaient et ne conservaient que deux moustaches qu'ils peignaient avec le plus grand soin ; mais à la fin de la première race, ils se laissèrent pousser les cheveux et la barbe. Le peuple conserva la tête et le menton ras.

MODES SOUS LES CARLOVINGIENS.

Sous les Carlovingiens, la fantaisie s'exerce sur la forme des habillemens. On porte les manteaux longs devant et derrière, courts sur les côtés ; on borde les tuniques ou *rochets* de soie, de martre zibeline, de loir, de peau de chat, de menu-vair, fourrure précieuse marquetée de blanc et de gris (1). On pousse la recherche jusqu'à orner les *saies* de plumes de paon et de faisan. Charlemagne dédaignait ces superfluités ; il défendit de payer une *saie* plus de dix sous et un *rochet* fourré plus de trente sous. Il proscrivit les petits manteaux appelés *putaciola*, dont les Frisons faisaient commerce. « L'empereur, dit Eginhard, son gendre et son biographe, était mis à la mode nationale. Il passait d'abord une chemise et des caleçons de lin ; puis une tunique qu'il entourait d'une ceinture de soie, et des jambières. En hiver, il plaçait sur sa poitrine une peau de loutre. Il ne quittait jamais son glaive, dont la poignée était d'or ou d'argent. Il avait une antipathie profonde pour les costumes étrangers, même les plus riches. Deux fois seulement, à la demande du pape Adrien et de son successeur Léon III, il endossa la tunique longue, la chlamyde et les souliers romains. Aux grandes fêtes, il portait un habit tissu d'or, des chaussons décorés de pierreries, une agrafe d'or à sa saie, un diadème étincelant d'or et de pierres précieuses. Les autres jours, son costume différait peu de celui des gens du peuple. »

Deux mosaïques faites par ordre du pape Léon III, dans la salle à manger du palais de Latran, nous montrent Charlemagne en grande toilette : une couronne impériale, fermée, lui cache entièrement les cheveux. Il est sans barbe, et n'a que deux moustaches effilées. Sa tunique lui vient à mi-jambe ; une *chlamyde*, manteau court à la romaine, est assujétie avec une boucle sur son épaule droite, couvrant le bras gauche et laissant libres les mouvemens du bras droit. Les bandelettes qui attachent ses souliers lui montent jusqu'aux genoux. En écrivant cette description, nous avons sous les yeux une reproduction fidèle des mosaïques de Saint-Jean de Latran ; jugez donc par là, lecteurs, de l'authenticité des portraits qui représentent Charlemagne avec une épaisse chevelure, une barbe formidable et une robe qui lui couvre presque entièrement les pieds.

Le costume, au temps de Charlemagne, était presque identique pour les deux sexes. Les femmes mettaient par dessus leur tunique des *saies* à larges manches ; elles avaient supprimé les nattes et cachaient leurs cheveux sous un voile appelé grève (*gravia*), qui descendait jusqu'aux talons. Elles avaient pour chaussure des socques (*socci*), de laine ou de bois, ou des bottines (*caligæ*) dont le cuir était parfois doré.

Les hommes reprirent la barbe sous les derniers Carlovingiens. En 923, à la bataille de Soissons, le duc Robert, avant de combattre son compétiteur, Charles-le-Simple, mit hors de son armure sa barbe longue et blanche, afin

(1) Ce que nous appelons : ventre de petit-gris.

d'être reconnu dans la mêlée. Hugues, comte de Châlons, vaincu par Richard, duc de Normandie, est condamné à demander pardon à genoux, la selle sur le dos. « Il avait une si grande barbe, dit le chroniqueur Orderic Vital, qu'en cette attitude on l'aurait pris pour une chèvre. »

Un concile provoqué en 1096 par Guillaume, archevêque de Rouen, décréta : « Que ceux qui conserveraient une longue chevelure seraient exclus de l'Eglise pendant leur vie et qu'on ne prierait point pour le salut de leur âme. » Pierre Lombard, évêque de Paris, réussit, après d'énergiques remontrances, à obtenir du roi Louis VII qu'il se coupât les cheveux. Le roi Jean reprit la barbe et les cheveux longs; mais son fils Charles V se rasa, et la barbe ne reparut en France qu'au seizième siècle.

En dépit des ordonnances de Charlemagne, le goût des ajustemens s'est propagé. Lorsque les premiers croisés parurent devant Alexis Commène, empereur d'Orient, il fut émerveillé de leur magnificence, de la richesse de leurs franges d'or, de leurs fourrures d'hermine, de vair et de petit-gris. L'Occident étonna l'Orient, dont le faste était cependant proverbial. Geoffroi, prieur du Vigeois en Limousin, chroniqueur du douzième siècle, se plaint amèrement des progrès du luxe. « Les barons du temps passé, malgré leur généreuse munificence, s'habillaient d'étoffes grossières; l'évêque Eustorge, le vicomte de Limoges, le vicomte de Comborn se couvrnient de peaux de mouton et de renard que les petites gens rougiraient de porter aujourd'hui. Quelques seigneurs découpent leurs chlamydes ou *cappes* en petits ronds et en languettes, de sorte qu'avec ces *cappes* trouées à jour auxquelles on donne le nom d'*oiot*, ils ressemblent à des diables. On a imaginé récemment un vêtement ample, sans manches, que les Français ont appelé *garnache*. Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, ont eu successivement des *mitres*, qu'ils appelaient bonnets, des chapeaux de toile ou *coiffes*, puis des chapeaux de poil de chameau. La démarche des femmes, gênée par la longueur de leurs robes, rappelle les ondulations d'un serpent. »

Ces *mitres* ou *coiffes* avaient la forme des paniers que les enfans fabriquent avec des carrés de papier artistement pliés. On les recouvrait d'un capuchon à queue pendante, qu'on nommait *chaperon*, et *aumusse* quand il était fourré. Des perfectionnemens inédits mirent la chaussure à l'unisson de la coiffure. Foulques V, comte d'Anjou, mort en 1142, s'avisa, pour cacher la difformité de ses pieds, de donner aux pointes des souliers la configuration d'une *poulaine*, ou proue de vaisseau. Les *souliers à la poulaine* furent en faveur pendant deux siècles, et fallut pour les supprimer les efforts combinés du clergé et de l'autorité séculière.

Indépendamment de la *garnache* ou *gavardine*, les monumens des douzième et treizième siècles mentionnent la *huyke* ou *houppelande*, pièce d'étoffe triangulaire, percée au centre d'un trou par lequel on passait la tête; le *moufle*, houppelande à manches larges; le *surcot*, modification de l'ancienne *saie*; la *cotte hardie* ou *surcot* long; la robe, qui avait remplacé la tunique; le *balandran*, qu'on avait substitué au *bardocuculus* gallois. Tous ces ajustemens étaient communs aux deux sexes.

Philippe-Auguste réitéra les prohibitions carlovingiennes; il défendit aux chevaliers, en 1188, de porter des fourrures de vair, de martre, de petit-gris, et des étoffes écarlates. On voit par un compte de sa maison, de l'an 1200, qu'il s'affranchissait lui-même de la loi qu'il imposait. On y lit : Le *surcot* du roi, fourré de menu-vair, 60 sous; la robe d'écarlate qu'il porta à Pasques, 16 livres et demie; son chapel fourré de gris, 4 sous; la fourrure de son manteau et de son capuce pluvial, 6 sous; ses tuniques, 15 sous chacune; la robe et le manteau fourrés qu'eut la reine à la Saint-Remi, 28 livres moins 3 sous; habillement d'une dame du palais, 8 livres; habillement des chambrières, 58 sous chacun; l'habit d'un page, tunique, sous-tunique, peaux et chaussure, 107 sous.

Louis IX fut plus modeste en ses vêtemens. Sa *cotte* était de *camelot*, étoffe de poil de chèvre; son *surcot*, sans manches, de tiretaine, c'est à dire de laine commune, et un manteau de *sandal* noir, étoffe légère de soie, de laine ou de poil de chèvre. Jamais il ne voulut se parer de fourrures autres que la peau de lièvre; jamais on ne lui vit ni étriers ni éperons dorés. Ce fut néanmoins sous son règne que le costume des femmes s'enrichit. Elles blasonnaient leurs robes, à corsages justes et montans, à droite, sur la jupe, de l'écusson de leur mari; à gauche, des armes de leur famille. Elles fendaient leurs manches depuis le coude jusqu'au poignet, d'où pendait un lambeau d'étoffe. Elles avaient conservé, en l'embellissant, le voile exigé par les décrets ecclésiastiques; car le concile de Salisbury, tenu en 1247, interdisait aux prêtres d'entendre une femme non voilée. Quelques-unes commençaient à reprendre l'usage du fard, abandonné depuis l'époque gallo-romaine. « Les dames, dit le troubadour Gaucelme Layolik, se mettent tant de blanc et de rouge sur la face qu'on ne voit pas plus de peinture aux *ex-voto* dont les offrandes sont accompagnées. »

ÉMILE DE LA BÉDOLLIERRE.

LES PÉCHÉS MIGNONS,

PAR

A. DE GONDRECOURT.

PREMIERE PARTIE.

I.

Nous sommes à Paris, aux premiers jours du mois de décembre 1818, et nous prions le lecteur de vouloir bien nous accompagner dans la rue de Vaugirard.

Cette longue rue, silencieuse pendant le jour, est à peu près déserte la nuit; pour s'y hasarder seul à l'heure des crimes, il faut être ou très brave ou très pauvre ; muni de ce double *laissez-passer*, on peut espérer une promenade assez agréable, des arcades de l'Odéon au boulevard extérieur, promenade qui est un voyage.

A cent pas environ du petit Luxembourg, et sur le même rang que le fameux palais Médicis, il y avait, en 1818, une charmante maison bourgeoise, précédée d'un petit parterre protégé par une grille et donnant par derrière sur un grand jardin où l'*utile dulci* se trouvait parfaitement exprimé, là par un plant de navets, plus loin par une tonnelle touffue et odorante, ici par un carré de choux en regard d'une bande d'œillets, enfin, par un sage mélange de fruits, de fleurs et de légumes à l'usage des abeilles, des fillettes, des oiseaux et des gourmands.

Une galerie large et parfaitement éclairée établit le service entre la cuisine et la salle à manger; la cuisine est assez éloignée des appartemens pour que le fumet des sauces ou des rôtis ne franchisse pas les limites de leur empire. La salle à manger est ornée de magnifiques gravures d'un goût sévère; le style de l'ameublement est grave, depuis la tapisserie d'un vert sombre, jusqu'aux candélabres bronzés ; le dressoir est armé de porcelaine blanche et de cristaux unis; quatre portraits de famille sont aux angles de la salle ; le premier représente un chevalier de Charles VII, tout bardé de fer; on lit sur son cadre d'or : messire Guy de Brionne, tué au siège d'Orléans, 1428. Le second offre les traits d'une grande dame du quinzième siècle ; sa jupe, partagée du haut en bas, porte deux écussons surmontés d'un tortil de baron ; l'inscription apprend aux curieux qu'ils contemplent le noble visage de haute et puisssante dame de Brionne, baronne de Viviers, châtelaine de Val-sous-Ville.

Aux deux autres angles sont le baron de Viviers, en uniforme de colonel au régiment de Picardie, et le citoyen Claudius Brionne, en bonnet phrygien, carmagnole et cocarde tricolore.

Deux panoplies d'armes réelles servent de base, en quelques sorte, aux portraits des deux guerriers. Le chevalier semble posé sur un trophée de lances, de masses, de poignards, de cottes de mailles et de chanfreins ; le colonel trône sur des mousquets, des épées, des pistolets, des tambours et des grenades.

En étudiant avec soin ces quatre physionomies, on y trouve, en dépit de la médiocrité du peintre, un air de famille qui s'est maintenu dans la vieille race de Viviers Brionne depuis le règne de Charles VII jusqu'à celui de Robespierre.

Une bibliothèque portative, en tablettes de palissandre et cordonnets de soie, supporte une trentaine de livres reliés sans coquetterie, mais avec goût ; ce sont les œuvres des classiques de la table et des poètes qui ont le plus sérieusement traité la matière : Brillat-Savarin, le marquis de Cuci, Berchoux, Carême et *tutti quanti* revivent là sous leurs lauriers.

Nous n'abuserons pas de la patience du lecteur ; mais nous le prierons de remarquer, en passant, combien il doit d'éloges aux mains laborieuses qui sont chargées de ranger, brosser, épousseter, frotter; et combien il lui doit tarder de connaître l'heureux hôte de ce séjour où tout est calme sans froideur, où tout est gai sans folie, où tout est sévère sans morgue.

Du salon fort élégant, mais simple, on passe dans une chambre à coucher.

Un christ en croix et un bénitier dans lequel

trempent quatre feuilles de buis, sont seuls attachés au mur de l'alcôve ; en franchissant une portière en tapisserie, on entre dans une petite chapelle vouée à la Vierge, et enrichie à plaisir de dentelles, de flambeaux, d'or et de velours. Certes il est facile de se convaincre, au premier coup d'œil, qu'une ame pure et vraiment pieuse veille avec amour à l'entretien de cette chapelle. On reconnait au choix des fleurs et des ornemens sacrés une passion chaste, respectueuse et timide pour la mère immortelle du rédempteur. Une femme, enveloppée dans un manteau brun doublé en soie cerise, est prosternée devant le groupe de la Vierge et de son divin enfant surmonté d'une croix d'ivoire ; elle est immobile et silencieuse ; son chapeau est posé sur un pliant ; ses cheveux noirs tombent en boucles sur ses épaules, et remplissent les longs tuyaux d'une fraise en valenciennes qui encadre le bas de son visage. Une veilleuse, suspendue au plafond dans un vase d'albâtre, éclaire mollement la chapelle qui a trois issues ; l'une à portière donnant sur la chambre à coucher ; la seconde donnant sur la galerie et l'escalier et fermant à clé ; la troisième s'ouvrant par une petite porte pratiquée dans la cloison sur un grand cabinet de travail. Cette porte sans serrure et à simple bouton est dissimulée dans le cabinet par de faux rayons de livres qui se confondent avec les infolios véritables dont la bibliothèque est abondamment pourvue.

Vers neuf heures du soir, après une froide journée de décembre, nous le répétons, une femme vêtue d'une robe de drap noir, la tête couverte d'un bonnet à gros bouillons de mousseline entremêlés de boucles de cheveux blancs, portant à sa ceinture un trousseau de clés, et à une longue chaine d'argent une paire de formidables ciseaux, ouvrit la porte extérieure de la chapelle et introduisit dans le saint lieu une jeune dame voilée en lui disant :

— Vous pouvez attendre là, madame, vous n'y serez nullement dérangée. Aussitôt que monsieur rentrera, je viendrai vous prévenir.

— Je vous remercie bien, madame...

— Mademoiselle.

— Mademoiselle, reprit la dame voilée en s'inclinant, croyez que je vous suis très reconnaissante ; je vais prier en attendant l'arrivée de monsieur l'abbé.

En ce moment, une voiture s'arrêta devant la petite maison, et un vigoureux coup de sonnette retentit à la grille.

— Enfin ! voilà monsieur, s'écria la femme au trousseau de clés. Et elle referma la porte de la chapelle pour aller ouvrir celle de la rue.

La jeune dame se prosterna aux pieds de la Vierge aussitôt qu'elle se vit seule.

Un élégant cabriolet était arrêté devant la grille ; un jeune homme de belle mine sauta d'un pied leste sur le pavé :

— C'est bien ici que demeure M. de Brionne ? dit-il.

— Ici même.

— Est-il visible ?

— Monsieur n'y est pas pour le moment.

— Ah !... Diable, diable !...

A cette répétition d'un mot un peu déluré, la femme aux cheveux blancs recula de quelques pas, et porta le bougeoir qu'elle tenait de la main droite en plein visage de l'étranger.

Or, ce visage était charmant, et les pas que la brave dame avait faits en arrière, elle les refit aussitôt en avant, puis elle dit avec une extrême douceur :

— Monsieur est sorti pour peu de temps ; il devrait être rentré déjà depuis une grosse demi-heure ; si je puis vous être agréable en transmettant...

— Je vous remercie, madame...

— Mademoiselle.

— Je vous remercie, mademoiselle ; il faut que je parle moi-même à M. de Brionne, et vous me rendrez un signalé service en me permettant de l'attendre dans son salon.

La dame du logis, ayant cette fois promené sa bougie de la tête aux pieds du visiteur, lui répondit :

— Veuillez donc, monsieur, vous donner la peine de me suivre.

L'étranger s'approcha du domestique qui tenait le cheval par les rênes, et lui dit quelques mots à voix basse ; le valet remonta dans la voiture et partit au grand trot.

Suivant de près son guide, le jeune homme traversa le parterre et fut introduit dans le salon, où brûlait un excellent feu.

— Voilà une charmante habitation, dit-il en promenant ses regards des tentures au plafond.

— N'est-ce pas, monsieur ?... Mais c'est bien retiré, bien loin de tout !

— C'est sans doute pour cela que le bonheur s'y trouve ; plus on est loin des hommes, mieux on est, le paradis n'est-il pas au ciel ?

— C'est pour qu'il soit à la portée de tout le monde, monsieur, que Dieu l'a mis si haut.

— Hé ! pensa l'étranger, voilà une vieille qui manie bravement l'antithèse.

— Parlez-moi de ce jeune homme, se dit la dame au bonnet de mousseline, c'est honnête et bien pensant.

— M. de Brionne a-t-il l'habitude de rentrer tard, s'il vous plait.

— Monsieur soupe régulièrement à huit heures, à neuf il lit la Sainte-Ecriture, à dix heures il passe dans son oratoire, à dix heures et demie, il se couche, à dix heures trois quarts il souffle sa bougie, et cinq minutes après il dort comme un ange.

— Voilà de la méthode.

— Mieux que cela, c'est de la santé ; aussi monsieur a soixante ans bien sonnés, et n'en paraît pas cinquante... Voilà tantôt vingt ans

que nous vivons de cette façon, et s'il plaît à Dieu...

— Vous en vivrez plus du double, ajouta le jeune homme en s'inclinant; puis, tirant sa montre : et depuis vingt ans, c'est aujourd'hui pour la première fois que M. de Brionne se trouve hors de chez lui à dix heures moins vingt minutes, car il est dix heures moins vingt.

— Hélas, oui! vraiment si le bon Dieu ne marchait pas toujours à côté de monsieur qui est sa meilleure créature, je craindrais quelque malheur... Mme Benoîte, la cuisinière, a déjà roussi son souper, elle se désole que c'est une pitié, et je vous demande la permission d'aller la rejoindre, la pauvre femme!

— Faites, mademoiselle, je vais m'asseoir et j'attendrai patiemment, car il faut absolument que je voie M. de Brionne ce soir ou plutôt cette nuit.

— Jésus! pensa la demoiselle aux longs ciseaux voilà deux singulières visites à une heure singulière, et qui présagent de singuliers mystères; puis faisant un pas vers l'étranger, et s'armant de deux flambeaux, elle lui dit :

— Donnez-vous la peine de passer dans la bibliothèque, vous y trouverez le temps moins long.

— Volontiers.

— Qui faudra-t-il que j'annonce à monsieur lorsqu'il rentrera?

— Le vicomte de Fontac.

— Très bien.

En entendant marcher dans la pièce voisine de l'oratoire, la jeune dame, que nous avons laissée prosternée au pied de l'autel, se leva vivement et courut appliquer son oreille contre la cloison. Lorsqu'elle entendit le vicomte se nommer, tout son corps tressaillit, et elle leva au ciel ses grands yeux pleins de larmes et de colère. Un bruit de pas retentissant sur les dalles de la galerie, elle rejeta son voile en arrière, et toucha de nouveau de son front d'albâtre les marches du trône de la sainte épouse du Seigneur.

La porte extérieure de la chapelle tourna lourdement sur ses gonds, et la vieille demoiselle apparut sur le seuil, son bougeoir à la main. A la vue de l'étrangère qu'elle retrouvait dans la pose où elle l'avait laissée, la brave femme s'arrêta respectueusement; alors la belle dame se releva lentement et montra son visage blanc comme un lys, et ses yeux noirs où scintillaient, comme de grosses perles, des pleurs égarés dans les cils.

— Je vous attendais impatiemment, mademoiselle, dit l'étrangère à voix basse, en portant le revers d'une de ses mains délicieusement gantées à ses lèvres pour recommander de parler à voix basse.

— Hélas! madame, monsieur n'est pas encore arrivé. J'ai ouvert la porte à une visite qui paraît être aussi pressée que vous; mais soyez persuadée que vous serez la première entendue; seulement il se fait bien tard.

— Mon dieu! l'heure m'inquiète peu, j'attendrai toute la nuit s'il le faut; je vous supplie même, et en grace, de ne pas m'annoncer. Ce que j'ai à dire à M. de Brionne est trop grave pour ne pas demander toute son attention : obligé de répondre à d'autres affaires, il pourrait me négliger.

— Je comprends... cela suffit... Mon Dieu! pauvre femme! ne pleurez donc pas tant, vous me fendez le cœur. Si vous avez des chagrins, priez la mère de nos douleurs, elle vous consolera.

— J'ai prié et je prie.

— Allons, courage, je dirai mon chapelet pour vous avant de me coucher, et quelquefois mes dizaines portent bonheur.

— Que Dieu vous entende, vous exauce et vous récompense!

— Eh! Seigneur! pensa la demoiselle, c'est pour le coup que notre maison est la maison du bon Dieu! Là un pieux et bon jeune homme, ici un ange du ciel!... Et monsieur qui n'arrive pas!... c'est bien fait exprès.

La majordome alla trouver Mme Benoîte, et lui raconta tout au long, comme on peut le croire, les deux aventures qui attendaient le maître du logis; cet émouvant récit fut cause que Mme Benoîte brûla de nouveau son souper.

Demeuré seul dans le cabinet de M. de Brionne, le vicomte de Fontac traîna un fauteuil devant la cheminée, s'y plongea, comme harassé de fatigue, et ferma les yeux à demi.

Agé de vingt-six ans, doué d'une vivacité d'esprit à son gré incisive ou charmante, brave jusqu'à l'audace, fier sans insolence, élégant sans fatuité, le vicomte joignait à ces qualités de l'homme du monde les perfections du corps dans leur plus gracieuse beauté. Son visage exprimait, à la fois, les mâles sentimens et les plus tendres passions. On rencontrait, tantôt dans les lignes heurtées et sévères de cette physionomie, des volontés puissantes, hardies; tantôt, dans un fin sourire et dans des regards langoureux, une mélancolie séduisante, souvent irrésistible.

Toutefois, les cheveux noirs, soyeux et luisans du vicomte, l'azur de mer de ses grands yeux, sa physionomie ouverte et intrépide, son sourire voluptueux, son élégance native et ses airs patriciens ne dissimulaient qu'imparfaitement les ravages d'une vie follement gaspillée. Sa face osseuse et légèrement bistrée prenait parfois, au repos, un caractère presque rude. Un petit frémissement des épaules et des reins annonçait fréquemment que ce jeune homme éprouvait de ces frissons passagers dont les tempéramens faibles et les malades ont seuls à souffrir.

Le vicomte, après avoir fait honneur au feu vif de son hôte, s'était débarrassé d'un charmant carrick bleu à trois collets, qui couvrait un élégant costume de soirée, et il avait jeté ce vêtement sur une chaise à l'un des angles de l'appartement. Puis regardant la pendule, il dit tout haut:

— J'ai, ma foi, bien fait de commencer par la rue d'Anjou... Eh! mais! voilà une bibliothèque un peu mondaine pour un abbé! Voltaire à côté de Massillon, et Rousseau près de Bossuet! Il paraît que je suis chez un amateur de contrastes... Ah! que vois-je? Par la corbleu! comme disait mon père, une épée de marquis et la croix de Saint-Louis... Ceci frise la régence. Pardienne, monsieur le chanoine, vous me semblez gaillard, et,... il ne manque plus ici que quelque porte secrète pour avoir de vous une opinion...

Un violent coup de sonnette retentit à la grille, et les pas précipités de Mme Benoîte et de Mme Marthe y répondirent aussitôt.

— Hélas! monsieur, dirent à la fois les deux excellentes gardiennes du logis, vous nous avez fait une belle peur!

— Voilà mon homme, pensa le vicomte en entendant les voix demi-grondeuses des vieilles femmes. Ne faisons pas de sottises et repassons notre thème: l'abbé possède toutes les vertus, m'a dit la baronne, et n'a peut être qu'un gros péché à confesser chaque fois qu'il s'approche du tribunal de la pénitence; ce péché est passé à l'état chronique dans son excellente nature. Pour plaire à M. de Brionne, il faut savoir feindre ses vertus et flatter son unique faiblesse, ma route est donc à peu près tracée... tomber dans le péché mignon de ce saint homme ne me paraît pas bien difficile; on m'a prouvé si souvent que j'avais tous les défauts imaginables... Quant à feindre ses vertus. Diable! diable!... Mais quel est ce péché?... M. l'abbé serait-il querelleur? Est-ce une épée de combat que cette épée de marquis? Suis-je chez un Condé au petit pied?... Quelle contenance faire? Faut-il baisser la tête humblement ou lever le nez comme un mousquetaire... Vilaine baronne, elle n'a pas voulu m'en dire davantage, et, cependant, je joue ici un jeu d'enfer, c'est le mot.

Pendant que ces pensées traversaient l'esprit du vicomte comme autant d'éclairs, le maître de la maison entrait dans le salon, appuyé sur une longue canne à pomme d'ivoire, et suivi de dame Benoîte et de Mlle Marthe.

— Mes chères filles, dit l'abbé en livrant ses bras à ses deux aides, je vous ai dit la vérité; partant, ne grondez plus! ne prouve rien qui veut trop prouver; à mon âge, à cette heure et dans cette saison, on ne se promène pas sans raison par les rues... Merci, Marthe; merci, Benoîte... Ouf! je sue sang et eau; ce manteau est trop lourd! il m'accable!

— Ne pouviez-vous pas prendre une voiture, je vous le demande?

— Vous avez souvent raison... doucement, Benoîte, ma mie, ne menez pas si rudement mon manteau; la colère est une laide conseillère.

— Monsieur l'abbé, j'ai roussi deux fois votre souper.

— Hein!

— A huit heures tout était prêt comme d'habitude, et j'ose dire que le service avait bonne mine; à neuf heures, à force de tirer et de remettre au feu, tout était séché, brûlé...

— J'en suis désolé; mais qu'y faire, et qu'aviez vous préparé, Benoîte, ma mie, dit M. de Brionne en tournant le dos à la cheminée et présentant alternativement ses pieds au feu... quelque bonne friandise, j'imagine?

Ici la gouvernante tira l'abbé par la manche, et ouvrit la bouche pour prendre la parole; mais l'abbé, lui imposant silence par un geste affectueux, prêta une grave attention à sa servante, après lui avoir dit:

— Contez-moi cela, ma mie, contez.

— J'avais, reprit la cuisinière avec une savante importance, j'avais pour potage une purée de racines pilées au mortier...

— Aviez-vous mis un demi-caramel? interrompit l'abbé.

— Certainement?

— Bien, très bien!

— Des filets de sole à l'italienne.

— Hum! Avec un peu de muscade râpée?

— Pardienne!

— Allez, marchez toujours.

— Un petit hachis d'huîtres qui embaumait.

— Ah! ah! fit l'abbé, dont les narines se gonflèrent légèrement, c'est assez; je n'en écouterai pas davantage pour me punir... Avez-vous préparé un troisième souper, ma bonne Benoîte.

— Hélas! non, monsieur, je serais tombée malade de rage et d'impatience si...

Pendant que la cuisinière répondait à la question de son maître, l'abbé se retournait vers la pendule. Tout à coup il interrompit Mme Benoîte par ces mots:

— Prenez mon manteau, ma mie, et fouillez dans la poche de côté... C'est cela... Dénouez les ficelles qui lient ce paquet... Très bien... Que dites vous de cette pièce?

— Ah! monsieur, c'est magnifique!

— J'ai pris ce perdreau chez Chevet, chemin faisant. Est-il bien bardé? est-il bien truffé? hein? Et croyez-vous que ce chapelet de petits becs du Dauphiné puisse faire sotte figure autour de notre Périgourdin, ajouta le chanoine en tirant de l'une des poches de sa longue lévite un autre paquet qu'il ouvrit avec précaution.

— Miséricorde! quel dommage! quel dommage!

— Quel dommage que nous soyons un jour maigre!

— Un jour maigre?

— Bonté divine! N'est-ce pas aujourd'hui Quatre-Temps, mercredi 17 décembre?

— Savez-vous lire? répondit l'abbé, en posant son index sur le cadran de la pendule?

— Oui, monsieur; il est onze heures et un quart.

— Ne vous faut-il pas une heure pour embrocher et rôtir à point tout cela, et dans une heure, entêtée que vous êtes, tous les chrétiens du monde ne passeront-ils pas de mercredi jour maigre à jeudi jour gras... allez, vous ne savez pas vous tirer des passes difficiles; ne perdez pas de temps, car j'ai un peu d'appétit ce soir... Vous aviez quelque chose à me dire, mon enfant, ajouta l'abbé en se tournant vers sa gouvernante.

— Eh oui, monsieur, quelque chose de bien pressé.

— Que ne parliez-v[illegible]

— Y avait-il moye[illegible] Quand Benoîte vous tient, ou quand vou[illegible] Benoîte, il n'y a que Dieu qui puisse se [illegible]ter de vous.

— Bon, ne grondons pas... Qu'est-ce?... Ah! Benoîte, encore un mot... N'avez vous pas quelque peu de saumon en réserve?

— Non, monsieur, mais j'ai un beau rouleau de turbot.

— Eh bien, ma mie, je ne vous défends pas de lui faire une sauce aux câpres; c'est un morceau très glorieux... Vous me disiez, ma chère Marthe?...

— Que depuis une heure, un jeune homme vous attend dans la bibliothèque.

— Hein! un jeune homme à onze heures de nuit.

— Dam, il est arrivé à dix heures, ce n'est pas sa faute si vous rentrez tard, tout de même il est doué d'une fameuse patience.

— Vous a-t-il dit son nom?

— Mais!... vous croyez donc que je reçois tout le monde sur la mine; miséricorde! nous serions bientôt dévalisés et égorgés!... Il s'appelle le vicomte de Fontac.

— Ah! je crois bien qu'il est patient! on le serait à moins, dit en riant le bon chanoine, faites mettre son couvert. Et, poussant la porte de la bibliothèque, M. de Brionne quitta le salon.

Le vicomte qui, collé à la cloison, n'avait pas perdu un mot de tout ce qui s'était dit près de lui, fit lestement deux pas en arrière, et murmura dans son jabot:

— Je suis chez un gourmand... voilà pour les péchés. Passons aux vertus.

II.

M. de Brionne était de stature moyenne; ses yeux étaient brillans, son visage à peu près rond, son menton relevé, son nez court et ses lèvres un peu charnues. On lisait, en un mot, sur son visage empreint de douceur et de bonhomie, qu'il faisait partie de la classe des heureux prédestinés à la gourmandise. L'abbé était en costume de ville, moitié religieux, moitié laïque; il portait une culotte noire boutonnée au dessus des genoux, des bas de soie noire, parfaitement tirés sur une jambe ferme et ronde, et des souliers à larges boucles d'argent. Une ample redingote, décorée alors du nom pompeux de lévite, tombait jusqu'à mi-jambes et se croisait en double sur sa poitrine.

Ce fut en souriant avec bonté que M. de Brionne entra dans son cabinet; aussitôt qu'il aperçut l'élégant vicomte, il se découvrit en saisissant l'une des larges ailes de son petit chapeau.

— Un seul mot me fera pardonner tout le temps que vous avez perdu à m'attendre, Monsieur le vicomte, j'arrive de la rue Miroménil, où je me suis fort occupé de vous...

— Le seul plaisir que j'éprouve à vous rencontrer, mon père...

— Ta, ta, ta, chanson que tout cela; mon enfant, brisons sur ce chapitre et venons au fait. La jeunesse est impatiente, je le sais, et elle a pardienne bien raison... Ah! ça, je vous invite à vous asseoir, car nous avons à causer longuement, et les jambes me rentrent au ventre, comme on dit... Là... là... ah!... ah! bon Dieu! Savez-vous qu'il y a loin d'ici au faubourg Saint-Honoré... Mais vous ne connaissez guère Paris, à ce que je me suis laissé dire?

— Je n'y ai fait que de très courtes apparitions.

— C'est une belle ville, très belle; vous ne tarderez pas à vous y fixer, sans doute, aussitôt notre affaire terminée?

— Mon dieu! mon père, j'aime le bruit; Paris est une ville magnifique, j'ai trop voyagé pour ne pas être de votre opinion; mais si c'est le rendez-vous des arts et des plaisirs, c'est aussi le repaire de l'égoïsme et de la cupidité.

— Il y a du bon dans ce que vous dites là, jeune homme; cependant...

— Paris est la ville des heureux: les pauvres n'y trouvent qu'un surcroît de misère; les riches y sont rois.

— Oui-dà, mais nous n'en sommes pas là, mon ami, votre fortune et vos espérances vous rangent parmi les heureux de toutes les villes du monde. Bref, ne disputons pas des goûts; toutefois, permettez qu'en passant je vous fasse un doigt de morale, c'est ma manie, et je suis vieux: madame votre mère, cette charmante et sainte créature, a été bien souvent grondée par moi qui l'aimais et la vénérais plus que chacun. Je veux donc vous dire qu'à votre âge on ne doit pas avoir l'esprit si mélancolique ou plutôt

si morose, à moins d'en faire profession comme les cénobites ou les acteurs. Quand je vois un jeune homme à peine affranchi des écoles médire de son siècle et philosopher sur les plaies du monde, j'ai de lui une opinion presque fâcheuse. Croyez-moi, mon cher Alfred, c'est bien Alfred que vous vous appelez, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père.

— Croyez, mon cher Alfred, que le Créateur n'a pas fait notre planète pour la peupler de vilaines gens et de mauvaises passions. A ce compte-là les hérétiques auraient beau jeu, car la terre ne serait que la succursale de l'enfer. Point. Dieu nous divise tous en deux catégories, les bons et les méchans, puis il nous mêle; aux bons, il laisse la faculté de devenir mauvais ; aux méchans il permet de devenir bons. C'est à nous de nous débrouiller jusqu'au jour du jugement. Nulle part, que je sache, la voix divine ne nous a dit : Sois triste, sois craintif, sois misanthrope, fuis ce que j'ai créé pour toi. Si telle est votre opinion, c'est une erreur, et je crois être dans l'esprit de la volonté suprême en vous affirmant que Dieu nous laisse vivre jusqu'à vingt ans pour nous fortifier le corps et l'esprit ; de vingt à trente ans pour nous faire jouir des félicités dont il nous entoure; de trente à quarante, pour préparer des douceurs à la vieillesse ; de quarante à cinquante, pour réfléchir ; de cinquante à soixante, pour nous reposer ; de soixante à cent, pour apprendre à mourir. C'est ce que j'appelle mon système décimal ; l'approuvez-vous ?

— Parfaitement ; mais où prenez vous le temps de bénir le Créateur ?

— C'est le devoir de tout être un peu reconnaissant ; à toute heure du jour, depuis l'âge de raison jusqu'au dernier soupir, on doit rendre graces à Dieu de ce que l'on est de ce monde où tout est pour le mieux... Mon jeune ami, plus je vous regarde et plus je retrouve sur votre visage les traits de votre excellente mère, bien digne du ciel qu'elle habite assurément. Lorsqu'elle se marin, il y a de ceci vingt-sept ans environ, j'étais... mais nous parlerons de cela à table, en buvant à votre bonheur, j'y trouverai le texte d'un nouveau sermon... Avez-vous faim ?

—Mais... l'heure avancée...

— Avez-vous faim ? voilà ce que je vous demande et non pas l'heure qu'il est.

— Certes, il me sera très agréable de vous tenir compagnie si...

— Très bien ! j'aime les gens sans gêne; vous êtes ici chez vous, et pour vous donner l'exemple de la franchise, je vous dirai que je me meurs de besoin, je n'ai pris qu'un bouillon depuis six heures de l'après-midi, chez votre notaire, et voilà qu'il est bientôt minuit ; jugez si je dois souffrir, moi qui ne suis ni philosophe, ni amoureux, et qui fais mes trois repas quotidiens sans m'en plaindre jamais.

— Puisqu'il faut être franc, je vous dirai, mon père, que j'éprouve aussi certaines crampes d'estomac.

— Cela doit être, après un aussi long voyage... Vous êtes donc arrivé de Berlin ?...

— Ce matin, à dix heures.

— Et vous n'êtes pas venu me trouver plus tôt... Qu'est-ce à dire ? serions-nous refroidi à l'endroit...

— Pardon ! je serais ici depuis longtemps si la baronne de Certènes n'avait disposé de ma journée. Ses manières sont si affables, ses prières si pressantes, sa conversation si aimable, et l'intérêt qu'elle me porte est si grand, que je n'ai pu m'échapper de chez elle avant l'arrivée du monde qui encombre tous les soirs ses salons.

— C'est une femme charmante, et aussi bonne que spirituel[illegible] excuse est dans la visite que vous [illegible] vous dispenser de lui faire ; sa mè[illegible] intime de la vôtre, et quoiqu'elle [illegible] une que vous, je ne crains pas de vo[illegible] donner à ses sages conseils. Abordons donc la grande question ; aussi bien, je vois que le souper se fait attendre... Que vous a dit la baronne ?

— Elle m'a dit : M. l'abbé de Brionne sait tout, allez le voir entre huit et dix heures, ce soir même, et il vous donnera vos dernières instructions, M. de Brionne, a-t-elle ajouté, a conduit cette affaire avec autant de prudence que de chaleur ; si je ne vous en dis pas davantage c'est que je veux vous laisser le plaisir de la surprise. Vous comprenez, mon père, que je me suis contenté de cette succincte analyse, et que, le soir venu, je me suis hâté de venir ici.

— C'est donc pour cela que je vous vois en habit de bal ?

— Précisément, répondit le vicomte en baissant les yeux avec un embarras passager.

— J'imagine que vous devez souffrir mortellement chez madame de Certènes, obligé à l'étiquette et aux banalités pendant que votre cœur était chez un pauvre prêtre aux fins fonds de Paris, dans la rue Vaugirard, qui est la Chine des gens du monde. Eh bien ! mon garçon, ajouta l'excellent homme, vous allez être recompensé du zèle que vous avez mis à me rendre visite, en petits souliers et culotte courte, malgré les dix degrés de cette nuit glacée, écoutez moi bien.

— Je suis tout oreilles, dit le vicomte en approchant le fauteuil de celui de l'abbé.

— La diplomatie, dit M. de Brionne est une science horriblement ardue, et si jamais on me demande mon avis sur ce texte, je pourrai répondre savamment, grace à vous, mon cher Alfred. Il est vrai de dire que vous m'avez fait débuter comme les maitres, par un chef-d'œuvre, et je ne cèderais pas le traité que j'ai con-

clu en votre faveur, il y a de cela huit jours, pour la paix de Nimègue ou les articles de Campo-Formio, deux merveilles de gloire s'il en fut.

— Ah ! mon père, vous me faites tressaillir.

— Toutefois, soyez convaincu que je vais brusquement arrêter ma carrière dès cette première prouesse ; le métier d'ambassadeur est trop rude pour un vieillard qui aime Dieu et son repos par dessus toutes choses... Allons, c'est trop vous faire languir, voilà une belle demi-heure que je vous tiens le bec dans l'eau, et ma gouvernante n'a pas tort de dire que vous êtes patient comme un anachorète. Mon ami, vous n'avez plus rien à désirer, Mlle de Verneuil est sortie de son couvent depuis trois jours ; elle n'a quitté ce lieu de paix, de piété et de travail que pour monter en chaise de poste et prendre la route du château, où elle vous attend. Le jour même de votre arrivée à Verneuil, vous serez uni, [illegible] l'église et par la loi, à un ange de douceur, [illegible] vertu et de bonté. Que cet ange vous [illegible] pendant les longues années que le ciel [illegible] destine ; qu'il soit votre compagnon, votre soutien, votre amour, tel est le vœu sincère du plus vieil ami de votre famille. Si vous avez hérité, et je n'en doute pas, des nobles sentimens de votre mère, si vous avez au fond du cœur les loyaux principes de M. le vicomte votre père, vous ferez la joie et le bonheur de la chère enfant que je vous ai choisie et que je vous confie en toute sécurité.

Songez, mon cher ami, que le sacrement de mariage impose à l'homme des devoirs dont il ne s'affranchit, hélas ! que trop souvent. Lorsqu'on s'associe à un être aussi intéressant que l'est l'innocente jeune fille quittant la maison de Dieu, comme Mlle de Verneuil, ou le giron maternel, on se charge à la fois de lui offrir et les consolations de la prière et les caresses de la famille. Si rien n'est pur comme la virginité, rien n'est noble et respectable autant que la communauté vertueuse de deux enfans du Seigneur, beaux, jeunes et pieux. Vous me comprenez ; je [illegible] anticiper sur les jouissances qui [illegible] vous faisant ce soir une par[illegible] vous entendrez probablement demain [illegible] présume que vous ne resterez pas vingt-quatre heures à Paris après ce que je viens de vous dire, et surtout après ce que je vais vous lire.

— Oh ! mon bon père, tant que je vous écoute, je suis sous le charme de votre parole éloquente et affectueuse ; quand vous vous tairez, j'avoue que je ne songerai qu'à prendre la poste.

— Oh ! c'est ma foi bien naturel.

Alors M. de Brionne se leva, et ouvrant son secrétaire, il y prit une lettre qu'il offrit au vicomte en lui disant :

— Tenez, lisez, lisez tout haut ; je ne saurais entendre trop souvent les suaves pensées qu'exprime si délicatement cette lettre ; je vais jouir avec délices en vous écoutant. Les phrases de ma petite Marie, en passant sur vos lèvres, mon jeune ami, y prendront, ce me semble, une fraîcheur nouvelle et de nouveaux parfums... Allez, j'écoute.

Le vicomte réprima un léger tressaillement que l'abbé ne laissa pas échapper, mais l'attribuant à l'émotion et à l'amour, il n'en témoigna aucune surprise, et son intérêt pour le jeune homme s'en accrut naturellement.

M. de Fontac ouvrit la lettre et lut, d'une voix qui, d'abord émue, se raffermit peu à peu et passa par tous les tons qu'exigeaient les sentimens de l'épitre de sa fiancée :

« Sainte-Anne, 13 décembre 1818.

» Mon bon père, c'est à vous que je veux ouvrir mon cœur par un mouvement de bien douce reconnaissance et de bien respectueuse tendresse.

» Je quitte le couvent où j'ai passé huit années de ma belle enfance, car il me semble que je ne sortirai de l'enfance qu'en sortant de cette maison où je me dépouille, dès aujourd'hui, de mes vêtemens de fillette. A quatre heures de l'après midi, mon tuteur et ma tante viendront me prendre et je passerai du seuil de Sainte-Anne dans une voiture qui nous conduira au château de Verneuil, où je trouverai la tombe de mes pères, et où j'attendrai le bonheur qui vient de vous.

» Mon cher bienfaiteur, au temps où vous donniez les premières leçons à la petite orpheline, lorsque vous croisiez ses mains sur sa poitrine, au chevet de sa couchette et dès le matin, vous lui disiez : « Prie, mon enfant, afin que Dieu bénisse ta journée. » Le soir, quand mes paupières appesanties résistaient au sommeil, vous preniez mon front sur vos genoux, et vous disiez : Prie, enfant, pour remercier Dieu. Ces paroles, qui étaient descendues au fond de mon petit cœur, m'ont appris, en grandissant, à n'être jamais ingrate, voilà pourquoi je viens à vous aujourd'hui, à vous que j'ai imploré, et qui m'avez si souvent entourée des plus tendres soins.

» J'ai dix-huit ans, on dit que je ne suis plus une enfant, je veux bien le croire, puisque c'est aussi votre avis, et me voici prête à vivre en grande personne, à vivre en femme, puisque c'est le mot consacré. Ne croyez pas que je veuille me faire meilleure que je ne suis : je ne vous décrirai pas longuement les regrets que je laisse à ma bien-aimée prison, trop souvent mes compagnes qui ont pris le vol avant moi ont feint des désespoirs dont je n'étais pas dupe, pour qu'aujourd'hui je risque de faire soupçonner le chagrin réel que j'emporte avec moi. J'étais libre de choisir entre la vie cloîtrée et le monde, nulle volonté ne m'a été imposée, et

ne me sentant pas toute la force et la vertu des sœurs chrétiennes, je me suis volontairement décidée à aimer et servir Dieu, comme l'a aimé et servi ma mère.

» Instruite par vos pieuses et chères leçons, je me doute des devoirs qui m'attendent dans une société que je ne connais pas, et dans laquelle j'entrerai, non sans trouble, mais sans peur et sans tache, car vous m'y suivrez, mon père. Je ne sais rien du monde, absolument rien, si ce n'est que c'est une réunion des créatures de Dieu qui doivent, à la pureté de leur essence, joindre l'expérience du bien et la sagesse qui en découle.

» Dans la retraite où se sont passées mes jours d'étude et de folies enfantines, mes oreilles n'ont été frappées d'aucun bruit qui leur ait semblé étrange, mes yeux n'ont rien vu qui les ait étonnés. Le développement de mon intelligence et de mes facultés a subi une loi qui ne m'a apporté aucune sensation pénible, et je ne prévois rien qui doive m'effrayer dans la voie nouvelle où je vais m'engager.

» Cependant, pourquoi le tairais-je ? depuis le jour où M. le vicomte de Fontac a accompagné mon tuteur et ma tante, depuis ce 20 août du dernier été, dont j'ai, malgré moi, gardé la mémoire, j'ai appris, presque à mon insu, qu'il existe parmi les hommes un homme que je dois chérir plus que tout mon prochain, un homme pour qui mon affection est un mélange de l'aveugle piété filiale, de l'amitié que je vous ai vouée, et du culte dont nous honorons le Seigneur.

» Est-ce donc là ce qu'on appelle l'amour ? J'avoue que le mot et le sentiment m'étaient également inconnus. Vous étiez en voyage à cette époque décisive pour mon avenir, vous n'avez pu être présent à cette entrevue, et mes regards troublés, sans être blessés, semblaient vous chercher pour vous confier les élans de mon cœur. Depuis je vous ai revu ; vous m'avez apporté les propositions de mon tuteur et les offres de M. de Fontac, et, sollicitant une réponse de votre fille adoptive (des noms que vous me donnez, c'est celui que je préfère), vous avez reçu mes aveux ; je crois me rappeler que ces aveux ont rempli mes yeux de larmes, et que vous avez, dans ce même moment, baisé mon front qui, disiez-vous, ne savait pas rougir.

» Pourquoi aurait-il rougi ? Ne faisais-je pas, en acceptant M. de Fontac pour époux, ce qu'avait fait ma mère chérie : et l'union à laquelle je me décidais ne m'a-t-elle pas été conseillée par vous, et ne doit-elle pas être bénie au pied de la croix ?

» Vous m'avez demandé, hier en me quittant, si j'aimais toujours le vicomte votre protégé.

» Je vous ai dit que oui, et je vous le répète encore. Je vous l'ai dit sans hésitation, et je l'écris sans que ma main tremble. Ai-je jamais bégayé en vous disant que je vous aimais, mon bon père ? Qu'est-ce donc que ce mot aimer, s'il n'est le symbole d'un dévoûment qui doit survivre à la poussière du tombeau ?

» Un seul souci me reste et me laisse pensive ; ce souci est né de notre premier entretien. Vous m'avez dit que toute épouse chrétienne était chargée du bonheur de son mari, qu'elle en devenait en quelque sorte responsable. Voilà une lourde croix, mon père, ou plutôt un imposant devoir ! Mais pour accomplir ma mission, qui est glorieuse après tout, vous ne m'épargnerez ni vos conseils, ni vos sermons. Soyez persuadé que toute femme que je serai, vous me trouverez aussi docile et aussi attentive, aussi sage, en un mot, qu'au temps où vous aviez de courtes semonces et de gros bonbons en réserve pour votre petite Marie.

» Adieu, mon bon père, je me suis réfugiée dans ma cellule pour vous écrire plus à mon aise, et pour remettre ma tête sur vos genoux, afin que vous m[illegible]nissiez comme vous le fîtes lors de mon e[illegible]au couvent. Ma tante m'a annoncé que [illegible] m'aviez fait cadeau de mon voile de noce [illegible] ma couronne d'oranger ; vos fleurs me porteront bonheur, et je les croirai venues du ciel.

» Nous serons demain vers deux heures à Verneuil ; mon tuteur, qui attend chaque jour M. de Fontac, désire que le mariage soit célébré aussitôt son arrivée. Je ne comprends pas trop cette détermination, et je ne saurais vraiment vous l'expliquer ; mais je ne m'y oppose pas. Résolue et dévouée, il me tarde de me consacrer entièrement à mon seigneur et maître que vous aimez tant, et que je choisis pour vous plaire.

» Vous n'avez donc que le temps de vous mettre en voiture pour venir nous rejoindre ; mariée loin de vous, j'aurais l'air d'une victime et je pleurerais à coup sûr.

» Tout à vous de cœur et d'âme, mon bon père, en souvenir d'inaltérable reconnaissance.

» Votre fille en Dieu et servante,

» MARIE DE VERNEUIL. »

[illegible]

— Eh bien ! q[illegible]tes-vous ? murmura l'abbé en essayant [illegible]ter une émotion visible et en essuyant à la dérobée deux larmes qui grossissaient aux coins de ses prunelles. Qu'en dites-vous, mon cher Alfred ? Est-ce un trésor que cette enfant-là ?

Le vicomte était lui-même dans une agitation qui ne lui permit pas de répondre : il balbutia quelques mots sans suite, et fut interrompu par M. de Brionne, qui continua :

— Pourquoi vouloir me cacher ce que vous éprouvez ? j'aurais une bien triste opinion de votre cœur s'il ne s'était pas amolli dans cette circonstance. Ah ! jeune homme, ayez bien soin de cette perle que je vous confie, et, dans

toutes les bonnes et mauvaises chances de votre vie, n'oubliez jamais ce qu'était votre fiancée pour savoir chérir et vénérer votre femme!

En se mariant, l'homme prend presque toujours pour épouse une jeune fille dont l'âme est blanche comme l'aile des anges: mais bientôt il perd tout souvenir de cette pureté qu'il trouble lui-même par son oubli, par son abandon, par ses infidélités. Un jour vient, jour triste! où, fatigué, l'homme s'arrête et se retourne; il cherche alors la compagne qu'il avait choisie, qu'il avait aimée, qu'il avait épousée à la face du ciel; il la cherche telle qu'elle était au temps où il l'a délaissée, et souvent, hélas! la main de Dieu peut, seule, relever de l'abjection celle dont il a, premier coupable, causé la chute... Vraiment Mme Benoîte me fera gagner mon paradis, malgré tous mes péchés, ajouta brusquement l'abbé de Brionne sur un ton mêlé de bonne et de mauvaise humeur.

— Qu'est ce que Mme Benoîte? demanda le vicomte, qui écoutait encore la parole simple, douce et persuasive du chanoine.

— Pardienne! c'est mon cordon bleu. Voilà qu'il est minuit et cinq minutes... Ah! fit l'excellent homme en se redressant, je crois qu'on nous vient annoncer une bonne nouvelle.

— Le souper de monsieur l'abbé est servi, dit d'une voix mielleuse Mlle Marthe.

— Voilà qui est parler, mon enfant, s'écria le chanoine.

Et entraînant son hôte, il se glissa sur la pointe des pieds jusque dans la salle à manger.

— Asseyez-vous là, mon jeune ami, en face de moi... Marthe, ma fille, tenez-nous compagnie, vous devez être aux abois.

— Monsieur l'abbé, je n'ai pas l'appétit d'une mouche.

— Vous savez bien que je n'aime pas cette raison-là; elle cache toujours quelque malice. Les femmes qui manquent d'appétit sont ou malades, ou coquettes, ou acariâtres. Vous vous portez comme un charme, et vous avez un caractère charmant; donc vous avez faim... Mettez votre couvert.

— Monsieur l'abbé, je crains de vous gêner.

M. de Brionne, qui avait déjà fait le signe de la croix pour dire son *Benedicité*, se contenta d'alonger l'index vers la place qu'occupait quelquefois Mlle Marthe; et comme ce geste ne souffrait aucune réplique, la prière de l'abbé n'était pas achevée que le couvert de la gouvernante était mis.

— A vous, monsieur le vicomte, dit le chanoine, je vous sers en étranger, mais vous y reviendrez, j'ose le croire... A vous, Marthe... Eh bien! où allez-vous maintenant?

— Mon dieu, j'ai oublié d'allumer la lampe de la chapelle et j'y cours.

— Excellente femme! esclave de son devoir, elle ferait dix lieues pour réparer un oubli.

La gouvernante, qui n'avait pas craint de faire un petit mensonge pour trouver un prétexte à son absence, passa dans la bibliothèque qu'éclairait faiblement la flamme du foyer, et, prenant le bouton de la porte secrète, elle entra dans la chapelle.

— Jésus! mon Dieu! cria la brave demoiselle, en apercevant à la lueur tremblante de la veilleuse suspendue au plafond la belle étrangère qu'elle avait introduite, étendue sans connaissance contre la cloison du cabinet; Jésus! mon Dieu! qu'avez-vous, ma chère sœur?

La jeune dame, au toucher d'une main secourable, sembla se ranimer et ouvrit de grands yeux larmoyans. Tout à coup elle recouvra la mémoire et se leva précipitamment.

— Vous vous êtes donc trouvée mal, mon enfant? Je vais vous faire prendre quelque chose, un peu de fleur d'oranger... Le froid vous aura saisie... Voulez-un peu de brou de noix, c'est souverain pour l'estomac?... Comme vous êtes pâle!

— Ce ne sera rien, murmura l'étrangère d'une voix si faible que Mlle Marthe eut peine à l'entendre, ce ne sera rien, j'ai eu un étourdissement, un éblouissement; c'est la fatigue, l'anxiété... Rassurez-vous, je suis remise, je vais très bien... Où est donc M. de Brionne?... la visite est-elle partie?

— Eh bon dieu! non, c'est bien ce qui me fâche et me désespère. N'avez-vous donc pas entendu tout ce qui s'est dit à côté de vous, dans ce cabinet?

— Quel cabinet? demanda la jeune femme avec un serrement de cœur qui faillit l'étouffer.

— Là... derrière cette cloison.

— Oui, en effet, j'ai entendu parler, mais...

— Vous n'avez pas écouté; dam! c'est le métier d'une honnête personne comme vous. D'ailleurs, vous n'auriez rien entendu qui ne fût à entendre; M. l'abbé est un saint homme du bon Dieu, toutes ses paroles sont des leçons, toutes ses actions sont des vertus. Bref, il paraît que le jeune homme dont il a reçu la visite est une vieille connaissance à lui et qu'il l'aime autant qu'il l'estime; dans ce moment, ils sont à souper tranquilles comme Baptiste, sans se douter que vous êtes là à vous morfondre et à perdre toute connaissance. Aussi, je suis venue vous demander si vous ne voulez pas que je prévienne monsieur.

— Gardez-vous-en bien, mademoiselle, reprit l'étrangère avec un élan d'effroi qu'elle modéra par degrés, M. de Brionne et vous, devez seuls me savoir ici. Toute indiscrétion, toute imprudence me pourraient perdre!...

— Prenez donc courage; je retourne au souper; mais si je touche à mon assiette, ce sera miracle. Adieu, mon enfant.

La gouvernante du chanoine repassa par la bibliothèque et regagna la salle à manger.

La jeune femme avait suivi tous les mouve-

mens de Mlle Marthe ; aussitôt qu'elle eut perdu le bruit de ses pas, elle ouvrit la porte secrète, jeta un regard rapide dans la bibliothèque et s'y glissa furtivement.

Les tisons n'avaient plus de flammes, une lueur rougeâtre provenant de la braise rayonnait seule sur les bords du tapis et sur les pieds des meubles, laissant les coins et le vide supérieur du cabinet dans une épaisse obscurité. L'apparition subite de l'étrangère dans cette pièce où nulle jeune femme n'avait sans doute pénétré depuis plus de vingt ans que l'abbé l'occupait, était d'une singulière nouveauté ; elle s'arrêta dès son premier pas, et posa ses deux mains sur le dossier d'un fauteuil, pour prendre un appui, car elle chancelait. Ses mains touchèrent le carrick du vicomte, et cette rencontre la fit tressaillir ; alors elle courut à la cheminée prit un tison, le porta à hauteur du chambranle, et trouvant un bougeoir tout garni, elle approcha ses lèvres délicates du tison et souffla dessus jusqu'à ce qu'un petit jet de flamme allumant la bougie eut répandu une vive clarté autour d'elle ; alors, elle rejeta le charbon au foyer, croisa ses bras et demeura immobile. Ses joues que le feu avait vivement colorées redevinrent pâles, et son beau visage reprit par degrés ce calme émouvant qui couvre les traits des victimes résignées. Ce visage, d'un ovale gracieux, était amaigri par les veilles et le chagrin, mais la distinction de ses lignes comme l'éclatante blancheur de sa peau en faisaient un type de rare beauté. Un cercle noir ou plombé, s'étendait sous chacun de ses yeux et se fondait, en mourant, avec le blanc mat des joues. Le coin des lèvres, relevé avec amertume, laissait deviner deux rangées de perles nacrées ; de longs cils noirs ombrageaient ses paupières et amortissaient le feu de ses regards : et ses cheveux, plaqués en bandeaux jusqu'aux oreilles, tombaient en boucles floconneuses autour de son cou et sur ses épaules. Sur toute sa personne, cette femme délicieuse portait un cachet étranger, qui lui laissant les charmes des Françaises les plus distinguées, la revêtait d'une piquante originalité.

S'approchant brusquement d'une table de travail, la jeune dame prit une feuille de papier et la couvrit rapidement de quelques lignes ; puis, sa lettre terminée, elle la cacheta, mit pour adresse : *Monsieur le vicomte de Fontac, rue Blanche*, 6, et courut au carrick qu'elle avait déjà touché. Ce vêtement n'avait pas de poche. Alors l'étrangère, se ravisant, détacha une épingle en diamant de son corsage, et, se saisissant du chapeau du vicomte, elle fixa sa lettre au fond de la coiffe, et la couvrit avec son propre mouchoir, qu'elle abandonna dans le chapeau. Cela fait, elle revint se prosterner devant la Vierge, et murmura ce mot :

— *Pardon !*

III.

Le service de table de l'abbé de Brionne ne laissait rien à désirer au plus minutieux et plus gourmet convive. Le linge uni était de Flandres et d'une blancheur éblouissante ; le vin colorait de ses rubis deux flacons de cristal placés, l'un à la droite du maître, l'autre à celle du vicomte ; l'argenterie était forte, pesante et poinçonnée d'un écusson compliqué. Une lampe à quatre branches, surmontée d'un abat-jour, était suspendue au plafond et se baissait à volonté au moyen d'une poulie dérobée. La vive lumière que projetait cette lampe sur le milieu de la table faisait scintiller les facettes des cristaux, la porcelaine et l'argenterie.

— Eh bien ! mon digne ami, dit le chanoine, comment avez-vous trouvé cette bisque aux pigeonneaux ?

— Elle ranimerait un mort.

— Elle l'a ranimé, sur ma parole, car j'étais plus mort que vif en m'asseyant à table... Prenons le coup du médecin... Ce madère est irréprochable.

— Quelles sont, mon père, vos trois libations privilégiées ? demanda le vicomte, qui trouvait le madère exquis.

— Mon fils, j'estime que le coup du médecin est le plus salutaire, celui du milieu le plus agréable, celui de l'amitié le plus regrettable...

— Pourquoi regrettable ?

— Parce qu'il est le dernier, répondit l'abbé avec une demi-tendresse, et que la séparation d'un ami, si courte qu'elle soit, est toujours regrettable. Arrivez donc, mademoiselle Marthe... Eh bon dieu ! comme vous voilà pâle et défrisée !... Pauvre femme !... Vite quelques gorgées de bouillon... là... là... et maintenant trempez vos lèvres dans ce petit verre... Allons donc !... c'était une défaillance. Monsieur le vicomte, vous offrirai-je un peu de ce riz-de-veau aux champignons ?

Pendant que le chanoine faisait, en professeur, les honneurs de sa table, la gouvernante, préoccupée de la belle dame qu'elle venait de quitter, était distraite, maladroite et silencieuse.

— J'ai cru comprendre, à la lettre de Mlle de Verneuil, dit le vicomte, que vous pourriez bien ne pas assister à la bénédiction nuptiale ; j'espère m'être trompé.

— Hélas ! non. C'est avec chagrin que je renonce, que je me vois obligé de renoncer à cette cérémonie, mais j'ai des devoirs importans à remplir, et j'en suis l'humble esclave.

— Il faut avoir une conscience bien scrupuleuse, mon père, pour ne pas oser s'absenter quelques vingt-quatre heures, quand cette absence doit faire deux heureux.

— Oui da ! mon enfant, vous pouvez même dire trois heureux, car je serais du nombre ; mais écoutez tous les titres de mes grandeurs,

et dites, sans impartialité, si je puis franchir les barrières de cette immense cité. Je suis chanoine honoraire de Saint Sulpice, je suis aumônier de M. le duc de D....., je suis rapporteur du 10e bureau de charité, et cette semaine il faut que je fournisse mes états qui sont loin d'être complétés...La misère est si grande ! je suis chargé de deux prêches : l'un à Saint-Etienne-du-Mont, l'autre à Saint-Jacques, et le catéchisme des écoles chrétiennes me prend trois grands jours par semaine. J'en passe, et des meilleurs, c'est le cas de le dire. Vous voyez donc que je ne puis laisser toutes ces grandes occupations publiques pour courir à mes plaisirs. Le curé de Verneuil me remplacera très avantageusement, n'en doutez point... Un peu de vieux beaune... Comment trouvez vous ce petit vin ?

— Excellent.

— De fait, il est mignon...

— Eh bien ! jeune homme, attaquons-nous ce bel oiseau ? reprit le chanoine, en désignant de son couteau et de sa fourchette le perdreau rebondi que la cuisinière venait de poser en triomphe sur la table. Le plat d'argent qui avait l'honneur de contenir cette pièce succulente était garni de becs-figues, blancs de graisse, juteux et perdus entre deux tranches de lard de Lorraine.

— Ma foi, mon père, répondit le vicomte, dussé-je ne plus manger de ma vie, je vous ferai encore tête pour ceci.

— Dieu soit loué !... voilà un convive comme je les aime... à tout plat, bonne mine... Vous serez heureux en ménage, je crois devoir vous le promettre.

Ce disant, l'abbé de Brionne enfonça la pointe et le tranchant de son couteau sous l'aile du gibier, et le souleva avec une dextérité à la fois élégante et habile ; puis, retournant son arme, le fil en dessus, il fendit délicatement le jabot du perdreau, et, pendant que quelques grosses truffes coulaient à droite et à gauche dans le plat, un parfum délicieux embauma toute la salle, et amena un sourire de jubilation sur les lèvres des convives, sourire dont Mlle Marthe ne sut vraiment pas se défendre.

L'abbé avança une assiette et y déposa le morceau succulent que portait sa fourchette ; puis, il l'entoura de quatre belles truffes qu'il alla chercher dans les entrailles de la bête, et il l'arrosa d'un petit filet de sang, joignit au tout deux becs-figues, et appela la cuisinière.

— Benoîte, ma chère dame, vous me mettrez ceci au garde-manger, car j'ai fait aujourd'hui une vraie trouvaille : Mlle Marthe vous dira le reste.

La cuisinière emporta l'assiette en faisant une demi-révérence, et le vicomte put l'entendre marmotter : Pauvre cher homme du bon Dieu ! faut espérer que ça ne mourra jamais !

— Je devine que ce que vous venez de faire cache quelque charité, dit M. de Fontac.

— Goûtez-moi cela, mon jeune ami, répondit le chanoine, qui fit semblant de ne pas avoir entendu, et voyons si vous êtes amateur.

— Quel fumet !

— N'est ce pas ? Un peu de bordeaux...

— Vrai, vous avez piqué ma curiosité, mon père ; cette aile de perdrix qui vient de passer à l'office...

— Ah ! gourmand, vous la regrettez... eh bien ! est-ce une perdrix rouge ou une perdrix grise ?

— Combien Dieu vous doit tenir compte, mon bon père, de ces aumônes que vous envoyez ainsi, séance tenante !

— Monsieur l'abbé deviendra sourd avant de répondre à la question que vous lui faites pour la troisième fois, dit la gouvernante avec vivacité ; mais puisqu'il ne veut jamais prôner que ses défauts, je vais vous dire, moi, ce qui se passe ici depuis la Saint-Jean jusqu'à la Saint-Sylvestre.

— Voyons, Marthe, ma mie, ne soyons pas mauvaise langue, dit le chanoine.

— Si je ne craignais d'être indiscret, je serais bien curieux, ajouta le vicomte.

— Vous saurez donc, monsieur, reprit la gouvernante, qu'à chacun de ses repas monsieur l'abbé (et il en fait trois par jour, excepté les temps de jeûne), après avoir dit son *Benedicite*, s'asseoit, met sa serviette, prend son couteau et taille dans le meilleur plat le meilleur morceau, qu'il envoie à son office, comme vous venez de le voir.

— Mais la raison ?

— La raison est que dans la journée, monsieur l'abbé, qui est rapporteur au 10e bureau de charité, a toujours rencontré quelque malade malheureux, quelque pauvre mourant de besoin auquel il envoie ce qu'il appelle une *friandise*, ou bien encore un *trompe la faim*.

— Marthe, vous êtes une bavarde, balbutia le chanoine devenu tout rouge.

— Et quand nous sommes seuls, Benoîte, M. l'abbé et moi, ce qui est rare, car votre couvert est pris d'habitude par quelque pauvre diable, le grand bonheur de M. de Brionne est de nous appeler près de lui, pendant qu'il dîne ou qu'il soupe, et là, il nous raconte ce qu'il appelle encore ses *trouvailles*...

— Marthe, vous n'avez pas le sens commun.

— Racontez plutôt ce que c'est que votre *trouvaille* d'aujourd'hui, ça lui servira bien plus que votre modestie.

— Au fait, elle a raison, et quoique le sujet soit triste, il n'est pas déplacé. Ce matin donc, entre sept et huit heures, comme j'allais à mon catéchisme, et que je traversais une mauvaise ruelle du quartier Mouffetard, qu'on appelle la rue du Pot-de-Fer, je fus arrêté par une petite fille couverte de guenilles, mais proprette sous

ses haillons. Cela peut vous sembler impossible, à vous, mon ami, qui ne voyagez qu'en chaise de poste, et qui ne vivez que sous des lambris dorés ; mais il est certain que mes visites aux mansardes, aux caves, aux greniers et aux derniers réduits de la misère, m'ont souvent conduit à des pauvres qui avaient la propreté pour luxe. La fillette qui m'accosta peut avoir cinq ans; elle a la mine éveillée, mais d'une excessive douceur; elle a de grands yeux bleus, et une forêt de cheveux blonds parfaitement rangés sur son front de chérubin; ses petites joues sont pâlottes, mais blanches, et le froid piquant qu'il faisait les avait marbrées; ses pieds rougis, qui doivent être roses, flottaient dans de vieux souliers percés et éculés, beaucoup trop grands pour eux; sa grosse jupe de bure, rapiécée comme une mosaïque, donnait froid aux passans; et un mauvais fichu, dont le temps et le savonnage avaient mangé les couleurs, était croisé sur sa poitrine et noué derrière son dos.

— Monsieur le curé! me cria en allemand cette pauvre enfant, que j'avais dépassé.

A ce son de voix si doux et si plaintif je me retournai et vis la petite Alsacienne, qui me dit alors :

— Monsieur le curé, j'ai bien froid! Puis elle m'avoua qu'elle n'osait pas remonter près de sa mère, de peur d'être grondée. Nous nouâmes aussitôt le colloque suivant, en allemand, que j'estropie de belle force.

— Votre maman est donc bien méchante pour vous?

— Oh! non, au contraire.

— Pourquoi donc craignez-vous de la rejoindre?

— Elle m'a défendu de descendre dans la rue sans elle.

— Elle a raison, ma chère petite, on pourrait vous faire du mal; ainsi remontez bien vite.

— Oh! ce n'est pas ça que craint maman; hier j'étais allée à la fontaine qu'est là-bas, et un porteur d'eau m'a donné deux beaux sous que j'ai portés à maman, croyant qu'elle m'embrasserait beaucoup.

— Eh bien?

— Maman m'a grondée bien fort, en me disant qu'il n'y avait que les petites laides qui tendaient la main dans la rue.

— Et après vous avoir grondé, qu'a fait votre mère?

— Oh! elle m'a embrassée de toutes ses forces, parce qu'elle voyait que j'allais pleurer.

— Et après?

— Après elle est sortie en me disant d'être bien sage, qu'elle allait revenir. Puis elle est rentrée avec un beau pain tout doré qu'elle m'a donné.

— Et vos deux sous?

— C'est avec eux qu'elle m'a acheté du pain, pour faire plaisir au bon Dieu.

— Et a-t-elle mangé ce pain avec vous?

— Rien qu'un tout petit morceau; elle me disait que de me voir manger ça la nourrissait.

— Mais, mon enfant, pourquoi avez-vous désobéi à votre maman en la quittant encore ce matin? vous ne craignez donc pas de la fâcher?

— Oh! si fait, monsieur le curé; mais maman dormait ce matin et moi j'avais bien froid, et comme mon frère Faust, quand il avait froid, se mettait toujours à courir, je suis descendue dans la rue pour me réchauffer un peu sans réveiller maman ;... mais j'ai toujours froid... faites-moi un peu chaud sous votre beau manteau, monsieur le curé, je vous en prie.

J'enveloppai la pauvre enfant sous les plis de mon manteau, et lui dis :

— Voulez-vous me conduire près de votre maman, ma bonne petite.

— Oh! je veux bien, mais elle me grondera.

— N'ayez pas peur.

Guidé par ce pauvre ange, j'enfilai une allée sombre, étroite, malsaine, et je posai les pieds à tâtons sur les premières marches d'un escalier humide et boueux. Bientôt la rampe vermoulue de cet escalier se changea en une corde grasse et raide qui nous conduisit à une mauvaise porte d'une affreuse mansarde. Le cœur me battait à tout rompre, et la voix fraîche de la jeune fille ne cessait de me répéter :

« Marchez bien doucement; ne faites pas de bruit, la pauvre maman dort; il ne faut pas la réveiller. »

La fillette tira une ficelle qui souleva un loquet; et poussant la porte avec précaution, elle glissa son petit corps dans une chambre ouverte à tous les vents, ôta ses souliers, fit quelques pas en se haussant sur la pointe des pieds et revint à moi pour me faire signe d'entrer.

Si j'étais poète ou romancier, j'aurais fort affaire pour donner une idée de la grace et du charme répandus sur ce délicieux petit être. L'un de nos écrivains sacrés a dit avec une parfaite candeur que dans toutes nos bonnes actions nous sommes conseillés et guidés par des anges. Certes, c'était un ange qui m'avait pris par la main et conduit dans ce galetas; au moins me le suis-je figuré pendant tout le temps qu'a duré ma visite.

J'entrai donc dans la chambre, et je me sentis pénétré par la bise qui soufflait par les fentes de la toiture et des lucarnes mal fermées. Au fond de cette pièce odieuse était un mauvais grabat, et sur ce grabat une femme dormait profondément. Si je n'avais pas su que cette femme était la mère de ma petite Alsacienne, je l'aurais aisément deviné en contemplant ses traits. La ressemblance est merveil-

leuse ; longs cheveux blonds répandus sur la poitrine et les épaules, grands yeux battus, front triste, mais noble, douceur angélique de physionomie, c'était frappant, je le répète.

Ah ! ça, mon jeune ami, mangez donc ; il ne faut pas que mon histoire vous coupe l'appétit... Voulez-vous revenir au perdreau ?

— Non, de grace, continuez votre histoire, elle m'intéresse vivement.

Le chanoine rassembla, avec le pouce et l'index de sa main blanche et potelée, un cœur et quelques feuilles de laitue, dont il fit une réjouissante bouchée, puis il continua son récit.

— Respectant le sommeil de cette pauvre femme, et ne voulant pas rester désœuvré, je commençai par entortiller la petite fille dans mon manteau ; ce qui étant fait, je m'agenouillai aux pieds du lit de sa mère, et je priai Dieu pour elle. Je priai de toute mon ame, car la prière, mon cher Alfred, est le remède à tous les maux ; elle console le pauvre et elle inspire le riche. Quand la mère de ma petite protégée ouvrit les yeux, elle poussa un cri de surprise et d'effroi ; mais reconnaissant un serviteur de Dieu, elle se signa aussitôt, et me dit d'une voix faible :

— Qui vous a conduit ici, mon père ?

Je montrai la fillette, qui, s'étant débarrassée de mon manteau, s'élança au cou de la pauvre femme et la baisa tendrement. Une douce chaleur avait rendu au corps charmant de l'enfant ses tons rosés ; elle était mignonne des pieds à la tête, et je ne doute pas que le Seigneur n'ait enfermé dans cette enveloppe l'une des ames de son Paradis.

— Madame, dis-je à la mère, je suis venu demander pardon pour une désobéissante...

— Je comprends : Hélène vous aura détourné de votre chemin ; c'est une vilaine indiscrète que je gronderai vertement.

— N'en faites rien, car elle ne le mérite pas ; puis, à tout dire, vous n'en avez pas bien envie.

En effet, la pauvre femme caressait de ses deux mains la tête blondine de sa fille.

— Hélas ! mon père, je n'ai de richesse que mes baisers... mes pauvres baisers.

— Et vous n'en êtes pas avare... vous avez bien raison, ne vous gênez pas ; caresse vaut mieux que gronderie. J'expliquai le hasard de ma visite, et j'appris que j'étais chez une dame d'une petite ville d'Alsace, dans les environs de Colmar...

— Eh bien ! vous changez de couleur, mon enfant, dit le chanoine au vicomte en s'interrompant, seriez-vous indisposé ?

— Pas le moins du monde, mon père ; votre récit m'émeut, voilà tout... Continuez, je vous prie.

— Ainsi, reprit le chanoine, cette digne femme m'apprit qu'elle était des environs de Colmar, et qu'elle s'appelait Mme Keller... Marceline Keller... c'est ma foi bien cela, n'est-ce pas, mademoiselle Marthe ?

— Veuillez me donner un peu de Bordeaux, mon père, balbutia le vicomte en tendant son verre d'une main vacillante.

— Madame Keller, continua l'abbé, m'apprit qu'elle était dans le plus affreux dénûment, par suite d'un procès et d'un séjour fatalement prolongé à Paris. Elle m'avoua qu'elle avait dépensé son dernier sou, et ne savait plus de quel bois faire flèche. Enfin, elle me supplia d'employer mon crédit à lui faire obtenir quelque place où elle pût honorablement gagner sa vie et celle de son enfant.

J'aurais déjà comblé ses vœux si elle était en état de travailler, mais elle est malade ; une fièvre lente la brûle à petit feu ; le médecin que j'ai conduit chez elle m'a dit qu'il lui fallait un mois de repos absolu et des fortifians. Sur mes instances elle a consenti à se faire transporter chez une vieille dame de mes amies, où on lui donne de grands soins ; mais la chère vieille dame est une façon d'anachorète qui interprète tout de travers la tolérance divine ; qui fait maigre et maigre chère tous les jours de la semaine, et ne peut, par conséquent, traiter un malade convenablement ; voilà pourquoi, mon fils, puisque vous teniez tant à le savoir, j'ai fait mettre de côté une écuelle de purée et une aile de perdreau.

— Vous êtes la Providence du pauvre.

— Fadaise, mon jeune ami, fadaise ! J'ai pour habitude, comme vous l'a dit cette bavarde que mon histoire a endormie, Dieu me pardonne ! de prélever sur mes repas le morceau qui me semble le plus appétissant. Ce morceau, je l'envoie à une de mes *trouvailles*, et c'est ce que j'appelle *la bouchée du roi*. Ce n'est pas grande merveille, comme vous le voyez. Chacun a ses manies. Pour mon compte, je ne dînerais pas à l'aise si mon dîner ne devait profiter qu'à moi seul... Allons, Benoîte, ma fille, donnez-nous prestement le dessert et un doigt d'alicante ; nous ne prendrons pas de café pour ne rien voler au sommeil.

— Et la desserte, monsieur l'abbé, dit la gouvernante, vous n'en parlez pas.

— J'imagine qu'elle passe aux pauvres, comme l'aile de perdrix ? ajouta le vicomte.

— Justement, mon doux monsieur, justement ! aussi notre maison est connue dans le quartier.

— Que voulez vous, ma chère, répondit le chanoine, en partageant une magnifique poire-crassane, *à la porte où l'on donne les miches, les gueux y vont !* Braves gens que tout cela !

— Votre protégée, madame Keller, ne vous a pas confié la cause de son procès et de son voyage à Paris ?

— Non, je n'en ai tiré que des demi-mots ; j'ai cependant cru comprendre qu'il y avait quelque noire méchanceté ou plutôt quelque

crime caché dans tout cela. Elle m'a parlé d'une fille aînée perdue pour elle, déshonorée ou morte, je ne sais... Bref, je ne tarderai pas à être mieux instruit, et croyez bien que ma curiosité n'aura d'autre but que de servir ces malheureuses et intéressantes créatures.

— Mon père, pour témoigner ma reconnaissance à Dieu qui m'a aidé dans mes espérances, et à vous qui avez fait réussir mon mariage, je ne saurais trop m'associer à vos bonnes œuvres. Veuillez donc consacrer cet argent au soulagement de vos deux protégées, dont l'histoire m'a vraiment attendri. Surtout, ne me nommez pas; que ceci reste entre nous.

Le chanoine prit un billet de cinq cents francs que lui offrait le vicomte, et le remettant à Mlle Marthe, il dit:

— Dieu vous le rendra, mon enfant, et vous le rendra au centuple. L'argent semé de cette sorte ne reste pas longtemps hors du gousset.

Le chanoine se leva et dit les graces en compagnie de Mlle Marthe; puis il prit le vicomte sous le bras, et se promena lentement dans la salle.

— Ainsi donc, vous comptez partir demain matin pour Verneuil?

— Comment, demain? aujourd'hui même; c'est-à-dire qu'en vous quittant, je ferai atteler ma chaise et me mettrai en route!...

— A la bonne heure! j'aime assez ces résolutions hardies et militaires. Tel que vous me voyez, j'ai longtemps hésité entre l'uniforme et la soutane; en un mot, je serais soldat si je n'étais prêtre.

— Cela ne m'étonne pas; les gens d'église et les gens d'épée se touchent comme tous les extrêmes.

— Sans doute, le créateur n'a-t-il pas été appelé *Deus exercituum* par les Hébreux?

— Vous avez là de beaux portraits; sont-ils de vos aïeux?

— Oui, certes, ma salle à manger est un salon de famille, et je m'y entoure d'êtres qui me sont chers. Ici, vous voyez messire Guy de Brionne, le second de ma race, mort en héros sous les murs d'Orléans, en 1428. Là, Mme de Brionne, mariée au baron de Viviers, qui fut page de Louis XII et châtelain de Val-sous-Ville, une terre magnifique, ma foi! que MM. les sans-culottes ont trouvée fort à leur convenance, car ils s'en sont accommodés bel et bien. C'est encore un crû fameux de notre belle et riche Bourgogne, et il appartient à un gaillard qui l'a payé en assignats l'an de grace, l'an IV voulais-je dire, de la meilleure des républiques. Je dois rendre cette justice au nouveau propriétaire, qu'il m'envoie, bon an mal an, un échantillon de sa vendange, ce qui me sert à noyer mon chagrin.

Ce beau colonel d'infanterie qui porte si fièrement la poudre et la queue est mon père, le baron de Viviers, propriétaire et titulaire de Royal Picardie... il a été tué à Quiberon!...

— Mais s'écria le vicomte, que fait là cette mine révolutionnaire?

— Ah! dit le chanoine d'un ton railleur, on pourrait croire que c'est un hibou dans un nid de friquets, et cependant il est bien chez lui! Ce Clodius Brionne, c'est tout simplement Claude-Athanase de Brionne, baron de Viviers et de Val-sous-Ville, chanoine de St Sulpice, votre hôte pour le quart d'heure, et votre serviteur à tout jamais.

— Je ne comprends pas...

— Et moi, je ne le comprends plus; mais je peux essayer de vous l'expliquer.

— Monsieur l'abbé, interrompit vivement Mlle Marthe, ne voyez-vous pas qu'il va être deux heures du matin; vous tomberez malade si vous ne prenez quelque repos.

— Ma gouvernante est sage comme Mentor, monsieur de Fontac, quittons-nous, recevez mon embrassade, rappelez-vous mes recommandations, et dites à Marie que j'irai passer un mois d'été à Verneuil pour la dédommager... Ah! venez prendre votre carrick et votre chapeau... Comment regagnerez-vous votre logis?

— Mon cabriolet doit être à votre porte.

Le vicomte de Fontac endossa son carrick, mit son chapeau, sans enlever le mouchoir qui cachait le billet de l'étrangère, et descendit précédé de la gouvernante.

L'abbé fit deux ou trois tours dans son cabinet, en disant à voix haute: — « Chère Marie, tu seras heureuse, bien heureuse! Allons en remercier Dieu! »

Après quoi, M. de Brionne tourna le bouton de la porte secrète, entra dans la chapelle et demeura stupéfait devant la jeune femme, qui, d'une main, se soutenait à la corne de l'autel, et, de l'autre, écartait les cheveux dont son front était voilé.

— Qui êtes-vous, madame? demanda le chanoine après une assez longue pause.

— Je suis la vicomtesse de Fontac, répondit l'étrangère d'une voix ferme quoique émue.

IV.

Le visage de M. de Brionne demeura calme; le digne abbé avait l'intelligence paresseuse à l'endroit du mal, et quoique ses aumônes l'amenassent souvent à découvrir d'odieuses turpitudes, ce n'était jamais sans effort qu'il parvenait à comprendre les mystérieuses souillures du cœur humain. En entendant la réponse de la jeune femme, qui était restée immobile et le front penché devant lui, il sembla réfléchir pendant quelques instans, puis il dit avec une candeur naïve:

— Madame, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, ou tout au moins mes souvenirs sont bien infidèles.

— Vous me voyez, et je vous vois pour la

première fois, mon père, et il m'a fallu bien du courage pour venir jusqu'à vous.

— Mon Dieu, mon enfant, si je peux vous être utile, ce sera de grand cœur... Voulez-vous passer au salon, cette chapelle est froide et vous frissonnez.

— Permettez que je reste ici, mon père, l'image de la sainte Vierge me soutient dans les aveux que j'ai à vous faire, et ces aveux sont pressés, malheureusement trop pressés!... le nom sous lequel je me suis annoncée doit vous étonner?

— Le hasard est en effet singulier; vous portez un nom qui m'est cher, et si nous n'étions tous frères, j'avoue que ce nom seul vous vaudrait plus qu'à d'autres ma protection. A quelle branche des Fontac appartenez-vous? aux Fontac du Béarn, qui sont de la Paluze, ou aux Fontac de la Gironde, qui sont de la maison Marcillac? Je ne connais que ces deux familles du nom de...

— Je suis la vicomtesse de Fontac de la Paluze.

— Mais, voici qui me dépasse. Je ne connais de cette famille que le victomte Alfred de Fontac, fils unique de feu le vicomte de Fontac, mort en émigration. ce jeune Alfred...

— Avec qui vous venez de souper, mon père.

— Justement...

— C'est mon mari, murmura la jeune femme d'une voix troublée.

— Votre mari! répéta l'abbé en reculant d'un pas et en attachant sur la vicomtesse des regards étonnés.

— Hélas! c'était mon mari; car je n'ai plus le droit de porter son nom, ajouta la jeune femme en essayant de dévorer quelques larmes.

— Ah ça, ma chère dame, expliquons-nous; ceci me paraît au-dessus de ma perspicacité; vous dites que vous êtes... ?

— Mademoiselle de Ravenstein, mariée en 1813 au vicomte Alfred de Fontac, et...

— Et...

— Divorcée le 18 mai 1815.

— Divorcée! s'écria l'abbé. Ah! malheureuse! que m'apprenez-vous là? Savez-vous que M. de Fontac est fiancé à...

— Mlle Marie de Verneuil, je le sais, et ne suis amenée ici que pour faire rompre ce mariage.

— Hâtez-vous alors, car le temps marche, et ne marche que trop vite, vous l'avez dit; mais asseyez-vous, de grâce, asseyez-vous.

Le chanoine présenta une chaise et s'assit lui-même en répétant:

— Arrivons au plus pressé, je vous en supplie.

— Il faut avant tout, mon père, prévenir la famille de Verneuil; le moindre retard peut amener de grands malheurs.

— Mais le vicomte m'a quitté pour courir la poste sur la route de Verneuil.

— Cette nuit?

— Cette nuit.

— Ah! mon Dieu, eh bien! il faut nous mettre à sa poursuite et brûler le pavé... d'ailleurs on ne se marie pas en quelques heures; le vicomte arrive de Berlin, ses bans ne sont pas publiés, nous avons au moins quinze jours pour agir.

— Détrompez-vous, ma chère dame, tout est prêt. Ce mariage, qui est à peu près résolu depuis deux mois, a été légalement affiché et annoncé. Le code et l'Eglise sont satisfaits; on n'attendait plus pour la mairie et pour l'Eglise que l'arrivée du fiancé, et c'est le jour même de cette arrivée que les époux doivent être unis par l'officier public et bénis par le prêtre...

— Partons donc, mon père, s'écria la vicomtesse en se levant précipitamment, partons sans plus tarder.

— Partir! mais comment! et pour où?

— Partons à quatre chevaux et pour Verneuil, que vous connaissez probablement.

— Sans doute... mais je n'ai pas de voiture.

— Mon coupé est dans la rue, venez... en route je vous raconterai cette fatale histoire.

— Et mes pauvres que vont-ils devenir? qui les soignera?

— Cette même providence qui vous a déjà mis sur leur chemin.

— Il le faut! murmura le chanoine avec un gros soupir... Madame, suivez-moi.

M. de Brionne entra dans la bibliothèque, suivi de la jeune femme, prit son chapeau, son collet et sa canne, puis il passa dans le salon où Mlle Marthe l'attendaite.

— Bonté du ciel! et où allez-vous, monsieur? s'écria la brave gouvernante.

— Marthe, ma fille, je vais quitter Paris, pendant un, deux ou trois jours...

— Hélas! et vous partez de ce pas?

— De ce pas, vous l'avez dit... je laisse à vos soins tous mes pauvres, ayez pour eux une égale sollicitude; où est Benoîte?

— Elle est couchée et dort, ainsi que vous et moi devrions faire, monsieur l'abbé.

— Vous l'enverrez chez les frères, chez M. le duc, au chapitre, à Saint-Etienne et à Saint-Jacques pour donner avis de ma courte absence. Vous lui recommanderez le bouillon gras de ma pauvre Alsacienne; je désire que ce bouillon ne soit ni trop fort, ni trop faible, et saupoudré de gélatine. Vous irez voir dans la journée, cette pauvre Mme Keller.

— Mme Keller! répéta la vicomtesse qui écoutait respectueusement les recommandations de l'abbé.

— Eh! oui, connaîtriez-vous encore cette intéressante créature?

— Mme Keller, qui habite Herlisheim, près de Colmar.

— C'est cela même.

— Et qui a deux filles et un garçon?

— Précisément.

— Quoi! cette pauvre femme est à Paris?

— Malheureusement pour elle, oui.

— Mais elle doit être dans une misère affreuse!

— Aussi affreuse que pénible; cependant, je crois que ses chagrins les plus violens ne viennent pas de son indigence.

— Assurément non... c'est une triste histoire qui se mêle à la mienne... Venez vite, bien vite, mon père; de grâce, ne perdons pas une minute.

— Vous entendez, Marthe, vous entendez... éclairez-nous... Madame, je suis à vos ordres: veuillez passer devant... Ah! donnez-moi votre bougeoir, Marthe, et allez me chercher mon portefeuille; je suis sans argent.

— J'en ai pour vous et pour moi, mon père; nous règlerons nos comptes plus tard.

— Que la volonté de Dieu soit faite, je ne souffle plus mot... Où donc est votre voiture? Je ne la vois pas...

La jeune femme ayant ouvert la grille elle-même et avec impatience, fit quelques pas dans la rue et appela d'une voix sonore et vibrante: Faust!

Le roulement d'une voiture répondit presqu'aussitôt à cet appel.

— Voilà un nom qui ne m'est pas inconnu, dit le chanoine.

— Cela doit être, puisque vous êtes le protecteur de Mme Keller.

— En effet, je crois me souvenir qu'elle nomme ainsi son fils.

— C'est vrai; aussi est-ce son fils que vous allez voir.

— Et que fait-il près de vous, madame?

— Pour le moment, c'est mon valet de pied; le voici.

Un élégant coupé de ville venait de s'arrêter devant la grille, et un jeune domestique en livrée de deuil, l'aiguillette à l'épaule, avait ouvert la portière et abattu le marche-pied.

— Montez, mon père, dit la vicomtesse, en offrant la main au chanoine qui, s'étant approché du valet, regardait avec surprise son doux visage et son gracieux maintien.

— Pour Dieu! monsieur, écrivez-nous dès demain, s'écria la gouvernante en pleurant à chaudes larmes; il me semble que vous n'allez plus revenir.

La vicomtesse s'élança dans la voiture, et à peine assise dans le fond à côté de l'abbé, elle se pencha vers le domestique qui attendait ses ordres, et lui dit: A la poste aux chevaux, et bon train.

Le coupé fut enlevé au grand trot.

— Me voilà jusqu'au cou dans un roman, dit le chanoine après un premier moment de silence, et je ne comprends rien au rôle que vous m'y faites jouer, ma chère dame.

— N'appelez pas cette histoire un roman, mon père, et ne doutez pas de la beauté du rôle que Dieu vous y destine.

— Je ne demande qu'à savoir où je vais et ce que j'ai à faire. Jamais acteur ne fut porté d'une volonté meilleure.

— Ecoutez-moi donc.

— De toute oreille et de tout cœur, mon enfant.

— Puisque nous avons du temps devant nous, je vais évoquer tous mes souvenirs, en vous priant de me rappeler à l'Evangile quand je m'écarterai de ses vertueux préceptes.

— Pourquoi vous méfier ainsi de vos propres forces?

— Parce que mon pauvre cœur a tant souffert et souffre tant, hélas! qu'il s'anime et s'oublie quelquefois... La douleur est un mauvais guide, mon père.

— La douleur appelle à son aide la résignation.

— Cest une vertu que je ne possèderai jamais. et cependant elle serait un trésor pour mon âme affligée.

— Dieu n'aime pas qu'on désespère de sa bonté, mon enfant. Parlez, peut-être me sera-t-il donné de vous consoler.

— Comme je vous l'ai dit, mon père, je suis fille du baron de Ravenstein, et ma famille, alliée aux plus nobles maisons d'Allemagne, touche aux ducs de Clèves et de Berg; mon père était un vieux soldat que l'infortune de nos princes avait ruiné, et que la guerre avait couvert de blessures. Ma mère était morte fort jeune, et j'avais été confiée, dans ma plus tendre enfance, à une vieille amie de ma famille retirée à Berlin. Blessé une dernière fois à Wagram, mon père vint se reposer de ses longs services dans la modeste retraite où j'attendais son retour. Un an après son arrivée, l'excellente amie à laquelle il avait laissé le soin de ma première éducation mourut, et il demeura seul chargé de ma conduite. Je ne vous dirai pas tout ce que ce noble père a fait pour son enfant. Sa bonté ingénieuse descendait aux plus minutieux détails pour satisfaire mes caprices ou flatter mon petit orgueil. Ses économies, ses humbles revenus étaient employés à payer des maîtres renommés. Sa gloire était de me voir briller par les talens qu'il s'efforçait de me faire acquérir; sa vanité était de se laisser dire que je devenais belle; son bonheur était de baiser mon front à tout instant. et de se faire raconter par moi mes prouesses de fillette.

Je veux abréger le récit de ces temps heureux où je n'avais pour compagnon que ce vieillard vénéré, et pour sentiment au fond du cœur que le bonheur d'être son enfant... Hélas! orsque cette tendresse est déplacée par un au-

tre amour, quelle jeune fille peut assez regretter le trésor qui lui a échappé? Le mariage ne se voit qu'à travers un prisme trop souvent trompeur; heureuses celles qui ne laissent pas au seuil paternel, en le quittant, avec leur nom de demoiselle, leur dernière chanson. En 1812, j'avais seize ans, j'aimais la danse avec passion, j'aimais mon père de toute mon âme, j'adorais Dieu en vraie chrétienne, et s'il m'arrivait de rêver quelquefois dans un long sommeil, ce n'était jamais qu'à mon piano, ou à mes oiseaux ou à mes fleurs.

Devenant, chaque année, plus infirme, mon père devenait aussi sérieux et pensif. Il lui arrivait souvent de prendre ma tête dans ses mains et de me regarder fixement, jusqu'à me communiquer le germe de cette muette tristesse à laquelle il était en proie. Alors, n'osant pas le questionner, je m'abimais dans des rêveries sans fin, cherchant une cause aux distractions qui l'absorbaient. Au commencement de l'année 1813, un banquier de Berlin, chez qui mon père avait placé une forte partie de sa petite fortune, fit faillite et nous enleva ce qui fournissait à notre pauvre luxe. Mon père fut frappé par ce malheur comme par la foudre; il tomba malade, et ne dut qu'aux soins les plus tendres son rétablissement. Mais il se releva de cette maladie vieilli de dix ans; ses facultés intellectuelles baissèrent tout à coup, ses forces le trahirent, et je ne l'ai vu sourire, depuis lors, que quand il caressait ma tête sur ses genoux tremblans; encore ce sourire n'était-il que passager, et s'éteignait-il bientôt dans une amère contraction des lèvres. Tout son corps éprouvait dans ce moment un tressaillement fébrile, et ses mains couvraient, comme malgré lui, mon visage.

Lorsqu'on aime, on s'identifie avec l'être qui occupe à toute heure la pensée. L'esprit devient inventif et les secrets de notre ami nous appartiennent bientôt, si cachés qu'ils soient. Je devinai donc que mon père, inquiet de mes seize ans et de sa vieillesse, voyait avec terreur marcher ces deux âges, l'un vers l'époque nubile, l'autre vers la tombe. Nous étions pauvres, et pour satisfaire l'ambition du baron de Ravenstein il aurait fallu qu'un jeune seigneur vînt lui demander ma main. Fortune et naissance, il fallait tout cela au dernier rejeton d'une race glorieusement citée dans l'histoire... Fatales présomptions, hélas!

Comme je n'avais eu jusqu'alors aucune préférence pour les gentilshommes que j'avais rencontrés dans le monde, comme nul d'entre eux ne s'était occupé de moi de manière à me troubler, je m'étudiai à redoubler d'insouciance et de légèreté pour mieux tromper mon père; et, pendant que chaque jour amenait sur mon front l'éclat de la puberté, je travaillais à redevenir enfant, substituant aux vagues émotions du cœur des lutineries dignes de ma poupée. Mon père ne se trompa pas à ce manège, et sa tristesse n'en devint que plus profonde et plus tenace.

Ne pouvant nous soutenir à Berlin avec les débris de notre fortune, nous résolûmes d'un commun accord de rentrer en France et de retourner dans le petit village d'Herlisheim, où, avant l'émigration, ma famille maternelle possédait de grands biens. Avant de nous mettre en voyage, mon père me demanda si je regrettais ce monde où j'avais brillé, et ces fêtes dont j'avais été, selon lui, l'un des ornemens; le noble vieillard dut bien voir que ma réponse était franche, lorsque je lui dis, en le pressant sur mon cœur, que la pensée de rentrer dans notre beau pays et d'y retrouver la tombe de ma mère me faisait tout oublier avec dédain

Nous revînmes à Herlisheim. Nos premiers pas dans ce village que j'avais quitté à l'âge de huit ans amassèrent dans mon cœur des émotions à la fois douces et mélancoliques; mon père était appuyé à mon bras, et marchait péniblement. Le souvenir de son ancienne opulence et celui de ma mère se disputaient sa faible tête, et lorsqu'il revit le château de Ravenstein passé à vil prix dans des mains étrangères, je crus qu'il allait mourir.

— Tout n'est que vanité, ma fille, dit le chanoine, qui jusque-là avait écouté en silence; je vous offre le pendant du château de Ravenstein, dans la terre de Val-sous-Ville qui m'a été ravie à grands coups d'assignats; continuez.

— Nous étions à Herlisheim depuis deux mois à peine, lorsque mon père reçut la visite d'un jeune élégant que nous avions vu souvent à Berlin, qui m'avait fait danser à plusieurs bals, et dont le père avait émigré dès les premiers jours de la révolution; vous devinez de qui je veux parler?

— Du vicomte de Fontac.

— Oui. Nos pères s'étaient un peu connus à l'armée des princes, et le jeune vicomte, qui était alors orphelin, avait toujours été reçu par nous avec une cordiale affection. Cette visite causa un vif plaisir au vieillard qui s'était vu abandonné de ses meilleurs amis, en même temps que la fortune et la vie se retiraient de lui. Le vicomte acheta une terre près d'Herlisheim, et nous demanda la permission de nous visiter souvent et en voisin. Cette permission lui fut accordée sans arrière-pensée aucune.

Je veux vous épargner un récit qui ne convient pas à votre gravité et qui envenime toutes mes blessures. Je vous dirai donc à la hâte, que la présence du vicomte amena un changement complet dans l'existence de mon père et dans la mienne. Je ne tardai pas à m'apercevoir que l'humeur chagrine du baron de Ravenstein fuyait chaque jour devant une douce quiétude, et que ma folle insouciance faisait place à une mélancolie dont j'avais peine à me défendre. Je me surprenais à soupirer et à rêver quand le

vicomte passait quelque temps sans nous voir; et lorsque j'entendais le galop de son cheval, j'écoutais les tressaillemens de mon cœur avec une délicieuse émotion que je ne cherchais même pas à m'expliquer.

Un soir, mon père m'attira près du fauteuil dont il ne se levait plus qu'avec peine, et m'annonça, le sourire aux lèvres, le visage radieux, qu'il fallait songer à nous quitter bientôt. A cette nouvelle, je sentis de grosses larmes rouler sur mes joues, je me serrai contre le sein du vieux guerrier, et je lui demandai pourquoi nous devions penser à cette séparation.

— C'est que je vais bientôt mourir, fille chérie, me répondit-il. Epouvantée, je regardai mon père, et je vis briller son regard d'un feu que je croyais à jamais éteint.

— Ne t'alarme, pas, mon pauvre ange, reprit aussitôt le vieillard; car je mourrai content, car je rendrai mon âme à Dieu en le bénissant des bienfaits dont il m'aura comblé à mon lit de mort, car en fermant les yeux sur toi, je les fermerai sur ton bonheur. Pressé de s'expliquer, mon père me conta que M. de Fontac lui avait demandé ma main, et que si je n'éprouvais aucune répugnance à cette union, elle le consolerait de tous les orages de sa vie, en relevant la dignité de sa maison, et me replaçant au rang d'où je n'aurais jamais dû descendre.

Cette révélation paralysa toutes mes forces et m'apprit que j'aimais le vicomte avec cette chaste adoration que toute jeune fille élevée dans la crainte de Dieu et l'amour de sa famille apporte au futur souverain de sa destinée. Je ne cherchai pas à dissimuler mes sentimens, et couvrant de baisers les cheveux blancs de mon père, je lui fis des aveux que jusqu'alors je n'avais pas osé me faire à moi-même. Le baron m'écoutait avec délices et me rendait caresse pour caresse. Je m'échappai des bras de mon père ivre d'une joie voluptueuse qui tenait du vertige.

Depuis mon arrivée à Herlisheim, je n'avais fait qu'une visite; c'était à une excellente femme qui avait été demoiselle de compagnie de ma mère et qui s'était mariée à un sous officier du régiment d'Alsace dont mon père était alors colonel. Cette femme nous avait toujours été dévouée, et nous l'avions retrouvée avec bonheur. Son mari, suivant les armées républicaines, était devenu officier supérieur, et sa carrière s'ouvrait brillante devant lui, lorsqu'il tomba mutilé dans les champs de Marengo. Le pauvre soldat se retira dans ses foyers, où, incapable de travailler activement, il n'était que d'un faible secours à sa famille. Cette famille se composait de Marceline Keller, sa femme...

— Ma protégée? interrompit l'abbé:

— Votre protégée oui, mon père, qui était, lorsque nous revînmes à Herlisheim, mère d'une charmante jeune fille et d'un petit garçon âgé de dix ans. Cette jeune fille se nommait Thérèse, et n'avait que deux ans de moins que moi. Nous nous étions liées d'amitié tout d'abord. Pauvres toutes les deux, nous préférions notre intimité à une société bruyante pour laquelle nous ne semblions pas faites; nous nous racontions tout ce qui pouvait se passer de joyeux ou de triste dans nos ames; nous nous aimions sincèrement, délicatement; et, aussi pures l'une que l'autre, nous n'avions jamais échangé aucun de ces soupirs que la confidence de mon père venait d'amasser tout à coup dans mon sein.

L'éducation de Mme Keller, ses distinctions naturelles, avaient fait de Thérèse une demoiselle accomplie. Dieu lui avait donné un visage enchanteur, et elle réunissait toutes ces perfections qui font de la créature humaine le chef d'œuvre de beauté. Nos pères qui, pour avoir fait la guerre, chacun de son côté, ne s'en estimaient pas moins, se confiaient souvent leurs craintes pour notre avenir, et bâtissaient de beaux châteaux, aux jours de bonne humeur, châteaux de cartes dont nous étions les châtelaines.

Dès que je fus maîtresse du secret du baron de Ravenstein, je courus chez mon amie, et je lui racontai naïvement la scène dont j'étais encore émue. Thérèse, qui ne voyait dans mon mariage qu'un sujet de joie pour mon père et pour moi, me sauta au cou, m'embrassa avec tendresse, et lorsqu'à la même heure nous fîmes notre prière le même soir, je suis bien persuadée que le cœur de mon amie demanda à la Vierge ses bénédictions pour moi. Le lendemain de ce jour d'un si douloureux souvenir, mon père écrivait au vicomte du Fontac pour lui annoncer que j'étais sa fiancée. Le vicomte vint aussitôt me faire sa cour officielle, et quinze jours après cette visite, nos publications étant complètes, la couronne virginale que Thérèse avait elle-même tressée pour mon front, tomba sous les doigts de mon époux, que j'aimais, que j'adorais, avec toute l'énergie, toute l'impétuosité d'un sentiment qui ne s'était révélé que pour me donner un tyran jusqu'à ma dernière heure!

— Eh! quoi! êtes vous encore, malgré le divorce, sous l'empire du même attachement? s'écria le chanoine.

Mme de Ravenstein cacha son visage dans ses deux mains et sanglota.

— Allons, mon enfant, du courage! songez à votre dignité; n'oubliez pas les cheveux blancs de votre père, ce serait les déshonorer que de se laisser aller à de pareilles faiblesses.

— Hélas! le vieux guerrier n'est plus! Il n'a pas fermé ses yeux sur mon bonheur, comme il l'avait espéré, il les a fermés sur ma honte et ma douleur...

— Sur votre honte? Le divorce aurait-il été

prononcé contre vous, et seriez-vous criminelle?

— Criminelle! moi! moi, criminelle! Oh! non, mon père, non! Je suis faible, je suis indigne, mon cœur n'a pas une goutte de ce sang fier qui a fait battre ceux de ma race... mais criminelle, je ne l'ai jamais été.

— Achevez votre récit, ma pauvre enfant, je m'y intéresse, et je prie Dieu de vous venir en aide.

— M. le vicomte de Fontac était riche, les biens de son père avaient été administrés dans les jours sanglans de la révolution par l'un de ces hommes loyaux et intègres qui ont donné l'exemple du désintéressement au milieu du pillage, et qui ont fidèlement restitué les trésors dont ils étaient dépositaires. Notre union fut célébrée en grande pompe, et chacun vanta la générosité de mon mari, qui, jeune (il n'avait que vingt deux ans), élégant, doué des qualités les plus précieuses, avait choisi une compagne sans écouter d'autres conseils que ceux de son noble cœur.

Pendant les premiers mois de notre mariage, Thérèse se montra radieuse; mon bonheur, qui éclatait dans toutes mes actions comme dans toutes mes pensées, semblait être partagé par elle; et la douce amitié dont elle me donnait des preuves si délicates avait pour moi un charme indicible. J'attendais que son heure fût venue comme était venue la mienne; je caressais la pensée d'une alliance digne d'elle; je m'apprêtais à faire naître l'occasion d'enchaîner à jamais son cœur dans une union sainte et sacrée, et je travaillais à son insu à la mettre en présence de quelque prétendant qu'elle dût aimer comme j'aimais!

Mon père, à qui j'avais confié mes projets, les approuvait et se promettait de m'aider dans mes recherches: c'était toujours en me souriant que le bon vieillard se faisait raconter les exploits que je méditais; et quand M. Keller venait nous voir et qu'il se laissait aller à de gros soupirs en parlant de sa petite Thérèse, mon père éclatait sous cape et se contentait de lui répondre: « Voisin, tout vient à point à qui sait attendre. »

Cependant l'année n'était pas encore écoulée que je crus remarquer quelque changement dans l'humeur de mon amie; son sourire était un peu forcé; ses joues rougissaient ou pâlissaient subitement. Nos causeries n'étaient plus gaies et franches, et nous ne bavardions plus comme au temps de nos folies. Thérèse devenait tout à coup pensive; elle s'éloignait de moi, et ne revenait à mes côtés qu'en surmontant une répugnance visible; elle me faisait quelquefois des questions auxquelles j'hésitais à répondre, voulant ménager la candeur de la vierge et me respecter moi-même. Alors elle abandonnait ces questions, mais pour y revenir bientôt. Ainsi, elle me demandait un jour si mon mari avait pour moi tout l'amour qu'avait promis le fiancé. Si nous n'éprouvions pas l'un pour l'autre des momens d'ennui et de lassitude. Si, quand nous nous séparions pour quelques instans, nous avions toujours le même bonheur à nous retrouver. D'après mes réponses, le plus souvent évasives, Thérèse, je vous l'ai dit, pâlissait ou rougissait. Sa santé s'altérait sensiblement, et bientôt je fus alarmée au point de m'en ouvrir à mon mari. M. de Fontac ne prit pas mes confidences au sérieux, il rit même beaucoup de ma belle langoureuse; c'était ainsi qu'il appelait mon amie, et me dit qu'il n'y avait qu'un seul remède capable de la guérir. Ce remède, ajouta-t-il, est un jeune et beau mari qu'il faut lui chercher, car le spectacle de notre bonheur, constamment exposé à ses yeux, la trouble et lui fait déplorer son isolement.

Frappée de cette réponse, je m'accusai d'égoïsme et je redoublai de tendresse et de prévenances pour détourner Thérèse de sa mélancolie. Mes premiers soins furent bien payés car je remarquai un changement notable dans sa conduite, et j'en remerciai le ciel avec ferveur. Cette illusion, car c'en était une, fut de courte durée, Thérèse retomba dans ses distractions, et la chute fut d'autant plus rapide et profonde, qu'elle avait été quelque temps retardée.

Je crus devoir prendre conseil de mon père, qui accueillit sévèrement mes révélations. Son front se plissait pendant que je parlais, et lorsqu'il eut appris ce que m'avait dit M. de Fontac et les brusques métamorphoses du caractère de la jeune fille, il posa ses mains en croix sur ma tête et me dit:

— Ceci est plus grave que tu ne penses, mon enfant; j'y songerai.

Puis il me questionna à son tour sur mon bonheur conjugal, soulevant délicatement les coins d'un voile qui devraient être baissés, même pour un père.

Surprise, tout d'abord, par cet interrogatoire, je ne tardai pas à être frappée par une pensée infernale qui m'abattit comme un coup de foudre. Dès ce moment, je compris, ou plutôt je vis le fond de mon cœur à la lueur des éclairs que cette pensée fit jaillir de mes esprits. Je compris que l'amour paisible, calme et dévoué, dont j'avais entouré mon mari jusqu'à ce jour, n'était qu'un pâle reflet de la passion brûlante dont je dois être dévorée, durant ma vie entière. Dès ce moment, j'étais vraiment femme, j'étais jalouse!

— Le feu que vous mettez à me raconter vos malheurs me prouve, ma chère fille, que cette passion terrible n'est pas étouffée; pour mériter l'assistance divine, il faut s'humilier et pardonner.

— Ah! mon père, je m'humilie de tout mon pouvoir, mais le pardon, ah! le pardon est au-

dessus des forces d'une pauvre créature qui a tant souffert !

Le coupé gravissait en ce moment la pente assez raide de la rue Blanche; il était deux heures et demie. Au bout de quelques minutes il s'arrêta devant la poste. et le valet de pied, ouvrant la portière, demanda les ordres de sa maîtresse.

— Quatre chevaux et route d'Orléans, dit Mme de Ravenstein ; qu'on ajoute un palonnier au brancard, et dites à Jean de reconduire mes chevaux à l'hôtel, vous monterez devant et m'accompagnerez ; appelez-moi le postillion de garde aux écuries ; voilà mon passeport.

Le postillon se présenta.

— Mon ami, dit-le chanoine, est-on venu vous demander des chevaux pour marcher sur Orléans depuis une demi-heure ?

— Oui, on est venu deux fois.

— N'inscrivez-vous pas les noms des voyageurs ?

— Si fait, et je viens d'en faire l'état pour l'administration.

— Parmi ces noms, n'avez-vous pas vu le nom du vicomte de Fontac ?

— Il n'y a pas une heure qu'il a fait prendre trois chevaux.

— A quelle adresse ? demanda Mme de Ravenstein.

— Pour la rue d'Anjou-Saint-Honoré, 20.

— Je n'y comprends plus rien, murmura le chanoine ; rien, absolument rien.

— Et moi je comprends tout, mon père... Merci mon garçon. Voilà pour boire ; faites atteler lestement.

— Ça va marcher, madame, dit le postillon en empochant deux pièces de cinq francs. Allons, Antoine, à cheval !

Le coupé redescendit la rue Blanche, enlevé par quatre chevaux vigoureux qui le faisaient voler sur le pavé.

Cinq minutes après le départ de nos voyageurs, un landau attelé de trois chevaux s'élança de l'hôtel de la poste, roulant sur les traces du coupé avec une rapidité effrayante.

— Revenons à votre histoire si vous le voulez bien, madame, reprit l'abbé de Brionne. Si j'ai saisi ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, nous en sommes restés au moment où un peu de jalousie se glissa dans votre cœur.

— Ah ! mon père, je ne vous ai pas dit un peu de jalousie, je vous ai dit qu'une fureur soudaine, sombre et farouche s'empara de mon être et me révéla toute la violence de mon amour. L'idée, ou plutôt la crainte d'être trahie par mon mari, avait allumé un incendie dans mon âme. Avec ce sentiment terrible, je perdis tout repos, je devins soupçonneuse, morose, dissimulée. L'enfer m'inspira ses plus secrets artifices, et je me fis l'espion de l'homme que je vénérais avec piété, cachant par de faux sourires l'amertume que mon cœur empoisonné rejetait sur mes lèvres. J'opposai la ruse à la fourberie, et je ne tardai pas à me convaincre de mon infortune ; mes yeux égarés plongèrent dans le fond de l'abîme que la perfidie de deux infâmes avait creusé sous moi ! L'homme que les mains du prêtre avaient béni à mes côtés, l'homme que la loi avait nommé mon défenseur, l'être chéri dont j'avais fait mon idole, le père du pauvre être que je portais dans mon sein, était un misérable qui n'avait obéi qu'à un caprice en m'épousant ; et qui, lassé de ma tendresse, lassé de mon dévoûment, s'était avili dans un amour honteux pour lui, mortel pour moi ! La jeune fille que j'avais loyalement aimée, que j'avais comblée de bienfaits et de soins, s'était laissé séduire par mon mari, et avait oublié la sainteté du devoir et de l'amitié dans d'odieuses et d'adultères caresses. Que tous deux soient maudits !

— Pauvre femme, au lieu de maudire, priez.. Songez au Christ !

— Ah ! j'étouffe ! dit Mme de Ravenstein, en abattant la glace d'une portière ; mon sang m'oppresse quand je parle de mes malheurs, ayez pitié de moi, mon père, je suis bien à plaindre !

En ce moment, comme le coupé passait la barrière, et s'élançait sur la route d'Orléans, il fut joint par une voiture qui se maintint à sa hauteur, pendant que les postillons des deux équipages échangeaient quelques paroles.

Cette nouvelle voiture était attelée de trois chevaux ; ses stores étaient levés, et une jeune femme, penchée en avant, lisait une lettre à la lueur des lanternes.

Tout à coup, cette femme baissa l'une des glaces de devant, et cria au postillon d'une voix impérieuse :

— Vous allez un pas de tortue, touchez donc vos chevaux.

L'abbé et sa compagne regardèrent machinalement du côté d'où venaient ces mots, et Mme de Ravenstein saisissant le bras du chanoine, et y crispant ses jolis doigts, murmura sourdement en se rejetant en arrière :

— Thérèse Keller !...

V.

— Qu'avez vous, mon enfant ? dit l'abbé de Brionne, en se retournant vivement vers la jeune femme ; pourquoi ces pleurs ?

— Là ! là ! répondit Mme de Ravenstein, dans cette voiture ne voyez-vous pas Thérèse Keller ?

— Votre ancienne amie ?

— Ah ! cette rencontre me glace et me fait horreur ! Regardez la, mon père ; regardez-la, vous qui pouvez, sans souffrir, contempler ce visage céleste. Si vous saviez quel démon

cache cette enveloppe gracieuse! si vous saviez...

— Ma fille, vous m'avez recommandé de vous arrêter quand vous dépasseriez les bornes de l'humilité. et je vous arrête. Ne cédez pas à vos ressentimens, oubliez l'offense pour être irréprochable.

— Laissez-moi rejeter le trop plein de mon cœur; l'amertume qui s'y est amassée menace de m'étouffer. Souffrez, mon père, que j'exhale à vos pieds toutes mes douleurs: est-ce ma faute, à moi pauvre femme, si je succombe aux épreuves que le ciel et l'enfer m'envoient...

— Parlez, interrompit le chanoine en secouant la tête avec chagrin.

Mme de Ravenstein tira un cordon de rappel qui était passé au bras de son domestique, et le postillon arrêta ses chevaux. Faust se pencha sur son siège, de manière à recevoir les ordres de sa maîtresse.

— Faust, dit à demi voix la jeune femme, ne cherchez pas à gagner la voiture qui nous dépasse en ce moment, mais arrangez-vous de manière à la suivre sans la perdre de vue.

— C'est bien, madame; y a-t-il quelque chose de nouveau?

— Peut-être; nous le saurons bientôt, faites ce que je vous ai dit... Avez-vous regardé dans cette voiture?

— Non, madame, j'étais enveloppé dans mon manteau et je sommeillais.

— Pauvre enfant! comment pouvez-vous dormir par ce grand froid!

— La fatigue, madame... Je suis rendu!

— Courage, nous en finirons.

— Si Dieu est juste! oh! oui!

Disant cela, le domestique se replaça droit sur son siège et ordonna au postillon de fouetter ses chevaux.

— Vous voudrez bien avoir compassion d'un pauvre diable en lui donnant le mot de votre énigme, dit le chanoine, qui, pendant le colloque de Mme de Ravenstein et de Faust, avait presque vidé sa tabatière d'impatience. Je vogue dans cette aventure comme un navire sans gouvernail, et je crains de donner ma langue aux chiens, comme on dit. Comment ce jeune homme est-il à votre service?

— Vous ne tarderez pas à le savoir, mon père, souffrez que j'achève mon récit.

— Je ne demande pas mieux certainement.

— Guidée par les pressentimens qu'avaient fait naître en moi les questions de mon père, j'épiai la conduite de Thérèse; et l'aigle tournoyant sur sa proie, la lionne gardant ses petits ne surveillent pas avec plus de vigilance l'objet de leur convoitise ou de leur amour que je n'en mis à surveiller ma gloire et mon bonheur. De jour en jour plus concentrée, plus haineuse, plus amère, ma jalousie devait se révéler par un éclat terrible. J'avais trop longtemps suivi l'intrigue des deux coupables pour n'en avoir pas saisi tous les fils, et dans ce noir labyrinthe où je me perdais d'abord à chaque pas, je finis par me reconnaître, tout en maudissant la victoire de mon orgueil outragé!

M. de Fontac ne m'avait aimée que par caprice ainsi que disent les hommes dans leur langage effronté, je lui avais plu, et dès lors... Connaissez-vous bien M. de Fontac, mon père?

— Je l'ai vu ce soir pour la première fois, et j'avoue qu'il m'avait séduit; ses manières, ses principes, sa discrétion, son bel air joints au respectueux souvenir que j'ai conservé de sa famille l'avaient avantageusement placé dans mon estime. Les renseignemens qu'on m'a fournis sur son compte sont des meilleurs, à telle enseigne que j'ai travaillé, des pieds et des mains, à son prochain mariage. Seigneur Dieu! quelle épouvantable catastrophe!... Eh quoi! ma douce Marie, ma chère petite orpheline, Mlle de Verneuil serait donc destinée à un irréparable malheur!

— Elle sera malheureuse jusqu'à sa mort, si nous ne venons à son secours; malheureuse autant que moi, mon père, si toutefois Dieu permet que deux de ses créatures puissent porter une croix aussi lourde que la mienne! Vous ne connaîtrez bien M. de Fontac qu'en l'étudiant. C'est le caractère le plus fourbe qui se puisse rencontrer.

— Hélas! son père était la loyauté même.

— Lui aussi est loyal, mais loyal comme le sont ces hommes dépravés qui se jouent des plus saints devoirs. Qu'il lui faille donner son dernier louis pour acquitter une dette de jeu, il le donnera. Qu'il s'agisse d'un duel pour un mot, pour un rien, pour une danseuse, il se battra et rira de sa blessure ou de celui qu'il aura tué. Il domptera les chevaux les plus fougueux au péril de sa vie; il sera l'ami le plus sincère, le plus dévoué; bravoure, esprit, générosité, vertus d'apparat et de clinquant, il les possède toutes. Aux yeux des hommes du monde, il est sans peur et sans reproche. Pour la malheureuse femme qu'il a avilie, déshonorée et souillée de son nom, c'est un être sans cœur et lâche, qui n'a du gentilhomme que la particule.

L'abbé laissa tomber sa tête dans ses mains que mouillaient quelques larmes. Mme de Ravenstein reprit:

— M. de Fontac, m'ayant vue à Berlin, et se sentant pris d'un violent caprice pour moi, jura, ainsi qu'il le fait toujours, de se faire aimer. Se faire aimer! Oh! le beau triomphe, vraiment! et que les hommes doivent être fiers, à juste titre, de s'être glissés dans le cœur d'une pauvre fille sortie, la veille, du couvent ou de l'aile maternelle. Quelle gloire, en effet, que de séduire ces enfans dont l'âme est neuve, dont les pas sont tremblans, et qui ne croient qu'au bien parce qu'ils ignorent le mal! Que faut-il donc à ces héros, à ces superbes? De

quel bagage ont ils besoin pour se mettre en conquête ? leur faut-il autre chose qu'un peu d'esprit, un peu d'élégance et beaucoup d'imposture.

M. de Brionne leva sur Mme de Ravenstein des regards consternés ; il ouvrit la bouche comme pour parler ; mais ses lèvres, effleurées par un léger soupir, se rejoignirent, et sa tête retomba sur sa poitrine.

— Mon père, continua la jeune femme, comparez la condition des deux sexes. Lorsqu'une demoiselle entre dans le monde, c'est qu'elle est offerte en mariage à cet essaim de courtisans dont le seul métier est de plaire. Ainsi, l'on met en présence, d'une part, la candeur, la modestie, la piété, la simplicité, la foi, la virginité, la vertu dans sa fleur ! et de l'autre, l'expérience, l'habileté, la ruse, la force, le libertinage et le vice enfin, avec toutes les roueries du savoir-faire ! M. de Fontac, comme ceux de sa bande, se servit de ses avantages en maître habile, il se fit un trône dans mon cœur, et occupa ce trône en tyran.

— J'ai entendu dire par plusieurs mères de famille et bonnes mères qu'il était souvent fort heureux qu'une demoiselle, vertueuse comme vous l'étiez, s'unît à un homme non pas vicieux, mais un peu revenu des folies de la jeunesse ; serait-ce donc un erreur ?

— Cette opinion des mères trop prudentes n'est pas celle des jeunes femmes qui se soucient peu des profits que leur laisse l'expérience de leurs maris. Quel nom donnez-vous à cette communauté de deux êtres, dont l'un profondément blasé, se retire du monde, comme le soldat blessé s'écarte de la bataille, et fait de son ménage une sorte de camp retranché, d'où il défie Satan, quand l'autre, paré de grâce et de jeunesse, ouvre les yeux à une lumière éblouissante et puise une vie nouvelle dans un tourbillon de merveilles ? J'appelle, moi, cette communauté où l'homme rencontre à chaque pas l'ennui, la fatigue, le dégoût, où la femme subit la douleur de Tantale à tout instant, je l'appelle un supplice, car tout s'y trouve ; le martyr et le bourreau...

— Ma fille, ne profanons pas les choses sacrées, ne confondons pas les misères de l'humanité avec les dévoûmens sublimes que recueillent les anges...

— Et ne croyez-vous pas, mon père, que mes tortures aient touché le seigneur ?... Ne pensez vous pas que, meurtrie en ce monde, je me relèverai dans l'autre, où tout est justice selon nos œuvres ?

— C'est parce que j'en ai la conviction, mon enfant, que je vous adjure de ne pas souiller votre couronne, en vous laissant tomber dans le péché vulgaire des jalousies furieuses et aveugles. Plus je vous écoute, et plus je crois reconnaître que vous méditez de vous venger d'un homme digne de votre pitié bien plus que de votre colère... Reprenez votre narration, mais évitez de vous arrêter à des pensées de haine... Songez au Christ, je vous le répèterai toujours.

— Le Christ était Dieu ! murmura la pauvre femme en dévorant les larmes qui la suffoquaient.

Après un court silence, Mme de Ravenstein reprit :

— J'aimais M. de Fontac avec l'innocente quiétude de mon âge ; ses regards m'avaient peu à peu fascinée ; la douceur de sa voix m'avait émue jusqu'au fond de l'ame, et il avait joué son rôle si noblement, ses artifices avaient été conduits avec tant de science et de naturel, sa belle nature faisait tant pour lui, que je lui avais voué un culte à mon insu, avant qu'il m'eût offert son amour. Trop habile pour n'avoir pas lu dans mon cœur, il avait su deviner en même temps qu'une fille de ma race et de mon caractère ne se livrerait qu'aux pieds de l'autel et sous la bénédiction du prêtre. J'étais sans fortune, et le vicomte pouvait prétendre aux partis les plus brillans. Il y renonça... Oui, j'ai eu ce jour de triomphe. Dieu m'a punie par l'orgueil que j'en ai ressenti ; et cependant, vous le dirai-je, le souvenir de ce jour splendide rayonne encore sur la nuit qui m'enveloppe et me laisse voir comme un fantôme le bonheur qui m'a fui.

M. de Brionne passa son mouchoir sur son front trempé de sueur, et refoula un nouveau soupir prêt à lui échapper. Mme de Ravenstein remarqua l'émotion de son compagnon de voyage, et tressaillit à son tour. Après un court silence, elle continua :

— Si M. de Fontac consentit à m'épouser pauvre comme j'étais, c'est qu'avant tout il lui fallait satisfaire la passion que je lui avais inspirée. Cet homme a une volonté terrible qui ne recule devant aucun obstacle ; il paierait de tout son sang une vengeance, et de toute sa fortune un caprice.

Enfin, le grand jour arriva ; quel jour de fête, seigneur Dieu ! Mon père était ivre de joie, il riait et pleurait ; il serrait ses deux enfans contre son cœur, et se croyait rajeuni de trente ans. Mon mari ne se démentit pas un instant ; sous la chaîne de fleurs qui nous unissait, je le trouvai tel qu'il m'était apparu dans mes rêves. Thérèse et sa famille jouissaient sincèrement du bonheur que le ciel semblait envoyer à ma maison.

M. de Fontac avait racheté le château de Ravenstein, et nous nous y étions installés aussitôt après la cérémonie nuptiale. Cette surprise, faite à mon vieux père avec une délicatesse recherchée, me fit voir dans mon mari l'ange que je devais adorer après Dieu.

Nous étions à la fin de l'hiver, les buissons commençaient à bourgeonner, et les oiseaux essayaient leurs ailes et leurs gosiers. M. de

Fontac me proposa de passer l'année à Herlisheim, et ce fut avec ravissement que j'acceptai cette offre. Thérèse, ma compagne chérie, venait souvent me voir, et ses visites devinrent insensiblement si fréquentes, qu'elle était beaucoup plus au château que chez elle. Cette observation, je l'ai faite bien tard et lorsqu'il n'était plus temps de la mettre à profit, si ce n'est pour en retirer la preuve de ma honte et de mon désespoir.

Nous n'avions pas atteint l'automne que j'étais maîtresse du secret des deux coupables, mais sans avoir toutefois les preuves du crime. Oh ! mon père, comment exprimer les angoisses de la femme légitime et vertueuse qui se voit trahie par celui dont elle a fait son idole, et par celle dont elle avait fait son amie ? Comment dépeindre le vide affreux qui se découvre sous elle, quand l'amour et l'amitié, ces deux sentimens sacrés, l'abandonnent à la fois en déchirant son cœur ! et j'ai passé par toutes ces angoisses ! Pendant trois mois, j'ai eu la certitude de mon infortune, et j'ai cherché pendant trois mois l'occasion de flétrir les infâmes, mais ils avaient pour eux l'audace, la ruse et la dissimulation. Le mensonge ne leur coûtait rien, ils s'en faisaient honneur et gloire, chose étrange !

Dans ce château, abri de tant de vertus autrefois, régnait alors l'astuce la plus infernale. D'un côté, M. de Fontac et sa complice mettaient en jeu toute fourberie pour nous tromper, mon père et moi, tandis que je me joignais à mon père pour déjouer leurs plans et éventer leurs projets. Si bien que nous étions tous plongés dans un dédale de tromperies, de finesses, de mensonges à faire rougir Judas, l'apôtre maudit !

Après dix mois de mariage, je mis au monde un pauvre enfant que je ne croyais jamais pouvoir porter à terme, tant je souffrais du fond du cœur au fond de mes entrailles. A quelques jours de là, ma délivrance fut complète, car les vœux que j'adressais au ciel depuis trois mois furent exaucés.

Couchée dans mon lit de repos, qu'entouraient mon mari, mon père, Thérèse et deux gardes, je cédai à un affaiblissement subit et m'endormis en tenant entre mes bras le fils chéri que Dieu, dans sa pitié, venait de me donner. Mon père avait fait rouler son fauteuil à mon chevet, et le noble vieillard, épuisé par les fatigues morales qu'il avait essuyées dans la journée, ferma mes rideaux, renversa sa tête sur les coussins de son siège, et ne tarda pas à m'imiter. Thérèse renvoya les gardes qui, ayant besoin de repos, ne se firent pas prier, et bientôt le silence le plus profond régna dans ma chambre; cette chambre était voisine de celle de M. de Fontac, un seul cabinet les séparait. Mon sommeil ne fut pas moins lourd que d'habitude, des songes hideux le traversèrent, et je m'éveillai bientôt. Jetant un regard autour de moi, je ne vis que mon père et mon enfant, l'un tenait ma main, l'autre mon sein. Thérèse et M. de Fontac avaient disparu.

Je demeurai muette et immobile, retenant mon souffle à m'étouffer. Tout à coup, un bruit de voix me fit tressaillir ; mais ces voix étaient si basses, et les mots prononcés l'étaient à de si grands intervalles, que je ne pouvais rien définir. Jamais sauvage écoutant les bruits de la plaine, la joue posée contre terre, n'a mis à saisir les sons qui vibrent à son oreille les soins et l'intelligence dont je fis preuve dans cette occasion. De même que la vue se fait à l'obscurité et triomphe peu à peu des ténèbres, l'ouïe se développa chez moi dans des proportions surnaturelles. A me voir penchée sur un coude, le buste hors de mon lit, l'œil hagard, les lèvres entr'ouvertes et tremblantes, les cheveux épars, on m'eût prise pour une folle... J'étais folle en effet, et dans ma folie je n'entendais que deux bruits, le murmure des voix que j'avais reconnues, et les battemens de mon cœur qui heurtaient ma poitrine, comme autant de coups de marteau.

Ne pouvant supporter plus longtemps un supplice aussi atroce, et soutenue par une énergie surhumaine, je m'arrachai de mon lit et me traînai sur le tapis de la chambre jusqu'au cabinet, où des mots d'amour insolens et odieux frappèrent distinctement mes oreilles. Animée d'une force nouvelle, et poussée par la furie du désespoir, je me précipitai sur la porte de la chambre de M. de Fontac, et cette porte, qui n'était que poussée, cédant sous le choc, je tombai évanouie sur le parquet. Mes yeux s'étaient fermés sur le crime... J'avais vu !...

Mon père, presque paralytique, éveillé en sursaut par le bruit de ma chute, fut tellement effrayé de ne pas me voir dans mon lit, qu'il se leva tout droit et marcha, en tâtonnant les murs, jusqu'à la place où M. de Fontac et sa complice avaient la généreuse pitié de me donner des soins.

Ce qui se passa, je n'ai pas voulu le savoir. Ma vie a couru les plus grands dangers ; et si j'existe, c'est par miracle, Dieu n'ayant pas voulu que mon enfant fût privé de son seul appui. Mon père me fit transporter, dès que la chose fut praticable, dans la modeste habitation que nous n'aurions jamais dû quitter, et il approuva les démarches que je fis faire pour demander mon divorce.

Les preuves ne manquèrent pas à la justice, car l'adultère avait été commis sous le toit conjugal. Le jour où nous reçûmes l'acte de dissolution, j'étais encore convalescente, et mon père, que tant de secousses avaient brisé, rendit sa belle ame au Créateur. Le vieux guerrier, que vingt blessures et les labeurs des camps n'avaient pu abattre, et qui avait résisté aux orages de sa propre vie, comme le roseau ré-

siste aux tempêtes, chancela tout à coup sans résignation, sans énergie, sous le poids de mon infortune, et tomba pour ne plus se relever.

M. Keller, déshonoré par son propre sang, obligé de maudire l'enfant sur la tête duquel il déposait ses plus douces espérances et ses plus tendres caresses, était venu recevoir le dernier soupir du baron de Ravenstein, et avait pleuré sur la main défaillante que le noble vieillard lui avait tendue en signe d'adieu et d'estime. Ces deux hommes, frappés d'un même coup, déchirés par une même douleur, se suivirent de près dans la tombe, et les cendres de mon père n'étaient pas encore refroidies que la cloche funèbre d'Herlisheim annonçait le deuil d'une pauvre veuve, dès ce jour réduite à une affreuse pauvreté...

— Mon enfant, interrompit l'abbé, qui avait prêté une religieuse attention au douloureux récit de Mme de Ravenstein, vous ne me parlez pas des adieux que dut vous faire votre père ; ou je me tromperais fort sur la noblesse de son caractère que j'ai sans doute justement apprécié, ou il a dû vous laisser des paroles de paix et de...

—Pardon, certainement oui ! il me répéta plusieurs fois que je ne devais plus rien au souvenir d'un homme qui ne m'était rien, puisque la loi avait brisé tout nos liens : il m'exhorta comme vous, au nom du Christ, à dédaigner l'injure qui retombait tout entière sur le criminel ; il attira mon oreille sur ses lèvres que glaçait presque l'agonie, et y glissa ces mots qui trahissaient de trop justes soupçons : — Ma fille, maintenant que tu as repris mon nom, je te quitte avec la confiance que tu le respecteras en chassant de ton cœur tout souvenir de M. de Fontac ; tu ne lui garderas ni haine, ni amour, car il doit être mort pour toi.

— Eh bien ! dit l'abbé, qu'avez-vous répondu à ces sages volontés ?

— Je n'ai répondu que par des larmes ; avant que j'eusse pu formuler ma pensée, mon père éprouvait les convulsions qui l'ont emporté.

— Faites-moi donc la réponse que vous aviez préparée pour lui ? Du ciel on entend tout.

— Hélas ! mon père, ma bouche eût trompé le pauvre mourant.

— Eh ! quoi ! votre ame serait-elle encore ouverte à la haine ?

— A la haine, oui, à une haine implacable, et à un sentiment plus terrible encore.

— Expliquez-vous, vous m'effrayez !...

— Cette ame, dont les blessures ne se fermeront jamais, se nourrit à la fois de haine et d'amour.

— Je ne comprends pas, murmura le chanoine atterré, ou plutôt je crains de comprendre tout-à-fait.

— Ma mère était Espagnole, et tout son sang s'est révolté dans mes veines. Je hais cette femme, qui est là devant nous et qui a causé mon désespoir ; je la hais avec horreur ! et je suis assez lâche pour aimer encore l'homme qu'elle a détourné de ses devoirs et qui a empoisonné ma vie ; oui, je l'aime à travers le mépris dont je le couvre et la honte dont il m'a si odieusement enveloppée...

— Assez ! interrompit sévèrement M. de Brionne... assez ! vous blasphémez !

— Mon père ! reprit Mme de Ravenstein, vous êtes un serviteur de Dieu ; vous ne pouvez connaître les souffrances que j'endure, voilà pourquoi vous n'excusez pas mes ressentimens, et ne comprenez pas les horribles violences et les penchans bizarres de la passion qui me dévore. Votre belle ame est plus souvent aux pieds du seigneur que sur cette terre de douleurs : vous ne pouvez que me blâmer, et cependant !...

— Qui vous a dit, pauvre femme, que j'ai été de tout temps à l'abri du malheur ! répondit l'abbé d'une voix chagrine et douce... Ceux que la grâce touche dès le berceau ne sont pas des hommes, ce sont des anges... que cette grâce soit avec vous !...

Il y avait dans ces humbles paroles et dans la voix qui les prononçait une résignation et un accent si suaves, et tant de consolation, que Mme de Ravenstein éprouva un ébranlement dans tout son être. Elle regarda M. de Brionne avec étonnement, et s'aperçut seulement alors, à la lueur blafarde des lanternes de la voiture, du changement qu'avaient subi les traits ordinairement si placides de l'abbé. Son visage réjoui était devenu pâle ; ses yeux évitaient la lumière et brillaient comme dans un accès de fièvre ; son corps semblait accablé et se soutenait avec peine.

— Vous ne m'avez pas dit ce que devinrent M. de Fontac et Mlle Thérèse pendant votre procès et depuis votre divorce ? demanda le chanoine après quelques momens de silence.

— M. Keller avait chassé sa fille indigne du toit paternel, et elle s'était enfuie avec M. de Fontac, qui l'aurait épousée, si la loi, dans sa juste sévérité, n'avait interdit le mariage entre complices.

— La coupable passion de M. de Fontac pour cette malheureuse fille était donc aussi tenace que violente ?

— Dieu a mis le châtiment dans le crime ; mais hélas ! ce châtiment retombe sur moi ; car M. de Fontac vit sous l'empire de cette femme dissolue, comme un esclave sous l'œil d'un maître despote. Il l'aime, il en est fou, et elle le gouverne à sa guise, le châtiant ou le caressant à son gré. Quelquefois il secoue sa chaîne, et revenant aux instincts de son naturel, il oublie son tyran pour courir à de nouveaux caprices. Sa maîtresse, alors, trop habile pour s'opposer de front à des volontés qui seraient impétueuses et pourraient la détrôner, lui laisse

toute liberté, attend patiemment que l'infidèle soit lassé, et lorsqu'elle prévoit, avec un art merveilleux, la fin d'un nouveau règne, elle se pose en souveraine et punit sans pitié son sujet révolté. Jamais cette femme sans cœur n'adressa un reproche à son amant, jamais! Sa tactique est de laisser croire qu'elle ignore les infidélités qu'elle subit. Cependant toutes les démarches de M. de Fontac lui sont connues; son système d'espionnage est tellement bien conçu et mis en œuvre, que rien ne lui échappe, ce serait à croire qu'elle vit dans sa pensée!

Si j'eusse pu me dégrader à ce point, si j'eusse pu avilir le vieil orgueil de mon père, j'aurais, comme cette femme, retenu mon mari dans ma dépendance et mon amour. Car, en dépit de ses infidélités et de ce qu'il appelle ses fredaines, celle qu'il aime au fond du cœur, c'est Thérèse. C'est pour elle qu'il s'est à peu près ruiné.

— Ruiné! s'écria le chanoine.

— Ne faut-il pas à Mlle Keller un train de grande dame, et ne doit-elle pas cacher sa honte sous l'or et le velours, dans le tourbillon de ces fêtes impures, où des créatures abandonnées du ciel promènent leurs fronts insolens et leur facile vertu?

— Mais Mme de Certènes m'a dit, et son notaire m'a répété que...

— Patience, mon père, nous arriverons tout à l'heure à Mme la baronne de Certènes, répondit Mme de Ravenstein avec dédain.

— Quoi! vous connaissez la baronne?

— Mieux que vous, hélas! et trop pour son honneur.

— Que dites-vous là? une femme du premier mérite!

— Patience! mon père.

— Pauvre Marie! murmura l'abbé.

— De qui parlez-vous, mon père?

— De Mlle de Verneuil... de cette pauvre enfant sacrifiée!

— Plaignez la... plaignez-nous, et priez Dieu afin qu'il détourne de sa tête la foudre qui m'a frappée. Je tremble pour son sort qui peut ressembler au mien. M. de Fontac est à peu près ruiné, comme je vous l'ai dit. Ses terres sont couvertes d'hypothèques, il doit les deux tiers de sa fortune, et a dernièrement emprunté à de gros intérêts des sommes considérables qui auront servi à faire les frais de son second mariage et à payer de larges complaisances. Je connais un usurier vis à vis duquel il est fortement engagé, et qui, selon toute apparence, le dévorera tout entier. M. de Fontac ne pouvait refaire sa fortune que par un brillant mariage, et Mlle de Verneuil est sa victime.

— Tant de perversité chez un seul homme, murmura le chanoine; suis-je bien éveillé!

— Il est possible que Mlle Marie ait fait quelque impression sur le cœur inconstant de M. de Fontac, je l'affirmerais même au besoin: car, par une alliance bizarre du noble et de l'infâme, cet homme est trop grand pour se vendre purement et simplement. Il aura trouvé belle la jeune cloîtrée qu'on lui a offerte; il aura trouvé du piquant dans cette aventure nouvelle, et les conseils de ses amis débauchés auront fait le reste; car ces amis si parfaits seront ravis de pouvoir puiser à pleines mains dans son immense fortune acquise par un contrat, et gaspillée en peu de temps comme son patrimoine.

Quelques mois après la mort de M. Keller, Thérèse, que sa mère avait accueillie pendant l'une des froideurs de son amant, tant il y a de miséricorde dans le cœur maternel, mit au monde une fille, et, sitôt après ses relevailles, sur un avis de M. de Fontac, elle s'évada de nouveau et ne reparut plus à Herlisheim, où elle avait laissé son enfant.

— Avez-vous supporté avec courage la présence de votre ennemie à Herlisheim?

— Je m'étais retirée à Berlin, à la mort de mon père, de graves intérêts m'appelant dans cette ville; j'eus donc à remercier le ciel de ne m'avoir pas mise en face de mon bourreau.

— Qu'est devenu ce pauvre petit être abandonné?

— Il doit exister, c'est une fille qui, dit-on, promet d'être aussi belle que sa mère ... Dieu la protègera sans doute, en l'appelant à lui, si son cœur contient le germe de ces vices qui ont empoisonné ma vie! Elle s'appelle Hélène.

— Hélène! s'écria l'abbé, quoi! cette charmante petite fille que j'ai vue hier, si douce et si mignonne?

— C'est elle.

— Mais Mme Keller m'a dit être sa mère, et m'a caché.....

— Sa honte, on le comprend. M. de Fontac a envoyé chaque année à Herlisheim une somme quelconque pour subvenir à l'entretien de sa fille; mais Mme Keller, chaque année, a renvoyé cet argent à sa source impure. La pauvre femme, plongée dans un affreux dénûment, a soutenu un procès qui est venu lui arracher son dernier morceau de pain en l'obligeant à faire le voyage de Paris. Ce procès n'a aucun rapport à l'histoire qui nous occupe, et je n'en connais pas bien l'origine. Thérèse n'est pas revenue à Herlisheim depuis 1814; elle a cependant fait le tour de l'Europe avec son amant magnifique. On parle de sa beauté comme d'une merveille. Les jeunes gens les plus à la mode n'ont pas assez d'encens à lui jeter. Elle a l'esprit d'un ange et l'âme d'un démon.

— Est-elle au moins fidèle à M. de Fontac?

— On la dit inaccessible à toute séduction. Oui, cette femme qui a bu toute honte, et qui passe effrontément partout, n'a d'amour que pour celui qu'elle tient enchaîné à ses genoux.

— Et croyez-vous que, concentrant les excès

de jalousie que doivent lui inspirer les infidélités de cet esclave, elle puisse apprendre sans trouble et sans fureur le mariage de M. de Fontac ?

— Non certes ; elle redoutera des liens légitimes ; car elle craindra de se heurter à la volonté de M. de Fontac qui n'osera peut-être pas affronter, deux fois et à la face du monde, le scandale d'une nouvelle séparation. Je crois donc que, maîtresse du secret du vicomte, elle ferait tout pour combattre ses projets. J'avais pensé à cette femme avant de venir à vous, mais il répugnait à ma délicatesse et à ma fierté d'avoir une si vile créature à mon service.

— Et vous avez bien fait... Serait-il indiscret de vous demander par quel heureux retour de fortune vous vous trouvez dans l'aisance où je vous vois ?

— L'un de mes oncles, qui avait beaucoup négligé mon père avant mon mariage, mourut à Berlin quelques jours après le jugement qui prononçait mon divorce, et me laissa toute sa fortune, espérant par-là apporter quelques adoucissemens à mon chagrin. Je n'ai pas gardé un denier de la dot que m'avait reconnue mon mari. La fortune dont je jouis est considérable ; elle mettra mon fils à même de ne rien devoir à son père, qui ne s'est d'ailleurs jamais occupé de lui.

— Eh quoi ! mauvais père aussi !

— Je devine que sa maîtresse l'aura adroitement et obstinément détourné de son enfant, dans la crainte d'un retour qui lui eût été funeste.

— Et comment se fait-il que le jeune Faust, fils de Mme Keller, m'avez-vous dit, soit à votre service ?

— La livrée qu'il porte est un déguisement, le métier qu'il fait n'est pas le sien ; cette histoire, un peu longue, se rattache à celle de Mme de Certènes, que j'ai le temps de vous raconter d'ici à la première poste. Il faut bien que je vous dise aussi à quel heureux hasard je dois de vous connaître, mon bon père.

— Oui ; mais ce sera pour plus tard, car le moment d'agir est venu.

— Je suis à vos ordres.

— Vous voulez m'aider à sauver Mlle de Verneuil, n'est-il pas vrai ?

— C'est mon désir, c'est mon devoir en sœur chrétienne.

— Consentez-vous à vous laisser guider par moi en tout et pour tout ?

— En tout et pour tout.

— Etes-vous parfaitement sûre de la discrétion et du zèle de Faust ?

— J'en réponds.

— Vous me promettez de nouveau de ne reculer devant aucune de mes propositions ?

— J'en fais serment.

— Veuillez tirer le cordon, s'il vous plaît.

Mme de Ravenstein obéit aussitôt, et Faust se pencha vers l'une des portières.

— Arrêtez, dit M. de Brionne, et descendez.

Le postillon arrêta ses chevaux qui marchaient mollement.

— Mon ami, dit l'abbé au jeune Alsacien, suivons-nous de près la voiture qui nous a dépassés en quittant Paris ?

— Oui, monsieur, elle est à cinq minutes tout au plus ; nous entendons souvent les grelots.

— Sommes-nous loin d'un relais ?

— Nous y arrivons.

— Aussitôt que nous aurons dépassé le prochain relais, vous ferez fouetter ferme, afin de joindre cette voiture qui est à quatre places, je crois.

— C'est un landau.

— Et quand vous serez en mesure de la couper, vous la couperez ; puis, profitant du ralentissement de l'attelage, vous sauterez à la bride des chevaux et arrêterez court. Il va sans dire que vous aurez prévenu notre postillon, et que vous donnerez deux louis à celui que vous aurez arrêté, ainsi qu'au nôtre.

— C'est entendu, répondit résolument le jeune homme, qui consultait Mme de Ravenstein du regard pendant que l'abbé parlait.

— Madame, veuillez remettre un peu d'or à cet honnête garçon ; vous m'avez tellement pris à l'improviste, que je n'ai pas six deniers dans ma poche.

— Faust a tout ce qu'il lui faut, répondit Mme de Ravenstein.

— Vous direz au postillon de la voiture en question que vos maîtres ont rencontré une connaissance, et veulent lui parler ; s'il ne se fâche pas, vous viendrez ouvrir la portière de ladite voiture, et celle de la nôtre.

— Et s'il se fâche ?

— Vous tiendrez les chevaux la main haute et ferme.

— Soyez tranquille.

— Allez, mon garçon, soyez persuadé que je ne vous fais pas commettre une vilaine action.

Le coupé de Mme de Ravenstein repartit, et les deux voyageurs qu'il portait n'échangèrent pas un mot jusqu'au relais. Chacun d'eux était absorbé par ses réflexions.

Aussitôt que les nouveaux chevaux furent attelés, ils se précipitèrent à la voix du postillon, qui fit claquer son fouet comme s'il eût conduit un empereur. Bientôt le coupé quittant le pavé pour la terre, on entendit le roulement du landau qui marchait grand train.

Au même moment, une ombre glissa sur les vitres de face du coupé. C'était Faust qui descendait de son siège et se posait tout droit sur le marche-pied.

— Vous n'avez vu, comme moi, qu'une personne dans la voiture ? demanda l'abbé.

— Thérèse est seule, répondit Mme de Ravenstein, qui frissonnait d'impatience et d'émotion.

— A merveille, répliqua froidement le chanoine.

On entendit le galop cadencé des chevaux du landau, le coupé courant toujours sur un côté de la route. On eût dit que les deux postillons s'étaient donné le mot pour brûler le pavé; ils détalaient avec une effrayante vitesse, et celui de Mme de Ravenstein jurait à faire trembler les vitres, ce dont l'abbé témoignait un grand chagrin.

Peu à peu, cependant, le coupé gagnait, et sa légèreté seule lui donnait l'avantage, car le postillon assurait que le landau marchait à quatre chevaux. Enfin, une masse noire apparut dans les ténèbres, et tout à coup les lanternes de la voiture que nos voyageurs poursuivaient jetèrent leurs rayons dans le coupé de Mme de Ravenstein, dont les chevaux donnèrent trois vigoureux coups de collier et prirent la tête.

Au moment où les deux voitures dédoublaient, l'attelage de Mme de Ravenstein se jeta de côté, et le postillon du landau, se voyant traversé, poussa un épouvantable juron; avant qu'il eût pu reprendre le galop, Faust s'élança aux rênes des chevaux de volée, et les arrêta d'un coup sec avec un poignet de fer. Les chevaux, en se cabrant sur place, enlevèrent le courageux jeune homme, qui, sans lâcher prise, retomba sur ses pieds et fit reculer le landau.

VI.

Pour l'intelligence des faits de cette histoire, il faut que nous revenions au personnage qui doit y jouer le premier rôle; nous prions donc le lecteur de se reporter au moment où M. de Fontac quitta l'abbé de Brionne pour monter dans son cabriolet.

Aussitôt que Mlle Marthe eut refermé la grille, le vicomte s'élança légèrement dans sa voiture, prit les rênes, et dès que le domestique fut installé à son côté, le cheval, qui partit au grand trot, remonta la rue jusqu'au Luxembourg et descendit rapidement la rue de Tournon.

Alors le colloque suivant s'établit entre le maître et le laquais.

— Vous devez être gelé, Antoine?

— De fait, la nuit est rude; mais on a vu plus dur que ça... et puis je ne suis pas resté longtemps les bras croisés.

— Je le devine, si vous avez été partout.

— Oui, monsieur le vicomte, partout, et un peu vite... C'est un crâne cheval que ce normand; nous n'en avons pas eu de sa force depuis que je suis au service de monsieur... Voyez comme il nous enlève.

— C'est vrai, Philippe ne m'a pas volé.. Il aura eu une distraction... Ainsi vous avez été chez Mme de Certènes?

— Oui, monsieur; la femme de chambre de Mme la baronne, à qui j'ai remis la lettre, est revenue me dire: « Très bien! » ni plus ni moins, et j'ai attendu une demi-heure avant de pouvoir emporter ces deux mots.

— C'est la seule réponse que je désirais avoir. En sortant de chez Mme de Certènes, vous êtes allé rue Saint-Georges?

— Oui, monsieur, j'ai dit à madame que vous étiez retenu pour affaires et que vous ne tarderiez pas à arriver.

— Bien. Y avait-il déjà du monde?

— Je n'ai vu que trois ou quatre voitures devant la porte.

— Enfin, dit le vicomte après une pause et avec une légère hésitation, vous êtes passé rue du Croissant?

— Oui, monsieur, répondit le domestique d'un ton presque boudeur.

— Et vous avez trouvé bon visage?

— Ce monsieur Cantelou est l'homme le plus poli du monde; il n'a fait que sourire pendant ma longue visite.

— C'est une excellente créature.

— Pas trop.

— Un peu juif; mais enfin, vous me rapportez le portefeuille?

— Oui, monsieur, je vous le rapporte, mais efflanqué, mais vide!

— Comment?

— Il serait plus facile de mettre au trot le cheval du Pont-Neuf, que de tirer un écu de ce cancre.

Le vicomte, qui avait déjà pris la rue de Seine, tourna bride et se jeta dans la rue Dauphine, en faisant siffler son fouet.

— Vous vous trompez de chemin, monsieur, dit le valet, nous nous allongeons d'un quart-d'heure.

— Soyez tranquille, je connais Paris aussi bien que vous.

— Monsieur ne va donc pas rue Saint-Georges?

— Non... rue du Croissant.

— Mais le grigou sera couché, personne ne vous ouvrira.

— Quand je devrais enfoncer la porte, il faut que j'entre... Voulez-vous que je couche à Paris?

— Au fait essayons, et si monsieur veut enfoncer la porte, j'en suis.

— Avez-vous bien expliqué ma position, Antoine?

— J'ai remis la lettre de monsieur, et j'ai ajouté tous les détails nécessaires. Ce vilain homme m'a rendu la lettre et le billet... je vous rapporte l'une et l'autre.

— Et qu'avez-vous dit à ce Cantelou?

— J'avais envie de l'éreinter, et je l'aurais fait comme il n'y a qu'un Dieu, si je n'avais craint de gâter les affaires de monsieur.

— Vous avez eu raison... et de quels fagots vous a-t-il payé?

— D'anciens.

— Il vous a bien répondu quelque chose, c'est le moins?

— Il n'a pas soufflé mot. Je ne sais pas de quelle couleur sont ses paroles.

— Mais alors qu'a-t-il fait ?

—Il a ri, il a branlé la tête, et il m'a rendu vos papiers. J'ai cru qu'il était muet, et je me suis retiré.

— Et en sortant de chez ce cuistre, qu'êtes-vous devenu ?

— Je suis allé commander les chevaux.

— Pour quelle heure ?

— Pour deux heures précises cette nuit, rendus rue d'Anjou Saint-Honoré, 20, à la porte de Mme de Certènes.

— Vous les avez demandés en mon nom ?

— Et avec votre passeport, oui, monsieur.

— Après ?

— Je suis passé à l'hôtel, et j'ai fermé la malle de voyage.

— Vous n'avez donc rien oublié, et tout serait pour le mieux si vous aviez réussi rue du Croissant.

— A l'impossible nul n'est tenu, monsieur, on n'est pas parfait.

— Je ne vous reproche rien.

— Monsieur est trop juste.

Le vicomte et le domestique se turent, et le silence de la nuit ne fut plus troublé que par le cabriolet, qui, vivement entraîné, effleurait à peine les pavés, tout en y semant des étincelles. Après avoir traversé le marché Saint-Eustache, le vicomte attaqua la rue Montmartre sans ralentir l'allure de son cheval, qui trottait à fond. Enfin, se jetant à droite, M. de Fontac enfila cette allée bourbeuse et ténébreuse qui se nomme la rue du Croissant, sans doute pour faire niche à la lune, qui ne s'y montre pas plus que le soleil. Arrivé au milieu de cette ruelle infecte, Antoine se pencha en avant et dit à son maître :

— C'est ici.

VII.

A la lueur tremblante d'un réverbère assez éloigné le vicomte essaya de déchiffrer le n° 13, et lorsqu'il en fut venu à bout, il sauta sur le pavé, saisit à deux mains le marteau d'une porte cochère d'assez bonne apparence et le laissa retomber deux fois sur son enclume, de façon à réveiller tout le quartier.

Rien ne bougea.

— Ils sont sourds et muets dans cette baraque, dit le domestique avec un flegme imperturbable.

Le vicomte souleva encore le marteau et frappa trois coups à faire courir toute une patrouille.

Même silence.

— Quand Monsieur aura cassé le marteau, reprit le valet, nous tirerons des coups de pistolet aux fenêtres, ce sera toujours un moyen de faire un peu de bruit.

— Ah! gredin! murmura M. de Fontac, et il battit la charge sur la misérable porte, aussi bravement qu'un tambour à trois chevrons.

Un petit volet, coupé en forme de sabord, s'entr'ouvrit lentement au dessus de la tête du vicomte, et une voix chevrotante cria prudemment de l'intérieur :

— Qui est là ?

— M. Cantelou? dit le vicomte.

— M. Cantelou est couché il y a beau temps... N'est-ce pas, Toinette, que le bourgeois est couché?

— Belle question! répondit sur un ton rauque la dame interpellée... Brrh! quelle fraîcheur!

— C'est ce que j'ai répondu, repartit doucettement la première voix en refermant le volet.

— Les pistolets de M. le vicomte sont dans la caisse, dit très haut le domestique; je vois que nous serons obligés d'en venir à mon idée.

Le volet se rouvrit immédiatement, mais nos visiteurs n'aperçurent pas face humaine.

— Et, au fait, que lui voulez-vous à M. Cantelou? demanda le récalcitrant gardien de la maison.

— Prenez ma carte et portez-la lui, répondit le vicomte en élevant le bras, et, se haussant sur la pointe des pieds, il vous dira si vous devez m'ouvrir.

Une main sèche, attachée à un bras effilé comme une patte de grue, flotta le long du mur et prit la carte que M. de Fontac avait accompagnée d'une pièce de cinq francs.

Cinq minutes après, les verroux de la porte cochère tombaient devant le vicomte, qui, en passant devant le concierge, reçut son coup de bonnet et ses humbles excuses.

— Si j'avais cru avoir l'honneur de parler à M. le vicomte, je ne l'aurais pas fait attendre. Il faut m'excuser, je ne suis dans cette maison que depuis un mois, et je ne connais pas encore tout le monde... Le patron est sévère... et prenez garde à la première marche, faut vous dire...

— M. Cantelou demeure toujours au cinquième ?

— Au sixième, s'il vous plait. C'est une manie, un homme si riche! On ne le dirait pas à sa dépense; c'est, du reste, la pâte du bon Dieu, mais quant à la finance, c'est *regardant* en diable!... Que voulez-vous, chacun son péché!

— Par ici, par ici, monsieur le vicomte... Chacun a son chacun, et sauf votre respect, vous devez avoir aussi le vôtre ?

— Quoi ?

— Le vôtre.

— Le mien, quoi ?

— Votre péché...

— Je vous en cèderais cinquante par jour.

— Ce ne serait pas de refus...

— Ah! ça, est-ce au ciel ou au galetas que nous montons?

— C'est vrai que le bourgeois loge au diable, dit sournoisement le portier; nous ne sommes encore qu'au quatrième... C'est comme je disais à Toinette (Toinette, c'est ma femme), nous avons tous notre mauvais lot; moi, par exemple, je suis un peu bavard, ça se voit...

— Et ça s'entend, surtout... Ouf! arrêtons-nous; je suffoque.

— Par ici, monsieur le vicomte... dam! nous arrivons.

— C'est donc une tour de Notre-Dame, que votre escalier?

— Ce n'est pas tout à fait si haut; mais c'est mieux tenu; quatre-vingt-neuf marches irréprochables, comme la conscience de Mme Toinette Vincent, mon épouse.

— Dieu merci, nous voici sous les toits.

— Aussi, sommes-nous arrivés... Par ici, monsieur, par ici... là... Je vas frapper, puis j'irai vous attendre à l'étage au-dessous... J'entends le bourgeois... Bonne chance, monsieur le vicomte, ajouta tout bas le portier en faisant un sourire moitié mielleux, moitie goguenard; bonne chance!

— C'est vous, Vincent, demanda une voix glapissante.

— Oui, monsieur, c'est moi... moi et la visite.

Une clé tourna deux fois dans la serrure, puis deux verroux roulèrent dans leurs anneaux, et la porte pivota majestueusement sur ses gonds.

Le concierge ayant déjà montré ses talons, le vicomte se trouva seul en face d'un petit homme qu'éclairait à peine la lumière mourante d'une veilleuse, posée au fond d'une grande chambre sur un bureau à cylindre.

— Je suis charmé et honoré, monsieur le vicomte, de faire votre connaissance, dit le petit homme en s'inclinant, mais sans livrer passage.

— Moi de même, monsieur Cantelou; je regrette seulement d'avoir interrompu votre sommeil.

Et le vicomte porta le haut du corps en avant pour manifester l'intention qu'il avait d'avancer.

— Tout bon négociant ne doit dormir que d'un œil, le mieux serait de ne pas dormir du tout; je n'ai donc que du plaisir à vous voir, monsieur, et j'en aurai infiniment à vous entendre. En quoi puis-je vous servir?

Et le petit homme ne rompit pas d'une semelle.

— Je vous avouerai qu'il gèle à dix degrés dans la rue, reprit M. de Fontac et à douze sur votre palier; vous me servirez donc beaucoup en me laissant aller jusqu'à votre cheminée.

Ce disant, le vicomte écarta d'une main ferme, mais sans rudesse, le maître du logis, et il pénétra dans l'appartement.

— Je suis désolé que mon feu soit mort, repartit le petit homme en poursuivant les talons de son hôte.

— Il est mort, c'est le mot, et du diable s'il ressuscite jamais.

M. de Fontac, qui s'était armé d'une pelle pour fouiller les cendres, dans l'espoir d'y trouver un braison, l'abandonna sur le carreau, et frissonna de la tête aux pieds en s'écriant:

— Vous logez dans une glacière, mon cher monsieur Cantelou, c'est à n'y pas tenir.

Deux mots ici: l'un sur le maître, l'autre sur l'appartement.

M. Pierre Cantelou est un homme d'une taille exiguë et de mine éveillée. Sa tête, large à la base, se termine en tronc de cône. Son visage est pâle et maladif, sa bouche est démesurément grande, son nez, charnu, droit et long, est effilé comme un bec d'oiseau. Ses cheveux sont affreusement brouillés sur sa tête toujours nue. Ses yeux sont vifs, petits, malins, sournois; ses tempes, fortement déprimées, relèvent son front en bosse; ses oreilles sont longues, étroites et collées au cercle des joues, ses bras sont longs, ses mains fines et mignonnes; sa voix, dans les sons les plus graves, atteint encore les notes anguës d'un fausset criard qui outrage à la fois et l'oreille et les nerfs.

La toilette de M. Cantelou est à l'avenant de son physique. Il est enveloppé d'un épais gilet de laine rayé rouge et bleu, qui couvre la haute ceinture d'une culotte de peau, agraffée au dessous des genoux et d'un jaune terne et sale; les longs bas qui viennent se raccorder à cette culotte sont noirs et en bourre de soie. Quelle que soit la grossièreté de leur tricot, ils ne parviennent guère à enfler les mollets de M. Cantelou, qui semble monté sur un compas. Les jambes de ce petit homme ont un succès prodigieux dans tout le quartier qu'elles arpentent; il n'est sorte de quolibets dont on ne les habille; là on les compare à deux fumerons; ici à deux becs de bécasse; plus loin à deux triques, si bien qu'il a fallu beaucoup de temps à l'opinion pour lui donner un nom de guerre définitif. En 1818, en dépit de quelques récalcitrans, qui appelaient encore M. Cantelou le père Bécasse, les commères et les polissons avaient entraîné le suffrage universel, et le petit homme ne répondait plus qu'au sobriquet de père Fumeron. On devine que les bas noirs avaient fait prévaloir cette expression. Si la jambe était menue, le pied ne l'était pas, car les souliers du Père-Fumeron auraient presque chaussé Charlemagne; ils sont ferrés, cloués, chevillés, doublés et radoubés, ces imperméables souliers, comme

s'ils eussent dû mettre à la voile pour le Nouveau-Monde. Ce sont de vrais bateaux !

Une longue lévite, autrefois vert-pomme, alors bleu-clair, couronnée par un collet large de deux doigts, couvre ce curieux accoutrement, et rase les chevilles de M. Cantelou. Lorsque cet estimable parisien veut sortir, il couvre son chef de l'un de ces vénérables tricornes dont les fripiers cossus font étalage, de nos jours encore ; et ce tricorne, qui a sans doute orné le front d'un grognard du directoire, repose avec une majesté bouffonne sur les cheveux blondasses du père Fumeron. Disons, en passant, que parmi ces cheveux blonds, si l'on trouve un cheveu blanc, à coup sûr on n'en saurait trouver deux. Et cependant, M. Cantelou est âgé de cinquante à cinquante-cinq ans, qu'il porte vertement.

La pièce envahie par M. de Fontac avait la forme d'un pentagone ; les murs étaient blanchis à la chaux ; trois chaises de cuisine dont l'une perdait sa paille, un vieux fauteuil Louis XV dont l'utrecht antique était rapiécé avec du drap garance, un grand bureau à cylindre en bois de chêne, armé d'excellentes serrures, verrouillé comme une porte de prison et lourd comme une bombarde, un méchant lit sans rideaux, un morceau de glace sans cadre, une immense carte routière de France et de Navarre avec gîtes d'étape, collée à la muraille ; une énorme armoire en chêne comme on en voit dans tous les ménages de fermiers ; une cheminée en tout temps sans feu, une cruche pleine d'eau, et une veilleuse tremblotante pour toute lumière, tels étaient les meubles de cette chambre, située sous les combles d'une maison qui rapportait, bon an, mal an, au père Fumeron, son propriétaire, une somme ronde de douze mille francs, tous frais payés.

M. Cantelou est Normand, et voici son histoire, si ce qu'on nous en a dit est vrai : son père était un roulier des environs de Valognes en Normandie, qui, en 91, se fit commissionner pour traîner quelques pièces de canon à l'armée du Nord. A cette époque, nos lecteurs savent ou apprendront que le corps du train d'artillerie n'étant pas créé, nos canons étaient menés à l'ennemi par entreprise. On imagine combien ce système devait être ruineux pour l'état et profitable aux entrepreneurs ; chaque campagne faisait la fortune de ces bons citoyens, et l'ex-roulier ne se fit pas faute d'empocher. Il s'en acquitta même avec tant de zèle, que, dès 93, on le trouva assez riche pour lui faire rendre gorge, en lui coupant le cou. Le fils Cantelou, qui était en 92 dans l'âge des passions, et menait bon train les écus de son vertueux père, se vit arrêté tout à coup dans sa joyeuse existence, d'abord par les saisies de la meilleure des républiques, puis par une juste frayeur de la charrette nationale. Son plan fut bientôt conçu et il l'exécuta sans délai. Ramassant tout ce que son père avait laissé de monnaie et d'assignats, il fit acheter sous main des biens d'émigrés, et affecta, quant à lui, de mener une vie de gueux. Jamais avare ne fut plus serré dans sa dépense que le jeune Cantelou ; ses plaisirs, sa nourriture, son logement, son costume auraient tout au plus suffi à un anachorète. Il s'était placé chez un négociant, où sa ponctualité, sa belle écriture et son aptitude lui valurent des appointemens sur lesquels il trouvait moyen de prêter à la petite semaine.

De là naquit cette manie de thésauriser dont notre homme ne sut plus se défaire, et qui s'accrut de jour en jour. De calculée qu'était son avarice, elle devint habitude, et nature et besoin. Quand le gouvernement de Robespierre tomba, le commis Cantelou se hasarda à faire un négoce pour son compte, et il exploita la gloire impériale, en se faisant marchand d'hommes.

M. Cantelou établit son quartier général à Colmar, dans cette vaillante Alsace qui a donné tant de guerriers à la patrie ; et, de ce poste, il achetait la vie de ces pauvres jeunes gens qui, pour quelques centaines de francs dont ils soulagent souvent leur famille, vont se ranger sous les drapeaux et mourir sous le canon.

Nul ne sait quels énormes bénéfices M. Cantelou a retirés de son industrie ; mais on suppose que sa fortune est prodigieuse. Fidèle à son système de dissimulation, et toujours frappé de la fin tragique de son père, il a constamment acheté, sous main, de belles et bonnes propriétés qui font de lui une sorte de marquis de Carabas ; et il ne pense au temps de ses premières économies qu'en frissonnant, car ses dépenses, si sévères qu'elles fussent alors, lui semblent de monstrueuses prodigalités au jour où je vous ai fait faire sa connaissance, bon lecteur.

Depuis 1812, M. Cantelou a quitté Colmar, où on avait voulu le lapider, pour venir s'établir à Paris, dans l'une de ses maisons. Quoique moins productif sous la restauration que sous l'empire, le négoce de chair humaine donnait encore d'honorables bénéfices, et le petit homme de la rue du Croissant avait imaginé de joindre à sa spécialité quelques affaires courantes d'usure qu'il avait deux façons de diriger, l'une en grand, l'autre en détail. Il appelait opérer en grand, prêter aux jeunes gens de condition, et acheter les terres des malheureuses familles qui, de la Lorraine et de l'Alsace, s'expatriaient pour les fabuleuses contrées de l'Amérique. Quant à ce qu'il appelait le détail, c'était tout bonnement la petite semaine sur gage.

— On vous trouvera gelé dans quelques heures, dit encore le vicomte en redressant le premier collet de son carrick pour garantir

ses oreilles, et assurant son chapeau sur sa tête au lieu de se découvrir.

— Hélas! monsieur, le bois est si cher, que les pauvres ne peuvent plus se chauffer... C'est une rude privation!

— La chandelle est également hors de prix, à ce que je vois?

— L'odeur du suif m'incommode, et n'ayant pas le moyen d'acheter une lampe qui me serait bien utile, je m'éclaire avec cette veilleuse. Ah! l'hiver est une triste saison!

— Monsieur Cantelou, puisque j'ai troublé votre sommeil, je ne consentirai pas à être longtemps indiscret, et je n'abuserai pas de votre nuit.

— Abusez, monsieur le vicomte, abusez, je me mets à vos ordres... Mais avant, veuillez vous asseoir, s'il vous plaît.

— Merci! merci! mordieu! je vous demanderai, au contraire, la permission de vous parler en marchant, il faut être d'airain pour ne pas figer sur place dans vos appartemens.

Le père Fumeron laissa tomber un sourire vaniteux sur ses membres grêles, s'assit dans son fauteuil et roula ses pouces. Dans cette pose, on l'eût volontiers pris pour un singe.

— Mon domestique est passé chez vous dans la soirée, à ce qu'il m'a dit? continua M. de Fontac.

— Mais oui, monsieur, j'ai eu l'honneur de le recevoir.

— Et il vous a remis une lettre de ma part?

Le père Fumeron hocha la tête du haut en bas, et baissa les yeux d'un air tartufe.

— Cette lettre contenait un billet à ordre...

— Et j'ai eu l'avantage ou plutôt le chagrin de vous retourner l'une et l'autre, interrompit le négociant.

— Les voici, repartit le vicomte, en ouvrant un portefeuille. j'espère bien que vous allez reprendre ce billet, et me compter les vingt mille francs dont j'ai besoin.

— Vingt mille francs, marmotta le petit homme, vingt mille francs!... Puis il fit un sourire qui menaça ses oreilles, grâce à la dimension formidable de sa bouche.

— Quand je vous dis qu'il me faut ces 20,000 fr., c'est qu'il me les faut, et sans barguiner devantage... Allons, mettez la clé au coffre! je devrais être déjà parti.

— Ah ça! monsieur, dit d'une voix atrocement criarde le négociant, me prenez-vous pour un faux-monnayeur, par hasard? et pensez-vous que ma misérable retraite puisse, exprès pour vous, se meubler comme les caves de la Banque de France.

— Ecoutez-moi, mon cher monsieur Cantelou, et ne me faites pas répéter ce que je vais vous dire, parce j'ai peu de temps à perdre. Je vous vois aujourd'hui pour la première fois, mais je vous connais depuis longtemps, et l'opinion que je m'étais faite sur votre compte n'était pas exagérée; j'en ai acquis la certitude par mes yeux. Vous êtes riche comme un nabab.

L'usurier trépigna et s'agita dans son fauteuil tout en levant les yeux au ciel.

— Harpagon est un prodigue près de vous, tant vous êtes avare, et cuistre et pingre.

Le père Fumeron essaya de rougir, mais en vain; il en prit son parti et devint vert pâle.

— Je vous prie de garder vos airs empesés et vos finasseries pour les croquans et les remplaçans que vous grugez; je vous autorise presque à faire de la diplomatie avec mon valet-de-chambre, lorsqu'il vous demande de l'argent en mon nom; mais, lorsque je vous fais l'honneur de venir vous voir et de vous parler en face, vous n'avez que deux choses à faire: ouvrir vos tiroirs et compter, le tout sans dire un mot.

Le père Fumeron fit faire un quart de conversion à son fauteuil, introduisit une clé dans un tiroir et l'ouvrit. Le vicomte, qui se promenait à grands pas, s'arrêta devant le secrétaire et ses regards plongèrent dans le tiroir; il vit deux pistolets douillettement posés sur du coton. Avant que l'usurier eût allongé la main sur ces armes, M. de Fontac les saisit et les mit gravement dans la poche de côté de son carrick; après ce il recommença à arpenter la chambre, en tapant du talon fort et ferme, afin de se réchauffer; tout en se livrant à ce salutaire exercice, il continua son discours, donnant une médiocre attention à la mine défaite du petit homme.

— Je vous disais donc que si vous n'aviez volé que mon seul patrimoine, vous seriez riche, car j'étais fort riche, moi, avant d'avoir fait votre estimable connaissance, et qu'ayant ruiné cent familles, vous devez être cent fois riche.

— Monsieur le vicomte, je suis un pauvre négociant que les faillites ont mis sur le fumier; je n'ai jamais volé, j'ai gagné ma vie à la sueur de mon front jusqu'à ce jour, et...

— Ah! vous n'appelez pas voler prêter à cinquante pour cent? Brisons là. Pendant mes derniers procès, vous avez abusé de mes besoins, et m'avez grugé... Vous avez, de cette façon, pris hypothèque sur mes deux terres de Beauce, et ces hypothèques...

— Dépassent de quelque peu la valeur réelle... interrompit d'un ton larmoyant le père Fumeron.

— Comme vous dites... Les dernières avances que vous m'avez faites sont épuisées; il me faut, à l'instant même, vingt mille francs; reprenez ce billet de vingt-cinq mille: c'est de l'or en barre.

— Et quelle garantie me donnerez vous, monsieur le vicomte? vous n'avez plus rien au soleil, hélas!

— Ma parole, vilain; n'est-ce pas assez?

— C'est assez dans le monde, mais dans le commerce, monsieur le vicomte, c'est... c'est bien léger, vous le savez ?

— Il faut avoir beaucoup de courage pour ne pas vous étrangler, le savez-vous, monsieur Cantelou ?

— Je sais bien que je suis en bonne et noble compagnie, et vous ne m'effrayez pas, si méchant que vous veuilliez le paraître.

— Vos vingt cinq mille francs vous seront payés le lendemain de mon mariage.

— Quel mariage ?

— Ne savez-vous pas que j'épouse Mlle de Verneuil ; et ne m'avez-vous pas déjà avancé cinquante mille francs sur cette affaire ?

— C'est bien ce dont j'ai l'ame navrée ; votre mariage ne va-t-il pas être rompu ?

— Qui vous a dit cela, s'écria M. de Fontac, en faisant deux grands pas sur l'usurier.

— La rumeur publique, balbutia le petit homme épouvanté... l'un de mes cliens m'en parlait dans ce sens aujourd'hui même.

— Son nom ?

— C'est une femme.

— Et qui s'appelle ?

— Mme de Ravenstein, dit le père Fumeron, avec une malice ferme et assurée.

— Vous avez vu Mme de Ravenstein ?... vous l'avez vue ici ?... aujourd'hui ?

— Oui.

— Et elle vous a dit que mon mariage serait rompu ?

— Elle m'en a donné sa parole.

— Cette femme me perdra ! murmura le vicomte... elle fera rompre mon mariage, comme elle l'a dit... elle me perdra ! elle me perdra !

Puis tournant brusquement sur les talons, M. de Fontac s'avança, d'un bond, sur le négociant, et lui cria d'une voix sourde :

— Allons vite, au lieu de vingt mille francs, donne m'en quarante, misérable... fais vite, fais vite.

— Mais vous n'y pensez pas, monsieur le vicomte, répondit le père Fumeron, mort de peur ; c'est au moment où vous m'assurez que Mme de Ravenstein vous perdra que vous me demandez une somme aussi forte.

— Paie, ou je t'étrangle, scélérat, hurla le vicomte qui, comprimant le cou du petit homme entre ses mains nerveuses, faillit l'étouffer du premier coup.

M. Cantelou éleva les deux bras en signe de détresse ; et lorsque M. de Fontac l'eut relâché, il lui montra une feuille de papier timbré, puis l'écritoire, et lui fit signe d'écrire ; enfin, ouvrant un énorme portefeuille, il en tira trente billets de banque qu'il remit à son terrible débiteur.

— Je vous ai demandé quarante mille francs, ce me semble, dit le vicomte... Tenez, savez-vous lire, et il lui montra une obligation de 50,000 fr. ; puis, comme l'usurier tournait et retournait son portefeuille, les larmes aux yeux, le vicomte le lui arracha des mains, y fouilla, éparpilla sur le bureau toutes les valeurs qu'il contenait, compléta les quarante billets de mille francs dont il avait besoin, et sortit de la chambre sans jeter un coup d'œil au malheureux Cantelou qui s'était évanoui.

Se débarrassant des obséquieuses politesses qui l'attendaient au quatrième étage, le vicomte descendit les marches quatre à quatre, et se jeta dans son cabriolet.

— Où va monsieur ? demanda Antoine.

— Rue St-Georges.

Après dix minutes, le cabriolet du vicomte s'arrêta devant une belle maison de la rue St-Georges ; deux files de voitures de maître tenaient le pavé. M. de Fontac, le pied sur le seuil de la maison, dit à son domestique :

— Il est deux heures cinq, dans une heure, barrière d'Enfer avec le briska, prêt à marcher. Les chevaux en votre nom, n'oubliez pas cette précaution.

Le vicomte s'élança sur le tapis d'un bel escalier inondé de lumière, orné d'arbustes et de fleurs, chargé de jeunes femmes et de jeunes cavaliers qui le gravissaient ou le descendaient, suivis de livrées éclatantes.

VIII.

Il y avait grand raout cette nuit-là chez Thérèse Keller ; raout complet, non pas dans l'acception aristocratique de ce mot, passé du vocabulaire anglais dans le nôtre, mais dans le plus haut style de cette jeunesse affamée de luxe et de plaisir, qui s'endort quand le soleil se lève et s'éveille quand le soleil se couche. Thérèse Keller était arrivée de Berlin dans la matinée, et, huit jours avant de quitter l'Allemagne, elle avait adressé des invitations, afin de solenniser sa prise d'hiver, à tout ce que Paris contenait de raffiné, de clinquant, de merveilleux et de renommé.

« La vicomtesse a l'honneur de vous inviter à son raout du 17 décembre.

« *On soupera.*

« Rue Saint-Georges, 20, à Paris.

« Berlin, 9 décembre 1818. »

Telles étaient la formule et la contexture des lettres d'invitation qui amenèrent, dans les salons de Thérèse, dès onze heures de nuit, cinquante jeunes femmes d'une éclatante beauté, et environ soixante cavaliers du choix le plus exquis.

Avant de dessiner les principaux traits de cette société originale, avant de lire sur le front de ces femmes parées de diamans et de velours, avant de nous mêler à ces groupes d'élégans qui se croisent, s'entraînent, se dispersent, se

rejoignent et ne s'envoient que des sourires, hâtons nous d'achever le portrait de Thérèse Keller, que le lecteur connaîtrait imparfaitement si nous lui laissions les seuls renseignemens de Mme de Ravenstein.

Thérèse n'est connue à Paris que sous le nom de *la Vicomtesse*. On devine l'origine de ce titre. L'amie ingrate de Mlle de Ravenstein, la complice criminelle de M. de Fontac, ne pouvant épouser son amant, dédaigne de porter illégalement son nom, et se contente et se fait gloire du simple titre de *vicomtesse* que ses connaissances, ses amis, ses rivales, ses adorateurs, que *son monde*, enfin, lui a décerné d'une seule voix.

Et en vérité, quelle tête couronnée, reine, duchesse, marquise, comtesse ou baronne, semble plus digne de ses fleurons que celle de cette belle jeune fille, l'opprobre de sa famille, la gloire du démon ! laideur morale, beauté physique ! Laideur par tous les vices, beauté idéale par toutes les perfections !

Jalousie impétueuse ou rampante et dissimulée, haine impitoyable, finesse et fourberie, ingratitude et méchanceté, amour de panthère et coquetterie vaporeuse, orgueil, insolence, le cœur de cette femme renferme tout cela : la gangrène, en le rongeant, n'y a laissé que des plaies !

Chose étrange ! Thérèse Keller, qui a tous les mauvais instincts, et qui livre son ame aux passions les plus désordonnées, nourrit cette ame d'une vertu tellement rare, qu'elle est l'apanage des honnêtes femmes. Elle n'a aimé qu'une fois, d'un amour adultère il est vrai ; mais dans le tourbillon qui emporte ses années de jeunesse et de fraîcheur, dans cette vie semée de désordres et d'impiétés, elle est demeurée fidèle à M. de Fontac, elle l'aime plus que tout ; plus que le luxe et le plaisir, plus que le jeu, la coquetterie, la méchanceté, la danse, l'orgie, la folie ; plus que le vice ! elle le préfère à tous les pimpans dandys qui l'ont obsédée de leur opulente galanterie, elle l'a toujours aimé avec délire, avec fureur, et les infidélités passagères de cet amant privilégié, tout en faisant pleurer la fière courtisane, n'ont pas lassé cet amour qui fait le triomphe du vicomte et le désespoir de ses rivaux.

Cette constance est une énigme pour le monde dissolu que hante la vicomtesse !

Thérèse est, par dessus tout, comédienne. Il ne faut pas l'étudier longtemps pour apprécier son mérite dramatique ; elle eût brillé dans tous les rôles et sur notre première scène. Ses poses sont naturellement nobles ; son front est hautain ; sa démarche est ferme, assurée, aisée, élégante ; et son visage, aussi fin que mobile, exprime avec une rapidité surprenante les émotions qui la tourmentent sans paix ni trève.

Voyez-la, cette jeune femme, voyez-la pendant que tout son corps repose nonchalamment étendu sur un divan qui tient le milieu du salon dont elle est reine ; ses cheveux blonds, nattés à l'Espagnole en trois larges tresses, mêlent leurs reflets brillans aux vives couleurs dont le tapis est semé. Cette chevelure magnifique n'est pas chargée d'ornemens, Thérèse laisse l'or, les perles et le corail aux beautés du second ordre ; elle brille de son éclat naturel, et sa coquetterie ne se sert que des armes dont Satan l'a pourvue. Sa robe en lamé de Chine à grands ramages est d'un prix fou. Ses épaules apparaissent blanches, frémissantes, arrondies, délicates, et n'affichent pas cette insolente impudeur dont toute femme perdue se fait gloire. Ses bras nus semblent avoir été découpés par le ciseau d'un grand maître dans le marbre le plus pur. Un sang riche et chaud coule dans les résaux de veines bleues ou rosées qui courent à fleur de peau, et animent cette délicieuse créature. Ses mains sont petites, effilées ; ses pieds, perdus dans de petits souliers de moire blanche, sont trahis par des bas de soie à grands jours qui laissent voir leur blancheur satinée et leur cambrure voluptueuse.

De face ou de profil, le visage de Thérèse arrête, fixe, anime et enivre les plus froids regards ; son front est sévère, rêveur, noble et pur ; ses yeux bleus se chargent quelquefois d'un langueur passionnée dont ils se débarrassent souvent pour briller d'un feu vif, pénétrant et superbe. Ses joues, ordinairement pâles, se couvrent d'une teinte purpurine qui défie la rose naissante et la vierge intimidée. Ses traits, d'une régularité irréprochable, sont dessinés à la grecque. Sa parole est affectueuse, et sa voix est pleine de charme, quoique son langage n'ait pu se défaire complètement d'une prononciation étrangère. Tous les mouvemens de Thérèse sont souples, élégans ; une harmonie parfaite règne entre tous les ressorts de son être. Sa nature physique est double, elle est multiple ; pour obéir au mauvais ange qui la guide et la gouverne, *la vicomtesse* prend toutes les formes, toutes les attitudes : colombe, elle roucoule ; lionne, elle rugit.

Les maîtres, pour flatter la beauté de leurs plus riches créations, ont soin de les entourer de personnages qui les favorisent, et la disposition des ombres, et la chaleur des tons, et la partialité du pinceau, établissent des contrastes qui font ressortir les portraits privilégiés. Mais Thérèse dédaigne cet artifice ; ses salons sont remplis d'êtres charmans. Les femmes qui composent la cour de *la vicomtesse* sont autant d'échantillons délicieux de cette peuplade dangereuse qui fait revivre les syrènes de la fable. Les diamans et les fleurs viennent en aide à ces anges déchus, pour assurer leurs fatales victoires. Les costumes n'ont pas tous la sévère décence qu'affecte *la vicomtesse*, au con-

traire ils bravent le préjugé, et montrent, avec audace, ce qui peut provoquer les regards novices, et ranimer les cœurs blasés. Il n'est pas un coin de ces somptueux appartemens où ne brûle un parfum de volupté. Les sourires, les éclats de joie, les défis, les chuchotemens se croisent dans tous les sens; le jeu, la valse, la causerie font tourner toutes les têtes, et mettent l'ivresse dans tous les cœurs.

Chacune de ces dames porte le titre du cavalier qui la protège. L'une est marquise, l'autre est duchesse, celle-ci baronne, celle-là financière. La plus âgée n'a pas trente ans, la moins jolie est encore belle, la plus sage est folle, folle qui gaspille les grâces de sa personne, les fleurs de son printemps, l'or de ses amans, et qui paie les heures de ses effrénés caprices de toute son éternité. Quant à ce que sont ces femmes, on le devine. La marquise est danseuse, la duchesse est choriste, la financière est actrice, la baronne n'est rien. Elles ont pour patrie l'Europe entière, Paris est leur résidence. La danseuse parle allemand, la duchesse italien, la financière anglais, l'actrice français, la baronne parle toutes les langues; chacun se comprend en parlant mal, et la pantomime vient en aide au plus embarrassé.

Les hommes sont jeunes, à l'exception de quelques uns qui ne veulent pas vieillir. Ceux-là affectent une verdeur que trahissent leurs cheveux, trop bien déguisés sous une couche d'ébène; leur toilette a vingt ans moins qu'eux; leurs façons cavalières leur attirent des dédains superbes ou sardoniques; l'or qu'ils répandent à pleines mains les soutient seul en leur procurant de honteuses bonnes fortunes. Leur parole est leste, entreprenante; dans ces fêtes qui commencent d'ordinaire par un semblant de décence et de contrainte, ils donnent toujours le signal de l'orgie, et ils se font gloire de former les enfans. Pour ces fanatiques du scandale, il n'y a rien de sacré, rien de pur! Ils méconnaissent les douceurs de la famille, raillent la vertu des femmes, trouvent à rire partout, et ne vivent que de désordres. Méprisés de ceux-là mêmes qu'ils corrompent, il donnent l'exemple du ridicule dans la débauche!

A ces rares exceptions près, les invités de la vicomtesse sont de beaux jeunes gens de vingt-deux à trente ans; élégans de formes et de ton, généreux, prodigues, hardis à lancer le cerf, le loup, le sanglier, à dompter un cheval fougueux, efféminés auprès des femmes, braves et fiers l'épée à la main. Leur mise est du meilleur goût; leur langage est doux, affectueux; leur conversation est vive, gaie, folâtre, spirituelle. Une politesse exquise les distingue, une éducation aristocratique, moins la morgue, les dégage du cercle de femmes faciles qui les environne. On rencontre bien, parmi eux, quelques fats épris de leurs jolies figures et de leur luxe; mais, en général, c'est une jeunesse d'élite, et, pour la dépeindre au moral d'un seul trait, nous en appellerons à ce principe classé par elle-même au rang des axiômes:

« Tout homme comme il faut doit être aussi tolérant et facile dans ses relations avec les femmes, qu'exigeant et difficile avec les hommes; en un mot, il doit choisir la bonne compagnie dans son sexe, et fréquenter la mauvaise dans l'autre. »

Thérèse Keller avait réuni chez elle les grands maîtres de cette déplorable école. M. de Fontac manquait au complet, et, chaque fois que les laquais ouvraient la porte principale, l'impatiente *vicomtesse* cherchait celui qui, seul, devait animer à ses yeux la soirée.

A l'un des bouts du divan qu'occupait Thérèse, une jeune femme au minois effronté, couverte de bijoux, le front paré d'une féronnière étincelante, promenait d'une main les perles de son éventail sur ses lèvres, et caressait de l'autre les soyeuses oreilles d'un petit épagneul.

Cette femme délicieusement jolie ne perdait pas *un pouce de son terrain*, comme on disait alors, pour exprimer que sa pose, son geste, son sourire et ses œillades, et sa toilette, s'accordaient à merveille pour faire valoir ses séductions. Les franges de sa robe, magnifique cachemire, effleuraient à peine ses chevilles; ses bas, brodés et lamés d'or sur les côtés, couvraient un pied de Cendrillon et une jambe pleine *de race;* son sourire provocateur ajoutait le dernier charme à sa bouche, où brillaient deux rangées de perles serrées, égales, petites et brillantes. Cette femme, mignonne dans tous ses mouvemens comme dans sa nonchalante attitude et la paresseuse indolence de son parler, cette femme vaporeuse et coquette valait bien, au plus bas, cent mille francs des pieds à la tête, depuis l'épingle de diamant qui traversait sa noire chevelure jusqu'au corail qui dessinait des arabesques sur ses sandales turques. *Finance* est son nom; elle est l'amie d'un banquier, ex-fournisseur des armées, dont elle fait crouler la fortune, qu'on dit néanmoins scandaleuse; c'est qu'il faudrait un puits d'or et de diamans pour suffire aux caprices de Mlle *Finance;* il faudrait un puits pour que ces mains blanches, frêles et cependant infatigables, ne fussent jamais inactives, toujours remplies, toujours ouvertes.

La vicomtesse et *Finance* sont intimement liées d'amitié, elles ont une même fureur pour le luxe; les meubles les plus riches, les chevaux les plus chers, les voitures de prince n'ont rien qui les satisfasse entièrement. Quoique d'un genre différent, leur beauté va de pair. Thérèse est magnifique, Finance est infiniment jolie; mais dans ces deux cœurs où règne une effrayante corruption, les sentimens ne sont pas tous les mêmes. Thérèse est restée fidèle à son premier amant; Finance ajoute aux désordres de la vicomtesse ceux d'une vie

éhontée. Elle a dix-neuf ans ; on lui trouve beaucoup d'esprit naturel ; elle est d'une ignorance honteuse dont elle se pare effrontément. On lui donne un cœur très sensible, on la dit bonne fille, il est de fait qu'elle pleure en écoutant Mlle Duchesnois et Talma, et il est à peu près certain qu'elle fait par-ci par-là quelques aumônes.

— Que me disais-tu donc tout à l'heure, Finance ? J'ai été un peu distraite et n'ai pas entendu.

— Vraiment ! tu as été un peu distraite ? Ah ! chère vicomtesse, tu en maigriras, parole d'honneur.

— Allons donc, comme ton banquier, sans doute.

— Ne me parle pas de ce butor-là... il me menace tous les jours de se réduire à rien. Eh bien ! pas du tout, ça ne fait que croître et embellir... Vrai, je n'oserai plus bientôt sortir avec lui, il me fait marcher les yeux baissés comme une vestale.

— Et comment se nomme-t-il ?

— On lui donne tous les noms imaginables... Figure-toi un petit homme qui porte en tout temps des culottes de peau, de grands bas noirs, un tricorne et une lévite vert-pomme : un ancien qui vit de racines et d'eau fraîche ; qui demeure rue du Croissant, et qui a ramassé des millions dans le plus ignoble des commerces.

— Lequel ?

— C'est un marchand d'hommes, ma belle, un vrai négrier, un épicier en chair humaine...

— Attends donc, je crois connaître ce vieux cuistre. N'est-ce pas Cantelou qu'il se nomme ?

— C'est ça même... Comme on se retrouve ! c'est M. Cantelou, autrement dit le père Fumeron. Imagine-toi qu'il m'a vue à Bade, et que je lui ai mis la tête à l'envers, ce qui ne la rend pas plus belle... Enfin, il m'a fait des offres superbes, et je n'ai pas dit non.

— Et tu as raison... Ah ! cette porte ne s'ouvre plus... Il est deux heures, le vicomte n'arrive pas ! Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

— Que tu es bête de te tourmenter ainsi !

— Que veux-tu, je l'aime.

— Bonsoir, *vicomtesse*, dit une grande jeune fille aux yeux bleus et au front candide, qui, appuyée au bras d'un élégant jeune homme, s'arrêta près du divan.

— Bonsoir, *marquise*. Comme vous êtes belle ! ce turban vous va à ravir... Mon cher Henri, que deviendrez-vous cet hiver ?

— Je n'en sais trop rien, répondit le cavalier de la *marquise*, en tendant la main à Thérèse : avant votre arrivée, Paris était mort, on ne savait où souper, et nous faisons plus d'économies que nos laquais...

— A propos de jeu et de souper, si nous faisions une bouillote, dit la marquise en souriant.

— Oui, une bouillote, reprit vivement Finance.

— Un louis le jeton, 25 louis de cave, allons !... Aussi bien je fais là un sot métier, murmura Thérèse en jetant sur la porte un regard enflammé.

— Il paraît que la chère vicomtesse est furieuse, dit le jeune homme en donnant familièrement le bras à Mlle Finance, pendant que Thérèse entraînait la marquise vers un petit salon où se tenaient les joueurs.

— Furieuse, non ; vexée, oui... Aussi vous avouerez que Fontac est un monstre de se faire tant attendre à une première soirée ; je devine qu'il est chez cette Mme de Certènes, quelque chose de gentil et de flatteur, ma foi.

— Peste ! quel dédain, et comme vous habillez le grand monde, ma chère ! La baronne de Certènes est une femme ravissante, c'est un ange !

— Tirons les places, dit la vicomtesse avec une brusquerie un peu boudeuse. Henri, vous avez une voix de rossignol ; mais vous jacassez comme une pie ; voilà un siècle que nous vous attendons. Marquise, vous avez le roi, choisissez...

Le jeu s'échauffa. Les cartes filaient avec une rapidité merveilleuse, l'or passait de mains en mains, et les joueurs n'échangeaient plus que de courts monosyllables, qui ne coûtaient jamais moins de quinze à vingt-cinq louis. Au bout de dix minutes, la vicomtesse ôta deux bagues de ses doigts et les jeta devant elle en disant :

— Elles font cent louis chacune. Les trois partners baissèrent la tête en signe d'assentiment et les cartes passèrent.

Quelques jeunes gens faisaient cercle autour de la table. La vicomtesse engagea cent louis contre Finance et les perdit. Comme elle levait la tête après ce coup malheureux, elle aperçut M. de Fontac qui lui fit un charmant sourire. Le vicomte venait d'arriver, il était encore un peu ému de sa course précipitée ; et, tenant son chapeau sous le bras gauche, il essuyait son front avec le mouchoir brodé de Mme de Ravenstein. Thérèse jeta un regard rapide sur le chapeau du vicomte, aperçut le billet qui était fixé au fond de la coiffe, et dit d'un ton de doux reproche :

— Ah ! vous voilà, cher déserteur... M. de Corcy, veuillez prendre mon jeu pour un moment, et faites comme pour vous.

Thérèse se leva, prit le bras du vicomte, et, tout en l'entraînant, elle le débarrassa de son chapeau, y plongea la main avant de le poser sur un fauteuil, et se saisit du billet avec la dextérité d'un tire-laine.

Conduit dans le boudoir de sa maîtresse, le vicomte prit son portefeuille, en tira vingt billets de mille francs, et dit :

— Ma chère amie, voilà le trimestre, tâchons

d'être sages, l'argent devient rare, et les terres rapportent peu.

— Mon Dieu, Alfred, nous n'avons que le strict nécessaire, et vos reproches...

— Je ne reproche rien... J'avoue seulement qu'il ne faut compter sur aucune rentrée d'ici à trois mois: retournons à notre monde... demain nous parlerons d'affaires.

— Vous ne me parlez plus que d'affaires depuis quelque temps, Alfred; je ne reproche rien à mon tour, mais...

— Mais...

— Mais j'ai la mort dans l'ame!

— Pourquoi, mon amie, n'es-tu pas adorée?...

— Retournez au salon de jeu, et prenez mes cartes des mains de M. de Corcy, demain nous parlerons d'amour... N'est-ce pas?

Le vicomte sortit, sans remarquer le sourire amer et railleur par lequel Thérèse répondit à sa galanterie. A peine la vicomtesse se vit-elle seule qu'elle s'approcha précipitamment d'un flambeau, ouvrit et lut le billet que ses doigts avaient froissé.

Pendant cette lecture les joues de la belle courtisane s'empourprèrent, ses yeux éblouis s'emplirent de larmes, et elle jeta un douloureux soupir.

— Infamie! murmura-t-elle, infamie!

Puis elle sonna sa femme de chambre qui accourut.

— Louise, donnez-moi ma redingote de voyage, vite, bien vite... C'est cela, dites au cocher de monter... Allons, partez, et pas un mot en chemin...

Si vite que courût la femme de chambre, lorsqu'elle rentra suivie du cocher, elle trouva sa maîtresse en costume de voyage. Thérèse, dans son impatience, avait déchiré ses somptueux vêtemens, et leurs débris étaient épars dans la chambre en désordre.

— Joseph, dit la vicomtesse à voix basse, attelez vite, et attendez-moi au fond de la cour.

— Madame, l'un des chevaux est boîteux d'un coup de pied qu'il a reçu cette nuit.

— Miséricorde! tout me contrariera donc? Y a-t-il quelque cocher de vos amis à l'office?

— Oui, madame; Jérôme, le cocher de Mlle Finance, est en bas; si madame en a besoin...

— Priez-le de vous céder son siège pendant quelques minutes.

— Justement, il est paré, prêt à partir...

— Bien, je vous suis.

— Quant à vous, Louise, prenez cette épingle, et, dans dix minutes, vous la remettrez à monsieur, en lui disant: « Madame vous envoie cette épingle, qui est tombée de votre jabot sur le tapis de sa chambre. » Vous avez bien compris, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Et à toute autre question, pas un mot.

— Pas un mot!... Quand madame rentrera-t-elle?

— Je n'en sais rien, ne m'attendez pas...

Thérèse descendit, trouva le landau de son amie au fond de la cour, et en y montant, elle glissa à l'oreille de son cocher:

— Poste aux chevaux, brûle le pavé!

Dix minutes après le départ de la vicomtesse, sa femme de chambre s'approcha de M. de Fontac, et lui remit l'épingle de Mme de Ravenstein, en lui répétant mot à mot la phrase recommandée. Le vicomte, préoccupé, prit le bijou, le roula dans ses doigts, et dit à la femme de chambre:

— Que fait donc madame?

— Elle change quelque chose à sa toilette.

— Ah... Eh bien, mon enfant, ne lui dis pas que je viens de sortir; avant une demi-heure je serai de retour.

Le vicomte passa dans l'antichambre, et la soubrette retourna dans les petits appartemens de sa maîtresse. M. de Fontac voulut attacher à son jabot l'épingle qu'il tenait encore, et il sentit sous ses doigts le nœud d'un gros camée; alors il jeta les yeux sur le bijou qu'on lui avait remis, et ne put retenir une vive exclamation.

— Mordieu, s'écria-t-il en frappant du pied, qu'est-ce que cela veut dire? Ah! bah! si c'est de la sorcellerie, tant pis pour les sorciers. Je chercherai l'énigme une autre fois.

Etant descendu dans la cour, le vicomte mit les pieds dans la rue, avisa un fiacre, appela le cocher et lui dit:

— Barrière d'Enfer, crève tes chevaux, deux louis pour toi!

— Savez vous où est la vicomtesse?

— Non.

— Qu'est devenu le vicomte?

— Je n'en sais rien.

— On ne se presse pas de nous faire souper, c'est assez triste... La maison devient un peu baraque!

— Moi, je vais chez Véry.

— Venez-vous chez don Fernando?

— Non, je vais chez Frascati; j'ai une idée.

— Pardieu, voilà une soirée dont je me souviendrai.

— Ah! ça mais, la vicomtesse a donc fait faillite?

— Et le vicomte banqueroute?

— Je n'avais demandé ma voiture que pour cinq heures, je suis dans la rue.

— C'est consolant: je vous jetterai chez vous, mon coupé est à la porte.

— Partons.

— Partons... Vive Dieu! Je meurs de soif: pas même un ignoble verre de punch!

Telles étaient les gracieusetés échangées dans tous les coins. Les salons furent déserts en un instant.

— Eh! Dieu me pardonne, nous sommes

seuls, dit Finance en abattant ses cartes sur la table où ses trois intrépides partners lui tenaient tête.

— Tiens, tiens, tiens ! en voilà une idée, s'écria la marquise. Et le souper ? J'ai une faim canine.

— Je vous offre d'aller attendre le chant du coq chez Riche, dit l'élégant jeune homme, seul cavalier qui restât pour les trois dames... Qui de vous a sa voiture ?

—Moi, répondit Finance en se levant ; j'ai un landau de famille à vous offrir ; il n'est pas encore payé, mais il est excellent. Pierre demandez mes gens.

Le valet de pied de Mlle Finance se présenta.

— La voiture ?

— Madame n'est pas encore revenue.

— Comment, revenu ! J'ai ordonné à Antoine de se tenir prêt au premier mot.

— Antoine est prêt, madame.

— Et ses chevaux ?

— Les chevaux sont revenus, madame.

— Revenus d'où ?

— De la course.

— Quelle course ?

— La course qu'a fait Mme de Fontac.

— Entendons-nous, reprit Finance ; où est allée Mme de Fontac ?

— A la poste aux chevaux, je crois.

— Ah ! pardienne, voilà votre landau sur la route de Bruxelles.

— Dans ce cas, j'autorise mon carrossier à courir après lui... Faites avancer un fiacre. niais que vous êtes... Faisons tous les quatre Charlemagne, c'est moi qui paie le souper.

IX.

Les chevaux de fiacre sont, à Paris, d'une louable intelligence : ils comprennent au premier coup de fouet du cocher le genre de service qu'on leur demande, et se précipitent avec impétuosité ou trottinent majestueusement, selon que ce coup de fouet a été administré.

Vingt-cinq minutes après son départ de la rue Saint-Georges, le vicomte sautait sur le pavé de la barrière d'Enfer, et l'une des rosses de son équipage s'abattait pour ne plus se relever.

— Si ton bourgeois perd à la course, tu pourras rire de son chagrin, dit M. de Fontac en mettant deux louis dans la main du cocher.

Le vicomte s'éloigna, tourna l'angle du boulevard, et apercevant une voiture attelée de trois chevaux et arrêtée, il s'avança vers elle.

— Est-ce vous, Antoine ?

— Oui, monsieur.

— Allons, en route... Montez avec moi... Fermez cette vitre, je suis glacé... Enveloppez-moi dans mon manteau... Là, c'est bien... Partez, postillon, et du leste, quatre francs de guides si vous marchez bien ; sinon, l'ordonnance... Allez... A la bonne heure ! si nous sommes conduits comme ça pendant toute la route, nous serons à Verneuil dans dix heures...

— Et ce ne sera pas trop tôt, interrompit le domestique.

— Ma foi non ! Quelle nuit du diable ! Ah ! je commence à revenir ; je n'avais plus de sang dans les veines ; si je pouvais dormir un peu !... C'est que je crains vraiment d'être tout défiguré en arrivant à Verneuil et de faire peur à ma femme... Voyons, Antoine, endormez-moi... Racontez-moi quelque vieille histoire.

— Je préfère vous en raconter de toutes fraîches.

— Ça m'est égal... Ah ! la tête s'en va, me voilà parti !... que c'est bon, le sommeil !...

— Ça doit être amusant de faire faction à une barrière.

— Pourquoi cela ?

— On y voit un tas de choses qui semblent drôles.

— Et qu'avez-vous vu de drôle, Antoine ?

— J'ai vu passer de bien jolies femmes... bien jolies ! bien jolies...

— Ah ! mauvais sujet... de bien jolies femmes...

— Madame de Certènes... et d'une !

— Oh ! le bel... ange ! quel... ange ! mon... ange ! laisse-moi dormir !

— Madame Thérèse... et de deux !

— Hein ? s'écria le vicomte, réveillé en sursaut.

— J'ai dit madame Thérèse... et de deux !

— Madame Thérèse, eh bien ! après ?

— Je l'ai vue passer, voilà tout.

— Allons donc, imbécile !

— Quand je vous le dis, monsieur, je l'ai vue de mes deux yeux...

— Mais je sors de chez elle.

— C'est possible... Il n'en est pas moins vrai qu'elle allait un train d'enfer, et qu'elle doit avoir maintenant une bonne demi-heure d'avance sur nous.

— Ah ! bah ! vous avez la berlue... Dans quelle voiture était elle, et avec qui était-elle ?

— Elle était seule et dans un landau.

— Laissez-moi donc dormir en paix, madame n'a pas de landau.

— Mettons que je n'ai rien vu, puisque ça fait plaisir à monsieur... Et cependant je sais bien que madame Thérèse est passée cinq minutes après madame de Ravenstein.

Le vicomte fit un soubresaut, et répéta avec terreur :

— Madame de Ravenstein... où ?... quand ?... comment ?... que dites-vous ?

— Je vous répète, monsieur, qu'il n'est pas trop tôt que nous arrivions chez votre future ; car, ou je suis une bête, ou l'on trame quelque complot contre vous.

— Parlez, ne me cachez rien.

— Une demi-heure avant que vous arriviez, j'ai vu venir un beau coupé de ville attelé de quatre chevaux, et, comme j'étais placé sous le réverbère, j'ai pu regarder dans la voiture pendant qu'elle était arrêtée à la barrière, et j'ai vu, comme je vous vois, Mme de Ravenstein assise à côté d'un monsieur qui m'a fait l'effet d'être un curé.

— Avez-vous remarqué le visage de cet homme?

— Ma foi, pas trop... Cependant, je puis vous dire qu'il a une mine gaillarde et réjouie, et que ça doit être un bon diable. Il était coiffé d'un petit chapeau à larges ailes, voilà pourquoi j'imagine que c'est un curé.

— Monsieur de Brionne! murmura le vicomte, puis il ajouta : je suis perdu! si l'abbé parle de Marceline Keller à Mme de Ravenstein, mon mariage n'aura pas lieu... De toute façon je suis perdu! Par quel hasard étrange cette rencontre a-t-elle eu lieu? et vous croyez avoir vu Mme Thérèse, Antoine?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr. Madame suivait de près le coupé, et n'aura pas tardé à le joindre.

— Je commence à deviner d'où me vient l'épingle que m'a envoyée Thérèse, pensa le vicomte... Ces deux femmes se sont donné le mot pour me perdre. Quel dédale, et comment en sortir!

— Antoine, donnez vingt francs de guides aux postillons; il faut que nous dépassions ces deux voitures, il le faut absolument!

—N'y comptez pas, monsieur; il faudrait, pour cela, voler comme un pigeon; et puis le chemin est à tout le monde, vous ne pourriez pas empêcher ces dames de voyager.

— J'emploierai la force.

— Alors, il faudra les tuer... et vous aimez trop madame.

— Au fait, à la grace de Dieu! la baronne me tirera de là, murmura M. de Fontac; et essuyant son front avec le mouchoir de Mme de Ravenstein, il plaça ce mouchoir sur sa joue, et s'endormit.

Comme le briska du vicomte franchissait la seconde poste, il fut croisé par une voiture qui marchait sur Paris au petit trot.

Si M. de Fontac et son domestique eussent été éveillés, ils auraient reconnu cette voiture qui était le landau de Thérèse Keller; et ils auraient vu, dans ce landau, une femme bâillonnée, qui semblait sous la garde d'un jeune garçon assis à ses côtés.

Cet incident nous ramenant naturellement à l'abbé de Brionne et à Mme de Ravenstein, nous allons reprendre notre récit au moment où Faust s'était jeté à la bride des chevaux de Thérèse.

Cahotée par le choc, Thérèse avait froissé la lettre qu'elle tenait entre ses mains; et, abattant l'une des vitres, elle s'écria :

— Eh bien! sommes-nous dans la forêt de Bondy? quel est ce mauvais plaisant?... Poussez, postillon.

Rien ne bougea.

Faust vint ouvrir la portière du coupé, et M. de Brionne lui dit :

— Les deux voitures marcheront aussi vite que possible sans se quitter... vous, mon ami, montez derrière le landau et soyez prêt à mon premier appel. Vous, ma chère dame, demeurez en paix, et tenez-vous chaudement. Ah! maintenant, mon garçon, ouvrez-moi la portière de l'autre voiture.

— Ah ça! quelle comédie jouons-nous, postillon? s'écria Thérèse d'une voix troublée par la fureur... je vous ferai mettre à pied...

— Permettez-moi de me loger à vos côtés, ma belle demoiselle, dit l'abbé d'un ton bonhomme, il fait horriblement froid sur le pavé.

Faust, en ouvrant la portière, avait aperçu et reconnu sa sœur; son premier mouvement avait été de s'élancer; mais, modérant son impétuosité, il s'était caché de son mieux, et, la portière refermée, il s'était lestement hissé sur l'arrière-siège.

— Monsieur, je n'ai nullement l'honneur de vous connaître, murmura Thérèse ébahie de l'étrange visite qu'elle recevait en pleine nuit, dans sa voiture.

— Je ne vous en ferai certes aucun reproche; quant à moi, je vous connais et beaucoup, repartit l'abbé.

— Vous me connaissez?

— Hélas, oui! mais ne perdons pas le temps en vaines escarmouches, ou en banales salutations... le train dont marchent nos voitures prouve suffisamment que nous sommes également pressés d'arriver quelque part.

— Pardieu, monsieur le curé, car vous me faites l'effet d'un curé, si je ne me trompe, répartit Thérèse assez gaîment et avec impertinence, vous avez deviné juste, je vais quelque part, et j'y vais aussi vite que peuvent courir ces mauvais bidets.

— Je ne suis plus curé, mademoiselle, mais je l'ai été; d'ailleurs peu importe.

— Mais enfin qui êtes vous? On a vu des gens entrer par les fenêtres et par les cheminées; mais ils n'y a que vous, je pense, pour tomber du ciel dans ma voiture.

— Il n'y a que les voleurs, les amoureux et les ramoneurs qui puissent passer par les fenêtres et les cheminées, mademoiselle. Or, je n'ai jamais ramoné; voleur, je ne le suis guère, et amoureux je ne le serai jamais. Cependant, vous avez dit une grande vérité en me croyant tombé du ciel, car je suis un homme de paix et de conciliation. Ces hommes-là viennent toujours d'en haut.

— Ma foi, mon cher monsieur, je n'ai, pour mon propre compte, aucun besoin de paix et de conciliation.

— De plus, interrompit M. de Brionne, je suis chanoine honoraire de Saint-Sulpice; on m'appelle l'abbé de Brionne, connaissez-vous quelqu'un de ce nom-là ?

— Pas le moins du monde.

— J'ose dire tant pis pour vous.

— Eh bien ! à la bonne heure, voilà qui est franc ; vous êtes décidément un bon diable, à ce que je vois, et vous m'allez faire passer l'ennui du voyage.

— Au moins pendant un bout de route.

— Je vous quitterai à regret ; que n'allons-nous au même gîte !

— Hélas ! nous sommes tous les deux partis pour arriver à la même étape, cependant.

— Et vous comptez changer de direction ?

— Non, mais je crains que vous ne me laissiez en chemin.

— Je commence à avoir peur de ce fou, car c'est un fou, pensa Thérèse.

En ce moment les deux voitures touchèrent au relai et comme Thérèse mettait la main dans un sac d'argent pour payer le postillon, M. de Brionne la retint et lui dit :

— Ne bougez pas ; mon domestique a l'œil à tout.

— Vous plaisantez, j'imagine ?

— J'aime beaucoup à plaisanter, parce que la joie est la compagne de la vertu ; mais cette nuit je dois être grave et sévère malgré moi.

Les chevaux repartirent.

— Maintenant que je vous ai décliné mes nom et qualité, reprit l'abbé, vous ne serez sans doute pas fâchée, ma sœur, que je vous dise qui vous êtes ?

— Je serais charmée de l'apprendre.

— Vous êtes la fille aînée de Marceline Keller, veuve d'un officier de l'Empire : on vous appelle Thérèse Keller, vous vivez dans un scandaleux commerce avec le vicomte de Fontac, que vous avez ruiné de fond en comble ; vous avez du vicomte une fille dont vous ne vous occupez jamais.

— Assez, monsieur, s'écria Thérèse avec fureur, il ne sera pas dit qu'un aventurier de votre espèce s'arroge le droit de m'insulter.

— Ah ! vous vous trouvez insultée, c'est donc bien honteux tout ce que je vous ai rappelé là ; ce que vous êtes vous fait donc horreur ? Eh bien ! écoutez-moi encore, je n'ai pas fini... Ne faites pas un geste, ne poussez pas un cri, car, je vous le répète, mon domestique est derrière nous, et vous n'avez pour vous ni la force ni le bon droit.

— Je n'ai pas le bon droit, moi que vous attaquez comme un bandit !

— Le bon droit que donne l'honneur, vous ne l'avez pas, non... car vous êtes une femme perdue ; vous êtes une plaie pour la société, et la société vous repousse de son sein, comme la vague rejette son écume... Vous voyez que je ne plaisante plus, il ne tient qu'à vous de changer ma sévérité en douceur, ma colère en pitié, ma malédiction en pardon ; car, c'est vous qui l'avez dit, je viens du ciel comme tout homme de Dieu, pour vous sauver si vous voulez vous repentir.

— Gardez vos sermons pour les fidèles de Saint-Sulpice, mon cher monsieur, et hâtez vous s'il vous plaît de me débiter ce qui vous reste à dire. Puisque vous savez si bien qui je suis, racontez moi un peu où je vais.

L'abbé soupira en entendant ces paroles impies ; puis il reprit :

— Vous allez au château de Verneuil, pour empêcher le vicomte de Fontac d'épouser Mlle Marie de Verneuil, sa fiancée.

— Ah ça, mon brave homme, est-ce que les chanoines sont sorciers ?

— Non, car je ne sais pas qui a pu vous instruire de ce mariage.

— Et vous ne le saurez jamais.

— Soit, j'y tiens peu ; l'important est que je connaisse vos intentions.

— Et vous, où allez-vous ?

— Au château de Verneuil.

— Vous y allez peut-être pour bénir les deux époux... Ah ! la bonne rencontre ! je vous promets que je vais défiler un beau chapelet à cette noce.

— Je vais à Verneuil pour empêcher une union désormais impossible.

— Ah bah ! bien vrai ? parole d'honneur !...

— Je ne mens jamais.

— Touchez là, mon brave curé, s'écria Thérèse en bondissant sur son coussin et tendant la main à l'abbé qui retira la sienne.

— Il me semble que ma démarche doit vous paraître toute simple et naturelle : Mme de Verneuil est sous ma sauve-garde ; je lui porte autant d'intérêt que si j'étais de sa famille. Dès lors, je ne peux consentir à la voir unir sa vie à un homme qui vous a pour maîtresse, et qui mène la conduite d'un débauché.

— Très bien, très bien ! Tant que vous parlerez comme cela, nous serons les meilleurs amis du monde, et vous pourrez me dire toutes vos gentillesses sans me fâcher... Mais êtes-vous sûr que la petite écoutera vos conseils ? Si elle aime le vicomte, vous courez grand risque de prêcher dans le désert, monsieur l'abbé.

— M. de Fontac est aimé ; mais l'amour qu'il a inspiré ne peut avoir jeté aucune racine profonde. Mlle de Verneuil, et non la petite, comme vous l'appelez, est femme de cœur et de race ; c'est une fille de seigneur, et non une rebelle comme vous.

— Laissez donc ! femme de cœur et de race, fille de seigneur, tout ce que vous voudrez... si elle aime, vous perdrez votre temps. Vous autres prêtres, qui étouffez dès l'enfance les cris de l'ame, et ne parvenez à vaincre la plus tyrannique des passions qu'en fuyant dans un cloître, que comprenez-vous à ce sentiment qu

gouverne le monde ? Rien ; aussi vous en parlez en aveugles ; vos conseils peuvent-ils lutter contre les flammes dévorantes qui embrasent les jeunes cœurs ? Quand l'amour fait un brave d'un poltron, un prodigue d'un avare, d'une femme vertueuse une coupable, d'une jeune fille pure comme les anges, une déhontée, d'une bonne mère une marâtre, vous croyez à la puissance de votre morale ? vous êtes fous ! L'amour fait gagner des batailles, l'amour donne du génie, il bouleverse les empires, il est le mobile de tout. C'est en son nom que l'enfant timide se fait homme et que le rossignol chante le printemps. Rien ne lui résiste, pas plus l'obstacle des lois humaines que celui de la loi divine dont vous êtes les froids apôtres !

Thérèse s'arrêta ; le souffle lui manquait ; émue, les joues enflammées, elle parlait au souvenir de sa propre vie avec une exaltation fébrile. M. de Brionne écoutait en silence ; on l'eût cru plongé dans un doux rêve.

Thérèse reprit :

— Mlle de Verneuil a peu vu le vicomte, dites-vous ; eh ! mon Dieu ! faut-il donc le connaître long-temps, cet homme, pour l'aimer à en perdre la raison ? Ne savez-vous pas que son regard, sa voix, son geste, magnétisent le cœur le plus insensible, et qu'il ne jette pas les femmes qu'il choisit dans ses bras, mais à ses genoux, mais à ses pieds ? Lorsqu'on le voit, on le distingue, puis on l'aime, et alors on lui appartient corps et ame ou l'on meurt. Et savez-vous que cette mort est affreuse, lente, douloureuse ! On la reçoit en s'abreuvant à des sources empoisonnées qui vous altèrent en déchirant vos entrailles. La jalousie, l'espoir, la honte, la folie, le doute, sont autant de serpens qui font leur nid dans le sein de ses victimes. Le cœur et le corps subissent le même martyre, la douleur de l'ame ravive la douleur des sens ! On l'aime avec fureur, et lorsqu'on est heureuse et fière et reine à ses côtés, on souffre encore. Voilà l'amour qu'inspire celui dont vous voulez sauver votre protégée... Vous ne réussirez pas.

— Je réussirai, répondit froidement M. de Brionne.

— Ecoutez... parmi les femmes qui ont adoré M. de Fontac, il en est deux dont je connais la vie entière. La première était une jeune fille fière de sa noblesse qui, pour une couronne, n'aurait pas dérogé à l'orgueil de ses ancêtres, cette jeune fille a vu, aimé et épousé M. de Fontac...

— Mme de Ravenstein...

— Précisément. Eh bien ! M. de Fontac a trahi et outragé l'amour de sa femme vertueuse, de la mère de son fils, il l'a outragé en la frappant au cœur du plus sanglant des affronts, et la fille des hauts barons de Ravenstein...

— A châtié l'époux adultère par le divorce.

— C'est vrai... mais elle n'a pas châtié et vaincu son propre cœur, car elle aime toujours, car elle aime plus que jamais l'être indigne qui lui devait, devant Dieu et la loi, une chaste fidélité.

— Si cette intéressante et faible créature aime encore son bourreau, du moins elle le lui laisse ignorer.

— Vous croyez cela ?

— J'en suis certain.

— Ah ! que vous connaissez peu le cœur humain !... Vous croyez donc bonnement que l'on peut souffrir pendant dix ans, vingt ans, et supporter jusqu'à la mort une douleur aussi vive que celle d'aimer sans espoir ? Vous croyez qu'on peut céder à l'amour-propre, voir, toucher presque, celui ou celle dont le nom seul fait battre le cœur, et s'en tenir à la désolante jouissance de quelques regards dérobés, auxquels nul regard ne répond ? Vous pensez qu'on peut assister froidement au bonheur d'une rivale et s'abriter sous sa fierté pour mourir, comme les pélerins sous leurs capuchons ?..Non, mille fois non ! Et pour preuve, tenez... voilà comment j'ai appris les projets de mariage du vicomte, lisez.

Thérèse donna à l'abbé le billet qu'elle avait soustrait à son amant. M. de Brionne s'approcha d'une lanterne et lut à haute voix :

« Ne cherchez pas à savoir d'où vient ce papier, ou plutôt interrogez votre cœur, et votre cœur vous dira que le malheur rend ingénieux. Alfred, voilà bientôt quatre ans que nous sommes étrangers l'un à l'autre ; étrangers ! Et cependant, notre enfant me demande à chaque instant son père ! Voilà quatre ans que nous ne nous aimons plus, que l'amour sacré qui devait nous suivre au tombeau s'est envolé pour faire place à de nouvelles amours chez vous, à une désolation mortelle chez moi. Tant que vous avez joui de votre indépendance en courant à vos plaisirs, mon ame, indignée, mais fière, s'est nourrie de sa douleur. Je n'ai déploré l'empire qu'a pris sur vous votre maîtresse Thérèse, que parce que cette femme indigne vous ruinait en même temps qu'elle vous avilissait et étouffait en vous les germes du bien et la voix du repentir. Toutes vos passions passagères m'ont été presqu'indifférentes, mais aujourd'hui je m'avoue vaincue et je m'abaisse à vous prier. Les précautions que vous avez prises pour rendre secret votre mariage n'ont pas arrêté mon active surveillance. Je sais que vous devez partir demain, cette nuit, peut-être, pour le château de Verneuil, près d'Artenai ; je sais que Mlle Marie de Verneuil vous y attend, qu'elle vous aime, et qu'avant quarante-huit heures vous serez son mari.

« De grace, Alfred, ne commettez pas cette lâcheté, non pour moi, mais pour votre fils. Il est impossible que vous aimiez Mlle de Verneuil, si rapide que soit l'inconstance de votre cœur ; vous connaissez à peine cette jeune fille, dont la fortune seule peut vous séduire.

« Dans ce cas, je suis riche, très riche; renoncez à cette union, et je vous assurerai la rente des deux tiers de ma fortune; le capital reposera sur la tête de votre fils, et vous jouirez des revenus comme bon vous semblera. Epargnez, pour Dieu! épargnez à la malheureuse créature que vous avez tant martyrisée déjà, le supplice odieux de vous savoir une compagne qu'elle jalouse aujourd'hui, qu'elle devra plaindre demain, et respecter toujours!...»

X.

— Cet écrit est sans signature, dit M. de Brionne, après avoir lu la lettre que Thérèse lui avait donnée.

— Je connais la main qui l'a tracé, moi! répondit Thérèse avec trouble... Mlle de Ravenstein avait une amie d'enfance qu'elle chérissait...

— Cette amie d'enfance, interrompit l'abbé, s'est rendue coupable du plus odieux des crimes; je sais cette histoire, qui est la vôtre.

— Il ne vous reste donc plus rien à apprendre, reprit Thérèse avec impétuosité, et vous ne pouvez douter de l'invincible puissance de l'amour, instruit que vous êtes par ces deux histoires d'une femme qui, délaissée, outragée, trahie, rampe encore aux pieds de son mari parjure; et d'une fille qui, vierge, vertueuse, élevée dans la crainte de Dieu et l'honneur de ses pères, amie et sœur dévouée, s'est tout à coup souillée du double crime d'un amour adultère et de la plus noire des perfidies!

— Mais, malheureuse, puisque vous connaissez si bien l'horreur de vos péchés, votre âme appartient encore à Dieu... Il est temps!...

— Mon âme est à l'homme que j'aime... il est mon Dieu!

L'abbé tressaillit: cette impiété, proférée d'une voix ferme et avec une impudence effrontée, l'accabla... Il reprit après un court silence:

— Puisque c'est à Satan que je parle, finissons: par devoir et par charité, je recherche les plaies de l'humanité pour les panser et les guérir; chez aucun malade je n'en ai trouvé d'aussi hideuses, d'aussi incurables que les vôtres, et je renonce à vous sauver. Je viens donc au fait purement et simplement: voulez-vous empêcher le mariage du vicomte de Fontac?

— Si je le veux? Plutôt que de voir cette union, sachez, et ceci est mon dernier mot, que je tenterais toute extrémité. Je n'ai rien à perdre, moi, car j'ai jeté mon bonnet par dessus les moulins comme on dit; par conséquent, je ne reculerai devant aucune honte, aucun scandale; et si, malgré mes soins, les fiancés vont à l'autel, cette faible femme que vous avez sous les yeux armera ses mains d'un poignard et tuera sa rivale aux pieds du prêtre.

— Horreur!

— *Foi de vicomtesse*... déclama Thérèse avec une froideur effrayante et résolue.

— Vous vous vantez!...

— C'est possible... allez toujours.

— Eh bien! j'ai autant d'intérêt que vous à la rupture de ce mariage.

— Vous voulez rire...

— Je le jure sur l'évangile.

— Concertons-nous alors.

— Je ne demande pas mieux... Vous allez retourner à Paris.

— Et pourquoi s'il vous plaît?

— Parce que votre présence est inutile, est dangereuse à Verneuil; il suffit que j'y sois seul.

— Monsieur l'abbé, je vous vois venir; vous voulez vous débarrasser de moi?

— Je vous ai fait un serment, c'est plus que ne permet la religion; comptez sur moi pour tout rompre. Je ne veux pas que ma douce Marie soit flétrie par votre contact, par votre vue... Je ne le veux pas, je ne le veux pas...

— Et moi, je le veux! Allez conter à d'autres vos balivernes. Je suis plus fière que tous les jésuites ensemble.

M. de Brionne prit son portefeuille; écrivit au crayon quelques lignes sur une feuille qu'il détacha, plia le papier, y mit une adresse, et se retournant vers Thérèse:

— Voulez-vous, oui ou non, retourner à Paris?

— Non. Je vous trouve plaisant, et cependant je me lasse.

— Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer... Halte! cria l'abbé au postillon, par la portière. La voiture s'arrêta, Faust sauta en bas de son siège.

— Bon voyage, mon cher, dit Thérèse en riant.

— Au revoir, ma sœur, au revoir... Faust, ajouta l'abbé, qui était descendu de voiture et s'était penché à l'oreille du jeune homme, faites tourner bride, et renconduisez votre sœur à Paris, à l'adresse que voici. Le contenu du billet vous dira ce vous aurez à faire.

— Oui, mon père.

— Adieu, et bon courage, ajouta l'abbé, qui, remontant dans le coupé de Mme de Ravenstein, commanda au postillon de repartir.

Faust, après avoir échangé quelques mots avec le postillon du landau, reprit sa place sur l'arrière-siège, pendant que les chevaux de cette voiture retournaient sur Paris.

Thérèse poussa des cris furieux, et comme elle ouvrait une portière pour se précipiter sur la route, son frère, qui avait prévu ce coup de tête, se présenta brusquement, la repoussa, monta dans le landau, et s'assit à ses côtés sans dire un mot.

Thérèse, épouvantée, se rejeta dans son coin et murmura:

— Vous ici, Faust !

Faust leva les yeux sur sa sœur, et, détournant la tête il demeura silencieux.

— Ah ça ! mais c'est une lanterne magique, dit la courtisane ; et, brisant deux vitres d'un coup de poing, elle poussa des cris d'alarme et de détresse.

— Taisez-vous ! dit le jeune homme d'une voix sèche et impérative.

— Allez au diable ! répondit Thérèse ; et elle recommença son tapage.

Faust tira son mouchoir de sa poche, posa un genou sur les genoux de sa sœur, ramena ses bras en arrière et les attacha solidement, malgré ses vigoureuses résistances ; puis, dénouant sa cravate, il bâillonna cette femme, qui vomissait les plus violentes imprécations. Cette opération terminée, Faust prit son couteau, l'ouvrit, et ajouta ces mots à un geste terrible :

— Encore un cri, un mouvement, et je vous tue d'un seul coup !

Thérèse demeura immobile, ses yeux brillaient comme deux diamans. Faust baissa les stores. Le silence de la nuit ne fut plus troublé que par le roulement de la voiture, le galop des chevaux, et la mauvaise humeur des postillons.

— Eh bien ! mon père, dit Mme de Ravenstein, aussitôt que M. de Brionne se fut assis près d'elle, que s'est-il donc passé ? Où avez-vous envoyé cette femme ?

— En lieu sûr, et sous bonne escorte ; elle ne nous gênera pas, je vous le garantis... Quel démon ! Certes vous n'aviez rien exagéré.

— Où allait-elle ?

— A Verneuil, mettre obstacle au mariage du vicomte ; je vous demande un peu ce que serait devenue ma pauvre Marie entre ces deux mauvais anges ! Je dois être seul au château, je dois seul parler à la pauvre enfant ; je dois lui éviter toute rencontre qui serait pour elle outrageante et cruelle...

— Vous m exceptez sans doute, mon père, interrompit vivement Mme de Ravenstein.

— Dieu m'est témoin, ma sœur, que j'ai pour vous tout le respect dû au malheur et à la vertu, mais nous allons nous séparer.

— Vous m'abandonnez...

— Je vous sers... Que feriez-vous au château ? Si M. de Fontac nous y rejoint, comme ce n'est que trop probable, quelle contenance prendrez-vous vis à vis de lui ? Pour Mlle de Verneuil, que vous ne connaissez pas, seriez-vous autre chose qu'un sujet de douleur et de regret ? Non, l'âme de ma pauvre Marie ne doit pas éprouver d'aussi rudes secousses ; elle est vierge, laissons-lui toute sa virginité ; je réfléchirai, dans le trajet à faire, aux moyens que je dois employer pour la sauver du naufrage. Si vous avez encore quelque chose à m'apprendre, hâtez-vous ; voici qu'il fait jour, et nous arrivons au village où vous vous arrêterez.

— Tout ce que vous ferez sera bien fait, je vous obéirai en aveugle ; mais comment Thérèse a-t-elle appris que le vicomte devait se marier ?

— Par vous-même, ma chère sœur.

— Par moi ?

— Eh ! oui... n'avez-vous pas eu la faiblesse d'écrire au vicomte, tout dernièrement ?

— C'est vrai, murmura Mme de Ravenstein en rougissant, j'ai fait cette faute, cette nuit, chez vous, pendant que vous soupiez avec M. de Fontac. J'avais entendu, sans le vouloir, tout ce qui s'était dit dans votre cabinet ; j'ai eu un moment de vertige, j'ai été folle, vraiment folle.

— Et comment avez-vous fait remettre ce billet ?

— Je l'ai fixé au fond du chapeau du vicomte avec une épingle.

— Vraiment, s'écria l'abbé, si toutes ces aventures étaient écrites, on en ferait un gros roman... Eh bien ! mon enfant, j'ai vu votre prose entre les mains de Thérèse Keller... Je vous gronderai plus tard pour cette prose, ajouta M. de Brionne en souriant avec bonté, car je l'ai lue.

Mme de Ravenstein baissa la tête.

— Et comment m'avez-vous connu, moi, ermite de la rue Vaugirard ?

— La sœur de ma femme de chambre est au service de Mme de Certènes...

— Et par elle vous savez tout ce qui se passe chez la baronne.

— Oui, mon père, à peu près tout.

— Très bien, voilà un petit système de police que je ne peux pas approuver, que je dois blâmer...

— Le hasard a tout fait.

— A la bonne heure, mais le hasard ne vous dit pas qu'il faille l'employer. Et que savez-vous contre Mme de Certènes, qui a la réputation la plus honorable ?

— Je sais qu'elle est en adoration devant M. de Fontac.

— Mme de Certènes ! une femme mariée, pieuse, charitable, qui est toute à ses devoirs... vous la calomniez !

— Que Dieu vous prête vie, mon père, et vous verrez !

— Mais elle a fait le mariage du vicomte au moins autant que moi.

— Raison de plus.

— Comment ! raison de plus ?

— Il y a des cœurs qui joignent la lâcheté à tous les vices, mon père ; la lâcheté et la bassesse au libertinage.

— Seigneur ! s'écria M. de Brionne en joignant les mains ; est-ce donc vous si bon, si bienfaisant qu'on outrage ainsi... Ayez pitié ! ayez

pitié !... et comment le jeune Faust est-il à votre service ?...

— Il est arrivé de l'Alsace hier ; il cherchait sa sœur.

— Dans quel but ?

— Il n'a pas voulu me le dire.

— Encore un mystère !... Et ne sait-il pas que sa mère meurt de faim à Paris ?

— Il ne m'en a pas parlé.

— Serait-ce encore un mauvais fils ?

— Non... cet enfant a toutes les vertus de son père... Je ne lui reproche qu'une humeur un peu sombre et faroache... Il est silencieux et discret comme un Allemand, il m'a toujours beaucoup aimée, et c'est mon homme d'affaires qui lui a donné mon adresse.

— Nous voici arrivés à Artenai, ma chère sœur, il est sept heures; nous allons nous arrêter à l'hôtel des Trois-Rois; vous y resterez, et je vous prendrai à mon retour de Verneuil... c'est bien entendu, n'est-ce pas ?

— C'est entendu.

— Je continuerai avec votre voiture, après avoir été dire une prière à l'église... nous y voilà... halte, postillon.

— Bien le bonsoir, monsieur l'abbé, dit l'aubergiste en se découvrant.

— Bonjour, monsieur Bénard... Eh bien ! comment vont les affaires ! sommes-nous toujours bon cuisinier ?

— Dam, on fait de son mieux... Voulez-vous prendre quelque chose ?

— Hé !... sans refus. Vite un bouillon... Mais entendons-nous ; vous savez qu'il y a bouillon et bouillon, mon cher homme... Faites donner à madame votre plus bel appartement.

— Le plus beau est pris, mais madame sera à merveille... Victoire, le numéro 6, du feu, des bougies, allons, presto... Venez, monsieur l'abbé... Un coup de feu à ce consommé, et vous m'en direz des nouvelles... Dieu me pardonne, on croirait que je vous sentais venir.

L'abbé, après avoir salué Mme de Ravenstein, passa au salon, savoura un bouillon de prince, prit deux verres de vin de Bordeaux, et se rendit à l'église du village.

M. de Brionne n'avait pas achevé son *Credo* que des douleurs violentes assaillirent ses entrailles, et que des crampes d'estomac le firent chanceler. Pâle et affaibli, il sortit de l'église en tâtonnant les murs, et fut obligé de s'appuyer au bras d'un ouvrier pour regagner la cour de l'hôtel, où il tomba évanoui. Pendant que Mme de Ravenstein et les gens de la maison donnaient au malade des soins empressés, un briska entrait dans la cour, M. de Fontac descendit, et demanda :

— Mylady Stewart.

— No. 5, mylord, répondit l'aubergiste tout bouleversé de l'accident survenu à M. de Brionne.

Le vicomte s'élança sur l'escalier et frappa deux petits coups à la porte du No. 5.

La baronne de Certènes ouvrit, et, posant aussitôt deux doigts charmans sur ses lèvres rosées, elle commanda un absolu silence.

La porte fut fermée à double tour.

La baronne de Certènes avait près de vingt-cinq ans ; son visage charmant était d'une angélique douceur : elle paraissait toujours dans le monde les yeux baissés, et sa timidité était gracieuse sans aucune affectation. Sa toilette riche, mais d'un goût exquis, ses manières naturelles, sa parole nonchalante et très réservée, sa voix d'un timbre pur et doux, en faisaient une jeune femme élégante dont se paraient à l'envie les salons d'élite. La médisance n'avait jamais attaqué la réputation de Mme de Certènes ; c'est à peine si quelques jeunes gens avaient osé hasarder près d'elle quelques unes de ces fadeurs qui, selon l'accueil qu'on leur fait, tournent du compliment à la déclaration, et de la pure galanterie à l'intrigue. Toutes les escarmouches livrées au cœur de la baronne par ces hardis aventuriers trouvèrent un ennemi aussi brave que courtois, et surtout inébranlable. Force fut aux bataillons d'avouer leur défaite et d'implorer la paix. Après quelques campagnes de ce genre, il demeura prouvé, manifeste, avéré que la baronne était un roc de vertu. Les libertins s'en vengèrent en disant que c'était une femme insensible ; les fats proclamèrent qu'elle avait peu d'esprit, et donnèrent pour preuve l'amour qu'elle affichait pour son mari ; peu à peu, ces propos rancuniers cessèrent, et Mme de Certènes fut l'une de ces glorieuses femmes dont on ne parle guère, la renommée n'ayant pas de trompette pour le sexe féminin.

Le baron était un homme de trente ans, riche, vaniteux, inoccupé. Il avait pris du service en 1815, et s'était *engagé dans les capitaines*, comme disaient les vieux soldats à cette époque, pour se consoler, par un sarcasme, de la faveur qui leur donnait pour chefs des cadets de famille. M. de Certènes aimait trop ses plaisirs pour mener la vie de garnison et s'assujétir aux devoirs militaires ; aussi donna-t-il bientôt sa démission pour se marier et mener le train d'un grand seigneur. D'un esprit superficiel, il n'entendait qu'une chose à la vie, c'était le luxe. Ses chevaux, ses voitures, ses meutes, sa maison étaient sur un pied qui lui faisait le plus grand honneur. Intrépide cavalier, il n'enviait aucune gloire lorsqu'il avait forcé un loup ou un sanglier; et il s'endormait sous ses lauriers de chasseur, comme un général sur des trophées. Fier, à juste titre, de l'amour de sa femme, il se laissait aimer tout à son aise, sans se donner le moindre souci pour mériter les tendres soins qu'on lui rendait. Loyal à travers les nombreux écarts

de sa nature, il était d'une aveugle confiance dans la vertu de sa compagne, par la seule raison que cette vertu lui avait été garantie par un contrat en bonnes formes et des sermens publics. Dominé, du reste, par sa femme, le baron, sans avoir avoué son infériorité, l'avait cependant reconnue; et cet aveu, qu'il s'était fait à lui-même, l'avait décidé à ne pas tenter de vains efforts pour briller dans ce tête à tête de tous les jours qu'on appelle *le ménage*. Dans le monde, pendant que la baronne foulait au pied tous les hommages, le baron jouait gros jeu à l'écart. Souvent la voix mélodieuse de Mme de Certènes arrivait à l'oreille de son mari portée par une note vibrante et suivie d'un murmure flatteur.

— Savez-vous quelle est la dame qui a ce gosier de rossignol ? demandait l'un des joueurs.

— Je crois que c'est ma femme, répondait le baron, fort occupé de ses cartes.

Et le temps passait ainsi, entre la bouillote qui faisait fureur alors, la chasse à courre et une fidélité conjugale à désespérer les exploiteurs du code civil.

M. de Certènes fit la connaissance du vicomte de Fontac aux eaux de Bade, et, par un de ces hasards qui attendent toujours les prédestinés, le vicomte et la baronne se rappelèrent que leurs familles avaient été liées de grande amitié, et qu'eux-mêmes, dans la première enfance, avaient fait maintes parties de riant souvenir.

M. de Fontac était l'homme du baron. Ce que nous avons dit de ces deux personnages laisse deviner que, en peu de temps, ils devinrent intimes. Quant à Mme de Certènes, ce que nous pouvons garantir, c'est qu'elle lutta en désespérée avant de tomber sous le charme. Suivons le cours des évènemens pour en apprendre davantage.

XI.

La chambre qu'occupait Mme de Certènes à l'hôtel des Trois-Rois était une grande pièce assez bien meublée pour Artenni. Un tapis un peu fané couvrait le carreau, une demi-douzaine de fauteuils et un lit à grand baldaquin faisaient de leur mieux pour l'honneur de l'hôte, et un feu de Noël flambait dans l'âtre d'une profonde et vaste cheminée. Les deux fenêtres de cet appartement donnaient sur la route, mais leurs contrevens étaient fermés et leurs rideaux abattus. Une lampe posée sur un guéridon, près de la cheminée, jetait dans la chambre une clarté molle et indécise. Mme de Certènes, comme toutes les femmes mélancoliques et rêveuses, avait horreur des vives lumières, et ne se montrait chez elle que dans des demi-jours. Elle portait une redingote de voyage en velours pensée; un jabot de malines du plus grand prix s'échappait des plus hautes boutonnières de ce vêtement sévère, et flottait sur la poitrine de la baronne; un collet en martre couvrait ses épaules; ses manches plates et serrées dessinaient des bras fermes et moulés; ses mains étaient nues, blanches et perdues dans de larges poignets de dentelle bouffante; ses cheveux noirs étaient arrondis en larges bandeaux sur le sommet des joues, et noués en tresses magnifiques retenues par un peigne d'or surmonté d'une couronne à créneaux. Ce costume demi-négligé seyait à merveille à cette jeune femme en faisant ressortir les avantages de sa taille qui, sans être haute, était noble.

Du premier coup-d'œil, M. de Fontac, en homme expérimenté, comprit qu'il était seigneur et maître, et que son esclave était à ses pieds. Mme de Certènes prit le vicomte par la main, le fit asseoir sur une causeuse près du feu ; et, restant debout devant lui, elle lui dit à voix basse et avec trouble :

— Ne me parlez qu'en étouffant vos paroles, Alfred, nous sommes entourés d'ennemis.

— Des ennemis ici, répondit M. de Fontac en se levant et glissant une main dans les deux mains tremblantes de la baronne, ici, où j'oublie le monde entier !...

— Madame de Ravenstein est là... là, derrière cette cloison.

— Encore cette femme murmura-t-il... je ne puis faire un pas sans la voir dans mon ombre...

— De grace, parlez plus bas... Si l'on vous sait ici, nous sommes perdus!

— Je ne tremble que pour vous, mon amie, car que m'importe, après tout, l'extravagance de Mme de Ravenstein ?

— C'est cependant pour vous que je crains tout!... Votre bonheur est entre les mains de cette femme.

— Mon bonheur ne peut venir que de vous, de vous seule !...

— Votre mariage...

— Hélas ! pourquoi m'y faire penser ?

— N'est-ce pas l'affaire qui vous occupe le plus, et qui vous tient le plus au cœur ?

— Non... ce qui m'occupe, ce qui me tient au cœur, vous ne l'ignorez pas !...

— Nous sommes convenus de ne pas dire un mot qui soit étranger à votre mariage, Alfred; c'est à cette seule condition que j'ai consenti à ce dernier tête-à-tête... aurais-je été imprudente en me fiant à votre parole ?

— Non, calmez vous, Clémence, je ne suis ici que votre frère.

— Eh bien! cher frère, interrompit vivement la baronne en jetant un regard passionné au vicomte, et en lui faisant un sourire plein de coquetterie, écoutez-moi patiemment; voici ce qui se passe.

Mme de Certènes s'assit sur le canapé, et

M. de Fontac se mit dans un fauteuil, à distance respectueuse.

— J'étais ici depuis une heure, et je venais de renvoyer ma femme de chambre, qui dormait tout debout, lorsque, voulant secouer les pensées sombres qui m'assaillaient. je m'approchai de l'une de ces fenêtres. Qu'allais-je chercher là, mon ami ? Vous, qui, pour mon malheur et mon bonheur, occupez sans cesse ma pensée. Je m'effrayais déjà de mon isolement, je me désespérais à vous attendre ; ma pauvre imagination effarouchée tantôt vous accusait, tantôt vous croyait en danger, et c'était souffrir horriblement de tous côtés.

Le fouet d'un postillon chassa tout à coup mes folles terreurs ; j'entendis rouler une voiture, et je vis cette voiture entrer au galop dans la cour. Mon cœur battit violemment... Ah ! Alfred. ce cœur me disait d'avance combien notre dernière entrevue doit me laisser de chagrins. et combien il m'a fallu de courage et... d'affection... pour consentir à vous l'accorder. Je courus donc à cette porte pour l'ouvrir et vous tendre la main ; déjà mes doigts étaient posés sur la clé, lorsqu'une voix bien connue résonna dans le corridor, et me fit frissonner.

— La voix de M. l'abbé de Brionne...

— Précisément... Mais d'où savez-vous ?...

— Je sais que l'abbé courait la poste devant moi, en compagnie de Mme de Ravenstein... Antoine, mon valet de chambre, les a vus sortir de Paris. Je croyais qu'ils allaient tous deux à Verneuil...

— Comme vous dites cela froidement ! Et vous n'êtes pas épouvanté de ce coup de foudre ?

— Ne suis-je pas ici à l'abri de la foudre, mon amie ? Que l'abbé et Mme de Ravenstein s'entendent pour faire rompre mon mariage, je ne demande pas mieux ; je les aiderai, au besoin... Pourquoi craindrais-je l'orage quand je suis au port ?... Ah ! Clémence, si vous m'aimiez comme je vous aime, vous béniriez ces officieux qui, croyant me nuire, me font un pont d'or !

— Mais enfin, ce mariage, vous l'avez désiré ?

— Lorsque je vous connaissais à peine.

— Vous y avez consenti, tout dernièrement encore ?

— Hélas ! pour vous obéir ; vous ne le savez que trop !

La baronne baissa les yeux ; une rougeur subite colora ses joues, elle garda un instant le silence, mais ce silence ne fut pas perdu pour la coquetterie, car Mme de Certènes croisa ses deux pieds l'un sur l'autre, et les posa sur un chenet de manière à n'en montrer que la courbe élégante et voluptueuse.

— Nous voilà encore hors du traité, mon ami... J'ai mis tous mes soins à votre mariage par désintéressement et par égoïsme...

— Quand vous faites de l'esprit avec moi, Clémence, je suis perdu.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je suis toujours battu, et que votre cœur ne m'écoute plus.

— Rassurez-vous, c'est mon cœur seul qui est avec vous en ce moment. Oui j'ai hâté et décidé votre mariage par générosité et par égoïsme. Vous devez me comprendre et il y a de la cruauté à m'en faire dire davantage. J'ai été généreuse en ce que j'ai donné à Mlle de Verneuil, le seul trésor qui me fût cher ; j'ai été égoïste ; car ma générosité a sauvé mon honneur, en mettant une barrière infranchissable entre vous et moi.

—Vous me permettrez de ne pas vous plaindre, Clémence, car j'ai seul perdu à ce beau et savant sacrifice. Si vous m'eussiez véritablement aimé, jamais semblable calcul ne serait sorti de votre tête... Je suis à votre merci ; qu'entendites-vous dans ce corridor où parlait M. de Brionne ?

— L'abbé s'adressait à Mme de Ravenstein, à laquelle il donnait le bras. Mme de Ravenstein entra dans l'appartement qui touche au nôtre, et l'abbé lui dit à peu près ceci :

« Reposez-vous, soyez en paix, je repartirai dans une demi-heure, et je viendrai vous prendre demain matin au plus tard pour vous annoncer que tout est rompu et vous ramener à Paris. »

— C'en est donc fait! interrompit M. de Fontac, qui ne fut pas assez maître de lui pour étouffer cette exclamation.

— Non, mon ami, non ! répondit la baronne en mordant le bord de ses lèvres ; le ciel vous protège ; tout va au gré de vos désirs. Mme de Ravenstein n'était enfermée chez elle que depuis un quart d'heure, lorsque j'entendis un grand bruit dans la cour. l'escalier et le corridor. La maison semblait troublée par un accident ; on courait dans tous les sens, et parmi les mots confus qui arrivèrent jusqu'à moi, j'entendis qu'on avait besoin d'un medecin, et qu'on en était fort pressé. Je mis l'oreille à ma serrure, et je ne tardai pas à savoir que M. de Brionne s'était évanoui en revenant de l'église, où il avait été dire ses prières. Mme de Ravenstein, dont l'appartement était prêt, céda sa chambre à l'abbé, et, comme cette cloison est fort mince, j'ai entendu tout ce qui s'est dit là sur un ton un peu élevé. Le docteur est venu ; aux douleurs d'estomac, à la chaleur des entrailles, aux crampes, aux convulsions et à la soif ardente qui torturaient le malade, il a reconnu les symptômes d'un empoisonnement. Il paraît que le cher chanoine, que vous savez aimable convive, aura commis quelque imprudence. Bref, on lui a fait prendre de l'émétique, on l'a frictionné et on lui a

ordonné le plus grand calme. Selon les probabilités les plus favorables, M. de Brionne ne se relèvera pas de cette indisposition avant trois ou quatre jours... Tout est donc pour le mieux... Vous êtes sauvé!

Pendant que la baronne parlait, M. de Fontac se sentait renaître, ses doutes se dissipaient, et un secret pressentiment vint lui prédire qu'il ne tarderait pas à triompher des obstacles opposés à son mariage. Libre de ces craintes, il n'en joua que mieux son rôle auprès de Mme de Certènes, et ressaisit, en un instant, tous les avantages que sa fausse position lui avait fait perdre.

— Ecoutons, dit la baronne, je crois qu'on parle chez nos voisins.

Le vicomte et Mme de Certènes s'approchèrent de la cloison opposée à la cheminée, et entendirent distinctement ce qui suit :

— Ah ! madame, je suis au désespoir de tout le tracas que je vous cause... mais je vous supplie de m'abandonner aux soins des gens de cet hôtel, je les connais depuis long-temps, ils feront tout ce qui dépendra d'eux pour me remettre sur pied.

— Y pensez-vous, mon père! Je ne vous quitterai que quand vous serez complètement rétabli... c'est mon devoir et mon plaisir.

— Mais je me sens beaucoup mieux, je vous l'assure, et vous n'êtes pas faite pour être garde malade.

— Vous calomniez les sœurs de charité, mon père... Allons, soyez docile aux prescriptions du docteur : buvez et ne parlez pas.

— Il faut bien que nous parlions, cependant, du sujet qui nous a conduits ici tous les deux : rassurez-vous sur l'attaque dont j'ai été frappé ; je connais mon mal mieux que tous les docteurs du monde, et ce n'est malheureusement pas la première fois que j'en suis victime. Puisque nous sommes sur ce chapitre, ma chère sœur, qu'il vous serve à jamais de leçon contre le péché.

— Que voulez-vous dire, mon père ? Un saint homme comme vous peut-il pécher ?

— Hélas ! n'avons-nous pas tous quelque côté faible par où le diable nous escalade. En vous faisant jolie et femme du monde, vertueuse et chaste, Dieu vous fit jalouse à l'excès ; n'est-ce pas là votre péché mignon ?

— Je le confesse, mon père !

— Eh bien ! mon enfant, moi qui suis voué au célibat, et qui ne suis pas, d'ailleurs, un méchant homme, j'aime un peu trop mes repas quotidiens, voilà par où je pèche d'habitude, et par où je souffre à l'heure qu'il est !... Je ne suis à peu-près sûr de ma conscience qu'en carême... La nuit dernière, en soupant avec M. de Fontac, j'ai mangé avec appétit d'une bisque aux champignons, mets très relevé que ma cuisinière prépare à merveille ; ces malheureux champignons n'auront pas tous été également bien choisis, et je me serai empoisonné... Voilà la sixième fois que cela m'arrive depuis dix ans.

— Vous devriez avoir les champignons en horreur.

— Ah ! ma chère fille, ne disons pas de mal des biens de la terre... Le champignon va de pair avec la truffe : s'il était plus rare, on se ruinerait pour en avoir...

— Il n'en est pas moins vrai que vous voilà couché, frissonnant, et que peu s'en est fallu...

— De ma vie, interrompit l'abbé, vous avez mille fois raison ; cela prouve que je suis un grand gourmand, et que les champignons font faire des folies... deux choses que j'avouerai toute ma vie. J'ai la tête horriblement lourde, et cependant la fièvre tombe, je le sens... Toutefois, il me sera impossible, je le crains, de me faire transporter aujourd'hui à Verneuil.

— Je ne vous le permettrais pas.

— Je pourrais bien, au besoin, vous prier de me remplacer dans la mission que j'ai à cœur de remplir...

— Je me mets à vos ordres.

— Non, votre présence au château nécessiterait des explications que je veux et dois éviter... Faites-moi donner de quoi écrire... ou plutôt, écrivez sous ma dictée, car c'est à peine si je pourrai signer... Y êtes-vous ?

— Oui, mon père.

« Artenai, 19 décembre 1818, 9 heures du matin.

« Ma chère Marie, mon enfant, je me rendais auprès de vous, pour obéir à vos désirs et aux vœux de votre famille, lorsqu'une subite indisposition m'a retenu à Artenai, quand je n'étais plus qu'à dix lieues de Verneuil. J'ai de graves conseils à vous donner, et de ces conseils doit dépendre le bonheur de votre vie entière. Attendez-moi : retardez d'un jour ou deux votre mariage, afin que ma bénédiction descende sur votre tête, avec celle du pasteur qui vous unira. J'espère être en état de me rendre demain au château. Adieu, et à bientôt, ma bien chère enfant, veuillez faire mes baisemains à tous les vôtres... »

— Relisez, ma chère sœur, j'ai la tête tellement prise que je peux vous avoir dicté quelque sottise... Allons, c'est bien cela ; donnez que je signe... là !... Mettez l'adresse : A mademoiselle de Verneuil, au château de Verneuil, près et par Ménil. Qui va vous porter cela ?

— Si Faust était ici !

— Oui ; mais il est mieux où je l'ai envoyé, et on ne peut être au four et au moulin... Veuillez sonner; Ah ! ah ! c'est vous, mon bon monsieur Bénard... Eh bien ! voilà de la belle besogne, n'est-ce pas? et vous avez dû croire que votre bouillon m'avait donné la mort !... Point ; il était excellent, ce bouillon, excellent ! excellent ! Il s'agit maintenant de me faire

avoit un garçon bien dégourdi ; j'ai une longue course très pressée et très importante à lui commander.

— Je ne peux vous enseigner personne de plus intelligent que mon fils cadet, monsieur l'abbé ; c'est un gaillard qui fait ses humanités au collège de Brives, qui est le pays de sa mère.

— Va pour votre fils cadet !... je vais l'envoyer à Verneuil : et si je ne me trompe, il y a d'ici là dix bonnes lieues de poste.

— A peu près, oui, monsieur l'abbé.

— Avez vous un bidet à lui donner ?

— J'ai Fanchon qui est la jument du percepteur qui est mon frère, et qui marche à la vapeur.

— Va pour Fanchon... donnez donc cette lettre à votre fils, dites-lui de monter la jument du percepteur, et d'arriver le plus vite possible au château de Verneuil ; vous lui recommanderez de ne remettre son message qu'à Mlle Verneuil, et de ne s'en dessaisir sous aucun prétexte.

— Soyez tranquille, ça va être fait.

— Et maintenant, ma chère sœur, dit l'abbé, faites-moi l'amitié d'aller vous reposer un peu ; je sens que mes paupières deviennent lourdes ; encore un petit sommeil, et je n'aurai plus que le souvenir de ma syncope ; Dieu veuille qu'il me profite et me corrige...

Le plus profond silence succéda à ces paroles de M. de Brionne.

— Et maintenant qu'allez-vous faire ? dit la baronne au vicomte.

— Rien ! répondit M. de Fontac en saisissant la main de Mme de Certènes, qui tressaillit.

— Comment ? rien ! mais il faut agir au contraire et sans perdre de temps.

— Et que me fait ce mariage ? répondit le vicomte, c'est trop lutter contre mes sentimens, vous pouvez me repousser, me détester, m'interdire votre présence, mais m'imposer une alliance qui m'enlève tout espoir de toucher un jour votre cœur, vous n'en aurez jamais le pouvoir.

— Pas d'enfantillage, Alfred, répartit la baronne en dissimulant mal une joie qui attestait son triomphe, songez que vous êtes jeune, que votre fortune est compromise, et que d'un trait de plume vous allez vous replacer au rang dont vous n'auriez pas dû déchoir... Allons, trouvez un moyen de parer le coup qui vous menace, trouvez-le et bien vite, il le faut... il le faut !

En donnant cet ordre, la baronne devint pâle, et sa pâleur la rendit plus belle.

— Vous le voulez, Clémence ?

— Oui.

— Et quand j'aurai obéi, vous me mépriserez, vous me dédaignerez ?...

— Je vous en aimerai davantage, murmura faiblement la baronne.

— Soyez donc obéie, dit le vicomte ; et, se mettant à un secrétaire, il écrivit quelques lignes à la hâte, plia, cacheta une lettre, et sonna.

— Que demande mylord ? dit une fille d'auberge.

— Faites monter mon domestique.

Et lorsqu'Antoine fut devant lui, le vicomte lui dit : Il y a dix lieues à faire pour porter cette lettre à son adresse ; je compte sur votre célérité, Antoine.

— Je les ferai aussi vite que possible, monsieur.

— Vous avez dû voir partir de cet hôtel un jeune homme monté sur un assez mauvais cheval ?

— Sur une jument, il y a de cela dix minutes, oui, monsieur.

— Dans trois quarts d'heure, vous irez à la poste, vous prendrez un bidet, et vous irez à l'adresse de ce billet à franc étrier, vous remettrez ce message, et annoncerez ma prochaine arrivée. Si l'on vous demande des nouvelles de l'abbé de Brionne, vous direz que son indisposition n'a rien eu d'alarmant.

— Je comprends, monsieur.

— N'oubliez pas que je suis ici, mais ici seulement mylord Stewart.

— C'est ce que j'ai déjà répété vingt fois, monsieur.

— Très bien. Il est huit heures, vous pouvez être à Verneuil vers midi et être de retour ici à trois heures. Je n'attendrai que vous pour repartir... Allez.

— Et maintenant, dit le vicomte, après avoir refermé la porte à double tour ; avez-vous autre chose à m'ordonner, Clémence ?... Abusez de votre esclave, pendant qu'il est à vos pieds.

— Oui, répondit la baronne, en attirant le vicomte vers la cheminée, oui, j'ai encore une grace à lui demander.

— Laquelle ?

— Il faut qu'il ait pitié d'une pauvre vaincue, et que, maître du champ de bataille, il l'abandonne.

— Je ne vous comprends pas, mon amie, dit le vicomte en s'asseyant, et baisant le bout des doigts de la jeune femme qui frémissait sous son regard.

Il se fit un silence pendant lequel Mme de Certènes, se tournant à demi vers le foyer, sentit un frisson courir dans ses veines.

— Clémence, murmura le vicomte avec une émotion qui faisait trembler sa voix dont le timbre, quoique étouffé, vibrait encore plein d'harmonie... Clémence, je vous aime. Tous les moyens que vous avez employés pour vaincre ou détourner cet amour qui m'enivre n'ont fait qu'augmenter et allumer mon ivresse... Je

vous aime plus que toute fortune et toute ambition ; mon avenir n'est qu'à vous... C'est en vain que je me suis efforcé de combattre la passion que vous m'avez inspirée, je puise dans vos regards de nouvelles forces contre moi-même, et je repousse avec dédain tout espoir qui ne va pas vers vous.

— Taisez-vous ! oh ! de grace, silence ! murmura la baronne, en posant ses deux mains veloutées sur la bouche de M. de Fontac qui dévora ces mains d'ardens baisers.

— Me taire ! ah ! non jamais ! que je sois infâme ! que je sois méprisable, peu m'importe ! mon excuse est en vous ! Clémence, vous seule êtes mon bon ange, la femme que je chéris, la compagne que Dieu m'a promise... Ordonnez, dites un seul mot, et je reste à vos genoux, et j'y oublie tous ces projets de grandeur, de richesse et de prospérité que vous avez formés pour moi, en trompant les inspirations de votre propre cœur.

— Vous vous méprenez, Alfred, c'est dans votre intérêt, c'est pour vous sauver et me sauver, que j'ai décidé et mené à bout ce mariage.

— Eh bien ! ce mariage ne se fera pas, car il est indigne de moi, indigne de vous, indigne de nous... désormais nous sommes enchaînés l'un à l'autre, et notre chaîne est une chaîne de fleurs.

— Ah ! malheureux, s'écria la baronne à demi-voix, et en échappant à l'étreinte du vicomte, ma raison s'égare... vous me perdez... mes devoirs, mon mari... mon nom, ma famille ! !

— Eh, que sont toutes ces misères, interrompit M. de Fontac, en faisant un pas vers la baronne ; serez-vous plus honorée parce que vous serez condamnée à nourrir une passion qui dévastera votre vie, en ne vous apportant que jalousie et désespoir ? Si cette passion est protégée par ma discrétion, mon dévoûment, si notre amour est un mystère pour tous, si notre bonheur est consacré par le plus respectueux silence, ne serez-vous pas toujours irréprochable aux yeux du monde ?

— Mais devant Dieu... devant Dieu !

— Dieu, qui nous a fait marcher l'un vers l'autre, avait ses desseins, il nous réservait, dès l'enfance, l'heure d'amour qui vient de sonner.

— Oh ! vous blasphémez !...

— Clémence ! ma tête est en feu, mon cœur ne se contient plus, je vous aime et vous m'aimez...

— Non... je ne vous aime plus... Par pitié, de grace..... retirez-vous..... Alfred, partez... Votre présence ici nous déshonore tous les deux.

La baronne se jeta aux pieds de M. de Fontac, embrassa ses genoux et le regarda d'un air suppliant à travers les grosses larmes qui roulaient dans ses cils.

— Vous ne m'aimez plus !... il est trop tard pour le dire... Je ne crois pas à cet aveu, répondit le vicomte ; ce que je vois, c'est que votre âme est dévorée par la même passion dont souffre la mienne. Vous m'aimez plus que je ne vous aime ; en me donnant ce rendez vous, un secret pressentiment vous disait que vous y oublieriez tous ces devoirs et cette vertu dont les femmes délaissées font seules étalage... Je suis prêt à vous donner des preuves de dévoûment, moi... Serez-vous ingrate en ne vous dévouant pas à votre tour ? En amour, heureux l'amant qui a le pouvoir de faire des sacrifices... et je vais vous montrer de quels sacrifices je suis capable.

Disant cela, M. de Fontac avança la main vers un cordon de sonnette qui pendait contre la cheminée, mais sa main tatonna le mur avant de saisir ce qu'elle semblait chercher, Mme de Certènes se précipita sur le bras du vicomte, et dit d'une voix étouffée :

— Qu'allez vous faire, grand Dieu !

— Révéler ma présence dans cet hôtel, me nommer sous mon véritable nom, faire une visite à M. de Brionne, et repartir pour Paris où la ruine et la misère m'attendent.

— Malheureux ! s'écria faiblement la baronne ; et, se jetant au cou du vicomte, elle le serra convulsivement sur son sein, puis retomba sur ses genoux. Entraîné dans cette chute, M. de Fontac laissa tomber son mouchoir sur le verre de la lampe... la lampe s'éteignit et le mouchoir prit feu.

Un seul coin de ce mouchoir ne fut pas consumé, dans ce coin étaient brodées les deux initiales R. F., surmontées d'une couronne de vicomte.

XII.

Le château de Verneuil, inhabité depuis la mort de la marquise douairière de Verneuil, c'est à dire depuis douze ans, s'est rajeuni pour recevoir la riche héritière d'une des plus anciennes familles de l'Orléanais. Un architecte habile a tout remué de fond en comble pour rendre ce séjour aussi élégant que somptueux : les appartemens, les jardins, le parc, ont subi les caprices de l'art moderne, et ont vu tomber les vieilles tapisseries, leurs murs épais, leurs herbes sauvages et leurs épines, sous les mains laborieuses d'une bande d'ouvriers. Le manoir a changé ses oripeaux contre une toilette fraîche et étincelante ; le mouvement et la vie ont chassé les souvenirs lugubres de la mort et du deuil.

Dans un salon d'hiver orné de portraits de famille, et dont les fenêtres s'ouvrent sur une grande allée de tilleuls, où quelques pauvres oiseaux vont chercher un pâle rayon de soleil, deux vieillards au visage sérieux et à la mise austère réchauffent à un feu ardent leurs corps glacés par l'âge bien plus que par la rigueur de la saison.

L'un de ces vieillards se nomme le chevalier de Péruse, l'autre mademoiselle de Péruse. Dans un large cadre fixé à la cloison, à côté de la superbe glace de Venise qui décore la cheminée, sont enchâssés vingt médaillons représentant des personnages de la famille de Verneuil. Parmi ces portraits on trouve, aux branches collatérales, ceux des deux vieillards dont nous nous occupons. Leurs costumes remontent aux premières années du règne de Louis XV, M. de Péruse est revêtu de l'ordre des chevaliers de Malte. Mlle de Péruse est en habits de cour et d'apparat. Les deux visages reproduits avec talent et un rare bonheur, sont d'une ressemblance frappante. Il est impossible de ne pas reconnaître, soit en regardant la peinture, soit en regardant les modèles, que ces deux personnages sont frère et sœur.

— Voilà une belle matinée, dit le chevalier, en levant ses yeux affaiblis sur les vitres qu'éclairait la vive lumière du jour.

— Fasse le ciel que la soirée lui réponde, mon frère !

— Vous revenez sans cesse aux banalités de notre jeune temps, ma chère Louise ; autrefois il était reçu de comparer les pompes du ciel aux joies de l'homme, et les tempêtes aux orages du cœur ; aujourd'hui ces spirituels rapprochemens ne sont guère de mise, et on ne parle plus de la pluie et du beau temps pour en tirer des maximes et des horoscopes.

— Que voulez vous ? Je vieillis et ne rajeunis pas !

— A la bonne heure, mais, en vieillissant, ne voyez pas tout en noir et toujours !... A ce compte-là, vous deviendriez bientôt aveugle.

— Que ne suis-je née aveugle !

— Encore !... peste, ma sœur, vous donnez raison au bonhomme La Fontaine, car votre histoire ressemble fort à celle de son renard.

— Croyez moi, mon frère, ne raillez pas.... songez que Dieu nous a donné beaucoup de temps pour l'implorer et mériter son pardon !

— Je suis parfaitement de votre avis ; certes je ne pourrais, sans être ingrat, me plaindre de l'indulgence divine ; voici que je touche à ma soixante et dix-neuvième année, et que, si je sais compter, vous êtes un peu plus qu'octogénaire. Dans ces longues années, j'ai recueilli peu de souvenirs néfastes, j'ai toujours joui d'une belle fortune et d'une magnifique santé... J'ai eu un heureux temps de folies, et, au moment de quitter ce monde, je vais réaliser mon vœu le plus cher... c'est là une vie de paradis.

— Ne craignez-vous point que ce paradis d'ici bas ne vous fasse refuser l'entrée de l'autre ?...

— Hé ! ma mie... comme vous en parlez à votre aise, m'est avis que nous ferons voyage de compagnie, quels que soient nos destins, car vous fûtes ce que j'ai été, vous êtes ce que je suis, et en toute conscience vous serez ce que je serai.

— Au moins, moi, ai-je le repentir.

— Ouais ! je vous en offre autant... Mais sans chercher midi à quatorze heures, veuillez me dire quelle pensée vous occupe dans ce moment.

— Dans ce moment ?

— Oui.

— Le remords...

— Bon !... mais à quelle réflexion vous amène ce remords, où plutôt à quel être vous rattache-t-il ?

— Hélas ! à Marie !

— Très bien, à votre arrière-petite-fille...

— Silence ! de grace, mon frère,... oh ! taisez-vous, interrompit Mlle de Péruse.

— Eh bien ! voulez-vous savoir à qui je pense, moi ?

— Je le devine, dit encore Mlle de Péruse en tournant la tête de tous côtés avec inquiétude.

— Je pense à mon petit-fils, à Alfred, à ce jeune et charmant cavalier que nous attendons... Dieu sait ce que cette pensée renferme de remords et de repentir ! Vous voyez bien que nous n'avons rien à reprocher, rien à envier l'un à l'autre.

— Pour nos péchés, hélas !

— Toute jérémiade devient oiseuse et vaine, ma sœur, et nous avions pour maxime, quand j'avais vingt ans, de boire le vin lorsqu'il était tiré ; donnez-vous la peine de raisonner, et vous avouerez que nous serions insensés de nous apitoyer sur le passé. Songeons au présent ; notre avenir est si court !

— Au moins le mien ; il me semble que ma dernière heure va sonner !

— Bon ! vous voilà revenue aux idées sombres ! Dieu me pardonne, je vous tiens pour la femme la plus difficile à contenter qui soit au monde. Il y a soixante ans, c'était charmant de votre part ; il y a cinquante ans, c'était merveille ; quand vous n'aviez que la quarantaine, cela pouvait valoir quelque chose ; mais depuis 1780, ma mie, c'est de l'entêtement, car nous sommes bel et bien en 1818.

— En quoi me trouvez-vous difficile, mon frère ; ne suis-je pas docile à vos quatre volontés ?

— Oui et non... Oui, car vous êtes bonne sœur et brave aïeule après tout... Non, parce que vous mettez un malin plaisir à me faire, du soir au matin, de nouvelles éditions du thême sempiternel de notre curé sur la mort, l'enfer, le purgatoire et le paradis ; le cher homme et vous ne sortez pas de là ; ce sont les points cardinaux de votre éternité... Comme je vous le disais, songeons au plus pressé, et réglons avec cette vie avant de passer dans l'autre.

— Ne sommes-nous pas d'accord en tout et pour tout ?... Pourquoi traitez-vous si légère-

ment les choses sacrées? Vous me faites peur!

— Hâtons-nous, Marie va probablement descendre, et il ne faut pas qu'elle assiste à notre conseil. Il est bien entendu que nous unissons nos jeunes gens sous le régime de la communauté, et que vous instituez Marie votre légataire universelle.

— Il va sans dire que Marie aura toute ma fortune, puisqu'elle est ma petite...

— Votre petite-nièce; pourquoi diable cherchez-vous les mots si longtemps? le marquis de Verneuil n'était-il pas votre neveu... au su de tout le monde... Le secret n'est connu que de vous et de moi, et nous l'emporterons bientôt dans nos tombes.

— Chevalier, au nom du bon Dieu, ne dites plus un mot de cette histoire...

— Donc, reprit M. de Péruse, votre petite-nièce étant votre plus proche parente, vous pourriez vous dispenser de mettre la main à la plume pour faire un testament, néanmoins, je vous serai très reconnaissant de faire abandon de tous vos biens à cette chère enfant, dès la signature du contrat.

— Pensez-vous que je veuille faire tort à Marie d'une obole?

— On ne sait pas ce qui peut arriver... Vous êtes devenue bien dévote depuis cinq ou six ans, et, ma foi... vous comprenez? les vieux pécheurs ont une foule de bonnes œuvres dans la tête et dans la bourse; M. le curé vous a prouvé que l'église de la commune menace ruine, et je vous sais si généreuse, qu'au lieu d'une église, je crains de vous voir employer votre fortune à la construction d'une basilique, ce qui serait très avantageux pour la paroisse, mais ruineux pour nos enfans....

— Et quand je donnerais tout ce que je possède aux pauvres, ces jeunes gens ne seraient-ils pas assez riches par eux-mêmes?

— Oh! oh! voici que vous y venez!... En rendant nos comptes de tutelle, vous avez dû apprendre que Marie est maîtresse d'une fortune de 15 à 16 cent mille francs. Certes, c'est là un beau gâteau, et, en y joignant ce que vous avez, le charmant ménage pourra ne pas mourir de faim; car vous êtes millionnaire, vous, ma chère sœur.

— Et comptez-vous pour rien votre patrimoine?

— Hélas! vous ravivez mes douleurs par cette question. Vous n'ignorez pas que les révolutions et les gens d'affaires m'ont mis fort bas. J'ai peu de chose; mais, comme vous, je donnerai tout.

— Mais le vicomte est puissamment riche, en dépit de sa dissipation.

— Je crains fort que ce pauvre enfant n'ait éprouvé de grandes pertes...

— Je vous comprends! vous avez compté sur Marie et sur moi pour relever votre... votre protégé; vous m'avez caché la conduite plus que légère de M. de Fontac, et Mme de Certènes, votre autre enfant gâté, vous a parfaitement secondé ainsi que son notaire dans cette entreprise. J'ai bien voulu passer sur ce que vous appelez des folies de jeunesse, et j'ai consenti à une union dont je prie le ciel d'avoir pitié, mais ne tentez pas d'obtenir de nouveaux avantages. Toute ma fortune sera assurée par acte, dès aujourd'hui, à ma nièce; mais quant au mariage, il ne se fera qu'en réservant à chacun des deux époux le libre arbitre de sa propre fortune.

— Quoi! vous manquez à votre parole!

— Non; si j'y manquais, je romprais à l'instant même l'œuvre capitale.

— A votre aise..... Je saurai ce qui me restera à faire... Rompez, ma chère sœur, rompez... Vous oubliez vraiment l'A B C du cœur humain. Marie aime Alfred, elle l'aime passionnément; M. l'abbé de Brionne, qui est un saint homme aux yeux de tous et aux vôtres particulièrement, vous a lui-même donné le conseil de hâter ce mariage, pour mettre le comble au bonheur de votre nièce.... Essayez de détruire ce qui est fait, et vous verrez où peuvent conduire votre sensiblerie et votre rigorisme, le vicomte se chargera mieux que personne de rendre sa femme heureuse; il a pour lui l'existence d'une vie un peu reprochable; mais à quelques traits, fort pardonnables selon moi, il allie l'honneur et la délicatesse d'un bon gentilhomme qu'il est. Avez-vous la prétention de donner à votre nièce un mari sans défauts, par hasard?... Ma chère, c'est difficile, attendu que la religion défend aux abbés les chaînes conjugales...

— Assez, mon frère, assez.... Je connais le cœur de Mlle de Verneuil, ce cœur est celui d'un ange; il est pur et sans reproches, noble et généreux; puisque le vicomte s'est fait aimer, qu'il se rende digne de l'amour de sa femme en lui rendant tendresse pour tendresse, honneur pour honneur; dès lors, il jouira en maître de la fortune de Marie qui sera trop heureuse de partager avec lui; mais j'entends et je veux que ma nièce ne soit pas exposée à finir sur la paille une vie qu'elle passera probablement dans les larmes...

— Vous l'entendez et le voulez! interrompit le chevalier avec fougue.

— Oui, mon frère. Tout ce que je puis faire pour votre petit-fils... pour le vicomte, c'est de lui reconnaître, moi, ma rente viagère de dix mille francs.

— Belle aumône!

— Avec cette aumône, un homme honnête et intelligent devient riche... Brisons là.

— Je vous écoute et crois rêver... Louise, est-ce bien vous qui parlez ainsi en petite reine?... Ah! ça mais, Dieu me pardonne, vous me croyez sans doute en enfance! Savez vous que j'ai la mémoire encore fraîche, et que ma langue

n'est point paralysée... Si vous faites la moindre des choses que vous m'avez dites, je parlerai à mon tour.

— Et quand vous parleriez, qu'aurais-je à craindre ?

— Votre histoire et la mienne... dit le chevalier d'une voix sourde.

— Dieu la connaît! les hommes peuvent l'apprendre, répondit Mlle de Péruse en levant les yeux au ciel. Puis, essayant de quitter son fauteuil, elle chancela et s'accouda sur le marbre de la cheminée. Le chevalier ouvrit la bouche pour répondre; mais la porte du salon tourna sur ses gonds dorés, et Mlle de Péruse murmura lentement ces mots :

— Parlez si vous l'osez !

— Je suis battu, pensa le vieux gentilhomme, il vaut mieux faire la guerre aux Turcs qu'aux femmes.

— Bonjour, ma tante! bonjour, cher oncle ! dit Marie de Verneuil, en s'avançant pour baiser au front ses grands parens ; comment avez-vous passé la nuit ?

— Bien, mon enfant, et toi ! répondit le chevalier.

— J'ai beaucoup prié, un peu pleuré, mal dormi ; cependant je me trouve très bien... ai-je mauvais visage, chère tante ?

— Tu es charmante, ma fillette, toujours charmante.

— Vous me gâtez... M. de Brionne vous a défendu de me faire des complimens.

— Nous nous occupions de toi, belle petite, reprit M. de Péruse, et nous disions entre autres choses, que ton dernier jour de jeune fille était magnifique, au ciel comme dans ton cœur.

— Et vous aviez raison... Quel bonheur pour moi d'être bénie par vos mains, et de recevoir les sages conseils de vos vertus !... Ah! si ma pauvre mère était parmi nous !

— Je ferai de mon mieux pour la remplacer, mon enfant !

— N'avez-vous pas été ma seconde mère jusqu'à ce jour, ma bonne tante ?... Mais ne nous livrons pas à de tristes pensées, parlons de mon bonheur !... Avez-vous reçu des nouvelles de M. de Fontac ?

— Aucune depuis hier ; Mme de Certènes nous l'a annoncé pour cette après-midi, et tout est prêt... Ce soir, tu seras la vicomtesse châtelaine de ce domaine et adorée de tes heureux vassaux.

— Ah ! voici M. le curé, dit Marie en courant vers la porte... Que nous annoncez-vous, mon père ?

— Qu'un cavalier arrive ventre à terre par la grande allée, mademoiselle... Hein! voilà qui nous fait battre le cœur.... J'amène le notaire, monsieur le chevalier, autre nouvelle qui ne fera de peine à personne.

Mlle de Verneuil avait déjà soulevé les rideaux de mousseline d'une croisée ; elle s'écria :

— Mon dieu ! comme ce cavalier va vite, il va tourner le parc.. Je tremble comme une feuille.. Qu'allons-nous apprendre ?

Marie de Verneuil, dont nous ne connaissons encore que la virginale candeur, avait dix-huit ans, et était en beauté ce qu'avait dû être Mlle de Péruse au temps de sa fraîche et éclatante jeunesse. Son visage noble, doux et bon révélait une âme énergique et fière ; ses grands yeux noirs exprimaient la sérénité, l'innocence et une majesté de reine ; l'accent de sa voix, la pureté de son front, la distinction de toute sa personne commandaient le respect tout en séduisant par leur grace. C'était l'un de ces êtres précieusement doués qui dominent en se faisant aimer. Les deux traits saillans qui caractérisaient Mlle de Verneuil étaient une douceur mélancolique et touchante, alliée à une dignité naturelle qui, loin de blesser les petites susceptibilités, était attractive.

Mlle de Verneuil n'était pas jolie, elle était belle ; et l'on retrouvait en elle tous ces signes des races privilégiées qui ont traversé plusieurs siècles dans les aristocratiques loisirs de l'opulence et du commandement.

Le cavalier que la fiancée du vicomte attendait impatiemment entra dans la cour d'honneur et mit pied à terre au bas du perron; Marie, penchée sur la balustrade, lui demanda :

— D'où venez-vous ?

— D'Artenai, répondit le fils de M. Bénard, en jetant la bride au cou de son cheval trempé de sueur ; puis-je parler à Mlle de Verneuil ?

— C'est moi-même.

— En ce cas, mademoiselle, veuillez lire cette lettre ; elle ne devait être remise qu'entre vos mains.

Marie prit la lettre en tremblant.

— Qui vous a chargé de cette commission ?

— Je crois que c'est M. l'abbé de Brionne.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille.

Et faisant sauter le cachet, elle lut précipitamment le billet de l'abbé et rentra au salon le visage tout bouleversé, pour annoncer les fâcheuses nouvelles qu'elle venait d'apprendre.

— Au moment de nous combler de ses graces, le ciel nous met encore à l'épreuve, dit le curé en souriant; voilà, certes, deux grands jours qui vous attendent, mademoiselle Marie.

— Je ne pense qu'à l'accident survenu à M. de Brionne, répondit la jeune fille ; je crains qu'il ne soit grave.

— L'abbé aura pris quelque lourde indigestion, grommela le chevalier de façon à n'être entendu que de sa sœur ; il est si gourmand ! Voilà une singulière manie, retarder une noce pour une colique !

— Je croyais M. de Brionne à l'abri de vos sarcasmes, repartit Mlle de Péruse.

— J'enrage, ma sœur ; et, se levant, il quitta le salon.

— Mon oncle est trop bon, dit Mlle de Verneuil en baisant les mains de sa tante, il prend à cœur mes petits ennuis, et me croit beaucoup moins courageuse que je ne le suis par le fait. Vous verrez si je boude pendant ces deux vilains jours. D'abord, je suis prête à faire votre grabuge... là... attendez que je place la table plus près de vous, et près du feu... coupez, chère tante... Voilà de belles cartes, j'espère... Qu'en dites-vous ?

Mlle de Péruse baissa la tête pour cacher deux larmes qui s'amassaient sous ses paupières, et, fouillant dans sa tabatière pour se donner du courage, elle s'appliqua de son mieux à sa partie.

Le curé avait pris un livre, et plongé dans sa lecture, il accordait rarement un coup d'œil aux joueurs. Il n'y avait pas une heure que le courrier de M. de Brionne était arrivé, lorsque le chevalier de Péruse entra vivement dans le salon de compagnie.

— Ma foi, dit-il, nous sommes en journée d'estafettes, et l'on nous prendrait volontiers pour des agens politiques.

— Pourquoi cela, cher oncle ? demanda Marie sans se détourner.

— Parce que le messager de M. de Brionne en avait un en croupe... Ecoutez.

On entendit, en effet, le galop précipité d'un cheval, et presqu'aussitôt un valet de pied vint présenter au chevalier un plat d'argent dans lequel était une lettre.

— Ah ! cette fois, c'est pour moi, dit M. de Péruse... Il me semble que je connais cette écriture.

— Mon dieu ! lisez vite, cher oncle, je suis sur des charbons ardens.

— M'y voilà, ma fille. m'y voilà... Où ai-je donc fourré mon lorgnon ?... J'y suis..... Hum !... vicomte de Fontac... Hé ! hé ! cela te fait sourire ?

Mlle de Péruse fronça le sourcil ; le curé et Marie prêtèrent l'oreille avec soin. M. de Péruse lut à haute voix :

« Monsieur le chevalier, je me hâte de vous envoyer des nouvelles de votre vénérable ami l'abbé de Brionne. L'indisposition dont il a souffert n'aura aucune suite fâcheuse ; je suis près de lui à l'hôtel des Trois Rois. à dix lieues de Verneuil. Nous avons passé la soirée et même une partie de la nuit dernière ensemble. Je pourrais me dispenser de vous dire quel a été le sujet constant de notre douce conversation, si je ne craignais le juste ressentiment de mon adorée fiancée. M. de Brionne m'a recommandé de partir sans retard ; il est résolu à ne pas assister à la cérémonie qui va combler mes vœux et mon ambition. Désirant plaire à Mlle de Verneuil avant toute chose, j'ai plaidé en sa faveur pour décider M. l'abbé de Brionne à ne pas lui faire faute dans ce grand, dans ce beau jour. J'ai échoué... mon échec a fait ma joie.

» Je pense que Mme la baronne de Certènes arrivera avant moi ; elle a dû quitter Paris dans la nuit. J'arriverai à Verneuil vers cinq heures de l'après-midi, et si une messe de nuit ne fait pas peur à ma belle fiancée, je remercierai Dieu, à deux genoux, de ce qu'il m'aura fait la plus heureuse de ses créatures.

» Je vous prie de mettre aux pieds de Mlle de Péruse mes respectueux hommages et de me faire pardonner par Mlle Marie, si l'impatience que je témoigne lui fait craindre d'être trop aimée.

» Daignez agréer, monsieur le chevalier, l'expression bien vraie de mon attachement aussi respectueux que reconnaissant.

» Votre très humble serviteur,

» Vicomte de Fontac.

" Artenai, 19 décembre 1818, 9 heures du matin

» *P. S.* — M. de Brionne vous a écrit, il y a une heure environ, pour vous engager à retarder d'un jour ou deux notre union. Ce que j'ai l'honneur de vous mander étant postérieur à cette lettre, doit vous faire abandonner les nouveaux projets que vous aviez formés, et remettre toute chose dans le même état. C'est dans l'intention de vous éviter l'ennui de contremander la cérémonie, que je vous expédie mon valet de chambre à franc étrier. »

— Voilà qui est parler et agir en amoureux, s'écria le chevalier transporté de joie... Pardieu ! ceci m'enlève soixante vilaines années... J'ai été bien inspiré en n'écrivant pas à nos amis... Ma sœur, préparez votre chapelet ; monsieur le curé, repassez votre sermon ; et toi, mon enfant, va te faire belle, fais-toi bien belle, c'est chose facile...

— N'allez-vous pas un peu vite, mon frère, dit d'un ton soumis Mlle de Péruse, et M. de Brionne ne sera-t-il pas mécontent de l'empressement que nous mettons à nous passer de lui ?

Le chevalier jeta un regard sévère à sa sœur et répondit en souriant :

— Nous nous faisons vieux, ma bonne amie, et j'ai une affreuse peur des lendemains en général ; Marie tient trop à recevoir ma bénédiction pour m'exposer à ne pas la lui donner...

— Ah ! cher oncle, interrompit Mlle de Verneuil, pourquoi nourrir de pareilles pensées ?... Vous n'êtes cependant pas méchant...

— Demande à M. le curé. ma toute belle, si je n'ai pas un pied dans la tombe, c'est son expression favorite.

— Lorsque vous tardez trop à venir me voir, monsieur le chevalier, se hâta d'ajouter l'excellent pasteur, mais aujourd'hui je vous prédis que vous irez à la centaine.

— J'y consens ; mais, alors, le bonheur de

ces enfans sera mon élixir de longue vie. On vient de sonner pour le déjeuner; allons nous mettre à table... donne-moi le bras, petite Marie.

Après le déjeuner le notaire arriva, et pendant que le curé s'occupait d'embellir la chapelle et que Marie se livrait à ses femmes pour suivre les instructions de son oncle, M. de Péruse, sa sœur, et le notaire, tinrent conseil pour mettre la dernière main au contrat.

XIII.

Le cabinet du chevalier resta longtemps fermé; les domestiques entendirent quelques éclats de voix qui troublèrent le calme habituel du château, et reconnurent le ton impérieux de M. de Péruse. Déjà bon nombre de voitures étaient rangées dans la cour d'honneur; le grand salon était plein de monde, et les paysans du domaine faisaient chère-lie à l'office. Le chevalier se présenta à ses amis, et chacun put lire sur son visage qu'un sujet de grave mécontentement l'avait agité. Néanmoins il était de trop fine compagnie pour ne pas savoir se contenir et dissimuler ses plus violens ennuis. Bientôt l'on vit déboucher un coureur de la grande allée, et dix minutes après, le briska du vicomte s'arrêtait devant le perron.

Le chevalier de Péruse vint recevoir M. de Fontac, lui tendit la main, et l'embrassa avec effusion.

— Venez, vicomte, venez vous montrer, Marie ne tardera pas à descendre.

— Je vous demanderai la permission de changer ce costume de voyage.

— Volontiers, cela ne nuit jamais... Ah! que 'ai hâte de vous appeler mon neveu!

— Et moi de vous appeler mon père, répondit vivement M. de Fontac.

Le chevalier baissa la tête et cacha un soupir qui opprimait sa poitrine.

Le vicomte, rendu dans ses appartemens, se livra aux soins de son valet de chambre, qui l'habilla de pied en cap avec une merveilleuse habileté et un goût exquis. Pendant cette grave opération, le maître et le domestique s'étaient entretenus sans familiarité, mais sans raideur, des évènemens les plus secrets de la vie privée de M. de Fontac.

— Du diable si je sais ce que madame est devenue depuis que vous l'avez rencontrée, Antoine.

— Ma foi, monsieur le vicomte, c'est un problème. Je suis cependant bien sûr de ce que j'ai vu, et Mme Thérèse allait comme le vent sur la route d'Orléans, à la suite de l'abbé.

— Vous êtes trop intelligent et trop dévoué pour que je ne m'en rapporte pas à vous... Mais où allait-elle? Voilà une voiture qui arrive, regardez vite, Antoine... j'ai toujours peur de voir arriver quelque catastrophe: Mme Thérèse, ou l'abbé, ou Mme de Ravenstein?

— C'est Mme la baronne de Certènes, dit en souriant le valet de chambre.

— Ah! très bien, encore un poids de moins! savez-vous si le messager de M. de Brionne est reparti pour Artenai?

— Il est reparti comme vous descendiez de voiture.

— Hé! heureusement que l'abbé est couché... D'ailleurs ce petit bonhomme ne se pressera pas d'arriver à Artenai; il n'y sera pas avant huit ou neuf heures, et l'abbé aurait fort affaire, s'il savait par hasard que j'ai déjoué ses projets.

Sa toilette achevée, le vicomte descendit au salon, où se rendit bientôt Mlle de Verneuil donnant le bras à sa tante qui chancelait à chaque pas.

. . . . . .

Pendant que ces évènemens se passent au château de Verneuil, nous ramènerons le lecteur à l'auberge des Trois-Rois.

Huit heures et demie viennent de sonner. Le docteur, en quittant l'abbé de Brionne, lui a déclaré que son indisposition ne laissera aucune trace, et qu'il pourra se lever et repartir dès le lendemain, si la nuit est calme.

Heureux de cette nouvelle, l'excellent chanoine faisait part à Mme de Ravenstein des projets qu'il méditait, et s'abandonnait à l'aimable joie qui dominait dans son caractère, lorsque deux coups discrètement frappés à la porte de la chambre annoncèrent une visite.

C'était M. Bénard, qui, conduisant son fils par la main, sollicitait la faveur de voir M. l'abbé.

— Ah! vous voilà, mon brave jeune homme; je vous félicite de la diligence que vous avez mise à vous acquitter de votre commission... Voyons, racontez-moi ce que vous avez fait.

— Monsieur l'abbé, j'ai remis votre lettre à Mlle de Verneuil, qui est belle comme Dieu est puissant.

— Pas tout à fait autant; mais n'importe... continuez...

— Il paraît que cette lettre apportait un contre-ordre au mariage de Mlle de Verneuil, car on a immédiatement suspendu tous les préparatifs.

— A merveille... Et vous a-t-on bien accueilli?

— Comme un prince; j'ai déjeuné, je me suis promené, et, vers cinq heures, j'ai repris la route d'Artenai avec ce billet pour vous.

— Donne donc... Et le chanoine, après avoir lu, s'écria: Mettez vite quatre chevaux à la voiture... Madame de Ravenstein, éloignez-vous.

— Mais qu'y a-t-il?

— Eloignez-vous. Prenez, lisez. Il faut que je m'habille et que je parte à l'instant, à l'instant

même. Qu'on me laisse!... Les chevaux, les chevaux!...

Toute représentation fut inutile. M. de Brionne, aidé de l'aubergiste, se leva et s'habilla à la hâte.

Mme de Ravenstein s'étant retirée dans son appartement, avait lu :

« Mon bon père, je cède aux désirs de mes grands parens; je me marie à onze heures, cette nuit; M. de Fontac, qui nous avait écrit une heure après vous et rassuré sur l'état de votre santé, vient d'arriver. Je me suis cachée dans ma chambre pour vous envoyer mon dernier adieu de jeune fille, et vous prier de me bénir de loin, comme vous m'auriez bénie de près. Qu'elle joie si vous pouviez assister à la messe basse demain matin! Nous vous enverrons notre berline de voyage, c'est la voiture la plus douce qui soit en France; si vous n'en profitez pas, c'est que vous serez plus mal, et j'irai vous porter mes soins.

» Adieu, mon père.... Hélas! combien vous me manquez!

» MARIE DE VERNEUIL. »

Il était neuf heures moins quelques minutes, lorsque l'abbé de Brionne monta dans le coupé de Mme de Ravenstein.

Le contrat de mariage de M. le baron Alfred de Fontac la Paluze et de Mlle Marie-Gabrielle de Verneuil avait été lu devant plusieurs amis de la famille de Verneuil, auxquels le vicomte était complètement étranger. Par ce contrat, la belle fiancée entrait en possession immédiate de douze cent mille francs, provenant de la donation de Mlle de Péruse, et reprenait la libre jouissance de son propre bien évalué à plus de seize cent mille francs. Le vicomte avait porté en ligne trois terres d'une grande réputation, mais qui, nous l'avons vu dans un précédent chapitre, étaient toutes trois passées dans les mains du marchand d'hommes Cantelou. Le titre de ces propriétés n'était donc que fictif, puisqu'elles étaient écrasées d'hypothèques qui dépassaient leur valeur.

Mlle de Péruse avait, en outre, fait au vicomte, à titre de cadeau de noce, une rente viagère de 10,000 francs, reversible sur la tête de ses enfans ou de sa femme, et le chevalier avait fait abandon de ses biens à la communauté. Il est vrai de dire que le délabrement des affaires de M. de Fontac réduisait à bien peu de chose son sacrifice; mais cette alliance était si riche de part et d'autre que les notables de l'endroit en furent émerveillés, et que les félicitations tombèrent comme grêle autour du joyeux vicomte.

Marie de Verneuil avait prêté peu d'attention à la lecture de cet acte; née dans le luxe, entourée dès l'enfance du cortège qui accompagne les heureux de la terre, elle restait indifférente à tout cet étalage de richesses dont elle ne comprenait qu'imparfaitement l'importance. D'ailleurs, dans ce beau jour, la vierge qui a donné son cœur à son fiancé comme son ame à Dieu, est tout entière aux pensées délicieuses dont sa dernière nuit de jeune fille a été agitée; elle n'accorde que des regards complaisans aux trésors de sa corbeille; elle ne sourit que du bout des lèvres aux plus gracieux complimens; toutes ses facultés sont concentrées dans un seul élan qui la porte vers son époux; à lui seule elle rêve avec extase, elle ne voit que lui, n'aime que lui, n'est qu'à lui.

La demoiselle qu'on marie par convenance et qui, avant de couronner son front d'oranger, a couru le monde, ses fêtes et ses plaisirs, n'est plus la même. Son cœur a reçu quelques légères atteintes dont il ne souffre pas encore, mais qui font plaie et demandent pour se guérir des soins intelligens. Pour cette jeune fille, les diamans, les dentelles, les fleurs, les hommages, les livrées sont tout: le jour du mariage n'est pour elle qu'une heureuse transition de la servitude filiale à la liberté; que de jeunes femmes trouvent leur premier bonheur conjugal à sortir seules, à faire des visites, à recevoir et à donner des ordres!... Triste liberté, quand ses jouissances sont si mesquines et si misérables!

Après la lecture du contrat, M. le maire de la commune de Verneuil qui, par condescendance pour le grand âge des tuteurs de la mariée, s'était rendu au château, avait consacré l'union des deux jeunes gens dans toute l'exigence de la loi.

Enfin il était dix heures et demie, lorsque Mlle de Verneuil, conduite par son oncle, et le vicomte de Fontac donnant le bras à Mlle de Pérouse, entrèrent dans la chapelle où ils devaient recevoir ce nouveau sacrement, qui impose aux cœurs honnêtes tant de devoirs sacrés, impérieux, mais doux.

Près de la porte, à l'une des dernières places, une jeune femme, enveloppée de sa douillette, le visage penché et voilé, se tenait immobile. Sur son livre, qu'elle rapprochait sans cesse de ses lèvres, tombaient de grosses larmes, et quelques soupirs étouffés soulevaient de temps en temps son voile.

Comme le curé de Verneuil achevait de donner la bénédiction nuptiale et se retournait vers l'autel, un nouveau personnage entra dans la chapelle, sans être remarqué de personne, et s'adossa au mur de sortie, c'était l'abbé de Brionne. Son front pâle, ses lèvres presque blanches, ses yeux caves, ses longs cheveux gris flottans, son costume sévère, et l'affaissement complet de son maintien avaient quelque chose de sinistre et d'imposant qui échappa aux fidèles, occupés de la cérémonie.

Aussitôt après la lecture de l'oraison, il se fit un mouvement dans la chapelle; chacun se releva, et la dame voilée quittant sa chaise se tourna vivement vers la porte, recula d'un pas

et s'inclina respectueusement devant M. de Brionne.

— Puissiez-vous avoir versé des larmes de repentir, madame la baronne, murmura sévèrement l'abbé.

Mme de Certènes, car c'était elle, s'inclina de nouveau, et feignant de n'avoir pas entendu, elle dit :

— Votre indisposition a fait bien peur ici, mon père...

— Vous ne dites rien de ma présence, madame.... Je plains ceux qu'elle ne trouble pas !

Et fendant la foule, le vénérable chanoine s'avança vers les époux qui descendaient les marches de l'autel. Aussitôt que Mme de Fontac aperçut l'ami et le protecteur de son enfance, elle courut à lui ; et tombant à genoux, elle lui dit en le regardant avec des yeux pleins de larmes mais rayonnans de joie :

— Dieu n'a pas voulu que je sortisse de son temple sans votre bénédiction, mon père... Oh ! bénissez votre petite Marie...

L'abbé dégagea ses mains tremblantes, les éleva sur la tête de la jeune femme, et fixant sur le visage de la vierge des regards supplians, où la foi la plus vive se reflétait dans tout son éclat, il prononça ces mots d'une voix troublée, mais ferme :

« Que la volonté de votre divin fils soit faite, ô mère de Dieu ! que vos secours descendent sur cette chaste enfant et la préservent de tout malheur ; et que ses souffrances, si elle en éprouve, lui soient comptées dans votre glorieux séjour !

» Relevez-vous, ma fille, le Seigneur est avec vous ! »

Le vicomte était resté debout pendant cette scène touchante, qui avait amassé tous les invités du château. Prenant son mari par la main, Mme de Fontac le présenta à l'abbé.

— Vous nous avez unis dans vos vœux, n'est-ce pas, mon père ? car vous êtes maintenant obligé de prier pour deux, en priant pour moi...

— Mon devoir est de prier pour tout le monde, interrompit M. de Brionne en regardant le vicomte de manière à lui faire baisser les yeux. Ne doutez donc pas de la ferveur que je mettrai à implorer pour votre époux les graces du Seigneur, ajouta le chanoine en se retournant vers son élève avec un sourire qu'il s'efforça de rendre gracieux ; et, s'effaçant pour livrer passage, il se mit à la suite du cortège, qui rentra au château.

Profitant du moment où les invités se pressaient autour des nouveaux mariés pour leur adresser ces fades félicitations que l'usage a rendus banales, M. de Brionne se retira dans l'appartement qu'on lui avait préparé et fit demander M. de Fontac et Mme de Certènes.

Prévenus séparément, le vicomte et la baronne se présentèrent l'un après l'autre, se suivant de près.

Le chanoine était assis dans un large fauteuil, et lorsque Mme de Certènes entra, il la salua d'un geste digne et froid, l'engageant à s'asseoir.

L'ame coupable de la baronne tressaillit ; sa faute lui apparut hideuse et sans pardon ; avec ce douloureux et inquiet pressentiment qui accompagne et torture tout criminel, Mme Certènes devina qu'une réprimande sévère et honteuse allait ouvrir la série des châtimens dont sa vie était dorénavant menacée ; elle voulut se révolter contre le remords et prendre l'attitude de l'innocence et de la fierté ; mais le regard chagrin du prélat sut la confondre et la prévenir que cette innocence était un mensonge, un crime de plus, et que sa fierté ne serait plus, jamais, qu'orgueil et vanité.

Le vicomte entra, et, malgré la joie qui l'animait, il ne put se défendre d'une légère hésitation en rencontrant dans cette chambre la femme qu'il avait séduite et le saint homme qu'il avait indignement trompé.

Néanmoins, ne perdant rien de son effronterie, M. de Fontac salua gracieusement la baronne, et dit à l'abbé :

— Mon père, je vous reconnais à cette délicate pensée ; vous avez voulu réunir mes deux bienfaiteurs pour que d'une même parole je leur pusse exprimer ma reconnaissance ; vous avez voulu me mettre en présence de Mme de Certènes et de vous, pour que...

— Veuillez, s'il vous plaît, fermer la double porte, monsieur le vicomte, afin que personne ne nous entende, interrompit l'abbé... Donnez-vous la peine d'approcher maintenant ; je suis exténué de fatigue, et ma voix est très faible.

Le vicomte échangea un regard rapide avec Mme de Certènes ; mais ce regard rencontra l'œil morne du vieillard, et les fronts des coupables s'inclinèrent à la fois.

— Si je ne vous voyais tous les deux trembler devant moi, dit M. de Brionne avec autorité, j'étoufferais le reste de pitié qui murmure encore pour vous dans mon cœur. Approchez, madame la baronne, ne vous étudiez pas à soutenir l'indignation qui, malgré moi, éclate dans mes yeux ; je ne suis pour vous qu'un étranger, un pauvre prêtre sans autorité, sans force, et le Dieu que vous avez osé outrager est le maître des tout-puissans. Vous avez commis une action indigne, vous vous êtes jouée de ma confiance, de ma crédulité, vous avez prêté la main à un vol honteux et bas, vous avez aidé, de tout votre pouvoir, ce jeune homme sans morale et sans cœur à tromper une jeune fille digne de votre respect et de l'assistance que se doivent les sœurs chrétiennes... Oh ! monsieur, ne vous révoltez pas à mes paroles, je n'ai encore rien dit qui vous doive offenser ; je vais bientôt m'adresser à vous, selon vos mérites, patientez... Oui, madame, je suis instruit de votre conduite, écoutez : vous avez mis tout

votre esprit à faire réussir le malheureux mariage de Mlle de Verneuil, et cet esprit n'a enfanté que mensonge et déloyauté. Vous m'avez caché, et caché à tous, la vie de débauches de l'homme que vous aimez, vous saviez qu'il avait épousé une femme vertueuse et qu'il avait rompu les liens sacrés de ce mariage par un audacieux divorce.

— Mon père...

— Silence... Vous le saviez, vous n'ignoriez pas que la fortune de M. de Fontac a été dissipée, gaspillée, jetée dans les désordres les plus licencieux et les plus dégradans. Follement éprise, vous ne vous êtes pas contentée de ternir votre nom, votre honneur dans une intrigue criminelle, vous avez voulu cacher cette intrigue sous le voile d'une vierge aussi pure que vous êtes souillée...

— De quel droit et sur quelles preuves m'adressez-vous ces sanglantes invectives ? interrompit fièrement la baronne.

— Un droit que me donne mon pieux ministère... Quant aux preuves, elles sont écrites sur votre front, elles sont gravées dans votre ame abandonnée de son créateur. Je n'avance rien dont je ne sois parfaitement convaincu, madame, vous ne m'avez jamais parlé du divorce de M. de Fontac et vous étiez instruite de ce divorce, car vous connaissez Mme de Ravenstein.

— Et quand cela serait, si, dans mon opinion, Mme de Ravenstein a mérité son sort ?

— Mensonge ! tout est mensonge dans vos paroles, dans vos actions ; votre piété affectée, vos aumônes, votre humilité dans le monde, votre tendresse conjugale, mensonge et mensonge ! Je ne dirai pas que vous êtes la maîtresse de cet homme, je ne peux que m'en douter... Je l'apprendrai plus tard ! Ce que je pourrai affirmer, sur mon éternité, c'est que, ne pouvant épouser celui que vous aimez, vous l'avez donné à une autre pour abriter l'adultère sous un masque respecté. Je dis que vous serez pour la noble et malheureuse victime de votre infâme duplicité ce que Thérèse Keller a été pour Mme de Ravenstein.

— Je ne connais pas la femme dont vous parlez.

— Ah ! vous ne la connaissez pas... Eh bien ! recevez donc votre premier châtiment. C'est à vous que je m'adresse, vicomte de Fontac, à vous qui m'envoyez un sourire sardonique et railleur. Vous regrettez, n'est-ce pas, que je sois vieux et soldat de l'église, vous donneriez, sans doute, la moitié de la fortune que vient de vous apporter cette riche héritière pour pouvoir répondre à mes accusations par un cartel ; mais il n'y a pas de sang à verser entre nous... D'ailleurs, si j'étais de votre âge et de votre monde, je vous mépriserais, et mon épée ne se lèverait pas contre un homme qui a perdu son honneur par tous les pores !

— Je vous écoute, dit froidement le vicomte. Parlez à votre aise... ne vous gênez pas.

— Thérèse Keller est une femme dissolue qui s'est honteusement glissée entre votre première épouse et vous. Cette femme est digne de son amant ; elle est mère, et mauvaise mère ; sa fille, qui est votre fille, mendie son pain, lorsque vous roulez tous les deux sur l'or, et passez votre vie en saturnales. Cette femme vous aime d'un amour de panthère, et la Providence a fait que votre cœur, fermé à toute affection sincère, à toute tendresse avouable, se soit ouvert à un sentiment aussi vif que désordonné pour cette odieuse créature. Vous n'avez jamais aimé qu'une femme : Thérèse Keller ! Vous n'aimerez jamais qu'une femme : Thérèse Keller ! Toutes vos glorieuses conquêtes, et parmi elles Mme de Certènes, la plus récente, n'auront servi et ne serviront que vos caprices. Vos épouses légitimes n'auront eu que des faveurs passagères ; le démon n'a mis de constance dans votre ame que pour votre concubine !

— Assez ! s'écria le vicomte en faisant un pas sur M. de Brionne, l'œil en feu, la main levée...

— Frappez, répondit froidement l'abbé, et il se découvrit avec dignité, offrant sa tête vénérable à l'outrage.

Mme de Certènes, émue, épouvantée de ce qu'elle venait d'entendre, se précipita sur la main du vicomte.

— Laissez faire, ajouta M. de Brionne... monsieur ne compte plus avec le crime !... Je ne vous sais, d'ailleurs, aucun gré du mouvement généreux que vous venez de faire. La jalousie seule vous l'a inspiré, jalousie dont vous devriez rougir, car Thérèse Keller n'est pas faite pour être votre rivale, même dans le libertinage.

Mme de Certènes se laissa tomber dans un fauteuil, mit ses mains sur ses yeux et sanglotta. Le vicomte reprit tout son calme et dit :

— Je suis désespéré du mouvement que j'ai fait, monsieur, mais vous m'avez poussé à bout, je vous prie de ménager votre éloquence ; l'échantillon que vous venez de m'en donner me prouve suffisamment de quoi vous êtes capable. Je suis tombé dans le guet-apens d'un sermon, après en avoir essuyé un en chapelle, c'est vraiment trop d'honneur en une nuit, permettez-moi de dédaigner toute espèce de justification et de me retirer.

— S'il est vrai que vous soyez tombé dans un guet-apens, vous subirez les conséquences de ma trahison en m'écoutant jusqu'au bout... sinon, je renverserai d'un mot tout l'échafaudage que vous avez bâti.

— Et de quel mot, s'il vous plaît ?

— Vous êtes le mari de Mlle de Verneuil, devant Dieu et la loi ; mais pour vous faire chasser de ce château comme un aventurier, je

n'ai qu'à descendre au souper qui vous attend, et à raconter là, devant les amis de votre nouvelle famille et votre femme, ce que j'ai dit de votre vie, et ce qui m'en reste à dire.

— Achevez donc, je vous écoute, et s'asseyant, M. de Fontac se croisa les bras avec flegme.

— Vous prenez le bon parti. Après avoir fait le malheur de Mme de Ravenstein, vous vous êtes enfui avec Thérèse Keller, et toute votre fortune a été semée sur les pas de cette misérable ; l'enfant que vous avez d'elle est dans le plus affreux dénuement ; et les 500 francs que vous m'avez donnés hier, pour lui, je vous les remets, les voilà ; je les repousse en son nom, car votre aumône lui porterait malheur ! Quand je vous ai raconté l'histoire touchante de ma petite protégée, vous m'avez écouté avec une hypocrisie qui va de pair avec tous vos vices ; vous jouez la comédie avec un talent merveilleux, et c'est à l'aide de cet art infernal que vous avez dupé les tuteurs de Mlle de Verneuil, ma pauvre Marie, Mme de Certènes, moi et votre courtisane elle-même, car vous n'avez pas osé avouer à cette créature le mariage que vous méditiez. Et cependant, vous êtes le fils d'une femme qui fut un ange sur la terre, et je vous aimais, malheureux jeune homme, comme si vous m'eussiez dû la vie. Je vous aurais pardonné bien des fautes, bien des erreurs. Mais la lâcheté chez un vicomte de Fontac, mais le mensonge et l'escroquerie...

— Monsieur ! s'écria le vicomte avec fureur, vous oubliez ce qui nous sépare... Prenez garde !...

— Qu'ai-je à craindre, après ce que vous avez fait ? interrompit M. de Brionne avec calme... Je répète, vous avez été lâche en méditant, de sang-froid, d'empoisonner l'existence de Mlle de Verneuil... Croyez que j'ai mes raisons pour me servir de ces épithètes grossières ; je voudrais, en vous disant ces vérités, arracher, s'il en est temps encore, cette femme que voilà à la perdition.

— Oh ! mon père ! mon père, merci ! murmura la baronne ; et elle se jeta en sanglottant aux pieds du chanoine.

— Et si j'ai mené une jeunesse orageuse, dit le vicomte ; si, emporté par mes passions, je n'ai pas su les vaincre, est-il impossible que, me corrigeant tout à coup, je rende ma femme aussi heureuse qu'elle le mérite ?

— Dieu fait sans cesse des miracles, reprit l'abbé en levant les yeux au ciel, qu'il fasse celui-là, et je lui offre tout mon sang en actions de graces. Oh ! monsieur, je change de ton et de paroles, la sévérité va mal à mon caractère ; voué à la prière, je vous supplie, n'oubliez jamais ce que vous venez de me dire... promettez-moi de renier votre passé, et de vous appliquer au bonheur de l'ange qui porte votre nom. J'aurais pu, cédant à mon indignation, révéler à tous ici ce que je vous ai reproché, mais c'eût été plonger un poignard dans le sein de celle que je voudrais sauver du désespoir ; vous êtes riche maintenant, votre compagne fera votre orgueil, que cet orgueil fasse au moins son bonheur ! Songez à votre mère ; n'a-t-elle pas trouvé toutes les joies dans la sainteté de son union, dans la loyauté de son amour ?... Quand je serai mort, vous connaîtrez mon histoire, vous saurez pour quelles pieuses raisons je veux vous aimer comme un fils, et j'aime votre femme comme ma fille. S'il faut tomber à vos genoux, je le ferai ; sondez votre cœur, il est impossible qu'il n'y reste pas quelque pureté, quelque noblesse, l'homme est à Dieu tant qu'il possède un souffle de vie... Ayez pitié de ma vieillesse, ne me faites pas mourir de chagrin ; ayez pitié de la vierge qui vous adore, ne la condamnez pas à vous maudire !

— Mon père, mon père, s'écria la baronne en fondant en larmes, je suis bien coupable, je suis odieuse, mais je vous jure sur le Christ, sur l'Evangile que je mériterai votre pardon.

— Bien, ma fille, le Christ que vous avez invoqué a pardonné à la femme adultère, et l'a sanctifiée, relevez-vous.

— Mon père, dit le vicomte, tant que je vivrai, le souvenir de cette scène sera gravé dans ma mémoire pour me guider.

— Merci ! mon Dieu ! merci ! murmura l'abbé en s'agenouillant, je vous ai demandé conseil, et vous m'avez inspiré. Oh ! que votre saint nom soit béni ! et vous, mes enfans, que la paix vous soit rendue, soyez heureux, retournez à vos devoirs, à vos plaisirs, rentrez dans le monde pour y vivre comme y ont vécu vos pères. J'oublie tout, je ne sais plus rien. Merci ! merci ! allez en paix, quand vous aurez besoin d'un ami, venez à moi !...

Le visage du chanoine était inondé de larmes, le vicomte baissait la tête, et la baronne pleurait amèrement. Tout à coup la porte de la chambre s'ouvrit et la jeune mariée entra. En apercevant M. de Brionne et Mme de Certènes à genoux, Mme de Fontac s'arrêta court.

XIV.

— Vous êtes étonnée, mon enfant, dit l'abbé à Marie, en se relevant et avec gaîté... Je gage que vous voudriez savoir à quoi nous passons notre temps ?

— La curiosité est un péché, mon père.

— C'est même un gros péché : aussi, vais-je vous empêcher de le commettre : je faisais tout bonnement une prière, du plus profond de mon cœur, pour le bonheur de votre ménage, et vous voyez que j'étais bien assisté.

— Ah ! je vous reconnais là ; mais croyez bien que je vous rendrai cette prière, soir et matin, durant ma vie entière. N'est-ce pas, mon ami ? ajouta Mme de Fontac en se tour-

nant vers le vicomte, qui fit un signe affirmatif et un doux sourire.

— On nous attend tous, reprit Marie ; le souper est servi et nos gourmets se désolent. Venez, mon père ; prenez mon bras ; je veux être votre Antigone.

— Vous me permettrez de faire diète, ma belle dame, à moins que vous ne veuilliez me voir trépasser la nuit de vos noces.

— Alors, vous ne ferez qu'assister au repas ; mon oncle dit qu'il est magnifique et que vous en serez tout réjoui.

— Ah ! c'est que le chevalier connaît mon péché mignon... Mais au lieu de faire diète, je ferai pénitence... Prenez plutôt le bras de ce beau cavalier, de ce cher mari que je vous ai enlevé par malice... Allons, mes enfans, partez, et surtout bon appétit ; c'est de bon augure lorsqu'on entre en ménage. Vous m'enverrez un bouillon, une rôtie et deux doigts de vieux bordeaux.

— Ma foi, la table sera bien triste, ma bonne tante et vous l'aurez désertée.

— Où est donc Mlle de Péruse ?

— Elle s'est sentie indisposée et s'est mise au lit... Voyez si j'ai du malheur.

— Alors, m'amie, donnez-moi le bras, j'irai tenir compagnie à la chère tante pour l'empêcher de perdre son ame, car elle doit pester tant et plus d'être couchée à l'heure qu'il est... Nous ferons le tour du banquet en passant ; cela me ragaillardira... Dam ! les gourmands ont tous une même histoire... vilaine histoire, croyez-moi.

M. de Brionne s'appuya au bras de Mme de Fontac et prit les devans.

— Il fallait bien en finir avec ce brave homme, dit à voix basse le vicomte, en tendant la main à Mme de Certènes.

— De qui parlez-vous donc ?

— De ce marchand d'homélies, chère Clémence, et, voulant baiser la main qu'il tenait, M. de Fontac ajouta : m'empêcher de vous aimer plus que tout au monde, c'est m'ôter la vie !

— Misérable ! murmura la baronne, ne m'approchez pas, et, se hâtant, elle vint glisser son bras sous celui de Marie.

— Que faites-vous de M. de Fontac ? demanda la mariée.

— Je le respecte, chère amie ; un jour de noces, on ne va que seul ou avec sa femme.

— Est-ce dans le code ? dit la vicomtesse en souriant à son mari.

— C'est dans le cœur, répondit M. de Fontac avec tendresse.

L'abbé de Brionne prit la main du vicomte à la dérobée et la serra vivement.

L'entrée des mariés dans le grand salon fut saluée par tous les convives, et on passa dans la salle où un souper splendide attendait les plus impatiens.

L'abbé de Brionne fit le tour de la table, s'arrêtant quelquefois pour faire l'éloge du service, et dire un mot savant dont le maître d'hôtel restait tout ébahi. Son inspection terminée, le saint homme battit en retraite, salua et pria un domestique de le conduire aux appartemens de Mlle de Péruse.

— Eh bien, chère demoiselle, dit joyeusement l'abbé, vous faites de beaux coups !... vous vous mettez à la tisane pendant qu'on boit rubis sur l'ongle à vos côtés.

— Hélas ! mon père, on ne choisit pas son jour de maladie... Mais vous, convalescent, que venez-vous faire ici ?

— Pardieu, je viens vous tenir compagnie et partager votre loch, si vous y consentez. J'ai jeté un coup d'œil sur la nappe, comme on dit, et me voilà...

— N'avez-vous pas été satisfait de la symétrie ?

— Tellement satisfait, que j'en ai pris la fuite ; il y avait là certains fumets qui... Tenez, n'en parlons pas, cela donne des remords.

— Des remords ?

— A mon estomac, certainement... Ah çà, et qu'avez-vous ?... un rhume ? un coup d'air ?

Mlle de Péruse fit signe à sa femme de chambre de sortir, et lorsqu'elle se vit en tête-à-tête avec l'abbé, elle lui dit :

— J'ai que je vais mourir !

— Pas de plaisanteries sur ce chapitre, ma sœur.

— Et que je désire profiter de ma lucidité pour vous faire des aveux qui pèsent comme un plomb sur mon âme.

— Mais ma sœur, dit l'abbé en changeant brusquement de ton, ce n'est pas moi qui ai le bonheur de diriger votre conscience, le curé de Verneuil est en bas.

— C'est à vous que je veux m'adresser, mon père ; je comptais vous faire appeler quand tout le monde serait parti, et c'est Dieu, je le reconnais, qui vous envoie... Je l'en remercie !

— Mais vous vous exagérez votre mal !...

— Croyez-moi, je ne passerai pas la nuit... Mon ame, en s'échappant de vos mains, trouvera peut-être un dieu de miséricorde, je n'ai plus que cet espoir.

— N'en doutez pas... Je vous écoute, ma sœur.

— J'ai eu quatre-vingts ans le 15 août dernier, dit Mlle de Péruse après quelques minutes de recueillement, et, depuis deux mois, je traîne une chétive existence dont le terme est arrivé. Je meurs de vieillesse et de chagrin !... La fête qui remplit de joie ce château m'a donné le coup de grace.

— Eh quoi ! ma sœur, l'alliance qui consacre le bonheur de votre petite-nièce, de votre fille adoptive, doit-elle vous laisser autre chose que du contentement ?

— Vous allez le comprendre : ce n'est pas

une confession que je vais vous faire, c'est une confidence ; mes aveux seraient stériles si je ne les portais qu'au tribunal de la pénitence; il est important que vous soyez instruit, pour réparer, autant que possible, le mal dont je suis coupable. Il y a longtemps que nous nous connaissons, et cependant c'est de l'année de votre naissance que date la douleur dont je vais être débarrassée. Vous souvenez-vous du chevalier de Bélesta ?

— J'ai beaucoup connu le chevalier Armand de Bélesta, il a été mon ami!... L'abbé réprima un mouvement nerveux en prononçant ces paroles.

— C'est de son père que je veux parler. vos souvenirs d'enfance doivent encore vous le représenter ?

— Oui, certes, j'ai reçu de lui force gâteaux et dragées ; c'était un homme aimable et bon, qui fit beaucoup de bruit.

— Vous n'ignorez pas qu'il fut longtemps brouillé avec sa famille pour le mariage qu'il avait contracté aux Indes.

— Je le sais... M. de Bélesta était officier de marine ; il s'amouracha d'une jeune fille à Pondichéry et l'épousa secrètement. Lorsqu'il revint en France, sa famille le reçut fort mal et lui défendit, sous peine de le déshériter, d'amener sa femme à Versailles, où les Bélesta étaient en grande faveur. Le chevalier au désespoir réussit, non sans peine, à s'embarquer de nouveau pour la mer des Indes, et il arriva à Pondichéry un mois après la mort de la malheureuse compagne qu'il s'était trop légèrement, mais honorablement choisie. Vous voyez que j'ai la mémoire fraîche et nette.

— Vous n'avez pas dit que le chevalier ramena, dans ce dernier voyage, un fils que la pauvre Indienne avait mis au monde, peu de temps après le départ de son mari pour la France.

— Vous avez parfaitement raison, et je suis payé pour m'en souvenir. Ce fils fut Armand de Bélesta, mon ami.

— Le pauvre enfant trouva bon accueil, grace à la mort de sa mère. La famille du chevalier lui pardonna ce qu'elle appelait une incartade....

— Mais le chevalier ne se consola pas de son veuvage, car il résista à toutes les sollicitations et se fit tuer, a-t-on dit, vers 1746 ou 48, en combattant les Anglais, laissant son fils âgé de huit ou neuf ans, l'âge que j'avais moi-même à cette époque. Cette histoire romanesque a fait, Dieu merci, assez de tapage, et M. Bernardin de Saint-Pierre y a certainement puisé quelques chapitres de *Paul et Virginie*. Mais que peut-elle avoir de commun avec vous, ma sœur ?

— Le jeune chevalier Armand de Bélesta épousa, lorsqu'il eut vingt-six ans, l'une de ses cousines, n'est-il pas vrai ? poursuivit Mlle de Péruse.

— Hélas ! oui, murmura, l'abbé.

— Pourquoi hélas ? ces deux enfans étaient bien dignes l'un de l'autre...

— Je dis hélas, parce que... Continuez, ma sœur, mes réflexions n'ont pas le sens commun.

— De ce mariage naquit une fille, mariée en 1780...

— A M. le marquis de Verneuil, parbleu ! votre neveu par alliance.

— Et enfin Marie de Verneuil. aujourd'hui vicomtesse de Fontac, est née de cette union.

— Nous savons cela.

— Ce que vous ne savez pas, le voici : l'histoire de l'Indienne est un roman bien plus que vous ne le pensez.

— Expliquez-vous, je commence à m'y perdre.

— Le jeune officier de marine n'a jamais été marié...

— Ah ! bon Dieu ! s'écria M. de Brionne.

— Il a aimé passionnément une jeune fille d'une des meilleures maisons de Provence, à Marseille ; et il en a été aimé à l'adoration. Ayant demandé la main de cette demoiselle, on la lui refusa parce qu'il n'était pas assez riche ; ses prières, ses efforts multipliés ne purent dessiller les yeux d'un père qui voulait avantager son fils au détriment de sa fille, et compenser cette injuste répartition de ses biens en faisant faire un gros mariage à celle qu'il sacrifiait.

Le désespoir s'empara de ces deux cœurs épris l'un de l'autre, et le démon profita de leur faiblesse pour les tenter... Ils furent coupables ! Mon père, cette fille, jeune il y a soixante ans, est devant vous ! Priez pour elle ! Ne l'accablez pas !

Mlle de Péruse joignit ses mains défaillantes, et baisa la croix qui pendait à son chapelet.

— Je ne suis ici que pour vous absoudre, répondit l'abbé d'une voix émue... soyez courageuse et forte ; le Dieu qui nous attend tous est le père des pécheurs repentans.

— Lorsque mon père s'aperçut de mon déshonneur, il voulut me tuer. Son sang, outragé par mon inconduite, se révolta contre mes supplications, et il me déclara que je porterais tout le poids de mon déshonneur, car il s'opposerait plus que jamais à m'unir au chevalier de Bélesta.

Cependant, cédant à sa fierté, il consentit à me faire voyager pour cacher aux yeux du monde la honte dont je venais de tacher son blason. C'est en Allemagne que je donnai le jour à ce fils qui fut votre ami, et auquel il fallait un nom.

— Qu'entends-je ? Seigneur, bonté divine ! je crois rêver, murmura M. de Brionne.

— Mon fils fut confié à des mains sûres, et c'est alors que le chevalier de Bélesta imagina

cet ingénieux stratagème du mariage indien dont Versailles a fait ses délices. Le chevalier, au contraire de tous les amoureux qui exagèrent les vertus, le rang et la richesse de leurs bien-aimées, déclara que sa femme était pauvre et de petite naissance ; en un mot, il en dit juste assez pour exciter le courroux de ses parens, aussi orgueilleux que les miens. On lui signifia que sa femme ne serait jamais reçue dans la famille ; et, avec cette assurance qui favorisait ses projets, le chevalier remit à la voile pour Pondichéry, y débarqua, et ramena en France un jeune enfant que des parens pauvres furent heureux de confier à sa bienfaisance.

— Il y a donc eu substitution ?

— Précisement ; mon fils fut échangé à Marseille contre le petit Indien, et le chevalier put présenter à sa famille son véritable enfant, Armand de Bélesta.

— Que de mystères singuliers dans ce monde, grand Dieu ! dit l'abbé... tout y est voilé ! tout y est trompeur !...

— Vous me méprisez, mon père ?...

— Non... oh ! non, je bénis le ciel de ce qu'il m'a retiré vivant de ce dédale qu'on appelle la société, voilà tout. Et qu'est devenu ce pauvre petit être échangé contre votre fils ?

— Vous devez penser qu'il a profité du stratagème, et que nos bienfaits l'ont enrichi... Il a servi honorablement dans les armées, et je n'en ai plus entendu parler depuis trente ans.

— Mais comment se fait-il que le chevalier de Bélesta ait pu tromper ses amis et sa famille sur ce prétendu mariage ?... Il devait être muni de papiers authentiques ?

— Avec de l'argent ne se procure-t-on pas tout au monde, mon père ?

— De telle sorte que Mlle Marie, que Mme la vicomtesse de Fontac, voulais je dire, est votre arrière-petite fille ?

— Oui.

— Etes-vous seule à le savoir, au moins ?

— Mon père qui avait prêté les mains à la substitution, et qui n'a jamais voulu consentir à mon mariage avec le chevalier de Bélesta, a instruit mon frère de toute cette fatale histoire.

— Hélas ! voilà qui complique le mal. M. de Péruse a-t-il été discret ? J'en doute.

— Je puis le garantir, il y était trop intéressé.

— Encore une révélation, ma sœur ?

— Une terrible ! mon père, une terrible !

L'abbé joignit les mains et les éleva vers le ciel.

— Le chevalier de Bélesta attendit pendant neuf ans que la colère de ma famille s'apaisât, ce fut en vain, et le brave officier de marine trouva la mort dans un combat où il se couvrit de gloire. Voilà le secret de mon long célibat, voilà pourquoi je descendrai dans la tombe avec les honneurs de la virginité, honneurs dont je suis indigne !

— Le repentir efface la faute, Dieu vous a donné longtemps pour vous racheter, ma sœur, et vous en avez su profiter. Je dois vous prévenir que si ce qui vous reste à dire est le secret de M. votre frère, je ne peux, sans indiscrétion, vous écouter davantage.

— Il le faut cependant, car l'histoire de mon frère se mêle à la mienne dans son dénoûment, et ce dénoûment a eu lieu aujourd'hui.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Parlez... mais avant reposez vous, vous vous épuisez...

— Non ; donnez-moi ce loch, il réveillera mes forces... En quelques mots, voici les faits : le chevalier de Péruse, mon frère, est le grand-père du vicomte de Fontac.

L'abbé de Brionne se leva tout droit et mit ses mains sur la bouche de Mlle de Péruse, en murmurant ces mots à voix basse, mais avec feu :

— Malheureuse femme ! ne calomniez pas, ne calomniez pas !

— Ce n'est pas au moment de rendre mon ame à son maître que je lui ferais une nouvelle souillure : ce que j'ai dit est la pure vérité, vous qui avez connu, qui avez aimé la mère de Marie...

— Ces souvenirs sont morts depuis bien longtemps, respectez-les, de grace, dit l'abbé avec un soupir.

— Pardon si je vous trouble, mon père, pardon !... mais rappelez-vous combien la ressemblance de cette sainte femme et de mon frère était frappante !...

— C'est vrai, c'est fatalement vrai ! murmura l'abbé.

— Mon frère a mené une vie désordonnée ; doué des qualités les plus aimables il ne s'en est servi que pour semer des douleurs sur sa route et faire de malheureuses victimes ; rien ne lui a été sacré, ni la paix de l'épouse, ni la vertu de la vierge ; et jusque dans sa vieillesse, il a conservé cette ironie impudente qui mit le comble aux licencieux exploits de ses vertes années. Séduite par lui, la grand'mère du vicomte fut criminelle, et aujourd'hui M. de Fontac porte un nom qui n'est pas le sien. Vous devez comprendre, dès lors, pourquoi M. de Péruse a tant hâté le mariage de son petit-fils, le seul être qu'il aime, sans doute parce qu'il marche sur ses traces, et promet de devenir comme lui l'un de ces hommes dangereux dont toute famille se garde et que toute femme doit fuir comme un fléau.

— Mais vous, comment avez-vous pu consentir au mariage de Marie ?

— J'étais sans cesse menacée par mon frère de révélations qui me faisaient trembler... Longtemps j'ai eu la ferme intention de résister, mais cette fermeté eût mis le deuil dans le cœur de ma pauvre Marie ; et d'ailleurs je n'ai pas eu la force de m'exposer à son mépris peut

être !... Enfin, le mal est fait. Je n'ai eu de courage que pour assurer la fortune de Mlle de Verneuil contre la dissipation du vicomte. J'ai opposé un refus courageux à la fusion des biens des deux époux.

— Vous avez bien agi ; mais d'où vous sont venus ces renseignemens sévères sur la conduite du vicomte ?

— On a fait tout au monde pour me les laisser ignorer, mais je n'en ai pas moins appris, et de sources certaines, que M. de Fontac est le digne émule de son grand-père, qu'il a dissipé la majeure partie de sa fortune en intrigues et en débauches... Hélas ! et j'en ignore peut-être bien plus !

— Il ne faut pas chercher à vous instruire davantage, ma sœur. S'il est vrai que vous deviez bientôt rendre votre âme à Dieu, vous veillerez du ciel sur votre enfant, et vous la préserverez. Le vicomte peut être ramené à de bons sentimens; les vertus de sa femme le guideront. Dans quelles intentions m'avez vous confié ces secrets douloureux ?

— Afin que vous soyez pour ma chère petite-fille, sur la terre, ce que vous souhaitez que je sois pour elle dans le ciel, où je n'entrerai pas, hélas !

— Vous avez vécu près d'un siècle, ma sœur, et, pour une faute expiée par bien des larmes, vous avez fait beacoup de bien... Au nom du Dieu de miséricorde infinie, je vous absous.

Mlle de Péruse avait écouté cette pieuse consolation dans un profond recueillement : elle n'y répondit pas. Au bout de quelques instans, elle dit d'une voix faible :

— Mon père, j'ai tout dit; veuillez demander mon confesseur habituel... je crois que le temps presse.

XV.

Comme M. de Brionne se levait pour sortir, la jeune mariée entra dans la chambre ; et, s'approchant sur la pointe des pieds jusqu'au chevet de Mlle de Péruse, elle déposa un baiser sur son front brûlant.

La malade se retourna, prit de ses deux mains la main de la vicomtesse et contempla son doux visage avec une délicieuse extase. L'abbé s'était arrêté près de la porte, et regardait ce tableau avec attendrissement.

— Vous allez bien me gronder, chère tante, car je vous ai délaissée pendant tout le temps du souper... A dire vrai, je n'ai pas osé me lever de table... Je me sens si troublée que le moindre mouvement m'épouvante, quand je suis entourée... Comment vous trouvez-vous ?

— Très bien, ma fille, ou du moins beaucoup mieux... Chère petite, approche ta joue, que je la baise encore... Ah ! pauvre enfant ! quel châtiment pour moi d'être... malade, dans ce moment où je te serais si utile !

— Que voulez-vous, bonne tante, on ne peut pas avoir tous les bonheurs... Restez bien chaudement dans votre lit... là... ne vous découvrez pas... Demain matin, vous prendrez mon bras pour aller à la messe... Ah ! voilà que vous pleurez; pourquoi donc ? souffrez-vous ?

— Non, non, ma fille, je ne souffre que de ne t'avoir pas vue à mon aise tout aujourd'hui... mais demain... demain nous irons ensemble à l'église !... Je te le promets, et tu prieras bien pour ta vieille amie, n'est ce pas ?

— Avez-vous besoin de me le recommander ?... mais c'est moi qui réclamerai vos prières.

— Eh bien ! chérie, mets-toi à genoux là, près de moi, je vais te donner encore ma bénédiction... « Sois douce, aimante et résignée, ce sont ces trois vertus qui font la gloire de l'épouse chrétienne. Pour être fidèle à tes devoirs, songe à ta mère qui fut un ange sur terre ; pour être mère irréprochable toi-même, songe à la vierge dont tu as le beau nom. Si dans l'union que tu as formée aujourd'hui tu dois trouver plus tard quelques chagrins, porte ta croix sans murmurer, sois digne et noble, mais n'écoute pas les conseils d'une jalousie souvent aveugle, rappelle-toi que l'épouse outragée doit laver ses outrages dans la pureté de son ame, et qu'elle doit opposer la vertu à la douleur. Que ta vie soit exempte de trouble, mon enfant ! l'œil de Dieu veillera sur toi ! »

Mlle de Péruse se tut; la ferveur et l'émotion qu'elle avait mises à prononcer ces touchantes paroles l'avaient épuisée... sa voix avait baissé et s'était voilée. La vicomtesse releva son beau front et effleura le visage de sa tante avec les boucles parfumées de ses cheveux ; son cœur était oppressé, elle n'avait pas bien compris la portée des conseils qu'elle venait de recevoir ; mais la tristesse de la malade était en partie passée dans son ame, et lorsqu'elle voulut répondre, sa bouche s'y refusa.

— Adieu, ma petite Marie, adieu, reprit Mlle de Péruse ; je crois que je vais dormir, et ce sommeil me fera du bien... Adieu, jusqu'à demain. Donne des ordres en bas pour qu'on n'entre plus dans ma chambre ; on pourrait me réveiller.

Mme de Fontac se dégagea doucement des bras de sa tante, répondit à son dernier signe, et se retira, sans voir l'abbé de Brionne, qui était caché par un rideau.

Mlle de Péruse avait fait un violent effort pour se soulever et suivre des yeux sa petite-fille. Lorsque la porte fut refermée derrière la jeune femme, la pauvre malade retomba sur ses oreillers en murmurant d'une voix presqu'éteinte :

— Je ne la verrai donc plus, mon Dieu !

— Pensez au ciel, ma sœur, répondit M. de Brionne ; Dieu y rassemble tous les justes.

Et il sortit.

Bientôt après, le confesseur de Mlle de Péruse entra ; et, lorsqu'après sa confession elle consentit à laisser monter le médecin, les secours de l'art étaient inutiles. La mourante eut assez de force encore pour recommander de ne pas répandre dans le château le bruit de son agonie et de sa mort; elle fit demander son frère, et quand le vieux chevalier fut près de son lit, elle lui dit :

— Je vais devant, préparez-vous !

Ses lèvres demeurèrent glacées; elle ne fit plus aucun mouvement... A cinq heures du matin l'octogénaire avait cessé de vivre.

Ce jour-là, à la messe basse, le curé de Verneuil récita la prière des morts; et la vicomtesse de Fontac s'agenouilla en grand deuil, à la même place où joyeuse, quelques heures auparavant, elle s'était inclinée sous le voile et l'oranger.

Aussi, après la messe, l'abbé de Brionne monta en voiture et reprit la route d'Artenai, laissant au château tous ceux qu'une fête avait appelés et que retenait une lugubre cérémonie, un dernier hommage et un dernier devoir.

Lorsque la voiture de M. de Brionne entra dans la cour de l'hôtel des Trois-Rois, Mme de Ravenstein courut à une galerie, et reconnaissant celui qu'elle attendait, elle vint à sa rencontre jusqu'au bas de l'escalier, lui tendit la main, et soutint sa marche mal assurée.

— Comme vous paraissez fatigué, mon père... que vous avez été imprudent... si vous m'aviez ecoutée !

— J'aurais peut-être été plus sage, mon enfant, répondit l'abbé, qui songea aux secrets dont il était dépositaire ; mais, à tout prendre, cela m'a secoué... et puis... j'ai mon devoir... Ah ! ça, ma sœur, une demi-heure de repos, et nous partons, n'est-ce pas ? Etes-vous prête ?

— Je suis à vos ordres. Où allons-nous ?

— A Paris. répondit le chanoine avec un soupir qu'il ne put maîtriser.

— Là-A mettez-vous dans ce fauteuil ; je vous l'avais préparé depuis deux heures... Mettez ces coussins sous vos pieds, il fait un froid terrible... Eh bien! mon père, j'ose enfin vous demander si vous êtes arrivé à temps ?... Ah ! quelle nuit j'ai passée, grand Dieu !

— Tout est fini, mon enfant ; il faut se résigner.

— Marié ! s'écria Mme de Ravenstein avec terreur.

— Marié! répondit M. de Brionne avec un calme chagrin.

— Pauvres femmes ! pauvres femmes !

— De qui parlez-vous ?

— Des deux vicomtesses de Fontac, mon père, de la divorcée et de celle qu'avant un an la loi aura séparée de son mari.

— Oh! alors, interrompit l'abbé avec clameur, alors que le courroux du ciel tombe sur le coupable, que le Dieu de miséricorde soit un Dieu vengeur, et que le malheureux prodigue, assez fou pour avoir perdu deux trésors, achève sa vie dans la misère ! Oui, madame, croyez-le fermement, si M. de Fontac fait une nouvelle victime, il subira un châtiment terrible! Marié deux fois, chassé par la loi du sein de sa propre famille, il arrivera un jour de remords pour cet époux sans cœur. Dans ce jour, la morale sera vengée, et l'ingrat qui aura lassé la bonté divine versera des larmes de sang après avoir versé tous ses pleurs ! Chacun de ses souvenirs sera empoisonné ; il ne songera à sa première compagne, à vous, ma sœur, que pour regretter la candeur de votre belle ame et la douceur de votre tendresse. Il ne pensera à ma pauvre Marie que pour se maudire ! Père indigne aujourd'hui, alors il sentira gémir ses entrailles, et le fils que vous lui avez donné ne sera pour lui qu'un étranger dont il redoutera le mépris ! Et si de la nouvelle union, dont j'ai malgré moi béni la chaîne, naissent de nouveaux enfans, ces enfans ressembleront au vôtre. Dieu ne leur inspirera que de la terreur pour leur père. Perdu dans son naufrage, le vicomte ne touchera jamais au port. Abandonné de ses amis de débauche, honteux à lui-même, pauvre et chargé d'ennuis, il appellera à son secours dans ses deux familles, et nulle voix ne lui répondra. Il enviera le bonheur de l'homme de bien entouré de sa femme et de ses enfans, chef vénéré d'une maison honorable ; il jalousera cette paix promise à l'âge mûr et à la vieillesse, lui qui aurait dû exciter toute jalousie. Ses deux femmes brilleront dans le monde de tout l'éclat que donne la pureté de la conscience ; ses enfans seront des modèles de piété filiale, et il n'aura ni femme ni enfant. Je vous l'ai dit, ma sœur, ce châtiment sera terrible. Je crains d'être prophète !

En achevant ces mots, M. de Brionne passa ses doigts sur son front couvert d'une sueur froide.

— Hélas ! mon père, votre bonté pour moi, votre affection pour Marie de Verneuil, vous font lire dans l'avenir des arrêts que le ciel ne rendra jamais.

— Souvenez-vous ! souvenez-vous ! vous êtes jeune, et l'avenir vous appartient comme au vicomte.

— C'est pour cela, mon père, que je doute de l'implacable colère de Dieu, à moins qu'il ne me retire de ce monde.

L'abbé regarda Mme de Ravenstein avec admiration et surprise, puis il dit :

— Quoi ! dans son abandon, le coupable trouverait-il une main secourable ?

— La mienne, oui, mon père ; fière dans sa prospérité, je serai près de lui dans sa dé-

tresse. Ah! ce pauvre cœur a tant aimé qu'il lui faudrait plus d'un siècle pour se calmer...

— Je vous salue comme un martyr, mon enfant, interrompit M. de Brionne d'une voix profondément émue: venez, quittons cet hôtel, retournons à Paris, où mes pauvres doivent bien s'ennuyer après moi; vous m'aiderez dans mes devoirs de charité, que dis-je, vous me guiderez... Partons... En route, je vous dirai ce qui s'est passé au château de Verneuil.

Dès que l'abbé et Mme de Ravenstein furent montés dans leur voiture, M. de Brionne raconta les événemens de son voyage et n'en omit que la confidence de Mlle de Péruse. Vers six heures du soir, le coupé de Mme de Ravenstein entrait à Paris.

— Malgré tout le besoin que j'ai de revoir ma cellule, dit l'abbé, je vous prie, chère sœur, de vouloir bien me mener place Saint-Michel.

— Volontiers, mais je crains que vous n'abusiez de vos forces; car je devine que vous voulez descendre chez l'un de vos pauvres?

— C'est vrai.

— Dans ce cas, vous me permettrez de vous y accompagner; nous commencerons dès aujourd'hui notre association à vos bonnes œuvres; je veux d'ailleurs profiter du temps qui me reste à passer avec vous.

— Devez-vous donc me quitter bientôt?

— Cette nuit-même.

— Ah! mon Dieu! et où allez vous? Pardon, si je suis indiscret, j'aime tous ceux qui souffrent...

— Merci, mon père.. vous me faites du bien.—Je pars pour le Havre, et du Havre je passerai à la Nouvelle-Orléans... Je m'exile avec mon fils; la France n'est plus habitable pour nous... Vous me comprenez, je le vois... Vous ne combattrez pas ce sage projet, n'en parlons plus.

Ordre fut donné au postillon de s'arrêter place Saint-Michel, 15: cinq minutes après, M. de Brionne, appuyé au bras de Mme de Ravenstein, montait l'escalier d'une assez belle maison, et s'apprêtait à sonner à une porte du troisième étage, lorsque cette porte s'ouvrit.

— Bonté du ciel! mon pauvre maître, s'écria Mlle Marthe en reculant comme à la vue d'un spectre; que vous est-il arrivé? Ah! doux Jésus! mais vous revenez mort...

— Bonjour, ma brave demoiselle; bonjour, ma mie; nous nous occuperons de moi un peu plus tard. Je ne suis pas plus mort qu'enterré, rassurez-vous... Comment va-t-on ici?

— Mal, bien mal, monsieur l'abbé; *elle* a été administrée depuis ce matin, et le médecin a dit que tout était fini. J'allais chercher une potion calmante; *elle* est admirable cette pauvre femme: ça fend le cœur.

— Mais il y a donc eu une crise; *elle* allait au mieux hier encore.

— Le troisième accès est arrivé... vous savez qu'il sauve ou qu'il emporte...

— Allez chercher ce qu'on demande, ma pauvre Marthe... venez, madame, ajouta l'abbé en se tournant vers Mme de Ravenstein, et il entra dans l'appartement.

Après avoir traversé plusieurs pièces, M. de Brionne ouvrit une porte; et, dès les premiers pas qu'il fit dans une chambre dont les rideaux étaient fermés et où régnait une forte odeur d'éther et de menthe, une charmante petite fille de quatre ans courut au devant de lui et se jeta dans ses genoux en pleurant à chaudes larmes.

— *Mien her pfarer, mien her pfarer*, criait la pauvre enfant en plongeant ses mains potelées dans ses longs cheveux blonds épars sur ses épaules.

M. de Brionne prit la petite fille, la souleva, baisa son front et lui dit en allemand:

— Eh bien! ma mie, votre maman est malade; il faut prier le bon Dieu!

— Monsieur le curé, maman va s'en aller, elle dit qu'elle va s'en aller: dites-lui de rester, monsieur le curé, dites lui de rester!

Et conduisant l'abbé par la main, l'enfant le mena jusqu'au bord du lit où Marceline Keller allait expirer. Près de ce lit était une vieille dame, amie de M. de Brionne, qui disait son chapelet, et une garde qui préparait des potions.

En apercevant son bienfaiteur, la pauvre veuve se mit à pleurer, et essaya de tendre une main défaillante.

— Ne bougez pas, ma sœur, dit l'abbé, il faut être prudent quand on est malade.

Marceline secoua tristement la tête, et dit tout bas:

— Je n'ai plus de prudence à garder, je m'en vais! monsieur l'abbé, ne craignez pas de me parler hardiment: je suis résignée et prête à mourir... J'ai toute ma connaissance; la mort est un grand bien pour moi... Je vous recommande ma pauvre... orpheline... Vous la ferez entrer dans une maison de charité, n'est-ce pas? promettez-le-moi, et vous veillerez sur elle pour qu'elle devienne une honnête femme...

— J'en prends l'obligation, ma sœur. Mais vous avez tort de la croire orpheline: son père et sa mère existent...

— Ils sont morts pour elle... morts; et cependant *elle* va venir, peut-être!... Ah! si *elle* venait! que je serais heureuse de pardonner... là... à mon lit de mort... devant Dieu que je crois voir déjà.

— De qui parlez-vous?

— De Thérèse! de Thérèse! Ne le devinez-vous pas?

— Thérèse, ici ! murmura Mme de Ravenstein avec épouvante...

— Oui, mais elle tarde bien, ajouta Marceline... Et Faust, mon noble enfant !... Oh ! mon Dieu ! donnez-moi encore une heure à vivre !

En disant ces derniers mots, Marceline Keller tourna les yeux vers Mme de Ravenstein, qui s'était approchée de son lit ; et passant ses mains sèches sur ses yeux, comme pour écarter les ténèbres qui obscurcissaient déjà sa vue, elle s'écria, en rassemblant ses dernières forces :

— Je crois vous reconnaître !... Qui êtes-vous ?... Vous êtes la vicomtesse de Fontac !...

— Non, madame, non, mon amie, je suis la fille du baron de Ravenstein... Auriez-vous oublié ?...

— Oublié !... oublié mon déshonneur !.. Non ! J'ai pardonné. Ne pardonnerez-vous pas aussi à Thérèse et à sa malheureuse mère tous vos malheurs ?

L'abbé regarda Mme de Ravenstein avec inquiétude ; elle détacha un christ de l'alcôve, le montra à la mourante et lui dit :

— A son exemple, j'ai oublié.

— Soyez bénie, madame, soyez bénie... C'est qu'il est affreux pour une pauvre mère, voyez-vous, d'emporter dans la tombe cette pensée, que la haine et la vengeance attendent l'un de ses enfans sans qu'elle puisse le préserver, si dénaturé qu'il soit... Mais non, elle n'est pas dénaturée, elle va venir, elle va fermer mes yeux, ma belle Thérèse, mon premier né ! Je l'ai nourrie de mon lait pendant deux ans, je l'ai adorée... Elle va venir, n'est-ce pas, ma petite Hélène, n'est-ce pas, monsieur ?

La porte de la chambre fut vivement ouverte, et Faust se précipita sur le lit de sa mère.

— Eh bien ! dit la pauvre femme dont les yeux brillaient d'un dernier éclat, elle te suit ? elle te suit ?

— Non, mère, non !.. elle... elle ne veut pas vous voir... elle a refusé.

— J'ai pardonné, mon Dieu ! murmura Marceline... prenez pitié...

Et, comme si la nouvelle apportée par son fils eût glacé ses lèvres, la malheureuse femme ne proféra plus un seul mot. Elle étendit ses mains sur les têtes de Faust et d'Hélène ; et un quart d'heure après elle expira. Son ame gagna le ciel, portée par les prières de ses bienfaiteurs agenouillés.

— Avez-vous rempli mes instructions ? dit l'abbé à Faust, après un long silence.

— Oui, mon père !

— Ainsi votre sœur est aux repenties ?

— Non, mon père, elle a quitté ce couvent depuis une heure.

— Et où est-elle ? grand Dieu !

— Aux Madelonnettes...

— Aux Madelonnettes ! qui l'y a conduite ? par quel ordre ?

— Moi, et sur la réquisition de ma pauvre mère qui depuis un mois sollicitait un ordre d'arrestation pour mettre fin aux désordres de sa fille.

— C'était là, sans doute, le prétendu procès de Marceline, dit Mme de Ravenstein à l'abbé.

— Et comment avez-vous pu conduire tout cela, vous si jeune ? ajouta M. de Brionne, en regardant Faust avec attendrissement.

— Avant d'user de l'autorité que la justice lui avait donnée, ma mère a laissé à Thérèse tout le temps du repentir. Aujourd'hui, j'ai supplié ma sœur de venir fermer les yeux de celle dont elle a causé la mort ; je lui ai dit qu'en nous faisant rencontrer, elle et moi, le ciel semblait voulait vouloir la rappeler à ses devoirs... Je me suis mis à ses genoux, dans le couvent des Repenties, où vous m'aviez ordonné de la conduire. Mes prières ont fait couler les larmes des étrangères présentes à cette scène... Thérèse m'a refusé de voir sa mère... elle m'a repoussé...

— Et alors ?

— Alors, j'ai été chercher mes deux cousins, les deux plus proches parens de mon père, deux honnêtes ouvriers établis à Bercy, et j'ai imploré leur assistance pour faire enfermer ma sœur... Elle est là pour six mois... Dans six mois nous verrons !...

— Mais votre pauvre mère semblait ne vouloir plus sévir, car elle dit avoir pardonné.

— Je n'ai pas pardonné, moi ! car je m'appelle Faust Keller !

Après avoir prononcé ces mots avec une farouche énergie, le jeune homme se retourna vers sa petite-nièce qui pleurait au chevet de sa grand'mère et il la couvrit de baisers.

— Allons, monsieur, venez-vous-en, dit Mlle Marthe... Dieu me pardonne, voilà assez de secousses comme cela, vous ne tenez plus sur vos jambes...

— Viens avec moi, ma petite amie, interrompit M. de Brionne en prenant la main d'Hélène... Il faut laisser en paix ta maman.

— Elle dort, n'est-ce pas, monsieur le curé ?

— Oui, m'amie, elle dort ; il ne faut pas la réveiller... nous reviendrons... viens !

. . . . . .

Le lendemain, l'humble convoi du pauvre conduisait à son dernier asile le corps de Marceline Keller.

Mme de Ravenstein ramena M. de Brionne et Faust dans sa voiture. Le jeune homme était en proie à une sombre et muette tristesse.

— Toutes vos réflexions sont-elles bien faites, Faust, demanda Mme de Ravenstein, je pars cette nuit pour les Etats-Unis ; me suivez-vous ?

— Non, Madame, je reste.

— Qui vous retient en France ?

— Mon père et ma mère !

Il fut impossible de tirer une autre réponse du jeune Alsacien, qui vint embrasser sa nièce chez l'abbé, salua ses protecteurs, sortit et ne reparut plus.

Mme de Ravenstein partit pour l'Amérique, comme elle l'avait dit. La petite Hélène resta chez l'abbé de Brionne, maison de charité, s'il en fut.

DEUXIEME PARTIE.

I.

Le 6 mai 1836, vers sept heures du soir, au moment le plus gai de ces journées printanières qui couvrent le pavé de Paris de fringans équipages, les trottoirs et les jardins de promeneurs élégans, les boulevards et les boutiques de bouquets embaumés, deux femmes accostèrent, à peu près en même temps, un fiacre stationné dans la rue de Provence. Ces deux femmes étaient du même âge, et quoi qu'elles fissent pour le dissimuler, elles ne trompaient que de loin, et sous le voile. De loin, à leur démarche alerte, à leur mise, à leur maintien, on leur eût donné trente ans au plus; de près, elles touchaient à la redoutable quarantaine, dont Dieu garde les coquettes qui nous liront!

Le fiacre accosté étant seul sur la place, le cocher descendit lourdement du siège où il dormait, et s'entendant appeler par deux pratiques à la fois, assuré de sa course, il en prit à son aise, selon l'usage antique de ses gracieux confrères.

— Rue Saint Jacques, dit la femme qui, étant arrivée la première, se hâtait de prendre possession du carrosse.

— Rue de Lille, dit l'autre.

Le cocher regarda les deux dames d'un air narquois, et, en un clin d'œil, sa résolution fut arrêtée. Ecartant de sa main rude et rouge l'une des postulantes, il dit à l'autre avec complaisance :

—Allons, rue de Lille, montez, bourgeoise.

Le brave homme avait, d'un regard, toisé son monde; la bourgeoise qu'il avait favorisée au mépris de toute justice était mise avec élégance; un mantelet de dentelles noires fort hautes couvrait ses épaules; elle tenait dans ses mains finement gantées un mouchoir brodé et une bourse charmante. L'autre, quoique vêtue avec goût, avait une toilette plus que simple; et on devinait que l'industrie en avait fait tous les frais; cela se voyait si bien, que le cocher physionomiste ne s'y était pas trompé.

— Montez, rue de Lille, montez, bourgeoise!

Les deux femmes se regardèrent, firent un pas l'une vers l'autre, et s'écrièrent d'une seule voix :

— *La vicomtesse*!

— *Finance*!

— Et d'où viens-tu, ma chère?

— De partout... Et toi?

— De la rue Montholon... Es-tu pressée?

— Oui, et non.

— Viens chez moi, nous causerons.

— Une autre fois... Où demeures-tu?

— Rue de Lille, 24. Et toi?

— Rue Saint-Jacques.

— En voilà une idée!... Allons, je te conduis.

— Merci, merci.

— Ah! bah!... Cocher, rue Saint-Jacques... Monte, passe devant, je n'ai qu'à flâner.

Les deux amies s'installèrent dans la voiture.

— Embrasse-moi donc, dit Finance, en prenant la *vicomtesse* par le cou... Ah ça! ma chère, sais-tu que nous avons terriblement vieilli, depuis 1816 ou 1817 que nous ne nous sommes vues?

— Depuis 1818, répondit Thérèse Keller en baissant les yeux.

— Parole d'honneur! je te croyais dans l'autre monde, toi et mon landau.

— Quel landau?

— Mon landau, pardienne! une voiture toute neuve, une vraie berceuse qui sortait pour la première fois, lorsque tu t'en es servie pour aller je ne sais où... Qu'est elle devenue, cette chère voiture? As-tu fait le tour du monde avec?

— Tu ne l'as donc pas revue?

— Ma foi, non; tu m'as mise à pied très proprement; mais je ne t'en ai pas voulu. Voyons, où en es-tu?

— Moi?

— Oui... es-tu revenue de tes erreurs?... Comment vont les affaires? As-tu des rentes?

— Sur le brouillard, ma chère, et de belles!

— C'est comme moi... pas un rouge liard!... Mais il faut nous ranger, je vois çà!...

— A quoi le vois-tu?

— A toutes les glaces... Ah! comme nous étions jolies, chère *vicomtesse!* Te rappelles-tu ta soirée rue Saint-Georges?... Quel temps! mon Dieu, quel temps!

— Mais tu es encore charmante, je t'assure; ce chapeau et ce mantelet te vont à ravir...

— Toi, tu es un peu ridée, un peu maigrie, mais cependant, je te félicite.

— Ah! ma pauvre *Finance*, ça ne va pas bien du tout.

— Et qu'est ce qui cloche donc?

— Tu le vois, répondit Thérèse, en jetant un regard honteux sur elle-même...

— Tu es donc sans ressources, sans espoir?

Thérèse secoua la tête.

— Et lui? demanda Finance.

— Qui? lui?

— Ah dam! pardon, je t'ai connue si constante, que je veux toujours parler du même.

— Tu as raison, car il est aussi constant que moi.

— Ceci m'étonne un peu plus... Eh bien! où en est-il, lui?

— A la même enseigne!

— Aussi bas?

— Aussi bas!

— Vrai! le vicomte! Ce bel Alfred si brave, si aimable, si beau joueur! Comme on s'amuse à dire des bêtises!... On m'a raconté qu'il avait fait un mariage superbe, quelque chose comme deux ou trois millions.

— C'est la vérité.

— Ah! dam, si vous avez été de ce train-là, je ne vous plains qu'à moitié... Tiens, plaisanterie à part, ça me fend le cœur de te voir des gants à vingt-neuf sous et de la batiste d'Ecosse... C'est donc pour ça que tu perches rue Saint-Jacques?

— Juste!

— Ah! ma chère, j'ai mangé mon pain blanc le premier! Si tu savais, quel cancre!

— Qui?

— Tu m'as entendu parler quelquefois d'un vieux cuistre qu'on appelle le père Cantelou, le père Fumeron, que sais je?

— Oui, oui... attends un peu... un marchand de biens, un marchand d'hommes?...

— C'est ça, un usurier. Eh bien! c'est lui, toujours lui! si ce n'est qu'il a changé de nom.

— On le disait riche à faire trembler.

— Tellement riche qu'il l'est encore, malgré tout ce que j'ai fait pour le ruiner.

— Tu roules donc toujours sur l'or?

— Ah! ouich! pas même sur le cuivre. Imagine-toi que depuis trois ans il me laisse mourir de faim, et ne me donne que des guenilles.

— Alors comment fais-tu pour porter des dentelles et du barège; tu as des économies?

— Fi! Je joue et je suis assez heureuse; mon gain m'habille... Mais nous voilà rue Saint-Jacques... Quel est ton numéro?

— 57... Où nous reverrons-nous?

— Je ne te quitte pas, j'ai une confidence à te faire... Es-tu seule chez toi? peut-on y causer en paix?

— Alfred est à la maison, mais malade et couché, nous parlerons bas tout à notre aise, sans crainte qu'on nous entende.

Le fiacre s'arrêta au no 57. Thérèse, suivie de son amie, monta un escalier noir, malpropre, inégal et raide, et, arrivée au 4e étage elle tira une clé de son sac, ouvrit une porte, et dit en montrant une pièce obscure, humide, dépouillée:

— Voilà notre salon à manger.

— Il est fameux!... Ah çà! mais je ne vois qu'une chaise, où est la table?

— A quoi sert une table quand on n'a rien à mettre dessus.

— Voyons le reste.

— Le reste, ma chère!... un grand cabinet et une mauvaise chambre à coucher sans cheminée.

— Brrr! tu me fais frissonner et me donnes envie de pleurer... C'est là qu'habite le vicomte?

— Il y est dans ce moment avec la fièvre.

— Et vous pouvez vous aimer dans une turne pareille?

— Mais oui... oui! répondit Thérèse, nous nous aimons plus que jamais.

— Parlez moi d'un sentiment de cette force-là... il y a longtemps que j'aurais passé par la fenêtre, à ta place.

— Si tu aimais comme moi, si tu étais la seule ressource d'un être plus cher à ton cœur que la vie... tu ne penserais pas à mourir, tu ne penserais qu'à gagner, en travaillant la nuit, le pain de la journée.

— Comment! tu travailles, toi, la *vicomtesse?*

— Seize et quelquefois dix-huit heures sur vingt quatre.

— Mais c'est horrible ça!... Et Alfred, que fait-il?

— Il ne fait rien... absolument rien... Cependant je me trompe, il écrit quelquefois.

— Et qu'écrit-il?

— Je l'ignore... Je crois que c'est un roman dont il espère tirer quelque argent... Attends-moi là; je vais voir si mon pauvre malade a besoin de moi... puis, je viendrai écouter ta confidence.

Thérèse passa dans la chambre à coucher, qui, au lit près, était aussi nue que la salle à manger, et elle écarta de mauvais rideaux couverts de pièces et de reprises.

— Ah! vous voilà, dit une voix sèche et brève... Vous êtes restée bien longtemps dehors.

— N'oubliez pas, mon ami, que j'avais trois courses à faire, la première, pour le renouvellement de ce billet qui échoit après demain; la seconde, pour toucher les 15 francs de l'ouvrage que j'ai terminé hier; la troisième, chez le notaire, et enfin j'ai été où vous savez.

— Eh bien! quelles nouvelles apportez-vous?

— Je n'ai rien de bon à vous apprendre, Alfred; mais il faut du courage... Quant à moi, j'en suis abondamment pourvue.

— Vous avez toujours été une Spartiate, nous savons cela... les Grecs vous auraient élevé une statue ou bâti un temple.. Mais, en France,

on est tellement ingrat et ennemi du mérite que vous irez tout bonnement en fosse commune comme moi... Pauvre femme! c'est fâcheux!... Voyons, pour ce billet, qu'a-t-on dit?

— Que l'argent est rare, répondit Thérèse en étouffant un soupir, et que les rentrées sont absolument nécessaires. Ces banquiers ont un jargon auquel je ne comprends rien; lorsqu'ils me jettent leurs grands mots, ils m'étourdissent

— Pauvre femme! vous étiez née pour le trône, et les misères de cette vie ne devaient pas vous toucher. Quel dommage! Ainsi, nous n'avons aucun moyen de parer à cette échéance? Le mouchoir qu'a brodé votre main délicate a-t-il été payé, au moins?

— On m'a dit que l'ouvrage était mal fait, et on ne m'a remis que dix francs. Hélas! j'avais passé deux nuits au travail, et ce mouchoir avait essuyé bien des larmes.

— Ah! que c'est joli! vrai, vous devenez romantique, ma chère Thérèse. Faites-moi l'amitié de ne pas me casser les oreilles pour excuser votre paresse ou votre maladresse; vous n'êtes bonne à rien, et cependant vous avez été faite pour manier l'aiguille et tricoter. Il vous sied bien, ma foi, de pleurnicher sur votre ouvrage! Avez-vous jamais pensé au pauvre ouvrier qui. à l'aide d'un travail honnête, fournissait à vos caprices tous ces jouets ruineux que brisaient vos mains d'enfant gâté? Avez-vous jamais compté combien il y avait d'heures douloureuses dans le moindre de vos bijoux? Vous êtes-vous dit quelquefois: Je brise et je dédaigne, et je perds et j'oublie un objet qui a coûté bien des nuits à l'artisan, qui a fait vivre plusieurs jours plusieurs familles, et qui a été acheté au poids de l'or pour payer un de mes sourires... Vous êtes vous jamais dit cela? Répondez donc au lieu de lever les mains au ciel... Que vont faire là vos regards? pensez-vous qu'il y ait quelque chose de commun entre le ciel et vous, par hasard? Regardez la terre, puisque chaque heure vous approche de l'enfer.

— Vous me demandez si, dans mon temps de prospérité. j'ai quelquefois songé aux labeurs du pauvre et de l'ouvrier? Je vous répondrai qu'à cette époque, comme maintenant, et jusqu'à ma dernière heure, vous avez été, vous êtes ma seule, mon unique pensée. Si j'ai été folle, prodigue et insouciante, c'est que je ne vivais qu'en vous. Mon ami, n'étiez-vous pas fou, insouciant et prodigue? Aujourd'hui, si le malheur nous frappe et nous éprouve, eh bien! je ne songe pas à mes propres souffrances, et je ne pleure dans mes veilles que parce que ces veilles sont stériles ou à peu près et ne peuvent pas suffire à vos besoins.

— Vous parlez comme saint Jean, la bouche ouverte, ma chère amie; mais vous me harassez!.. Autrefois vous étiez jolie et assez amusante; maintenant, vous êtes peu gracieuse et fort maussade... Passons à votre troisième besogne: que vous a dit le notaire?

— Le notaire m'a dit qu'il avait fouillé dans tous les cartons de son prédécesseur et qu'il n'avait trouvé aucun des titres dont vous avez besoin. La terre de la Paluze a été vendue et revendue depuis vous, et elle appartient à un monsieur de Nonanville...

— Nonanville!... qu'est-ce que cela? Vous souvenez-vous d'un nom pareil?

— En quinze ans Paris se renouvelle presque.

— Ce monsieur de Nonanville habite Paris?

— Quatre mois de l'année; il passe le reste de son temps dans ses domaines. On le dit fort riche.

— Et où est-il maintenant?

— A sa ferme de Vitremont, tout près des Batignolles.

— Vitremont? Vitremont... N'était-ce pas le joli baron de Corcy qui avait cette ferme autrefois?

— Précisément.

— Bien, écrivez-moi cette adresse, là... sur ce calepin... j'irai chez ce M. de Nonanville... et puis après, l'avez-vous vue *elle?*

— Oui, mon ami, oui je l'ai vue, elle était toujours à la même place, troisième chapelle à main droite en entrant, la chapelle de la Vierge, à ce que je crois... Qu'elle est belle, mon Dieu! comme c'est le portrait vivant de son père!

— Dites-moi plutôt si elle a l'air bien portant, si son visage n'est pas fatigué...

— Ses joues sont rosées, sa taille svelte et droite, ses yeux vifs et doux.

— C'est bien... laissez-moi dormir maintenant et allez où vous voudrez, je pense pouvoir dès demain vous épargner la corvée de faire mes commissions...

— Toujours injuste! murmura Thérèse humblement... Vous appelez corvée le bonheur que j'éprouve à vous servir, le bonheur que j'ai à revoir...

— Pas de discussions, s'il vous plaît; j'ai la tête brisée; laissez-moi un peu de repos... La soirée doit être magnifique, si je m'en rapporte aux bouffées d'air tiède qui m'arrivent par ces vitres brisées... Allez faire un tour, ma chère, allez... Je suis encore plus ennuyeux qu'ennuyé.

— Mais vous n'avez encore rien pris depuis midi?

Le malade se retourna du côté de la muraille, et ne répondit plus.

Thérèse alluma une veilleuse et sortit de la chambre en étouffant le bruit de ses pas.

— Pardonne-moi, chère amie, ce n'est pas ma faute si...

— Oui, certes, je te pardonne, ma belle; ne

grande livrée, le couteau au côté, suivait ses maîtres à distance respectueuse.

— Mon père, s'écria Hélène en accourant, devinez qui je vous amène... devinez...

L'abbé s'était levé pour venir au devant des étrangers. Il s'appuya sur l'épaule de son Antigone, et après avoir fait quelques pas, il sentit ses jambes fléchir, et son cœur battit violemment.

— Marie! s'écria-t-il tout à coup.

— Mon bon père! répondit une voix douce et vivement émue, enfin je vous retrouve!

Avant d'avoir achevé ces mots, la vicomtesse de Fontac (Marie de Verneuil) s'était jetée dans les bras de M. de Brionne qui la pressait tendrement sur sa poitrine.

Après un moment de silence, l'abbé bulbutia:

— Et depuis quand à Paris, mon enfant? Ah! la providence est infiniment secourable, je n'espérais plus vous revoir!

— Je suis arrivée ce matin; ma première sortie a été pour vous... Je n'aime que vous dans cette grande ville!

— Merci, mon amie, merci! Mais vous devez être abîmée de fatigue... venez vous asseoir, venez... Hélène, donne un fauteuil... donne vite, ma belle. Et prenant Mme de Fontac sous son bras, le chanoine ajouta en souriant:

— Hélène est ma fille adoptive; c'est la merveille dont vous ont parlé toutes mes lettres...

— La petite Alsacienne? interrompit Marie en soupirant.

— Oui... ma compagne, ma douce compagne... Mais pardon... ce beau jeune homme qui se tient à l'écart, c'est...

— Mon fils, mon pauvre enfant, Gaston...

— Et vous ne me le disiez pas!... Venez donc à moi, jeune ami; venez, je suis moins farouche que vieux, croyez-le.

Gaston, qui n'avait pas bougé de place depuis que sa mère l'avait laissé pour courir à la rencontre de l'abbé, fit quelques pas avec timidité et indécision. Mme de Fontac vint le prendre par la main et le présenta à son ami, qui, le saisissant à bras-le-corps, baisa son front par trois fois, et dit à la vicomtesse avec embarras:

— Quel céleste visage!... je crois voir son père!

Mme de Fontac porta un doigt sur ses lèvres, et leva les yeux au ciel avec douleur.

Rendus sous la tonnelle, Marie s'assit sur un pliant près de l'abbé; Gaston se mit sur un banc de gazon à côté d'Hélène, et sembla contempler avec délices la belle jeune fille, que la fixité de ses regards fit rougir. Elle baissa les yeux.

— Eh bien! mon enfant, sommes-nous heureuse aujourd'hui?

— Aujourd'hui... oh! bien heureuse!

— Et ces deux chagrins qui vous minaient, m'écriviez-vous, les avez-vous chassés?

— Hélas! mon père, je suis heureuse aujourd'hui parce que je vous vois; mais est-il possible de chasser les chagrins qui m'accablent, quand ces chagrins pèsent sur le cœur d'une épouse mortellement outragée et d'une mère à jamais désolée.

— Je connais la douleur de l'épouse, ma fille, et je la respecte en me taisant sur son compte; mais vous parlez d'une désolation qui est pour moi mystérieuse.

Disant cela, l'abbé regarda Gaston dont le visage mélancolique et noble s'était animé tout à coup.

Hélène, qui pour la première fois de sa vie se trouvait en présence d'un jeune homme, avait une contenance embarrassée: la fixité du regard de ce jeune homme la tenait immobile et presque effrayée; ces deux beaux enfans n'avaient encore échangé aucune parole, et restaient assis, côte à côte, comme s'ils eussent été séparés par un grand espace.

— Je vous l'ai cachée, cette désolation, mon père, à vous et aux rares amis que j'ai conservés, parce que j'espérais toujours de la science une cure merveilleuse, et de la Providence un miracle. Je n'ai plus d'espoir que dans le miracle.

— Une cure! grand Dieu! expliquez-vous, interrompit l'abbé à voix basse.

— Mon fils est aveugle, répondit Mme de Fontac en faisant tous ses efforts pour retenir deux larmes qui brillaient sous ses prunelles.

— Aveugle! s'écria M. de Brionne, en joignant les mains qu'il ouvrit tout à coup pour recevoir le front penché de son amie. Aveugle!... et... par accident?

— De naissance! mon père!

— Pauvre femme! murmura l'abbé en se signant, que vos douleurs vous mènent à Dieu.

Gaston, comprenant au son de voix de sa mère qu'elle avait besoin de ses caresses, quitta son banc étendit les mains, tâtonna les genoux du chanoine, toucha sa mère et l'enveloppa de ses deux bras.

Hélène leva ses beaux yeux sur cette scène touchante et se sentit émue jusqu'au fond de l'ame. Un frisson courut dans ses veines, son sang reflua vers le cœur; une sensation nouvelle agita tout son être; cette sensation était un mélange de pitié et de bienveillance pour cette intéressante créature qui, d'abord, avait innocemment effarouché sa timidité.

— Tu m'avais promis de ne plus pleurer sur mon sort, bonne mère, dit Gaston avec une affectueuse et ingénieuse tendresse...Tes plaintes sont injustes, car nul n'est plus heureux que moi; en te serrant sur ma poitrine, j'ai tout le bonheur qu'il nous est donné d'avoir; car, si je te voyais, ma joie devenue trop grande me tuerait sans doute!

Mme de Fontac couvrit de baisers les joues de son fils; l'abbé lui serra la main; Hélène

ne chercha plus à retenir les larmes qui tombèrent de ses longs cils sur ses joues veloutées.

La voix de Gaston était suave, harmonieuse, émouvante; cette voix pénétra jusqu'au cœur d'Hélène; il lui sembla que l'ange de ses visions et de ses rêves, cet ange invisible qui depuis quelque temps consolait ses vagues tristesses, venait de lui apparaître.

L'orpheline trouvait un frère dans ce jeune homme, frappé, comme elle, dès son berceau L'un et l'autre n'avaient jamais vu leur mère et ne devaient jamais la voir. C'était, assurément, par un généreux mensonge que ce pieux enfant se vantait d'être heureux; comme Hélène, il devait avoir des heures de méditation chagrine et d'indéfinissable mélancolie !... La souffrance est le lien des ames délicates, bien plus que la prospérité... Hélène vit un ami, un allié dans le fils de Mme de Fontac, et une consolation inespérée descendit dans son ame... éclair étincelant dont cette ame virginale fut éblouie.

La vicomtesse reconduisit Gaston sur son banc; et, regardant Hélène, elle lui dit d'un ton d'affectueuse reconnaissance :

— Vous pleurez, mademoiselle, je vous remercie; les larmes que nous faisons couler font votre éloge.

Hélène prit les mains de la malheureuse mère et les baisa.

Gaston, n'obéissant qu'à l'élan de son noble cœur, tendit également ses mains, rencontra le bras de sa mère, le suivit; et touchant le bout des doigts de la jeune fille, il la remercia, à son tour d'une inclination de tête et d'un mot gracieux.

Hélène tressaillit, rougit et regarda M. de Brionne comme pour lui dire : Dieu l'a permis, n'est-ce pas ?

— Et vous voilà pour longtemps parmi nous, cette fois ? dit le chanoine, qui était parvenu, non sans peine, à calmer son émotion.

— Cela dépendra de vous entièrement.

— Allez-vous me cacher encore quelque attrappette, ma belle dame ?

— Non pas... Je compte quitter Paris demain soir, ou dans la nuit, au plus tard.

— Je vous reconnais bien à ces rapides expéditions, mais je vous garantis, moi, que cela se fera si le diable s'en mêle, et pas autrement.

— Ecoutez-moi, je viens vous demander à dîner.

— Bon ! en carême ! Mon grand âge, heureusement, m'a fait dispenser du jeûne complet... Hélène, ma fille, cours vite à la dépense et remue moi un peu notre *factotum*; j'ai le pressentiment que nous n'avons pas de quoi faire vivre un mendiant... Achevez, chère Marie. Après le mauvais dîner, que ferez-vous de moi ?

— Je veux vous embaucher...

— Malpeste ! vous me faites peur. Quoi ! malgré mes quatre-vingts ans...

— Je vous emmène à deux cents lieues de Paris.

— Mais vous faites donc le tour du monde ?

— Au contraire, je vais me cacher dans un coin du monde : Paris m'est odieux; à Verneuil, je souffre de toutes les plaies de mon cœur. Je veux fuir, je veux me cloîtrer, mais dans un couvent de ma façon, avec vous, mon père, pour qui j'ai autant de vénération que de reconnaissance et d'amitié... Acceptez-vous ? les yeux fermés ?...

— J'accepterais les yeux fermés, si je n'avais de graves empêchements.

— Faites-moi le compte de ces empêchemens, je me charge de les surmonter.

— Hélène, ma fille adoptive...

— Pensez-vous que je la veuille laisser derrière ?... Nous l'emmenons.

— Ma maison, où j'ai passé trente ans de ma pauvre vie...

— Nous l'emportons.

— Sur le dos ?

— Allez toujours.

— Mes pauvres !

— Ils suivent.

— Ah ! ça, ma mie, c'est donc une colonie que vous voulez fonder ?

— Sans doute... allez toujours...

— Saint-Sulpice que j'ai à deux pas de chez moi.

— Dieu est partout. Allez, allez.

— Mes quatre vingts ans...

— Ils vous accompagneront, n'ayez pas peur.

— Vous êtes un adorable brise-raison ! Voilà qu'on sonne le dîner... Nous causerons de tout cela au dessert; j'ai bien envie de croire que vous avez laissé votre sagesse en Italie.

— C'est pour cela que je viens me faire aider de la vôtre... Gaston, mon enfant, donne ton bras à M. l'abbé, ce qui ne vous empêchera pas de prendre aussi le mien, cher bon père.

— Les ames qui remontent au paradis ne sont pas mieux soutenues dans leur vol, dit M. de Brionne en jetant un doux regard à sa droite et à sa gauche.

On se mit à table, M. de Brionne prit la vicomtesse à sa droite, et confia Gaston aux soins d'Hélène. Heureuse de pouvoir se rendre utile, Hélène veilla sur le jeune aveugle avec une minutieuse sollicitude.

Gaston était gai, aimable, d'une distinction parfaite, d'une éducation irréprochable. L'adresse qu'il mettait dans ses mouvemens, en s'aidant d'un toucher rapide, léger, imperceptible, était surprenante. Le chasseur de M. de Fontac, placé derrière son jeune maître, découpait et préparait tout dans son assiette, et l'infirmité du pauvre aveugle n'était gênante pour personne.

Causeur, mais avec autant d'esprit que de ré-

serve, Gaston provoqua la timidité un peu paresseuse d'Hélène, et la mit à son aise en acceptant tous les sujets.

Hélène, enhardie peu à peu, et d'autant plus brave que le regard de Gaston ne pouvait l'atteindre, se hasarda à contempler le visage du jeune homme qui lui parlait d'une voix si douce. Elle vit ses grands yeux dont les noires prunelles brillaient sans trahir leur impuissance. Elle admira l'air de bonté et d'intelligence de cette physionomie à laquelle il ne manquait, pour resplendir, qu'un rayon de divine lumière; et, voyant passer quelquefois sur ce front d'albâtre un nuage léger, elle écouta ses pressentimens, et retomba dans sa rêverie. Le jeune aveugle ne devait avoir qu'une gaîté factice; celle qu'il témoignait, il la devait à la pureté comme à la force de son ame; mais il souffrait, et sa souffrance devait vivre et mourir avec lui! Ce qui lui manquait, aveugle-né, il ne le savait pas... Ce qui lui manquait à elle orpheline dès l'oublieuse enfance, elle ne s'en rendait pas bien compte!... Hélène écoutait, dans son ame, un délicieux murmure! La voix du sang, la voix de Dieu lui disait: « — Tu as rencontré ton frère! »

— C'est donc enfin convenu, et sans rétractation, je vous emmène, dit avec joie Mme de Fontac. Hélène, ma chère enfant, deviendrez-vous à regret ma compagne et mon amie?

— Oh! madame, répondit la jeune fille en rougissant, partout où sera mon bienfaiteur je serai comme au paradis!

— Eh! quoi, mademoiselle, vous consentiriez à vivre près d'un infirme? dit Gaston. Mais c'est vous faire sœur de charité, pensez-y?

— Voudriez-vous contrarier ma vocation? murmura timidement l'orpheline.

— Dieu ne me pardonnerait pas d'avoir détourné l'un de ses anges.

— Allons, c'est chose faite, reprit le curé, en savourant deux doigts de vieux vin d'Alicante... Aussi bien j'ai ma retraite, je ne dis plus qu'une messe basse... les grandes cérémonies ne vont plus à mon âge; j'ai rendu mes sinécures... Il ne me reste plus qu'à secourir les pauvres, et, malheureusement, il n'y a que trop de pauvres un peu partout... Je me fais rat des champs, et je ne vous quitte plus.

— Nous aurons une délicieuse habitation, mon père, et vous y vivrez comme Abraham; je compte donc sur vous pour être mon chevalier demain, je viendrai vous prendre vers deux heures de l'après-midi, et nous terminerons notre affaire en peu de temps.

— Je serai à vos ordres... comment appelez-vous ce monsieur de qui vous devez acheter?

— M. de Nonanville...

— Nonanville!..il m'est complètement inconnu... à demain, donc, vers deux heures.

Les convives se levèrent de table, et après quelques instans passés au salon, on vint prévenir Mme de Fontac que sa voiture était arrivée.

Les anciens et nouveaux amis se séparèrent à la grille.

III.

Pendant que Thérèse et son amie Finance achevaient leur entretien sur la place du Panthéon, le vicomte de Fontac, qui s'était recouché avec le frisson, cherchait vainement à s'endormir; dans son excitation fébrile, il frappait le mur de son alcôve à poings fermés. A voir cet homme s'agiter dans son lit, faire voltiger ses rideaux et ses couvertures, on l'aurait jugé en délire. Ses yeux allumés par la fièvre étincelaient dans leurs profonds orbites; ses joues pâles, sa longue barbe, ses dents blanches convulsivement serrées, ses mouvemens nerveux et saccadés, donnaient à sa physionomie un caractère effrayant. Chose étrange! dans son désordre et sa colère, le malade ne proférait ni un blasphême, ni une plainte... Sa douleur était muette et son front morne.

Tout-à-coup, des pas lourds retentirent dans l'escalier, le vicomte prêta l'oreille, et aussitôt qu'il entendit frapper à sa porte, il se leva, s'enveloppa d'un mauvais manteau et alla ouvrir.

— Voici une lettre, dit le portier, qu'un grand jeune homme vient de mettre à la loge...

M. de Fontac se remit au lit, approcha sa veilleuse, regarda la suscription de la lettre et se dit: « Je connais cette écriture-là... » Puis brisant le cachet, il lut en tête: *Urdach* 20 *avril* 1836. « Où diable est-ce Urdach? pensa le vicomte, et que m'y veut on? » Courant à la signature, il lut: *Antonio*. « Antonio! Antonio! Je ne connais pas d'Antonio... » Il retourna la lettre pour s'assurer encore qu'elle était à son adresse, et enfin il lut le peu de lignes qu'elle contenait.

« Monsieur le vicomte, tous les soirs, jusqu'au 12 mai, entre neuf et dix heures, vous trouverez à la brasserie Flamande, barrière de l'Etoile, un homme comme vous les aimez. Vous serez fort surpris de me savoir en Espagne, et je vous avoue que j'en suis encore plus étonné moi-même. Néanmoins, je suis ici on ne peut plus heureux; je fais un modeste commerce qui me donne de quoi vivre, et si jamais vous vous trouvez dans une gêne encore plus sévère que celle où vous étiez quand nous nous sommes séparés, n'oubliez pas que le bien-être dont je jouis, grâce à mon petit génie, serait bientôt transformé en une opulence par votre capacité.

» L'homme qui sera bien aise de vous voir pour vous donner de mes nouvelles, et vous servir au besoin, est digne de toute votre confiance; il a les dehors d'un pauvre diable et le cœur d'un prince. Vous pouvez l'employer à

tout ce que vous voudrez. Si vous lui plaisez, il cherchera l'occasion de se faire pendre pour vous être agréable. Vous le reconnaîtrez à son costume basque : veste de velours, grand béret et ceinture rouge.

» Adieu, monsieur le vicomte. Si je suis laconique, c'est que je ne sais pas écrire ; excusez-moi, et ne doutez pas du dévouement de votre fidèle

» ANTONIO. »

— C'est ce drôle d'Antoine ; j'aurais dû le reconnaître à ses pattes de mouche... Le voilà commerçant ! qui diable l'aurait imaginé ? Oui, certes, je veux voir ce Basque... Aussi bien, cela me divertira un peu... cela chassera... Ah ! quel cauchemar ! toujours la même pensée, toujours, toujours la même... Eh ! mais, je ne suis à Paris que depuis un mois, je ne me suis montré à personne, j'ai fui les lieux publics, nul ne me connaît dans cette rue, et voilà qu'on m'écrit d'Espagne. D'Urdach à la rue Saint-Jacques, ceci est violent, magnifique !

En ce moment, les cloches voisines sonnèrent neuf coups égaux.

— Neuf heures ! s'écria le vicomte... Parbleu, j'aurai, dès ce soir, le mot de l'énigme.... d'ailleurs, j'étouffe ici !

Et, sautant à bas de son lit, il s'habilla à la hâte, couvrit ses membres grelottans avec un mauvais paletot, noua sa cravate sans soin, enfonça son chapeau sur ses yeux, et sortit. En passant devant le portier, il lui fit la recommandation qui, nous le savons, fut fidèlement transmise.

Arrivé sur la place Saint-Michel, le vicomte monta dans un cabriolet et se fit conduire barrière de l'Etoile.

Avisant dans une sombre avenue des Champs-Elysées un transparent qui portait en lettres rouges ces mots : *Brasserie flamande au pot et à la chope*, il ordonna au cocher d'arrêter, paya mieux qu'un millionnaire, et, poussant du pied la porte d'entrée de l'établissement, il y entra le chapeau sur la tête, non sans quelque dégoût. Un nuage de fumée, épais et gris comme un brouillard marin, obscurcissait les grandes salles de la brasserie : on ne s'y voyait pas à quatre pas, et il fallait aux garçons toute leur habitude et leur dextérité pour traverser, sans avaries, cette brume où les fumeurs vivaient comme des poissons dans l'eau.

M. de Fontac toussa à plusieurs reprises : chevalier des vieilles traditions, fine fleur de l'ancienne compagnie qui avait horreur des fracs boutonnés, du tabac et des jurons anglais ; homme galant, qui avait donné toute sa vie aux femmes, le vicomte n'avait jamais approché un cigare de ses lèvres. Il fit un pas en avant et deux en arrière. Un garçon vint à sa rencontre et lui dit :

— Il faut attendre un moment, s'il vous plaît, on va faire de la place là-bas dans le fond.

— Là-bas dans le fond, murmura le vicomte.

Toutefois, mettant son mouchoir sous son nez, il se hasarda à pousser en avant ; malgré le picotement qu'il éprouvait dans les yeux, il se fit peu à peu à l'atmosphère de la taverne, et, côtoyant les tables, s'arrêtant à chaque pas pour examiner les curieuses physionomies qu'il rencontrait et chercher son homme à la ceinture rouge, il atteignit insensiblement l'extrémité de la première salle.

En jetant les yeux dans une petite pièce carrée, attenante à cette première salle, le vicomte aperçut un homme de petite taille, assis seul à une table devant l'un de ces grands verres qu'on appelle chope en Alsace, et quatre pots en grès de la contenance d'une pinte environ chacun.

Cet homme avait la poitrine large, les épaules carrées et puissantes, les bras un peu courts ; sa taille svelte était serrée avec une écharpe de soie rouge unie ; il portait une veste ronde en velours grenat, couverte, des poignets aux coudes et du collet à la ceinture, d'une foule de petits boutons à grelots ; un béret blanc, orné d'un flot ou pompon bleu, était incliné sur son front, et donnait un air résolu à sa figure basanée. Son nez effilé, son menton relevé, ses yeux pétillans avaient un caractère de hardiesse intrépide et de loyauté.

M. de Fontac s'approcha de la table où ce personnage, semblable en tout point à celui qu'Antoine lui avait signalé, fumait avec la gravité d'un Turc, ou plutôt d'un Hollandais, sans faire un geste et sans mouvoir la tête.

Se voyant ainsi examiné de près, le fumeur se retourna légèrement, s'enveloppa d'une épaisse bouffée de tabac et dit :

— Monsieur, vous êtes le vicomte, n'est-il pas vrai ?

— Oui, monsieur... et vous êtes Basque ?

— Cela se voit... Voulez vous avoir la complaisance de me dire votre nom ; en vous donnant votre titre, j'ai fourni la moitié du mot d'ordre.

— Mais il n'est pas besoin de tant de mystère, je suis le vicomte de Fontac.

— Très bien !... et vous demeurez rue Saint-Jacques, No. 57... Veuillez être assez bon pour vous asseoir, ajouta le Basque en se levant avec courtoisie, et il offrit une chaise au vicomte en face de lui... Monsieur, voilà cinq soirées que je passe ici à vous attendre... Que puis je faire pour votre service ?

— Mais, pour le moment, absolument rien.

— Fumerez-vous une pipe avec moi ?

— Mille graces !... Et le vicomte toussa vertement.

— Nous allons toujours boire quelques pots ensemble. Garçon, un verre.

M. de Fontac s'inclina ; il était trop brave pour n'avoir pas pris son parti, quoique l'une

des pintes que vidait le Basque lui fit une affreuse peur.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda le Basque.

— Ma foi, répartit le vicomte, en souriant malgré lui de l'originalité de cette question, il ne s'agit de rien, que je sache.

L'homme au béret regarda M. de Fontac avec finesse, et se mettant à rire sans éclat :

— Si je ne vous suis bon à rien, pourquoi venez-vous donc me chercher ici ?

— Pour avoir l'honneur de faire votre connaissance ; l'honneur et le plaisir.... n'est-ce pas suffisant ?

— Ecoutez... je m'appelle Aamendabura... Si ce nom vous semble un peu rude, vous m'appellerez Perez, c'est plus court, je réponds aux deux. Je suis roturier dans toute la force du terme, et vous êtes un grand seigneur.

Le vicomte jeta un triste regard sur ses pauvres vêtemens.

— Ainsi, continua le Basque, vous ne devez guère vous honorer d'avoir fait ma connaissance. Quant au plaisir que peut vous procurer cette connaissance, il sera tout entier dans le besoin que vous aurez de moi ; dès lors, entendons-nous ; je suis prêt à tout faire pour vous être agréable.

— Vous me donnez une idée, monsieur Perez.

— J'en suis heureux... Mais, de vous à moi, pas de monsieur, s'il vous plaît. Je suis Perez tout court.

— Vous devez être brave ?

— Je le crois.

— Hardi, audacieux ?

— Je l'espère.

— Vous êtes homme à tout faire ?

— A peu près.

— Vous pouvez donc m'aider dans une rude entreprise ?

— Je le savais bien... Allez, j'écoute...

— Il s'agit d'enlever deux femmes.

— N'est-ce que cela ?... Je devais m'y attendre... Pourquoi pas trois ?

— Il paraît qu'Antonio vous a bien renseigné sur mes habitudes ?

— Il n'a pas été votre valet de chambre pour rien.

— Oui, mais... j'ai changé de conduite.

— Hum... il n'y paraît pas.

— Peut-être serons-nous obligés d'enlever un homme avec ces femmes.

— Ce sera mieux.

— Peut-être deux hommes...

— Débrinn-bichaia ! (1) ce sera tout à fait bien...

Le Basque s'accouda sur la table, posa sa pipe de caporal à côté de son verre, plongea sa tête dans ses mains et dit :

— Il est dix heures moins un quart, vous pouvez parler pendant tout un quart d'heure, je ne perdrai pas un mot.

— Et où irez-vous après ?

— A mes affaires.

— Etes-vous susceptible ?

— Cela dépend— Pourquoi ?

— Parce que j'ai besoin de vous questionner avant de vous confier mes projets, et je ne voudrais pas vous sembler indiscret.

— Seriez-vous méfiant, par hasard ?

— Moi... pas le moins du monde, mais il m'est venu une seconde idée.

— A la bonne heure, et cette idée ?

— Est le complément de la première ; si vos réponses me sont agréables, je vous donnerai la main, et nous serons les meilleurs amis du monde, pour tout le temps qu'il vous plaira.

—Questionnez, répondit Pérez en chargeant sa pipe, et se versant à boire.

— Que faites-vous ? Quel est votre état ?

— Je suis commerçant.

Le vicomte se hâta de réprimer un petit sourire dédaigneux, qui n'échappa cependant pas à l'œil rapide du Basque.

— Et quel commerce faites-vous ?

— J'achète et je vends toute sorte de choses depuis le clou de girofle jusqu'à l'homme.

— Vous achetez des hommes ?

— Et j'en vends.

— Pour la guerre ?

— Ou pour la paix.

— Quel singulier négoce !

— C'est le plus beau de tous.

— Mais enfin, vous lui donnez un nom.

— Il le faut bien... on dit que je suis un contrebandier... Je ne demande pas mieux, et à ce titre je sers avec zèle la France et l'Espagne.

— C'est-à-dire que vous les desservez.

— Nullement, car si je vends, j'achète. Or, le chocolat que j'achète en Espagne fait tort au commerce de France, et les mulets que je vends à l'Espagne font enrager les éleveurs castillans au profit des Français. Tout se compense. J'indemnise les deux peuples et les sers tour à tour.

— Ainsi je devine que vous faites passer des Françis en Espagne ?

— Et réciproquement, je raccole pour don Carlos et pour Christine indifféremment.

— Pourquoi dites-vous réciproquement ?

— Parce que je fais passer en France les Espagnols auxquels il prend fantaisie de déserter.

— Au profit de qui travaillez-vous, alors ?

— Au mien... parbleu !

— Voilà un métier qui doit vous donner beaucoup de besogne ?

— Enormement !

— Comptez-vous y gagner un peu ?

(1) Débrinn-Bichaia ! (figure du diable), juron favori des Basques.

— Prodigieusement !

— Etes-vous souvent exposé ?

— Horriblement !

Le Basque avait prononcé ces trois adverbes sans sourciller, et sans emphase. Le vicomte regarda cet homme singulier avec étonnement. L'excitation que la fièvre lui causait avait été développée par les fortes odeurs dont la brasserie était imprégnée, ainsi que par l'aventure bizarre qu'il venait de nouer ; ses regards allumés brillaient dans la demi-teinte de la lumière comme ceux du chat-tigre, et Perez les avait souvent soutenus avec persistance.

— De quelle nature sont les dangers que vous courez ?

— Quand je suis en France, on peut, la nuit comme le jour, me saisir et me jeter aux galères.

Le vicomte tressaillit.

— En Espagne on se contenterait de me pendre ou de me faire fusiller... C'est toujours avec plaisir que je retourne en Espagne.

— Mais ne vous battez-vous pas quelquefois ?

— Une nuit sur trois, communément.

— Et vous pensez devenir riche en peu de temps ?

— Comme un nabab, et en moins de quatre ans.

— Antoine est donc votre compagnon ?

— C'est mon domestique.

M. de Fontac regarda Perez en face, avec surprise ; le visage du Basque était immobile et calme.

— Vous voulez dire l'un de vos volontaires ?

— Je veux dire mon laquais.

— Comment se fait-il que, sur les renseignemens d'un laquais, vous vous soyez senti disposé à m'être utile ?

— Parce que, en revanche, vous me serez nécessaire et me servirez bien.

— En quelle qualité ? demanda le vicomte avec hauteur.

— En ami... Avec part égale de fortune, de combats, de corde ou de galères...

— Où habitez-vous ? interrompit vivement M. de Fontac.

— Une maison charmante, dans le vallon d'Urdach... Vous aurez la moitié de cette maison...

— Votre main, dit le vicomte en avançant la sienne, vous êtes l'homme que je cherchais.

— Et vous celui que je ne cherchais plus, répondit le Basque à demi-voix. Puis il ajouta tout haut sans retirer sa main : — Ainsi, c'est convenu ?

— Convenu, répéta M. de Fontac.

— Je vous vends la paire cent pistoles.... et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de me fourrer ça au labour.... Vous verrez comme ça tire, la petite surtout.... Bah ! mon cher monsieur, je ne me vanterai pas de cette affaire, ce n'est ni beau ni laid et.... amis jusqu'à la corde ! monsieur le vicomte.

— Foi de gentilhomme ! dit M. de Fontac de plus en plus dérouté.

— Foi d'Aamendabura !

— Quel diable de conte m'avez-vous fait à propos de labour et de cent pistoles ?

— N'avez-vous pas vu un homme en moustaches s'arrêter devant ce quinquet pour lire un journal ?

— Oui.

— Il lisait peu et nous écoutait beaucoup... c'est l'un des hommes qui, en France, peuvent m'envoyer et pourraient bientôt vous faire filer aux galères.... comprenez-vous ?

— Un mouchard ?

— Non... un officier de police.

— Et maintenant que nous sommes amis, voilà en quoi vous m'allez aider tout d'abord.

— Enlever deux femmes et un homme ou deux, ceci n'est qu'une bagatelle... Faites vos plans, dix heures sonnent, je pars... Demain, entre huit et neuf du soir, vous me trouverez à la même place.

— Mais deux mots pour vous expliquer pourquoi.

— Je ne m'embarrasse jamais de savoir pourquoi j'agis... Je ferai tout ce qu'il vous plaira... Dans ce moment, il m'est impossible de vous donner une minute de plus... Garçon !... voilà votre affaire, cinq pots et huit sols de tabac... Au revoir, l'ancien, à demain...

M. de Fontac suivit des yeux pendant quelque temps son nouvel ami, admira les justes proportions de son corps, la vigueur et l'élasticité de ses membres, la grace naturelle de ses mouvemens, et la fierté de son maintien ; puis, se levant à son tour, il s'achemina vers la porte, vit le Basque monter dans un cabriolet de remise qui semblait l'attendre à cinquante pas de la brasserie, et se dit : « Je me sens revivre ! cet homme me sauvera !... ou du moins il rendra quelques beaux jours à ma jeune vieillesse... Mon Dieu ! auriez-vous eu pitié de mes douleurs !... pitié de mes remords !... »

M. de Fontac s'achemina lentement vers le pont Louis XV, gagna et descendit le quai de la rive gauche, prit la rue du Bac, la rue Saint-Dominique, et tira vers Saint-Sulpice. Arrivé sur la place où le vieux monument projetait ses ombres gigantesque, le vicomte s'arrêta, puis s'avançant jusque sous le porche il regarda de tous côtés pour s'assurer qu'il n'avait pas été suivi ; et se voyant seul, il s'agenouilla sur les dalles, frappa sa poitrine et murmura une courte prière :

« Mon Dieu ! voilà quinze ans que je souffre ; depuis quinze ans j'expie les fautes de ma jeunesse, ne me relèverez-vous pas de la honte sous laquelle je fléchis. Seigneur ! je fais amende honorable ; mon cœur est déchiré ! Le bonheur que je dédaignais autrefois serait,

si vous me le rendiez aujourd'hui, le trésor de ma vie. Ah ! délivrez-moi ! délivrez-moi ; donnez-moi la force de me débarrasser de cette vipère qui s'attache à mon sein et me dévore. Faites que je redevienne libre, et que j'emploie ma liberté à reconquérir tout ce que j'ai perdu !... Mes enfans, mes enfans, où sont-ils ? Les femmes sans tache que j'ai abreuvées de chagrins, et dont je n'ai jamais été digne, où sont-elles ? Hélène, chère fille abandonnée, je n'ai encore retrouvé que toi, et ta vue m'a fait rougir. Oh ! prie, prie dans ce temple où tu viens tous les jours, prie pour ton pauvre père... Ton père est un monstre, toi tu es un ange. »

Les impies ne s'adressent au ciel que quand le malheur les frappe sans miséricorde ; et même alors ils se cachent pour s'humilier devant le maître suprême, comme s'ils commettaient une mauvaise action. Le vicomte, battu depuis quinze ans par d'affreux orages, ne s'était souvenu de son Dieu que lorsqu'il était à bout de voie, et que l'âge avait éteint ou amorti ses passions les plus vives. La prédiction de l'abbé de Brionne était réalisée ; le remords et la honte étaient entrés dans le cœur de ce malheureux, marié deux fois à deux anges de vertu, et sans autre compagne qu'une femme perdue, complice de ses scandales ; père de nobles et beaux enfans qu'il lui était défendu d'embrasser, millionnaire autrefois, misérable à cette heure.

Et la vanité du cœur, hélas ! est tellement stupide et ridicule, que dans ce moment de douleur et de désespoir, le vicomte divisait en deux parties sa pensée, l'une montait au ciel chargée de contrition, l'autre restait parmi les hommes gonflée d'un sot respect humain.

M. de Fontac se releva, regarda soigneusement si on ne l'avait pas vu en prière, remonta la rue Garancière, et, s'asseyant sur une borne qui faisait le coin de la rue de Vaugirard, il croisa ses bras, attacha ses regards sur la maison de l'abbé de Brionne, et demeura longtemps comme en extase.

Que de pensées tumultueuses et poignantes durent agiter le vicomte et meurtrir son cœur ! Toute sa vie était là, écrite en lettres de feu sur le front noir et calme de cette maison, asile des plus nobles vertus !

Il est des souvenirs tellement vivaces, qu'ils semblent appartenir aux temps les plus proches en dépit des dates. M. de Fontac se rappelait la soirée et le souper de M. de Brionne, quoique dix-huit années se fussent écoulées depuis, quoiqu'un gouffre sans fond le séparât de cette grille autrefois toujours ouverte pour lui. Mme de Ravenstein, Marie de Verneuil, Hélène, le vieil abbé lui apparaissaient comme des ombres glacées ou menaçantes !

Le silence qui régnait dans ce lieu désert, la majesté de la nuit, l'immobilité des ombres, remplissaient l'ame du vicomte de remords, de terreur et de jalousie. Il savait que sa fille vivait dans cette maison, et cette maison lui était interdite par sa propre conscience ; il savait que sa fille dormait sous ce toit hospitalier, et il n'avait, lui, aucun abri à offrir à son enfant. Hélène se croyait orpheline, quand son père, en élevant la voix, pouvait se faire entendre d'elle ! Alors le malheureux, perçant de ses regards effarés la muraille qu'il contemplait avec rage et douleur, voyait la jeune orpheline dans son sommeil et mêlait aux boucles blondes qui couvraient son front le souffle d'un soupir et le feu d'un baiser, puis, des pensées plus calmes succédant à son vertige, il parlait à son enfant et lui disait :

« Amie, reste près du saint vieillard qui a dirigé ta belle enfance, ne cherche jamais ton père parmi ceux qui te suivent des yeux quand tu sors, quand tu vas à l'église... Ce pauvre père t'admire, mais Dieu lui défend de te parler !... Reste dans cet asile qui est ton nid de colombe... tu n'es au monde que pour bénir, à mes côtés tu maudirais ! »

La lune s'était levée, un nuage d'argent passait sur son front, et bientôt ses lueurs molles et nacrées firent scintiller les vitres du deuxième étage de la maison. Alors le vicomte entendit glisser un rideau sur sa tringle, et l'une des fenêtres subitement éclairée s'ouvrit. Hélène s'appuya sur la balustrade et regarda le ciel où resplendissait l'astre souverain des nuits. L'air était tiède et embaumé, les rossignols cachés dans le feuillage du Luxembourg s'appelaient et se répondaient, et leurs mélodieux accords chantaient l'amour et les fleurs.

L'orpheline émue, charmée, s'abandonna sans résistance à la pente mélancolique où l'entraînait son ame, et sans quitter des yeux la voûte sublime, elle dit d'une voix troublée :

— Oh ! ma mère ! ma mère !

Le comte se leva vivement, et faisant quelques pas dans la rue, il s'écria :

— Et ton père ! enfant ! ton père !

Hélène se jeta en arrière, comme à la vue d'un reptile : la fenêtre fut refermée en toute hâte.

Un nouveau nuage éteignit les feux du ciel ; l'ombre et le silence planèrent sur la rue.

— Je lui ai fait peur, murmura le vicomte en s'éloignant... Oh ! malheur sur moi ! je ne peux plus inspirer que la honte ou la terreur !

Il était près de minuit lorsque M. de Fontac entra dans sa chambre, rue Saint-Jacques. Il frissonnait de la tête aux pieds. Son front était brûlant, la fièvre l'étreignait avec fureur.

— Ah ! que vous m'avez causé d'inquiétudes, Alfred, dit Thérèse... Vous voulez donc vous tuer ?

— Il est trop tard pour me tuer, répondit le vicomte d'un ton farouche... J'aurais dû y penser et le faire il y a aujourd'hui vingt-deux ans !... Souvenez-vous !...

Et il se jeta sur son lit sans ajouter un mot.

« Je me souviens ! murmura Thérèse... le 6 mai 1814, je chassais Mme de Ravenstein de ton cœur !... La maîtresse triomphait de l'épouse... Jour de bonheur ! jour d'ivresse !... Oh ! oui, je me souviens ! »

Quand le soleil déchira la brume dont Paris s'enveloppe pour dormir, le vicomte s'éveilla en sursaut ; et, tournant la tête, il vit Thérèse l'aiguille aux doigts, les yeux gonflés et rouges de larmes ; alors il se rejeta face au mur.

Thérèse avait passé la nuit au travail.

IV.

L'abbé de Brionne était, selon sa propre expression proverbiale, réglé comme *un papier de musique*. « C'est là, ajoutait-il, le secret de ma vieille santé. » Il se levait bon matin, se couchait tôt, et ne manquait jamais de citer ce dicton aux amis qui se plaignaient de le perdre de trop bonne heure :

Lever à cinq, coucher à neuf,
Font vivre, d'ans, nonante-neuf.

Quand le temps était au beau, l'abbé prenait sa canne et courait à ses *pratiques*, c'est à dire à ses pauvres. Lorsqu'il ne sortait pas, il donnait audience. Or, les pauvres connaissaient la vie de leur saint, et leur premier souci était, au point du jour, de consulter le ciel. Mais le ciel était toujours clément pour eux ; à cette seule condition, toutefois, que par la pluie, la grêle ou la neige, c'étaient les pauvres qui prenaient leurs besaces pour aller rue de Vaugirard, et que, par les temps calmes et les matinées radieuses, c'était le chanoine qui battait le pavé, la charité au cœur, et la bourse à la main.

Pour la moitié de Paris, les *pratiques* de M. de Brionne n'eussent pas exposé leur bon père à enjamber un ruisseau ou à mouiller un cheveu de sa perruque blanche.

Or, le 7 mai 1836, nous croyons l'avoir dit, le soleil dora de grand matin la majeure partie des cheminées de notre capitale. L'abbé, ses prières achevées, savoura une tasse de café noir, s'enveloppa d'une douillette, descendit l'escalier à petit bruit, pour ne pas éveiller sa fille adoptive, et fut fort étonné, lorsque, en passant devant la claire-voie qui donnait sur le jardin, il aperçut Hélène assise au pied d'un lilas, et tenant sur ses genoux un livre ouvert.

Le viellard secoua la tête avec chagrin et attendit un mouvement de l'orpheline pour se montrer. Hélène était fort pâle. Malgré la fraîcheur de la matinée, elle était vêtue légèrement, et paraissait insensible au souffle piquant de la brise qui courbait les fleurs autour d'elle.

— Eh bien ! ma mie, dit le chanoine trop impatient pour rester long-temps en embuscade, voilà une façon toute nouvelle de faire la paresseuse, n'est-il pas vrai ?

— Bonjour, mon père, répondit Hélène, qui se leva précipitamment et présenta son beau front au veillard en baissant la tête, pour cacher la nuance tout-à-coup rosée de ses joues, le soleil s'est levé si franchement, qu'il m'a fait honte.

— C'est bien d'être vaillante fille, mais... ne fais tu pas un charmant petit mensonge... hein? n'est-ce pas quelque ennui qui t'amène sous ce lilas à l'heure où les alouettes vont aux champs ?

— Non, mon bon père, je ne vous mentirai pas ! je n'en aurai jamais ni la volonté ni le courage...

— Ni le besoin, ni l'occasion, ma fillette, sois-en bien sûre. Je t'aime trop pour t'exposer à ce vilain péché !... Voyons... qu'est-ce ?...

— Je vous raconterai tout, mon père, tout ce qui se passe là.

La pauvre enfant montra son cœur.

— Oh ! oh ! je crains que ce ne soit bien bien long ! N'importe, j'écouterai, mais en revenant de ma tournée, car je suis un peu en retard, et il y a deux sortes de gens qu'on ne doit jamais faire attendre, ma mignonne : les grands seigneurs et les pauvres ; les uns parce que nous avons besoin d'eux, les autres parce qu'ils ont besoin de nous... Va donc te recoucher, ou tout au moins, mettre ton manteau... Avant peu je serai de retour.

Ce disant, l'abbé sortit du jardin et fut bientôt dans la rue.

Nous n'en imposerons pas, en affirmant que la promenade du chanoine fut entièrement consacrée à ses pratiques et à un magnifique monologue.

— Comment tout cela finira-t-il ? se disait l'excellent homme en cheminant à pas pressés... Que se passe-t-il dans ce jeune cœur et cette jolie tête ? Hélène change à vue d'œil !... Ce matin elle est pâle, hier elle était rose, avant-hier elle était blanche, demain elle sera... C'est un arc-en-ciel que le visage d'une jeune fille... Y aurait-il un sentiment là dessous ? Ah ! bah ! et où l'aurait-elle pris ce sentiment la pauvre petite ? Elle n'est sortie qu'avec moi pour aller à Saint-Sulpice, ou pour visiter nos pauvres. Elle n'a lu que dans l'Evangile et l'Histoire, et je suis un vilain de lui faire injure ! Elle était si gaie, autrefois, dans ma maisonnette, dans sa jolie chambre qui est une vraie chapelle... Bon ! je devrais le savoir, la belle cage ne nourrit pas l'oiseau ! C'est désolant ! c'est effrayant !

Et sur ce double point d'exclamation l'abbé monta dans un grenier, où il trouva toute une famille qui l'attendait. Ses *pratiques* vinrent le saluer, à l'exception d'une femme vieille et paralysée ; chacun de ces malheureux voulut baiser le pan de sa douillette.

M. de Brionne releva par d'adorables paroles le courage abattu de cette famille ; il promit de l'ouvrage aux enfans, parla du ciel à la malade, laissa de l'argent sur une table, et s'esquiva comme un larron.

— Je ne saurai jamais quitter ces braves gens... c'est chose impossible, murmura le saint homme en frappant le pavé de sa canne... Ah ça ! je disais donc que ma chère Hélène est d'une tristesse navrante !... Est-ce l'ennui ? Il est de fait que je ne suis pas gai pour cette fillette... et c'est bien ma faute, après tout : on se fait étrangement illusion. Jusqu'à ce jour, je me suis cru aimable, enjoué, avenant, gracieux, peut être ! tandis que je suis tout bonnement un vieux morose, boudeur et quinteux, tracassier, absolu, pédant, chicaneur et fâcheux !...

L'abbé se serait, sans doute, fait quelque autre compliment du même genre, s'il ne s'était trouvé à la porte d'une nouvelle *pratique*, où il se conduisit selon sa coutume.

— Qui sait ?... dit-il dès qu'il eut regagné la rue. Je devrais la marier, cette chère mignonne... Il lui faut, après moi, un appui, un ami... Mais tout mariage m'épouvante, et pour cause, hélas ! ensuite, ne lui faut-il pas un nom pour se marier ? Qui voudra de la fille de Thérèse Keller ? de la fille du débauché Fontac... Ah ! le monde repousse ces pauvres innocentes, orphelines à côté de leur père et mère, il les repousse, fussent-elles toutes ce qu'est Hélène, pures comme le diamant ! Ces martyrs de l'orgueil humain, ces parias de la société ne sont bien venues qu'au ciel... Dieu trouve dignes de lui celles que flétrit la sagesse des hommes !... Hélas ! voilà sans doute ce qui tue cette noble enfant ! Ses pressentimens percent le mystère de sa naissance... Elle cherche sa mère... elle demande son père !... Ah ! s'il en est ainsi, malheur sur les coupables, car elle ne les connaîtra jamais.

M. de Brionne se parlait encore, lorsqu'il sonna à la grille de sa maison. Ses courses l'avaient beaucoup fatigué ; il était un peu voûté, lui si droit ; fort préoccupé, lui si prévenant ; un peu lourd, lui toujours sautillant. Il salua, de la main, Ursule, la cuisinière, sans lui glisser quelques mots sur le marché, comme il faisait d'ordinaire, et se hâta de passer au jardin.

Hélène se promenait à petits pas ; elle aperçut l'abbé et courut à sa rencontre.

— Je suis à toi, ma fille... veux-tu que nous nous asseyions, ou préfères-tu causer en marchant ?

— Vous êtes assez fatigué, reposons-nous sous la tonnelle.

— Non pas, j'ai des impatiences dans les jambes... il me faut du mouvement... Ah ! ça, tu dis donc que tu es bien malheureuse ?

— Je n'ai jamais dit un mot de cela, grand Dieu ! je ne l'ai jamais pensé... Je suis heureuse, la plus heureuse des femmes.

— Vrai !

— Oh ! bien vrai ! bien vrai !

— Tu me délivres d'un affreux cauchemar ! Puisque tu n'as qu'un petit chagrin, je n'en ai presque plus, moi... et ce chagrin ?

— Me cause une odieuse douleur ! m'empêche de dormir, me fait rêver.

— Hé ! hé ! le moyen d'être la plus heureuse des femmes avec ce bel attirail, s'il te plaît ?

— Je suis heureuse par vous, mon père, par vous et auprès de vous... mais je suis orpheline, je suis à charge à votre bonté, à votre générosité... et cela me tue.

« Voilà l'occasion, ou jamais, de mentir, pensa l'abbé... soyons brave, » et il répondit :

— Ne t'ai-je pas avertie que tu es chez toi en étant chez moi ; que je suis l'obligé de tes parens, et que si je te restituais ce qu'ils m'ont autrefois donné, tu partagerais presque par moitié mon patrimoine avec moi ? Quant à ta position d'orpheline, ma pauvre chère enfant, il n'est pas d'une vertueuse chrétienne comme toi de se révolter contre la volonté d'en haut ! « J'ai vraiment le front d'un page ! » se dit l'abbé tout bas.

— Que cette sainte volonté soit faite, je ne me révolterai pas... Mais, rassurez-moi, de grace ; ce que vous m'avez dit de ma famille, est-ce bien vrai ? Ne m'avez-vous rien caché... Mon père, par exemple, est-il bien mort ?... Vous avez des larmes dans les yeux... Pourquoi cela ? Parlez, au nom du ciel !...

— Ton père et ta mère sont morts, ma fille, balbutia le chanoine. Je t'ai dit la pure vérité ; il ne t'est plus donné que de prier pour eux. Ta douleur me bouleverse ; voilà pourquoi je me suis pris à pleurer... Ah ! ton pauvre vieil ami est bien malheureux de ne pouvoir pas te consoler.

— Pardon, mon bon père, pardon ; je suis une ingrate de vous affliger ; mais j'ai préféré m'ouvrir à vous plutôt que de vous cacher le fond de ma pensée. J'ai choisi votre ame pour confidente de la mienne ; n'est-ce pas vous vénérer et vous chérir ? Eh bien, je vous avoue que depuis quelque temps je me sens toute métamorphosée ; le moindre bruit me fait frissonner ; je suis chagrine, rêveuse, et néanmoins je ne saurais pas bien définir la cause de mes petits ennuis. Cependant, voici un fait ; expliquez-le moi, vous qui êtes la sagesse même, ajouta la gracieuse jeune fille en souriant.

— Si c'est un songe, ma belle, je me charge de le mettre au net... j'aurais fait le bonheur d'un Pharaon... Asseyons-nous, je me sens mieux.

— Dam !... c'est peut-être un songe... il est possible que j'aie rêvé... Imaginez-vous que, depuis un mois environ, toutes les fois que je

vais à la bénédiction, soit avec vous, soit avec Ursule, et c'est chaque jour, je rencontre près du pilier de la chapelle de la Vierge un homme dont les yeux ne me quittent pas.

— Quelque jeune étourneau.

— Non pas, un homme plutôt vieux que jeune.

— Quelle mine a-t-il ?

— Ma foi, je n'en sais trop rien n'ayant jamais osé le regarder. Il a, je crois, une longue barbe, l'air assez bon, mais souffrant. et d'assez pauvres vêtemens. Tenez, mon bon père, ce jeune aveugle qui est venu vous voir hier, M. de Fontac, a exactement le même port, la même démarche, que l'homme dont je vous parle.

L'abbé tressaillit, une sueur froide couvrit son front.

Hélène continua :

Cette nuit, ne pouvant dormir, j'ai voulu prendre l'air un moment à ma fenêtre, pour jouir d'un magnifique clair de lune ; je ne sais comment il se fit que je m'écriai dans le ravissement où mon ame était plongée ! ma mère : oh ! ma mère ! il était tout simple que je songeasse à ma mère en regardant le ciel qu'elle habite. A peine avais-je prononcé ce tendre mot, qu'une voix, s'élevant de la rue, me cria ; « *Et ton père !* » Je me retirai épouvantée.

— Quelque mauvais plaisant, quelque vagabond, ma chère.

— Oh ! non pas ; car, en refermant ma fenêtre, je reconnus celui qui avait parlé, et c'était...

— Eh bien ! achève, dit le vieillard, qui s'efforçait en vain de cacher son trouble.

— C'était l'homme de Saint-Sulpice... Expliquez-moi maintenant ce que signifie...

— Cela signifie. ma mie. qu'il ne faut jamais ouvrir sa fenêtre la nuit, et qu'on s'expose, en le faisant, à des aventures romanesques. Ton homme de Saint-Sulpice est un mauvais sujet qu'il faut éviter, et dont tu ne dois pas t'occuper. Paris fourmille de ces gens-là, qui, tous, appartiennent plus au diable qu'au bon Dieu... Mais nous oublions nos affaires, et le temps nous talonne. Je vais dans mon cabinet écrire quelques lettres, ranger mes livres et mes papiers. Toi, va faire tes préparatifs de départ... A propos, ce voyage te plaît-il ?

— Beaucoup, mon père, beaucoup ; d'abord, je le fais avec vous, et puis Mme de Fontac paraît si bonne, et son fils est si intéressant.

— C'est bien, ma petite, c'est bien ; ainsi te voilà plus calme ?

— Oui, mon père.

— Cette fois, pensa le chanoine en prenant le chemin de son cabinet, j'ai parlé comme un oracle ; cet homme acharné sur les traces d'Hélène est, à n'en pas douter, le vicomte de Fontac, et s'il y a un vil mauvais sujet dans le monde, à coup sûr, c'est ce misérable. Depuis un mois... Il est depuis un mois à Paris ! Eh bien ! mon secret l'a échappé belle ! Ah ! miséricorde ! il me tarde d'être au bout de la France, au bout du globe... Et c'est la Providence qui m'a envoyé ma chère Marie... Je vais être sur des charbons jusqu'à l'heure de mon départ. Oh ! la patience m'échappe ! Vraiment, je ferais fort bien de mourir le plus tôt possible, car je me damne sur mes vieux jours. Aujourd'hui, deux gros péchés : j'ai menti. et je m'impatiente... et il n'est encore que dix heures du matin... cela serre le cœur.

M. de Brionne entra dans son oratoire et y resta longtemps en prières.

A l'heure convenue, la voiture de Mme de Fontac s'arrêta devant la grille ; et l'abbé, après avoir recommandé à Hélène et à Ursule de tout tenir fermé comme dans une place assiégée, s'élança lestement sur le marchepied et ordonna d'aller bon train.

La voiture toucha rue de Grenelle-Saint-Germain où elle prit la vicomtesse et son notaire. L'abbé était contrarié de n'être pas en tête-à-tête. Il avait hâte de révéler à Marie la grande nouvelle dont il était si fort troublé.

— Ouf ! fit le chanoine lorsqu'il se vit hors de Paris.

— A qui en avez-vous, mon père ? demanda Mme de Fontac.

— C'est l'air de la campagne qui me fait du bien... Vous ne sauriez croire avec quelle joie je sortirai tout de bon de ce grand village.

— Oh ! que vous me rendez heureuse : vous voilà donc bien porté pour les champs ?

— C'est à dire que Virgile, écrivant ses bucoliques, n'était qu'un citadin auprès de moi... Paris m'étouffe.

— Nous aurons alors le bonheur parfait. Monsieur, qui connaît la campagne où je veux vous exiler, vous dira que c'est un bijou.

— Un gros bijou, madame, un château et huit métairies, vingt mille francs nets d'impôts, un site délicieux, la vallée de la Nive, n'est-ce pas tout dire ? le jardin de la Navarre française.

— Ah ! ah ! c'est donc aux Pyrénées que nous allons ?

— Pyrénées basques, oui, monsieur... En deux heures vous passez en Espagne, en deux heures vous êtes à Bayonne, en deux heures vous trouvez l'Océan... C'est un diamant un gros diamant, que Miguelgorry ; mais nous allons avoir affaire à un rude vendeur.

— M. de Nonanville ?

— Précisément ; c'est le plus fin Harpagon de l'univers... Homme de rien d'ailleurs...

— Cependant son nom ?

— Nom de terre... Et à ce compte, il devrait signer comme un hidalgo. car c'est un marquis de Carabas. A ma connaissance, il pourrait s'intituler sire de Nonanville, de Miguelgorry,

de Vitremont, de Castlepot, de Val-sous-Ville, de...

— Halte là! s'il vous plaît s'écria gaîment l'abbé.

— Mais je n'ai pas fini, dieu merci!

— Vous dites donc que ce monsieur possède la terre de Val-sous-Ville? Val-sous-Ville en Bourgogne?

— Oui, monsieur l'abbé, avec fermes et enclos, une terre superbe...

— A qui en parlez-vous! je la pleure depuis cinquante ans à chaudes larmes... C'est donc un Crésus que M. de Nonanville?

— Vous l'avez dit... Il a ramassé six ou sept millons, sou par sou, en faisant un commerce honnête d'usure et de soldats remplaçans; presque tous ses biens ont été achetés avec des assignats, et à vil prix... Nous voici à Vitremont. une grosse ferme dont il a dépouillé un jeune prodigue... Vous allez voir le Sardanapale en question... C'est, je vous en avertis, ce qu'il y a de plus malpropre et de plus laid au monde... Soyez résolus!...

— Nous ne saurions payer trop cher le château de Miguelgorry, dit la vicomtesse bravement; d'ailleurs, je puis affronter M. de Nonanville, puisque je suis résolue à acheter sa terre les yeux fermés.

— Le mot est charmant, madame, dit le notaire, qui faisait grand cas de sa cliente.

La voiture entra dans une cour spacieuse, mal tenue, encombrée de plâtras, de fumier et envahie par de hautes herbes.

Un vieil homme mal accoutré, portant des sabots et un chapeau défoncé, s'approcha du brillant équipage de Mme de Fontac, et demanda au cocher à qui il en voulait.

— Monsieur de Nonanville, dit le valet de pied.

— Monsieur de Nonanville est dans son cabinet; je vais le prévenir.

La vicomtesse, donnant le bras à son notaire, monta un perron dégradé, entra dans un vestibule, et, de pièce en pièce, toutes aussi délabrées les unes que les autres, arriva au cabinet du maître.

Ce maître était le même homme que nous avons connu, en 1818, rue du Croissant; il avait l'une de ces figures qui ne vieillissent pas, tant elles sont laides dans le jeune âge. M. de Nonanville (le père Fumeron) portait toujours sa culotte de peau, son tricorne, ses bas en bourre de soie et sa lévite impérissable. Son cabinet était un réduit infect où il s'évertua longtemps pour rassembler trois chaises.

— Mme la vicomtesse de Fontac vient pour terminer l'affaire dont nous nous sommes occupés déjà, dit le notaire; elle désire hâter les conclusions de l'acte de vente, afin de prendre immédiatement possession du château de Miguelgorry.

— Mon Dieu, madame la vicomtesse, je suis bien désolé de la peine que vous vous êtes donnée, répondit de sa voix de fausset le propriétaire, mais je crains bien que nous ne puissions nous entendre. Je me fais vieux, et suis fort souffrant, mon médecin m'ordonne les bains de mer et les climats chauds; je me vois presque décidé à ne pas vendre.

— Cela tombe à merveille, se hâta de dire le notaire pour couper la parole à la cliente, et vous voilà, madame, bien libre de conclure avec moi pour ma terre de Béarn; vous trouverez là plus que vous ne pouviez demander à la vallée de la Nive, une pauvre vallée après tout.

— Eh bien! monsieur, c'est chose faite aux conditions dont nous avons parlé, repartit Mme de Fontac; cependant, je l'avoue, j'aurais habité le pays basque avec plaisir... Monsieur de Nonanville, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Cependant, madame, si vous tenez absolument au château de Miguelgorry, il n'est rien que je ne fasse pour vous être agréable.

— Hé! hé! mon cher monsieur, vous me faites concurrence, je crois, dit le notaire.

— Eh, monsieur, je connais votre domaine du Béarn aussi bien que vous; il est, je crois, d'un bon produit; mais quant au pittoresque il peut lutter avec une métairie de la Beauce; c'est plat, malsain, enclosé... Madame n'y resterait pas huit jours sans y périr d'ennui.

— Messieurs, accordez-vous, dit la vicomtesse : il me faut l'un ou l'autre.

— Madame, je ferai un sacrifice, reprit le père Fumeron. Le château de Miguelgorry est environné de huit métairies; il rapporte, bon an, mal an, vingt gros mille francs bien sonnans; c'est donc, comparé aux valeurs du grand-livre, un capital de quatre cent mille francs qu'il représente. Or, vous savez que les terres ne donnent que le deux et demi pour cent, en thèse générale; donc, mon fonds vaut clair et net, et au plus bas, huit cent mille francs... nous compterons deux cent mille francs pour bâtisses et la convenance, ce qui mettra le tout à un million. Veuillez jeter les yeux sur ces plans; ils ont été levés par le cadastre l'automne dernier... Vrai, je fais un sacrifice en vous cédant ce domaine princier: j'y voulais passer mes derniers jours.

Mme de Fontac et le notaire s'approchèrent d'une fenêtre pour regarder les dessins et se consulter.

M. de Brionne, qui n'avait pas très bien compris la tactique employée par le notaire pour amener le vendeur à ne pas trop surfaire sa marchandise, et qui d'ailleurs était incapable de donner en affaires le plus léger conseil, s'était tenu silencieux sur sa chaise, et, le menton posé sur la pomme de sa canne, il regardait attentivement le singulier personnage qu'il avait devant les yeux. Enfin, l'aimable vieillard, se croyant obligé de ne pas laisser tomber la con-

versation, prit sa voix la plus affectueuse, son sourire le plus gracieusement poli, et dit :

— Je vois avec plaisir, monsieur de Nonanville, que nous sommes deux anciens, et que nous semblons nous devoir féliciter réciproquement sur notre grand âge.

— Je suis de 1747, du mois de mars, je dois être votre aîné.

— Je suis du mois de juin 1757, répondit le père Fumeron en baissant les yeux.

— A propos, je me suis laissé dire que vous étiez seigneur de Val-sous-Ville : est-ce la vérité ?

— J'en ai fait l'acquisition il y a quelques années, oui, monsieur, une terre peu importante.

— Je vous fais mes excuses, une terre magnifique !...

— Mauvais prés, mauvaises vignes...

— Mille pardons, l'enclos de Val-sous-Ville a toujours passé pour l'un des bons crus de la Côte-d'Or ; je vous puis affirmer que le Beaune et le Nuits ne lui sont pas de beaucoup supérieurs. Il y a quinze ans, j'en buvais encore de cet excellent vin, mais...

— Vous avez donc visité cette propriété ?

— Pardieu si je l'ai visitée, le 25 mars 1747, j'ai pris la peine d'y naître, et en l'an IV de Robespierre on m'en a dépouillé...

— Vous êtes donc M. le baron de Brionne-Viviers ? balbutia l'usurier dont le visage devint livide.

— Je suis l'abbé de Brionne, monsieur.

— Mais, alors, le citoyen Claudius Brionne était votre frère ?

— Le citoyen Claudius Brionne est aujourd'hui chanoine honoraire de Saint-Sulpice, monsieur, il est devant vous ; seulement, le prêtre a oublié le républicain. M'auriez vous connu, par hasard ?

— Non, monsieur, non, je n'ai pas eu cet honneur ; seulement, on m'a parlé de vous et de vos vertus...

— Eh bien ! monsieur de Nonanville, dit la vicomtesse en revenant près du vendeur, nous sommes assez près de nous entendre.

— Je me prêterai à tous vos désirs, madame.

— Nous pensons que les constructions de Miguelgorry seraient payées trop cher au prix de deux cent mille francs, et qu'en vous donnant huit cent mille francs du tout, vous laissant, en outre, la charge de payer les frais d'enregistrement et actes, vous n'aurez qu'à vous féliciter de cette grosse affaire.

— Je n'ai qu'une parole, madame ; ce qui vous est agréable me convient. C'est chose dite : huit cent mille francs, et je me charge de tous les frais.

Mme de Fontac et le notaire se regardèrent avec surprise ; ils s'attendaient à de longs débats, et la subite acceptation de M. de Nonanville leur parut tenir du miracle.

— Quand signerons-nous, madame ? dit le vendeur.

— J'ai l'acte en portefeuille, répondit le notaire, il ne s'agit plus que de poser les chiffres.

— A merveille. Il paraît que vous êtes pressée de prendre l'air des champs, madame de Fontac ?

— Fort pressée, dit l'abbé.. Pour mon compte, je ferais une maladie si je restais deux jours encore à Paris.

— Vous allez donc aussi à Miguelgorry, monsieur le chanoine ?

— J'ai hâte d'y arriver, monsieur de Nonanville.

— J'ose affirmer que vous anticiperez sur les délices du Paradis, car Miguelgorry est un vrai Paradis terrestre.

M. de Nonanville sonna ; l'homme aux sabots entra aussitôt.

— Portez ceci à M. le secrétaire, dit le maître en donnant à son domestique une feuille de papier sur laquelle il avait jeté quelques lignes. Puis, se retournant vers la vicomtesse, il ajouta : Je suis à vous.

Le notaire lut l'acte de vente à haute voix.

Disons maintenant quelques mots sur ce qui se passait chez M. le secrétaire du père Fumeron.

V.

Mme de Fontac n'était arrivée à Vitremont que depuis quelques minutes, lorsqu'un homme entra à pied dans la ferme ; une poussière blanche et fine couvrait ses vêtemens arrangés sans soin et montrant la corde ; son pas était très lent, fatigué, son regard était morne, sa tête un peu penchée.

C'était le vicomte de Fontac.

Il s'approcha de la voiture qui attendait au bas du perron, et ses yeux semblèrent se ranimer à la vue des laquais et du cocher qui se pavanaient sur le siège, en brillante livrée vert et argent.

— Voilà mon ancienne livrée, murmura bien bas le vicomte ; vert tendre et filets d'argent !.. bah ! encore un vol qu'on m'aura fait !

— Qui demandez-vous, ohé ! l'ami ? criait du haut du perron le vieux valet de ferme.

— M. de Nonanville, répondit le vicomte en regardant les panneaux de la voiture pour examiner l'écusson ; mais, n'en ayant pas trouvé, il monta les première marches de l'escalier, et se dit tout bas : C'est sans doute quelque rustre de bonnetier qui se donne de grands airs.

— M. de Nonanville est en affaires. Si vous voulez attendre, attendez... Etes-vous pressé ?

— Certainement.

— Voulez-vous parler à M. le secrétaire ?

— Je ne demande pas mieux.

— Allons, venez... Avec toutes ces visites

grommela le paysan, je n'aurai pas le temps de faire mon ouvrage, et Dieu sait que ça presse..

Le valet tourna le bouton d'une porte, et poussa le vicomte dans un assez joli cabinet de travail.

M. de Fontac fit quelques pas, et recula jusqu'à la porte, qu'il referma en s'y appuyant.

— Vous ici ? s'écria-t-il.

La personne à qui s'adressait cette exclamation tourna la tête et se leva. C'était le Basque Aamendabura, le contrebandier Perez.

— Tiens ! c'est vous, dit-il, sans témoigner la moindre surprise. Bonjour, comment cela va-t-il, monsieur le vicomte ?

Et il se remit à écrire en faisant un quart de conversion, qui mit de profil son visage osseux, noble et hardi.

— Ah ça ! est-ce que M. de Nonanville est aussi un contrebandier ?

— Et pourquoi pas ? je le suis bien, et vous l'êtes bien depuis hier.

— Un marchand de chocolat ?

— Eh ! oui.

— Un marchand d'hommes ?

— Certainement... Permettez que j'achève une addition... Je suis à vous à l'instant... Six et six douze et neuf vingt-un, et cinq...

Le valet entra, remit un papier au secrétaire et sortit.

— Je ne viendrai pas à bout de ce compte, dit le Basque. Qu'est-ce que c'est que ceci ?

Il lut à haute voix :

« Portez au grand registre le château de Miguelgorry vendu au prix de 800,000 fr. à Mme la vicomtesse de Fontac la Paluze, née de Verneuil ; vous reporterez... «

— Qu'avez-vous dit là ? s'écria le vicomte en bondissant au milieu de la chambre.

— Prenez cette note, et dictez-la-moi, répondit Perez avec calme et sans remarquer l'exaltation de M. de Fontac.

— Vous connaissez donc Mme la vicomtesse de...

— Non, mais si vous tenez à la voir, elle est ici... je crois même qu'elle sort du cabinet de mon patron en ce moment... regardez par la fenêtre.

Le vicomte s'élança ver la croisée, vit sa femme au bras du notaire, et M. de Brionne qui saluait M. de Nonanville.

— Ah ! enfin ! enfin ! murmura le malheureux ; et pour étouffer la douleur qui rongeait son ame, il porta l'un de ses poings fermés à ses dents, mordit ses doigts jusqu'au sang, et revint s'asseoir près du contrebandier.

La voiture partit ; le père Fumeron alla faire un tour dans ses étables, accompagné de son domestique.

— Vous avez fait merveille, dit le notaire à la vicomtesse. A vous parler franc, je ne comprends pas la tactique de ce vieux voleur. C'est certainement la première fois qu'il perd à vendre ses biens... A coup sûr, le bonhomme baisse.

— Ne nous avez-vous pas dit, monsieur le notaire, que M. de Nonanville était un homme de rien ?...

— Oui, monsieur l'abbé, je le puis prouver facilement.

— Il m'a cependant articulé que son père avait péri sur l'échafaud pendant la révolution.

— Certainement, mais pour avoir volé la république. Le fils a été plus heureux, il a volé la république, le directoire, l'empire, la restauration, et vole encore aujourd'hui ; il n'y a que l'enfer qu'il n'escamotera pas, je l'en défie.

— Il ne s'appelle donc de Nonanville que depuis peu ? demanda la vicomtesse.

— Depuis quatre ans.

— Et avant ? dit l'abbé.

— C'était tout bonnement le père Cantelou, marchand d'hommes.

M. de Brionne tressaillit, baissa les yeux et garda le silence jusqu'à l'hôtel de Mme de Fontac.

— Et maintenant, quand partons-nous ? mon père, demanda la vicomtesse au chanoine.

— Dans deux heures si vous voulez, mon amie.

— Soyez donc ici, avec votre charmante Hélène à six heures, nous monterons en voiture aussitôt après le dîner...Sans adieu, ne vous faites pas trop attendre.

. . . . . .

Lorsque M. de Nonanville eut achevé son inspection, il passa chez son secrétaire, entra brusquement dans le cabinet, et, marchant droit à Perez :

— Avez-vous porté au grand registre la note que je vous ai envoyée, Aamendabura ?

— Oui, monsieur ; mais vous avez là une visite qui vous attend.

Le vicomte, qui se promenait de long en large lors de l'arrivée du maître, s'était approché de lui insensiblement, et épiait tous ses mouvemens comme un épervier prêt à fondre sur sa proie. Lorsque le vieillard se retourna, le vicomte lui sauta au collet, le fit tomber à genoux et lui cria :

— C'est toi misérable ! c'est toi, Cantelou ! Nous nous retrouvons donc tous ici aujourd'hui ?

Le Basque fit un bond sur le vicomte, et le poussa si rudement qu'il l'envoya tomber contre la muraille.

— *Débrinn-bichaia !* s'écria-t-il, nous ne sommes pas amis jusque-là.

Le père Cantelou se releva lentement ; ses petits yeux brillaient comme des escarboucles ; sa face était verte, ses lèvres frémissaient.

— Monsieur, ai-je donc l'honneur d'être connu de vous ? dit-il au vicomte avec une hypocrite bonhomie.

Perez avait repris sa plume et ses calculs ;

son beau visage était calme et son corps immobile.

Le vicomte de Fontac se releva vivement et s'avança sur Perez, qui, continuant d'écrire parut ne pas s'occuper de lui.

— Monsieur, répéta le vieux Cantelou, je vous réitère que je n'ai pas l'honneur de...

— C'est bon! interrompit le vicomte, nous allons renouveler connaissance à l'instant même... — Puis à Perez : — Vous n'ignorez pas qui je suis, vous, monsieur ?

—Moi ? répondit le Basque sans se détourner, et il marmota : six de neuf, trois, sept de treize, six...

— Oui, vous.

— Très certainement... Trois de neuf, six, quatre de sept, trois : vous êtes mon cher ami, c'est chose convenue... depuis hier... Cinq de...

— Notre amitié serait donc cimentée par le sang de l'un de nous...

— Cela pourra bien être aussi vrai que vous le dites... Il y a du sang au bout de toutes mes entreprises.

— Vous me comprenez parfaitement, tout distrait que vous voulez bien paraître, répliqua dédaigneusement M. de Fontac. Si vos entreprises s'achèvent dans le sang, vous voudrez déroger, cette fois, à vos habitudes, et commencer avec moi par où vous finissez le plus souvent avec les autres.

— Je ne comprends pas un mot à tout ce que vous dites...

— Vous avez porté la main sur moi, je vous en demande satisfaction sur-le-champ... est-ce clair ?

— Quoi ! pour cette petite poussade de tout à-l'heure, répondit le Basque en saisissant un nouveau registre.

— Ah ça ! mais quel homme êtes-vous donc, s'il vous plaît ?

— Je suis un pauvre teneur de livres, aux maigres appointemens de M. de Nonanville.

— Cessons cette mauvaise plaisanterie, monsieur : pour faire votre métier, il faut avoir du cœur, et vous n'en devez pas manquer ; dépêchons. M. de Nonanville m'attend... Quelles sont vos armes ?

— Mes armes ?... je manie le bâton comme un bon montagnard, voilà tout.

— Voulez-vous l'épée ?

— Prenez l'épée, si cela vous arrange, moi je prendrai le bâton.

— Si vous préférez tirer le pistolet, cela m'est indifférent.

— Vous tirerez le pistolet et moi le bâton... je m'accommode de tout... Pour en finir, écoutez : je fais des armes comme un Saint-Georges, je lance le stylet comme un Catalan, je fais mouche sur mouche à trente pas, je me charge de quatre douaniers armés avec mon seul bâton ferré pour défense... Voilà quels sont mes petits talens... Remerciez Dieu ou le diable de ce que j'ai renoncé aux duels depuis longtemps ; sans cela, vous seriez en terre d'ici à vingt-quatre heures... Maintenant, causez de vos affaires avec M. de Nonanville, et demeurons bons amis, je suis bon prince au fond, vous en conviendrez avant peu.

— Je suis aussi entêté que vous pouvez être bon prince, monsieur Perez, et je tiens absolument...

— A vous faire mettre en terre... soit... ce sera de mon mieux que je vous rendrai ce petit service...

— Votre arme donc ?

— L'épée, c'est très gentilhomme... puis c'est discret.

— Bien... l'heure et le lieu ?

— Ce soir à neuf heures... brasserie flamande.

— Encore une plaisanterie ?

— Je ne plaisante jamais.

— Il n'y a que les voleurs qui se battent la nuit.

— Pour qui prenez-vous les soldats et les contrebandiers, monsieur.

— C'est juste, j'oubliais... ce soir donc ; mais le rendez-vous me semble bizarre.

— Je n'aime ni à attendre, ni à faire attendre en plein air... D'ailleurs on pourrait nous observer. Vous mettrez votre épée au pied d'un arbre des Champs-Elysées, je ferai de même ; nous nous rencontrerons à la brasserie, et le reste marchera sur des roulettes... Le gaz éclaire à merveille, et il y a le long des quais des coins charmans. Est-ce arrêté ?

— Oui. Et nos témoins ?

— A quoi servent les témoins, s'il vous plaît ?

— A fournir des preuves en justice.

— Monsieur le vicomte, je serais bien avancé de vous avoir tué, si deux témoins me faisaient fourrer aux galères en jurant sur l'honneur que je me suis loyalement battu. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit hier : en Espagne, celui qui pourra me prendre me fera fusiller ; en France, le plus petit mouchard peut me faire coiffer du bonnet vert... Merci de ces deux perspectives, je suis d'un trop gai caractère pour ne pas les trouver tristes.

— A ce soir donc. Maintenant, à nous deux, vieux fripon, ajouta le vicomte en se retournant vers le père Cantelou, qui s'était remis de son trouble pendant que M. de Fontac et Perez échangeaient leur cartel.

— A nous deux, monsieur ; en quoi puis-je vous obliger ?

— Avez vous rappelé vos souvenirs ! Me connaissez-vous ?

— Confusément... autrement dit, oui et non.

— Je suis le vicomte de Fontac.

— Ah ! ah ! parfaitement ! M. de Fontac la Paluze... Hé ! quinze années nous changent de belle façon, monsieur le vicomte, et puisque vous voilà, recevez mes félicitations... Aamen-

dabura, cherchez la feuille 17 du registre 4, s'il vous plaît.

— Voilà, dit le Basque.

— Veuillez nous lire la note écrite en marge à l'encre rouge, je vous prie.

« D'où il résulte, lut paisiblement le commis, que M. le vicomte de Fontac la Paluze nous doit, tant en capital qu'en intérêts relevés jusqu'à ce mois d'avril 1836, tant en frais d'huissier qu'en débours judiciaires, la somme totale de soixante-neuf mille quatre cent-vingt-six francs nonante-trois centimes sauf erreur ou omission.»

Le vicomte éclata de rire.

— C'est sans doute pour règlement de tout compte que vous m'avez fait l'honneur d'une visite, monsieur, ajouta le négociant.

— C'est en effet pour un règlement définitif que je suis venu... vous l'avez deviné ; mais nos chiffres ne sont pas d'accord...

— Sauf erreur ou omission, répéta le vieillard, nous allons collationner... Aamendabura, prenez le folio B.

— Vos jongleries vont-elles durer longtemps ? s'écria le vicomte avec impétuosité, et me prenez-vous pour un filou de votre espèce ? En deux mots, voici ce qui m'amène : — Vous m'avez volé trois terres magnifiques en exploitant l'usure la plus révoltante ; ces terres, je vous les abandonne, mais je ne sortirai d'ici que possesseur des titres du domaine de Goncelin que vous m'avez escroqué en 1820.

— Attendez donc... je me rappelle cette affaire... Ah ! j'y suis... Lors de votre séparation de corps et de biens avec Mme la vicomtesse de Fontac-Verneuil, en août 1820, vous me transportâtes tous vos droits à la rente viagère qu'on devait vous servir par acte authentique et contrat de mariage (rente de dix mille francs), moyennant la somme ronde de cent vingt mille francs une fois payés. N'est-ce pas cela ?

— Oui, continuez.

— Votre rente était garantie par le domaine de Goncelin, évalué à environ deux cent trente mille francs. Mme la vicomtesse de Fontac, votre femme, désirant s'abstenir de toute espèce de relations avec vous, fit vendre ce domaine. En d'autre termes, l'acheteur acquit, de Mme la vicomtesse, le domaine de Goncelin, moyennant la charge de vous servir votre rente viagère... Ce fut une mauvaise affaire pour l'acheteur, car vous voilà gaillard et dispos après quinze ans.

— Mais, misérable, quel était cet acheteur ?

— C'était un nommé Michelot, un bon et honnête homme, de qui je touche exactement, par semestre et d'avance, votre rente de dix mille francs.

— Infâme menteur !.., je vais achever votre histoire. Vous m'avez acheté mon titre cent vingt mille francs, c'est vrai ; Mme de Fontac a vendu *Goncelin* à un certain Michelot, c'est encore vrai ; M. Michelot vous sert intégralement ma rente, rien de plus exact ; mais, ce que vous ne dites pas, c'est que ce Michelot est un homme de paille, l'une des vingt créatures que vous avez mises en avant pour cacher vos rapines ; finalement, c'est sous ce nom d'emprunt que vous avez acquis de ma femme le domaine de Goncelin, lorsque vous vous étiez déjà assuré la libre jouissance de mes revenus, pour une somme modique une fois payée ; donc, vous eûtes tout à la fois, et ma jouissance viagère de dix mille francs pour cent vingt mille comptant, et la terre de Goncelin pour rien. Comment nommez-vous ce coup de commerce ?

— Je le nomme un trait de génie, répondit Perez en se frottant les mains négligemment.

— Je ne vous parle pas, répliqua le vicomte.

— Je me parle à moi-même, monsieur, et je peux me passer de vos observations. M. de Nonanville est un phénix en affaires.

— Mon avis est qu'il a dépassé les plus adroits filous, reprit M. de Fontac. Quel est le vôtre, monsieur Cantelou ?

— Je suis trop modeste pour me prononcer en cette occurrence, monsieur le vicomte.

— Ah ! ah ! continuons. Des cent vingt mille francs que vous me deviez compter, j'en ai reçu soixante-et-dix mille, et cinquante mille en valeurs sur St-Pétersbourg... Ces valeurs étaient-elles solides ?

— On ne peut plus solides, murmura le vieillard en baissant les yeux et se rapprochant de son commis.

Dans ce moment Perez alluma une bougie et cacheta plusieurs paquets.

— Eh bien ! vous êtes le plus effronté menteur qui soit au monde... Aucune des maisons sur lesquelles vous aviez tiré n'a fait honneur à votre signature ; toutes ont failli... je n'ai jamais été payé.

— Que m'apprenez-vous là ? Pourquoi ne pas m'avoir adressé vos réclamations ?

— Misérable ! n'est-ce pas ce que j'ai fait, en pure perte et sans cesse... y avez-vous une seule fois répondu ?

— Je n'ai rien reçu, et j'ai toujours cru que vous aviez mis mes mandats en réserve... D'ailleurs, je suis depuis longtemps retiré des affaires, c'est mon secrétaire qui gouverne ma maison.. Vous avez mené une vie nomade ; moi-même j'ai souvent fait des voyages...

— En voilà assez... J'avais juré de ne plus revenir en France, et c'est à ce serment que vous devez de n'avoir pas eu plus tôt ma visite. Tous les gens d'affaires que j'ai mis à votre poursuite m'ont mal servi ou se sont laissé jouer par vous. D'ailleurs vous avez changé de nom ; et certes, personne ne devinerait, sans vous voir, l'avare et vil Cantelou sous son pompeux pseudonyme. Aujourd'hui je me présente... il me faut cinquante mille francs à la minute.

— Veuillez me faire voir les lettres de change, dit le négociant d'un air doucereux.

— Les voilà.

Le vicomte ouvrit un portefeuille et en tira plusieurs billets.

M. de Nonanville les prit, les examina, les tourna, les retourna et les passa à son secrétaire sans dire un mot. Le Basque mit un soin scrupuleux à vérifier chacune des valeurs, puis les rassemblant en paquet, il les présenta à sa bougie et y mit le feu.

— Brigand! s'écria le vicomte en se jetant sur le bras du contrebandier, brigand!

— Plaît-il? répondit le Basque avec un flegme impassible... Vous dites?

— Que je suis dans une caverne, et que justice sera faite.

— Pardienne, monsieur le vicomte, vous avez la parole un peu trop brusque, et vous devez vous réjouir d'avoir affaire à des gens pacifiques. N'est-il pas tout naturel que j'anéantisse ces billets en les acquittant?

— J'avoue qu'il faut beaucoup de bonne volonté pour vous juger autrement que sur la mine.

— Ce ne sera pas toujours votre avis, répondit Perez négligemment, et, faisant à la hâte quelques calculs, il présenta une feuille de papier à son patron, qui signa, après mûr examen.

— Voici une quittance, monsieur le vicomte, reprit le Basque, qui vous dégage des 69,426 fr. 94 c. que vous deviez à M. de Nonanville, y compris indemnité et intérêts pour les mortes valeurs que vous avez eues en portefeuille pendant quinze ans. N'êtes vous pas satisfait?

— Mais cette dette n'a été contractée que par surprise, et c'est le produit de l'usure.

— Les tribunaux n'ont pas été institués pour rien, monsieur, dit le patelin Cantelou, ayez recours à leur décision.

— Oui, et sans tarder. Adieu, tu auras bientôt de mes nouvelles, juif indigne!

— Monsieur le vicomte j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble.

Aamendabura se rapprocha de M. de Fontac, qui tenait la porte, et lui dit :

— Ne faites aucune démarche avant notre rencontre.

— Je suis revenu de mes intentions, répliqua le vicomte avec dédain. Je vous prenais pour un aventurier, pour un brave bandit, lorsque je vous ai demandé raison de votre insulte; maintenant je vous connais et vous méprise : le honteux complice d'un gueux n'a sa place qu'aux galères.

— Le moyen est ingénieux, mais la phrase est un peu longue. Dites donc tout simplement que vous avez peur.

— Moi, peur de vous! fit le vicomte en sentant ses joues s'animer... En effet, j'ai peur de salir mon épée.

— Qu'y voulez vous faire? la peur est une maladie nerveuse... A tout prendre, vous n'avez pas tort; je vous eusse tué, foi d'honnête homme.

— Eh bien! je veux voir jusqu'où va votre forfanterie... mais tuez-moi, car je serai sans pitié.

— A ce soir, donc, brasserie flamande, neuf heures sonnant.

— J'y serai... Adieu, Cantelou... Encore un mot: si tu dois prier Dieu, fais-le maintenant, car si je suis en vie demain, les tribunaux te la feront danser, mon cher, et sans violon.

Le vicomte revint à Paris à pied, acheta une vieille épée sur le quai de la Ferraille, et rentra chez lui, rue Saint-Jacques. Thérèse était sortie. M. de Fontac se jeta sur son lit, prit un portefeuille, et écrivit rapidement pendant près de deux heures.

VI.

Après le départ du vicomte, le vieux Cantelou s'était approché du contrebandier Perez et lui avait dit :

— Je vous remercie de l'appui que vous m'avez prêté; mais je regrette infiniment de vous voir embarqué dans une laide affaire.

— Bah! une de plus ou de moins, il faut toujours que le diable ait son compte.

— Vous parlez comme un César, mon ami, mais vous ne connaissez peut-être pas l'homme; il est aussi brave qu'habile, c'est un spadassin, un raffiné.

— Tant mieux, ce sera amusant.

— Il vous faudra déployer toute votre adresse.

— Ceci me regarde... Vous ne serez sans doute pas fâché d'entendre sonner les cloches pour lui?

— S'il faut tout vous dire, je ferai largesse au carillonneur.

— Préparez donc votre bourse, c'est un homme enterré.

— Ah! mon brave montagnard, vous avez autant d'intelligence que d'audace... A nous deux nous mettrions le globe sens dessus dessous... Vous irez loin... Mais dites-moi: comment avez-vous deviné ma haine pour ce gentilhomme ruiné et insolent?

— Je vous sais rancunier, c'est tout dire.

— Moi, rancunier! mon Dieu non, j'oublie toutes les injures, ou tout au moins je les pardonne.

— Et vous avez oublié cette petite algarade du vicomte, il y a dix-huit ans, une nuit qu'il vous prit à la gorge, et vous rançonna.

— Oublié... non.

— Pardonné alors?

— Pas le moins du monde; mais qui vous a si bien instruit?

— Est-ce que je n'entends pas toutes les

cloches, moi? les contrebandiers ont l'oreille fine, c'est souvent un malheur.

— Savez-vous, Aamendabura, que je vous trouve extraordinaire, et que je me surprends quelquefois à avoir peur de vous ?

— N'est-ce pas mon métier de faire peur aux braves gens ?

— Bon! mais moi qui vous connais et vous aime, moi que vous servez avec zèle je ne devrais jamais vous craindre, et cependant lorsque je vous regarde en face, je prends comme une frayeur subite.

Le Basque fit un gracieux sourire, et répondit :

— Vous me flattez, maître. Achevons de régler nos comptes, car il se fait tard, et j'ai quelques courses à faire dans Paris avant d'aller à la brasserie. Voici le relevé de nos opérations pendant ce dernier trimestre :

Deux cent mille cartouches à balles achetées aux christinos au prix moyen de 30 fr. le mille, et vendues aux carlistes 40 fr. ; bénéfice net,.....	2,000 fr.
Cinquante-six mille cartouches poudre anglaise, payées aux carlistes 36 francs le mille, et vendues aux christinos idem 45 fr.; gain réel, ci.....	504
Deux cents hommes français et polonais passés aux christinos, ci.....	4,000
Quatre cents hommes recrutés aux carlistes, ci.....	9,000
Quatre-vingts mulets vendus aux carlistes, à 500 fr. pièce, ci,.....	40,000
Cent chevaux aux mêmes, à 450 francs pièce, ci,.....	45,000
Appui donné à trois cent vingt-sept déserteurs christinos, ci.....	1,962
Evasion en France de cent quarante légionnaires anglais, ci	2,800
Idem, de cinquante-huit déserteurs du camp d'Eguia, ci	580
Guides et espions fournis aux carlistes, ci	1,000
Guides et espions fournis aux christinos, ci	800
Munitions de bouche passées aux deux partis, ci	20,000
Cinquante livres de chocolat d'Espagne vendues en France, ci	150
Vingt neuf livres de sucre, idem,..	16
Quarante mètres de velours, idem,	400
Trente-cinq outres de vin cuit, idem	50
Quatre-vingts mètres toile, anglaise, contrebande achetée à Saint-Jean-de-Luz, vendue à Pampelune, ci.....	400
Chaînes, bijouterie, coutellerie, contrebande, idem, ci	380
Total,.....	129,042 fr.

— Vous n'avez pas beaucoup travaillé pendant ce trimestre, mon cher Aamendabura, le métier devient mauvais à ce que je vois... Se relâcherait-on dans votre troupe ?

Le Basque répondit à ce reproche en déboutonnant sa veste, puis il posa l'index de sa main droite sur une large cicatrice, et joignit à ce mouvement l'un de ces sourires dédaigneux qui donnaient à sa physionomie un caractère étrange, à la fois railleur, mélancolique et hardi.

— Oui, je comprends, se hâta de dire le vieillard... Vous avez fait ce que vous avez pu, et bravement payé de votre personne... Enfin, passons : l'été sera plus productif. Voyons les dépenses.

Perez reprit avec son imperturbable sang-froid :

Etrennes aux douaniers d'Espagne,	23.000 fr.
Idem aux douaniers de France,	14,000
Munitions de guerre.....	1,000
Costumes, travestissemens,.....	4.000
Solde des vingt-cinq compagnons,	45.000
Faux frais.....	1.000
Chirurgien et drogues,.....	1,500
Enterrement de Pichibirry,.....	2,000
Total,.....	91,000 fr.

— Jésus ! monsieur, voilà un mort qui me coûte plus cher que quatre vivans ! Vous lui avez donc fait des funérailles de roi ?

— Ce mort-là valait tout une troupe à lui seul, répliqua le Basque d'une voix douce, et si l'audace faisait les rois, il eût été empereur.

— Tout cela est bel et bon ; mais tâchez de ne pas vous faire tuer, mon garçon, on mettrait mon dernier sou dans votre fosse... Somme toute, que trouvez-vous ?

— Quatre-vingt-onze mille cinq cents francs, répéta le contrebandier.

— Ah ! que c'est cher ! c'est effrayant ! vous avez gaspillé.

Perez releva les boucles noires et brillantes des longs cheveux qui voilaient la moitié de son front, et montra, sans dire un mot, une balafre qui contournait sa tempe droite.

— Eh ! mon cher... je vous plains sincèrement, répartit Cantelou, mais j'ai envoyé depuis cinquante ans plus de dix mille soldats aux armées, qui se sont fait égorger pour quelques mauvaises livres tournois... Cependant... cependant... ajouta l'avare, qui avait baissé les yeux sous le regard brûlant du Basque, j'approuve tous vos actes... C'est donc un bénéfice net pour ce trimestre, de trente-sept mille cinq cent quarante-deux francs.

— Qui sont encaissés en billets de banque.

— Très bien... Et vous allez faire le partage, n'est-ce pas ?... il nous faut bien venir à ce diable de quart d'heure de Rabelais... Savez-vous, mon bon Aamendabura, que vous exercez là une jolie profession. Ce trimestre, qui est un mauvais trimestre, vous rapporte clair et net, 18,771 francs, sans que vous ayez rien risqué.

— Ah ! je n'ai rien risqué !... ces deux blessures me sont donc venues comme la manne aux Hébreux ?

— Je veux dire sans risquer de capitaux, sans engager une obole... puisque je fais toutes les avances.

— C'est juste ; aussi, j'aime mon métier.

— Je le crois... Vous avez donc compté pour ma part ?...

— Dix-huit mille sept cent soixante-onze francs en billets de banque qui sont dans ce portefeuille...

— Très bien. Avez-vous quelque idée pour le placement de ces fonds, mon cher Perez ; je n'aime pas l'argent mort, quoiqu'on me dise avare... Voyons, qu'allez-vous faire de votre magot ?

— J'espère le placer on ne peut mieux..... affaire d'or.

— Bah ! contez-moi cela... je vous dirai, après ce à quoi j'avais pensé.

— Dites d'abord.

— Peuh ! c'est assez piètre, quinze pour cent... mais solide.

— Enfin ?

— Vous connaissez le baron de Certènes ?

— Est-ce le mari de la belle dévote ?

— Oui.

— De la mystérieuse cloîtrée de Saint-Nicolas ?

— Précisément.

— Je la connais un peu... Après ?

— Ce mauvais sujet qui est devenu amoureux de sa femme, lorsque sa femme s'est imaginé de renoncer au monde et d'entrer dans un couvent, met, depuis une dizaine d'années, sa fortune à feu et à sang ; il crève des chevaux, donne des fêtes et laisse loin de lui tous les Sardanapales de l'antiquité. C'est en vain que ce bélitre cherche le plaisir, ou au moins la distraction ; il a toujours sa femme en tête, et il sera ruiné comme Job qu'il rêvera encore à sa *sainte n'y touche*.

— L'homme est ainsi, il lui faut ce qu'il n'a pas... Après ?

— Le baron a acheté près de Janville, dans l'Orléanais, un charmant petit castel où il pend la crémaillère demain. Il y aura partie de chasse échevelée, festin au bois et au logis, toute la gentilhommerie du pays y sera.... Cependant je n'ai qu'à dire un mot pour faire avorter ces beaux projets. Le baron, criblé de dettes, n'a pas de quoi payer le dernier terme de son acquisition, et c'est ce soir même que tombe le délai fatal. Si je refuse ce soir cinquante mille francs à M. de Certènes, les huissiers seront demain de la partie... Quel dessert pour les convives ! quelle fanfare pour les chasseurs, hein ?... Mais venons à votre idée... Quel est votre taux ?

— Deux cents pour cent.

— Mon dieu ! et vous me laissez conter des histoires de l'autre monde... J'en suis... Mais, entendons-nous bien... bonne hypothèque, cautionnement solide, toute garantie... hein ? J'attends... le nom. Le nom, mon cher ami ? Tenez, j'ai fait aujourd'hui une méchante affaire ; il était temps de la réparer ; je me suis laissé aller à certain mouvement... Mais vous saurez cela plus tard... Bref, je n'ai pas vendu Miguelgorry, je l'ai donné.

— Peste ! vous avez gagné cent mille francs sur cette vente.

— Eh ! bon dieu ! je devais gagner cent mille écus, mais.... je les rattraperai, murmura le vieillard en ricanant d'une singulière façon... Avec qui traiterez-vous, mon cher Aamendabura ?

— Avec le vicomte de Fontac.

— Farceur !

— Je parle sérieusement.

— N'allez-vous pas le tuer entre neuf et dix heures, ce soir ?

— J'en doute.

— Comment, vous en doutez ? s'écria M. de Nonanville en pâlissant.

— M. de Fontac est aussi brave que moi, et sans doute aussi habile.

— Mais alors, si vous ne le tuez pas, ce sera lui qui vous tuera ?

— Peut-être.

— Comment peut-être ? Allons, mon ami, ne commencez pas à me parler par logogriphes, vous me donnez la chair de poule... N'oubliez pas que ce Fontac est mon ennemi mortel, et que ses criailleries peuvent me jouer un vilain tour.

— Je le sais parfaitement.

— Eh bien donc ?

— C'est pour cela que je veux lui fermer la bouche pour toujours.

— A la bonne heure... mais rien ne ferme mieux la bouche qu'une belle estocade ; vous ne l'ignorez pas. Dans tous les cas, expliquez-moi comment vous comptez faire pour tirer deux cents pour cent de ce noble en guenilles.

— En lui prêtant dix mille francs, à moi, et dix mille francs à vous.

— Au diable si vous tirez un liard de mes griffes !... Vrai, vous avez la berlue ; et comment vous remboursera-t il ?

— En devenant notre associé.

— Saint Borromée ! à quoi pensez-vous ?

— A ma fortune. Si le vicomte accepte mon traité je trônerai dans la montagne, je passerai de France en Espagne et d'Espagne en France, comme vous de vos étables à votre basse cour ; je me soucierai des douaniers comme vous des recors, et des galères ou de la potence, comme vous de la probité...

— Chut... mon fils, ne prenons pas de ces privautés. Le vicomte mangera nos vingt mille francs, et se moquera de nous..... il nous plantera là.

— Lorsqu'il aura vidé le sac, nous le remplirons.

— Ouais!... faites à votre guise, je ne suis pas du jeu.

— A merveille, mais je prélèverai deux cents pour cent de mes avances, sur les prochains bénéfices.

— Non pas, non pas.

— Je l'ai dit : je ne mens jamais... Vous êtes libre de rompre notre association.

— Ah! mauvaise tête, vous en venez là bien vite... Quoique vous fassiez une folie, je veux vous imiter ; voilà dix mille francs.... mais, s'il refuse vos offres ?

— Alors.... Eh bien ! je le tuerai.

— Il a le bras solide et la main souple...

— Tant mieux, ce sera plus amusant.

— Vous voilà revenu à vos phrases favorites... Je vous aime mieux ainsi... Venez-vous avec moi à Paris ?

— Dieu m'en garde, vous n'allez qu'à pied.

— Cela vous sied bien de faire le damoiseau, monsieur le montagnard... Adieu donc, je ne vous retiens plus.... deux mots encore. Comment saurai-je la grande nouvelle ce soir ?

— J'irai vous la porter moi-même avant onze heures, rue de Lille.

— C'est cela ; et si à onze heures vous n'êtes pas venu!

— Je serai mort. J'ai l'honneur de vous saluer, mon maître, ajouta le Basque en souriant ; puis il s'inclina humblement et sortit.

Le père Fumeron regarda dans la cour, vit Perez monter dans un cabriolet de remise qui attendait sous un hangar ; et lorsque la voiture eut franchi la grille, l'avare revint à son bureau, ouvrit son grand portefeuille, compta et recompta un paquet de billets de banque, et s'écria comme en délire, tendant ses deux mains tremblantes et chargées de richesses vers le ciel :

— « Quand vous devriez me coûter tout cela, messieurs.... je vous aurai!»

Après avoir écrit pendant deux heures, le vicomte de Fontac sauta à bas de son lit et répara, tant bien que mal, le désordre de sa toilette. Tout en lustrant avec sa manche les ailes et la forme de son chapeau, il laissait échapper quelques paroles incohérentes qui témoignaient de son trouble et de sa préoccupation.

— Huit heures viennent de sonner, se disait-il tout haut... où est-elle ? que fait-elle ? J'ai été trop dur !... elle m'aime, après tout... elle est dévouée, résignée... Bah ! tant mieux ! qu'elle souffre ! qu'elle expie !... il est temps de partir... allons... si je ne reviens plus, elle trouvera cette lettre qui la tuera peut-être... Eh bien ! après ?... belle affaire ! elle n'a que trop vécu pour elle, pour moi... et pour d'autres ! partons...

Le vicomte prit la vieille épée qu'il avait achetée sur le quai, et l'examina avec soin. Cette arme, on le devinait, avait dû appartenir à quelque noble cavalier. Sa poignée bien attachée et parfaitement en main, la souplesse de la lame, et quelques dorures encore apparentes lui donnaient un bon air que la rouille avait respecté. Elle avait certainement battu le mollet d'un gentilhomme, et brillé sur un riche pourpoint. Il y avait entre l'épée et l'homme qui devait s'en servir analogie complète. Le grand seigneur déchu trouvait son histoire gravée sur l'acier avili auquel il allait confier sa vengeance.

— Voilà qui me ranime et me réjouit, se dit encore le vicomte en faisant siffler le fer et prenant une demi allonge comme pour s'essayer. Je dois avoir la main bien gâtée, le pas lourd et l'œil endormi... Une... deux... trois... prime... seconde... coupé dessus, dessous... enveloppez... Hé, hé, pas trop mal, vraiment, et ce rustre montagnard trouvera à qui parler... Il faut m'attendre à des bonds, des écarts, des glissades... Il attaquera sous la garde... alors, demi-cercle, et à fond, les ongles en dessus.—Huit heures et quart... en route.

Le visage du vicomte, qu'un rayon subit avait éclairé pendant quelques minutes, s'assombrit tout à coup; il cacha soigneusement son arme sous son paletot, et sortit. En passant devant le portier, il lui donna un billet et le pria de le remettre à Thérèse s'il n'était pas rentré lui-même à dix heures et demie.

Après avoir traversé la place Saint-Michel, M. de Fontac gagna les arcades de l'Odéon, et se dirigea, machinalement, vers la maison de M. de Brionne. Les fenêtres de cette maison étaient fermées, depuis le rez de chaussée jusqu'aux lucarnes.

— Elle est sans doute au sermon, il faut que je la voie, pensa le vicomte, la mort me sera plus douce, si je dois mourir ce soir.

Et il entra à Saint-Sulpice. Les fidèles étaient groupés autour de la chaire sacrée ; les yeux du malheureux père cherchèrent en vain dans la foule; Hélène n'était pas à sa place habituelle, la tête blanche de l'abbé de Brionne manquait parmi les têtes vénérables du chapitre... Que se passait-il donc ? Le sang du vicomte s'échauffa, il redouta quelque catastrophe, et regagna le porche avec précipitation, pour courir, sans s'arrêter, jusqu'à la brasserie.

Neuf heures sonnaient au faubourg du Roule, lorsque M. de Fontac mit le pied sur le seuil de la taverne. Les salles étaient pleines comme de coutume ; partout mêmes physionomies, mêmes costumes, même fumée, nous pouvons ajouter même conversation.

Le Basque était assis, comme la veille, à la petite table du fond ; un jeune homme d'une mise élégante, quoique négligée, lui faisait face et fumait une cigarette, tandis que lui chargeait sa pipe.

— On voit bien que vous avez été militaire, monsieur le vicomte, dit Perez en se levant, saluant et se rasseyant : vous êtes exact comme un bon soldat.

— Je suis de parole, voilà tout... Je n'ai jamais eu l'honneur de servir.

— En France, non, mais en Russie, c'est à dire dans le Caucase.

— Il est singulier, monsieur, que vous soyez si bien instruit de toutes mes actions.

— C'est mon métier de savoir bien des choses.

— Votre métier ?

— Pardieu, oui ; je suis à la recherche de tout ce qui est brave, hardi, intelligent, puissant, riche, pauvre, ambitieux .. Voilà pourquoi je vous sais par cœur... Prenez-vous une chope avec nous ?

— Merci monsieur, je ne suis pas venu ici pour trinquer, dit le vicomte avec dédain et en reculant d'un pas.

— Je ne vous ferai pas violence... Orrochordoqui, ajouta le Basque en se tournant vers le jeune homme, à ta santé... et, cependant, ne croyez pas que vous vous ravaleriez en vidant ce pot avec nous ; monsieur que voilà, est de vieille souche, les Orrochordoqui ont trois cents ans de date dans la commune de Cambo ; les ancêtres de ce brave compagnon ont tour à tour fait la guerre pour l'Espagne et pour la France ; son grand-père a été tué à l'armée du maréchal Suchet, et son père a été tué dans la bande de Mina en 1823. Ne trouvant dans l'histoire de sa famille aucun profit à servir la France ou l'Espagne, mon ami a pris, comme moi, le parti de servir les deux peuples à la fois, c'est un rude *contrabandista*... vous le verrez à l'œuvre.

— L'heure est passée depuis longtemps, monsieur... trève de railleries, s'il vous plaît.

— Vous le voulez donc, absolument ?

— Absolument.

— A la bonne heure... Garçon, cria Perez en se levant, laisse-nous tout cela en place, je vais revenir.

VII.

Le jeune Basque alluma une nouvelle cigarette, renversa sa chaise, ainsi que celle de Pérez, pour indiquer que la table était retenue, et suivit les deux adversaires.

— Vous avez donc pris un témoin ? demanda le vicomte d'un ton railleur.

— Pour vous être agréable.

— Je vous remercie... C'est sans doute aussi pour m'être agréable que vous avez annoncé au garçon votre prompt retour et retenu vos places au café ?

— Vous l'avez dit.

— Ah ! nous verrons qui règlera le compte.

— Ce sera moi, je vous le jure.

— J'ai dans l'idée que ce sera moi, tout au contraire, répondit le vicomte, qui, se baissant, ramassa son épée au pied d'un arbre.

— Vous en seriez bien empêché, monsieur le vicomte.

— Et la raison, s'il vous plaît ?

— Fouillez dans vos poches... Vous n'avez pas le sou.

— Insolent !

— Pauvreté n'est pas vice. Fouillez, fouillez.

M. de Fontac n'avait pas, en effet, cinquante centimes sur lui.

— Finissons-en, reprit le vicomte, si vous êtes le Diable j'ai hâte de m'en convaincre.

— Un pauvre Diable... mais encore jeune ; l'avenir est à moi !... Tiens... j'ai perdu mon arbre... Orrochordoqui, te souviens-tu de la place où j'ai laissé mon épée ?

— Ici, je crois... non... Ma foi, je suis déconcerté, la nuit est si noire.

Le vicomte se croisa les bras, et sourit avec une joie orgueilleuse à l'embarras de son ennemi. Le rodomont est à bout, pensa-t-il.

— Vous verrez que je serai obligé de prendre un bâton, murmura Perez, mon arme favorite.

— Je crains que vous ne trouviez ni épée, ni bâton, interrompit M. de Fontac.

— Pourquoi, je vous prie ?

— Parce que la nuit est bien noire et cache à merveille ce qu'on ne cherche pas.

En ce moment, Orrochordoqui fit rouler d'un coup de pied la garde d'une épée, et le fer, frappant le tronc d'un arbre, rendit un son mat qui arrêta court la phrase du vicomte.

— Maintenant, tirons à gauche, du côté de la Seine, dit Perez ; le réverbère que nous voyons là-bas est rarement visité... Monsieur le vicomte, une dernière fois écoutez-moi, en marchant.

Vous avez cru que je bouderais devant votre épée et vous avez eu tort... Tenez-vous pour averti que je n'ai peur de personne, et que je ne connais aucun danger capable de me faire sourciller.

— Tant mieux pour vous, et cela vous servira, monsieur.

— Hier, vous avez conclu un pacte d'amitié à la vie à la mort, et voilà que vous voulez le rompre aujourd'hui pour une vétille.

— Hier, j'ai mis ma main dans celle d'un contrebandier dont la vie aventureuse et le caractère m'avaient séduit ; aujourd'hui, je fais l'honneur au complice d'un fripon et de l'homme le plus abject qui soit au monde de me mesurer avec lui... tout l'avantage est pour vous. Nous voici rendus ; en garde, s'il vous plaît.

— J'admire combien les hommes du monde sont légers et superficiels. Hier, vous vous prenez pour moi d'une belle amitié, sur un mot, sur un geste ; aujourd'hui, vous faites le grand seigneur, et me jugez sur une pauvre

apparence. Permettez-moi de vous dire que hier vous me connaissiez un peu, et qu'aujourd'hui vous ne me connaissez pas du tout.

— Ah ça! monsieur, pourquoi sommes-nous venus ici? demanda le vicomte en crispant ses doits à la poignée de son épée.

— Mais, pour faire ce que bon nous semble, à ce que je présume.

— Défendez-vous.

M. de Fontac tomba en garde, Perez se couvrit, para quelques passes avec une adresse merveilleuse, puis, enveloppant l'épée de son adversaire, il la fit voler jusqu'aux premiers branchages de l'un des arbres qui couvraient les combattans.

Orrochordoqui ramassa l'arme du vicomte, la lui présenta poliment et se remit à l'écart, sans proférer un seul mot.

— Mon ami que voilà, dit Perez, pendant que son adversaire, un peu confus, se remettait en place, vous dira que depuis le 4 juillet 1833 je ne me suis pas battu en duel, et depuis ce jour j'avais juré de ne plus m'aligner. Dam! je m'étais battu trois fois de midi à minuit, et j'avais tué mes trois hommes... Eh! cette feinte était bien jouée, monsieur, mais vous avez tenu la main trop basse, ajouta le Basque qui, tout en se défendant, rompant, marchant, se dégageant et attaquant, parlait avec un abandon et une légèreté dont le vicomte demeurait stupéfait.

— Voyez-vous... le duel est absurde en thèse générale; le plus franc vaurien peut tuer le plus honnête des hommes, et le plus lâche le plus brave... le 4 juillet 1833, je me fis trois querelles qui ne valaient pas une chiquenaude chacune... couvrez-vous, couvrez-vous, bien paré... la première à Pampelune avec un officier espagnol qui m'avait regardé de travers... je le tuai raide d'un coup de pistolet; la seconde avec un Portugais qui m'avait regardé en face... je lui logeai mon poignard dans la gorge jusqu'au... très bien! la main haute... jusqu'au manche; la troisième avec un fat de Bayonne qui affectait de ne pas me regarder du tout...

L'épée du vicomte, arrachée encore une fois de ses mains, alla donner de la pointe contre une grosse pierre et se brisa.

— Celui-là ne mourut que le lendemain, acheva le Basque en se croisant les bras.

— Ma foi, monsieur, dit le vicomte, vous êtes mon maître, nous tirerons le pistolet quand vous le voudrez; je suis forcé d'avouer que vous auriez pu me mettre par terre au moins dix fois, depuis que nous avons croisé le fer.

— Je vous disais bien que je paierais l'écot. Tenez, touchez là, soyons amis comme nous l'étions hier, nous n'avons pas de temps à perdre en gymnastique. Quand nous serons dans le vallon d'Urdach, nous ferons assaut pour nous distraire et pour nous refaire la main. Vous avez un jugement sain et suivi dans vos attaques, mais vous vous êtes rouillé. Est-ce dit? redevenons-nous bons amis? Allons, n'hésitez pas, que diable, je veux vous tirer du piteux état où vous êtes...

— Mais ce gueux, ce drôle de Cantelou?

— Bah! que vous êtes entêté pour un homme d'esprit!... Savez-vous ce que c'est que M. de Nonanville.

— Parbleu si je le sais... le plus infâme filou, le plus vil et le plus ignoble usurier qui soit en Europe et ailleurs.

— Et après?

— C'est bien assez.

— Vous me croyez aux gages de ce vieux sacripant?

— Mais... oui.

— Mais non, car M. de Nonville est à ma solde.

— En vérité, vous êtes un phénomène, expliquez-vous.

— Rentrons donc à la brasserie, dit le Basque; et, prenant son épée par la poignée, il la lança à tour de bras dans la Seine; puis, se retournant vers le vicomte, il lui dit: Que le souvenir de notre duel soit à jamais perdu, comme cette arme... Est-ce votre avis?

M. de Fontac serra la main du contrebandier, et celui ci fit signe à son camarade d'approcher.

— A nous trois, dit-il en tenant les mains du vicomte et d'Orrochordoqui, nous ferons plus de bruit dans les Pyrénées que l'avalanche et la tempête; à nous l'Espagne, à nous la France... Venez.

M. de Fontac suivit cet homme étrange dont le geste, la voix et le regard le fascinaient et le bouleversaient. Les trois compagnons s'attablèrent en demandant, les Basques de la bière et du tabac, le vicomte un verre d'eau sucrée.

— Je vois que nous nous entendons sur toute chose, dit Perez, excepté la pipe et la bière.

— Comment se fait-il que vous aimiez cette affreuse boisson, que l'on connaît à peine dans votre pays?

— D'abord, mon cher ami... Vous permettez que je vous appelle ainsi, n'est-ce pas?

— Certainement.

— D'abord, je ne sais trop de quel pays je suis; j'ai toujours fait la contrebande, et j'ai débuté dans cette noble carrière sur les bords du Rhin; c'est de cette époque que datent mes relations avec M. de Nonanville et ma passion pour l'essence du houblon.

— Vous n'êtes pas Basque?

— Je ne le crois pas.

— Comment! vous ne le croyez pas?

— Ne vous ai-je pas dit que je ne savais pas le nom du pays où je suis né; je peux avoir vu le jour dans un canton basque tout aussi bien qu'en Chine ou aux grandes Indes. Partant, l'univers est ma patrie. Ceci vous explique

pourquoi j'exerce mon commerce sans aucune espèce de répugnance. Mais laissons la causette pour nos heures de loisir, venons au sérieux. Vous avez besoin d'argent ?

— Moi ?

— Oui, vous. Mettons de côté tout amour-propre, entre amis : lorsqu'on s'est gêné une fois, on ne se gêne plus.

— Certes j'ai grand besoin d'argent, et si j'en trouvais à emprunter...

— Ah ! ah ! ah ! emprunter, mon cher, et sur quoi ?

— Sur parole donc.

— C'est juste, et c'est aussi sur parole que je vais vous prêter ce que vous me demandez. Combien vous faut-il : dix, vingt mille francs ?

Les yeux du vicomte étincelèrent : — Vingt mille francs ! s'écria-t-il, si j'avais vingt mille francs !

— Que feriez-vous ?

— Ah ! je les reverrais, je les retrouverais, je les aimerais, je renaîtrais, je... je deviendrais fou !

Perez ouvrit son portefeuille, en tira vingt billets de mille francs, et les mit dans la main de M. de Fontac, qui tressaillit de la tête aux pieds.

— Voilà, dit-il : maintenant signez-moi ce petit traité.

Et il prit dans un rouleau qu'il portait sur lui une feuille de papier, un encrier et une plume qu'il présenta au vicomte.

— Qu'est-ce ?

— Lisez tout bas.

« Je m'engage, lut le vicomte, à partager les périls et la vie aventureuse de Perez Aamendabura en fidèle compagnon, et j'en fais le serment solennel.

« Cet acte, qui me lie pour cinq années, à dater de ce jour, me met au même rang qu'Aamendabura, pour tous profits ou pertes, dans ses entreprises. »

— Vous me jurez, dit le vicomte, que votre bande ne commet jamais de rapines, jamais d'assassinats, qu'en un mot elle fait la contrebande à main armée, il est vrai, mais ne se sert de ses armes que pour se défendre ?

— Je le jure... Nous ne sommes pas des brigands ; nous n'attaquons jamais, quoiqu'on nous attaque souvent.

— J'ai signé, interrompit le vicomte ; prenez ce papier et gardez votre argent, je ne l'ai pas encore gagné.

— Vous le gagnerez, soyez-en persuadé. Quant à ces vingt mille francs, s'il faut écouter vos scrupules, je vous les prête, vous me les rendrez. Vous me demandiez tout à l'heure si nous sommes d'honnêtes gens ; je vais vous le prouver. Nous ne faisons pas comme les chartreux et les pénitents gris, qui se cloîtrent lorsqu'ils ont éprouvé quelque grande douleur mondaine ou fait quelque gros péché ; nous nous jetons dans la noble contrebande sans haine pour la société, sans remords, sans flétrissure, sans avides créanciers. Or, mon ami, vous devez payer demain une lettre de change de douze mille francs, et vous n'avez pas une obole.

— Comment savez-vous ?

— Je sais... que cela vous suffise. Vous devez bien encore, par ci, par là, quelques misères ; et enfin des hommes comme vous ne doivent jamais rester le gousset vide : ces vingt billets ne sont pas de trop... Allons, courage ; ne pensez pas que vous êtes le comte de Fontac la Paluze, que vos aïeux ont place dans toutes les pages de l'histoire de France, que vous avez jeté l'or à pleines mains, et que vous êtes aujourd'hui réduit à mener une vie de contrebandier, en recevant les secours d'un homme obscur tel que Perez. Il ne faut s'occuper ici-bas que de deux choses : le présent et l'avenir. Les âmes viriles laissent les rêveries du passé aux femmes, aux élégiaques et aux poitrinaires. On part de ce qu'on est pour arriver à un but éloigné, élevé, couru, envié.

Or, votre présent, quel est il ? la misère vous étreint de tout côté : il vous a fallu, jusqu'à ce jour, toute votre force d'âme pour ne pas tomber au dernier échelon du vice, pour n'être ni escroc ni faussaire. Sans moi, vous deviez demain, ou entrer à Clichy pour dettes, ou vous faire sauter le crâne. C'est folie de se tuer lorsqu'on peut vivre splendidement, avec des émotions chaque jour ravivées, avec des espérances dignes des rêveurs arabes, et une activité digne de l'homme. Ah ! quand vous serez dans nos montagnes, quand vous aurez bravement fait le coup de fusil pendant une nuit noire et orageuse ; quand vous aurez joué, trompé, raillé les gendarmes de France et les carabiniers d'Espagne ; quand, sous prétexte de vendre dix livres de chocolat, vous aurez fait passer mille cartouches à don Carlos, comme vous gémirez sur cette jeunesse gaspillée dans l'oisiveté !

Paris, ville de boue, d'or et d'argent, où tout est faux et artificiel, jusqu'à l'air qu'on y respire, vous semblera odieux et mesquin, et si, dans cinq ans, vous désirez reprendre le rang que vous occupiez avant votre chute, eh bien ! vous aurez reconquis votre fortune, vous serez riche, et les insolents qui vous parlent maintenant le chapeau sur la tête s'inclineront devant vous. Nul ne connaîtra l'origine de votre fortune ; à vos propres yeux, cette fortune viendra d'une source pure ; vous aurez été comme moi, comme nous, industriel, négociant, marchand, non pas marchand courbé sur un comptoir et sur des chiffres, mais l'intelligence au cerveau, l'audace au cœur et l'espingole au poing. Voilà ce que vous serez ; aujourd'hui, qu'êtes-vous ?

— Comment se fait-il que M. Cantelou soit

mêlé à vos affaires?... j'avoue qu'il provoque mes dernières répugnances.

— Vous en voulez bien à ce pauvre monsieur de Nonanville; je n'ai pas assez de temps ce soir pour vous expliquer l'espèce de mystère qui m'unit à ce cuistre... vous serez instruit de tout. Sachez d'abord que, depuis près d'un mois, je suis sur vos traces; Antonio, votre ancien valet de chambre, m'avait beaucoup parlé de vous, de vos aventures, de votre courage, de vos distinctions, et j'avais besoin d'un compagnon qui vous fût semblable en tout point.

Je vous ai donc suivi, épié, deviné, appris par cœur, c'est le mot. Il m'a fallu un mois pour mon examen; j'ai passé tout un mois en embuscade, soit rue Saint-Jacques, soit à Saint-Sulpice, soit rue de Vaugirard.

— Quoi! vous connaissez... interrompit le vicomte avec une sorte d'effroi.

— Je connais tout... je vous ai suivi dans votre détresse, et je vous ai voué mon estime sans restriction.

— Hélas! vous êtes le seul homme qui m'ait parlé ainsi depuis quinze ans... Vous me faites du bien; mon âme se dilate à vos affectueuses consolations... Cependant je dois vous dire que vous vous trompez; je ne suis pas estimable à mes propres yeux; j'ai de cuisants remords; j'ai fait verser des larmes aux plus nobles créatures de Dieu.

— Vous voulez parler des femmes que vous avez aimées... Ceci ne me regarde pas; je n'ai jamais aimé aucune femme, moi; et cependant j'ai vingt-huit ans. Je ne comprends pas les douleurs de l'amour, et mon cœur n'a pas essuyé les tempêtes du vôtre; cela viendra peut-être un jour... Quant à vous, je le répète, je vous estime comme homme d'énergie et de volonté. J'ai trouvé en vous l'homme que je ne cherchais plus, l'homme élégant et intrépide, l'homme des ruelles et de la bataille, et comme nous n'obéissons jamais qu'à nos intérêts, je me suis attaché à vous, parce que je vous ai jugé nécessaire, indispensable aux entreprises que je médite.

— Quel rôle me destinez-vous donc?

— Vous le saurez... Voilà le secret de notre liaison.

— Puisque vous appréciez les hommes de cœur, comment pouvez-vous être en relations avec ce fripon que vous avez protégé aujourd'hui?

— C'est encore un secret; le temps n'est pas venu de tout vous dire. Si j'ai protégé Cantelou, lorsque vous avez porté la main sur lui, c'est que l'engagement que vous venez de signer, pour cinq ans, avec moi, je l'ai signé depuis cinq ans avec lui. Maintenant, parlons de vos affaires personnelles. Vous désirez enlever deux femmes et un homme, m'avez-vous dit?

— Oui. M'avez-vous vu suivre une eune fille de la rue de Vaugirard à Saint-Sulpice?

— Oui.

— Eh bien! il faut que je l'enlève, et le plus tôt possible.

— Bon... quelle est l'autre?

— Celle qui habite avec moi.

— Bien... Et celle que nous avons rencontrée aujourd'hui à Vitremont, qu'en comptez-vous faire?

— Quand je serai riche, nous verrons.

— A merveille... nommez l'homme à qui vous en voulez.

— Le vieil abbé de Brionne, le connaissez-vous?

— Oui, mais ne seriez-vous pas bien aise d'enlever tout votre monde, Thérèse exceptée, de manière à ne donner qu'un coup de filet?

— Cela ne se peut pas.

— Il me semble à moi que si vous pouviez réunir Mme la vicomtesse de Fontac, votre fils Gaston, votre fille Hélène, le bon abbé de Brionne...

— Mais, mon Dieu! qui vous a dit ces noms terribles?

— Si vous aviez tous ces êtres chéris sous un même toit, et si vous pouviez vivre près d'eux, les voir, les protéger, les aimer, serait-ce un malheur?

— Ah! ciel! ce serait me mettre au paradis... Mais c'est impossible, c'est impossible!

— Bah! il n'y a rien d'impossible pour des hommes comme nous, n'est-ce pas, Orrochordoqui?

— C'est mon avis, dit le jeune homme, qui vidait chope sur chope pendant la conversation de ses deux camarades.

— Eh bien! mon cher vicomte, vous serez servi à souhait. Mme de Fontac a acheté à M. de Nonanville, vous le savez, le beau château de Miguelgorry, et ce château, apprenez-le, est situé dans la vallée de la Nive, à deux petites lieues du vallon d'Urdach, où nous serons. Elle emmène son fils Gaston.

— Vous le connaissez?

— Non, mais je sais qu'il est à Paris avec sa mère depuis hier matin; elle se fait accompagner aussi de l'abbé de Brionne et de Mlle Hélène; nous n'avons donc pas grand besoin de nous hâter pour l'enlèvement. Qu'en pensez-vous?

Le vicomte jeta ses bras autour du cou du contrebandier, sans pouvoir articuler l'un des mots qui l'étouffaient. Enfin il s'écria: C'est à la vie, à la mort; Perez, je vous appartiens corps et âme, vous me sauvez de l'enfer!... quand partent-ils?

— Je crois qu'ils sont déjà à dix lieues de Paris, sur la route de Bordeaux, je ne saurais l'affirmer, mais le Cantelou m'a fait entendre que nos châtelaines devaient filer immédiate-

ment sur Miguelgorry. Vous saurez cela en vous adressant rue de Vaugirard.

— Jamais! je ne mettrai jamais les pieds dans cette maison.

— Alors Orrochordoqui fera la commission, vous le conduirez... S'ils sont partis, nous nous mettrons en route sans retard; je vous quitte, j'ai à terminer quelques affaires. A minuit, rendez-vous chez Orrochordoqui.

— Un mot encore, dit le vicomte à Perez; nous n'avons pas parlé de Thérèse.

— La voudriez-vous aussi dans la montagne, par hasard?

— Dieu m'en préserve! je voudrais m'en débarrasser à tout jamais, la faire enlever pour la déporter n'importe où.

— Du diable si elle vous retrouve à Urdach, mon ami. Ecrivez-lui que vous partez pour la Nouvelle-Orléans; mettez mille francs dans votre billet, et souhaitez-lui le bonsoir.

— Je ferai mieux que cela, répondit M. de Fontac après quelque réflexion.

— Ainsi, à minuit!

— A minuit.

Les trois contrebandiers sortirent de la brasserie, se serrèrent la main, et prirent, Perez un cabriolet de remise, le vicomte et Orrochordoqui un fiacre.

VIII.

Thérèse, dans la matinée du même jour, s'était rendue en toute hâte rue de Lille, 24 où l'attendait son ancienne amie.

Introduite, sans pourparlers, par une soubrette fort pimpante, et conduite à travers plusieurs pièces richement meublées, Thérèse arriva dans un boudoir où Finance se reposait voluptueusement sur une large ottomane.

— Ah! bonjour chère amie, dit la courtisane d'une voix nonchalante et flûtée, j'avais déjà demandé après toi... Je sors du bain... tu vas prendre une tasse de chocolat, n'est-ce pas, belle?

— Non, merci, mon amie, je ne pourrais goûter à rien, tu es mille fois trop bonne... Sais-tu bien que te voilà superbement logée: antichambre, salle à manger, salon, boudoir... parlez-moi de ça, c'est un peu bien.

— Ma chambre à coucher est ravissante... je te la montrerai... j'ai aussi un salon de bain très gentil, baignoire en marbre vert de Campan, tapisserie en glaces... quant à ça, il n'y a pas trop à crier.

— Qu'est-ce qui te manque donc?

— J'ai quelqu'un de trop, au contraire... tu comprends?

— Oui, répondit Thérèse en baissant les yeux malgré elle.

— Eh bien! ma chère, rien de nouveau.... tout est dans le même état que hier... as tu réfléchi à notre affaire?

— Oui, beaucoup.

— N'est-ce pas que ça donne du tintouin?... Ah! voilà deux ans que ça me travaille, et j'en suis tout ahurie.

— Tu as pu vivre deux ans avec cette idée-là?

— Pardienne! mais je me disais tous les matins en me levant: bah! il n'ira pas longtemps, il est si vieux, si usé, si éreinté, et il m'a menée jusqu'en 1836, avec ses rhumes, sa gastrite, et ses palpitations... Tiens, sans toi, il n'en aurait jamais fini.

— Aussi nous nous dépêcherons, n'est-ce pas, demanda Thérèse, l'œil ardent.

— Est-ce que tu aurais déjà trouvé un bon moyen?

— Non, mais je suis prête à tout faire.

— Hé! ma fille, faut pas nous emporter... Vois-tu, nous avons pour nous les grands et les petits moyens; mais tout bien compté, les petits moyens ne valent pas grand chose, les grands moyens c'est plus ingénieux.

— Je ne les connais pas, interrompit Thérèse.

— Parbleu! c'est l'inspiration, c'est l'étude, c'est le hasard, c'est le travail qui les donnent. Ça se cherche, ma chère, ça se cherche longtemps... écoute ici... je crois que j'en tiens un.

— Allons, parle.

— Une supposition que le vieux tombe malade, ça peut arriver, n'est-ce pas?

— Certainement, mais voilà soixante et dix ans qu'il se passe de médecin.

— N'importe, un coup d'air, un gros rhume fiévreux sont bientôt pris. Dans ce cas, je fais demander une garde, et je me mets en quatre pour soigner notre homme. Tu te présentes pour veiller le malade, donner la tisane, bassiner le lit, et te voilà en pied dans la maison... hein?

— C'est une idée, mais nous n'arriverons jamais au bout, il mourra de vieillesse.

— Ah! bah! je réponds de la maladie, moi, et avant peu.

— Et quand tombera-t-il malade?

— Il doit venir me voir dans la journée. Je t'attendrai pour dîner à six heures, et j'aurai, sans doute, à t'apprendre du nouveau.

— A six heures donc, dit Thérèse en se levant.

— Et où vas-tu? qu'est-ce qui te presse?

— Ne suis-je pas déjà garde-malade? je vais rue Saint-Jacques. Alfred est seul.

— C'est vrai; il faut avouer que tu fais une sœur de charité assez drôle...

Les deux amies se séparèrent; Thérèse courut à sa mansarde, le vicomte était sorti; Thérèse passa cette journée au travail; de temps en temps ses mains retombaient sur ses genoux, et elle demeurait comme anéantie dans ses sombres pensées; puis elle essuyait les larmes

qui coulaient sur ses joues, et reprenait son ouvrage avec ardeur.

A cinq heures, M. de Fontac n'était pas encore rentré ; Thérèse Keller s'habilla, mit sa robe la plus propre, abattit sur ses yeux rouges et gonflés un vieux voile en imitation de dentelles couvert de reprises et descendit dans la rue.

Finance était en grande toilette ; l'art avait tout fait pour venir en aide à la coquette et la rajeunir.

En trouvant son amie parée, jolie et presque jeune, Thérèse s'arrêta pour la contempler et se sentit mordue au cœur par le serpent de l'envie. Honteuse, en comparant sa misère à tout ce luxe, elle se vit prête à pleurer de rage et de désespoir. Finance vint à elle, l'embrassa avec effusion, la fit asseoir sur sa causeuse et la regarda à son tour.

— Toujours la même robe, mon cher ange, et encore des gants à vingt-neuf sous ?

— C'est ma dernière paire, bientôt je n'en porterai plus.

— Est-ce que tu me laisserais en route ? est-ce que tu aurais peur ?

— Peur ! non, je voudrais que ce fût pour ce soir... Tu ne me connais pas... Ah ! Finance, ma chère Finance, tu peux attendre, toi, tu as des bijoux, du satin, tu ne marches que sur des tapis, et au lieu d'aimer, tu abhorres... Moi, j'ai faim... c'est-à-dire, j'ai faim pour lui... tu comprends ? nous n'avons rien à la maison, absolument rien, il est plus mal accoutré que moi, lui, et ce pauvre ami si généreux, si prodigue, souffre le martyre à toute heure de la journée, en se voyant dans cet égoût où je l'ai entraîné malgré moi. Nous avons une lettre de change de douze mille francs à payer demain, et, à moins que cet argent ne nous tombe du ciel, on enverra à Clichy mon pauvre Alfred, et il y mourra de chagrin. Tu vois donc que je suis pressée, bien pressée, et s'il y avait moyen cette nuit...

— Est-ce que tu as arrangé un plan ?

— Non... ma tête est si lourde et si brûlante qu'elle n'a pas deux idées de suite... mais j'ai un cœur qui ne bronchera pas, et une main ferme, une main terrible !

— Madame est servie, vint dire la soubrette.

— Commençons par dîner, ma chère Thérèse ; au dessert, nous *parlerons politique*, jolie politique, qu'en dis-tu ?

Les deux amies se prirent par le bras, suivirent la femme de chambre et se mirent à table.

Finance avait voulu traiter Thérèse en gourmande. La courtisane, pour entraîner sa complice dans le crime qu'elle méditait, s'efforçait de l'éblouir par l'étalage de son luxe ; elle connaissait le cœur et le caractère de l'émule de ses anciennes folies ; elle savait que cette femme, d'une nature impérieuse, altière, jalouse, vindicative, devait souffrir de son abaissement vis à vis d'elle, et tout tenter pour redevenir son égale. Elle avait été la confidente de cet amour de panthère qui liait autrefois la vicomtesse à M. de Fontac, amour qu'elle retrouvait toujours rugissant après quinze années d'odieuses souffrances, et de terribles épreuves. Thérèse était donc la seule femme qui pût servir ses desseins, et les servir avec succès. Elle n'ignorait pas qu'en irritant l'orgueil et l'ambition de son amie par ce contraste d'opulence et de pauvreté, elle se faisait une ennemie implacable, soumise et rampante jusqu'au crime, hautaine et dangereuse peut être au jour du sanglant salaire ; mais cette ame perdue, avilie, ne voulait pas se lasser dans de lointaines prévisions ; il lui tardait de pousser ce vieillard chancelant dans la tombe devant laquelle il semblait depuis longtemps arrêté. Il pouvait vivre encore deux ans, un an, six mois ! Mais six mois pour cette femme sans honte et sans cœur, six mois d'esclavage étaient tout une éternité. Elle avait hâte de jeter bas sa livrée, d'avoir son hôtel, ses châteaux, ses terres, ses carrosses, ses gens. Thérèse était femme à comprendre cette soif d'or et de liberté, et elle était apparue à la courtisane comme le génie du mal.

La table n'avait que deux couverts, les plats étaient servis sur des réchauds en argent ; le cristal taillé des verres étincelait au feu des flambeaux ; le vin était exquis et le reste à l'avenant.

Quoi que fît et dît Finance pour exciter la gaîté de son amie, Thérèse était sombre, morne, pensive. Lorsqu'elle souriait c'était avec effort ; ses lèvres ne faisaient qu'effleurer les morceaux délicats qu'on lui servait ; mais elle tendait souvent son verre, et buvait toujours pur.

— De quoi vis-tu donc, ma chère ? dit Finance qui faisait honneur à son dîner.

— Je n'ai pas faim... et je me reproche d'être à table jusqu'au cou, quand mon ami n'a pas de pain.

— On lui en portera du pain, on lui en portera, va toujours... Mon Dieu que tu es *rococo* avec ton sentiment... Corrige toi une bonne fois, car ça ne fait plus pleurer, ça fait rire.... Comment trouves-tu ce vin de Beaune, c'est chaud et bon, n'est-ce pas ?

— J'ai trouvé ! s'écria Thérèse, j'ai trouvé !

Et ses joues s'animèrent, son œil brilla, sa tête se leva fièrement.

— Tu as trouvé quoi ?

— Le moyen de ne pas vieillir.

— Ah ! bah !

Un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

— Florine, allez voir, dit Finance ; puis à Thérèse à voix basse : Il n'aura donc pas besoin d'être malade ?

— A boire, cria Thérèse, ton vin donne des idées; à boire.

La femme de chambre rentra en courant :— Madame, c'est *lui*.

— Ah! bon dieu, ma chère, cache-toi dans ma chambre, va vite, il ne faut pas que tu sois vue.

— Il ne me connaît pas... je reste. Fais-le dîner; ne me nomme pas, je suis une vieille amie d'enfance, je ne connais pas Fontac... va toujours.

Des pas traînans et lourds écorchèrent le parquet de l'antichambre, la porte s'ouvrit, et M. Cantelou entra.

— Eh! eh! eh! fit le vieillard en claquant de la langue et des dents, je tombe en partie fine; ma foi, ne vous dérangez pas, mes petits agneaux... Avez-vous bon appétit, au moins?

— Oui, dit Finance en offrant son front aux lèvres pâles du vieillard. j'ai eu ce matin la visite de ma meilleure amie d'enfance, et je l'ai gardée à dîner. Vous allez nous faire tête.... Florine, un couvert, un fauteuil.

— Merci, mon enfant, merci... Diable! tu voudrais donc me voir trépasser cette nuit?

— Quelle horreur!

— Ta cuisine ne me va pas, tu le sais bien. Je suis depuis longtemps brouillé avec les sauces piquantes, les truffes et le vin; autant vaudrait m'assommer d'un coup de barre.

— Comment, à votre âge, monsieur? dit Thérèse en montrant, par un charmant sourire, l'émail humide de ses dents fort blanches.

— A mon âge... j'ai soixante et dix ans, belle dame.

— Il faut vous l'entendre dire pour y croire, on vous en donnerait cinquante-cinq au plus.

— Vous êtes parfaitement aimable.

— Oh! ce n'est pas pour vous faire compliment, c'est pour donner une leçon à mon amie qui se désole sans raison.

— As-tu quelque chagrin, ma chère? dit le Cantelou en se tournant vers Finance.

— Mon Dieu, non... je vous assure, répondit la courtisane qui ne savait pas où Thérèse en voulait venir..Faites-vous une douce violence, mettez-vous là près de moi... Florine, du potage.

— Je paierai cher ce coup de tête.... Bah! faisons le jeune homme.... d'ailleurs j'ai une faim d'enragé.

— Aussi vrai que je m'appelle Victoire, reprit Thérèse en regardant son amie...

— Victoire... c'est un nom charmant, marmota l'usurier qui ne voulait pas être en reste de politesse.

— Finance m'a chanté en litanies toute la journée que vous lui donniez de graves inquiétudes, que vous vous tuiez de fatigue, de travail, que vous menaciez de tomber malade et...c'est qu'elle vous aime, cette chère enfant! N'est-ce pas qu'elle a tort, et que chez vous le fond est aussi bon que la mine?

— Certainement! certainement! s'écria le père Fumeron; je me porte mieux que jamais...

— Le cœur n'est pas toujours raisonnable, interrompit Finance d'un ton sentimental et larmoyant. Malgré tout, dînons joyeusement, puisque nous voilà en famille. Y a-t-il meilleurs parens que des amis? Quant à moi, je n'ai rien à envier entre vous, mon ami, et toi ma chère Victoire; vous êtes, à vous deux, tout ce que j'aime au monde.

— Ah! monsieur de Nonanville, vous faites un enfant gâté de ma belle Finance; mais aussi, que de reconnaissance, et que d'adoration.... A votre santé, homme aimable, généreux et bon... à votre santé.

— Elle est charmante ton amie, ma mignonne, dit le père Fumeron en vidant son verre; elle est charmante!... Et vous n'êtes à Paris que depuis ce matin, madame, ou mademoiselle Victoire?

— Depuis ce matin, oui; mais, dieu merci, m'y voilà pour quelque temps, car je jure de n'en sortir qu'après m'être vengée.

— Une créature aussi belle que vous peut-elle avoir à se venger de quelqu'un? hasarda sournoisement le Cantelou.

— La vengeance est le plaisir des dieux, mon cher ami, dit Thérèse impertinemment.

L'usurier soupira, son front se couvrit d'un nuage rapide, et il cacha son trouble en se versant à boire.

— Je gage, continua Thérèse Keller, que vous n'êtes pas venu à vos cinquante-cinq ans....

— Soixante et dix, ma fille, soixante et dix.

— Ah! bah! c'est pour rire que vous dites cela; je ne vous reconnais que cinquante-cinq ans, moi, et je gage que vous n'y êtes pas arrivé sans avoir le cœur gros de quelque petite haine bien envenimée. Thérèse lança un regard à Finance, qui se hâta de répondre pour le vieillard:

— Quant à ça, moi j'affirme que oui, et je sais un certain Fontac qui passerait un mauvais quart d'heure si...

— Chut, murmura l'usurier que de fréquentes libations commençaient à échauffer.

— Fontac! s'écria Thérèse, Fontac est votre ennemi!

— Je ne l'ai pas dit.

— Topez là, et que je vous embrasse, monsieur de Nonanville, il n'y a pas à réclamer, je veux vous embrasser, et je vous embrasserai.

— Ma foi, la violence est très supportable; mais Finance va vous arracher les yeux, prenez-y garde.

— Il est certain que vous ne vous gênez pas trop, dit Finance d'un petit air boudeur qui versa du baume dans le sang de l'avare.

— Ainsi, vous comptez chercher noise à ce

Fontac, reprit Cantelou en ricanant; que vous a-t-il donc fait de si monstrueux ?

— C'est mon secret, mais je donnerais tout ce que je possède à celui qui m'aiderait... suffit, buvons... trop parler nuit.

— Je vous en dirais presque autant, belle dame, mais vous avez raison, trop parler nuit.

— Florine, du champagne, commanda Finance, beaucoup de champagne, à notre santé, mes amis, à nous trois les derniers des bons....

— Mais c'est un bijou que ton ami, Finance chérie, on lui donnerait vingt-cinq ans!

— Quand j'avais vingt-cinq ans, dit Cantelou, qui vacillait à sa place comme un roseau balancé par le vent, j'étais riche comme un Crésus; mon bon homme de père avait pillé les émigrés, ce qui était pain bénit, et moi je faisais le beau, je menais train de prince, j'avais des chevaux, des maîtresses; je dînais tous les jours comme nous dînons là; le champagne, le chambertin coulaient à flots; je faisais honte aux roués de la vieille régence; on ne parlait que de moi... 93 est venu... J'ai fait la bêtise de m'amouracher d'une mijaurée, une fillette qui était détenue à la Conciergerie et dont le père avait eu le cou coupé. Cette péronnelle avait un caprice pour un vaurien de mon temps, et ce vaurien, un noble qui s'était fait sans-culotte, comme un cafard qu'il était, pour débarrasser sa princesse de mes assiduités, a dénoncé mon père aux Jacobins; mon père, qui était en train de rapiner à l'armée du nord, se présenta à la barre et monta sur la grande charrette, tandis que moi j'étais mis, pour mon compte, sous la surveillance des comités. Maintenant voulez-vous savoir le nom de cette fillette qui m'a valu tout cela ? eh ! pardieu, ma belle dame Victoire, c'était Mlle de Bélesta, qui est devenue Marquise de Verneuil, et dont la fille a épousé votre cher ami Fontac, un gueux s'il y en a.... voyez comme on se rencontre.

— Et son amant ? demanda Thérèse devenue tout à coup sérieuse.

— Entendons-nous : mon rival a toujours été trop niais pour avoir une vraie bonne fortune, et dans cette circonstance, surtout, il s'en est tenu au sentiment. C'était un nommé Claudius Brionne.

— Brionne ! s'écria Thérèse.

— Et devinez qui j'ai rencontré aujourd'hui, aujourd'hui même....

— Claudius Brionne, dit Finance.

— Et puis après ?

— La femme Fontac, répondit Thérèse.

— Et puis après, et puis après ?

— Fontac, dit encore Finance.

— Juste ! tous les trois *per bacco* ! tous les trois, et où, s'il vous plaît ? chez moi, à Vitremont.

— Et le vicomte était avec sa femme ? demanda Thérèse d'un ton farouche.

— Pas du tout, pas du tout; mais patience, nous arrangerons tout cela...

— Et que comptez-vous faire ?

— Je compte... Ah bah ! foin de la discrétion, les amies de Finance sont les miennes; je compte me venger, et me venger horriblement....

— Si Finance ne t'adorait pas, cher Cantelou, dit Thérèse avec impudeur, je me jetterais à ton cou et sur ton cœur... ton ame est digne de la mienne... tu es un homme, toi !

— Oui, je suis un homme... Donc, j'ai vendu mon château de Miguelgorry, près de Bayonne, à la femme de Fontac. Cette brave donzelle va vivre sur ce domaine avec son fils et Claudius Brionne. Or, j'ai dans le pays basque certains amis qui feront l'affaire au vieux cafard, comme on doit dans ce moment... quelle heure est-il, Finance ?

— Onze heures moins un quart...

— Hé ! hé !... Perez ne vient pas... Fontac l'aurait-il tué ? Il en est capable, le scélérat !

— Qu'avez-vous dit ? s'écria Thérèse.

— J'ai dit que Fontac et mon ami Perez ayant dû se battre à mort ce soir, si Perez n'arrive pas, c'est qu'il a été tué.

La sonnette retentit violemment dans le vestibule.

— Ah ! je respire, ma chère demoiselle, vous voilà débarrassée de votre ennemi... j'entends Perez.

— Expliquez-vous de grace, achevez.

— Il y a cent à parier contre un, reprit l'usurier, que dans ce moment Fontac est dans un monde meilleur.

Thérèse lança un regard furieux au vieillard; et, entendant un nouveau coup de sonnette, elle saisit un couteau, s'élança dans la chambre de Finance, ferma la porte à double tour, colla l'oreille contre la serrure et écouta.

Le Basque entra, salua dédaigneusement Finance, et s'arrêta devant son patron comme devant un fantôme. Cantelou, ivre et flottant dans son fauteuil, la face enluminée, les lèvres pâles, fixa sur le contrebandier des regards effarés, et lui cria de son plus abominable fausset :—Est-ce fini ?

— Oui, dit Perez qui semblait douter encore du spectacle qu'il avait devant les yeux. L'ignoble avare, vivant de croûtes et de racines depuis plus de quarante ans, était assis à une table couverte de succulens débris, et tenait, dans ses mains défaillantes, un verre de champagne où les perles dorées du charmant vin de France scintillaient et pétillaient. C'était miracle !

— *Ad patres ?* reprit Cantelou en faisant un geste de maître d'armes, qu'il accompagna d'un ricanement féroce.

Thérèse entr'ouvrit la porte de la chambre où elle s'était enfermée, et jeta des regards enflammés sur Perez qui, ainsi que Cantelou, lui

tournait le dos. Finance aperçut son amie et frissonna. Le visage de Thérèse était décomposé par la fureur; ses lèvres tremblaient, sa bouche était haletante, une pâleur blanche et mate couvrait ses joues; et le couteau dont elle s'était armée brillait dans sa main droite, dont les doigts nerveux étaient crispés.

Finance eut peur, et cependant une joie inespérée éclata brusquement dans son cœur... le crime qu'elle attendait allait sans doute être commis.

— A sa santé, ajouta Cantelou. Faites-moi raison, mon fils, vous êtes un César, un Alexandre !... et vous l'avez laissé sur le carreau ?

— Je suis venu vous dire, répondit le Basque en reculant de quelques pas avec dégoût, que le vicomte est des nôtres et que nous partons dans une heure...

— Il n'est donc pas tout à fait mort.... Malédiction !

— Adieu, je vous écrirai de Bayonne. Tâchez de ne pas vous griser le jour que vous recevrez ma lettre.

Thérèse referma la porte.

— Quoi ! vous partez... sans trinquer... sans saluer Mlle Victoire !... Mais où est donc Mlle Victoire ? Finance, va me chercher ton amie Victoire, il faut que je la présente à Perez...

— Adieu, je suis pressé ; portez-vous bien.

Le contrebandier sortit de la salle à manger ; Cantelou voulut se lever pour courir après lui, mais il trébucha contre les pieds de la table et tomba à la renverse.

Thérèse quitta son poste, jeta son couteau sur la table et se baissa vers l'usurier qu'elle remit sur son séant.

Finance, qui était restée à sa place et n'avait pas pris garde à la chute de l'avare, prit son verre et le frappa de sa main potelée pour faire mousser le champagne qu'elle but à petites gorgées.

— Où va Fontac ? demanda Thérèse penchée à l'oreille de Cantelou ?

— Qu'il aille au diable, répondit l'ivrogne ; qu'il aille au diable.

— Où va-t-il ? répéta Thérèse furieuse.

— Il va retrouver sa femme, l'imbécile.... A boire... le gosier me brûle, je suffoque... oh !

Finance s'élança vers Thérèse qui secouait l'usurier par le cou et lui dit à voix basse :

— Est-ce que tu l'étrangles ?

— J'en meurs d'envie ; tiens, s'il ne répond pas, cette fois, je finis !

— Nous l'avons belle, ma chère, les domestiques dînent, et il est connu que l'ivresse asphyxie....

— Me diras-tu où va Fontac ? s'écria une dernière fois Thérèse en approchant son mouchoir des lèvres de Cantelou.

IX.

L'avare fit entendre un grognement, ouvrit la bouche, bâilla de toute la force de ses mâchoires, et articula péniblement :

— Il est avec Pérez, pardieu, avec la bande. Ce sera un joli petit contrebandier, quoiqu'il s'y mette un peu tard...

— Et sa femme, où sera-t-elle ? demanda Thérèse.

— A Miguelgorry... J'ai vendu Miguelgorry, chère Finance, c'est à dire je l'ai donné pour un morceau de pain, quoi !... Mais j'ai mon plan... Je voudrais bien un verre de kirch.

— Moi aussi j'ai mon plan, répondit Thérèse Keller, laisse-moi travailler... et tu vas sans doute faire massacrer l'abbé de Brionne dans ce charmant pays ? ajouta-t-elle en se retournant vers l'usurier. Ah ! quel homme adorable tu fais, et qu'il est beau d'avoir à ton âge le cœur aussi vif, aussi chaud ; je t'aime, entends-tu.

— Oui... oui... c'est ça, aime-moi... Quant à Claudius, l'assassin de mon estimable père et mon ancien rival, il faudra bien que je trouve un moyen de... tu comprends... suffit...

— C'est facile à trouver un moyen.

— Eh ! oui, j'ai mon plan pour Claudius et pour Fontac, mais c'est l'exécution qui m'embarrasse ; faut un homme sûr.

— Ou une femme !

— Ou une femme, ça vaudrait encore mieux...

Le vieillard, après avoir vidé de nouveau un verre de liqueur, perdit entièrement la raison. Il ne donna pas signe de vie pendant plus d'une heure ; soulagé par les soins de Thérèse, il recouvra ses sens et s'endormit d'un profond sommeil.

— Je te laisse, dit Thérèse à son amie ; prête-moi cinq francs pour mon fiacre ; je serai ici demain matin à huit heures...

Thérèse se jeta dans la première voiture qu'elle rencontra, et se fit mener rue Saint-Jacques. Il était près de deux heures lorsqu'elle frappa chez elle.

Le cerbère du no 57, embusqué derrière sa porte, demanda force explications, avec toute la rigidité d'un factionnaire placé sur le pont-levis d'une citadelle, et fit grincer ses verroux.

— Monsieur Alfred est-il chez lui ?

— Oui... non... attendez... Ah ! que je suis bête, il est sorti entre huit et neuf, et m'a chargé de vous remettre un billet... Venez jusqu'à la loge, madame... Tenez... Bien le bonsoir ; voulez-vous ma chandelle ?

Au second étage, Thérèse décacheta la lettre du vicomte, et lut :

« Quand vous recevrez ce billet, il sera plus de onze heures, et j'aurai cessé de vivre. Ne

croyez pas que je succombe au désespoir ; ma fin aura été meilleure que je ne devais l'espérer : j'échappe à la misère et à la honte, en vous pardonnant, mais en vous méprisant. J'ai trop souvent suivi vos détestables conseils pour que vous ne mettiez pas à profit celui que je vous donne du fond du cœur, dans ce moment suprême : Oubliez-moi, ou allez vous noyer ! Adieu ! »

De grosses larmes tombèrent sur le papier que Thérèse froissait entre ses doigts. Elle arriva jusqu'à sa mansarde en s'appuyant à la rampe, et lorsqu'elle se fut enfermée dans sa chambre, elle éclata en sanglots. Les hommes sont féroces, murmurait-elle en relisant le billet du vicomte ; ils sont lâches dans le malheur, ingrats, injustes, oublieux... Moi aussi je lui pardonne, car il n'avait pas sa tête, car la pauvreté l'a rendu fou... Non, je n'irai pas me noyer ! Non, je ne l'oublierai pas ! Je le suivrai dans sa plus obscure retraite... Ah ! je tiens à vivre, car l'amour et la colère, l'amour et la haine, la vengeance et l'espoir, m'attachent à la vie.

Deux coups frappés avec discrétion à la porte de la mansarde arrachèrent Thérèse à ses méditations.

— Qui est là ? Que voulez-vous ?

— Madame, j'avais oublié une seconde lettre qu'on a remise pour vous, à la loge, vers onze heures et demie... C'est le même jeune homme qui avait apporté la lettre de M. Alfred qui a remis celle-ci ; il paraît que c'est pressé... Bien le bonsoir.

Thérèse reconnut l'écriture du vicomte, et fit sauter le cachet en toute hâte.

« Ma chère amie, disait M. de Fontac, dans le cas où vous auriez négligé l'excellent conseil que je vous ai donné, je m'empresse de vous apprendre que les dangers dont j'étais menacé ont été détournés par un heureux ou malheureux hasard, mais je n'en suis pas moins mort pour vous. Je quitte la France pour toujours ; toutes vos démarches pour me rencontrer seraient vaines : épargnez-vous les. Je mets sous ce pli trois billets de mille francs qui vous serviront à payer notre loyer. Si vous voulez vivre honnêtement, vous le pouvez, en employant ce qui vous restera à quelque honorable industrie... Repentez-vous, c'est ce que je vous souhaite. »

— Dieu est juste ! murmura Thérèse... Je serais morte, si je n'avais pas dîné chez Finance, si j'avais reçu ces deux lettres sans voir le Fumeron... Ah ! monsieur de Brionne, vous me paierez tout ce que vous me devez, depuis votre sermon sur la route d'Orléans, et ma détention aux Madelonnettes, jusqu'à cette nouvelle équipée ! Quelle joie de vous tenir tous sous la main !... Quelle rage ! et comme je vais fondre sur ce nid de serpens... La Fontac et le curé ! la Fontac et son fils s'il existe, Alfred et le vieux Cantelou... Haine et jalousie, amour et richesse !... il faudrait, pour ne plus rien souhaiter, que la Ravenstein fût de la partie... Oh ! mais le démon sait son métier !

Thérèse se coucha et dormit d'un sommeil agité. A huit heures elle était debout, à neuf elle entrait chez Finance.

— Eh bien ! où est-il ? demanda-t-elle à la courtisane.

— Il n'ose pas me regarder en face, il est honteux, abasourdi... Il est d'ailleurs charmant.

— Et tu l'as bien soigné, bien choyé ?

— Comme un ange.

— Laisse-moi entrer seule...

Thérèse trouva l'usurier assis près d'un bon feu. Il avait la tête basse, son visage était défait, son front humilié. L'orgie de la veille avait laissé des traces hideuses sur cette face décrépite.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir un fameux tempérament, mon cher monsieur de Nonanville... une santé de fer... Comme vous voilà gaillard ce matin !

L'avare se leva, et salua, de la main, avec autant de courtoisie qu'il en savait mettre.

— Je gage que vous ne me reconnaissez pas, poursuivit Thérèse en s'asseyant sans façon près du feu, et tâtant le pouls du vieillard.

— Pardon ! nous avons dîné hier ensemble, c'est-à-dire j'ai eu l'honneur...

— Oui, nous avons un peu folâtré... Dam ! que voulez-vous ? on est jeune suivant son caractère, et vous avez le caractère aimable, vous... Les mains sont fraîches, la tête est calme, et l'estomac, comment va-t-il ?

— Assez bien... Ah ça ! mais vous êtes donc médecin, madame... mademoiselle... Victoire ?

— Non, mais j'ai vu tant de malades dans ma vie, que je m'y connais un peu. Jésus ! comme vous buvez sec ! Monsieur de Nonanville, on voit que vous avez su mener joyeuse vie. C'est que vous en avez dit de belles et de bonnes sans que ça y paraisse.

— Je ne m'en souviens pas...

— Ah ! mais je m'en souviens, et je vais vous mettre sur la voie. Vous nous avez parlé de ce gueux de Fontac, un ennemi à moi, un ennemi acharné ; puis vous nous avez raconté comment Claudius Brionne vous avait soufflé une maîtresse autrefois, du temps de la première révolution, et comment il avait fait couper le cou à votre honorable père...

— Est-il possible que j'aie dit de pareilles choses, grand dieu !

— Il n'y pas de grand dieu qui tienne, et tout cela n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd, croyez-le bien, j'ai tout retenu ; je sais que vous seriez enchanté de trouver un homme résolu, pour rendre à ce Brionne ce qu'il a

fait à votre père, et pour dire deux mots à Fontac.

— Je n'ai pas dit cela.

— J'ai l'oreille fine, allez... Or, comme tous vos projets ressemblent aux miens, je me suis présentée pour accomplir vos vœux, et je viens prendre vos instructions.

Cantelou attacha sur Thérèse un regard brûlant qu'elle soutint sans se troubler, et lui dit :

— Il paraît que j'ai été bien imprudent ?

— Ou bien sage, répondit Thérèse sans hésiter.

La conversation devint sérieuse, et ne se continua plus qu'à voix basse.

— Dans tous les cas, ceux qui, m'ayant écouté, ont retenu mes paroles, n'ont pas fait preuve de grande sagesse, peut-être.

— Qui sait ? ne vous en inquiétez pas.

— Ainsi, vous détestez Fontac ?

— Plus que vous ! c'est tout dire.

— Et pour accomplir les projets de vengeance que vous méditez sur lui, vous consentiriez à m'aider ?...

— A vous débarrasser de Claudius Brionne.

— Quelles sont vos prétentions ?

— Aucune.

— Quoi ! rien ?

— Rien.

— Vous comprenez et ressentez donc bien les fureurs de la haine ?

— Mieux que vous.

— Et vous avez fait quelque plan ?

— Non, j'accepterai le vôtre, s'il est bon.

— Fontac est depuis hier sur la liste des contrebandiers qui travaillent pour mon compte ; avant un mois, je l'aurai fait fusiller ou pendre, ou fourré aux galères ; ce n'est pas lui qui m'embarrasse.

— Ces trois manières d'en finir avec lui sont irréprochables, répondit sourdement Thérèse, en baissant les yeux, pour cacher la fureur qui en jaillissait par éclairs... Je ne saurais trouver mieux... Et l'autre ?

— Quant à Claudius, reprit l'usurier, je suis vraiment en peine, et je cherche encore.

— Pourquoi pas un bon coup de stylet, pourquoi pas un coup de fusil ?

— Bagatelle que tout cela ! La balle et le couteau se paient trop cher, ma mie, et ne rapportent guère. Claudius n'est pas un homme qui me gêne, et dont la mort me soit utile, je n'attends pas après son héritage ; ce n'est donc pas un crime absurde et insignifiant que je veux commettre. Je veux inventer un supplice... je veux le voir mourir à petit feu, et le frapper dans tout ce qui lui est cher... Comprenez-moi donc bien, je veux me venger !... Est-ce que ce mot-là ne dit pas tout ?

En achevant cette phrase, l'usurier regarda Thérèse en face, et son regard la fit trembler.

— J'ai compris, murmura-t-elle, en appuyant son front dans ses mains.

— Allons donc... On dit que les femmes entendent à demi-mot ; il ne faut pas faire mentir le proverbe.

— Vous ne seriez pas fâché de tenir l'abbé en votre pouvoir et de lui faire avaler goutte à goutte le poison dont il devra mourir ?

— C'est cela... c'est tout à fait cela.

— Vous imiteriez volontiers ces hauts barons du moyen âge qui jetaient leurs ennemis dans des oubliettes et les y laissaient mourir de faim, en les visitant deux ou trois fois par jour ?

— Voilà une idée ! voilà une idée ! elle est d'autant meilleure que Claudius était un gourmand de première volée et qu'il doit encore aimer le péché.

— Achetez donc une propriété à quelques lieues de celle que vous avez vendue.

— J'en ai une... un vieux nid de vautours campé sur la frontière ; c'est juste ce qu'il nous faut, ma chère Victoire : le bon Dieu l'a fait exprès pour nous.

— Partons donc à l'instant même.

— C'est à quoi je pensais... Mais j'ai à Paris des affaires pressantes ; je dois correspondre avec mes gens de la vallée d'Urdach, avec mes contrebandiers, et je ne veux pas leur annoncer mon départ.

— Gardez-vous-en bien, nous serions perdus.

— Que faire, alors ?

— N'avez-vous personne à qui vous fier, à Paris ?

— Je n'ai que mon vieux fermier de Vitremont ; il est bavard comme une pie, mais il est moins sot que bavard.

— Vos lettres seront-elles adressées à Vitremont ?

— Oui.

— Eh bien ! vous recommanderez à votre fermier de dire que vous faites un petit voyage, si on vient le questionner ; et vous lui ordonnerez de vous envoyer votre courrier chaque jour. Vous renverrez vos réponses, sous enveloppe, à ce brave homme qui les remettra tout bonnement à la poste. De cette façon, vous serez censé n'avoir pas quitté Paris.

— Vous avez le diable dans la tête, ma chère dame... Mais, autre difficulté... que ferons-nous de Finance ? Si je la laisse à Paris, elle me ruinera ; si je l'emmène, elle nous compromettra, toute bonne fille qu'elle est.

— Il faut qu'elle nous suive, j'en fais mon affaire... Vous partez pour respirer l'air des champs ; nous allons pousser une pointe en Espagne ; la pauvre femme n'y verra goutte... Allez donc.

— Bon ! parlez-moi de ça... je pars, c'est entendu... mon chapeau, ma canne.

Finance entra comme Cantelou allait tourner le bouton de la porte pour sortir.

— Ah ça ! dit-elle, je vous y prends ; il paraît que je n'ai pas été bête de vous donner à dîner.

— Tu as fait un chef-d'œuvre, mon bijou, répondit l'usurier... Je vous laisse, chers enfans ; dans quatre heures, je serai de retour. Finance, ma chatte, cause un peu avec Mlle Victoire, elle t'apprendra du neuf et du beau... Tu verras si je t'aime, enfant gâté... Adieu... à tantôt.

— Casse-toi le cou une bonne fois, marmota Finance à demi-voix en voyant trébucher l'avare contre la rampe de l'escalier. Puis, revenant vers Thérèse, elle ajouta :

— Où en êtes-vous ?

Thérèse raconta ce qui s'était dit, et prévint son amie du voyage projeté.

. . . . . .

Laissons Thérèse et son estimable amie à leurs préparatifs de départ, et revenons au vicomte de Fontac.

Le fiacre dans lequel il était monté avec Orrochordoqui s'arrêta près du Luxembourg, et le jeune Basque vint sonner à la grille de l'abbé de Brionne. Après un formidable carillon, Ursule se présenta, une lanterne à la main, et parlementa avec le visiteur, sans lui livrer assage.

— M. l'abbé de Brionne, s'il vous plaît ?

— De quoi s'agit il, monsieur ?

— D'un malade qui va rendre l'ame, et qui appelle à grands cris le saint homme.

— Hélas ! monsieur, vous venez trop tard, mon bon maître n'est plus à Paris, il est parti pour Bordeaux depuis deux heures au moins, et il sera désolé... Adressez-vous à M. Galinier, le vicaire de Saint-Sulpice, un brave et digne homme ; c'est vrai qu'il y a encore de la différence avec M. le chanoine ; mais je vous le répète, la maison est vide.

— C'est un grand malheur. Bien le bonsoir, ma bonne dame.

— Parti ! dit le contrebandier en revenant au vicomte.

Le fiacre s'arrêta devant un café borgne de la rue Saint-Jacques. M. de Fontac demanda de quoi écrire. Orrochordoqui alluma une cigarette et but du punch. Le vicomte écrivit à Thérèse la seconde lettre, qui contenait, sous enveloppe, trois billets de mille francs, et se hâta de la porter à son adresse. Il ne fut pas peu étonné d'apprendre que Thérèse n'était pas encore rentrée, mais il secoua les pensées sinistres qui venaient l'assaillir, et rejoignit son compagnon.

Une demi-heure après ces deux expéditions, les trois contrebandiers étaient réunis rue de la Paix, hôtel Mirabeau. Un excellent briska attelé de trois chevaux, lanternes allumées, postillon en selle, attendait dans la cour. Le vicomte lui jeta en passant un regard de convoitise et d'amateur.

Perez était couché sur une bergère, et sifflotait un fandango en battant la mesure avec ses pieds sur un fauteuil. Il avait changé de toilette du haut en bas ; sa veste ronde avait été remplacée par une élégante redingote de voyage ; son béret par une casquette anglaise à visière basse et rabattue ; un kaban doublé en velours amarante était jeté sur ses épaules ; et son charmant visage, pétillant d'esprit et de vivacité, n'avait rien perdu à cette métamorphose.

— Nous sommes-nous fait attendre ? demanda Orrochordoqui.

— Non, seigneur, je ne suis ici que depuis vingt minutes ; il m'a fallu du temps pour avoir les chevaux, le tailleur et le reste... Mon cher vicomte, si vous voulez passer dans ce cabinet, vous y trouverez toute une garderobe ; j'ai fait prendre cela chez Blin en courant. Ne soyez pas trop difficile... il y a de quoi choisir.

M. de Fontac entra dans le cabinet.

— Tu as bien retenu mes instructions, n'est-ce pas, mon brave ? dit Perez au Basque. Tu continueras à voir le monde ; il nous faut absolument quelques jeunes gens de famille ; il n'en manque pas chez les carlistes. Le courage est tel dans cette vieille France, qu'on y trouve dix champions pour un prêts à prendre parti pour le faible contre le fort. D'ailleurs, la cause de don Carlos est celle des légitimistes français, et les cadets qui boudent la révolution de juillet ont grand plaisir à s'aller faire tuer pour le prétendant. Il ne nous faut donc que des soldats pour ce parti... Mais pour Christine nous avons besoin d'officiers, d'hommes de tête, d'hommes d'avenir. Paris regorge de ces gens-là. Je parie que le trente-et-quarante, le whist et la bouillotte nous en préparent cinquante par nuit, l'amour cinquante autres, la gloire au moins deux, la folie vingt ; total, cent vingt-deux ! Cent vingt-deux héros à lancer dans les deux camps et l'éternité ! Soixante-un pour don Carlos, soixante-un pour Christine, je ne demande pas mieux... Qu'on s'arrange, et surtout que cela ne finisse pas. Il ne s'agit donc que de rencontrer ces héros au moment où ils rêvent bataille, pour me les envoyer à la frontière. Je compte sur toi. Tes dernières recrues ont fait merveille.

— Je l'aurais parié.

— Le détachement livré aux christinos et chargé de protéger un convoi, s'est fait écharper jusqu'au dernier par le détachement passé aux carlistes, dont il ne reste plus que quelques hommes. Tu surveilleras Nonanville ; je crois que ce vieux cuistre nous roule... Il nous envoie des soldats pour rire, des gringalets qui n'ont pas une campagne dans le ventre... Ne perds pas de vue ce grigou, c'est le plus fin bandit qui soit au monde. Quand je suis près de lui, je m'attends toujours à sauter, comme

si j'étais sur une Sainte-Barbe, ou sur un glacis miné. Je ne serais pas surpris de le voir filer à l'étranger, après nous avoir vendus à la police... En ce cas, mon cher, tu sais ton métier... deux pouces de stylet dans le gosier... ce ne sera qu'un chien de moins.

— Sois tranquille, il est entre bonnes mains, Debrinn-Bichaia !

— J'ai idée que nous allons faire une belle, bonne et rude saison... notre nouveau camarade nous sera d'un grand secours... que penses-tu de ce gaillard-là ? demanda Perez à voix basse.

— Hum ! il n'est pas très fort à l'épée.

— Aussi n'est-ce pas une épée que je lui destine.

— Il faut voir... je ne dis pas non... le voilà.

— A la bonne heure ! dit Aamendabura ; voilà ce qu'en France on appelle un gentleman, depuis qu'on a la fureur d'y mal parler anglais.

— J'ai à peu près trouvé à m'accoutrer, répondit le vicomte, qui, sous une toilette aussi simple que de bon goût, semblait rajeuni de quinze ans.

— Descendons, dit Perez... Ah ! un instant, sachons qui nous sommes. Vicomte, écoutez : Vous ne reconnaîtrez personne jusqu'à nouvel ordre du nom d'Orrochordoqui. Je vous présente don Garcia-y-Alvarez, riche Mexicain, allié aux Miraflores de Grenade par les femmes. Moi, je suis el señor Perez Montenegro jusqu'à Bordeaux, profession de *faccioso ;* c'est un état meilleur qu'un autre en Espagne. De Bordeaux à Bayonne, je m'appelle Perez tout court, et je suis commis-voyageur en cacao ; à Bayonne et jusqu'à la frontière, je m'appelle Aamendabura et je suis *contrabandista* : c'est le métier de tous les braves gens dans le pays basque, depuis la préfecture jusqu'à la chaumière, en passant par la douane et la gendarmerie. A Urdach, je redeviens Perez, ainsi de suite ; vous savez le reste. Il n'y a que vous qui soyez invariablement le vicomte de Fontac d'ici à Urdach ; le briska qui nous attend est à vous, et vous me faites l'honneur de me conduire... Vous n'avez pas de passeport ?

— Non.

— Don Garcia-y-Alvarez, vous prendrez demain un passeport pour notre camarade, et vous nous l'adresserez à Bordeaux, hôtel de France, avec votre premier paquet.

— Oui.

— Vous n'êtes pas du voyage, monsieur ? demanda le vicomte au Basque.

— Je vous rejoindrai avant peu, je suis utile ici.

— Mais c'est donc un gouvernement que notre communauté ? demanda M. de Fontac.

— C'est un gouvernement moins les gendarmes... institution médiocre.

— Je vais vous donner mes nom et prénoms, âge et qualité, pour le passeport.

— C'est inutile, dit Orrochordoqui en faisant un pas vers la porte.

— Comment, inutile ?

— Don Garcia est muni de tout cela, cher camarade.

— Vous m'étonnez.

— Dans notre gouvernement, répondit Aamendabura, en mettant la main sur le bouton de la porte, nous savons tout ce qui se passe, nous avons tous les renseignemens utiles, et n'avons pas de gendarmerie... C'est économique, n'est-ce pas ?... Décampons.

— Quoi ! dit le vicomte en voyant Perez se diriger vers le briska qu'il avait admiré, cette voiture nous conduit ?

— Dam, lui glissa le contrebandier, si nous n'avons pas mieux pour le moment, c'est que la dernière saison n'a pas *rendu* tout ce qu'elle pouvait *rendre*. L'hiver prochain, ce sera tout à fait bien... Après vous, vicomte, dit-il tout haut ; et, mettant un louis dans la main d'un domestique de l'hôtel qui avait relevé le marchepied, il cria : Touche ! La voiture partit.

Vers neuf heures, le lendemain, le vicomte abattit l'un des stores, et, se voyant dans un long village, il dit :

— Où diable sommes-nous ?

— Ce doit être Artenai, répondit Perez, un gros bourg, où nous ferions bien de casser la croûte... Je connais là un hôtel fameux dans la province... les Trois-Rois, chez Bénard...

— Je le connais aussi, murmura le vicomte en mettant la tête à la portière pour cacher son trouble.

— Voulez-vous y descendre ?

— Très volontiers.

— L'appartement numéro 5, demanda le vicomte à un homme d'une trentaine d'années, à face rubiconde et joviale, au ventre déjà rebondi et aux petits yeux chatoyans.

— Ma foi, messieurs, le No 5 est retenu depuis avant-hier par toute une compagnie de chasseurs qui vient faire la halte chez moi, et déjeuner sans débotter ; mais si vous voulez le No 6, vous y serez à merveille.

— Le No. 6, soit, dit le vicomte en entraînant Perez.

Lorsque les deux voyageurs furent installés dans la chambre No. 6, et devant un bon feu (les matinées étaient fraîches et il tombait depuis longtemps une petite pluie de giboulée), le Basque demanda au vicomte, qui regardait les murs et les meubles avec une tristesse rêveuse.

— A quoi pensez-vous donc ? vous voilà tout morose.

— Cette chambre me rappelle une vieille histoire, balbutia M. de Fontac pris à l'improviste par cette brusque question.

— Et peut-on la connaître ?

— Nul ne l'apprendra jamais, heureusement !

Un bruit mêlé de fanfares et d'aboiemens annonça les piqueurs et la meute.

La cour de l'hôtel fut bientôt remplie de cavaliers, et de chevaux, de valets et de chiens qui mirent le village en émoi.

X.

— Holà ! tayo, Bellone, Musico, Cornet, ici. A bas, à bas ! Ils sont enragés, ces voleurs-là...

—Prends donc garde, toi, Bachu ; ton cheval me pile les talons.

— Est-ce ma faute, si tu as des talons...Gare, les chevaux avant les chiens.

— Oui dà ! c'est donc le monde renversé. De pauvres bêtes qui ont quatre heures de quête dans le ventre.

— Avec ça qu'ils sont frais, tes efflanqués, et qu'ils sont fins : quatre heures de tapage et chou blanc !

— Et tes rosses... en voilà du propre ! elles te valent.

— Méchant fantassin,tu es comme tes chiens: tu n'as que la langue, et M. le baron perd bien son argent à te garder... Ohé ! gare, que je passe.

— Allons, hé ! pas de dispute : la chasse arrive, cria un piqueur de tête qui entra au galop dans la cour de l'hôtel et sépara les deux valets, prêts à se prendre aux cheveux. Bachu, rentre tes chevaux; Laramée, rassemble tes chiens... Hé ! l'hôte, le couvert est-il mis ?

— Oui, monsieur le piqueur, No 5, quinze couverts.

— Y a-t-il bon feu ? Ces messieurs sont mouillés .. Préparez l'absinthe... j'entends le couplet de marche... c'est la troupe... Allons, ouvrez les portes... Fais donc taire les aboyeurs, Laramée... Viens-tu, Bachu ?

Ce flux de paroles était à peine lâché qu'un piétinement de chevaux lui succéda. Plus de vingt cavaliers entrèrent dans la cour, riant, causant, pestant, gesticulant. Les valets en livrée mirent pied à terre pour recevoir les chevaux de leurs maîtres, et l'hôtel des Trois-Rois présenta aux curieux assemblés sous sa large porte l'image assez fidèle d'une maison mise à sac.

Ce ne fut, pendant un gros quart d'heure, qu'appels, coups de sifflets et coups de fouets, ruades, hennissemens, jurons, ordres et désordres, le tout dominé par les longs hurlemens que jetaient à pleine gorge les chiens entassés dans une écurie.

Les maîtres se débarrassèrent de leurs pardessus, et parurent aux yeux émerveillés des villageois sous de pimpans habits de chasse qui, rouges, blancs, verts, bleus, noirs, les uns galonnés, les autres unis, tous éclatans, firent tourner la tête au joyeux aubergiste fort empressé de saluer à droite, à gauche, en face, et à grands coups de bonnet.

— Eh bien ! monsieur Bénard, soutiendrez-vous la réputation de votre père ? dit l'un des chasseurs en fouettant sa botte molle d'une lourde cravache, nous sommes morts de faim.

— C'est à monsieur le baron que j'ai l'honneur de parler ?

— A lui-même.

— Monsieur le baron sera servi en prince; mieux qu'un prince.

— Très bien... Où nous mettez-vous ?

— Je vais vous conduire au numéro 5, mon plus bel appartement... Si ces messieurs daignent monter, c'est au premier.

— A table, cria le baron... Piqueurs, sonnez la curée... Messeigneurs, venez découdre.

Les chasseurs suivirent l'amphytrion, qui marchait lui-même sur les talons de l'hôte.

La chambre numéro 5 était décorée avec tout le luxe imaginable à Artenai : un trophée d'armes surmonté d'un superbe bois de cerf tenait la place du lit qu'on avait enlevé. L'histoire complète de Diane tapissait les murs, déjà tendus d'un vieux velours qui avait servi aux bals civiques de 1830. Un feu réjouissant pétillait dans l'âtre d'une vaste cheminée ; une table richement mise, où les cristaux et l'argenterie rivalisaient d'éclat, tenait le milieu de la pièce, tandis que les angles étaient garnis de buffets, devant lesquels des valets en habits noirs et cravates blanches se tenaient droits et fixes comme des Prussiens à la manœuvre.

Les contrevens étaient fermés, les rideaux tirés. Cent bougies jetaient leurs flots d'étincelles sur la table assiégée par quinze lurons, jeunes pour la plupart, tous gais et bons vivans, élégans de ton et de tenue; intrépides cavaliers, pleins de force et de santé, affamés comme des chasseurs et d'un entrain irréprochable.

— Il n'y a plus de village, s'écria l'un des convives, on croit tomber chez un gâte-sauce, on entre chez Chevet.

— Tudieu ! la belle idée, baron, dit un autre, nous voyons les étoiles en plein midi.

— Ce gueux de soleil nous a fait faux bond, répliqua le baron, et j'ai voulu lui apprendre que nous pouvions nous passer de lui.

— Charmant !

— Très bien !

— Délicieux ! A quoi sert le soleil, depuis l'invention du gaz ?

— Son règne est fini ; il est vieux comme la lune.

— Bravo ! Mais prenons place, j'ai le ventre au bout des dents.

— Branle-bas, et feu partout ! cria l'amphytrion, cassons les bouteilles et ne mangeons pas les plats.

La chambre numéro 5 n'était séparée, si on se le rappelle, que par une cloison de la cham-

bre numéro 6, qu'occupaient Perez et M. de Fontac.

Nos deux voyageurs prêtèrent quelque attention au tapage de la bande joyeuse, et le vicomte retomba bientôt dans ses rêveries.

— Ces messieurs nous apprennent qu'il faut nous glisser nos secrets à l'oreille, dit le Basque à voix basse, et ce chien d'hôtelier ne se presse pas de nous monter à déjeuner.

Ce disant, il donna trois violens coups de sonnette : l'hôtelier se présenta.

— Croyez-vous que le déjeuner de ces messieurs nous nourrisse, messire Bénard ?... Faites nous servir à l'instant, s'il vous plaît.

— Mon dieu ! messieurs, veuillez m'excuser, j'ai la tête un peu fêlée par tout ce tintamarre.. Vous allez être obéis.

— Hé ! l'hôte, avant de descendre, voudriez-vous me dire, je vous prie, demanda le vicomte, le nom du cavalier qui mène la chasse ?

— Vous voulez parler de celui qui donne le déjeuner ?

— Oui.

— Monsieur, il porte une culotte noire en peau de daim, un frac noir, un couteau à manche d'ébène, une toque...

— Je ne vous demande pas de le déshabiller... son nom ?

— Monsieur, c'est le baron de... Ma foi, ce nom m'échappe, et je crois que je ne le sais pas; il n'est pas de ce pays... Bon, voilà qu'on sonne de tout côté... Messieurs, je vais vous faire servir... On y va !

L'hôte descendit son escalier comme un homme en déroute.

— Vous désirez connaître l'amphytrion, notre voisin, demanda Perez... Eh bien ! mon cher camarade, que ne me le demandiez-vous plutôt qu'à ce pauvre Bénard, qui a certainement mis aujourd'hui sa cervelle dans quelque casserole.

— Quoi ! vous savez ?...

— Je sais tout... ou à peu près. Ce gentilhomme en habit et culotte noirs se nomme le baron de Certènes.

— Le baron de Certènes ! répéta M. de Fontac en étouffant sa voix, le baron de Certènes ?

— Oui... encore un qui prend votre chemin, encore un qui se coule ; j'espère bien lui faire passer les Pyrénées l'hiver prochain ; ce sera une bonne aubaine ; c'est un ancien officier, fort brave et de belle mine. Mais qu'avez-vous donc? vous voilà tout déconfit.

— Le hasard est un grand maître, il donne des leçons sévères !

— Oh ! oh ! nous tournons au noir... Bah ! c'est la pluie qui en est cause, vous êtes nerveux. Moi, je n'ai que des muscles ; je ris par le sec, et je chante par la pluie ; l'air des montagnes vous fera du bien. Est-ce que le baron de Certènes serait de vos anciens amis ?

— Oui.

— Faites-lui visite.

— Je m'en garderai bien.

— Alors déjeûnons, voilà le couvert.

— Au diable les souvenirs !... Je ne suis plus de ce monde, vivons.

— Voulez vous que je vous donne un conseil ?

— Certainement.

— Eh bien ! faites litière de votre passé ; la mémoire est une triste faculté pour tout homme encore jeune, elle ne convient qu'aux vieillards réduits à tisonner au coin du feu. Tant qu'on a de l'avenir devant soi, on lui vole le temps donné au passé. On ne peut, à la fois, marcher à reculons et en avant, et c'est se priver de bon nombre de souvenirs que de perdre des heures entières dans l'inaction et la réminiscence des faits accomplis. Quand notre vie sera à peu près close, et que nous ne pourrons plus mettre un pied devant l'autre, nous n'aurons rien de mieux à faire que de regarder en arrière, et, alors, ce sera tout plaisir que de compter avec Dieu et le diable. Jusque-là, marchons sans tourner la tête.

— Mais il y a des souvenirs qui suffisant à combler toute une vie.

— Fadaise ! nul n'est sorcier, pas même moi qui sais tant de chose et fais tant de métiers; quel homme peut répondre de son lendemain, et prédire ce qu'il fera ? Bonaparte, premier consul, serait-il devenu empereur en marchant à reculons ? Dieu fait toujours des merveilles; pourquoi ? Parce qu'il est éternel, parce qu'il n'aura jamais de vieillesse, et qu'il sera ce qu'il est, infiniment puissant dans les temps infinis ! Cette citation me fait conclure comme un sacristain, mais elle est sans réplique. Qui fait bien aujourd'hui, fait souvent mieux plus tard ; et les souvenirs sur lesquels vous vous arrêteriez à moitié route pourraient être bafoués par ceux que vous ramasseriez en poussant plus loin.

— Vous êtes un homme d'action, Aamendabura, vous ne connaissez pas les bizarreries du cœur, vous vivez par la tête... nous ne nous ressemblons pas, malheureusement.

— Je vous comprends, vous n'êtes qu'à vos regrets amoureux, et votre imagination ne caresse que les femmes qui ont charmé votre jeunesse... Bah ! je ne vous donne pas trois mois de vie active, entre la corde et les galères, pour chasser tous ces rêves creux. A mon avis, la plus belle des femmes est moins belle qu'un noble cheval, et la meilleure est moins fidèle que mon stylet. Sur ce, défonçons notre pâté, il a un ventre d'alcalde.

— Quel tapage font-ils donc de l'autre côté ?

— Ils se grisent... Les jeunes gens sont charmans quand le vin les met en train ; voilà de ronds gaillards, comme il m'en faudrait deux cents pour don Carlos, et autant pour Christine. Ah ! ce serait un beau coup de filet. En deux mots, voici l'histoire du baron de Certè-

nes : Sa femme... Avez-vous connu sa femme ?

— Oui, un peu.

— Je vous souhaiterais de l'avoir connue beaucoup, sa femme, dont... Mais chut ! écoutons un peu ce joli vacarme. Un de mes secrets pour tout savoir, voulez-vous le connaître ?

— Volontiers.

— C'est de tout écouter... vous voyez que je suis de l'école du logique la Palisse.

— Ainsi, vous mettez l'oreille aux portes ?

— Mon cher monsieur, en guerre quelques vices sont vertus, et vous apprendrez bientôt que les contrebandiers sont en guerre permanente... Si cela vous plaît, faisons silence pendant quelque temps et revenons à ce pâté ?

Les deux compagnons se turent et prêtèrent une grande attention à ce qui se disait dans la pièce voisine : le vicomte d'un air soucieux, Perez sans perdre ni faim ni soif.

— Faites-nous grace de vos prouesses, s'écriait l'un des convives ; nous tirons à mitraille, depuis une heure, sur les renards, les chevreuils et les sangliers ; on nous prendrait pour des Nemrod à nous entendre, et nous n'avons pas tué un mauvais lapin ; parlons d'autre chose.

— Cusac a raison, admettons qu'il n'y a plus de gibier en France, et buvons... Je porte un toast à l'émancipation des chiens courans.

— Voilà qui est parler. Messieurs, il a été prédit par saint Hubert qu'en 1840 on classerait les renards et les lièvres parmi les animaux antédiluviens...

— Messeigneurs, dit une voix qui fit tressaillir le vicomte de Fontac, croyez bien que je suis désolé de vous avoir fait faire une si triste chasse ; il a beaucoup trop plu pendant la nuit, la terre est détrempée ; mais je soutiens que ma meute est de premier rang... Bref, je bois à ma confusion.

— Vive le baron ! Je vote pour que nous jugions la meute en conseil de guerre.

— Bravo ! le baron présidera ; commençons par les piqueurs.

— Vous me faites singer Brutus.

— Bah ! Messieurs, une chanson, dit un vieux gentilhomme, c'est par-là que tout doit finir en France.

— Va pour la chanson... Hé, l'hôte ! comment vous nomme-t-on, s'il vous plaît ?

— Bénard fils cadet, Bénard Athanase pour vous servir, mes gentilshommes, répondit l'honnête aubergiste qui avait glissé sa tête joviale par la porte entrebâillée, pour voir si son service marchait bien.

— A la gloire de votre enseigne ! père Athanase, je parlerai de vous au roi : on vit chez vous comme chez lui.

— Messieurs, à propos de chanson, voilà notre affaire ; je vote pour que ce grand rôtisseur nous chante cent couplets sans désemparer.

— Oh ! messieurs, cent couplets !

— Allons, quatre-vingt-dix-neuf ?

— Je n'ai jamais chanté que le *Fleuve du Tage* et la *Parisienne*... Je vous conterai plutôt une petite histoire fort luronne, si cela vous est agréable.

— Ecoutons sa prose, ce gaillard-là parle français comme un Turc, il va nous amuser.

— Nous y sommes, monsieur Bénard, dit le baron de Certènes, venez vous mettre là, près de moi.

— Non, sur la table ; un fauteuil sur la table en face du trophée.

— Bravo... Voilà le fauteuil, hissons M. Athanase.

— Ah ! messieurs, que d'honneur.

— Un verre de champagne dans la main droite et un verre de Xérès dans la main gauche.

— Ah ! messieurs, que de complaisances !

— La couronne du gâteau de Savoie sur le front... c'est cela.

— Par où voulez vous que je commence, monsieur le baron ?

— Ma foi, racontez nous les mystères de votre hôtel, s'ils sont intéressans.

— Ah ! je le crois !... Ainsi, cette chambre où nous sommes, ainsi, cette place qu'occupe le trophée de chasse...

— Eh bien ?

— Il s'y passa une aventure qui fait venir l'eau à la bouche, cria l'hôte en éclatant d'un gros rire bien épais.

— Buvez et parlez, nous écoutons... Qu'y avait-il à place de ce trophée ?

— Un lit, du temps de feu mon père, et sous mon règne, vous le voyez, un redoutable emblème.

L'hôte tendit les deux bras vers la dépouille qui surmontait le trophée.

— C'était en 1818, reprit le conteur ; je faisais alors mes humanités au grand collège de Brives-la-Gaillarde.

— Eh bien ! vous ne mangez plus ? dit Perez au vicomte.

— J'ai fini... Cette histoire m'intrigue.

— Messieurs, dit l'hôtelier, cette aventure date du temps de mon très cher père, qui maniait aussi bien la parole que la poêle, et qui cependant ne l'a jamais racontée, parce que les personnages étaient vivans : aujourd'hui qu'ils sont morts, au diable la discrétion, et vive la joie.

— Il a tout l'esprit de sa cave dans la tête, dit le baron.

— Donc, en décembre 1818, trois voitures menées en poste arrivèrent dans notre hôtel. La première était une chaise et entra dans la cour pendant la nuit ; la seconde, un coupé qui détela de bon matin ; la troisième, un briska qui fit son entrée au galop vers dix heures. Dans la chaise, il y avait une jeune femme belle

comme les anges, blonde, de taille moyenne, l'œil langoureux et le front romantique; elle était mise comme une princesse, et demanda le plus bel appartement de l'hôtel. On la conduisit ici. Sa femme de chambre nous dit, en anglais, que sa maîtresse attendait son mari, mylord Stewart.

Le baron de Certènes pâlit tout à coup, mais les convives ne remarquèrent pas son trouble, et le conteur continua.

— Dans le coupé voyageaient un bonhomme d'abbé (qui n'a pas peu contribué à achalander notre maison, tant il rendait justice à la savante cuisine de feu mon excellent père) et une jeune femme aussi jolie que milady Stewart, sans lui faire tort. L'abbé et sa compagne de voyage se rendaient au château de Verneuil, pour assister aux noces de M. le vicomte de Fontac, et de Mlle de Verneuil, dont on faisait grand bruit dans le pays.

Pendant que le prélat disait son chapelet à l'église, il se trouva pris d'une colique atroce, tomba en défaillance, et le médecin déclara qu'il était empoisonné par des champignons. On le soigna bel et bien, et il en fut quitte pour la peur.

Pendant le remue-ménage occasionné par cet accident, arriva la troisième voiture, le briska dont je vous ai parlé, et il en descendit un magnifique jeune homme que je crois voir encore, quoique je fusse une espèce de bambin à cette époque. Ce jeune homme demanda milady Stewart, et on l'envoya au numéro 5, comme de raison.

L'abbé, contrarié de ne pouvoir assister au mariage du vicomte de Fontac, dépêcha un courrier au château de Verneuil, et ce fut moi qui me chargeai de la missive. Quand j'arrivai au château l'épouseur n'y avait pas encore paru; mais en revenant à Artenai, je rencontrai dans l'allée du parc un briska qui arrivait au triple galop avec un postillon tout enrubané. C'était mon homme.

— Quel homme? crièrent dix voix dans l'auditoire impatienté de M. Bénard Athanase.

— C'étaient mes deux hommes, voulais-je dire.

— Il se moque de nous.

— A bas l'historien.

— Ce briska était celui que j'avais vu entrer dans la cour de l'hôtel, et l'épouseur qui arrivait dans cette voiture était ce même magnifique jeune homme dont j'avais tant admiré la bonne mine.

— Lord Stewart?

— Lord Stewart... il y avait deux hommes en lui: lord Stewart et le vicomte de Fontac; est-ce clair? y êtes vous?

— Je n'y suis pas, je n'y serai jamais, dit un des chasseurs...

— Silence... marchez, mon bonhomme, vous parlez comme un gros livre.

— Comme je n'avais pas inventé la poudre en 1818...

— Allez donc, monsieur Bénard, allez donc, vous nous assassinez...

— Comme je n'avais pas inventé la poudre en 1818, c'est-à-dire que je n'avais pas de malice pour un liard, je continuai ma route, sans me douter de rien. Seulement, je trouvais drôle que le mari de l'Anglaise fût le fiancé de Mlle de Verneuil. Le postillon qui ramenait les chevaux me rejoignit bientôt, et nous fîmes route ensemble jusqu'au relai; en cheminant, je lui demandai si c'était bien l'épouseur qu'il avait conduit, et il me dit que oui. Comme nous jasions sur ce chapitre, vlan! voilà une chaise de poste qui nous croise filant bon train, les stores baissés, et je reconnais la voiture de milady.

Lorsque j'arrivai à Artenai, je remis à l'abbé un billet dont Mlle de Verneuil m'avait chargé en réponse à sa lettre; et dès que le digne homme l'eut parcouru, il se leva, se fit habiller, commanda des chevaux et fila sur Verneuil comme une hirondelle, promettant mille francs aux postillons s'ils arrivaient au château avant onze heures de nuit. La belle dame qui était venue avec lui resta seule à l'hôtel.

Je racontai ce que j'avais vu à feu mon excellent père; il m'écouta avec grand soin, me dit que j'étais un imbécile, et m'envoya coucher, en m'ordonnant de ne jamais ouvrir la bouche sur tout cela, jusqu'à nouvel ordre.

Le lendemain, l'abbé revint avec une mine piteuse, fit monter la belle dame dans sa voiture, et tous deux reprirent la route de Paris. Le vicomte était marié, le curé n'assista qu'au souper de noce.

— Est-ce tout?

— Non pas... Huit ans après cette équipée, j'avais terminé mes humanités au collège de Brives, et j'avais remplacé mon père dans l'exercice de ses fonctions. Un soir que nous causions au coin du feu, il me dit tout à coup: Te souviens tu, Athanase, de ce qui s'est passé ici, le jour du mariage de Mlle de Verneuil avec ce mauvais sujet de Fontac?

— Oui, père, un peu.

— Eh bien! mon fils, la gazette annonce la mort de ce vilain homme; il paraît qu'il a été tué dans la guerre du Caucase, et je peux te raconter le fin mot de l'aventure en question.

Feu mon père me dit alors que j'avais fait preuve d'une rare intelligence en trouvant extraordinaire que le fiancé de Mlle de Verneuil fût le mari de milady Stewart. Cette milady était une grande dame de Paris invitée à la noce, qui avait donné rendez-vous au vicomte de Fontac, à l'hôtel des Trois-Rois, et qui avait été prier pour les deux époux, comme une personne naturelle... Quelle horreur!

— Il est magnifique!

— De sorte que le vicomte s'est marié

comme un pacha... ajouta l'hôte en vidant coup sur coup ses deux verres.

— Mais ce n'est pas si bête! s'écria le baron en riant plus haut que les autres; c'était mon meilleur ami, ce cher Fontac, il comptait ses conquêtes par douzaines.

—Ah! c'était un de vos amis, monsieur le baron? dit l'aubergiste; et la belle blonde, l'avez-vous connue?

— Non.

— Et vous? et vous? crièrent les quinze convives comme un seul homme.

— Je n'ai jamais su son nom.

— Il fait le bon apôtre...

— Messieurs, je vous jure que je ne suis pas plus avancé que vous sur ce chapitre: je ne vous cacherai pas que ma mère était une excellente créature, mais curieuse à faire frémir, et peu chiche de sa langue; or, je tiens beaucoup de ma mère, et j'ai fait des pieds et des mains pour découvrir cette milady Stewart, n'importe où. Après quelques mois de mariage, le vicomte a été separé de sa femme: Mme de Fontac a quitté le pays, et il m'a fallu renoncer à compléter cette historiette.

M. de Fontac laissa échapper un long soupir; Perez le regarda avec finesse et lui dit:

— Je vous comprends.

— Et cependant, reprit M. Bénard, j'ai encore quelque espoir d'en venir à bout.

— Ah! bah! contez-nous ça.

— Le bel oiseau nous a laissé de ses plumes, sans s'en douter... Un coin de mouchoir portant un chiffre brodé et une couronne.

— Montrez, montrez.

— Oh! Messieurs, ce serait de l'indiscrétion.

— Allez vous coucher avec votre indiscrétion...

— Messieurs, levez vos verres, dit le baron, et s'il refuse d'exhiber les pièces, faisons feu comme sur un traître.

Tous les convives se versèrent du champagne et se tinrent prêts.

— Le mouchoir! demanda le baron.

— Impossible, messieurs, impossible.

— Feu! s'écria M. de Certènes.

Le malheureux Bénard courba la tête sous une pluie de champagne qui l'inonda.

— Et maintenant, reprit le baron, si vous résistez, nous vous enverrons nos verres.

— Ma foi, vous me tueriez... J'obéis.

L'hôte descendit de son trône, ouvrit une armoire, puis un tiroir, puis une cassette, puis une boîte et en tira un morceau de batiste qui passa de main en main. Chacun put lire les initiales R. F. surmontées d'une couronne de vicomte et entourées d'un cercle noir qui indiquait que le mouchoir avait été brûlé.

— C'est le mouchoir de M. de Fontac.

— Non, dit le baron, il s'appelait Alfred, et disant cela M. de Certènes se sentit soulagé du poids qui l'étouffait.

— Est-elle sauvée? demanda Perez à voix basse.

— Je n'y comprends rien, répondit le vicomte, ce chiffre n'est plus le mien depuis longtemps et n'a jamais été le sien. (1)

— Alors tout va bien.

— Ainsi, dit Bénard, vous n'êtes pas plus avancés que moi... et ceci vous apprendra-t-il quelque chose?

— Une jeannette!

— Oui dà, messieurs, une belle jeannette en diamans, encore, ce qui vous prouve que ce n'était pas une pauvresse.

Le bijou passa à la ronde, comme le coin du mouchoir, et arriva jusqu'au baron, qui le prit, l'examina longtemps, devint pâle comme un mort, et le tendit à son voisin, en murmurant:

— Inconnu.

— Eh bien? demanda encore Perez à son compagnon, dont les lèvres tremblaient.

— Elle est perdue, répondit le vicomte; elle est perdue!

— En bon souvenir de l'histoire, je vous achète cette croix, dit M. de Certènes: elle a dû coûter quinze louis; combien en voulez-vous?

— Dam! monsieur le baron, vous en donnerez ce que vous voudrez, ce sera pour les pauvres. Tout ce qu'on perd leur appartient.

— Prenez donc ces vingt napoléons... Messieurs, l'histoire est assez bonne, ce soir à souper je vous en fournirai une autre non moins divertissante... quoique je n'aie pas l'esprit de notre hôte.

Je vais visiter nos relais, car nous continuons la chasse, n'est-ce pas?

— Oui, mordieu! nous ne pouvons faire chou blanc comme les mazettes de la plaine Saint-Denis.

— Je vous laisse donc à table, gardez un peu de belle humeur pour souper au château. Nous ferons un trente et quarante échevelé.... Dans une heure l'assemblée... Le rendez-vous est au fourré Saint-Pierre.

Le baron de Certènes descendit, demanda son meilleur cheval, et partit au galop, suivi de son groom.

Perez ouvrit une fenêtre, regarda les deux cavaliers pendant cinq minutes, et les perdant de vue sur la route d'Orléans, il revint vers le vicomte, et lui dit:

— En route, camarade.

— Où allons nous? demanda M. de Fontac abattu et découragé.

— Vous n'avez pas oublié le conte de la *Barbe-Bleue*, je pense?

(1) Nos lecteurs reconnaîtront ce mouchoir que Mme de Ravenstein-Fontac avait glissé dans le chapeau du vicomte chez l'abbé de Brionne.

Le vicomte secoua la tête tristement; le contrebandier du Basque ajoutait à sa douleur.

— Eh bien! mon cher ami, *Barbe-Bleue* est sur la route d'Orléans qui galope à fond de train; sa femme est dans un couvent où elle n'attend pas ce cher époux; nous sommes les deux frères de l'infortunée. En route, vous dis-je, en route.

— Ah! s'écria le vicomte, je comprends, je pourrai donc faire une bonne action dans ma vie... je vous la devrai, à vous!

— Eh! debrinn bichaïa! quoique contrebandiers, nous ne sommes pas toujours gens de sac et de corde!... Filons.

XI.

Le baron de Certènes, après s'être maintenu pendant un quart-d'heure au petit galop de chasse, se lança à fond de train, et, comprimant les flancs de son cheval sous la double attaque de ses éperons, il distança bientôt d'une demi-lieue son laquais, moins bien monté que lui.

Les paysans s'arrêtaient à la vue de ce cavalier, noir des pieds à la tête, haut de taille, ferme en selle, et qui franchissait l'espace comme à vol d'oiseau.

Après avoir couru pendant trois lieues, le cheval écumant, hors d'haleine, l'œil en feu, les naseaux fumans, perdit de son impétuosité, ralentit sensiblement son allure, et fit entendre l'un de ces longs soupirs frémissans et sinistres, par lesquels ces courageux animaux signalent leur détresse, et se plaignent de leurs douleurs.

Le baron relâcha ses deux genoux serrés comme deux étaux, porta le buste en arrière, passa au pas et flatta l'encolure de son cheval.

— Pauvre Max! dit-il.

Depuis son départ de l'hôtel, c'était le premier mot qu'il prononçait; son visage était pâle, morne, ses lèvres glacées; son regard flamboyait sur ses traits immobiles et défaits, comme l'éclair des tempêtes brille sur le front des ruines qu'il sillonne.

Se retournant, pour mesurer la distance qu'il avait parcourue, le baron aperçut son groom au pied d'une côte, et fort loin de lui.

— J'ai donc été bien vite! ajouta-t-il.

Puis il chemina paisiblement jusqu'à ce que son cheval, rafraîchi par ce repos, fût en état de continuer sa course; alors il repartit d'un galop plus furieux.

Artenai est à cinq lieues d'Orléans; en moins d'une heure M. de Certènes atteignit la barrière de cette ville, et continua sa course précipitée à travers le long faubourg qui mène à la place d'Armes. Après avoir traversé cette place, il tira droit vers le pont, le franchit, et tourna à gauche sur la route de Vierzon.

En apercevant une grande maison dont les murailles noires se détachaient d'un massif de tilleuls, le baron jeta un éclat de rire dont il frissonna lui-même, et il enfonça par un mouvement nerveux ses éperons aux flancs de sa monture. Max se plaignit de nouveau, coucha les oreilles, manqua des pieds de devant, s'abattit, et ses regards s'éteignirent sur son maître avec une expression de tendre reproche qui semblait dire: « Que t'ai-je fait? »

Dans sa préoccupation, le cavalier ne donna pas un regret au serviteur fidèle qui mourait pour lui, il se débarrassa lestement de ses étriers, et pressa le pas, en se dirigeant vers la maison, qui n'était plus qu'à dix minutes de là.

Cette maison, achetée par une communauté religieuse, avait été dédiée à saint Nicolas, dont elle portait le nom, et transformée en un hospice destiné aux voyageurs malades ou blessés. Cet hôpital, enrichi par Mme de Certènes, depuis qu'elle s'était retirée du monde, c'est-à-dire depuis 1825, était tenu et administré par des dames dégagées, comme la baronne, des liens de la société. Mme de Certènes, étant mariée, n'avait pu obéir entièrement à ses penchans en prenant le voile et en prononçant des vœux; mais elle avait eu la pieuse pensée de se vouer au service du pauvre et de l'infirme, tout en conservant sa liberté, et de se faire sœur de charité selon son cœur.

N'ayant pas d'enfans et maîtresse de sa fortune, elle en avait fait deux parts égales, l'une pour son mari dont le luxe effréné avait sans cesse besoin d'alimens, l'autre pour Dieu, qui paie les malheureux avec les dons du riche.

Le baron, comme nous l'a appris M. de Nonanville, avait longtemps résisté à la détermination de sa femme: il traitait de caprices les instances qu'elle renouvelait sans cesse pour fuir le monde; il ne pouvait se résoudre, lui qui avait vécu jusqu'alors dans une douce quiétude conjugale, à se séparer d'une compagne aussi facile, aussi aimable, aussi commode, pour laquelle il n'avait aucuns frais à faire, aucune prévenance à imaginer, aucun compliment à tourner, aucune caresse à forcer; une compagne qui lui laissait, tout à son aise, chiens, chevaux, voitures, livrées, amis, soupers, jeu, maîtresses; et à côté de laquelle il s'était tout douillettement ruiné sans qu'elle en prît la mouche, sans qu'elle en fût simplement contrariée. Pour ce viveur de haute volée, le mariage avait été une association dans laquelle l'homme avait apporté son nom, sa protection et ses revenus; la femme, son cœur, son dévoûment, sa grace, sa beauté, ses rentes et sa vertu. M. de Certènes était habitué au concert de félicitations que lui attirait sa femme; partout on vantait les talens et la beauté, la réserve et l'esprit, la charité et la modestie de la baronne.

Nulle femme ne faisait mieux les honneurs

de sa maison et ne secondait mieux son mari dans ces fêtes splendides qui ébranlaient et sapaient sa fortune. Aussi, cet homme heureux, cet insouciant dissipateur crut-il rêver lorsque sa femme lui annonça, un beau matin, qu'elle désirait vivre dans la retraite et consacrer ses dernières belles années à la bienfaisance ; ce jour-là, le baron se mit à rire franchement et de tout cœur, puis il courut conter la nouvelle à qui voulut l'entendre. Le lendemain, la baronne réitéra sa demande, et son mari la crut folle. Chaque jour, même instance, même refus : mais M. de Certènes s'attrista et négligea tous ses amis ; on ne le vit plus au club, au bois, aux Bouffes ; son médecin le crut malade. Il était malade en effet ; une révolution subite s'était opérée dans son cœur avant de bouleverser ses habitudes. Obéissant à la loi qui régit notre faible et capricieuse nature, le baron s'était épris de sa femme au moment même où elle voulait se détacher de lui. Alors, seulement, il apprécia comme autant de trésors les vertus dont il avait à peine tenu compte au devoir ; il contempla, pour la première fois, avec charme, ce visage angélique, ces yeux voluptueux, ce corps souple et gracieux qui avaient fasciné tant de papillons mondains et qu'il avait été le dernier à remarquer, à admirer. Il entendit avec trouble vibrer cette voix mélodieuse, applaudie dans tous les concerts, et la première fois qu'il l'entendit, ce fut pour apprendre qu'il n'était pas aimé ! une clarté brilla tout à coup dans ses esprits, un jet de cette flamme divine, qui rattache la terre au ciel et planera sur l'humanité jusqu'à la fin des siècles, pénétra dans son cœur... Il sentit ce cœur frappé d'un choc violent, et de ce choc jaillit l'étincelle électrique qui nous nourrit, nous dévore, nous fait vivre et nous tue.

Le baron trouva sa femme plus belle que toutes ces malheureuses recherchées et payées par ses brutales passions. En un jour, en une heure, en un instant, il comprit qu'il avait été à la fois le plus riche et le plus aveugle des hommes, et ses yeux ne s'ouvrirent que pour contempler sa ruine et sa désolation. Comme tous ceux qui n'ont d'autre dieu que le plaisir, d'autre fierté que l'orgueil, M. de Certènes avait d'abord compté sur ses propres forces pour ramener la baronne à d'autres sentimens, mais sa suffisance bientôt vaincue, il fut pusillanime dans sa défaite. Il avait toujours attribué la vertu de sa femme, sévère en dépit des tentations qui l'environnaient, à sa supériorité sur les tentateurs ; et il crut, dans sa fatuité superbe, l'emporter sur Dieu lui même, lorsque Dieu appela cette jeune femme à lui par le repentir.

Alors, l'homme vain et dissipé entreprit courageusement une conquête formidable ; il s'efforça de plaire à celle qu'il avait autrefois lassée par ses froideurs. Il fit des prodiges pour sortir victorieux de la lutte, et succomba. Plus ses soins étaient assidus, pressans, multipliés, plus sa femme paraissait résolue et inébranlable dans sa résolution. Il congédia sa fastueuse livrée, réforma ses écuries, sa meute, déserta Paris, et s'enferma dans une campagne solitaire, pour se plier aux goûts de sa compagne ; sa compagne le remercia les larmes aux yeux, mais ne fut pas satisfaite ; elle voulut n'appartenir qu'à Dieu et ne songer qu'à son salut.

Le baron, irrité de tant d'échecs, fit comme les enfans et les impies, il se mit dans des colères furieuses et blasphéma contre la prétraille qui avait, disait-il, détourné l'épouse de ses vrais devoirs, et l'avait coiffée d'église. A ses sorties, Mme de Certènes opposait une dignité froide et une douce résignation qui le désarmaient. Poussé dans ses derniers retranchemens, M. de Certènes se servit de la loi comme d'un bouclier, et l'opposa obstinément aux prières de la baronne : il était le maître, on lui devait respect et obéissance, et, loin de le quitter, on devait vivre et mourir partout où il lui plairait de poser sa tente.

Pendant un an que dura cette nouvelle campagne, le baron s'aperçut que sa femme dépérissait à vue d'œil ; sa santé s'affaiblissait, ses joues se flétrissaient, son front s'inclinait, et elle ne se plaignait que de ne pouvoir pas mourir dans la paix d'un couvent et du Seigneur. Comme ses jours étaient sérieusement menacés, M. de Certènes s'avoua vaincu, lui tendit la main, lui donna toute sa liberté, la conduisit jusque sur le seuil de la maison de Saint-Nicolas fondée depuis peu, lui fit des adieux déchirans, et prit la fuite... le malheureux aimait avec cette chaste passion que la jeunesse verse à flots dans nos cœurs.

Rentré dans le monde, le baron voulut s'étourdir ; il se rejeta avec furie dans le tourbillon qui avait emporté ses folles années. Il retrouva ses anciens amis et en fit de nouveaux ; il essaya, lutteur intrépide, d'étouffer la sourde pensée qui bouillonnait dans son cerveau. Insouciant et prodigue par calcul, il dépassa du premier élan l'étourdi dissipateur dont on avait tant vanté les exploits et les faux triomphes ; mais il était arrivé à se ruiner entièrement, sans avoir cessé de souffrir un seul instant de la plaie toujours saignante dont son cœur était atteint.

Deux fois, en 1828 et en 1834, le baron était allé à Saint-Nicolas faire visite à sa femme. Il l'avait trouvée au chevet des malades et livrée aux plus saintes occupations. Mme de Certènes, dont les vœux étaient comblés, avait pris force et courage, et, quoiqu'elle ne fût plus jeune, son visage, encore beau et toujours noble, n'avait pas vieilli pour son mari. A chaque visite, le baron avait l'intention bien arrêtée de tenter un nouvel effort pour arracher sa femme de sa retraite ; mais il n'avait pas osé trou-

bler tant de bonheur, et il était sorti de l'hospice, la mort dans l'ame, plus épris que jamais de celle qu'il appelait sa *sainte!* En effet, pour le malheureux, entraîné sur une pente qu'il maudissait, c'était une sainte que cette femme dont la jeunesse avait été si pure et dont la vie s'achevait si près du ciel.

M. de Certènes, comme Cantelou l'avait appris à Perez, avait été obligé d'emprunter à taux d'usure pour effectuer le premier paiement du château qu'il avait acheté près d'Orléans, et où la baronne avait passé une partie de son enfance. Ces deux raisons expliquaient suffisamment l'acquisition ruineuse par laquelle le baron portait un dernier coup à sa fortune.

Arrivé devant la porte de l'hospice. M. de Certènes saisit la chaîne de secours et la secoua violemment.

Le concierge vint ouvrir et recula de plusieurs pas à la vue de ce cavalier vêtu tout en noir, botté, éperonné, le couteau au côté et le fouet à la main.

— Madame de Certènes, s'il vous plait ? demanda le baron d'une voix un peu émue par la rapidité de la course.

— Madame est à ses dévotions, on ne peut pas la déranger dans ce moment.

— Mais, on peut l'attendre, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur... sans doute... A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Au baron de Certènes... Veuillez faire prévenir madame de mon arrivée, je suis extrêmement pressé.

— Madame est au confessional, il est impossible de lui parler dans ce moment. Si M. le baron veut se donner la peine de passer au parloir, je ne pense pas qu'il attende longtemps.

— Volontiers.

Quand M. de Certènes se trouva seul dans ce froid salon qui ressemblait à tous les parloirs de couvent, de cloître ou de pension, il se promena à grands pas berçant sa pensée au cliquetis de ses éperons, et il répéta plusieurs fois, coup sur coup : — Ah ! elle est à confesse... Eh bien, tant mieux, je ne la surprendrai pas !.. Puis il tira de son sein la croix de diamans qu'il avait achetée à l'aubergiste, ainsi que le coin du mouchoir brodé, et contempla ces deux objets avec avidité : tout à coup sa fureur s'apaisa ; deux grosses larmes roulèrent sur ses joues et se perdirent dans sa barbe. Le malheureux, attendri et torturé par ses souvenirs, pleura. Cependant, surmontant cette faiblesse, il se dit tout haut :

— Que suis-je venu faire ici ?

Tout son corps frissonna.

— Soyons grand ! reprit-il ; soyons digne !

Et il se dirigea vers la porte pour sortir. La porte s'ouvrit. Mme de Certènes entra. Le baron resta droit et immobile, comme si ses pieds eussent été scellés au parquet. Il engagea sa main droite sous le revers de son frac, pour cacher la croix et le mouchoir ; et de la main gauche il s'appuya au dossier d'un fauteuil.

— Vous êtes bien aimable, mon ami, dit la baronne, d'avoir quitté une partie de plaisir pour visiter une recluse.

— Une partie de plaisir ? interrompit M. de Certènes avec amertume.

— N'êtes-vous pas en habit de chasse ?

— Et de deuil, oui, madame.

— De deuil ! ah ! mon ami, je vous sais encore plus de gré de votre visite : notre famille a-t-elle quelqu'un à pleurer ?

— J'ai à vous parler en secret, Clémence. Voulez-vous que nous passions dans votre appartement ?

— Quand vous voudrez. Mon Dieu ! comme vous êtes pâle et défait ! vous m'épouvantez.

— Oh ! calmez-vous ; ce que j'ai à vous dire vous touchera peu... personnellement... Montons.

— Venez, mon ami, venez... je tremble comme une feuille... qu'allez vous m'apprendre ?

— Rien que vous ne sachiez ; rassurez-vous.

A ces mots, Mme de Certènes regarda son mari avec stupéfaction : puis elle ouvrit la porte et se dirigea vers l'escalier qui conduisait à son appartement.

Le baron murmura en lui-même : — J'ai lutté... Dieu le veut !... et il suivit en silence.

Mme de Certènes occupait deux petites pièces au premier étage. Les fenêtres de ces deux chambres donnaient sur un jardin et sur la route ; les meubles étaient de la plus modeste simplicité, et les murs étaient couverts de toiles et de gravures dont l'histoire sainte avait fourni les sujets. Parmi les tableaux, on voyait une *Madeleine pécheresse*, du peintre Carlo Marrato, agenouillée et ramenant ses cheveux sur son visage pour essuyer ses larmes et se voiler. Sous ce tableau était un prie-Dieu portant un livre ouvert.

En entrant dans cette chambre, le baron porta immédiatement ses regards sur la peinture du Marrato ; il l'examina attentivement, et, se tournant vers sa femme, il lui dit avec un sourire contristé :

— Voilà un magnifique original, et vous devez y attacher beaucoup de prix.

— Beaucoup, répondit Mme de Certènes en sentant un frisson glacer son cœur ; c'est le seul objet de luxe que vous trouverez ici.

— Il n'est cependant pas tout à fait à sa place, ma chère amie ; le péché ne peut pas avoir d'asile chez vous.

— C'est un souvenir touchant de la miséricorde divine, et c'est à ce titre précieux que cette toile m'est chère.

— Après tout, je ne suis qu'un profane ; il ne faut pas vous donner la peine de combattre mon opinion ; une sainte femme comme vous

aura toujours raison avec un pécheur comme moi.

— Vous êtes meilleur que vous ne le voulez paraître, répondit la baronne un peu remise de son trouble; donnez-vous la peine de vous asseoir, et causons de ce qui nous intéresse. Je dis nous, car, vous le savez, pour être séparés par le monde, nous n'en sommes pas moins unis de cœur, et tout ce qui vous touche m'est sensible.

— Vous êtes mille fois trop bonne et trop aimable, Clémence... Asseyons nous.

— Que faites-vous ?

— Je ferme votre porte ; on pourrait nous déranger, nous interrompre.

Le baron donna deux tours de clé à la serrure, vint feuilleter le livre qui était sur la tablette du prie Dieu, et se rapprochant de sa femme, qui ne put se défendre d'un léger tremblement, il s'assit près d'elle, et lui dit :

— Vous lisez là un excellent ouvrage, plein d'enseignemens.

— C'est la vie des saints martyrs; je ne connais pas de lecture plus édifiante et plus consolante.

— Et quel est votre avis sur le martyre, ma chère Clémence ? Pensez-vous que la persécution ayant cessé à peu près partout, les chrétiens modernes soient plus à plaindre que ceux de l'antiquité, en étant privés de la palme qu'arroserait leur sang ?

— Je pense, répondit la baronne de plus en plus étonnée, que Dieu apprécie nos douleurs morales et secrètes à l'égal des tortures physiques qu'il a couronnées...

— Nous avons la même opinion. Il m'est prouvé qu'on souffre moins par le corps que par le cœur ; qu'en un mot, les douleurs morales sont plus hideuses que les tortures physiques.

— Ah ! mon ami, seriez-vous malheureux ? Confiez-moi vos chagrins, et s'il m'est donné de les adoucir...

— J'ai reçu trois blessures, qui, toutes trois, m'ont fait entrevoir la mort, interrompit froidement le baron : l'une à la guerre, une balle me traversa la poitrine, j'en souffris comme un damné ; l'autre à la chasse, un sanglier m'ouvrit le bas-ventre et me laissa sans connaissance dans un fossé ; la troisième en duel, un coup d'épée me traversa la gorge. Pour me guérir de ces trois blessures, les chirurgiens me firent passer par l'enfer ; j'endurai mort et passion entre leurs mains. Deux mois après avoir été blessé à la guerre, je rejoignais mon régiment ; six semaines après avoir échappé, par miracle, aux défenses du sanglier, je chassais le renard en Allemagne ; quarante jours après mon coup d'épée, je buvais à votre santé dans un souper splendide ; je n'ai pas eu, tout compté, plus de cent-vingt jours de malaise, et cependant j'ai trois fois mis les pieds sur le seuil de l'éternité...

— Je ne connaissais pas vos deux dernières blessures, répondit la baronne, et je regrette de ne pas vous avoir donné mes soins.

— Oh ! vous avez autre chose à faire, ma chère amie ; votre salut passe avant moi.

Le ton de conversation de M. de Certènes était si différent de celui qu'il avait pris dans ses visites précédentes, que la baronne regarda son mari avec inquiétude; elle craignait quelque dérangement dans son cerveau.

— Or, reprit M. de Certènes en mordant le pommeau de son fouet, j'ai reçu une quatrième blessure, et je n'en suis pas mort, comme vous voyez, quoiqu'elle m'ait frappé au cœur... A cela vous répondrez que j'ai la vie dure, n'est-ce pas !

— Je ne répondrai rien avant d'avoir mis le doigt sur vos plaies, mon ami.

Le baron attacha un regard brûlant sur sa femme, et ne voyant aucune altération dans ses traits, il se dit : « L'imprudente ! elle me brave ! » puis il continua :

— Mon cœur a été frappé le jour où vous avez résolu de passer de votre salon dans cette retraite, et de mes bras dans ceux de la religion. Ce jour-là, le coup que j'ai reçu a été terrible !...

— Hélas ! mon ami, interrompit Mme de Certènes, je commence enfin à vous comprendre ; pourquoi revenir, après tant d'années, sur ce sujet qui vous attriste et me peine à cause de vous.

Disant cela, la baronne reprit toute sa sérénité, son visage s'épanouit.

— « Elle ne me comprend plus, » pensa le baron, en jetant à sa femme un coup d'œil sardonique qui glissa comme le fer d'un poignard jusqu'à son cœur. — Le coup que j'ai reçu a été terrible, reprit-il, car j'en ai souffert comme de la rage pendant plus de douze ans.

— Dieu est cependant venu à votre aide...

— Oui, vous l'avez dit, madame, Dieu m'a secouru, ma blessure est fermée depuis ce matin, s'écria sourdement M. de Certènes.

— Depuis ce matin ?... Par quelle grace ? Expliquez vous ! Votre violence me bouleverse.

— Par quelle grace, demandez-vous ? reprit froidement le baron... Connaissez-vous ce chiffon ?

Et il présenta le lambeau du mouchoir de Mme de Ravenstein à sa femme, qui le prit, le regarda au grand jour, épela les deux lettres, tressaillit légèrement en lisant l'F, et répondit en le rendant :

— C'est un coin de mouchoir qui ne m'a jamais appartenu, je ne connais pas ce chiffre.

M. de Certènes avait attendu cette réponse avec une froideur et un calme forcés. Son sang bouillonnait, sa tête était en feu.

— Ah ! vous ne connaissez pas ce chiffre... Etes-vous femme à m'en faire le serment sur le Christ ?

— La religion défend de prendre les reliques sacrées en témoignage ; je vous donne ma parole d'honnête femme et de chrétienne que cet objet m'est totalement inconnu.

— Eh bien ! à la bonne heure ! faisons-donc trêve aux courtoisies, et puisque nous ne nous comprenons pas à demi-mots, disons les mots tout entiers. Madame, je vais vous raconter une petite anecdote en très bon français.

Lorsque je vous ai épousée, nous étions fort jeunes tous les deux, vous d'âge, moi de caractère. Longtemps tenu en bride par des parens sévères, ce que je trouvai de plus précieux, de plus doux, de plus réel dans le mariage, ce fut mon émancipation, la libre jouissance d'une fortune magnifique et mon rôle indépendant dans le monde. J'avoue que, pendant les premières années de notre union, je vous trouvai tellement dévouée, tellement facile, douce, conciliante et tolérante, que je vous aimais comme une sœur chérie, et qu'à defaut d'un amour que je n'avais encore ressenti pour aucune femme, je vous vouai une amitié paisible, respectueuse et tendre. Je n'étais coupable qu'à moitié, en préférant les turbulens plaisirs de la chasse, du jeu, du luxe et de certaines débauches, au charme de votre seule compagnie et au bonheur assis entre nous à mon foyer. J'étais entraîné, emporté par de faux amis, je glissais sur ce vernis clinquant du monde et ne trouvais aucun conseil pour m'arrêter. Je jure sur ce crucifix, moi, moi qui n'ai pas vos scrupules religieux, que, jusqu'au jour où vous avez pensé à vous cloîtrer, je vous ai considérée comme la plus noble des femmes et la plus vertueuse des épouses.

— Je n'ai fait que mon devoir, murmura la baronne les yeux baissés, je ne mérite aucune espèce d'éloges.

M. de Certènes sourit amèrement et continua :

— Lorsque vous m'avez témoigné le désir de vous vouer entièrement à une mission de charité, vous savez ce que vos prières ont produit sur moi : le voile épais qui m'aveuglait s'est brusquement déchiré ; j'ai reconnu ma folie, j'ai abjuré mes erreurs ; l'amour le plus pur a germé dans mon cœur, et cette amitié fraternelle que je ressentais pour vous s'est changée en une adoration... Oui, je vous ai voué un culte, et j'ai immolé à vos pieds tous les faux dieux de ma jeunesse idolâtre. Ah! que de soins, que de caresses, que de prévenances, que d'abnégation ! je défie l'ame la plus neuve, l'amant le plus passionné, d'être plus ingénieux que je ne l'ai été pour vous toucher, vous attendrir, vous attacher à ma destinée ; vous avez refusé de tendre la main à ce pauvre naufragé qui s'abîmait sous vos yeux dans une mer de douleurs, de regrets et d'implacable désolation ! ne pouvant vous gagner à mon amour, je me suis inspiré des plus grands sacrifices, et je vous ai remise moi-même à la garde de Dieu dans cette maison.

— Ce sacrifice vous sera compté, mon ami, dit Mme de Certènes visiblement émue, n'en doutez pas.

— Dieu m'est encore témoin, reprit le baron, après une courte pause, que je ne cherchai pas à m'expliquer comment la religion, après avoir béni notre alliance, pouvait vous recevoir dans son sein, de mon vivant ; je m'accusais de bien des fautes envers vous, et, considérant mon abandon comme un châtiment mérité, l'amour violent que vous m'aviez inspiré se changea insensiblement en vénération. Je ne vous invoquai plus que comme une sainte, comme l'une de ces femmes de vertu sublime qu'a visitées l'esprit divin ; l'épouse vertueuse a donc été pour moi, pendant douze ans, une sainte et angélique créature !

— Il ne faut chercher qu'au ciel ces élus du Seigneur...

— C'est vrai, madame, c'est vrai, interrompit le baron, après avoir mordu ses lèvres jusqu'au sang ; car, sur la terre, il n'y a que honte et mensonge, hypocrisie et lâcheté.

— Ciel ! s'écria Mme de Certènes en reculant sa chaise, que dites-vous là, malheureux !

— Je dis que ma vertueuse épouse, ma sainte adorée est une infâme créature, reprit le baron avec impétuosité ; je dis que sa piété est un hideux mensonge, qu'elle est lâche, hypocrite et sans ame, je... la voix me manque, madame, écoutez votre conscience, elle achèvera votre portrait.

— Je vous pardonne ce torrent d'injures, monsieur le baron, et j'obéis, en cela, au seul conseil de ma conscience.

— Vous ne connaissez pas le chiffre brodé sur ce chiffon, m'avez vous dit... et ce bijou, le connaissez-vous ?

Mme Certènes regarda la jeannette en diamans que lui présentait son mari, et après l'avoir bien examinée, elle répondit avec calme :

— Je me rappelle avoir perdu, il y a longtemps, une croix pareille à celle-ci, mais je ne saurais affirmer...

— Que vous avez entre les mains l'un des bijoux de votre corbeille de noce... c'est cela que vous voulez dire, n'est ce-pas ?

— Oui, monsieur.

— C'est juste, j'oubliais que vous avez la vue basse ; ayez la bonté de lire avec soin ce qui est gravé sur l'un des côtés de cette croix... là, à gauche, sur la monture.

— C..... C..... lut la baronne.

— Très bien ! Clémence Certènes... maintenant lisez sur le côté droit.

— 20 mars 1816.

— Connaissez-vous cette date ?

— C'est celle de notre mariage, répondit la baronne sans se déconcerter... ce bijou m'appartient... on me l'a volé... De qui l'avez-vous acheté ?

— D'un pauvre diable qui le tient. lui, d'une belle Anglaise aux cheveux blonds, au sourire d'ange, à la voix caressante, et qui se nomme mylady Stewart.

— Ah ! s'écria Mme de Certènes en fléchissant sous elle et tombant à genoux... pitié, monsieur, pitié.

— Eh bien ! mais qu'avez-vous donc, ma chère Clémence ? Etes-vous folle de vous laisser choir ainsi ? relevez-vous.

Le baron saisit sa femme par un bras, et, malgré lui, ses doigts convulsivement serrés la meurtrirent.

— Pitié, n'achevez pas ! n'achevez pas !

— L'histoire est assez plaisante pour que je vous en régale, ma chère amie, cela fera diversion à la sévère discipline de cette maison, écoutez-moi bien.

— Non, non, je n'entendrai rien.

— Oh ! vous m'écouterez, car je le veux et l'ordonne.

Ces mots furent prononcés avec une fureur qui, long-temps concentrée, fit une explosion terrible ; puis, se calmant par degrés, le baron continua :

— Cette histoire est toute fraîche dans ma mémoire ; j'ai crevé mon meilleur cheval, par galanterie, pour vous la raconter sans retard. Ce matin, je donnais à déjeuner à une quinzaine de mauvais sujets ; nous avions chassé le renard depuis le point du jour, et n'avions fait que de fausses battues ; nous débouchâmes sur le village d'Artenai... Connaissez-vous Artenai ?

— Oh ! mon dieu ! mon dieu ! murmura la pauvre femme.

— Artenai est une bicoque sur la route de Paris à Orléans et à l'embranchement du chemin qui conduit à Verneuil. Entre deux verres, l'un de nous s'imagina d'appeler l'hôte et de lui demander une chanson grivoise ou un conte graveleux.

L'hôte est un brave homme bien élevé, qui nous avoua n'avoir jamais chanté que des romances et appris que des contes moraux. A défaut de conte, cependant, il nous offrit une histoire scandaleuse, et nous dit : « Le 19 décembre 1818....

— Oh ! tuez-moi, soyez généreux, tuez-moi !

— Le 19 décembre 1818, vers cinq heures du matin, il nous arriva, dit l'hôte, une chaise de poste d'où descendit une charmante Anglaise nommée mylady Stewart. Cette dame attendait son mari, qui arriva quelques heures après. Lord Stewart était un merveilleux jeune homme en tout point. Les deux époux s'enfermèrent à clé et passèrent une demi-journée dans le charme du tête à tête. Chose bizarre ! ces tendres tourtereaux, qui étaient attendus au château de Verneuil pour un mariage, ne se mirent en route que l'un après l'autre. L'auditoire de l'aubergiste expliquait cette singularité par l'une des excentricités habituelles à nos voisins d'outre-Manche, lorsque le conteur nous apprit que mylady Stewart avait l'honneur d'être Française et que lord Stewart se nommait le vicomte de Fontac, lequel vicomte, comme vous savez, était le fiancé de Mlle de Verneuil qui l'attendait pour marcher à l'autel, et nous autres mauvais sujets de rire aux larmes, comme bien vous le pensez.

Mme de Certènes ne répondit rien ; elle était prosternée la face contre le parquet et priait.

— Mylady Stewart n'aurait jamais été connue si elle n'avait eu l'imprudence d'oublier dans la chambre No 5 de l'hôtel des Trois-Rois le coin de mouchoir que voici, et que le feu a respecté, et cette croix de diamans... Que dites-vous de cette petite histoire scandaleuse ?

— Tuez-moi... j'aurais pu tout nier et rejeter ce scandale sur une femme quelconque mise en possession, par hasard, de ce bijou qu'on aurait pu me voler... Mais je n'ajouterai pas le mensonge au crime... tuez-moi... vengez-vous.

— Le mensonge ne serait pas maladroit, mais il serait inutile... votre pseudonyme vous a vendue... J'ai bonne mémoire, moi, je me souviens d'un charmant épagneul que vous aviez étant enfant et que vous appeliez Stewart ; vous avez de tout temps aimé ce nom anglais.

— Ne me demandez donc plus rien ! Vous êtes armé, frappez !... Je le répète... vengez-vous !

— Ainsi, madame, c'était pour échapper à vos remords, ou pour pleurer votre amant, que vous avez joué cette affreuse comédie... Vous avez dépassé le tartuffe ; après vous être traînée dans la boue, vous vous êtes réfugiée sous l'aile de la religion... Vous avez voulu quitter le monde avec les honneurs de la guerre... Ainsi votre vertu d'épouse, mensonge !... Votre vocation pour le cloître, mensonge... Votre repentir, mensonge encore sans doute.

— Oh ! mon Dieu ! que votre sainte volonté soit faite, dit la baronne à voix basse...

Pendant le silence qui succéda à ces mots, le roulement d'une voiture de poste ébranla les vitres qui donnaient sur la route, cette voiture s'arrêta devant l'hospice, et la porte cochère tourna lourdement sur ses gonds.

— Vous voulez que je me venge et que je vous tue, dit le baron froidement. Oui, je vais me venger, car j'ai un compte terrible à régler avec vous.

— Je suis prête, monsieur.

— Et moi aussi, je suis prêt... quoique, comme vous, je ne sorte pas du tribunal de la pénitence, ajouta le baron avec une expression d'indicible amertume.

Alors il tira vivement son couteau de chasse et le passa dans la main gauche.

Mme de Certènes, toujours agenouillée, ferma les yeux en voyant briller le fer. Le baron fit un pas, souleva brusquement sa femme, et la mit debout sur ses pieds.

— Jurez-moi que vous avez horreur de votre crime, et que votre vie s'achèvera dans les remords, dit-il.

— Sur mon éternité, je le jure! murmura la baronne en regardant le tableau de la Madeleine, les yeux en pleurs.

Un bruit de pas précipités se fit entendre dans le corridor qui conduisait à l'appartement de Mme de Certènes, et des coups violens retentirent à la porte.

— Le ciel est juste, dit le baron d'un ton calme, il comble mes derniers vœux.

Et il prit son couteau de la main droite.

Mme de Certènes leva les yeux au ciel et présenta sa poitrine.

XII.

Un quart-d'heure après le départ de M. de Certènes, de l'hôtel des Trois-Rois, Perez et le vicomte couraient la poste sur ses traces.

— Vous croyez donc que le baron est homme à se venger de sa femme? dit M. de Fontac après un long silence.

— Je ne le crois pas, j'en ferais le pari à coup sûr.

— Et quelle vengeance en tirera-t-il?

Le contrebandier regarda son compagnon en dessous, et répondit:

— Vous ne savez donc pas le conte de la *Barbe-Bleue?*

— Quel homme singulier vous faites! Vous trouvez à rire partout.

— C'est que tout est risible, en ce monde.

— Frapper une femme sans défense, a toujours été une lâcheté indigne d'un gentilhomme. M. de Certènes est bon gentilhomme.

— Je serais triste comme un bonnet de nuit, ou, pour parler le beau langage, taciturne comme un dieu terme, que vous me désopileriez la rate avec vos maximes. Vous trouvez charmant qu'une femme porte la désolation dans le cœur de son mari, et lui fasse subir le plus sanglant des affronts, sans encourir le plus mince danger. Ce code de chevalerie, mis en honneur par les muguets des sociétés corrompues est, passez-moi le mot, d'une stupidité grossière; selon vous et vos émules, parce qu'on est gentilhomme, il faut être niais... beau profit!

— Il faut être généreux.

— La générosité dans ce cas est l'épine sous la rose; vous invoquez les sentimens chevaleresques!... eh! bon Dieu! dans leur temps, les preux, pour être galans, n'en étaient pas moins très susceptibles à l'endroit que vous savez; souvenez-vous de la fameuse ballade de Raoul de Coucy; les femmes, au moyen âge, jouaient gros jeu, et leurs échelles de soie les jetaient souvent dans l'éternité; les Orientaux n'y vont pas de main morte, que je sache, et quoi qu'en disent les romanciers, les ménages des chevaliers, des Turcs et des Sarrazins se sont trouvés et se trouvent à merveille de cette brutale sévérité.

— Nos mœurs...

— Vos mœurs! ce sont les femmes qui font les mœurs, comme les hommes font les lois, mon camarade; je ne suis pas assez bon littérateur pour vous citer le poète qui l'a écrit; or, que dit cette maxime profondément philosophique? Elle résume l'égoïsme du cœur humain. Les hommes, en faisant les lois, se sont institués chefs de la société; ils règnent despotiquement sur le beau sexe, qui se venge à son tour en réglant les mœurs. Ces deux pouvoirs en font de belles! Chacun tire de son côté pour avoir une grosse part au gâteau, et, comme l'esprit est venu aux femmes avec la civilisation, il en résulte que les mœurs de notre siècle sont musquées, raffinées, papillotées, j'ajouterai, mais avec réserve, décolletées. J'aurais à faire sur ce sujet tout un chapitre plus long qu'amusant, mais plein de sagesse. Les hommes ont inventé la poudre, la vapeur, la mécanique et le code civil; les femmes, non moins ingénieuses, mais plus espiègles, ont imaginé l'*homme comme il faut*. Avec ce mot, car c'est un mot, un tout petit mot, elles font marcher leurs amans et feraient marcher les montagnes; ainsi, le pauvre diable qui a le malheur d'avoir une femme légère ou coupable, pour peu qu'il tienne à la société par quelque bout, serait accusé de mauvaise éducation, s'il se fâchait trop fort de certain péché capital... et si l'infortuné est gentilhomme, s'il se montre violent, rancunier... on l'abîme, on l'écrase, on le dégrade comme jadis un chevalier félon!... Et les femmes de rire. Telles sont vos mœurs, messieurs du monde... Quelle tirade! je n'ai jamais tant bavardé pour ne rien dire.

— Vous m'étonnez de plus en plus, mon cher ami, et à vous entendre parler sur toutes choses avec tant d'aplomb, je serais tenté de croire que vous êtes un contrebandier pour rire.

— Vous serez fixé avant peu, n'en doutez pas, sur la réalité de ma profession.

— Ainsi, nous courons après M. de Certènes pour l'empêcher de maltraiter sa femme?...

— Hum! maltraiter, interrompit Perez... l'expression me semble faible; si nous n'arrivons pas à temps, il la maltraitera à la façon de Barbe-Bleue. Je ne sors pas de cette historiette, en souvenir de ma nourrice, qui la racontait à merveille.

— Oh! monsieur, c'est odieux!

— Bah! le baron est mauvaise tête; il est

rude comme un chasseur et furieux comme un sanglier blessé; gare le coup de boutoir.

— Et quel intérêt prenez-vous à la pauvre recluse? Qui vous porte à la protéger?

— Vous.

— Moi?

— Certainement; ne sommes-nous pas amis à toute épreuve, corps et âme? Si M. de Certènes tue sa femme, n'en serez-vous pas inconsolable, et ne vous accuserez-vous pas de ce crime au fond du cœur? Le remords est un lourd bagage, vicomte; il ne faut pas s'en charger.

M. de Fontac regarda le Basque avec attendrissement; son cœur se gonfla:

— Que ne sommes-nous du même âge, et pourquoi ne suis-je votre ami que depuis hier!..

— Debrinn-bichaïa! mon brave, contez ces sornettes à d'autres; vous auriez mis bas mes conseils comme tous ceux qu'on vous a donnés. L'homme, en prenant place dans le monde, se trouve sur l'embranchement de nombreux sentiers; les uns ont des fleurs, les autres des ronces; les uns montent, les autres descendent; on y rencontre partout des guides, et ces guides sont ou des anges ou des démons! Chose étrange, problème insoluble! ces millions de chemins croisés aboutissent tous au même port, l'éternité, où chacun doit apprendre si le guide qu'il a suivi était du ciel ou de l'enfer. Vous me croyez un bon génie!... C'est une fiction trop flatteuse pour ma franchise. Je me suis fait contrebandier parce que je n'ai pas de patrie, et qu'étant cosmopolite, j'ai le désir de faire mon commerce en tout pays, sans me soucier de la douane, des gabelous, des rats de cave et autres industriels...

— Idée plaisante! Homme prodigieux! dit le vicomte en souriant malgré lui.

— Je ne saurais pas vous dire, plus précisément, si je suis un bon ou un mauvais génie, c'est à vous de m'étudier; on ne se connaît jamais bien soi-même... Holà! qu'est-ce que cela?... s'écria tout à coup Perez en mettant la tête à la portière. Halte, postillon! Mon ami, dit-il à un laquais monté sur un cheval blanc d'écume et boitant, tête basse, n'êtes-vous pas à M. le baron de Certènes?

— Oui, monsieur.

— M. le baron n'est-il pas en route pour se rendre à l'hospice Saint-Nicolas?

— Ma foi, je n'en sais rien. Monsieur est parti, comme si le diable l'emportait; à coup sûr, s'il veut aller loin de ce train-là, son cheval ne le portera pas longtemps; le mien est déferré, fourbu, rendu!...

— En route, postillon, cria Perez, et fouettez ferme... Vous voyez, mon cher vicomte, que nous n'avons pas affaire à un endormi.

— Nous arriverons trop tard.

— Ce ne sera pas notre faute... Nous sommes à Orléans...

Sur la place d'Armes, Perez demanda le chemin de l'hospice Saint Nicolas; on ne put pas le renseigner, et il réitéra plusieurs fois ses questions. Enfin, le briska s'élança sur la route de Vierzon, et nos voyageurs rencontrèrent bientôt le cheval du baron qui gisait sur le bord du fossé.

— Mauvais présage, dit tristement M. de Fontac.

— Vous croyez donc aux présages?

— Oui.

— Vous n'êtes pas de votre siècle.

— Pourquoi cela?

— Parce que nous ne sommes ni Hébreux, ni Grecs, ni Romains. Dans ce temps-ci, on ne croit à rien... nous sommes tous des esprits forts... Enfin, nous y voilà.

Le vicomte ouvrit la portière et s'élança sur le pavé.

— Où allez-vous? demanda Perez.

— Pardieu, vous le savez bien.

— Remontez dans la voiture. Il ne manquerait plus que de vous voir tomber dans cette bergerie. Vous avez été tué dans le Caucase, ne l'oubliez pas! Sachez au moins faire le mort, puisque vous êtes vivant... J'ai votre procuration, cela suffit.

Au premier coup de cloche, le portier vint ouvrir.

— M. le baron de Certènes n'est-il pas ici? demanda le contrebandier.

— Oui, monsieur, il est chez Mme la baronne.

— Conduisez-moi sans retard chez Mme la supérieure. Allons, leste, mon brave homme; nous n'avons pas le temps de discourir.

— Mais...

— Mais il me semble que je parle français? vite et vite, dépêchons.

— Madame, dit Perez à la supérieure, conduisez-moi sans retard à la cellule de Mme de Certènes.

— Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous...

— De me connaître, interrompit le Basque, c'est possible, c'est même très vrai, aussi vais-je vous dire ce qui m'amène ici... Mais je vous l'apprendrai chemin faisant; pour l'amour de Dieu et de votre prochain, pressons le pas, chaque seconde perdue est un crime pour vous, pour moi, pour... courons, madame, courons.

— Ah! bon Dieu! s'écria la supérieure en escaladant les marches de l'escalier.

On devine que Perez précipita tellement la course, qu'il lui fut facile de garder son secret.

Arrivé devant la porte de la chambre de la baronne, le Basque appliqua l'oreille contre la serrure, entendit parler, et se retournant vers la supérieure, il lui dit avec un soupir:

— Nous sommes à temps.

Puis il tourna le loquet, la porte résista; alors il frappa vigoureusement de ses deux

poings; rien ne bougea... On parlait toujours dans la chambre, mais à demi-voix, et il était impossible de saisir le sens de ce qui s'y disait.

Sur un geste du contrebandier, la supérieure pria d'ouvrir... On ne lui répondit pas. Perez recula de quelques pas, ramassa ses forces, présenta sa large épaule à la porte, et s'élança sur elle.

Voici ce qui se passait dans la chambre de Mme de Certènes.

Après avoir pris son couteau de chasse dans la main droite, le baron, voyant que sa femme offrait sa poitrine à ses coups, lui jeta un regard de pitié dédaigneuse, et, marchant à reculons, il appuya un pied contre la porte, et dit avec calme, presque à voix basse :

— Puisque vous sentez l'affreuse torture du remords, madame, je me trouve suffisamment vengé et bénis Dieu. Quand j'ai quitté Artenai, j'avais la rage dans le cœur et je voulais vous tuer... Ce dessein n'était pas digne d'un gentilhomme; j'aurais moi-même flétri mon nom, ce nom que vous deviez porter sans tache et que vous avez déshonoré. Vous êtes mon bourreau, vous avez empoisonné ma vie, vous l'avez condamnée à la honte, vous avez commis un crime devant Dieu et la loi... Pour votre châtiment je vous pardonne et ne vous laisse que le désespoir et les souvenirs vengeurs. Croyez-vous que ma douleur serait satisfaite si je plongeais ce fer dans votre sein? Non! vos souffrances seraient finies, les miennes seraient ravivées, plus terribles, plus odieuses!... Vivez longtemps, honorée, bénie par les hommes; respectée, vénérée sur la terre, vous n'échapperez pas à l'œil de Dieu, qui compte vos péchés; celui que je vous pardonne, moi, est un péché mortel... Vivez, vivez longtemps!...

— Au secours! au secours! cria la baronne.

La porte, ébranlée par un choc épouvantable, plia, se rompit et vola en éclats. Perez trébucha, entraîné par son élan, jusqu'aux pieds de Mme de Certènes, qui se jeta à ses genoux.

— Ne craignez rien, madame, dit le contrebandier... Monsieur le baron, rendez-moi cette arme.

Le visage du Basque était animé, une résolution magnifique d'audace et d'énergie relevait le caractère déjà si noblement dessiné de cette belle physionomie. Il avait couvert de son corps celle qu'il voulait protéger.

Un grand nombre de dames de charité, quelques malades, des employés de la maison, étaient accourus au bruit, et ces âmes paisibles frissonnaient d'épouvante à la vue du fer qui brillait dans les mains de M. de Certènes, la supérieure s'était agenouillée près de sa sœur demi-morte.

Le baron regarda d'un œil calme et doux ceux qui l'entouraient; sa bouche, souriant sans fiel, sans haine, sans colère, laissa échapper ces mots, qui tombèrent comme des gouttes de sang dans le cœur de Mme de Certènes :

— Puisque vous persistez à vivre loin de moi, ma chère Clémence, et que mon amour vous détourne de l'amour de Dieu... ne vivez que pour lui.

Et sa main, plus rapide que la pensée, enfonça le large couteau dans sa poitrine... Il tomba! sa chute fut accompagnée d'un long cri d'horreur jeté par les assistans.

Mme de Certènes se précipita sur le corps de son mari, éperdue, muette et glacée de terreur.

Le baron tourna vers elle sa bouche expirante, et lui dit :

— Ma volonté suprême est que vous viviez longtemps, afin de prier pour moi, pauvre pécheur ; je demande pardon à Dieu et aux hommes... conservez l'honneur de mon nom... les mourans sont toujours obéis!...

Ces paroles avaient une signification imposante pour la malheureuse femme, qu'elles condamnaient au silence et au fardeau du repentir! En achevant de les prononcer, M. de Certènes regarda encore son entourage, et tout à coup ses yeux presque éteints se ranimèrent et lancèrent des flammes... Ils avaient rencontré dans le cercle des témoins de son agonie un homme qui s'était dressé devant lui comme un fantôme.

La main du mourant saisit encore l'arme sanglante qui était à sa portée... mais elle frémit en s'y posant. et l'ame du gentilhomme s'exhala dans un soupir, dans un sanglot !

La mort respecta la dernière pensée de sa victime, car cette pensée demeura lisiblement écrite sur la face inanimée du baron.

M. de Certènes avait reconnu le vicomte de Fontac et lui avait voué, en expirant, toute sa haine et tout son mépris.

Dans la préoccupation où étaient les témoins de cette horrible scène, ils n'avaient pas remarqué la présence du vicomte. Perez et Mme de Certènes étaient penchés sur le cadavre pour y chercher encore quelque espérance. M. de Fontac fendit le cercle qui le séparait de ce groupe, et se mit à deux genoux. La baronne leva sur lui ses yeux en pleurs, et, fidèle aux volontés de son mari, elle ne poussa pas un cri, ne trahit aucune émotion nouvelle; mais, se prosternant, elle trempa ses lèvres dans la plaie sanglante, étendit la croix de son chapelet entre le mort et le vicomte, se faisant ainsi un redoubtable rempart du symbole de la souffrance divine, et elle s'évanouit.

De grosses larmes sillonnaient les joues du vicomte attéré. Perez, remarquant l'étonnement que produisait sur les assistans cette scène muette, saisit M. de Fontac par un bras, l'enleva dans ses mains puissantes et l'entraîna hors de la chambre en disant :

— *C'était son meilleur ami.*

Tout le monde s'inclina. Le contrebandier soutint le vicomte jusqu'à sa voiture, y monta après lui, et cria au postillon : — Route de Bordeaux.

M. de Fontac demeura plongé dans un morne et douloureux silence. Perez respecta cette douleur pendant la première poste ; prenant enfin la parole, il dit :

— Voilà une magnifique occasion de suivre mes conseils.

— Quels conseils ?

— Ne vous ai-je pas récité de belles tirades sur le temps qu'on perd en songeant au passé ?

— Hélas ! est-on maître de sa pensée ?

— Sans nul doute : ce sont les faibles cervelles qui se croient obligées de rêvasser sur telle ou telle idée, parce que cette idée leur vient. Ecoutez encore ceci : le lion, le tigre sont nés armés de dents et de griffes ; l'aigle a des serres ; la vipère darde son venin mortel ; le poisson a ses écailles ; la fourmi elle-même est providentiellement pourvue pour l'attaque et la défense ; l'homme n'a que ses dix doigts, et serait infailliblement dévoré par les autres animaux, si Dieu ne lui eût donné l'intelligence : telle est l'arme puissante avec laquelle il a entrepris et achevé la conquête de la nature entière. A l'aide de son intelligence, l'homme s'est fait le roi de la création sur laquelle il règne absolument ; il est résulté de cette longue souveraineté une soif de commandement et de tyrannie qu se trahit dans tous les actes de la vie humaine. Après avoir tout asservi à sa domination, l'homme n'ayant plus d'ennemis, ne devait-il pas raisonnablement s'asservir à lui même ? C'est ce qu'il a fait. En suivant rigoureusement ma thèse, vous arriverez à conclure avec moi que de cette bataille livrée entre l'esprit et la pensée ressort la catégorie des honnêtes gens. Qu'est-ce qu'un honnête homme ? C'est un individu dont le cerveau est muni de bonnes et de mauvaises pensées ; une lutte a lieu dans ce cerveau entre le bien et le mal, le bien triomphe, d'où l'honnête homme. Vous voyez que je paraphrase la maxime d'un grand sage : « *Notre plus belle victoire consiste à nous vaincre nous-même.* » Il est difficile de dire quelque chose de neuf dix-huit siècles après Notre Seigneur Jésus Christ, qu'il faut bien rabâcher quelquefois. D'ailleurs, les bonnes pensées qu'on répète sont comme les vieux habits qu'on retourne, elles peuvent encore servir.

— Où en voulez-vous venir, mon ami ? demanda le vicomte qui écoutait à peine.

— Je veux arriver à vous endormir, voilà pourquoi je parle sans tousser.

— Vous n'y parviendrez pas.

— Rien n'endort comme un bruit monotone, et je mets mon discours au même rang que le murmure des eaux courantes, le sifflement du vent et le tictac des moulins. Vous avez grand besoin de dormir pour oublier votre dernière aventure, et je reprends mon raisonnement ; les hommes qui ne font pas ce qu'ils veulent d'eux-mêmes sont des hommes manqués ; ceux qui se gouvernent tyranniquement sont achevés. Laissons les caprices aux femmes ; ces charmans petits êtres vivent au jour le jour, et gaspillent les jouissances de la vie, comme des enfans lâchés dans un parterre en saccagent les fleurs. Nous autres, nous devons avoir une pensée fixe et la suivre sans nous détourner, la suivre nuit et jour ardemment, sans faiblesse, sans regrets. S'il nous arrive d'arrêter notre esprit sur un incident étranger à notre pensée unique, il faut tancer vertement cet esprit paresseux et le pousser en avant, comme un intrépide cavalier pousse son cheval dans l'espace ; tel que vous me voyez, si je m'étais mis en tête d'être roi, il est probable que mon ambition serait couronnée, et s'il m'avait pris la fantaisie de jeter les Pyrénées dans l'Océan, au lieu de vous conter ici des balivernes, j'aurais la pioche en main sur le pic du Midi.

— Malheureusement je n'ai plus aucune ambition, aucun désir : le dernier drame de ma vie vient d'être joué !

— Je ne me paie pas de cette monnaie, mon camarade, car je connais le cœur humain. Souvenez-vous de votre jeunesse et de vos sermens d'amour. Nous passons notre vie entière à faire de belles promesses à nos amis, à nos maîtresses et à nous-mêmes : au moment où nous jurons, nous ne pensons guère à fausser notre parole, mais le temps nous amène tout doucement aux plus effrontés mensonges ; ainsi vous me dites que vous n'avez plus d'ambition... A d'autres, mon cher, à d'autres ! Quand nous serons arrivés à Blois, vous aurez le cœur moins gros qu'à présent ; à Poitiers, nous déjeunerons bien ou mal ; à Angoulême, nous parlerons de la pluie et du beau temps ; à Bordeaux, vous sourirez, mais tristement ; à Bayonne vous penserez beaucoup plus à madame la vicomtesse de Fontac et à vos enfans qu'au pauvre baron de Certènes, à Urdach vous songerez à vendre du sucre, du chocolat, de la cannelle et des hommes.

Le vicomte regarda le contrebandier d'un air hébêté ; celui-ci continua :

— Toutefois, comme je suis votre ami et prêt à tout sacrifice en cette qualité, je veux bien vous faire plaisir, c'est à-dire perdre un peu mon temps, en vous parlant de ce qui vous occupe. De quelle fatale fantaisie avez-vous été pris en venant assister à l'agonie de M. de Certènes ? Pourquoi n'êtes-vous pas resté dans la voiture, comme je vous l'avais recommandé ?

— Je n'y tenais plus... J'ai entendu pousser des gémissemens dans la cour ; j'ai cru le crime consommé ; et, me précipitant au hasard, je suis arrivé... trop tard.

— Pardieu ! si vous fussiez arrivé plus tôt, vous eussiez causé une belle esclandre.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le baron vous aurait tué avant de se donner la mort, et que vous auriez, par là, empêché ce noble et brave gentilhomme de commettre une action sublime, la plus belle action qui se soit commise de mémoire d'homme.. outragé !

Le vicomte regarda de nouveau Perez avec stupéfaction.

— Voici le fait, reprit le Basque. Lorsque je suis entré, par effraction, dans la chambre où le baron et sa femme étaient enfermés, M. de Certènes avait son couteau de chasse à la main, et comme je le sommais de se désarmer, il dit d'une voix ferme : *Puisque mon amour vous détourne de Dieu, ma chère Clémence, et que vous persistez à ne pas vouloir me suivre... Vivez pour Dieu !* Et il se frappa... Vous savez le reste.

— Et le baron n'a pas livré sa femme au mépris, à la honte, en l'accusant devant tous ?

— Le baron a sauvé son honneur, en se taisant... mais le coup qu'il s'est porté a rencontré deux cœurs : l'un est mort sans beaucoup souffrir, l'autre souffrira toujours d'une blessure incurable, car le remords est entré dans ce cœur et le tuera lentement.

— Ah ! je comprends maintenant les derniers mots du mourant... Ce pardon, cette exhortation à vivre longtemps.

— Mots terribles ! la malheureuse femme n'est pas veuve, car elle est unie jusqu'au tombeau avec un spectre sanglant et courroucé...

— Oh ! grand Dieu ! grand Dieu ! et moi ! et moi !

— Vous ?

— Ne l'aurai-je pas sans cesse sous les yeux, ce spectre ?

Le contrebandier regarda les eaux jaunes de la Loire et siffla son fandango favori.

— Ah ! Perez, murmura le vicomte d'un ton de doux reproche.

— Que diable voulez-vous, mon ami. Vous avez juré de fausser mon caractère, je me défends de vos attaques comme je puis ; vous avez le fond mélancolique, moi, je l'ai gai ; vous soupirez, moi, je siffle... Chacun son genre et son plaisir.

— Mais ma mélancolie n'est-elle pas toute naturelle ?

— Elle n'a pas le sens commun.

— Ne serais-je pas un homme sans cœur, si je n'étais en proie à la plus déchirante agitation ?

— Vous ne seriez pas ce que vous êtes, un enfant et un fou tout à la fois.

— Ma vie n'appartient plus qu'au repentir.

— Faites-vous chartreux. Au lieu d'aller à deux lieues de Miguelgorry, où sont vos enfans et votre femme, allons à trois lieues de Grenoble, où sont les disciples de saint Bruno.

— Ah ! vous avez un cœur de fer, et cependant vous êtes bon.

— C'est la tête qui est de fer... quant à mon cœur je ne le connais pas.

— Vous me combattez victorieusement en toute discussion.

— J'ai fait quelques études pour le barreau, je suis une espèce d'avocat.

— Toujours rieur.

— C'est un parti pris, je suis devenu entêté à force de vendre des mules.

— Et où avez-vous pris tout votre esprit ?

— Pour être bon contrebandier, il faut avoir le visage de l'homme, la finesse du renard, la malice du singe ; mes flatteurs disent que j'ai tout cela.

— Ce pauvre baron ! quel noble caractère ! quel gentilhomme ! quelle perte !

— Ah bah ! il était ruiné et n'avait pas un an à vivre.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je l'aurais raccolé l'hiver prochain pour don Carlos ou Christine à son choix.

— Et après ?

— Après, il se serait fait tuer pour un roi ou une reine. Il a donc bien fait de mourir pour son propre compte... Cela caresse toujours un peu l'amour-propre.

— Et la malheureuse Clémence ?

— Elle vous devra le Paradis.

Le vicomte leva des yeux stupides sur le contrebandier qui ajouta :

— Vous ne me comprenez pas ?

— Non.

— Sans vous, Mme de Certènes ne porterait pas la croix du repentir ; plus cette croix est lourde, plus on marche d'un pas solide vers le séjour de gloire éternelle. Ceci n'est vrai qu'en morale, bien entendu, car en physique ce serait absurde et contre la loi de la pesanteur.

— Je me tais. Vous me fermez à jamais la bouche.

— Autre sornette... Nous voici à Blois... On y dîne comme à Paris... Avez-vous faim ?

— J'ai le cœur sur lèvres.

— Mauvais ragoût... n'importe, mangez-le, et n'en parlons plus.

TROISIEME PARTIE.

I.

Par une matinée radieuse, au moment où le soleil dépasse le sommet des montagnes basques, une lourde berline menée par quatre forts chevaux soulevait la fine poussière de la route de Dax à Bayonne. Cette voiture contenait quatre voyageurs; un domestique était sur le siège de devant; une femme de chambre en chapeau et l'ombrelle à la main se renversait sur l'arrière-siège, comme une marquise dans sa calèche.

Lorsque la berline fut arrivée sur le plateau qui domine la petite ville de Saint-Esprit, qui n'est, à vrai dire, qu'un faubourg de Bayonne, une tête blanche et un peu branlante s'avança hors de la portière, et une douce voix bien connue du lecteur pria le postillon d'arrêter.

— Quoique je sois vieux à faire peur, ma mie, dit M. de Brionne, car c'était lui, je suis plus curieux qu'un enfant, et ce serait péché que de ne pas s'arrêter ici.

— Faites-vous descendre, mon père, répondit Mme de Fontac, je vous attendrai... Ma chère Hélène, donnez le bras à notre ami.

— J'ai dit une sottise, pensa l'abbé, et j'en dis cinquante par jour... J'oublie sans cesse le pauvre aveugle.

— Ma mère, pourquoi n'accompagneriez-vous pas monsieur l'abbé? demanda Gaston. Il n'écoute que ce qui est bon, et ne doit être curieux que de qui est beau...

— Mon enfant, interrompit M. de Brionne, j'aurais désiré voir le paysage qui se déroule devant nous; mais il n'en vaut guère la peine... Bon! pensa encore l'excellent homme, je rachète une bévue par un mensonge... Jolie besogne!

— Ma mère, descendons de voiture, cela nous reposera, et nous jouirons tous de la vue dont fait fi notre Mentor.

— Cher enfant, je ne veux pas me donner un plaisir sans toi... et tout beau spectacle m'attriste à côté de mon aveugle bien aimé.

— Mes yeux sont au moins aussi bons que les vôtres, et j'ai l'espoir qu'ils sont aussi beaux... Regardez-les.

Disant cela, Gaston se tourna vers Hélène, qui baissa la tête en rougissant, et il ajouta :

— Mademoiselle m'a tout montré dans notre voyage, et j'ai tout vu; elle sera complaisante jusqu'au bout, n'est-il pas vrai?

Les voyageurs descendirent de voiture, s'avancèrent sur le glacis de la citadelle qui couvre Bayonne, et s'arrêtèrent devant l'un des plus splendides tableaux qui soient sortis des mains du Créateur.

Quelques mots pour expliquer les différentes situations d'esprit des futurs châtelains de Miguelgorry.

Mme de Fontac avait un double but en s'éloignant de Paris: elle voulait fuir un monde qui lui rappelait de funestes souvenirs, d'irréparables malheurs, et elle voulait protéger la faible santé de son enfant, en l'exposant, comme une fleur délicate, aux rayons du doux soleil, au souffle pur des brises qui caressent, dans les vallées basques, un printemps éternel.

En allant chercher l'abbé de Brionne au fond de sa retraite, la vicomtesse avait une double pensée. Elle désirait donner ses soins au noble et bon vieillard qui avait béni son enfance, elle désirait lui rendre, en tendresses filiales, tout ce qu'il avait fait pour son bonheur; mais elle avait également songé au charme qu'aurait pour son fils cette compagnie d'élite, aussi intéressante qu'aimable. Elle savait que M. de Brionne était une créature privilégiée de Dieu; que chez lui la piété, la finesse, la grandeur, l'esprit, le savoir allaient de pair. En donnant le meilleur des amis à Gaston, la mère prévoyante et tendre lui donnait le meilleur des maîtres.

Mme de Fontac ne connaissait Hélène que par les lettres de l'abbé; mais l'abbé, qui avait pris à cœur de mentir sur le compte de sa fille adoptive, s'était bien gardé de révéler le secret que Marceline Keller aurait désiré enfermer dans sa tombe. Hélène, pour M. de Fontac

comme pour elle-même, était orpheline, son père et sa mère étaient Alsaciens et anciens amis du chanoine.

L'abbé de Brionne s'était peu à peu remis de l'effrayante secousse qu'il avait ressentie en apprenant le véritable nom de M. de Nonanville. L'histoire de sa jeunesse, qu'il s'efforçait d'oublier, lui avait été brusquement rappelée par l'apparition du marchand d'hommes; et, pendant les premières heures du voyage, il s'était appliqué à chasser ce qu'il appelait ses *revenans*. La nature de cet homme de bien était si parfaite, qu'elle avait facilement pris le dessus, et le chanoine n'était pas à moitié route de Bordeaux, qu'il avait repris toute sa sérénité, son humeur égale et joyeuse, récompense envoyée du ciel aux ames des justes.

En arrivant à Bayonne, le bon vieillard s'abandonnait, sans réserve à son bonheur; il se voyait entouré d'amis, et comptait sur la société de Mme de Fontac et de son fils pour distraire Hélène des préoccupations inséparables de son âge et de sa position.

Hélène et Gaston avaient noué, pendant la route, les premiers liens d'une affection fraternelle. Ces deux nobles enfans, si bien faits pour se comprendre et pour s'aimer, avaient eu le temps de lire au fond de leurs cœurs les pages enivrantes de ce beau livre écrit tout entier de la main des anges, et qui ne s'ouvre que pour la jeunesse candide et généreuse. Hélène ressentait pour Gaston un de ces sentimens de tendre pitié qui la rendait souvent pensive, et glissait dans son cœur virginal de suaves émotions qu'elle caressait avec innocence.

Elevée dans toute l'angélique pureté du christianisme, l'orpheline voyait des frères dans tous les hommes, et la grande famille humaine avait droit à son amour, à son dévoûment, à ses devoirs. Le jeune aveugle était donc pour Hélène un frère malheureux et souffrant, et, à ce titre, elle le chérissait, comme une mère vertueuse chérit avec prédilection le moins beau, le plus débile, le plus à plaindre de ses enfans.

Gaston écoutait parler l'orpheline, et son cœur se gonflait au son de cette voix harmonieuse qui ébranlait son être et charmait ses esprits; si les yeux de l'aveugle se fussent tout à coup remplis de lumière, les pompes de la nature n'eussent pas été pour eux plus nouvelles que ne fut nouveau, pour son cœur, le sentiment qui s'y glissa.

Sans cependant chercher à définir ses sensations, il les adorait, il aimait Hélène comme on aime les anges, sans les voir autrement que dans nos rêves; il comprenait que son malheur lui avait mérité la consolante affection de l'orpheline, et il bénissait son infirmité avant de songer à s'en plaindre.

Ainsi, Mme de Fontac et l'abbé de Brionne étaient tout entiers à leurs espérances, et pleins de sécurité sur le sort des deux beaux enfans qui les accompagnaient, tandis que ces enfans, attirés l'un vers l'autre, par un sentiment mutuel d'affectueuse compassion, et sans doute par la voix du sang, s'aimaient sans se douter qu'il existât d'autre amour que celui du prochain.

L'abbé donnait le bras à Hélène, Mme de Fontac tenait son fils par la main. Les quatre voyageurs s'étaient arrêtés au point culminant des glacis, et faisaient face à la ville. Emus par la splendeur des merveilles qu'ils contemplaient, M. de Brionne et la vicomtesse abandonnèrent les jeunes gens à eux-mêmes, et se communiquèrent leurs observations.

— Oh! monsieur Gaston, disait Hélène à demi-voix, votre mère avait raison, nous sommes méchans de venir ainsi admirer tant de beautés, tandis que vous souffrez de notre extase.

— Vous me croyez donc plus égoïste que vous n'êtes méchans?

— Dieu m'en préserve!... c'est de toute mon âme que je vous plains. Tenez, je voudrais être aveugle à votre place, et que vous vissiez tout ce que je vois.

— Merci, mademoiselle, répondit Gaston avec feu. Puis il ajouta tendrement: — Il ne tient qu'à vous d'animer mes regards, de charmer mes yeux.

— Oh! parlez... Mais vous vous plaisez à me railler, et ce n'est pas bien.

— C'est à vous de parler au contraire, je vous écoute: dites-moi toutes les merveilles que vous contemplez, faites-moi une belle copie de ce tableau magnifique, et je gage que la copie sera au dessus de l'original.

— Ce n'est pas très chrétien ce que vous dites là.

— Je loue en vous le chef-d'œuvre de la création, mademoiselle... En quel lieu sommes-nous?

— Nous sommes en face de Bayonne et sur un glacis de la citadelle qui commande la ville.

— C'est un bel ouvrage de Vauban, dit-on, et Bayonne est citée comme une excellente place de guerre.

— Nous voyons à notre gauche, continua Hélène, deux riches vallées, sillonnées par deux belles rivières, et couvertes d'un manteau de verdure et de fleurs. Sur ce manteau brillent, aussi loin que peut s'étendre la vue, des maisons, des châteaux, des villages, dont les blanches murailles reflètent les feux du jour. Derrière ce pays qu'on dirait habité par des fées et des génies, s'élèvent de hautes montagnes, dont les cîmes échancrées sont couronnées de neige.

— Ces rivières que vous voyez sont l'Adour et la Nive, interrompit Gaston: la première a inspiré de grands poètes, et la ballade est née sur ses rives charmantes; la Nive, pour être plus modeste, n'est pas moins poétique; elle roule ses eaux limpides à travers le vaillant pays des Basqu J'ai entendu vanter souventes.

les sites que vous admirez; mais jamais voix plus douce ne m'a fait regretter la lumière... Continuez, de grâce, en suivant ces monts superbes de la France et de l'Espagne. Que voyez-vous à votre droite?

— A droite, reprit Hélène un peu troublée, mais charmée du compliment qu'elle venait de recevoir, je vois la mer unie comme un lac, et brumeuse à l'horizon. Ces deux oppositions font un effet magique: là, les montagnes orgueilleuses couvertes de forêts et de rochers; ici, la mer calme et endormie par ses flots que frise un souffle de vent.

— Amie, dit le jeune aveugle, quel imposant spectacle! Ne vous semble-t-il pas que le génie de Dieu plane sur cette immensité? Tout ce que vous me dépeignez se reflète sur mon âme comme sur une glace; et, si émerveillée que soit votre vue, le cadre de ce qu'elle embrasse s'élargit encore pour moi. Ainsi, je vois comme vous le ciel bleu dont vous m'avez parlé, les vallées ombragées, les rivières sinueuses, les monts géants, la mer avec ses horizons nuageux et trompeurs, je vois tout cela; mon imagination, guidée par vos yeux, dépasse encore la réalité. Je ne regarde cependant que dans mon âme.

— L'âme est le miroir divin, répondit Hélène, et la nature entière est aux ordres du Créateur; voilà pourquoi vos yeux voilés ont plus de puissance que les miens. Entre la ville et la mer, j'aperçois un large fleuve chargé de navires.

— C'est encore l'Adour.

— Ce fleuve se jette dans la mer entre deux forêts de pins qui s'allongent, à droite et à gauche, sur une vaste étendue; je rencontre, en suivant la côte, un grand village d'où s'élève un beau phare.

— C'est Biaritz, gai séjour des baigneurs, dit-on.

— Mais je m'étonne de vous trouver si bien instruit de toute chose, interrompit la jeune fille; où avez-vous pris le temps de vous instruire aussi complètement?

— J'ai donné à l'étude tout le temps que j'aurais donné aux caprices de mes yeux si je n'étais aveugle; voilà mon secret.

— C'est ainsi qu'il a compromis sa santé, pensa Hélène en soupirant, et elle continua de passer en revue les miracles vivans qu'elle contemplait.

Le visage de Gaston s'animait pendant qu'Hélène parlait. Ce visage d'une rare distinction, d'une délicatesse achevée, reproduisait les sensations de l'âme et s'éclairait de toutes les lueurs de l'inspiration.

C'était une scène touchante, digne des pinceaux d'un grand maître, que cette double extase du pauvre aveugle et de son guide devant l'un des chefs d'œuvre de la création.

L'abbé et Mme de Fontac avaient depuis longtemps détourné leurs regards du panorama magnifique pour les porter sur leurs enfans.

— Qui de vous deux s'amuse le plus? demanda M. de Brionne, charmé par ce petit tableau plein de fraîcheur et de chaste poésie.

— Ma foi, répondit Gaston, je n'ai jamais été à pareille fête... Seigneur Dieu! ma mère, que tout cela est grandiose et beau!

— Mon cher enfant, tu me navres en parlant ainsi.

— Je vous garantis que ma curiosité est satisfaite et que je peux parler des vallées de l'Adour et de la Nive comme si je les avais vues.

— Entrons donc à Bayonne, dit le chanoine, puisque tous les quatre nous avons un péché de plus sur la conscience.

— Lequel? demanda Hélène.

— Nous sommes quatre curieux, et c'est fort mal... Partons-nous, ma chère Marie?

La berline descendit la côte, traversa Saint-Esprit et entra dans Bayonne par le grand pont de bateaux jeté sur l'Adour.

Après avoir pris leur repas (Mme de Fontac, pour ne pas gêner son vénérable ami, lui avait laissé durant tout le voyage, le soin de régler les heures et le service de la table, soin dont il s'était acquitté avec ce même zèle et cette même entente qu'il mettait dans tous ses emplois), après leur repas, donc, les châtelains de Miguelgorry parcoururent un peu la ville, se promenèrent dans ces magniques *allées marines* qui bordent l'Ardour et sont le plus gracieux ornement de Bayonne; puis ils reprirent la poste, sortirent par la porte d'Espagne et roulèrent sur la route pittoresque qui mène à Cambo et aux villages basques.

Cette route longe les bords de la vallée de la Nive, vallée fertile où les hameaux et les maisons de plaisance se touchent par leurs jardins. Après avoir couru pendant près de deux heures, la berline tourna une large avenue plantée d'ormes et de tilleuls, au bout de laquelle on apercevait le front du château de Miguelgorry. Un parc anglais savamment dessiné enveloppait le château, et ses dernières allées fleuries, feuillues, sablées et capricieuses, venaient tomber sur la route dont un simple fossé, revêtu de haies vives, le séparait.

Mme de Fontac, en entrant chez M. de Nonanville à Vitremont, avait conçu une idée peu favorable de l'état où serait Miguelgorry: elle se préparait à faire venir un architecte pour jeter bas des murs entiers, et nettoyer en quelque sorte les écuries d'Augias. Quel fut donc son étonnement de trouver une habitation toute de luxe, coupée, distribuée avec un goût exquis, et entretenue avec un soin minutieux!

Les meubles que la vicomtesse avait commandés en passant à Bayonne arrivèrent dans l'après-midi, et ce fut en se livrant aux élans

de la gaîté la plus franche que les quatre voyageurs s'installèrent dans ce que l'abbé appela son dernier bivouac.

— Pourquoi votre dernier, mon père? demanda Hélène.

— Parce que dès demain ce château qui me plait fort, mon enfant, sera pour moi un camp, un vrai camp retranché d'où je ne sortirai que pour aller à Dieu... Il me semble que j'ai l'âge des vétérans; est-ce vrai, Gaston?

Gaston, heureux désormais partout où il habiterait près d'Hélène, accueillit la question du chanoine avec un délicieux sourire, et répondit:

— C'est à dire, mon bon père, que vous êtes assiégé dans ce camp, et que s'il vous prenait fantaisie de faire une sortie, nous vous ramènerions tambour battant.

— Vous en êtes bien capables, mes chers agneaux; aussi ai-je à tout jamais déposé les armes: comme les vieux guerriers, je vais me délasser en cultivant les fleurs, ajouta-t-il en tapotant la joue de l'aveugle.

Trois jours après leur installation, les habitans de Miguelgorry avaient réglé leur temps de manière à ne pas perdre un instant de cette vie que nous ne gaspillons que trop souvent, comme si elle devait être bien longue. Chacun de nos quatre personnages était heureux, et, comblé dans ses vœux, ne désirait pas vieillir. Combien d'êtres impatiens de plaisirs ou d'émotions attendent toujours le lendemain ou une date de leur avenir, et ne vivent que de projets souvent détruits, de rêves évanouis, d'espérances qui s'envolent et les laissent en chemin.

La vicomtesse de Fontac, après avoir épuisé les ressources de la science pour donner la vue à son fils, s'était résignée en mère chrétienne, et elle venait de trouver un palliatif à ses propres douleurs, en s'entourant d'amis dont la société charmante faisait le bonheur de Gaston, et le sien par conséquent. Il ne lui était pas arrivé de redouter, pour le cœur de l'un ou de l'autre de ces enfans, vivant sous le même toit, un sentiment plus tendre que celui d'une amitié dévouée; Gaston était trop jeune, et les élans de son âme devaient encore être retardés par sa déplorable infirmité. La pauvre mère se trompait!... Elle ne savait pas que la nature est égoïste, et ne veut perdre aucun de ses droits; Gaston, privé d'un sens précieux, était doué d'une âme ardente et d'une intelligence précoce. Les facultés morales avaient en quelque sorte hérité des facultés physiques.

L'abbé tenait à la vie plus que jamais, et il le disait tout haut, sans crainte de passer pour poltron, car il le disait à des amis que sa mort eût plongés dans une inconsolable affliction.

Hélène avait été détournée de sa mélancolie, ou du moins de ses rêveries douloureuses, par la compagnie de Gaston qui lui avait fait entrevoir une existence toute nouvelle. Ce n'était pas de l'amour que ressentait la jeune fille pour le pauvre aveugle, c'était une noble amitié prête à tout dévoûment, à toute abnégation. Ainsi, Hélène ne désirait pas vieillir et elle bénissait Dieu du temps qu'il lui donnait.

Gaston seul trouvait que l'alouette chantait trop tard, et que le soleil se couchait trop tôt. Les nuits lui semblaient éternelles et les jours trop rapides; ce système, en le mettant dans un parfait équilibre, trahissait la pensée qui le tenait constamment en éveil; il aimait Hélène avec toute l'ingénuité de son âge, avec l'impétuosité d'une âme neuve et saintement passionnée.

L'abbé parlait, lisait, travaillait, causait, charmait son monde, et courait déjà le voisinage pour s'enquérir des malheureux.

Mme de Fontac s'occupait de monter sa maison.

Hélène et Gaston vivaient comme frère et sœur et s'apprenaient, naturellement, par cœur.

Sur le bord de la route, à l'extrémité du parc, il y avait un petit pavillon de verdure où le chanoine se rendait souvent, accompagné de ses jeunes élèves. Là, les trois amis se faisaient des lectures et s'entretenaient avec délices de leur paix bienheureuse.

Cinq jours après leur installation au château, Hélène et Gaston se trouvaient dans le pavillon, attendant M. de Brionne qui leur y avait donné rendez-vous.

Les jeunes gens étaient appuyés sur un créneau taillé dans l'épaisseur du feuillage, et Hélène faisait à l'aveugle la description de la vallée qui s'étendait sous le château. Un mendiant, arrivant du côté de Combo, s'approcha du parc et tendit la main en marmotant quelques prières.

Ce mendiant était couvert de haillons; son chapeau deformé était enfoncé sur son front de manière à cacher le haut de son visage; il paraissait fatigué; son corps souillé de poussière était courbé et s'appuyait sur un bâton.

— Mon ami, dit Hélène à Gaston, avez-vous quelques pièces de monnaie, voilà un pauvre qui demande l'aumône.

Gaston fouilla dans ses poches et en retira tout ce qu'il y put trouver.

— C'est beaucoup, dit Hélène.

— Ne sommes-nous pas deux à donner? D'ailleurs, ce bon pauvre nous étrenne... A-t-il l'air bien malheureux?

— Oh! oui, mon enfant, bien malheureux, répondit le mendiant.

— Prenez ceci, mon brave homme, dit Hélène en laissant tomber son aumône... Avez-vous une femme et des enfans?

— Oui, oui, j'ai trois enfans, deux garçons et une fille que je chéris, car ils sont aussi beaux que bons.

— Quelle misère! murmura Hélène tout bas.

— Eh bien, mon ami, reprit Gaston, envoyez vos enfans au château, ma mère est la providence des pauvres, et nous vous soulagerons.

— Oh! cela ne se peut pas! Cela ne se peut pas!

— Venez, au moins, nous voir tous les jours, vous nous porterez bonheur et vous aurez nos petites épargnes, dit Hélène.

— Je viendrai aussi souvent que je le pourrai, mais je n'oserai jamais me présenter au château, je suis trop déguenillé, je ferais peur à vos valets; ma bonne étoile me fera passer devant ce pavillon quand vous y serez.

— Nous y sommes presque tous les jours, de deux à quatre... Ecoutez, mon brave homme, si je ne vous appelle pas quand vous passerez devant moi, ne vous en formalisez pas, n'en prenez pas de chagrin, ce ne sera pas de ma faute, et je ne vous en aimerai pas moins.

— Pourquoi donc, mon enfant, est-ce que l'on vous gronderait pour m'avoir secouru?

— Mon frère est aveugle, répondit Hélène vivement, priez pour lui!

En entendant ces mots, le pauvre, sans se découvrir, jeta un regard rapide sur Gaston, fit le signe de la croix et se retira à pas traînans.

A l'un des coudes de la route, il rencontra un vieillard cul-de-jatte et accroupi dans une niche, d'où il invoquait la pitié des passans.

— Avez-vous fait bonne tournée, pays? dit le vieillard.

— Oui, et vous?

— Moi, je n'ai rien ramassé... hélas! il faut avoir des jambes pour gagner sa vie, même en demandant la charité. Autrefois le métier était bon, et deux anciens ont fait fortune dans ma hutte; aujourd'hui c'est différent, il faut faire la pratique et voyager. Si je tendais mon bonnet à la portière d'un carosse, il y pleuvrait des gourdes et des quadruples... Ici, je mourrai misérable.

— Allons, ne vous plaignez plus, dit le pauvre ambulant; et, jetant dans la sébile du cul-de-jatte tout ce qu'Hélène et Gaston lui avaient donné, il continua sa course d'un pas franc et rapide.

— Voilà la première fois que vous me donnez un nom que je voudrais mériter, avait dit Gaston à Hélène, dès que le mendiant les avait quittés.

— Lequel?

— En parlant de moi, vous avez dit: « Mon frère; » est-ce par distraction?

— Non, vraiment, si vous le voulez, si Mme votre mère et mon cher Mentor me le permettent.

— Si je le veux! Oh! ma sœur, vous avez fait deux fois l'aumône aujourd'hui.

Hélène se troubla sans pouvoir, sans chercher à s'expliquer son trouble. M. de Brionne arriva.

— Je me suis fait attendre, n'est-ce pas, mes amis? C'est la faute de ce cuisinier espagnol; il m'a fait batailler pendant trois quarts d'heure pour lui prouver que la muscade est une invention diabolique qui compromet tous les ragoûts; encore n'en est-il convenu qu'à moitié; mais qu'y faire? le proverbe a raison: *à gens de village, trompette de bois;* on a du goût ou on n'en a pas; et, de mémoire d'homme, on n'a jamais bien dîné en Espagne... Hélène, Mme la vicomtesse a besoin de toi; cours vite, tu viendras nous rejoindre.

La jeune fille s'échappa comme un oiseau.

— Eh bien! mon cher Gaston, reprit l'abbé, nous allons causer un peu géologie... Pour quel système penchez-vous relativement à l'âge des montagnes? Etes-vous pour Herschell ou pour M. de Buffon, ou pour Linné? Etes-vous vulcanien ou neptunien?

— Mon père, avant d'entamer ce beau sujet, permettez-moi de vous ouvrir mon cœur, dit l'aveugle d'une voix légèrement émue.

— Comment! si je le permets, je vous écoute de toute mon âme, parlez...

— Sommes-nous seuls?

— Seuls avec Dieu... Mais c'est donc un secret?

— C'est une douce confidence.

II.

Voici ce qui se passait sur la route de Bayonne à Cambo, deux jours avant la scène du mendiant au parc de Miguelgorry.

Deux hommes cheminaient sur cette route, l'un à pied, l'autre à cheval. Le piéton portait le costume basque dans toute sa primitive originalité: veste ronde de vieux velours noir, semée de boutons comme un gilet turc, culotte courte, guêtres montantes, spadrilles, berret blanc à flot rouge, chemise d'une éblouissante propreté, cou nu, long bâton de bois dur et poli; voilà pour le costume. Visage ouvert, lèvres fines et souriantes, regard perçant et malin, nez effilé un peu crochu, menton saillant, membres nerveux, taille moyenne, humeur joviale, jarrets de fer; voilà pour le physique, et en partie pour le moral.

Le cavalier était un élégant Parisien, c'est le dessiner d'un seul coup de crayon; car les Parisiens élégans sont partout les mêmes; ils voudraient se déguiser qu'on les reconnaîtrait sans peine; ils font, pour voyager, autant de toilette que le pur provincial en fait pour aller au bal; s'ils se lancent, sur les pas d'un guide, dans un pays de montagnes, s'ils enfourchent un locati des Alpes ou des Pyrénées, on les rencontre, dans une gorge ou sur un pic, en bottes vernies et gants glacés, le cigare aux dents comme s'ils sortaient de chez Tortoni. S'ils s'aventurent dans une partie de chasse au chien couchant, ils se mettent bravement en

campagne avec un attirail fabuleux, rien n'y manque ; mais il n'entre, au grand jamais, ni poil ni plume dans leurs magnifiques carnassières. La province se venge sans pitié de tout ce *genre* par un effroyable sarcasme.

— C'est un Parisien, dit-elle en voyant passer un *fashionable*, et tout est dit ; c'est un curieux qui ne voit rien, n'entend rien ; c'est un philosophe qui n'observe rien, un beau parleur qui ne dit rien... ainsi de suite.

Notre cavalier était donc un Parisien des pieds à la tête, fort élégant de mise, quoiqu'il ne fût plus jeune ; sa monture n'était pas en harmonie avec sa toilette ; c'était un cheval de la taille d'un âne, à l'encolure grêle, aux membres tarés et fléchissans, au ventre ballonné, au poil crasseux et ébouriffé, à l'air dolent ; il fallait n'avoir pas de cœur pour donner un coup de houssine à ce pauvre animal, et cependant le piéton s'arrêtait souvent pour le bâtonner de main de maître ; à chaque correction, le patient pliait l'échine, couchait l'oreille et trottinait à faire pitié ; l'équipage (selle, bride, mors, étriers) était à l'avenant de la bête, c'est à dire vieux, poudreux, éraillé, déchiré, rouillé, décousu.

— Voilà un pays ravissant, mon cher Perez, dit le cavalier au piéton.

— Ayez donc plus de mémoire, monsieur le vicomte, ce pays que vous trouvez ravissant est pays ennemi, c'est notre champ de bataille, et les bons capitaines ne font pas feu sur leurs propres troupes, que je sache.

— Où voulez-vous en venir ?

— A cette bagatelle, que si vous m'appeliez Perez tout haut dans certains endroits de cette contrée, vous seriez fort aimable de joindre à ces deux syllabes un bon coup de stylet pour me sauver des galères. Aamendabura. voilà mon nom.

— Je ferai mon possible pour ne pas l'oublier.

— Vous me rendrez service. Ainsi, vous trouvez le pays ravissant : vous n'êtes pas dégoûté ; ici les poumons se dilatent, on se sent vivre, le cœur s'apprête à de grandes entreprises et se prend de dédain pour les chétives jouissances qu'on ramasse dans les villes. Décidément, cette bourrique ne veut pas avancer, ajouta le Basque, en allongeant un coup de bâton au paresseux destrier du vicomte.

— Vous devez être fatigué, mon ami, et je souffre de vous voir courir ainsi à mes côtés ; il me semble que nous pourrions alterner.

— J'avoue que ce serait très gai pour les passans, mais leur gaîté nous coûterait cher. Je serais le premier guide qu'on aurait vu huché sur le cheval de sa pratique ; on en gloserait, et de quolibets en quolibets, nous tomberions en pleine gendarmerie... Voyez-vous ce massif d'arbres, là, à droite ? c'est le parc de Miguelgorry.

Le vicomte leva vivement la tête et soupira.

— C'est là, qu'ils sont tous, murmura-t-il.

— Et je ne les plains pas, Débrinn-Bichaia ! Miguelgorry est une habitation de roi. Ce gueux de Nonanville s'en est défait, je ne sais trop pourquoi ; mais, ou je suis un âne, ou le juif me cache quelque mauvais coup. Figurez-vous que nous étions à merveille dans ce château, nous y menions une excellente vie, tous tant que nous étions.

— Quoi ! votre bande venait là quelquefois ?

— M. de Nonanville n'habitant jamais ses terres, les louait à de riches touristes ; l'un de nous prenait un nom pompeux emprunté de l'espagnol ou du portugais, et s'installait au château comme un seigneur. De cette façon, nous avions un pied en Espagne, un pied en France, et nos deux pieds étaient chez nous.

— Mais comment l'avare s'arrangeait-il de ses loyers perdus ?

— Le pied que nous avions en France lui rapportait plus que son château ; voilà précisément pourquoi je me doute de quelque vilenie de sa part.

— Ainsi, vous avez habité Miguelgorry ?

— J'y suis venu en visite, de nuit et de jour.

— Et vous en connaissez toutes les issues ? tous les détours ?

— Comme le fond de ma poche ; vous devez penser que nous avons remué la terre partout par-là. et que le château a autant de cachettes que le manteau d'un vaurien castillan a de trous. J'en sais quelques-unes d'où l'on peut défier vingt brigades de gendarmes et de douaniers.

— Elles nous serviront, au besoin.

— Je ne dis pas non... Que pensez-vous de cette avenue ? ajouta le contrebandier qui se trouvait alors en face du château.

— Laissez-moi m'arrêter un peu, dit le vicomte oppressé par ses souvenirs. Ah ! si je pouvais les voir !...

— Ne vous avais-je pas prédit que vous oublieriez bientôt la recluse de Saint Nicolas ? interrompit le piéton en souriant avec amertume... Bah ! les hommes se ressemblent tous ; qui voit l'un voit les autres... Repartons, mon camarade, mes instans sont comptés, et la nuit nous gagne... allons, piquez des deux, et au trot, si c'est possible... bien, tournez à droite.

Après avoir suivi pendant une demi-heure un chemin étroit et bordé d'épines, nos voyageurs s'arrêtèrent devant une petite maison assez bien bâtie et entourée d'un verger. Selon la coutume basque, le nom du maître était écrit sur la façade de cette maison, en lettres romaines correctement découpées dans la pierre. On lisait donc, au-dessus de la porte, ce mot et cette date : IRIARTE, 1690. De grands éclats de rire partaient de cette maison, et l'air retentissait des accords aigus d'un galoubet, chantant un rondeau vif et sautillant.

— Nous sommes au gîte, mettez pied à terre,

dit le Basque, et il fit entendre ce cri, poussé d'une voix vibrante : Ohé hu !

La porte de la maison s'ouvrit, et deux jeunes gens vinrent reconnaître celui qui s'était annoncé.

— Bonjour, cadets, comment va le père ? comme vous grandissez ! mes petits lions, s'écria le contrebandier coup sur coup et en langue basque.

— Le père va bien, ainsi que nous, répondit l'un des jeunes gens ; nous vous attendions aujourd'hui ou demain ; monsieur Antoine vous avait annoncé.

— Ah ça ! vous êtes en fête ? à ce que j'entends.

— C'est votre retour qui nous met en train, monsieur Aamendabura.

— Vous voyez, glissa le Basque au vicomte, qu'à deux cents lieues de Paris on ne tourne pas encore trop mal le compliment. Eh ! mes lurons, prenez le cheval de ce voyageur, mettez-le dans la litière jusqu'au ventre et dans l'avoine jusqu'au cou. Donnez-vous la peine de passer, monsieur le vicomte.

M. de Fontac entra dans une salle éclairée par des torches de résine qui brûlaient dans la cheminée, et s'arrêta dès les premiers pas pour contempler un tableau d'intérieur digne du pinceau délicat de Watteau.

Un beau vieillard à barbe et cheveux blancs, assis dans un grand fauteuil en bois de chêne et portant le même costume que le guide du vicomte, s'évertuait à souffler dans un galoubet criard et marquait la mesure avec le pied, le buste, la tête, pendant que six jeunes gens et autant de filles dansaient dru, riant à gorge déployée, avec une joie de paradis.

Rangés en cercle et tournant le dos au foyer éteint, deux hommes d'une quarantaine d'années et deux femmes encore jeunes assistaient à ce bruyant pêle-mêle de gambades et de notes estropiées. A l'arrivée de l'étranger, le musicien s'arrêta court et les danseurs restèrent un pied en l'air.

— Aamendabura ! cria l'un des hommes.— Aamendabura ! répétèrent en chœur petits et grands, et le Basque essuya les embrassades de toute la famille, qui s'en donna à pleine bouche.

— Ma foi, mon fils, je fais sauter ces bambins en t'attendant, dit le vieillard ; es-tu bien fatigué ?

— Pas le moins du monde, Dieu vivant ! et pour preuve, sonnez un peu du galoubet, père Iriarte ?

Le bonhomme ne se le fit pas répéter, emboucha son instrument et le fit ronfler sur l'air favori de la montagne. Le contrebandier prit la main de l'une des deux femmes ; les hommes se placèrent, les garçons et les fillettes s'en mêlèrent et la ronde fit fureur. Les jeunes gens qui étaient sortis pour aller au-devant de leur ami, ayant attaché le cheval à un râtelier bien garni, rentrèrent et firent chorus ; la danse ne dura pas moins de trois quarts d'heure, avec le même entrain, le même air, la même mesure ; et le bon vieillard qui faisait la plus rude partie, attendu qu'il soufflait comme Eole, et dansait dans son fauteuil comme un satyre, paraissait être le moins fatigué de la troupe, tant il y allait de tout cœur.

Le vicomte était stupéfait de voir son compagnon déployer tant d'agilité, tant de souplesse, tant de vigueur, après la marche forcée qu'il venait de faire. Depuis qu'il avait noué connaissance avec cet homme, il était tombé, sur son compte, de surprise en surprise. Tantôt c'était un embaucheur rusé, cajoleur et trivial ; tantôt un marchand adroit, entendu ; tantôt un spadassin dangereux, habile ; puis un philosophe sceptique, railleur ; souvent un homme brisé aux manières du grand monde ; toujours un hardi champion, courageux, déterminé, audacieux. Aujourd'hui Français, demain Espagnol, ce singulier personnage était une énigme vivante que M. de Fontac renonçait à deviner.

« Ici j'apprendrai quelque chose, » pensa le vicomte, qui n'attachait pas grande créance aux fantastiques opérations du contrebandier.

— Père Iriarte, comment vont les affaires depuis un mois ? dit Aamendabura dans l'idiôme le plus obscur du langage basque, tout en offrant une chaise à son compagnon de voyage que les enfans, essoufflés par leurs pirouettes, regardaient curieusement.

— Mal ! répondit le vieillard, l'hiver a été rude, la contrebande ne marche pas, ce qui nous fait payer nos denrées fort cher.

Ces mots furent accompagnés d'un clin d'œil au Basque, et d'un sourire au vicomte.

— Oh ! oh ! ne nous gênons pas, s'écria le contrebandier, nous avons nos têtes dans un même bonnet, tous tant que nous sommes ici. Monsieur est notre ami ; et quoiqu'il ne porte ni spadrilles, ni berret, il n'en est pas moins Basque par le cœur.

Le père Iriarte tendit la main à M. de Fontac ; les deux hommes et les deux femmes en firent autant.

— Dès lors, dit le vieillard, lâchons la bride ; j'avais hâte de parler. Mon fils, on s'est battu dans le Guipuscoa. Le 5 du mois dernier, on s'est rudement frotté à Saint-Sébastien ; les carlistes ont perdu un général, et les christinos beaucoup de soldats. Les troupes du prétendant ont poussé leurs lignes ; il n'y a plus que des traînards, des ambulances et des malades à Urdach.

— L'entrée est-elle toujours aussi difficile ?

— Plus que jamais ; on a doublé les postes sur toute la ligne ; les douaniers sont serrés sur la nivelle comme les grains d'orge sur l'épi ; il faut risquer sa vie à chaque pas, ou sa liberté, ce qui est plus terrible encore. La campagne sera rude !

— Bah ! on dit cela à chaque saison, et nos affaires n'en vont jamais plus mal. Je passerai.

— Méfie-toi, mon fils ; avant-hier, Jouanès a été arrêté en avant d'Espalette, et on l'a conduit à Bayonne la corde au cou.

— Jouanès n'a pas l'idée du métier, ce n'est qu'un chocolatier. Je vous prédis, maître Iriarte, que je passerai en plein jour, donnant des poignées de main à la douane et à la gendarmerie. N'ai-je pas l'air d'un guide inoffensif, conduisant quelques bourgeois curieux... hein ?

— Tu as l'air que tu veux prendre, mon fils, et certes chacun s'y trompe ; j'ai préparé le ballot, il sera porté par mon gendre à Espalette, et tu pourras l'y faire prendre quand tu voudras ; il contient cinquante mille cartouches sans balles, poudre royale.

— Très bien, j'ai acheté beaucoup de plomb en chemin ; ce plomb arrivera à Saint-Jean-de-Luz sur un petit chasse-marée que j'ai frêté à Bordeaux ; il faudra l'aller chercher ; vous le fondrez ici, en balles de calibre, et quand l'opération sera terminée, vous me le ferez savoir ; le chasse-marée est peint en rouge.

— Vous entendez, mes enfans, dit le vieillard aux deux jeunes hommes ; vous vous mettrez en route demain.

— J'attends aussi du salpêtre à Bayonne ; il y en aura pour beaucoup d'argent ; vous l'enverrez prendre à bord de la goëlette l'*Uranie* dès la nuit d'après-demain, et vous attendrez avis pour me l'expédier.

— Bon... cela suffit.

— Enfin, il vous arrivera le 30 de ce mois un détachement de cinquante hommes ; ces hommes viendront de tout côté, à toute heure de la nuit, et sous toute espèce de déguisemens ; il faudra les faire conduire aux différens postes que je vous indiquerai d'ici là. C'est entendu, c'est compris. Soupons, et allons nous reposer.

Pendant que les contrebandiers parlaient de leurs affaires, les deux femmes s'étaient retirées pour préparer le souper. Toute la famille se mit à table, et le vicomte, réduit au silence par le langage inintelligible de ses hôtes, s'occupa bravement de faire honneur au repas ; son étonnement fut grand lorsque, au lieu de faire maigre chère, comme l'état de la maison semblait le faire prévoir, il vit servir des plats d'un très haut goût, en gibier, en poisson, en friandises. Le vin d'Espagne circulait et animait toutes ces physionomies rieuses et hardies. Après le dessert, les femmes servirent le chocolat à l'eau et mousseux. M. de Fontac s'avoua consciencieusement que les chocolatiers de Paris, y compris le plus fameux, ne vendent que de la drogue, où il entre plus de farine que de cacao.

Après le souper, le père Iriarte se leva ; puis, la table enlevée, le vieillard s'agenouilla au milieu de sa famille pieusement prosternée, et il récita la prière du soir.

Enfin, le vicomte et son ami montèrent un escalier tournant et se rendirent dans la chambre qu'on leur avait préparée.

— Vous me faites voyager avec une baguette de magicien, mon cher Aamendabura.

— C'est un progrès ; ne vous en plaignez pas...

— Ah ça ! quel charabia parle-t-on donc ici ? je n'y ai saisi aucun mot d'aucune langue.

— C'est la langue basque ou vasconne, l'une des plus anciennes du monde.

— Ah ! Dans tous les cas, vos camarades ne sont pas très polis ; ils ne m'ont pas adressé une seule fois la parole.

— Et vous, mon cher vicomte, n'avez-vous pas été aussi peu gracieux pour eux ?

— Par une excellente raison, je ne sais pas une syllable de leur patois.

— Et eux, ne savent pas une lettre du votre.

— Comment ! il y a des Français en France qui ne comprennent pas notre langue ?

— Et qui ne se soucient pas de la comprendre... Sur ce, bonne nuit ; il faut dormir quand on en a l'occasion, dans notre état, et vous apprendrez bientôt qu'on dort peu dans la montagne.

Le contrebandier visita les amorces de deux pistolets qu'il plaça sous son traversin ; puis, se couchant il s'endormit du sommeil des justes.

Le lendemain, après un frugal repas, vers dix heures, le vicomte remonta à cheval, le Basque reprit son bâton, jeta sa veste sur son bras, et les deux compagnons prirent congé de leurs hôtes, qui se rendirent aux champs, comme de braves fermiers qu'ils étaient.

Arrivés près de la frontière, Aamendabura dit à M. de Fontac :

— Tenez-vous bien ; ayez l'air d'un badaud, et préparez une pistole pour le brigadier de la douane ; vous la lui glisserez quand je mettrai mon bâton sur l'épaule droite. Ceci convenu, le Basque se mit à chanter un vieux refrain national.

Le poste de la douane est au bas d'une côte rapide, au pied de laquelle coule un gros ruisseau qui sert de limite aux deux royaumes et qu'on appelle la Nivelle. Le contrebandier marcha droit sur ce poste et s'arrêta près du brigadier et de quelques douaniers.

— Bonjour, messieurs, dit Aamendabura : pensez-vous que le chemin soit libre de l'autre côté ? Je conduis ce cavalier jusqu'aux environs d'Urdach ; mais il se dispenserait de faire un pas de plus s'il devait courir quelque danger. On dit que les carlistes se sont avancés vers Pampelune ?

— Il n'y a pas de danger, répondit un douanier, mais on n'entre pas ainsi en Espagne, mon camarade.

— Veuillez montrer votre passe, dit le Bas-

que en se tournant vers le vicomte et mettant son bâton sur l'épaule droite.

Le vicomte fouilla dans sa poche, et en tira deux pièces de cinq francs et un papier. Il donna le papier à un douanier, et glissa l'argent dans la main du brigadier, qui le salua, prit la passe, la regarda et dit :

— C'est en règle, monsieur, mais je ne vous conseille pas d'aller bien loin ; quoique les carlistes soient partis d'Urdach, la bande de Perez rôde dans le pays, et mieux vaut donner dans un repaire de guérillas que dans cette bande infernale.

— Merci du conseil ; vous avez entendu, guide, je ne veux pas m'amuser en chemin, il faut que je sois rentré à Bayonne demain matin... Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Ce gueux de Perez désole donc toujours la frontière, reprit le contrebandier... Ah ! messieurs, le jour où l'un de vous lui fera cadeau d'un bon coup de carabine sera un beau jour pour nos familles ; car il débauche tous nos jeunes gens et les envoie à la boucherie.

— Je me suis chargé de son affaire, répondit le brigadier... Bon voyage, messieurs.

La frontière n'étant pas gardée du côté de l'Espagne, attendu que le pays appartenait aux carlistes qui avaient tout intérêt à favoriser la contrebande, nos compagnons cheminèrent paisiblement sur le sentier qui mène à Urdach.

— Il faut avouer que vous avez une impudence rare, mon cher Aamendabura, dit M. de Fontac en riant.

— Vous avez donc juré de me faire fusiller ? monsieur le vicomte.

— Pourquoi dites vous cela ?

— Parce que vous me donnez tout bonnement et tout haut un nom qui n'est pas le mien.

— Comment ?

— Ici le contrebandier Perez est l'ami des carlistes, et le basque Aamendabura est traqué comme une bête fauve. Le nom qui me sauve en France me tue en Espagne, et réciproquement.

— Quel singulier personnage vous êtes ! J'aurai le mot de l'énigme un jour, n'est ce pas ?

— Vous l'aurez avant peu. Hé... hé... Tournez bride, s'il vous plaît !... Voyez-vous ce mouchoir blanc proprement étendu au pied de cette broussaille et fixé en terre avec un stylet long d'un pied ?

— Oui.

— Eh bien ! tirez une cinquantaine de francs de votre gousset et déposez-les sur ce mouchoir... Allons, faites vite.

Le vicomte exécuta l'ordre sur-le-champ.

— Maintenant, dit-il, expliquez-moi...

— En Espagne, cette espiéglerie s'appelle un *mendingo* (1), et voici pourquoi : Quelques bandits se réunissent, et tentant les procédés honnêtes, ils invitent les passans à vider leurs poches sur ce mouchoir, tendu comme une bourse de quêteuse.

— Et si on se refuse à vider ses poches ?

— Le stylet est là pour indiquer qu'on n'ira pas loin... tenez, regardez ces bergers qui fouettent deux pourceaux.. ils vont, à coup sûr, nous souhaiter un bon voyage, et si nous n'avions pas fait l'aumône au *mendingo !*

— Eh bien ?

— Ils nous auraient salués tout aussi poliment, et nous auraient envoyé par derrière quelque paire de chevrotines, pour se donner le plaisir de nous fouiller eux-mêmes.

— Mais c'est de la sauvagerie cela ?

— Nous ne sommes plus sur le boulevard de Gand, cher ami.

— *Salud y buen viage*, dit l'un des bergers en portant la main à son bonnet.

— *Salud y gracias*, répondit Perez en s'inclinant.

— Voilà de singuliers frais de politesse, dit le vicomte.

— Nous sommes au pays de la galanterie, reprit le Basque. Maintenant, tournons à droite... bien. Mettez pied à terre... Bon... Faites sentinelle... Vous ne voyez personne, n'est-ce pas ?

— Non.

Perez prit son stylet et en laboura la poitrine et les flancs du cheval sans l'enfoncer, toutefois, de manière à l'abattre ; puis il vida une demi-cartouche dans l'oreille du pauvre animal, battit le briquet, et mit le feu à la poudre.

Le cheval partit, comme un trait, dans la direction de la douane.

— Qu'avez-vous fait ? demanda le vicomte ébahi.

— Nous ne pouvons continuer notre route qu'à pied, et ce cheval doit nous être utile jusqu'à la mort ; c'est ainsi que nous nous servons dans la bande.

— Mais pourquoi ce traitement barbare ?

— Vous comprenez bien que les douaniers qui nous ont vus entrer en Espagne s'attendent à nous en voir sortir. Votre cheval leur arrivant tout ensanglanté ne leur dira pas que nous sommes des ingrats, mais leur laissera croire qu'on vous a dévalisé et tué.

— Vous êtes le diable en personne.

— Vous me flattez : quand nous aurons gravi ce rocher, nous serons près du gîte. Allons, de la vigueur... ferme ; du jarret ; très bien ; ma foi, très bien.

Perez donnant l'exemple, M. de Fontac écorcha ses mains blanches aux aspérités du

(1) Un mendiant.

roc et de la montagne ; mais il surmonta tous les obstacles et arriva au faîte.

Du sommet de la hauteur qu'ils avaient escaladée, les contrebandiers aperçurent un étroit vallon enclavé entre quatre montagnes arides, et, du milieu de ce vallon, s'élevait une maison blanche d'un aspect riant et coquet ; un petit troupeau paissait l'herbe de la savane devant cette habitation qui ressemblait à une ferme et à une jolie maison bourgeoise.

— Ohé hu ! cria le Basque comme aux approches de la ferme d'Iriarte.

— Ohé hu ! répondit un pâtre qui se leva de derrière un buisson.

— Voilà notre camp, cher camarade, dit Perez ; ici, vous pouvez me donner tous les noms du calendrier sans crainte des galères, de la potence et autres délassemens.

Le vicomte, plus intrigué que jamais, descendit dans le vallon sur les pas de son guide.

III.

— Eh bien ! mon enfant, dit l'abbé de Brionne à Gaston qui gardait le silence ; je vous écoute ; pourquoi hésitez-vous à parler ; suis-je donc un ami trop sévère, et vous repentez-vous d'avoir eu confiance en moi ?

— Non, mon père. J'hésite parce que je ne sais par où commencer, répondit le jeune aveugle en s'emparant de la main du vieillard qu'il baisa respectueusement.

— Oh ! oh ! c'est donc bien grave. Dans tous les cas, mon ami : *A moitié fait qui a commencé*, dit le proverbe ; ainsi, parlez.

Gaston fit un violent effort qui anima son beau visage : ses paupières élevèrent et abattirent leurs longs cils d'ébène, et il murmura ces mots qui glissèrent dans le cœur du chanoine comme le fer d'un poignard.

— Mon père, j'aime passionnément mademoiselle Hélène, je l'aime avec adoration.

M. de Brionne se leva avec la vivacité et la légèreté d'un enfant ; ses traits perdirent leur douce sérénité, une larme brilla dans ses yeux, et ses lèvres entr'ouvertes n'eurent pas la force d'articuler un seul mot ; cependant, il se rassit et inclina sa tête sur sa poitrine.

— J'ai donc recours à vous, mon bon père, continua Gaston, pour que vous me guidiez, car mon ame et mes esprits flottent dans un dédale ; pour que vous me consoliez, car je ne devine que trop où me conduiront les sentimens que j'éprouve...

— Mon ami, il s'agit, avant toute chose, de bien me définir la nature de ces sentimens, interrompit le chanoine qui faisait contre fortune bon cœur, et cherchait à gagner du temps, comme ces poltrons reculent sans cesse devant le danger.

— Je vous l'ai dit, j'aime, j'adore passionnément.

— Ce sont là des mots dont les jeunes cœurs abusent étrangement ; vous pêchez deux fois en parlant ainsi, mon cher enfant, nous ne devons rien faire passionnément, car alors le réflexion nous manque, et on n'adore que Dieu. Rentrons donc dans des données plus calmes. Que vous aimiez Hélène, c'est je le confesse, tout naturel : Hélène est un ange, et votre affection ne saurait être mieux placée. Aimez-la donc de toute votre ame ; votre ame y gagnera la paix et le bonheur. En vérité, je ne vois pas pourquoi vous feriez mystère d'une amitié si pure.

— Ah ! vous ne voulez pas me comprendre, mon père... votre voix est grave, votre parole est froide... Vous m'aimiez tant avant ma confidence, que je me suis cru sauvé en venant à vous... Il n'en est rien, et me voilà replongé dans mes ténèbres, sans un fil pour me conduire.

— Enfin, cher Gaston, expliquez-vous mieux, déroulez-moi les mystères de votre cœur ; comment et dans quelles circonstances est né ce tendre sentiment que vous ressentez pour ma belle et noble orpheline ?

— J'aurai beaucoup de peine à vous raconter cette histoire, elle est confusément écrite dans ma mémoire ; mais n'importe... Lors de notre première visite chez vous, rue de Vaugirard, dès que j'eus entendu la voix de votre pieuse compagne, je sentis un léger frémissement dans tout mon être ; il me sembla que l'un de ces beaux anges auxquels nous rêvons, nous autres, pauvres aveugles, venait de fermer ses ailes auprès de moi. Dès ce jour, dès ce moment, ce timbre si doux, si pur, a sans cesse caressé mon oreille comme le plus léger souffle du printemps caresse les champs fleuris ; et lorsque je m'abandonnais au charme de ces accens, une autre voix qui n'avait jamais chanté dans mon ame s'élevait tout à coup pour lui répondre, et les deux voix mariaient leurs accords.

M. de Brionne secoua tristement la tête, et un soupir se brisa sur ses lèvres.

— Mon père, si vous avez quelquefois écouté les chants des oiseaux, le soir, lorsqu'ils s'appellent sous les grappes des lilas, vous devez avoir une idée des suaves mélodies qui se succédaient dans mon cœur. Lorsque nous avons fait notre long, et cependant trop court voyage, quoique chrétien, je n'eusse pas donné ma place pour m'envoler au Paradis. Ah ! que de minutes précieuses se sont ainsi écoulées, dans ce petit espace où mes mains rencontraient les mains de ma mère et touchaient les vôtres, où le souffle embaumé d'Hélène passait sur mon visage. Je n'étais plus aveugle ! Non, comme vous j'étendais mes regards aux plus lointains horizons, je voyais les champs du laboureur, les fleuves roulant des eaux limpides sur leurs sables dorés, les cieux remplis d'étincelles, et ce soleil qu'on m'avait dit si splendide, éteignant

ses rayons embrasés dans des nuages empourprés... Comme vous, je voyais toutes ces merveilles, sur lesquelles le génie créateur laissait errer son sourire ineffable ; plus que vous, j'avais l'ame en fête, car, dans les champs, sur le cristal des fleuves et dans le pourpre du couchant, comme dans mon ame, je voyais la fée bienfaisante qui, d'un mot, m'a rendu la vue.

Le chanoine, pendant que Gaston parlait le front haut, le visage animé, avait machinalement tiré son mouchoir, et il essuya de grosses larmes qui coulaient sur ses joues.

— M'écoutez-vous toujours, mon père ?

— Oui, cher enfant, répondit le bon vieillard, d'une voix profondément émue, je vous écoute.

— Que se passait-il donc dans mon cœur? reprit Gaston avec trouble ; d'où me venaient ces flots de poésie soulevant ma pensée, comme la vaste mer soulève un frêle esquif? Qu'était-ce que ce don de double vue qui reflétait dans mes esprits, comme sur un miroir enchanté, les splendeurs de la création ? Voulez-vous que je fasse le portrait d'Hélène, pour vous prouver que le miracle m'a réellement et matériellement touché ?... Le voulez-vous ?

— Je ne doute pas, mon fils, je ne doute pas, murmura l'abbé, que navrait l'exaltation du jeune aveugle.

— Elle est grande, sans que la richesse de sa taille nuise à sa grace, continua Gaston, qui parlait avec l'inspiration d'un barde, sa chevelure est blonde comme celle des chérubins, ses yeux bleus sont des trésors de modestie, de candeur et d'angélique vertu, son front est noble, car son ame y rayonne, son sourire langoureux est souvent triste, comme l'inflexion de sa voix ; elle est simple dans sa toilette comme dans son langage et ses actions... Est-il donc vrai que je ne l'ai point vue? Dites-moi si je me suis beaucoup trompé ?

— Le portrait est fidèle, répondit M. de Brionne avec une espèce d'épouvante ?

— Comment se fait il donc, mon père, qu'Hélène ait été seule visible pour moi ? comment les traits de la mère chérie qui m'a donné son lait, m'a élevé dans son ombre, me sont-ils inconnus ? Comment se fait-il que vous, ami sage et vénéré, sainte créature dont je bénis l'existence, vous ne m'ayez jamais apparu sous vos véritables dehors! Je ne connais de vous que votre belle ame ; l'enveloppe de cette ame, je ne la connais pas, je ne la vois pas, je ne la verrai jamais !... Jamais ! mot sinistre, car il me condamne à d'affreuses souffrances ?

— Mon ami, la science n'a pas tenté son dernier mot : on cite des exemples miraculeux...

— Miraculeux, oui, interrompit Gaston... Mais j'ai déjà épuisé la prodigalité du Seigneur ; je ne me fais pas illusion et ne jetterai aucun murmure... Mon père, votre profond savoir peut-il expliquer le phénomène de ces ténèbres dans lequelles je suis plongé loin d'Hélène et des torrens de lumière qui m'inondent lorsque je me retrouve à ses côtés ?

— Vous avez sans doute, avant de vous connaître, rêvé quelque jeune et belle compagne que le hasard a dessinée dans votre imagination, en tout point semblable à ma fille adoptive.

— Est-ce que vous reconnaissez la puissance du hasard ? dit Gaston tristement... Le hasard, c'est Dieu !...

— Il est certain que j'ai dit une niaiserie, pensa le chanoine. Ainsi, mon cher enfant, reprit-il, vous aimez Hélène comme...

— Je ne saurais trouver un terme de comparaison ; je voudrais l'aimer comme une sœur, oui, je le voudrais, et je bénirais le Seigneur s'il m'envoyait cette consolation ; mais je l'aime plus qu'on ne doit aimer sa sœur... bien plus, oh ! bien plus !

L'abbé tressaillit, ses lèvres frémirent avec amertume, et sa vue se troubla de nouveau.

— Ah ! si, en échange des biens de la terre, j'avais les yeux du pâtre qui appelle là bas son troupeau, si j'avais les yeux de ces faucheurs qui chantent dans nos prés, si j'avais les yeux du mendiant qui tend son bonnet, comme je serais riche de leur pauvreté, grand Dieu ! Je pourrais espérer, à force de travail, de gagner mon indépendance, et je pourrais offrir ma main à celle que j'aime avec idolatrie, avec amour, enfin, puisque c'est le mot de notre langue qui résume mes soupirs, mes délices et mes tourmens. Mais je suis aveugle ! ma condamnation est écrite sur ces mortes prunelles qui ne savent pas même réfléchir ma douleur !

M. de Brionne ne fut pas maître de retenir plus longtemps un soupir qui l'oppressait. Gaston étendit vivement ses mains vers le front du vieillard, et, tâtonnant son visage avec dextérité, il toucha les larmes dont ses joues étaient baignées et s'écria :

— Vous pleurez, mon père, vous n'êtes donc pas sourd à mes cris de détresse?... Ah ! je souffre, je souffre ! je suis bien malheureux !

Et il tomba dans les bras de l'abbé, qui, donnant un libre cours à son émotion, pressa tendrement l'aveugle sur son sein et baisa son front brûlant.

— Que faut-il faire ? conseillez-moi, secourez-moi, s'écria Gaston.

— Mon pauvre enfant, dit le chanoine par mots entrecoupés, vous êtes-vous ouvert à madame votre mère ?... Lui avez-vous fait comprendre l'état affreux où se trouve votre cœur ?

— Non, je me suis bien gardé de commettre cette imprudence ! ma mère mourrait de mes douleurs !

— Je vous approuve et vous loue ; comme vous le dites avec une sagesse qui n'est pas de votre âge, vous eussiez commis une grave imprudence, dont les suites auraient porté des fruits bien amers !

— Vous me faites trembler... Expliquez-vous ?

— Avez-vous, sans le vouloir, laissé deviner à Hélène que vous l'aimiez ? Recueillez tous vos souvenirs.

— J'aime avec respect et tendresse, et j'aurais commis une lâcheté en troublant la sérénité des jours de celle à qui je donne le nom de sœur. Je n'ai rien dit, rien fait qui pût trahir mon amour. Hélène ne soupçonne pas mes tortures.

— Vous l'appelez, vous l'avez appelée votre sœur ?

— Oui... aujourd'hui... tout à l'heure pour la première fois... ce doux nom m'a mis au ciel !

— Et comment a-t-elle répondu ?

— C'est elle qui, la première, m'a nommé son frère.

— Elle ! s'écria l'abbé.

— Oui... Oh ! ne lui faites pas de reproches si vous trouvez qu'elle a mal fait de répandre ce baume sur mes blessures.

— Seigneur, je vous obéirai, murmura le noble vieillard ; je m'incline devant votre sainte volonté, je lis le signe qu'a tracé votre main bienfaisante, soyez béni, mon Dieu ! et que votre miséricorde nous soit en aide !

— Qu'allez-vous me dire, qu'allez-vous m'apprendre, mon père ? votre voix me remplit d'épouvante, dit Gaston en tombant à genoux.

M. de Brionne releva l'aveugle, le fit asseoir à ses côtés, regarda autour de lui pour s'assurer du silence et de la solitude, baisa Gaston, prit ses mains, les serra tendrement et les garda dans les siennes ; puis, d'une voix affectueuse et calme, il dit :

— Vous devez avoir toutes les qualités de votre vertueuse mère, mon cher enfant ; vous devez être ce que nous appelions, autrefois, un chevalier français, dans toute la loyale pensée que renferme cette noble expression ; vous devez avoir de l'honneur jusqu'au bout des ongles, et quoique votre âge appartienne à la jeunesse imprudente, bouillante et légère, je n'hésiterai pas à vous confier un secret duquel dépendent le repos, la félicité de toute votre famille et la paix de mes derniers jours, si vous me donnez votre parole de gentilhomme que ce secret mourra dans votre sein sans avoir dépassé vos lèvres.

— Je le jure sur mon père et sur ma vie éternelle.

— Sur votre père, soit ! dit l'abbé en réprimant un signe de dégoût ; je n'exige rien de plus. La vicomtesse vous a-t-elle raconté l'histoire de votre père ?

— Elle m'a appris à vénérer sa mémoire, et m'a dit qu'il avait été tué dans les rangs de l'armée russe en combattant dans le Caucase.

« Noble femme ! pensa le chanoine, » puis il ajouta :

— Votre père était l'un des hommes les plus élégans de son époque ; il avait de grandes qualités qui en faisaient pour le monde un cavalier accompli ; mais le monde n'est pas sévère dans ses exigences, et souvent ces qualités qui le séduisent déplaisent à dieu et mènent au péché. Votre père fut un grand pécheur, il offensa la morale et mena une existence semée de galanteries et de désordres.

—Ne craignez-vous pas de commettre un sacrilège en médisant d'un mort ? dit Gaston d'une voix tremblante d'émotion.

— Médire ! non, enfant, j'ai trop vécu pour souiller ma vieillesse d'un pareil sacrilège ; ce que j'avance, je le prouve... Hélène est votre sœur !...

— Ma sœur ! s'écria le jeune aveugle en se jetant de côté ; ma sœur, avez-vous dit ?

— Je l'ai dit... votre propre sœur. Elle est née d'un crime.

— D'un crime !... Hélène !... Achevez, je crois que je deviens fou !

— Lorsque le vicomte de Fontac épousa la fille du marquis de Verneuil, il était séparé, par divorce, d'une jeune femme, qui porte aujourd'hui le titre et le nom de baronne de Ravenstein...

— Je sais cela.

— Et vous ne savez pas à quelle occasion ce divorce fut prononcé ?

— Non.

— La baronne de Ravenstein avait une amie de prédilection ; cette amie, belle alors comme l'est Hélène aujourd'hui, était une jeune fille sans cœur, sans honneur et sans foi, qui favorisa les penchans criminels de M. de Fontac, devint sa maîtresse, échangeant ainsi son beau rôle contre un rôle de courtisane. De ce commerce scandaleux est né l'ange que vous aimez, comme se forme dans le plus vil limon le diamant le plus limpide.

Gaston, suffoqué par cette révélation, dévorait ses larmes en silence. M. de Brionne raconta rapidement l'histoire du mariage de M. de Fontac avec Mlle de Verneuil, et compléta son récit par l'épisode lugubre de la mort de Marceline Keller.

— Voilà comment Hélène est entrée dans ma maison, dit-il en terminant. La vive affection que je lui ai vouée a pris sa naissance au lit de mort de sa grand'mère, et s'est développée, s'est affermie pendant quatorze années qui m'ont révélé les précieuses et touchantes vertus de son ame virginale. Gaston, mon fils, l'aimerez-vous moins maintenant que vous connaissez le déplorable mystère qui voile son berceau, et pèsera constamment sur sa vie ?

— Je l'aimerai mieux, mon père ! murmura l'aveugle épuisé par cette violente secousse, beaucoup mieux.

— Noble et bon jeune homme ! que Dieu vous rende tout le bien que vous me faites en

parlant ainsi. Nous serons deux pour lui faire une famille, à cette chère enfant que de vagues pressentimens agitent sans cesse. Vous serez son bon frère, comme je suis son père bien aimant. Hélas! c'est à peine si je peux compter les heures qui me restent à vivre; ma tombe est ouverte et j'en touche les bords. Au moins, en quittant ma fille d'adoption, je lui laisserai pour appui un bras solide, et pour ami un grand cœur. Ah! si vous saviez, cher Gaston, comme j'aime cette blanche colombe perdue dans notre vallée, où tant de pauvres oiseaux n'ont pas d'ombrage! Vous me dépeigniez tout à l'heure, avec le feu de votre jeunesse, l'amour chaste qu'Hélène avait jeté dans votre ame... Si je vous disais combien mes vieux ans sont réchauffés par la pieuse et paternelle tendresse que ma douce orpheline a fait germer dans ce cœur prêt à mourir... Je me reprocherais d'être sans pitié pour vos larmes. Mon jeune ami, touchez là... gardez ce secret confié à votre délicatesse, à votre honneur. Si Mme de Fontac le connaissait, elle devrait, mère prudente, m'éloigner et vous séparer de votre sœur; si Hélène, par un irréparable malheur, apprenait qu'elle doit mépriser les entrailles qui l'ont portée, elle en mourrait de honte, de chagrin et d'horreur... Laissons aux morts leurs linceuls; laissons à la vérité son voile pudique.

— Je suis sûr de moi, vous pouvez être sans crainte, votre secret descendra dans ma tombe.. le bonheur d'Hélène m'est trop cher pour que je le mette en péril, et si j'exposais ma sœur à se séparer de moi, je ne survivrais pas à cette séparation.

— Je vois venir Mme la vicomtesse et notre chère fillette... essuyez vos yeux, remettez-vous, ne montrez aucun embarras, car votre mère s'inquiète de la moindre altération de vos traits.

— Je serai... je suis calme, répondit l'aveugle en souriant avec tristesse; parlons géologie.

— Excellente idée, la science est l'antidote du sentiment... Dites-moi votre avis sur la formation et l'âge des montagnes; pour qui penchez-vous?

— Je suis neptunien.

— Je n'osais pas me prononcer le premier, et je vous avouerai que je suis de votre avis sur la formation et l'âge des montagnes... Ma chère vicomtesse, dit l'abbé à Mme de Fontac qui arrivait appuyée au bras d'Hélène, vous nous voyez plongés dans une discussion bien ardue.

— Vous nous permettrez de n'être pas de la partie, vos grands mots nous font une peur bleue.

— Vous êtes venue à point pour nous accorder, belle dame, nous allions, je crois nous prendre aux cheveux.

— Ah! la bonne bataille, dit Hélène...

— J'ai manqué ma vocation, se dit l'excellent vieillard, j'aurais dû me faire arracheur de dents.

Au son de voix d'Hélène, l'aveugle tressaillit, et un sourire angélique éclaira son visage devenu pâle depuis la révélation de l'abbé.

Mme de Fontac s'aperçut de cette pâleur, courut à son enfant et le questionna. Gaston répondit que la discussion scientifique l'avait un peu fatigué, et sa mère supplia M. de Brionne de ménager une santé qui lui était si chère. L'abbé se consola de cette petite mercuriale intime, en s'avouant qu'il faisait en tout cas d'excellens élèves, car Gaston venait de montrer un front d'airain, en répondant comme un page.

— J'ai gardé Hélène plus longtemps que je ne l'aurais cru, dit Mme de Fontac à l'abbé; nous avons bouleversé tous les appartemens, et notre grand salon est méconnaissable; votre cabinet est un vrai bijou, mon père, et la chapelle donne envie de prier... Venez voir notre beau travail.

— Volontiers, d'autant mieux que l'air s'est rafraichi... Qui me donne le bras de vous trois?

Comme le bon chanoine se levait, à l'aide de tous, et se trouvait embarrassé du choix d'un appui pour gagner le logis, une femme vêtue d'une longue robe noire en taffetas, coiffée d'un chapeau délabré, dont le velours puce montrait la trame, et voilée d'une misérable mantille, apparut sur la route, débouchant d'un chemin communal qui tournait le parc. Cette femme poussa la grille entr'ouverte, s'avança timidement au devant des châtelains qui s'arrêtèrent pour la regarder, et leur dit:

— Désirez-vous acheter des dentelles, des bijoux, de beaux diamans, mesdames?

La marchande tira de dessous les pans de sa mantille une longue cassette en palissandre, et se prépara à l'ouvrir.

— Merci, ma bonne femme, dit Mme de Fontac, nous n'avons besoin de rien.

— Hélas! vous êtes heureuses de n'avoir besoin de rien... que dieu vous conserve tout ce qu'il vous a donné, ajouta la marchande d'une voix dolente, en replaçant sa boîte sous son bras.

— Mon père, cette femme a l'air bien souffrant... qu'en pensez-vous? dit Hélène au chanoine.

— Je te comprends, ma chère enfant, tu veux que je fasse quelque cadeau à ton patron, hein? Madame, veuillez nous suivre au château, nous visiterons votre coffre!... Me gronderez vous, ma chère Marie?

— J'achèterais plutôt toute la boîte, dit la vicomtesse en souriant.

— Vous ferez une bonne action, messieurs et chères dames, et de toute façon une bonne affaire, répondit la vendeuse en se rangeant humblement derrière la compagnie qui se remit en marche.

Gaston était au bras de sa mère, l'abbé à celui d'Hélène.

La marchande de dentelles suivait, l'œil ar-

dent, les pas de M. de Brionne, et ne détournait ses regards que pour les porter sur Mme de Fontac. Dans ce mouvement rapide et uniforme, ses prunelles étincelaient d'un feu farouche, ses lèvres tremblaient, ses dents étaient convulsivement serrées, et le rouge lui montait jusqu'au front.

IV.

Deux jours après l'entrée en Espagne de Perez et du vicomte, la lourde diligence de Bordeaux entrait dans Bayonne au son discordant de la trompette.

Deux femmes et un vieillard descendirent de l'intérieur : les femmes avaient un petit air pincé et impertinent : l'homme était accoutré de la façon la plus ridicule, et les oisifs et les passans firent cercle autour des voyageurs.

— Il nous faudrait aller dans un hôtel où je ne sois pas connu, dit Cantelou à Thérèse pendant qu'on déchargeait la voiture.

— Il n'y a que les princes qui voyagent incognito, mon cher, répondit Finance à voix basse, et vous ne voyagez pas en prince, vous... Pouah! quelle trotte vous m'avez fait faire là... je suis moulue.

— Je vous ai montré ce que la France a de plus beau, mon ange, et vous êtes bien difficile.

— Vous m'avez fait voyager comme un paquet, et ce n'est pas votre faute si nous n'avons pas été étouffées dans cette cage, Victoire et moi. C'est bon pour une fois ; mais si vous me reprenez à vivre de poussière, pendant six jours, vous serez fin.

Thérèse tira Finance par la robe pour la faire taire ; mais la courtisane était furieuse, et ses sarcasmes tombaient comme grêle.

— Vous voulez un hôtel où vous ne soyez pas connu, dit-elle ; allons donc au meilleur, je réponds qu'on ne vous y a jamais vu... Quel est le meilleur hôtel de cette ville ?

— En face, madame, répondit un commissionnaire, hôtel Saint-Etienne ; faut-il porter les effets ?

— Oui, oui, dépêchez... Allons, Thérèse, sauvons-nous.

— Elle a raison, pensa Cantelou, Perez ne viendra pas me chercher là, assurément.

Après avoir veillé avec une désolante inquiétude à l'enlèvement des bagages, après avoir discuté pendant un quart-d'heure le prix de ses places, quoiqu'il fût tarifié, après avoir chicané un misérable pour-boire aux facteurs de la messagerie, l'insigne avare rejoignit ses compagnes, qui étaient installées dans une magnifique chambre à deux lits. Thérèse avait vertement grondé son amie de ce qu'elle avait malmené l'usurier ; elle lui avait fait entendre qu'il ne fallait pas payer un moment d'impatience, après tant de fatigues, par des millions, et la colère de la courtisane était tombée devant sa convoitise et sa rapacité.

— J'ai été un peu vive, dit-elle à Cantelou en le baisant au front ; dam ! c'est que, voyez-vous, la poussière m'énerve, m'agace... Je serais cependant fâchée de vous avoir fait de la peine... sans rancune, hein ?

— Comment donc, répondit le vieillard, je ne vous trouve jamais plus charmante que quand vous montez sur vos grands chevaux, cela vous donne un bel air de princesse, et j'ai toujours eu un faible pour les femmes aristocrates.

— Je vous croyais républicain, dit Thérèse en souriant.

— Aussi n'ai-je aucun faible pour les grands seigneurs... mais leurs femmes ! ma chère demoiselle Victoire, leurs femmes !...

— Vous êtes un muscadin, interrompit Finance, nous savons cela... Ah ça ! n'avez-vous pas faim ? Il me semble que nous avons vécu de bouillons et de café au lait depuis Bordeaux.

— Oui-dà ! j'ai faim, s'écria l'avare, et je veux vous régaler d'un souper de régence.

— Saurez-vous commander le service ? dit Finance avec une espèce de frayeur.

— Je craindrais de faire des folies, car la joie que j'éprouve de me trouver ici me va du crâne à la plante des pieds. Finance, faites comme pour vous, n'épargnez rien, comme si nous étions rue de Lille.

Pendant que Finance donnait ses ordres dans une pièce voisine, Cantelou disait à Thérèse :

— Nous avons presque la main dans le nid, ma chère demoiselle ; la bande complète de Miguelgorry est installée depuis cinq ou six jours, et votre Fontac est à son poste. Vous sentez-vous toujours en veine de vengeance ?

— J'en ai l'eau à la bouche.

— Hum ! cette eau-là est un peu rouge, ma bonne demoiselle... mais vous me direz que la couleur n'y fait rien.

— Absolument rien, répondit Thérèse en lançant un regard farouche au vieillard.

— Nous allons donc dîner, nous reposer, et partir de grand matin pour ma bicoque ; là, nous mettrons ordre à nos affaires... En attendant, je vais faire un tour sur le port. A bientôt.

Une heure après leur arrivée à l'hôtel, les trois voyageurs se mirent à table. Finance avait royalement fait main basse sur ce que M. de Nonanville appelait ses épargnes, et à l'hôtel Saint-Etienne on a gardé bon souvenir de ce souper monstre où trois convives mangèrent comme six, laissant des débris pour douze.

Dès le point du jour, Cantelou qui, par un caprice inexplicable, mais commun à tous les avares, se consolait difficilement de sa grosse

dépense, sortit de la mansarde où il avait passé la nuit, et se rendit chez un carrossier ; là il choisit un vieux berlingot à six places, attelé de deux haridelles, y enfourna tout son bagage, et courut réveiller ses compagnes de voyage.

Thérèse était sur pied, mais Finance se fit long-temps attendre, et ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à prendre place, les yeux demi fermés, à côté de son amie.

La voiture sortit par la porte d'Espagne et s'en alla pacifiquement et majestueusement par la route de Cambo. M. de Nonanville se tenait enfoncé dans son coin et ne bougeait pas. Thérèse roulait silencieusement dans sa tête mille projets lugubres. Finance dormait à faire envie.

Le gros carrosse passa devant le parc de Miguelgorry, et Cantelou montra le château à Thérèse par un geste. Thérèse jeta un regard de dédain à cette délicieuse habitation, et dit :

— Connaissez-vous bien ce château ? Savez-vous quels sont ses côtés faibles, c'est à dire ceux qu'on peut facilement escalader ? L'avez-vous visité depuis peu ?

— Je suis venu ici il y a cinq ans. Je connais les caveaux, les passages souterrains, les portes secrètes, les allées perdues, tout enfin, comme si j'avais bâti ce manoir. Mais n'avancez pas tant la tête, songez qu'une imprudence peut nous perdre ; si l'un de mes contrebandiers me savait dans le pays, il nous faudrait plier bagage et renoncer à notre entreprise. Brionne est là... dieu me pardonne, je crois déjà poser la main sur lui... Ah ! cette main, quoique débile et tremblante, sera terrible dans son étreinte... terrible !... oui, terrible !

La voiture tourna à droite et arriva, après nombre de cahots, à une métairie située en plein champ.

— Nous y voilà ! dit l'usurier... Levons le pied, Finance... Que diable ! mon bijou, vous dormez comme un loir.

Les voyageurs descendirent, et furent salués par un gros homme qui parut fort étonné de leur visite.

— Jean, lui dit le père Fumeron, vous allez me faire vider cette voiture, vous garderez jusqu'à ce soir les bagages qu'elle contient, et vous les enverrez, à la nuit tombante, à l'entrée du *Pas-de-Roland*, où je les ferai prendre.

— Oui, monsieur. Est-ce que monsieur va à la Tour ?

— J'y vais passer la belle saison ; mais comme je ne veux recevoir aucune visite, vous aurez soin de n'annoncer ma venue à personne dans le pays.

— N'ayez pas peur, monsieur, vous savez que je suis Jean-Bouche-Close.

— Oui, vous m'avez toujours bien servi, aussi j'allongerai votre bail, si vous me contentez dans cette circonstance.

La voiture étant à vide, Cantelou paya, donna l'étrenne au cocher, ce qui pouvait passer, chez lui, pour une distraction, et le congédia. Puis il pria Thérèse et Finance de suivre un sentier qui leur faisait face, et il marcha derrière elles à petits pas, causant avec le métayer, qui bientôt rentra chez lui en grommelant qu'il aimerait mieux voir le diable que M. de Nonanville son patron.

Après avoir marché pendant une heure environ, les voyageurs arrivèrent à l'entrée du Pas-de-Roland, tranchée colossale par où s'écoulent en bouillonnant les eaux vertes de la Nive, passage étroit, taillé dans des rochers imposans, que suivit le neveu de Charlemagne, dit la légende, pour aller combattre et mourir à Roncevaux.

Le Pas-de-Roland, dont les touristes parlent peu, est, sans contredit, l'une des merveilles pittoresques des Pyrénées. Les sites de Barèges, de Cauterets, de Luchon, unissant l'horrible au gracieux, la neige à la verdure, le lac à la cascade, n'offrent rien de plus saisissant, de plus grandiose, de plus fini, de plus charmant que cette gorge coupée à pic dans des blocs de marbre et de granit, où se tord et mugit une rivière déchirée, à chacun de ses bonds, par des rochers gigantesques. Cette rivière n'a pas moins de 16 à 17 mètres de profondeur, dans toute la longueur de la gorge, qui est de deux kilomètres. On ne peut circuler que sur la rive gauche, et le Pas est découpé, par gradins, sur le flanc de la montagne rocheuse et rougeâtre, qui s'élève et s'incline sur le torrent à une hauteur prodigieuse.

Lorsque Cantelou se trouva au débouché du Pas, il prit à droite, et, gravissant la montagne par un sentier en zig-zag, il arriva sur un plateau où le vent déferlait avec fureur.

— Me voilà campé, dit le vieillard, qui avait déployé une énergie extraordinaire pendant son ascension.

— Où diable nous conduisez-vous ? s'écria Finance, je commence à avoir peur par ici, moi.

— Je vous conduis dans mon château, ma chère.

— Ah ça ! vous nous prenez pour des corbeaux ou pour des chouettes, mon cher ami ?

— Je vous prends pour des aigles, ma mignonne ; voyez-vous cette vieille tour ?

— Oui, une belle mâsure ; après ?

— C'est la Tour du Preux... un vieux débris de la féodalité, que j'ai fait la sottise d'acheter ; ça sent le Charlemagne, mais ça rapporte peu.

— Et c'est là que nous logerons ?

— Oh ! n'ayez pas peur ; à côté de la tour, il y a un bon logis, une métairie de trois paires, comme on dit.

— C'est une belle position pour un télégraphe, parole d'honneur! Enfin, nous arrivons, ce n'est pas malheureux.

Thérèse ne disait rien, elle regardait courir les nuages, et tendait son front aux larges gouttes de pluie que le vent chassait en mugissant.

Des aboiemens furieux signalèrent bientôt les arrivans, puis une voix forte, et pour le moins aussi hargneuse que celle des chiens, cria par une lucarne:

— Qui va là?

— Strasbourg! répondit Cantelou.

Un homme, qui ne s'était pas encore montré, descendit un escalier à pas pesans, joignit les voyageurs, les salua comme un rustre, et marcha, devant eux, sans dire un mot.

Cet homme était découplé en Hercule; ses larges épaules étaient couvertes d'un épais kaban de marin; il portait une casquette de loutre, un pantalon de velours flottant, dans lequel ses jambes énormes avaient un jeu facile, et il battait les broussailles avec un lourd bâton à gros nœuds, qu'il maniait comme une badine.

En passant près de la *Tour du Preux* dont les ruines frissonnaient sous les attaques du vent, Finance ne put se défendre d'une frayeur nerveuse, et elle dit tout bas à son amie:

— N'entrons-nous pas dans un tombeau?

Thérèse montra Cantelou du doigt, et répondit avec un effrayant sourire:

— Oui... voilà le mort!

Cantelou, Thérèse et Finance étaient passés, conduits par le rustre venu à leur rencontre, sous un arceau démantelé qui couronnait autrefois un étroit pont-levis. On voyait encore sur les parois noircies et déchiquetées de cet arceau des gaînes de machicoulis et des anneaux de bascules. Le fossé qui entourait les murailles du château fort était alors à peu près comblé et avait été transformé, par le métayer de M. de Nonanville, en jardin potager. Toutefois, à la place du pont-levis on avait étalé quelques planches qui étaient prudemment enlevées pendant la nuit, pour se garder des maraudeurs dont la frontière était peuplée à cette époque.

Après avoir tourné à droite et faite un centaine de pas, le métayer (l'hercule à barbe rousse) donna un violent coup de bâton dans la porte basse d'une maison assez bien bâtie, la poussa et y entra sans trop s'inquiéter de ceux qui le suivaient.

— Il paraît que ce monsieur vit plus avec les chouettes qu'avec les dames, dit Finance à Cantelou.

— Il est allemand, paysan et montagnard, ma chère amie, trois raisons pour n'être pas galant... Entrons, le froid me gagne.

Finance fit la grimace en se voyant dans une grande salle mal carrelée, et devant une énorme cheminée sans feu; elle regarda Thérèse d'un air piteux; mais Thérèse était froide et silencieuse comme un marbre; un nuage épais s'était posé sur son front et répandait ses ombres sur tout son visage.

— Hé! hé! mon brave Zibold, dit Cantelou au métayer, je vois que nous sommes bien gardés, voilà deux chiens de belle taille.

— Oui, répondit sèchement le montagnard en jetant un regard caressant à deux dogues de taille colossale qui dormaient un œil ouvert, dans un coin de la salle.

— Mon garçon, fais-nous un peu de feu, ce vent d'ouest m'a transi.

Zibold passa dans une pièce voisine et en rapporta deux racines énormes qu'il posa légèrement dans le foyer; puis jetant par dessus un fagot d'épines, il y mit le feu. La flamme s'élança en pétillant, et répandit de rouges lueurs sur ces quatre visages offrant, chacun, un type différent et presque hideux. Le vieillard et les deux femmes approchèrent leurs chaises de la cheminée, le métayer alla s'asseoir, morne et silencieux, près de la porte.

— Et de quoi vivrons-nous ici? demanda Finance qui, en toute circonstance, n'oubliait jamais l'heure des repas.

— Ces dames te demandent, Zibold, ce que tu pourras leur donner pour souper?

— Du pain, répondit le rustre, du même ton gracieux.

— Voilà pour le premier service, dit Finance; passons au second.

— Et après? demanda M. de Nonanville.

Le métayer leva des yeux stupides sur l'avare. Il ne lui avait jamais vu manger que du pain et des pommes depuis qu'il était à son service... Après un court silence il répéta:

— Du pain.

— A la bonne heure, s'écria Finance; voilà qui est nourrissant et sain... Il paraît qu'on ne sort d'ici que pour aller en Paradis... Mon cher, la pénitence est un peu sévère.

— Prends ton fusil, Zibold, et tue-nous quelques pigeons, dit Cantelou; ces dames n'aiment pas le pain sec.

Zibold sortit suivi de ses deux chiens. Deux coups de feu ébranlèrent les vitres de la salle, et le métayer rentra avec quatre pigeons qu'il jeta, sans dire un mot, aux pieds de Thérèse.

— Maintenant que nous voilà réchauffés, qui veut prendre un peu l'air? demanda Cantelou, et il lança un coup d'œil à Thérèse.

— Ah bien oui! s'écria Finance, qu'on m'y prenne à mettre le nez dehors; je veux souper et me coucher, voilà.

— Alors, ma chère, mets-nous ces oiseaux à la crapaudine; nous allons faire un tour, Mlle Victoire et moi.

— Me voilà cuisinière à présent; vous perdez la tête, je crois.

— Allons, ma belle, à la guerre comme à la guerre; nous aurons demain un cordon bleu;

en attendant, il faut choisir entre faire diète ou cuisiner. Chacun de nous s'y mettra, et Zibold nous donnera un coup de main.

— Ah! si je ne vous aimais pas! répondit Finance en minaudant, pour obéir au signe que lui avait fait Thérèse.

— Amour pour amour, mon cher ange, répondit M. de Nonanville... Zibold, donne-moi la clé de la tour. je veux faire admirer le point de vue à Mlle Victorine.

Le métayer fouilla dans un paquet de vieilles ferrailles, en retira une petite clé de cadenas qu'il remit à son maître.

Cantelou et Thérèse sortirent de la salle et se dirigèrent vers la Tour-du-Preux.

A vingt pas de l'arête d'un rocher gigantesque incliné sur les eaux bouillonnantes de la Nive, s'élevait cette ruine colossale qui devait commander, lorsqu'elle avait ses trois étages, toute l'étendue du Pas-de-Roland. Ses nombreux et lourds débris étaient semés, au loin, dans des broussailles épineuses; ses trois plates-formes s'étaient défoncées, et il ne restait plus de ce monceau de maçonnerie qu'un pan de mur circulaire, éventré, lézardé, penché, et tenant sur sa base comme par enchantement. Ouverte du côté du précipice, la tour recevait les attaques du vent, et, chaque jour, les raffales furieuses emportaient, en sifflant, quelques pierres et le ciment de sa masse imposante.

Après avoir enjambé les ronces qui obstruaient l'entrée de la ruine, Cantelou dit à Thérèse:

— Je vous mène par un vilain chemin, n'est-ce pas, mademoiselle Victoire?

— Tout m'est bon, répondit Thérèse à demi-voix, pourvu que j'arrive où je veux aller.

— Vous êtes une femme énergique, et je plains ceux à qui vous en voulez... Hé! hé! s'écria-t-il en regardant fuir à tire-d'aile l'un de ces oiseaux à plume fauve et à regard effarouché, qui perchent dans les mâsures, que vous semble de ce petit présage?

— Que nous ne dérangeons pas pour rien l'hôte sinistre de cette gracieuse habitation.

— Vous êtes, vrai dieu! bonne magicienne, ma chère amie.

Disant cela, Cantelou introduisit la clé que lui avait donnée Zibold dans la serrure d'un cadenas pendu à la muraille, et il poussa une petite porte, haute d'environ un mètre, qui était masquée par des feuilles de lierre et de la mousse. Cette porte s'ouvrait sur un escalier étroit, pratiqué dans l'épaisseur du mur et qui grimpait jusqu'au premier étage de la tour.

— Où nous conduit cette échelle? demanda Thérèse.

— Pas bien loin, répondit l'avare qui, se baissant, fouilla et déchaussa le sol avec ses ongles. Bientôt ses doigts rencontrèrent un large anneau de fer et s'en saisirent.

— Aidez-moi, ma bonne demoiselle, ceci pèse plus sur mes vieux bras qu'un péché sur ma conscience.

Thérèse se suspendit à l'anneau; et, faisant un même effort, les quatre mains descellèrent une large dalle. Sous cette dalle, l'escalier qui montait au faîte de la tour, se prolongeait à une grande profondeur.

— Calons bien cette pierre, dit Cantelou, car si elle retombait sur nous, nous ne ferions pas grand mal au souper que nous prépare ma chère Finance... Attendez que je fasse un peu de lumière, le passage n'est pas des plus aisés, et puis nous pourrions rencontrer quelque couleuvre là-dessous... Voilà; c'est fait... Ce que c'est que d'être un homme à précautions! Voulez-vous que je vous montre le chemin?

— Volontiers.

— Allons... je vous recommande de ne pas avoir peur.

L'avare s'était muni d'une de ces petites boîtes qui portent une corde de cire roulée sur elle-même, et servent à la fois de briquet et de bougeoir; il avait allumé la bougie et descendait à petits pas les degrés l'escalier. A mesure qu'il approchait du sol, la lueur molle et blafarde de sa bougie venait frapper des objets lugubres qu'elle enveloppait dans son disque tremblant. Des chaînes rouillées longeaient les murs humides et tapissés d'une couche brillante de nitre; des filets de stalactites s'enchevêtraient les uns dans les autres, suspendus au plafond comme des toiles d'araignée. Une ombre gigantesque, horrible, dansait de la voûte au sol, au tremblement de la lumière que portait Cantelou. Cette ombre, qui surgit tout à coup des ténèbres, comme une apparition infernale, était celle d'un squelette crucifié sur un gibet, au fond d'une salle où Thérèse et son guide posèrent enfin les pieds.

Une odeur fétide s'exhalait de ce caveau, de forme circulaire, imprégné d'eau. Thérèse, malgré la perversité de son ame et la sourde fureur qui l'exaltait, fut effrayée à l'aspect de cet odieux tombeau. Le squelette qui lui faisait face semblait lui sourire comme un démon, et ses membres raidis par la torture semblaient lui faire signe d'approcher. Elle tressaillit, frissonna, ses dents claquèrent.

— Avez-vous froid? dit l'usurier en souriant de l'affreux sourire du squelette.

— Non... je regarde.

— Ma chère, je voudrais pouvoir vous faire les honneurs de ce salon et vous expliquer tous les sujets qui fixent ici votre curiosité; mais je suis un ignorant qui ne sais pas deux mots d'histoire, et tout ceci n'est que de l'histoire *ancienne*.

Cantelou appuya sur ce dernier mot, avec

une méchanceté noire... Il était hideux! Tout ce que la laideur morale a de plus abject et de plus bas se dessinait sur sa face dégradée.

— Là, continua-t-il, vous voyez des carcans, des chaînes à torticolis comme on les appelle en Espagne. là une cruche en fer qui serait payée au poids de l'or par un savant, et figurerait honorablement dans un musée. On y mettait deux pintes d'eau claire, on y joignait une miche de pain bis, et le pauvre diable qui était ainsi rationné mangeait et buvait à sa faim, à sa soif, jusqu'à la dernière croûte et à la dernière goutte, après quoi il rongeait son carcan, puis ses poings, puis s'en allait en haut ou en bas, selon qu'il était du paradis ou de l'enfer. Ce beau squelette appartient, dit une vieille chronique que je ne vous donne pas pour parole d'évangile, à un jeune seigneur calviniste, qui avait eu l'adresse de se faire aimer de la châtelaine de ce castel. Le châtelain le fit crucifier, et lui donna pour compagne de prison sa vertueuse épouse. Ces gaillards-là avaient des mœurs bien barbares, ou du moins bien originales, avouez-le, ma chère amie.

— Et des vengeances bien ingénieuses, répondit Thérèse avec aplomb.

— L'histoire est pleine d'enseignemens, a-t-on dit, reprit le vieillard en baissant la voix presque malgré lui; elle a été écrite pour que la postérité en profitât.

— Et nous ne sommes ni sourds ni aveugles... n'est-il pas vrai ?

— Franchement, murmura Cantelou en ricanant, je ne le crois pas. Ainsi vous êtes d'avis que cette oubliette...

— A été faite exprès pour nous, interrompit Thérèse vivement.

— Doucement, ma chère, comme vous y allez... Vous voulez dire pour nos amis ?

— Je ne le dis pas, je le pense.

— Il est de fait que mon gourmand chanoine ne sera pas trop à plaindre avec ce carcan pour cravate, cette cruche pour sa soif et une grosse miche de pain bis pour sa faim ?

— Il en pourra vivre huit jours.

— Oh ! oh ! le cher Claudius a un bel appétit, si j'ai bonne mémoire. Ah ça ! et le beau Fontac, où le mettrons-nous ? Bah ! voilà bien assez long-temps que ce squelette baye aux corneilles sur son gibet, nous pourrions lui donner un remplaçant. Que vous en semble, ma chère demoiselle ?

— Peuh ! nous verrons.

Une pensée rapide comme l'éclair traversa les esprits de Thérèse. Elle était dans la force de l'âge, agile et nerveuse; elle pouvait d'un revers de main abattre à ses pieds ce misérable vieillard vacillant sur ses jambes, remonter l'escalier et refermer le soupirail.

Les millions de l'avare tintèrent aux oreilles de l'avide courtisane ; elle fit un pas sur Cantelou, les poings fermés.

V.

— Qu'avez-vous donc, ma belle amie ? demanda le vieillard en reculant devant le geste de Thérèse.

— Je regardais ce poteau ; il est singulier.

— Oui, c'est un bijou mignon, approchez-vous... Ce petit instrument de torture n'est vraiment pas mal imaginé. Regardez les pointes de clous dont ce bois est semé. On attachait le patient par le cou à cette chaîne flottante, et par les reins à une chaîne qui a disparu. Le patient était obligé de se tenir droit sur son séant, car lorsqu'il se penchait en arrière, les chaînes, également garnies de pointes acérées, pénétraient dans ses chairs. Ah ! les anciens maîtres de la Tour-du-Preux étaient d'habiles gens et savaient traiter leurs ennemis !

— Allons-nous-en, dit Thérèse en frissonnant malgré elle, allons-nous-en, nous n'avons plus rien à voir.

— Ainsi votre choix est fait ?

— Il est fait.

— La croix, le poteau ou la cruche... A quoi vous arrêtez-vous ?

— La première idée est toujours la meilleure ; tenons-nous-y.

— C'est mon avis. Va donc pour l'eau fraîche... Ah ça ! où est notre escalier ? Attendez que je passe devant... Bien, marchez sur mes talons... nous y voilà.

Thérèse avait abandonné son projet d'en finir avec l'avare presque aussitôt après l'avoir conçu. Ce projet servait bien ses intérêts cupides en enrichissant Finance ; mais elle retardait une sombre et basse vengeance qu'elle méditait avec rage. D'ailleurs elle n'était pas assurée de la discrétion du métayer, elle ne savait pas si la promesse d'une forte récompense pourrait faire de ce rustre un muet complice, et tout bien calculé, elle avait remis l'exécution du crime à une occasion plus favorable.

— Somme toute, comment trouvez-vous ma cachette ? demanda Cantelou en soufflant sa bougie et replaçant la dalle sur la première marche de l'escalier souterrain.

— Fort coquette assurément... Mais, dites-moi, est-elle bien sourde ?

— On tirerait le canon là-dessous, qu'un lièvre rongeant les herbes dans ces ruines n'en dresserait pas les oreilles.

— Bien ! pardon si je vous questionne, nous ne devons pas agir à la légère...

— Faites, ma chère demoiselle, prudence est mère de sûreté, et pour une petite satisfaction que nous allons nous donner, il ne serait pas sage de nous exposer à comparaître devant messieurs du jury, qui n'y vont pas de main morte, les gaillards !

— Et ces oubliettes sont-elles connues dans le pays ?

— Nenni, ma poulette, elles ne sont connues

que de moi, et c'est pardieu bien assez pour ce que nous en voulons faire.

— Votre métayer cependant?...

— Zibold... oui, Zibold... mais ce n'est pas un homme, Zibold.

— Comment, ce n'est pas un homme, qu'est-ce donc?

— C'est le diable fait ours. En deux mots, voici son histoire. Le grand-père de Zibold a appartenu à mon père; son père m'a appartenu et lui m'appartient. Le grand-père était charretier et conduisait des fourgons que mon père louait par entreprise aux armées de la république. Il fut condamné à mort pour avoir assassiné je ne sais qui pour je ne sais quoi; l'estimable auteur de mes jours le fit évader, et il mourut de sa belle mort, laissant un fils qui m'a servi avec beaucoup de zèle, en qualité d'embaucheur, dans mon petit commerce de chair humaine. Ce brave garçon se prit un jour de querelle avec un bourgeois, et le tua d'un coup de couteau; on le conduisit aux assises, et il fut jugé digne de parader sur l'échafaud. Je le tirai de ce mauvais pas en corrompant le geôlier et les sentinelles de la prison, et il alla mourir en Angleterre d'une façon fort édifiante. Antoine Zibold, dernier du nom, était alors caporal dans l'armée saxonne; il eut hâte de passer à mon service, allongea un coup de baïonnette à un de ses supérieurs dont il avait à se plaindre et tenta de se réfugier en France. Arrêté et condamné à la potence, il fut pendu; mais j'avais graissé la patte du bourreau, qui le dépendit à temps, et me l'envoya le cou un peu endommagé.

Vous remarquerez que le cher homme a la tête mal assise sur les épaules. Zibold est donc vivant et mort tout à la fois. Son acte de décès est dressé en bonne forme à Strasbourg, sa ville natale, et je l'ai relégué sur cette montagne où il me rend de grands services. Il me sert de sentinelle avancée contre mes contrebandiers qui travaillent en Espagne, dans le vallon d'Urdach; il les guette, les espionne et me rend un compte fidèle de tout ce qui se passe par là... Dam! je me fais vieux et j'ai besoin de fidèles serviteurs; mais revenons au fait... Ce digne métayer n'est l'ami de personne dans le pays, il n'est connu de personne, ne voit personne; il paie exactement ses impôts, cultive quelques mauvais champs pour la frime, comme on dit, veille la nuit, dort un peu le jour, et m'est dévoué corps et âme. Chose étrange! ce cœur qui ne reculerait devant aucun crime, cette nature brutale, ce diable incarné, cet ours enfin, a pour moi une tendresse, une vénération vraiment mystérieuses. Celui qui ferait tomber un cheveu de ma perruque serait frappé par lui comme un chien, et paierait de sa vie son outrage, si puissant, si caché qu'il pût être. Ce protecteur que le ciel, dans sa bonté, a donné à ma vieillesse, me vaut mieux qu'une garde d'honneur, et je suis plus en sûreté dans ces ruines qu'un roi dans son palais; voilà ce qu'est Zibold. Ajoutez à ce portrait qu'il a la force d'un taureau navarais, le courage d'un lion, la langue d'un muet, et vous comprendrez pourquoi je lui ai laissé la clef de nos oubliettes.

Thérèse avait écouté cette histoire avec avidité; elle n'avait perdu ni un mot du vieillard, ni l'un des jeux de sa physionomie mobile et sournoise; un froid de glace courait dans ses veines et son cœur battait avec violence.

« J'ai été bien inspirée, pensa-t-elle, en n'écrasant pas cette vipère; elle est maintenant plus digne de moi. »

— Et depuis quand cet excellent serviteur est-il à vos ordres dans ce pays? demanda-t-elle.

— Depuis que Perez y fait la contrebande pour mon compte, depuis cinq ans environ. Vous ne connaissez pas Perez?

— N'est-ce pas le nouveau compagnon de Fontac?

— Précisément; encore un homme diabolique que je serre de près; sans cela...

— Ainsi nous pouvons compter au besoin sur l'assistance de Zibold?

— Comme sur celle de Satan; oui, ma chère demoiselle, il se fera plaisir et devoir de vous être utile ou agréable.

— Cela suffit, rentrons, la nuit nous gagne; quand Finance dormira, je viendrai vous trouver dans la salle basse, et nous arrêterons notre plan, afin que, demain, si notre affaire n'est pas terminée, nous ayons au moins fait un grand pas.

— Parlez-moi des femmes! dit Cantelou l'air radieux; il n'y a qu'elles pour mener bon train toute besogne; je ne suis qu'une poule mouillée auprès de vous, ma douce colombe.

L'avare et Thérèse regagnèrent silencieusement la maison, et trouvèrent Finance aux prises avec une carcasse de pigeon qu'elle mordait à belles dents, les deux dogues étaient couchés à ses pieds, guettant les bribes de son régal. Zibold, assis dans un coin, semblait dormir.

— Nous te demandons pardon de t'avoir fait attendre, dit Cantelou avec un gros rire.

— Comment as tu trouvé le site, ma chère Victoire? demanda Finance.

— Magnifique, et tu as beaucoup perdu en ne nous accompagnant pas.

— Je n'use pas de tous les plaisirs à la fois; demain je ferai mon tour d'horizon... Mon cher Cantelou, l'eau est détestable dans votre château, et je gage qu'elle supporte le vin à merveille.

— Allons, allons, pas de rancune, demain nous ferons bombance, demain et les jours suivants.

Les trois convives mangèrent de bon appétit, et, après s'être bien chauffée, Finance demanda son lit.

Cantelou prit une chandelle, et conduisit les deux femmes au premier étage ; puis, ouvrant une porte, il dit à Finance :

— Vous serez là comme une princesse que vous devriez être ; Mlle Victoire couchera dans la chambre à côté, et moi au fond du corridor.

Et l'avare revint s'asseoir près du feu au rez-de-chaussée, et dit au métayer qui n'avait pas changé de place :

— Mon garçon, tu vas descendre au pied de la côte, tu y trouveras Jean, qui te remettra des paquets pour moi ; tu les porteras ici, et tu diras à Jean de m'envoyer demain, de bonne heure sa femme pour faire mon ménage et ma cuisine.

Le métayer partit aussitôt, armé de son bâton et suivi de l'un de ses chiens ; l'autre dogue, sur un signe de son maître, s'était couché près de Cantelou.

Demeuré seul, l'usurier tira un portefeuille de sa poche, écrivit quelques notes, puis compta et recompta des billets de banque, des lettres de change, des traites et un paquet de différentes valeurs qui garnissaient le ventre rebondi de son gros carnet.

Thérèse, qui était restée dans la chambre de son amie, s'approcha d'elle et lui dit :

— Tu as été cuisinière, il est juste que je sois femme de chambre ; je vais te déshabiller.

— Ma foi, ma belle, sans refus... que penses-tu de ce bouge ?

— Que nous en sortirons bientôt.

— Par quelle porte ?

— Par la bonne.

— Dieu t'entende ! mais quand ?

— Avant huit jours.

— Huit siècles !... tu as donc fait ton plan ?

— Oui.

— Demain tu me conteras ça.... ouf ! je tombe de sommeil, je dors debout... Ah ! ah ! bon Dieu ! quel lit, comme il est dur !... deux matelas et une paillasse, voilà tout, pas une plume, pas une barbe de plume... Ah ! Cantelou ! Cantelou ! balbutia la courtisane en fermant les yeux, tu me revaudras ça...

Thérèse resta penchée au chevet de Finance jusqu'à ce qu'elle la vît plongée dans un profond sommeil ; alors elle la couvrit de son fauve regard, et murmura ces mots avec un faible soupir :

— Des millions à toi ! à toi, pauvre femme, qui ne sais faire que des grimaces... Non, non, à moi la part du lion, puisque c'est moi qui rugis et qui déchire... Tu m'as mise sur la voie du sang... c'est bon !

Et refermant la porte avec précaution, elle alla s'asseoir à côté de Cantelou, qui, cachant vivement son portefeuille, lui dit :

— Déjà ?

— Elle dort... où est Zibold ?

— Au bas de la côte ; il a été chercher nos bagages, et ne sera ici que dans une demi-heure.

— C'est plus qu'il ne nous en faut pour causer et dresser nos batteries.

— Nous allons donc tirer à boulet rouge ?

— Non... à mitraille.

— Peste ! la mitraille tue bien du monde, mon enfant.

— Raison de plus... comptons nos ennemis.

— Oui, comptons-les, ça fait toujours plaisir. D'abord maître Claudius Brionne, puis Fontac, puis, ma foi, je crois que c'est tout.

— Et la femme de Fontac, pour qui la prenez-vous ?

— Laquelle ? je lui en connais deux, et il en a peut-être eu quatre. Le mariage a été son péché mignon, à ce sacripant

— Je veux parler de la dernière, de Mlle de Verneuil.

— Ah ! ah ! est-ce que vous croyez qu'il y a place pour elle dans notre cave ?

— Je pense que ces amis intimes s'ennuieraient trop si nous les séparions, et par charité...

— Soyons donc charitable, ma mignonne ; j'ai l'âme aussi tendre que la vôtre, mais la difficulté est de coffrer ces trois braves gens.

— Combien y a-t-il d'ici au château de Miguelgorry ?

— Une heure, pas davantage.

— Bon. Alors, écoutez ; demain je m'habille en revendeuse à la toilette, je mets dans une boîte les bijoux et les dentelles de Finance, je vais au château, et j'amène l'abbé et la Fontac.

— Vous êtes une vraie bénédiction, ma chère demoiselle ; comment ferez-vous ce beau coup ?

— Je m'en charge... Zibold se tiendra au bas de la côte, prêt à m'obéir.

— Il y sera.

— Et vous, vous nous attendrez dans cette salle... là, à la place où vous êtes.

— Et Claudius sera ici demain ? s'écria Cantelou, dont les yeux étincelèrent d'une joie féroce.

— A moins que je n'aie la main bien malheureuse. Dans tous les cas, ce qui sera différé ne sera pas perdu, et je me fais fort de vous l'amener de bonne volonté, un jour ou l'autre, avant la huitaine.

— Que Dieu vous bénisse, ma chère dame... Je me fais fort, moi, de vous assurer une belle et bonne rente jusqu'à la fin de vos jours, à dater de l'heure ou Claudius Brionne, l'assassin de mon père, mettra les pieds dans ce domaine, d'où il ne sortira pas vivant, je le jure.

— Je ne demande aucun salaire.

— Vous n'êtes donc pas faite de chair et d'os, mon enfant ?

— Ce n'est pas de l'argent qu'il me faut.

— Je vous comprends... il vous faut le beau

Fontac. Pardienne ! j'ai un compte à régler avec ce muguet, et je vous servirai de mon mieux ; à mon tour, je vous promets qu'il viendra ici, et que je vous le livrerai pieds et poings liés.

— Son heure sonnera... n'ayez pas peur...

Le dogue qui dormait au coin du feu coucha ses oreilles, gronda sourdement, remua la queue et se rendormit.

— C'est Zibold qui revient, dit Cantelou.

Le métayer entra, portant sur ses larges épaules un énorme ballot, composé de tout le bagage des voyageurs. Il déposa son fardeau au milieu de la salle, secoua ses gros bras, et s'assit sans parler.

— Finance nous gênera un peu, dit Cantelou à voix basse.

— Nous trouverons un prétexte pour l'éloigner ; elle n'a pas grand génie et croira tout ce que nous voudrons lui conter.

— Je me repose entièrement sur vous.

— Bonsoir, je vais essayer de reprendre des forces.

— Peste ! Hercule n'était qu'un marmouset près de vous, ma chère amie... Je vous baise les mains.

Lorsque les pas de Thérèse ne résonnèrent plus dans l'escalier, Cantelou fit signe à Zibold d'approcher. Le paysan se posa devant la cheminée comme une statue.

— Tu m'es toujours dévoué, dit le marchand d'hommes.

— Toujours.

— Tu te souviens de la prison de Dresde ?

— Toujours.

— Tu frapperais sans pitié, sans remords, pour me servir, qui que ce soit ?

— Toujours.

— Vieux ou jeune, femme ou homme, prêtre ou soldat ?

Le rustre haussa les épaules pour dire que tout lui était indifférent.

— C'est bien, ajouta Cantelou, va dormir, et tiens-toi prêt.

Zibold prit une chandelle, et alla se coucher dans son galetas ; l'usurier monta dans sa chambre.

Une nuit lugubre, troublée par les cris du hibou et quelques coups de tonnerre, enveloppa de ses ténèbres épaisses le domaine la Tour-du-Preux et ses habitants maudits.

Entre deux et trois heures de l'après-midi, le lendemain, Finance, qui avait reçu les instructions de son amie, partit pour aller visiter le Pas-de-Roland, sous la conduite de la femme de Jean, installée au domaine en qualité de cuisinière. Un moment avant, Thérèse, vêtue de vieilles nippes, restes flétris de son opulence, et tenant sous son bras un coffret de palissandre contenant les dentelles et les bijoux de Finance, prenait le chemin du château de Miguelgorry. Ce coffret portait le chiffre R. F. surmonté d'une couronne de vicomte, et provenait d'une vente de meubles que M. de Fontac avait faite autrefois à Cantelou.

— Tu vois cette femme, avait dit celui-ci à Zibold en lui montrant Thérèse.

— Oui.

— Eh bien ! tu vas aller l'attendre au bas de la côte ; lorsqu'elle reviendra, accompagnée ou non, tu obéiras à tout ce qu'elle te commandera.

Le métayer descendit dans la plaine, et se coucha en travers du sentier, comme l'ours en chasse et affamé se couche sur la neige, guettant sa proie.

VI.

Nous avons laissé Perez et Fontac dans le vallon d'Urdach, se dirigeant vers une jolie maison bourgeoise, avec cour, jardin et les communs qui entourent habituellement les fermes, c'est à dire hangars, étables, écuries, magasins et logis de valets.

— Voilà une charmante habitation, dit le vicomte ; il est dommage qu'elle soit complètement dépourvue d'ombrage.

En effet, on ne voyait pas un arbre dans tout le vallon, et le jardin était un potager orné de fleurs et planté de quelques arbrisseaux à fruits.

— Pensez-vous que nous ayons du temps à perdre ici, comme Tityre ? répondit Perez ; vous saurez bientôt que les arbres cachent la vue et que les contrebandiers ont besoin de voir de tous côtés, comme les vedettes d'une grand'-garde.

— Ah ça ! sans plaisanterie, mon cher ami, vous êtes donc contrebandier réellement ?

— Mais sans doute.

— Vous m'étonnez.

Le pâtre qui avait répondu au signal, s'approcha respectueusement et serra la main de son chef ; au même instant, dix hommes sortirent de la maison et vinrent à la rencontre des arrivans. Ces hommes, vêtus avec goût et élégance, avaient tous fort bonne mine et semblaient être en visite chez un de leurs amis. Ils entourèrent le Basque et le vicomte, embrassèrent l'un avec effusion, et saluèrent l'autre avec courtoisie.

— Bonjour, Hégoburu, bonjour Bidéganberri, adieu donc, Gorria, comment va-tu, Harguindéguy ? s'écria Perez, tout en distribuant des poignées de main à tort et à travers.

— Très bien, *Débrinn-Bichaïa !* très bien ! Et toi ?

— Comme un César ; j'avais hâte de vous revoir... Mes amis, je vous présente un nouveau compagnon, M. le vicomte Alfred de Fontac la Paluze, digne en tout de vous être associé.

Les chapeaux s'abattirent encore, et le vicomte rendit à chacun sa politesse.

On s'achemina vers la maison. Le pâtre qui

avait signalé l'approche de Perez retourna à son poste et siffla un gros chien qui gardait quelques bestiaux dispersés dans la prairie.

La cour dans laquelle entrèrent les contrebandiers était garnie de meules de paille, d'instrumens aratoires, et semblait appartenir à quelque gros fermier. En mettant les pieds sur un élégant perron qui conduisait au rez-de-chaussée, le vicomte se sentit pris par un pan de sa redingote, et, se retournant, il vit Antoine, son ancien valet de chambre, fièrement habillé d'une éclatante livrée de velours amaranthe, galonné d'argent sur toutes les coutures et à mine gaillarde, plus intelligente que jamais. Laissant passer devant ses nouveaux camarades, M. de Fontac dit à Antoine :

— Comme vous voilà enrubanné, mon cher Frontin ; au service de quel nabab êtes-vous ?

— Au vôtre, mon cher maître.

— Au mien, et depuis quand ?

— Depuis que vous êtes entré dans cette cour.... Ah ! monsieur le vicomte... je vous ai bien regretté, croyez-le, et c'est avec grand plaisir que j'endosse votre livrée ; mais je puis vous assurer que je servais un bien bon et généreux seigneur : en Espagne, on appelle ainsi les gentilshommes.

— De qui parlez-vous ?

— Du seigneur Perez Aamendabura, le meilleur et le plus beau des hommes, sans vous compter, monsieur le vicomte.

« Tout ceci n'est qu'un conte de fées, pensa Fontac ; mais j'en aurai, pardieu, le dernier mot. »

— Puisque vous êtes à mon service, Antoine, dès que je serai retiré dans ma chambre, si toutefois j'ai une chambre ici....

— M. le vicomte a un appartement complet, dit le valet.

— Eh bien ! attendez-moi dans cet appartement, j'aurai à vous entretenir sérieusement.

— Cela suffit, monsieur le vicomte ; mais voilà qu'on sonne le dîner, et je dois vous servir à table.

— Conduisez-moi donc, dit Fontac avec le plus grand étonnement.

En entrant dans une salle décorée avec simplicité, mais avec goût, le vicomte y trouva Perez entouré de ses compagnons. On n'attendait plus que lui pour faire honneur à un dîner succulent, et il s'assit à table, lui douzième, ayant un jeune homme de fort bonne mine à sa gauche, Perez à sa droite, et Antoine, la serviette sous le bras, derrière sa chaise.

— Ne faites pas de cérémonie, mon cher vicomte, dit Perez, nous sommes tous ici chez nous, et nous avons chacun nos gens.

En effet, une demi-douzaine de laquais en livrée servaient les convives, pendant qu'un maître d'hôtel découpait les grosses pièces, et que deux échansons faisaient circuler des vins exquis ; vins d'Espagne, vin de Madère, bourgogne, bordeaux, champagne ; c'était à ne pas savoir choisir.

Au dessert, les fruits étrangers, les sucreries étalèrent sur des plats d'argent et dans de riches corbeilles leurs reflets bariolés et leur brillant cristal. Après le dessert, on servit le chocolat, et la conversation, qui avait été joyeuse, légère et mondaine jusqu'alors, prit un caractère plus sérieux.

— Tout ce que vous voyez vous intrigue beaucoup, avait glissé Perez au vicomte en se mettant à table ; ne paraissez pas trop surpris, mangez et buvez l'ame en paix ; nous causerons cette nuit et je vous donnerai le mot de l'énigme.

Au dessert, donc, on parla gravement, mais sans gêne, comme sans réserve, des affaires de la bande.

— Qu'avez-vous fait en mon absence ? demanda Aamendabura, et qu'avons-nous en magasin ?

— Tout marche à souhait, répondit le voisin de gauche de M. de Fontac ; nous avons vendu aux généraux christinos soixante-deux chevaux, vingt-cinq mulets et mille kilogrammes de salpêtre. Le tout a été payé en magnifiques doublons, et nous avons encore gagné un pour cent sur le change.

— Où en êtes-vous avec les carlistes ?

— De ce côté, cela ne va pas si bien, dit l'un des convives ; cependant, nous leur avons fait passer soixante hommes de la légion étrangère avec armes et bagages, dix chevaux et deux mille cartouches ; nous nous sommes pris au collet avec eux, et nous les avons frottés de belle façon.

— Ah ! ah ! et comment cela ?

— Il y a, parmi ces braves gens, un certain Pablo que don Carlos a fait comte d'Espinal ; ce Pablo est allemand, à ce que disent les uns, français, à ce que disent les autres ; pour nous et les christinos, c'est un diable incarné : il est brave comme son épée, fin comme toi, Perez, et infatigable comme nous tous. Ce gaillard-là était sous-lieutenant de tirailleurs il y a deux ans, puis il a commandé une bande de guerillas, et il est maintenant colonel d'état-major, aide-de-camp de Villaréal. Chacun de ses grades a été acheté par d'éminens services et au prix du sang. Or, nous ne savons pas comment il a eu vent de notre dernière expédition chez les christinos ; mais nous savons fort bien que nous l'avons rencontré du côté de Soubiry, la cinquième nuit après ton départ, et qu'il s'est jeté sur nous avec deux compagnies de francs tireurs. La mêlée a été chaude : nous avons perdu cinq hommes et en avons tué douze.

— Et votre détachement a-t-il passé ? demanda Perez, dont le visage s'était animé à ce récit.

— Sans doute, on ne fait pas rebrousser chemin à des lurons de notre espèce.

— Mais quels sont donc les camarades que vous avez perdus ? Je vous retrouve tous ici, moins Perestia.

— Perestia est allé à Itzazou pour diriger trois ballots de cartouches que nous attendons cette nuit à la frontière ; les cinq hommes qu'on nous a tués étaient de braves paysans que nous conduisions à l'armée de la reine.

— Etes-vous sûrs qu'ils ne sont pas tombés vivans aux mains des carlistes ?

— Le terrain nous est resté ; ils étaient morts et bien morts.

— Et nul de vous n'a été blessé ?

— J'ai eu l'épaule traversée d'une balle, dit négligemment le voisin de gauche du vicomte, je n'y pense plus.

— Ainsi, nous comptons un ennemi brave et vigilant chez nos meilleurs amis, dit Perez avec réflexion.

— Dont il faut nous garder comme de la peste.

— Et les magasins sont-ils vides ?

— Non pas. Ici, nous avons deux jeunes Français à qui nous avons fait passer la frontière, et dont nous ferons cadeau, cette nuit même, au camp carliste.

— D'où viennent-ils ?

— C'est Iriarte qui nous les a adressés ; ils viennent du Roussillon. Il paraît que les douaniers de la ligne catalane sont moins traitables que ceux de la Navarre, car ils n'ont pu franchir les Pyrénées de ce côté et se sont rabattus sur nous. Iriarte a fait leur rencontre à Bayonne, et nous les a envoyés au Pas de Roland. Nous n'avons personne pour les christinos.

La conversation se prolongea ainsi jusqu'à la nuit noire. Perez se leva et dit :

— Maintenant, mes amis, à nos postes. Je me charge des deux jeunes carlistes. Allez chacun à vos affaires. Mon cher vicomte, si vous n'avez pas trop sommeil, venez faire vos premières armes ; je serai votre parrain.

— Vous ne pouviez me rien proposer de plus agréable, mon ami.

— Antoine, éclairez-nous, dit le Basque.

Antoine prit un flambeau.

— Où allons-nous, excellence ? demanda-t-il à Perez.

— Aux magasins.

Antoine se mit en marche ; et, arrivé au pied de l'escalier en bois qui conduisait du vestibule au premier étage de la maison, il poussa un ressort caché sous l'un des gradins ; aussitôt les quatre premières marches de l'escalier tournèrent d'elles-mêmes sur leur rampe qui était à charnière, et le contrebandier, montrant au vicomte un caveau dans lequel on descendait par un talus en terre assez rapide, lui dit :

— Souvenez-vous, surtout, qu'ici je m'appelle Perez.

— Oui, répondit machinalement M. de Fontac, de plus en plus troublé par tout ce qu'il voyait, par tout ce qu'il entendait.

Antoine pressa un nouveau ressort, et les quatre marches, repoussées comme par enchantement, revinrent à leur première place.

— Quel est ce bruit ? demanda le vicomte pendant qu'Antoine ouvrait une petite porte située au bas de la rampe.

— Ce sont mes lions qui vont à la chasse, répondit Perez ; ils passent sur nos têtes avec leurs souliers ferrés.

— Quels sont ces lions ?

— Les joyeux, les aimables compagnons qui ont fêté aujourd'hui notre bien-venue, et que vous ne reconnaîtriez pas sous leurs berrets, leurs espingoles, leurs vestes rondes, leurs...

— Où sommes-nous ? s'écria Fontac ébloui par une vive clarté.

— Chut !... vous allez le savoir.

La nouvelle porte qui venait de s'ouvrir devant Perez, le vicomte et Antoine, était lourde, massive et sourde ; la rampe se continuait derrière elle et aboutissait à une salle voûtée en forme de casemate. Cette salle était éclairée par une lampe à trois branches qui répandait une vive lumière. Deux hommes, jeunes tous deux, étaient couchés tout habillés dans des hamacs, et s'y balançaient mollement, en fumant des cigarettes ; ils portaient un costume bourgeois fort simple, mais sous lequel il était aisé de reconnaître des militaires. L'un de ces jeunes gens pouvait avoir trente ans ; sa physionomie était sévère, quoique ses cheveux blonds et ses yeux bleus lui donnassent, parfois, une expression mélancolique et douce. Il était grand, bien fait, et ses gestes, pour être empreints d'une certaine rudesse qu'ils tenaient de la vie des camps, ne manquaient pas de dignité. Son compagnon n'avait pas plus de vingt-deux ou vingt-trois ans ; son visage, un peu pâle, était d'une excessive finesse et d'une remarquable beauté ; de petites moustaches noires relevaient la délicatesse de ses traits, et leur donnaient un air à la fois martial et charmant ; sa taille svelte et déliée était à l'aise dans les plis gracieux d'un habit boutonné droit ; sa mise était élégante et en accord parfait avec sa distinction.

— Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer, dit Perez qui, n'ayant pas changé de costume depuis son arrivée au vallon d'Urdach, fut pris, par les étrangers, pour le guide chargé de les conduire à leur destination. Comment vous trouvez-vous ici ?

— Très bien, comme vous voyez, répondit le plus âgé des jeunes gens, mais il nous tarde de sortir d'ici, mon cher, et vous êtes le bien venu... Partons-nous de suite ?

— Oui, vraiment, et j'aurai l'honneur de vous conduire, si vous le voulez bien ? Comment

— En route, donc.

— Un moment ! le chemin n'est pas encore

praticable, il fait un clair de lune superbe, et nous autres contrebandiers nous n'aimons pas les belles nuits, tant s'en faut. Nous partirons dans une heure. Vous a-t-on servis convenablement, messieurs ? avez-vous été traités en gens comme il faut ?

— Parfaitement, pardieu ! et vous tenez, ma foi ! belle et bonne auberge, dit le plus jeune; si j'avais du temps à perdre, je viendrais me camper pour quinze jours dans vos hamacs.

— Vous n'y seriez pas reçu, nous ne donnons l'hospitalité qu'aux gens de guerre de Sa Majesté Charles V.

Les deux étrangers fixèrent des regards de méfiance sur Perez, et le plus jeune lui dit :

— Ah ça ! nous ne pourrons donc pas voir le chef de votre troupe, mon brave ?

— Nous n'avons pas de chef.

— On nous a pourtant fait grand éloge d'un certain Perez, qui rend de bons services aux recruteurs de l'armée royale, et que, pour mon compte, j'aurais vivement désiré connaître.

— Qu'à cela ne tienne, mon cher monsieur, regardez-le tant qu'il vous plaira ; il a l'avantage de vous ôter son bonnet.

— Vous Perez ! s'écria l'autre étranger.

— Moi-même ! il ne faut pas que mon costume vous étonne, j'en prends un chaque jour.

— C'est juste... mais vous avez sans doute quelque ruse pendue à la langue, à chaque nouveau costume que vous prenez, mon garçon ?...

Disant cela, l'étranger regarda Perez avec finesse, et ne voyant aucun trouble sur son visage, il porta ses regards sur le vicomte qui était resté dans l'ombre jusqu'alors, et tressaillit.

Depuis longtemps, de son côté, le vicomte n'entendait rien de ce qui se disait dans la salle ; il était plongé dans une rêverie vague et chagrine, en contemplant le doux visage du jeune partisan carliste. Ses souvenirs les plus douloureux se heurtaient dans sa mémoire, et s'y brisaient. L'image de Mme de Ravenstein, la noble femme dont il avait causé toutes les douleurs, était fidèlement reproduite sur les traits de ce jeune homme que ses yeux. charmés et troublés, ne se lassaient pas de contempler.

— Je n'emploie la ruse qu'avec mes ennemis, et je n'ai d'ennemis que dans la douane, mon cher monsieur. dit Perez; donc je suis franc avec vous, et uni comme bonjour. Maintenant, puisque vous savez mon nom, vous trouverez simple, sans doute, que je désire connaître les vôtres.

— Rien de plus naturel, dit le plus jeune des partisans. Monsieur est mon ami : il se nomme Faust Keller; moi, je suis le vicomte de Fontac. Nous allons prendre du service dans l'armée carliste, parce que nos opinions nous poussent de ce côté, et que nous ne savons que faire en France.

Faust avait étudié le maintien du compagnon de Perez, pendant que ces deux noms résonnaient à ses oreilles ; il le vit frissonner, chanceler, et un sourire plein de fiel effleura ses lèvres. M. de Fontac était devenu pâle comme un mort. Perez vint à son secours ; et le prenant par le bras avec une feinte camaraderie, mais en réalité pour le soutenir, il dit :

— Messieurs, je vais vous envoyer une collation, et dans moins d'une heure nous prendrons la clé des champs.... Viens, Etchevèry... Messieurs, j'avais oublié de vous présenter mon ami Etchevèry, l'un des contrebandiers à qui Sa Majesté Charles V. doit le plus de braves soldats, et bien des paquets de cartouches.

A bientôt donc.

Les deux partisans s'inclinèrent, le jeune vicomte alluma une cigarette, et Faust se frappa le front d'une main tremblante.

Dès que la porte de la salle souterraine eut été refermée, et que les pas des contrebandiers eurent cessé de résonner sur le talus, le vicomte dit à Faust :

— Je crois, mon colonel, que nous sortirons d'ici comme nous y sommes entrés sans avoir rien vu, nous nous serons donné beaucoup de peine pour rien, ou presque pour rien.

— J'en sais plus que je n'espérais savoir, mon cher commandant.

— Bah ! et comment cela ?

— Nous sommes chez d'adroits coquins, n'en doutez pas : et les mystères dont ils s'entourent les ont trahis. Repassons les évènemens qui se sont succédé depuis quelques jours. Nous nous présentons à un poste de contrebandiers pour passer en France comme déserteurs de l'armée carliste. Les contrebandiers nous rançonnent, et nous font franchir la frontière avec une adresse merveilleuse et une rare intrépidité. Grace à leurs nombreux amis dans le pays basque, nous ne sommes inquiétés par aucune des autorités françaises. Ceci nous prouve déjà clairement que ces messieurs favorisent la désertion des troupes royales.

— Oui, mais nous sommes la preuve vivante qu'ils servent aussi à leur recrutement.

— C'est vrai ; car dix jours après être rentrés en France, nous avons repassé les Pyrénées en ayant encore recours aux contrebandiers, qui, comme la première fois, nous ont servis avec zèle et fidélité.

— J'ai craint que nous ne fussions reconnus, et je ne suis pas encore bien rassuré à cet égard.

— Nous ne pouvons pas l'être pour deux raisons : d'abord, lors de notre passage en France, nous n'avons communiqué avec les contrebandiers que pendant la nuit, et. hier, ils ont eu la précaution de nous bander les yeux pour nous amener ici.

— Moi, je conclus de tout cela que nous avons fait un voyage pittoresque et romantique, voilà tout.

— Romantique et dramatique, ajouta Faust

en fronçant malgré lui les sourcils à ce dernier mot.

— Comme vous dites cela ! mon colonel.

Faust secoua les pensées qui l'absorbaient et répondit avec calme :

— Vous comprenez bien, mon cher vicomte, que si les contrebandiers ne faisaient pas un double métier, ils ne prendraient pas tant de précautions. On nous a conduits ici les yeux bandés, on va nous mener aux avant-postes de l'armée avec le même mystère, tandis que, le pays étant à nous, nous pourrions y voyager en plein jour.

— Bah ! ils font leurs affaires comme ils peuvent, les pauvres diables, il faut que chacun vive.

— Vous appelez pauvres diables, des gens qui vivent comme des princes, qui ont une maison montée, des laquais...

La porte s'ouvrit et un domestique entra portant un plateau chargé de fruits, de confitures, et de deux flacons de vin de Xérès.

— Ah ! vous appelez ces messieurs pauvres diables, reprit Faust en souriant, lorsque le valet se fut retiré.

— L'existence qu'ils mènent est fort précaire ; ils vivent au jour le jour, et ceux d'entre eux qui ont soupé du meilleur appétit vont se faire tuer quelquefois dans une embuscade de douaniers. Moi, je ne suis pas ingrat ; j'aime qui me traite bien. Nous sommes venus ici pour savoir s'il est vrai que le senor Perez est l'ami des christinos comme il est le nôtre, et nous n'avons rien vu qu'une table bien garnie, des hamacs de Péruviennes et d'excellens visages ; du reste, pas un libéral, pas l'ombre d'un constitutionnel ; donc, je bois à votre santé, sans rancune et sans fiel pour personne ici.

— Et moi, pensa Faust Keller, je bois à ma vengeance ! Puis il ajouta tout haut : Vous avez toute la fougue et l'insouciance de votre âge, cher commandant, et lorsque vous aurez acheté votre grade de colonel, comme moi, par dix campagnes, vous saurez qu'à la guerre il faut autant de ruse que de courage. Bref, je vous le répète, ces contrebandiers servent la reine-mère et le roi, et, dès notre arrivée, il nous faudra monter une expédition pour tomber sur cette bande de faux-frères.

— Cela vous est aisé à dire ; comment reconnaîtrons-nous les chemins par où l'on nous a fait passer ? Du diable si, pour mon compte, je sais si je suis en Chine ou au Brésil.

— Vous vous rappelez le conte du *Petit Poucet ?*

— Un peu, oui.

— Eh bien ! mon cher ami, les vieux stratagèmes sont les meilleurs : nous sèmerons des traces sur notre route.

— Vous voulez semer des pierres dans un pays de rochers ?

— Je me charge de la besogne... Vous avez un foulard rouge, j'en ai un bleu, donnez-moi le vôtre.

Faust se mit à couper les deux foulards en une infinité de petits morceaux, qu'il plongea dans les poches profondes de son pantalon.

— Maintenant, dit-il, soupons, et ne vous occupez plus de moi.

VII.

Après avoir goûté du bout des lèvres à la collation et bu quelques verres de vin, Faust s'approcha d'une table de travail, écrivit deux lettres, et mit l'une dans l'autre sous enveloppe cachetée. Comme il achevait d'écrire l'adresse de la dernière, Perez ouvrit la porte de la rampe, et entra dans la salle suivi d'un contrebandier.

— Sommes-nous prêts, messieurs ? dit-il en souriant.

— Partons nous, cette fois ?

— A l'instant même.

— Que devons-nous ? demanda Faust.

— Peu de chose.

— Enfin...

— Dix doublons pour vous deux, tout payé.

— C'est honnête, dit le vicomte en vidant sa bourse, ce n'est ni peu ni trop.

— Pardon, messieurs, s'écria Perez en retenant Faust par un bras, au moment où il se dirigeait vers la porte, il faut finir par où nous avons commencé, et il fit un signe à l'homme qui l'accompagnait. Cet homme dénoua deux ceintures qui serraient sa taille et s'approcha des partisans pour leur bander les yeux.

— Vous avouerez que voilà bien des futilités, dit Faust en s'efforçant de rire.

—Bah ! qu'est-ce que cela vous fait ? Vous ne demandez qu'à joindre les avant-postes de Villaréal, et qu'on vous y conduise les yeux ouverts ou fermés, peu vous importe. Cette précaution nous est utile, à nous ; sans elle, nous ferions mal nos affaires et serions bientôt vendus.

— Soit... Où est donc le Basque Etchevèry que vous nous avez présenté tout à l'heure ?

— Il est à l'affût ? Que lui voulez-vous ?

— Rien, absolument rien.

Les deux jeunes gens ayant les yeux bien bandés, Perez leur dit :

— Nous allons partir... Mais souvenez-vous, messieurs, que si l'un de vous était assez curieux pour soulever son bandeau, il pourrait lui en arriver malheur ; nous le traiterions comme espion des christinos.

— Marchons, répondit Faust.

Perez et son camarade se placèrent chacun à côté de l'un des partisans, et tous quatre sortirent du caveau. Au bas du perron, ils rencontrèrent le vicomte de Fontac. Le vicomte se découvrit pour saluer son fils, qui lui avait parlé

sans le connaître, et qui passait, en le touchant, sans le voir.

Pour descendre le perron, Perez et son compagnon avaient enlevé les partisans dans leurs bras nerveux et ne les avaient remis sur leurs pieds que pour les faire marcher sur un terrain uni. En sortant de la cour, les contrebandiers promenèrent les deux jeunes gens sur la pelouse et dans la prairie du vallon pendant près d'une heure, leur faisant hâter le pas et feignant de rencontrer souvent des obstacles, tandis qu'ils glissaient sur un frais gazon; enfin, tirant vers la montagne, Perez dit à Faust:

— Mon cher monsieur, vous tenez sans doute à ne pas mouiller vos jambes, ainsi veuillez monter sur mon dos.

L'autre contrebandier offrit également son échine au vicomte qu'il s'était chargé de conduire et de surveiller, et, sous leurs lourds fardeaux, les deux Basques marchèrent avec l'adresse du chamois sur les pointes des rochers.

— Ah çà! dit Faust, vous passez dans l'eau comme Notre Seigneur Jésus-Christ, à ce qu'il paraît; je n'entends pas vos pieds?

— Nous faisons tout à la sourdine, nous autres, excellence, répondit Pérez avec un imperturbable sang-froid.

Après une heure de montée et de descente, les contrebandiers déposèrent les partisans en plaine, et s'acheminèrent, par des détours et des zig-zag sans nombre, vers le sentier d'Urdach.

Bientôt le *qui vive!* d'une sentinelle arrêta les quatre piétons.

— *Zumalacarreguy y patria!* cria Perez.

— Comment, vous savez le mot d'ordre? demanda Faust étonné.

— Nous sommes obligés de savoir ainsi bien des choses, excellence, répondit encore Perez d'un ton patelin; puis, enlevant le bandeau du partisan, il ajouta:

— Maintenant, seigneur cavalier, vous n'avez qu'à vous avancer tout droit par ce petit chemin, et vous n'y aurez pas fait cent pas que vous tomberez sur un poste de la brave armée royale. N'oubliez pas le mot de passe: *Zumalacarreguy y patria....* Si vous avez besoin de quelque chose de l'autre côté de la frontière, n'oubliez pas les pauvres contrebandiers: ils seront tous à votre service.

— Merci, mon camarade; en attendant, veuillez faire parvenir cette lettre à son adresse.

— Volontiers, répondit le Basque, et, mettant la lettre dans sa poche, il se retira, suivi de son compagnon, dans une direction opposée à celle du vallon d'Urdach.

— Eh bien! mon colonel, dit le vicomte, que pensez-vous de ces lurons-là? il me semble que nous avons fait vingt lieues; je suis moulu.

— Ce sont d'adroits coquins.

— Qui en revendent au petit Poucet, n'est-ce pas?

— Non; car j'ai vidé mes poches, et les morceaux de nos foulards sont semés un peu partout... Sachons bien où nous sommes... De quel côté venons-nous?

— Du diable si j'en sais rien. Nous avons visité les quatre points cardinaux.

Un nouveau *qui vive!* accompagné du petit bruit sec d'une gachette de carabine, résonna dans un fourré.

— D'abord, dit le vicomte en riant, ne nous faisons pas fusiller par nos amis, ma mère ne vous le pardonnerait pas.

Les partisans accostèrent une grand'garde à cheval sur le chemin d'Urdach, à une demi-heure de ce village, où l'armée carliste avait sa caserne, ses magasins, et où le prétendant et sa cour étaient arrivés dans la soirée.

Les contrebandiers n'avaient pas mis moins de quatre heures pour conduire les deux jeunes gens du vallon d'Urdach aux avant-postes, et en une heure de marche, ils étaient de retour dans la prairie qui entourait leur jolie maison.

Perez monta au premier étage de cette maison, et frappa discrètement à l'une des portes qui donnait sur un large et beau corridor.

Antoine vint ouvrir.

— M. le vicomte est-il couché?

— Non, excellence.

— Que dit-il?

— Il ne dit rien.

— Annonce-moi.

— Oui, excellence.

En entendant nommer le seigneur Perez, M. de Fontac courut au-devant de son ami et lui serra affectueusement la main.

— Enfin, vous voilà, s'écria-t-il; que le temps m'a paru long, loin de vous!

— Ouf! répondit Perez, je suis un peu fatigué, à vous dire vrai, car je n'ai pas moins de quinze lieues dans le ventre depuis le lever du soleil... Allez chercher du bois... Bon. Maintenant, mon garçon, va te coucher... Très bien. A nous deux, monsieur le vicomte, causons, si vous le voulez bien; approchez votre fauteuil... Diable de serein, il tombe comme la pluie, et je suis tout trempé.

— Vous m'avez quitté en sortant du caveau, dit le vicomte, au moment où j'avais le plus besoin de vos consolations et de vos conseils.

— Oui, j'avais quelques rondes à faire; maintenant me voici tout à votre dévotion.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu de moi dans la conduite que vous venez de faire à...

— Votre fils, acheva Perez... parce que votre fils était accompagné d'un homme qui doit vous être suspect, et qu'un coup de stylet est vite donné dans nos montagnes.

— Faust ne peut pas m'avoir reconnu, car j'imagine que c'est de lui dont vous voulez parler,

— Précisément. Je suis au courant de tout ce qui vous concerne, et je pourrais, au besoin, faire votre biographie. Faust Keller, si je suis bien instruit avait de quatorze à quinze ans lors de votre dernier mariage ; c'est à cette époque que mourut sa mère et que sa sœur fut enlevée par lui, de vive force, et fourrée aux Madelonnettes. Ce jeune homme avait un caractère sombre, une raison, une loyauté, une sévérité, hors de son âge, et l'on devait prévoir qu'une terrible rancune s'amasserait et grandirait chaque année dans son cœur, contre l'amant de sa sœur et l'auteur de la honte dont son père et sa mère sont morts ! Si vous n'avez pas prévu l'orage qui vous menace aujourd'hui, je devais, moi, le redouter. Voilà pourquoi, mon cher vicomte, je vous ai séparé cette nuit de votre fils.

— Mais il ne m'aura pas reconnu ; j'ai tant vieilli depuis cette malheureuse époque.

— Je l'espère, pour vous et pour moi, car je suis votre meilleur ami, vous le savez.

— Ah ! Perez, par quel chemin de fée me conduisez-vous ? Depuis notre première rencontre, chacun de nos pas m'engage dans un dédale où se perd mon jugement ; en quelques jours, vous m'avez arraché d'une odieuse misère pour me jeter dans l'équipage d'un grand seigneur. Vous m'avez mis sous les yeux un spectacle déchirant, et dans le cœur d'affreux remords ; le spectre du baron de Certènes se dresse devant moi à chaque instant ; comme pour chasser cette odieuse vision, vous m'avez mis en présence de mes enfans, de mes enfans que j'avais vainement cherchés aussi loin et aussi courageusement que me le permettait ma pauvreté.

— Je ne vous en ai montré qu'un, monsieur le vicomte, mais vous verrez l'autre quand vous le voudrez.

— Oh ! faites-moi cette charité, faites-la... pauvres enfans, mon dernier fils surtout, mon Gaston bien-aimé que je n'ai pas vu naître. Perez, si vous pouviez mettre la main sur mon cœur à nu, votre main serait brûlée ! Ah ! si vous saviez ce que je souffre, si vous aviez une faible idée de mes tortures, vous gémiriez sur moi, sur la malédiction qui courbe ma tête. Honteux de mes crimes, des excès de folies qui ont emporté ma jeunesse dans un irrésistible tourbillon, je me meurs aujourd'hui dans un hideux désespoir. Quand je foulais aux pieds les richesses domestiques dont Dieu, deux fois trop bon, m'avait comblé, je ne pouvais, je ne voulais pas prévoir ce jour terrible d'angoisses, de repentir et de retour sur moi même. Eh bien ! les passions furieuses auxquelles je me suis livré corps et ame, les débauches où j'ai souillé, blasé mon ame, n'avaient pas d'aiguillons plus acérés que mes remords, depuis longtemps ; la soif ardente de Tantale n'est pas un supplice si je la compare à la soif que j'ai de ressaisir mes trésors follement gaspillés ; mes rêves sont peuplés d'anges qui se couvrent tout à coup du masque des démons. Mme de Ravenstein, Marie de Verneuil, mes enfans, me font des sourires angéliques ou lèvent sur moi des verges sanglantes ! J'ai toujours passé pour brave, pour téméraire, eh bien ! aujourd'hui, la mort m'épouvante !... Oui, j'ai peur de mourir sans avoir reçu mon pardon sur la terre, où j'ai fait de si nobles victimes ; j'ai peur des remords éternels ! ceux qui assiègent ma misérable vie sont trop affreux !

— La peur nous mène toujours au rebours du sens commun, mon cher ami, il faut commencer par vous en défaire.

— Ah ! comment la vaincre ?

— En m'écoutant.

Le vicomte attacha sur le contrebandier des regards où se peignaient à la fois la gratitude et le découragement.

— Lorsqu'on a un ennemi, on doit le combattre ; lorsqu'on a des amis, il faut leur donner la main. Dans les deux cas, vous le voyez, il s'agit de se porter en avant, et non de battre en retraite. Or, vos deux femmes et vos deux enfans sont vos amis ou vos ennemis ; partons de là, et poussons une reconnaissance, comme on dit en style de guerre ; dès demain vous irez à Miguelgorry et vous rôderez autour du parc jusqu'à ce que vous ayez vu tout à votre aise le frère du beau garçon que le hasard nous a fait rencontrer ici. Vous prendrez des haillons de mendiant, et à l'aide de ce travestissement, vous aurez vos coudées franches sur la frontière ; les guenilles ont eu, de tout temps, le privilège de la pourpre en Espagne. Quand vous aurez rassasié vos yeux de ce doux spectacle, vous reviendrez me conter vos impressions, et nous concerterons nos plans. Je ne désespère pas, moi, de vous rendre tous les biens que vous avez perdus ; je ne vous rendrai pas vos deux femmes, car la bigamie est un cas pendable, et ce serait vous servir fort mal ; mais je vous promets, sinon leur amour, au moins leur pardon et leur affection ; quant à vos enfans je n'en parle pas, vous faire aimer d'eux est chose trop facile, et je ne recherche que les difficultés... Allons, que diable, reprenons du poil de la bête, mon cher monsieur de Fontac, il faut sortir de là par la bonne porte.

— Vous êtes mon bon génie, s'écria le vicomte en se jetant dans les bras de Perez ; mais je m'aperçois que vous ne tenez pas exactement les articles de notre traité.

— En quoi ?

— Ne me suis-je pas engagé à vous servir en fidèle et brave compagnon dans toutes vos entreprises ?

— Certainement.

— Eh bien ! à quel audacieux coup de main allez-vous m'employer ? choisissez les plus grands dangers, vous me verrez à l'œuvre.

— Peuh ! fit le Basque en tournant le dos au feu pour se sécher, peuh !

— Doutez-vous de mon zèle, de mon courage, de mon intelligence ?

— Dieu m'en préserve ; mais je m'en rapporte à vous. Ne venez-vous pas de dire que la mort vous faisait peur ?

— Oui, mais...

— Tenez, mon cher ami, il faut qu'un contrebandier n'ait peur de rien ; il faut qu'il ait réglé ses comptes avec Dieu et diable, et qu'il aille partout tête baissée, sans songer au paradis, à l'enfer et à l'éternité en général. Or, vous n'en êtes pas là ; réglez vos comptes, et quand vous en aurez fini avec votre famille, si le métier vous plait, je vous donnerai de la besogne, de la belle et de la rude, je vous le garantis. D'ici là, soyez ici comme sur vos terres. Vous aurez bonne table, bon gîte et bons amis ; que faut-il de plus pour bien vivre ?

— Je ne consentirai jamais à jouer ce rôle de fainéant et de pique-assiette.

— Ne réveillez pas votre vieil orgueil de gentilhomme, mon cher vicomte. Que vous manque-t-il ? cet appartement n'est-il pas convenable et digne de vous ?

Disant cela Perez promenait ses regards sur les meubles élégans de la chambre à coucher de son hôte.

— Je me perds en essayant de suivre les originalités de votre esprit, répondit Fontac ; ce qu'il y a de plus étonnant au monde, c'est vous, et vraiment j'ai quelquefois peur, en vous regardant, de voir pointer des cornes sous votre berret, et des griffes à vos doigts.

— Bon ! voilà que vous tombez dans le fantastique. Tantôt vous me prenez pour un bon génie, tantôt pour le diable, à votre aise, divertissez-vous, je ne suis pas susceptible.

— Mais enfin, qui êtes-vous ? s'écria le vicomte, moitié sérieux, moitié souriant.

— Tenez-vous beaucoup à le savoir, franchement ?

— Je donnerais deux doigts de la main pour connaître votre histoire.

— Je vais donc vous l'apprendre gratis... N'oubliez pas que vous l'avez voulu, ajouta Perez avec gravité.

— J'ai bonne mémoire, mon cher ami, répondit le vicomte, ému par ces derniers mots.

Perez roula une cigarette, l'alluma, et se tournant vers M. de Fontac, il dit :

— Je suis né, je ne sais où, en 1808 ; mon père était le fils de...

Un coup de sonnette retentit à la porte de l'antichambre.

Perez, interrompu dans son récit, courut ouvrir.

— Ah ! ah ! c'est vous, camarades, dit-il à quatre contrebandiers qui entrèrent chez le vicomte et s'approchèrent du feu. De longs pistolets pendaient à leurs ceintures, et ils posèrent leurs mousquets aux angles de la cheminée.

— Hé ! hé ! ajouta Perez, voilà une carabine qui a pris la parole, à ce que je vois, elle a encore la bouche ouverte.

L'un des fusils avait son chien abattu et sa batterie découverte.

— Oui, nous avons dit un mot du côté du Pas-de-Roland à un gros rustre qui nous espionnait, je ne sais pourquoi.

— L'avez-vous tué ?

— Je l'ai manqué, mais je l'ai reconnu comme il fuyait : c'est le fermier allemand de la Tour-du-Preux... voilà trois fois que je le prends au guet, gare la quatrième.

— Et qu'avez-vous fait cette nuit, mes enfans ?

— Nous avons vu les fils d'Iriarte ; ils nous ont remis quatre ballots de cartouches et une lettre de Paris à ton adresse ; la voici.

— C'est d'Orrochordoqui, dit Perez, et il lut à haute voix :

« Mon cher ami,

» Je t'écris à la hâte pour t'annoncer que M. de Nonanville a déserté avec armes et bagages ; le vieil avare nous roule ; il est parti pour Bayonne un jour après vous, et veut nous jouer quelque vilain tour, car il a pris ses mesures pour tenir son voyage secret : ses lettres lui sont adressées à Vitremont, et il y envoie ses réponses pour qu'elles soient timbrées de Paris. J'ai fait causer son fermier, qui est le plus bavard des bavards, et j'en ai appris tout ce que je voulais savoir. Nonanville habite, sans doute, la Tour-du-Preux, près du Pas-de-Roland. Tout marche bien ici, je dirigerai sur Saint-Jean-de-Luz, au premier jour, un magnifique détachement. La femme de la rue Saint-Jacques a disparu.

» Adieu, chance et santé. »

— Voilà qui explique ton coup de carabine, mon cher, dit Perez à l'un des contrebandiers ; ce paysan qui nous guette et que tu as manqué, cette nuit, je ne le manquerai pas, moi, *debrinn-bichaïa*, à la première occasion. Hé ! hé ! père Cantelou, vous venez nous visiter incognito et faire la police... Soit, nous irons vous voir, à notre tour... Mais, j'y pense, c'est la nuit aux courriers que celle-ci, j'ai aussi une lettre dans ma poche, et je l'y oubliais bel et bien, sans même en avoir lu l'adresse... Elle est, pardieu ! pour vous, mon cher vicomte, ajouta le Basque en fronçant le sourcil et cherchant à reconnaître l'écriture.

— Pour moi ?

— Pour vous.

Le vicomte fit sauter le cachet, et sourit amèrement en lisant à demi-voix :

« J'ai le plaisir de saluer M. de Fontac, et

me félicite de l'avoir rencontré ; avant peu il recevra de mes nouvelles : nous sommes trop vieux amis pour ne pas chercher à nous voir de près, de bien près.

» FAUST KELLER. »

— Qu'est-ce encore que celui-là ? demanda naïvement l'un des contrebandiers.

— Voilà qui est pour vous, dit le vicomte en donnant à Perez la lettre que contenait la sienne.

— Ah ! ah ! voyons, s'écrièrent à la fois les montagnards.

« La bonne hospitalité que m'ont donnée les contrebandiers m'engage à les traiter loyalement et généreusement. Je prie donc el señor Perez de se tenir sur ses gardes, car avant peu je viendrai lui faire visite avec deux compagnies de tirailleurs. Ce ne sera pas à Perez que j'aurai affaire, ce brave garçon est l'ami des carlistes, mais bien au Basque Aamendabura, le serviteur des christinos. A celui-là et à sa bande, je promets vingt brasses de corde, leur laissant le choix des arbres qui leur conviendront le mieux.

» Le colonel PABLO, comte d'Espinal. »

— Pablo !... s'écrièrent les contrebandiers, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Cela veut dire que Pablo a passé la nuit et la journée dans notre magasin, répondit Perez avec calme ; cela veut dire encore que nous jouerons sous peu de l'escopette et du couteau.. Du coup, je vais me désennuyer tout à fait... Allons nous coucher, et dès demain mettons-nous à l'œuvre.

— Demain, vous me mettrez un fusil sur l'épaule, dit Fontac en serrant les mains de son ami.

— Demain, vous irez demander l'aumône au château de Miguelgorry, mon cher. Mettons, tant que nous le pourrons, la charrue après les bœufs... Bonsoir.

VIII.

— Eh bien ! ma bonne dame, dit l'abbé de Brionne à la marchande de dentelles, ouvrez votre boîte et montrez-nous vos colifichets ; je gage que j'y trouverai brèche au gousset.

Mme de Fontac et Hélène s'assirent près du chanoine, qui releva ses belles lunettes d'or sur son front, comme font les myopes, se préparant à examiner de bien près quelque objet. Le visage de l'excellent vieillard était rayonnant de bienfaisance et de charité.

Thérèse tira sa boîte de dessous son bras, l'ouvrit en toute hâte, et la présenta aux deux dames en disant :

— Tout cela est en grand désordre, mais c'est ma faute ; je ne suis pas encore très habile à manier de si beaux bijoux.

— Vous n'exercez donc pas votre profession ? demanda l'abbé avec bonhomie.

— Hélas ! non... hélas !... voyez-vous, madame, ces boucles d'oreilles, ce bracelet, et cette magnifique malines... Mademoiselle, voici une bague tout-à-fait nouvelle ; monsieur l'abbé, regardez bien cette petite croix de rubis.

— Mais, en effet, ces bijoux sont ravissans, dit Mme de Fontac, et montés dans le dernier goût... Savez vous qu'il n'est pas prudent de voyager ainsi chargée, si honnêtes que soient les habitans de ce pays ?

— Eh ! seigneur, qui oserait donner le coup de grace à une pauvre femme en lui volant son dernier morceau de pain ?

— Tenez, madame, avouez-nous, reprit le chanoine, que quelqu'horrible détresse se cache au fond de cette boîte sous tous vos joyaux. Vous n'avez pas les façons d'une revendeuse à la toilette, vous...

— Pardon, mon père, pardon... je gagne ma vie comme je peux, je fais mon métier, ce n'est que trop vrai.

— Que demandez vous de ce bracelet ? interrompit Mme de Fontac.

— De ce bracelet ?... Dam !... au plus juste... attendez donc que je me souvienne.

L'abbé regardait la revendeuse avec une douce pitié, et portait son attention de sa riche marchandise à ses pauvres vêtemens.

— Ma foi, je vous donnerai ce bracelet pour cinquante écus de France, reprit Thérèse. Trouvez-vous que ce soit trop cher ?

— Et ce rouleau de malines ?

— Oh ! quant à ça, c'est un prix fait partout ; je vous laisserai la pièce pour cent écus.

L'abbé regarda la vicomtesse comme pour l'interroger.

— Ma chère dame, permettez-moi de vous dire que vous n'entendez rien à vos affaires, et que vous n'avez pas besoin de passer dans un bois pour vous faire voler. Ce bracelet sort de chez Jeanisset ; il a dû coûter plutôt quatre cents francs que trois cents, et ce rouleau contient environ dix mètres de dentelles à quatre-vingts francs le mètre, au moins ; ainsi, il vaut, au plus bas, huit cents francs.

L'abbé se croisa les bras et jeta un regard triomphant sur la marchande.

— Que dites-vous de cela, ma bonne femme ? s'écria-t-il.

Thérèse rougit et balbutia timidement :

— Achetez-moi, monsieur, madame, achetez-moi ; par pitié, donnez-moi ce que vous voudrez.

— Pourquoi ne pas nous dire franchement que vous êtes dans la gêne, dit l'abbé ; avons-nous donc l'air bien peu chrétien !

— Oh ! non, vous paraissez ce que vous êtes, et Dieu m'a conduit à votre porte...

— Allons, fermez votre boîte, et si vous

craignez de nous confier vos embarras, gardez votre secret, nous ne vous le demandons pas.

Disant cela, l'abbé vida sa bourse sur la table, et ajouta :

— Prenez ceci, madame, vous me le rendrez quand Dieu vous le permettra.

Thérèse repoussa doucement les pièces d'or qui avaient roulé sous ses doigts, et répondit :

— Je ne demande pas l'aumône, mon père, car je ne suis pas venue ici pour mon compte ; une pauvre femme comme moi n'a pas tant de bijoux à sa disposition ; la personne qui m'a chargée de vendre tout cela est aussi fière que digne de votre intérêt ; elle ne me pardonnerait pas d'avoir tendu la main pour elle.

— Aussi n'est-ce pas une aumône que je lui fais, c'est un prêt.

— Hélas ! monsieur, si vous saviez !...

Deux larmes coulèrent sur les joues de Thérèse ; elle se hâta de les essuyer.

— Je ne demande qu'à savoir... N'oubliez pas que suis ecclésiastique, et, par conséquent, toujours en quête de quelque infortune que je puisse soulager.

— Eh bien ! mon père, au risque de me faire gronder, je vais parler ; vous me ferez pardonner, car, après tout, ce n'est pas mal ce que je vais faire, n'est-ce pas, mesdames ?

— Non, certes, répondit vivement la vicomtesse, vous manqueriez au premier des devoirs si vous détourniez de celle que vous aimez les secours de la providence.

Hélène, émue par cette scène, serra la main du chanoine qui la regarda tendrement ; Gaston se rapprocha de sa mère et écouta en silence.

— Je suis la femme de chambre d'une dame aussi noble que vertueuse, aussi malheureuse qu'il est possible de l'être. Ma maîtresse avait un fils, officier au service de don Carlos ; dans l'un des derniers combats livrés dans la Navarre, ce brave officier a été mortellement blessé et transporté à Urdach, où se trouvaient les ambulances de son régiment. Ma maîtresse était alors à Bordeaux ; nous arrivions toutes deux des Etats-Unis, et nous n'étions pas encore reposées des fatigues de la mer, quand nous apprîmes par l'un des amis de mon jeune maître l'affreuse nouvelle. Madame partit aussitôt pour Urdach, mais elle ne trouva qu'une tombe de plus dans le cimetière de ce village... son enfant avait été enterré la veille. Je ne vous dirai pas la douleur qui frappa la malheureuse mère, les mots me manquaient. Ah ! pauvre M. Alfred, il était si bon, si brave, si généreux, c'était un si bon fils !... Vous aussi, vous êtes mère, madame, et vous devez comprendre que je n'ai rien à ajouter.

La vicomtesse pressa tendrement l'aveugle sur son cœur, et ses yeux se voilèrent de larmes. Ce fut son éloquente réponse.

L'abbé abattit ses lunettes sur non nez, puis les releva, puis les ôta, puis en essuya les verres ; le digne homme avait le cœur gros et les lèvres pâles.

— C'est en vain, reprit Thérèse d'une voix troublée, que je m'efforçai d'arracher ma malheureuse maîtresse des bords de cette tombe, où elle aurait voulu se coucher à côté de son fils ; mes prières échouèrent toutes devant cette douleur déchirante, devant cette inconsolable affliction. Pendant deux jours et deux nuits, la pauvre femme resta dans le cimetière d'Urdach, penchée sur cette terre fraîchement remuée, l'arrosant de ses pleurs, priant pour la belle ame qui s'était envolée, et se livrant, parfois, à des accès de désespoir qui me firent craindre pour sa raison.

Hélas ! mes craintes n'étaient que trop fondées ; madame, en proie à une fièvre violente, tomba bientôt dans le délire et c'est alors, seulement, que je pus la faire enlever de ce lieu sinistre où elle voulait attendre la mort.

L'armée de don Carlos ayant quitté Urdach pour se porter en avant, il ne restait plus dans ce village que quelques troupes, et le médecin qui soignait ma maîtresse s'éloigna avec l'état-major du général en chef. Avant de nous quitter, il me conseilla de passer la frontière avec madame, m'assurant, que c'était le seul moyen d'apaiser une douleur qui se développait chaque jour dans le voisinage de la tombe de M. Alfred. Je suivis ce conseil avec d'autant plus d'empressement que je ne savais plus à qui confier ma chère malade, tous les médecins ayant suivi l'armée dans son mouvement. Profitant donc d'une soirée assez calme, je fis mettre madame dans une chaise que deux Espagnols se chargèrent de porter jusqu'à la petite ville de Cambo... Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous ! s'écria Thérèse en jetant un cri désespéré.

— Calmez-vous, calmez-vous, excellente femme, dit l'abbé profondément ému... Hélène, donne un verre d'eau sucrée et de la fleur d'oranger, mon enfant... fais vite.

Hélène obéit en un clin d'œil, et présentant le verre à Thérèse qui se défendait, elle lui dit :

— Buvez, ma chère dame ; buvez et reposez-vous... Asseyez vous.

— La nuit n'était pas encore venue, et nous touchions presque à la frontière, reprit Thérèse d'une voix plus ferme, lorsque plusieurs hommes de mauvaise mine nous entourèrent, et comme je recommandais aux porteurs de presser le pas, les porteurs déposèrent leur charge et me regardèrent en ricanant.

— Nous allons composer, me dirent-ils en mauvais français, qu'est-ce que vous avez d'argent ?... Misérables ! m'écriai-je, oserez-vous dépouiller deux femmes sans défense, qui se sont fiées à votre probité... Remplissez votre tâche, et je vous paierai généreusement. Les

brigands traduisirent ma réponse aux hommes que nous avions rencontrés, puis ils se concertèrent ensemble, et l'un d'eux tira de sa ceinture un long stylet.

A la vue de ce poignard, je tombai à genoux et tendis les mains vers le ciel. Le bandit qui s'était armé ouvrit la chaise, saisit madame par un bras et l'attira violemment à lui. Dans ce moment, le ciel, que j'avais invoqué, exauçait ma prière...

— Ah ! s'écrièrent à la fois Mme de Fontac, l'abbé, Hélène et Gaston, tous oppressés par ce récit lamentable.

— Madame, loin d'être effrayée par la vue du fer suspendu sur son sein, partit d'un violent éclat de rire, fit un pas vers les assassins qui reculèrent épouvantés, et les poursuivit de sa joie insensée... La pauvre folle ! mon Dieu ! elle ne voyait pas le danger, ou plutôt elle s'en réjouissait, songeant au mort chéri que pleuraient ses entrailles !

Cet accès de folie nous sauva; les brigands se contentèrent de nous dévaliser, et dans leur trouble ils oublièrent cette boîte de bijoux et de dentelles que j'avais mise sous les coussins de la chaise.

Nous demeurâmes sans guides sur le théâtre de ce crime, madame était retombée dans son accablement morne et muet; j'employai toutes mes forces pour la soutenir et la faire marcher, et quand nous arrivâmes au poste de la douane française, j'y tombai à demi morte. L'un des douaniers nous conduisit dans une ferme qu'il habite avec sa famille, et ma maîtresse s'est mise au lit pour ne plus se relever; hélas ! la fièvre a fait de rapides progrès, et le meilleur médecin de Bayonne, que j'ai fait demander, n'a presque plus d'espoir de sauver la pauvre malade. Il nous laisse des ordonnances fort coûteuses; et les braves gens chez qui nous sommes n'ont plus d'argent à nous avancer; nous avons épuisé leurs épargnes depuis huit jours qu'ils nous supportent. J'ai écrit au banquier de madame à Bordeaux, pour lui demander des fonds, et ce matin j'ai reçu pour toute réponse la nouvelle de la ruine de ce banquier; il a fait faillite et tout ce que madame avait apporté des Etats-Unis a été englobé dans ce désastre. En fondant en larmes, j'ai fait part à la famille du douanier de notre malheur...

Hélas ! tout s'use sur cette terre d'épreuves; la charité elle-même se fatigue de tendre la main aux affligés... Nos hôtes ont secoué la tête, et j'ai lu sur leur visage que nous passions pour des aventurières et que nous étions à charge... Dieu sait que je pardonne à ces pauvres gens ! Bien des riches n'eussent pas, à leur place, autant fait pour nous. Mais ma chère malade n'est pas transportable; ce serait la tuer, à coup sûr, que de l'exposer au grand air et aux secousses d'un voyage dans ces montagnes... Eperdue, j'ai pris le parti d'aller vendre ces objets de toilette, et j'ai quitté la ferme en promettant de revenir avec de l'argent... Oh ! mesdames, monsieur l'abbé, prenez pitié de ma pauvre maîtresse; achetez-moi quelques-uns de ces bijoux dont je ne connais pas la valeur; vous les ferez estimer, et si vous les avez trop payés, je vous rendrai le surplus... Il faut que je rentre les mains pleines, il le faut, pour Dieu ! sauvez-nous... Hélas ! je suis une bien mauvaise marchande, n'est-ce pas ? je ne sais pas mon métier... Mais qui aurait pu prévoir...

— Vous êtes une excellente et digne créature, ma fille, dit l'abbé, qui renonçait à maîtriser son émotion; vous vous conduisez noblement, et votre fidèle attachement à votre maîtresse est au-dessus de tout éloge. Où est située cette ferme ? Comment s'appelle le douanier qui vous a recueillies ?

— La ferme est à moins de deux petites heures d'ici, près de la frontière. A vous dire vrai, je ne sais pas le nom du douanier; ces Basques ont un langage et des noms si difficiles à retenir... c'est Etienne que l'appellent sa femme et ses enfans; mais ce n'est que son nom de baptême...

— Peu importe. Je conçois que vous ayez la tête un peu brouillée avec les *u*, les *y* et les *r* de ces montagnes; je m'y perds moi-même à chaque instant.

Thérèse, tout en ayant l'air de s'abandonner à une profonde et distraite mélancolie, faisait mouvoir doucement, et comme machinalement le couvercle de sa boîte, de manière à l'exposer aux regards du chanoine et de Mme de Fontac.

Tout à coup, la vicomtesse, se penchant à l'oreille de M. de Brionne, lui dit quelques mots à voix basse, et pendant que le visage du vieillard pâlissait, celui de Mme de Fontac s'animait d'une vive rougeur.

Thérèse feignit de ne pas avoir pris garde au mouvement de la vicomtesse; elle laissa retomber le couvercle, M. de Brionne se frappa le front, et murmura ces mots avec agitation :

— Etats-Unis !... Alfred !... ma chère dame, quel âge a votre maîtresse ? s'il vous plaît.

— Hélas ! mon père, elle est encore toute jeune, et c'est affreux de mourir, lorsqu'on est encore belle de la fraîcheur de ses bonnes années... Elle a, au plus, quarante-et-un ans...

— Quarante-et-un ans ! s'écria l'abbé... Ciel !... et, dites-moi... depuis combien de temps êtes-vous à son service ? Parlez vite, de grace.

— Depuis dix-huit ans bientôt, depuis le mois de février 1819, madame arrivait alors à la Nouvelle-Orléans, venant de France; c'est dans cette ville que je suis entrée à son service.

L'abbé saisit brusquement la boîte, et re-

garda attentivement les deux lettres et la couronne de vicomte qui étaient incrustées en cuivre sur le bois; ses yeux s'emplirent de larmes,et Mme de Fontac se retourna, en portant son mouchoir à ses lèvres pour assourdir la douleur de ses souvenirs.

Hélène, voyant le trouble de son père adoptif, courut à lui et l'entoura de ses bras; elle était devenue pâle, ou plutôt blanche comme la collerette de batiste qui couvrait son cou.

— Et cette boîte appartient à votre maîtresse? demanda l'abbé d'une voix affaiblie.

— Oui, madame y est très attachée; elle y tient certainement plus qu'à tout ce qu'elle renferme, aussi ne puis-je vous la vendre.

Le chanoine se leva, montra l'aveugle à sa mère, entraîna Mme de Fontac dans un coin de l'appartement, et fit signe à la marchande en venir les joindre.

— Vous ne pouvez pas nous dire le nom de votre maîtresse? dit l'abbé à demi-voix.

— Ne me le demandez pas, il y a des pauvres qui n'osent pas se montrer.

— C'est vrai... Mais votre secret n'en est pas un pour nous... La malheureuse et noble dame que vous servez si courageusement, si pieusement, se nomme Mme de Ravenstein...

— Ciel! vous connaissez ma pauvre maîtresse, vous connaissez madame...

La vicomtesse mit la main sur la bouche de Thérèse et lui dit: Ne prononcez pas ce nom tout haut, je vous en prie.

Thérèse se tut et regarda de tous côtés pour jouer la surprise. Hélène et Gaston causaient à voix basse près de la table, et remplissaient d'or et d'argent une petite bourse que l'orpheline avait été prendre sur une étagère.

— Mme de Ravenstein ne vous a-t-elle jamais parlé d'un vieil ami qu'elle avait laissé en France? demanda le chanoine.

— Madame tombait dans de noires mélancolies lorsqu'elle entendait parler de la France, mais elle n'en parlait à personne.

— Pauvre femme! Ma fille, nous allons partir tous deux, et à l'instant, pour la ferme du douanier; vous serez mon guide!

— Quoi! monsieur, vous voulez... Oh! Dieu est bien bon! s'écria Thérèse, dont les yeux brillèrent d'un vif éclat... Mais ce petit voyage va vous fatiguer.

— Me fatiguer! ah! bien oui, je voudrais voir que mes vieilles jambes se refusassent à marcher quand Dieu les met en mouvement... Hélène, mon enfant, donne-moi ma douillette, ma canne et mon chapeau.

— Et à moi mon manteau, dit Mme de Fontac qui sonna sa femme de chambre.

— Où voulez-vous aller? demanda M. de Brionne.

— Je vous accompagne, mon ami. Depuis quand ne me mettez-vous plus de moitié dans vos bonnes œuvres?

Thérèse mit son mouchoir sur ses yeux comme pour essuyer des larmes d'attendrissement; mais si l'on eût arraché ce mouchoir, on eût vu qu'il cachait un sourire infernal, horriblement réfléchi sur ce masque imposteur où il ne restait plus rien de l'image divine.

— Ma chère sœur, dit l'abbé, vous ne pouvez pas m'accompagner pour deux raisons; je crains que votre présence ne ravive les douloureux souvenirs de Mme de Ravenstein, et les maladies cérébrales exigent les soins les plus prudens; vous ne voudriez pas avoir de cruels reproches à vous faire; enfin, vous ne pouvez pas laisser ici ces deux enfans abandonnés à eux-mêmes.

— Pourquoi ne les amènerions-nous pas?...

— Cela fatiguerait inutilement la malade... Croyez-moi, restez, prenez patience, je vous donnerai bientôt de bonnes nouvelles, j'en ai l'espoir.

— Au moins parlez-lui de moi, dites-lui bien que sa sœur d'infortune désire l'entourer de sa sollicitude. Je resterai, puisque vous le désirez avec raison peut-être... Mais vous allez bien vous fatiguer, je vais faire atteler.

— Le chemin n'est pas praticable aux voitures, dit Thérèse, qui fronçait le sourcil depuis un moment.

— Bah! bah! partons; je mourrais d'impatience en carrosse, il me faut le grand air, je le sens... Ah ça! mes chers enfans, il est probable que je passerai la nuit là-bas, ainsi dormez en paix... Demain matin je vous reviendrai, à moins que je ne sois nécessaire au chevet de la malade; dans ce cas, je vous ferai savoir de mes nouvelles et des siennes; partons, madame, mademoiselle, comment vous nomme-t-on?

— Victoire, monsieur l'abbé.

— Victoire... c'est très-bien... Allons donc, Hélène, cette douillette?

— La voilà, mon père, avec votre canne et votre chapeau.

— Ah! très bien... Je n'y suis guère, ou, mieux, je n'y suis plus... Adieu donc, embrassons-nous, cela porte bonheur.

L'excellent homme serra tendrement l'orpheline dans ses bras, baisa la main de la vicomtesse, les cheveux bruns de l'aveugle; prit une bourse garnie de louis, et s'avança vers la porte en répétant:

— Ma chère Marie, soyez sage, ne vous tourmentez-pas, je vous ferai dire, ou je viendrai vous dire moi-même, quand vous pourrez faire votre visite.

— Prévenez Joseph qu'il doit accompagner M. l'abbé, dit la vicomtesse à sa femme de chambre... Attendez une minute, mon père, je ne vous laisserai pas partir sans un domestique.

— Ah! que vous me faites lambiner, ma chère enfant. Enfin, j'en passerai par où vous voudrez; Joseph nous sera peut-être utile, au fait... Hum! je bous d'impatience.

— Joseph est allé à la poste, à Cambo, madame, vint dire la femme de chambre: il ne sera de retour que dans une demi-heure, Mathieu est à la métairie, et Louis est à la forge avec les chevaux.

— Que le bon Dieu les bénisse! s'écria le chanoine. Je n'attendrai pas cinq secondes. Mademoiselle Victoire, partons; passez devant.

Mme de Fontac, Hélène et Gaston accompagnèrent leur ami jusqu'au bout du parc, et lui renouvelèrent leurs adieux sur la grande route. Après avoir fait quelques pas, M. de Brionne se retourna et dit de sa voix la plus douce, et avec un accent de fervente piété:

— Mes enfans, ce soir grande prière pour les infirmes et les malades, ne l'oubliez pas!

— Et pour les voyageurs, répondit Hélène du même ton.

— Et pour les morts! murmura sourdement Thérèse en ramenant sa mantille sur son visage.

L'abbé partit d'un pied léger, soutenu par sa canne, devoré par son ardeur et son adorable bonté.

Thérèse resta un peu en arrière de son compagnon de route pour le couvrir tout à son aise de son regard de vipère.

Un seul trait peindra le caractère odieux de cette femme, de ce monstre à face humaine: pendant tout le temps qu'elle avait passé au château de Miguelgorry, en retrouvant et en quittant sa fille, elle n'avait éprouvé aucun sentiment de tendresse et de compassion; ses entrailles n'avaient pas remué!... La malheureuse n'écoutait que la voix d'une vengeance ignoble, et celle d'une passion désordonnée qui la poussaient à un double meurtre, et devaient la rendre aux embrassemens du seul être qu'elle eût aimé... Amour impur et farouche, se jouant dans le sang comme celui de la bête féroce!

La femme qui oublie le devoir maternel, ou qui méconnaît les sentimens sublimes de la maternité, tombe au dernier rang des êtres les plus dégradés et se met elle-même au-dessous des animaux les plus abjects. La malédiction du créateur en fait un être immonde!

Telle était Thérèse.

IX.

Après avoir marché pendant une heure environ, Thérèse, qui avait répondu à quelques rares questions du chanoine, lui dit:

— Vous devez être fatigué, mon père, reposons-nous un peu?

— Moi, fatigué!... je n'ai ni le temps ni l'envie de plaindre mes enjambées... Avons-nous encore beaucoup de chemin à faire?

— Voyez-vous cette montagne à notre droite?

— Oui.

— Eh bien! c'est sur l'un de ses plateaux que nous allons.

— Est-elle rude à gravir?

— Non, le sentier que nous suivons la tourne et s'y enroule; dans une demi-heure nous serons à la ferme.

— Marchons donc, *pas à pas on va bien loin*... n'est-ce pas que j'ai le jarret d'un Basque?

— Cela ne m'étonne pas, monsieur l'abbé, c'est Dieu qui vous pousse.

— Vous l'avez dit, et j'ajouterai, sans compliment, que c'est un de ses anges qui me conduit.

Thérèse courba la tête sous cet éloge, comme sous un affront.

Nos piétons continuèrent d'avancer, mais en silence. Au bout d'un quart d'heure, ils arrivèrent au pied de la montagne.

Zibold, qui était resté couché dans le sentier depuis le départ de la courtisane, se leva tout à coup; il apparut, dépassant les broussailles, comme un géant.

— Ah! dit Thérèse, voilà le frère du douanier, il a peut-être quelque fâcheuse nouvelle à m'apprendre, permettez que je coure à sa rencontre.

— Faites, ma sœur, faites, répondit M. de Brionne... Dieu! l'honnête fille, ajouta l'abbé en voyant courir son guide; quel amour! quel dévoûment pour sa maîtresse... Et cependant j'entends crier de tous côtés que les bons serviteurs sont introuvables... Ne sont-ce pas plutôt les bons maîtres qui sont rares?

— Zibold, dit précipitamment Thérèse au rustre, si ce vieillard qui m'accompagne faisait mine de vouloir nous échapper, vous le mettriez sur vos épaules.

— Oui.

— Je vais le conduire jusque dans la grande salle de la ferme; vous nous y suivrez.

— Oui.

— Puis vous ne l'y perdrez pas de vue. A toutes les questions qu'il vous fera, vous secouerez la tête, comme pour dire que vous êtes muet.

— Oui.

— Et quant vous me verrez me diriger avec lui vers la tour, vous marcherez derrière nous, prêt à obéir à mon moindre geste.

— Oui.

Thérèse revint sur ses pas.

— Eh bien! lui demanda l'abbé.

— Elle va un peu mieux.

— Le ciel soit loué, je me sens disposé à embrasser ce beau et brave garçon... Et, dites-moi, mon ami, bat-elle encore la campagne?

Le rustre ouvrit de grands yeux hébêtés et ne desserra pas les dents.

— Je vous demande par là si la malade a eu un nouvel accès de fièvre chaude... hein ?

Zibold secoua la tête d'un air stupide.

— Vous perdez votre temps et vos discours, mon bon père, ce pauvre diable est sourd et muet, et je ne peux rien obtenir de lui, si ce n'est par signes.

— Ah !... voilà un curieux porteur de nouvelles.

— Je vous laisse avec lui, reprit Thérèse ; je vais préparer la malade, ou plutôt interroger la fermière ; ne vous fatiguez pas à monter trop vite.

— Ne vous tourmentez pas, ma chère demoiselle, vous êtes mille fois trop bonne et trop aimable ; allez dire à Mme de Ravenstein que vous lui amenez son vieil ami, l'abbé de Brionne.

Thérèse monta lestement la côte, et rencontra Cantelou qui se promenait d'un pas agité devant le pont de planches.

— Seule ! cria l'avare, seule !... et il pâlit.

— Venez voir, répondit Thérèse.

Et, conduisant son complice par la main, jusque sur le bord du plateau, elle lui montra le chanoine qui gravissait péniblement le sentier.

Le nuage livide qui avait voilé le visage de Cantelou se dissipa ; une joie sauvage brilla sur ses traits flétris par toutes les bassesses.

— Vous êtes ma providence, mademoiselle Victoire ; mais venez à la ferme, je ne veux pas encore me montrer... Vous avez sans doute donné vos ordres à Zibold, et bien fin sera Claudius s'il échappe aux griffes de cet ours. Venez me raconter votre heureux et merveilleux stratagème... Maintenant que je tiens mon cher ami, je veux en jouir tout à mon aise.

Thérèse monta dans la chambre de Cantelou, et lui raconta tout ce qu'elle avait dit et fait pour attirer le chanoine dans son piège.

— Mais, lui dit l'usurier, vous vous êtes imprudemment avancée, ma chère, si ce sacripant de curé ou Mme de Fontac avait été en correspondance avec Mme de Ravenstein.

— Je sais par le vicomte que Mme de Ravenstein est à la Nouvelle-Orléans, et qu'elle n'a pas quitté les Etats-Unis depuis 1819. Si elle est venue en Europe, ce ne peut être que depuis peu.

— A la bonne heure. Ainsi vous n'avez pas réussi à entraîner la vicomtesse.

— Oh ! son tour viendra.

— Nous en causerons, ma chère, nous en causerons... ah çà, il faut profiter de l'absence de Finance...la bonne fille court les champs comme pour nous la donner belle... tenez, voici la clé de la tour, allez me coffrer ce gaillard-là ; Zibold vous donnera un coup de main pour soulever la pierre, moi, je veux savourer ma vengeance... allez, ma belle, allez, et surtout ne lui parlez pas de moi... je veux le surprendre agréablement, ce cher petit abbé... ah ! prenez aussi mon briquet et ma petite bougie... vous ne pourriez vous en passer.

Thérèse reçut la clé et le briquet des mains tremblottantes de Cantelou, et descendit à pas lents.

M. de Brionne était dans la salle ; son cœur battait avec violence, mais c'était une noble émotion qui le faisait battre. Le digne vieillard avait peine à modérer son impatience ; il lui tardait de revoir cette femme si intéressante dans sa jeunesse, plus intéressante et plus à plaindre encore à cette époque douloureuse de sa vie semée de malheurs. En mettant les pieds dans la ferme, l'abbé s'était agenouillé pour attirer la pitié divine sur la pauvre affligée qu'il venait soulager.

En apercevant Thérèse, M. de Brionne se releva, se signa, et dit à voix basse : .

— Puis-je monter ?

— Vous pouvez la voir, mon père, mais ce n'est pas ici qu'elle est... Venez.

— Je vous suis, ma bonne demoiselle, je vous suis... Ah ! vous me mettez du baume dans le sang.

Thérèse prit les devans se dirigeant vers la tour, l'abbé pressait le pas derrière elle, Zibold marchait sur ses talons.

— Certes, ma pauvre amie est ici en bon air, dit le chanoine, quel site majestueux !... Quoi ! c'est dans cette tour ?

— Oui, mon père.

— Miséricorde ! c'est une ruine ! murmura le bon vieillard un peu étonné, mais trop candide et trop ennemi du mal pour soupçonner la moindre perfidie.

— Cette tour fait le même effet à tous ceux qui la voient de loin, répondit Thérèse en enjambant les broussailles, et ouvrant le cadenas d'une main impatiente et mal assurée.

L'abbé regarda l'escalier qui se perdait à ciel ouvert, et il se retourna vers Thérèse avec une indicible expression de surprise et de crédulité.

Zibold s'était baissé sur un signe de la courtisane, et avait descellé la dalle du caveau. Une bouffée d'air humide s'exhala par l'orifice du souterrain.

— Qu'est-ce que c'est que cette cave ? demanda l'abbé en reculant d'un pas vers la porte.

— C'est là qu'est Mme de Ravenstein, mon père, dit Thérèse en ricanant, donnez-vous la peine de descendre.

M. de Brionne se rejeta dans l'enceinte de la tour ; mais Zibold le saisit avec une main de fer, et l'enleva comme il eût fait d'un enfant.

— Que Dieu vous pardonne, murmura l'abbé d'une voix qui eût désarmé le démon lui-même, en passant devant Thérèse ; et, toujours porté

dans les bras du géant, il disparut sous la voûte sans crier, sans se plaindre.

Thérèse alluma sa bougie et descendit l'escalier.

— Attachez-le à ce carcan, dit-elle à Zibold, en montrant du doigt une lourde chaîne fixée au mur.

Puis elle promena sa lumière sur les spectres et les objets lugubres qui tapissaient le souterrain, et, se tournant avec un affreux sourire vers l'abbé, elle lui dit :

— Auras-tu peur ici quand tu y seras seul ?

— Non, car je n'y serai jamais seul.

— Qui donc te tiendra compagnie dans ce joli boudoir ?

— Dieu est partout.

— Eh bien ! prie-le de faire un miracle s'il veut te faire sortir d'ici... Adieu.

— Je le prierai de vous pardonner comme je vous pardonne, pauvre femme ! répondit le saint homme avec la dignité d'un martyr.

— Merci de ta générosité. Je ne te pardonne pas, moi.

— Qui êtes-vous ? que vous ai-je fait ?

— Regarde-moi, s'écria Thérèse en approchant sa bougie de son visage.

— Je ne vous connais pas.

— Souviens-toi d'une nuit passée sur la route d'Orléans et de Thérèse Keller, dit la courtisane en remontant l'escalier avec Zibold, spectateur muet de cette scène hideuse.

Le caveau s'emplit d'épaisses ténèbres, l'abbé répéta ce nom : — *Thérèse Keller ;* et, profitant de la longueur de sa chaîne, il se jeta à genoux, et s'écria :

— Soyez béni, Seigneur ! Mme de Ravenstein et son fils doivent être vivans, car cette femme m'avait menti !

En rentrant à la ferme, Thérèse trouva Cantelou et Finance dans la salle du rez-de-chaussée. Les lueurs du crépuscule commençaient à devenir douteuses, il allait bientôt faire nuit.

— Par où es-tu donc passée ? dit Thérèse à son amie, je ne t'ai pas vue revenir de ta promenade ?

— Tu m'auras mal cherchée, répondit Finance... Du reste, j'arrive à l'instant ; et toi, d'où viens tu, belle paresseuse ?

— J'avais été au devant de toi.

— Ah ! ma chère, que je te plains de ne m'avoir pas accompagnée !... j'ai vu des sites ravissans... Monsieur de Nonanville, me voilà rapatriée avec vous, vos montagnes sont délicieuses.

Cantelou attachait son regard méchant sur les yeux de Thérèse, et ce regard brûlant d'une avide et basse curiosité cherchait à surprendre quelque signe touchant l'abbé de Brionne.

Thérèse ne prit pas garde à l'impatience de son complice, et elle continua de causer avec Finance des choses les plus insignifiantes. Il avait été convenu, entre les deux amies, que, sitôt après dîner, elles se sépareraient, pour se rejoindre dans l'une ou l'autre de leurs chambres pendant la nuit.

Le dîner fut gai ; chacun de ces trois personnages savait, selon l'occasion, porter un masque impénétrable, et tous les trois se trompaient, comme à l'envi, les uns les autres. Chacun d'eux avait au fond du cœur une ambition sordide à satisfaire, et le mauvais génie qui préside aux crimes semblait venir à leur aide et faire réussir leur entreprise. Finance ne désirait que la mort de Cantelou pour ouvrir son testament et s'approprier son immense fortune ; l'usurier méditait contre l'abbé la plus odieuse vengeance, et Thérèse, plus audacieuse dans ses calculs, dans son avidité, dans sa cruauté, rêvait la fortune et le bonheur dans le meurtre et la trahison. Finance exploitait la bonne volonté et la misère de Thérèse, mais elle se réservait de ne pas la payer aussi généreusement qu'elle l'avait promis. L'avare aurait donné une partie de ses biens, amassés au prix des plus ignobles privations et des plus ignobles trafics, pour tenir son ennemi sous ses pieds ; Thérèse comptait bien, après s'être vengée du chanoine et avoir assassiné Cantelou, se faire la part du lion dans le riche héritage de l'usurier, afin de rendre à son amant son ancienne opulence. Pour atteindre ces différens buts, la courtisane roulait projets sur projets dans sa tête en feu, et son imagination, aussi vivace que dépravée, enfantait des prodiges de haine, de jalousie, de dissimulation : le démon l'inspirait. Tout semblait marcher au gré de ces trois créatures maudites ; Thérèse avait prévenu Finance qu'avant deux jours Cantelou n'existerait plus ; Cantelou tenait sa victime et s'apprêtait à savourer les délices de sa vengeance. Thérèse, comme le hardi pilote manœuvrant entre des récifs, se voyait près du rivage et saluait le port. Ces ames damnées étaient donc en paix et souriaient à d'odieuses espérances.

Sitôt après avoir dîné, Finance, prétextant la fatigue de sa promenade, annonça qu'elle avait besoin de son lit et monta dans sa chambre.

Cantelou et Thérèse s'approchèrent du feu et causèrent avec vivacité, pendant que Zibold et la femme de ménage se partageaient la desserte. L'avare se fit raconter en détail l'incarcération du chanoine, et il accueillit avec un sourire féroce les plus hideux passages de ce récit.

— Ah ! il demande ce qu'il a fait ! s'écria-t-il enfin ; je me charge de le lui apprendre, moi... oui... je me charge de rafraîchir sa mémoire... pauvre cher homme ! Nous verrons jusqu'où va sa résignation... la faim doit être une terrible chose, n'est-ce pas, mademoiselle Victoire ?

— Horrible !

— Surtout pour un gourmet, un gourmand, un Sardanapale, un Lucullus, que sais-je ! Ah !

la bonne histoire... tenez, ma chère demoiselle, je veux vous confier un secret... je veux... mais auparavant, faisons vos affaires. Maintenant que je tiens mon Claudius sous clé, je ne dois pas oublier que votre génie et votre courage me l'ont livré... Or, tout bon service mérite récompense, et j'avoue que votre récompense ne me coûtera guère, car j'ai une dent contre Fontac, moi aussi. Occupons-nous donc de ce drôle... Avez-vous arrêté votre plan, pour ce que vous en voulez faire?

— Non.

— Vous êtes d'avis, cependant, que nous l'enfermions dans le *Vade in pace*.

— Oui.

— Eh bien! ma chère petite, donnez-moi jusqu'à demain pour reposer mes idées. Demain avant minuit, je vous soumettrai un projet qui, certes, aura bien son mérite.

— Soit, j'attendrai jusqu'à demain, mais pas plus tard.

— Ne concevez-vous pas quelque crainte relativement à la disparition de mon ami Claudius? La couvée de Miguelgorry ne se mettra-t-elle pas en campagne, en ne voyant pas revenir ce vieux coq? La police de France est faite à merveille, et si les gendarmes venaient chercher notre homme ici... hum! je n'aime pas les gendarmes... vous seriez reconnue!

— Mes précautions sont prises. Nous pouvons vivre deux jours sans inquiétude; ma fable a été si bien racontée qu'elle n'a pu laisser aucun soupçon à Miguelgorry. J'irai demain au château donner des nouvelles de l'abbé et annoncer son retour pour le surlendemain. Je trouverai encore quelque bon expédient, rassurez-vous. De votre côté, vous vous arrangerez de manière à me livrer Fontac d'ici à trente-six heures...

— Je vous en donne ma parole, je vous le livrerai mort ou vif.

— C'est vivant qu'il me le faut! s'écria Thérèse avec vivacité.

— Vivant, oui, vous l'aurez vivant.

— Une demi-heure après son entrée dans cette ferme, je serai en Espagne, et m'y cherche qui voudra... Vos oubliettes ne sont connues de personne; vous ferez murer la porte de la tour pendant la nuit par Zibold, et la police n'aura aucune prise sur vous et sur Finance...

— Ah! vous êtes un ange! vous me transportez!... Ecoutez, mademoiselle Victoire: le secret que je voulais vous confier, daignerez-vous l'accueillir?

— Pourquoi pas?

— Eh bien!... chut!... c'est tout bas que je veux vous ouvrir mon cœur... J'ai pour vous tant d'admiration qu'elle me fait oublier mes cheveux blancs... et vous n'aurez qu'à faire un souhait pour unir nos destinées... En deux mots, comme en dix, quand vous voudrez vous marier, songez à moi... Je veux faire votre fortune, car je vous aime.

— Moi!... Et Finance?

— Bah! Finance est une bonne fille, mais elle n'a ni morale ni imaginative; à un homme de ma trempe, il faut une femme de la vôtre... D'ailleurs, rien ne me lie à Finance; j'assurerai son sort, et nous serons quittes. Que pensez-vous de ce projet? Vous convient-il?

— Je ne dis ni oui, ni non... Dans ce moment, ma tête est trop remplie pour que je puisse prendre un parti; quand nous aurons fini avec la clique, nous reparlerons de tout cela Merci, mon cher monsieur de Nonanville, merci. Mais ne soyez pas ingrat avec Finance, la pauvre fille vous aime tant!

— Eh! mon Dieu, je le sais; moi aussi je l'aime et l'ai prouvé, car Finance sera riche, et fort riche après moi. Cependant, si vous étiez ma femme, les plus belles plumes de l'aile de ce bel oiseau tomberaient.

— Adieu... nous nous reverrons, la nuit porte conseil.

Thérèse se retira dans sa chambre et se coucha le front radieux, l'âme en fête. Elle éteignit sa lumière et feignit de dormir; les fureurs de la panthère la tinrent éveillée, ses appétits sanglans tourmentèrent son repos et firent briller ses yeux dans les ténèbres; son cœur battait, et ses esprits voyageaient dans de sombres méditations.

Cantelou, un moment après le départ de la courtisane, était allé chercher Zibold et lui avait dit:

— Prends la grande lampe de l'étable et garnis la d'huile; prends la petite cruche qui est dans la cuisine, et remplis-la d'eau; prends la miche de ménage, et coupe la par moitié; puis viens me trouver ici.

Pendant que Zibold exécutait fidèlement ces ordres, Cantelou monta au premier étage, et s'en alla écouter aux portes de Finance et de Thérèse. Thérèse entendit glisser sur le carreau les pas discrets de l'avare, et elle feignit de dormir bruyamment.

— Bon!... en voilà une qui ronfle... dit l'avare. Jouis de ton reste, va... tu ne feras bientôt plus autant de tapage, ma chère...

Thérèse tressaillit. Dès que les pas de Cantelou se furent éloignés, elle se dressa sur son lit, se frappa le front et murmura:

— J'aurais dû le deviner!... Il n'y a pas de temps à perdre, ou je suis morte!

Elle sauta à bas de son, lit, courut à une fenêtre, et vit à la clarté flottante d'une lanterne deux ombres glisser dans les broussailles de la Tour-du-Preux; c'étaient celles de Zibold et de Cantelou.

Le gibet, les chaînes toutes les horreurs du caveau se dressèrent devant les yeux de la courtisane, elle crut sentir sur ses épaules les doigts du squelette... Un affreux vertige s'em-

para de ses esprits; elle ouvrit la porte de Finance, se précipita dans la chambre et sur le lit de son amie en s'écriant d'une voix sourde:

— Nous sommes perdues! nous sommes perdues!

— Hein! qu'y a-t-il? répondit Finance réveillée en sursaut.

— Il y a que cette nuit, demain, bientôt enfin, nous serons toutes les deux jetées dans les oubliettes de la Tour-du-Preux avec l'abbé de Brionne.

— Ah çà! entendons-nous, ma chère, tu as a berlue; nous serons encagées par qui?

— Par Cantelou...

— Ah bah! tu rêves! Cantelou a eu mille occasions de se défaire de moi depuis que nous nous connaissons, et ce n'est pas aujourd'hui qu'il aura l'esprit que tu lui prêtes. il m'aime plus que jamais, et je lui suis trop indispensable: il mourrait au bout de huit jours si je le quittais.

— Tu te trompes, malheureuse, et le testament sur lequel tu comptes ..

— Ah! que tu es entêtée! Si Cantelou n'était pas chez lui, je te prouverais que je ne suis pas si étourdie que j'en ai l'air.

— Nous sommes seules, Cantelou est au caveau.

— Alors, suis-moi.

Finance jeta un peignoir sur ses épaules, et les deux femmes entrèrent dans la chambre de l'usurier. Finance prit une petite clé dont elle s'était munie, ouvrit un coffret en cuivre qui faisait partie des bagages de route de Cantelou, et tira de ce coffret un vieux portefeuille dans lequel elle trouva le testament de l'avare.

— Douteras-tu encore? demanda la courtisane à son amie qui lisait à voix basse.

— Oui, c'est exact... Mais ce papier peut n'être qu'un chiffon, une seule ligne postérieurement écrite à ceci peut tout annuler.

— Aussi, ne l'écrira-t-il pas, cette ligne: nous ne lui en donnerons pas le temps c'est ton affaire.

— Mais es-tu sûre qu'elle ne soit pas déjà écrite?

— A quoi sert d'avoir tant d'esprit? tu déraisonnes, ma chère. Cantelou a fait son testament en ma faveur, mais il l'a fait en secret. parce qu'il craindrait d'être empoisonné par son héritière, et il n'a pas tort. A quoi lui servirait d'avoir écrit ces lignes et de s'être exposé à me faire connaître une volonté qui, dans sa conviction, pourra lui être fatale? Réponds à cela. Si Cantelou m'avait dit dans un moment de tendresse; « Ma chère amie, je te fais ma légataire universelle... » oh! alors, je me serais crue dans les griffes du tigre; mais il m'a toujours menacée, au contraire, de ne pas me laisser un liard à sa mort; c'est le hasard qui m'a fait découvrir cette cachette. A l'aide de cette fausse clé, je viens chaque jour relire cette page charmante... Ne rêve donc plus tout de travers, ma belle; retournons-nous coucher: il fait froid ici, et le vieux pourrait nous surprendre.

Thérèse avait écouté son amie avec une grande attention, et elle avait mûrement médité chacune de ses paroles.

— C'est donc moi seule qui suis dans les griffes du tigre, répondit-elle, car Cantelou m'a offert tout à l'heure de m'épouser, appuyant cette proposition de réflexions peu flatteuses pour toi.

— Ah! bon Dieu! chère petite, je ne voudrais pas être à ta place... tu n'as peut-être pas vingt-quatre heures à vivre...

— Nous verrons... en attendant, mets-toi à ce bureau et écris... Faisons vite; quoique Cantelou soit retenu pour longtemps dans le caveau avec son cher Claudius, nous ne sommes pas à notre aise ici.

— Que veux-tu donc que j'écrive?

— Je dicte...

Finance se mit en devoir d'obéir, Thérèse dicta à voix basse!

« Ce 12 mai 1836, j'ai promis à Thérèse Keller, mon amie, la somme d'un million de francs pour prix de l'assassinat du sieur Cantelou, dit de Nonanville...»

— Tu veux rire, s'écria Finance, crois-tu que je sois bête au point de signer ma condamnation à mort?

— C'est la mienne aussi bien que la tienne... Crois-tu que je sois assez niaise, à mon tour, pour te tirer les marrons du feu?... Non, ma chère, je risque mon cou dans cette affaire, et il me faut des garanties de paiement. Tu ne dois pas craindre pour ce papier si tu agis loyalement, car je te le remettrai en échange du million... Mais si tu t'avisais d'oublier le service que je vais te rendre...

— Eh bien!

— Eh bien! nous irions bras dessus-dessous à la mort. Du reste, il n'y a rien de fait, Dieu merci, et si tu ne veux pas écrire, Cantelou y gagnera... réfléchis.

— Continue, reprit Finance, en reprenant la plume.

« Et je m'engage à donner ce million à Thérèse Keller, le jour même de l'ouverture du testament du sieur Cantelou. De son côté, Thérèse Keller s'engage à me défaire du dit Cantelou.

« Fait à la ferme de la Tour du-Preux, dans la nuit du 12 au 13 mai 1836, écrit et signé de ma main,

« LOUISE-ÉTIENNETTE, dite FINANCE. »

— Très-bien. Maintenant, quittons-nous; il serait dangereux de rester plus long-temps dans cette chambre, tu seras veuve demain, avant midi.

— Au moins, prends bien garde à cet écrit; ne le laisse pas traîner.

— N'aie pas peur, ma tête ne pèse pas trop sur mes épaules pour que je veuille m'en débarrasser.

— Ce serait dommage de toute façon, ma belle, dit Finance en s'efforçant de donner de la grace à un odieux sourire.

Les deux amies se séparèrent. Thérèse enferma dans un sachet le billet qu'elle avait dicté et le suspendit à son cou ; puis, ayant caché sous son oreiller un couteau qu'elle portait toujours dans sa poche, elle se posta à sa fenêtre épiant le retour de l'avare et de Zibold.

X.

Cantelou, après avoir fait desceller la dalle du caveau par Zibold, s'était avancé à pas de loup, tenant une lanterne de chaque main, jusqu'à la chaîne qui liait son captif. Zibold le suivait, portant une petite cruche et la moitié d'un pain bis.

M. de Brionne, engourdi par la fraîcheur et l'humidité de sa prison, s'était assoupi tout grelottant. Cantelou posa l'une de ses lanternes à terre, ordonna du geste au fermier de se débarrasser de ce qu'il portait, et d'aller s'asseoir sur la première marche de l'escalier ; après quoi il s'arrêta en face de l'abbé, croisa les bras et attendit.

Le chanoine, éveillé par le bruit des pas, releva sa tête vénérable, et tressaillit à l'apparition de l'avare.

— Je comprends, maintenant, je comprends ! murmura sans effroi le bon vieillard... que la sainte volonté de Dieu soit faite !

— Bonjour ! citoyen Claudius ! s'écria l'usurier d'un ton railleur.

— Monsieur, je vous salue, répondit l'abbé avec dignité.

— Hé ! comme vous me dites cela froidement, serions-nous fâchés par hasard ?

— Notre Seigneur saluait ses bourreaux sur le chemin de la croix ; tout chrétien doit chercher à l'imiter.

— Imitez, mon cher, imitez...

— A quoi dois-je votre visite, s'il vous plaît ?

— A la charité, à l'humanité ; j'ai pensé que vous étiez peut-être à jeun en sortant de Miguelgorry, et je viens vous apporter de quoi vivre.

— Je vous en remercie...

— En vous recommandant d'être sobre, toutefois ; car cette cruche vidée et ce pain mangé, à moins que les anges ne vous apportent des alouettes toutes rôties, je ne sais trop qui vous régalera.

M. de Brionne regarda l'avare avec pitié et lui dit sans colère :

— Ainsi, monsieur, vous allez me laisser mourir de faim ?

— Dam ! c'est une mort qui vous mènera tout droit en paradis. On prétend que vous avez toutes les vertus, moins la tempérance... En vous punissant par votre péché mignon, je vous ouvre les portes du ciel.

— Et je vous remercie, votre cruauté est charitable.

— Eussiez-vous préféré être attaché à ce gibet comme un squelette ? Aimeriez-vous mieux ce poteau garni de clous et de crochets ?... Parlez, décidez. Je suis bon homme, au fond, et mon désir est de vous plaire...

Les martyrs n'ont pas le choix de leur supplice, faites de moi ce que bon vous semblera, je suis résigné.

— A la bonne heure, vous êtes d'excellente composition, citoyen Claudius. Avouez qu'une ame pure comme la vôtre est fort déplacée dans ce pauvre monde, et rendez-moi grace de ce que je contribue un peu à la renvoyer au ciel.

— Vous vous servez à merveille d'un langage qui n'est pas le mien ; le sarcasme et l'ironie sont les armes du démon.

— Parlons donc sérieusement et sans détour. Me connaissez-vous bien ?

— Vous êtes, si je ne me trompe, le fils de ce fournisseur de la république condamné à mort pour ses déprédations et exécuté à Paris en 1793 ?

— Précisément. Je vois que vous avez une mémoire d'ange... Et vous rappelez-vous le nom du dénonciateur qui fit monter mon père sur la charrette ?

— Ce fut moi. J'étais, à cette époque, partisan zélé de la république et l'un de ses représentans à l'armée du Nord. Votre père, coupable de concussions de toute espèce, méritait le châtiment qui lui fut infligé, et je ne pouvais trahir mon devoir pour protéger un homme que toutes les voix accusaient. J'ai fait mon rapport, le comité de salut public a fait le reste... J'ai déploré depuis cette sévérité implacable, mais je n'ai rien pu faire pour sauver le coupable ; j'ai loyalement agi.

— Soit. Aujourd'hui je prends ma revanche ; c'est chacun son tour, comme vous le voyez.

Changeant de ton brusquement, Cantelou s'écria avec une fureur qu'irritait le calme du chanoine :

— Voulez-vous que je vous dise pourquoi vous avez fait le bon apôtre en 1793 ?

— Je serais charmé de l'apprendre, en vérité.

— Ecoutez-moi donc : en 93, il y avait dans les prisons de la Conciergerie une famille noble du nom de Bélesta : cette famille se composait de trois personnes : un homme, ancien colonel du ci-devant Navarre-infanterie, sa femme et sa fille. La demoiselle était belle à ravir et n'avait pas plus de dix-huit ans... Vous souvenez-vous bien de tout cela ?

— Hélas ! oui, murmura péniblement l'abbé.

— Bon! Le chevalier de Belesta, père de cette demoiselle, sortit un matin, avec sa femme, de la Conciergerie, et tous deux allèrent se faire couper le cou sur le marché des Innocens. La demoiselle fut réservée pour une nouvelle fournée, grace à un ami qu'elle avait dans le peuple. Cet ami était un jeune homme fort riche, fort dissipé, qui faisait fureur dans ces temps d'orages par son patriotisme, sa dépense, ou plutôt par ses prodigalités. Ce jeune homme est aujourd'hui votre très-humble valet, car il s'appelait Cantelou...

— Je sais, interrompit l'abbé avec dégoût.

— En 93, l'égalité était sinon dans tous les cœurs, du moins dans toutes les bouches, et j'étais en bon commerce d'amitié avec le fils du directeur de la Conciergerie. Ce fut par lui que j'appris l'incarcération de Mlle de Belesta, et comme mon père avait été fermier du chevalier de Belesta, je me souvins fort à propos des graces et de la beauté de la jeune captive. Dès lors je m'efforçai de lui plaire, je la vis souvent dans sa cellule, j'employai tous les moyens pour toucher son cœur, je lui offris de payer des sommes énormes pour favoriser son évasion, et je me croyais bien près d'avoir gagné ma cause, lorsqu'un jeune représentant du peuple nommé Claudius arriva de l'armée du Nord et vint faire une visite aux détenus de la Conciergerie. Ce représentant, c'était vous, le citoyen Claudius Brionne, le diable ait votre ame!

— Merci! répondit le chanoine en souriant.

— Quand je vis Mlle de Belesta, le lendemain, elle n'était plus la même; elle m'accueillit froidement et avec cette hauteur dédaigneuse qui appartenait à sa famille d'aristocrates; le surlendemain elle était moins abordable; deux jours après...

Cantelou s'arrêta et regarda M. de Brionne avec son infâme méchanceté.

— Allez donc, je vous écoute, mon cher monsieur, dit l'abbé avec douceur.

— Deux jours après, je ne pus venir à la prison: on jugeait mon père au tribunal révolutionnaire, et il quitta le banc des accusés pour monter dans la charrette. Deux jours après la mort de mon père, je courus à la Conciergerie; Mlle de Belesta n'y était plus, elle s'était évadée, protégée par le représentant Claudius, qui était passé avec elle en Angleterre... Tout cela est exact, n'est-ce pas?

— Parfaitement exact; mais je ne vois pas quel crime j'ai commis...

— Faites la sourde oreille, si cela peut vous plaire, quant à moi, je continue.

— Et vous me ferez réellement plaisir.

— Vous avez commis envers moi deux crimes! deux crimes qui veulent chacun tout votre sang...

— Oh! oh! il ne sont guère exigeans alors; le sang d'un octogénaire n'est pas d'un grand régal.

— Trève de plaisanteries, je ne suis pas d'humeur gaie.

— C'est dommage; mais n'importe, il paraît que je suis ici pour vous obéir.

— Oui, et j'ai attendu ce jour assez longtemps, avouez-le. Vous vous êtes donc attiré toute ma haine, en faisant guillotiner mon père et en me ravissant le cœur d'une femme que j'aimais plus que la vie et que mes richesses.

— Moi! murmura M. de Brionne. Puis levant les yeux au ciel, il ajouta: — Vous entendez, mon Dieu! vous entendez!...

— Vous aviez sans doute été frappé, comme moi, de la beauté de Mlle Bélesta, et vous vous êtes offert comme un libérateur: favorisé par sa noble origine, le fils du baron de Brionne-Viviers devait facilement l'emporter sur un homme du peuple, enrichi par hasard: sa bouche, habituée aux mensonges et aux fadeurs des ruelles, devait triompher aisément des scrupules d'une coquette...

— Malheureux! s'écria l'abbé, respectez la mémoire des morts, respectez une sainte...

— Allez au diable, avec vos morts et vos saintes-nitouches! Ecoutez-moi jusqu'au bout; je vous disais que Mlle de Bélesta, séduite par vos promesses et vos beaux discours, consentit à fuir avec vous et m'oublia. D'ailleurs, vous aviez préparé à merveille votre triomphe; car ce fut sans doute pour plaire à votre maîtresse (l'abbé leva des yeux sévères sur Cantelou), sans doute pour me livrer à ses dédains, à son mépris, que vous dénonçâtes lâchement mon père au club des jacobins et au terrible tribunal. Bref, je vous dois les deux plus vives douleurs qui aient affligé, brisé ma vie; car, je vous le répète, vous avez tué mon père et vous m'avez arraché mon idole. Peut-être vous aurais-je pardonné le premier de ces crimes si vous n'eussiez été coupable du second. Oui, Claudius, je serais humain, généreux pour l'assassin de mon père, mais impitoyable pour mon indigne rival. Vous n'avez donc jamais su combien je l'aimais, cette femme! Son image m'apparaissait dans tous mes rêves, et me jetait dans d'affreux délires; je l'avais connue enfant, car nous étions à peu près du même âge; elle était fille du châtelain dont je gardais les troupeaux, et dans notre premier âge, nous avions joué quelquefois sur la pelouse du parc; plus tard je l'avais vue, déjà belle à seize ans, monter dans sa calèche et faire tourner la tête aux passans; mes yeux l'avaient suivie avec jalousie, vanité, désespoir, et c'est au moment où j'allais voir ce front superbe s'incliner devant moi, au moment où j'allais entendre un aveu, une prière sortir de cette bouche impérieuse et adorée, que vous êtes venu dissiper mon rêve et m'arracher le cœur en me volant mon trésor... Dès ce jour, je jurai votre perte... Enfin,

vous voilà entre mes mains, nulle puissance ne peut vous en arracher; votre agonie sonne à toutes les cloches de l'enfer, il est bien temps que je me venge un peu... Vous êtes à moi, bien à moi !

— Vous êtes présomptueux, peut-être un peu trop, monsieur ; vous oubliez que si je suis à votre discrétion, nous sommes tous les deux à celle de l'Eternel.

— Gardez ces fadaises-là pour qui les accepte. Regardez autour de vous... ces murs sont sourds, vos cris n'y feront pas plus de bruit que votre dernier soupir... vos amis ne viendront pas vous chercher ici, car ces oubliettes sont ignorées dans le pays ; nous ne sommes que trois à les connaître, cet homme que vous voyez assis là, et qui m'est dévoué comme un chien fidèle, la femme qui vous a enlevé du château de Miguelgorry et moi : or, de nous trois, il n'en est pas un qui ait pitié de vous... S'il y a un dieu, recommandez-lui votre ame.

— Malheureux ! dit l'abbé en se signant.

— Ah ! vous avez cru que vous pourriez, sans châtiment, m'enlever tout ce que j'aimais en ce monde, et me condamner à d'affreuses tortures sans les partager avec moi. Dieu me damne ! vous étiez fou, noble sire ; savez-vous bien qu'en faisant monter mon père sur l'échafaud, en faisant confisquer presque tous ses biens, vous m'avez réduit à la misère, et que la crainte d'éveiller les soupçons m'a fait renoncer à la vie folle et malheureuse que je menais. Oui, si le prodigue est devenu avare, sordide et sinistre, c'est vous qu'il faut accuser de cette métamorphose. Si j'ai pris à l'école du malheur ces habitudes de parcimonie, de ladrerie qui m'ont livré au ridicule et ont usé mes belles années, c'est à vous que je le dois. Sans vous, j'eusse mené largement la vie, j'eusse été l'un des heureux de mon siècle, on m'eût appelé le fastueux, la fortune m'eût porté aux honneurs, aux grandeurs, et grace à vous je me suis vautré dans la fange, et, millionnaire détesté, méprisé, j'ai vécu comme les pauvres en haillons. J'aimais ! avec ivresse, avec frénésie ; l'amour chaste et pur m'eût conduit par le cœur et par la main dans des régions élevées qui me sont inconnues ; vous avez brisé sur la tige cette fleur qui embaumait ma jeunesse, et vous m'avez condamné à une existence libertine, à des passions honteuses, à des amours de grisettes et de femmes entretenues... Et vous pensiez que la Providence ne vous replacerait pas sous ma main !... Ah ! ah ! ah ! nous voilà au jour des comptes !... Par la Saint-Jacques, vous me devez gros !

— Je m'étonne de ce qu'avec tant de griefs contre moi vous ayez attendu si longtemps la satisfaction que vous vous donnez aujourd'hui.

— Je t'ai cherché partout, s'écria l'usurier devenu tout à coup furieux.

— Ah ! nous nous tutoyons maintenant, à ce qu'il paraît.

— Je t'ai cherché partout, mais qui t'aurait reconnu sous ta défroque de calotin ?

L'abbé salua son bourreau et lui répondit avec calme :

— Si vous étiez entré quelquefois aux églises, vous auriez eu quelque chance de me rencontrer.

— Peu importe ; trouves tu que, pour avoir vieilli, je sois moins ingénieux dans ma vengeance ?

— Peste ! au contraire, vous connaissez le proverbe : « *Il n'est chasse que de vieux chiens.* » Vous le prouvez de reste. Ecoutez-moi, monsieur Cantelou, mon corps vous appartient, s'il plaît à Dieu ; je n'en n'ai nul souci, et je ne m'abaisserai pas à vous adresser la moindre prière ; je devine trop bien que vous auriez une joie maligne à la repousser. Ce serait vous donner l'occasion de nouveaux péchés, et j'imagine que votre conscience en est raisonnablement barbouillée.

— Après, dit l'avare contenant sa colère.

— Si je vous donne quelques explications, c'est tout simplement pour justifier la conduite de Mlle de Bélesta que votre calomnie outrage. Ma famille était étroitement unie d'amitié avec celle du chevalier, lorsque les catastrophes de la révolution jetèrent M. de Bélesta, sa femme et sa fille dans les cachots de la Conciergerie ; je n'imaginai pas de meilleur moyen de les sauver que d'embrasser les opinions républicaines. Mon opinion protégea longtemps les malheureux reclus, mais je ne pus réussir complètement dans mon entreprise, car la tête du chevalier et celle de sa vertueuse épouse tombèrent sous le couteau de la république. Cette exécution se fit pendant que j'étais à l'armée de la Moselle. Or, à cette armée, j'avais eu occasion de démasquer un avide larron qui dévalisait sa patrie, et entassait vols sur vols. Ce n'est pas ma faute, mon cher monsieur, si ce coquin était votre père ; je n'avais pas, alors, l'honneur de vous connaître, et je le connaissais trop bien. Rappelé à Paris par mes devoirs, je dus, avant toute chose, dénoncer les brigandages du citoyen Cantelou, fournisseur des équipages de l'artillerie, et sur mon rapport, le digne homme, convaincu de concussions monstreuses, fut condamné à périr par les mains du bourreau...

Si ce fut une grande perte pour vous, veuillez croire que ce n'en fut pas une pour le trésor public. Après m'être fidèlement acquitté de ma mission politique, je courus à la Conciergerie... Mlle de Bélesta y était seule des siens, hélas ! Elle me raconta les efforts que vous faisiez pour lui plaire, et le récit de la noble fille était empreint du dégoût que vous lui inspiriez... Vous avez toujours été fort laid, mon cher monsieur ; jeune et riche, vous aviez une

mine de l'autre monde ; vieux et avare, vous n'êtes pas du tout agréable ; mais passons ; ceci n'est dit que pour expliquer l'aversion, ou, pour être plus poli, la répugnance de Mlle de Bélesta, qui était un ange de beauté. Craignant pour cette intéressante orpheline et l'échaufaud et votre amour, je résolus de tout tenter pour son évasion, et j'obtins un succès complet, grace au poste éminent que j'occupais. Rempli d'horreur pour tous les crimes qui se commettaient alors en France, je me gardai bien d'y remettre les pieds. J'avais conduit Mlle de Bélesta en Angleterre, et je la remis entre les mains de ceux de ses parens qui s'étaient sauvés du grand naufrage. Faut-il vous le dire, les charmes de l'orpheline avaient fait une vive impression sur mon cœur, je l'aimais non pas avec fureur et emportement comme vous, mais avec respect et adoration ; cet amour, chaste et pur, elle me le rendait, j'ose le croire, et tout semblait m'assurer un bonheur sans nuage.

Lorsque je demandai sa main, hélas ! Mlle de Bélesta était d'une piété filiale exemplaire ; elle avait été fiancée par son père au jeune marquis de Verneuil dès l'enfance, et le chevalier avait émis, dans son testament, le vœu que ce mariage fût consacré. Je dus céder à une volonté si respectable ; je me retirai en Allemagne, où Dieu me consola de la douleur la plus vive dont mon cœur ait été atteint, en me touchant de sa grâce miséricordieuse ; j'entrai dans les ordres. Mme la marquise de Verneuil a été mon amie, en femme vertueuse et chrétienne. Sa fille, dont vous venez de me séparer avec une cruauté sans nom, a été élevée par moi, pour ainsi dire : car elle a été orpheline de bien bonne heure, et j'ai dirigé, le premier, sa belle ame vers le ciel où elle appellera la mienne... Voilà, monsieur, toute cette histoire trop simple pour tout le bruit que vous en faites. Maintenant que vous êtes parfaitement instruit, agissez à votre guise. Croyez-moi, ne me croyez pas, soyez humain, soyez féroce, je ne vous donnerai aucun conseil.

Cantelou partit d'un éclat de rire hargneux et répondit :

— Nous verrons si tu seras goguegnard jusqu'au bout ; je te laisse à tes douces pensées, mon cher Claudius ; voici une lanterne pleine d'huile, elle te permettra de lire ton bréviaire comme les pères du désert, environné d'os de morts et d'instruments de torture... J'ai vraiment hâte de savoir si la soif et la faim te trouveront si résigné. En conséquence, comme tu es plus gourmet que gros mangeur, la moitié de ce pain te suffira, et toute cette eau te serait plus nuisible qu'utile. Disant cela, Cantelou coupa le pain en deux et jeta le plus gros morceau à quelques pas du prisonnier, puis il répandit sur le sol plus de la moitié de l'eau contenue dans la cruche.

— Bonne nuit, Claudius, et bon appétit, cria-t-il du bas de l'escalier en ricanant.

— Que Dieu soit avec vous, mon frère, répondit l'abbé d'une voix douce et chagrine ; vous avez bon besoin qu'il vous visite... Un mot, s'il vous plaît... vous voulez que je meure de faim, n'est-ce pas ?

— Oui, mon cher, et de soif.

— Prenez donc garde que je ne meure de froid cette nuit... vous abrégeriez maladroitement vos jouissances.

— Tu as, pardieu, bien raison, murmura Cantelou... Zibold, donne-moi ta veste.

L'Allemand obéit sur-le-champ, et l'usurier revenant vers M. de Brionne, jeta sur ses genoux sa propre houpelande et la veste de son fermier.

— Je me dépouille pour toi, cher Claudius, dit-il ; te plaindras-tu de ma courtoisie ?

— Je serais par trop difficile, répondit l'abbé en s'accommodant des vêtemens qui réchauffèrent ses membres engourdis ; maintenant, je vous remercie, vous pouvez être certain que je mourrai d'inanition... Bien le bonsoir.

Cantelou et Zibold remontèrent l'escalier, replacèrent la dalle du caveau, et, en fermant la porte de la tour, l'avare dit à son valet :

— Te souviens-tu un peu de ton ancien métier ?... Serais-tu capable de murer cette porte ?

— Oui, ce sera l'affaire d'une heure ou deux.

— Prépare donc les matériaux, la nuit prochaine nous travaillerons...

M. de Brionne, n'entendant plus aucun bruit, se tourna vers le squelette en croix, et dit avec une résignation touchante :

— Votre divin fils est mort sur la croix, mon Dieu, pour nous enseigner à souffrir ; je bénis votre bonté protectrice qui a daigné mettre ma vieillesse à l'épreuve, et me relever de mon péché quotidien par une pénitence qui me rapproche des saints martyrs. Soyez béni, mon Dieu ! prenez pitié de mes amis, de mes ennemis... Soyez le protecteur de ma chère orpheline, et détournez de son cœur les orages que je ne puis plus combattre.

Après cette courte prière l'abbé regarda en souriant le pain dur et la cruche, puis il dit ses grâces, étala son mouchoir sur ses genoux, fouilla dans sa poche, y prit un petit couteau, et se coupa un bon morceau de pain qu'il savoura par petites bouchées, arrosées, avec mesure, de gorgées d'eau fraîche.

— Ah ! Benoîte, Ursule, mes chères dames, cordons bleus par excellence ! que diriez-vous de ce souper, vous qui raffiniez l'ancienne et la nouvelle cuisine... Eh bien ! ajouta l'excellent homme, en revenant à sa miche, je puis affirmer n'avoir jamais eu meilleure disposition que ce soir. Je trouve ce pain exquis, quoiqu'un peu dur pour mes vieilles dents... Tout gît dans l'imagination, je me suis senti souvent un esto-

mac de papier mâché, devant des truffes et des petits pieds, maintenant j'ai une panse de lansquenet... Allons ! vive la paix de l'ame... M. de Nonanville ne me trouvera pas mort de besoin, s'il vient demain me faire visite.

L'abbé mangea longtemps et gaîment ; lorsqu'il ferma son couteau, il ne restait plus de la miche qu'un morceau fort exigu, et la cruche était devenue fort légère... il faut penser au déjeûner, se dit le bon vieillard, ma nature est si vicieuse, qu'étant au pain et à l'eau, je pèche encore par gourmandise.

Après avoir récité ses prières, le prisonnier se roula, tant bien que mal, dans sa douillette, s'enveloppa des vêtemens qu'on lui avait donnés, et s'endormit profondément.

Dieu ne lui envoya que de doux rêves, car sa belle ame veilla sur son sommeil.

XI.

Le lendemain, dès le matin, Thérèse descendit au rez-de-chaussée, et y trouva Cantelou. L'avare se promenait de long en large, se frappant le front comme un homme agité par la recherche de quelque idée.

— Bien le bonjour, ma chère demoiselle Victoire, dit-il, avez-vous passé une bonne nuit ?

— Excellente ; j'ai été bercée par vos gracieuses paroles, et me suis endormie dans les délices de la rêverie.

— Chut ! les murs ont des oreilles. Faisons un tour sur le plateau, nous y serons tout à notre aise.

Thérèse mit la main sur son couteau et répondit par un charmant sourire.

— Ainsi donc, vous m'avez fait l'honneur de penser à moi ?

— Honneur n'est pas le mot, monsieur de Nonanville... Oui, j'ai beaucoup pensé à vous, et si je ne me suis pas décidée à accepter franchement et avec reconnaissance vos flatteuses propositions, je ne tarderai pas à vous faire connaître définitivement ma résolution.

— Encore des longueurs !... Ah ! vous n'aimez pas, cela se comprend.

— N'allez pas si vite, vous pourriez vous tromper... Je vous demande jusqu'à demain... Suis-je trop exigeante ?

— Non, vraiment ; vous êtes un ange ; je ne saurais le dire assez souvent... Demain, avant minuit, tu seras dans l'autre monde, ma mignonne, pensa Cantelou.

— Et maintenant, arrivons à nos affaires... Avez-vous imaginé l'expédient qui me livrera Fontac ?

— Oui... J'en étais fort préoccupé, lorsque vous m'avez trouvé dans la salle basse... Cette nuit, Fontac sera ici.

— Et comment vous y prendrez-vous ? demanda Thérèse avec une vive émotion.

— Peste ! comme vous lui en voulez à ce godelureau ; vous frissonnez de joie en m'écoutant... ah ! la vengeance est le plaisir des dieux... Voici : ce soir, j'écrirai à Perez que je suis arrivé dans le pays, et je le prierai de m'envoyer Fontac à l'instant même, me servant pour attirer notre ennemi d'un joli stratagême digne en tout point de celui que vous avez employé à Miguelgorry.

— Et qu'inventerez-vous pour tromper Perez ? On vante beaucoup la finesse de ce contrebandier ; Fontac ne viendra pas.

— Il viendra.

— Il se fera accompagner.

— Il viendra seul... J'en lève la main.

— A la bonne heure ! Je ne vous questionne plus, puisque c'est votre secret... un mot encore, cependant : par qui ferez-vous porter cette lettre ?

— Par Zibold ; je ne connais pas de courrier plus zélé, plus discret, plus intrépide.

— Bien ; et ce sera cette nuit, vous me le promettez ?

— Je l'ai juré... (Comptes-y, pensa Cantelou).

— Je te promets bien qu'il n'ira pas, se dit Thérèse. Puis elle reprit :

J'ai mûrement réfléchi à notre position, mon cher monsieur de Nonanville ; elle est grave, et sur la pente où nous nous trouvons, il est impossible de reculer...

— Reculer !... je n'y pense pardieu pas !

— Eh bien ! pour ne pas reculer il faut avancer ; le moindre temps d'arrêt nous précipiterait dans des périls sans nombre.

— Avançons-donc ; mais expliquez-vous plus catégoriquement.

— Nous avons laissé derrière nous des ennemis dangereux dont il faut nous débarrasser à tout prix. Ces ennemis sont à Miguelgorry. Vous comprenez que Mme de Fontac, étant très attachée à l'abbé de Brionne, ne restera pas inactive en ne le voyant pas revenir, et mettra bientôt la police sur nos talons.

— N'avez-vous pas arrêté le sage projet d'attirer ici Mme de Fontac, et ne devons-nous pas l'enfermer avec l'abbé ?

— Ce doit être notre soin le plus pressé. La Fontac mise en cage, il ne reste plus au château qu'une jeune fille et un aveugle, incapables tous les deux de nous nuire. Aussi, mon avis est que nous nous hâtions de nous défaire de l'amie du chanoine.

— C'est aussi le mien ; agissez, je vous donne carte blanche. Ne devez-vous pas aller aujourd'hui au château ?

— C'était ma première idée ; mais j'ai réfléchi à de graves inconvéniens qui me recommandent, pour notre mutuelle sûreté, d'agir avec plus de prudence. Ma présence à Miguelgorry pourrait paraître suspecte, il faut que Zibold me remplace, et cela pour deux rai-

tons : la première, c'est qu'il se mettra en route un peu avant la nuit, afin de ne rencontrer personne sur son chemin, et qu'il semblerait étonnant de me voir battre la campagne à une heure où les femmes rentrent chez elles ; la seconde, c'est que sa compagnie inspirera plus de confiance que la mienne et décidera Mme de Fontac à quitter sur le champ son habitation ; enfin, si la vicomtesse se faisait suivre d'un ou de deux domestiques, je serais prise à mon propre piège, tandis que, d'un tour de main, Zibold saura se débarrasser de ces témoins importuns. Reste à savoir si votre fermier est connu à Miguelgorry ?

— Nullement ! J'adopte votre opinion ; elle me paraît fort sage. Ainsi, Zibold ira au château, nous ramènera la vicomtesse ; puis, cette besogne accomplie, il se mettra à mes ordres pour aller chercher Fontac et vous le livrer. Ce petit plan me convient sous tous les rapports.

— C'est une affaire faite ; je vais écrire à Mme de Fontac un billet fort pressant au nom de notre prisonnier, et si nous échouons... ma foi, nous n'aurons rien à nous reprocher.

— Très bien ! préparez votre lettre, Zibold partira aussitôt que vous le jugerez convenable.

— Ce sera vers dix heures, cette nuit : il pourra être au château à onze heures, et nous verrons arriver M. de Fontac vers minuit, environ...

— Soit, cela m'arrange on ne peut mieux, car mes contrebandiers seront alors à l'œuvre. C'est donc chose bâclée ; retournons à la ferme, Finance ne peut tarder à se lever.

Thérèse monta à la chambre de Finance, et lui dit :

— Vers dix heures, ce soir, le vieux ne nous gênera plus, j'ai trouvé le moyen d'écarter ce rustre de paysan qui me gênait ; je l'ai envoyé au château, d'où il reviendra avec la femme de Fontac !

— Que feras-tu de cette femme ?

— Je la jetterai dans la fosse.

— Oui, mais Zibold ne se manie pas comme une poupée : qu'en feras-tu ?

— J'y songerai... ne t'en inquiète pas.

— Fais, ma chère, fais, j'ai toute confiance en ton génie.

— Et tu n'as pas tort.

La journée fut donc d'une éternelle longueur pour Thérèse, Finance et Cantelou. Certes le noble prisonnier qui gémissait dans le souterrain de la Tour-du-Preux ne dut pas compter les heures avec plus d'angoisses que ces trois créatures abandonnées du ciel.

Enfin, la vieille horloge à boîte, l'un des plus beaux meubles de la salle du rez-de-chaussée, marqua neuf heures et demie. Finance prétexta un peu de fatigue et monta dans sa chambre. Thérèse donna une lettre ouverte à Cantelou, et la lui fit lire en disant :

— Il est temps.

— C'est parfaitement bien tourné, s'écria l'avare, et il appela Zibold, après avoir cacheté la missive.

Prends l'un de tes chiens, dit-il au rustre, et va au château de Miguelgorry. Tu demanderas la vicomtesse de Fontac, et ne remettras ce papier qu'entre ses mains. Tu te diras le frère d'un douanier qui a recueilli deux femmes, dont l'une, fort malade, est condamnée par son médecin. Tu diras que l'abbé est très fatigué et a besoin du prompt secours de ses amis ; enfin, tu te laisseras questionner, mais tu mettras une grande réserve à tes réponses. Je n'ai pas besoin de te dire que l'abbé dont il s'agit ici est ce même vieillard que nous avons renfermé hier... Tu m'as compris ?

— Oui.

— La lettre dont je te charge a été écrite dans le but de faire arriver ici la femme à qui tu t'adresseras, et qu'on appelle la vicomtesse de Fontac.

— Je l'ai compris.

— Bon : à ton retour, si cette femme se fait suivre par l'un de ses gens, en montant la côte tu t'en débarrasseras, pour toujours, entends-tu bien ? enfin, tu conduiras immédiatement Mme de Fontac dans le caveau, la porte de la tour sera entr'ouverte, mademoiselle ou moi y serons, est-ce compris ?

— Oui.

— Pars donc, et ne perds pas ton temps en route.

— Mon ami, dit Thérèse, êtes-vous armé ?

Le colosse montra un lourd bâton et tira de dessous sa veste un stylet long d'un pied.

— Très bien, dit Cantelou ; alerte, mon garçon... deux hommes ne te feraient pas peur, n'est-ce pas ?

Zibold répondit par un gros sourire, il secoua ses robustes épaules, siffla l'un de ses chiens et sortit de la ferme.

— Ah ! je respire, dit Thérèse ; maintenant, mon cher monsieur de Nonanville, si nous allions voir l'ami Claudius pour tuer le temps !?... Qu'en pensez-vous ?

— Allons lui demander sa bénédiction à ce saint homme, vous avez là une charmante idée.... Sa lampe doit être éteinte, il sera tout à fait charitable de la lui allumer.

— C'est vrai, il ne faut pas priver ce cher homme de la contemplation des objets qui l'entourent.

— Attendez, il me vient une idée plaisante.

Cantelou passa dans la dépense, y prit un pain et une cruche pleine d'eau ; puis donnant un fallot à Thérèse, il lui dit :

— Partons.

Quelques minutes après, la lumière tremblotante de la lugubre lanterne flottait sur les parois du souterrain de la tour. Les bandits s'arrêtèrent au milieu de l'escalier pour écouter

leur victime qui chantait le psaume : *Discedite ame, omnes qui operamini iniquitatem ; quoniam exaudivit dominus vocem fletus mei* (1). Si endurcies que fussent les âmes de ces misérables, elles furent saisies d'une soudaine terreur.

— Ah bah ! s'écria Thérèse après un mouvement d'hésitation ; avançons.

Et elle entraîna Cantelou précipitamment.

— Il paraît que cela ne va pas plus mal, dit l'avare au chanoine avec une méchanceté fanfaronne.

— Dieu combat avec les faibles, répliqua M. de Brionne... que me voulez-vous ?

— Nous venons savoir si tu as besoin de quelque chose, mon cher Claudius.

— Laissez-moi mourir en paix et prier pour vous.

Thérèse et son complice s'arrêtèrent en silence, et contemplèrent leur victime.

Le digne abbé, malgré ses précautions, avait été surpris par le froid ; l'humidité de cette cave malsaine avait pénétré ses chairs et attaqué ses os. Son visage était défait, ses membres grelottans ; mais une angélique et ineffable douceur s'épanouissait sur ses joues et sur son front. Une fièvre brûlante faisait frissonner tout son corps ; on voyait près de lui un morceau de pain, reste de son souper de la veille ; il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures ; mais pour étancher la soif dont il était dévoré, il avait presque vidé sa cruche, et à peine avait-il encore à boire le contenu d'un verre. Dans sa souffrance, le malheureux vieillard ménageait cette eau précieuse, et se contentait d'en humecter ses lèvres en feu.

Cantelou fit rouler le morceau de pain sous ses pieds et dit :

— Nous sommes économe et prévoyant, mon brave, et nous imitons la fourmi, c'est très bien ; mais la fourmi est libre d'aller où bon lui semble, elle amasse... Toi, mon cher, tu n'amasseras rien, tu ne feras pas une enjambée, pas un mouvement que ne te permette cette courte chaîne... Tiens, regarde-moi ; je pose là, sous tes yeux, une belle miche de pain frais ; elle est appétissante, n'est-ce pas ? sa croûte est dorée, croquante, c'est une belle et bonne friandise ; eh bien ! je te défie d'y toucher. Demain, après-demain, lorsque la faim déchirera tes entrailles et t'agitera dans tes anneaux de fer, tu tordras tes vieux membres pour atteindre ce régal, qui te semblera plus succulent que tous ceux de ta vie de sybarite ; tes membres se briseront sans que tes mains l'aient touché. Écoute encore : la soif, assure-t-on, est le plus insupportable des supplices ; ses tortures nous rendent fous... vois donc cette eau limpide et fraîche que je mets là, tout près de toi, et va te désaltérer si tu le peux...

(1) Retirez-vous de moi, vous tous, injustes et méchans, car le Seigneur a écouté la voix de mes pleurs.

— Je vous pardonne ! murmura l'abbé d'une voix défaillante.

— Oui, oui, fais le bon apôtre... ta générosité ne m'attendrira pas, je te le promets. C'est la peine du talion que je t'inflige ; tu as fait mourir mon père, et je te tue. En faisant confisquer mes biens, tu m'as voulu réduire à la misère, tu m'as exposé à mourir de faim... meurs de faim ! En m'arrachant celle que j'aimais, tu as livré mon cœur à la soif dévorante des passions... que la soif fasse hurler ton agonie.

— Et vous, madame, dit M. de Brionne avec dignité, n'avez-vous pas quelque injure, quelque outrage à me jeter ?... Allons, mes frères, lapidez, pendant que vous y êtes.

— Je te dirai, moi aussi, s'écria Thérèse avec véhémence, que je me venge avec joie de tout le mal que tu m'as fait. C'est toi qui as marié le vicomte de Fontac....

— Pour mes péchés, hélas ! oui, je le confesse.

— C'est toi qui l'as détourné de mon amour, c'est toi qui as été chercher sa fiancée, c'est toi qui as avili, par un mensonge impudent, ton caractère de prêtre...

— Un mensonge ! Lequel ?

— Ne me disais tu pas, dans la nuit où tu te glissas si effrontément dans ma voiture, sur la route d'Orléans, que le mariage du vicomte et de Mlle de Verneuil ne se ferait pas ? Ne m'en avais-tu pas donné ta parole ; c'était une feinte de ta part ; tu voulais m'empêcher d'aller troubler la fête de ce jeune couple, et comme je ne me rendais pas à tes raisons, tu m'as livrée à mon nigaud de frère, qui, par ton ordre, ou plutôt par tes conseils, m'a fait jeter dans un cloaque infâme où j'ai perdu toute une année de ma jeunesse et de mes plaisirs... Sais-tu ce que j'ai retiré de cette prison des Madelonnettes où j'ai vécu côte à côte avec les dernières créatures de mon sexe ? J'en ai retiré une immoralité incurable, j'y ai gangrené mon cœur, tandis que ma tête seule appartenait au vice ; j'y ai puisé une sourde fureur contre toi et contre cette femme légitime de mon amant ; j'y ai puisé une ardeur plus effrénée que jamais pour le luxe et le plaisir, et mon amour pour celui dont tu avais tenté de m'éloigner s'est renforcé de tous les maux que j'ai soufferts loin de lui. Insensé ! tu as cru qu'un an de séparation amortirait les feux dont nous brûlions l'un pour l'autre. Lorsque tu subiras les tourmens de la soif, tu me diras si ta disette d'eau éteindra les flammes de ta bouche. Tu as été justement puni dans tes espérances, car Fontac a été lui-même mon libérateur, car il m'a aimée après mon incarcération beaucoup plus qu'avant, car j'ai jeté le désordre dans ce ménage béni par tes mains, consacré, formé par toi ; j'ai fait de l'époux un ingrat, un dissipateur, un débauché, et de l'épouse une dé-

laissée, une malheureuse dont les larmes coulent encore à cette heure, j'en ai l'espoir !

— Oh ! vous êtes une misérable ! vous n'avez d'humain que la face.

— Et je m'en vante. Maintenant, sache bien ce qui me reste à faire... Dans quelques heures, Mme de Fontac sera ici.

— Ici ! s'écria le chanoine effrayé.

— Oui, là... Vous vous êtes trop aimés dans ce monde pour que je vous sépare à vos derniers momens. L'homme qui t'a pris sur ses épaules et qui t'a enchaîné à cette muraille, vient de partir pour se rendre au château de Miguelgorry. Il est porteur d'un billet que j'ai écrit en ton nom, et par lequel je prie Mme de Fontac de venir recevoir le dernier soupir de Mme de Ravenstein... Elle viendra, tu peux y compter ; elle assistera à ton agonie, et, elle aussi, mourra de faim et de froid.

— Monsieur, dit l'abbé la voix pleine de larmes, vous êtes moins barbare que cette femme, quoiqu'elle soit votre complice. Pour que Dieu vous absolve du crime que vous commettez sur moi, détournez-la de cette odieuse et inutile vengeance... Ayez pitié des innocens ! Songez que Mme de Fontac est la fille de celle que vous avez aimée.

— Oui-dà, mon petit moine, pour qui me prends-tu ? en mourant, ta protégée nous tirera des griffes de la justice, et je ne me soucie pas de monter sur les planches pour ses beaux yeux et ta sensiblerie. Sans cela, ce serait avec plaisir que je t'obligerais ; car pour mon compte je n'ai rien à démêler avec la châtelaine de Miguelgorry.

— Hélas ! reprit le noble vieillard en se traînant sur ses genoux, Thérèse Keller, au nom de votre mère que j'ai vu mourir.

— Je n'ai jamais eu de mère, répondit l'odieuse créature.

— Au nom de votre fille que j'ai recueillie, que j'ai soignée, élevée, aimée, qui est un ange de vertu.

— Je n'ai pas de fille.

—Mais cette fille est, dans ce moment même, comblée des bienfaits de Mme de Fontac ; c'est elle que vous avez vue donnant la main à ce jeune aveugle... Que va-t-elle devenir lorsqu'elle sera deux fois orpheline ?

— Cela ne me regarde pas... Elle t'imitera en se faisant religieuse.

— Ah ! soyez maudits, infâmes assassins, et que le sang des justes retombe sur vos têtes ! Allez-vous-en... retirez-vous... Seigneur, je n'espère qu'en vous, ajouta le vénérable serviteur de Dieu en courbant sa tête dans ses mains.

— Adieu donc, cher Claudius, dit Cantelou, je t'engage à prendre patience : la colère est un gros péché.

Thérèse mit les pieds sur la première marche de l'escalier et fit signe à l'avare de la suivre.

Lorsqu'il eut monté quelques degrés derrière la courtisane, Cantelou se retourna vers le prisonnier, et lui dit avec un redoublement d'impertinence et d'ironie :

— Je suis un peu athée, n'est-ce pas, Claudius ? Eh bien ! je ne demande qu'à me convertir ; prie le ciel de faire devant moi quelque miracle, et que le diable m'emporte si je ne te prends pas pour confesseur....

Pendant que le bandit parlait, Thérèse, fouillant dans sa poche, y prenait son couteau et l'ouvrait en silence. A peine Cantelou avait-il achevé sa phrase impie, que la pointe de la lame pénétra entre ses deux épaules et s'y enfonça jusqu'au manche.

— Malédiction ! misérable ! cria l'usurier qui tourna sur lui-même, étendit les bras, rendit un flot de sang par la bouche, et tenta de se retenir avec les ongles aux parois de la muraille.

— Va !... dit Thérèse, et elle le poussa violemment.

Cantelou roula sur les marches de l'escalier, trébucha sur le terrain boueux du caveau, et vint tomber évanoui aux pieds de M. de Brionne, qui, levant les yeux au ciel et les ramenant sur son bourreau, murmura d'une voix fervente :

— Seigneur, la foudre frappe qui vous brave ! votre droite est terrible ! soyez vénéré.

Thérèse éclata d'un rire infernal, redescendit l'escalier, enleva à Cantelou son portefeuille et se retira.

Après avoir replacé avec soin la dalle du caveau, la courtisane poussa la porte de la tour sans la fermer à clé, mit le cadenas dans sa poche, jeta son couteau dans la Nive, et rentra dans la ferme en chantonnant.

Finance était seule dans la salle du rez de chaussée, la femme de ménage était dans sa cuisine.

— Et d'un ! dit Thérèse en entrant.

— Est-ce fait ? demanda Finance avec émotion.

— A nous les millions, ma chère, tu es veuve... Montons dans ta chambre.

Les deux amies s'embrassèrent dès qu'elles eurent fermé leur porte à double tour.

— Ne perdons pas notre temps, dit Thérèse nos minutes sont comptées : écoute-moi bien... Zibold va revenir dans moins d'une heure ; s'il s'aperçoit du coup, nous sommes perdues ; ses grosses mains nous étoufferont comme deux pigeons.

— Tu me fais trembler.

— Bah ! il ne s'agit pas de faire la poltronne ; pour que ce rustre ne nous tue pas, il faut..... tu comprends ?

— Oui ; mais comment faire... ? c'est un vrai géant, qui osera le toucher ? ce n'est pas moi.

— Il faut donc que je fasse toute la besogne ?

— Dam, ma belle, tu es si habile.

— Je la ferai. Nous allons redescendre,

nous nous mettrons à table pour souper; nous nous inquièterons de M. de Nonanville, afin que la cuisinière ne se doute de rien, et nous affecterons de répéter qu'il est sorti avec Zibold...

— Pourquoi cela ?

— Parce que, lorsque Zibold rentrera avec ou sans la Fontac, je me charge, tout colosse qu'il est, de lui mettre deux pouces de fer dans le cœur. Voilà mon plan, écoute-moi bien. Quand l'Allemand reviendra avec Mme de Fontac, il a l'ordre de se rendre de suite à la tour. Je me trouverai, moi, sur son passage; et pendant qu'il se baissera pour soulever la pierre du caveau, je lui lancerai mon stylet en pleine poitrine.... J'ai la main ferme quand je veux, demande-le à Cantelou.

— Mais si tu le manques, il t'écrasera.

— Je ne frapperai qu'à coup sûr, n'aie pas peur! Quant à la Fontac, je l'ai vue, c'est une femme frêle et insignifiante, j'en ferai ce que je voudrai. Alors, tu m'aideras, nous prendrons Cantelou par les pieds, nous le jetterons dans les rochers de la Nive, et nous enfermerons, à sa place, dans le caveau, le cadavre de Zibold, en compagnie de l'abbé et de son amie.

— Mais on trouvera le corps de Cantelou, et nous serons prises.

— Tu n'y vois guère loin, ma chère amie. Songe donc que Zibold aura disparu le jour même de l'assassinat de Cantelou, et qu'on le cherchera partout en vain, puisque le caveau est sourd, inconnu, discret. Zibold sera donc accusé du crime. Tu jetteras les hauts cris, tu pleureras à fendre les cœurs, moi je braverai la justice, car je ne craindrai plus d'être reconnue.

— Et les habitans de Miguelgorry, ne pourront-ils pas te signaler ?

— J'aurai eu soin de passer en Espagne; oui, ma chère, dès que nous aurons fini nos affaires ici, je franchirai la frontière, j'irai retrouver Fontac, j'irai reposer mon cœur de toutes ses agitations.... Ah! il est bien temps, Dieu merci !....

— Et pour te faire passer ce que je te dois, comment ferai-je ?

— Tu recevras de mes nouvelles, rassure-toi... et si tu n'étais pas exacte... souviens toi que j'ai un petit billet dans mes papiers qui vaut un million... ou ta tête.

— Oui... je me le rappelle, murmura Finance avec épouvante.

— Maintenant, allons souper; ne sois pas si pâle, tu as l'air d'une trépassée.

— Je boirai pour m'animer... A propos, et si Zibold revient sans être accompagné de Mme de Fontac, s'il rentre dans la salle... que ferons-nous ?

— Alors....! nous y songerons.... viens.

Les deux amies trouvèrent la table mise, et suivirent, à la lettre, le programme qu'elles s'étaient tracé. Il ne fut question que de l'absence, que du retard de M. de Nonanville, et la cuisinière, qui était le factotum de la maison, racontait les histoires les plus terribles pour prouver le danger qu'il y avait à courir les montagnes pendant la nuit.

— Monsieur est bien imprudent, riche comme il est, répétait elle sans cesse; à sa place, je ne quitterais le coin du feu qu'en plein midi; on est si méchant dans la vie de ce monde... et Zibold, où est-il ?

— Quant à lui, dit Finance, je ne m'en inquiète pas.... il est homme à se défendre.

— Oh! et entre nous, répliqua la ménagère, ce ne serait pas une grande perte pour le pays, si on le trouvait pendu à quelque arbre.

— Bah! il a l'air si bon, si serviable...

— Ah! mes bonnes dames, vous ne le connaissez pas; je le crois capable de tout.

Thérèse lanca un coup d'œil à Finance, et lui dit à voix basse :

— Tu entends, je semble avoir deviné.... notre criminel est tout trouvé.

— Tu es sorcière, répliqua Finance.

— Et maintenant va faire sentinelle du côté du pont de planches pour que Zibold n'arrive pas à la tour avant moi... tu viendras m'avertir.

Disant cela, Thérèse mit dans sa poche un long couteau effilé, à lame tranchante et solide.

— Ma foi! je n'y puis plus tenir, s'écria Finance, il faut que j'aille au-devant de M. de Nonanville; il est impossible qu'il ne lui soit pas arrivé malheur.

— Ah! ma chère dame! ne vous aventurez pas.... tenez, je vais vous accompagner.

— Non.... je n'irai qu'à deux pas, merci...

— Mettez-vous là, mère Jean, dit Thérèse, et buvez un coup, ça vous donnera du cœur..... allons, ma belle, dépêche toi, ne sois pas longtemps.

— Je rentrerai de suite.

A peine Finance était-elle dehors, que le dogue qui dormait près du feu se dressa sur ses pattes de derrière, jeta un sourd grognement et s'élança contre la porte en poussant un aboiement furieux. Thérèse serra le manche de son couteau entre ses doigts; Finance entra en courant dans la salle; son visage était tout décomposé.

— Qu'as-tu ? lui demanda vivement son amie.

Avant que la courtisane eût pu répondre, la porte fut violemment poussée, et un homme, se présentant sur le seuil, asséna un coup de bâton ferré sur la tête du chien, qui défendait la maison avec rage. La courageuse bête alla rouler jusque sous la table où ses membres se tendirent dans un mouvement convulsif pour ne plus bouger; il avait le crâne fendu. Thérèse et Finance se tenaient droites et tremblantes devant la cheminée : l'étranger qui s'était présenté si brutalement se retourna et cria :

— Entrez.

Deux hommes portant un brancard sur lequel était couché un autre homme, le visage couvert d'un mouchoir, franchirent le seuil et déposèrent leur fardeau au milieu de la salle.

Dix contrebandiers armés jusqu'aux dents suivaient ce brancard et entrèrent après lui. Au milieu d'eux était un homme garrotté, portant l'uniforme des officiers de l'armée carliste.

— Où est M. de Nonanville ? demanda celui qui paraissait commander à la troupe.

— Il est absent, répondit Thérèse : que lui voulez-vous ?

— Lui confier ce blessé.... Reviendra-t-il bientôt ?

— Nous l'attendons.... mais quel est ce blessé, demanda Thérèse ; et s'approchant du brancard elle souleva le mouchoir, poussa un grand cri, et tomba à deux genoux en répétant :

— Alfred, mon ami, mon pauvre ami !

Le vicomte ouvrit des yeux mourans et les referma aussitôt avec horreur, sa main repoussa celles de la courtisane.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! qui donc a osé le frapper ? qui a fait couler tout ce sang ?

Le prisonnier posa ses mains garrottées sur l'épaule de Thérèse, la poussa rudement et lui dit :

— C'est moi !.... Dieu me pardonne, vous n'êtes guère pressée de me reconnaître.

— Faust ! s'écria Thérèse, foudroyée par cette rencontre inattendue.

—C'est bien heureux ! ma chère sœur... Ah ! nous nous retrouvons donc.

Des hurlemens féroces et d'horribles imprécations se firent entendre du côté de la tour du Preux, et le cri des montagnards : ohé hu ! jeté dans les airs par une voix perçante, retentit jusque dans la ferme. Aussitôt, les contrebandiers s'élancèrent dans la direction de l'appel qui leur était fait. Il ne resta dans la salle que deux hommes chargés de veiller sur le blessé et sur le prisonnier.

— Nous sommes perdues ! glissa Finance à l'oreille de Thérèse, qui, toujours agenouillée à côté du brancard, ne lui répondit pas. Alors, elle voulut gagner la porte pour fuir.

— Arrêtez cette femme ! s'écria Faust en lui barrant le passage.

XII.

M. de Brionne, n'entendant plus aucun bruit au dessus de l'escalier souterrain, prit la lanterne qui avait été laissée à sa portée ; et tirant Cantelou par un bras, il le traîna péniblement pour le placer sous ses yeux.

Le blessé ne donnait pas signe de vie ; ses lèvres étaient pâles, sa bouche convulsivement fermée, son visage livide.

L'abbé déchira le vieil habit de l'avare, contempla la plaie profonde qui couvrait de sang ses épaules, secoua tristement la tête, et, partageant en deux son mouchoir, il l'imbiba d'un peu d'eau et l'appliqua sur la blessure.

La fraîcheur de ce pansement ranima Cantelou ; il ouvrit les yeux, promena des regards effarés autour de lui et frissonna d'épouvante en se voyant entre les mains de l'homme dont il s'était si bassement, si cruellement vengé.

— Ne tremblez pas, n'ayez pas peur, lui dit le chanoine avec une adorable bonté ; je sers, moi, le Dieu que vous avez outragé. Ce Dieu est plein de miséricorde et d'oubli, apprenez à le connaître, car il va se révéler à vous.

— Ah ! que je souffre ! quelle affreuse douleur ! murmura le blessé en grimaçant.

— Il faut surmonter vos souffrances, mon frère, pour penser à l'éternité.... Votre moment suprême n'est pas éloigné.

— Moi, mourir ! dit Cantelou en rassemblant ses forces ; mourir ! vous ne le pensez pas !

— J'ai sondé votre blessure ; la main qui vous a frappé a porté un coup terrible, le fer a attaqué les principaux organes de la vie, vous perdez tout votre sang.... Si vous étiez secouru par quelque habile chirurgien, peut-être pourriez-vous espérer....

— On va venir à mon aide, on va venir....

— Qui ?

— Zibold, mon fidèle serviteur, mon ami.

— Oubliez-vous que vous l'avez envoyé au château de Miguelgorry, répondit l'abbé, la voix tremblante.

— Eh bien ! raison de plus, il viendra me délivrer.

— Dans une heure, oui, mais il ne sera plus temps. D'ailleurs, celle qui vous a assassiné prendra ses précautions, n'en doutez pas.

— Oh ! mon Dieu !... Mais vous, monsieur, ne pouvez-vous pas me secourir et me faire sortir de ce caveau ?

— Nous sommes dans un même tombeau jusqu'au jour de la résurrection ; vous ne l'ignorez pas, car c'est vous qui m'y avez précipité.

— Oh ! je sais cependant un moyen de soulever la pierre de ce tombeau. Je vais vous l'indiquer ; mais...

— Mais ?

L'avare hésita et balbutia :

— Vous vous vengeriez à votre tour, vous profiteriez seul de la liberté, vous m'abandonneriez ; j'aime mieux me taire et mourir avec vous.

— Parlez, au nom du ciel ! Ce n'est pas pour moi que je vous implore, c'est pour Mme de Fontac, pour la nouvelle victime de ce monstre sans nom....

— Au fait, ce sera me venger de cette femme abominable. Ecoutez.... approchez votre oreille, ma voix se perd : vous monterez cet escalier qui est là, dans le coin ; quand vous serez à la dernière marche, vous tâtonnerez le

mur et trouverez une tringle. Cette tringle est un levier puissant; en pesant dessus, vous soulèverez la dalle qui nous enferme. J'avais fait poser cet instrument dans de sages prévisions de ce qui m'arrive.... Mais pouvais-je m'attendre à ce coup de poignard ?

— Vous oubliez que je suis lié, par les reins, à un câble de fer, et que ma chaîne est cadenassée.

— Ah! grand Dieu! je n'ai pas la clé de ce cadenas.... Hélas! hélas! ne pouvez-vous pas rompre l'un de vos anneaux ?

— Il faudrait pour cela la force de Samson.

— Si je me joignais à vous ?

Cantelou essaya de remuer les bras et de se soulever; une douleur terrible le rejeta sur les genoux de l'abbé, il poussa un cri aigu, déchirant, et dit d'un ton lamentable :

— Je suis mort!

— Imitez-moi, répondit M. de Brionne avec calme; laissez de côté toute espérance... tous deux nous allons bientôt nous trouver en face du créateur, vous le premier...

— Le premier! c'est donc bien vrai! Oh! vous m'abusez, vous me raillez, vous vous vengez... Non, je ne peux pas, je ne veux pas mourir.

— Pauvre insensé! vous n'avez pas plus d'une heure à vivre... Hâtez-vous de rentrer dans la grace; dans cette courte agonie ne vous écartez pas du chemin du ciel.

— Je ne crois pas au ciel. Qu'est-ce que votre ciel ?

— C'est le séjour des justes et des heureux, de la vie éternelle; on n'y entre que lavé de tout péché. N'êtes-vous pas né dans la religion catholique ?

— Oui, mais je ne l'ai jamais pratiquée.

— Eh bien! mon frère, cette religion est si bienveillante et si miséricordieuse qu'elle ne repousse aucun de ses enfans; elle protège et console les plus ingrats lorsqu'ils rentrent dans son sein, fût-ce à leur lit de mort.

— Hélas! ma vie est tissue de péchés et de crimes.

— Débarrassez-vous donc de cet odieux fardeau, pour échapper à la damnation.

— Et comment m'en débarrasser ?

— Par le repentir.

Le moribond ferma les yeux, comme pour se recueillir; tout à coup il s'écria :

— Ma bouche est en feu, j'ai soif, je me meurs de soif, donnez-moi à boire.

— Cette cruche est vide, je n'ai plus d'eau, il m'est impossible de vous désaltérer, prenez courage comme moi.

— Ah! malédiction! mais c'est horrible! ma langue est desséchée, ma gorge me brûle, mes veines sont enflammées, secouez bien ce vase, vous y trouverez encore quelques gouttes d'eau.

L'abbé prit la cruche et la secoua; elle fit entendre un petit bruit métallique et sonore, qui frappa l'oreille du blessé et répandit sur son visage une indicible béatitude.

— Il y en a! il y en a! dit-il en souriant avec sensualité.

— Oui, mais j'ai soif, moi aussi, et cette eau est un trésor inestimable pour mes lèvres avides.

— Donnez-m'en la moitié, je vous la paierai mille francs... donnez.

— Mille francs! rien que cela? vous êtes donc bien avare ?

— Deux mille, dix mille, tout ce que vous voudrez; mais, par charité, donnez vite, j'étouffe!

— Quand vous me cèderiez, mon frère, toute votre fortune, je ne vous abandonnerais pas ce que contient ce vase. A quoi me serviraient vos richesses? Ne vais-je pas mourir ainsi que vous? Et pouvez-vous encore penser aux biens de la terre, quand vous n'appartenez déjà plus à ce monde ?

— Une gorgée, rien qu'une gorgée!

— Non, je garde tout pour moi.

— Une goutte, alors, oh! une seule goutte... Ayez pitié de ma torture.

— Non, car je souffre plus que vous.

— Ah! vous n'avez pas d'ame, vous n'êtes pas chrétien! vous êtes un impie, un méchant homme!

— Savez-vous ce que c'est qu'un impie, un homme méchant? Ecoutez-moi : lorsque vous m'avez jeté dans cet infâme cachot, vous avez obéi à une haine injuste et criminelle; vous n'avez pas cherché à expliquer favorablement les causes qui vous acharnaient contre moi; vous vous êtes torturé l'esprit pour inventer un ignoble guet-à-pens et un supplice barbare; vous m'avez condamné à mourir d'inanition, de soif, de froid et de chagrin; vous m'avez enseveli vivant dans ce cloaque infect, où vous êtes venu railler mes douleurs et insulter à mon martyre. Dans votre impatience, voulant jouir de ma lente agonie, vous avez raffiné sur vos cruautés, car vous avez coupé par moitié ce pain qui devait, pensiez-vous, me soutenir trop long-temps; car vous avez répandu presque tout le contenu de ce vase, car vous avez exposé à mes yeux des alimens auxquels ni vous ni moi ne pouvons toucher. Rappelez vos souvenirs : « *Tu as tué mon père*, avez-vous dit, *et je te tue! Menacé par toi de la misère et de la famine, je te fais mourir de faim; tu as allumé dans mon cœur une soif inextinguible d'amour, et les fureurs de la soif feront hurler ton agonie.* » Sont-ce bien là vos paroles, mon frère ?

— Oui... hélas! oui! je me souviens et me repens... mais un peu d'eau, de grace, au nom du ciel!

— Lorsque vous étiez devant moi, tout à l'heure, à côté de cette femme maudite, et que vous me couvriez d'un regard impitoyable et

insolent, je me suis traîné à vos pieds, vous suppliant d'intercéder pour Mme de Fontac, et de détourner de sa noble tête l'orage dont elle va être frappée ; vous m'avez répondu par un sarcasme, par une cruauté sanguinaire et bouffonne, et vous m'avez abandonné sans honte et sans remords. Voilà ce qui est d'un homme méchant ; votre aveugle et lâche fureur n'a eu ni pardon ni pitié pour mes quatre-vingts ans... ma vieillesse impotente, mon front chauve, mes membres débiles n'ont pas su vous émouvoir. Bourreau, vous avez choisi pour votre valet un Goliath, dont les bras de fer m'ont brutalement enchaîné à cette muraille, sans égard pour mon corps grêle et chétif. C'est donc vous l'homme méchant.

L'homme impie, c'est encore vous, car le blasphème est tombé de vos lèvres à chaque mot qu'elles ont prononcé ; car, ayant épuisé l'outrage sur ma personne, vous avez dardé de votre langue envenimée la majesté de Dieu qui a souri, par ma bouche, à vos invectives.... Oui, l'impie c'est vous !

Soyez donc satisfait, soyez glorieux, et jouissez largement de votre gloire.... Vos vœux ont été pleinement exaucés, je souffre tout ce qu'il est humainement permis de souffrir : ces fers déchirent ma ceinture, la faim torture mes entrailles, la fièvre dévore mon sang, le froid ronge mes os, et la soif, l'horrible soif, ce hideux tourment, va bientôt me rendre fou. Le supplice que vous endurez en murmurant, voilà dix heures, dix longues heures que je le subis en silence, les yeux attachés sur ce reste d'eau fraîche que je garde pour éteindre mon dernier souffle ! Oui, vous l'aviez deviné, jugez-en par vous-même, la soif déchire la poitrine du malheureux qu'elle tient haletant sous sa flamme mortelle ; ma bouche écume en vous parlant, et si je n'étais l'humble serviteur du Tout-Puissant, je donnerais, sans hésiter, mon ame au démon pour m'approcher d'une fontaine et plonger ma tête entière sous son cristal écumant.... Oh ! qu'ils sont heureux ! ces hommes, ces pauvres dont les chaumières bordent les fleuves ou les ruisseaux ; combien est heureuse la jeune paysanne qui puise à pleins seaux l'eau limpide des réservoirs ! qu'ils sont heureux ces bandes d'oiseaux voyageurs qui planent et s'abattent sur la nappe des lacs ou dans les joncs des marécages....

— Assez, assez ! s'écria Cantelou ; vous redoublez, par ces images, les horreurs de mon supplice.

— Qu'ils sont heureux, n'est-ce pas, mon frère, tous ces êtres pour qui Dieu a créé les élémens... Ah ! pourquoi, homme méchant, homme impie, m'avez-vous arraché à l'air pur, aux feux du jour, à la terre maintenant semée de fleurs ? pourquoi m'avez-vous retiré des bords de la Nive, cette rivière bouillonnante qui arrose les champs de Miguelgorry ?

— Assez !

— J'étouffe sous les miasmes putrides de cette caverne ; j'y suis transi de froid, je regrette les buissons en fleurs, et mon souffle embrasé dit que la soif me détruit et me dévore.

— Mais il vous reste un peu d'eau ; vous êtes heureux ! Oh ! par pitié, une gorgée, une goutte, une seule goutte !

— Vous savez maintenant ce qu'est un impie, ce qu'est un méchant... reprit l'abbé avec douceur ; voulez-vous savoir ce que c'est qu'un chrétien ?

— Oui, oui, mais... à boire ! murmura le blessé d'une voix de plus en plus faible.

— Le voilà, mon frère.

Disant cela, M. de Brionne prit le vase, l'approcha des lèvres de Cantelou, et versa avec soin jusqu'à la dernière goutte l'eau qu'il contenait dans sa bouche avide et contractée.

Le blessé but avec délices, et le vase était vide depuis long-temps que ses mains le pressaient encore. Pendant qu'il étanchait sa soif, l'abbé, les yeux levés au ciel et le visage rayonnant, disait avec une angélique charité :

— C'est à vous que je donne, ô mon Dieu ! en échange, accordez-moi de souffrir jusqu'au bout sans murmurer.

Cantelou rendit le vase au pieux vieillard, qui en appliqua les parois sur sa bouche pour y chercher quelque fraîcheur. Le blessé, stupéfait, regarda son généreux ennemi et lui dit avec respect :

— Vous souffrez donc réellement ?

— Affreusement ! répondit M. de Brionne d'une voix tremblante, et il posa la cruche à ses pieds sans colère, sans humeur.

— Et vous me maudissez, sans doute, pour tout le mal que je vous ai fait.

— Je vous bénis.

— Mais quel homme êtes-vous donc ?

— Je suis chrétien, mon frère.

— Oh ! moi aussi je veux l'être, s'écria l'avare transporté par cette réponse d'une modestie sublime.

— Si je vous ai reproché de m'avoir condamné à tant de misères, c'est que je voulais faire descendre dans votre ame, par un contraste frappant, les douces vérités de l'Evangile. Mon cœur est sans haine, sans rancune.

— Hélas ! pourrai-je donc trouver grace devant votre bonté ? Pourrez-vous, au fond de ce cœur adorable, avoir quelque pitié pour mes crimes ?

— Je vous ai pardonné, mais il est plus que temps de songer à implorer un autre pardon ; mon frère, maintenant que vous êtes soulagé, il faut songer à Dieu.

— Je me mets à vos genoux par la pensée, éclairez-moi, que faut-il faire ?

— Purifier votre ame de ses souillures.

— Et comment ?

— Par le repentir d'abord.
— Je me repens.
— Par la foi.
— Je crois.
— Par l'humilité.
— Je m'humilie.
— Par l'espérance.
— J'espère.
— Enfin par la confession.
— Je suis prêt.

Le noble vieillard se pencha vers le blessé et le baisa sur le front; puis, se recueillant, il prononça quelques prières à voix basse.

Cantelou fit, pour la première fois de sa vie, le signe de la croix ; et, instruit par son guide admirable, il commença pieusement la confession de ses iniquités.

Spectacle touchant !

Quel athée insensible eût pu résister à cette scène émouvante où se révélait, dans toute sa magnifique simplicité, la morale évangélique ? Là, ce vénérable ecclésiastique ramenant à Dieu une ame rongée par le péché ; ici, un criminel échappant à l'étreinte du démon pour se jeter aux pieds de son créateur : la vertu dans sa rayonnante auréole ; le vice prosterné, repentant et purifié par le génie du christianisme. Côte à côte, se donnant la main, l'homme, vivant modèle de toutes les puretés, et l'homme dégradé par le crime, mais relevé par la foi !

M. de Brionne, condamné à mort par son propre bourreau, payait les infâmes tortures de son supplice des plus doux fruits de sa belle ame. Il oubliait la faim, le froid, sa prochaine agonie, pour assister son plus grand ennemi à son heure suprême. Loin de savourer les délices de la vengeance, en rendant haine pour haine, outrage pour outrage, sarcasme pour ironie, il avait désaltéré, mourant de soif lui-même, son assassin, et sa parole fortifiante venait rafraîchir à son tour et consoler les esprits de ce meurtrier expirant.

En écoutant la longue suite des péchés et des crimes de Cantelou, le digne abbé ne laissa lire sur son visage aucune émotion, quoique la confession du converti fût terrible et que le cœur du confesseur en fût navré.

Près de trois quarts d'heure s'écoulèrent ainsi, pieusement employés à la rédemption de cette ame que la grace avait enfin touchée.

Lorsque Cantelou courba la tête sous l'absolution sacrée, une métamorphose complète s'était opérée en lui ; l'avare était devenu généreux, l'usurier honnête homme, le criminel vertueux, le libertin chaste, l'athée religieux.

Le visage du chanoine était radieux, son cœur nageait dans la joie, un sourire délicieux effleurait ses lèvres ; on eût dit que le saint vieillard entrevoyait la couronne éternellement fleurie que les anges lui préparaient.

— Embrassons-nous encore, mon cher frère, s'écria-t-il dans un tendre élan ; vous valez bien mieux que moi, maintenant ; votre conscience a la blancheur du cygne.

— Et c'est un homme comme vous que j'ai pu haïr, murmura le moribond... C'est vous que j'ai si brutalement, si méchamment traité !

— Ne parlons plus de cette petite histoire, mon ami, dit l'abbé s'efforçant de retrouver son humeur charmante et enjouée ; vos péchés sont plus que vieux, ils sont effacés ; tandis que j'en ai de mignons et de tout frais à confesser, moi.

— Bonté divine ! Et lesquels, mon père ?

— Hum ! j'ai toujours été un vilain gourmand, et la disette de vivres où je me trouve me fait rêver avec extase, malgré moi, aux chefs-d'œuvre de l'art de Vatel. Hier, par exemple, je dis hier, sans trop savoir pourquoi, car on n'entend pas une horloge dans ce lieu, et je n'ai jamais porté de montre, hier donc, en soupant avec ce pain de ménage, qui est excellent, par ma foi, j'ai imaginé friandise sur friandise, et j'ai trompé mon appétit de la belle façon : figurez-vous que j'ai fait un repas à deux services.

— Comment cela ? demanda Cantelou avec chagrin, et en étouffant une douleur aiguë provenant de sa blessure.

— J'ai coupé mon pain en trois gros morceaux et chaque morceau en plusieurs bouchées : potage, hors-d'œuvre, entrée, pâtisserie, poisson, rôt, entremets, dessert, rien ne me manquait ; ni la volaille bourrée de truffes, ni le foie de Strasbourg, ni la carpe du Rhin, ni les cailles beurrées au basilic, ni les ortolans... A chaque bouchée je me délectais ; mon pauvre pain bis était tantôt poil et tantôt plume, et, savourant ainsi sans relâche, j'attaquai bravement mon dessert qui était le troisième et dernier morceau de ma miche. Alors, seulement, me vint l'idée que je mangeais en prodigue mon capital. Cette triste réflexion me fit honte du péché ; et, par pénitence plutôt que par prévoyance, je renonçai au dessert. Vous voyez bien, mon cher ami, que la nature est faible chez nous tous, et qu'un gros péché est bientôt commis.

— Et la soif, la soif !

— Je fais de mon mieux pour l'oublier.

— Et moi je la sens revenir, ma gorge s'irrite.

— Courage, tenons bon... prions, il faut recevoir la douleur et la mort de pied ferme.

— Mais n'ai-je pas apporté une alcaraza pleine d'eau quand je suis entré dans ce caveau avec ma complice ?

— Oui, mon ami, elle est là cette alcaraza bien heureuse, je la vois, elle ravive ma douleur, car j'éprouve, ici, le supplice de Tantale. Les dieux de la mythologie étaient raffinés dans leurs châtimens, qu'en pensez-vous ?

— Hélas ! votre reproche n'est que trop mérité, je suis un infâme.

— Ne croyez pas que j'ai voulu faire un rapprochement... j'ai voulu rire ; dans ce moment, ma gaîté trompe la soif.

— Mais je ne suis pas attaché au mur, moi, je peux aller chercher ce vase, je peux vous soulager.... attendez.

— Si vous aviez assez de forces pour vous traîner jusque là, vous adouciriez mes souffrances.... La fièvre me mine, mes entrailles brûlent.... Pouvez-vous, mon ami, pouvez-vous ?

— Ah ! quelle affreuse douleur ! grand Dieu ! mes reins se déchirent... Oui, je pourrai, oui... Devrais-je expirer dans mes efforts.

Le blessé, soulevé par M. de Brionne, se retourna avec courage. Quoique chacun de ses mouvemens fût une torture, il se dressa, à moitié sur ses genoux tremblans, et s'aidant de ses poignets, il avança une jambe, s'arrêta pour reposer ses douleurs et pour crier ; une sueur froide ruisselait sur son front et tombait par grosses gouttes ; sa bouche écumait.

— N'allez pas plus loin, mon frère, disait l'abbé d'une voix défaillante, vous m'arrachez l'ame.

— J'arriverai, oh ! j'arriverai... Il faut que j'arrive... Patientez un peu. Il fit un nouveau pas et s'arrêta encore.

— Dieu ne fera-t-il pas un miracle pour vous, mon père, pour vous qui êtes son chef-d'œuvre. Moïse frappa le rocher, et le rocher versa des flots limpides qui abreuvèrent le peuple d'Israël...

— Ne me disiez-vous pas, interrompit l'abbé, lorsque vous braviez la puissance céleste : « Que Dieu fasse un miracle, et d'athée je deviens catholique. »

Le miracle a été fait, mon ami, puisque j'ai reçu votre confession... Vous chancelez... Ah ! malheureux ! arrêtez-vous...

Cantelou poussa un gémissement lamentable, ses genoux fléchirent, et il tomba à la renverse. Le sang s'échappa par gros bouillons de sa blessure et l'inonda.

— Je meurs, murmura-t-il, je meurs ! et il s'évanouit, les bras tendus vers le vase que ses doigts crispés effleuraient presque. Au bout de quelques minutes, le blessé se ranima ; et, rassemblant une dernière fois ses forces, il se poussa en avant, et mit sa main sur le vase en jetant un cri de joie, bientôt éteint dans un soupir arraché par la douleur ; enfin il se roula sur lui-même comme une couleuvre, traîna le vase vacillant, répandant l'eau dans ce trajet pénible, et le laissa tomber, de ses mains défaillantes, dans les mains avides de M. de Brionne.

L'abbé but à longs traits, et le blessé étancha également sa soif.... Puis ces deux malheureux s'embrassèrent. Cantelou demeura demi-couché entre les genoux de M. de Brionne, qui récita les prières des agonisans.

Tout à coup, un bruit sourd retentit au-dessus de l'escalier ; la dalle qui couvrait l'entrée des oubliettes rendit un son mat.

Cantelou ouvrit les yeux et murmura :

— On vient, nous sommes sauvés.

— Hélas ! répondit l'abbé avec l'accent de la terreur, c'est ma pauvre Marie, c'est Mme de Fontac qui vient mourir avec nous... Horreur ! mon Dieu ! horreur !

— Ah ! si Zibold est là, nous sommes délivrés !...

Une bouffée d'air tiède et parfumé vint frapper le front des prisonniers ; la dalle du caveau avait été enlevée ; un lourd trépignement retentit dans l'enceinte de la tour, comme celui que font des hommes en lutte.

— Strasbourg ! cria le blessé de tout son reste d'énergie.

— Strasbourg ! répondit la voix puissante du colosse.

— Dieu soit béni, mon père, vous êtes sauvé, murmura Cantelou ; priez... pour moi.

Sa tête retomba sur les genoux de l'abbé ; il s'était évanoui de nouveau.

Au-dessus du souterrain, le tumulte allait croissant.

XIII.

Urdach est un petit bourg d'Espagne, assis dans un fond, sur la droite de la belle route stratégique nouvellement tracée depuis la frontière jusqu'à Pampelune. Environné de hautes montagnes boisées, traversé par les eaux tranquilles de la Nivelle, ce village, brûlé en 1814 par les Français, rebâti, puis occupé par l'armée de don Carlos pendant la guerre de la Navarre, a subi tour à tour les lois du vainqueur et la disgrâce des vaincus. Ses murailles noircies par les incendies, ses maisons prises et reprises d'assaut, ses décombres, ses constructions inachevées, son peuple fainéant, sa pauvreté semblent annoncer au voyageur qui va parcourir la péninsule les ruines morales et matérielles dont ce beau royaume d'Espagne est fatalement semé depuis si longtemps.

Aujourd'hui que la guerre de la succession n'arme plus les partis, Urdach n'est habité que par des contrebandiers, des douaniers, et une compagnie d'infanterie fournie par l'un des régiments de Pampelune.

Comment, demandera-t on, les maisons d'un hameau, d'une bicoque, peuvent-elles abriter trois classes d'individus aussi antipathiques les uns aux autres ? Comment la contrebande, la douane et la force armée peuvent elles s'accorder ? — Je vais vous le dire.

Les gens d'Urdach n'exercent qu'un métier, la contrebande ; les douaniers n'ont qu'un moyen d'existence, la contrebande ; les soldats n'ont qu'un passe-temps, la contrebande. La conclusion est aisée. Maintenant, en deux mots, expliquons.

Les douaniers sont magnifiquement rétribués, *en chiffres*, mais on les paie de bonnes raisons; et à la fin de chaque mois il n'entre dans leur poche ni quadruple, ni douro, ni réal; le trésor les renvoie à des temps plus heureux, et leur défend, sous peine de mort, de trafiquer sur la frontière. Ces pauvres gens sont donc obligés de choisir entre un peloton de fusiliers ou la famine, et ils vivent aux dépens de l'état en se permettant de raisonnables tricheries.

Quant aux soldats, c'est le désœuvrement, c'est l'ennui qui les poussent à donner d'une main aux contrebandiers, d'une autre aux douaniers, des deux à l'étranger. Ce qui fait que, en plein jour, tout le monde se salue amicalement à Urdach, et que, à la nuit noire, les meilleurs amis font mine de ne pas se connaître.

En 1836, les carlistes tenant toute la haute Navarre, Urdach était quelquefois un quartier général, mais toujours un quartier de réserve, où le prétendant avait établi ses ambulances, ses magasins, ses dépôts de recrues. De ce côté de l'Espagne, les douaniers avaient jeté le froc, et la contrebande se faisait avec primes d'encouragement données par les chefs de l'armée carliste. Tous les approvisionnements de cette armée entraient par Urdach.

La Bidassoa et la Nivelle ne divisant que politiquement le vieux pays basque, les habitants de la haute Navarre, qui sont Espagnols, et les habitants de la basse Navarre, qui sont Français, n'en ont pas moins le même caractère, les mêmes mœurs, les mêmes industries. Ils sont avant tout *contrabandistas*, et, dans la dernière guerre, les montagnards des deux royaumes se sont donné la main en dépit de la douane française, cependant vigilante et brave.

Dans la nuit qui précéda les évènements que nous avons rapportés dans les deux derniers chapitres, le village d'Urdach était silencieux. Les troupes étaient rentrées d'une marche forcée et reposaient. La cour, arrivée de la veille, s'était installée dans une grande maison d'assez misérable apparence, et dont toutes les fenêtres étaient fermées.

Près de cette maison, gardée par deux factionnaires, et au bout d'une petite place traversée par la Nivelle, on voit encore aujourd'hui attenant à l'église un vieux cloître à peu près ruiné, où sont logés les soldats de la garnison. A l'époque dont nous nous occupons, ce cloître venait d'être transformé en caserne où l'on mettait des compagnies d'élite marchant avec le prince.

Vers quatre heures du matin, deux hommes enveloppés dans leurs manteaux entrèrent dans cette caserne et dirent quelques mots au chef du poste qui se promenait devant les armes. Aussitôt des sous-officiers se détachèrent du poste, montèrent dans les chambrées et réveillèrent les soldats, qui s'habillèrent en silence, s'armèrent et descendirent les uns après les autres devant le cloître où ils se rangèrent en bataille.

Pendant que ces troupes se formaient, les deux hommes qui avaient ordonné la prise d'armes se dirigèrent vers le quartier général, se firent reconnaître des factionnaires, montèrent au deuxième étage, et frappèrent discrètement à une petite porte. Cette porte s'ouvrit aussitôt, et une femme vêtue d'une robe et d'une mantille noires, tendit les mains à ses visiteurs et baisa l'un d'eux sur le front en lui disant :

— Bonjour, mon cher enfant.

Et à l'autre :

— Bonjour, colonel.

Le jeune vicomte de Fontac et Faust étaient devant Mme de Ravenstein. Dans leur expédition chez les douaniers, Faust et le vicomte avaient chacun repris un nom qu'ils ne portaient plus pour échapper aux soupçons de ceux qu'ils voulaient surprendre. Aussi le colonel Pablo, comte d'Espinal, loin de s'attendre à la rencontre qu'il avait faite au vallon d'Urdach, s'était cru suffisamment déguisé sous un nom ignoré de ses frères d'armes et de ses ennemis; et le vicomte, qui se faisait appeler Ravenstein comme sa mère, avait pris la même précaution.

Quelques mots pour expliquer la présence de ces deux personnages dans les rangs de l'armée de don Carlos.

Faust Keller avait quitté la France après la mort de sa mère, s'était fait marin, et avait voyagé sur un navire de commerce pendant plusieurs années; son caractère sombre, mais loyal et intrépide, s'était bientôt lassé de ce genre de vie, où son énergie se consumait en courses pacifiques. Ayant relâché plusieurs fois à New-York, il avait vu Mme de Ravenstein et son fils qui, vivant dans une retraite absolue, l'avaient en vain sollicité de renoncer à courir les mers, pour leur tenir compagnie. Le jeune marin était trop fier et trop indépendant pour se mettre à la charge d'une famille qu'il aimait cependant de toute la force de ses souvenirs. D'ailleurs une pensée fixe assiégeait son esprit à mesure que l'âge développait ses facultés; il espérait rencontrer un jour l'homme qui avait déshonoré son nom et mis au tombeau son père et sa mère. Cette pensée seule le retenait sur son navire, qui, touchant à tous les bouts du monde, devait lui faire retrouver les traces de son ennemi. Le vicomte et Thérèse avaient disparu depuis la séparation de corps et de biens prononcée entre Mme de Fontac-Verneuil et son mari. Les recherches de Faust avaient été infructueuses, et ce fut avec un sentiment de dépit qu'il apprit par les journaux la fausse nouvelle de la mort du vicomte.

A cette époque, la guerre civile éclata en Espagne; Mme de Ravenstein, qui appartenait

par sa mère à l'aristocratie castillane, sympathisa, du fond de sa retraite, avec les partisans du prétendant. De son côté, le jeune baron de Ravenstein, lassé de mener une vie obscure et inutile, résolut de se rendre sur le théâtre de la nouvelle guerre et de servir la cause de la légitimité. Mme de Ravenstein s'efforça en vain de détourner son fils de cette détermination ; il partit, et sa courageuse mère, ne pouvant supporter les tourments et les inquiétudes de la séparation, s'embarqua deux ans après lui, pour le rejoindre. Admise avec honneur auprès des princes, Mme de Ravenstein ne les quitta plus, et retrouva, parmi leurs plus zélés défenseurs le colonel Pablo, récemment élevé à la dignité de comte d'Espinal, en récompense de ses nombreux et intelligents services.

Faust Keller n'avait rien dit de la découverte qu'il avait faite chez les contrebandiers ; il savait combien le souvenir de M. de Fontac était cher et douloureux à la mère de son jeune frère d'armes, et comme il s'apprêtait avec joie à savourer les fruits d'une vengeance tardive, comme il ambitionnait de frapper lui-même l'ennemi de son sang et de son honneur, il s'était bien gardé de dévoiler les véritables causes qui le faisaient agir.

Dans son rapport au général en chef, le colonel avait insisté sur la nécessité pressante de détruire cette bande de contrebandiers à double face, plus nuisible qu'utile, disait-il, à l'armée du roi, par les services qu'elle rendait aux constitutionnels. Cette opinion fut vivement combattue ; on s'expliquait difficilement l'acharnement du comte d'Espinal contre de pauvres diables à peu près inoffensifs ; mais le comte exagéra l'urgence d'un coup de main, et son conseil prévalut. On le chargea de conduire une expédition contre le fameux Perez ; il eut ordre de prendre deux compagnies d'élite, et on lui adjoignit, pour le seconder, quoiqu'il refusât ce concours, le commandant de Ravenstein.

Mme de Ravenstein avait alors un peu plus de quarante ans ; le chagrin, l'âge et les larmes n'avaient pu flétrir son beau visage ; elle avait pris un peu d'embonpoint, mais sa taille était toujours élégante et noble, son regard doux et gracieux, son front digne et fier, sa voix mélodieuse.

— Nous venons, comme les preux, ployer le genou à vos pieds, ma chère et bonne mère, dit le baron et recevoir vos exhortations.

— Hélas ! mes chers enfants, les chevaliers allaient implorer une faveur de leurs belles, mais cachaient leur départ à leurs mères trop malheureuses pour songer à les stimuler au nom de la gloire. L'amour se plaît au bruit des fanfares, la tendresse maternelle n'envie que la paix et le silence... Mon cher colonel, je vous confie ce brave étourdi ; vous veillerez sur lui, n'est-ce pas ?

— Comme sur mon frère, madame ; mais sermonnez-le un peu ; il secoue mon autorité tout aussi bien que mon amitié.

— Prenez-vous au sérieux la course que nous allons faire ? dit le baron. S'il s'agissait d'attaquer des troupes réglées, à la bonne heure, je vous excuserais presque ; mais nous partons cent cinquante pour chercher querelle à une poignée de misérables aventuriers ; voilà bien la peine de se mettre martel en tête.

— Adieu, mon cher enfant, adieu... Je resterai en prière jusqu'à ton retour.

Après de tendres embrassements entre la mère et le fils, les deux officiers descendirent sur la place. Les étoiles pâlissaient à l'orient, le jour allait poindre ; le détachement se mit en marche, et il était déjà dans la gorge boisée qui débouche sur la route de Pampelune, lorsque les tambours du quartier général battirent la diane.

Le colonel commanda la halte, fit remplir les cartouchières et renouveler l'amorce des fusils, puis il appela près de lui les officiers subalternes et leur dit :

— Je retrouve ici les pierres qui indiquent l'endroit où les contrebandiers nous ont quittés. Ou j'ai bien mal jugé, sous mon bandeau, le trajet qu'on nous a fait faire, ou nous devons être descendus de ces collines... Qu'en pensez-vous, commandant ?

— Il me semble au contraire que nous sommes arrivés par la plaine...

— Vous allez déployer la première compagnie en tirailleurs en espaçant les hommes de dix pas en dix pas, et vous les dirigerez du côté de la montagne. Capitaine, vous imiterez cette manœuvre avec la deuxième compagnie, et vous vous avancerez par la plaine. Le commandant de Ravenstein vous accompagnera. Recommandez à vos tirailleurs de ne laisser aucun buisson sans le fouiller, non pour y chercher ceux que nous poursuivons, mais bien des chiffons comme celui-ci. (Le colonel montra aux officiers un petit morceau de foulard). Aussitôt que nous en aurons trouvé un, nous serons sur les traces des contrebandiers. Séparons nous et mettons-nous à l'œuvre, il fait grand jour... Le premier qui mettra la main sur l'un de ces brimborions en instruira le chef de sa compagnie, qui mettra aussitôt le feu à quelques broussailles pour signaler sa découverte.

Les deux pelotons se séparèrent, l'un appuyant à gauche, l'autre à droite, Faust gravissant la montagne, le vicomte cheminant dans le vallon.

Après une demi-heure de quête, l'un des hommes du colonel lui apporta un morceau de foulard. Faust jeta un cri de joie, et ordonna d'allumer un grand feu. Comme il se tournait vers la vallée pour y chercher ses compagnons,

il vit un nuage de fumée s'élever des bords de la Nivelle.

— Voilà qui est singulier, dit-il tout en continuant ses recherches.

A cent pas plus loin, il trouva une nouvelle trace de son passage, et vit les tirailleurs répandus dans le vallon s'avancer vers lui.

Enfin, les deux troupes se rejoignirent sur un petit plateau et s'arrêtèrent. Chacune d'elles avait fait de nombreux crochets, et rencontré un même nombre de chiffons.

— Nous sommes bafoués, dit le baron en riant; c'est une vraie chasse à courre que nous faisons là.

— Les coquins sont rusés, mais nous les rejoindrons, ou j'y perdrai mon nom... Allons, messieurs, en route; que chaque peloton suive les traces qu'il rencontrera. Nous sommes assez nombreux pour nous passer d'un mutuel secours. Agissons donc pour notre propre compte. Rendez-vous, à cinq heures de l'après-midi, à Itzazou, pour convenir du coup de main... Bonne chance, commandant.

Laissons les tirailleurs du colonel Pablo piétiner dans les ronces, à tout instant déroutés ou remis sur la piste par des indices qui attestaient la prudente sagacité de ceux qu'ils traquaient, et revenons dans le vallon d'Urdach, dans la maison des contrebandiers.

Pendant que le détachement carliste quittait son quartier, et pour ainsi dire à la même heure, le vicomte de Fontac entrait dans sa chambre à coucher, et réveillait son valet de chambre, endormi dans un fauteuil près du feu. Le laquais s'excusa bien en pure perte, car son maître ne l'écoutait pas. Une pensée chagrine le poursuivait et le rendait insensible à toute espèce de prévenance. Il se promenait à grands pas dans sa chambre et sans dire un mot.

— Monsieur veut-il que je le déshabille?

— Oui.

Antoine débarrassa le vicomte des méchants haillons dont il était vêtu.

— Aveugle! murmurait M. de Fontac pendant que son déguisement poudreux tombait pièce par pièce... Aveugle!

— Monsieur le vicomte ne parle pas de lui, sans doute? demanda le valet en présentant une magnifique robe de chambre.

— Plût à Dieu que ce fût de moi!... Ah! mon pauvre enfant, mon dernier né!... Où est Perez, Antonio?

— Le seigneur Perez est sorti, une heure avant le jour, pour une petite expédition; il ne tardera pas à rentrer.

— Dites-moi, Antoine, puisqu'il me paraît prouvé que je ne saurais rien apprendre des maîtres de cette maison, j'ai recours à vous, où suis-je?

— Chez vous.

— Trève de plaisanterie.

— Ou, si vous aimez mieux, chez don Garcia y Alvarez, y Miraflores, y...

— Nouvelle énigme... Si j'ai bonne mémoire, nous avons laissé ce don Garcia à Paris?

— C'est vrai, mais monsieur le recevra ici aujourd'hui; il est arrivé dans la nuit avec d'alarmantes nouvelles.

— Pour qui?

— Pour nous tous, et pour le seigneur Perez en particulier.

— Expliquez-vous.

— Je serais fort embarrassé d'en dire davantage. Mon affaire dans cette maison est de ne rien savoir, si ce n'est mon métier de valet de chambre.

— Alors laissez-moi reposer tant bien que mal; je vous sonnerai quand vous me ferez besoin.

— A vos ordres, monsieur le vicomte. Permettez que j'enlève ce déguisement pour le porter au vestiaire.

Le vicomte se jeta sur son lit. Son agitation se calma peu à peu, il s'endormit et ne s'éveilla que vers neuf heures dans la matinée. Perez venait d'entrer dans sa chambre.

— Eh bien! sommes-nous reposé? demanda le contrebandier.

— Physiquement oui, moralement...

— Il ne s'agit pas du moral, heureusement, interrompit Perez, aujourd'hui vous n'aurez besoin que de vos jambes et de vos bras.

— Ah! tant mieux, mon ami, vous allez donc m'employer à quelque expédition... J'ai besoin de mouvement, donnez-moi un poste périlleux... Tenez, mon cher Perez, faites-moi tuer, vous me rendrez service.

— Bon! vous voilà revenu à vos idées mélancoliques... Mon cher, rien n'est trivial et vulgaire comme de mourir; bien vivre, voilà l'utile, l'agréable, l'important. Toutefois je ne réponds pas de ce qui pourra arriver la nuit prochaine.

— Quel que soit le danger, je m'y jetterai tête basse... Donnez vos instructions.

— Je sais que vous avez du cœur. Avant de vous expliquer ce que nous aurons tous à faire d'ici à demain, dites-moi ce que vous avez vu et entendu du côté de Miguelgorry.

— Hélas! mon ami, je les ai vus, ces deux pauvres enfants; Hélène est toujours aussi belle, aussi rêveuse que dans sa retraite de la rue de Vaugirard; c'est toujours la même vierge candide, au front pur, au regard chaste, que j'admirais à Saint-Sulpice. Je connaissais ce visage enchanteur, cette grâce angélique, mais je ne pouvais savoir que, sous cette enveloppe séduisante, battait un cœur noble et charitable, plutôt fait pour le ciel que pour la terre.

Le vicomte raconta la scène du pavillon du parc, et ses yeux s'emplirent de larmes lorsqu'il

avoua que sa fausse misère avait été secourue par la pieuse aumône de ses deux enfants.

— Je n'aime pas ces récits, dit Perez ; ils me remuent de fond en comble, et me voilà morose pour tout un jour..... Bah ! prenez courage ; je vous promets, moi, que bientôt vous embrasserez à votre aise toute votre famille, si nombreuse qu'elle soit. Et ce jeune homme, ce beau Gaston, vous a-t-il regardé avec intérêt, avec attendrissement ? son regard parlait-il un peu pour son âme ?

— Aveugle ! mon ami, aveugle ! s'écria le vicomte en frappant son front de ses deux mains.

— Ah ! pauvre père ! murmura le contrebandier, pauvre père ! Et il pressa le vicomte sur son cœur.

C'était la première fois que Perez laissait éclater quelque sensibilité devant M. de Fontac depuis qu'il le connaissait. Ce caractère résolu, cette âme trempée d'acier, cette bouche railleuse, venaient de trahir tout à coup un sentiment qui pouvait paraître étrange chez le montagnard. Le vicomte regarda Perez avez étonnement, mais le visage du contrebandier avait repris son masque habituel.

— Vous vous êtes peut-être trompé ?

M. de Fontac raconta ce qui s'était passé.

— Il y a un remède à tout, ne vous désolez pas.

— Si mon fils est aveugle né, je ne dois conserver aucun espoir ; il ne me verra jamais.

— Jamais est un mot absurde qu'on devrait rayer de tous les dictionnaires. Ecoutez-moi bien. Les services que je vous ai rendus jusqu'à ce jour vous ont paru providentiels, n'est-ce pas ?

— Providentiels, oui.

— Eh bien ! ce que je crois pouvoir faire pour vous tiendra du miracle.

— Expliquez-vous, de grâce, vous me faites mourir d'anxiété.

— Je rendrai la vue à l'aveugle !

— Vous ! s'écria le vicomte transporté d'une joie folle.

— Moi ou un autre, peu importe ; je commence à croire que le temps des épreuves va cesser pour vous... Ah ! la sévérité du ciel a lourdement pesé sur vos péchés, monsieur le vicomte, et s'il vous était donné de recommencer votre jeunesse, elle ne serait pas si longue à passer, n'est-ce pas ? Nous causerons de cette grave affaire un peu plus tard. Toutefois, n'oubliez pas que je me contente de vous faire espérer ; la cure n'est pas certaine, et cependant j'ai plus de confiance que de fanfaronnade.

— Mais quand ? mon Dieu, mais quand ?

— Pour le quart d'heure, nous avons d'autres chiens à fouetter, répondit le contrebandier en revenant à son langage moitié sérieux, moitié vulgaire, et à son imperturbable insouciance.

— Que peut-il y avoir de plus pressé, mon ami ? dit le vicomte d'une voix suppliante.

— Il faut avant tout, pour labourer, mettre la charrue derrière les bœufs, mon camarade ; vous me dites : « Quoi de plus pressé ? » Je vous répondrai : Rien.

— Alors ?

— Alors, occupons-nous de vivre jusqu'au moment où se fera le miracle ; il ne se ferait pas sans moi, je vous en préviens, et dans ce moment, pendant que nous causons tranquillement, cent cinquante tirailleurs carlistes partis du quartier général d'Urdach, nous cherchent vous et moi.

— Pour ?...

— Pour nous pendre, rien que cela. A la tête de ces braves fantassins, se trouvent le colonel Pablo et le vicomte de Fontac, ou, si vous le préférez, Faust Keller et M. de Ravenstein, votre fils ; il me paraît convenable, dès lors, qu'au lieu d'être pendus, ce soit...

— Malheureux ! qu'allez-vous dire ?

— Ce soit Faust Keller... Qu'avez-vous à critiquer mon opinion ?

— J'ai déjà fait tant de mal à la famille Keller, que je répugne à combattre le colonel.

— Alors vous n'hésitez pas à prendre pour vous la potence, et vous renoncez aux joies que je vous prépare ?

— Y renoncer !... Non, je ne commettrai pas de crime : je ne peux pas me battre contre Faust.

— Alors battez-vous contre votre fils !

— Vous me rendez fou !... j'use mon intelligence à percer les mystères dont vous m'entourez.

— Pardieu ! vous voyez des problèmes dans les mots les plus simples. Voici le fait. Le colonel Pablo et votre fils, que nous avons ramenés aux avant-postes d'Urdach, étaient venus nous espionner ; les précautions que j'ai prises pour déjouer leurs tentatives me réussiront probablement. Nous avions affaire à un rusé compère, jugez-en. Le colonel avait, à ce qu'il paraît, garni ses poches de morceaux de foulard qu'il a semés sur toutes les broussailles où nous l'avons fait passer : ce matin, il a pris deux compagnies d'élite, et s'est mis en quête des traces de son voyage nocturne.

— Nous sommes donc perdus ?

— A malin, malin et demi. M. le comte d'Espinal sera bien attrapé, s'il ne l'est déjà. J'ai ramassé tous les chiffons répandus dans le vallon autour de la maison, et je les ai jetés moi-même dans la direction de St-Jean-de Luz. Ainsi, lorsque les carlistes déboucheront ici, ils seront conduits par leur propre ruse bien au-delà de notre habitation.

— Et comment avez-vous fait pour déjouer ce stratagème ?

— Je l'ai deviné. J'avais eu soin de promener les deux espions dans le pré pendant trois gros quarts d'heure, afin de leur donner le change et de leur faire croire qu'ils faisaient beaucoup de chemin. Dans cette promenade, je m'aperçus du manège du colonel, et hier, en repassant par les mêmes sentiers que nous avions suivis la veille, je ne fus pas surpris de trouver ces sentiers jalonnés par de petits morceaux de soie rouge. Il ne m'en fallait pas davantage, et j'ai riposté à notre ennemi par ses propres feintes. Depuis j'ai appris par les intelligences que nous avons dans Urdach le mouvement de deux compagnies mises à nos trousses. Mon plan a été immédiatement arrêté. J'attends de pied ferme le terrible Pablo, et, à vous parler franc, j'aime mieux être dans ma peau que dans la sienne.

—Antoine m'a annoncé l'arrivée d'Orrochordoqui cette nuit ; est-ce vrai?

—Oui, mais gardez-vous bien d'appeler ainsi notre camarade ; Orrochordoqui est ici don Garcia y Alvarez y Miraflores, rien que cela ; sous ce nom d'emprunt, Orrochordoqui passe pour un riche Mexicain exilé de son pays pour raisons politiques ; cette maison est censée lui appartenir.

— Quel dédale de combinaisons! vous êtes tous des héros !...

— Nous ne sommes que de pauvres diables, mais avant peu nous pourrons jeter la besace... Je vous étonne, hein ?

— Je l'avoue.

—Plus tard, lorsque vous connaîtrez mon histoire, je vous étonnerai moins sans doute.

— Achevez-moi, ou plutôt commencez-moi donc cette histoire ; elle est écrite en hiéroglyphes, j'imagine.

— Ma foi, non ! elle est toute modeste et fort simple. Puisque vous tenez à la connaître, je vais vous satisfaire. L'intérêt que je vous porte et l'amitié à toute épreuve que je vous ai vouée vous intriguent beaucoup, n'est-ce pas? Apprenez donc le nom de mon père, ou plutôt de mon aïeul... Je suis fils du...

Le contrebandier s'arrêta et prêta l'oreille avec soin. Le cri d'alerte du Basque résonna dans le vallon.

— Ohé ! hu !

— Diable ! voilà du nouveau, dit Perez.

La porte de la chambre fut vivement poussée, don Garcia y Alvarez (Orrochordoqui) entra en criant :

— Voici la troupe, ils sont cent.

— Nous serons reconnus, dit M. de Fontac.

— Si l'on nous voit, répliqua Perez. Allons, leste, tout le monde aux magasins, descendons.

Sur l'escalier, le contrebandier parla bas à l'oreille d'Orrochordoqui, et celui-ci baissa la tête en signe d'adhésion.

Quelques minutes après, le vicomte, Perez Antoine et plus de vingt contrebandiers, avaient disparu dans le souterrain où Faust et M. de Ravenstein avaient passé le jour et la nuit de la veille.

XIV.

Orrochordoqui demeura seul avec deux domestiques, et attendit, couché dans un hamac, la visite des officiers qui conduisaient le détachement. La troupe fit halte dans le vallon ; trois officiers et quelques hommes entrèrent dans la cour des contrebandiers et demandèrent à parler au maître de l'habitation. Un officier et dix hommes se portèrent en avant pour explorer le terrain au delà du vallon.

Orrochordoqui se présenta, introduisit ses hôtes, et leur proposa de prendre quelques rafraîchissemens, ce qui fut accepté.

En montant le perron, Faust jetait autour de lui des regards inquiets ; il cherchait à rappeler ses souvenirs, fermait tantôt les yeux pour marcher à tâtons, comme il l'avait fait, conduit par Perez ; puis interrogeait la physionomie placide du maître de la maison ; ce visage lui était complètement inconnu, et le calme de ses traits aurait déjoué tout soupçon.

Orrochordoqui fit entrer les officiers dans un petit salon d'une élégance modeste, et deux domestiques apportèrent sur des plateaux du rhum, des pâtisseries, du sucre, de l'eau glacée et des citrons.

Faust examina de près les verres, les porcelaines ; ce n'étaient pas ceux qu'on lui avait présentés la veille ; il regardait les laquais... c'était la première fois qu'il les voyait.

On s'approcha d'une table où les domestiques avaient déposé les rafraîchissemens, et l'hôte en fit les honneurs avec une grâce et une distinction parfaites.

— A qui devons-nous cette aimable hospitalité ? demanda Faust.

— A un pauvre gentilhomme mexicain exilé de sa patrie pour des raisons politiques, colonel : à don Garcia y Alvarez, allié aux Miraflores de Grenade ; maintenant, seigneur colonel, puis-je savoir votre nom sans être indiscret ?

— Je suis le colonel Pablo, comte d'Espinal.

— Ah ! j'ai beaucoup entendu parler de vos exploits.

— Et moi, de votre générosité, seigneur don Garcia. Vous voilà fort paisible dans ce délicieux asile ; vous n'avez de la guerre qui déchire l'Espagne que la fumée de nos canons.

— Jusqu'à ce jour, je l'avoue, ma retraite a été silencieuse et ma vie exempte de soucis ; mais depuis ce matin je suis menacé d'un dangereux et insupportable voisinage. Il paraît que le pays est envahi par une bande de malfaiteurs et de pillards qui mettent les honnêtes gens à contribution et les égorgent en cas de résistance ; ces brigands se contentaient au-

trefois de faire une audacieuse contrebande, ils ont trouvé le métier peu lucratif, et s'adonnent à ce qu'il paraît, à une nouvelle industrie.

— Cette bande a-t-elle un chef? Voilà la première fois que j'en entends parler.

— A vous dire vrai, je n'en sais rien; ce matin mon valet de chambre m'a apporté une lettre qu'il avait trouvée sur le perron, à mon adresse; cette lettre, qu'on aurait pu croire tombée du ciel, est signée d'un nommé... d'un nommé... ma foi, ma mémoire est fort ingrate. Bref, par cette lettre, l'impudent bandit m'ordonne d'envoyer ce soir, à neuf heures, la bagatelle de six cents gourdes à l'entrée du Pas-de-Roland; ces six cents gourdes devront être déposées au pied d'une croix de bois qui sera plantée tout exprès, pour guider mon messager.

— Voilà qui est audacieux...

— Ce n'est pas tout, comme je relisais cette épitre, mon fermier m'apporta un autre billet, par lequel on me menace de mettre ma maison à feu et à sang, si je n'ai pas fait remettre, entre huit et neuf heures, au col d'Espalette, deux sacs de mille francs chacun...

— Ce billet était-il signé?

— Oui, mais d'un autre nom... Diégo, dit don Garcia à son valet de chambre, allez dans mon cabinet, vous trouverez deux lettres déployées dans le grand tiroir de mon secrétaire, et vous me les apporterez.

L'ordre exécuté, don Garcia reprit:

— Voici celle qu'on a trouvée sur le perron, elle est signée Fontac.

Le colonel réprima un mouvement de joie, que l'œil vigilant du Basque ne laissa pas échapper, prit la lettre, la lut, et la passa à ses compagnons.

— Et voici l'autre, ajouta Orrochordoqui; elle est signée Perez Montenegro... J'avais beaucoup entendu parler de ce drôle, mais non comme d'un voleur de grand chemin.

— Et que comptez-vous faire? demanda Faust.

— Ma foi, le cas est grave. J'espère que ces chenapans ne sont que fanfarons. Cependant, je me disposais à partir pour Urdach, pour demander quelques hommes au général en chef, pour mettre un peu de garnison chez moi.

— Voulez-vous me confier ces deux lettres?

— Je ne demande pas mieux; et si vous voulez me laisser une escouade ou deux, vous me rendriez un signalé service.

— Je ferai mieux; enfermez-vous, barricadez-vous, ne bougez pas; c'est moi qui me rendrai au Pas-de-Roland et au col d'Espalette.

— Vous, seigneur colonel?

— Oui, et je paierai ces messieurs avec de la bonne poudre royale et des balles de calibre.

— Ma foi, monsieur le comte, je ne manquerais pas une si jolie expédition pour la couronne d'Espagne; je serai des vôtres, si vous le permettez.

— Non pas; si vous quittiez cette campagne, comme nous sommes sans doute espionnés, les brigands nous feraient faux bond. Il est même temps que nous nous quittions.

Dans ce même moment, l'officier qui avait poussé une reconnaissance au delà du vallon entra dans la salle.

— Colonel, dit-il, nous avons ramassé vingt de ces chiffons sur les sentiers qui débouchent dans la plaine de Roncesvailles (Roncevaux). Il est probable que le repaire des contrebandiers est à quelques lieues d'ici dans cette direction.

— La plaine de Roncevaux s'étend jusqu'au Pas-de-Roland, dit le colonel, j'en sais assez. Seigneur don Garcia, je vous remercie, nous vous quittons; demain vous aurez de nos nouvelles. Faites ainsi que je vous ai dit, demeurez en paix.

— C'est à regret que je vous vois partir sans moi: enfin, je me rends à vos désirs.

Faust serra la main du Basque, rallia sa troupe, dont le dernier soldat disparut bientôt derrière les rochers qui fermaient le vallon.

Un quart d'heure après leur départ, Orrochordoqui descendit dans la salle souterraine, où les contrebandiers se tenaient silencieux, et dit à Perez:

— Plein succès!

— Raconte-nous ce qui s'est passé, seigneur don Garcia.

Le récit achevé, Perez se frotta les mains et dit au vicomte:

— Vous prendrez avec vous quinze de ces gaillards-là (il montra les contrebandiers qui l'entouraient), Orrochordoqui vous acompagnera, vous guidera, et vous embusquera dans les gorges qui avoisinent le Pas-de-Roland. Vous serez rejoint à ce poste par une cinquantaine de Basques que j'ai fait prévenir, et qui vous donneront un solide coup de main. Vous aurez à lutter contre forte partie, les tirailleurs d'élite sont de hardis soldats, mais si soixante-cinq montagnards étaient vaincus par de la milice, ils en mourraient de honte. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faudra faire main basse sur la nichée entière, il est urgent de tuer tout, à moins que vous ne fassiez des prisonniers, mais qu'aucun homme ne vous échappe, prenez tout, mort ou vif.

— C'est bien, dit Orrochordoqui.

— Vous vous trouverez en face de Faust, ajouta Perez à l'oreille du vicomte... et debrinn-bichaïa! mon cher, il vaut mieux tuer le diable que d'être tué par lui. Quant à moi, je partirai d'ici avec le reste de nos gens pour me rendre au col d'Espalette.

— Et mon fils? demanda le vicomte en riant.

— Je le ferai prisonnier, foi de contreban-

dier!... Battez-vous bien, sans souci pour votre enfant, je m'en charge... Il faut que je vous aime de toute la tendresse de mon ame pour vous céder ainsi le bonheur de frotter les oreilles au senor Pablo.

— Mais comment pouvez-vous nous assigner ainsi à chacun nos places? ne pouvez-vous pas rencontrer Pablo quand moi je rencontrerai...

— Je serais donc devenu bien maladroit... Bah! mon cher ami, rappelez-vous que je ne me trompe jamais, et que je suis...

— Le diable assurément.

— A votre service. Allons, enfans, préparons-nous, dînons et armons-nous.

Avec les premières ombres de la nuit, les contrebandiers sortirent du vallon d'Urdach, divisés en deux troupes armées jusqu'aux dents; l'une, la plus forte, sous la conduite du vicomte de Fontac et d'Orrochordoqui, prit la direction du Pas-de-Roland; l'autre composée de dix hommes obéissant à Perez, gagna les sentiers qui vont au col d'Espalette.

Un peu avant huit heures (la nuit était déjà ténébreuse), les haut fourrés qui avoisinent les abords du défilé d'Espalette étaient garnis de contrebandiers tapis sous les épines, dans les rochers, dans les ravins, ayant, tous leurs pistolets à la ceinture et leurs mousquets à côté d'eux. La bande s'était partagée en deux pelotons qui laissaient, entre eux, un grand espace; le plus rapproché de la frontière était à droite de l'étroit chemin qui conduit au corps de garde de la douane française, l'autre s'était porté à gauche. Perez, rampant avec adresse de buissons en buissons, donnait ses derniers ordres et ses dernières instructions, lorsque les sentinelles avancées signalèrent l'arrivée du détachement conduit par le baron de Ravenstein.

Les contrebandiers avaient été renforcés par une trentaine de Basques, prévenus à temps et accourus en toute hâte de leurs montagnes.

Les soldats carlistes marchaient avec assez de précaution, s'éclairant par une avant-garde, mais négligeant de fouiller un pays où ils ne s'attendaient pas à trouver d'ennemis prêts à se ruer sur eux.

Le hasard est un grand maître à la guerre; les plus grandes batailles ne sont souvent décidées que par des évènemens impossibles à prévoir, futiles en apparence, et cependant graves par les suites qu'ils amènent. Le hasard fit donc que le commandant de Ravenstein, ayant dépassé le premier peloton des contrebandiers sans l'avoir rencontré, fit arrêter sa troupe entre les deux embuscades, et résolut d'attendre à la halte qu'il avait choisie les brigands chargés de venir prendre le dépôt qu'ils avaient ordonné.

— Nous sommes arrivés à temps, dit le jeune commandant à l'un de ses officiers subalternes, le terrain nous appartient, et nous allons profiter de notre avance pour nous mettre à l'affût.

— Vous ne sauriez trouver un meilleur gîte, répondit l'officier; ce pli de terrain masquera nos hommes de tous les côtés; mon avis est que nous nous en emparions sur-le-champ.

— C'est aussi le mien; faites coucher vos tirailleurs ventre à terre, et le fusil entre les jambes, que personne ne bouge.

— Ne placez vous pas un poste d'observation?

— A quoi servirait-il? nous ne sommes pas en présence de l'ennemi; nous ne craignons pas de surprises; plus nous serons disséminés, plus nous nous découvrirons.

— C'est juste; mais qui nous préviendra de l'approche des contrebandiers?

— N'est-ce pas aux rochers qui nous font face là-bas, qu'aboutit le col d'Espalette?

— Oui.

— Pour arriver à ces rochers, nos lurons seront bien obligés de nous passer sur le ventre; nous n'aurons donc, qu'à nous lever pour faire feu.

— Au fait, vous avez complètement raison. Dépêchons-nous donc, l'heure approche.

Les soldats obéirent à leurs chefs et tapissèrent le creux d'un petit ravin qui se trouvait à égale distance des deux embuscades des contrebandiers.

Un silence absolu régna dans la vallée. Tout à coup un cri rauque, aigu, éclata dans les airs, et un cri semblable lui répondit.

— Les vautours semblent flairer leur futur butin, dit l'officier à l'oreille du commandant.

— Faisons en sorte de ne pas nous faire flairer de trop près... Chut... N'avez-vous pas entendu grouiller dans les pierres?

— Non.

— Je me serai trompé... Ecoutons.

Perez avait vu les soldats arriver et prendre position, et il avait poussé le cri lugubre d'un oiseau de proie, signal convenu entre les deux fractions de sa troupe. A cet avertissement le chef de l'arrière-garde avait répondu ainsi qu'il avait été convenu. Aussitôt les hommes des deux embuscades avaient quitté leurs gîtes pour se glisser, tantôt à plat ventre, tantôt à quatre pattes, marchant sur le ravin et à la rencontre les uns des autres. Il fallut aux contrebandiers toute leur agilité, leur patience et leur résolution, pour exécuter un mouvement aussi difficile. Néanmoins, ils avancèrent sans s'être trahis, et se trouvèrent bientôt à vingt pas des arêtes du ravin.

— Cette fois, j'ai entendu, dit l'officier... j'en jurerais.

— Quelque lièvre qui broute, répondit le baron en souriant; ne bougez pas.

— J'ai l'oreille fine, croyez-moi, et il faut que je m'assure du fait.

Disant cela, l'officier se leva et monta la

berge du ravin ; comme il arrivait sur le bord, un homme se dressa brusquement devant lui, le frappa en pleine poitrine d'un coup de stylet et le repoussa ; le malheureux jeta un soupir et retomba mort sur les siens. Aussitôt, quarante montagnards audacieux et robustes se précipitèrent des deux côtés du ravin sur les soldats qui étaient encore couchés sur leurs fusils. Quelques braves ne voulurent pas se rendre, et furent tués.

Le commandant fit feu, à bout portant, de ses deux pistolets, manqua Perez, et étendit à ses pieds l'un des assaillans ; Perez enlaça le baron de ses bras nerveux, et lui dit :

— *Fortuna belli !* monsieur de Ravenstein, vous serez plus heureux une autre fois... rendez-vous...

— Il le faut bien, puisque je ne peux pas bouger ! vos mains me serrent comme des étaux... d'ailleurs, je suis blessé.

— Où, s'il vous plait ?

— A la tête, je perds mon sang.

Dans le premier moment de tumulte, le baron avait reçu un coup de crosse de fusil qui lui avait ouvert la tête.

— Je suis désolé, dit Perez.

— Vous êtes plaisant !... contentez-vous de m'assassiner, ne raillez pas.

— Je ne suis ni assassin, ni railleur ; vous êtes venu pour me prendre, je vous ai pris, c'est de bonne guerre.

Mes amis, garrottez vos prisonniers... M. le baron me fera l'honneur de me suivre, n'est-ce pas ?

— Où ?... Et d'abord comment me connaissez-vous ?

— Je vous connais parce que vous me connaissez.

— C'est différent. Vous avez un genre de célébrité que je n'envie pas.

— J'ai voulu dire que nous nous connaissons de longue date.

Le baron haussa les épaules en signe de mépris.

— Vous en doutez... Eh bien, attendez.

Perez tira son prisonnier à l'écart, battit le briquet, alluma une petite lanterne de contrebandier que portait l'un de ses hommes, déchira un feuillet de son portefeuille, le donna, avec un crayon, au commandant et lui dit :

— Ecrivez.

Le baron prit le crayon et le papier machinalement ; cette aventure lui semblait fabuleuse. Perez dicta :

« Ma chère mère, j'ai été malheureux ; je suis tombé dans une embuscade que m'ont tendue nos ennemis, je suis prisonnier et blessé...

— Tutoyez-vous Mme la baronne de Ravenstein ? demanda le Basque avec le plus grand calme.

— Non, répondit le jeune homme de plus en plus étonné.

Très bien... Veuillez écrire.

« Le chef des contrebandiers est un homme généreux ; il aurait pu passer tout le monde par les armes, et je m'attendais à une mort inévitable. Je suis donc joyeux de vous rassurer sur mon sort, sur celui de mes compagnons. A l'exception de ceux qui sont tombés les armes à la main, nous avons tous la vie sauve ; mes soldats ont été mis en liberté, et moi je passe en France, contre ma volonté, il est vrai, mais conduit par Perez, qui m'a fait prisonnier. On me mène à Miguelgorry, à deux petites lieues d'Espalette. Je vous prie de venir m'y joindre et surtout de vous faire accompagner par le docteur Mendoz, ma blessure exigeant les soins les plus intelligens. Je remets ce billet à l'un de mes compagnons d'infortune, qui vous donnera les détails sur notre malheureuse entreprise. Mon sang coule abondamment, je vous embrasse avec chagrin et joie. Hâtez vous, mais ne venez qu'accompagnée du docteur.

« P. S. Il est plus que probable que vous trouverez Faust Keller au château de Miguelgorry. »

M. de Ravenstein regarda Perez avec stupéfaction.

— Signez, ajouta le contrebandier.

Le commandant écrivit : *de Ravenstein*. Perez lut cette signature ; et, rendant ce papier, il dit :

— Ce n'est pas cela ; mettez : le vicomte Alfred de Fontac-Ravenstein... ce sont vos vrais noms, monsieur le commandant.

— Ah ! pardieu ! voilà qui est violent ! s'écria le vicomte : où nous sommes-nous donc connus ?

— Qu'est que cela vous fait ? Ecrivez l'adresse, maintenant.

— Je ne ferai pas partir ce billet, il n'est pas digne de moi.

— Eh bien ! à votre guise, mon cher monsieur... Hé ! Francisco !

— Señor ?

— Fais-moi égorger ces pauvres diables, je te prie.

— Si, señor.

— De qui voulez-vous parler, dit vivement le vicomte.

— De mes prisonniers.

— Comment, vous oseriez ?

— Vous allez voir... Attendez quelques minutes, à moins que vous ne préfériez faire porter ce papier.

— Belle question ! Puis-je hésiter ?

— Ma foi, non, à ne pas mentir... Remettez donc ce billet à l'un de vos hommes ; choisissez le plus intelligent, et recommandez-lui de s'acquitter lestement de son message.

— Mais, dit le commandant qui avait déjà fait un pas pour obéir, c'est sans doute un piège que vous tendez pour ma mère.

— Je vous jure sur le Christ que Mme de

Ravenstein est de mes amies et que je lui prépare une grande joie, ainsi qu'à vous.

Perez prononça ce serment avec un accent de franchise imposant.

— Quel homme êtes-vous donc ? demanda le baron au contrebandier, en revenant d'exécuter l'ordre qu'il en avait reçu.

— Ma foi ! je n'en sais véritablement rien. Debrinn-Bichaïa ! On me le demande chaque jour, et je n'ai pas encore trouvé une réponse passable à cette question... Maintenant décampons sans tambour ni trompette... Francisco, fais lâcher tous les prisonniers, et cours au Pas-de-Roland avec nos contrebandiers ; il se peut que les amis aient besoin de renfort ; laisse moi deux hommes alertes.

— Si, señor.

— Partons. monsieur de Ravenstein, donnez-moi le bras ; je vois que votre blessure vous fatigue.

Perez entraîna le baron et s'avança vers la frontière, qu'il franchit sans obstacle à une demi-lieue au-dessus du poste de la douane.

XV.

Pendant que ces évènemens se passaient en Espagne, les châtelains de Miguelgorry étaient en proie à de vives inquiétudes. M. de Brionne, absent depuis plus de trente heures, n'avait pas encore donné de ses nouvelles; on ne savait pas où était située la ferme du douanier qui avait donné l'hospitalité à Mme de Ravenstein et à sa femme de chambre, et les renseignemens que Mme de Fontac avait fait prendre n'avaient pas peu contribué à jeter l'anxiété dans tous les cœurs. M. de Brionne était l'exactitude en personne ; il paraissait surprenant qu'il pût prolonger ainsi son absence sans donner signe de vie, malgré ses promesses, et Mme de Fontac, cédant aux sollicitations d'Hélène et de Gaston, venait d'envoyer prévenir la gendarmerie de Cambo pour qu'elle fît les recherches commandées par la prudence.

Hélène, qui avait vu partir son père adoptif avec de tristes pressentimens, n'était pas maîtresse de ses larmes depuis le commencement de la journée; chaque minute écoulée la jetait dans d'insurmontables frayeurs, et Gaston, aussi troublé qu'elle, s'efforçait en vain de dérober ses craintes pour la calmer. Dix heures et demie venaient de sonner à la pendule du salon où se tenaient Mme de Fontac, Hélène et l'aveugle. Les trois amis du chanoine se communiquaient tour à tour leurs pénibles réflexions, et chacun d'eux essayait, assez maladroitement, de cacher ses larmes à son voisin.

— Mes enfans, dit Mme de Fontac, nous nous lamentons bien à tort, et par deux raisons : la première, c'est que notre cher abbé, notre vénérable ami, est sous la garde de Dieu, et qu'il ne peut pas arriver malheur à un saint homme comme lui. La seconde, c'est que, pour des raisons dont je dois vous faire mystère, je suis parfaitement sûre de la loyauté et de la véracité de la pauvre femme qui est venue implorer notre assistance; nous ne devons donc que prier... prions.

— Prions, répétèrent l'aveugle et l'orpheline.

Et ces trois nobles cœurs s'unirent dans des vœux fervens adressés au ciel.

Un domestique entra et dit:

Il y a, dans le vestibule, trois montagnards qui portent un homme blessé et demandent du secours à madame.

— Faites entrer, faites entrer, répondit vivement la vicomtesse.

— Un homme blessé, dit Hélène... Oh! mon Dieu! mon Dieu ! et elle se précipita vers la porte au moment où elle s'ouvrait pour donner passage à Perez qui portait M. de Ravenstein dans ses bras.

— Là, dans ce fauteuil, mon ami, faites doucement... Qu'est-il arrivé à ce jeune homme, d'où vient-il ?... Ciel ! s'écria Mme de Fontac, quelle ressemblance; et elle mit ses mains sur ses yeux.

Perez, après avoir mollement déposé son fardeau, se tint debout derrière le dossier du fauteuil et contempla alternativement Mme de Fontac, Hélène, et l'aveugle. Son regard était doux et respectueux. Les deux contrebandiers qui avaient aidé à porter le blessé étaient entrés dans le salon et attendaient, leurs berrets à la main, un ordre ou un signe de leur chef.

Le jeune officier ouvrit les yeux et regarda autour de lui avec surprise.

— Cela va mieux, dit Perez... Ah! dame, ces blessures à la tête font perdre connaissance et portent au cœur ; mais elles se ferment bientôt.

— Ce jeune homme a donc été attaqué par des bandits ? demanda Mme de Fontac.

Le commandant baissa les yeux ; Perez répondit:

— Comme vous le dites, madame, par des brigands; monsieur est major au service de don Carlos, il est tombé dans un piège que lui ont tendu les contrebandiers et le voilà grièvement blessé, quoique la plaie n'ait aucun caractère dangereux.

— Je vais envoyer chercher un médecin à Cambo... Hélène, fais partir...

— Ce n'est pas de refus, madame; mais en l'attendant, je vais faire un premier pansement, je suis un peu barbier... mademoiselle, voulez vous me faire donner une cuvette pleine d'eau, du sel et du citron? C'est un remède de cheval, mais il est bon.

Pendant que la jeune fille courait préparer ce qu'on lui avait demandé, le commandant reprit tout-à-fait ses sens et dit d'une voix faible :

— Je vous fais mille excuses, madame, de

tout l'embarras que je vous cause sans vous connaître. On m'a apporté jusqu'ici sans que je sache pourquoi; qui que vous soyez, j'ai une mère qui vous bénira.

— Pauvre jeune homme, vous serez ici comme chez votre mère.

— Puis-je sans indiscrétion vous demander votre nom? J'ai hâte de savoir à qui je dois l'hospitalité.

— Je suis la vicomtesse de Fontac...

L'officier se dressa brusquement sur les bras de son fauteuil et regarda la vicomtesse avec trouble; ses joues se colorèrent d'une vive rougeur.

— Et vous, monsieur, demanda Mme de Fontac, qui êtes-vous?

Le blessé ne répondit pas. Perez prit la parole et dit avec un gracieux sourire.

— Vous avez recueilli le baron Alfred de Ravenstein...

Mme de Fontac jeta un grand cri, et, sentant ses genoux fléchir, elle s'appuya d'une main tremblante au marbre d'une console.

— Ah mon Dieu! qu'avez-vous? ajouta le contrebandier, vous pâlissez?...

— Quoi! dit la vicomtesse avec une émotion croissante... vous êtes monsieur de Ravenstein?

— Mon frère! s'écria l'aveugle, mon frère! et s'emparant des mains de l'officier, il les pressa tendrement. Le commandant lui rendit cette caresse avec joie; son cœur battait violemment.

— Mais, reprit la vicomtesse, vous m'épouvantez... je devine quelque trahison infâme; vous êtes seul du nom de Ravenstein dans l'armée carliste?

— Oui.

— Et madame votre mère, où est-elle en ce moment?

— A Urdach.

— Et elle sera ici demain matin probablement, ajouta Perez, car nous lui avons donné rendez-vous dans ce château, en lui apprenant par écrit notre blessure.

Mme de Fontac raconta précipitamment l'histoire de la revendeuse.

Perez l'arrêta et dit:

— L'abbé de Brionne est tombé dans un odieux guet-à-pens; il faut courir à son secours. Mais où le trouver?... Et il se promena à grands pas en se frappant le front.

— L'abbé de Brionne? dit le blessé... Mais c'est un vieil ami de ma mère.

Hélène revint, et fondit en larmes lorsqu'elle apprit la cause du trouble qui agitait le salon.

— Mon pauvre père! mon pauvre père! s'écria-t-elle, ils l'auront tué!... Et, folle, éperdue, elle se jetait aux genoux des contrebandiers, leur demandant, en grâce, de sauver le noble vieillard.

— Et l'on n'est pas venu depuis hier, demanda Perez, on n'est pas venu de la part de l'abbé?

— Non.

— C'est étrange!... Tout crime a un intérêt, un but, un motif... Je m'y perds! je m'y perds!

Un domestique entra.

— Madame, dit-il, un homme est là, dans la cour, qui demande à vous parler sur-le-champ; il est porteur d'une lettre à votre adresse et qu'il doit vous remettre en mains propres... C'est un messager de M. de Brionne.

— Faites entrer; vite, faites entrer!

— Non pas! s'écria le contrebandier; gardez-vous-en bien, madame, au nom du ciel! Veuillez faire prévenir vos gens de tenir secrète mon arrivée ici; que cet homme ignore ma présence au château, la vie de votre ami en dépend... Faites passer M. de Ravenstein dans une autre pièce; dépêchons, s'il vous plaît!... Avez-vous un cabinet d'où je puisse entendre et voir, s'il est possible, ce messager?

— Oui, là, tenez, il n'y a qu'une mince cloison; en ôtant la clé, vous pourrez regarder par la serrure.

— A merveille... Allons, ma belle demoiselle, séchez vos larmes, je crois pouvoir vous promettre que votre père adoptif sera sauvé, si toutefois il est menacé... Enlevez le blessé, dit-il aux deux Basques... leste! et lorsque Mme de Fontac demeura seule avec lui dans le salon, il ajouta:

— Maintenant faites entrer; quand vous aurez lu la lettre, vous ferez attendre le messager, nous nous consulterons.

Perez se jeta dans le cabinet, referma la porte, et mit l'œil à la serrure.

La vicomtesse parla bas à l'oreille de son domestique; peu de temps après, Zibold entra.

La taille du géant, son visage morne et grossier, son regard oblique et sombre firent tressaillir Mme de Fontac, un pressentiment douloureux lui serra le cœur.

— Vous venez de la part de M. l'abbé de Brionne?

— Oui, vous êtes la vicomtesse de Fontac? répliqua le rustre.

— Vous avez une lettre pour moi... Comment va M. l'abbé?

— Très bien... Tenez, madame, il m'a chargé de vous porter ce billet; je serais arrivé plus tôt si je n'avais fait une chute qui m'a retenu près d'une heure sur le bord de la route: je suis tombé dans un trou... voyez.

L'Allemand montra ses vêtemens souillés de boue et déchirés; puis il ajouta: La nuit est si noire, et l'on m'avait recommandé d'aller si vite...

Mme de Fontac avait décacheté la lettre de Thérèse, et n'écoutait plus le rustre; son visage pâlissait à vue d'œil, ses mains tremblaient

et agitaient le papier; elle fit un violent effort pour se contenir et sonna.

— Joseph, dit-elle à son valet de pied, veuillez conduire monsieur dans la salle à manger. Je vous demande quelques minutes pour me préparer, mon ami; vous serez mon guide; ne perdez pas patience, je suis à vous à l'instant... Ne perdez pas de vue cet homme, Joseph, vous m'en répondez, ajouta-t-elle à voix basse.

— Nous n'avons pas un moment à perdre, madame, dit Perez en sortant de sa cachette; je connais le misérable qui a porté ce message; c'est l'homme d'affaires d'un grand scélérat. Hâtons-nous, je vous dirai plus tard sur quoi sont basées mes craintes... Que vous apprend cette lettre?

— Lisez.

Le contrebandier lut à voix basse:

« Madame, M. l'abbé de Brionne est au chevet d'une mourante. Ma pauvre maîtresse ne passera pas la nuit; son médecin l'a abandonnée; son vénérable ami ne s'occupe plus que de diriger sa belle âme vers le ciel ouvert pour la recevoir. Mme de Ravenstein sent approcher sa fin; par un faveur divine, la malheureuse mère a retrouvé sa raison pour accomplir ses pieux devoirs et mourir en chrétienne irréprochable. Les adieux qu'elle nous fait sont déchirans; et, comme elle vous sait au château de Miguelgorry, elle vous appelle à tout instant, demandant à Dieu le bonheur de vous voir.

» Si pénible que soit pour vous cette triste consolation, M. l'abbé me charge de vous supplier de ne pas la refuser à ma pauvre maîtresse; votre présence, un mot de vous, adouciront une agonie qui nous plonge tous ici dans d'affreux et inconsolables désespoirs. Venez donc, madame, venez, par pitié, par charité. Le porteur de ce billet est un homme sûr, fidèle, capable de vous accompagner et de vous protéger en chemin; fiez-vous à lui, en toute assurance, c'est le frère du douanier chez qui nous sommes.

» M. l'abbé de Brionne est admirable de piété et de dévoûment, il est sublime; Dieu lui donne des forces pour achever sa noble mission, mais son âme est accablée, et il me fait l'honneur de me prendre pour interprête des sentimens respectueux qu'il met à vos pieds, et des caresses qu'il envoie à vos enfans.

» Je suis humblement, madame la vicomtesse, votre très respectueuse servante,

» VICTOIRE D. »

— Je mettrais vingt ans à chercher un fil dans ce labyrinthe que j'userais ma peine, dit Perez. Tout ce que je puis affirmer, c'est que le messager est un coquin et le message une trahison... Madame, allez vous livrer à cet homme sans hésiter, prenez votre manteau, votre chapeau, ne faites vos adieux à personne... il faut que nous arrivions au repaire des brigands; il est certain qu'on vous prépare un sort semblable à celui de M. de Brionne; mais la Providence marque au front les scélérats et détourne leurs crimes... partez sans trembler... vite et vite...

— Je ne tremble, pas mais il serait prudent de me faire accompagner par deux domestiques.

— Laissez ici vos domestiques, vous cheminerez côte à côte avec ce bandit, et derrière vous, à bonne distance, vous serez soutenue par trois hommes qui n'ont jamais eu peur de leur vie.

— O mon Dieu! s'écria la vicomtesse en joignant les mains, c'est à vous que je me confie... Monsieur, un seul mot... qui êtes-vous?

— Je suis contrebandier, madame. Pour vous venir en aide, je m'expose à être pendu ou mis aux galères.

— Ciel!

— Oui, madame; si demain les douaniers mettaient la main sur moi, je serais assez mal à mon aise; et cependant, demain il est probable que vous me bénirez, car je vous aurai rendu de grands services. Que voulez-vous? on ne peut être au goût de tout le monde... Partez, de grâce. Nous perdons un temps précieux... En deux mots comme en cent, je suis votre ami, je serai votre bienfaiteur. Je vous connais depuis longtemps; je suis votre parent.

— Vous?

— Oui, moi... Dieu aidant, je vous rendrai cette nuit M. de Brionne que j'aime, et avant peu votre cher aveugle y verra aussi bien que moi de ses deux yeux...

— Que dites-vous là... Que dites-vous là?

— J'ai dit: *Dieu aidant*, madame... Bah! je vous cache la moitié de ce que je veux faire et ferai; mais, bonté divine! mettez-vous donc en route, le messager s'impatiente, et M. de Brionne est peut-être sous le couteau, pendant que vous me faites bavarder.

Mme de Fontac jeta son manteau sur ses épaules, mit son chapeau et sortit: sa tête était en feu, ses yeux éblouis, sa démarche irrégulière, chancelante; les pensées qui assiégeaient son cerveau la troublaient au point d'ébranler sa raison.

— Venez, monsieur, venez, cria-t-elle à Zibold.

Le rustre se leva, sa face ignoble ne trahit aucune émotion ni de joie ni d'impatience; il demanda un falot, sortit de la salle, traversa le vestibule, descendit dans la cour, siffla son dogue et se perdit sous les grands arbres du parc.

Deux domestiques s'apprêtaient à suivre leur maîtresse lorsque Perez les arrêta et leur commanda de ne pas bouger. Les trois contrebandiers suivirent les traces de Mme de Fontac et de Zibold, en marchant à cinquante pas de dis-

tance et sur la pelouse. Au tournant de l'allée du parc et de la route, Perez ôta ses souliers ferrés et les jeta dans un buisson ; ses compagnons l'imitèrent, et ces hommes, aussi rusés qu'intrépides, cheminèrent à la sourdine, profitant des ombres épaisses, des rochers et des halliers pour se cacher de Zibold qui, souvent, sur les grognemens de son chien, s'arrêtait et se retournait pour écouter autour de lui.

Après sept quarts d'heure de marche environ, le fermier de M. de Nonanville aborda le pied de la montagne, et se glissa dans le sentier sinueux qui conduisait à la Tour-du-Preux.

— Continuez de suivre ce drôle, dit Perez aux contrebandiers et ne lui laissez pas prendre trop d'avance, moi je vais tenter d'escalader le Pas-de-Roland ; vous me trouverez embusqué dans la vieille ruine qui domine le torrent... vous répondrez à mon cri, aussitôt que vous l'entendrez... Je n'ai pas besoin de vous dire que si cette dame est menacée, vous devez vous précipiter à son secours, fussiez-vous deux contre cent.

— C'est entendu.

— Partez donc... prudence et audace... filez.

Perez courut avec la légère adresse d'un isard, sur les marches inégales du Pas, et lorsqu'il fut au tiers du trajet, il s'attaqua aux flancs des rochers, prenant des points d'appui à toutes les roches anguleuses que rencontraient ses poignets vigoureux, s'aidant de ses jarrets d'acier, se soutenant avec les dents aux racines sauvages, risquant à chaque pas, à chaque effort, de rouler dans le précipice où il aurait trouvé une mort inévitable, et poussa un long soupir, en s'asseyant sur la crête du plateau, à quelques mètres de la Tour-du-preux.

A peine s'était-il reposé qu'il vit briller le fanal de Zibold au bout de l'esplanade, près de la ferme. Il se leva ; le fanal s'avançait lentement dans la direction de la ruine. Perez entra dans l'enceinte de la tour, et comme il cherchait à s'appuyer contre la muraille, il toucha le bois de la petite porte que le vent faisait battre sur ses gonds.

— Voilà qui est bien imaginé, se dit le Basque en ouvrant la porte. Pardieu ! je ne connaissais pas cet escalier ; il a été fait exprès pour moi, et il monta sur un pan de la première plate-forme, qui semblait tenir par miracle.

De cet observatoire, Perez aperçut distinctement Zibold que Mme de Fontac suivait d'un pas traînant ; son regard perçant, fouillant les ténèbres, vit frissonner les broussailles à cinquante pas plus loin... c'étaient les deux contrebandiers attachés aux traces du bandit.

— Voilà qui est bizarre, pensa le Basque ; viendrait-il précipiter cette pauvre femme dans la Nive... Non, ce n'est pas probable ; le crime serait connu, et d'ailleurs il a eu en route vingt occasions de l'assassiner... Ah ! Nonanville, je vais découvrir quelqu'odieux mystère digne de toi.

Zibold marchait droit au précipice, Mme de Fontac hésitait à avancer ; elle tournait la tête de tous côtés, comme pour chercher ses défenseurs. Perez se pencha sur le bord de la ruine, s'arma de son stylet, mesura de l'œil le bond qu'il avait à faire pour tomber sur le ravisseur, et gonfla d'air ses poumons, prêt à jeter le cri de ralliement.

— Mais enfin, où allons-nous, demanda Mme de Fontac ?

— Là, répondit Zibold.

— Dans ces ruines ! Et qu'y faire ?

— C'est là qu'est le curé.

Disant cela, le rustre marcha droit sur la tour, ouvrit la petite porte et s'arrêta au pied de l'escalier.

— Tiens ! dit-il lourdement, ils n'y sont pas ! C'est égal, je vais toujours vous faire descendre. Et il se baissa sur la dalle pour la soulever.

Saisie d'épouvante, Mme de Fontac fit un pas en arrière et leva les yeux au ciel. Son regard troublé aperçut le visage intrépide et calme de Perez, qui lui fit un signe d'intelligence pour la rassurer.

Zibold avait posé sa lanterne sur une marche de l'escalier au haut duquel était le contrebandier, roulé sur lui-même comme une couleuvre et ne montrant que ses yeux fixes et ardens. Le chien du fermier se plaignait en flairant les murs et fouettait les ruines avec sa queue. Tout à coup il poussa un aboiement féroce et s'élança sur l'escalier.

— *Ohé ! hu !* cria Perez d'une voix qui se perdit en sifflant dans le tourbillon d'une raffale... *Ohé ! hu !* répondirent les deux contrebandiers.

Zibold se retourna. sauta sur son bâton ferré et tira son poignard ; Perez, qui s'était précipité sur le bandit, fut saisi dans son élan par la gueule furieuse du dogue, trébucha et roula dans les jambes de son ennemi en souriant comme le démon.

La dalle était arrachée.

— Strasbourg ! cria une voix faible du fond du caveau.

— Strasbourg ! répondit Zibold en étreignant de l'une de ses larges mains la gorge du contrebandier.

— Au secours ! au secours ! murmura Mme de Fontac, et elle tomba évanouie aux pieds des combattans.

Zibold fit briller son poignard au dessus de la tête de Perez et l'abattit sur sa poitrine ; le contrebandier avait saisi, dans ses bras puissans, le dogue qui déchirait ses chairs ; il l'opposa, par un mouvement agile et rapide, au coup dont il était menacé, et le fer se plongea entre ses côtes. La bête, furieuse, poussa un long hurlement plaintif, se raidit, ouvrit une gueule formidable, entrechoqua ses crocs sanglans, et

ne bougea plus. Prompt comme l'éclair, Perez fit un bond de côté, et se ramassa sur ses genoux.

Alors, par la porte violemment ouverte, entrèrent les deux contrebandiers; Zibold s'adossa à la muraille et décrivit autour de lui, avec son lourd bâton, un cercle inabordable. L'un des compagnons de Perez détacha un pistolet de sa ceinture et l'arma; Zibold devint pâle et s'avança sur ce nouvel ennemi.

— Tu ne vaux pas une charge de poudre, s'écria Perez d'une voix rugissante; et, parant un coup terrible avec la lame de son stylet, il s'élança sur le bandit, le saisit, d'une main, par ses longs cheveux rouges et le frappa de l'autre. Le manche du poignard s'arrêta sur la poitrine de Zibold, qui tomba comme une masse en poussant un horrible blasphême.

Les ruines furent envahies par dix hommes armés accourus de la ferme.

— Et maintenant, ne nous amusons pas, dit Perez en essuyant la lame de son stylet sur les joues du mort... Relevez cette femme et descendons dans ce souterrain.

Mme de Fontac ouvrit les yeux et les referma avec terreur en se voyant ainsi entourée.

— Vous êtes hors de danger, madame, dit Perez...

— Et M. de Brionne?

— J'imagine qu'il est dans ce caveau.

— Oh! mon Dieu! descendons vite, je vous en supplie... Que Dieu nous fasse miséricorde!

Appuyée au bras de Perez, Mme de Fontac descendit l'escalier du souterrain; elle n'avait pas franchi dix marches qu'elle aperçut l'abbé soutenant la tête de Cantelou, et priant avec onction.

— Mon père! mon père! cria cette femme courageuse, en courant.

— Ne venez pas ici, mon amie, retirez-vous s'il en est temps, au nom du ciel retirez-vous, ma pauvre fille, n'avancez pas...

— Je viens vous délivrer.

— Zibold! murmura Cantelou d'une voix défaillante.

— Zibold est mort, répondit Perez, grace à Dieu!... que faites-vous ici?

— Ah!.... Perez. Perez.... Sauvez M. de Brionne; brisez sa chaîne... Ah! merci, mon Dieu, merci!

Mme de Fontac couvrait de baisers les mains tremblantes du noble vieillard, elle déchirait ses doigts aux anneaux du câble qui enlaçait sa ceinture, et ne trouvait dans sa joie aucune parole, aucune pensée...

— Je suis un grand coupable, Perez, dit Cantelou, mais je suis justement puni, je vais mourir.

— Qu'avez-vous donc à vous reprocher? demanda le contrebandier d'un ton sévère.

— C'est moi qui ai fait jeter dans ce cachot infect le meilleur des hommes, la plus sainte créature de Dieu...

— Lâche!

— Oui, lâche... Ne me pardonnerez-vous pas quand ma victime m'a absous de tous mes crimes?

— Quand Dieu a lavé nos péchés, les hommes n'ont pas le droit de les rechercher, dit l'abbé avec sa douceur habituelle... Ma chère amie, ajouta-t-il en s'adressant à Mme de Fontac, faites-nous enlever de ce souterrain; ce pauvre blessé réclame tous nos soins.

Perez appela ses compagnons, et leurs mains robustes firent éclater le cadenas qui enchaînait l'abbé; puis, ils enlevèrent le blessé qui poussa des cris lamentables, arrachés par la douleur. M. de Brionne essaya de marcher, mais ses jambes refusèrent de le porter; alors il s'appuya aux bras de Mme de Fontac et de Perez, recommanda aux porteurs de Cantelou de prendre beaucoup de ménagemens, et le vénérable prisonnier monta lentement les marches du lugubre escalier.

En voyant le cadavre de Zibold sur lequel les contrebandiers avaient, par raillerie, jeté le corps de son chien, l'abbé se signa et dit:

— Que Dieu ait pitié de l'ame de ce malheureux, je lui pardonne tout ce que j'ai souffert!... et, cependant, j'ai bien souffert!

Les contrebandiers prirent le chemin de la ferme.

— Ah çà! comment vous trouvez-vous ici? leur demanda Perez... qu'est devenu le détachement du seigneur Pablo?

— Le détachement est détruit, nous en avons tué plus de la moitié, le reste a pris la fuite; quant au colonel Pablo, nous l'avons fait prisonnier.

— Ah! ah! mes lions, voilà un coup de maître... bonne prise! Debrinn bichaïa! bonne prise! Et qu'êtes-vous venus faire en France?

— Nous donnions la chasse au colonel, qui s'est défendu comme un taureau, jusque dans le Pas-de-Roland; les douaniers ont pris la fuite à notre approche, et nous avons mené l'ennemi tambour battant jusqu'ici. A cinq cents pas de la ferme de M. de Nonanville, le colonel, cerné de toutes parts, s'est rendu... Mais sa soumission nous a coûté cher!

— Comment cela?

— Votre ami, qui est un luron, s'est jeté sur Pablo pour le désarmer, et a essuyé à bout portant un coup de pistolet qui l'a mis à terre en attendant mieux.

— Ah! malheur! s'écria le Basque profondément ému. Est-il mort?

— Il n'en vaut guère mieux... Nous l'avons porté à la ferme, et notre prisonnier lui tient compagnie.

— Pressez le pas! pressez le pas! cria Perez.

— Avec qui sommes-nous? demanda M. de

Brionne à Mme de Fontac, j'entends des discours étranges ?

— Ma foi, mon père, je n'en sais absolument rien ; je me suis mis à la garde de Dieu pour venir à votre secours... Je crois que ces hommes sont des contrebandiers.

« Hum ! pensa le chanoine, serais-je tombé de Charybde en Scylla, par hasard ? »

— Vous êtes en compagnie de braves gens, monsieur l'abbé, dit Perez avec un sourire doux et triste.

— Quel est, alors, ce colonel Peblo dont vous parlez, mon garçon ?

— Pardienne, c'est un de vos amis...

— Un de mes amis ! vous plaisantez, sans doute ?

— Non pas ; un de vos bons amis.

— Mais, dans ce cas, je dois me défier de vous... ce colonel Pablo n'est-il pas votre prisonnier ?

— Oui, vraiment.

— Alors !

— Alors. prenez un peu de patience et vous verrez comme en plein jour dans ces ténèbres.

— Et cet homme qui a été mortellement blessé dans je ne sais quel combat dont vous parliez tout-à-l'heure, qu'est-ce encore que celui-là ?

— C'est l'un de vos anciens amis.

— Allons, je vois que vous êtes en belle humeur, n'en parlons plus.

— Je dis l'exacte vérité.

— En tout cas, voilà un roman qui m'embrouille passablement ; quand donc en sortirai-je, Seigneur ?

— A l'instant même, répondit Perez ; et, poussant rudement la porte de la ferme, il fit entrer l'abbé et Mme de Fontac.

XVI.

Thérèse et Finance tressaillirent à la vue de Mme de Fontac et de l'abbé. Le visage de Finance se couvrit d'une pâleur livide ; la peur se refléta hideuse et blême sur cette face, miroir de tous les vices. Thérèse, au contraire, sentit le feu monter à son front, ses joues empourprées se gonflèrent, ses grands yeux lancèrent des éclairs de haine et de fureur : la méchanceté la plus implacable, la colère et le mépris bouillonnèrent dans ce cœur satanique, et firent grincer toutes les fibres de cette créature maudite ; elle se leva toute droite, posa une main sur le cœur du vicomte de Fontac, comme pour s'en assurer la possession, et regarda insolemment son entourage.

— Voilà mon bourreau, dit l'abbé avec dégoût, en étendant la main... Thérèse Keller, femme sans pitié... apprenez à craindre le Dieu qui punit les crimes !

— Thérèse Keller !... s'écria Mme de Fontac ; quoi ! cette malheureuse qui a troublé ma vie !

— La voilà, oui, mon enfant... dit M. de Brionne ; vous ne l'aviez jamais vue, regardez-la bien.

Faust, en reconnaissant l'abbé de Brionne, et, en entendant l'accusation qui tombait de sa bouche, cacha son visage dans ses mains.

Perez s'approcha du vicomte, lui dit quelques mots à l'oreille, et ramena sur ses yeux le mouchoir qui était descendu sur sa poitrine.

Les contrebandiers déposèrent Cantelou près de Thérèse ; le blessé se tourna vers la courtisane et dit d'une voix entrecoupée par l'agonie, mais distincte :

— Si je mourais dans le péché, je vous maudirais, vous qui m'avez poussé à d'abominables crimes ; mais Dieu m'a visité, et je vous pardonne en vous livrant à la justice humaine ; vous tous qui m'écoutez, sachez que cette femme et moi avons, par un stratagème odieux, attiré l'abbé de Brionne dans un caveau pour l'y laisser mourir de faim ; sachez que, obéissant à un implacable et vil ressentiment, cette femme se préparait à commettre un nouveau crime, en jetant Mme de Fontac, vivante, dans ce sépulcre ; sachez, enfin, que c'est elle qui, sans doute pour me voler, et, assurément, pour cacher ses forfaits, m'a assassiné... Ce que je dis est la pure vérité, j'en jure par l'Evangile, en face de la majesté divine que je contemple déjà... Quant à vous, continua le moribond interrompu par le râle de la mort, et se tournant vers Finance, vous êtes... innocente... mais... je...

Ses lèvres s'agitèrent encore, mais on ne put rien entendre ; quelques minutes après il était mort.

Finance se sentit soulagée d'un poids énorme, son visage se reposa... Elle s'efforça de verser quelques larmes.

Faust se sentit prêt à défaillir. Perez restait immobile les bras croisés.

Mme de Fontac s'approcha du brancard où gisait son mari.

— Ce blessé réclame nos secours, dit-elle à M. de Brionne.

— Vous ne le toucherez pas, s'écria Thérèse... Son dernier souffle m'appartient, et elle posa la main sur l'épaule de son amant.

— Monstre ! murmura une voix qui fit tressaillir la vicomtesse... Monstre ! Délivrez moi de cette femme.

Thérèse ne bougea pas. Les témoins de cette scène imposante se regardèrent avec une sorte d'effroi. Chacun des assistans avait quelque crime, quelque bassesse à jeter à la face de cette malheureuse.

— Quel est cet homme ? demanda Mme de Fontac en tremblant !

— Marie, ayez pitié !... Souvenez-vous du

Christ.... Pardonnez, reprit la voix.... je vais mourir !

Perez enleva le mouchoir, et mit le visage du vicomte à découvert.

L'abbé de Brionne s'approcha, et recula vivement de plusieurs pas.

Mme de Fontac se jeta à genoux près du blessé, se pencha à son oreille et lui parla longtemps, les yeux en pleurs.

— Je vous bénis, je vous bénis, répétait le vicomte à chaque mot qu'il entendait.... Mes pauvres enfans ! Où sont mes enfans ?

— Vous les verrez, vous les verrez, s'écria M. de Brionne, qui depuis longtemps luttait contre son émotion ; vous vivrez, vous serez pardonné, aimé, choyé... A tout péché miséricorde, après tout ; mon cher fils, ne vous désolez pas.

— Ah ! je vous reconnais bien à ces nobles paroles, mon bon père ; priez Dieu pour mon ame ; je voudrais la lui rendre purgée de toute souillure.... j'ai rudement expié mes fautes, croyez-le... je suis un pauvre martyr.

Et le blessé pressait tendrement les mains de sa femme, de l'abbé et de Perez.

Les visages basanés des contrebandiers s'adoucirent. Ces hommes d'une nature rude et hardie comprenaient ce que cette scène avait de providentiel et de touchant. De grosses larmes roulaient dans les yeux de Faust, et il gardait un sombre silence. Quant à Finance, elle essayait de se composer un maintien décent.

Thérèse, cédant à un accès de rage, fouilla dans sa poche, y prit le couteau dont elle devait se servir contre Zibold et se prépara à frapper Mme de Fontac qui, toujours agenouillée, lui tournait le dos ; mais Perez suivait tous ses mouvemens ; et comme sa main se détachait lentement de son corps, il la saisit, la serra violemment entre ses doigts de fer et lui dit en souriant :

— Pardieu ! ma chère, vous êtes femme à tuer le genre humain, à ce qu'il paraît ; calmez-vous.

— Vous, qui m'avez entraîné dans toutes mes débauches et mes folies, murmura le vicomte en regardant la courtisane avec des yeux fixes et terribles, soyez maudite. C'est vous qui m'avez rendu parjure, ingrat et cruel envers madame de Ravenstein, ma première épouse, c'est vous qui m'avez fait fouler aux pieds mes plus saints sermens, c'est vous qui m'avez ruiné et avez tenté de ruiner mes enfans, c'est vous qui avez souillé de vos amours impures l'union sacrée qui m'attachait à cette femme vertueuse. c'est vous qui êtes cause de tous mes malheurs, de ma honte, de ma dégradation, de mes crimes. Si, dans ce moment suprême, je suis privé des caresses de mes enfans, c'est à vous que je dois cette poignante douleur ! Je vous dois d'avoir été méprisé par mes amis, par ma famille, par tous ceux qui m'ont connu... Vous avez été attachée à mes pas comme le boulet d'ignominie que traînent les forçats. Soyez maudite, et que mon sang retombe sur vous avec ma malédiction ! Vous avez causé la mort de votre père, celle de votre mère, et vous avez armé contre moi, pour une trop juste vengeance, le bras qui m'a frappé. Allez, mauvaise mère, mauvaise fille, mauvaise femme... votre tête appartient au bourreau, comme votre ame au démon !

— Emmenez cette malheureuse, dit Perez aux contrebandiers : enfermez-la dans un chambre, et attachez-la.

Cet ordre fut aussitôt exécuté.

— On va vous transporter chez vous, dit Mme de Fontac au vicomte ; des médecins habiles soigneront votre blessure.

— Soins inutiles, mes amis, la mort me saisit... Cependant, si vous pouvez me faire voir mes enfans...

— Vous les verrez, M. de Ravanstein est à Miguelgorry.

— Dieu est trop bon ! murmura le blessé, je suis indigne de sa miséricorde.

— Cette miséricorde est infinie, mon fils, interrompit l'abbé... Vous vivrez.

Perez fit installer le brancard de manière à porter le vicomte commodément. Avant de quitter la ferme, le contrebandier dit au chanoine :

— Eh bien ! vous ai-je trompé ? n'est-ce pas là un de vos anciens amis ?

— Hélas ! oui ; mais l'autre, ce Pablo, je ne le connais pas.

— Regardez-le bien.

— Vous ne reconnaissez pas Faust Keller ? dit le colonel en rougissant.

— Vous ! s'écria M. de Brionne. Ah ! pauvre enfant !... Mais je crois rêver.

— Oui, je suis le frère de cette vipère... La honte m'étouffe !

— Ah ! je vous plains ! je vous plains ! Mais venez au château avec nous, et vous oublierez vos chagrins, venez...

— Je suis prisonnier de Perez.

— Monsieur, je ne vous connais que par de belles actions, dit le chanoine au contrebandier.. vous ne changerez pas la haute opinion que j'ai de vous... Faust Keller est libre n'est-ce pas ?

— Ceci est plus grave que vous ne pensez, mon père ; le colonel Peblo sera libre quand il le voudra, c'est à dire à une condition.

— Laquelle ?

— J'en causerai avec mon prisonnier... Partez, on doit être fort inquiet sur votre compte ; l'un de mes hommes ira jusqu'à Cambo prévenir l'autorité de qui s'est passé ici... Il faut qu'on enterre les morts et que justice soit faite.

— Ne nous reverrons-nous donc plus ?

— Dans la journée, pas plus tard... Adieu, monsieur l'abbé ; adieu, cher vicomte ; adieu

madame. N'oubliez pas ce que je vous ai promis.

— Quoi donc ?

— L'aveugle.

— Cet homme nous est venu du ciel, dit tout bas Mme de Fontac à l'abbé.

— Comme tout secours inattendu, ma chère enfant... J'avoue que sa figure me revient assez, il a un bel air de bravoure et de franchise.

L'abbé, Mme de Fontac, le vicomte et ses porteurs quittèrent la ferme, précédés par un contrebandier armé d'un fallot.

— Maintenant, mes amis, dit Perez à ses compagnons, retournez au vallon pour donner de nos nouvelles à ceux qui nous y attendent, les pauvres diables doivent s'ennuyer à périr, sans nous... Restez avec moi, Hégoburu et Gorria, nous aurons peut-être quelque besogne à terminer d'ici à ce qu'il soit jour.

Les contrebandiers donnèrent tous la main à leur chef, et sortirent de la ferme en chantonnant. Deux d'entre eux passèrent à la cuisine, où ils trouvèrent la mère Jean transie de frayeur et marmottant ses prières. Finance monta dans sa chambre et se jeta tout habillée sur son lit, où elle cherchait vainement le sommeil à travers ses terribles agitations.

— A nous deux, s'il vous plaît, mon colonel, dit Perez à Faust, veuillez vous asseoir, nous allons causer.

Ce disant, le Basque prit une chaise et s'assit à califourchon.

— Que me voulez-vous ?

— Presque rien, ou beaucoup de choses, à votre choix.

— Je ne suis pas d'humeur à écouter des sornettes, laissez-moi.

— Il est prodigieux que les gens avec lesquels je m'évertue d'être sérieux me prennent toujours pour un mauvais plaisant ; il me semble cependant que je parle et agis sensément. Or, je ne vous veux presque rien et attends beaucoup de vous... vous allez savoir pourquoi.

— Faites vite, ma tête n'est pas libre.

— Je le conçois aisément, si j'avais une sœur comme la vôtre, je ne me le pardonnerais pas... Après tout, monsieur le comte, vous n'y pouvez pas davantage, mettons de côté les affaires de famille et parlons du vilain tour que vous vouliez me jouer cette nuit.

— La fortune vous a servi, soyez-lui reconnaissant. Si la moitié de mon monde n'avait pas lâché pied, je vous aurais fait un mauvais parti.

— J'avoue que vous aviez de merveilleuses dispositions à mon égard et je suis vraiment fâché, pour vous, de la désertion de vos soldats magnanimes. Mais ne parlons plus de ces babioles, je ne me suis pas battu contre vous, partant, je me dispenserai de critiquer vos plans. Seulement, je vous conseille de ne plus faire le Petit-Poucet... Cette ruse est trop vieille pour être encore bonne. J'ai facilement déjoué vos projets, j'ai dispersé vos jalons, et vous voilà mon prisonnier. Maintenant, j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle ?

— Je vous supplie de ne pas m'obliger à vous faire fusiller ou poignarder, j'en serais pour longtemps désolé.

— Vraiment ?

— Parole d'honneur, et cela pour cause. D'abord, je ne suis pas d'un naturel méchant, et j'aime beaucoup votre charmante nièce Hélène ; votre mort la plongerait dans une violente affliction ; puis il importe à mon petit commerce que vous retourniez paisiblement à votre poste militaire, et que vous détourniez de moi tout esprit de vengeance dans l'armée carliste.

— Rien que cela ?

— Pas davantage. Vous ferez à vos généraux le premier conte venu sur les contrebandiers du fameux Perez, et vous engagerez le roi à oublier la querelle d'allemand que vous m'avez faite. Vous ne donnerez aucun renseignement sur moi, sur vos explorations, et vous prendrez l'engagement de ne troubler en rien un pauvre diable qui vit d'une honnête contrebande fort utile, d'ailleurs, à vos approvisionnements.

— Et quelles garanties me demanderez-vous pour ce beau traité ?

— Votre parole d'honneur, rien de plus.

— Et si je ne consens pas à vous satisfaire sur ce point, qu'arrivera-t-il ?

— Il arrivera que je vous ferai couler dix balles dans la cervelle, répondit Perez avec flegme, tout en allumant une cigarette.

— A la bonne heure, dit Faust, voilà qui est net et clair.

Il se fit un assez long silence que rompit enfin le colonel.

— Ce ne sont pas vos dix balles qui me font réfléchir, maître Perez, quoique je vous sache homme de parole ; mais j'ai, à mon tour, une condition à vous imposer ; il est possible que nous finissions par nous entendre.

— J'en ai le plus grand désir.

— Vous allez commencer par couper ces cordes qui m'entrent dans les chairs.

— Hum ! il me semble que vous commencez par la fin.

— Après, continua Faust, vous mettrez en liberté cette femme qui est prisonnière là haut.

— Debrinn-bichaïa ! vous voulez rire... M. l'exécuteur me ferait un gros procès, et je m'attacherais plutôt moi-même à une potence que...

— Ne vous emportez pas, reprit le colonel d'un ton sévère, cette femme est ma sœur.

— Je ne vous en ferai pas compliment.

— La justice des hommes ne perdra rien à ce que je vous propose, soyez sans crainte.

Perez réfléchit pendant quelques minutes :

— Soit, dit-il, j'accepte... Donnez-moi votre parole, ainsi que je l'ai demandée.

— Sur l'honneur et tout ce que j'ai de cher au monde, je jure de vous être, à l'avenir, plutôt utile que nuisible, plutôt ami qu'ennemi.

Le contrebandier glissa la pointe de son stylet sous les attaches du colonel et les coupa.

— Vous êtes libre, dit-il.

— Merci : maintenant, laissez-moi... Dans quelle chambre est Thérèse ?

— Montez cet escalier, il aboutit à un corridor ; vous ouvrirez la première porte à gauche, et vous serez chez votre sœur... Voilà la clé ; prenez ce flambeau, et si c'est une conversion que vous voulez tenter, je vous souhaite bonne chance.

— Prévenez vos contrebandiers pour qu'il n'aient pas à se mêler de mes affaires.

— Allez, venez, vous êtes chez vous.

— Merci.

Faust monta au premier étage, Perez sortit de la ferme et se mit en embuscade.

» S'il veut la faire évader, pensa-t-il, je promets qu'elle n'ira pas loin. »

Faust ouvrit doucement la porte de Thérèse, et, sans dire un mot, se mit en devoir de dénouer la corde qui attachait sa sœur à la colonne d'un lit :

— Ah! cher Faust, cher frère, dit Thérèse, la voix du sang a donc parlé chez toi; tu viens me délivrer, n'est-ce pas?

— Oui.

— Tu as ressenti les affronts que les lâches m'ont faits ?

— Oui.

— Tu ne veux pas que la fille de ta mère meure sur l'échafaud ?

— Non.

— Ah ! je t'aime, mon frère, je te bénis !

La courtisane appliqua ses lèvres brûlantes sur les joues du colonel qui, tout aussitôt, frotta ses joues de ses deux mains comme pour effacer la tache de ce baiser.

Après avoir défait le nœud qui liait le bout de la corde au bois de lit, Faust se saisit de cette corde qui attachait encore les mains de sa sœur, et, la tirant à lui, il prit le flambeau et dit :

— Venez.

Thérèse suivit son frère à grands pas ; la manière sèche et brève dont il lui avait parlé avait fait évanouir la lueur d'espérance dont elle s'était bercée.

Faust posa son flambeau sur la table où gisait le cadavre de Cantelou, et sortit.

— Où allons-nous? demanda Thérèse.

— Marchons.

— Qu'allons-nous faire du côté de cette tour? ce n'est pas notre chemin.

— Marchons.

— Et si je ne voulais pas marcher?

— Je vous porterais.

Faust dépassa les ruines de la Tour-du-Preux, et s'arrêta sur le bord du précipice. Alors, il se retourna vers sa sœur et lui dit :

— Faites votre prière.

— Pourquoi ?...

— Faites votre prière.

— Je n'en sais aucune.

— Je vous accorde dix minutes; employez-les comme vous voudrez.

Faust croisa ses bras sur poitrine, leva les yeux au ciel et regarda courir les nuages.

Le vent soufflait avec violence, les ruines tourmentées se plaignaient, la petite porte de la tour, sans cesse ouverte et fermée par les raffales qui s'engouffraient dans l'escalier, battait à se rompre; la nue roulait en grondant sur l'abîme, et le bruit de ses cascades remplissait le Pas-de-Roland d'un murmure semblable à celui de l'océan.

Thérèse demeura immobile, ses pieds paraissaient enracinés au sol, l'orage de ses pensées était en harmonie avec l'imposant aspect de ces lieux déserts ; elle regarda en bas et crut voir des fantômes dans les entrailles du gouffre; elle regarda son frère et ne trouva que l'impassible visage d'un juge inexorable; elle regarda le ciel, le ciel était noir, menaçant, et semblait refléter la colère de l'Eternel.

— Que voulez-vous donc faire de moi ? demanda cette femme saisie d'épouvante.

Faust ne répondit pas; Thérèse se jeta à ses genoux qu'elle embrassa.

— Le temps passe, dit Faust en se reculant.

— Vous voulez donc me tuer ?

— Non.

— Eh bien ?

— Je veux que vous vous jetiez dans ce précipice.

— Moi-même?

— Vous-même.

— Et si je ne vous obéis pas ?

— Je vous pousserai, répondit le colonel sans s'émouvoir.

— Quoi ! vous oseriez commettre un crime aussi abominable sur votre sœur, s'écria Thérèse anéantie.

— Faites donc votre prière, malheureuse, vous n'avez plus que cinq minutes à vivre... mourez au moins avec quelque dignité.

— Ah ! vous êtes fou, dit la courtisane, et, se relevant brusquement, elle tenta de s'échapper par la fuite ; Faust bondit sur elle, la saisit par ses poignets liés l'un à l'autre, la traîna sur l'arête du ravin, et, la secouant avec fureur, il s'écria :

— Je suis fou ! Vous dites que je suis fou ; vous avez raison... Mais c'est vous qui avez causé ma folie... Ecoutez-moi : Notre père est mort de honte, notre mère est morte de désespoir, et c'est vous qui avez creusé sans pitié ces deux tombes. Vous avez déshonoré mon nom, à tel point que j'en ai changé ; vous faites horreur à tous ceux qui vous connaissent;

il n'y a plus de place pour vous sur la terre; il est temps que vous retourniez à l'enfer, dont vous êtes venue! Cette nuit, j'ai assisté à vos derniers scandales, j'ai appris vos derniers crimes! J'ai caché mon visage pendant que vos victimes vous jetaient leurs malédictions. Je ne vous croyais qu'impie et débauchée, je ne vous savais pas tombée au rang fangeux des assassins. Comment avez-vous pu entendre, sans expirer de honte et de remords, tout ce qu'on vous a dit dans cette effroyable soirée; chaque parole de vos accusateurs tombait comme un soufflet sur mes joues... Oui, je suis fou!... Tenez, ne me faites pas parler, je vous écraserais sous mes pieds comme un reptile; ne me regardez pas, vous soulevez mon cœur.

— Pardon! pardon! au nom de notre mère.

— Enfant maudit, silence! c'est au nom de cette mère chérie de nos souvenirs que je me sens encore quelque pitié pour vous.

— Ah! merci, merci! mon pauvre bon frère!

— Le jour va se montrer; dans quelques instans la justice viendra étendre sur vous sa main sanglante, je veux vous ravir au bourreau... La fille de l'honnête Keller ne doit pas mourir sur l'échafaud... Allons, finissons-en...

Faust étendit le bras vers le gouffre; Thérèse se jeta la face contre terre, et se roula en poussant des cris mêlés de sanglots.

— Lâche! dit le colonel, lâche jusqu'au bout. Mais quelle femme êtes-vous donc!

— Laissez moi suivre ma destinée; ne tachez pas votre gloire par un crime; livrez-moi à la justice, je ne serai peut-être pas condamnée à mort... oh! par pitié!...

Faust, sans répondre, prit sa sœur par les épaules et l'amena sur le bord du rocher.

— Eh bien! s'écria Thérèse avec épouvante, donnez-moi le temps de me recueillir... Ah! vous n'avez pas d'âme!

Faust lâcha le bras qu'il tenait, et attendit, toujours silencieux.

— Etes-vous prête? dit-il enfin; ma patience est usée!

Thérèse se pencha sur le précipice, et se rejeta vivement en arrière. La fraîcheur de la rivière avait frappé son front; elle avait vu les aiguilles des rocs échafaudés jusqu'au torrent, et avait fermé les yeux; elle demeura renversée sur ses talons; tout son corps frémissait.

— Décidément, je vois qu'il faut vous aider, dit Faust, et il fit un pas en avant.

— Non, non... ne me touchez pas... j'ai du courage... Prenez ce sachet; quand vous m'aurez tuée, car c'est vous qui me tuez, vous découdrez ce velours, et vous lirez ce qui est écrit sur un papier que j'avais caché là... Vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Je vous le promets.

Thérèse avait détaché de son cou le sachet qui contenait la déclaration de Finance; un éclair de joie brilla dans les yeux voilés de la courtisane...

— Et maintenant, murmura-t-elle, vous ne me pardonnerez pas?

— Non.

— Vous n'avez pas de pitié!

— Songez au bourreau.

— Le bourreau, c'est vous!

— Faites au moins le signe de la croix, malheureuse!

Faust, ouvrant les mains, s'avança brusquement sur Thérèse, qui, voulant se soustraire à son geste, se pencha de côté; dans ce mouvement, elle rompit l'équilibre, poussa un cri horrible, étendit les bras, écorcha le rocher avec ses ongles; mais, lancée par son propre poids, elle tournoya plusieurs fois dans le vide.

Un bruit sourd retendit dans le gouffre et fut bientôt suivi du gémissement des flots.

La Nive avait reçu le corps déchiré de Thérèse Keller.

Les oiseaux de nuit cachés dans les flancs de la montagne battirent des ailes sur ce tombeau.

Faust se pencha sur le torrent et dit à voix basse:

— Je voudrais être à ta place, Thérèse, pour que tu eusses été une honnête femme.

Une ombre se détacha des ruines de la Tour-du-Preux, et le colonel, sentant une main peser sur son épaule, se retourna vivement.

— Touchez là, lui dit Perez, vous êtes bien courageux.

— Non, répondit le colonel, je suis bien malheureux!

— Entendez-vous des pas de chevaux, de ce côté?

— Oui... après?

— Ce sont les gendarmes... Sauvez-vous, si vous tenez à rejoindre l'armée royale, aujourd'hui.

— Mais, j'ai un devoir à remplir, je dois lire...

— Je sais... Vous devez lire un billet que contient ce sachet. Donnez-le moi, je le lirai pour vous.

— Non, je l'emporte.

— Comme il vous plaira. Cependant, si cet écrit contient des révélations pressées.

— N'importe! je ne m'en dessaisirai pas.

— Venez donc vite, avant que ces cavaliers arrivent.

Perez entraîna le colonel vers la ferme. Tous deux montèrent dans une chambre qui donnait sur la campagne.

Faust coupa les fils du sachet, et ouvrit précipitamment le billet. Dans ce même moment, les sabres des gendarmes résonnèrent sur les dalles de la pièce du rez-de-chaussée, où était étendu le cadavre de Cantelou.

— Que de châtimens dans une nuit! dit Perez... lisons.

XVII.

Faust parcourut d'un regard empressé les lignes par lesquelles Finance révélait sa complicité dans le crime commis sur Cantelou par Thérèse; pendant cette lecture, son visage se couvrit d'une pâleur livide, et il remit le billet à Perez en murmurant avec dégoût:

— Tous les vices, tous les crimes, toutes les turpitudes!...

Perez lut l'écrit posément, et le relut; puis, souriant avec cette finesse caustique qui était le fond de son caractère, il s'écria:

— Belle nuit pour Satan, ma foi! tudieu, quel coup de filet! Ah ça! vous n'avez plus rien à faire ici, j'imagine, et vous ne vous souciez pas, sans doute, que les gros talons dont la maison est pleine vous dénichent ici... hein?

— Comment m'évader?

— Bah! vous n'avez pas plus de ruse que cela, et vous vouliez me faire pendre?... Allons, mon cher colonel, vous n'êtes bon qu'en bataille rangée. Donnez-vous la peine de passer.

Disant cela, le contrebandier ouvrit une fenêtre qui donnait sur des bruyères.

— Quand vous aurez touché terre, ajouta-t-il, si vous ne vous cassez pas la jambe en tombant, vous pousserez une pointe dans la direction d'Urdach, droit devant vous, et lestement. En vingt minutes, vous serez à la frontière; si quelque douanier vous crie d'arrêter, vous ne lui répondrez pas et ne vous arrêterez pas; s'il tire sur vous, il est plus que probable qu'il vous manquera; les douaniers, en général, ne touchent qu'une fois sur mille, et encore je les flatte, tel que vous me voyez, j'ai essuyé trois ou quatre milliers de coups d'espingoles, tous aussi bienfaisans les uns que les autres.

Faust monta sur l'appui de la fenêtre et se disposa à s'élancer

— Un instant, lui dit Perez à voix basse. D'abord, de la manière dont vous vous y prenez, vous devez vous casser le cou, ce qui serait une sottise. Saisissez ma ceinture par ce bout... Bien. Faites deux tours au poignet... Bon... Maintenant laissez-vous glisser contre la muraille en l'écorchant avec la pointe de vos pieds... Partez... Quand vous serez au bout du rouleau, vous lâcherez l'étoffe et votre patron fera le reste. Il est bien entendu que je garde le billet de votre sœur.

— Sans doute.

— Bon voyage, donc.

— Merci.

Le colonel fit ce qui lui avait été recommandé, et toucha terre sans accident, malgré la grande élévation de l'étage d'où il était descendu. A peine avait-il pris sa course à travers les halliers, que les bottes ferrées des gendarmes résonnèrent dans le corridor. Perez ouvrit la porte en se frottant les yeux, et vint au devant des soldats.

— Ah! pardienne! messieurs, vous arrivez bien à propos, dit-il, moitié bâillant, moitié riant, et vous tombez dans un beau grabuge.

— Qui êtes-vous? demanda le brigadier.

— Belle question, vous ne me connaissez plus, père François?

— Tiens? Aamendabura! et que faites-vous ici? Savez-vous qu'il n'est pas sain de se trouver dans ces parages?

— A qui le dites-vous, mon cher? Mais causons peu et causons bien... Avez-vous fait un tour au rez-de-chaussée?

— Oui.

— Vous avez mis la main sur un cadavre, hein?

— Oui.

— Bon... Et avez vous été vous promener du côté de la vieille tour?

— Non... Qu'est-ce qu'il y a encore là?

— Un homme mort, rien que ça... le fermier de M. de Nonanville, l'allemand Zibold.

— Ah bah!

— Eh! oui... Puis, avez-vous regardé dans le ravin?

— Non.

— Nous aurons à y pécher le corps d'une femme.

— C'est donc une vraie morgue, que cette baraque?

— Ca m'en a l'air. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'y ai une peur bleue, tout crâne que je suis: vous avez bien fait d'arriver pour m'empêcher d'attraper la fièvre.

— Oui, mais c'est le gueux qui a tué tous ces braves gens, que nous voudrions ramasser; on est venu nous chercher à Cambo en nous promettant bonne prise, et nous ne trouvons que des assassinés... Où est le criminel? Est-ce vous, Aamendabura?

— Voilà une question de gendarme! Ecoutez-moi; je sais bien des choses; dressons le procès-verbal, et faisons vite, car je suis pressé de m'aller coucher, j'ai passé une nuit terrible! et j'ai des fantômes plein la tête... Avant tout, envoyez chercher une femme qu'on appelle Finance; vous la trouverez dans la chambre au fond du corridor.

Deux hommes se détachèrent et allèrent frapper à la porte de Finance.

— Qui est là? demanda la courtisane d'une voix timide.

— Ouvrez, au nom de la loi.

Finance ouvrit sur-le-champ et se confondit en salutations.

— Veuillez nous suivre, madame, votre témoignage est nécessaire.

— Très volontiers, messieurs... Hélas! que d'affreux évènemens!

Le contrebandier salua Finance; et la priant de s'asseoir, il lui dit:

— Nous avons fait une grande perte, mademoiselle. M. de Nonanville vous était fort at-

taché, et il me donnait beaucoup à travailler; sa mort est un malheur pour tous les ouvriers.

Finance fondit en larmes, et son affliction fut si bien jouée, que les gendarmes s'en émurent.

De nouveaux pas résonnèrent dans le corridor, et le juge de paix de Cambo entra dans la chambre.

— Vous arrivez à propos, monsieur, dit le brigadier; nous allions dresser le procès-verbal des tristes évènemens qui ont ensanglanté cette maison. Si vous le désirez, nous allons d'abord visiter la Tour-du-Preux et le Pas-de-Roland, où gisent deux cadavres.

Le juge de paix, deux gendarmes et Perez se rendirent à la tour, et reconnurent, sur les indications de Perez, l'endroit d'où Thérèse avait été précipitée dans le torrent. Revenus à la ferme, le juge de paix et le brigadier écrivirent, pour ainsi dire, sous la dictée de Perez, le récit de tout ce qui s'était passé. Finance, présente à cette déposition, la confirma d'un bout à l'autre, car elle ne l'inculpait en rien. Arrivant à l'épisode de la mort de Thérèse, Perez raconta que cette malheureuse femme avait remis à son frère un papier mystérieux qui devait avoir une grande importance.

A ces mots, Finance pâlit, sa vue se troubla, un tremblement nerveux agita tout son corps.

— Qui peut vous faire croire à l'importance de cet écrit? demanda le juge de paix.

— Une créature aussi vile que Thérèse Keller n'aurait pas été préoccupée d'une futilité dans un moment où la mort se dressait devant elle hideuse et inexorable. Je ne suis qu'un pauvre petit marchand, un pauvre guide, un pauvre homme; mais je ne crois pas me tromper dans ma supposition.

— Elle est certainement fort juste; mais Thérèse Keller n'aura sans doute confié à son frère que quelque secret ou quelque affaire de famille étrangère au meurtre qui nous occupe.

— C'est bien possible, monsieur, répondit naïvement le contrebandier.

Finance respira et dit:

— Thérèse m'a toujours parlé avec embarras et remords d'une fille dont elle a longtemps caché l'existence; peut-être aura-t-elle recommandé cette enfant à son frère...

— C'est probable, interrompit le magistrat.

— C'est possible, ajouta Perez. Mais, d'ailleurs, vous allez vous en convaincre, monsieur le juge; car cet écrit, le voilà.

— Eh! imbécile, s'écria le brigadier, que ne le donniez-vous plus tôt, au lieu de faire tant de phrases?

— Comment se fait-il que vous possédiez ce papier? demanda le juge.

— Faust Keller, ne pouvant rentrer sans danger sur le territoire français, m'a remis le dépôt que lui avait confié sa sœur, en me disant qu'il appartenait à la justice. Je fais ce que je dois en le remettant entre vos mains.

Le juge prit le billet gravement, et le lut, sans que son visage trahît la plus légère émotion. Finance pâlissait et rougissait tour à tour; une sueur froide s'amassait en grosses gouttes sur son front; ses mains se tordaient l'une dans l'autre, et ses genoux se choquaient sans qu'elle pût maîtriser la violence de son agitation.

— Ce papier ne nous apprend presque rien, dit froidement le magistrat. Mademoiselle, voulez-vous avoir la complaisance de vous mettre à cette table, et d'écrire ce que je vais vous dicter.

— Volontiers, monsieur, murmura Finance, qui s'y prit à deux fois avant de pouvoir se lever.

Perez suivait les mouvemens de la courtisane d'un œil fixe et impitoyable.

« — Ce 12 mai 1836, dicta le juge, j'ai promis à Thérèse Keller, mon amie, la somme d'un million de francs, pour prix de l'assassinat du sieur Cantelou de Nonanville...

— Eh bien! écrivez-donc, mademoiselle, pourquoi vous arrêtez-vous?

— L'émotion, monsieur, et puis l'étrangeté de vos paroles... Me voilà remise; continuez.

— Ce que je dis est étrange, en effet... poursuivons: « Et je m'engage à donner ce million à Thérèse Keller le jour même de l'ouverture du testament du sieur Cantelou. De son côté, Thérèse Keller s'engage à me défaire dudit Cantelou... »

— Vous me donnez le cauchemar, monsieur, s'écria Finance d'un ton qu'elle s'efforça de rassurer.

— « Fait à la ferme de la Tour-du-Preux; » écrivez toujours, mademoiselle, écrivez pour nous rendre service: « dans la nuit du 12 au 13 mai 1836, écrit et signé de ma main. » A présent, veuillez signer, s'il vous plait?

— Signer pour qui? signer comment?

— Eh! pardieu! signer pour vous.

— Pour moi? Vous êtes fou!

— Alors, reprenez la plume, je vais continuer de dicter: « Louise-Etiennette, dite Finance. »

La courtisane se leva; tout son corps frémissait; son visage était livide, ses lèvres blanches, le sang se retirait de son cœur; elle chancela et tomba évanouie aux pieds de Perez.

Le juge de paix, sans s'émouvoir, compara les deux écrits, les montra aux gendarmes, acheva de clore son procès verbal, et, se retournant vers le contrebandier, il lui fit signer sa déposition et lui ordonna de le suivre au chateau de Miguelgorry.

Lorsque Finance recouvra ses sens, elle se trouva entre deux gendarmes qui lui dirent:

— Marchons.

.....

Hélène et Gaston avaient donné tous leurs

soins au blessé que Perez leur avait laissé; et Mme de Fontac, les ayant fait prévenir par un domestique du motif qui l'éloignait pour peu de temps du château, ils avaient attendu son retour avec assez de tranquillité d'abord, puis, son absence se prolongeant, ils s'abandonnèrent à une vive inquiétude.

Le commandant de Ravenstein, après le premier pansement de sa blessure, s'endormit profondément. Hélène, entraînant Gaston dans une chambre voisine, lui dit:

— Mon ami, vous voilà bien heureux, n'est-ce pas? rien ne manque plus à votre bonheur.

— Pourquoi cette question? chère sœur.

— Oh! ne me donnez plus ce nom, je ne peux plus le porter, aujourd'hui que vous avez retrouvé votre véritable frère.

— Mais pourquoi?

— Parce que notre parenté était une illusion de nos deux cœurs, parce que je voulais, dans cette vie où, pauvre aveugle, vous marchez à tâtons, être la compagne fraternelle de vos pas incertains.

— Eh bien?

— Eh bien! vous avez maintenant le guide qu'il vous fallait; votre sœur ne peut pas avoir d'autre frère que vous, et ce jeune officier m'impose le devoir de renier notre innocente et douce parenté. Ainsi donc, monsieur Gaston, mon ami, ne me donnez plus un titre qui ne m'appartient pas... Ce titre, votre frère en doit être jaloux...

— Mais, je ne comprends pas bien ce devoir que vous invoquez... Mon frère peut-il ne pas s'unir à moi pour bénir le bel ange de lumière qui console le pauvre aveugle?

— M. de Ravenstein n'est pas aveugle, lui, il est plus âgé que vous, et la convenance exige que je reprenne, devant lui, la place que je dois occuper jusqu'à mon dernier jour.

— Et cette place?

— Est celle d'une humble orpheline, élevée dans l'ombre et l'amour du Seigneur.

— Je vous désobéirai, ma sœur, je me révolterai contre vos petits caprices, car...

— Encore un mot que je veux vous confier, puisque vous êtes si peu raisonnnable, puisque vous voulez désobéir à Hélène, votre vieille amie.

— Ne le croyez pas... ne le croyez pas; j'ai dit cela par colère et par dépit... Mais parlez.

— Eh bien! Gaston, j'ai l'âme troublée; ce que j'éprouve, je n'oserais le dire à l'abbé de Brionne, car je briserais son cœur, et cependant il me faut un confident, et je vous choisis. Avant que nous quittions Paris, j'étais chaque jour suivie aux offices par un homme qui mettait une opiniâtre persistance à s'arrêter devant moi et à me regarder. Si cet homme eût été jeune, il m'eût effrayé; mais il pouvait avoir plus de cinquante ans, et ses vêtemens misérables annonçaient qu'il était malheureux.

Une nuit, comme j'étouffais dans ma chambre sous le poids de quelques pensées chagrines, j'ouvris ma fenêtre et m'appuyai au balcon pour respirer et pour prier Dieu. Dans ma prière, je demandai au Seigneur sa pitié pour ma mère; et il paraît que je prononçai tout haut le nom de cette mère chérie, car une voix s'éleva de la rue et me cria :

— Et ton père, enfant, ton pauvre père!

— Alors? dit Gaston ému jusqu'aux larmes.

— Alors, je me rejetai vivement dans ma chambre; mais pas assez vite, cependant, pour ne pas apercevoir l'homme qui m'avait répondu.

— Et cet homme?

— Je ne l'ai plus revu; mais son image vivante s'est souvent offerte à mes yeux.

— Je ne vous comprends pas.

— Mon ami, vous ressemblez d'une manière frappante à cet homme; vous avez ses manières, et le son de sa voix m'a trop vivement émue pour que son souvenir ne soit pas resté gravé dans ma mémoire; cette voix, c'est la vôtre. M. de Ravenstein, votre frère, est bien plus que vous encore le portrait de cet étranger: lorsqu'il vous regarde, ses yeux sont doux et mélancoliques comme ceux qui me poursuivaient; en un mot, en vous voyant tous les deux unis par les mains, on vous prendrait pour les enfans...

— Etes-vous folle? ma pauvre sœur, se hâta d'interrompre Gaston, notre pauvre père a été tué, il y a quatre ans, dans les rangs de l'armée russe.

— Je le sais, je sais aussi que ma raison s'égare quand je pense à ma famille, et que je cherche à percer le mystère qui enveloppe mon berceau; mais que voulez-vous? je ne puis pas me débarrasser de cette vision nocturne, du son de cette voix qui m'a pour ainsi dire révélé le secret de ma naissance, car je tremble de le connaître, je tremble d'apprendre que mon père existe et que la société le repousse... Oh! alors, pourquoi me cache-t-on son nom, pourquoi m'empêche-t-on de courir à sa rencontre, de le chérir, de le protéger, de le servir?

— Mais, chère amie, dit Gaston avec une émotion croissante, quel rapport voulez-vous qu'il existe, dans tous les cas, entre votre père et le nôtre?

— Quels rapports? répondit vivement Hélène... En vérité, je n'en sais rien... Seulement, je cherche à m'expliquer comment il s'est fait que dès notre première entrevue j'ai éprouvé pour vous un doux sentiment d'affection, et que la voix de ma conscience, loin de me détourner de cet attachement, m'y a encouragée...

— Hélas! ce sentiment, je l'ai partagé, dit l'aveugle en tremblant; mais comme vous je n'avais pas cette tranquillité de l'âme que votre candeur ne cherche pas à déguiser. Je vous

aimais, je vous ai aimée jusqu'au jour heureux et fatal à la fois où...

Un domestique entra brusquement dans la chambre où causaient les deux jeunes gens et leur annonça l'arrivée de Mme de Fontac et de M. de Brionne.

— Achevez, Gaston, dit Hélène en faisant un pas vers le salon, vous m'avez aimée jusqu'au jour où...

— Ah! c'est moi qui suis fou et méchant, répondit l'aveugle; et, mettant son mouchoir sur sa bouche, il pleura et se tut.

— Où est-elle, cette chère enfant? cria une voix bien connue; et l'abbé de Brionne, montrant tout à coup son joyeux visage, courut au devant d'Hélène et la pressa tendrement sur son cœur. Mme de Fontac, qui marchait sur les pas du bon vieillard, couvrit son fils de caresses et l'entraîna dans le salon.

— Cher bon père, vous nous avez causé d'horribles inquiétudes, dit Hélène à l'abbé; au moins, avez-vous été satisfait de votre voyage?

— Oui, ma fille, j'ai été satisfait au delà de mes espérances... Mais viens jouir toi-même d'une scène délicieuse, viens admirer la miséricorde divine dans son ineffable puissance... viens.

Les porteurs du vicomte l'avaient déposé sur une chaise longue, où on l'avait installé avec précaution. Le blessé, fatigué par le voyage, s'était endormi, et, dans le silence qui régnait autour de lui, on entendait le souffle réglé de sa respiration.

Mme de Fontac, tenant son fils par la main, était debout et immobile près du chevet; l'abbé, appuyé sur l'épaule d'Hélène, se tenait aux pieds du malade. Le jeune baron de Ravenstein, qui avait voulu essayer ses forces, était venu s'asseoir dans un fauteuil entre ces deux groupes.

— Madame, dit une femme de chambre qui s'était approchée d'une fenêtre, voilà qu'il vous arrive beaucoup de monde.

— C'est sans doute ma mère, dit le baron, et il se leva.

Presqu'aussitôt, la porte du salon s'ouvrit, et Mme de Ravenstein entra suivie de plusieurs hommes, parmi lesquels étaient Perez et le juge de paix de Cambo.

Mme de Ravenstein ne vit que son fils et ne s'occupa que de le serrer entre ses bras. Alfred mit la main sur sa bouche pour étouffer la joie de cette heureuse mère, et, se retournant vers le blessé, il expliqua par ce geste le silence de tous les assistans.

Mme de Fontac vint au-devant de Mme de Ravenstein et la salua.

— Je vous présente la gracieuse châtelaine de Miguelgorry, ma mère, dit à voix basse Alfred; c'est à elle que je dois tous les soins qui m'ont été prodigués.

— Vous me permettrez de vous embrasser, madame, répondit la baronne, le service que vous m'avez rendu n'a pas de prix.

— Je m'en trouve payée par ce baiser, chère dame. Dès que nous pourrons parler à voix haute, nous ferons plus ample connaissance; veuillez vous reposer.

— Vous êtes donc la charité même? dit Mme de Ravenstein en montrant le lit de douleur de M. de Fontac.

— C'est un rôle que je vais partager avec vous... avant peu, heureusement.

— Que voulez-vous dire?

L'abbé de Brionne regarda fixement Mme de Ravenstein; puis, s'inclinant devant elle, il fit signe de respecter le sommeil du blessé.

La baronne rendit à l'abbé son salut et demeura comme pétrifiée par cette rencontre qui lui rappelait les plus doux souvenirs de sa vie.

— Quel est ce vénérable ecclésiastique? demanda-t-elle tout bas à Mme de Fontac.

— C'est l'abbé de Brionne-Viviers, le plus vieil ami de ma famille.

Mme de Ravenstein pâlit tout à coup, regarda la vicomtesse avec une sorte d'effroi, et se levant elle fit signe à l'abbé de venir un instant à l'écart.

— Mon père, vous ne me reconnaissez pas? dit-elle.

— Pauvre enfant, me croyez-vous si mauvais cœur ou si mauvaise mémoire?...

— Oh! quel bon génie nous rassemble?

— Dieu! vous allez bientôt le reconnaître dans un miracle.

— Comment nommez-vous la maîtresse de ce château?

— Cette dame qui est là, n'est ce pas?

— Oui.

— C'est Mme la vicomtesse de Fontac.

— Ciel! s'écria la baronne stupéfaite et tremblante.

Ce cri réveilla le blessé, qui agita le rideau dont on avait couvert son visage et la moitié de son corps.

— Venez, madame, dit la vicomtesse en prenant la main de Mme de Ravenstein, la Providence nous a réunies aujourd'hui pour exécuter ses plus douces volontés; et elle l'entraîna vers le lit de repos. La baronne se laissa conduire, et lorsqu'elle vit Mme de Fontac s'agenouiller, elle tourna les yeux vers son fils et vers l'abbé comme pour les interroger. Tous deux lui firent signe d'imiter la vicomtesse, et elle tomba à genoux.

Hélène glissa sa tête par dessus l'épaule de Gaston, qui s'empara d'une de ses mains et la pressa tendrement. La pauvre fille, qui ne comprenait rien à cette scène touchante, ne chercha pas à se dérober à cette affectueuse caresse.

Perez, appuyé dans une encoignure du salon, attendait froidement que son tour d'agir fût

arrivé. Tous les serviteurs du château et un personnage habillé en noir auquel personne n'avait pris garde jusque-là, étaient silencieux et recueillis.

— Au nom du Dieu de miséricorde et du plus profond de nos cœurs, vos deux épouses vous pardonnent toutes les larmes qu'elles ont versées à cause de vous, dit Mme de Fontac d'une voix tremblante, et elles vous bénissent.

— Que dites-vous? murmura Mme de Ravenstein.

— Maintenant, je peux mourir... Je demande à mourir, dit le vicomte; et se découvrant le visage, il tendit sa main défaillante.

Mme de Ravenstein saisit avidement cette main, la couvrit de baisers, poussa un long soupir et s'évanouit. Hélène se haussa sur la pointe des pieds, regarda le visage défait du blessé, qui, la voyant, lui fit un sourire mélancolique et doux. La jeune fille jeta un cri et tomba dans les bras de l'abbé de Brionne.

— Maintenant que tout le monde se connaît, et que la paix est faite partout, c'est vous qui entrez en scène, docteur, dit Perez à l'homme noir. Commencez par le plus malade, chacun a grand besoin de votre ministère... Allons, qu'on nous laisse seuls ici, M. Mendoz, le vicomte et moi... monsieur l'abbé, ne quittez pas votre troupeau, Mlle Hélène s'est effrayée à la vue du sang, mais ce ne sera rien; quant à Mme de Ravenstein, elle reviendra à elle avec un peu d'eau fraîche, le bonheur ne tue personne... Allez, allez, videz le plancher... Pardon, monsieur le juge de paix, nous vous appellerons quand la science aura fait son devoir.

Joignant le geste à la parole, le contrebandier chassa tout le monde du salon. Mme de Fontac fit porter la baronne dans sa chambre, et lorsqu'elle eut repris ses sens, elle se trouva entourée d'amis et se fit raconter les tristes évènements qui avaient amené ce dénoûment providentiel. M. de Brionne, bientôt rassuré sur l'évanouissement d'Hélène, avait rejoint ses deux amies, et attendait comme elles avec anxiété des nouvelles du blessé.

— Docteur, dit Perez dès qu'il se vit seul avec le chirurgien amené par Mme de Ravenstein, vous en avez entendu assez pour savoir quel prix nous mettons tous, ici, à sauver M. le vicomte de Fontac que voilà... nous comptons sur votre grand savoir.

— La science ne fait pas de miracles, monsieur, répondit le docteur, et je crains bien d'en avoir trop vu... Enfin, examinons.

Il s'approcha du vicomte dont le visage, de fort pâle qu'il était, s'était tout à coup empourpré.

— Docteur, dit le blessé d'une voix ferme, ne cherchez pas à me cacher mon état, ce serait me rendre un mauvais service; sondez ma plaie et prononcez sans crainte, la mort ne m'épouvante pas; j'ai assez vécu, et mes derniers momens veulent être libres du doute.

Le chirurgien ne répondit pas; il étudia la blessure, consulta le pouls du malade, fit quelques questions, réfléchit, et dit avec gravité:

— Vous désirez que je ne vous déguise pas ma conviction.

— Oui... D'ailleurs, ce serait inutile, j'ai lu dans vos yeux mon arrêt, et je sens que ma fin est proche.

— C'est fatalement vrai.... je n'ai aucun espoir de vous sauver.

— Merci, docteur... merci... Allez trouver ces dames, et dites-leur tout le contraire de ce que vous venez de m'apprendre... Eh bien! Perez, mon ami, vous pleurez... un homme comme vous?

— Eh! oui, je pleure, debrinn bichaia! n'en ai-je pas le droit... Ah! c'est moi qui suis cause du coup de mousquet, et je ne me le pardonnerai de ma vie.

— Allons, mon ami, du courage, rappelez votre philosophie. Ce coup de mousquet m'a rendu tous les trésors que j'avais perdus.

— Enfin, que la volonté de Dieu soit faite. Je ne me révolterai jamais contre elle, tout bandit que je suis; écoutez, docteur, j'ai le pressentiment que vous êtes destiné à jeter ici la joie dans tous les cœurs.

Le chirurgien secoua la tête avec chagrin.

— Oui, dans tous les cœurs, reprit Perez, même dans celui de ce pauvre mourant.

— Expliquez-vous.

— Toute l'Espagne connaît votre habileté comme oculiste, et nous avons dans ce château un jeune aveugle dont on désespère.

— Est-il aveugle de naissance ou par accident?

— De naissance.

Le docteur hocha de nouveau la tête.

— Est-ce encore une condamnation? demanda le vicomte désespéré.

— Je n'ai pas dit cela, mais il ne se présente pas un sujet sur deux cents que l'on puisse opérer avec succès.

— Tout espoir n'est donc pas perdu? s'écria Perez.

— Il faut voir pour se prononcer.

— Et avez-vous besoin d'un long examen? dit le blessé avec hésitation; pourrai-je, avant de mourir, savoir si mon fils sera délivré de son infirmité?

— Quelques minutes me suffiront pour me convaincre.

— Attendez-moi là, s'écria Perez.

Et, se précipitant hors du salon, il entra brusquement chez Mme de Fontac, et lui dit d'une voix troublée:

— Le blessé laisse beaucoup d'espoir...

— Est-ce bien vrai? Votre émotion semble vous trahir; vous nous apportez quelque mauvaise nouvelle.

— Ce qui me trouble, c'est que... c'est que...

— Achevez donc.

— Madame, je vous ai promis de rendre la vue à votre fils...

— Oui; après... Mon Dieu! vous glacez tout mon sang.

— Eh bien! madame, venez, suivez-moi, suivez-moi tous... Allons, jeune homme, prenez mon bras, et il entraîna Gaston.

Mme de Fontac et Mme de Ravenstein vinrent féliciter le vicomte; le blessé essaya de leur sourire, prit leurs mains dans les siennes, les approcha de ses lèvres, et leur montra Perez qui présentait Gaston au docteur Mendoz.

— Ne serait-ce pas dommage, disait le contrebandier, qu'un beau garçon comme celui-là fût aveugle toute sa vie!

— Je l'avoue.

Le docteur fit plusieurs questions à Gaston et à sa mère; à chaque réponse l'oculiste exprimait sa satisfaction par un léger signe de tête. Enfin, il prit l'aveugle par le bras, et le conduisit devant une fenêtre dont il écarta les rideaux.

Le soleil s'était levé étincelant, et ses rayons frappaient en plein les vitres. Le docteur ferma les yeux de Gaston, les couvrit avec ses mains, et attendit ainsi quelques instans.

Chacun des assistans retenait son souffle; l'anxiété la plus vive se peignait sur tous les visages. Hélène, ouvrant avec précaution la porte du salon, s'y glissa comme un oiseau, et demeura muette et immobile à sa place, regardant avec étonnement l'oculiste et l'aveugle.

Le docteur découvrit brusquement les yeux qu'il cachait à la lumière, les ouvrit, abaissa et releva fréquemment les paupières, puis, se retournant vers Mme de Fontac, qui était d'une pâleur extrême, et vers le blessé qui s'était soulevé sur un coude avec peine, il dit:

— Il y a sensibilité à la rétine; la pupille n'est pas immobile, elle se contracte évidemment à l'action des rayons lumineux; ces symptômes expriment clairement que la cataracte congéniale n'est pas compliquée d'amaurose ou goutte sereine, je n'hésite pas à déclarer que l'opération est suffisamment indiquée.

Mme de Fontac s'élança vers le docteur, s'empara de ses mains et les baisa avec un élan passionné.

— Et vous avez quelque espoir de réussir? demanda le blessé d'une voix qui baissait sensiblement.

— J'ai souvent tenté des opérations plus difficiles; quoique le cas soit grave, j'ai tout espoir.

— Vous faut-il de longues préparations? demanda Gaston avec fermeté.

— Aucune.

— L'opération vous prendra-t-elle beaucoup de temps?

— Une minute, au plus, pour les deux yeux.

— Faites-donc: me voilà prêt.

Le docteur ouvrit sa trousse.

— Ciel! vous allez le faire bien souffrir, s'écria Mme de Fontac, et, tombant à genoux, elle joignit ses mains sur ses yeux et pria.

— Les souffrances qui n'ont qu'une minute de durée ne se comptent pas, madame.

Le vicomte, Mme de Ravenstein et Mme de Fontac baissèrent à la fois la tête; tous trois savaient combien était juste la pensée du docteur.

— Monsieur, dit Gaston, pourrai-je, dès que votre opération sera terminée, voir ceux qui m'entourent?

— Vous verrez à l'instant même; mais il serait dangereux, il serait fatal de ne pas bander vos yeux aussitôt qu'ils seront délivrés du voile qui les couvre.

— Alors, je vous prie de me mettre en face de tous ceux que j'aime, en face de ma mère, de mon père, de mon frère, de M. de Brionne.

— Vos amis vous environnent; votre premier regard sera pour eux.

Et il plaça l'aveugle vis à vis du blessé.

— Hélène, êtes-vous là? demanda Gaston d'une voix qui fit trembler le cœur de la jeune fille.

— Je suis là, murmura-t-elle en rougissant.

— Docteur, ne craignez pas de me faire mal, et, d'avance, soyez béni.

L'oculiste plaça l'une de ses mains sur le front de l'aveugle pour contenir sa tête, plongea son instrument dans l'angle de la cornée, l'assura contre le globe de l'œil, et renversa le poignet.

Gaston poussa un grand cri; son visage se couvrit d'une pâleur subite, ses jambes fléchirent, et il se renversa dans les bras de l'opérateur qui, rapide comme l'éclair, profita d'une bonne position pour abaisser la seconde cataracte.

— Vous l'avez blessé! tout est perdu, s'écria Mme de Fontac en se traînant sur ses genoux jusqu'à son fils.

— J'ai vu! j'ai vu! murmura Gaston, et, usant ses dernières forces en pressant les mains de sa mère, il s'évanouit.

— Maintenant, dit le docteur, montrant un visage radieux, n'oubliez pas que la plus légère imprudence peut compromettre l'opération, qui a parfaitement réussi. Il faut laisser à notre cher malade un repos absolu: il faut qu'il garde une sévère immobilité, et je défends à qui que ce soit de lui parler jusqu'à nouvel ordre.

— Ah! vous serez obéi, monsieur; vous êtes mon sauveur, répondit l'heureuse mère; je ne pourrai jamais assez faire pour vous récompenser, Dieu m'aidera.

Le médecin se déroba à la reconnaissance de Mme de Fontac, et s'approcha du vicomte qui était retombé sur ses oreillers, sans force et sans voix.

— Et lui, demanda Mme de Ravenstein en montrant le blessé, lui, docteur?

— Moi, répondit le vicomte avec un éclair de joie dans les yeux, je vais mourir pardonné sur terre et dans les cieux... Ah! chère... n'est-il pas heureux, celui qui meurt comme le juste, entouré d'amis, au sein de sa famille.

La baronne regarda fixement le docteur qui baissa la tête avec découragement.

— Oh! douleur! s'écria Mme de Ravenstein, et, se penchant sur le lit du vicomte, elle arrosa ses mains de larmes brûlantes.

La nuit était venue. Les ordres du docteur Mendoz avait été ponctuellement exécutés. Mme de Fontac, rassurée sur l'état de son mari par Perez, s'était établie près de son fils en garde vigilante, et avait juré de ne pas quitter le chevet de son lit jusqu'à ce qu'il fût hors de danger.

Mme de Ravenstein s'était installée avec un zèle religieux et passionné dans la chambre où l'on avait transporté le vicomte; et là, goûtant toutes les potions qu'elle servait elle-même au malade, oubliant, pour soulager cette pauvre ame meurtrie, ses plus belles années flétries dans la jalousie, les larmes et le désespoir, on l'eût prise pour l'un de ces anges aux ailes blanches que les rêveries des poètes font descendre sur nous dans nos momens suprêmes.

Le vicomte avait conservé toute sa mémoire et sa présence d'esprit; mais il s'était épuisé pour dicter au juge de paix sa déposition et pour recevoir du charitable abbé les secours qui font monter vers Dieu les ames chrétiennes, comme la flamme des pieux sacrifices. L'excellent vieillard n'avait pu résister à tant d'émotions: il avait mêlé ses larmes à celles de Mme de Ravenstein, et s'était retiré pour achever la nuit dans la prière.

Le chambre du vicomte était à l'aile droite du château, et séparée de celle qu'occupait Hélène par une épaisse muraille. Mais cette muraille avait été percée par les contrebandiers lorsqu'ils habitaient Miguelgorry, de manière à établir un passage secret entre ces deux pièces. Le château était d'ailleurs criblé d'issues pratiquées par la bande de Perez, au moyen desquelles on communiquait soit à travers les cloisons, soit par des souterrains, avec tous les appartemens et la campagne.

Hélène avait offert à Mme de Ravenstein qui, préoccupée des grands évènemens au milieu desquels elle se trouvait jetée, ne l'avait pas reconnue, de l'aider dans sa veillée; mais l'abbé s'était opposé à son offre, et avait exigé qu'elle prit un peu de repos. Il voulait éviter à sa chère enfant le spectacle déchirant d'une mort qui, depuis longtemps, avait chassé toute espérance de son cœur.

Hélène était donc rentrée chez elle le cœur chargé de tristes pressentimens et navré; elle avait reconnu dans ce blessé, dans le vicomte, dans le père de Gaston et d'Alfred, l'homme de Saint-Sulpice et l'homme qui lui avait parlé dans cette nuit dont le souvenir ne la quittait pas. La voix du sang parlait en elle avec une éloquence opiniâtre; l'orpheline avait senti ses blessures se rouvrir et se raviver ses douleurs, en assistant à cette rencontre inespérée de ces deux familles confondues en une seule et que la Providence avait tenues si long-temps dispersées. Elle se disait que Gaston et le baron de Ravenstein avaient tous deux pleuré leur père, le croyant mort, et elle se demandait pourquoi Dieu serait plus clément pour eux que pour elle, dont la vie était pure, et dont l'ame était blanche. Certes, le vicomte de Fontac pouvait déchirer le mystère qui couvrait sa naissance et apprendre à la pauvre fille ce que l'abbé de Brionne lui avait toujours caché, par honte, sans doute, mais peut-être aussi par pitié.

Après avoir longtemps réfléchi au parti qu'elle pourrait prendre pour parler au vicomte sans témoins, après s'être jetée à genoux et avoir prié Dieu de l'inspirer, elle résolut d'aller trouver le contrebandier Perez et d'implorer son assistance. En femme déterminée et en femme vertueuse, sans se livrer ces combats que recherchent les cœurs moins candides que le sien, sans se demander si la démarche était légère ou naturelle, elle ouvrit une armoire pratiquée dans la muraille, pour chercher un manteau parmi les vêtemens qui s'y trouvaient suspendus.

Pendant que d'une main tremblante d'émotion elle cherchait à décrocher ce manteau, elle entendit distinctement quelques mots prononcés dans la chambre du malade.

Saisissant une bougie, elle tâtonna la cloison et mit le doigt sur le bouton d'un ressort qu'elle poussa involontairement. La cloison céda sans bruit et s'entrebâilla de quelques lignes.

Le cœur palpitant, le corps frémissant, Hélène éteignit sa lumière et se tapit derrière des robes qui garnissaient le placard; puis, retenant son souffle, elle écouta.

Perez était debout près du vicomte; Mme de Ravenstein était assise au chevet du mourant, qui avait abandonné chacune de ses mains défaillantes aux mains de ses deux amis.

— Eh bien! Perez, dit M. de Fontac, auriez-vous prévu que je retremperais votre ame, moi votre élève?

— L'homme reçoit des leçons à toute heure.. J'avoue que vous êtes mon maître en ce moment.

— Bah! rappelez votre folle et brave insouciance... Si ma mort vous afflige demain, vous l'oublierez bientôt.

— Jamais!

— Mon histoire sera celle du baron de Certènes... Ne me plaignez pas, chers amis, mon ame est en fête! mon fils a ouvert ses beaux yeux sur moi, Dieu a fait un miracle pour m'annoncer son pardon. J'ai retrouvé les deux êtres chéris de ma jeunesse, regrettés de ma

vie honnête; je meurs dégagé du péché, je suis heureux. Toute ma famille est là pour recueillir mon dernier soupir.

— Oui, répondit Perez; mais dans cette famille en pleurs, deux malheureux ne peuvent avouer leurs larmes, ceux-là ne peuvent que prier tout bas; ceux là, Dieu connaît le fond de leur cœur!

— Ma pauvre fille! ma pauvre Hélène, hélas! qu'un baiser sur son front rafraîchirait mon sang!

Hélène tressaillit, elle sentit ses genoux rembler; de grosses larmes coulèrent sur ses joues et roulèrent sur ses lèvres. Elle mordit l'un des vêtemens qui flottaient sur son visage pour étouffer le cri prêt à s'échapper de sa poitrine, et son cœur gonflé battit comme dans ces rêves terribles qui pèsent sur notre sommeil et nous étouffent.

— Où est cette jeune fille, mon ami? demanda Mme de Ravenstein; je me rappelle l'avoir vue toute petite au lit de mort de sa grand'mère.

— Elle est ici, dans ce château, interrompit le vicomte, ne l'avez-vous pas reconnue, c'est cette belle enfant qui vous demandait à partager vos tendres soins... Hélas! je l'ai vue, je la verrai peut-être en expirant, et c'est un châtiment céleste contre lequel je ne me révolterai pas, que de rendre mon ame à Dieu sans poser mes lèvres sur ce front si pur!...

— Malheureux père! murmura Mme de Ravenstein! quelle expiation! Seigneur, pourrez-vous l'ordonner?

— Votre fille, reprit Perez, est moins malheureuse que moi, elle ne connaît d'autre famille que le saint homme dont la vertu lui sert d'égide, dont la piété lui ouvre le chemin du ciel. Peut-être prie-t-elle pour vous, en ce moment, mais sans se douter que la source de son sang va se tarir... tandis que moi!...

— Vous?

— Moi!...

Mme de Ravenstein et le vicomte levèrent sur le contrebandier des regards étonnés et impatiens.

— Vous désiriez savoir, hier encore, dit Perez avec un sourire mélancolique et chagrin, pourquoi je me suis attaché à vous, à votre avenir, à votre consolation; pourquoi je vous ai recherché, pourquoi j'ai fait avec vous un pacte fraternel et sacré, pourquoi j'ai voulu remplacer, à moi seul, vos amis perdus, vos parens dispersés, pourquoi je vous aime, enfin, d'une amitié inébranlable et sûrement dévouée.

— Vous m'avez commencé plusieurs fois un récit que j'ai hâte de connaître en entier... De grace, achevez votre confidence, je n'ai plus que de bien courts momens à vous donner.

— Je suis fataliste, vous le savez, reprit le Basque après une pause, j'accepte les faits accomplis avec une résignation exemplaire, et je me fais l'esclave, ou plutôt, dans ma sphère étroite, l'ouvrier docile de ce grand maître que nous appelons tous... le hasard.

Or, dès leur origine, nos familles ont été destinées à se rapprocher; la vôtre devait prospérer, étendre au loin ses rameaux et son ombrage; la mienne devait végéter sous cet ombrage et fournir au tronc vigoureux et puissant le peu de sève dont la nature l'avait pourvue.

En un mot, vous étiez fait de père en fils, pour que de père en fils nous fussions vos vassaux, vos serviteurs...

— Oh! Perez! murmura le vicomte.

— Vos obligés et vos... amis. Je le répète, c'était écrit là haut, je l'ai reconnu et j'ai obéi.

— Mais je suis plus intrigué que jamais. Chacune de vos phrases, chaque mot qui vous échappe me jette dans un dédale...

— Avez vous entendu parler quelquefois d'un chevalier de Belesta qui vivait vers 1730 ou 1740, je crois?...

Le vicomte parut embarrassé par cette question, fit un signe de tête affirmatif, et, regardant Mme de Ravenstein, il sembla désirer qu'elle se retirât.

— Madame n'est pas une étrangère, reprit Perez, je ne dirai rien de trop devant elle. Je suis heureux que le chevalier de Belesta ne vous soit pas inconnu de nom... C'est sans doute le chevalier de Peruse, l'oncle de votre seconde femme qui vous aura parlé de M. de Belesta?

— Oui, je sais tout ce qui se rattache à cette histoire... je sais tout.

— Vous voudrez donc bien vous souvenir d'un pauvre petit Indien acheté à Pondicherry à des parens misérables, et conduit à Marseille pour être échangé contre le fils de Mlle de Peruse et du chevalier de Belesta, officier de la marine royale.

— M. de Peruse, l'oncle de Mlle de Verneuil, m'a, en effet, parlé de cet enfant auquel on substitua fort adroitement le jeune Armand de Belesta. Cette histoire est toute fraîche dans ma mémoire. Mieux encore, je sais que le jeune Indien dont nous parlons a pris du service dans les troupes françaises, où on l'a tout à coup perdu de vue.

— Très bien. Ainsi, vous comprenez que ce petit enfant acheté à Pondicherry pour servir aux projets du chevalier de Belesta et de Mlle de Péruse vous a, dès son pauvre berceau, été d'une grande utilité.

— A moi?

— A vous.

— Je ne comprends pas.

— Grâce à cette substitution qui se fit à Marseille, avons-nous dit, le chevalier de Belesta put présenter à sa famille son propre enfant et le faire élever comme devait l'être un gentilhomme. A l'aide de la fable de ce mariage indien, Armand de Belesta n'eut pas à redouter d'être appelé bâtard, épithète injuste

qui, au rebours du sens commun, fait toujours l'opprobre de l'enfant et souvent la gloire du père. Donc, Armand de Belesta put, vers 1760 épouser l'héritière d'un beau nom et d'une grande fortune. De ce mariage naquit une fille mariée en 1780 au marquis de Verneuil, père de votre femme... Est-ce bien là l'arbre généalogique ?

— Oui.

— Sans le petit Indien, toutes ces alliances n'eussent pas été contractées, car la noblesse française était fort sévère, avant 89, sur le chapitre de ses quartiers. Vous avouez donc que ce misérable enfant débarqué à Pondicherry a fait innocemment votre fortune, car, sans lui, Mlle de Verneuil n'eût jamais existé.

— Mais enfin, quels rapports entre cet Indien et vous ?

— Je suis le petit fils de cet Indien.

— Vous, Perez ?

— Moi-même. Mon grand-père, après avoir servi quelque temps dans les armées françaises, vit bien que la carrière des armes serait stérile pour lui. Sans famille, sans fortune, sans nom, il ne devait que végéter sous le commandement de jeunes seigneurs, ses chefs par droit de naissance.

Dans son abandon, toutefois, une main mystérieuse semblait le secourir, et il forma l'énergique résolution de connaître ce bienfaiteur étrange qui prenait pitié de sa pauvreté. Je ne vous dirai pas tout ce que tenta le malheureux soldat pour mener à bout son entreprise ; mais, je dirai qu'il eut un plein succès. Il connut Mlle de Péruse ; il apprit de sa propre bouche le rôle abject qu'il avait joué dans cette noble famille ; et, courbant la tête sous les rigeurs du destin, il accepta la honte de ses parens, le décret divin, et s'exila. Mon grand-père n'emporta en Espagne, où il alla se cacher, aucun ressentiment haineux contre Mlle de Péruse et M. de Belesta qui l'avaient arraché à la terre natale, car tous deux avaient été bons pour lui, quoique leur bonté s'enveloppât de mystère. Vendu par son père, vendu par sa mère, son ame s'emplit d'une mélancolie farouche, et il crut comprendre que le ciel l'avait destiné au vagabondage.

Il entra dans une troupe de gitanos, s'efforça d'y oublier le monde entier, s'y maria, eut un fils auquel il raconta son histoire, et mourut en plein vent, comme il était né, les yeux tournés vers le ciel, patrie de tous les hommes.

Mon père hérita de ce caractère sombre et taciturne, et fut l'un des plus austères de notre tribu. Mais le hasard, qui se plaît à confondre à chaque instant la vanité humaine, le hasard fit que mon père prit pour compagne la *Maja Dolorès*, le plus beau, le plus fou des fringans papillons qui battent des aîles sous le ciel andalou.

Vous avez entendu vanter les *gitanas* de Séville (1), ces femmes qui peuplent de syrènes et de bayadères le faubourg élégant de *Triana*. Eh bien ! la maja Dolorès était la reine de ces fées de seize ans. A elle la gloire et les bravos, les sérénades et les bouquets. Comme elle dansait la *séguidille* et le *fandango !* Comme elle chantait d'une voix mélancolique, en faisant pleurer la guitare ou l'arrabal sous ses doigts ! Comme on se rangeait en cercle autour d'elle pour la voir bondir au son frétillant des castagnettes ! Lorsque sa basquine plombée se gonflait au souffle de l'air qu'embaumait l'oranger, lorsque ses yeux frappaient les cœurs de leur foudre, que ses tresses flottantes reflétaient leur lustre d'ébène sur ses épaules chaudes et arrondies ; lorsqu'enfin son pied cambré, souple, léger, et sa jambe, où se révélait la pureté mauresque, revêtus du bas de soie à coins brodés, glissaient et tournoyaient sur les pelouses fleuries... comme on battait des mains !... quelle femme que la maja Dolorès, quelle femme ! Je suis né de ses entrailles... honneur à elle ! ce fut une mère courageuse et dévouée....

Perez s'arrêta, fit le signe de la croix et reprit :

— Mon père mourut jeune et de mort violente, dans un combat contre les douaniers. Sa mort brisa le cœur de la gitana qui me portait alors dans son sein. Elle ne parut plus dans les cercles, ne se montra plus aux jardins, sur les places, se couvrit d'une noire mantille, et livra son front aux outrages des veilles et des larmes. La fraîcheur de la Dolorès passa, on ne parla plus de son beau visage, elle tomba dans la plus affreuse misère, et suivant quelques gitanos errants, elle vint en Murcie, puis en Catalogne, enfin dans le Roussillon. Vous dire où ma mère déposa son fardeau me serait impossible ; notre bivouac était chaque jour changé ; tantôt nous nous arrêtions à l'ombre d'un rocher, quelquefois dans une masure, le plus souvent sous l'arche d'un pont.

J'avais dix ans lorsque ma mère mourut de misère et de faim ; et j'ai eu assez de mémoire pour ne rien perdre de l'histoire de notre famille qu'elle me raconta. Les noms du chevalier de Belesta, de Mlle de Péruse et du marquis de Verneuil sont restés gravés dans ma tête et dans mon cœur. Pourquoi ? Je n'en sais vraiment rien... apparemment parce qu'il était écrit que nous nous rencontrerions un jour, et que le petit-fils de l'Indien serait la Providence de la petite-fille de M. de Belesta.

— Rencontre étrange ! murmura le vicomte, miracle ! miracle !

— C'est donc avec les gitanos que j'ai pris mes habitudes d'indépendance ; j'ai beaucoup

(1) La *Gitana* prend, à Séville et dans presque toutes les grandes villes de l'Andalousie, de la Murcie et de la Castille où elle a un domicile, le nom de *Maja*, qui la distingue des *Gitanas* nomades.

étudié parmi les hommes, quoique éloigné de leurs écoles ; j'ai travaillé pour orner mon esprit, afin de choisir à mon aise et librement entre la civilisation et la vie nomade. Un moine catalan m'a fait lire avec fruit beaucoup de bons livres... j'y ai pris le monde en dégoût... Le sang de la *maja* me brûlait les veines, et me faisait regarder les hommes avec cette nonchalante et railleuse insouciance qui était le fond du caractère de la Dolorès. Trop fier pour vivre de brigandages et de rapines avec les gitanos, je me suis fait contrebandier, d'abord sur le Rhin, puis au pays basque.

Le hasard a mis sous ma main votre ancien valet de chambre Antoine, que j'ai pris à mon service. Il m'a raconté vos triomphes, vos folies, vos malheurs, et j'ai reconnu dans ce hasard providentiel qui me mettait sur vos traces cet ordre émané d'en haut qui a mis ma race au service des Belesta. Votre seconde femme était abîmée dans d'inconsolables afflictions, je devais lui venir en aide, et pour le faire avec fruit, venir d'abord à vous... Je suis venu... me voilà.

Le contrebandier se tut, et passa le revers de ses mains sur son front humide.

Les yeux du vicomte, que la fièvre faisait briller de leur dernier éclat, s'emplirent de larmes. Il souleva l'une de ses mains défaillantes et l'offrit à Perez, qui la pressa tendrement.

—Ami, n'avez-vous eu pour moi que ce sentiment de pitié et de bienfaisance ? murmura M. de Fontac avec peine.

— Non. En apprenant à vous connaître, je vous ai aimé réellement. Né dans le malheur, votre infortune a réveillé les miennes. Je vous ai trouvé pauvre, sans asile, sans famille, sans amis, sans avenir, ruiné dans votre cœur aussi bien que dans votre fortune, tel enfin qu'avait été mon père, tel que j'avais été moi-même. Je vous ai reconnu pour brave, pour généreux, et je me suis dit que la miséricorde divine m'avait sans doute choisi pour vous annoncer, dès cette vie, que le repentir trouvait au ciel un entier pardon pour le pécheur.

— Ah ! vous êtes la meilleure des créatures de Dieu, Perez, la meilleure !

Le vicomte exhala des soupirs qui l'oppressaient.

Mme de Ravenstein s'efforçait en vain de dominer son émotion, et elle avait peine à essuyer ses larmes.

— Je veux vous donner une preuve touchante de mon estime, mon ami, dit le vicomte d'une voix tout à fait affaiblie ; écoutez-moi avec soin. Je n'ai pas plus d'une heure à vivre, je le sens, et j'ai une prière à vous adresser. Tant que le vénérable abbé de Brionne vivra, ma pauvre Hélène sera heureuse, je le sais, et quelle que soit la place que Dieu assigne à mon ame, mon ame sera consolée par le sort béni de ma noble enfant. Mais l'abbé est dans un âge bien avancé, le ciel s'ouvrira bientôt pour le recevoir, et alors que deviendra ma fille chérie ? Mme de Fontac et vous, mon amie, vous êtes mères, vous avez porté un titre sacré qui vous fait un devoir de repousser l'orpheline née du crime, et je ne peux pas vous la confier...

— Et moi ? dit Perez

— Vous, cher bienfaiteur, vous ne pouvez être que son bienfaiteur caché... Votre âge...

—Et si je l'épousais ?... Je suis riche, j'abandonnerais la contrebande, et...

Le visage du mourant s'éclaira d'un rayon subit qui sembla le vivifier, et il trouva assez de forces pour s'écrier :

— Ah ! ne négligez rien, ami, pour vous faire aimer. Pourrait-elle rencontrer un homme plus loyal et un cœur plus noble ?... Courez appeler M. de Brionne, profitez du dernier souffle qui me reste pour que je puisse exprimer ma volonté au digne pasteur... Je veux mettre votre main dans la sienne, courez... Je vous recommande à tous deux, et c'est mon désir suprême, de ne jamais dire à Hélène le nom de sa détestable mère, de lui laisser ignorer toujours le nom de son malheureux père. Je ne veux pas qu'elle ait à rougir de Thérèse Keller, ravie au bagne, et de moi, qui m'inflige le châtiment de mourir sans un baiser de ma belle enfant !...

La cloison céda sous la main d'Hélène, qui s'avança lentement dans la chambre du malade ; ses pas étaient tremblants ; elle s'appuyait à tous les meubles qu'elle rencontrait ; ses joues étaient d'une pâleur mate, ses yeux gonflés de larmes, son corps affaissé. M. de Fontac fut le premier à l'apercevoir, car il lui faisait face. Mme de Ravenstein lui tournait le dos, et Perez tenait le bouton de la porte pour sortir de la chambre.

Le vicomte poussa un faible cri et tenta de se soulever ; sa main se leva difficilement ; ses doigts se tendirent vers Hélène. Mme de Ravenstein et Perez se retournèrent et coururent au secours d'Hélène, qui chancelait à chaque pas ; enfin, la pauvre fille, s'accrocha aux rideaux du lit de son père, et sa tête roula jusque sur l'oreiller où la mort allait s'asseoir.

— Mon père, murmura Hélène, mon père, ne cherchez plus à me tromper, j'ai tout entendu... je vous aime, je vous bénis ; prenez, prenez ce baiser qui doit vous consoler de tous vos chagrins... Ah ! que ne puis-je mourir à votre place !...

Le vicomte essaya de répondre, sa langue était paralysée ; il jeta quelques soupirs, tenta des efforts énergiques pour amener un mot sur ses lèvres... Il ne devait plus parler.

— Monsieur, reprit la jeune fille en s'adressant à Perez, gardez-vous bien de confier notre secret à l'abbé de Brionne ; je le connais, ce serait lui arracher le cœur. Oui, s'il savait que je n'ignore pas mon origine, ses derniers jours

seraient horriblement troublés. Laissez sur mon berceau le voile épais qui le couvre. Dieu a exaucé mes prières, en me révélant un mystère terrible et doux à la fois, et je n'ai d'espoir qu'en Dieu, à qui j'appartiens dès l'enfance.

— Mais, dit Mme de Ravenstein, l'agonie de votre père serait adoucie par l'espoir de....

— Madame, ne songeons pas à l'avenir, le présent nous le défend.

Perez et Mme de Ravenstein baissèrent la tête, le mourant sourit avec délices, et couvrit de froids baisers les cheveux et le visage de la vierge qui pressait ses mains sur sa poitrine.

Le contrebandier, ne résistant pas à cette scène, se promenait de long en large, écoutant aux portes pour qu'on ne surprît pas le père et la fille. Il retourna tout à coup sur ses pas en s'écriant:

— On vient.

Héléne s'assit à côté de Mme de Ravenstein; on ne lisait aucun trouble sur son visage, et on l'eût prise pour une sœur de charité à son poste pieux.

Le docteur Mendoz entra, s'approcha du malade, mit la main sur son front; et, prenant Perez à l'écart, il lui dit:

— Dans moins d'un quart d'heure!

Et il sortit.

Hélène avait suivi le mouvement des lèvres du médecin, et avait deviné ces mots fatals. Elle se jeta à genoux à côté de Mme de Ravenstein.

Le vicomte souriait toujours.

Le docteur en quittant son malade s'était dirigé vers l'appartement de Gaston. Il entra sur la pointe des pieds dans sa chambre et vint à Mme de Fontac:

—Il dort d'un sommeil fort léger, dit la mère vigilante.

— Bon signe.

—Et notre cher blessé, en êtes-vous toujours content!

— Allez recevoir son dernier soupir.

— Que dites-vous, grand dieu?

— J'ai voulu vous épargner des émotions douloureuses; la mère avait déjà trop souffert pour que je n'eusse pas compassion de l'épouse; M. le comte de Fontac était perdu sans ressource avant que j'examinasse sa blessure.

La vicomtesse n'entendit pas les derniers mots de cette phrase, elle s'était précipitamment enfuie; le docteur la suivit de près. Lorsque tous deux arrivèrent près du malade, ils le retrouvèrent calme, abattu, les yeux renversés; quelques gouttes de sueur brillaient sur son front glacé. L'abbé de Brionne récitait les prières des morts; Alfred de Ravenstein et sa mère étaient agenouillés, et les mains défaillantes du vicomte reposaient sur les têtes de ces êtres qui lui étaient si chers. Hélène se tenait également à genoux, mais un peu à l'écart, près de Perez, dont le visage était sombre et penché. Mme de Fontac vint prendre place à côté de Mme de Ravenstein, et son mari lui adressant un tendre regard, essaya de lui tendre la main; mais sa main retomba sans force, et la noble femme la releva pour la couvrir de baisers.

C'était un spectacle douloureux et saisissant que celui de cet homme éprouvé par tant de vicissitudes, proscrit du sein de sa famille par les erreurs, par les folies d'une vie dissipée, et qui après vingt ans d'exil était ramené au milieu des siens pour y mourir, pardonné, aimé, pleuré!

Les serviteurs de Mme de Fontac remplissaient la chambre, et les sanglots éclataient dans toutes les poitrines; bientôt, les regards du mourant semblèrent se ranimer, il s'agita sur ses oreillers, ouvrit la bouche, poussa un cri étouffé, et arrêta ses yeux sur Hélène et sur Perez.

Il était mort! sa dernière pensée avait été pour la pauvre orpheline de ses désordres, abandonnée dans un monde où tout pour elle, était honte, pauvreté, désespoir!

Perez comprit la dernière volonté du mourant, et sa main, touchant celle d'Hélène, la serra tendrement.

CONCLUSION.

Deux ans après la mort du vicomte de Fontac, jour pour jour, une voiture s'arrêta devant la porte du couvent de Saint Nicolas, et un beau jeune homme en descendit donnant la main à une jeune fille vêtue de deuil.

— Madame la baronne de Certènes? demanda le cavalier au concierge.

— Adressez-vous au premier.

— Madame, dit le jeune homme introduit près de la supérieure, nous sommes d'anciennes connaissances...

— Je ne me rappelle pas, monsieur, avoir eu l'honneur de...

— Je ne vous ai vue qu'un moment, madame, au mois de mai 1836, le jour de la mort de M. le baron de Certènes, dans cette même chambre.

La baronne devint pâle, ses lèvres tremblèrent sans pouvoir articuler un seul mot, elle se détourna pour cacher son émotion.

Cette pauvre femme était méconnaissable; ses joues creuses, ses yeux enfoncés, son front terne et jauni, ses habits de laine noire, ses mains blanches mais maigries, sa voix faible, accompagnée à chaque mot d'une petite toux sèche ne disaient que trop éloquemment combien la vengeance du gentilhomme outragé était terrible.

Perez vint au secours de cette créature de Dieu, abaissée par la faute, relevée par l'expiation, et lui dit:

— Je viens vous trouver, madame, de la part d'un de vos amis, j'ose dire le meilleur.

— Hélas! monsieur, je n'ai d'amis que parmi les pauvres que je soulage.

— M. l'abbé de Brionne-Viviers m'a envoyé vers vous...

— M. de Brionne! s'écria la baronne, oh! donnez-moi de ses nouvelles?

— Il nous a qutté hier, madame, pour toujours...

— Mort!

— Mort ici bas pour vivre éternellement au ciel.

Mme de Certènes baissa la tête en laissant échapper un faible soupir...

La malheureuse recluse ne pouvait plus pleurer!

— La mort du vénérable abbé, dit-elle après un court silence, laisse bien des orphelins!

—Oui, madame, répondit Perez en regardant Hélène; oui cette mort a touché les plus endurcis de ses témoins, car j'ai pleuré comme un enfant, moi l'homme sauvage et insensible, en comtemplant ce saint vieillard dont le front rayonnait sous l'agonie comme sous la couronne des élus. Ah! madame, quelle scène touchante! quel enseignement sublime! et qu'il fait bon de mourir lorsqu'on meurt...

— L'ame en paix! interrompit Mme de Certènes avec une émotion déchirante; oh! oui..., car vivre l'ame troublée est un supplice odieux! Vous souvenez-vous des dernières paroles de l'abbé?

— Les derniers momens du saint homme se sont écoulés dans une douce causerie. M. de Brionne s'est éteint dans son fauteuil, entouré d'amis qu'il semblait quitter pour un heureux voyage. Sa parole, toujours affectueuse et caressante, nous entretenait avec cette simplicité à la fois élégante et modeste qui était le pur reflet de son adorable nature. A chacun il a dit sa petite vérité; et des plus laids péchés, sa tolérance aimable a su faire des péchés mignons. Il nous a serré les mains à tous, et enfin ce n'est pas un soupir tourmenté qui nous a ravi son ame; non, nous l'avons vue s'envoler à travers un gracieux sourire qui a fait couler nos pleurs!

— Et cette jeune personne? demanda Mme de Certènes en prenant les mains d'Hélène, qui cachait ses yeux pleins de larmes.

— C'est la fille adoptive de l'abbé, ma cousine; M. de Brionne vous l'envoie pour que vous dirigiez sa vocation.

— Quoi! si belle, vous renoncez au monde?

— Oui, madame, répondit l'orpheline; dès l'enfance, mes vœux les plus chers ont été pour l'autel.

— Dieu choisit ses anges, mon enfant, et les prend au berceau.

— Ou comme vous dans tout l'éclat et le triomphe des splendeurs humaines, répliqua Perez. Adieu, Hélène je viendrai tous les ans me recommander à vos prières...

Le contrebandier salua la baronne, baisa la main de la jeune fille, et, voulant cacher le trouble qui l'agitait, il se retourna pour chercher la porte de la chambre de Mme de Certènes.

L'orpheline le suivit jusque dans l'antichambre, et porta ses mains à ses lèvres.

— Il est encore temps, mademoiselle, dit-il... Vous n'avez qu'un mot à prononcer pour réjouir l'ame de votre père.

— Je suis la fiancée du Seigneur, répondit Hélène avec calme... La fille de Thérèse Keller ne doit vivre que dans un cloître pour fléchir, au nom de sa mère, la colère de l'Eternel. Ami, prenez ce souvenir, ajouta-t-elle en détachant un chapelet de son corsage, vous le partagerez par moitié. L'une de ces reliques ne vous quittera jamais, n'est-ce pas?

— Oh! non, je le jure... Et l'autre?

— L'autre, vous la remettrez à mon jeune frère Gaston... Maintenant, adieu.

. . . . . .

Gaston est aujourd'hui le bonheur et l'orgueil de Mme de Fontac, aussi heureuse que fière des yeux intelligens et tendres qui font tressaillir son cœur maternel. Ces beaux yeux ont fait tourner plus d'une tête de jeune fille, et grace à l'opération du docteur Mendoz, le jeune vicomte a pu choisir une femme digne de lui.

Alfred de Ravenstein, après avoir parcouru les grades les plus élevés dans l'armée du prétendant, est rentré en France avec les débris de ces troupes valeureuses. Il voyage en grand seigneur avec sa mère, toujours triste et rêveuse, sous le beau ciel de l'Italie comme dans les neiges du Nord.

Hélène a prononcé ses vœux; elle est sœur de charité dans un hôpital où son nom est béni du matin au soir. Jamais plus angélique visage que le sien ne rayonna sous la cornette; jamais le pauvre n'eut une servante plus laborieuse et plus douce.

Faust a suivi les princes espagnols à Bourges; il les sert dans leur exil avec autant de dévoûment que sur les champs de bataille.

Mlle Etiennette, dite Finance, est enfermée à perpétuité à Montpellier.

L'état a hérité de tous les biens du père Cantelou.

La contrebande va toujours son train dans la basse Navarre, et Orrochordoqui est le roi du vallon d'Urdach, depuis que Perez a quitté le pays basque.

Quant à Perez, il a acheté la petite maison de la rue de Vaugirard, où il perpétue la mémoire du digne abbé par des bienfaits sans nombre.

Dites, après cela, que les péchés, même les moins mignons, n'ont pas un bon côté.

La partie serait vraiment trop belle pour le Diable.

A. De Gondrecourt.

ANNONCIADE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE,

PAR

EMMANUEL GONZALÈS.

I.

Tous les habitués du café Procope ont connu pendant quelques années un pauvre diable de peintre nommé Paul Saveuse, qui jeta tout à coup un assez vif éclat au Salon de 183., où il avait exposé un admirable portrait de la chanteuse Flora. On parla beaucoup de ce génie naissant pendant trois semaines. Quelques grandes dames désertèrent même le pinceau soyeux et lustré de M. Dubuffe pour celui de Paul Saveuse. Enfin, quelques journalistes s'engouaient déjà de ce Rubens improvisé, amant heureux de la couleur, qui allait leur servir de prétexte pour foudroyer l'école abstraite des Ingres et des Ary Scheffer, lorsque Saveuse vint tout à coup à disparaître. On fit beaucoup de conjectures dans les ateliers sur cette absence mystérieuse. Il fut surtout question de chagrins d'amour. Les uns prétendirent qu'il s'était suicidé, les autres qu'il s'était fait trappiste; ses amis répandirent le bruit qu'il avait enlevé une héritière folle de son talent, et qu'il était parti pour Gretna Green. Les rapins affirmèrent qu'il avait signé l'œuvre d'un confrère absent, lequel lui avait confié le portrait de la Flora pour terminer quelques accessoires ébauchés, et qu'il avait fui pour éviter la honte d'une rétractation publique. Quelle que fût la vérité. Paul Saveuse fut oublié au bout d'un mois, et le nom de ce malheureux jeune homme, prononcé aujourd'hui à l'atelier ou au café Procope, n'éveillerait guère que le souvenir de deux ou trois coureurs de la Bohême qui s'étaient vivement liés d'amitié avec lui.

Saveuse avait fait sur moi une impression profonde. C'était un si excellent et si original garçon! naïf comme un enfant, spirituel comme un gamin de Paris ou un journaliste de petit format, rêveur et enthousiaste comme un poète, tantôt aussi indolent qu'un nègre, tantôt plus travailleur qu'un surnuméraire, il offrait à l'œil de l'observateur tous les contrastes. Ce n'était pas un de ces faux bons enfans qui ne font de mal à personne et du bien qu'à eux-mêmes; tous ses amis avaient le droit de vider sa bourse. Il regardait un peu le monde comme une hôtellerie où tout vous est prêté, mais où rien ne vous appartient réellement. Aussi, n'éprouvait-il aucun désir, aucun attachement égoïste pour ces honneurs et ces trésors que la société expose comme un appât irrésistible à la vue des hommes. « Je ne veux pas user ma vie à monter au mât de Cocagne, disait-il souvent; j'aime mieux me coucher au pied et regarder dégringoler les autres en écoutant chanter les oiseaux! » Il connaissait les hommes et pourtant il ne les méprisait pas, observant très sérieusement que, sans les vices, il n'y aurait ni opéras, ni ballets, ni tableaux, ni statues, ni romans de George Sand, ni sermons de Ravignan, ni *Gazette des Tribunaux;* — qu'on ne gagnerait guère au règne absolu de la vérité que la suppression des tragédies et des rosières, — et qu'après tout, le monde entier deviendrait triste comme un temple protestant, du moment que les hommes n'auraient plus d'autre distraction légitime et permise que celle de voir lever l'aurore.

Lorsque Saveuse était en heureuse veine d'argent, il ne s'occupait pas à thésauriser, mais bien à vivre pendant quelques jours en satrape. Il achetait des gants blancs et hantait l'Opéra et le Café de Paris; il frêtait un canot et allait pêcher des goujons à Marly; il cavalcadait au bois comme un sportman amateur; il faisait des armes chez Grisier, et envoyait des bouquets gros comme des arbres à quelque Céliméne de la chaumière, qu'il invitait à venir vider

avec ses amis quelques flacons de rosolio. Après s'être retrempé quatre ou cinq jours dans cette existence de Nabab, Paul rentrait à l'atelier, reprenait la vareuse et travaillait trois mois de suite comme un manœuvre en mangeant des pommes de terre cuites sous la cendre et en buvant de l'eau. Une chose étrange, chez ce garçon, c'était sa timidité extraordinaire avec les femmes; il les vénérait comme des anges et ne souffrait pas qu'on en parlât mal devant lui. Nous ne lui connûmes jamais de maîtresse. Souvent nous nous étonnâmes qu'une organisation si passionnée n'eût subi aucune atteinte de ce doux mal, l'amour. C'était cependant un assez fier cavalier que notre ami Paul Saveuse: des yeux de lion, doux et étincelans à la fois sous des sourcils noirs et bien arqués, un nez aquilin, des lèvres franches et colorées, un teint légèrement bistré, une abondante chevelure fauve, de larges épaules et une taille de jeune fille! Aussi l'appelions-nous souvent, au café Procope, le héros de roman: le roman seul manquait.

Cependant je n'avais plus entendu parler de ce pauvre Saveuse, et, comme les autres je l'avais à peu près oublié, lorsque je partis, il y a trois mois, pour le Havre, en artiste, la blouse sur le dos et le bâton à la main, tout comme si les chemins de fer et les bateaux à vapeur n'eussent pas encore été inventés. — Ce qui m'attirait réellement au Havre, c'était le désir de revoir une charmante personne dont je commençais à me sentir l'esprit fort occupé, et dont je croyais avoir attiré l'attention, parce que nous avions chanté ensemble, tout l'hiver, le duo de la *Lucia*, et que je m'étais plu à attribuer à l'émotion de son cœur l'expression déchirante et passionnée de sa voix. J'étais bien près de devenir infidèle aux mœurs essentiellement célibataires de la Bohême!

J'étais curieux de voir sur ma route l'église de Caudebec, dont beaucoup d'artistes m'avaient parlé comme d'une véritable merveille. Je m'arrêtai donc dans cette petite ville qui dort au bord de la Seine, avec sa ceinture de vergers où neigeait alors la fleur des pommiers, et je courus admirer cette église gothique, véritable bijou de pierre ouvragée et sculptée comme une dentelle par le ciseau de grands artistes amoureux de la fantaisie.

J'entrai dans l'église silencieuse, au moment où le soleil couchant teignait la rosace de pourpre et d'or, et dans ce vaisseau, où toute une création sculpturale et chimérique semblait prier, glapir, remuer et tourbillonner, — je ne vis qu'un seul homme agenouillé au pied d'un autel, dans une pieuse et mélancolique attitude de recueillement. Distrait par le bruit de mes pas, il tourna la tête, et, jugez de ma surprise, quand je reconnus Paul Saveuse, le peintre de la Flora, mais Paul avec des yeux caves et rougis, le front ridé, les tempes dévastées, Paul vieilli de vingt ans. Il me regarda d'un air étonné, comme un homme qui cherche péniblement à rassembler des souvenirs confus, et moi j'allai à lui les bras ouverts. Il me reconnut enfin, se leva, me fit discrètement signe de le suivre, et quand nous fûmes sortis de l'église par une petite porte latérale, il m'embrassa avec un sourire bienveillant et triste en me disant:

— Julien, veux tu accepter l'hospitalité frugale d'un pauvre diacre?

Je ne veux pas m'étendre sur les détails de cette singulière rencontre. Je trouvai dans le diacre Saveuse le même cœur enthousiaste et tendre que chez le peintre de la cantatrice Flora; mais en vain j'essayai de sonder sa blessure secrète; il évitait opiniâtrement tout ce qui se rapportait à son étrange disparition. Cependant, lorsque je lui eus confié le motif de mon voyage et l'espérance qui me guidait, il me regarda tout à coup avec une expression de douleur et s'écria:

— Ne fais pas cette folie, Lucien. Ne vas pas, toi aussi, mettre tout ton bonheur en jeu sur le caprice d'une femme! Crains d'aimer, car si tu aimes, tu ne seras qu'une victime ou qu'une dupe!

— Je ne te reconnais plus, Paul, lui dis-je. Tu te serais battu autrefois avec quiconque eût soutenu devant toi une semblable opinion.

— C'est que je n'avais pas souffert, mon ami, reprit le diacre avec douceur. Vois-tu, Lucien, il faut se garder de confondre les amourettes d'étudiant et les intrigues de galanterie avec l'amour, ce terrible revenant dont on parle beaucoup et qu'on ne voit jamais, dit Larochefoucauld. Mais moi je l'ai vu et j'ai senti son étreinte et sa morsure, Lucien. Je sais que l'amour est un fluide magnétique qui vous éblouit comme l'éclair, qui vous dompte malgré vous et qu'on subit lâchement. Il ne réunit pas deux êtres dans une communauté libre, volontaire et sympathique; ceux qui ont dit cela ont fait un mensonge. Entre deux créatures qui s'aiment, il y a toujours un maître et un esclave qui a la chaîne au cou, une dupe et un fripon.

— Peut-être as-tu raison, lui dis-je, mais avoue qu'il serait glorieux d'être aimé d'une femme qui aurait pour elle l'esprit, le cœur et la beauté, car celle là, à coup sûr, vous aurait distingué et choisi!

— Glorieux! répliqua Saveuse avec un sourire ironique. Ce mérite, qui flatte si fort la sotte vanité des don Juan hauts sur cravates, est bien mince quand on réfléchit que l'amour ne raisonne jamais. C'est un sentiment égoïste et cruel qui ne vit que de lui-même, et chez les modernes comme chez les anciens ce dieu perfide n'a jamais marché qu'avec un bandeau sur les yeux. La beauté même est presque insignifiante en amour, car ce n'est qu'une ques-

tion de temps. Les femmes aimeront presque toujours un homme plutôt pour ses défauts que pour ses qualités, car elles ne seront jamais en peine de forger des mérites à celui qui aura eu la ruse ou l'audace de leur attacher la chaîne au cou. Tu restes incrédule, n'est-ce pas? Eh bien! puisqu'il le faut, ajouta-t-il avec un soupir douloureux, je vais appuyer mes paroles d'un récit vrai et terrible.

J'avais fait vibrer la corde sensible dans le cœur de Saveuse, et j'écoutai, pris d'une avide curiosité.

— Te rappelles-tu encore, commença le diacre, dans ce grand Paris où l'on oublie si vite, cette admirable Flora, cette cantatrice passionnée et inimitable qui fut l'orgueil et l'amour de notre folle jeunesse, et que les femmes envieuses elles-mêmes ne purent s'empêcher d'applaudir et d'aimer? Quel rêve fit cette femme! C'était une reine qui, comme tous les grands conquérans, ne devait pas avoir d'héritiers de son talent suprême. On succède à ces artistes de génie, on ne les remplace jamais. Elle avait dans son regard, dans son chant, dans son jeu, ce je ne sais quoi de divin qui passionne et enthousiasme le public comme une révélation. Sa voix, timbrée comme le cristal et l'argent, veloutée comme la caresse d'une main adorée, était douée de ce fluide électrique qui fait vibrer dans votre poitrine chaque intonation. Et quelle tragédienne éplorée et superbe! Comme les voiles des filles de Syrie se drapaient admirablement sur ses formes nobles et pures! Comme son teint olivâtre se dorait au bizarres reflets de la rampe, et quelles étincelles d'un feu sombre brillaient, semblables aux éclairs qui traversent la nue orageuse, dans ces grands yeux de velours où la passion brûlait les larmes! Oh! je la vois encore, Lucien; je la vois telle qu'elle m'apparut ce premier soir où j'entendis frémir et vibrer sur la scène sa voix magnétique. J'oubliai la fiction du poète: je vieillis en un instant de plusieurs siècles. Je me cramponnai au pilier de ma loge pour ne pas m'élancer vers cette noble fille insultée, accusée, et qui priait pour son père, car pour moi il n'y avait plus ni scène, ni décors, ni chanteuse.

J'étais tenté de crier à tous ces gens immobiles, silencieux, absorbés, qui remplissaient la salle; à ces femmes aux cils desquelles je voyais trembler des larmes: Mais sauvez-la donc, mais priez pour elle, mais allez donc à son secours! Je mordais mon mouchoir de mes dents contractées: j'étais fou. Quant l'acte fut fini, on eût encore entendu voler une mouche dans la salle: c'était comme une stupeur d'enthousiasme et d'admiration. Des banquiers, habitués de l'orchestre, étaient émus. Nul n'eut la force d'applaudir. Je compris que des hommes se fissent tuer ou se ruinassent pour l'amour de cette femme.

Eh bien! cette grande cantatrice, cette tragédienne adorée, cette reine était la plus honnête fille de la terre. Amoureuse de son art, elle travaillait avec une ardeur infatigable et nourrissait de son gain toute une tribu de parents, de frères et de sœurs. Quant aux tentations, elles ne lui manquaient pas. Des banquiers la mettaient à l'enchère, et leurs offres la faisaient pâlir comme pâlit un homme de cœur qui reçoit un soufflet. Des princes allemands et des pairs d'Angleterre lui proposaient un mariage de la main gauche, et elle leur répondait avec un triste sourire: Ce n'est pas moi, mais ma voix que vous épouseriez. Et vous me condamneriez à ne plus chanter pour tout le monde. Je ne veux pas être un oiseau en cage!

Des étudians de dixième année et des sportmen ruinés lui écrivaient des déclarations en style échevelé ou classique, celles-là, elles les gardait par rang d'ordre dans un petit reliquaire: Vieille, cela m'amusera de relire ces griffonnages, disait-elle, et ce sera un souvenir chronologique de mon temps.

Des lâches, dont elle avait rejeté les offres, lui envoyaient des lettres anonymes où ils la menaçaient de sifflets outrageans; ces lettres-là, elle les brûlait en disant: Les malheureux! quelqu'un de leurs amis n'aurait qu'à trouver ces lettres par hasard et à reconnaître leur écriture. Quelle honte pour eux! Quant aux sifflets, elle n'en avait pas peur. Elle savait bien que tant que la voix n'hésiterait pas dans son gosier, elle aurait tout le public pour défenseur.

N'est-ce pas, Lucien, que c'était là une noble créature, et que celui qui eût pu toucher son cœur eût dû s'estimer plus heureux qu'un Dieu?

Tu sais, Lucien, quels étaient ma haine et mon mépris, injustes peut-être, pour les femmes de théâtre! A coup sûr c'était là ma seule intolérance, car j'étais d'un naturel facile et bienveillant; mais j'avais une répulsion instinctive et que je croyais insurmontable pour ces créatures de fard et de mensonge. Pourtant je me sentis entraîné par un attrait invincible vers cette belle et sérieuse Flora. Chaque soir, j'allais me cacher au fond obscur d'une loge et m'enivrer des accens de cette voix magique, qui pénétrait comme une flèche d'or dans mon cœur, en me faisant tressaillir de frissons mêlés de volupté et de douleur. Quand le moment de son entrée en scène approchait, mon sang se tournait dans mes veines; je devenais pâle, et des éblouissements passaient devant mes yeux comme un voile. La scène nageait pour moi dans un brouillard lumineux et vague où peu à peu se détachait la forme enchanteresse de Flora. Ma pensée ne pouvait plus se séparer d'elle. Il me semblait que depuis longtemps je la connaissais, que ses traits étaient familiers à mon souvenir ou à mes rêves. Je la voyais glisser, ombre adorée et souriante, dans les

paysages confus de mon enfance. Non ! la tunique du centaure ne s'incrusta pas plus ardemment aux épaules d'Hercule que l'image de Flora dans mon ame.

Je combattis tout un mois contre cette passion insensée, contre cette fièvre dévorante qui brûlait mon sang. J'étais devenu morose et silencieux, moi, votre gai compagnon. Je ne pouvais toucher mes crayons et mes pinceaux, qui, machinalement, ne retraçaient plus sur la toile que les traits et les costumes de la cantatrice. Mieux valait affronter le danger en face. Je me fis présenter chez elle.

On m'avait tant parlé de sa fierté et de sa hauteur capricieuse envers les hommes les plus éminens par leur position ou leur fortune, que je m'attendais presque à un accueil plein de dédain. Quelle fut donc ma surprise lorsqu'au moment où je m'inclinais devant elle, je la vis me tendre la main en souriant, et me dire, à moi, pauvre peintre inconnu, avec une douceur adorable :

— Il y a longtemps que je vous attendais, Paul, mon frère !

Je restai muet de surprise, n'osant serrer sa main dans la mienne et la regardant avec des yeux effarés.

Par une étrange fantaisie, au lieu du costume noir et sévère qu'elle portait habituellement chez elle, la cantatrice avait revêtu le corsage rouge et la jupe de laine brune de nos paysannes de Bigorre, et tordu à leur manière ses longs cheveux noirs, roulés en une seul tresse piquée çà et là de nœuds de rubans.

— Ne connaissez-vous donc plus votre petite Annonciade? reprit-elle.

En effet, c'était une enfant de nos montagnes à laquelle j'avais souvent pensé, une *payse*, comme disent naïvement nos soldats, qui se souvenait de m'avoir donné pour la première fois le nom de frère, une nuit où je venais de la sauver de la mort au milieu du Gave débordé et furieux. Mais quelle métamorphose ! l'enfant était devenue une femme. Ce soir-là, Flora ne reçut personne et nous causâmes du passé avec des rires et des larmes.

Voici comment j'avais connu Annonciade, lorsqu'elle n'était qu'une petite *pastoure* de douze ans. J'en avait dix-huit alors, le bel âge ! Lucien. J'étais l'un des plus hardis nageurs qui eussent jamais traversé le Gave, et un des plus agiles et des plus heureux chasseurs qui aient bondi de pic en pic à la poursuite de l'isard, sur les degrés neigeux de cet escalier de granit qu'on nomme les Pyrénées.

Je rencontrai souvent dans mes chasses un brave montagnard, baptisé Joan Zarregui, qui faisait par métier ce que je faisais par plaisir. Les dangers communs créent bien vite l'égalité. Nous avions souvent bu à la même gourde et couché dans le même manteau. Joan était le père d'Annonciade. Lorsque je quittai la montagne pour aller faire mon droit à Toulouse, il me pria timidement de lui permettre de m'envoyer quelquefois du gibier à la ville.

Mon absence lui porta malheur.

Le maire de Bagnères avait plusieurs fois demandé à Joan de lui donner sa fille Annonciade, qui était jolie et proprette, pour tenir sa maison, car il était veuf. Mais notre honnête montagnard avait chaque fois répondu fièrement : « Ma fille ne sera jamais servante que de son père. » Le mot avait mal sonné aux oreilles de M. le maire, et pour se venger, il fit arrêter un beau jour Joan Zarregui, sous prétexte d'un délit imaginaire de braconnage sur sa propriété. Joan fut relâché au bout de trois mois ; mais pendant ce temps-là sa femme et sa fille seraient mortes de faim si des contrebandiers ne leur étaient venus en aide. Ces sortes de gens foisonnent, comme tu sais, dans nos montagnes et y sont très bien vus par les paysans.

Ceux-ci avaient fait de la cabane de Joan un de leurs rendez-vous de halte. Quand le bonhomme fut redevenu libre. il lia connaissance avec ces braves compagnons, et comme il était fatigué de la chasse à l'isard, il prit goût à leur métier, qu'il trouva plus lucratif et moins périlleux que le sien. Pendant plus d'un an tout lui réussit. Le pays lui était familier : un bon chasseur est la moitié d'un contrebandier. Il savait tous les détours des sentiers, le secret des abîmes, la crue des torrens, le grain qui présage au front du ciel bleu la rafale, le brouillard ou la neige.

Lorsque nos contrebandiers étaient espionnés de trop près par les douaniers, ils se tenaient cachés dans une grotte creusée sous le plateau d'une roche énorme derrière laquelle roule le Gave. Là, Annonciade, dont on ne se défiait pas, leur portait la nuit les provisions et les nouvelles. Elle avait déjà une très jolie voix que les bons compagnons mettaient à profit. Si aucun danger ne menaçait, l'enfant devait fredonner, en avançant vers la grotte, leur refrain favori : *Io que soy contrabandista*. Si elle soupçonnait une embûche, un espionnage, une trahison, elle entonnait la chanson populaire de Roland. Dans ce cas les contrebandiers fuyaient de la grotte par une issue secrète qui s'ouvrait sur le Gave, et sautaient dans des barques amarrées au tronc des figuiers, après y avoir jeté leur ballots de marchandises.

La précaution était bonne. Une nuit, Annonciade s'acheminait tranquillement vers la grotte, par une pluie battante qui tombait depuis huit jours sans relâche, et elle entonnait déjà l'air du *contrabandista*. lorsqu'elle crut voir reluire quelque chose dans les buissons qui bordaient le sentier, puis les buissons remuer. Elle cessa aussitôt de chanter et voulut fuir. Mais au même instant dix douaniers l'en-

tourèrent. Ce qu'elle avait vu reluire, c'étaient des canons de fusil.

— Silence ! ou tu es morte, pécaïre ! dit un des douaniers en lui meurtrissant le bras.

— Non, dit le brigadier, il faut qu'elle continue à chanter en marchant vers la grotte. Si ces échappés des galères l'entendent toujours rossignoler d'une voix calme et sonore, ils ne se défieront pas du traquenard. Ainsi, petite, reprends ta chanson, et roucoule nous ça à plein gosier.

Annonciade sourit et recommença à chanter; seulement les douaniers, qui l'écoutaient avec un certain plaisir, ne s'aperçurent pas que l'air n'était plus le même.

Au bout d'un quart d'heure, la troupe arriva à la grotte, dans laquelle le brigadier se précipita le premier. Ce fut du zèle perdu. Il en sortit bientôt.

— La cage est vide, s'écria-t-il. Les oiseaux sont dénichés. La petite s'est moquée de nous. Qu'on lui mette les menottes !

On serra les menottes autour des poignets frêles et délicats d'Annonciade, avec une telle violence que la douleur lui arracha un cri. Ce cri fut entendu de Joan Zarregui, au moment où, le dernier de tous les contrebandiers, il venait de jeter ses ballots dans sa barque, et où il allait couper l'amarre. Il saisit sa carabine, grimpa comme un chamois sur le plateau, et, ajustant le brigadier, il lui cria :

— Le premier qui touche à un cheveu de cette enfant, je l'étends raide mort comme un chien !

Le brigadier poussa Annonciade devant lui, appuya sur sa tête le canon d'un pistolet, et répondit :

— Si tu bouges, Joan, si tu fais un pas en avant ou en arrière, je jure Dieu que je brûle la cervelle à ta fille.

Joan devint blême. Annonciade éleva un peu la voix et lui dit doucement :

— Sauve-toi, père, et ne prends pas souci de moi. On n'osera pas faire de mal à une petite fille.

— Si je me laisse prendre, reprit Joan, qui suait à grosses gouttes, me donnez-vous votre parole, brigadier, de laisser aller ma fille en liberté ?

— Foi d'honnête douanier, Joan.

Zarregui jeta aussitôt sa carabine à terre avec tant de colère que la crosse se brisa, et il alla tendre ses mains aux menottes. On détacha celles d'Annonciade. Pendant cette opération, Joan se pencha vers sa fille, comme le brigadier tournait la tête pour donner quelques ordres, Annonciade s'élança leste comme un chat dans la grotte.

— Où diable as-tu caché la petite ? dit le douanier au père en se retournant.

— Cherchez, répondit Joan avec un sourire narquois.

Ils montèrent tous sur le plateau de la roche, et de là ils découvrirent le Gave, bondissant comme un boa aux écailles d'argent, et au milieu du courant une barque qui filait avec la rapidité d'une flèche. Annonciade avait coupé l'amarre, et elle se laissait emporter par le fleuve.

— Voilà mes ballots sur la grande route, brigadier, dit en riant Zarregui. Si vous êtes bon nageur, courez après.

— Ce serait tenter Dieu, bonhomme, répliqua gravement le douanier, et si ta fille est dans cette barque, je te plains.

— Pourquoi cela, brigadier ? dit Joan avec une nuance d'inquiétude.

— Parce que le Gave est débordé, bonhomme, depuis plusieurs heures.

— Débordé ! cria le contrebandier, qui devint livide.

— Et comme le courant est trop fort pour qu'une enfant de douze ans puisse le couper, ta barque sera infailliblement entraînée vers le remous des *Dents de la Guivre*, poursuivit l'honnête brigadier.

Zarregui poussa un cri de rage et voulut se précipiter en bas de la roche ; ses liens le retinrent.

— Mais ma petite Annonciade est dans cette barque ! hurla le malheureux.

— C'est toi qui l'as voulu, dit le brigadier impassible.

— Mais, au nom du bon Dieu, laissez-moi me jeter à l'eau et sauver l'enfant, reprit Joan l'écume aux lèvres et les yeux sanglants.

Le brigadier haussa les épaules.

— Je suis un honnête homme, et je n'ai qu'une parole, dit encore Joan se contraignant pour parler avec douceur. Vous êtes père de famille, vous aussi. Vous avez des enfants que vous aimez. Laissez-moi me jeter à l'eau. Une fois ma petite Annonciade sauvée, je reviendrai.

Le brigadier hocha la tête.

— Me prenez-vous donc pour un menteur ? reprit le contrebandier, tremblant comme une feuille. Je reviendrai, vous dis-je. Qu'est-ce que cela vous fait que je sauve ma petite fille ? Oh ! les minutes passent. Pourquoi en voulez-vous à cette enfant ? Que répondrai-je à sa mère quand elle me demandera : Qu'as-tu fait d'Annonciade ?

— Tu lui diras, ami Joan, que tu as commandé à ta fille de traverser le Gave dans ta barque et qu'elle a voulu t'obéir.

Et le brigadier lui tourna le dos.

Zarregui s'affaissa à terre comme un arbre foudroyé.

Dans le pays on appelait *Dents de la Guivre* deux formidables écueils qui se dressaient à une demi-lieue de là, comme deux dents aiguës et blanches d'écume au dessus des flots, et qui barraient le passage entre le courant et la rive du Gave. L'impétuosité des eaux bouil-

lonnantes qui se jetaient entre les écueils comme dans un gouffre avec un mugissement formidable, avait créé là un tourbillon ou remous d'une violence irrésistible. Barques, nageurs ou branches d'arbre, tout ce qui s'était laissé entraîner dans le cercle fatal, courait, attiré par une force inconnue, plonger au centre du tourbillon. Le gouffre ne rendait jamais le moindre débris de ce qu'il avait englouti. C'était un endroit redouté et maudit, que les plus hardis pêcheurs regardaient comme infranchissable. Cependant, moi qui avais toute la témérité de mes dix-huit ans, je m'étais souvent promis à moi-même de tenter ce passage impossible.

Ce soir-là, je revenais de la chasse, trempé de la tête aux pieds par la pluie, et je suivais la rive gauche du Gave en écoutant le fracas lointain des eaux, lorsqu'il me sembla voir une barque qui volait directement vers les *Dents de la Guivre*. Je me frottai les yeux, croyant rêver. J'entendis alors une voix douce et argentine entonner vaillamment le *Io que soy contrabandista*, et je reconnus la voix d'Annonciade, qui ne se doutait certainement pas du danger qu'elle courait. Je n'hésitai pas une seconde sur ce que je devais faire. Je me jetai à l'eau, mon couteau de chasse entre les dents, et je me mis à fendre vigoureusement les vagues irritées, pensant un peu à l'excellent gibier que Joan Zarregui m'envoyait à Toulouse, et aux bouquets de fleurs que la petite Annonciade ne manquait jamais de m'apporter quand elle venait me vendre des *puros* et des *regalias* de la Havane et quelques flacons de Val de Penas. Justice du ciel ! j'atteignis la barque et j'y montai.

Je montrai à la fille de Joan les deux écueils blanchâtres qui grandissaient et agitaient leurs linceuls de vagues écumantes, et je lui dis seulement :

— Silence, Annonciade, couchez-vous au fond de la barque et priez Dieu. Ce sont les *dents de la Guivre*, qui semblent venir à nous, et vers qui nous allons.

Je saisis les rames, mais l'enfant épouvantée se cramponnait à moi, et malgré l'imminence du danger, je ne pus m'empêcher de tressaillir en sentant cette jeune et vivace étreinte. Cependant je la repoussai et concentrai toute mon attention sur les écueils. J'avais remarqué que le courant se divisait en deux bras, dont l'un allait se perdre au gouffre, et dont l'autre s'élevait d'un jet furieux au dessus de la crête la plus rapprochée de la rive, pour retomber comme une cascade de l'autre côté des *Dents de la Guivre* dans des eaux plus tranquilles. Je m'efforçai donc de maintenir à gauche notre coque de noix qui sautait comme un cheval piqué de l'éperon. Enfin nous allions toucher l'écueil, qui secouait déjà sur nos visages la pluie de ses franges d'écume, lorsque je me levai et tendis fortement ma rame à l'encontre du rocher.

Le choc fut terrible. La rame se brisa comme verre. Je fus renversé du coup au fond de la barque, qui recula et oscilla comme pour s'engouffrer dans l'abîme. Mais aussitôt, ainsi que je l'avais espéré, elle se redressa, soulevée sur le dos d'une vague nouvelle, franchit comme une bulle d'air la dent formidable sur un escalier d'écume, et retomba sur la pente de la cascade sifflante dans des eaux calmes et sûres. Alors ce fut moi qui saisis dans mes bras Annonciade presque morte de frayeur et qui l'embrassai avec un transport de joie indicible, en lui criant :

— Que Dieu soit béni ! ta mère te reverra, chère enfant !

A dater de cette nuit terrible, la fille de Joan m'avait appelé son frère, et tout le temps que je restai en Bigorre avant de partir pour Paris, nous nous aimâmes comme deux véritables enfans. Flora se plut à me rappeler mille détails puérils dont elle avait conservé un touchant souvenir. Que de fois je l'avais aidée dans sa chasse aux papillons qu'elle vendait aux naturalistes de la ville ! Un jour je l'avais cherchée en vain dans la cabane et dans la vigne du bon Joan, et je m'étais assis d'un air maussade au pied d'un figuier, lorsque j'entendis un rire moqueur retentir au dessus de moi : je levai les yeux, et je vis les branches du vieux figuier s'écarter et une petite tête brune aux grands yeux veloutés me sourire. Annonciade se mit alors à chanter comme un rossignol et à me jeter les figues rouges dans mon béret, et chaque fois que j'en laissais échapper et rouler à terre, c'étaient des éclats de rire sans fin sur ma maladresse. La besogne terminée, pour la punir de ses moqueries, je l'avais embrassée, sans qu'elle fît grande résistance. Quels heureux jours ! Mais qui donc eût reconnu dans la belle et grave Flora, l'admiration du monde entier, la petite Annonciade si rieuse !

Elle me raconta d'une voix altérée comment le pauvre Jean Zarregui, poursuivi par les douaniers, un jour que la neige avait couvert tous les sentiers, était tombé au fond d'un précipice connu dans le pays sous le nom du *Trou-aux-Fées*. Ce premier malheur avait été suivi, comme toujours, de beaucoup d'autres, et je devinai combien cette âme noble et fière devait être blessée. Elle avait tant souffert qu'elle pouvait bien se défier des ronces qui avaient attenté au florissant éclat de sa jeunesse. Après la mort de son père, la misère l'avait forcée de quitter Bagnères, et elle était venue chercher fortune à Paris. Là, aucune des tentations dont on ne rougit pas d'humilier la pauvreté ne lui avait été épargnée. Elle avait chanté dans le ruisseau, à la porte des cafés, dans les tabagies enfumées où les gros sous étaient plus rares que les bravos ; là elle avait pu du moins se protéger elle-même contre l'insulte. Mais lorsqu'elle avait voulu s'élever plus haut, as-

pirer à monter sur des tréteaux plus illustres, que de fanges avait-elle trouvées sous ses pieds, et quel découragement morne et profond l'avait accablée !

Là c'était un grand professeur qui lui promettait ses conseils, de la gloire, un avenir, — mais il fallait payer ces conseils d'un prix déshonorant. Ici, obtenait-elle l'audition d'un *impressario*, parvenu stupide, charlatan hors de service, cet homme ne lui demandait pas une preuve de son talent, mais le nom de son protecteur.

Enfin, elle avait dû à un hasard inespéré le droit de se faire connaître du public. L'*impressario* du théâtre était alors le jouet, le hochet, le mannequin d'une favorite.

Un jour il se révolta contre cette femme, qui le trompait avec une audace cynique, il voulut se venger, et se souvenant de cette enfant pâle, timide et honteuse, qu'il avait presque chassée de son cabinet, de cette fille bizarre qui avait, en rougissant d'indignation, rejeté les conditions d'un engagement servile, il l'envoya chercher. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à découvrir la mansarde où nichait Annonciade. Quinze jours après, elle débutait sous le nom de Flora; un mois après, sa biographie et son portrait se vendaient partout.

Mais elle avait conçu, du souvenir de sa vie de misère, un mépris sans bornes pour les hommes. Elle ne croyait plus à la sincérité des cœurs ni aux sentimens nobles. En vain elle connut l'adulation effrénée des salons. En vain le monde la déifia, jetant un voile sur son passé de misère : Flora prit place à la table des ambassadeurs; des duchesses l'appelèrent leur amie, pour qu'elle octroyât à leurs salons le prestige de sa voix et de sa vogue, mais elle garda sa fierté, et elle n'oubliait pas, au milieu de ces caresses, de ces flatteries, de ces présens, que ce monde n'avait pas eu pitié d'elle quand elle grelottait sous des haillons, quand elle laissait échapper des notes tremblantes de ses lèvres bleuies et raidies de froid.

Chose singulière et qui prouvait bien la distinction de cette âme supérieure aux puériles distractions de la vanité, ces adulations loin de l'enorgueillir, l'humilièrent. C'était une chaîne qui entravait son indépendance. Elle eut bientôt horreur de cette vogue niaise et misérable qui faisait d'elle une sorte de bête curieuse, comme une giraffe ou un nain. Je ne veux plus servir à amuser ces gens blasés, rogues et ennuyés, dit-elle, et elle cessa de paraître à ces fêtes du monde. Elle reçut seulement chez elle quelques amis choisis, pour qui son choix était un honneur envié et un sujet d'orgueil.

Elle n'aimait guère au monde que le public, ce sultan sévère. mais généreux et juste, qui comprenait son génie et qui la suivait de ses bravos en compagnon fidèle, éveillant son ardeur comme fait la fanfare des clairons sur le soldat vaillant. L'art remplissait donc son esprit, mais son cœur était vide.

Aussi dans les coulisses disait-on que Flora était une créature à part et qu'elle n'avait pas de cœur. C'étaient des danseuses qui parlaient ainsi. Pauvres filles !

Le fait est qu'elle doutait des hommes et de l'amour. Souvent elle me disait :

— Tenez, Paul, tous ces hommes disent trop que je suis belle et que j'ai un grand talent. Cela m'isole. Aucun ne m'aime. Si j'étais une grisette, qui sait! je serais peut-être aimée.

Et son sourire devenait amer. Et moi, dont le cœur se tordait de désespoir et d'angoisse, et à qui elle se confiait froidement, sans se douter de mes tortures, je n'osais rien lui répondre. Puis elle ajoutait :

— Certes, parmi eux, beaucoup sont capables de se ruiner pour moi, — le beau triomphe ! — tout comme ils se ruineraient en courses, au lansquenet et en paris. Ce serait un sacrifice à leur vanité. Il est de vieilles actrices décrépites pour qui des fils de famille font encore des folies. Mais que je quitte mes oripeaux de reine de théâtre, que je cache mes cheveux sous un chapeau fané, mes mains sous des gants flasques et ternis, et aucun de ces hommes ne voudra me reconnaître.

Les femmes aiment facilement celui dont elles se croient violemment aimées. La question est de le leur persuader. Pour moi, Lucien, j'échouai quand j'essayai un jour de vaincre ma sotte timidité.

Elle me jeta un regard qui me glaça.

— Restons amis, Paul, me dit-elle avec tristesse; ne me faites pas perdre ma confiance en essayant de redevenir un homme banal et vulgaire comme les autres. Ne m'humiliez pas en vous croyant obligé d'être galant avec une chanteuse d'Opéra. Vous m'aimez comme un frère parce vous connaissez mon cœur, ou comme un artiste parce que vous admirez ma beauté. Vous m'aimez peut-être aussi de souvenir. Mais c'est là une sainte et chaste affection qu'il ne faut pas gâter en l'exagérant et en lui donnant le nom d'amour. Il ne faut pas jouer avec le feu, Paul.

Devait-elle donc ne jamais aimer !

II.

Il y avait alors, dans la foule des habitués qui hantaient les coulisses, un gros homme trapu et robuste comme un alcide forain, nommé Etienne Vaucresson. C'était un dandy marron, un lion de contrebande et de hasard, un des champignons parasites qui germent çà et là dans les efflorescences de la vie parisienne. Il avait le front chauve, la barbe rougeâtre et crépue, le teint vermillonné et luisant. Le regard de ses petits yeux verts était double, lumineux,

magnétique, perfide et cruel comme celui de ces pachas turcs qui ont un tigre pour divan, et qui sourient doucement au giaour que le pal attend à la porte de leurs palais. Il avait appliqué à la vie privée la maxime politique de Danton, et on pouvait dire qu'il vivait de bonheur et d'audace. Joueur d'une science et d'une habileté transcendantes, il eût tenu tête au whist à M. le prince de Talleyrand, et il inquiétait Méry aux échecs. Ce pilier des coulisses de l'Opéra était aussi le feuilleton ambulant du sport. Excellent écuyer, Lovelace du couloir et des écuries du Cirque-Olympique, connaisseur madré en fait de maquignonnage, il eût rendu des points aux directeurs de haras, aux entraîneurs et aux palefreniers les plus fins, dont les ruses compliquées lui étaient connues. Ces derniers gaillards redoutaient même l'argumentation de ses poings; car Etienne Vaucresson pratiquait la boxe, ce pugilat moderne, avec toute la grâce, la vigueur et le style d'un pair d'Angleterre. Il n'avait pu obtenir d'être admis parmi les membres du Jockey-Club, mais la plupart avaient soin de l'élire leur conseiller hippique chaque fois qu'ils voulaient acheter un cheval de main ou parier aux courses. Il avait gagné un premier prix à Chantilly en montant lui-même, comme un jockey, un admirable cheval qui avait distancé les coureurs de MM. de Rothschild et de Pontalba. Il avait d'ailleurs toutes les vertus de son état, car il buvait comme un reître enrôlé en Pologne, et fumait comme un Espagnol qui aurait été vice roi de la Havane. Lorsque Grisier, ce fleuret fait homme, était malade ou s'engageait pour la saison d'été de Londres, il se faisait remplacer à la salle d'armes par Etienne Vaucresson.

Tu comprends pour quelles raisons ce goujat vaniteux était toléré des gentilshommes *riders*. A l'Opéra, il entrait dans la loge des lions au lever du rideau. Quand la loge était vide, il se servait de la jumelle des abonnés pour lorgner insolemment les femmes de province et les commis de nouveautés venus à l'ouverture du bureau. Les honnêtes bourgeois se faisaient désigner la loge infernale et se demandaient quel était ce jeune seigneur; alors Vaucresson était ravi.

Il affectait de dîner au Café de Paris; son repas se composait invariablement d'un beefsteack et d'un cure-dents. Mais les sportmen, ses amis, touchés d'une sorte de compassion ironique et méprisante pour cette forfanterie, le conviaient quelquefois à leur table sous prétexte de le prendre pour arbitre dans la dégustation des vins. Il s'accommodait complaisamment de ce rôle honteux. On s'amusait de ses saillies grossières, et, à coup sûr, nul n'eût songé à envier ce bouffon vulgaire et trivial. Cependant, Lucien, bien des beaux et fiers jeunes gens eussent donné leur fortune, leur nom et leur sang, pour le bonheur qui attendait cet homme. Moi, je donnerais pour un an de sa vie, la mienne tout entière.

Un soir, le maquignon soupait au Café de Paris, le camélia à la boutonnière, avec cinq ou six gentilshommes du boulevart Italien. Au milieu du choc des verres et de la fumée des cigares, la conversation, après avoir roulé sur les courses, tomba sur les femmes en général et sur la vertu ridicule de Flora en particulier. On déraisonna beaucoup, et Vaucresson plus que tous les autres. A la fin, le croirais-tu? échauffé par le vin, par les railleries, par une sotte et féroce présomption, cet étrange Lovelace jura qu'il viendrait à bout de dompter, s'il voulait s'en donner la peine, cette vertu si vanté. Chacun se mit à rire et à goguenarder notre homme, en buvant à son succès et en lui donnant quelques conseils à l'endroit de son projet. L'un l'engageait à mettre le feu au logis de la cantatrice pour avoir le prétexte de la sauver et de l'emporter dans ses bras, comme fit le comte de Villa Medina, amoureux de la reine d'Espagne; un autre lui proposait de se faire écraser sous les roues de la voiture de Flora ou de se trouver mal d'admiration à l'Opéra, quand elle chanterait, comme le meilleur moyen d'attirer son attention. Vaucresson souriait toujours d'un air de bravade. Il finit par parier qu'il serait son amant. Les jeunes fous tinrent le pari en riant. Ils lui conseillèrent seulement de cacher sous une perruque son front dégarni et de renouveler moins rarement ses gants et ses camélias.

A dater de ce jour-là, Vaucresson commença à poursuivre la belle Flora de billets doux, de bouquets, d'applaudissemens, de déclarations, sans parvenir même à obtenir d'elle un sourire de dédain. Au bout de dix jours de ce manège, une figurante le surnomma : *le Fou de la Flora*; et l'épithète fit fortune dans les coulisses. Dès lors il affecta de tomber dans la rêverie et la langueur; il prit des airs consternés qui réjouissaient fort ses anciens amis et ne porta plus que des camélias fanés et des toilettes négligées comme un homme qui n'a plus souci de sa personne.

Sur ces entrefaites, la Flora se rendit à Bordeaux, au grand théâtre duquel elle était engagée pour donner quelques représentations. Le lendemain de son départ, l'*impressario* rencontra Vaucresson dans les coulisses, la mine encore plus lugubre que d'ordinaire et lui demanda d'un air de profond étonnement :

— Que diantre, mon cher, faites-vous donc ici ?

— Je rêve à la belle Flora, répartit le don Juan.

— Votre place n'est pas ici: si vous n'étiez un amoureux transi, vous devriez courir la poste sur la route de Bordeaux.

— Mais le moyen de courir la poste quand

les toiles se touchent? répondit Vaucresson d'un air piteux en frappant avec son mauvais ton ordinaire sur les poches vides de son gilet.

— Mon gros, dit froidement l'impressario, on n'a jamais qu'une occasion dans la vie de toucher son but, et il faut la prendre aux cheveux. Voici quinze louis. Allez à Bordeaux. Si vous n'y gagnez pas votre pari, c'est que la Flora n'est qu'une statue de marbre et vous un niais.

Vaucresson accepta les quinze louis et prit la diligence. Arrivé à Bordeaux, il trouva un cabinet dans l'hôtel où était descendue Flora. Il gagna un garçon de l'hôtel qui venait de s'engager et partait le lendemain, et il put se cacher derrière les rideaux de la chambre de la cantatrice ; là, il attendit, le cœur un peu ému, je pense, comme à une course du Champ-de-Mars.

Cependant Flora rentra du théâtre, enivrée, bouleversée par les témoignages enthousiastes d'une admiration moins contenue qu'à Paris. On l'avait rappelée quinze fois ; on l'avait ensevelie sous les couronnes. L'élite des jeunes gens de la ville avait dételé sa voiture et l'avait accompagnée aux torches et aux flambeaux, comme une reine ; l'orchestre entier du théâtre était venu sous ses fenêtres lui donner une sérénade. Flora, jusqu'alors, avait souri avec calme. Mais une fois chez elle, les larmes la suffoquèrent. Elle avait le vertige, l'éblouissement nerveux du succès. Quand le silence se fit et qu'elle se trouva seule, elle ouvrit la fenêtre et se mit à admirer le ciel bleu étoilé. Une vague inquiétude, un pressentiment étrange la poursuivaient, tandis que la brise rafraîchissait son front brûlant. Elle sentait comme un besoin infini de répandre au dehors le bonheur presque douloureux qui oppressait son âme.

Tapi sous les rideaux comme le tigre dans les jungles, le Parisien voyait cette noble fille lutter contre cette souffrance mystérieuse et bizarre. Bientôt Flora, lassée, renvoya sa femme de chambre et resta seule, affaissée dans un fauteuil, ses pieds nus jouant dans ses babouches algériennes et les yeux fixés sur les salamandres qui serpentaient en pétillant dans le foyer. Son bras nu, magnifique, cerclé de bracelets d'or, soutenait son front. Quelques mots entrecoupés lui échappèrent, qui révélèrent à Vaucresson la profondeur du vide de cette âme.

— Quelle vie fausse et misérable que la mienne ! disait-elle ; des étincelles et de la cendre, voilà tout... De tous ceux qui rêveront cette nuit de la cantatrice Flora, pas un seul ne pensera à la femme, à la pauvre Annonciade... Nous autres filles de théâtre, nous sommes toujours destinées à être regardées comme des Circassiennes et achetées au poids de l'or.

Disant cela, elle froissait dans ses mains et brûlait des lettres et des billets jetés dans une corbeille sur la table. Elle ajouta avec un rire amer :

— Aussi pourquoi s'identifier si follement à tous ces beaux sentimens étalés sur la scène ?.. Pourquoi prendre la vie pour un livret d'opéra ?

Ces quelques mots témoignaient d'une prostration extrême : le néant de la gloire accablait ce cœur énergique et passionné qui avait besoin d'amour. C'était une occasion suprême, une heure d'or pour l'audacieux caché derrière les rideaux. Flora n'était pas défendue par ce rempart de la famille qui la gardait à Paris. Vaucresson avança à pas sourds et vint se jeter à ses pieds.

Dire la surprise et l'indignation de la cantatrice serait impossible. Eveillée de sa torpeur, tremblante, épouvantée, elle se leva brusquement et lui dit avec un geste impétueux :

— Sortez !

Mais Vaucresson, inspiré par la grandeur de la circonstance, déploya alors un talent de comédien que Frédérick Lemaître lui-eût envié.

— Non, madame, je ne sortirai pas, répondit-il en attachant sur elle un regard plein de douleur et de reproche. Je sais que je ne suis pas digne de votre pitié ! Appelez du monde et perdez-moi. Il me sera doux de souffrir pour vous. Mais avant qu'on ait pu parvenir jusqu'à nous, ajouta-t-il en s'avançant vers la porte, en fermant les verroux et s'y adossant, j'aurai pu ouvrir librement mon cœur devant vous. Je sais que je ne suis qu'un pauvre diable, sans armoiries, sans argent, sans beauté, mais tel que je suis je vous aime, vous qui êtes belle, vous qui avez la noblesse du talent, vous qui avez une mine d'or dans le gosier. Eh bien! vous serez au moins forcée de m'entendre ce soir, car vous n'êtes plus dans les coulisses de l'Opéra, où ma voix ne pouvait franchir ce cercle de grands seigneurs qui mettaient leur amour banal à vos pieds.

Flora le regardait avec stupeur et restait muette, croyant faire un songe.

— On croit se moquer de moi, reprit Vaucresson, en m'appelant le Fou de la Flora. Je me fais gloire de ce surnom railleur, qui est comme un lien secret entre votre destinée et la mienne. Oui, je suis heureux de ma folie, car je vous aime, et pour vous j'ai tout oublié et tout quitté. J'avais besoin de vous suivre et de vous entendre ; je meurs loin de vous, et pour faire le voyage, j'ai vendu mon chien de Terre-Neuve. Cependant j'avais juré de ne jamais m'en séparer, car un jour que mon canot avait chaviré à trois lieues en mer au Tréport, la pauvre bête m'a rattrapé par la peau du cou et m'a ramené sur le sable. Ah ! c'est que, pour pouvoir vous presser une seconde dans mes bras, j'affronterais le bagne, voyez-vous ! Je ne m'en irai donc pas. Oui, on a dit vrai, je vous aime comme un fou. Vous êtes libre d'appeler

au secours, mais vous ne m'empêcherez pas de toucher vos cheveux de mes lèvres, et à l'instant où la porte s'ouvrira, je me jetterai par cette fenêtre sur le pavé de la cour.

Cependant Flora l'écoutait éperdue. Jamais la fière cantatrice, entourée d'adulations, enivrée d'encens, n'avait entendu parler d'amour de cette façon violente et brutale. Enigme inexplicable ! Son cœur se gonflait à ces accens farouches, comme la poitrine semble s'élargir à l'air âpre des montagnes. Elle, dont les déclarations galantes des beaux et des riches seigneurs de la société parisienne avaient toujours blessé l'orgueil, car elle traduisait les mots *je vous aime* par *je vous achète*, elle se sentait maintenant émue et troublée. C'est que l'amour de Vaucresson ne l'humiliait pas. Ce pauvre diable lui octroyait, pour ainsi dire, sur lui, droit de vie et de mort.

Il quitta la porte et alla droit à la fenêtre qu'il rouvrit. Je ne pourrais dire ce qui se passa à cet instant dans le cœur de Flora, mais un rayon de joie illumina son pur et noble visage, et elle répéta trois fois en regardant le Parisien immobile et silencieux :

— Il m'aime ! il m'aime ! il m'aime ! pourquoi mentirait-il ? C'est le seul qui ait pensé à me suivre, lui qui est pauvre et qui a dû vendre son chien pour arriver jusqu'à moi. Et je le chasserais ! Oh ! cette fois du moins je crois que je suis aimée !

— Eh bien ! qu'ordonnez-vous, Flora ? demanda Vaucresson.

— L'air qui vient du dehors est bien froid, mon ami, répondit-elle en souriant. Fermez cette fenêtre.

Voilà comment cette belle et triomphante créature devint la proie d'un viveur de bas étage, d'un pilier de coulisses, sans cœur et sans autre esprit que cette rouerie grossière du parasite qui doit glaner chaque jour son dîner sur la dîme des vices et des ridicules parisiens.

La chute de la Flora fit grand bruit, comme tu le penses. Elle autorisa mille nouvelles prétentions, et ce ne fut pas sans une grande surprise que l'on vit la belle cantatrice rester fidèle à son trivial vainqueur, et repousser pour lui les offres les plus magnifiques. Elle vivait comme une simple et chaste bourgeoise, heureuse de faire parfois avec Vaucresson une partie de cheval dans la forêt de Montmorency ou de Saint-Germain, car pour lui plaire, elle avait appris à monter à cheval, et elle causait *turf* et *sport* comme un membre du Jockey-Club. Elle s'assimilait tous les élémens de la vie de Vaucresson. Elle était fière de lui, et à cause d'elle, cet homme était presque respecté. Quant à lui, il trouvait le choix de Flora tout naturel, et loin de se croire obligé envers elle à quelque reconnaissance, à quelques égards, il la traitait avec une familiarité insultante et grossière. Il faisait étalage de sa bonne fortune avec l'insolence d'un parvenu, et tous les amis de la grande cantatrice souffraient de voir cette femme si fière et si noble faire dépendre la joie ou la tristesse de sa journée du sourire ou de la mauvaise humeur de ce manant coureur d'écuries.

Quoique déchue à mes yeux, je voyais toujours Flora ; mais j'étais devenu triste et inquiet. Je m'étais résigné auparavant à son amitié. Je sentais maintenant la jalousie enfoncer ses ongles de fer dans mon sein. Je devenais pâle comme la mort lorsque je voyais Vaucresson entrer brutalement dans la chambre de Flora, la cravache au poing, rudoyer cette femme qui me semblait une déesse, et lui imposer ses amis de mauvais ton. J'étais obligé de me contenir pour ne pas le prendre au collet et le secouer par la fenêtre comme une chenille immonde ; mais elle l'aimait, elle aimait cette rude chaîne qui minait et usait peu à peu ses forces. Je ne pouvait donc songer à la protéger contre celui qu'elle aimait, malgré ses mauvais traitemens, comme le chien qui baise la main du maître qui le frappe. Enfin, j'en étais venu à souffrir tellement en sa présence que j'aimais mieux rêver de loin à elle que de m'asseoir à ses côtés ; chaque soir je rôdais comme un espion dans la rue, je restais des heures entières appuyé contre un mur, les yeux fixés sur les fenêtres lumineuses de sa chambre, et les lèvres collées à un ruban fané qui s'était un jour détaché de ses cheveux et qui en avait conservé le parfum. Je l'avais dérobé plus tremblant qu'un filou novice qui volerait une sébile de changeur lourde de sequins et de quadruples. Pendant que je faisais consister mon bonheur dans cette adoration muette, le Vaucresson, chose odieuse et inimaginable ! trompait Flora. J'ai toujours pensé que Vaucresson se sentait intérieurement indigne de l'affection d'une âme aussi supérieure que celle de Flora, et qu'humilié de l'élévation des sentimens de sa maîtresse, il en ressentait contre elle une sorte de haine sourde et instinctive qui le portait à la torturer par des caprices et des dédains stupides ; digne vengeance d'un esprit lâche et mesquin !

Explique qui voudra la bizarrerie du cœur des femmes, mais je te raconte ce que j'ai vu, Lucien. Plus Flora craignait de perdre l'amour de cet homme, et plus elle cherchait à le retenir et à le raviver en se complaisant aux sacrifices les plus humbles. Vaucresson était tombé malade, elle s'installa à son chevet comme une sœur de charité, et ne voulut pas souffrir que nul autre qu'elle le soignât jour et nuit. Ni le soin de sa beauté, ni la crainte d'altérer sa santé, ni les exigences de son service à l'opéra, rien ne l'arrêta. Le dévouement de la pauvre fille fut si grand, que l'âme froide et

sèche de Vaucresson ne put s'empêcher d'éprouver quelques mouvemens de reconnaissance, et qu'il lui dit un jour, avec une sorte de surprise naïve :

— Mais qu'ai-je donc fait, Flora, pour mériter tant de soins ?

— Tais-toi, lui dit sa maîtresse en l'embrassant, je te dois tout, puisque je t'aime.

Lorsqu'il commença à entrer en convalescence, elle loua une petite maison de campagne dans le bois de Ronce, à Ville-d'Avray, non loin de l'étang qui fait ressembler le paysage de cet endroit à un gracieux décor d'opéra-comique. Jamais elle ne se trouva plus heureuse, car nulle visite de Paris ne venait gâter la paix de son ermitage. Tout le temps qu'elle conserva un peu d'inquiétude sur la santé de son idole, elle redoubla d'assiduité dans ses prières et de largesse dans ses aumônes, car elle espérait, à force de charités et de prières, racheter de Dieu la vie du bien-aimé. Elle se fit adorer de tous les pauvres du village, qui ne se doutaient guère de la source secrète de tant de bienfaits. Une mère lui disait-elle :—« Mon enfant garde les chèvres parce qu'il n'a pas de métier. » Flora lui donnait de l'argent pour faire entrer l'enfant en apprentissage, et disait au petit gars : — Tu prieras pour le monsieur malade, ainsi que vous, bonne mère ! Aux jeunes filles elle donnait ses rubans, ses colliers, ou ses bagues. Elle offrait au curé un surtout de maître autel en guipure et deux chandeliers d'argent pour son église. Enfin nul ne s'approchait d'elle sans se retirer heureux et la bénissant, comme une de ces bonnes fées qui changent en or tout ce qu'elles touchent. Un jour, cependant, Vaucresson s'aperçut de ces générosités et en témoigna quelque impatience :

— A quoi bon, demanda-t-il durement, ces folles prodigalités ?

— A quoi bon ? répondit Flora avec un douloureux étonnement, mais à obliger tous ceux qui t'entourent à t'aimer et à avoir soin de toi.

Vaucresson n'osa pas insister, mais il resta indifférent à cette marque de tendresse, lorsqu'il eût dû baiser avec des larmes d'amour les pieds de l'adorable fille. Cependant, lorsqu'il put se promener dans la campagne, il vit les paysans le saluer avec un intérêt mêlé de respect, et les jeunes filles le regarder avec une vive curiosité ; car, pour ces braves gens, l'amant ou le mari d'une si belle et si charitable personne ne pouvait être un homme ordinaire.

En vain j'essaierais, Lucien, de te raconter tous les détails ingénieux et touchans qui honorent l'histoire de l'amour de Flora ; elle ne pensait plus à l'avenir, ni à la gloire, ni à rien. Elle étudiait les regards et l'humeur de Vaucresson ; c'était là son unique souci ; elle ne se plaisait à chanter que les airs qu'il aimait, et elle n'eût pas gardé une minute une robe ou un bijou dont son amant eût désapprouvé le choix. Quelques mois se passèrent ainsi.

Un jour d'hiver, je me trouvai seul avec Flora au coin du feu. La pluie grésillait contre les vitres. La conversation languissait, comme il arrive souvent entre deux personnes qui n'osent s'avouer librement ce qui occupe le fond de leur cœur. Tout à coup elle me demanda :

— N'exposerez vous rien au Salon cette année, Paul ?

— Rien, lui répondis-je.

— Pourquoi cela ? reprit-elle avec une sorte d'impatience.

— Parce que je n'ai plus le cœur au travail, Annonciade, parce que j'espérais autrefois dans mon talent, et que je n'y ai plus de foi.

— C'est un crime de se décourager ainsi, me dit-elle.

Puis après avoir réfléchi un instant :

— Ecoutez, Paul, j'ai un service à vous demander. Je dois aller à Londres passer une partie de la saison d'été, et Etienne ne peut m'y accompagner. Vous le dirai-je ? j'ai peur qu'il ne m'oublie, et je voudrais lui laisser mon portrait, afin que je ne sois pas tout-à-fait absente pour lui, afin qu'il soit forcé de penser quelquefois à moi !

Cette proposition me fit battre le cœur.

— J'ai cru que je pouvais compter sur vous, Paul ; me suis-je trompée ? Il faudra que nous nous cachions pour accomplir ce projet comme pour faire une crime, dit-elle en souriant. Que l'air même ne le sache pas ! J'irai à votre atelier, en fiacre, chaque matin avant la répétion, et vous ne recevrez personne tant que dureront nos séances.

— Ne craignez rien, Annonciade, répliquai-je d'une voix tremblante. Je serai seul avec vous.

Un instant j'avais eu la pensée de refuser tant il me semblait que ce serait un supplice atroce de faire pour mon rival le portrait d'Annonciade. Quoi ! j'allais épuiser toutes les ardeurs et toutes les forces de mon talent à reproduire cette figure enchanteresse qui resplendissait à mes yeux comme le beau idéal même ; j'allais faire briller sur la toile ces yeux qui s'attacheraient sur moi comme deux étoiles souriantes ; j'allais exalter mon esprit et m'enivrer de la contemplation de cet ensemble de beauté dont le souvenir troublait déjà ma vie, et cette œuvre dans laquelle j'aurais dépensé toute mon âme deviendrait la chose de M. Etienne Vaucresson ! N'y avait-il pas là comme un sacrilège étrange ? Mais je songeai aussitôt que si je refusais de faire le portrait d'Annonciade, je renonçais au droit de la voir seule, dans mon atelier, chaque jour, pendant un grand mois, d'entendre sa voix douce et familière, de fixer librement mes yeux sur elle sans qu'elle détournât les siens, et, qui sait ! de la faire sourire

comme elle souriait à un autre ! Je te confesserai donc ma lâcheté, Lucien, j'acceptai avec une joie d'enfant la proposition de Flora.

Flora vint dès le lendemain, et lorsque je la vis entrer dans mon atelier comme une jeune et craintive maîtresse, je tressaillis, comprenant toute la félicité de l'homme qui aurait eu le bonheur de la presser dans ses bras, tandis que moi je ne pouvais l'accueillir qu'en simple ami. Combien j'éprouvai de sentimens contraires, lorsque j'écrasai les couleurs brillantes sur ma palette et que je contemplai Flora dans tout son éclat ! Elle rejeta la mante à capuchon qui l'enveloppait tout entière, et je vis apparaître devant moi la *Sémiramide*, comme si tout à coup la reine babylonienne eût brisé les bandelettes qui la retenaient couchée dans son sarcophage. La couronne ceignait le front magnifique de Flora comme le soleil rayonne dans l'azur du ciel ; le doux Sanzio eût voulu peindre la ligne courbe que ses cheveux ondés traçaient sur ses joues d'une chaude pâleur, et tandis que ses yeux étincelaient comme des diamans, sa bouche s'épanouissait dans un radieux sourire.

— Vite à l'œuvre, mon peintre, me dit-elle de sa voix au timbre d'or. Êtes-vous content de votre modèle ?

Des larmes me vinrent aux yeux, car je désespérai de rendre jamais une si rare perfection. Je maudissais mon peu de talent. A coup sûr c'est là un des supplices que le Dante a oublié de placer dans les cercles de son enfer, que de sentir son cœur battre en présence d'une femme aimée, d'être enfermé seul avec elle, condamné à la regarder sans cesse, de lui parler et de la voir souriante, mais froide, indifférente à vos regards et à vos paroles, distraite et préoccupée d'un autre.

Je me demandais par quelle fatalité, moi plus jeune, plus beau, plus dévoué, plus ardent de cœur et d'esprit que ce Vaucresson, je n'avais pas su plaire comme lui à une femme dont, après tout, la nature délicate et choisie devait sympathiser avec la mienne. Souvent il me prenait des envies de me lever et d'étreindre Annonciade contre ma poitrine, au risque d'attirer sur moi sa colère et son mépris ; mais on eût dit qu'elle devinait ces orages ; l'expression de sa figure devenait tout à coup sérieuse et glacée, je me troublais aussitôt, et baissant les yeux, je reprenais mon pinceau avec mon ardeur emportée et machinale. Il me semblait alors qu'une mer immense s'étendait entre nous et me séparait d'elle. J'eus cependant quelques instans de bonheur dans ces séances. Je devais parfois indiquer à Annonciade les mouvements de sa pose, rajuster les plis de sa robe, toucher ses bras et ses mains nues, et je sentais alors des frissons étranges parcourir tous mes membres. Souvent je cherchai à émouvoir son cœur en lui rappelant les souvenirs de son enfance dans notre cher Bigorre. Ses traits rayonnaient en effet d'une joie pure, elle me disait :

— Oui, Paul, je veux revoir nos belles montagnes, nos larges horizons, je veux entendre encore bouillonner le Gave, où ma mère me baignait toute enfant !

Ces mots réveillaient tout le passé dans ma mémoire. J'étais tenté de lui tendre la main et de lui dire :

— Dieu soit loué ! Quand voulez-vous partir, Annonciade ? Mais elle reprenait aussitôt :

— Oui, il faut que je fasse admirer à Etienne le pays où je suis née ! Comme nous lancerons nos chevaux au galop le long de ces rampes escarpées, toutes bordées de précipices ! Oh ! je ne lui ferai pas honte, car s'il est habile écuyer, je suis une vaillante amazone. Je veux aussi, ajoutait-elle d'une voix grave et triste, tandis qu'un voile sombre éteignait le feu de son regard, — qu'il prie avec moi devant le *Trou-aux-Fées*, où mon pauvre père a trouvé la mort !

C'est ainsi qu'elle rapportait tout à lui, joies ou douleurs, le passé comme le présent et l'avenir.

Cependant, malgré mes doutes, mes découragemens, mes lenteurs, le portrait de Flora fut terminé. Je dis de Flora, car si j'eusse peint celui d'Annonciade pour moi, j'aurais représenté la belle enfant avec la jupe brune, le corsage rouge et l'unique tresse de cheveux à nœuds de rubans de nos paysannes de Bigorre. Mais Vaucresson, homme vaniteux et commun, devait être plus flatté d'avoir un portrait dans lequel nul ne pût méconnaître sa conquête, la cantatrice à la mode, sous ses oripeaux de théâtre, que l'image d'une *pastoure* des Pyrénées.

Tu sais, Lucien, le succès qu'obtint ce portrait au Louvre ; mais ce que tu ignores, c'est que la pauvre Flora et moi payâmes cher cette innocente fantaisie. Le soir même de l'ouverture du Salon, j'étais venu remercier la cantatrice de la gloire que j'allais obtenir grâce à elle. Tout à coup Vaucresson entra comme une bombe dans la chambre, nous regarda tous deux sans mot dire, jeta avec colère son chapeau sur une table, et se mit à marcher de long en large en sifflottant un refrain impossible et en faisant carillonner ses éperons sur le parquet.

Je jetai les yeux sur Flora. Elle était devenue pâle comme un linge et ses lèvres tremblaient.

— Que vous est-il arrivé, mon ami ? lui dit-elle d'une voix étranglée.

— Vous me le demandez ! répondit brutalement ce personnage en continuant son manège.

Puis il enfonça ses mains dans ses poches et

vint se planter droit devant elle. La regardant alors dans le blanc des yeux, comme un inquisiteur :

— Savez-vous, madame, ce qui fait aujourd'hui le sujet de toutes les conversations au Café de Paris ? Ah ! vous n'osez pas répondre ? Eh bien ! oui, je viens d'apprendre par mes amis que vous aviez fait faire votre portrait, et ils ont bien dû rire de mon air étonné en recevant la nouvelle. Que voulez-vous ? j'ignorais ce que les journaux savaient eux-mêmes. Il paraît qu'on ne juge plus à propos de me demander mon avis sur ce qui se manigance ici !

A ces grossières paroles, je croyais que Flora allait enfin sentir son amour-proprer de femme offensé et forcer Vaucresson à respecter au moins les convenances. Point. Elle le regarda avec des yeux mouillés de larmes et plus palpitante qu'un passereau dans la serre de l'aigle :

— Etienne, balbutia-t-elle, c'était pour vous que j'avais eu l'idée de ce portrait... Je croyais vous faire une surprise... qui vous serait agréable.

— Jolie surprise ! répliqua le Vaucresson. C'est à dire que vous m'avez rendu ridicule aux yeux de mes amis, avec vos sottes cachotteries. Me ferez-vous croire, d'ailleurs, que c'est pour moi que vous avez fait accrocher votre portrait en plein Louvre, comme si le public ne vous voyait pas assez sur les planches de l'Opéra !

J'était indigné. Le sang bouillait dans mes veines, je mordais mes lèvres et tordais mes mains pour ne pas éclater. Flora essaya de murmurer :

— Comme vous êtes injuste, mon ami.

Mais Vaucresson ne l'écoutait pas. La colère empourprait son visage, et il grommelait de nouvelles injures.

— Bah ! vous autres comédiennes, vous êtes toutes les mêmes, avides de bruit, d'éclat, de tapage. Cela ne vous suffit pas de prodiguer à cette cohue de pachas qu'on appelle le public vos plus ardentes œillades, vos plus agaçans sourires, vos épaules et vos bras nus ! — il faut encore que vous alliez quêter en effigie l'admiration des porteurs de blouse et de souliers ferrés !

— Oh ! comme vous me traitez, Etienne ! dit Flora en croisant ses mains comme une suppliante, la tête penchée vers lui, et avec une expression dans le regard à toucher un vieux juge. Vous savez bien que si vous aviez consenti, depuis long-temps j'aurais rompu mon engagement, et que je me serais sauvée avec vous dans quelque ville de province où nous aurions vécu ignorés et heureux ?

— Mon Dieu ! répliqua-t-il, je ne vous demande pas de bergerades, mais du bon sens. Qu'il ne soit plus question de ceci ! Sachez seulement, une fois pour toutes, que je hais les mystères.

Mais la scène n'était pas finie et elle allait au contraire devenir terrible. Vaucresson feignit soudainement de s'apercevoir que j'avais été spectateur de cette odieuse querelle, et prenant un air doux et riant :

— Mille pardons, mon cher Saveuse, me dit-il, de vous avoir fait assister à cette scène de ménage, lorsque je vous devais au contraire des félicitations. Gautier et Méry m'ont assuré que le portrait de Flora était admirable de dessin, de couleur et de modelé. C'est tout-à-fait une œuvre travaillée avec amour et qui a dû vous coûter de longues et nombreuses séances.

Puis s'adressant à la pauvre Annonciade, qui semblait foudroyée, il lui dit avec un sourire perfide et cruel :

— Vraiment, ma chère, vous ne serez jamais assez riche pour payer le prix d'un si beau portrait.

Je me levai soudain comme si une balle eût sifflé à mes oreilles. Je crus avoir mal entendu !

— Qui parle de payer ce portrait ? m'écriai-je.

— Moi, répondit Vaucresson d'un ton froid, mais naturel. Tout travail mérite son salaire.

— Je ne suis pas un marchand, monsieur, lui dis-je et je regarderais comme une insulte...

Il m'interrompit :

— Vous vivez de votre art, mon cher Saveuse ; il n'y a pas là de quoi rougir. Mais de quel droit feriez-vous un cadeau si précieux à la chanteuse Flora, qui peut gagner en une soirée tout l'or que vous rapporterait à peine un mois de travail acharné !

Mais je sentais l'outrage et le persifflage percer sous l'expression de bonhomie qu'affectait Vaucresson. Je lui aurais jeté mon gant à la figure, si les regards supplians d'Annonciade ne m'eussent arrêté ! Je me contentai de répondre avec un sourire contraint :

— Ai-je payé à la cantatrice le prix des loges qu'elle m'a si souvent données pour aller l'entendre ?

— Trève à cette discussion, dit alors Vaucresson avec quelque hauteur. Flora n'a de cadeaux à accepter de personne, entendez vous. Ainsi, mon cher Apelles, fixez vous-même le prix de ce portrait. On ne marchande pas un homme de votre talent.

C'en était trop. Plus il s'efforçait de parler avec l'exquise politesse d'un gentleman, et plus l'ironie devenait sanglante. En vain Annonciade s'était levée et me disait à voix basse :

— Acceptez, Paul, ou je suis perdue. Faites cela pour moi. Autrement il me soupçonnera et m'accusera.

Mon cœur se révoltait trop haut contre la prétention outrageante de Vaucresson. Une sueur froide mouillait mon front et perlait à la racine de mes cheveux.

— Non! non! m'écriai-je, insensé de douleur et de colère, je garderai plutôt votre portrait dans mon atelier, Flora!

— Vous n'en avez pas le droit, monsieur, répliqua froidement Vaucresson avec son sourire diabolique et railleur.

— Malheureux! dis-je en essayant de m'élancer sur lui; mais je fus retenu par les mains d'Annonciade qui se cramponnaient à mon bras. Vaucresson lissa tranquillement ses manchettes, remit son chapeau sur la tête et fit siffler en l'air sa mince cravache.

— Nous saurons vous forcer, jeune homme, dit-il en ricanant, à livrer le portrait et à recevoir nos billets de banque.

— Je brûlerai plutôt ma toile! criai-je ivre d'indignation et de mépris.

— Soit, répondit Vaucresson. C'est peut-être le meilleur parti à prendre. Pour moi, je vous cède la place ce soir, mon beau monsieur.

Il souleva la portière et disparut, laissant sa victime étouffée de larmes et de sanglots, et moi, debout, délirant de honte.

Tu te figures maintenant, Lucien, que cette scène dut dessiller les yeux de Flora sur le compte de ce rustre! Quand je te disais que nous ne connaîtrions jamais le fond du cœur des femmes, même des plus pures et des plus loyales! à peine Vaucresson disparu, je me tournai vers elle et lui dis:

— Avouez cependant, Annonciade, que cet homme est infâme de lâcheté et de cruauté!

— Non, Paul. Il est jaloux, il m'aime, voilà tout, me répondit-elle souriant déjà dans ses larmes. Ne comprenez-vous pas, mon ami, que ce pauvre Etienne est jaloux de vous, jaloux de mes longues séances dans votre atelier, jaloux de vos assiduités? Au fait, j'ai eu tort de lui cacher notre projet; j'aurais dû deviner que cela lui déplairait. Il faut le plaindre d'être jaloux, car la jalousie fait bien souffrir, et pourtant j'en ressens presque de la joie, car c'est une preuve de son amour. Que de fois ne m'a-t-il pas dit, en effet, que, s'il était riche, il me ferait quitter le théâtre! Si vous tenez à mon amitié, Paul, mon frère, venez me voir plus rarement. Et surtout ne lui gardez pas rancune, ne lui cherchez jamais querelle, car je vous haïrais, et il me serait impossible de vous pardonner! N'est-ce pas que vous ne lui en voudrez plus de ce qu'il m'aime? Jurez-le moi, Paul, au nom des souvenirs de mon enfance!

Je restai, je te l'avoue, stupéfait et consterné et je ne saurais dire comment je vécus pendant ces huit jours. Le neuvième, je rêvais tristement, assis devant mon chevalet, la tête appuyée dans mes mains, lorsque j'entendis gratter à la porte de l'atelier. J'eus froid dans le dos. Je courus ouvrir; une femme entra couverte d'une mante et d'un voile. C'était Annonciade pâle, froide comme une morte, se soutenant à peine.

— Vous ici! vous ici! lui dis-je en reculant comme si je voyais un fantôme.

— Je vous fais peur, n'est-ce pas, Paul? dit-elle avec un triste sourire. Ah! que ne me repoussez-vous, que ne me maudissez-vous! car ma présence est de mauvais augure, et vous devriez moins vous défier d'une vipère que de la femme lâche et cruelle qui vient vous demander aujourd'hui un horrible sacrifice.

— Un sacrifice! répétai-je avec un vague effroi.

— Vous n'êtes pas revenu chez moi, reprit Annonciade en s'appuyant de la main au chevalet, pour dissimuler le tremblement qui agitait tout son corps. Vous avez deviné qu'Etienne m'a défendu de vous recevoir.

— Il vous a défendu! répliquai-je. Ah! M. Vaucresson me chasse de chez vous, c'est bien.

— Il est toujours jaloux, continua la pauvre fille en me regardant d'un œil inquiet et troublé.

Je haussai les épaules.

— Il est jaloux, vous dis-je, Paul, croyez-moi, je le connais mieux que vous. Ce maudit portrait lui met toujours martel en tête. Il exige absolument que vous en acceptiez le prix...

— Et c'est vous, Annonciade, qui venez me renouveler cette horrible proposition! m'écriai-je en la regardant avec une douleur profonde; c'est vous qui venez ainsi humilier celui que vous appeliez votre frère!

Elle baissa les yeux et j'entendis ses dents s'entrechoquer.

— Et si je refuse, continuai-je, si je refuse de m'avilir aux yeux de M. Etienne Vaucresson et aux miens, qu'elle nouvelle exigence voudra-t-il m'imposer?

— Ne me le demandez pas, mon ami, dit la pauvre femme en tombant affaissée dans un fauteuil. Non, je ne vous le dirai point. J'étais folle de me croire assez lâche pour vous demander un si odieux sacrifice. Vous ne me devez que des tourmens et des douleurs jusqu'à ce jour, et je ne veux pas vous être plus longtemps funeste. Soyez heureux, Paul, et laissez-moi dans ma misère. Vous avez souffert en m'aimant: que la gloire du moins vous console! Ce n'est pas à moi, misérable femme qui ai torturé votre cœur, à vous arracher encore cette dernière consolation. Non! qu'Etienne me quitte, s'il veut, qu'il m'abandonne comme il m'en a menacée, ajouta-t-elle avec un cri d'angoisse qui m'épouvanta, mais je ne lui obéirai pas, je ne parlerai pas au peintre Paul Saveuse comme le bourreau parle aux condamnés!

Ses yeux s'égaraient, sa respiration était entrecoupée. Je ne comprenais pas encore, mais mon effroi grandissait.

— Calmez-vous, Annonciade, je vous en supplie, lui dis-je. Mais que peut donc exiger de

plus odieux et de plus étrange M. Vaucresson?

— Oh! pardonnez-moi, Paul, car je vais vous faire honte et horreur, dit-elle en pressant mes mains dans les siennes, mais il prétend que vous lui avez proposé de brûler mon portrait.

Je me dégageai de son étreinte, et enfonçant mes doigts dans mes cheveux hérissés comme si je sentais ma raison près de vaciller.

— Brûler votre portait, Annonciade! répétai-je d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. — Et j'éclatai aussitôt d'un rire convulsif.

— Oh! me dit-elle en se laissant tomber à genoux devant moi, je sais bien que c'est impossible, Paul, et je le lui ai dit. Brûler ce portrait, votre chef-d'œuvre, cette toile qui vous a déjà fait un nom glorieux, qui vous a placé parmi les maîtres: mais ce serait de la folie et du délire! D'ailleurs, je ne le souffrirai pas, croyez-le bien, Paul. Etienne a voulu que je vinsse vous demander cela: j'ai refusé d'obéir, mais il m'a traînée jusqu'à votre porte. Je savais bien, moi, que c'était inutile, que c'était honteux, que c'était criminel, de venir dire à un grand artiste: « Brûle l'œuvre de ta pensée, de tes mains et de ton cœur. » Mais avouer à Etienne que vous m'aimiez, Paul, et que je le savais, et que dans ce portrait vous n'aviez pas mis seulement tout votre génie, mais toute votre âme?... O Paul! chassez-moi, car je sens bien que ma conduite est indigne et vile; mais, je vous le répète il m'a juré qu'il me quitterait si je ne lui obéissais pas. Je n'ai pu supporter cette pensée, et je suis venue.

Te dire ce que j'éprouvai en voyant pour ainsi dire ramper à mes pieds la belle Flora serait impossible! J'étais écrasé de stupeur. Oh! Vaucresson avait bien choisi sa vengeance. Le délire tourbillonnait dans mon cerveau; mais je sentais confusément que le bonheur d'Annonciade était en jeu sur ma résolution, que sa générosité seule l'avait fait hésiter à me demander le sacrifice du portrait, car l'abandon de son amour serait la mort pour elle. Cependant je dois le reconnaître à son honneur, la noble fille se souleva tandis que je restais immobile et silencieux à la regarder vaguement; elle rajusta sa mante et son voile, s'avança vers la porte avec calme, quoiqu'un secret frémissement parcourût tout son corps, et elle me dit d'une voix douce et résignée:

— Adieu, Paul!

Cet accent miséricordieux me fit tressaillir comme si ces paroles fussent sorties des lèvres d'une agonisante. Je vis que la pauvre fille avait peur, car Vaucresson l'attendait sans doute au bas de l'escalier, et il allait lui demander compte de notre entrevue. Que pourrait-elle lui répondre? — J'aimais trop Annonciade pour mettre un instant en balance avec son honneur la gloriole d'un succès fugitif. Depuis longtemps l'amour avait tué en moi le peintre. Je la laissai aller; puis, quand elle eut descendu quelques marches de l'escalier, je lui criai sans la regarder:

— Je brûlerai votre portrait, Annonciade!

Puis je rentrai précipitamment dans l'atelier et j'en fermai la porte.

Je tins ma promesse, Lucien. Ce portrait de la chanteuse Flora, l'honneur du Salon, mon chef-d'œuvre, ma dernière toile, fut brûlé en présence de deux amis de M. Etienne Vaucresson. Je craignis qu'il ne se fiât pas à ma parole.

Ce fut à cette époque que je quittai mon atelier et disparus du cercle insouciant et joyeux de nos camarades de la Bohême, comme un vaisseau qui sombre sous une lame monstreuse, pour aller cacher mon désespoir et ma honte dans une pauvre maison d'un faubourg éloigné.

Je ne sais si Annonciade dut à Vaucresson quelques instans de bonheur. C'est possible, car elle crut rendre cet homme heureux par son amour, et le cœur des femmes renferme assez de générosité et de dévouement pour trouver dans une semblable conviction toute la félicité désirable. Vaucresson, à qui je ne saurais refuser une hardiesse insolente et une sorte d'entrain grossier et jovial, avait réveillé tous les instincts audacieux de cette fille des montagnes. Il l'avait peu à peu dressée, pour me servir de son langage, aux habitudes aventureuses de son existence. Depuis l'événement des *Dents de la Guivre*, que je t'ai raconté, Annonciade avait toujours eu peur de l'eau. Comme Pierre-le-Grand, elle pâlissait en passant sur un pont. Il suffit cependant à Vaucresson de la railler en riant sur sa poltronnerie pour la décider à apprendre à nager et à manier les rames aussi bien que notre ami Alphonse Karr. A cheval, elle pratiquait la haute école, et elle en eût remontré à son maître par son audace à franchir les haies et à sauter les fossés. Elle aimait la vie en plein vent, à l'air libre. Aussi était-elle souvent invitée à des parties de chasse, où Vaucresson l'accompagnait. Chez ce dernier, l'amour de la chasse était devenu une véritable passion, à laquelle Flora allait devoir sa perte.

Un jour d'automne, ils restèrent tous deux plusieurs heures immobiles, les pieds dans un marais, à guetter des canards sauvages, tandis qu'une nappe de brouillard blanchâtre et glacial s'étendait sur le marais. Flora prit froid, sentit ses pieds paralysés en sortant de la vase et comme piqués de milliers d'aiguilles lorsqu'elle se remit en marche. Le soir elle fut prise de frissons et de fièvre, et sa voix s'enroua quelques instans avant de se rendre à l'Opéra, qui donnait justement une représentation au bénéfice d'un artiste malheureux, honnête pseudonyme sous lequel se déguisait M. Etienne Vaucres-

son. Ce bénéficiaire délicat exigea donc que Flora, malgré son épuisement visible, jouât son rôle, et il se refusa à faire mettre une bande sur l'affiche. Pour rendre à sa victime une énergie et une facilité factices, il lui fit prendre une assez forte dissolution d'alun. Grâce à ce remède héroïque, Flora put chanter comme un ange, mais ce fut son dernier triomphe. Son gosier s'enflamma cette nuit même, et il se déclara une angine qui la mit à deux doigts de la mort. Les soins du célèbre docteur Horace Bianchon la sauvèrent. La recette de la représentation était magnifique. Vaucresson put apaiser quelques uns de ses créanciers les plus féroces et contracter de nouvelles dettes.

Pendant sa maladie, Flora ne fut préoccupée que d'une crainte, celle de perdre sa voix. Son médecin lui avait ordonné expressément de rester silencieuse, mais à peine eut-elle recouvré quelques forces qu'elle oublia ses ordres et essaya de chanter : elle tressaillit, car des sons rauques et gutturaux sortaient de son gosier. Sa voix était-elle donc perdue ? Elle se leva et se traîna jusqu'à son piano ; là, pleine d'angoisses, s'écoutant avec terreur, elle lutta désespérément contre ce gosier jadis souple et flexible, maintenant indocile et rebelle. Plus elle s'épuisait en efforts, plus sa voix sombrait et s'éteignait. Elle fut saisie de cet indicible effroi qui doit étreindre les créatures ensevelies vivantes qui sentent le linceul frôler leur visage, serrer étroitement leurs membres, et la bière glisser peu à peu dans le trou du fossoyeur. Te dirai-je les détails de cette étrange agonie, Lucien! Pour recouvrer sa voix, la malheureuse alla respirer l'air balsamique de Sorrente ; elle voyagea en Espagne, elle implora les consultations stériles des plus célèbres praticiens, elle s'astreignit à des opérations cruelles, elle essaya des remèdes extravagans des charlatans les plus famés à la quatrième page des journaux, tout cela en vain ! Dix fois elle eut une lueur d'espoir, en émettant çà et là quelques notes pures et vibrantes qui s'égaraient ensuite dans une confusion de sons voilés, sourds et étranglés !

Vaucresson était attéré : sa proie lui échappait. Son audace habituelle lui fit conseiller à l'infortunée de risquer le tout pour le tout et de faire une tentative suprême en reparaissant une dernière fois sur le théâtre dont elle avait été la gloire. Qui sait! l'émotion de la lutte pouvait produire un miracle. La Flora réclama donc sa représentation de retraite, à laquelle toute la ville se porta avec un vague espoir de voir ressusciter la grande cantatrice dans tout son éclat.

Tu as assisté à cette horrible tragédie, Lucien, car du fond de la loge obscure où j'étais caché, je t'ai aperçu, ému et plein de pitié, à ta stalle de balcon. Tu as vu ce soir-là notre admirable Flora, jeune et belle, jetant dans son plus beau rôle toute la passion de son âme, aux prises avec ce tigre apprivoisé, le public, qui fut clément et miséricordieux, tant il se souvenait d'avoir aimé et applaudi cette femme. Elle se traînait en se débattant devant la rampe flamboyante comme le serpent qui se tord et cherche à renouer ses tronçons épars. Elle avait encore des élans sublimes accueillis par les bravos et les larmes de la salle entière ; elle lança encore quelques notes sonores et frémissantes qui rappelaient les chants d'autrefois, mais ces efforts déchiraient son gosier, les sons mouraient, et ses forces s'épuisant, elle tomba évanouie sur les planches qui l'avaient si longtemps portée triomphante, tandis que se faisait dans la salle un grand silence de pitié et de douleur. Si la tragédienne existait encore, la cantatrice venait d'achever son agonie ; et comme elle avait dû souffrir en voyant se changer en pitié cette immense admiration qu'elle soulevait jadis autour d'elle !

Cependant je ne crois pas aussi, comme tous les autres, Lucien, que Flora souffrît seulement alors dans son orgueil d'artiste, parce que la coupe de la gloire s'était soudainement tarie pour elle. Ce succès, qu'elle appelait de tant d'efforts et de désirs, c'était moins pour elle que pour son bourreau. Elle comprenait instinctivement que le vantard et vaniteux Vaucresson aimait surtout en elle la cantatrice, et que les bravos, les bouquets, les rappels enthousiastes pouvaient seuls lui conserver l'amour apparent de cet homme dont les lâchetés, les dédains, les outrages n'avaient pas lassé son noble cœur. Elle l'attendit, croyant être consolée par lui et verser des larmes moins amères, mais Vaucresson ne reparut plus chez elle. Cette ingratitude hideuse porta le dernier coup à la pauvre fille. Flora, une fois déchue du théâtre, voulut cacher l'humiliation de sa défaite et s'éloigner de ce monde bruyant et riche qui lui rappelait sa prospérité. Ses frères étaient à l'abri du besoin. Elle loua un petit entresol dans la rue Coquenard, pour elle et ses deux jeunes sœurs, et donna, sous un nom d'emprunt, des leçons de chant pour les faire vivre.

Dans son simple réduit de la rue Coquenard, la pauvre Annonciade souffrit bientôt mille misères. Je sus sa détresse et je lui fis demander la permission d'aller la voir. Elle hésita longtemps, car elle respectait encore les moindres volontés de ce despote qui l'avait abandonnée. Je la retrouvai morne, découragée, fatiguée de la vie. Le jour même où je la revoyais, elle venait d'abdiquer toute fierté de femme et de faire supplier Vaucresson, par un de ses amis, de venir chez elle ou tout au moins de lui écrire. Il s'y était obstinément refusé, disant qu'il était inutile de fouiller dans les cendres d'un amour éteint. Cependant elle s'informait de mille détails à l'ami chargé du message. Etienne avait-

il parlé d'elle avec douceur ou avec mépris? portait-il toujours au doigt la bague de diamans qu'elle lui avait donnée? aimait-il une autre femme? et une foule d'autres questions dont elle écoutait la réponse banale comme si sa vie en avait dépendu. En vérité, Lucien, ce spectacle me navra; mais cette fidélité touchante ne me détacha pas de la seule femme que je fusse capable d'aimer.

Quelques jours après, elle reçut un coupon de loge pour l'Opéra, sous une enveloppe dont l'adresse était écrite de la main de Vaucresson. Ses joues s'embrasèrent d'une rougeur soudaine en reconnaissant l'écriture. et elle la baisa avec un transport de joie.

— Irez-vous? lui demandai-je.—Si j'irai! répondit-elle vivement, lorsque c'est lui qui m'envoie ces billets. Ah! il ne m'a pas tout-à-fait oubliée. Mais il faut que je me hâte, car je veux me faire belle, bien belle.

Je voulus m'opposer à son projet, car elle était très souffrante et Horace Bianchon exigeait d'elle un repos presque absolu. Mais, depuis l'envoi des billets, elle avait la joue en feu, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux et elle me répondit gaîment:

— Voyez donc, Paul, si j'ai jamais eu de plus belles couleurs. Oh! je me sens bien tout-à-fait. Je veux mettre du corail dans mes cheveux et les tordre en couronne. C'est le genre de coiffure qu'Etienne aimait le mieux. Quant à ce collier de corail, voyez, Paul, c'est lui qui me l'a donné: et je pense qu'il ne le trouvera pas de mauvais goût!

Je l'accompagnai à l'Opéra. On jouait la pièce où elle avait obtenu son plus grand triomphe. La chanteuse Hortensia, qui la remplaçait, était médiocre; elle avait la voix flexible et assez étendue, mais d'un timbre peu sympathique. A vrai dire, Annonciade ne l'écoutait guère. Comme la nouvelle *prima donna* venait de chanter un grand air, fort applaudi par les chevaliers du lustre, nous entendîmes un jeune Anglais dire à son voisin, dans la loge à côté: — Cette Hortensia est une grande cantatrice, n'est ce pas, monsieur? — Oh! répliqua vivement l'autre, si vous aviez entendu la belle Flora, vous ne diriez pas un pareil blasphême; mais où retrouvera-t on une Flora?

Je regardai ma compagne. Un faible sourire éclaira son visage inquiet:

— Bon jeune homme, murmura-t-elle, pourquoi Etienne n'est-il pas là pour l'entendre!

Peu après la fin du premier acte, je la vis pâlir et chanceler. J'allais me lever lorsqu'elle me serra fortement la main en me disant:

— Ce n'est rien, mon ami. Je le devine venir, voilà tout! Mon cœur remue toujours lorsque Etienne n'est pas loin de moi!

Je croyais presque qu'elle plaisantait, tant j'avais peu de confiance à ce phénomène inexplicable de la sympathie; mais j'eus peine à revenir de mon étonnement, lorsque je vis la porte de la loge s'ouvrir et M. Etienne Vaucresson entrer, donnant le bras à une jeune femme splendidement parée, dont le visage était caché derrière son éventail.

— Il n'est pas seul, murmura douloureusement Flora.

Je pressentis quelque trahison. Cet homme s'inclina avec un respect ironique; mais, malgré son audace. il garda une attitude embarrassée. La femme qui l'accompagnait abaissa son éventail, et nous reconnûmes le visage d'Hortensia éclairé d'un sourire triomphant et cruel.

— Ma chère Flora, dit-elle d'une voix flûtée qui me fit l'effet du sifflement d'une vipère, j'ai voulu vous rendre un service d'amie. Je vous ai fait venir ce soir à l'Opéra, non pour vous procurer l'ennui de m'entendre, mais pour vous faire rendre vos lettres par Etienne en ma présence. Je ne suis pas femme à souffrir que ce gros fat en tirât vanité et compromît la réputation d'une ancienne camarade. Maintenant, ma chère, un dernier conseil: Mettez désormais un peu de rouge, car vous êtes vraiment verte à faire peur!

Puis après avoir débité nettement cette jolie tirade, elle tendit à sa rivale un petit paquet de lettres que Flora attérée laissa tomber à ses pieds. O comble d'ignominie! le Vaucresson se taisait, lâche complice de cette insulte. Quant à Flora, elle baissa la tête, après avoir vainement essayé de sourire et de faire face à l'orage, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues. Je ne pus me contenir plus long-temps, et je fis un pas vers l'insolent chevalier d'Hortensia. Mais aussitôt ma compagne me montra de sa main tremblante les lettres éparpillées sur le plancher, et me dit d'une voix suppliante:

— Mon bon Paul, ramassez donc ces preuves de ma honte!

Pendant que j'obéissais, la cantatrice disparut avec le nouvel esclave qu'elle s'était donné par fantaisie pour quelques jours.

— Dites-moi la vérité, Paul, me demanda alors Flora avec angoisse, cette femme sans cœur est-elle donc plus belle que moi? Mais non, ne me répondez pas; vous me tromperiez par compassion; je vois bien qu'elle est plus attrayante et plus belle, puisqu'il l'aime et qu'il a souffert qu'elle m'outrageât devant lui!

Elle eut le courage d'assister à toute la représentation. Le dirai-je? j'éprouvai une joie secrète et farouche de voir Annonciade si abandonnée et si malheureuse, car elle m'appartenait mieux. Je pouvais désormais me dévouer à elle sans qu'elle osât me repousser.

Le lendemain de cette scène, elle paraissait déjà l'avoir oubliée; jamais je ne l'avais vue plus sereine et plus calme. Etait-elle donc soudainement guérie de son amour, ou avait-elle pris son parti de la trahison de ce lâche? Elle me pria de la conduire chez un célèbre jardinier

pépiniériste qui, au cœur de l'hiver, faisait épanouir dans ses serres les plus splendides fleurs tropicales. A l'aspect de cette végétation merveilleuse, elle jeta des cris de joie comme un enfant, car elle aimait passionnément les fleurs, et je vidai ma bourse pour satisfaire son caprice, en achetant une forêt d'orangers, de camélias, de zamias indiens, de jasmins et de tubéreuses. Je regrettai d'être pauvre en sentant le bonheur de combler les souhaits de la femme que l'on aime, et je me promis de me remettre avec ardeur au travail, que le découragement m'avait fait abandonner depuis plusieurs mois. Annonciade rentra chez elle à midi.

Tout le jour je fus oppressé d'une vague inquiétude et je ne pus rester au logis. Je retournai voir Annonciade à dix heures du soir. Une de ses jeunes sœurs m'ouvrit la porte; elle avait la figure effarée et, s'écria, en m'apercevant.

— C'est vous, Monsieur Paul! quel bonheur! Je craignais tant que vous ne vinssiez pas!

— Qu'est-il donc arrivé? demandai-je en pâlissant.

— J'ai peur, répondit l'enfant. Depuis une heure il m'a semblé entendre plusieurs fois des soupirs et des gémissemens dans la chambre de ma sœur. J'ai voulu entrer, mais la porte était fermée au verrou.

J'ai appelé; elle n'a pas répondu. Que faire?

Je m'élancai aussitôt vers cette porte maudite, pressentant quelque événement sinistre.

Je frappai et je criai vainement: il régnait un silence de mort. Eperdu, j'enfonçai la porte et je reculai comme asphyxié par les émanations pénétrantes des fleurs qui s'exhalaient dans la chambre. Une chaleur moite et suffoquante comme celle d'un bain de vapeur plaquait aux carreaux des fenêtres de blanchâtres sueurs.

Le tissu des feuilles et des fleurs des arbustes qui encombraient le parquet, les meubles et le dessus de la cheminée se dilataient étrangement sous l'action d'une température sénégalienne. L'air atmosphérique était absorbé par les pores des plantes et oppressé de parfums.

Les fenêtres étaient calfeutrées. Je compris tout. Annonciade était renversée sur son lit, assoupie dans une torpeur vénéneuse et mortelle, sans haleine. Pendant que sa sœur épouvantée ouvrait les fenêtres et laissait les bouffées d'air purifier la chambre, je saisis les mains de la pauvre fille: elles conservaient un peu de tiédeur Je posai un miroir sur ses lèvres contournées: une ombre légère la ternit.

— Nous la sauverons peut-être, m'écriai-je. Merci, mon Dieu!

Cependant elle rouvrit les yeux au bout d'une mortelle heure, et me vit à son chevet, lui disant du regard:

—Annonciade, qu'avez-vous fait?

—Vous n'avez pas eu pitié de moi, répondit-elle d'une voix faible comme un souffle, puisque vous ne m'avez pas laissé mourir. A quoi bon vivre quand le cœur ne bat plus? Paul, la vie m'ennuie; je trouve le soleil triste; j'ai toujours l'hiver dans le cœur. Etienne n'a pas compris combien je l'aimais, car il m'eût épargné la cruelle humiliation d'hier. O mon ami! je vous ai causé bien des douleurs pour prix de votre affection! Oubliez donc la pauvre Flora; c'était une folle qui se punit aujourd'hui de sa folie, mais qui n'a pas le courage de s'en repentir. Souvenez-vous seulement de la petite Annonciade, et conservez ce cœur d'or que mon père regardait comme un talisman, et que j'ai toujours gardé sur ma poitrine depuis le jour où il me l'a donné.

Elle détacha de son cou le cœur d'or, relique de l'honnête Zarregui, et me le remit:

—Maintenant, une dernière prière, ajouta-t-elle. Promettez-moi, Paul Saveuse, mon frère, de me faire ensevelir avec ce collier de corail. De plus, je veux avoir pour linceul ma robe de *Sémiramis*, seul débris de ma splendeur éteinte qui n'ait pas passé par les mains des marchandes à la toilette. Hélas! dit-elle avec un soupir profond, c'est la robe que je portais à Bordeaux ce beau soir où je crus à l'amour d'Etienne!

Je pleurais et je n'avais pas osé l'interrompre. Je lui dis alors, en lui montrant ses jeunes sœurs agenouillées et sanglottant au pied du lit:

—Annonciade vous ne voulez donc pas vivre pour nous?

—Il est trop tard, répondit elle d'une voix presque inintelligible, n'est-ce pas, docteur? Et sa tête retomba sur l'oreiller.

Horace Bianchon entrait en effet dans la chambre. Il examina la malheureuse, puis il hocha la tête, et m'entraînant dans la pièce voisine:

—Satisfaites toutes ses fantaisies, me dit-il avec émotion. Vous pouvez commander son cercueil. Elle ne passera pas la nuit.

Et il s'enfuit, effrayé sans doute de mes yeux hagards et de mon sourire insensé.

Cependant, par la porte qu'il venait de laisser entr'ouverte, on entendait éclater bruyamment des voix et des rires au rez-de-chaussée. Affreux contraste: dans cette boutique du rez-de-chaussée était venue s'installer une loueuse de costumes, de travestissemens et de masques. C'était pour elle la bonne saison. Nous étions en plein carnaval. La nuit venue, les rues de Paris n'étaient plus que les corridors des bals masqués monstrueux qui s'allumaient, rugissaient et galoppaient dans tout les théâtres. Tout à coup Annonciade se souleva sur son coude, les cheveux épars, le regard et l'oreille tendus comme une biche qui a entendu le son du cor résonner dans la profondeur des bois; puis elle s'écria avec effort;

—Il est là, lui, Etienne. Je reconnais le son de sa voix et sa façon de rire. Oh! comme mon

cœur bat. C'est lui, vous dis-je. Allez. Paul, je ne me trompe pas. Oh! s'il pouvait monter une minute, une seconde dans cette chambre! Il me semble que je mourrais heureuse!

Les yeux de la mourante s'étaient affreusement dilatés, et elle me faisait signe de descendre. Comment résister aux supplications d'une mourante? Je descendis à la boutique de la loueuse. Annonciade avait dit vrai. Vaucresson y trônait. Il y avait ce soir-là bal à l'Opéra, et il était venu avec quelques amis et je ne sais quelles créatures choisir des masques et des costumes. Monté sur une chaise, il distribuait à chacun le rôle qu'il lui assignait dans les intrigues du bal, et leur racontait avec une verve cynique tous les scandales au milieu desquels ils allaient se jouer.

Je te l'avoue, Lucien, je restai pénétré d'horreur devant l'odieux cynisme d'Etienne Vaucresson.

Il me reconnut et parut troublé; mais il n'essaya pas de résister au signe impérieux et menaçant par lequel je lui montrai la porte, et se laissa entraîner par le groupe de ses amis.

Dès que je fus remonté, Annonciade m'interrogea d'un regard où luisaient encore les feux inquiets et jaloux de l'amour.

— M. Etienne Vaucresson va cette nuit au bal de l'Opéra, répondis-je.

Elle fut saisie comme d'une frénésie de désespoir.

—Il va au bal, répéta-t-elle, avec Hortensia, n'est-ce pas? Oh! le bal, moi aussi, je voudrais y aller, entendre ces rires, voir ces danses, ces travestissements, et rire encore une fois et danser encore une fois, moi aussi!

Ces paroles étaient horribles à écouter. Elle ajouta tout à coup avec un éclat de voix strident:

— Conduisez-moi donc au bal de l'Opéra, Paul! dites, voulez-vous?

— Bianchon se serait-il trompé? me demandai-je ému d'espoir, trompé par cette surexcitation fébrile qui épuisait ses forces.

Je restai pourtant immobile et comme hébété. La pluie battait contre les vitres. J'entendais les voix des masques joyeux qui s'appelaient ou s'insultaient. Les voitures roulaient avec fracas sur le pavé. Je regardais étendue sur ce lit cette belle Flora que j'avais applaudie à l'Opéra, cette charmante Annonciade que j'avais autrefois sauvée des *Dents de la Guivre*, et que je ne pouvais plus sauver aujourd'hui. Etouffant entre ces quatre murs, je revoyais par la pensée nos Pyrénées, ces corniches suspendues sur l'abîme, d'où l'œil découvre le ciel d'Espagne et le ciel de France, ce Gave écumant et perfide, dans l'eau duquel trempaient déjà les petits pieds nus d'Annonciade quand j'arrivai jusqu'à elle. Je ne sais pourquoi ces souvenirs me revinrent alors avec une impression étrange et profonde.

Mais Annonciade, elle, ne pensait qu'au bal.

— Vous êtes encore là, Paul? me dit-elle. Allez donc me choisir un beau costume. Je veux être belle une dernière fois. Je suis bien pâle, mais je mettrai un peu de rouge et je pourrai encore lutter d'éclat avec la belle Hortensia. Vous l'avez vue, Paul? Avait-elle des fleurs ou des diamants dans ses cheveux? Etienne paraissait-il bien fier de sa nouvelle compagne?

Puis regardant ses bras amaigris avec un sourire déchirant, elle soupira:

— Ah! je ferais aujourd'hui une triste *Semiramide*.

Et s'apercevant que je ne pouvais retenir mes larmes:

— Pourquoi pleurez-vous, mon bon Paul? Ce n'est pas encore l'heure. Il faut rire, il faut s'amuser cette nuit encore... Vous devriez pourtant me haïr, vous, reprit-elle en ayant l'air de réfléchir, tandis que l'autre... Ah! l'autre, fit-elle avec un ricanement amer, il va au bal avec Hortensia!

Avais-je encore ma raison? Je l'ignore. Il me restait pour toute fortune une cinquantaine de francs. J'allai les jeter sur le comptoir de la loueuse, je choisis le plus beau des travestissements qui lui restaient, et l'emportant avec la vivacité d'un avare ou d'un voleur, je revins le poser sur le lit d'Annonciade. Elle jeta un cri de joie, demanda un miroir, commanda à sa sœur d'arranger ses cheveux et de les tordre en couronne; puis, au moment où le peigne les toucha, elle retomba sans force, retenant le costume de bal dans ses mains crispées.

Je restai foudroyé.

— Monsieur Paul, me dit timidement la jeune sœur, le médecin m'a recommandé, si Flora s'évanouissait, de lui faire prendre une potion dont voici l'ordonnance.

— Je vais la chercher! m'écriai-je.

— Mais nous n'avons plus d'argent à la maison, reprit-elle toute honteuse, et le pharmacien a déjà refusé de nous faire plus longtemps crédit.

Je crus que je deviendrais fou. Moi aussi je n'avais plus d'argent et je ne me connaissais plus d'amis. J'allais, je venais dans la chambre, je fouillais mes poches vides comme un forcené, je maudissais ma lâche paresse, j'ouvrais et je refermais les tiroirs d'une misérable toilette. Rien. Oh! Lucien, qui n'a pas passé par de telles misères ne sait pas tout ce que la vie comporte de douleurs et tout ce que le cœur peut souffrir sans éclater et se briser.

En ce moment, on frappa à la porte, et je dis machinalement:

— Entrez!

Quelle fut ma surprise de voir apparaître un petit homme, sec et jaune, nommé Isaac Lévy, éditeur d'albums, de gravures et de lithographies, marchand de tableaux d'occasion, avec

lequel j'avais eu autrefois des relations d'affaires.

— Diable, dit-il de sa voix métallique et dure, on a bien de la peine à vous trouver, mon cher monsieur.

Je touchai du doigt le bord de son chapeau, qu'il avait gardé sur sa tête.

— Chapeau bas! lui dis-je; vous êtes dans une chambre de deuil.

Il obéit et regarda autour de lui d'un air curieux.

— Que venez-vous faire ici, monsieur Isaac Lévy? repris-je avec un geste involontaire d'irritation.

— Je vous demande si vous voulez gagner de l'argent, monsieur Paul Saveuse.

— De l'argent! répétai-je. Je lui sautai au cou et le priai de s'asseoir; j'avais envie de pleurer. Je l'appelai, je crois, mon ange sauveur. Je pris son chapeau et sa canne et les déposai sur la toilette.

Ce juif avait à un haut degré l'instinct et le flair de ce lugubre oiseau de proie qu'on nomme un usurier. Ma joie le fit réfléchir. Il devina ma profonde détresse.

— Dam! reprit-il, ne vous mettez pas en révolution, mon cher monsieur Paul. Il ne s'agit point ici des mines du Pérou. Je ne viens pas vous proposer des mille et des cent.

—Ne vous rétractez pas, m'écriai-je sourdement en le menaçant du regard. Avez-vous donc menti pour insulter à ma douleur? Vous m'avez parlé de gagner de l'argent, que faut-il faire? J'accepte toutes vos conditions, mais serai je payé sur l'heure?

— Diable, comme vous prenez feu, jeune homme, dit Isaac. Je vois que nous n'aurons pas de longues discussions ensemble.

Je serrais les poings et je mordais mes lèvres d'impatience.

— Au fait! au fait, monsieur Isaac! parlez vite!

— Patience, jeune homme, reprit l'éditeur en humant avec complaisance une prise de tabac. Voici l'affaire. Ce soir il y a bal à l'Opéra. Musard guide un orchestre de tous les diables. On annonce une tombola excentrique, un galop monstre, des quadrilles d'un débraillé fabuleux, une musique composée de coups de pistolet et de chaises cassées. On doit porter Musard en triomphe. Je vous ai apporté un billet, mon cher monsieur.

— Ah ça, vous êtes fou? vous moquez-vous de moi? Que m'importe tout cela? lui dis-je les lèvres tremblantes de colère.

— Patience, continua froidement le juif, nous ne nous comprenons pas. J'ai dessein de publier une série de lithographies sur les bals des théâtres de Paris, des lithographies un peu décolletées, vous entendez? ajouta-il avec un sourire bête... Il me faut beaucoup de jupons courts, des yeux fripons, des costumes transparents, des lorettes comme s'il en pleuvait... puis quelques mots spirituels au bas de la planche, dans le genre des croquis de Louis Desnoyers du *Charivari*. Vous avez de l'esprit comme Gavarni, qui est malade en ce moment et ne peut tenir un crayon. J'ai donc pensé à vous. Remerciez-moi.

J'éclatai d'un rire convulsif en entendant cette proposition inouïe. Isaac me regardait avec stupeur.

— Mais vous ne savez donc pas où vous êtes? lui dis-je. Vous avez oublié que c'était ici une chambre de deuil. Regardez!

Je tirai violemment les rideaux du lit d'Annonciade, et la montrai pâle et inanimée à ce marchand.

— Eh bien! dit-il de sa voix impassible.

— Comment! repris-je indigné, vous voulez que, devant cette pauvre créature qui se meurt, je trace des dessins de danses dévergondées! Je vais la quitter, n'est-ce pas, pour aller au bal de l'Opéra. Si ses yeux se rouvrent et me cherchent, on lui répondra que je suis à l'Opéra. Il est vrai que là je verrai luire, par les trous des masques, des yeux plus vifs et plus joyeux. Oh! ma tête se perd!

— Ah! je comprends, dit Isaac; elle vous appartient! Pardon. Si j'avais su...

— Taisez-vous, malheureux! murmurai-je. Non, elle n'est point à moi... C'est la plus noble des femmes que son bourreau a lâchement abandonnée!

— Et vous voulez réparer les torts de ce monsieur? reprit le juif avec un petit ricanement sardonique.

— Pauvre homme! dis-je en haussant les épaules, vous ne pouvez rien comprendre à ce que je sens pour elle. Je l'aime. Pourquoi? Je l'ignore. Un aimant irrésistible m'attire vers cette femme qui aime le dernier des misérables. Je la plains et je l'aime. Ah! ce qui se passe au fond des cœurs est une énigme étrange. Est-ce la beauté qui fait aimer? Mais j'aimerais Annonciade défigurée par la maladie. Est-ce l'estime? Mais elle m'a toujours regardé comme son frère et son ami loyal, et elle ne m'a jamais aimé. Pourtant je lui dois tout le bonheur de ma vie, car je suis heureux de veiller sur elle, de la voir me regarder, de sentir l'étreinte de sa main. J'aurais été son laquais avec joie; je voudrais pouvoir satisfaire jusqu'au moindre de ses caprices. Un mot de sa bouche me paierait au centuple d'une année de souffrances.

Isaac Levy reprit sa canne et son chapeau.

— J'avais compté sur vous, monsieur Saveuse, dit-il. Je suis venu dans un mauvais moment. N'en parlons plus.

Cependant Annonciade s'agita sur sa couche, j'entendis siffler sa respiration oppressée, et elle murmura : J'ai soif. Je regardai comme

un fou l'éditeur qui se dirigeait vers la porte, et lui barrant tout à coup le passage :

— Cet argent que vous me proposiez, lui dis-je, la rougeur au front, ne pourriez-vous me le prêter pour quelques jours ?

— Impossible ! répliqua-t-il d'un air qui me sembla insolent. C'est après-demain ma fin de mois, elle sera lourde en diable, et je fais un sacrifice en payant trois cents francs comptant à l'artiste qui se chargera de ce dessin. Du reste, je suis bon enfant, et si vous vous repentez de votre refus, je suis encore prêt à conclure le marché avec vous ! Ah ! j'oubliais de vous dire qu'il serait bon d'esquisser dans la cohue du bal quelques vagues ressemblances d'actrices en vogue, de lorettes à la mode... Un peu de scandale ne nuit pas.

Pendant qu'il parlait, je regardais Annonciade avec des larmes dans les yeux. Quand il eut fini, je m'avançai en lui disant :

— Savez-vous, mon bon monsieur Isaac, que j'ai une forte envie de vous étrangler de mes mains ? Ah ! ah ! vous avez donc cru que je pourrais finir par accepter votre offre infâme ! Et je me mis à rire. De quel rire, grand Dieu !

J'étais vraiment ivre de colère, et pourtant je contenais les éclats de ma voix. Isaac Lévy recula tout tremblant devant moi.

— J'espérais trouver un homme moins scrupuleux dans le peintre de la charmante Flora, balbutia-t-il.

— Le peintre de la Flora ! répétai-je. Ah ! vous vous rappelez le portrait de cette chanteuse éblouissante d'éclat et de beauté, vêtue comme une reine d'Assyrie, glorieuse et triomphante... eh bien ! voulez-vous la regarder encore une fois, généreux Isaac ! je vais vous la montrer.

— Volontiers, car personne ne savait ce que votre chef-d'œuvre était devenu, monsieur Saveuse.

— Folie, monsieur Isaac, dis-je en le saisissant par le bras et le traînant de force près du lit d'Annonciade, folie et mensonge, car voici aujourd'hui le véritable portrait de la Flora. Dites-moi, le reconnaissez-vous ?

Et j'éclatai alors en sanglots, les larmes ruisselèrent sur mon visage. Le juif restait stupéfait devant ce lit, répétant machinalement :

— La Flora ! cette femme maigre et pâle, c'est la Flora que j'ai si souvent applaudie !

Il se retourna soudainement vers moi :

— Elle a froid, dit-il, et il n'y a pas de feu dans cette cheminée.

— Silence, tentateur, répliquai-je, puisque mon esprit torturé et ma main tremblante ne peuvent gagner cet argent que tu vends si cher.

— Ainsi, continua ce démon d'une voix plus haute et plus mordante, vous ne ferez pas l'aumône d'un convoi à celle que vous aimez ? vous la livrerez au corbillard des pauvres ?

— Silence, misérable, m'écriai-je. Assez d'insultes ! sortez !

Mais déjà le mot terrible avait frappé l'oreille d'Annonciade. La pauvre mourante leva avec effort sa tête lourde et glacée, et tournant vers Isaac ses yeux éteints et mornes, elle murmura d'une voix râlante :

— Le corbillard des pauvres, avez-vous dit, monsieur ! Oh ! Paul, cela me fait peur. Paul, sauvez-moi de cette dernière misère ! Etienne rougirait de suivre le corbillard des pauvres. Et qui sait ? si j'ai un convoi, peut-être se souviendra-t-il de Flora.

— Madame, dit Isaac, monsieur Saveuse n'a qu'un mot à dire, et je vous promets un convoi honorable.

J'aurais tué cet homme si une arme s'était trouvée sous ma main.

— Paul, mon frère, tu l'entends ! dit Flora.

— Eh bien ! soit, m'écriai-je, je ferai ce que vous voudrez, honnête Isaac. Mais ce supplice a assez duré. Votre vue m'est odieuse. Sortez, ou je ne réponds plus de moi.

Le juif s'inclina devant la mourante, me salua et gagna la porte. Là il dit en souriant :

— Comme j'espérais bien obtenir de vous ce petit service, monsieur Saveuse, j'ai fait apporter dans l'antichambre la pierre lithographique. Je la ferai reprendre demain matin à neuf heures, et vous enverrai les trois cents francs en même temps.

—Je tiendrai ma parole, lui dis-je en frémissant de la tête aux pieds.

Et il sortit.

— Et tu as accompli cet épouvantable sacrifice ? demandai-je à Paul Saveuse, dont les cheveux se hérissèrent à ce souvenir funeste.

— Oui, répondit le diacre tandis qu'une flamme sombre s'allumait dans ses yeux, et ce que j'ai souffert cette nuit-là me sera compté là-haut, je l'espère. Je n'allai pas au bal, car je ne voulais pas quitter Annonciade. Mais, à deux pas d'elle, je m'efforçai de l'oublier, pour tracer sur la pierre des formes joyeuses qui dansaient sous mon crayon comme dans un rêve. Mais je ne faisais rien de bon. Par moments, j'entendais le souffle pénible de ma bien-aimée, et je me levais, brisant mon crayon avec rage pour aller étancher ses cheveux humides d'une sueur froide. Parfois sa respiration s'arrêtait, je doutais tout à coup si elle était encore vivante, et je n'osais retourner la tête pour la regarder. Alors son visage glissait devant mes yeux éblouis, et je reproduisais machinalement les traits de ma Flora sous les masques des danseuses. Malgré cette angoisse, la nuit s'avançait rapidement. Enfin je me mis à implorer Dieu avec la foi et la ferveur candides d'un enfant, au moment où ma tête s'égarait en récitant les prières des agonisants. Il m'entendit et m'exauça, car l'inspiration me vint. Le crayon traça sous mes doigs une satire brû-

lante et vengeresse du vice heureux et triomphant; je jetai dans cette saturnale effrénée de l'Opéra tous ceux qui avaient gâté la vie d'Annonciade, depuis l'*impressario* stupide jusqu'à Vaucresson et à l'insolente Hortensia. Je les flétris d'un type de ridicule indélébile, et cette vengeance accomplie, je levai les yeux en disant :

— Tu me demandais du scandale et de l'esprit, Isaac Lévy, tu es servi à souhait; réjouis-toi, je ferai rire le public aux dépens de tous ces infâmes qui ont tué Annonciade, — et ce rire c'est de l'argent. Et avec cet argent Isaac paiera ton convoi, pauvre femme.

Au même instant, j'entendis un souffle murmurer : — Etienne, Etienne, où es-tu ? J'écoutai encore... Rien... Je frissonnai et m'avançai vers le lit. Les lèvres d'Annonciade étaient violettes et ses yeux fixes. Ses mains serraient avec force le collier de corail; elles étaient froides et raides. Il me sembla tout à coup que je devenais aveugle et que je recevais un coup violent dans la poitrine. Mes jambes fléchirent, et je tombai agenouillé près du cadavre, car Annonciade était morte.

Mon dessin eut un succès fou, Lucien; il obtint les honneurs de la gravure sur acier, et le convoi de Flora la cantatrice fut digne d'elle.

— Et Vaucresson ? demandai-je à Paul Saveuse.

— Ah ! je voudrais n'avoir plus à te parler de ce misérable, répondit le diacre avec un éclair de haine dans les yeux. Mais puisque tu veux tout savoir, j'aurai le courage d'achever mon récit. On ne se débarrasse pas de l'amour vrai comme d'une intrigue, Lucien. La mort d'Annonciade n'éteignit pas mon amour; il brûlait toujours mon cœur et le consumait. Le souvenir idéalisait le passé pour moi. Souvent, la nuit, je croyais entendre le son de la voix d'Annonciade résonner doucement à mon oreille et sentir le parfum de ses cheveux; mais ma haine pour son assassin grandissait sans cesse. Je consacrai ma vie à devenir l'ombre de la vie de cet homme. Je ne voulais pas qu'il pût oublier son crime dans un tranquille bonheur, et insulter à la mémoire de Flora. Je devais la venger. Comment ? je l'ignorais encore; mais je ne voyais pas d'autre but à mon existence. Je travaillai un peu pour soutenir les sœurs d'Annonciade. Je fis sous un nom de guerre toutes sortes de dessins, de gravures et de copies qu'Isaac Lévy m'achetait à vil prix. Le soir, je hantais des estaminets et des tripots où je rencontrais Vaucresson, car, avili, méprisé, abandonné bientôt par les rivales d'Annonciade après la mort de celle-ci, il était peu à peu descendu dans la vase sociale jusqu'au cou.

L'heure que j'attendais arriva enfin. Une nuit je surpris le misérable dans l'ivresse insolente du triomphe chez une femmet qui tena une table d'hôte équivoque. Il venait de plumer quelques pigeons, pour parler son style, c'est-à-dire de candides fils de famille qu'il lançait dans le monde après avoir vendu leurs signatures à des usuriers. Je le regardai fixement, puis je m'assis devant lui à la table de jeu.

Il tressaillit, car je ne jouais jamais : mais comme je pris un air doux et riant, il redevint bientôt insolent et goguenard.

Je perdis, comme je m'y attendais. Je continuai à jouer pendant une heure et je perdis toujours.

Il m'avait plusieurs fois offert de cesser en m'assurant que je n'étais pas de sa force, mais j'avais constamment exigé des revanches.

Lorsque je n'eus plus d'argent sur moi, je mis au jeu une petite bague en cheveux :

— Que voulez-vous que je tienne contre ce brimborion ? dit-il d'un air dédaigneux.

— Vous ne reconnaissez pas ces cheveux ? lui demandai-je en souriant, car je voulais éprouver s'il ne ressentirait pas un peu d'émotion. La moindre trace de souvenir et de regret, un frisson sur sa figure, une lueur humide dans ses yeux, je ne demandais que cela et il était sauvé, car Annonciade l'avait tant aimé que pour elle j'étais capable d'avoir pitié de lui.

Il me regarda avec une expression d'étonnement :

— Ah ! ce sont des cheveux de Flora, répondit-il insouciamment. Elle vous en a aussi donné à vous, mon bel amoureux transi. Les petites bagues entretiennent l'amitié !

— Saints du Paradis ! ce vaurien t'insulte, Annonciade ! pensai-je. Et je dis à Vaucresson d'une main impérieuse : Jouez !

Au second roi qu'il retourna, je levai un couteau que je venais d'ouvrir sous la table, et je lui clouai sur le tapis vert la main qui tenait les cartes, en m'écriant :

— Vous êtes un fripon. Qu'on ferme les portes !

Je fis vérifier les cartes. Elles étaient bizautées. Tu devines le reste.

Après la condamnation de Vaucresson, je quittai Paris et je suis venu m'enfermer dans la retraite, seul avec Dieu et avec mon amour, car je n'ai jamais cessé d'aimer Annonciade. Avais-je tort, Lucien, lorsque je t'ai dit : Crains d'aimer, car tu ne serais qu'une dupe où une victime ?

Lorsque je quittai Paul Saveuse, le diacre, huit jours après, je revins directement à Paris, et j'avais tout à fait oublié mon projet de voyage au Havre.

EMMANUEL GONZALÈS.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

LE MENDIANT NOIR, par Paul Féval 1

LA CIRCASSIENNE, par Alexandre de Lavergne 47

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES, par Émile de la Bédollierre 146

LES PÉCHÉS MIGNONS, par A. de Gondrecourt 149

ANNONCIADE, histoire contemporaine, par Emmanuel Gonzalès 349

NON-CIRCULATING

NON-CIRCULATING

To avoid fine, this book should be r
or before the date last stamped